







55-A

32

MEMOIRES
DE LITTERATURE,
DES BEAUX-ARTS
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES

Vol. 210
no 46

Hecho indice a Monografía.

9-3.

St. George's, N. H. 1807

MEMOIRES
DE LITTÉRATURE,
TIRÉS DES REGISTRES
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,

Depuis l'année M. DCCXLIV, jusques & compris l'année M. DCCXLVI.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLIII.

M. F. M. O. I. R. E. S.

DE LITTÉRATURE

TOME DES ÉCRIVAINS

DE L'ACADEMIE ROYALE

DES INSCRIPTIONS

ET BELLES-LETTRES

PAR M. DE LA HARPE

TOME PREMIER



A. P. A. R. I. S.

DE L'IMPRIMERIE ROYALE

M. DCC. LII.



T A B L E

POUR

LES MÉMOIRES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

- **O**BSERVATIONS sur différentes suites de rois d'E'gypte.
Par M. GIBERT. Page 1
- De l'année vague Cappadocienne. Première Partie. Par M.
FRÉRET. 35
- De l'année Cappadocienne. Seconde Partie. De l'origine &
des antiquités des Royaumes de Cappadoce & de Pont.
Par M. FRÉRET. 56
- De l'année Arménienne; ou suite des Observations sur l'année
vague des Perses. Par M. FRÉRET. 85
- Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque. Premier
Mémoire. Par M. l'abbé GEINOZ. 115
- E'claircissmens sur la vie & sur les voyages de Pythéas de
Marseille. Par M. DE BOUGAINVILLE. 146
- Mémoire sur l'état des sciences chez les Lacédémoniens. Par
M. DE LA NAUZE. 166
- Onzième Dissertation sur l'origine & les progrès de la Rhéto-
rique dans la Grèce. Par M. HARDION. 203
- Suite des Recherches sur l'origine de la Tragédie. Par M.
l'Abbé VATRY. 219

T A B L E.

- *Dissertation sur les manuscrits Hébreux ponctués, & les anciennes éditions de la Bible.* Par M. FOURMONT l'aîné. 229
- *Mémoire sur les Pierres gravées.* Par M. le Comte DE CAYLUS. 239
- *Eclaircissens sur quelques passages de Pline, qui concernent les Arts dépendans du dessin.* Par M. le Comte DE CAYLUS. 250
- *Recherches historiques sur les Sorts appelés communément par les Payens, sortes Homericæ, sortes Virgilianæ, &c. & sur ceux qui parmi les Chrétiens ont été connus sous le nom de sortes Sanctorum.* Par M. l'Abbé DU RESNEL. 287
- *Premier Mémoire sur ce que les anciens Payens ont pensé de la Résurrection.* Par M. l'Abbé FÉNEL. 311
- *De la vie & des actions de Balbus l'ancien.* Par M. DE LA NAUZE. 327
- *Discours sur la fable de l'Énéide.* Par M. l'Abbé VATRY. 345
- *Première Dissertation où l'on examine si la puissance Impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.* Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE. 357
- *Seconde Dissertation où l'on examine si la puissance Impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.* Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE. 381
- *Troisième Dissertation où l'on examine si la puissance Impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.* Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE. 401
- *PREMIÈRE PROPOSITION. Sous Tibère on continua de regarder l'Empire comme électif.* Ibid.
- *DEUXIÈME PROPOSITION. Caius ne parvint à l'Empire, ni en vertu d'aucune disposition de Tibère, ni par droit d'hérédité, mais par l'élection du Sénat.* 411

T A B L E.

— *Dissertation où l'on examine ce que signifioit le nom d'Auguste donné à César Octavien, & si ce Prince en laissant le nom d'Auguste à Tibère, prétendit lui laisser l'Empire. Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.* 432

— *Dissertation sur l'Inscription de l'Année Sacrée, qui se lit au revers de plusieurs Médailles des empereurs Romains. Par M. l'Abbé BELLEY.* 447

— *Réflexions sur une Médaille de l'empereur Lucius Vérus frappée à Corinthe. Par M. DE BOZE.* 476

— *Mémoire sur les Druides. Par M. DUCLOS.* 483

— *Mémoire sur l'ordre politique des Gaules, qui a occasionné le changement de nom de plusieurs Villes. Par M. l'Abbé BELLEY.* 495

— *Essai sur les mesures géographiques des Anciens. Premier Mémoire. Sur le stade des Grecs, où l'on établit qu'ils ont employé deux stades différens. Par M. DE LA BARRE.* 512

— *Essai sur les mesures géographiques des Anciens. Second Mémoire. De l'usage que les Grecs ont fait du petit stade. Par M. DE LA BARRE.* 533

— *Essai sur les mesures géographiques des Anciens. Troisième Mémoire. Du schène des Égyptiens & du parasange des Perses. Par M. DE LA BARRE.* 547

— *Essai sur les mesures géographiques des Anciens. Quatrième Mémoire. De l'usage du grand stade chez les Grecs. Par M. DE LA BARRE.* 562

— *Mémoire sur les Cimmériens, & principalement sur la partie de cette nation qui habitoit au nord du Danube, & à l'occident du Pont-Euxin. Par M. FRÉRET.* 577

ARTICLE I. *Description abrégée du cours du Danube, & recherches sur les premiers habitans des pays voisins de ses bords.* 578

T A B L E.

<i>ARTICLE II. Des Cimmériens établis aux bords du Danube.</i>	590
— <i>Dissertation sur JULIOBONA, ancienne capitale des peuples Caleti. Par M. l'Abbé BELLEY.</i>	633
— <i>Mémoire sur une voie Romaine qui conduisoit de l'embouchure de la Seine à Paris. Par M. l'Abbé BELLEY.</i>	648
— <i>Dissertation historique & géographique sur AUGUSTA, ancienne capitale des peuples Veromandui. Par M. l'Abbé BELLEY.</i>	671
— <i>Dissertation sur LIMONUM, ancienne ville des peuples Picto- nes. Par M. l'Abbé BELLEY.</i>	691
— <i>Dissertation sur AUGUSTORITUM, ancienne ville de la Gaule. Par M. l'Abbé BELLEY.</i>	707
— <i>Dissertation sur RATIATUM, ancienne ville de la Gaule. Par M. l'Abbé BELLEY.</i>	722



MÉMOIRES



MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.*

OBSERVATIONS SUR DIFFERENTES SUITES DE ROIS D'EGYPTE.

Par M. GIBERT.

DIODORE de Sicile donne le nom de Ménas ou 28 Juin
Ménès au premier homme qui régna en Egypte, & 1746.
il s'accorde en ce point avec tous les autres historiens. *Diod. Sic. l. 1.
p. 29.*
Quelques auteurs Arabes mettent à la tête de leurs cata-
logues des rois d'Egypte Béisar, ou Beithir, c'est-à-dire
Tome XIX.

Busiris (a): notre historien parle bien aussi d'un Busiris; mais ce n'est qu'après Ménès & ses descendans; en sorte qu'il semble le donner pour chef d'une nouvelle famille. Au reste il ne détermine point l'époque de Ménès; & ayant dit seulement que cinquante-deux de ses descendans en tout, régnèrent après lui pendant plus de 1400 ans, sous lesquels il n'y avoit rien eu de mémorable, il nous laisse dans une entière ignorance sur les termes où doivent commencer ou finir ces 1400 ans. Il passe ensuite à Busiris, & il le place indéfiniment après les descendans de Ménès; sans dire s'il leur succéda immédiatement, ou s'il en fut séparé, soit par quelque anarchie, soit par quelque suite de Rois: mais il nous fournit, dans l'histoire de ce Prince & de ses successeurs, un grand nombre de circonstances particulières, qui, du moins par rapport à eux, nous ramènent à des époques connues & à des termes certains; c'est pourquoi je crois devoir laisser Ménès & ses descendans pour quelque temps, & discuter d'abord ce qui nous est rapporté de Busiris & des siens.

*Diod. Sic. ubi
suprà.*

*Diod. Sic. l. I,
p. 33.*

*Diod. Sic. l. I,
p. 34 & 38.
Hérod. l. II, c.
CXI.*

Busiris étant monté sur le trône, & après lui huit de ses descendans, le dernier, dit l'historien Grec, qui s'appeloit comme le premier, bâtit la ville de Thèbes; le huitième des successeurs de ce Roi, appelé Uchoréus comme son père, fonda celle de Memphis: quelques-uns prétendoient qu'elle avoit pris son nom de la fille de son fondateur, que de cette Princesse naquit un fils recommandable par ses vertus; il s'appeloit Égyptus: étant devenu Roi, sa justice, sa sagesse & sa bonté le rendirent si cher à ses sujets, qu'il eut la gloire de donner son nom à tout le pays; douze règnes après le sien la couronne passa à Moeris appelé Myris par Hérodote; sept règnes après celui de Moeris, régna Sésosiris qu'Hérodote appelle Sésostris: le fils de Sésostris prit le nom de son père, suivant Diodore; Hérodote le nomme Phéron.

Avant que d'aller plus loin, il faut remarquer que

(a) Voyez les Réflexions critiques de M. Fourmont, sur les histoires des anciens peuples; l. III, c. 6, t. II, p. 34.

DE LITTERATURE. 3

l'époque du règne de Moëris & celle du règne d'Égyptus sont connues; à l'égard de Moëris, Hérodote nous assure expressément qu'il y avoit moins de 900 ans depuis la mort de ce Prince jusqu'à son temps (b), c'est-à-dire, que Moëris vivoit environ un siècle avant la guerre de Troie; car cet historien se place lui-même 800 ans après la prise de cette ville, & c'est à quoi s'accorde un trait de la narration de Diodore de Sicile, qui ayant dit que Moëris ou Myris fit bâtir le plus magnifique des portiques du temple de Vulcain (c), rapporte ailleurs que ce fut Dédale qui en fut l'architecte (d); or il est constant que Dédale vivoit environ un siècle avant la guerre de Troie, d'où il suit que Moëris qui l'employoit étoit du même temps.

*Hérod. liv.
II, c. LIII.*

L'époque du règne d'Égyptus est également connue, 1.^o par celle de Danaüs son frère, que l'histoire Grecque fait passer d'Égypte en Grèce un peu plus de 300 ans avant la guerre de Troie; 2.^o par l'époque de Moëris même. Égyptus en effet, comme il a été dit, étoit le douzième avant Moëris; douze règnes donnent environ 240 ans plus ou moins, sur le pied de 20 ans par chaque règne, ainsi Égyptus aura vécu 240 ans avant Moëris: mais comme de Moëris à la guerre de Troie il y avoit moins de 100 ans, il faudra placer Égyptus 320 ans ou 330 ans avant cette même guerre, ce qui est justement l'intervalle que nous donne la chronologie Grecque depuis Danaüs son frère.

*Epoch. Marm.
9 & 25. Eu-
seb. Num. 533.
& 835.*

Ayant une fois ces deux époques fixes & certaines dans la chronologie des 34 Rois que Diodore nous fournit depuis Busiris jusqu'à Sésoosis, nous pourrions déterminer, à peu près, les autres par la durée technique & le nombre des règnes; ainsi, par exemple, puisqu'entre Moëris & Sésoosis il y a cinq règnes qui demandent 100 ans pour leur durée

(b) Καὶ Μύρις ἔκω ἑὸν ἔπα ἑννακόσια πεπελευτηκώς ὅτε τ' ἱρέων ταῦτα ἐγὼ ἤκων. *Hérod. l. II, c. XLIII.*

(c) Καπεκίευσεν τὰ βόρεια πρὸς πύλας τῇ μεγαλοπρεπείᾳ πολὺ τ' ἄλλων

ὑπερέχοντα. *Diod. Sic. l. I. Confer Hérod. l. II, c. XLIII.*

(d) Τὸ δὲ καίμισον πρὸς πύλον ἐν Μίμφει τῷ Ἡφαιστὶ Δαίδαλον ἀρχιτεκνῆσαι. *Diod. Sic. l. I, p. 61.*

technique, Sésoosis doit avoir commencé 100 ans après la mort de Moëris, c'est-à-dire, comme il résulte de l'âge de Moëris, vers le temps de la guerre de Troie ou peu après: de même, puisqu'avant Sésoosis, & par conséquent avant la guerre de Troie, il y a 33 règnes qui demandent 660 ans, il faudra placer le premier de ces règnes, c'est-à-dire, celui de Busris, 6 à 700 ans avant la guerre de Troie.

Il est certain, en général, que l'on ne pourroit se tromper de beaucoup en calculant ainsi, puisque l'on ne part que d'un principe fondé sur l'ordre de la Nature & sur l'expérience de tous les temps. « Selon le cours ordinaire de la Nature, dit le célèbre Newton, les Rois règnent, l'un portant l'autre, environ 18 à 20 ans, & si on a des exemples de ceux qui ont régné cinq ou six années de plus, on en a d'autres qui ont régné cinq ou six années de moins; 18 ou 20 ans font un juste milieu. » Il seroit inutile de copier ici tous les exemples par lesquels le philosophe Anglois appuie cette règle fondamentale dans la chronologie technique; & encore une fois, je ne crois pas que l'on pût craindre de se tromper de beaucoup, si on y étoit uniquement réduit pour les règnes dont il s'agit, d'autant plus même que dans des temps si éloignés, cette précision de date que l'on demanderoit pour des évènements récents, est souvent plus de curiosité que d'utilité. Dans les temps reculés, dit Denys d'Halicarnasse, il n'y a que des mécomptes de plusieurs générations qui puissent passer pour erreurs, ceux de quelques années ne préjudicient que rarement à l'exactitude de la chronologie (e).

Chronol. des
anciens Royau-
mes, corrigée,
p. 14.

Dionys. Ha-
lic. ant. Rom. l.
II, p. 408.
dit. Lipsi.

De Oracul. des Au-
t. 415. ed. Paris.

Fig. 17.

(e) Le mot *γενεά* en grec étoit fort équivoque; il s'est dit de 7 ans, de 20, de 25, de 30 & de 33. L'interlocuteur d'un dialogue de Plutarque veut même qu'on ait pu le dire d'une seule année. Il s'est dit de 30 ou 33 ans, lorsqu'il désignoit ce que les anciens appeloient *orbem aetatis dūm Natura humana*, comme dit Censorin, *a sementi ad sementem*

revertitur. Il s'est dit de 20 & 25 ans, lorsqu'on l'a entendu de l'intervalle moyen d'un règne à un autre; & ainsi des autres acceptions où on a pris ce mot. Dans Hérodote il ne paroît pas qu'il faille toujours le prendre pour une génération de 33 ans; car, par exemple, au premier livre de son histoire, lorsqu'il dit que les descendants d'Hercule régnèrent en Lydie,

DE LITTERATURE.

Mais nous ne sommes pas réduits à un simple technisme pour la durée des 34 règnes en question, & un fragment de Manéthon conservé par Josèphe dans ses termes

de père en fils, pendant 505 ans, sous 22 γενεαίς (*ὅτι δύο καὶ εἴκοσι γενεαίς ἀνδρῶν*), ce ne sont point certainement des générations de 33 ans qu'il entend; mais des intervalles de 22 à 23 ans, l'un portant l'autre: car les 22 générations, à 33 ans ou à 3 pour 100 ans font 733 ans, c'est-à-dire 228 ans plus qu'Hérodote ne donne aux 22 γενεαίς des Héraclides.

Dans l'extrait que Diodore de Sicile nous donne de l'histoire des rois d'Egypte, on peut montrer par deux exemples, que cet historien désigne communément un règne, & non pas une génération: le premier de ces exemples est lorsque Diodore ayant dit que le fils de Protée n'eut que des Princes fainéans pour successeurs, *ὅτι γενεαίς ἐπὶ δέ, pendant sept γενεαίς*, il ajoute *ὁ γὰρ δὲ βασιλεὺς γενόμενος Χέμης, le huitième Roi fut Chem-bès*: il est bien clair, ce me semble, que les sept γενεαί ne désignent que sept règnes. Le second exemple est lorsque Diodore dit que quatre γενεαίς après Psammétichus, Apriès régna 22 ans: il n'est pas possible, comme l'a déjà observé Périzonius, d'entendre par ces quatre γενεαί, quatre générations dont les trois font 100 ans; car depuis le commencement de Psammétichus jusqu'à celui d'Apriès il n'y a que 78 ans au plus, c'est-à-dire beaucoup moins de trois générations; & en y comprenant même le règne entier d'Apriès, il n'y aura encore que 100 ans, qui ne donnent que les trois générations précisément. En l'entendant de quatre règnes, comme je le fais, il n'y a point de difficulté; puisqu'Apriès fut véritablement le quatrième Roi depuis Psammétichus.

D'ailleurs, je prie d'observer que

je ne me fers point de ce calcul technique des γενεαί, pour déterminer les époques fondamentales sur lesquelles j'ai bâti; ces époques fondamentales sont celle de Myris & celle d'Egyptus. J'ai fixé l'une & l'autre d'après des témoignages positifs, ou des conséquences nécessaires de faits historiques: celle de Myris par le témoignage exprès d'Hérodote, & par le synchronisme de Dédale; celle d'Egyptus par le temps de son frère Danaüs, sur lequel les chronologistes anciens sont presque tous d'accord. Et ces époques une fois déterminées, j'ai montré que l'intervalle qui se trouvoit entre elles, s'accordoit parfaitement avec le calcul technique de la durée des règnes qu'on mettoit entre Egyptus & Myris.

Je prie encore d'observer, sur les étymologies ou interprétations de noms Egyptiens, que je ne m'en fers pas pour prouver qu'Egyptus est le même qu'Amosis, ou Mœris le même qu'Acenchrès, ou enfin Sésoosis le même que Séthosis & Sésostris; mais que l'identité de ces Rois étant déjà établie d'ailleurs, par le concours de leurs rangs, de leurs règnes & de leurs époques, & par la conformité de leurs histoires, j'essaie de montrer que quoique la différence des noms ne pût rien opérer contre les preuves que j'ai données de l'identité des personnes, parce que les rois d'Egypte avoient plusieurs noms, cependant il y avoit lieu de croire ici que les noms même ne différoient qu'en apparence, & qu'ils étoient ou synonymes, ou traduits les uns des autres. Je dois reconnoître, au reste, que le nom que j'ai écrit Thmosis & Amosis, se trouve écrit Tethmosis

Joseph. cont.
Apion. l. 1, t.
11, p. 445 &
461.

originaux (f), nous en représente 20 avec leur durée, dans la précision la plus grande, les mois mêmes y sont comptés : il s'agit en effet dans ce fragment des Princes qui régnoient à Memphis, aussi-bien que dans Diodore; & par conséquent il faut que les 20 qui y sont nommés, soient compris au moins dans ceux que Diodore compte depuis la fondation de cette ville, jusqu'à la monarchie des Perses : il ne s'agit donc que de trouver quelque point de réunion entre les uns & les autres.

Jos. cont. Ap.
l. 1, t. 11, p.
447.

L'avant dernier des Rois que Manéthon nomme dans le fragment dont il s'agit, y est appelé *Séthosis*, & cet historien lui donne un frère nommé *Armaïs*; il ajoute que ces deux frères sont ceux qu'on surnommoit *Egyptus* & *Danaïs*. On pourroit penser que le point de réunion est trouvé, car Diodore compte aussi *Egyptus* dans sa liste; mais soit que Manéthon se soit trompé, soit que le nom d'*Egyptus* & de *Danaïs* ait été donné à plusieurs Princes, cet *Egyptus* de Manéthon n'est point celui de Diodore, & il y a une grande preuve de différence entre eux, c'est que l'*Egyptus* dont parle Diodore étoit comme il dit, le fils ou petit-fils du fondateur de Memphis, au lieu que Memphis subsistoit plus de 350 ans avant celui de Manéthon^a; aussi Marsham & Périzonius ont-ils également soutenu^b, quoique par d'autres raisons, que l'*Egyptus* de Manéthon ne pouvoit pas être celui des Grecs : en effet ils prouvent & nous montrerons dans la suite, que le Prince à qui Manéthon attribue ce

Diod. Sic. l. 1,
p. 29.

^a Joseph. cont.
Ap. l. 1, t. 11,
p. 445.

^b Marsh chron.
can. pag. 127.
Périzon. origines
Ægypt. c. 16,
p. 287.

dans le fragment de Manéthon; mais 1.^o il faut prendre garde qu'il se trouve aussi écrit *Thoumosis* & *Thmosis*, & que l'ancien interprète de Josèphe le lisoit *Thoumosis* : 2.^o Philostrate le lisoit *Amasis*, Africain *Amos*, Eusèbe & le Syncelle *Amosis* Or, ou l'on reconnoitra avec moi que *Thmosis*, *Tethmosis*, & *Amosis* ou *Amasis* sont la même chose, & en ce cas il suffit que j'aie prouvé, à l'égard de l'un qu'il est la même chose qu'*Egyptus*, pour qu'on ne

puisse pas le nier : à l'égard des autres, ou l'on dira que ce sont des noms différens, & alors il me suffira encore qu'il y ait un de ces noms qui soit la même chose en égyptien qu'*Egyptus* en grec; puisqu'il s'en suivra toujours qu'un des noms de *Tethmosis* répondoit à celui d'*Egyptus* :

(f) Παρθμόμας δὲ ἢ λέγειν αὐτῷ καὶ ἄλλῳ αὐτῷ ἐκείνῳ παρὰ τὴν μάρτυρα. Jos. cont. Ap. l. 1, édition. Amstelod. t. 11, p. 444.

nom, vivoit aux environs de la guerre de Troïe, c'est-à-dire, plus de 300 ans après l'Égyptus des Grecs; il est donc constant que l'Égyptus de Diodore ne peut pas être celui à qui Manéthon applique ce nom dans le fragment, & par conséquent que ce n'est point encore là le point de réunion que nous cherchons entre les catalogues de ces deux historiens.

Et après tout, nous en avons un sur lequel on peut d'autant mieux compter, qu'il a été reconnu également par tous ceux qui ont le plus travaillé sur la chronologie Égyptienne. Scaliger, Marsham, Pezron, Périzonius, M. Fourmont, quoique si souvent opposés les uns aux autres, conviennent cependant tous unanimement (g) que le Séthosis de Manéthon est le Sésoosis de Diodore & le Sésostris d'Hérodote. Il ne seroit pas possible en effet de ne pas reconnoître que ces trois historiens ont voulu désigner le même Prince, puisque s'ils écrivent un peu différemment son nom, ils le caractérisent d'ailleurs par les mêmes faits, par les mêmes évènements, par les mêmes circonstances: c'est dans tous les trois un fameux conquérant, qui subjugué l'Asie & quelques provinces de l'Europe, & qui au retour de ses conquêtes, se trouve exposé à Péluse à la perfidie d'un frère qui avoit voulu abuser de son absence & de son éloignement; on peut même ajouter qu'au fond les noms Séthosis & Sésoosis ne diffèrent proprement point, car personne n'ignore l'affinité de l'S & du T, ou du Th, & combien ces lettres sont sujettes à prendre la place l'une de l'autre, soit dans l'écriture, soit dans la prononciation; & pour le nom de Sésostris, il ne diffère des précédens que par une épithète qui y est jointe: Sésostris est *Séfos* ou *Séthos* le vainqueur, le conquérant, du nom *Séfos* ou *Séthos*, & du mot Égyptien *Sro* (σρο) qui signifie la Victoire, comme

(g) Scal. in Euseb. num. 534. Marsh. Chron. can. p. 353. Périzon. orig. Ægyp. cap. 11, p. 173, & cap. 16, p. 271. Pezron. Antiq. des temps, c. 13, p. 302. Fourm. Réflexions crit. sur les hist. des anciens peuples; t. 11, p. 156.

*De annis Clima-
ct. p. 614.*

l'a observé Saumaïse; soit donc que l'on examine l'histoire; soit que l'on considère les noms, il est impossible, je le repète, de ne pas reconnoître le Séthosis de Manéthon dans le Sésoosis de Diodore. Séthosis & Sésoosis seront par conséquent incontestablement le point fixe de réunion, que nous demandons entre la liste de l'historien Egyptien & celle de l'historien Grec; dès-lors nous trouverons en rétrogradant dans celle de Manéthon depuis Séthosis, les Rois dénombrés dans celle de Diodore avant Sésoosis; Moëris le septième avant Sésoosis, Egyptus le douzième avant Moëris, doivent être certainement compris dans les dix-neuf Rois que Manéthon nous fournit avant Séthosis. Il est vrai que les noms de Moëris & d'Egyptus ne paroissent pas dans le fragment de Manéthon; mais puisque nous savons quel doit être leur rang & l'intervalle de temps qui doit les séparer, soit l'un de l'autre, soit de Sésoosis, nous serons bien-tôt éclaircis des noms sous lesquels ils peuvent être compris dans la liste de Manéthon: car comme j'ai déjà dit, puisqu'il s'agit également dans Manéthon & dans Diodore des rois de Memphis & des prédécesseurs de Séthosis, il seroit impossible d'imaginer que Manéthon y expose une dynastie différente de celle que Diodore a en vûe. Que l'on jette donc les yeux sur la table que je donne ici; elle est composée de cinq colonnes, la première contient les noms des Rois qu'on trouve dans le fragment de Manéthon, la seconde les années de leur règne, la troisième l'addition de ces années, la quatrième les Rois nommés par Diodore, selon le rang & la distance où il les place, la cinquième le calcul technique des années, suivant qu'il résulte de ce rang & de cette distance.

TABLE

TABLE des Rois dénommés dans les Catalogues de Manéthon
& de Diodore.

CATALOGUE DE MANETHON.				CATALOGUE de DIODORE.	
NOMS DES ROIS.	DUREE de LEUR RÉGNE.		TOTAL des ANNÉES.	NOMS des ROIS.	CALCUL Techniq.
	ans.	mois.			
Misphrammuthosis.				Uchoreus.	
Themosis, Touthmosis, Thum- mosis, Amosis.	25.	4.		Egyptus.	1.
Chébron.	13.		38.	2.	20.
Aménophis.	20.	7.	58.	3.	
Amessès sa sœur.	21.	9.	80.	4.	
Méphrès.	12.	9.	93.	5.	
Méphramuthosis.	25.	10.	119.	6.	
Thmosis.	9.	8.	128.	7.	
Aménophis.	30.	10.	159.	8.	
Orus.	36.	5.	196.	9.	
Acénchrès sa fille.	12.	1.	208.	10.	
Rathotis son frère.	9.		217.	11.	
Acenchères I.	12.	5.	229.	12. Moëris, Myris I.	
Acenchères II.	12.	3.	241.	2.	240.
Armaïs.	4.	1.	246.	3.	
Ramefsès.	1.	4.	247.	4.	
Armefsès Miammi.	66.	2.	313.	5.	
Aménophis-Ramefsès.	19.	6.	333.	6.	
Stéhofis, Stéhon, Ramefsès.				Sésoofis 7.	360.
Rampsès.				son fils.	
<i>Manetho, apud Joseph. contra Ap. l. 1, t. 2, p. 446.</i>				<i>Diod. Sic. l. 1, p. 29 & seq.</i>	

Il est facile de s'apercevoir, à l'inspection de cette table,
que suivant le nombre des règnes & suivant leur durée, le

règne de Moëris répond à celui d'Acenchères, & celui d'Égyptus à celui de Thémofis ou Amofis; Thémofis est le douzième avant Acenchères, & celui-ci le septième avant Séthofis, de même qu'Égyptus est le douzième avant Moëris, & celui-ci le septième avant Séfoofis. Il y a 241 ans depuis Thémofis jusqu'à Acenchères, nous en trouvons environ 240 depuis Égyptus jusqu'à Moëris: de la fin de Moëris jusqu'au commencement de Séfoofis, nous avons compté un peu moins de 100 ans, vous en avez également un peu moins de 100 depuis la fin d'Acenchères jusqu'au commencement de Séthofis. Or dès que nous avons un point, savoir celui de Séthofis ou Séfoofis, dans lequel, de l'aveu unanime de tous les favans qui en ont écrit, la liste de Manéthon se joint & s'identifie avec celle de Diodore; la comparaison & l'union de tous les autres, suivant le rang où ils sont placés, & suivant le concours de leurs époques, en est une conséquence nécessaire que l'on est forcé d'admettre, sans qu'il soit besoin d'aucune autre preuve, que ce rang même & ce concours: ainsi le rang de Thémofis & d'Égyptus, celui d'Acenchères & de Moëris, & le concours de leurs époques, doivent suffire pour faire confondre Thémofis avec Égyptus, & Acenchères avec Moëris, & la différence apparente des noms doit d'autant moins arrêter, que c'est un principe reçu que les rois d'Égypte avoient la plupart plusieurs noms (*h*); mais ce qui lève toute difficulté & porte au dernier degré de certitude l'identité de ces Rois, c'est que ces noms mêmes ne diffèrent en effet qu'en apparence. Acenchères & Moëris sont des noms synonymes en langue Égyptienne, & signifient la même chose; Égyptus est la simple traduction Grecque de l'Égyptien Amofis ou Thémofis: je le prouve.

A l'égard d'Acenchères & de Moëris, tous deux s'interprètent *présent du soleil*, ou *qui est donné par le soleil*; en

(*h*) Διώνυσι ἢ τειώνυσι πολλαχῶς τῶν Αἰγυπτίων οἱ βασιλεῖς ἑρηνται. Syn-
cel. p. 63. Perizon. *Ægypt. orig.* c. 17, p. 309.

DE LITTERATURE. 11

Grec *Ἡλιόθεος*: c'est ainsi qu'Ératosthène, dans son catalogue des rois Thébains, rend celui de Moëris, lequel, suivant la remarque de Saumaïse, est composé de *Moi*, qui en langue Égyptienne signifie *don* ou *donner*, & de *Ré*, qui veut dire *soleil*. Acenchérès est composé d'*Acén* & de *Chérès*; Chérès en Égyptien signifie *soleil* aussi-bien que *Ré*, d'où vient qu'Ératosthène donne la même signification à *Moëcheres* qu'à *Mæris*: & de là même en Hébreu, *Chores* est pris dans le même sens, car l'Hébreu & l'Égyptien avoient certainement quelque affinité. *Acén* est pour l'Égyptien *Sahni*, *don* ou *qui est donné*^a, l'S étant rendue en Grec par K, comme dans *Cétos* (*Κέτος*) mis pour *Séthos*^b: en Hébreu *Chanan* * est interprété dans les dictionnaires par *largiri*, *donare*; & *Chen* ** qui en est dérivé par *gratia*, *beneficium*; c'est évidemment le *Sahni* des Égyptiens: ainsi *Acén* signifie *don*, présent, & par conséquent, Acenchérès est exactement comme Moëris *présent du soleil*.

Pour Thémosis ou Amosis (car il se trouve écrit de ces deux façons) & Égyptus, je dis que l'un n'est que l'interprétation de l'autre; Amosis est incontestablement là pour Chamosis, les Grecs en ont retranché l'aspiration (ch) comme dans *Amun* & *Ammon*, mis pour *Chant* ou *Hant* (i); mais Manéthon l'a conservée dans le Th, Θ, qu'il y substitue; car le X & le Θ se mettent en Grec l'un pour l'autre^a, & le Θ remplace souvent l'aspiration rude, c'est pourquoi le chevalier Marsham^b ne s'est fait aucune difficulté de croire que *Thamus* étoit la même chose qu'*Ammon* dans un passage de Platon qu'il traduit: *Thamus, que les Grecs appellent le dieu Ammon, régnoit alors sur toute l'Égypte, &c.* (k) cela supposé, Thémosis, ou plutôt Chamosis ou Chémosis est dérivé de *Chami* ou *Chémi*, qui signifie une couleur brune & semblable à celle du noir de l'œil, & qui est le nom que

(i) Thomas Gale, dans ses notes sur Iamblique, assure qu'*Ammon*, *Amoun*, *Amon*, *Amos*, *Amosus*, *Amasis*, *Amosis* ne sont qu'un même nom; p. 306.

(k) Βασιλέως τότε ὄντος Αἰγυπτίας ὅλης Θάμει πρὶν ἢ μεγάλην πόλιν τῆ αἰῶνός τε ὅν οἱ Ἕλληνες Αἰγυπτίας Θήβας καλεῖσι, καὶ τὴν θεὸν Ἀμμωνα. Plat. in *Phædro*, p. 274. edit. Serr.

^a Apud Syncell. p. 101. De ann. Chon. p. 567.

^b Apud Syncell. p. 104.

^a Vid. in lingua Egyptiaca, rec. pit. Kircher, p. 339.

^b Perizon. orig. Egypt. c. 156 p. 241.

* כח
** ח

^a Salmas. Solin. p. 32. Bochart, Chanaan, l. 1, p. 512. ^b Chron. canon. p. 31.

Plutarch. de Isid. & Osir. l. II, p. 364.

*Id. ibid. Periz.
orig. Egypt. c.
1, p. 12.*

* םח

** םח

l'Égypte a toujours porté & porte encore aujourd'hui à cause de la couleur brune & presque noire de ses terres, de ses eaux & de ses habitans. *Chaniamen* * Hébreu, signifie échauffé, & *Chum* **, noir & brulé par l'ardeur du soleil. Or par le mot *Αἴγυπιος*, les Grecs n'ont fait que rendre *Chami* en leur langue; car ce mot est pris d'*Αἴγυψ* ou *Αἴγυπιος* qui signifie, non seulement vautour, mais encore la couleur brune de cet oiseau, comme *subvulturius* en latin se dit pour exprimer cette même couleur: les Grecs eux-mêmes dans leurs commentaires exposent *Αἰγύπιον* par *μέλαν* noir, & Eustathe, sur le quatrième livre de l'*Odyssée* vers 78, dit qu'*αἰγυπιάσαι* & *αἰγυπιάζειν* signifient *ἐπιχαῦσαι* brûler, ce qu'il prouve par ce passage *χρόαν δὲ τὴν σὴν ἥλιος λάμπων φλογὶ Αἰγυπιάσει*, ce qui signifie *l'ardeur du soleil brûlera votre teint*: la racine d'*Égyptus* signifie donc précisément en Grec la même chose que l'Égyptien *Chémi* ou *Chami*, & que l'Hébreu *Chamam* ou *Chum*, d'où est tiré *Chémosis* ou *Thémosis*; & par conséquent *Égyptus*, comme je l'ai annoncé, n'est véritablement que la traduction Grecque du nom Égyptien *Thémosis*, comme *Acenchérés* n'est qu'un synonyme de *Moeris*.

Ainsi, non seulement suivant la disposition & la distance des règnes, mais encore suivant les noms mêmes, le *Thémosis* de *Manéthon* est l'*Égyptus* de *Diodore*, & le *Moeris* de celui-ci est l'*Acenchérés* de *Manéthon*. Il paroît donc prouvé à tous égards, que les Rois de l'histoire desquels *Diodore* nous donne un extrait, sont ceux du catalogue conservé dans le fragment de *Manéthon*; & l'on ne doit pas avoir à présent plus de peine à reconnoître que *Misphrammuthosis*, qui précède *Thémosis* dans *Manéthon*, est le même qu'*Uchoreus* ou *Véchoreus* qui précède *Égyptus* dans *Diodore*, que l'on en peut avoir à convenir que *Thémosis* est le même qu'*Égyptus*.

Enfin en même temps que le catalogue de *Manéthon* se rencontre avec celui de *Diodore* pour les Rois que nomme ce dernier, il supplée aussi à ceux que cet historien ne

nomme pas, & il nous donne la durée exacte de tous leurs règnes, en sorte que l'époque de celui d'Égyptus qui en est un, nous étant connue avec précision par l'histoire Grecque, elle nous fixe avec la même précision pour celles de tous les autres jusqu'à Séthosis; ainsi ayant daté le règne d'Égyptus de l'année 1509 avant J. C, en laquelle, suivant les marbres d'Arundel, Danaüs son frère se retira en Grèce, le règne de Moëris ou Acenchérès qui commença 216 ans après, se doit compter de l'an 1293, celui de Séthosis sera de l'an 1177: Troie, selon la chronologie d'Apollodore, avoit été prise cinq ans auparavant en 1182 sous le règne d'Aménophis, surnommé Ramefsès; la rencontre ne pouvoit être plus juste, puisque c'est sous un Ramefsès que fut prise la ville de Troie: *Ranifes*, dit Pline, *is quo regnante Ilium captum est*. C'est ainsi que les vérités chronologiques se trouvent souvent enchaînées; toutes ces dates ainsi déterminées & établies comme elles l'ont été, nous peuvent bien servir de fondement dans les points qui nous restent à discuter. Passons aux autres rois d'Égypte dont parle Diodore après ceux dont il vient d'être question.

*Diod. Sic. in
proem p. 4.*

*Plin. hist. nat.
lib. XXXVI
c. 8.*

Le fils de Sésoosis, dit cet historien, fut suivi d'un grand nombre de successeurs, dont quelques-uns ne firent rien qui méritât de passer à la postérité; mais plusieurs générations plus tard, régna Amasis qui fut fameux par sa tyrannie & ses cruautés. Actisanès roi d'Éthiopie, profitant du mécontentement de ses sujets, s'empara de l'Égypte, & en transporta la couronne aux Éthiopiens; lorsqu'il fut mort, les Égyptiens la recouvrèrent, & la donnèrent à Mendès autrement Marus, qui se fit bâtir le tombeau célèbre du Labyrinthe: après Marus il y eut anarchie pendant cinq générations; ensuite Protée, que les Égyptiens nomment Céten, monta sur le trône vers le temps de la guerre de Troie.

*Diod. Sic.
l. I, p. 38 &
39.*

Ce dernier trait nous arrête, & semble d'abord absolument contraire à ce que nous avons établi ci-devant. Si Séthosis en effet est comme nous l'avons soutenu, contemporain, ou même postérieur à la guerre de Troie; comment Protée,

qui paroît tant de règnes, tant de générations après lui, est-il placé encore au temps de cette même guerre? Ne nous sommes-nous point trompés, en déterminant le temps de Séthosis? Non, ce temps dépend de l'époque de Moëris, & l'époque de Moëris est fondée sur le témoignage exprès d'Hérodote, & sur des conséquences évidentes de la narration de Diodore. Diodore a-t-il raison de placer Protée au temps de la guerre de Troie? Sans doute, & son assertion semble être appuyée du suffrage de toute l'antiquité; rien n'est plus solidement établi que le concours du règne de Séthosis avec la guerre de Troie; rien aussi ne peut être moins révoqué en doute que la synchronisme de Protée avec cette même guerre. Comment donc accorder avec de pareils faits cette longue succession de Rois, que Diodore semble mettre entre Séthosis & Protée? Le voici: Diodore, soit qu'il ait été trompé par les prêtres Egyptiens qui vouloient, à quelque prix que ce fût, passer pour les plus anciens de tous les hommes, soit qu'il veuille nous tromper lui-même, & favoriser la vanité des Egyptiens, ne nous donne point, d'abord après Sésoosis & son fils, la suite de leurs successeurs; mais il reprend des Rois qu'il avoit déjà dénombrés, & les remet sous nos yeux avec d'autres noms, & des circonstances nouvelles ou défigurées, en sorte que Protée & Sésoosis ne sont que le même Prince, & que les prédécesseurs de Protée se retrouvent parmi ceux de Sésoosis: cette supposition ou répétition de Rois sous différens noms, étoit la méthode favorite des prêtres Egyptiens, lorsqu'ils vouloient amplifier leurs antiquités. Manéthon, précisément dans la même occasion dont il s'agit ici, c'est-à-dire, après Séthosis & son fils, s'en étoit servi aussi-bien que Diodore; au lieu de continuer son catalogue par les règnes de leurs successeurs, il reprenoit, comme fait Diodore, leurs règnes mêmes & ceux qui les avoient précédés, & les donnoit pour des règnes nouveaux & pour la suite des autres; c'est ce que lui reproche Josèphe dans sa réponse à Apion, où il appelle un de ces Rois supposés, un Roi embolimique ou intercalé,

ἐμβόλιμον βασιλεία : en effet le synchronisme nécessaire de Séthosis & de Protée avec la guerre de Troie, & par conséquent de l'un avec l'autre, ce synchronisme, dis-je, établi comme il l'est sur les preuves les plus fortes, montre au moins que le long intervalle & la longue suite de Rois que Diodore met entre ces deux Princes, sont supposés, & comme il fait régner ces deux Rois à Memphis, ou il faudra admettre deux Rois qui y régnoient en même temps ensemble, ou il faudra reconnoître que Protée est le même que Séthosis : je prends ce dernier parti, & je me fonde sur ce que la plupart des circonstances, par lesquelles l'historien Grec caractérise Protée & ceux qu'il nomme avant lui depuis Sésoosis & son fils, appartiennent véritablement, & à Sésoosis lui-même, & à ceux de ses prédécesseurs que leur rang fait concourir avec les prédécesseurs de Protée.

Protée est un nom purement Grec, qui a été donné à plusieurs Rois, comme l'on verra ailleurs, & qui en effet ne signifie en général qu'un Prince, un chef, de πρῶτος, *je suis le premier, je suis proposé* ; de même que celui de Pharaon, ou, comme l'écrit Hérodote, *Phero*, que l'on trouve appliqué à la plupart de ces mêmes Rois, n'est que le mot Egyptien *Phouro*, qui exprime la dignité Royale^a ; son véritable nom en Egyptien étoit Cétés ou Céten^b : or Sésoosis est appelé par Manéthon Séthos & Séthon^c ; ces noms Cétés & Séthos, Céthon & Séthon, sont indubitablement la même chose ; s'ils paroissent différer dans la première lettre, qui dans l'un est un C & dans l'autre une S, on fait que ces deux lettres sont analogues & se permutent aisément, le nom même de Séthos écrit Cétos par le Syncelle, en est une preuve^d.

2.^o Le fils de Protée est appelé Rampsinite ou Remphis^e, celui de Sésoosis, Rampsès ou Raphacès^f ; ce sont encore les mêmes noms, comme en conviennent Marsham & Périzonius^g.

3.^o Les historiens ont remarqué que le monument de Protée étoit élevé à Memphis devant le temple de Vulcain^h,

*Jos. contra
Ap. lib. 1, p.
460.*

*Diod. Sic. l. 1,
p. 39. Eustath.
in Odyss. 4, v.
385.*

^a Voy. ci-dessous
la note^b.

^b Diod. Sic.
l. 1, p. 39.

^c Jos. contra
Apion. l. 1, t.
11, p. 460.

^d Périzon. orig.
Ægypt. c. 15.
p. 241.

^e Herod. l. 11,
c. CXXI. Diod.
Sic. l. 1, p. 39.

^f Jos. contra
Ap. l. 1, t. 11,
p. 460. Afric.
& Euseb. apud
Syncell. p. 69.

^g Marsham,
chron. can. pag.
393. Périzon.
orig. Ægypt. c.
15, p. 242.

^h Herod. l. 11,
c. CXII.

ils ont remarqué aussi que c'étoit au même endroit que l'on voyoit celui de Sésoosis.

Id. l. II, c. CX. Diod. Sic. l. I, p. 39.

Enfin je pourrois ajouter (si pourtant il est permis d'alléguer ici une pure conjecture) que, peut-être, les deux fils de Sésoosis, qu'il sacrifia & laissa périr pour se sauver des embûches que son frère lui avoit dressées, ne sont que les deux fils de Protée, qu'Hercule, dit-on, fit mourir à cause des cruautés qu'ils exerçoient contre leurs hôtes; du moins je pourrai montrer ailleurs, que les embûches du frère de Sésoosis eurent le même motif que la vengeance d'Hercule.

Herod. l. II, c. CVII.

Tzet. in Lycoph. Cass. v. 124.

A l'égard des prédécesseurs de Protée, Mendès que d'autres nomment Marus (Marrus ou Marnus) (1), régnoit cinq générations avant lui : il faut prendre ici dans Diodore le mot de *générations*, non pour des règnes, comme il l'entend assez souvent, mais dans la signification propre & ordinaire; la raison de cette différence est, qu'il ne peut avoir ici voulu désigner des règnes par ce mot, puisqu'il suppose qu'il n'y en eut pas (*χωμῆναι ἀναρχίας*) : cela étant, les cinq générations nous donnent 160 ans ou un peu plus, & nous conduisent au temps d'Orus. Le règne d'Actisanès repondra à celui d'Aménophis, & Amasis qu'Actisanès dépouilla de ses Etats, sera vis-à-vis de Thmosis. Le règne d'Amasis ne pouvoit se rencontrer mieux qu'avec celui de Thmosis, puisque c'est le même nom; le règne d'Aménophis est marqué exactement au même trait que celui d'Actisanès, puisqu'il concourt, suivant Eusèbe, avec une invasion de l'Egypte par les Ethiopiens, & que tous les écrivains Grecs s'accordent à faire d'Aménophis lui-même un Ethiopien (m), comme l'étoit aussi Actisanès, selon Diodore.

Periz. Egypt. orig. c. 11, p. 175.

Euseb. num. 395, ad quem consule notas Pontaci.

(1) On lit Marus & Marrus dans nos éditions; j'ai lu Marnus dans un manuscrit de cet auteur, qui est conservé à la bibliothèque de saint Germain-des-prés.

(m) *Pausan. l. I, p. 40. Jul. Afric. apud Syncell. p. 72. Euseb. num. 400.* Les Thébains cependant soutenoient qu'il étoit indigène; mais

cela peut être vrai à leur égard, sans détruire la tradition des Grecs : car cette espèce de contradiction ne vient que de ce que les Grecs ont souvent confondu la haute Egypte avec l'Ethiopie, comme le montrent Marham & Périzonius. Actisanès ou Aménophis étoit donc apparemment roi de Thèbes & de la haute Egypte, ce

Pour

Pour Marus & Orus, comme nous n'avons aucun trait particulier qui caractérise Orus que son nom, ainsi nous ne pouvons guère le comparer avec Marus: peut être pourrions-nous dire que Marus est le même nom qu'Orus (*n*), précédé de l'article Égyptien M; mais ce ne seroit qu'une conjecture, & la réunion & le concours de tant d'autres traits si précisément conformes, suffissent pour ne pas laisser beaucoup de doute sur l'identité de tous ces Rois, quelque différens que soient leurs noms; ni par conséquent sur la supercherie des Égyptiens ou de Diodore, qui nous les donnent pour des Rois différens, & les placent à la suite les uns des autres, quoique les derniers ne soient qu'une répétition des premiers. Et que pourroit-on souhaiter ou ajoûter qui prouvât mieux ou qui confirmât davantage cette supercherie, quand pour la plupart, & pour les principaux des Rois en question, leur temps, leur rang, leur nom & leurs actions concourent également à l'établir par une conformité, qui dans tant de points combinés, ne peut être l'effet du hasard, ou d'une disposition arbitraire?

Reprenons maintenant la suite des rois d'Égypte. On a pû remarquer que Diodore, qui jusqu'à Sésoosis & son fils, avoit été attentif à rapporter le nombre & l'ordre des successions, aussi-tôt après eux plaçoit indéfiniment plusieurs Rois, dont il ne déterminoit ni le nombre, ni les noms, ni aucune action, & cela même annonçoit la supposition & la fraude: ainsi Josèphe argumente contre Manéthon, de ce qu'il n'osoit déterminer la durée des règnes qu'il supposoit; tandis qu'il est toujours exact à rapporter celle des autres.

qui l'a fait regarder comme Éthiopien par les Grecs, tandis que les Thébains soutenoient qu'il étoit Égyptien, & de leur pays.

(*n*) Orus, Ὀρος, ne paroît pas être un nom propre, mais seulement un nom de dignité; Ouro, Roi, comme l'a déjà observé Saumaïse, (*diatrib. de annis Climact. p. 569*): Ὀρος Aegyptiacum est ὅρος quod est

dominus, unde μέγας dominatio. De ce même nom est pris celui de Phouro, dont je parlois il n'y a qu'un moment, en ajoûtant l'article π ou φ, que les Égyptiens mettent devant les noms masculins au singulier, comme dans παρμὴ homme, ou comme dans Phammophis, que Pausanias met au lieu d'Ammophis; *l. 1, p. 40.*

Après Protée, que nous avons montré être le même que Sésoosis, Diodore reprend cette méthode qu'il avoit quittée, qui est comme un premier caractère de la vérité & de l'exactitude; il compte les règnes, il marque l'intervalle des successions, il fixe le rang des Rois dont il parle.

Le fils de Sésoosis, comme il a déjà été dit, prit son nom de celui de son père. On croiroit d'abord que Diodore a entendu par là qu'il s'appela aussi Sésoosis; mais Manéthon lève l'équivoque, en disant sans détour qu'il s'appela Rampsès, comme son père, qui avoit ce même surnom. Les historiens Grecs, en faisant reparoître Sésoosis sous le nom de Protée, laissent à son fils le nom dont il s'agit, quoiqu'ils l'écrivent avec quelques légères différences: Hérodote l'appelle Rhampsinus, & Diodore Remphis. L'un, comme on voit, lui donne une terminaison grecque; l'autre substitue une lettre double, Φ, à une autre de même genre, Ψ.

Remphis eut sept successeurs dont on ne rapportoit rien de remarquable, si ce n'est d'un seul appelé Nileus, qui donna son nom au fleuve. Sur quoi une observation qui se présente naturellement à l'esprit, est que ce Nileus par-là se trouve bien postérieur à la guerre de Troie, puisqu'il faut mettre entre cette guerre & son règne, non seulement les règnes de Sésoosis & de son fils, mais encore très-probablement quelques autres: en effet, s'il eût succédé immédiatement à Remphis, Diodore l'auroit sans doute nommé aussi-tôt après lui, & n'auroit pas dit seulement en général qu'il fut l'un des sept qui lui succédèrent. Aussi voyons-nous qu'Homère, qui fleurissoit 277 ans après la prise de Troie, donne encore au Nil son ancien nom d'Egyptus, & n'emploie nulle part celui du Nil, en sorte qu'il y a tout lieu de croire que Nileus n'avoit pas encore régné en Egypte, ni changé le nom du fleuve.

Diodore ne nous offre d'ailleurs qu'un trait unique pour caractériser Nileus; c'est qu'il dérida du Nil plusieurs canaux de communication, & qu'il s'appliqua à tirer de ce fleuve le plus d'avantages qu'il put pour le commerce & la culture

*Jos. contra
Ap. l. I, t. II,
p. 461.*

*Herod. l. II,
c. CXXI. Diod.
Sic. l. I, p. 39.*

*Marsham,
chronic. can. p.
393. Perizon.
orig. Egypt. c.
15, p. 242.*

*Diod. Sic. l. I,
p. 39.*

*Strab. l. I,
p. 20. Confer
Marsh. chron.
can. p. 238.
Strab. ubi suprà.*

des terres: ce trait est également attribué à Sésostris par Hérodote, & c'est ce qui me fait ressouvenir, que dans l'intervalle où Diodore place Nileus, il y a eu un Prince en Égypte, dont Josèphe reproche à Hérodote d'avoir de même attribué les actions à son Sésostris: ce Prince est le fameux Sésac des Livres saints, & à dire vrai, je crois qu'il n'est pas en effet différent de Nileus; il y a d'autant plus lieu de le présumer, qu'il est certain d'un côté, que l'ouvrage des canaux ne peut être d'un temps antérieur à Sésac, & que d'un autre côté, il n'est guère possible de placer Nileus, à qui on donne cet ouvrage, après le même Sésac: je dis d'abord que cet ouvrage ne peut être d'un temps antérieur à Sésac, car, suivant Hérodote même, il en naquit un inconvénient; c'est que les Égyptiens en perdirent entièrement l'usage des chariots & des chevaux. Or long-temps après Sésostris & sous le Sésac dont il s'agit, l'usage des chariots & des chevaux se conservoit si bien en Égypte, que ce Prince avoit dans son armée 1200 chariots & 60000 chevaux: de plus, sous le règne de Salomon, sous la fin duquel a dû commencer celui de Sésac, on voit que l'Égypte étoit renommée pour le commerce des chevaux. Ce ne peut donc pas être aucun Prince avant Sésac qui ait donné lieu à l'inconvénient dont il s'agit, ni par conséquent qui ait fait creuser les canaux d'Égypte.

Je dis en second lieu, que Nileus, qu'on assure être celui qui les fit creuser, ne peut guère être placé après Sésac. Sésac, de l'aveu de tous les chronologistes, vivoit sept ou huit générations au moins après la guerre de Troie: or Nileus vivoit dans les huit générations qui suivirent cette guerre, suivant ce qui résulte de la narration de Diodore; il n'est donc presque pas possible qu'il soit postérieur à Sésac. Mais si les canaux ne peuvent avoir été creusés avant Sésac, & si Nileus qui les fit creuser ne peut être postérieur à ce fameux conquérant, il ne reste autre chose, sinon que le règne de Nileus se rencontre dans le même temps que celui de Sésac, & par conséquent que Nileus soit le même Prince

*Herod. l. II;
c. CVIII.*

*Jos. ant. Jud.
l. VIII, c. 10,
t. I, p. 449.*

*Herod. l. II;
c. 108.*

*L. II, Paralipom. c. 12,
v. 3.*

L. II, Paralipom. c. 9, v. 28.

*Diod. Sic. l. I;
p. 39.*

que Séfac; & après tout, il y auroit autrement lieu d'être étonné, que Diodore parlant si précisément de l'intervalle où a dû vivre Séfac, eût entièrement omis ce Prince, ou l'eût confondu avec ceux dont les actions ne méritoient point d'être rapportées.

Le huitième successeur de Remphis fut Chéops, plus connu encore par son impiété & sa tyrannie, que par la construction de la grande pyramide que quelques-uns lui attribuent: il régna 50 ans; son frère Chéphren, ou selon d'autres, son fils Chabryis lui succéda, & régna 56 ans; Mycérinus, que quelques-uns appellent Chérinus, monta ensuite sur le trône & régna six ans (0), en sorte que ces trois derniers règnes occupent l'espace de 112 ans: si à ces 112 ans on joint le temps que peuvent avoir occupé les neuf règnes qui les précèdent depuis la guerre de Troie, nous approcherons bien du commencement des Olympiades pour le règne de Bocchoris, qui succéda à ceux que nous venons de nommer; car on sait que les Olympiades commencèrent l'an 408 après que Troie eut été prise. L'Africain, Eusèbe & le Syncelle s'accordent en effet à placer le règne de Bocchoris vers la première Olympiade: on peut aussi leur joindre Pline, qui parlant, comme on verra dans la suite du père de Bocchoris, le place 500 ans avant Alexandre le Grand, qui commença à régner 440 ans après la première Olympiade.

Herod. l. II, c. CXXXIII. & Diod. Sic. l. I, p. 39 & 40.

Euseb. num. 1237. Syncell. p. 74. Plin. hist. nat. l. XXXVI, c. 13.

Diod. Sic. l. I, p. 41.

Afric. & Euseb. apud Syncell. p. 74.

Après Bocchoris, Diodore interrompt encore la suite du catalogue qu'il nous donne pour nous dire qu'il se passa un long intervalle qu'il ne définit point, entre Bocchoris & Sabacon; mais la mort cruelle de Bocchoris, que Sabacon fit brûler tout vif, & le temps même du premier, temps auquel nous a conduits l'ordre des successions, & qui est de plus attesté unanimement par ceux qui en ont parlé, rendent le synchronisme de Bocchoris & de Sabacon nécessaire & certain, & démontrent que l'historien Grec use encore ici de supercherie, pour alonger la chronologie Égyptienne, & l'étendre

(0) ὅς μάλιστα ἐξ ἑπτα μούρων βίος τῷ ἐβδόμῳ πλευτήσῃ. *Herod. l. II.*

au delà de ses véritables bornes: en un mot la supposition de l'intervalle indéterminé qu'il met entre ces deux Princes, est tellement manifeste que, ni Marsham, ni Périzonius, ni Pezron, ni M. Fourmont n'ont balancé à les rapprocher & à les faire succéder immédiatement l'un à l'autre; après cela je puis bien observer, que cette supposition étant ici évidente & unanimement reconnue, elle met le sceau aux preuves que nous avons données de celle que nous avons reprochée plus haut au même historien.

Je n'ai interposé aucun Roi entre Mycérinus & Bocchoris; il ne paroît pas en effet, que la narration de Diodore de Sicile le permette: *Aux Rois*, dit-il, *que je viens de nommer* (Chemmis, Chabryis & Mycérinus) *succéda Bocchoris, qui fut extrêmement débile de corps; mais qui surpassa de beaucoup ceux qui l'avoient précédé, pour l'esprit & pour la prudence.* Il est vrai qu'il nomme ailleurs un roi Tnéphachthus, qu'il fait père de Bocchoris le Sage, & que d'autres parlent de ce même Roi, père de Bocchoris, sous les noms de Technatis, de Néochabis & de Nechtabis: mais on doit faire attention qu'il fait régner ce Tnéphachthus à Thèbes & sur la haute Égypte, & que Bocchoris ne paroît ici que comme successeur d'un roi de Memphis ou de la basse Égypte; en sorte qu'il a fort bien pû arriver que Bocchoris, fils à la vérité de Tnéphachthus roi de Thèbes, ait cependant succédé immédiatement à Mycérinus, dans le royaume de Memphis. En effet, on ne voit pas non plus que dans la vingt-quatrième dynastie, où il est placé par l'Africain & par Eusèbe, comme roi de la basse Égypte, il soit précédé par son père, ni même par aucun autre; ce qui pourroit prouver que la ligne de ceux qui régnoient avant lui dans ce canton, avoit été interrompue, & qu'il n'y régnoit pas par une suite de succession continuée de père en fils: ce fait même paroît confirmé par l'histoire de Mycérinus, qui mourut sans laisser d'enfans. Ainsi on n'a aucune raison suffisante pour s'écarter du récit de Diodore, & interposer contre ce qu'il paroît dire, quelque règne entre Mycérinus & Bocchoris; & l'on en a au contraire,

Diod. Sic. l. I.

p. 41.

Diod. Sic. l. I.

p. 29.

Plut. de Isid.

& Osirid. t. II.

p. 354. Athen.

Deipnosoph. lib.

X, pag. 418.

Plin. hist. nat. l.

XXXVI, c. 13.

Herod. l. II.

c. CXXXVI.

pour se tenir à la narration de cet historien, & faire succéder Bocchoris immédiatement à Mycérinus.

Sabacon s'étant retiré volontairement d'Égypte au bout de quelque temps, Psammitichus, dont Sabacon avoit tué le père, reparut, & partagea d'abord le gouvernement de l'Égypte avec onze autres Princes; mais s'étant défait de tous les compétiteurs, il régna seul^a. Néchus son fils fut celui qui combattit contre Josias, dans les champs de Maggédob: Psammis succéda à Néchus, & Apriès à Psammis. Amasis ayant détrôné Apriès, régna en sa place, & laissa le sceptre à Psamménite son fils, sous lequel Cambyse & les Perses s'emparèrent de l'Égypte^c. C'est jusque-là que Diodore conduit sa narration (p).

L'Écriture Sainte parle sous Osée, dernier roi d'Israël, d'un roi d'Égypte auquel Osée envoya proposer une alliance contre les Assyriens^d: suivant Sulpice Sévère, ce Roi est un Éthiopien, qui s'étoit emparé de l'Égypte^e; & si on consulte le temps où il peut se rencontrer, on tombe sous celui de Sabacon même. L'Écriture nomme ce Roi, Sua, ou, comme lisent quelques-uns, So ou Sa^f; Joseph l'écrit Soas^g: dans l'hébreu il est écrit par un samech, un ^{Van} {Ouan} & un aleph. Si du nom de Sabacon ou Sabacus on retranche la finale, qui lui est incontestablement étrangère, il restera Sabac ou Saba, dont les lettres figuratives ou radicales S & b, ne diffèrent point de celles de Sua ou Suas; le b & l'u étant, comme personne n'ignore, tellement analogues, qu'elles se confondent le plus souvent dans la prononciation. Par les mêmes raisons Sébichus^h, ou comme d'autres l'appellent, Sévéchusⁱ, ne me paroît pas différent de Sabacon, quoique Africain & Eusèbe l'en distinguent, & en fassent même son fils: mais que Sabacon ait été suivi sur le trône d'Égypte ni de son fils, ni d'aucun autre successeur Éthiopien, c'est ce qui est détruit par l'histoire même d'Égypte & de Sabacon. Sabacon se retira volontairement d'Égypte au bout de quelque temps,

(p) Καὶ τὰς κατὰ μέγεθος ἀντὶν παρὰ τὰς ἐκδοσόμεθα μέχρις Ἀμασιδὸς τῷ βασιλεὺς. Diod. Sic. l. 1, p. 28.

^a Herod. l. II, c. CLIII. Diod. l. I, p. 41 & 42.

^b Paralip. l. II, c. 35, v. 20. Herod. l. II, c. CLX.

^c Herod. l. III, c. X. Diod. Sic. l. I, p. 43 & 44.

^d Regum, l. IV, c. 17, v. 4.

^e Sulpic. Sever. sacr. hist. l. I, p. 83.

^f D. Calmet, sur le IV.^e liv. des Rois, c. 17, v. 4.

^g Ant. Jud. l. X, c. 14, v. 1, p. 506.

^h Euseb. Pontac. n.º 1293.

ⁱ Syncell. p. 74.

laissant la couronne aux Égyptiens (q), & non pas à son fils; c'est ce qui est également attesté par Diodore & par Hérodote. Après sa retraite il y eut d'abord une anarchie de deux ans seulement, & ensuite douze Rois se partagèrent l'Égypte: l'un de ces douze Rois se trouve être Psammitichus, dont Sabacon avoit fait mourir le père Néchus, en entrant en Égypte; & de là même il résulte que l'on ne peut mettre plusieurs règnes, plusieurs générations entre ce Psammitichus & Sabacon: aussi le sentiment que je soutiens a-t-il été celui de Marsham & de Périzonius. Enfin ce n'est que d'après les prétendues dynasties de Manéthon, qu'Africain & Eusèbe nous fournissent les rois Éthiopiens, qu'ils comptent depuis Sabacon; & je démontrerai dans un moment que ces dynasties, pour la plupart, sont déplacées, répétées, interpolées, supposées.

Offrai-je dire que l'Asychis d'Hérodote me paroît encore être la même chose que Sévéchus, par conséquent que Sabacon, Sabacus ou Sua; certainement l'analogie y est la même pour les noms, leurs temps conviennent également; il est vrai cependant qu'Hérodote nomme dans la suite Sabacon, & le distingue d'Asychis; mais il peut se faire qu'il en use ici de même, que lorsqu'après avoir exposé l'histoire de Sésostris & de Phéron son fils, il les fait reparoître sous les noms de Protée & de Rampsinite: voici au reste sur quoi je fonde mon opinion. Hérodote dit de cet Asychis qu'il succéda à Mycérinus, Diodore nomme Bocchoris le successeur du même Mycérinus; & sur cela, ce qui s'offre d'abord à l'esprit, c'est qu'Asychis est peut-être la même chose que Bocchoris: ce qui semble même confirmer cette première idée, c'est que tous deux nous sont donnés pour deux grands législateurs, & que les loix de tous les deux ont pour objet le commerce; mais lorsqu'on y fait un peu plus d'attention, l'on s'aperçoit que les loix d'Asychis sont contraires à celles de Bocchoris, ou plutôt sont un

Herod. l. I, I.

Marsh. chron. can. p. 456, Périzon. origines Agypt. c. 13, p. 211.

Vid. supra.

Herod. l. II, c. CXXXVI. Diod. Sic. l. I, p. 50.

(q) Τοῖς ἐσχωρίοις ὑποδὲς τὴν βασιλείαν ἐπαυῖλθεν εἰς τὴν Αἰθιοπίαν. *Diod. Sic. l. I, p. 41. Herod. l. II, c. CXXXIX.*

*Diod. Sic. ubi
suprà.*

*Herod. ubi
suprà.*

*Diod. Sic. l. I,
p. 41.*

remède aux inconvéniens qu'elles avoient causés, & doivent par conséquent leur être postérieures, d'où il résulte qu'Asychis doit aussi être postérieur à Bocchoris: les loix de Bocchoris sont faites pour mettre un frein à l'avarice & à la dureté des créanciers, & sont toutes favorables aux débiteurs; de là naquit un inconvénient, les riches & ceux qui faisoient métier de prêter resserrèrent leur argent, & la circulation des espèces se trouva arrêtée: ce fut pour remédier à cet inconvénient qu'Asychis fut obligé de faire ses loix, qui, au contraire de celles de Bocchoris, sont en faveur des créanciers, & ne tendent qu'à accélérer leur paiement; ainsi Asychis, non seulement doit être différent de Bocchoris, mais même il n'a dû régner qu'après lui. Or immédiatement après Bocchoris nous avons un Roi célèbre par sa sagesse & sa vigilance sur le bien public, & dont le nom au fond ne diffère pas de celui d'Asychis; n'est-il donc pas vraisemblable que c'est ce Roi même qui est désigné dans Hérodote sous le nom d'Asychis, qui, encore une fois, n'est distingué du sien que par une prononciation étrangère?

Quoi qu'il en soit (car cette conjecture n'intéresse pas les autres points que j'ai auparavant établis) il faut maintenant revenir sur nos pas: nous n'avons encore rien dit en effet sur l'époque de Ménès & de ses 52 descendans, que Diodore semble placer avant Busiris pendant 1400 ans. La disposition qui paroît résulter de la narration de cet historien, n'est rien moins que sûre, lorsqu'il interrompt ses listes de Rois par des intervalles indéfinis; ainsi depuis Busiris, il a été prouvé que dans les deux occasions où il interrompt de cette sorte le catalogue des successeurs de ce Prince, ce n'est que pour en imposer, & que tantôt il répète des Rois qu'il a déjà dénombrés, tantôt il suppose faussement de longs intervalles entre des Princes qui se sont immédiatement succédés. Je pense après cela qu'il y a au moins quelque lieu de soupçonner qu'il peut ici en imposer de même, lorsqu'après avoir dit que Ménès fut suivi sur le trône de 52 de ses descendans, *en tout*, il ajoûte, sans aucune détermination

détermination précise de temps & de situation, dans la suite Busiris étant monté sur le trône, & après lui huit de ses descendants (r). Plus on examine, plus le soupçon se fortifie; plus on approfondit, plus on trouve de preuves que Diodore ne s'est arrêté ici que pour retourner en arrière, & nous représenter, sous une face différente, les mêmes Rois dont il vient de parler. Il nous donne, par exemple, Ménès pour le premier roi d'Égypte, c'est un trait qui caractérise également Busiris dans les traditions des Arabes^a, & Diodore lui-même le met au moins à la tête d'une nouvelle famille, d'une nouvelle dynastie qui établit sa domination en Égypte^b. Ménès eut 52 descendants, en tout^c, qui régnèrent après lui, Busiris se trouve également suivi de 52 des siens jusqu'à la conquête d'Égypte par les Perses, qui est, comme j'ai dit, le terme que Diodore donne à son énumération des rois d'Égypte: le calcul en est facile.

^a Kirch. *Ædip.*
t. 1. *Syntagm.* I.
p. 81.

^b Diod. *Sic.*
l. 1, p. 29.

^c Τὸς ἀπαιταῖς.
Id. ibid.

Diod. *Sic.* l. 1,
p. 78.

Depuis Busiris jusqu'à Ramsès il y en a	34
De Ramsès à Chembis*	8
De Chembis à Sabacon	4
De Sabacon à Psamménite**	6

* Ou Chéops.

** *Vid. sup. p.*

TOTAL. . . 52

Les 52 successeurs de Ménès régnèrent 1400 ans, c'est aussi le temps que je trouve depuis Busiris jusqu'à Psamménite; car il y a d'abord 1048 ans depuis Uchoréus le seizième après Busiris, jusqu'à l'entrée de Cambyse en Égypte, & quant aux 352 ans qu'il faut encore pour atteindre aux 1400, ils sont remplis par les prédécesseurs d'Uchoréus, il y en a 14 sans y comprendre Busiris; 352 ans donnent pour chacun, l'un portant l'autre, 25 ans & quelques mois, ce qui ne s'écarte nullement de l'ordre de la Nature; mais si à un soupçon en général assez bien fondé, si aux preuves qui le confirment, l'on ajoute qu'il est peu probable, ou

(r) Μετά δὲ ταῦτα κατὰ δέκα βασιλέως βουσίειδος. Diod. *Sic.* l. 1, p. 29.

*Diod. Sic. l. I,
p. 29.*

plustôt qu'il est impossible qu'il y ait eu des Rois pendant 1400 ans en Egypte avant Busiris, non seulement sans qu'il s'y soit rien passé de remarquable, ni action mémorable, ni changement dans les loix, ni révolution dans le gouvernement, ni progrès dans les arts ou dans les sciences, mais encore sans que Thèbes ni Memphis y fussent bâties; l'on ne peut plus se défendre d'admettre ici dans Diodore de Sicile la même fraude qu'on est assuré par un double exemple qu'il emploie en pareille occasion: il ne s'arrête sans difficulté, comme je l'ai annoncé, que pour retourner sur ses pas, que pour nous remettre sous les yeux, avec des couleurs différentes, les Rois qu'il y a déjà fait passer. Busiris est donc véritablement le même que Ménès, l'un & l'autre nous est donné comme le premier roi de l'Egypte, l'un & l'autre y est suivi de 52 successeurs en tout; de l'un & l'autre, au dernier de ces 52 successeurs, l'on compte environ 1400 ans. Dès-lors l'époque de Ménès ne fait plus beaucoup de difficulté, puisqu'elle dépend du terme où finissent ces 1400 ans, & que par l'histoire des successeurs de Busiris, ce terme est indubitablement le temps où les Perses entrèrent en Egypte & la conquirent. Ce fut, suivant Diodore, la troisième année de la LXIII.^e Olympiade, l'an 525 avant J. C: ainsi Ménès auroit régné environ 1915 ans avant J. C. Cette époque demande cependant encore quelque examen, & c'est ce que nous ferons dans un autre Mémoire.

*Apud. Syncell.
p. 91.*

Eratostrène nous a laissé un catalogue de rois Thébéens, dont le premier est appelé Ménès; mais ce catalogue ne contient que trente-huit Rois, qui ont régné en tout 1076 ans: il est donc plus court que celui de Diodore de quinze règnes, & de plus de 324 ans. Marsham, sur le fondement que le Ménès d'Eratostrène étoit le même que celui de Diodore, a cru devoir le faire remonter aussi haut, en ajoutant quinze règnes à la fin du catalogue d'Eratostrène: mais voici une preuve claire & précise que ces quinze règnes sont fautes au commencement de ce catalogue, & non à la fin. Josèphe assure qu'il avoit trouvé dans les archives de sa

*Jos. Antiq. l.
VIII, c. 6, t. I,
p. 430.*

Nation, que la reine d'Éthiopie qui vint trouver Salomon, est celle dont parle Hérodote, & que ce dernier appelle Nitocris : cette Reine est placée dans le catalogue d'Ératosthène 668 ans après son Ménès : le règne de ce Ménès remontera donc aussi 668 ans avant celui de Salomon ; c'est-à-dire suivant la chronologie ordinaire, environ 1080 ou 1090 ans avant la monarchie des Perses. Or, le Ménès de Diodore est de plus de 300 ans plus ancien, ce qui revient & à la durée de quatorze ou quinze règnes, & au temps que le catalogue de Diodore contient de plus que celui d'Ératosthène. Par conséquent, c'est avant le Ménès d'Ératosthène, que manquent les quinze règnes dont son catalogue est moindre que celui de Diodore. Au contraire, le trente-huitième Roi d'Ératosthène concourt à peu près avec le dernier des cinquante-trois de Diodore : car depuis Nitocris, dans Ératosthène, il reste dix-sept Rois, & 408 ans, qui étant comptés du règne de Salomon, atteignent, ou peu s'en faut, le commencement de la monarchie des Perses, où aboutissent aussi les cinquante-trois Rois de Diodore ; & par-là il est impossible d'ajouter à la suite de ce canon ni un intervalle de temps, ni un nombre de Rois qui fasse remonter son Ménès vis-à-vis de celui de Diodore de Sicile.

*Apud Syncell.
p. 104.*

La seule difficulté qu'on puisse faire contre cette preuve, c'est de révoquer en doute le synchronisme de Salomon & de Nitocris, & d'affoiblir l'autorité de Josèphe : en effet Bochart prétend qu'il fait beaucoup de fautes en cet endroit ; mais comme ces fautes ne tombent que sur les réflexions qu'il fait à propos du synchronisme, tant qu'on ne détruira pas directement ce synchronisme même, l'on me permettra, dans une chose si ancienne, de préférer le témoignage d'un ancien historien aux conjectures des modernes.

*In Phaleg. l.
II, c. 26.*

Mais après tout, qu'est-ce que je prouve par ce passage de Josèphe ? Que le Ménès d'Ératosthène est le seizième depuis celui de Diodore : or c'est ce qui sera confirmé par les traits qui conviennent au seizième Roi depuis le Ménès de

^a Herod. l. II,

^b 99.

^c Sync. p. 91,

^d Sync. p. 54

^e 91.

Jos. contra
Ap. l. I, t. II,
p. 445.

Id. Ibid.

Diodore, & qui s'appliquent également au Ménès d'Ératosthène; ainsi Diodore attribue à son seizième Roi la fondation de Memphis, qui est pareillement donnée au père d'Athot^a, lequel est justement le Ménès d'Ératosthène^b: celui-ci a régné 60 ans, suivant quelques listes, ou 62 ans suivant d'autres^c; le seizième Roi de Diodore en a régné autant, & même son histoire nous fournit à la fois une durée de 60 ans & une de 62 par deux époques que son règne a dû avoir. En effet ce Prince, que Diodore appelle Uchoréus, est ainsi qu'il a été montré plus haut le Misphrammuthosis de Manéthon. Manéthon, dans ce qui nous reste de lui, ne nous dit point expressément combien Misphrammuthosis a régné; mais Josèphe nous apprend que depuis ce Roi jusqu'à Séthosis l'historien Égyptien comptoit 393 ans; or de ces 393 ans ses successeurs en occupent 333, suivant les calculs particuliers de leurs règnes que nous avons tous, par conséquent il en reste 60 pour lui: mais ces 60 ne doivent se dater que du temps de son entreprise contre les Pasteurs qu'il enferma dans Avaris, après les avoir chassés du reste de l'Égypte qu'ils avoient envahi; son règne a donc eu une autre époque, qui doit se porter naturellement à un ou deux ans avant les 60 ans, & ainsi il aura régné 62 ans depuis qu'il sera monté sur le trône, & 60 ans depuis l'expulsion des Pasteurs.

Au reste l'on pourroit être étonné qu'Ératosthène ait commencé un catalogue de rois Thébéens par le second Ménès qui n'est point le premier roi de Thèbes, & qui seroit plus à propos à la tête des rois de Memphis dont il fut le fondateur; cette difficulté se lève en observant que l'histoire d'Égypte a deux époques, celle du premier établissement & de la formation, pour ainsi dire, de cette Nation, & celle de son rétablissement après l'expulsion des Pasteurs. Or Ératosthène avoit dressé deux catalogues de Rois, suivant ces deux époques, l'un qui en comprenoit 53, c'est-à-dire, autant qu'il y en avoit eu depuis la première époque, l'autre qui n'en contenoit que 38, qui sont

tous ceux qu'il y a eu depuis la deuxième époque, l'expulsion des Pasteurs s'étant faite sous le seizième Roi depuis la première, ainsi qu'il résulte de ce qui a été établi ci-devant à l'égard de Misphrammuthosis & d'Uchoréus ; comme donc c'est ce dernier catalogue qui nous est resté & dont il s'agit ici, il est clair, que s'il comprend les rois de Thèbes, ce n'est point en tant qu'ils ont régné à Thèbes précisément, mais en tant qu'ils y ont régné depuis l'expulsion des Pasteurs, en sorte que ce n'est que par cette raison que Ménès, auteur de l'expulsion des Pasteurs, se trouve à la tête de ces Rois.

Je crois que c'est ici le lieu de parler des dynasties prétendues de Manéthon, rapportées dans le Syncelle d'après Jules Africain & Eusèbe ; & à cet égard, je me propose de montrer que les dynasties de Manéthon étoient collatérales, & que celles qu'on nous représente en leur place, sont la plupart, ou supposées, ou interpolées, ou tronquées.

D'abord je soutiens que la plupart des dynasties de Manéthon étoient collatérales ; leurs plus zélés partisans ne disconviennent certainement pas que leurs titres différens, comme *dynastie de rois de This*, *dynastie de rois de Memphis*, *dynastie de rois de Tanis*, &c. que ces titres, dis-je, n'indiquent que les Princes qu'elles contiennent, ont régné dans les villes d'où elles sont dénommées ; les uns à This, les autres à Memphis, d'autres à Tanis, &c. Or on ne peut douter non plus qu'il n'y eût en même temps & à la fois des Rois dans chacune de ces villes ; Manéthon le dit en termes formels : *Après que les Pasteurs eurent dominé 511 ans en Égypte*, dit cet historien, *les rois, tant de la Thébaïde que du reste de l'Égypte, entreprirent de les chasser*. Il est évident que ce passage suppose des rois Pasteurs, des rois de Thèbes & d'autres encore régnans en même temps dans les différentes parties de l'Égypte, par conséquent les dynasties de ces Rois ne se sont point succédées les unes aux autres, mais elles concourent ensemble, en un mot elles sont collatérales ; & que l'on ne croie pas que le témoignage de

Ubi supra

*Chron. Alex.**Euseb. num.
1290. Herod.
l. II, p. 161
ad 169.*

Manéthon soit unique. Artapan dans Eusèbe, rapporte que Palmanothe roi d'Égypte, sous lequel naquit Moïse, avoit donné sa fille à Chénéphrès qui régnoit dans le pays qui est au dessus de Memphis; car il y avoit alors, ajoute-t-il, plusieurs Rois en Égypte (f): la chronique Paschale dit de même, qu'entre plusieurs Rois qui étoient en Égypte, Palmanothe étoit celui à qui obéissoit Héliopolis, enfin les faits historiques nous annoncent la même chose; lorsque Sabacon s'empara de l'Égypte, nous y trouvons trois Rois différens en même temps, savoir, Bocchoris que Sabacon fit brûler tout vif, Néchus qu'il fit aussi mourir, & Anyfis qui échappa à sa fureur en se cachant dans les marais.

Mais, dit-on, l'ordre dans lequel les dynasties nous sont présentées, marque une suite de siècles, annonce des règnes successifs; l'on additionne ensemble les durées pour en former un total qui les comprend toutes: donc l'intention de Manéthon a été, que ces dynasties étoient successives. L'intention de Manéthon, à dire vrai, ne seroit pas un argument bien solide, parce que, si Manéthon a voulu donner ses dynasties pour successives, il a pu vouloir aussi nous en imposer, comme a fait Hérodote, comme a fait Diodore, comme faisoient les prêtres Égyptiens, qui, pour se donner une antiquité qu'ils n'avoient pas, & répandre plus de merveilleux dans leur histoire, mettoient queue à queue plusieurs listes des mêmes Rois répétés sous différens noms: je l'ai ci-devant établi; mais indépendamment de cela, sous quel point de vûe le plus favorable pouvons-nous considérer les dynasties rapportées par Africain & par Eusèbe? c'est sans doute comme des extraits des successions de Rois qui étoient dans l'histoire d'Égypte de Manéthon; or comment sur ces extraits où l'on ne trouve que des noms & des chiffres, le plus souvent altérés sans aucune raison ni de liaison ni de succession, comment, dis-je, sur ces extraits juger que Manéthon unissoit véritablement, à la suite l'une de l'autre, ces

(f) Πολλὰς γὰρ πότε τῆς Αἰγύπτου βασιλεύειν. *Apud Euseb. præpar. Evang.*
l. IX, c. 27, p. 431.

différentes successions qui sont chacune si bien distinguées par leurs titres particuliers, & qu'il n'en faisoit point concourir quelques-unes collatéralement avec d'autres? A consulter l'unique fragment exact & suivi qui nous reste de cet historien, n'avons-nous pas la preuve la plus expresse qu'il faisoit concourir plusieurs Rois dans toutes les parties de l'Égypte avec les rois Pasteurs? nous l'avons rapportée il n'y a qu'un moment. A ne consulter même que ces fragmens informes que l'on trouve dans le Syncelle, n'avons-nous pas la preuve que les dynasties, au bout l'une de l'autre, donnent un total de plus de 5000 ans, au lieu qu'on assure que Manéthon ne les faisoit monter qu'à 3555 ans, d'où il suivroit (si cependant ces dynasties méritoient quelque foi) que les 2000 ans de plus que fournit le total des dynasties ajoutées bout à bout, s'effaçoient par la collatéralité de quelques-unes, & par conséquent que Manéthon ne les faisoit pas toutes successives.

*Apud Syncell.
p. 52.*

Mais apprêtons enfin ces dynasties: je dis qu'elles sont la plupart supposées, interpolées, tronquées, c'est dans le Syncelle que l'on a cru trouver ces restes précieux de Manéthon; mais le Syncelle n'avoue-t-il pas lui-même, comme l'a remarqué Marsham, que ces prétendus extraits ne s'accordoient point du tout avec Manéthon, ni pour les noms des Rois, ni pour la durée de leurs règnes? & après tout, nous n'avons pas besoin du témoignage du Syncelle pour nous l'apprendre.

*Syncell. p. 532
Marsh. chyon.
can. p. 5.*

1.^o Des trente dynasties de Manéthon il y en avoit seize des Dieux & demi-Dieux, & quatorze seulement d'hommes depuis Ménès: dans Africain & dans Eusèbe les dynasties ne sont comptées que depuis le même Ménès, qui succéda aux Dieux & demi-Dieux, & cependant on y en trouve toujours trente. Il est bien étonnant, dit Marsham, qu'Africain ayant rejeté seize des dynasties, il nous en représente encore trente; mais plutôt il ne peut être douteux que l'on en a supposé seize nouvelles, pour substituer aux seize rejetées.

*Apud Syncell.
p. 18, 19, 41
& 52.*

Ubi supra.

2.^o Les trente dynasties de Manéthon ne contenoient qu'*Apud Syncell.*
p. 52. 113 règnes, celles d'Africain & d'Eusèbe en contiennent près de 540; la supposition peut-elle être plus grossière & plus évidente?

3.^o Nous avons un fragment considérable de Manéthon conservé dans les termes mêmes de son auteur (*t*): ce fragment véritablement précieux, contient l'histoire du règne des Pasteurs & des Rois qui les chassèrent, depuis Mispframmothosis jusqu'aux frères Séthosis & Armaïs, & jusqu'au fils de Séthosis. Ceux qui nous ont donné les dynasties, nous ont voulu représenter ces mêmes Rois dans les 15, 16, 17, 18 & 19 dynasties; mais combien d'inexactitudes, combien d'infidélités ne frappent pas les yeux dès qu'on veut conférer leurs extraits avec l'original? I. Dans l'original, point de distinction de plusieurs dynasties de Pasteurs; Manéthon nomme les six premiers Rois Pasteurs, & ajoute que ces six & ceux qui les suivirent, ont régné 511 ans, après quoi Mispframmothosis les chassa de l'Égypte: dans les extraits, l'un (car ils ne s'accordent pas même entre eux) distingue trois dynasties de Pasteurs, dont il fait monter la durée à 952 ans; l'autre n'en distingue que deux, fait précéder les Rois que nomme Manéthon comme les premiers par d'autres qu'il ne nomme pas, en retranche même deux de ceux qui sont nommés dans l'original, & fait enfin succéder immédiatement aux quatre qu'il présente, Thmosis ou Amosis fils de Mispframmothosis, qui n'est placé dans l'original que plus de 250 ans après eux. II. Dans l'original les temps sont calculés avec l'exactitude la plus scrupuleuse, les mois sont mis en ligne de compte. Dans les extraits, tantôt une année à peine commencée est mise pour l'année complète^a, tantôt une année presque finie est retranchée^b, souvent ce n'est plus du tout la même durée^c. III. Manéthon ayant lui-même supposé quelques Rois, n'avoit osé fixer la durée de leurs règnes, & c'étoit en partie ce qui decouvroit sa

*Apud Jos. ubi
supra.*

Id. Ibid.

^a *Vid. Armaïs,
Orus, &c.*

^b *Vid. Thmo-
sis, &c.*

^c *Vid. Acenchrès
I. Rhathotis,
Acencherès II.
Ménophis ou
Aménophis III.
&c.*

(*t*). Παρελήσθηται ἡ λέξις αὐτῆς, &c. *Jos. contra Apionem, l. 1, c. 11, p. 24.*

supercherie;

supercherie (u) : dans les extraits on nous présente ces mêmes Rois, & l'on détermine hardiment leurs années, comme si on les avoit trouvées dans Manéthon. Manéthon avoit eu du moins le soin d'avertir que ces prétendus Rois n'étoient point tirés des catalogues sacrés, mais d'auteurs incertains (x). Dans les extraits on nous les donne sur le même pied que tous les autres. IV. Dans les extraits aucune mention de Mispframmothosis père de Thmosis, dans celui d'Eusèbe on retranche aussi Amèsès sœur d'Aménophis I, & l'on y suppose un Cherrès que l'on ne trouve point dans l'original.

Enfin que l'on examine ces dynasties dans des temps plus récents dont l'histoire nous est mieux connue, elles ne se peuvent concilier avec les faits les plus certains. Néchus père de Psammitichus que Sabacon fit mourir, n'y est placé que six règnes après Sabacon même. Zet, Set ou Séthon que Sennachérib attaqua sous le règne d'Ezéchias; & qui fut secouru par Taraca ou Tarcus roi d'Ethiopie, y est le troisième prédécesseur de ce Taraca: deux ans après la retraite de Sabacon, le gouvernement d'Égypte fut partagé entre douze Rois, dont Psammitichus fut le plus renommé; nulle mention, nul indice, nul vestige de cet événement si important dans les dynasties: il y a plus, c'est qu'entre Sabacon & Psammitichus elles comptent sept ou huit Rois & plus de 60 ans, en sorte que Psammitichus ayant régné ensuite 54 ans, il faudroit qu'il eût vécu au moins 130 ou 140 ans, puisqu'à l'entrée de Sabacon en Égypte il vivoit déjà, & qu'il se sauva en Arabie.

Ce n'est donc pas sans raison, que cherchant à rétablir les points de la chronologie Égyptienne, qui peuvent davantage influencer sur l'histoire générale, & donner la disposition véritable des rois d'Égypte, j'ai fait si peu d'usage des dynasties données par Africain & par Eusèbe, puisque ce ne sont

*Reg. l. IV,
c. 19, v. 9.
Jof. Ant. l. X,
c. 1, t. I, pag.
512.*

(u) Αμένωφιν γὰρ βασιλέα θεω-
ρίας, ψευδὲς ὄνομα, καὶ διὰ τὸ τοῦ χρόνου
αὐτοῦ οὐκ ἔστιν μὴ πολυμίας, καί γε ὅτι
τῶν ἄλλων βασιλέων ἀκριβῶς τὰ ἔτη
θεωρεῖται. *Josep. contra Apionem,*

Tome XIX.

lib. I, tom. II, pag. 460.

(x) ἐκ τῶν παρ' Αἰγυπτίοις γραμ-
μάτων, ἀλλ' ὡς αὐτὸς ἀπολογησάμενος, ἐκ
τῶν ἀδελφότητος μυθολογούμενων. *Jof.
contra Ap. l. I, t. II, p. 447.*

E

que des extraits infidèles & défigurés, des catalogues de noms & de chiffres sans ordre certain, & souvent supposés, dans lesquels nous n'avons aucuns faits, aucunes circonstances qui puissent nous guider pour corriger l'ignorance ou la fraude de ceux qui les ont dressés. Les monumens que nous avons suivis sont moins suspects, & s'ils souffrent des difficultés, ils sont accompagnés de faits & de circonstances qui peuvent servir à les éclaircir, à les rectifier.



D E
L'ANNEE VAGUE CAPPADOCIENNE.

Première partie.

Par M. FRÉRET.

LE nom de Cappadoce, pris dans sa signification générale & la plus étendue, désigne la partie de l'Asie mineure située à l'orient du fleuve Halys, & qui s'étend depuis le sommet de la branche du Taurus, qui borne la Cilicie, jusqu'au Pont-euxin vers le nord, & jusqu'à l'Euphrate vers l'orient, ou du moins jusqu'à la chaîne de montagnes qui règne au couchant de ce fleuve. Les Grecs nommoient au temps d'Hérodote les peuples de ce pays, Syriens ou Syriens blancs, *Leucosyri*, mais les Perses les appeloient Cappadociens: ce nom est celui sous lequel ils ont été plus connus dans la suite.

21 Janvier
1744.

*Herod. I. 72.
VII. 72.*

*Strab. XII,
533.*

Ibid.

Strabon dit, que les différens cantons de la Cappadoce & de la Cataonie parloient une même langue, & que cette langue étoit aussi en usage sur les frontières de la Paphlagonie; mais que sur ces frontières, le mélange des deux langues, Paphlagonienne & Cappadocienne, en avoit altéré la pureté.

*Moyf. lib. I,
cap. 13.*

*Eudox. Perie-
ges. lib. I. apud
Stephan. in
A'p'p'adocia.*

*Herod. VII.
73.*

Moyse de Khorène assure que la langue Cappadocienne étoit la même que celle de l'Arménie; Eudoxe disoit que la langue Arménienne étoit un dialecte de celle des Phrygiens; Hérodote avoit dit avant Eudoxe, que les Arméniens étoient une colonie des Phrygiens, & avoit observé que les troupes de ces deux Nations faisoient un même corps, & servoient sous un même chef dans l'armée de Xerxès.

On peut conclurre de là, que dans leur origine les peuples de l'une & de l'autre Phrygie, ceux de la Cappadoce & ceux de l'Arménie, avoient composé une seule Nation qui parloit la même langue, que le mélange de ces peuples avec des colonies étrangères altéra dans la suite au point d'effacer en grande partie cette ressemblance.

L'ancien dialecte Arménien, c'est-à-dire, celui dans lequel les Arméniens traduisirent la Bible au milieu du cinquième siècle, doit avoir conservé beaucoup de mots de cette langue commune, & quoique le mélange des Arméniens avec les Parthes, arrivé dans le second siècle avant J. C, ait dû porter dans l'Arménien un grand nombre de mots de la langue Parthique ou Scythique, il semble que c'est encore dans la langue Arménienne qu'il faudroit chercher l'origine de ces mots Phrygiens qui se trouvent dans les anciens, & non pas dans le Phénicien & dans le Celtique ou dans le Teuton comme ont fait des critiques célèbres. Ces peuples n'avoient rien de commun avec les Phrygiens ni avec les Lydiens, au lieu que les Arméniens parloient la même langue.

C'est sans doute au mélange de la langue Parthique avec l'ancien Arménien dont je viens de parler, qu'il faut attribuer le grand nombre de mots qui sont aujourd'hui communs à la langue Turque & à la langue Arménienne; car les Turcs sont descendus des anciens Parthes, c'est-à-dire, de ces Scythes ou de ces *Sagues*, ainsi que les nommoient les Persans qui habitoient la partie orientale de la Perse en deçà de l'Oxus & du Iaxartès. Je reviens à la Cappadoce.

XII. 534.

Strabon dit qu'elle fut divisée en deux satrapies par les Perses, l'une voisine de la mer ou du Pont-euxin, l'autre plus méridionale & voisine du Taurus qui conserva le nom de Cappadoce. Il ajoute que cette division subsista sous les Macédoniens, & nous voyons dans Polybe, que de son temps on donnoit encore le nom de Cappadoce maritime ou voisine du Pont-euxin au pays que les Romains ont appelé simplement *Pontus* le Pont.

Polyb. V,
540.

Polybe ajoute que les rois de la Cappadoce pontique prétendoient descendre de l'un des sept seigneurs Persans conjurés contre le Mage, & avoir toujours possédé depuis ce temps la Satrapie héréditaire que Darius leur avoit donnée.

Ceux de la Cappadoce méridionale avoient la même

prétention, mais ils remontoient plus haut que le temps de la conjuration; ce fut Anaphas leur cinquième Roi, descendu d'*Achéménès* par les femmes, & l'un des sept conjurés, qui obtint pour lui & pour ses successeurs une entière exemption d'impôts & de tributs; le premier de ces anciens rois tributaires de Cappadoce qui soit connu, est un Pharnace marié avec Atossa princesse Achéménide.

Diodore rapportoit la généalogie détaillée de ces princes de la Cappadoce méridionale dans son trente-unième livre, & Photius nous en a conservé le précis. C'est là un point de l'histoire de Cappadoce que je me contente d'indiquer ici, je l'examinerai avec plus d'étendue dans la seconde partie de ce Mémoire: mais avant que de venir à l'année Cappadocienne, je dois encore observer que ce pays fut conquis de bonne heure par les Mèdes, c'est-à-dire, dans le septième siècle avant J. C, & que ces peuples y avoient établi leurs loix, leurs coutumes & leurs usages religieux, qui différoient peu de ceux des Persans.

Strabon assure que de son temps la Cappadoce étoit encore remplie de *Pyrées* ou de temples dans lesquels des Mages entretenoient un feu continu, suivant le rite Persan; il est vrai que le Magisme n'étoit pas la religion dominante dans la Cappadoce, où l'on adoroit diverses Divinités particulières à qui on consacroit des statues, mais il y étoit très-ancien & très-accrédité.

Les Cappadociens avoient une année qui leur étoit propre & qui différoit absolument de l'année solaire des Romains, ainsi que de l'année luni-solaire des Grecs de l'Asie mineure & de la Syrie, soit pour la grandeur, soit pour les noms des mois, pour leur durée & pour le lieu de l'année solaire auquel ils répondoient.

Cette année Cappadocienne étoit composée de douze mois de trente jours chacun, auxquels on ajoutoit cinq épagomènes; ainsi c'étoit une année vague, plus courte d'un quart de jour que l'année Julienne dont le Nourous ou le premier jour remontoit d'un jour tous les quatre ans dans

*Phot. Bibliot.
Cod. 244.*

*Strab. xv,
733.*

l'année solaire, & ne revenoit au même jour qu'au bout de 1460 ans.

*Henr. Steph.
App. Thesaur.
ling. p. 225.*

*Syli Givaldi
de mensibus, p.
108.*

*Catal. Biblio.
Coislin. p. 373.*

Les noms des mois Cappadociens ont été publiés par Henri Etienne & par Givaldi, on les voit aussi dans le manuscrit 379 de la bibliothèque de Coislin, d'après lequel D. Bernard de Montfaucon les a donnés: mais ils ne se trouvent nulle part aussi exactement rapportés que dans l'hémérologe manuscrit de la bibliothèque de S. Laurent à Florence, hémérologe duquel feu M. de la Bastie avoit fait faire une copie qu'il a donnée à l'Académie.

Dans cet hémérologe, le rapport de l'année Cappadocienne avec l'année Romaine est marqué jour par jour. Le mois *Lytanos*, qui est le premier, est précédé par les cinq épagomènes, & le premier jour de ce mois répond au 12 décembre de l'année Romaine; l'ordre & la suite des onze autres mois, nous font voir que celui qui est nommé *Lytanos* dans cet hémérologe, est nommé *Artania* dans le manuscrit Coislin & dans la liste d'Henri Etienne. Le fragment conservé dans la bibliothèque de Savil en Angleterre, & cité par Ussérius, donne le nom de *Lytanos* au mois Cappadocien, dans lequel commençoit le mois de janvier Julien; mais ce fragment qui n'a pas été publié en entier, & qui ne nous est connu que par des citations, ne semble pas assez exact.

*Usser. de anno
Solari, p. 41.*

L'hémérologe de Florence donnant seulement 28 jours au mois de février Romain, il est visible qu'il représente une année commune; & c'est par cette raison qu'il ne marque que cinq épagomènes. Sans doute, il y avoit des années où on en comptoit six, sans quoi le rapport entre l'année Cappadocienne & l'année Romaine auroit changé tous les quatre ans. La dernière colonne, qui porte le titre de *χρὶ Δεσμος*, ce que l'on appeloit dans les calendriers latins *lunæ saltus*, montre que ce calendrier avoit été dressé pour un usage ecclésiastique, & que les années dont il contient les mois, sont des années fixes.

Les noms des mois de l'année Cappadocienne sont écrits

avec quelques variétés dans les différens hémérologes ; cependant ces variétés n'empêchent point de reconnoître qu'à l'exception du mois *Lytanos*, ce sont les mêmes noms que ceux des mois Persans, seulement un peu défigurés, soit par l'ignorance des copistes, soit par les variétés dialectiques de la prononciation des différens cantons de la Cappadoce.

On trouve encore le nom d'un autre mois Cappadocien, dans une lettre de saint Grégoire de *Nazianze* (a), bourgade de Cappadoce : il date un évènement du 22 *dathousa*, jour de la fête d'un martyr ; il ne nomme point le martyr, & il ne m'a pas été possible de découvrir le lieu de ce jour dans l'année Romaine. Ce nom de *dathousa* est le même que celui de *dathou* dans l'hémérologe de Florence, & que celui de *tethousia* des autres hémérologes ; mais tout ce qu'on peut conclure de la lettre de saint Grégoire, c'est que *Nazianze* étant dans la Cappadoce méridionale, l'année des hémérologes est celle dont il parle.

Saint Epiphane nous a donné les noms de deux autres mois Cappadociens, & leur rapport avec le jour du mois Romain de deux années Juliennes déterminées ; mais le nom & le rapport de ces mois supposent une année différente de celle de l'hémérologe. Saint Epiphane fait répondre le 6 janvier de la deuxième année avant l'Ere Chrétienne, ou du treizième consulat d'Auguste, au 13 du mois *atarta* ; lequel avoit par conséquent commencé le 25 décembre de l'année Romaine précédente. Il fait répondre de même le 8 novembre de la vingt-huitième année de l'Ere Chrétienne, ou du consulat de Silanus & de Nerva, au 15 du mois *aratata* : ce mois Cappadocien avoit donc commencé le 25 octobre de cette année 28 de l'Ere Chrétienne (b).

*Epiphan. Hæ-
res. l. 11, p.
446, 447.
edit. Petav.*

(a) Grégoire de *Nazianze*, *epist.* 91, *ad Theodor.* Le 5.^e Concile de C. P. édit. du Louvre, p. 109. Mais cette citation nous laisse dans la même ignorance du jour auquel répondoit le 22 *dathousa*.

(b) Il n'y a point d'apparence que saint Epiphane eût eu égard à la vicieuse intercalation des Pontifes, en marquant le rapport du 6 janvier avec le 13 *atarta* de la treizième année avant l'Ere Chrétienne. Il avoit

Le nombre de jours compris entre ces deux termes, & en comptant les extrêmes, c'est-à-dire le 6 de janvier & le 8 de novembre, est de 10900: si de ce nombre on ôte les 15 jours écoulés du dernier mois *aratata*, & que l'on ajoute de même les 12 jours antérieurs au 13 *atarta*, afin d'avoir des mois Cappadociens entiers, la somme sera de 10897 jours.

Le nombre contient 29 ans de 365 jours, plus 10 mois de 30 jours & 12 jours au delà des mois; ce restant montre que l'année dont parle S. Épiphane est une année fixe & dans laquelle on ajoute un 366.^e jour tous les quatre ans: mais comme 29 ans ne peuvent contenir que sept années bissextiles, & que nous avons un restant de 12 jours qui laisse 5 jours au delà des sept bissextiles, il faut que les 5 jours aient fait partie des 10 mois complets, & par conséquent que dans cette année les épagomènes ne soient pas rejetés à la fin des 12 mois, mais répandus dans le courant de l'année, de façon qu'il y ait dans les années communes 5 mois de 31 jours, & 6 dans les années bissextiles, comme cela avoit lieu dans les années civiles de différentes villes.

*Epoch. Syro-
Maced. du Car.
Norris.*

Si l'on suppose que des 10 mois restans au delà des 29 années complètes, une partie appartenoit à la fin de l'année qui les précédoit, & le reste au commencement de celle qui les suivoit; on pourra avoir 8 bissextiles, parce que l'année qui précédoit les 29 complètes aura dû être bissextile: mais en ce cas il restera encore 4 jours à répandre sur les 10 mois, & il faudra toujours reconnoître que la forme de cette année Cappadocienne étoit différente de celle qui est marquée dans l'hémérologe, & qu'elle devoit être semblable à celle des années de Tyr & d'Héliopolis de Syrie.

Si S. Épiphane nous avoit donné une troisième date dans son année, nous serions en état d'aller plus loin, &

sans doute calculé en supposant que la règle avoit été suivie de tout temps, parce qu'en l'année 28 on avoit re-

médié à la faute des Pontifes. C'est le parti que j'ai pris en examinant ces dates.

peut-être

peut-être de déterminer les mois sur lesquels étoient répandus les épagomènes; mais sans ce secours on ne pourra proposer que de pures divinations: peut-être ne seroit-il pas impossible de trouver cette troisième date dans quelque vie particulière des Saints de Cappadoce; mais je ne me suis trouvé, ni le courage, ni le loisir de feuilleter dans cette vûe l'immense recueil des Bollandistes.

Si le mois *aratata* de S. Épiphane est le même que l'*aretata* de Giraldi, & que l'*aræotata* des hémérologes de Henri Etienne & du Manuscrit Coissin, & le même que l'*adraslata* du manuscrit de Florence, la différence des deux années doit avoir été très-grande. Le mois *aratata* de saint Épiphane commençoit le 25 octobre, & le mois *adraslata* ou *aræotata* commence le 10 février, c'est une différence de 257 jours; mais il est probable que l'année que S. Épiphane nomme Cappadocienne étoit une année asiatique, à laquelle on avoit adapté les noms Cappadociens des mois.

Sa première date fait commencer le mois *atarta* le 25 décembre d'une année Romaine commune: ce jour est dans l'hémérologe de Florence, celui auquel commençoit le mois *porideon* de l'année dite asiatique ACIAG, & le mois *perintius* des Ephésiens.

La seconde date fait concourir de même le premier du mois *aratata* avec le 25 octobre de l'année 28 de l'Ere Chrétienne, qui étoit une année bissextile, & dans laquelle ce jour étoit le 299.^e jour de l'année Romaine: mais, ni dans l'année commune, ni dans l'année bissextile, le 25 octobre ne répond au premier d'aucun autre mois connu; ainsi on ne peut rien conclure du premier rapport: je n'en parle dans ce Mémoire que pour montrer que je n'ai rien négligé; cependant je me garderai bien de rendre compte de toutes les combinaisons & de tous les calculs inutiles par lesquels j'ai cherché un dénouement à des difficultés que je n'ai pû résoudre, faute de pouvoir déterminer certains rapports. Ceux qui se sont appliqués aux recherches du

genre de celles-ci, savent que le travail le plus grand & le plus pénible n'est pas toujours celui qui nous a conduits à la solution, mais celui duquel il faut effacer jusqu'au moindre vestige, & qu'on ne doit pas même laisser soupçonner au lecteur.

Dissert. Miscell. vol. II, p. 129.

Strab. XV, 733.

Strab. XI, 512.

Les variétés que l'on aperçoit dans la manière dont les hémérologes rapportent les noms des mois Cappadociens, ne nous empêchent pas de reconnoître que plusieurs de ces noms sont les mêmes que ceux des mois Persans; c'est une remarque que M. Reland a déjà faite: ceux qui ont du moins parcouru les ouvrages imprimés de nos anciens astronomes, savent à quel point les noms orientaux des mois & des signes sont défigurés; c'est bien pis dans les manuscrits (c): il faut cependant convenir que quelques-uns des noms de ces mois Cappadociens n'ont aucun rapport avec les noms Persans, tels sont ceux de *datousia*, *d'omonía* & de *soudara* ou *soydara*; mais ces trois noms étoient sans doute ceux de quelques divinités Cappadociennes, ou de quelques fêtes attachées à ces mois. Le mois *omonía*, qui répond au mois *bahaman* de l'année Persanne, porte le nom du dieu *Omanos*, adoré sur le même autel avec *Anandratus*, & duquel on portoit la statue en procession, à ce que Strabon nous apprend; il étoit souvent joint avec la déesse *Anaitis*, la Diane & la Vénus Persique. Le nom du mois *soudara* pouvoit avoir rapport à la fête des *Sakea*, célébrée à Zéla & dans la Cappadoce en mémoire de l'expulsion des *Saques*, c'est le nom que les Persans donnoient aux Scythes; elle se célébroit aussi en Perse dans tous les lieux où l'on avoit reçu

(c) Le mot *A'p'p'os* ou *A'p'p'osiv*, répond à celui de *Ardibehist* Persan, qui se trouve corrompu en ceux de *Apdet*, & de *Apdetias*. Dans les manuscrits, *Teiper* ou *Teier* Cappadocien, répond à celui de *Tir* ou *Tiri* Persan. *Eavardnei* Cappadocien, ne s'éloigne pas plus du Persan *Schahriar*, que *Σαρεβερ* ou *Σαρεβ* des manuscrits. *Mugri* Cappadocien, est

précisément le même que *Mihir*, *Meher* ou *Mithra*. *A'p'p'osiv* Cappadocien, n'est pas différent du Persan *Aban mah*, le mois *Aban*.

A'p'p'os Cappadocien, ressemble autant au mot *Ader* Persan, que ceux de *Adramech* ou *Idrameh*, donnés dans *Albutani* au mois *Ader* ou *Azer*.

le culte d'*Anaitis*, Divinité dont le principal temple étoit à *Zéla*. Cette fête étoit accompagnée de grands repas, dans lesquels les hommes & les femmes qui y assistoient, croyoient honorer la Déesse, en buvant sans aucun ménagement (d).

Ctésias parloit de cette fête Persanne, & Bérose donnoit le même nom aux Saturnales célébrées à Babylone le 16 du mois *loüs*, qui devoit répondre au commencement de juillet. Dans cette fête on donnoit le nom de *Zogané* à l'Esclave qui y faisoit le personnage de Roi. Dion Chrysostôme, de même que Ctésias, rapporte cette même circonstance des *Sakea* des Persans.

Dion. Chrysost.
orat. IV, de Reg.
Vide Bochart,
Phaleg. II, 207

Quand bien même les Cappadociens, en adoptant le Magisme, eussent abandonné leur ancienne Religion, ils auroient conservé les noms que ses fêtes avoient fait donner à certains mois. Nous voyons que les peuples du Nord de notre Europe, ont gardé depuis leur Christianisme les noms de quelques-uns de leurs anciens mois, quoique ces noms aient rapport aux divinités & aux fêtes du paganisme qu'ils abandonnoient.

Les Danois, par exemple, donnent le nom de *thore maneth* ou de lune de *thor* au mois de mars; les Suédois appellent ainsi le mois de janvier, & nomment celui de décembre *joula monath*, du nom de la fête ou banquet sacré qu'ils célébroient, dans le temps de leur paganisme, aux deux jours des solstices. Bëda donne le nom de *giouli* aux deux mois de décembre & de janvier, parce que dans l'année luni-solaire des anciens Anglo-saxons, le solstice tomboit sur l'un de ces deux mois. La fête *Jol* est ancienne dans le Nord, & il en est fait mention dans l'Edda.

Voy. Hikkas,
Thef. ling. Septentr. grammat.
Anglo-sax. p.
203.
Fabricii Menolog. Hamb.
1712.

Nous ne connoissons que deux Nations chez lesquelles l'année vague ait été employée dans l'usage civil, les Égyptiens & les Perses. La Cappadoce n'a jamais rien eu à démêler

(d) Dans l'année fixe de l'hémérologe, le premier de *soudara* répond au 7 novembre; mais rien ne nous oblige à penser que la fête des *Sakea*, ou des *Zogana*, se célébrât en même temps à Babylone & dans la Cappadoce.

avec les Égyptiens, si ce n'est peut-être, au temps de l'expédition de Sésostris; & d'ailleurs les noms des mois Cappadociens n'ont aucun rapport avec ceux des mois Égyptiens: mais voici une raison encore plus forte. L'année fixe ou Julienne n'a été établie dans la Cappadoce, que quand le *Nourous*, ou premier jour de l'année vague répondoit au 12 décembre: or, le premier jour de l'année vague Égyptienne, celui qui suit les épagomènes, a répondu au 12 décembre depuis l'an 304 jusqu'à l'an 307 avant J. C, & long-temps avant que l'on eût pensé à établir l'usage d'une année solaire fixe, qui ajoutât un 366.^e jour tous les quatre ans; car Jules César en est le premier auteur. De plus, les noms Cappadociens de la plupart des mois sont formés sur ceux des Persans, & non sur ceux des Égyptiens. Ce pays a été long-temps soumis aux Mèdes & aux Perses, qui avoient à peu près la même Religion, & qui l'avoient portée dans la Cappadoce; de-là, il faut conclure que c'étoit aussi d'eux, que les Cappadociens avoient emprunté leur année vague de 365 jours.

Dans cette supposition il se présente une difficulté dont je vais rendre compte, & dont la solution nous conduira à déterminer la date de l'introduction d'une année fixe dans la Cappadoce.

Quoique l'année Persanne fût une année vague, on ne permettoit cependant pas au *Nourous* de s'écarter de plus de 30 jours du 16 juin, auquel il avoit répondu lors du premier établissement; & pour cela, lorsque ce *Nourous* étoit parvenu au 17 mai, au bout de 120 ans, on le ramenoit, comme on a vû dans les Mémoires précédens, au 16 de juin, par l'addition d'un mois intercalaire de 30 jours. Cela posé, on demandera comment le *Nourous* avoit pû se trouver dans l'année Cappadocienne au 12 décembre, c'est-à-dire 187 jours avant le 16 juin; ce reculement n'auroit pû se faire qu'en 748 ans, & on intercaloit tous les 120 ans: mais tout l'embarras vient de la supposition que dans les pays où l'on avoit adopté l'usage de l'année

Perfanne, on employoit auffi leur intercalation d'un mois tous les 120 ans; conséquence qui n'est nullement nécessaire. On a vû dans le Mémoire précédent, que cette intercalation avoit cessé d'être observée par les Mages après la destruction de la monarchie Perfanne par les Arabes. Les Mages qui conservèrent encore une sorte de juridiction sur ceux de leur secte, au moins dans la Tartarie & dans l'Inde, n'employèrent plus qu'une année absolument vague; & cet usage subsiste encore aujourd'hui parmi eux: ils ont jugé sans doute que cette intercalation étoit une pratique qu'il n'étoit pas besoin d'observer hors de la Perse proprement dite, & qui demandoit d'ailleurs le concours de l'autorité du Roi, avec celle du chef de la hiérarchie, ou de celui que les Grecs ont nommé *Archimage*, & que les Ghébres appellent dans leurs livres *Destour-Destouri* & *Moubad-Moubadan*. Nous savons qu'à Rome l'intercalation devoit être ordonnée de même par les Magistrats, & indiquée par les Pontifes, après que le Collège l'avoit jugée nécessaire; & qu'elle ne pouvoit être annoncée hors de la ville.

*Hid. hist. V.
ter. Perfar. cap.
30, p. 365. &
367.*

La Cappadoce, sous les Mèdes & sous les Perses, formoit un état séparé, quoique dépendant, qui conservoit son ancienne Religion, & qui avoit ses loix particulières: le Magisme y étoit reçu, mais il n'étoit pas la Religion dominante comme dans la *Perfide*, & peut-être dans la Médie où nous ne voyons point qu'on élevât des temples aux Divinités particulières. Les zélateurs du Magisme avoient en horreur le culte de ces statues, & le persécutoient lorsqu'ils avoient la force en main; nous en avons la preuve dans l'histoire arménienne de Moysé de Khorenne, & d'un autre côté, nous voyons que les adorateurs des statues avoient les mêmes sentimens pour les sectateurs du Magisme; car après la défaite des Perses à Platée, les prêtres de Delphes ordonnèrent d'éteindre tous les feux de la Béotie & de l'Attique, même ceux des foyers domestiques, comme ayant été souillés par les Perses, & de les rallumer avec un feu pur pris sur l'autel sacré du temple de Delphes.

*Plutarque, Vie
d'Aristide, pag.
317. éd. in-4, o.*

Les prêtres de Cappadoce, adorateurs d'*Anaitis*, d'*Omanos*, d'*Anandratos*, de la *Diane de Commane*, de *Pharnak* ou de la lune, &c. devoient être dans la même disposition que les prêtres Grecs, par rapport aux Mages; & on ne peut supposer, sans en avoir des preuves formelles, qu'ils aient adopté une intercalation qui les auroit, en quelque sorte, soumis à leur juridiction: ainsi tout ce qu'on est en droit de supposer, c'est que l'année vague fut portée dans la Cappadoce, lorsque les Mèdes en firent la conquête, & que l'usage s'en conserva jusqu'au temps où les Romains y établirent celui d'une année fixe, égale à l'année Julienne.

Il me reste deux points à examiner, le premier est la date de la domination des Mèdes dans la Cappadoce, le second le temps auquel les Romains substituèrent l'usage de leur année fixe à celui de l'ancienne année Cappadocienne. Ces deux points nous montreront quelle a dû être la quantité du reculement du *Nourous*, & dans quel temps ce *Nourous* a pû être fixé au 12 décembre Julien.

Herod. I, 130.

Le royaume des Mèdes, fondé par Déjocès 150 ans avant la défaite d'Astyage par Cyrus, a commencé l'an 710 avant J. C. Hérodote dit, que la domination de ces peuples sur l'Asie, au delà du fleuve Halys, avoit duré 128 ans entiers, ce qui remonteroit à l'an 688; il dit ailleurs que Phraortès successeur de Déjocès, qui commença en 657, fut le premier qui fit des conquêtes, & qui ajouta de nouvelles provinces à la Médie. Cette discussion est indifférente ici; il me suffit que la conquête de la Cappadoce par les Mèdes soit arrivée dans le cours du cycle de 120 ans, qui commença l'an 689, & que ce soit alors qu'ils y aient établi l'année Persanne: si cette année est demeurée vague, & que l'intercalation d'un mois tous les 120 ans n'ait pas eu lieu dans la Cappadoce, ce sera de l'année 689 avant J. C. qu'il faudra compter l'anticipation du *Nourous* dans l'année Julienne; cette anticipation ayant porté le *Nourous* du 16 juin au 12 décembre, elle est de 187 jours, que ce *Nourous* n'a pû parcourir qu'en 748 ans vagues, égaux à 747 ans Juliens, plus 179 jours.

Otant de cette somme les 688 ans Juliens 199 jours antérieurs à l'Ere Chrétienne, qui ont commencé le 16 juin 689, il restera 58 ans Juliens, plus 345 jours après la même Ere, c'est-à-dire, le 11 décembre de l'an 59 de J. C, & le *Nourous* de l'année vague suivante, aura répondu au 12 décembre de cette même année Julienne 59. Ces deux points ayant été déterminés, il ne reste plus qu'à examiner si ce que nous connoissons de l'histoire de Cappadoce fournira quelques faits qui puissent faire penser, que dans une des quatre années 59, 60, 61 & 62 de J. C. les Cappadociens ont été obligés d'abandonner leur ancienne année vague, pour en recevoir une qu'il fût plus facile de faire quadrer avec l'année Romaine.

La Cappadoce, quoiqu'enfermée presque de tous les côtés par des pays soumis aux Romains, conserva longtemps son ancienne indépendance avec ses loix & la forme de son gouvernement, ses Rois étoient alliés, mais non sujets de l'Empire; Strabon nous apprend sur quoi cette distinction étoit fondée. Après la défaite d'Antiochus l'an 190, les Romains firent des traités d'alliance avec les différens rois de l'Asie mineure; mais ces traités n'étoient faits qu'avec les Rois seuls, la Nation n'y étoit pas comprise. Le traité avec le roi de Cappadoce étoit d'une autre espèce, les Cappadociens y furent compris, & l'alliance fut conclue de Nation à Nation; cela venoit-il de ce que la Cappadoce étoit un Royaume semblable à celui de Pologne, & dans lequel il falloit, pour la validité des actes, que le consentement du Corps & des Grands de la Nation accompagnât celui du Roi? c'est ce que j'ignore; les rois de Cappadoce furent fidèles à cette alliance, & de leur côté, les Romains eurent toujours de grands égards pour eux, à quoi contribua peut-être la considération de la facilité que les Parthes, qui étoient maîtres de l'Arménie, auroient eue pour entrer dans l'Asie mineure, si les rois de Cappadoce s'étoient unis avec eux. Lorsque l'ancienne famille des rois de Cappadoce fut éteinte par les intrigues de Mithridate, les Romains offrirent la liberté

Strabon. XII.
540.

Tacit. annal.
II, 42, 56.

Strab. XII,
334. Dion,
LVII, 614.

aux Cappadociens; mais la constitution de leur gouvernement étoit telle, que le nom & l'apparence de liberté qu'on leur offroit, n'eût servi qu'à livrer les peuples aux vexations & à la tyrannie des Grands, qui avoient besoin d'être contenus par une autorité supérieure: ils refusèrent donc la liberté & demandèrent un Roi. La race de ce nouveau Roi s'étant éteinte à la troisième génération, Marc-Antoine donna le royaume de Cappadoce à un Archélaüs (e) qui régna 50 ans, & qui ayant été appelé à Rome par Tibère, pour se justifier sur divers chefs d'accusation, y mourut l'an 17, de J. C, 4.^e du règne de cet Empereur.

Après la mort d'Archélaüs, Tibère déclara la Cappadoce province Romaine, & l'année suivante il y envoya un Gouverneur, avec le titre de *Legatus*: il réunit au fisc impérial le domaine des Rois; mais pour accoutumer les peuples à la nouvelle domination, il diminua quelques impôts: *Quædam ex regiis tributis diminuta, quò mitius speraretur Romanum Imperium.* La situation des affaires & la guerre contre les Parthes demandoient ces ménagemens, & il n'y a point d'apparence qu'on pensât dès-lors à introduire un changement dans la forme de l'année; il falloit laisser aux peuples le temps de le desirer. L'administration Romaine, soit des finances, soit de la justice, demandoit que le rapport des jours de l'année Romaine avec l'année Cappadocienne fût un rapport fixe & invariable; sans quoi il étoit difficile de connoître l'échéance des délais judiciaires, & des termes marqués pour le paiement des fermes publiques. C'est la même raison qui a fait que tous les peuples soumis aux Romains ont été contraints, les uns plus tôt, les autres plus tard, d'accommoder la forme de leurs années particulières à celle de cette année Romaine.

(e) Joseph de Bell. Judaïc. I, 1, c. 24, p. 1017. parlant de Glaphyra, fille de cet Archélaüs, mariée avec un fils d'Hérode, dit qu'elle vantoit sans cesse la noblesse de son origine, descendant par son père Archélaüs de Téménus l'Héraclide,

& remontant à Darius fils d'Hystaspe par sa mère: de là il faut conclure, 1.^o qu'Archélaüs avoit épousé une Princesse du sang des anciens Rois. 2.^o Qu'il y avoit eu, dans la famille Royale, un mariage avec une fille, ou une petite-fille de Darius.

Dans

Dans l'année 51 de l'Ere chrétienne, & pendant le cinquième consulat de l'empereur Claude, nous voyons que la condition de la Cappadoce avoit déjà changé; elle n'étoit plus gouvernée par un *Legatus*, mais par un simple Intendant des domaines, ou *Procurator*: on voit encore qu'en 69, lorsque Othon devint Empereur, la situation de la Cappadoce étoit assez fâcheuse; car Othon voulant se rendre agréable aux provinces, proposa de changer l'administration de la Cappadoce: *Largitione.... provinciarum animos aggressus.... nova jura Cappadociæ.... ostentui magis quam mansura.*

Tacit. annal.
XII, 49.

Tacit. hist. I,
78.

A juger de l'état où se trouvoit la Cappadoce, par celui où elle étoit sous les derniers Empereurs, sa condition devoit être très-dure: les Empereurs s'étoient approprié le domaine des Rois, & ce domaine, qui étoit très-étendu, comprenoit également la propriété des terres, & des corps de ceux qui les cultivoient. Les loix Romaines parlent, non seulement des *Prædia tamiaca*, mais encore des *Homines tamiaci*, qui ne travailloient & n'acquéroient que pour leurs maîtres; à peu près comme nos anciens serfs. Le domaine des rois de Cappadoce avoit paru sous Tibère un objet assez considérable, pour juger que cette augmentation de revenu le mettoit en état de faire une remise de la moitié de l'imposition du centième denier de tout ce qui étoit vendu; impôt odieux, & duquel on demandoit la remise.

Authenticæ,
collat. IV, titul.
IX, novella 30.

Tacit. annal.
II, 42.
Annal. I, 78.

Sous les Rois ces domaines s'affermoient à des gens de la Nation, & le produit ne sortoit point du pays. Sous les Empereurs ce produit étoit porté à Rome, & pourvû que les Fermiers fussent exacts à remplir leurs engagements, on se mettoit peu en peine de réprimer leurs exactions.

C'est donc entre les années 51 & 69 qu'on peut supposer que la Cappadoce se trouva livrée à l'avidité des Traitans, qui pour la facilité de leurs recouvrements, & pour éviter les embarras qui pouvoient naître de la différence des deux années, firent établir dans la Cappadoce l'usage d'une année fixe semblable à l'année Julienne. Tacite nous apprend que pendant le quatrième consulat de Néron, l'an 60 de l'Ere

Tacit. annal.
XIV, 26.

chrétienne, Corbulon fit de grands changemens dans l'Arménie, & dans les provinces voisines; qu'il en sépara plusieurs des Royaumes dont elles avoient fait partie, & qu'il les joignit à d'autres, pour mettre les Princes en état de mieux résister aux Parthes, & pour assurer par ce moyen la domination Romaine. Comme cette année 60 de l'Ere chrétienne fut une année de nouveaux arrangemens, je serois fort porté à croire que ce fut alors que l'on rendit l'année Cappadocienne fixe. Cette année 60 étant bissextile, le 345.^e jour de cette année se trouva le 10 décembre, & le *Nourous* de l'année vague suivante auroit répondu au 11, & non au 12 décembre; ainsi il est probable que l'on ajouta dès cette année un sixième épagomène, en sorte que l'année bissextile Romaine, & l'année bissextile Cappadocienne, si on peut donner ce nom à celle qui avoit 366 jours, se répondirent toujours dans la suite, comme on doit le supposer par l'hémérologe manuscrit de Florence.

Les Médailles des rois de Cappadoce ne portent aucune époque prise d'une Ere étendue, mais seulement la date de l'année du règne du Prince, pour qui elles sont frappées. Les Médailles des Rois de Pont ou de la Cappadoce maritime, sont dans le même cas à cet égard; j'en parlerai dans la suite, mais je crois devoir faire mention ici des Médailles de Néocésarée & de l'Ere dont elles portent les époques.

Néocésarée étoit une ville nouvelle, comme son nom l'indique; elle doit avoir été bâtie par Tibère, puisque nous en avons une Médaille qui porte la tête de ce Prince: il falloit cependant qu'elle n'existât point encore au temps de Strabon (f), qui n'en parle pas dans la description très-détaillée qu'il nous a donnée de ce pays dans les derniers livres de

(f) *Strab. XII, 534.* parle de la mort d'Archélaüs roi de Cappadoce, & dit que son Royaume étoit devenu une province Romaine. *E'vénemens des années 17 & 18 de l'Ere chrétienne.* Le même Géo-

graphe parlant de *Mazaca*, dans ce XII.^e livre, dit qu'elle portoit le nom d'*Eusebia*, & ne fait aucune mention de celui de *Cæsarea*, qu'elle reçut, suivant Eusèbe, l'an 21 de J. C, quatrième de la XCIX.^e Olymp.



DE LITTÉRATURE. 51

la géographie, écrits après l'an 18 de J. C., & avant l'an 21. Parmi les différentes Médailles de Néocésarée, j'en choisis deux qui fixent le commencement de son Ère; la première est celle de Marc Aurèle avec la date 98 ET. TH. & celle de Septime Sévère avec la date 148 ET. PMH.*

* Vaillant,
num. Grac. p.
54 & 85.

L'intervalle de ces deux époques, en comprenant les extrêmes, est de 51 ans; mais comme ces deux extrêmes peuvent être des années commencées, l'intervalle peut n'être que 49 années entières, & deux portions d'années: du commencement de Marc Aurèle le 7 mars 161 de J. C. à la mort de Septime Sévère le 4 février 211 de J. C. l'intervalle est de même de 49 ans complets, plus 334 jours, savoir, 35 jours de l'an 211, & 299 jours de l'an 161: l'an 98 de Néocésarée a donc répondu à la première année de Marc Aurèle, & l'an 148 à la dernière de Septime Sévère.

De là il résulte par une seconde conséquence, que si, comme il y a beaucoup d'apparence, la Cappadoce pontique employoit la même forme d'année que la Cappadoce méridionale, l'an 98 avoit commencé le 12 décembre de l'an 160 de J. C., & la première année de l'Ère le 12 décembre de l'an 63 de J. C., & dans le courant de la dixième année de Néron qui commença le 14 octobre 63 de J. C.

Cette Ère ne pouvoit être celle de la fondation de Néocésarée sous Tibère, mort 123 ans avant le commencement de Marc Aurèle & l'an 98, ainsi elle devoit avoir rapport à quelque autre événement: cet événement ne peut être que la réunion de la Cappadoce pontique avec l'Empire dont elle devint province dans cette même année 64. Le nouveau royaume de Pont, érigé par Antoine en faveur de Polémon, confirmé & accru de quelques provinces par Auguste, après la bataille, comprenoit la ville de Néocésarée. Polémon II du nom, fils de Polémon I, commença de régner sur ce même pays dans le courant de la première année de Caligula, c'est-à-dire, avant le quinzième mars de l'an 38. Une Médaille de ce Polémon II marque la

Dion, l. LIV.
649.

vingt-quatrième année de son règne au revers de la tête de Néron; cette vingt-quatrième année tombe sur l'an 61 de J. C. qui étoit le huitième de l'empire de ce Prince. Le règne de Polémon ne dura pas long-temps après cette vingt-quatrième année, Néron l'engagea à céder son Royaume & à se contenter des terres & des pensions qu'on lui donna en échange; alors le Pont devint une province Romaine.

Suet. Nero.
v. 18.

Suétone nous l'assure en termes formels: *Ponti regnum concedente Polémone..... in provinciæ formam redegit.* Eusèbe

Pontac. not.
col. 573.

rapporte la date de cet événement, les imprimés de sa chronique le mettent sous la onzième année de son règne, & à la première de la CCXI.^e Olympiade; mais les notes de Pontac nous apprennent que quatre manuscrits différens marquent ce même événement à la dixième année de Néron & la quatrième de la CCX.^e Olympiade. Ces deux dates désignent l'automne de l'an 64 de J. C. qui comprit la fin de la dixième année de Néron, & le commencement de la quatrième année Olympique. Si l'année Pontique étoit semblable à l'année Cappadocienne & qu'elle commençât au 12 décembre, l'année Pontique qui répondoit à la dixième année de Néron & à la quatrième de la CCX.^e Olympiade, avoit commencé le 12 décembre 63, & elle étoit la même que la première de l'Ere de *Néocésarée*. Cette ville Romaine, du moins par sa dénomination, prit sans doute pour l'époque radicale d'une nouvelle Ere, l'année dans laquelle elle avoit passé sous la domination Romaine, soit par affection, soit par flatterie pour ses nouveaux maîtres.

On a vû dans ce Mémoire 1.^o que le *Nourous* ou premier jour de l'année vague Persanne de Cappadoce a dû répondre au 12 décembre dans les années 59, 60, 61, & 62 de J. C; 2.^o qu'il étoit fort probable que cette année vague avoit été rendue fixe par l'addition d'un fixième épagomène à l'année 62. Par une suite nécessaire l'année 63 fut la première dans laquelle le *Nourous* de l'année fixe fut séparé de celui de l'année vague qui avoit remonté au onzième décembre, & cette année 63 devenoit

naturellement la première d'une nouvelle Ère. Les Médailles de Néocésarée montrent que cette même année 63 devint en effet la première d'une Ère dans la Cappadoce pontique ou maritime: ce rapport auquel je n'avois point pensé & que je n'ai découvert qu'après coup, est, ce me semble, extrêmement propre à confirmer ma conjecture, & à lui donner un degré de probabilité assez fort, pour qu'on ne puisse la rejeter sans être obligé d'en donner une raison, & c'est là, ce me semble, tout ce qu'on peut demander à une conjecture.

Néocésarée n'est pas la seule ville de la Cappadoce septentrionale dont les Médailles portent des époques; on en voit sur celles d'*Amasie*, d'*Amisus*, de *Zéla* & de *Comane*: mais l'Ère d'où elles sont prises ne peut être déterminée avec certitude, elles sont différentes dans les différentes villes, & chacune d'elles paroît relative à des évènements qui leur sont particuliers.

Il y a cependant une de ces époques dont je crois devoir parler; c'est celle qui se lit sur une Médaille de Septime Sévère, au revers de laquelle on voit la façade d'un temple à huit colonnes avec une statue de la Victoire, & pour légende: *IEPOKAICAPEΩN KOMANEΩN ET. POB.* les villes de *Hiérocésarée* & de *Comane*, année *CLXXII*. Septime Sévère fut proclamé par les troupes le 11 mai 193, suivant le témoignage de Dion: si la Médaille a été frappée dans cette année là, l'année courante 172 aura commencé le 12 décembre 192 de J. C, & l'Ère elle-même se comptera du 12 décembre de l'an 21. La mort de Septime Sévère est du 4 février 211 de J. C: si la Médaille a été frappée dans l'année Cappadocienne courante, la 172.^e année de l'Ère aura commencé le 12 décembre 210, & l'Ère se sera comptée du 12 décembre de l'an 39 de J. C; l'époque radicale devoit donc être comprise entre les années 21 & 39.

M. Vaillant a rapporté l'Ère de *Hiérocésarée* & de *Comane*, au rétablissement des douze villes, renversées par

cet horrible tremblement de terre qui désola la partie occidentale de l'Asie mineure, dans la quatrième année de Tibère, 17 de l'Ere chrétienne; ce qui ne peut s'accorder avec le temps de Septime Sévère. Il est vrai que Hiérocésarée étoit une de ces douze villes; mais le dommage fut réparé promptement par les secours que Tibère leur donna, & dès l'année suivante, 18 de J. C, on frappa une Médaille en mémoire de cette libéralité, avec les mots CIVITATIBUS ASIÆ RESTITUTIS. Pourquoi l'Ere n'auroit-elle commencé à se compter que de la fin de l'an 21 au plus tôt, & cinq ans après le tremblement? c'étoit le decret qui auroit dû servir d'époque, si l'on avoit eu cet événement en vûe.

Je trouve dans l'année 22 de J. C. & huitième de Tibère, qui étoit la première de l'Ere marquée sur la Médaille, un autre fait qui pouvoit intéresser non seulement la ville de Hiérocésarée, mais encore le Pontife souverain de Comane: car cette ville étoit, comme on le fait, une espèce de principauté Ecclésiastique, où le sacerdoce & la souveraineté étoient unis.

Annal. Tacite
III, 60.

Un grand nombre de villes de l'Asie mineure avoient des temples à qui on avoit accordé le droit d'asyle, d'autres se l'étoient attribué; mais toutes avoient donné une telle extension à ce droit, que les plus grands crimes demeuroient impunis, par la facilité que ces asyles offroient aux coupables de se soustraire à la poursuite des loix.

Ibid. 62.

Le Sénat, pour remédier à cet abus, ordonna aux villes qui jouissoient de ce droit, de représenter leurs titres pour être examinés: la ville de Hiérocésarée de Lydie se trouva de ce nombre. Ses députés remontrèrent que le temple de la Diane Persique, qui y étoit adorée, avoit été fondé par Cyrus; que ce Prince lui avoit donné le droit d'asyle, & qu'elle n'avoit jamais cessé de jouir de ce droit, qui avoit été confirmé & augmenté depuis par les Rois postérieurs; en sorte qu'il s'étendoit à deux milles à la ronde du temple.

Le Sénat se contenta de restreindre ce droit sans l'abolir;

ainsi la recherche ne servit qu'à donner à la ville de Hiérocésarée, un titre encore plus authentique que tous ceux qu'elle pouvoit avoir.

La Diane Persique, de laquelle on trouve le nom sur les médailles de Hiérocésarée, étoit la même que la Divinité adorée à Comane. Pausanias dit avoir vû à Hiérocésarée un Mage Persan, coëffé de la Tiare sacrée, réciter dans une langue barbare des prières devant un autel, sur lequel le feu s'alluma de lui-même, après que le Mage y eut mis du bois sec. Pausanias devoit faire réflexion qu'un des préceptes fondamentaux du culte Persan, étoit de ne jamais laisser éteindre le feu sacré qui étoit sur l'autel. Le bois sec qu'il y vit mettre, ne s'enflamma que parce qu'il y avoit encore du feu caché sous la cendre qui étoit dans le foyer.

La Diane Persique étoit la divinité que les Persans nommoient *Anaitis*, & qui avoit des temples dans toute la Cappadoce: j'en ai parlé à l'occasion de la Religion persanne, & des fêtes de *Mithra*.

*Hard. Num-
mi. Illustrat.*

*Pausan. V.
341.*



D E

L'ANNE'E CAPPADOCIENNE.

S E C O N D E P A R T I E ,

*De l'origine & des antiquités des Royaumes de
Cappadoce & de Pont.*

Par M. F R É R E T.

15 Mai
1744.

LES recherches qui composent la première partie de ce Mémoire, m'ayant donné lieu d'examiner avec attention ce qu'on a publié sur l'histoire de la Cappadoce & du Pont, il m'a paru qu'il restoit encore beaucoup de choses à éclaircir; les observations que j'ai faites à ce sujet formeront cette seconde partie.

J'ai déjà fait remarquer 1.° que le nom de Cappadoce comprenoit tous les pays qui s'étendent entre le fleuve Halys & l'Euphrate, & depuis le mont Taurus jusqu'au Pont-euxin; 2.° que la partie située au nord & vers cette mer, portoit le nom de Cappadoce pontique ou maritime, & que les Romains l'appeloient simplement *Pontus*, le *Pont*. Je dois ajouter ici, 3.° que sous les successeurs d'Alexandre, ces deux parties de la Cappadoce formèrent deux Royaumes séparés, & presque toujours ennemis l'un de l'autre, quoique les habitans parlassent la même langue, & que les deux familles Royales prétendissent avoir une origine commune; 4.° que cette division de la Cappadoce, en deux Etats ou dynasties différentes, semble avoir eu lieu sous les Persans. Chacune de ces deux dynasties étoit régie en même temps par deux Gouverneurs; le premier étoit héréditaire & jouissoit sous le nom de Dynaste d'une autorité absolue, sur une certaine étendue de pays, sans payer aucun tribut, & sans autre obligation que celle de fournir un certain nombre

nombre de troupes entretenues, & de reconnoître la souveraineté du roi de Perse; le second portoit le titre de Satrape, la Cour le changeoit à sa volonté: il avoit le commandement des troupes dans la province, & on lui remettoit les fonds destinés à les payer; mais il ne pouvoit nommer au gouvernement des Places & des forteresses situées dans sa satrapie, les commandans de ces Places dépendoient immédiatement du Roi.

Le Dynaste d'un canton pouvoit avoir la satrapie d'une autre province; mais il étoit rare qu'on lui confiât le commandement des troupes de sa dynastie. Ce détail résulte du tableau général que Xénophon nous a laissé de l'administration établie par Cyrus & par Darius, & il est confirmé par l'histoire des guerres entre les Perses & les Grecs de l'Asie mineure.

Photius nous a conservé un extrait assez étendu du 31.^e livre de Diodore, où cet historien avoit rapporté la succession des rois de Cappadoce, en commençant à Pharnace qui épousa une princesse Achéménide, & finissant à un Ariarathe VI.^e du nom, petit-fils d'Antiochus le Grand par sa mère, & le XVI.^e roi de Cappadoce. Je commencerai par cet Ariarathe l'examen de cette suite de Rois, je tâcherai de fixer l'époque de son règne & de sa naissance, & je remonterai de là jusqu'à Pharnace, le premier de cette suite de Rois. Cet ordre inverse, qui ne seroit pas celui d'une narration historique, m'a paru le plus convenable pour une discussion chronologique, où il s'agit de remonter du certain à l'incertain, & même à l'inconnu.

*Biblioth. Cat.
dice 244.*

Ariarathe VI fut tué en combattant pour les Romains dans la guerre contre Aristonicus, qui commença l'an 131, & finit l'an 130 avant J. C, il laissa six fils très-jeunes sous la tutelle de leur mère; Laodice fit périr les cinq premiers par le poison, le sixième régna & il épousa Laodice sœur de Mithridate roi de Pont: il étoit le VII.^e du nom d'Ariarathe, son histoire est indifférente à l'objet que je traite.

Justin. 37. 1.

*Epitom. Li-
vii, l. XLVI,
Coff. Sulpitio &
Marcello.*

*Polyb. IV,
377. Olymp.
140, anno 1.*

*Diod. ap.
Pher*

*Appian Sy-
riac. p. 144.*

*Livius 35,
cap. 13.*

*Diod. ap.
Plot.*

*Livius 42,
cap. 19.*

Ariarathe VI avoit commencé de régner l'an 166 avant J. C. après la mort de son père Ariarathe V; ainsi son règne dura 35 à 36 ans. Cet Ariarathe V étoit sur le trône dès l'an 220 avant J. C; de l'an 220 à l'an 166, il y a 54 ans, ainsi son règne avoit été très-long. Diodore assure qu'il étoit encore fort jeune lorsque son père lui avoit cédé la couronne: il épousa Antiochis fille d'Antiochus le Grand dans l'année 192; car ce mariage se fit en même temps que celui de Ptolémée Epiphane avec Cléopâtre sœur d'Antiochis, & par conséquent au commencement de l'an 192, ainsi que Tite-live le marque formellement. Cette année étoit la 28.^e du règne d'Ariarathe V.

Les premières années de son mariage avec Antiochis s'étant passées sans qu'elle devînt enceinte, cette Princesse qui craignoit de voir passer la couronne à des collatéraux, prit le parti de feindre deux grossesses & de supposer deux fils à son mari; on les nomma Ariarathe & Holopherne. Peu après elle devint véritablement enceinte, elle eut d'abord deux filles l'une après l'autre, & enfin un fils qu'on appela d'abord Mithridate, mais qui prit dans la suite le nom d'Ariarathe, sous lequel il régna. Antiochis se voyant un fils déclara la supposition à son mari, qui prit le parti d'écarter les deux fils supposés. Il envoya l'aîné à Rome sous le prétexte d'y servir d'otage: cela arriva vers l'an 172, il étoit encore fort jeune; Tite-live l'appelle *Puer filius regis Ariarathis*, & les Ambassadeurs qui le conduisirent à Rome, disent dans cet historien, que l'objet de son père est de l'accoutumer dès son enfance aux mœurs Romaines: *Ut jam inde à puero assuesceret moribus Romanis hominibusque*; il ne pouvoit avoir alors que 12 à 13 ans, ainsi il devoit être né vers l'an 185 au plus tôt, & 7 ans environ après le mariage d'Antiochis, qui, sans doute, ne prit pas d'abord le parti de feindre une grossesse.

Otant de cette année 185 les quatre ou cinq années remplies par le temps des quatre grossesses vraies ou supposées d'Antiochis, la naissance du vrai fils d'Ariarathe V sera

au plus tôt de l'an 181, & de la 39.^e année du règne de son père: il aura eu 15 à 16 ans lorsqu'il sera monté sur le trône l'an 166, & il sera mort âgé de 51 à 52 ans, dans la guerre contre Aristonicus.

Ariarathe IV père d'Ariarathe V avoit épousé Stratonice fille d'Antiochus surnommé le Dieu, avant la mort de ce Prince arrivée l'an 248; en considération de ce mariage son père Ariamnès ou Artaménès lui donna le titre de Roi: mais il falloit qu'il fût alors très-jeune, en prenant à la lettre les expressions de Justin, *Cappadociæ regnum Ariarathi, puero admodum, pater ipse tradiderat*. Le règne d'Ariarathe IV ayant commencé avant l'an 248, & ayant fini vers l'an 220, il doit avoir duré au moins 28 à 29 ans. Nous ne savons aucun détail de la durée ni des évènements du règne d'Ariamnès son père, dont nous ne connoissons que le nom: il étoit fils d'Ariarathe III, qui, par le secours d'Ardoate roi d'Arménie, avoit reconquis la Cappadoce sur les Macédoniens, & en avoit chassé Amyntas; nous ignorons la date précise de cet événement: l'expression de Diodore, dans l'extrait de Photius, semble indiquer qu'il précéda la mort d'Antigonus tué en 301 au combat d'Issus; cependant il peut y avoir de bonnes raisons de penser que ce fut quelques années plus tard, parce qu'il est sûr, par Diodore lui-même, que Séleucus passa l'hiver de l'an 300 dans la Cappadoce, ce qui suppose qu'il étoit encore maître de ce pays. La durée des deux règnes d'Ariarathe III & de son fils Ariamnès, ne nous est donc pas exactement connue, cependant on la peut évaluer à 53 ans environ, si on compte depuis le rétablissement d'Ariarathe III en 301; car en comptant depuis la défaite & la mort d'Ariarathe II en 322 jusqu'à l'association d'Ariamnès, un peu avant l'an 248, il y aura près de 74 ans.

La conquête de la Cappadoce par les Macédoniens est certainement de l'an 322. Perdiccas ayant défait les Cappadociens dans une bataille, prit leur roi Ariarathe II, & le fit périr par un supplice infame avec toute sa famille.

Diod. ap. Phot.

Justin. 29. 1.

Diod. ap. Phot.

Diod. xx;
Olymp. 119.
3.^eDiod. xviii.
p. 636.

Diodore dit que le règne de cet Ariarathe II, qui jusque-là avoit été heureux, fut long & tranquille, & qu'il n'avoit pris aucune part à la guerre d'Alexandre & de Darius.

Lucien nous apprend, sur l'autorité de Hiéronyme de Cardie écrivain contemporain, que cet Ariarathe II avoit 82 ans lorsque Perdiccas le fit mourir en 322; donc il étoit né l'an 403: de cette année à celle où j'ai mis la naissance d'Ariarathe VI ou à l'an 181, il y a 222 ans, & cinq générations qu'il faut évaluer à 44 ans & près de 6 mois l'une portant l'autre, c'est-à-dire, à plus de 12 ans au delà de l'évaluation ordinaire des anciens, qui n'est que de 33 ans & 4 mois. Cet Ariarathe II n'étoit pas le fils d'Ariarathe I auquel il succéda, mais son neveu fils de son frère Holopherne ou Oropherne. Holopherne s'étant extrêmement distingué dans la guerre d'Ochus contre les Egyptiens, revint en Cappadoce couvert de gloire; son frère Ariarathe I qui l'aimoit beaucoup & qui n'avoit point de fils, adopta ses neveux & les déclara ses héritiers.

Diodore donne le nom d'Ochus au Roi dans l'armée duquel servit Holopherne; mais il y a eu deux rois de Perse de ce nom, savoir, Darius II dont le règne commença en 423, & Artaxerxès III dont le règne commença en 358: ce dernier ne peut être celui sous lequel Holopherne se distingua; car la guerre d'Egypte ne commença que la 2.^e année de la 107.^e Olympiade ou l'an 351, & Holopherne ayant un fils né en 403, ce fils auroit eu alors 52 ans; & supposé qu'Holopherne n'eût été âgé que de 20 ans lors de la naissance de son fils, il auroit eu 72 ans en 351 au commencement de la guerre: il faut donc qu'il s'agisse en cet endroit de Diodore, non pas d'Artaxerxès Ochus, mais d'Ochus surnommé Darius fils d'Artaxerxès I, & père d'Artaxerxès Mnémon. Ce Darius Ochus régna depuis l'an 423 jusqu'à l'an 405, & dans la 11.^e année de son règne en 412, les Egyptiens prirent les armes, Amyrtéus leur chef établit une dynastie indépendante à Saïs; Eusèbe marque

*Diod. XVI,
p. 531.*

cet évènement sur la 2.^e année de la 91.^e Olympiade, qui répond aux années 415 & 414 de J. C; la révolte continua pendant 65 ans, & l'Égypte ne fut réduite que par Artaxerxès Ochus en 350. Si Ariarathe II est né l'an 403 avant J. C, comme le suppose le passage de Hiéronyme de Cardie, ajoutant 33 ans ou la durée d'une génération ordinaire, la naissance de son père Holopherne sera de l'an 435, ce Prince aura été âgé de 23 à 24 ans seulement au commencement de cette guerre de Darius Ochus contre les Égyptiens, & ce sera d'elle que Diodore aura voulu parler.

Ariarathe I, frère aîné d'Holopherne, devoit être né vers l'an 439 ou 440; nous ignorons la durée de son règne: il succéda à son père *Ariamnès* ou *Artaménès*, dont le règne avoit duré 50 ans, selon Diodore; mais nous en ignorons les évènements. Ariamnès étoit fils de *Datamès*, Prince guerrier, célèbre par plusieurs exploits, à ce que Diodore nous apprend, & qui fut tué dans une guerre civile qui troubloit la Perse. L'abrégé de Ctésias par Photius, fait mention de différentes révoltes ou guerres civiles, après la mort d'Artaxerxès I, entre ses fils Xerxès, Sogdianus & Darius II: ce fut probablement dans cette guerre que périt *Datamès*, roi de Cappadoce. Cette guerre fut terminée l'an 423. Il s'en éleva une autre peu après, par la révolte d'*Arsitès* frère de Darius, soutenu d'*Artyphius* fils de Mégabyse: cette révolte est des premières années du règne de Darius. Si la mort de *Datamès* est de l'année 420 environ, le règne d'Ariamnès aura commencé vers cette année, & ayant duré 50 ans, il aura fini l'an 370; en sorte qu'il restera 38 ans pour les deux règnes d'Ariarathe I & d'Ariarathe II, depuis cette année 370, jusqu'à l'an 322.

*Diod. XIV.
322, Olymp.
89, 1.^o Ctes.
ap. Phot.*

Au reste, il faut se garder de confondre *Datamès*, Prince ou Dynaste héréditaire de Cappadoce, sous Darius II, & probablement sous Artaxerxès I, avec un autre *Datamès*, fils de Camissarès, originaire de Carie, & dont Cornélius Népos a écrit la vie. Camissarès, père de ce dernier *Datamès*,

*Diod. XV,
p. 462. Olymp.
28, 4.^o
Cornel. Nepos.
Datames.*

étoit un Soldat de fortune, qui de simple cavalier, s'éleva par sa valeur à des emplois considérables, & au commandement d'une partie de la garde du Roi. Ayant été tué dans la guerre, contre les Cadusiens, qui est de la 20.^e année d'Artaxerxès II, ou de l'an 385 avant J. C, son fils Datamès succéda à ses emplois & au gouvernement d'un canton de la Cilicie: dans la suite il obtint la satrapie de la Cappadoce, qui, comme je l'ai observé d'abord, étoit différente de la dynastie de ce même pays. En 363 il fut nommé pour commander l'armée qu'Artaxerxès II destinoit à marcher contre *Tachos*, élu Roi par les Égyptiens révoltés: quelques intrigues de Cour l'ayant rendu suspect, Artaxerxès lui ôta ce commandement. Datamès se retira dans son gouvernement de Cilicie, & se joignit aux Satrapes révoltés de l'Asie mineure: il remporta d'abord plusieurs avantages considérables sur les troupes du Roi; on en trouvera le détail dans Cornélius Népos; mais il périt bien-tôt après, ayant été assassiné par un de ses alliés, à la sollicitation d'Artaxerxès. Cet événement précéda la mort de ce Prince, qui est de l'an 360 avant J. C.

* On en verra
la preuve dans
la suite.

Il est visible que le Datamès satrape de Cilicie, & fils de Camissarès, ne peut être le même que le Datamès roi de Cappadoce, & fils d'Anaphas II, dont parle Diodore: car cet Anaphas II, qui étoit frère d'Amestris*, femme de Xerxès & mère d'Artaxerxès I, aïeul d'Artaxerxès II, doit être né, suivant la règle des générations, vers l'an 503, c'est-à-dire 143 ans avant la mort de Datamès, fils de Camissarès.

Anaphas II, père de Datamès, étoit fils d'un autre Anaphas, qui eut part, à ce que dit Diodore, à la conspiration des seigneurs Persans, contre le Mage qui occupoit le trône de Perse, sous le nom du prince Smerdis, frère de Cambyse. Anaphas I doit être né en 570, & il aura eu 48 ans en 522, lors de la conjuration.

Le nom de cet Anaphas ne se voit point dans la liste qu'Hérodote nous donne des conjurés; mais on le trouve

dans celle de Ctésias, qui l'écrivit *Onophas*; on peut cependant soupçonner avec assez de fondement, que cet Anaphas de Ctésias & de Diodore est celui qu'Hérodote appelle Otanès, & qu'il fait père de Phædyme, femme de Cambyse, & puis du mage Smerdis. Cet Otanès d'Hérodote étoit aussi oncle maternel de Cambyse & frère de Cassandane, mariée avec Cyrus. Otanès fut, suivant Hérodote, le premier auteur de la conspiration, & celui qui eut le plus de part dans la conduite du projet. Le faux Smerdis ayant été mis à mort, Otanès proposa d'abolir le gouvernement monarchique, du moins à ce que rapporte Hérodote (a), & n'ayant pu persuader les autres conjurés, il déclara qu'il étoit prêt de renoncer au droit qu'il avoit à la Couronne, à condition que celui qui seroit élu, le laisseroit jouir librement & tranquillement, lui & sa postérité, de ses possessions. Cette condition fut acceptée; on lui accorda même plusieurs distinctions & plusieurs privilèges considérables qui passèrent à sa postérité; & cette famille, dit Hérodote, est encore aujourd'hui la seule qui soit libre & indépendante; elle ne peut être contrainte d'obéir à aucun ordre particulier, & elle n'est tenue que d'observer les loix communes de la Nation.

Cette dernière circonstance ne peut s'appliquer qu'aux rois de Cappadoce dont parlent Polybe & Diodore, qui descendoient d'un des conjurés, & qui jouissoient d'une autorité que les autres Dynastes n'avoient point.

Hérodote dit qu'Otanès étoit Achéménide, & fils de Pharnaspès, père de Cassandane mère de Cambyse.

Hérodote parle d'un autre Otanès, père d'Amestris, femme de Xerxès & mère d'Artaxerxès I; Ctésias donne encore à cet Otanès le nom d'Onophas de même qu'au conjuré; ainsi on voit que ces écrivains ont employé les noms d'Otanès & d'Onophas comme synonymes, & comme ceux d'un seul & même personnage. Je suppose qu'Hérodote a parlé de

(a) Les discours qu'Hérodote fait tenir à ce sujet aux sept conjurés, sont de pures déclamations, où le costume n'est pas même trop bien gardé.

Hérod. III, 68.

Hérod. III, 82.

III, 84.

Hérod. III, 2, 68.

Hérod. III. 68. deux Otanès, & Ctésias de deux Onophas différens: voici ce qui m'empêche d'en faire un seul homme. Phédyme, fille du conspirateur, avoit passé quelques années avec Cambyse, car son père Otanès croyoit qu'elle avoit pû voir le vrai Smerdis (b) qu'on savoit avoir été tué 5 ans avant la mort de Cambyse; ce Prince mourut l'an 522; donc Phédyme étoit au nombre de ses femmes, au moins depuis l'an 529: elle n'y avoit pas été mise avant sa quinzième année, donc elle étoit née vers l'an 542; si son père Otanès est né en 570, il avoit 28 à 29 ans lors de la naissance de Phédyme: d'un autre côté, Ctésias dit que Xerxès épousa Amestris lorsqu'il monta sur le trône, c'est-à-dire, en 485; elle ne pouvoit pas avoir alors plus de 15 à 16 ans, & elle devoit être née vers l'an 501 au plus tôt; 1.^o elle vivoit encore au temps dans lequel Hérodote écrivoit son histoire, c'est-à-dire, en 530 ou 531 avant J. C, car Hérodote parle dans son histoire d'un fait arrivé cette même année, qui étoit la première de la guerre du Péloponnèse; 2.^o elle mourut peu avant son fils Artaxerxès I, selon Ctésias, c'est-à-dire, en 426 ou 425; Ctésias dit, à la vérité, qu'elle étoit alors très-vieille *κατα Τετῶς*; mais si elle étoit née en 501, elle avoit 76 ans en 426.

Hérod. IX,
72. *Vid. Diod.*
wel. Annal.
Thucyd. p. 86.
Ctés. ap. Phot.
cap. 42.

Si Amestris avoit été sœur de Phédyme née en 542, elle auroit été de 41 ans plus jeune que la sœur, ce qui n'est guères vrai-semblable; le fait est possible à la rigueur, mais il est si extraordinaire, qu'on ne peut le supposer sans en avoir des preuves bien fortes, c'est par cette raison que j'ai distingué deux Otanès père & fils dans Hérodote, & deux Onophas dans Ctésias. On voit dans Diodore, qu'il y eut précisément dans ce temps-là deux Anaphas qui régnèrent successivement en Cappadoce.

Ces deux noms différens d'Otanès & d'Onophas donnés à un seul & même homme par deux écrivains presque

(b) Hérodote ne marque point le temps de la mort de Smerdis; mais Ctésias suppose qu'elle arriva cinq ans avant celle de Cambyse. *Apud Phot. cap. 11.*

contemporains, & tous deux instruits du détail de l'histoire de Perse, forment un embarras dont on ne peut se tirer, qu'en disant que l'un de ces noms étoit celui que ces Princes Achéménides avoient pris en montant sur le trône de Cappadoce, & que l'autre étoit celui qu'ils avoient porté d'abord. Cet usage de prendre un nouveau nom à son couronnement avoit lieu dans plusieurs royaumes de l'Orient; on en trouve des exemples, non seulement dans la Perse & dans la Judée, mais encore dans la Cappadoce, où nous voyons qu'Ariarathes VI avoit porté d'abord le nom de Mithridate. Ctésias nous apprend que Darius II avoit pris ce nom à son couronnement, on le nommoit Ochus du vivant de ses frères: Artaxerxès II fils de ce Darius avoit porté d'abord le nom d'*Arface*, le dernier Darius étoit nommé *Codoman* avant que d'être Roi, & nous voyons dans Arrien que Bessus, meurtrier de Darius, quitta ce nom pour prendre celui d'*Artaxerxès* avec le Diadème (c).

Hérodote observe que les conjurés étoient convenus, que celui d'entre eux qui seroit élu Roi, ne pourroit prendre de femme légitime que dans la famille de l'un d'entre eux, & en conséquence de ce traité, Darius devenu Roi épousa Phédyme fille d'Otanès ou d'Anaphas, quoiqu'elle eût déjà été mariée avec Cambyse & avec le faux Smerdis, & quoiqu'il eût trois autres femmes du sang Royal, savoir, Atossa & Artystona filles de Cyrus, & Parmys fille du vrai Smerdis. Atossa fut mère de Xerxès, qui succéda à Darius au préjudice des enfans qu'il avoit eus avant son éléction; ce fut en conséquence de cette même convention, que Xerxès montant sur le trône en 485, épousa Amestris fille du second Anaphas, de laquelle naquit Artaxerxès I qui lui succéda. Ce détail montre dans quelle considération les rois de Cappadoce étoient à la cour de Perse.

Hérod. III,
84.

Hérod. III,
88.

(c) Ce changement de nom étant au fond une circonstance peu importante pour l'histoire générale, il est rare que les écrivains en aient fait mention; ce n'est que par hazard qu'ils en ont parlé, sans cela les exemples en seroient plus nombreux.

Hérodote nous apprend que Cyrus avoit pris une alliance dans cette même famille; il avoit épousé *Cassandane* sœur d'*Otanès*, & fille de *Pharnaspès* Achéménide: si cet *Otanès* est le même qu'*Anaphas*, comme il ne me paroît guères possible d'en douter, ce *Pharnaspès* sera le même qu'*Artamnès* père d'*Anaphas I*, & ce sera un nouvel exemple des deux noms donnés au même homme, usage dont on a vu que nous avons des exemples fréquens dans l'ancienne histoire de l'orient. *Artamnès*, père d'*Anaphas I*, étoit fils de *Smerdis*, & celui-ci de *Gamus* ou *Gallus*, car les manuscrits de *Photius* sont corrompus en cet endroit. Suivant la règle ordinaire de la durée des générations, ce *Gamus* étant le huitième avant *Ariarathe II*, il doit être né 266 ans 8 mois avant l'an 403, c'est-à-dire, en 670; il étoit fils de *Pharnace* roi de Cappadoce, & d'*Atossa* princesse Achéménide, sœur d'un *Cambyse*, & tante d'un *Cyrus*. *Pharnace* père de *Gamus* a dû naître l'an 703 avant J. C, & par la même règle de la durée des générations qui ne donnent que 15 ans à celles des femmes, *Atossa* sera née l'an 685.

Il n'est pas possible que le *Cambyse* & le *Cyrus* nommés dans *Diodore*, soient le *Cambyse* gendre d'*Astyage* roi des Mèdes, & le *Cyrus* fondateur de l'empire des Perses; car ce dernier étant mort dans sa soixante-dixième année, selon *Dion*, l'an 530 avant J. C, il doit être né l'an 599, & 86 ans après *Atossa*: Hérodote nous apprend que *Cambyse*, père du grand *Cyrus*, étoit fils d'un autre *Cyrus*; les deux générations antérieures à l'an 599 faisant 66 ans 8 mois, la naissance de ce dernier *Cyrus* doit être de l'an 666, & postérieure de 19 ans à celle d'*Atossa*: si ce *Cyrus* est le fils du *Cambyse* frère d'*Atossa* dont parle *Diodore*, ce *Cambyse* sera né l'an 699, & 14 ans avant sa sœur, ce qui est très-possible; par là nous aurons les noms du père, de l'aïeul & du bifaïeul de *Cyrus le Grand*, ou le fondateur de l'empire Persan.

Hérodote ne nomme que le père & que l'aïeul de *Cyrus*, & ne marque point à quel degré il étoit d'Achéménès chef

& fouche de la famille; mais la généalogie complète qu'il nous a donnée de Darius I depuis ce même Achéménès, peut suppléer à cette omission. Darius fils d'Hystaspe étoit dans la 20.^e année au temps de la guerre des Massagètes, c'est-à-dire, en 530 avant J. C, & par conséquent il étoit né l'an 549 ou l'an 550. Par la généalogie détaillée qu'Hérodote donne au septième livre de son histoire, Darius est le huitième descendant d'Achéménès, par Cambyse, Cyrus, Téispéus, Ariamnès, Arsamès & Hystaspe. Darius étoit contemporain de Cambyse, & son père Hystaspe contemporain de Cyrus; ainsi Téispéus, bisaïeul d'Hystaspe, étoit aussi contemporain du Cambyse bisaïeul de Cyrus le fondateur. La naissance de Téispéus ne remonte qu'à l'an 683, celle d'Atossa est de l'an 685, & celle de son frère Cambyse de l'an 699; mais cette différence vient de ce que la branche de Darius étant une branche cadette, la durée commune des générations fait Hystaspe père de Darius moins âgé de 16 ans que Cyrus.

Nous voyons que dans la branche aînée des Achéménides on affectoit de porter alternativement les noms de Cambyse & de Cyrus, nous en avons cinq exemples dans Hérodote; ainsi on peut supposer que les deux degrés de génération, antérieurs à Téispéus, ont été communs à cette branche & à la branche aînée, c'est-à-dire, que le Cyrus père de Téispéus, & petit-fils d'Achéménès, étoit aussi le père d'Atossa femme de Pharnace & du Cambyse, bisaïeul de Cyrus le fondateur. Cette supposition conciliera parfaitement Diodore de Sicile avec Hérodote, & peut éclaircir la généalogie des Achéménides: ce qui doit, par une conséquence nécessaire, répandre un grand jour sur différens points de l'histoire Orientale, à cause du rôle important que cette illustre famille a joué dans l'Orient, à plusieurs reprises, & pendant plusieurs siècles. Tous les degrés n'y sont pas fixés avec une égale certitude; quelques dates sont incontestables, les autres se fondent au moins sur l'évaluation des générations.

*Hérod. I;
209.*

*Hérod. VII;
XI.*

L. 130.

L'alliance d'un roi de Cappadoce avec une princesse Achéménide de Perse, vers l'an 670 avant J. C, suppose qu'il y avoit alors un certain commerce entre ces deux pays, qui sont éloignés l'un de l'autre, & séparés par l'Arménie & par la Médie; & je crois qu'il faut conclure de cette alliance, que la Cappadoce, l'Arménie & la Médie ne formoient dès-lors qu'un seul & même Etat, soumis à Déjocès, qui régna depuis l'an 710 avant J. C, jusqu'à l'an 657. Hérodote nous apprend qu'au temps de la conquête des Mèdes par Cyrus en 560, ces peuples avoient été les maîtres de la haute Asie, au-delà du fleuve Halys, pendant 128 ans; ainsi cet empire ou domination avoit commencé l'an 688: l'établissement de la Royauté en 710, avoit précédé les premières conquêtes, qui étoient de la 23.^e année de Déjocès, premier roi des Mèdes. La manière dont Hérodote exprime cette durée de la domination des Mèdes, sur l'Asie située au-delà du fleuve Halys, a donné lieu à une difficulté qui me semble ne pas mériter l'attention que les Critiques y ont donnée, & avoir été résolue par Marsham d'une manière simple & naturelle. Voici le passage d'Hérodote au sujet des Mèdes: Ἀρχαῖτες τῆς ἀνω Ἀλυσος ποταμοῦ Ἀσίης ἐπ' ἑτα τεύχοντα καὶ ἐχόντων δυνάμειν, παρέξ ἢ ὅσον οἱ Σκύθαι ἦρχον. Ils régnoient sur l'Asie, située au-delà du fleuve Halys depuis 128 ans, excepté, ou non compris le temps de la domination des Scythes. Il dit ailleurs, en plusieurs endroits, que la durée de cette domination avoit été de 28 ans.

La difficulté tombe sur le mot *παρέξ*, *excepté*; doit-il se rapporter à la domination des Mèdes? doit-il se rapporter à la durée de celle des Scythes? Hérodote a-t-il voulu dire que durant ces 128 ans, les Mèdes avoient été les maîtres de la haute Asie; si ce n'est pendant le temps de l'invasion des Scythes, qui ravagèrent une partie de la haute Asie, & furent les maîtres de plusieurs provinces? Cet historien a-t-il voulu dire qu'aux 128 ans de la domination des Mèdes, il faut ajouter les 28 de l'invasion des Scythes; ce qui feroit une durée de 156 ans?

Par cette dernière interprétation Hérodote seroit en contradiction avec lui-même; car il ne donne que 150 ans à la durée des règnes, depuis le commencement de Déjocès, jusqu'à la défaite & à la prise d'Astyage par Cyrus. D'ailleurs il est visible par le récit d'Hérodote, que les 28 ans de l'invasion des Scythes doivent être compris, non seulement dans la durée des 128 ans de domination des Mèdes sur la haute Asie, mais encore dans la durée du règne de Cyaxare III.^e roi des Mèdes. Cette invasion arriva la seconde année du règne de ce Prince; & au bout de 27 à 28 ans, ce même Cyaxare ayant surpris & fait égorger dans un festin les principaux chefs des Scythes, il attaqua leurs troupes, les battit, & les contraignit d'abandonner la haute Asie, pour se retirer dans le pays qu'ils occupoient vers le Palus méotide. On voit par là qu'il faut adopter la première explication, qui lève toute difficulté, & qui met Hérodote d'accord avec lui-même.

Ce qu'Hérodote nomme l'empire & la domination des Mèdes sur la haute Asie, doit s'entendre seulement d'une suzeraineté qui obligeoit les Rois des pays soumis de payer un tribut & de fournir des troupes; mais qui leur laissoit l'administration de leurs anciens États avec un pouvoir absolu. Les conquêtes des Mèdes s'étendirent d'abord vers l'occident sur l'Arménie & sur la Cappadoce. Phraorte successeur de Déjocès qui commença en 657, tourna ses armes du côté de l'orient, & soumit la Perse sur laquelle régnoit alors Cyrus aïeul du fondateur de l'empire Persan, & neveu d'Atossa femme de Pharnace roi de Cappadoce.

Ce Pharnace qui doit avoir régné vers l'an 670, descendoit des anciens Rois de ce pays, qui, après avoir été soumis aux Assyriens de Ninive, s'étoient rendus indépendans lors de la grande révolution arrivée en 898 au temps d'Arbace: il est sûr que le Pont, la Cappadoce & la Cilicie avoient obéi à Sémiramis qui y avoit fondé des temples, bâti des forteresses, & construit plusieurs monumens qui

subsistoient encore long-temps après elle; les Rois antérieurs à Pharnace nous sont inconnus.

Comme ce n'est pas ici une histoire de Cappadoce que j'écris, mais seulement un essai sur les antiquités & sur l'origine de ce Royaume, je me suis arrêté à la naissance d'Ariarathe VI. Je laisse le détail des règnes suivans à ceux qui voudront écrire une histoire de Cappadoce, & je passe aux antiquités & à l'origine du royaume de Pont ou de la Cappadoce septentrionale.

M. Vaillant, de cette Académie, avoit composé une histoire de ces rois de Pont, qu'on a publiée depuis sa mort, mais qui ne peut être regardée que comme une ébauche imparfaite. M. Vaillant, très-habile dans la connoissance des Médailles, n'avoit pas l'érudition & la critique nécessaires pour l'exécution d'un semblable projet: c'est même la lecture de son ouvrage qui m'a convaincu de la nécessité d'examiner de nouveau la chronologie des Rois de ce pays; je ne prétends pas cependant m'engager ici dans une réfutation suivie de son système, il suffira d'en examiner les points principaux, j'éviterai même, autant que je le pourrai, de parler de lui, la science des Médailles lui a de si grandes obligations, & son nom fait tant d'honneur à l'Académie, que je voudrois ne le nommer jamais que pour lui donner les éloges qui lui sont dûs à d'autres égards. Il est quelquefois nécessaire de relever les fautes où sont tombés les hommes d'un certain mérite; mais c'est toujours avec peine qu'on le fait, on voudroit oublier & faire oublier aux autres tout ce qui peut diminuer l'opinion qu'on aime à se former d'eux.

*Polyb. v.
p. 540.*

Polybe, parlant des rois de Pont ou de la Cappadoce maritime à l'occasion du mariage de Laodice, fille de Mithridate, avec Antiochus le Grand en 223 avant J. C, dit que ces rois de Pont faisoient remonter leur origine jusqu'à l'un des seigneurs Persans qui conspirèrent contre le mage Smerdis, & qu'ils prétendoient posséder la dynastie ou souveraineté des pays voisins du Pont-euxin, qui avoit été

donnée par Darius à celui dont ils descendoient, & en avoir toujours joui de père en fils.

Diodore de Sicile, à l'année 316 avant J. C., nomme parmi les alliés d'Eumène un Mithridate fils d'Ariobarzane descendu de l'un des sept Persans conjurés contre le Mage, & auquel sa bravoure avoit acquis une grande célébrité; sous l'année 302 il en parle encore, & dit qu'Antigonus, dans le parti duquel il étoit, le soupçonnant d'une intelligence avec Cassander, le fit tuer lorsqu'il étoit avec lui dans la Mysie: il ajoute qu'il avoit été pendant 35 ans souverain des villes de *Cius* & de *Carina*, situées l'une & l'autre en Mysie. Sa dynastie ou principauté passa à son fils nommé Mithridate comme lui, qui la posséda pendant 36 ans, & l'augmenta par les conquêtes qu'il fit dans la Paphlagonie & dans la Cappadoce; c'est ce même Mithridate qu'Appien nomme le Fondateur, *Κτιστής*, & il est le premier des rois de Pont qui ait été véritablement souverain, ses prédécesseurs dépendans, ou du roi de Perse, ou des successeurs d'Alexandre.

La ville de *Cius* étoit située dans un golfe de la Propontide, qui porte encore aujourd'hui son nom dans les Portulans, il en est beaucoup parlé dans l'histoire des rois de Bithynie; mais elle formoit alors une république, & n'avoit plus rien à démêler avec les rois de Pont. A l'égard de *Carina*, Hérodote la place en Mysie, dans le voisinage d'Atarnes, & fait passer aux environs l'armée de Xerxès. Au reste, je dois avertir que la plupart des manuscrits de Diodore portent, les uns *Myrhina*, nom d'une ville trop éloignée de *Cius*, pour avoir appartenu au Mithridate dont il parle; les autres *Arrhina*, nom absolument inconnu. A ces deux leçons je préfère celle de quelques autres manuscrits où l'on trouve *Marina*, nom qu'à la vérité l'on ne connoît pas mieux, mais qui ne diffère de *Carina* que par un M; ce caractère ressemble si fort au K, que les copistes auront pu aisément écrire l'un pour l'autre.

Il est parlé dans Plutarque & dans Appien de ce Mithridate le fondateur, dont le règne dura 36 ans; mais ils

*Diod. XIX,
pag. 692.
Olym. 116. 1.*

*Diod. XX,
791. Olym.
119. 3.*

Golfe de *Chio*
ou *Kio*.

*Hérod. l. VII,
c. 42.*

*Plut. Vie de
Démétrius.*

mèlent à leur récit plusieurs choses peu exactes : l'un & l'autre font mention du songe prophétique qui annonçoit la grandeur future de ce jeune Prince, & sur la foi duquel Antigonus résolut de le faire périr. Diodore nous apprend cependant qu'Antigonus méprisoit beaucoup les songes & les présages; ce qui doit rendre ce conte très-suspect. Démétrius, fils d'Antigonus, découvrit, dit-on, à Mithridate le péril où il étoit, & l'engagea à quitter la Cour. Plutarque donnant à ce Mithridate le titre de fils d'Ariobarzane, fait voir qu'il l'a confondu avec son père, nommé Mithridate comme lui : d'ailleurs il dit qu'il étoit de même âge que Démétrius, qui n'avoit alors que 22 ans, ainsi que Diodore nous l'apprend, & que le suppose le récit de Plutarque. Cependant Mithridate fils d'Ariobarzane régnoit depuis 35 ans, & il falloit qu'il eut commencé en 336 au plus tard; c'est-à-dire deux ans avant la naissance de Démétrius, en 334.

*Diod. XIX.
709. Olymp.
116. 3.^e ante
313.*

*De Macrob.
6. 13.*

D'ailleurs Hiéronyme de Cardie, cité par Lucien, dit que ce Mithridate le fondateur mourut âgé de 84 ans. Diodore nous apprend qu'il avoit régné 36 ans: il commença au plus tôt l'an 301, donc il est mort en 266, & il doit être né en 350; ainsi il étoit âgé de 50 ans en 301 lorsque son père fut mis à mort, & il avoit 29 ans de plus que Démétrius; ce qui fait voir qu'il n'étoit pas de même âge que lui, comme l'a cru Plutarque. Appien assure que Mithridate le fondateur étoit du sang royal de Perse, & que les rois de Pont & de Cappadoce avoient une même origine. Il dit ailleurs que Mithridate Eupator étoit le huitième depuis Mithridate le fondateur, & le seizième depuis Darius fils d'Hystaspe; mais tout cela est peu exact: car 1.^o les rois de Pont, non plus que ceux de Cappadoce, ne descendoient ni de Cambyse, ni de Darius, mais de l'un des Seigneurs conjurés contre le Mage; Polybe & Diodore y sont formels. Ce conjuré étoit à la vérité descendu d'Achéménès, comme Cyrus, Cambyse & Darius, mais seulement par les femmes; & il étoit leur parent au sixième degré. 2.^o Il est constant

*Appian. Mi-
thridat. p. 303.*

*Appian. ibid.
p. 411.*

par

par la suite des règnes, & par la généalogie des rois de Pont, que Mithridate Eupator étoit le VI & non le VIII depuis le fondateur; Appien lui-même l'avoit dit au commencement de son histoire: Plutarque a aussi fait la même faute.

3.^o Le dernier Mithridate n'a pû être le seizième depuis Darius fils d'Hystaspe, il mourut sur la fin de l'année 63 avant J. C, dans la 69.^e année de son âge; ainsi il étoit né l'an 132: ces dates sont constantes. Si on compte de la 15.^e génération, ou 500 ans en remontant, on aura l'an 632 avant J. C. pour la naissance de Darius: cependant cette naissance est seulement de l'an 550, & postérieure de 83 ans à l'an 632. Appien, écrivain peu exact & peu judicieux, supposant les rois de Pont & ceux de Cappadoce issus d'une même famille, avoit cru que cette famille ne pouvoit appartenir à celle des Achéménides sans descendre de Darius; au lieu qu'elle ne lui étoit alliée que par les femmes, & même dans un degré éloigné.

Il est singulier que M. Vaillant ait bâti tout son système de la généalogie des rois de Pont sur ce passage d'Appien; qu'il n'ait pas vû combien il est fautif, & que la nécessité où il est de corriger les nombres de cet historien, & de supposer que les noms propres ont été altérés dans Hérodote, ne lui ait pas fait sentir combien son opinion étoit difficile à défendre, même avec la liberté qu'il se donne de changer les textes, pour se les rendre favorables.

Dans une harangue que Trogue Pompée faisoit prononcer à Mithridate Eupator, & que Justin a conservée comme un modèle d'éloquence qu'on peut opposer aux harangues de Tite-live, le roi de Pont dit, pour relever la noblesse de son origine, que par les mâles il remontoit jusqu'à Darius & jusqu'à Cyrus, & par les femmes jusqu'à Séleucus & jusqu'à Alexandre. L'absurdité de ce discours ne se doit imputer qu'à Trogue Pompée; Mithridate ne pouvoit ignorer que ses ancêtres n'étoient point descendus de Darius, & que dans ce cas même il n'auroit pû mettre Cyrus de ce

*Justin. lib.
XXXVIII, 7.*

nombre; Cyrus & Darius étant seulement parens au sixième degré: de plus, Séleucus & Alexandre étoient de deux familles différentes, & n'avoient aucune affinité. Jamais Mithridate n'auroit dit qu'il descendoit en même temps de Cyrus & de Darius, d'Alexandre & de Séleucus.

Selon toutes les apparences, ce n'étoit point ces Princes que Mithridate regardoit comme les auteurs de sa famille; mais le *Pharnace*, premier roi de Pont, dont il conservoit la statue en argent dans ses trésors (*d*), & qui fut portée à Rome par Pompée, pour orner son triomphe. Ce Pharnace étoit, selon les apparences, celui dont parle Diodore, & le mari d'Atossa sœur du Cambyse bisaïeul de Cyrus.

Florus, III, 5.

L'historien Florus nous a conservé les noms de deux autres des ancêtres de Mithridate: après avoir dit que le plus ancien roi de Pont fut *Æëtas* ou *Athéas*, il ajoute que le plus célèbre après lui fut Artabaze, *issu de l'un des Seigneurs conjurés contre le Mage* *.

* *A septem Persis oriundus.*

Hérod. VII, 2.

M. Vaillant fait de cet Artabaze le fils aîné de Darius I, qui est nommé *Artobartzanès* par Hérodote; & non content de cette première supposition, il veut qu'il soit encore le même qu'*Ariabignès*,

Hérod. VIII, 89, 90.

autre fils de Darius, tué au combat naval de Salamine, où il commandoit l'escadre d'Ionie. Plutarque donne au fils aîné de Darius le nom d'Ariamnès, & le fait aussi tuer à Salamine; il l'avoit sans doute confondu avec un Ariaramnès simple particulier, *Ἀνὴρ πέπρος*, qui fut tué au même combat, sur l'escadre de Phénicie. J'examinerai dans la suite s'il est possible de retrouver, dans l'ancienne histoire, l'Artabaze issu de l'un des conjurés, dont parle Florus.

Hérod. VIII, 90.

Si nous avions l'ouvrage entier de Diodore, nous trouverions sans doute la généalogie complète des rois de Pont, comme nous trouvons, dans l'extrait du 31.^e livre, celle des rois de Cappadoce: car il paroît que Diodore avoit donné une attention particulière à l'histoire de Pont. On a vu qu'en rapportant la fin de Mithridate, mis à mort par

(*d*) Plin., XXXIII, 12. *Pharnacis qui primus regnavit in Ponto argenteam statuam.*

Séleucus en 302, il avoit eu soin de marquer que la durée de son règne avoit été de 35 ans : d'où il suit qu'il avoit commencé l'an 337 ou 336. Diodore en parle en effet sous cette même année, qui étoit la quatrième de la C^x.^e Olympiade; & il dit qu'il succéda à la royauté d'Ariobarzanès, qui avoit duré 26 ans, & qui avoit commencé par conséquent l'an 362 ou 363.

Diod. XIX,
pag. 692, &
XX, 791.

Diod. XVI,
p. 557.

Hiéronyme de Cardie nous apprenant, dans Lucien, que Mithridate le fondateur avoit vécu 84 ans, s'il a régné pendant 36 ans depuis la mort de son père, arrivée dans l'année 302 avant J. C, il doit être mort l'an 269, & la naissance remontera à l'année 350. Si le Mithridate & l'Ariobarzanès dont Diodore marque les règnes, ont été le père & l'aïeul du fondateur, la naissance du premier remontera, par la durée ordinaire des générations, à l'an 416 avant J. C, & il sera mort âgé de 80 ans, dans la quatrième année de la C^x.^e Olympiade, en 336 ou 337 : son règne ayant commencé en 362 ou 363, il sera monté sur le trône âgé de 53 ans.

Luc. Macrob.

Lorsque Diodore, à la troisième année de la C^{iv}.^e Olympiade, 361 avant J. C, fait le dénombrement des Satrapes révoltés contre Artaxerxès II, il compte parmi eux un Ariobarzanès qui possédoit la souveraineté de Mithridate, Βασιλείας κεκυλευκώς ἦν, & qui étoit en même temps Satrape ou gouverneur de Phrygie. Cornélius Népos, rapportant la mort du satrape Datamès, fils de Camissarès, dit qu'il fut assassiné par un des Seigneurs révoltés, qu'il nomme Mithridate fils d'Ariobarzanès : cet Ariobarzanès peut être le Satrape de Pont, souverain de Cius & de Carina, dont Diodore fait commencer le règne en 363 : car la mort de Datamès doit être de l'an 361 environ, & Mithridate fils d'Ariobarzanès, pouvoit avoir alors 23 ans.

Au reste, il y avoit déjà quelque temps qu'Ariobarzanès étoit satrape de Phrygie, lorsqu'il commença de régner ; car nous voyons, dans Xénophon, qu'il envoya en 371, un député aux conférences qui se tenoient alors, pour pacifier

Hellenic. VII,
619.
Diod. XV,
483. Olymp.
CII. an. 1.^e

Diod. xv, Olymp. ci, an. 1. les troubles de la Grèce. Cependant il ne pouvoit avoir alors cette Satrapie que depuis peu de temps, car en 374 elle étoit gouvernée par Pharnabaze, & jointe à celle de la côte maritime. L'expression de Diodore ne nous apprend point à quel titre Ariobarzanès possédoit le royaume de Mithridate, si c'étoit par voie de succession, & s'il étoit son fils ou son parent. Il faut, je crois, le supposer; parce que Polybe & Diodore lui-même assurent que les rois ou dynastes du Pont, régnoient de père en fils sur ce canton, depuis celui auquel Darius en avoit donné la souveraineté.

Just. xvi, 4. Ce Mithridate prédécesseur d'Ariobarzanès est, je crois; celui dont parle Justin, & qui avoit formé une entreprise sur Héraclée, de concert avec Cléarque banni de cette ville; Mithridate fut trahi par Cléarque, qui l'arrêta, & ne lui rendit la liberté qu'au moyen d'une grosse rançon, qui lui servit à lever des troupes, avec lesquelles il se rendit maître d'Héraclée. *Diod. xv, pag. 500.* Le commencement de la tyrannie de Cléarque est de l'an 364, ainsi l'aventure de Mithridate est de quelque une des années précédentes.

Xenop. Cyropéd. lib. ultimo. Diodore ne nous apprend point à qui ce Mithridate avoit succédé; mais on peut je crois suppléer à son silence, par un mot échappé à Xénophon. Cet historien termine sa Cyropédie par une réflexion générale sur la corruption des mœurs & du gouvernement des Perses, & pour preuve, il cite l'exemple d'un Mithridate qu'on a vu, dit-il, obtenir la faveur du Roi, en lui livrant son père Ariobarzanès; & celui d'un Rhéomithrès qui, pour parvenir au même but, a trahi ses alliés, & n'a pas craint d'abandonner sa femme & ses enfans, qu'il avoit remis entre leurs mains pour gage de sa fidélité. *Diod. xv, pag. 505.* Diodore rapporte cet événement à la troisième année de la civ.^e Olympiade, qui répond aux années 361 & 362 avant J. C.

Diog. Laert. Xenoph. Xénophon est mort, selon Stésiclidès, la première année de la cv.^e Olympiade, qui répond aux années 360 & 359: ce qu'il dit de Rhéomithrès, montre qu'il doit avoir mis la dernière main à sa Cyropédie dans un âge très-avancé.

& dans l'année 360 au plus tôt. Ce Mithridate, fils d'Ariobarzanès, dont il parle, doit être celui qui forma une entreprise sur Héraclée, vers l'an 365 ou 366; qui étoit satrape de Phrygie en 371, & auquel un autre Ariobarzanès succéda en 362. La durée du règne de ces deux Princes avant l'an 362 ne nous est point connue; mais si on prend les règnes pour des générations, l'Ariobarzanès livré au roi de Perse par son fils Mithridate, sera né vers l'an 484, étant le quatrième aïeul de Mithridate le fondateur, né en 350. On voit par cette suite des dynastes du Pont, qu'ils ont long-temps affecté de porter alternativement les noms d'Ariobarzanès & de Mithridate, ce qui n'a cessé qu'à Pharnace, aïeul de Mithridate Eupator; on en voit jusqu'à sept exemples dans la généalogie de ces Princes: il y avoit des noms qui étoient comme attachés à certaines familles. Au dessus de cet Ariobarzanès, qui doit être né vers l'an 484, on ne trouve plus rien qui marque la suite des rois de Pont; mais comme nous savons par Polybe & par Diodore de Sicile, qu'ils descendoient de l'un des seigneurs Persans qui conspirèrent en 522 contre le mage Smerdis, & que la naissance du premier Ariobarzanès remonte jusqu'à l'an 484, il ne nous reste qu'un intervalle de 36 ans à remplir. On a vu plus haut que, suivant Pline, le plus ancien roi de Pont ou de la Cappadoce septentrionale étoit nommé *Pharnace*, & que, selon Florus, on comptoit parmi les Rois qui lui succédèrent un *Artabaze* issu de l'un des sept conjurés, à *septem Persis oriundus*; & de là il suit, ce me semble, que ce Pharnace & cet Artabaze doivent être placés à la tête des rois de Pont & avant le premier Ariobarzanès père du premier Mithridate. Si on joint ces deux générations aux quatre autres antérieures à Mithridate le fondateur né en 350, on aura six générations ou 200 ans qui remonteront jusqu'à l'an 550; cette année sera celle de la naissance de Pharnace, & Artabaze sera né en 516 ou 517 avant J. C. Il ne s'agit plus maintenant que de chercher, s'il est possible de découvrir dans l'histoire cet Artabaze fils de

Hérod. VII, 66, 88. VIII, 126, 128. Pharnace; je ne crois pas qu'il soit possible de le méconnoître dans le célèbre Artabaze fils de Pharnace duquel Hérodote & Thucydide ont parlé en beaucoup d'endroits, & qui paroît avoir joué un très-grand rôle à la cour de Perse sous Xerxès, & sous son fils Artaxerxès I.

En 480, cet Artabaze qui commandoit le corps des Chorasmiens & des Parthes, fut celui qui couvrit la retraite de Xerxès après la perte de la bataille de Salamine, & qui le conduisit jusque sur les bords de l'Helléspont; il revint dans la Grèce, & commanda avec Mardonius l'armée des Perses en 479; on voit dans Hérodote, que si ce dernier eût suivi ses conseils à la bataille de Platée, les Perses se seroient rendus maîtres de la Grèce. Après la défaite de l'armée Persane & la mort de Mardonius en 479, Artabaze sauva un corps de 40000 hommes qu'il reconduisit dans l'Asie mineure, à travers la Macédoine & la Thrace; cet important service augmenta son crédit. En 470 il fut choisi pour conduire une négociation secrète avec Pausanias roi de Sparte, qui offroit de livrer la Grèce aux Perses; ce Prince se croyant outragé par le corps entier des Grecs, qui lui avoient ôté l'administration générale des affaires pour la donner à Aristide, sacrifia les devoirs les plus sacrés au desir de se venger. Xerxès, pour mettre Artabaze en état de conduire plus secrètement la négociation, le nomma à la satrapie de la Dascylitide, qui comprenoit la Mysie & la Phrygie jusqu'à Ephèse; peut être lui donna-t-on aussi alors la seigneurie des villes de *Cius* & d'*Arrhina* qui étoient dans ce gouvernement, & que les dynastes de Pont conservèrent jusqu'en 302.

Thucyd. I, 829.

Diod. XI, 280. Olymp. LXXIX, 4.º

Artabaze fut choisi dix ans après en 460 pour commander avec Mégabyse, fils du célèbre Zopyre, l'armée destinée à marcher contre les Egyptiens révoltés: douze ans après, c'est-à-dire, en 448 il étoit encore vivant, & il fut nommé avec

Diod. XII, 293. Olymp. LXXXII, 4.º

le même Mégabyse pour conclure un traité de paix avec les Grecs, aux meilleures conditions qu'il seroit possible; car leurs pouvoirs n'étoient point limités.

Si cet Artabaze est le cinquième aïeul de Mithridate le fondateur, il doit être né en 516, il étoit âgé de 36 à 37 ans lors de la bataille de Platée, & il n'avoit que 69 ans lorsqu'il conclut le traité avec les Grecs en 448. Florus dit qu'Artabaze étoit issu (*oriundus*) de l'un des conjurés: cette expression prise à la lettre, supposeroit que son père Pharnace étoit fils de l'un d'entre eux; la suite des générations a porté la naissance de ce Pharnace à l'an 550, c'est-à-dire vingt ans seulement après celle d'Anaphas I, dont le fils aîné naquit vers l'an 537: mais peut-être faut-il donner moins de trente-trois ans & quatre mois à quelques-unes des générations; car cette règle ne doit pas être prise à la rigueur, & de même qu'il y avoit des générations plus longues, il y en avoit aussi de plus courtes. C'est la convenance avec les détails historiques qui doit servir à les alonger & à les accourcir (*e*).

La généalogie que je propose donneroit une suite de douze règnes depuis Pharnace, établi par Darius I, vers l'an 522, jusques & compris Mithridate Eupator, vaincu par Pompée en 63 avant J. C; la durée de ces douze règnes seroit de 460 ans, ce qui leur donneroit environ 38 ans de durée l'un portant l'autre. Les huit derniers de ces douze règnes, sont de la plus grande certitude historique; les quatre autres sont seulement probables, mais d'une probabilité dont il faut je crois se contenter, dans une histoire aussi peu connue que celle des anciens rois de Pont.

La généalogie des rois de Pont, proposée par M. Vailant, est très-différente de celle-ci: il ne compte que onze règnes successifs, parce qu'il omet celui de Pharnace, dont l'existence ne peut cependant être révoquée en doute; puisque sa statue, tirée des trésors de Mithridate, fut portée au Capitole dans le triomphe de Pompée.

(*e*) De l'an 390, naissance de Mithridate le fondateur, à l'an 132, ou à la naissance de Mithridate Eupator, il n'y a que cinq générations, & un intervalle de 218 ans: c'est 43 ans 7 mois pour chacune. Les générations des rois de Cappadoce se sont trouvées de 44 ans.

Il fait commencer les rois de Pont par un *Artabaze* qu'il confond avec le fils aîné de Darius, nommé *Artobarzanès* dans Hérodote, & *Ariaménès* dans Plutarque, comme il le confond encore avec un *Ariabignès* autre fils de Darius qui périt à la bataille de Salamine, & c'est par cette raison qu'il ne donne que six ans de règne à cet Artabaze. Si l'Artabaze de Florus avoit été le fils aîné de Darius, cet historien se feroit-il contenté de désigner son origine par les mots de *à septem Persis oriundus*?

A cet Artabaze, M. Vaillant fait succéder un Anonyme pendant six ans, & à celui-ci un *Rhodobate* père de *Mithridate* pendant soixante-douze ans; on ne fait sur quoi il fonde cette chronologie: il a pris ce Rhodobate & son fils Mithridate dans la généalogie des rois de Pont, donnée par Réineccius, dont il a défiguré le système plutôt qu'il ne l'a copié.

Ce Rhodobate & son fils Mithridate sont empruntés de Diogène Laerce qui parle d'une statue de Platon, placée dans l'Académie, & dont l'inscription portoit « qu'elle étoit l'ouvrage de Silanion, & que Mithridate, fils de Rhodobate Persan, l'avoit consacrée aux Muses. » Pline nous apprend que ce sculpteur a fleuri entre les années 324 & 300 avant J. C, Platon n'est mort, selon Hermippus, qu'en 348; M. Vaillant fait régner le Mithridate fils de Rhodobate depuis l'an 402 jusqu'à l'an 363, & il le fait mourir trente-neuf ans au moins avant le temps de Silanion & quinze ans plus tôt que Platon, auquel il suppose, par conséquent, qu'on éleva de son vivant une statue avec une espèce de dédicace.

Plin. XXXIV,
8. Olymp. 114.
ad 120.

Diog. Laert.
III, 25.

M. Vaillant suppose encore que ce Mithridate est le même que celui qui se joignit d'abord au jeune Cyrus, mais qui abandonna son parti après la bataille de *Counaxa*. Mais ce Mithridate étoit satrape de la Lycaonie & d'une partie de la Cappadoce, pays absolument différens du Pont: à ce Mithridate M. Vaillant fait succéder l'Ariobarzanès de Diodore, & le Mithridate mis à mort par les ordres de Séleucus; mais il le confond de même qu'Appien avec son fils Mithridate surnommé *Κτιστής* ou le fondateur, & par une suite de
cette

cette méprise, il supprime l'Ariobarzanès dont il est parlé dans Memnon. Le règne de ce Mithridate ayant fini, selon Diodore, l'an 266, il est obligé de lui donner pour fils le bisaïeul de Mithridate Eupator, qu'il suppose avoir commencé l'an 265 & avoir fini l'an 182, après un règne de 82 ans (f), durée singulière, & de laquelle aucun écrivain n'a fait mention.

Je ne m'engagerai pas dans un examen plus détaillé de l'ouvrage de M. Vaillant sur les rois de Pont; en voilà je crois assez pour justifier ce que j'en ai dit au commencement de cet article, & pour faire voir combien une nouvelle histoire des rois de Pont pourroit être utile à ceux qui veulent connoître l'antiquité.

La nécessité où je me suis trouvé de suivre dans ces recherches un ordre inverse, qui me conduisît du plus connu au moins connu, & de mêler perpétuellement au récit des faits, des discussions qui empêchent d'en voir la suite, a répandu sans doute quelque obscurité dans ce Mémoire: j'espère néanmoins que la liaison de ses différentes parties n'échappera pas à des yeux exercés aux recherches de ce genre. Il s'en faut beaucoup que je regarde le système que je propose comme également certain dans tous les points: il y en a plusieurs que je crois prouvés, les autres sont seulement probables; ce sera à ceux qui voudront étudier cette matière à juger du degré de leur probabilité.

Dans la première partie de ce Mémoire, j'ai dit qu'on avoit quelques Médailles des rois de Pont, qui portoient des époques: ces Médailles peuvent donner lieu à diverses difficultés, que je me contenterai d'exposer, sans entreprendre de les résoudre. Je commence par celle de Pharnace fils de Mithridate Eupator; sur cette Médaille il prend les titres de *grand* & de *Roi des Rois*: la date 247, ΣΜΖ, est accompagnée d'un Δ, qui semble désigner la quatrième année de son règne. La mort de son père Eupator est de

(f) Dans cette liste de Vaillant on voit deux règnes, l'un de soixante-douze ans, l'autre de quatre-vingt-deux ans.

l'automne de l'an 64 avant J. C, sur la fin du consulat de Cicéron (g); donc la quatrième année concouroit en tout ou en partie avec l'an 60 avant J. C, & l'époque radicale de son Ere remontoit à l'an 306 ou 305, c'est-à-dire à l'année même dans laquelle les capitaines d'Alexandre prirent le diadème: il seroit fort possible que les satrapes du Pont eussent choisi cette même année pour l'époque de leur royauté. Une Médaille de Mithridate Eupator, publiée par Spanheim, joint la date 222, ΣΚΒ, avec la lettre E; si cette lettre est la marque de la cinquième année du règne de ce Prince, sa mort étant arrivée, comme je l'ai dit, dans l'automne de l'an 64 avant J. C, & son règne ayant duré 56 ans complets, selon Pline, ou même 57 commencés selon Appien, sa première année avoit concouru avec l'an 120 avant J. C, & sa cinquième avec l'an 116: ce qui fait remonter l'époque de son Ere à l'an 337 avant J. C. Une autre Médaille publiée par le même antiquaire, joint les lettres ΙΑ avec la date 212; si ces lettres désignent la onzième année du règne, l'époque radicale ne remontera qu'à l'an 321 ou 322 avant J. C, ou à celle qui suivit la mort d'Alexandre.

*Plin. XXV, c.
2. Quelques mss.
portent LXV,
les autres LV I.
Appien, de bell.
Mithridat.*

*Tesoro Bri-
tannico, vol. II,
p. 50.*

*Voy. Appien,
de bell. Mithrid.
p. 211.
Justin. lib.
XXXVIII.*

Une troisième Médaille du même Eupator, publiée dans Haïm, joint la date 223, ΣΚΓ, avec les lettres ΙΓ; si ces lettres marquent la treizième année du règne, l'époque de l'Ere remontera à l'an 329, c'est-à-dire à l'année dans laquelle, comme je l'ai montré dans le Mémoire sur l'année Persanne, Alexandre fut couronné solennellement roi de Perse, & que les Perses regardèrent comme l'époque d'une nouvelle période. Il seroit possible que Mithridate, qui prétendoit, en qualité d'Achéménide, aux droits des anciens rois de Perse, & de la famille d'Alexandre, ait fait remonter l'époque des rois de Pont jusqu'à celle de l'extinction de la branche de Darius. Mais la nécessité où l'on est en prenant

(g) *Cicero de Provinc. Consular. n.º XI. Me consule referente Cn. Pompeio... confectis omnibus... bellis, supplicationem dierum XII decrevistis.*

ces lettres E. IA. II. pour les dates des années 5, 11 & 13 du règne de Mithridate, de supposer qu'il a changé trois fois d'Ere sur ses Médailles, a fait penser à plusieurs antiquaires, que ces lettres sont des espèces de monogrammes; mais dans cette opinion, il en faudra dire autant de la Médaille de Pharnace, & alors nous n'aurons plus de moyen de fixer le commencement de l'Ere des rois de Pont.

A ces quatre Médailles de Pharnace & de Mithridate Eupator, il en faut joindre une cinquième de son père Mithridate Evergètès, sur laquelle on voit la date 173, ΠΟΓ, sans autre caractère. En supposant, comme il y a beaucoup d'apparence, que l'Ere des rois de Pont avoit commencé à la fin de l'an 306, ou dans le courant de l'an 305 avant J. C., la date 173 tombera sur l'an 134 de J. C. Evergètès ayant envoyé du secours aux Romains, lors de la troisième guerre punique, régnoit déjà vers l'an 148 ou 149; dans cette même supposition, les dates 212, 222 & 223 de J. C., tomberont sans difficulté sur le règne d'Eupator, & celle de l'an 247 tombera aussi sur le règne de Pharnace. Il me reste encore un mot à dire sur deux autres Médailles inutiles à la chronologie, mais sur lesquelles on lit le nom de *Pharnace*.

La première, qui se trouve dans Vaillant, avoit déjà été citée plusieurs fois; au revers d'une tête barbue ceinte d'un diadème, on lit ΒΑΣΙΛΕΩ ΦΑΡΝΑΚΟΥ, à côté d'une figure surmontée d'un croissant ailé, & accompagnée de quelques autres symboles. M. Vaillant croit que c'est un Bacchus Panthéon; il me sembleroit plus naturel de la prendre pour le Dieu *Pharnak* ou *Lunus*. Béger a publié une autre Médaille, sur laquelle au revers de la tête barbue d'un Dieu ou d'un Héros, ceinte d'une couronne de laurier, on voit le mot ΦΑΡΝΑΚΟΥ, au dessous d'un aigle qui repose sur un foudre. Béger propose diverses conjectures au sujet de ce Pharnace, dont aucune ne le satisfait: je soupçonnerois qu'il le faut prendre pour l'ancien Pharnace dont Mithridate avoit la statue en argent, & qui avoit été représenté avec les attributs

*App. de bell.
Mithrid.*

*Thes. Brand.
vol. I, p. 271.*

héroïques, par quelqu'une des villes grecques alliées ou soumises aux rois de Pont.

Je ne crois pas qu'on puisse la prendre pour celle du Dieu *Pharnak*, adoré dans le Pont; car Strabon nous apprend que le Dieu honoré sous ce nom dans l'Ibérie & dans le Pont, étoit le même que le Dieu *Lunus*, ou que l'Intelligence qui présidoit au cours de la lune. Ce Dieu avoit un temple célèbre à Cabira, ou *Sebastopolis*, sous le titre de Μὴν Φάρνακος; & les sermens qui se faisoient, en joignant son nom à celui du Roi régnant, passaient pour inviolables. Strabon ajoûte que ce Dieu *Lunus* avoit des temples en Phrygie & en Pisidie, sous le titre de Μὴν Ἀσκανίος: on voit dans Haïm, sur une Médaille de Sardis, le buste de ce Dieu coëffé d'un bonnet Phrygien, & porté dans un croissant avec le titre de ΜΗΝ ΑΣΚΗΝΟΣ (h). Il y a beaucoup d'apparence que la figure en pied qui se voit au revers des Médailles de Pharnace & de son fils Mithridate, est celle du ΜΗΝ ΦΑΡΝΑΚΟΣ, ou du Dieu *Lunus* de Cabira, représenté à peu près comme on le voit sur plusieurs Médailles publiées par M. Vaillant. On compte, dans ses Médailles grecques des Empereurs, jusqu'à 19 villes de l'Asie mineure, de la Thrace & de la Syrie, qui ont mis ce Dieu *Lunus* sur leurs Médailles.

(h) Ce nom d'*Askenos* a sans doute formé celui du lac *Ascanius*, & celui d'*Ascanius* fils d'*Enée*.



D E
L'ANNEE ARMÉNIENNE;
O U
SUITE DES OBSERVATIONS
SUR L'ANNEE VAGUE DES PERSES.

Par M. FRÉRET.

LES Arméniens se servent aujourd'hui d'une année composée, comme celle des anciens Persans, de douze mois de 30 jours chacun, & de cinq épagomènes : cette année est absolument vague, sans aucune intercalation, & elle remonte tous les quatre ans d'un jour dans l'année Julienne. Elle sert, dans le pays, pour les actes & pour la date des lettres; mais en même temps on emploie une autre année, qui est proprement l'année ecclésiastique, & qui sert dans la Liturgie, pour régler la célébration de la Pâque & des fêtes, le temps des jeûnes, & tout ce qui a rapport à la Religion : cette année est fixe, au moyen d'un sixième épagomène qu'on ajoute tous les quatre ans. Les noms des mois sont les mêmes que ceux de l'année vague; mais le *Nourous*, ou premier jour de l'année, qui commence avec le mois *Navazardi*, est fixé depuis long temps au onzième du mois d'août de l'année Julienne*, & il ne s'en écarte plus.

Le premier du mois *Navazardi*, ou le *Nourous* de l'année vague, répondoit en 1710 au 27 septembre Julien, c'est le 8 octobre Grégorien; & par conséquent il précédoit de 318 jours le *Nourous* de l'année fixe suivante, ou le onzième d'août 1711. Ce précès de 318 jours, n'a pû se faire qu'en 1278 ans vagues, égaux à 1277 ans Juliens & 47 jours; ôtant ce dernier nombre de 1709 ans complets plus 270 jours, il restera 432 ans 223 jours après l'Ère chrétienne.

L iij

12 Janvier
1745.

* Au lendemain de la fête de S. Laurent.

*Schroderi thes.
ling. Armen.
Dissertat. prælim.
p. 63.*

ou le onzième d'août de l'an 433 de J. C. Ce fut sans doute alors que l'on établit en Arménie l'usage d'une année fixe semblable à l'année Julienne.

Les Arméniens avoient cessé en 428 ou 429 d'avoir des Rois, & ils étoient gouvernés par des satrapes Persans. Comme les rois de Perse leur défendoient d'avoir aucun commerce avec les Grecs, & même d'en garder les livres, & qu'ils n'en avoient aucuns écrits dans leur propre langue, pour laquelle ils n'avoient pas même de caractères, ils se proposèrent d'en inventer un qui en exprimât les sons, & dans lequel ils pussent écrire une traduction de la Bible, des Sermonaires, &c. Moÿse de Khorene fut employé à cet ouvrage avec d'autres sçavans, & ce fut alors qu'on pensa à établir une Liturgie propre aux églises Arméniennes; mais comme il étoit très-difficile d'avoir un calendrier qui donnât dans l'année vague le jour de Pâque, & la célébration des fêtes aux mêmes jours que les autres Eglises chrétiennes, qui se régloient sur l'année Julienne, ce fut sans doute par cette raison qu'on établit l'usage d'une année Liturgique fixe.

Cœlianus, Con-
cil. eccles. Rom.
& Armen. pag.
440, 443.

Dans la suite, lorsque les Arméniens se reconcilièrent avec l'Eglise latine, & qu'une partie d'entre eux reconnut les papes de Rome, dans une espèce de concile tenu à *Kherna*, au XIV.^e siècle, ils admirent la forme de l'année Julienne, que le commerce avec les Francs avoit rendue nécessaire depuis les Croisades. Les actes du concile des Sis joignent l'an 756 de l'Ere arménienne, avec l'an 1307 de l'Ere vulgaire, & datent dans l'une & l'autre année par le 19 de Mars. Dans le concile d'Adéna, tenu en 1316, où il fut question du calendrier, on ne se sert que des mois Juliens & de l'Ere vulgaire, & encore aujourd'hui, lorsque les Arméniens traitent avec les Occidentaux, ils emploient les mois Juliens. Une lettre ou bulle du Patriarche Arménien de *Valarschapad*, publiée par Schroder, porte la date du premier décembre 1153 de l'Ere arménienne; c'est l'an 1702.

Le dictionnaire Arménien de Riucola donne le nom de

plusieurs mois rapportés aux mois Juliens; mais ce rapport est très-différent de celui qui se trouve dans les liturgies & dans les calendriers, entre l'année Julienne & l'année Arménienne fixe. Ruicola avoit sans doute copié des calendriers réglés au *xiv.^e* siècle, pour donner le rapport qu'avoit alors l'année vague avec l'année Julienne.

Scaliger a parlé de l'année Arménienne dans ses livres de Chronologie, mais d'une manière peu exacte, & qui ne peut se concilier avec aucune des notions certaines qu'on a maintenant de cette année: il avoue qu'il n'avoit vû aucun calendrier Arménien, & que ceux de cette nation qu'il avoit interrogés étoient peu instruits sur ces matières. Il ignoroit que les Arméniens eussent une année fixe, & il ne connoissoit même leur année vague, que par l'indication qu'il en avoit trouvée dans un calendrier Arabe, où leurs mois étoient marqués d'une manière peu exacte: ainsi il s'étoit trompé, 1.^o sur le lieu des épagomènes, qu'il plaçoit avant le mois *Sahami*; 2.^o sur celui du *Nourous*, qu'il attachoit au premier de ce mois, quoiqu'il n'ait jamais été que le troisième de l'année Arménienne; car elle a toujours commencé au mois *Navazardi*. Scaliger étoit même si peu assuré de ce qu'il avançoit, que quoiqu'il donne ses conjectures pour des faits certains, il n'est pas toujours d'accord avec lui-même, & propose des systèmes opposés, dans les différens endroits où il parle de l'année Arménienne, ainsi que le P. Pétau l'a démontré. Comme ce dernier n'avoit eu aucuns Mémoires sur l'année Arménienne, il s'est contenté de réfuter ce que Scaliger avoit avancé.

*De Emendat.
Temp. 111, p.
217, 218.
v. 517, VII.
767. Canones
Isagogici.*

*Petau, de Doctrina
Temp. 111,
12, p. 152.*

Le nom de Scaliger inspirant aux gens de Lettres un respect dont je n'avois pû me défendre, j'ai perdu beaucoup de temps, & je me suis donné beaucoup de peine à chercher le moyen de deviner, du moins, ce qui avoit pû causer son erreur, & j'ai cru qu'il étoit important d'en avertir ici les lecteurs, pour leur épargner un semblable travail.

Scaliger fait commencer, comme je l'ai dit, l'année Arménienne vague au mois *Sahami*, & il dit que le premier de

*De Emendat.
Temp. l. 111,
p. 217.*

ce mois tomba en 552 au neuvième de juillet. Le premier Navazardi ou le vrai Nourous de l'année Arménienne auroit répondu sur ce pied-là au 10 mai de cette même année: de l'année 552 à l'année 1710, le précès auroit été de 289 jours, & le premier *Navazardi* seroit tombé en 1710, suivant le calcul de Scaliger au 25 juillet & 64 jours avant le 27 septembre, auquel il est sûr qu'il a répondu dans cette année 1710. Un plus long examen de l'opinion de Scaliger seroit superflu.

(a) Schroder nous apprend que les Arméniens de Perse ou de *Soulfa* ont une troisième espèce d'année, différente de l'année vague & de l'année liturgique, & dont les mois ont des noms différens; c'est une année solaire fixe, de 12 mois & de 5 jours épagomènes, dont le Nourous est fixé au jour de l'équinoxe du printemps. Ces années forment une période de 532 ans, qu'on nomme l'Ere d'*Azarius* du nom de son inventeur ou l'Ere *racourcie*, parce qu'en l'employant aujourd'hui dans les dates, on marque seulement l'année de la seconde période, ou de la période courante: l'année 1710 est la quatre-vingt-dix-septième de cette seconde période, cette quatre-vingt-dix-septième année avoit commencé le onzième mars Julien 1710, & il y avoit alors 628 ans ou une période, plus 69 ans, d'écoulés depuis le premier établissement par *Azarius*; par conséquent la période avoit commencé le 10 mars 1082 de J. C, & deux ans après la réformation de l'année solaire faite l'an 1080 sous les ordres de *Meliksehah Gelaleddin* sultan des Seljoukides.

On peut conjecturer avec beaucoup d'apparence, qu'*Azarius*, qui vivoit sous la domination de ce Sultan, employa pour former sa période les années Gélaléennes (b) de 365 jours 5 heures 49 minutes, à peu près égales aux années

(a) *Præfat. p. 63 & 64. Adde p. 392 Thesauri, epistol. datam die 24 mensis Gammaranni 87, seu 1700, Aer. Christ.*

(b) L'année Gélaléenne de *Schah-kolgi* a 365^j 5^h 48' 48", celle d'Ou-

long-beg 5^h 49' 15", o. moyenne, 5^h 49' 1": moyenne des observations de M. Cassini, 5^h 48' 49" 30". L'année Gélaléenne omet trois intercalations en 412 ans, l'année Grégorienne en 400 ans.

Grégoriennes.

Grégoriennes. En 1082 la pleine lune tomba au lendemain de l'équinoxe, suivant les tables de la Hire, circonstance qui pourroit déterminer à fixer l'époque radicale d'une période, dont le principal objet étoit de régler l'année liturgique, & de donner les lunes paschales. On a déjà vû que les Arméniens ont une Ère particulière qui s'emploie également pour marquer les dates dans l'usage civil & dans l'usage Ecclésiastique; les actes du concile de Sis sont datés dans Galanus de l'année 756 de l'Ère Arménienne, & de l'année 1307 de l'Ère chrétienne: Schroder a publié diverses lettres Arméniennes datées par les années de cette Ère, & dont une joint l'an 1706 de J. C, à l'an 1155 Arménien; mais le mois n'est pas marqué: il dit dans sa dissertation préliminaire, que l'année courante, dans laquelle il écrivoit, est la 1159.^e de l'Ère Arménienne, & qu'elle avoit commencé le 27 octobre julien, il ne dit point de quelle année de l'Ère vulgaire; il y a beaucoup d'apparence que c'est le 27 septembre julien 1709; car au frontispice de son livre, dont l'épître dédicatoire est datée du 13 janvier 1711, il fait concourir cette année 1711 avec l'année Arménienne 1160, qui devoit être l'année courante, & avoir commencé le 27 septembre 1710, s'il se sert de l'année vague; ou le onzième d'août s'il emploie l'année liturgique: mais comme il ne parle point de cette dernière année dans sa dissertation, il n'y a pas d'apparence qu'il s'en soit servi pour dater la publication de son ouvrage.

Thef. Armén.
p. 384.

Schroder dit, que pour avoir la date dans l'Ère Arménienne, il faut ôter 551 ans des années de l'Ère Chrétienne. Galanus avoit déjà donné cette règle; mais elle n'est pas absolument exacte, parce que la même année Arménienne répond à deux années juliennes, par exemple, l'année 1160 aux années 1710 & 1711.

Galan. p. 99.

L'histoire d'Arménie, composée par le Catholikos ou patriarche Jean IV, mort l'an 925 de J. C, & de laquelle M. l'abbé de Villefroid m'a bien voulu communiquer un extrait, s'exprime ainsi au sujet de l'Ère Arménienne. « La

» dixième année du patriarcat de Moÿse, & la trente-unième
 » du règne de *Khosroës* fils de *Cavad*, est la 352.^e de J. C.;
 » c'est à cette année que commence l'Ere Arménienne, fixée
 » par les Savans de cette Nation, assemblés par l'ordre du
 » *Catholicos* Moÿse; jusqu'alors les Arméniens avoient été dans
 » la nécessité de se servir de calendriers étrangers pour régler
 » leur liturgie, & pour déterminer le jour de la célébration de
 » leurs fêtes. » Dans un extrait de la chronique de Samuel
 » le *Vertabiet*, qui finit à l'an 1359 de J. C., on marque à
 » l'an 553, « le commencement de l'Ere Arménienne &
 » d'un cycle invariable de 500 ans, réglé par *Oéas* homme
 » savant, & après plusieurs conférences tenues à ce sujet. »

Une note jointe aux extraits qui m'ont été communiqués, dit que les Arméniens modernes font commencer leur Ere à l'an 551 de J. C; mais que les Savans, tels qu'*Ananias* de *Chirak* qui a fleuri dans le septième siècle, & le chronologiste Samuel, préfèrent l'époque de l'an 553, & que ce sentiment paroît le plus autorisé. Le *Khosroës*, dont le patriarche Jean fait concourir la trente-unième année avec l'an 552 de J. C, & avec la première année Arménienne, est celui que les Persans & les Arabes nomment *Nourshirwan*; mais la date Arménienne qui fait répondre la première année avec l'an 522 de J. C, ne s'accorde pas avec la chronologie Arabe, qui marque la quarantième année de ce Roi à l'an 882 d'Alexandre, & 1306 de Nabonassar. Cette année commença le sixième avril 558 de J. C, ce qui donne l'an 517 pour la première du règne de *Khosroës*, & l'an 547 pour la trente-unième; c'est une différence de 5 ans entre les Arméniens & les Arabes. La date de quelque évènement sur lequel il ne pût y avoir de doute, telle que seroit celle d'une éclipse, termineroit cette incertitude; & il est difficile qu'il ne s'en trouve pas dans les chroniques Arméniennes.

L'objet du cycle dressé par *Oéas*; avoit été de marquer le rapport de l'année civile vague avec l'année solaire fixe, pour connoître les lunes paschales; les 500 ans vagues ne

contiennent que 22 heures 38 minutes au delà des lunaisons moyennes: les 500 ans fixes contiennent 7 jours 20 heures au delà des révolutions lunaires moyennes. Il est parlé dans l'extrait de Samuel le Vertabiet, d'un cycle ou canon pascal, dressé pour 200 ans par un André de Constantinople, & qui commençoit 23 ans après la vingtième année de Constantin. Samuel marque cette vingtième année à l'an 329 de J. C, & fait commencer par conséquent le canon d'André l'an 352, & finir l'an 552; mais la vingtième année de Constantin répond à l'an 327 selon Eusèbe, dont la chronique finit à cette année, dans laquelle il marque la célébration des *Vicennalia* à Nicomédie.

Olymp. 76.

2.º

Mos. Khoren.

II, cap. 85. p.

220.

Nous avons la preuve dans Moysé de Khorenné, que c'étoit par cette célébration qu'on marquoit en Arménie, comme dans tout l'Orient, la vingtième année de Constantin: cette date donnera l'an 350 pour le premier du canon d'André, & l'an 550 pour le dernier. Si l'Ere Arménienne a commencé l'année suivante, sa première année répondra à l'an 551, conformément à l'opinion commune, & contre celle d'Ananias & de Samuel.

Samuel observe que la première année du canon d'André marquoit la Pâque au 25 avril; mais qu'on n'auroit pû continuer de s'en servir après les 200 ans révolus, parce qu'il auroit de nouveau marqué la Pâque au même jour 25 avril pour la 201.^e année. Le temps auquel on célébroit la fête de Pâque, n'étoit pas le même par tout; cela dépendoit d'un calcul astronomique sur lequel les différentes Eglises n'étoient pas uniformes, & il y avoit encore d'autres sources de variétés, mais toutes s'accordoient à ne la célébrer que le dimanche, & c'est là-dessus qu'il faut se régler. L'an 353 de J. C, qui fut le premier du canon d'André, le 25 avril fut un dimanche; la 201.^e année après, ou celle qui auroit recommencé le cycle, & qui étoit la 553.^e de J. C, le 13 avril se trouva un dimanche, & le 25 du même mois étoit un jeudi: il n'y a que les années 553 & 559 qui aient les caractères marqués par Samuel. Dans l'année

552 le 13 avril étoit un lundi, & un jeudi dans l'année 551.

La notice du manuscrit Arménien cxiv de la bibliothèque du Roi, dit qu'on y trouve un calendrier Arménien dressé par *Ananias de Chirak*, qui commence à la première Pâque de l'Ere Arménienne, célébrée dans l'année 553 de J. C : cette année Arménienne avoit commencé l'année précédente 552, au onzième du mois d'août. C'est sans doute de là que vient la différence entre ceux qui comptent de l'an 552, & ceux qui comptent de l'an 553 ; parce qu'en effet la première année de l'Ere Arménienne a concouru avec ces années 352 & 353. L'usage de compter de l'an 551, vient sans doute de ce que l'Ere de J. C. comptoit 551 ans complets avant l'année qui fut la première de l'Ere Arménienne, & cette façon de calculer, quoique moins exacte, a prévalu.

On a vû plus haut que l'usage de l'année fixe a dû commencer en 433 : si j'avois eu des extraits plus détaillés de l'ouvrage d'*Ananias de Chirak*, qui m'eussent appris quelles années sont bissextiles ou de 366 jours dans l'Ere Arménienne, j'aurois marqué plus sûrement l'époque de l'année fixe ; car elle peut souffrir une incertitude de quelques années. En attendant cet éclaircissement, on peut supposer que la première année de l'Ere étoit aussi la première du cycle bissextile de 4 ans, & par conséquent que la première année fixe commença le onzième d'août, 432 de J. C.

Après cette discussion sur l'époque de l'année fixe, & de la période des Arméniens, je devrois passer à la recherche de l'origine de leur année vague ; mais avant de m'y engager, il est je crois nécessaire de donner une idée générale de l'histoire de l'Arménie, & des diverses révolutions arrivées à une Nation qui semble avoir été destinée par la Providence à une éternelle servitude ; puisque dans tous les temps elle a été soumise à une domination étrangère.

J'ai observé, dans le Mémoire sur l'année Cappadocienne, *Hérod. VII.* qu'au temps d'Hérodote les Arméniens passaient pour être.

une colonie des Phrygiens; c'est-à-dire pour avoir la même origine, & pour avoir fait autrefois une même Nation avec eux : j'ai remarqué encore que selon Eudoxe, la langue Arménienne étoit un dialecte de celle des Phrygiens. *Eudox. ap. Steph.* Moysé de Khorenne assure qu'au temps de Bélus & de Ninus, les Arméniens avoient pour Roi *Aram* ou *Arami*, qui conquiert les pays situés vers l'occident, c'est-à-dire du moins la Cappadoce & le Pont, & qui établit dans ce pays une colonie Arménienne gouvernée par *Mschak* ou *Mazak*, *Mos. Khoren. I, cap. 13.* qui fonda la ville de *Mazaca*, nommée dans la suite *Césarée*. Cette conquête d'Arami établit l'usage du langage Arménien dans la Cappadoce, & c'est ce qui a fait donner dans la suite à ce pays les noms de seconde, troisième & quatrième Arménie. Je suis fort éloigné de donner créance aux anciennes fables historiques des Arméniens; il faut cependant reconnoître qu'elles avoient une sorte de fondement, dans la ressemblance qui se trouvoit entre les diverses Nations qui occupoient l'Asie mineure. Ainsi, de ce qu'on supposoit les Arméniens une colonie des Phrygiens, & les Cappadociens une colonie des Arméniens, on ne peut, je crois, se dispenser d'en conclure que le langage de ces trois peuples avoit assez de ressemblance, pour qu'on dût en regarder les variétés comme des dialectes d'une langue commune.

Le nom de *Mschak*, duquel Moysé de Khorenne dérive celui de la ville de *Mazaka*, est un mot Arménien; *Mschak* ou *Majak*, signifie proprement un laboureur, & sans doute ce nom avoit été donné à la ville, à cause de sa situation au pied du mont Argée, & au dessus d'une vaste plaine très-fertile.

Moysé de Khorenne rapporte dans son histoire une suite de rois d'Arménie, qu'il fait remonter jusqu'à Japhet fils de Noé; il leur attribue de grands exploits, quoiqu'il soit obligé de convenir, que depuis Ninus & Sémiramis, ils n'avoient été proprement que les satrapes héréditaires d'une province de l'empire d'Assyrie. Moysé avoit tiré tout ce détail de

l'ouvrage du Syrien Mar Ibas de Catina contemporain de *Valarfacès* & d'*Arfacès* premiers rois Arfacides d'Arménie; Mar Ibas qui a écrit environ un siècle avant J. C, pouvoit être un témoin croyable sur les évènements voisins de son temps; mais il est visible que tout ce qu'il avoit dit de l'histoire ancienne, n'étoit qu'un ramas indigeste des fables historiques répandues dans les ouvrages des Juifs Hellénistes ou Syriens, qui avoient voulu ajuster les fictions Chaldéennes, Assyriennes & Grecques, avec l'histoire de Moïse.

Nous pouvons juger de l'ignorance & même de la hardiesse de ce *Mar Ibas* à débiter des mensonges, par ce qu'il avance d'un manuscrit traduit du Chaldéen en Grec par les ordres d'Alexandre, & conservé dans les archives de Ninive, d'où *Arfacès* roi des Parthes permit qu'on le tirât pour l'envoyer à son frère *Valarfacès* premier roi Arfacide d'Arménie, qui a régné depuis l'an 128 jusqu'à l'an 106 avant J. C. *Mar Ibas* pouvoit-il ignorer que Ninive prise l'an 608 avant J. C. par les Babylonien & par les Mèdes, avoit été entièrement détruite, qu'elle étoit inhabitée depuis près de 500 ans, & que tous les monumens historiques en avoient été portés à Ecbatanes où ils étoient sous les premiers rois de Perse, à ce que nous apprend Esdras. La préface de *Mar Ibas* ne peut être comparée qu'à ces prologues qui se trouvent à la tête des romans Espagnols de chevalerie, on y voit toujours que l'histoire du Héros a été tirée de quelque vieille chronique Grecque ou même Chaldéenne, trouvée dans un souterrain; ainsi c'est à d'autres sources qu'à l'ouvrage de Mar Ibas & de Moïse de Khorene qu'il faut avoir recours pour l'ancienne histoire des Arméniens.

L'Arménie n'ayant presque jamais joué de rôle considérable dans l'orient, ses antiquités ne nous sont point connues; car, quoiqu'on voie le nom du pays d'*Ararath* dans les livres des Rois & dans les Prophètes, il n'est accompagné d'aucune circonstance qui puisse servir à l'histoire. Xénophon fait mention dans la *Cyropédie*, d'une guerre entre le roi des Mèdes & les Arméniens; il parle d'un *Tigrane* allié & ami

DE LITTÉRATURE. 95

de Cyrus; mais quoique ce nom (c) soit celui de plusieurs rois d'Arménie, ce Prince a tout l'air d'un personnage imaginaire. Xénophon suppose dans cet ouvrage que l'Arménie formoit un Royaume séparé, allié & non pas sujet de la Perse, & par cette raison, il ne la comprend pas dans les provinces de cet Empire; mais il suit un autre système dans l'histoire de la retraite des dix milles, où il parle d'un Tiribase satrape de l'Arménie occidentale, qui comprenoit le pays où sont les diverses sources du Tigre, & qui s'étendoit jusqu'à la Phasiane ou jusqu'à l'Araxe. Dès le temps de Darius I, l'Arménie, jointe aux nations Pontiques & à celles de la *Pactyque*, formoit le treizième département de l'empire de Perse, & payoit quatre cens talens (d) de tribut; & au temps de Xerxès, les troupes Arméniennes habillées & armées comme celles de Phrygie, formoient un même corps avec elles, & avoient le même chef.

Xénophon, Cyropéd. VIII, p. 230.

Hérod. III, 93.

Au reste il est parlé rarement des Arméniens dans ce que nous savons de l'histoire de Perse, nous voyons seulement dans Strabon qu'ils étoient gouvernés par des satrapes Persans, dont le dernier fut Oronte descendu d'*Hydarnès* un des sept conjurés contre le mage Smerdis. Hérodote nous apprend que sous Darius I, cet *Hydarnès* avoit le gouvernement de la côte occidentale de l'Asie mineure; son fils nommé *Hydarnès* comme lui, avoit sous Xerxès le même gouvernement, & commandoit de plus le corps des dix mille immortels, tandis que son frère *Sisamnès* avoit le commandement des troupes de l'Ariène: mais rien ne donne lieu de penser que la satrapie de l'Arménie fût héréditaire dans cette famille.

Hérod. VII, 73.

Strab. XI, 531.

Hérod. III, 70, & VI, 133.

Id. VII, 65, 83, 135, 211.

Après la défaite de Darius Codoman par Alexandre, Oronte se cantonna dans l'Arménie, & il en étoit encore

(c) Ce nom, qui est Arménien, est significatif, & étoit dans son origine un titre de dignité: *Tihran* signifie dans cette langue *Roi* ou *Souverain*, & c'est un mot du langage ordinaire; sans doute que ce terme, qui devoit être aussi en usage

dans la langue Phrygienne, avoit passé dans le Grec, & qu'il étoit la racine du mot *Tύγερρος*.

(d) Environ 42600 marcs d'argent, près de deux millions deux cens mille livres.

Diod. XIX, 683. maître au temps d'Euménès; on peut cependant soupçonner que l'Arménie étoit alors divisée en deux gouvernemens, car dans le premier partage fait sous Perdiccas, on voit un Phrataphernès satrape d'Arménie; Diodore qui n'en parle pas, & qui ne comprend point l'Arménie dans le partage, fait mention d'un autre *Phrataphernès* satrape de la Parthie & de l'Hyrcanie.

Diod. 31, apud Phot. Bibl. cod. 244. Lors du rétablissement d'Ariarathe III dans la Cappadoce vers l'an 300 avant J. C, on voit qu'Ardoate roi d'Arménie, auprès de qui il avoit été chercher un asyle contre les Macédoniens, lui avoit fourni des troupes; Ardoate pouvoit avoir succédé à Oronte. L'Arménie passa dans la suite sous la domination des rois de Syrie, ils la partagèrent en deux gouvernemens qu'ils donnoient à de grands Seigneurs du pays même; mais après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains dans l'année 190, *Artaxias* & *Zadriadès*, qui avoient ces deux gouvernemens, secouèrent le joug, se rendirent indépendans, & firent alliance avec les Romains: Strabon dit qu'ils reçurent le titre de Rois, cependant il y a quelque lieu d'en douter.

Strab. XI, 532 & 533.

Artaxias occupoit l'Arménie septentrionale, où il bâtit deux villes considérables, *Artaxiasfata* sur l'Araxe, & *Arxata* sur la frontière de l'*Atropatène* ou de l'*Aderbigane* qu'on nommoit aussi alors *Médie*; cette Arménie confinoit à l'occident avec la Cappadoce pontique: *Zadriadès* régnoit sur l'Arménie méridionale, située entre le Tigre & l'Euphrate, & qui comprenoit la Sophène, l'Acilisène & quelques autres cantons à l'orient de l'Euphrate. *Artanès* issu de ce *Zadriadès* fut dépouillé par Tigrane; Strabon dit que ce dernier descendoit d'*Artaxias*, mais il s'est trompé en cela, car Tigrane étoit un prince Arsacide: ce qui a causé son erreur, c'est qu'il étoit fils d'un *Artaséhis* ou *Artaxias*.

Le premier *Artaxias* qui s'étoit révolté contre Antiochus; est sans doute celui qui est nommé dans le traité conclu vers l'an 180 entre Euménès, Prusias & Ariarathe V roi de Cappadoce d'une part, & entre Pharnace roi de Pont & ses

ses alliés de l'autre. Le traité rapporté par Polybe, nommé Artaxias archonte ou prince de la grande Arménie, & fait encore mention d'un Mithridate satrape d'Arménie, ce qui montre que ce pays étoit divisé en plusieurs États différens. La satrapie de Mithridate étoit probablement l'Arménie méridionale ou la portion de Zadriadès, dont on peut conjecturer qu'il étoit fils. Artanès dépouillé de la souveraineté de ce pays par Tigrane plus d'un siècle après, étant descendu de Zadriadès, c'est une preuve que sa famille avoit conservé cet État.

*Polybe, fragm.
59, p. 1222.*

Appien parle d'un autre *Artaxias* vaincu & fait prisonnier par Antiochus Epiphane lors de son expédition dans la haute Asie vers l'an 165, & 26 ans après la défaite d'Antiochus; cet Artaxias pouvoit être fils du premier. Il paroît que l'Arménie redevint une province du royaume des Séleucides, ce qui continua jusqu'à la mort d'Antiochus Sidétès tué dans un combat contre les Parthes l'an 130 avant J. C; ce fut alors qu'ils s'emparèrent de l'Arménie où ils envoyèrent une colonie, & dont ils formèrent un royaume séparé. Le premier Roi de ce pays nommé *Valarsacès* étoit frère d'*Arsacès II* surnommé le Grand par les Parthes.

*Appian. Syriac, pag. 187.
edit. Toll.*

C'est-là proprement où commence l'histoire d'Arménie écrite par Moysé de Khorene. La première année du règne de Valarsacès répond, dans la chronologie de cet écrivain, à l'an 183 des Séleucides, à l'année même de la défaite de Sidétès qui arriva en hiver, & l'époque du nouveau Royaume doit être fixée au printemps de l'an 128; on verra dans la suite que l'année vague des Arméniens devoit commencer alors le 10 mai, & on peut supposer que ce jour fut aussi celui duquel on commença à compter les années de Valarsacès: ce prince Arsacide songea d'abord à régler la forme du gouvernement dans un pays où les hommes étoient encore des espèces de sauvages; il le distribua en différens départemens, établit des Magistrats dans les bourgades & dans les campagnes, forma différens corps de milice, dont il régla le service & les rangs. Mais comme les Parthes n'étoient

eux-mêmes qu'une Nation de chasseurs & de soldats, Valarsacès ne songea ni aux Lettres, ni aux Arts. « Les Arméniens, dit Moÿse de Khorene, étoient dans les premiers temps ce qu'ils sont encore aujourd'hui, des hommes grossiers & sauvages, sans Lettres, sans connoissances, & presque sans aucune culture; ignorant l'histoire de leurs ancêtres, & ne les connoissant que par ce qui en étoit dit dans les livres de leurs voisins: ils n'écrivoient rien dans leur langue, les caractères des nations voisines n'étant pas propres à en exprimer les sons. » Les actes étoient d'abord en langue Assyrienne, dans la suite ils employèrent celle des Grecs, & dans les derniers temps celle des Perses. Au temps de Moÿse de Khorene, les titres des villes & des particuliers étoient écrits dans l'une de ces trois langues.

Id. ibid.

Th. Hyde, hist. Relig. Vet. Persar. Chardin, relat. de la Perse.

Ce fut seulement dans le v.^e siècle de J. C. que les Arméniens inventèrent le caractère dont ils se servent encore aujourd'hui, & ils l'employèrent pour écrire les traductions de la Bible & de plusieurs ouvrages des Pères, auxquelles *Mesrobe* & *Moÿse de Khorene* travaillèrent avec quelques autres. Ce caractère Arménien, duquel Moÿse parle beaucoup, quoiqu'il mêle à son récit un merveilleux qui étoit fort dans le goût des Ecclésiastiques de ce temps-là, me paroît formé sur celui des *Ghèbres* ou anciens Persans, dont *Hyde* & *Chardin* nous ont donné quelques échantillons. Moÿse nous apprend que l'écriture persanne étoit la seule dont il fut alors permis de se servir, & que tous les livres grecs avoient été détruits par les Perses.

L. II, c. 56.

Moÿse de Khorene, rapportant les soins que se donna Artasès ou Artaschiseh II, pour tirer les Arméniens de la barbarie où ils étoient encore plongés, reconnoît que l'agriculture même (e) & le labourage étoit une chose très-rare dans ce pays; la chasse & la nourriture des troupeaux étoient

(e) *Nobilium artium & litterarum natio nostra expers erat, quia in Latrociniiis atque incursionibus tota erat; atque adeo hujusmodi scientiam aut negligebat, aut asse-*

qui non poterat: de hebdomadum dico & mensium ratione annique cursu, neque enim hæc nota erant; sed aliarum gentium computatione utebatur.

la principale occupation des Arméniens. « Ils ignoroient l'art de bâtir des ponts, celui de construire des barques pour « naviger sur leurs lacs, & même celui de fabriquer des filets « pour prendre le poisson dont ces lacs sont remplis. »

La division du temps en semaines & en mois leur étoit « inconnue, & pour régler leurs années, ils étoient obligés « de consulter les calendriers des Nations voisines. » Artasès II régna 41 ans, & finit vers l'an 117 de J. C; il est cependant probable que de son temps on donna une forme à l'année, & des noms aux mois; car l'historien Bardésanès, cité par Moysé, & qui vivoit sous Tigrane III, dont le règne commença vers l'an 119 de J. C, disoit que ce Prince institua, en mémoire de la mort de son frère *Mazane*, une fête que son fils Valarsacès rendit annuelle, & fixa au commencement de la nouvelle année, dans les premiers jours du mois *Navazardi*: donc ce mois étoit dès-lors le premier de l'année, comme il l'est encore aujourd'hui, tant dans l'année vague, que dans l'année fixe.

Moysé de Khorenne parle encore ailleurs des mois Arméniens, & dit que la mort de *Mesrobe*, le père de la littérature Arménienne, « arriva le 13 du mois *Méhéki*, qui est le sixième après le mois *Navazardi*, à la fin duquel étoit « mort le patriarche Isaac. » Ce mois *Méhéki* est encore aujourd'hui le septième de l'année.

Mos. Khoren.
III, c. 67.

Les Arméniens étant devenus Chrétiens, ils établirent, pour régler la Liturgie, & pour déterminer le jour de la célébration des fêtes, une année fixe égale à l'année Julienne; mais l'année civile demeura toujours une année vague, semblable à celle des Égyptiens, & à celle des Cappadociens. Leur année avoit été dans son origine une année étrangère, à ce que dit Moysé, donc ils l'avoient empruntée de quelque autre Nation.

Ce ne pouvoit être des Égyptiens, avec qui ils n'ont jamais rien eu à démêler; d'ailleurs le Nourous Arménien n'a jamais concouru avec le premier Thoth. En 1710, ce Nourous tomboit au 27 septembre Julien, & le premier

Thoth Égyptien auroit répondu au 21 juin aussi Julien, & il le précédoit de trois mois & huit jours; & cette différence auroit toujours subsisté entre les deux années. La même raison a lieu pour l'année Cappadocienne, dont le Nourous étoit aussi différent de celui de l'année Arménienne. On a vu, dans un Mémoire précédent, que le Nourous Cappadocien de l'année vague répondoit au 12 décembre dans l'année 60 de J. C; si cette année eût continué d'être en usage, ce Nourous auroit répondu en 1710 au 27 octobre, & il auroit été éloigné d'un mois entier du Nourous Arménien.

Il faut cependant que les Arméniens aient emprunté leur année d'une Nation, sous la domination de qui ils aient été, soit les Persans, soit les Mèdes; car ils ont été d'abord soumis à ces peuples, & Moysé de Khorene reconnoît que les anciens rois Arméniens relevoient de ceux des Mèdes. La police & la religion des Mèdes étoit, à peu de chose près, la même que celle des Persans, & les Arméniens étoient dans le même cas pour la Religion; car nous voyons que, quoique le Magisme ne fût pas aussi épuré en Arménie que dans la Perse, on n'y connut cependant le culte des Idoles & des intelligences subalternes, qu'après la conquête par les Parthes. Valarsacès fondateur du royaume des Arsacides, fit élever le premier temple où l'on vit des statues, il y plaça les idoles du soleil & de la lune, & y mit les statues de ses ancêtres. *Artaschis* ou Artaxès, père du grand Tigraue, ayant fait une expédition dans l'Asie mineure, en rapporta les statues de Diane, d'Apollon & d'Hercule. « Cette dernière passoit, dit Moysé, pour être l'ouvrage de *Scyllis* & de *Dipænus* deux anciens sculpteurs de l'île de Crète. Les Arméniens prirent cette statue pour la représentation d'un de leurs anciens Héros qu'ils nommoient *Vahaghen*, & duquel la tradition débitoit beaucoup de fables. »

Ce culte Parthique étoit opposé aux principes de la religion des Mages, & lorsqu'après la mort de Khosroès I en 267, *Artasir* ou Artaxerxès fondateur de la dynastie Persanne

des Saffanides, entra en Arménie, il brisa toutes les Idoles élevées par les Arfacides, & rétablit dans les temples le feu sacré d'Oromaze. *Mof. II, 74.*

Dans un discours du patriarche Isaac, pour appaiser le mécontentement des seigneurs Arméniens contre leur roi Artasire qui régna pendant six ans, & qui relevoit du roi de Perse Bahram II, il leur représente que, malgré le dérèglement de ses mœurs, il est attaché à la religion Chrétienne, & fort éloigné des pratiques de celle des Perses. Il décrit ces pratiques; & le détail où il entre, montre que cette religion n'admettoit point le culte des Idoles. *Id. III, 63.*

L'année Arménienne avoit donc été dans son origine la même que l'année Persanne, & à cet égard, elle étoit dans le même cas que celle des Cappadociens; elle devoit encore lui ressembler en ce qu'elle n'avoit jamais reçu l'intercalation d'un mois tous les 120 ans, parce que cette intercalation n'avoit pas lieu hors de la Perse ni dans les provinces tributaires, quoique le culte d'Oromaze ou Aramazde y fût établi. C'est un principe employé dans le Mémoire précédent, & dont je ne répéterai point les preuves.

Je prie seulement le lecteur de se rappeler 1.^o que le *Nourous* de l'année Persanne étoit ramené tous les 120 ans au 16 juin de l'année Julienne, par l'addition d'un treizième mois de 30 jours.

2.^o Que la dernière année du cycle de 120 ans, le *Nourous* ayant reculé de 30 jours dans l'année Julienne, étoit par conséquent remonté du 16 juin au 17 mai, d'où il étoit reporté, par l'addition de ce treizième mois, au 16 juin.

3.^o Que l'an 632 de J. C, le 16 juin de l'année Julienne fut le premier jour d'un cycle de 120 ans, & d'une nouvelle période de 1440 ans; la période précédente avoit commencé l'an 809 avant J. C, dans lequel le *Nourous* qui répondoit au 16 juin, précédoit de 808 ans 198 jours la première année de l'Ere chrétienne.

4.^o Que ce mois intercalaire ne s'ajoutoit que dans la

Perse, & que dans plusieurs provinces de l'empire Persan on employoit des années absolument vagues, dont le *Nourous* s'éloignoit continuellement du 16 juin sans y être jamais ramené, & sans y revenir qu'au bout d'une période de 1460 ans.

L'Arménie étoit dans ce cas de même que la Cappadoce; mais comme le *Nourous* ne tomboit pas au même jour dans ces deux pays, il en faut conclure qu'ils avoient reçu l'usage de l'année vague dans des temps différens. L'an 432 de J. C, le *Nourous* Arménien répondoit au 11 d'août; si l'année vague de Cappadoce eût encore été en usage, son *Nourous*, fixé au 12 décembre de l'an 60 ou 61 de J. C, eût répondu au 9 septembre, & le *Nourous* Arménien l'auroit précédé de 30 jours.

De là il suit que l'année vague avoit été portée en Arménie 120 ans plus tôt qu'en Cappadoce, ou, ce qui revient au même, dans le courant du cycle de 120 ans, qui avoit commencé en 809, c'est-à-dire, dans le premier cycle de la période, qui commença l'an 809, & 1440 ans avant celle de Jezdegherde, au lieu qu'elle n'avoit été établie en Cappadoce que dans le courant du cycle qui commença l'an 689.

L'Arménie étoit limitrophe de la Médie, & la partie orientale de l'Arménie porta même le nom de Médie dans la suite; ainsi il y a beaucoup d'apparence que dès les premiers temps elle avoit été unie ou soumise aux Mèdes, & qu'elle avoit fait partie des Etats de Déjocès, qui commença de régner l'an 710, c'est-à-dire, dans le courant du cycle de 809, au lieu que la Cappadoce ne fut conquise par les Mèdes qu'après l'an 689, & dans le courant du second cycle qui commença 120 ans après le premier.

C'est toujours, comme on voit, le même système que je suis sur l'époque de l'année Persanne, & sur l'ancienne chronologie de ces pays orientaux; l'application que j'en fais aux différentes années vagues des Cappadociens & des Arméniens ne m'oblige point d'y rien changer, ni même de rien

ajouter à ce que j'avois supposé dans un temps où je ne prévoyois point encore l'usage que j'aurois lieu d'en faire dans la suite. C'est-là, ce me semble, tout ce que la critique la plus rigoureuse peut exiger d'une hypothèse.

L'examen que j'ai fait de l'ouvrage de Moysé de Khorene à l'occasion de ce Mémoire sur l'année Arménienne, m'a fait sentir de quel usage il pouvoit être pour éclaircir l'histoire des Parthes; & comme ce livre est peu connu des gens de Lettres, quoiqu'il ait été traduit en latin, j'ai cru devoir placer ici une partie des observations que j'ai faites à cette occasion. Dans ces observations, mon objet est plutôt de montrer quelles sont les difficultés qui méritent d'être examinées, que d'entreprendre de les résoudre, & je ne donne la plupart des idées que je proposerai que comme de simples soupçons.

Moysé de Khorene fixe l'époque du commencement des Parthes avec plus de précision que nous ne l'avions, Ussérius, Pétau & Riccioli, suivis par Bayer, marquent cette époque à l'an 62 des Séleucides 250 ans avant J. C; l'abbé de Longuerue & Vaillant la mettent six ans plus tôt à l'an 256. Arrien fait commencer les Parthes sous le règne d'Antiochus le Dieu, mort en 248; Justin semble déterminer cette époque avec plus de précision, en la faisant concourir avec le consulat de *L. Manlius Vulso*, & de *C. Atilius Regulus*; mais comme ils ont été Consuls ensemble deux fois différentes, savoir en 256 & en 250 avant J. C, il resteroit toujours une incertitude de sept années dans la date.

Moysé de Khorene avoit consulté pour l'histoire des Parthes, tant de l'Arménie que de la Perse, la chronique du Syrien Mar Ibas, contemporain de Valarsacès & d'Arfacès II, petit-fils du premier Arfacès, ou du fondateur du royaume des Arfacides; & celle du persan *Rost Sohoun*, nommé *Bar Soumas* depuis sa conversion au Christianisme; ainsi que plusieurs autres ouvrages écrits par des gens du pays soumis aux Parthes. Il détermine la date du commencement des Arfacides par deux caractères assurés, dont l'un est la onzième

*Bayer. hist.
regn. græc. Bac-
triani. Annal.
Arfacid.*

*Arriani Par-
thica, Phot. Bibl.*

Mos. 11, v. 2. année du règne d'Antiochus Théos, fils d'Antiochus Soter, & petit-fils de Séleucus; l'autre est la soixante-unième année depuis Alexandre, ou de l'Ere des Grecs.

Moyse donne trente-un ans de règne à Séleucus, dix-neuf seulement à son fils Antiochus Soter, & dix à Antiochus Théos, ce qui fait en tout 60 ans; lesquels ôtés du mois d'octobre de l'an 312 avant J. C, la soixante-unième année aura commencé à la fin de l'automne de l'an 252: ainsi la première année des Arfacides commencera dans le courant de cette même année. L'année Persanne commençoit le 29 mai, & l'année Arménienne le 27 décembre; cette année répondoit en grande partie à l'année grecque Macédonienne. Nous ne savons pas avec certitude quelle forme d'année employoient les Parthes, mais il est probable qu'ils adoptèrent celle des Persans.

On trouve en second lieu dans l'ouvrage de Moyse, la suite exacte de tous les rois des Parthes, & la durée de leur règne; il compte quatorze règnes pendant 477 ans: si de cette durée on ôte les 251 ans & quelques mois antérieurs à l'Ere chrétienne, il restera l'an 226 de J. C, pour celui dans lequel les Parthes furent chassés par Artaxerxès, *Ardshir* ou *Artasiras*, premier roi de la dynastie des Sassanides (*f*). Dion, Hérodien, Procope & Agathias rapportent cet événement à la quatrième année de Sévère Alexandre, laquelle commença au mois de mars 225, & finit en 226:

Agath. 1V, p. 134. Agathias fait concourir de même la destruction de la dynastie des Parthes, avec la quatrième année de l'empereur Sévère Alexandre.

En examinant le détail de l'histoire des rois Arfacides de Perse & d'Arménie, dans l'ouvrage de Moyse, & en le comparant avec les historiens Latins & Grecs, dont les témoignages sont rassemblés dans les *Annales Arfacidarum* de l'abbé de Longuerue, on trouve de la différence dans les

(*f*) Le canon de S. Hippolyte, gravé sur une chaire de marbre, dit que dans la première année d'Alexandre; le 13 avril se trouva un samedi; ce qui ne peut convenir qu'à l'an 222 de J. C.

noms des Rois, dans la durée de leurs règnes, & même dans des faits importants. Je n'entreprendrai point de concilier ces différences; je me contenterai d'observer, 1.^o quant à la durée des règnes, que Moïse, qui avoit consulté des historiens nationaux, pouvoit être mieux informé que des étrangers qui écrivoient sur de simples ouï-dire: 2.^o il en faut dire autant des faits, dont il pouvoit aussi être mieux instruit. 3.^o Les Princes orientaux avoient un grand nombre de titres différens; ceux d'un pays les désignoient par un de ces titres, tandis qu'ailleurs on leur en donnoit un autre: de plus, le même titre ou le même nom différemment prononcé, n'étoit presque plus reconnoissable, & recevoit dans la bouche des Grecs ou des Romains une nouvelle altération qui achevoit de le défigurer. Nous en pouvons juger par le changement qu'ont souffert dans les écrivains Grecs & Latins, les noms des princes Arabes, Persans, Turcs & Tartares; & pour ne pas chercher des exemples d'un temps éloigné, il suffit de comparer les noms orientaux de la traduction françoise d'Elmacin par Vattier, avec ces mêmes noms dans la version latine d'Erpénus, & dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. 4.^o Enfin il est arrivé très-souvent à des étrangers, qui ont voulu écrire l'histoire d'une Nation dont ils ignoroient la langue, les mœurs & le gouvernement, de prendre pour Souverains de cette nation des Gouverneurs d'un canton ou des Commandans d'un corps de troupes. Ce sera par l'examen détaillé, & par une comparaison suivie de l'ouvrage de Moïse avec ceux des écrivains Grecs & Latins, qu'on pourra découvrir ce qui a causé les différences, & s'assurer de quel côté est l'erreur.

On a un assez grand nombre de Médailles sur lesquelles on lit le nom d'Arfacès avec différentes épithètes, & qu'on juge appartenir à des rois Parthes; M. Vaillant a rassemblé toutes celles qu'il avoit vûes, & il les a rapportées aux rois des Parthes, dont il a composé une histoire publiée depuis sa mort, avec un canon chronologique étendu, dressé par l'abbé de Longuerue. Le lecteur me permettra de placer ici

quelques réflexions générales sur cet ouvrage, & sur l'application que fait M. Vaillant de ces Médailles, aux différens rois Parthes dont parlent les historiens.

Ces Médailles qui sont en général d'un travail assez médiocre, sont cependant de fabrique grecque, & à l'exception de deux ou trois, toutes celles qui ont été publiées portent une légende en caractères Grecs; quelques-unes, quoiqu'en petit nombre, ont une lettre qu'on prend pour la marque de la ville où elles ont été frappées. C'est d'ordinaire A & Α que M. Vaillant prend pour le nom d'*Arfacia*, & qui est bien plutôt celui d'Apamée sur le Tigre; car je doute que les Parthes eussent transporté des ouvriers Grecs à *Arfacia*, & qu'ils y eussent fait frapper des Médailles dans des caractères inconnus aux Parthes & aux Persans. Sur une seule Médaille on voit ΣΑ. que je prendrois peut-être pour une époque plutôt que pour la marque d'une ville qui ne pourroit être que celle de Samosate ville Syrienne, qui n'avoit rien à démêler avec les Parthes.

Les villes Grecques, fondées par les Macédoniens dans la Mésopotamie, formèrent des espèces de républiques qui conservèrent leurs loix & leur liberté, quoique dans une sorte de dépendance des Parthes (*g*), on en peut juger par la ville de Séleucie sur le Tigre (*h*). On pourroit prendre les lettres ΑΒΓ pour la date des années du règne, si on ne voyoit dans Vaillant deux médailles absolument semblables pour la tête & pour le revers, dont l'une porte Γ avec l'époque 451, & l'autre Α avec le nombre 460, elles semblent frappées pour le même Prince; ainsi il est plus simple de regarder ces lettres comme des monogrammes ou marques semblables à celles qui se voient sur les Médailles des villes Grecques.

Sur toutes ces Médailles, à l'exception de six, la légende

(*g*) *Trecenti opibus aut sapientia delecti ut Senatus: sua populo vis; & quoties concordēs agunt, spernitur Parthus, ubi dissensere.....*

accitus in partem, adversum omnes valet. Tacit. Annal. VI, 42.

(*h*) Séleucie étoit à peu près dans le cas où est aujourd'hui Raguse.

du revers ne donne aux rois des Parthes que le nom d'Arfacès, accompagné d'un grand nombre d'épithètes. Des six Médailles qu'il faut excepter, une seule porte le nom de *Monnésès*, les cinq autres portent le nom de *Vologèse*, ou seul, ou avec celui d'*Arfacès*. Le titre joint au nom d'Arfacès est le plus souvent celui de Roi des Rois, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ; quelquefois simplement celui de Roi, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, auquel on ajoute les épithètes de ΜΕΓΑΛΟΣ, de ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, ΔΙΚΑΙΟΥ, ΘΕΟΥ, ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ, ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, ΑΜΦΙΜΑΧΟΥ, ΞΕΝΙΟΥ, ΠΑΝΑΡΙΣΤΟΥ, ΜΙΤΡΑΗΤΟΥ; & presque toujours celui de ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, ou d'ami des Grecs. Ces titres remplissent ordinairement une partie du champ du revers.

Vaillant, Annal. Arfac.

Les types n'en sont pas extrêmement variés; c'est le plus souvent la figure d'un Roi assis dans son trône, un arc parthique à la main, vêtu d'un habillement étroit qui marque la forme du corps, avec une tiare & une espèce de mantelet découpé par le bas en forme de lambrequins. Quelquefois il est accompagné d'une figure de femme, vêtue d'une tunique flottante, coiffée de tours, qui lui présente une guirlande ou une palme: sur une ou deux Médailles cette femme est une Pallas. Dans un seul revers on voit Jupiter assis, portant de la droite une Victoire qui lui présente un diadème: sur la Médaille de *Monnésès*, le revers représente un Hercule assis avec sa massue.

Le titre de *Roi des Rois* étoit celui que prenoient les rois des Parthes, & depuis eux les rois de Perse de la dynastie des Sassanides; Ammien l'écrit *Saansa*. Ce titre étoit fondé sur ce que leur empire (i) étoit divisé en dix-huit royaumes ou provinces, dont les gouverneurs avoient le titre de Rois, & le droit de porter le diadème simple. Chez les Tartares les chefs des tribus portent tous le titre de *Khan*, & celui

Strab. xv, 736, 744.

(i) Plin., VI, 25. *Regna Parthorum duodeviginti; ita enim dividunt Provincias.* Adde Isidor. Stath. Parthie.

Mos. Khoren.
II, c. 10.

Id. II, 18.

Hist. Reg.
Syr.

Dion, 36.

duquel relève toute la nation, prend celui de *Kakhan* ou *Kaghan*: c'est par ce titre que les écrivains grecs & arabes les ont désignés. Moysé de Khorene observe que les rois d'Arménie qui étoient de la famille royale des Arsacides, ne tenoient que le second rang après les rois des Parthes; mais qu'*Artasès*, père de Tigrane, usurpa le premier rang, & mit le roi des Parthes au second: Tigrane renonça sur la fin de son règne à cette prétention. Vaillant nous a donné deux Médailles de Tigrane; sur l'une il prend le titre de *Roi des Rois*, & sur l'autre le simple titre de *Roi*. Celle-ci, que M. Vaillant place la première, doit être postérieure, & du temps où il avoit quitté le titre de *Roi des Rois*. Sur l'une & sur l'autre il porte la tiare Arménienne ceinte d'un diadème, & telle que Dion la décrit, lorsqu'il rapporte l'entrevûe de Tigrane avec Pompée.

Sur les médailles Parthiques, on donne indifféremment le diadème simple ou la tiare ceinte d'un diadème aux Princes qui portent le titre de *Roi des Rois*; sans doute que les monétaires Grecs ne s'attachoient pas à marquer cette différence: mais pour celle du titre de *Roi des Rois*, & du simple titre de *Roi*, je crois qu'elle mérite beaucoup d'attention, quoique M. Vaillant n'y ait eu aucun égard, parce que dans le dessein qu'il avoit de remplir la suite des rois Parthes, toute médaille Barbare devenoit à ses yeux une médaille Parthique, celles même qui ne portent aucune légende, mais qu'il jugeoit propres à remplir un vuide.

Il a disposé la plupart de ces Médailles comme il lui a plu, & n'a eu presque jamais aucune raison pour attribuer les Médailles qui n'ont que le nom d'Arsacès, à un Roi plutôt qu'à un autre.

Les seules Médailles pour lesquelles il ne s'est pas déterminé au hasard, sont celles qui portent des époques; mais ces époques sont elles-mêmes d'une assez grande incertitude, parce qu'on ne fait si elles sont prises de l'Ere des Arsacides ou de celle des villes Grecques, où les Médailles étoient frappées.

Les antiquaires ont suivi jusqu'à présent la première opinion; mais j'avoue qu'elle me paroît sujète à une grande difficulté.

M. Vaillant a publié deux Médailles, sur l'une on lit ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΑΚΟΥ avec la date ΑΥΤ 491, & sur l'autre, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΧΑΚΟΥ avec la date 508 ΗΦ; l'abbé de Longuerue en cite une troisième avec la date de l'an 500 Φ. L'Ere d'Arfacès ayant commencé avec l'an 251 avant J. C., les années 491, 500 & 508 répondent aux années 240, 249 & 257 de l'Ere chrétienne: or le royaume des Parthes avoit été détruit dès l'an 226 ou 227 au plus tard; en 228, Artaxerxès ou Artasiras étoit maître des pays situés le long du Tigre, & il commençoit à faire des courses dans la Mésopotamie. M. Vaillant suppose que ces Médailles ont été frappées pour le roi de Perse Artaxerxès; mais 1.^o il y en a deux où on ne lui donne que le simple titre de Roi, & non celui de *Roi des Rois*; ces Princes étoient jaloux de ce titre, & les villes Grecques, qui vouloient plaire au nouveau Roi, ne l'auroient pas oublié. 2.^o Le nom d'Arfacès, qui étoit celui des rois Parthes, ne pouvoit être agréable au nouveau roi de Perse, qui avoit remis sa Nation en liberté, & brisé le joug étranger, sous lequel ses compatriotes gémissaient depuis plusieurs siècles.

*Hérod. VI.
129.*

*Dion. lib.
80.*

C'est sans doute par cette considération que l'abbé de Longuerue croit ces Médailles frappées pour des rois d'Arménie, & suppose qu'après la défaite & la mort d'Artaban, son frère Arfacès se retira en Arménie, & qu'il y régna; mais Moÿse de Khorene est contraire à cette supposition, il nous apprend que tous les efforts de Khosroès roi d'Arménie, qui régna depuis l'an 213 jusqu'à l'an 249 de J. C., furent inutiles; il ne put engager les princes & les seigneurs Parthes, qui s'étoient réfugiés dans le pays de Balk ou *Ballha*, & sur les bords de l'Oxus, à venir s'établir dans l'Arménie: les dates 240 & 249 tombent sur la durée de son règne; mais la date de l'an 257 tombe sur celle de l'inter règne de 27 ans, pendant lequel Artasiras ou Artaxerxès & son fils

*Mos. Khoren.
II, 68 & 69.*

Mos. Khoren.
II, 73, 74.

Sapor furent les maîtres de l'Arménie, détruisirent les temples & les statues, & rétablirent l'ancienne religion d'Oromaze, ainsi que Moysé le rapporte d'après l'histoire écrite par Firmilien évêque de Césarée en Cappadoce. Dans cette année 257, la domination des Parthes Arfacides ne subsistoit plus en Arménie; il n'y avoit pas de Roi dans ce pays, mais seulement un satrape nommé par le roi de Perse, qui ne pouvoit être désigné par le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ. D'ailleurs, où cette Médaille auroit-elle été frappée?

Toutes ces difficultés s'évanouiront en faisant remonter l'Ere des médailles Parthiques 60 ans plus haut, en la prenant pour celle des villes Grecques de Mésopotamie, & en la faisant commencer avec celle des astronomes Chaldéens de Babylone & de Séleucie au 24 octobre 311 avant J. C; dans cette supposition les trois dates répondront aux années qui auront commencé le 24 octobre 181, 189 & 197 de J. C, & tomberont sur les règnes de Valarfacès & d'Artaban.

Il faut observer que l'usage de marquer des époques sur les médailles Parthiques a commencé assez tard; la plus ancienne date est celle qui porte ΣΑ 201, & que M. Vaillant prend pour la marque d'un monétaire, elle répondroit à l'an 110 ou à l'an 50 avant J. C: la plus ancienne après celle-là, & sur laquelle il n'y a point d'équivoque, est de l'an 308, qui répondroit à la troisième année avant J. C, ou, dans le système de M. Vaillant, à l'an 57 après l'Ere chrétienne; celles des médailles Parthiques, où le Roi est nommé simplement Arfacès, ne donnent lieu à aucun embarras pour la date, tous les Rois ayant pris ce nom ou ce titre; celles qui portent le nom de *Vologèse* & celui de *Monnésès*, font un peu plus de difficulté.

La Médaille unique de *Monnésès* lui donne les titres de ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ *Roi des Rois, Sauveur & Illustre*. La tête est ceinte d'un diadème, au revers est un Hercule assis, dessiné d'assez bon goût, avec l'époque ΥΚΒ 422. On ne connoît point de roi des Parthes appelé *Monnésès*, quoique Plutarque & Tacite

donnent ce nom à des seigneurs Parthes. Dans le système de M. Vaillant & de l'abbé de Longuerue, cette année 422 doit tomber sur l'an 171 ou 172 de J. C, & sous l'empire de Marc-Aurèle & de L. Vêrus. Les historiens donnent le nom de *Vologèse* au Roi qui régnoit alors sur les Parthes; les Romains lui firent la guerre, & conquièrent sur lui la Mésopotamie & les villes de Séleucie & de Ctésiphon; M. Vaillant place dans cette année l'usurpation de Monnésès, sans autre fondement que la convenance avec son système; mais l'abbé de Longuerue l'abandonne dans ses Annales sur ce point-là.

Plut. Anton.
Tacit. Annal.
xv.

Dans le système que je propose sur l'Ere des médailles Parthiques, l'an 422 tombera sur les années 112 & 113 de J. C, & sous le règne de Trajan; les historiens donnent le nom de Khosroès au Prince qui régnoit alors sur les Parthes. Dion parle des guerres civiles dans lesquelles *Pacorus* avoit été détrôné & son frère Khosroès mis à sa place, & ces troubles subsistoient encore lorsque Trajan vint en Syrie l'an 114 de J. C. Ce *Monnésès* peut être un prince Arfacide révolté, auquel ses partisans auront donné le titre de *Roi des Rois* sur une Médaille frappée dans une ville Grecque.

Dion. lib.
68.
Id. Ibid. pag.
783.

Nous voyons dans Moysé de Khorene que les Syriens avoient donné le nom de *Manovasès* au roi d'Arménie, *Arfamus*, qui régna depuis l'an 38 jusqu'à l'an 18 avant J. C, & qui semble être le même que le *Monobasès* de Josèphe, qui le fait roi de l'Adiabène. Les historiens Romains donnent le nom de *Mannus* à des Rois de ce pays, & on le trouve sur plusieurs médailles Romaines & Syriennes; les écrivains Syriens appellent fréquemment de ce nom les rois de l'Osroène, & la chronique d'Edesse de Denys de Telmar le donne en particulier à un Prince qu'elle fait régner pendant 17 ans, commencés depuis l'automne de l'an 99 de J. C, jusqu'à l'année 116, & qui doit être le *Manos* ou *Mannos* dont parlent les fragmens de Dion; le *Monnésès* de la Médaille, peut être le même que ce *Mannos* roi de l'Osroène & de l'Adiabène.

Antiq. 20.
cap. 2.

Bibl. Orient.
Assemani. vol.
11.

Vaillant, hist.
Reg. Parth.
Häim, Te-
soro Britan. vol.
1, p. 148. vol.
11, p. 34.

Les dates marquées sur les médailles de Vologèse étant des années 308, 451, 454, 460, 461 & 465, il est visible qu'elles appartiennent au moins à deux Rois différens.

Moyse de Khorene observe, à l'occasion du douzième roi des Parthes, qui dans sa chronologie doit avoir régné depuis l'an 112 de J. C, jusqu'à l'an 145, que la vingt-quatrième année de son règne, qui répond à l'an 135 de J. C, il fit une expédition contre les Romains qui lui mérita le nom Persan de *Phirouz* ou de Vainqueur; Moyse l'a écrit *Pérozès*, & ajoute que les Grecs l'avoient nommé jusqu'alors *Voligaïfos*, mais qu'il ignore le nom que les Parthes lui donnoient auparavant.

Par la chronologie de Dion, ce roi des Parthes doit être celui qu'il nomme *Khofroès*, & qui a succédé vers l'an 112 de J. C, à son frère *Pacorus*; c'est celui auquel Trajan fit la guerre, & qu'on croit avoir régné jusqu'en 133: les Annales de l'abbé de Longuerue lui donnent pour successeur son fils Vologèse, dont il est parlé dans Dion, sur la fin d'Hadrien, sous Antonin & sous Marc-Aurèle; selon la chronologie de Moyse, ce Vologèse doit être le même que le Pérozès, & peut-être aura-t-on aussi donné son nom à Valarsès son fils.

Le nom de *Vologèse* ou *Volagasès*, comme il se lit sur les Médailles & dans Josèphe, peut être un nom Parthique (*k*) qui avoit la même signification que *Phirouz* ou *Pérozès*, & qui aura été donné à plusieurs Rois différens.

Josèph. antiq.
20, 3.

Bell. Judaic.
VII, 5, 7.

Tacit. hist. IV,
5, 2.

Sueton. Ner.
& *Domit. Dio.*
fragm l. LXVI,
p. 750.

Le Vologèse, dont la Médaille porte l'an 308, a régné l'an 58 de l'Ere chrétienne, si cette date est prise de l'Ere des Arsacides; mais vers l'an 4 avant J. C, si elle est prise de l'Ere des astronomes Chaldéens. J'avoue que, par rapport à cette époque, le système commun a un très-grand avantage, parce que Josèphe, Tacite, Suétone & Dion parlent d'un *Vologèse* ou *Volagaise* roi des Parthes qui doit avoir

(*k*) *Bolaghafi* en Turc peut signifier conquérant, en le composant du mot *Bol*, *amplus*, *extensus*, *extendens*; & d'*Aghafi dux*, *caput*,

dominus. Meninski. Bol, Vol & Val, entrent dans la composition de plusieurs noms Parthes: *Valarsès*, *Valarsacès*, &c.

régné

régné depuis l'an 50 de J. C, jusqu'à l'an 88, ou depuis l'an 301 des Arsacides jusqu'à l'an 339, au lieu que dans le système que je propose, l'an 308 tombe sur la quatrième année avant J. C, & dans un temps où le roi des Parthes portoit le nom de *Phraate*, qui doit être celui que Moïse de Khorene nomme *Arsavir*, & qu'il fait régner pendant 46 ans jusqu'à la treizième année de l'Ère chrétienne; cette année doit avoir été aussi celle de la mort de Phraate: la fin de son règne fut fort agitée, il y eut même une guerre au sujet de l'Arménie dans les années 305, 306, 307 & 308 des Séleucides, pendant lesquelles quelques-unes des villes Grecques ont pu faire frapper une Médaille en faveur de quelque Prince révolté, sous le nom de *Bologèses*, & avec le titre de *Roi des Rois*.

*Vid annal.
Arsacid.*

On a six autres Médailles avec le nom de *Vologèse* & les époques 448, 451, 454, 460, 461 & 465, sur quelques-unes on lui donne le simple titre de Roi, sur les autres celui de Roi des Rois; dans le système de M^{rs} Vaillant, de Longuerue & des autres, les époques renferment l'espace contenu entre ces années 197 & 213 de J. C, c'est-à-dire, depuis la cinquième année de Septime Sévère jusqu'à la vingt-unième: si ces époques sont prises de l'Ère des Séleucides, elles répondront aux 17 premières années d'Antonin Pie, depuis l'an 138 jusqu'à l'an 155 de J. C.

Septime Sévère a fait la guerre aux Parthes pendant plusieurs années. Hérodien écrivain contemporain donne le nom d'Artaban au roi des Parthes qui régnoit alors.

L'abbé de Longuerue, qui avoit besoin pour son système de trouver un Vologèse, dit que cet historien s'est trompé, *perperam Artabanum vocat Herodianus*; il prétend que Dion donne le nom de *Vologèse* au roi des Parthes; Dion dit seulement qu'un corps de Parthes commandé par un *Vologèse*, dont le frère avoit pris parti avec les Romains, se retira en désordre, & abandonna Ctésiphonte. L'extrait de Dion par Théodose, parle aussi d'un *Vologèse* fils de *Sanotrouk*, auquel l'empereur Sévère céda une partie de l'Arménie: Suidas fait ce *Sanotrouk* roi d'Arménie, & non roi des Parthes.

*Annal. Arsa-
cid. an. 201.
Dio. fragm.
lib. 75, ex Xi-
philino, p. 854.*

Dion. fragm.
à Theodofio, p.
794.

Dans le système que je propose on n'est pas dans le même embarras; on trouve qu'un Vologèse roi des Parthes envoya l'an 136 de J. C, une ambassade à l'empereur Hadrien, qui lui donna audience dans le Sénat: ce même Vologèse régnoit encore dans l'année 165 de J. C. On voit par-là que si la Médaille de Vologèse, avec l'époque 138, favorise le système commun sur l'Ere de cette époque, les six Médailles qui portent les époques 448, 451, 454, 460, 461 & 465, favorisent celui que je propose, & que par conséquent tout est égal: ce qui doit décider, ce sont les Médailles sur lesquelles on voit les époques 491, 500 & 508 avec le nom d'Arface; parce que ces trois époques sont postérieures dans le système commun à la destruction de l'empire des Parthes, par Artaxerxès I.^{er}, roi des Perses Sassanides. La dernière de ces époques, ou celle de l'an 508, tombe même sur un temps où l'Arménie n'avoit plus de Roi, & où elle étoit devenue une province gouvernée par un satrape Persan. Dans le système que je propose, ces trois époques tombent sur le règne de Valarsès & d'Artaban, qui sont les deux derniers rois des Parthes; & c'est, je crois, ce qui doit décider.

J'avois oublié d'observer que sur les Médailles on trouve quelquefois le nom d'un mois Macédonien; il y en a deux où on lit celui du mois *Gorpiæus*, ou du onzième de l'année: Haïm. vol. I, p. 148. sur une autre on lit le nom du mois *Hyperberetæus*, ou du douzième. Enfin sur une troisième on voit le nom du mois *Dius*, ou du premier de cette année, avec la date 465 & le nom de Vologèse, ΒΟΛΛΑΓΑCΟC; les deux autres mois accompagnent le nom d'Arface. M. Vaillant s'étoit persuadé que sur la première, le nom du mois *Gorpiæus* désignoit le commencement de l'époque des Arsacides; mais comme on trouve le nom de deux autres mois sur d'autres Médailles, cette conjecture ne se peut soutenir: ces mois sont sans doute relatifs à quelque événement particulier aux villes où les Médailles ont été frappées.

D E F E N S E D' H E R O D O T E
C O N T R E
LES ACCUSATIONS DE PLUTARQUE.

Premier Mémoire.

Par M. l'Abbé GEINOZ.

LES meilleurs Auteurs ont été de tout temps exposés à la critique la plus injuste. Homère a eu ses Zoïles; Hérodoté 8 Mai
imitateur d'Homère, & père de l'histoire comme Homère 1744.
l'est de la poésie, n'a pas été mieux traité par la plupart des auteurs qui l'ont suivi. Les critiques de Zoïle ne sont pas venues jusqu'à nous; elles étoient apparemment si injustes & de si mauvais sens, qu'on ne les a pas jugé dignes d'être transmises à la postérité; mais les jugemens défavantageux que différens auteurs ont portés sur Hérodoté, subsistent encore aujourd'hui: plusieurs d'entre eux en ont parlé comme d'un conteur agréable, mais fabuleux, à qui les mensonges & les fictions ne coûtent rien lorsqu'il les croit propres à l'amusement de ses lecteurs; ils lui ont reproché d'avoir sacrifié la vérité au desir de plaire par l'agrément du style & le merveilleux de la narration. Plutarque, plus outré que tous les autres Critiques, ne s'est pas contenté d'accuser Hérodoté d'avoir rempli son histoire de fables & de mensonges, il lui a reproché d'avoir altéré tous les faits par pure malignité, & d'avoir pris à tâche de flétrir, par des impostures & des calomnies, la gloire de la Grèce en général, & celle de chaque peuple en particulier.

S'il étoit vrai qu'Hérodoté, en écrivant l'histoire, eût été animé de cet esprit de malignité que Plutarque lui reproche, s'il étoit coupable de toutes les fautes qu'il lui impute, bien loin de mériter les éloges qu'on lui a donnés dans tous les temps, il seroit digne au contraire du plus parfait mépris.

tout ce qu'il raconte deviendroit suspect, on ne pourroit plus compter sur le rapport d'un historien qu'on auroit convaincu d'être de mauvaise foi; c'est néanmoins de cet historien que nous tenons presque toutes les connoissances que nous avons de l'Antiquité; ses ouvrages sont le fondement ordinaire & le principal objet des recherches & de l'érudition des Savans. Il n'est donc pas indifférent de savoir si Hérodote est en effet aussi coupable, & d'un caractère aussi odieux que Plutarque nous le représente.

Il est même surprenant qu'il ne se soit encore trouvé personne qui ait entrepris la défense d'Hérodote: Joachim Camérarius a fait à la vérité dans sa préface sur une édition de cet historien, une courte réfutation de quelques accusations de Plutarque; mais il n'a pas traité le sujet avec assez d'étendue. Soit que les raisons de Plutarque lui parussent trop frivoles, soit que les bornes d'une préface ne lui permissent pas de s'étendre davantage, il n'a touché qu'en passant les principaux chefs d'accusations. Je vais donc tâcher de suppléer ce que Camérarius a négligé; je me propose de réfuter dans un autre Mémoire les faux jugemens que plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, ont portés sur l'histoire d'Hérodote; je m'attache dans celui-ci à détruire les mauvaises impressions que Plutarque s'efforce de donner à ses lecteurs, contre ce célèbre historien.

Il y a lieu de s'étonner qu'un écrivain plein de goût & de bon sens, tel que Plutarque, ait publié un traité rempli d'invectives & de critiques amères, contre un auteur qu'il auroit dû naturellement estimer: les bonnes qualités qui lui sont communes avec Hérodote, auroient dû, ce semble, l'engager à n'en parler qu'avec éloge. Quelles raisons a-t-il donc eues pour se déchaîner contre lui avec tant de passion? Il nous les apprend lui-même dès le commencement de son livre; il dit qu'il n'a pû voir sans indignation les traits de malignité qu'Hérodote lance sur les Grecs en général, & sur les Béotiens & les Corinthiens en particulier: le zèle pour la gloire des Béotiens, & l'amour de la vérité l'ont, dit-il,

également engagé à prendre leur défense. Plutarque étoit Béotien, & en cette qualité il se crut obligé de venger ses ancêtres, qu'Hérodote n'avoit point épargnés dans le récit de l'invasion de la Grèce par les Perses. En effet, cet historien raconte que les Béotiens, non contents d'avoir trahi la cause commune de la Grèce, & de s'être soumis à Xerxès, combattirent à la bataille de Platée contre les autres Grecs, avec la même ardeur que les Perses naturels. Ce fait étoit si connu que Plutarque n'a osé s'engager dans une apologie directe de la conduite des Béotiens: mais voulant, à quelque prix que ce fût, satisfaire son ressentiment contre Hérodote, & rendre suspect le récit de la défection des Thébains & des Béotiens, il a entrepris une critique générale de l'histoire d'Hérodote, où il s'efforce de montrer que cet historien n'est pas digne de foi, qu'il a altéré par pure malignité la vérité de l'histoire; que sa méchanceté paroît, non seulement dans les horreurs qu'il a mises sur le compte des Béotiens, mais aussi dans la manière indigne dont il a traité les autres peuples de la Grèce.

Avant que d'entrer en matière, Plutarque prévient le lecteur, & il l'avertit « que le venin de la malignité est caché dans les écrits d'Hérodote, sous le masque de la candeur & de la sincérité. Sa diction simple & facile trompe, dit-il, la plupart des lecteurs; on est porté à juger du caractère d'Hérodote par son style: comme le style de cet écrivain est doux & coulant, & qu'il a un certain air d'ingénuité & de franchise, on croit aisément que ses intentions sont droites, & éloignées de toute malice; mais c'est, dit-il, l'excès de la méchanceté, de paroître extérieurement doux & simple, & d'être dans le fond le plus méchant des hommes. »

Pour traiter son sujet avec plus d'ordre & de clarté, Plutarque établit des règles générales qui renferment tous les caractères d'une narration maligne, & il se propose de rapprocher de ces règles les endroits d'Hérodote qui lui paroîtront répréhensibles: voici la première règle. « Tout écrivain qui se sert d'expressions fortes & odieuses, lorsqu'il »

» en peut trouver de plus douces & de plus mesurées ; qui,
 » par exemple, au lieu de dire que Nicias avoit du penchant
 » à la superstition, dit qu'il étoit un enthousiaste & un fana-
 » tique ; qui au lieu de taxer Cléon de légèreté dans ses
 » discours, l'appelle arrogant & furieux : un écrivain, dit-il,
 » qui en use ainsi, est un homme mal disposé, & porté à la
 » malignité.»

Cette règle ne me paroît pas juste ; il est du devoir de l'historien de proportionner les termes à la qualité des faits qu'il raconte ; il ne lui est pas permis d'adoucir les expressions, ou de les enfler suivant son bon plaisir ; l'exacte vérité en doit régler la douceur & la force. Ainsi on ne fera pas en droit d'accuser un historien de malignité, pour avoir dit que Nicias étoit un fanatique, si effectivement ce capitaine des Athéniens avoit mérité par sa conduite une semblable qualification.

La seconde maxime est conçue en ces termes : « lorsqu'un
 » historien use de circuits & de détours pour faire entrer dans
 » son histoire des récits de malheurs ou de méchantes actions,
 » qui n'y ont aucun rapport, il est évident que cet historien
 » prend plaisir à médire ; car s'il est permis, ajoute-t-il, de
 » rompre le fil de l'histoire & de faire des digressions, ce n'est
 » qu'en faveur des antiquités ou des fables, ou pour insérer
 » des éloges ; mais celui qui ne se permet ces sortes de paren-
 » thèses, que pour blâmer & attaquer la réputation d'autrui
 » en racontant des faits étrangers à son sujet, est un méchant,
 » qui se fait un plaisir d'insulter aux malheureux.»

Plutarque ajoute, comme une troisième règle incontestable, que l'omission des discours & des actions honnêtes & vertueuses, quand elles entrent naturellement dans le tissu de l'histoire, est une marque certaine que l'historien n'est pas porté d'inclination à rendre justice au mérite : il n'y a pas moins de méchanceté, dit-il, à taire les louanges qui sont dûes, qu'à se plaire à reprendre & à blâmer.

Je ne conviens pas de la vérité de ces règles de critique ; il peut se faire 1.^o qu'un motif très-louable détermine un

historien à s'écarter de son sujet, pour rapporter des malheurs arrivés aux hommes, ou même des méchantes actions, dont la connoissance d'ailleurs peut être utile & intéressante. Le seul objet de l'historien n'est pas de satisfaire la curiosité de son lecteur par la simple exposition des faits, & par le récit des évènements arrivés depuis le temps où il a commencé son histoire; il doit, de plus, se proposer d'instruire tout le monde: il écrit pour les Rois, les Princes & les Particuliers; il donne aux uns des leçons de politique, en leur exposant les causes de la durée ou de la décadence des États, & en leur présentant des exemples de bons ou de mauvais gouvernemens; il instruit les autres des choses qui peuvent procurer ou troubler leur bonheur, & servir au règlement de leurs mœurs, & à la sage conduite de la vie.

Or, le récit des infortunes & des malheurs, tant publics que particuliers, la peinture des vices & des passions, d'où naissent les cruautés, les perfidies & tous les excès dont les hommes sont capables, est sans contredit la partie de l'histoire la plus précieuse, & celle qui fournit le plus de réflexions utiles au bonheur de la vie. Lors donc qu'un historien interrompt sa narration pour présenter à nos yeux de ces sortes de tableaux, bien loin de le soupçonner de prendre un plaisir malin à raconter les calamités & les fautes des hommes, nous devons au contraire lui savoir gré des instructions qu'il nous donne.

2.^o Un historien, qui est en même temps philosophe, peut avoir dessein de prouver, par plusieurs faits semblables, certaines observations générales qu'il aura faites sur le sort des hommes; il peut avoir en vûe, par exemple, de prouver qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre, que les grandes fortunes & les prospérités trop suivies sont ordinairement troublées & terminées par les plus grands malheurs. Alors le récit des accidens fâcheux devient, non seulement pardonnable à un historien, mais il devient nécessaire; & si l'histoire fait mention de quelques personnages, dont la vie fournisse des exemples de la maxime qu'il a dessein de prouver,

quoique le récit de ces malheurs n'entre pas naturellement dans la narration, il peut néanmoins les raconter sans encourir le blâme de malignité.

3.^o C'est un trait d'habileté dans un historien de placer à propos de courtes digressions pour varier la narration, & délasser par ce moyen l'attention du lecteur, qui ne veut point être continuellement occupé du même objet. Hérodote a mieux senti que tous les autres écrivains l'utilité de cette pratique; & c'est particulièrement à l'admirable variété des choses, qu'il a fait entrer avec art dans son histoire, qu'il doit sa grande réputation & le prodigieux succès de ses écrits. Si on vouloit retrancher tous les récits particuliers qui semblent ne pas avoir une liaison nécessaire au plan de son histoire, non seulement on défigureroit un si bel ouvrage, mais on ôteroit au lecteur l'amusement le plus agréable, & on le priveroit de la connoissance d'une infinité de faits intéressans, qu'il ne retrouveroit point ailleurs.

Ainsi pour être en droit de taxer de malignité un écrivain qui se permet ces sortes de digressions, il faudroit qu'il lui fût échappé quelque expression qui marquât une secrète envie de calomnier ou de médire. Tant qu'il y aura lieu de lui supposer un motif plus raisonnable, on ne doit pas le croire coupable, & s'il se trouve des Critiques qui, sans preuve convainquante, interprètent en mal les intentions d'un auteur, c'est sur eux-mêmes, & non sur l'auteur qu'ils censurent, que doit tomber le reproche de malignité.

Je ne trouve pas plus de justesse dans la troisième règle que dans les deux précédentes. Un historien n'est pas obligé de rapporter toutes les actions louables & vertueuses appartenantes à l'histoire qu'il écrit; il pourroit arriver qu'on exigeroit de lui qu'il racontât certaines actions vertueuses qu'il auroit ignorées lui-même. D'ailleurs, suivant la maxime de Plutarque, qui veut que l'historien soit plus porté à louer qu'à blâmer, l'histoire deviendrait un éloge continuel; ce ne seroit qu'un tissu de belles actions; elle ne nous apprendroit que ce qu'il y a d'estimable dans les hommes, sans
nous

nous en faire connoître les foibleſſes, les paſſions & les vices : or ce n'eſt pas là l'idée qu'on doit avoir de l'hiſtoire ; l'historien ne doit louer ni blâmer qu'avec beaucoup de réſerve ; il ne doit pas marquer plus de penchant à l'un qu'à l'autre. Dans une hiſtoire bien faite, la louange & le blâme réſultent le plus ſouvent de la ſimple expoſition des faits : le bon hiſtorien prend rarement un parti ; il abandonne preſque toujours au lecteur le jugement qu'il faut porter ſur chaque choſe.

Plutarque établit en quatrième lieu comme une maxime conſtante, que lorsqu'il y a pluſieurs traditions ſur un même événement, & qu'il eſt incertain quelle eſt la véritable, l'historien doit choiſir celle qui eſt la plus honnête, & la plus favorable aux perſonnes dont il parle. « Il eſt permis aux Sophiſtes, dit-il, pour s'exercer, ou pour montrer leur « habileté, d'employer tous les ornemens de l'éloquence à « ſoutenir des opinions abſurdes, & à louer ce qui eſt blâmable « en ſoi-même : ces ſortes de diſcours ne ſont jamais dangé- « reux. Comme on voit clairement à quel deſſein ils ont été « compoſés, ils ne perſuadent point ceux qui les liſent : mais « il n'en eſt pas de même de celui qui écrit l'hiſtoire, il eſt « obligé de dire la vérité quand il la connoît, & lorsqu'il ſe « trouve dans la néceſſité d'opter entre pluſieurs traditions « incertaines, il doit s'attacher à celle qui eſt avantageuſe aux « perſonnes dont il eſt queſtion. On attend de lui qu'il ne « dira rien que de vrai, & on ajoûtera foi plus aiſément à ſes « récits, lorsqu'il aura ſuivi l'opinion la plus favorable. »

Cette règle ſuppoſe ce qui n'arrive preſque jamais ; ſavoir, que les différentes manières dont on raconte un fait, ont toutes le même degré de probabilité. Il n'eſt pas douteux que ſi l'historien compare ces différentes traditions entre elles, ſ'il pèſe exactement les témoignages ſur leſquels elles ſont fondées, il n'eſt pas douteux, diſ-je, qu'il ne trouve quelques raiſons pour en croire une plus vrai-ſemblable que les autres : dès-lors il pourra la ſuivre, ſans faire attention ſi elle intéreſſe en bien ou en mal la mémoire des perſonnes dont il rapporte les actions.

Plutarque pose pour cinquième maxime, qu'à l'occasion des faits que personne ne révoque en doute, mais dont la cause & les motifs sont cachés, il n'est pas permis de faire des conjectures désavantageuses aux auteurs d'une entreprise ou d'un évènement: que, si l'historien veut pénétrer les motifs d'une action, il ne doit en imaginer que d'honnêtes & de louables, & que celui qui sans nécessité en attribue de mauvais, doit être regardé comme un homme mal-intentionné, & qui prend plaisir à médire. « Il ressemble, dit-il, aux poètes comiques d'Athènes, qui dirent que Périclès n'avoit suscité & fomenté la guerre du Péloponnèse, qu'à cause d'Aspasie & de Phidias; au lieu de dire que son dessein étoit d'abattre la fierté des Lacédémoniens, & de leur faire sentir que les Athéniens ne leur étoient inférieurs ni en force, ni en valeur. »

Je tombe d'accord avec Plutarque de la vérité de cette règle; mais j'ajoute que si les motifs d'une action étant inconnus, il n'est pas permis à l'historien d'en imaginer de mauvais, au moins ne lui est-il pas défendu de rapporter les divers sentimens de ceux qui étant contemporains, ont été à portée de connoître les véritables motifs. Si, par exemple, un auteur recherchant les causes de la guerre du Péloponnèse, exposoit entre autres motifs de cette guerre, ceux que les poètes comiques ont attribués à Périclès, on ne seroit pas en droit de l'accuser de malignité. Or, il me sera aisé de montrer qu'Hérodote a tenu sur ce point une conduite irréprochable: s'il lui est arrivé d'hasarder des conjectures désavantageuses aux auteurs des actions qu'il décrit, il ne les prend jamais sur son compte; ou il cite ses auteurs, ou il parle d'après le bruit public: dès qu'il est obligé de dire du mal de quelqu'un, il a soin d'avertir que c'est malgré lui, mais qu'il ne peut se dispenser de rapporter tout ce qu'il a entendu dire.

Plutarque ajoute encore d'autres tours, dont les auteurs malicieux se servent pour diminuer le mérite des grandes actions; « les uns, dit-il, attribuent à l'argent répandu à propos

le succès d'une entreprise, qui n'est que l'effet de la valeur « & de la bonne conduite: d'autres tâchent d'obscurcir la gloire « d'une conquête, en disant que les ennemis étoient aisés à « vaincre, & tous les obstacles faciles à surmonter: d'autres « enfin donnent tout à la fortune, & prétendent que la pru- « dence n'a eu aucune part au succès d'une entreprise. Tels sont « les jugemens que divers auteurs ont portés sur Philippe, sur « Alexandre, & sur Timothée; on a peint ce dernier, dor- « mant, & tenant un filet dans lequel les villes entroient « d'elles-mêmes. »

Toutes ces observations de Plutarque ne sont point exactes; car enfin, s'il est vrai, comme on l'a dit de Philippe, que l'argent donné à propos ait facilité ses conquêtes, pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'historien de le dire? traitera-t-on un auteur de médisant, pour avoir dit qu'Alexandre n'a pas eu beaucoup de peine à vaincre les Perses amollis par le luxe? fera-t-on de même un crime à Hérodote, & l'accusera-t-on d'avoir voulu ternir la gloire des Grecs, parce qu'il a dit qu'à la bataille de Platée les Lacédémoniens avoient un grand avantage sur les Perses, en ce qu'ils étoient armés de pied en cape, au lieu que les Perses n'avoient d'autres armes défensives que leurs boucliers? Voilà où Plutarque en veut venir; il n'a recherché & rassemblé avec tant de soin toutes ces prétendues règles de critique, que pour en faire plus aisément le procès à notre historien.

« On peut placer à côté de ceux-ci, continue Plutarque, une autre espèce d'auteurs malicieux, qui ne blâment jamais personne « sans lui donner en même temps quelques louanges; comme fit « Aristoxène à l'égard de Socrate. Après avoir dit de ce phi- « losophe, que c'étoit un homme sans éducation, ignorant, « & débauché, il ajoûta, *mais il n'étoit pas porté à l'injustice.* « Il en est de ces auteurs médisans comme des flatteurs, qui « entendent parfaitement leur art. Les flatteurs mêlent de légers « reproches à beaucoup de louanges, & donnent ainsi à leurs « flatteries une espèce d'assaisonnement, par le mélange d'une « liberté apparente: de même l'auteur médisant commence «

„quelquefois par donner des louanges, afin de rendre plus croyable le mal qu'il se prépare à dire.”

Ces deux dernières règles souffrent aussi leurs exceptions: il arrive souvent qu'un historien est obligé de rapporter des bruits qui attaquent directement l'honneur & la réputation des hommes illustres; ces bruits vrais ou faux peuvent avoir acquis un tel degré de publicité & de croyance dans l'esprit des peuples, qu'un historien croiroit manquer au devoir que l'histoire lui impose, s'il n'en faisoit aucune mention: d'un autre côté, l'historien doit avoir une grande répugnance à transmettre à la postérité des bruits capables de flétrir la mémoire des grands hommes. Quel parti prendra-t-il dans un tel embarras? il semble qu'alors le parti le plus sage, c'est d'écrire fidèlement tout ce que la renommée publie; mais l'historien témoignera en même temps qu'il y est forcé, & qu'il n'ajoute pas foi à ces bruits diffamans. Il rappellera toutes les belles actions des grands hommes, dont on attaque la réputation, pour rendre incroyables les lâchetés dont on voudroit les charger: enfin il prendra toutes les précautions possibles pour sauver l'honneur des hommes illustres, & pour se mettre lui-même à couvert des reproches de médisance & de calomnie. Voilà ce qu'Hérodote a scrupuleusement observé dans le cours de son histoire: or je demande si on peut accuser de malice un auteur qui tient une conduite si prudente & si mesurée.

C'est là néanmoins ce que Plutarque appelle se mettre en embuscade, pour décocher ses traits avec plus d'effet & de sûreté; c'est ce qu'il a voulu désigner, lorsqu'il a dit que certains auteurs lâches & malicieux tournent à l'entour de ceux qu'ils veulent calomnier, qu'ils s'avancent, qu'ensuite ils se retirent dissimulant leurs pensées, & protestant de ne pas croire eux-mêmes ce qu'ils ont le plus à cœur de persuader aux autres. Mais Plutarque ne s'est pas aperçu qu'en interprétant ainsi en mauvaise part les intentions d'Hérodote, & en lui supposant des sentimens bas & lâches, sans en alléguer aucune preuve, il n'observe pas lui-même les règles qu'il vient de prescrire.

Voici l'endroit de l'histoire d'Hérodote qui a donné lieu à Plutarque d'imaginer cette maxime de critique si peu exacte & si propre à induire en erreur. Il a eu en vûe de confondre cet auteur sur ce qu'il dit des Alcmeonides, au sixième livre de son histoire. Hérodote y raconte le bruit qui avoit couru, qu'après la bataille de Marathon on avoit montré un bouclier du haut des murailles d'Athènes comme un signal, qui invitoit l'armée navale des Perses à venir s'emparer de la ville; il dit que le bruit étoit, que les Alcmeonides eux-mêmes avoient montré ce bouclier. Or quoiqu'Hérodote témoigne le grand étonnement que ce discours lui cause; quoiqu'il déclare positivement qu'il n'ajoute aucune foi à cette calomnie; malgré les éloges qu'il donne en cet endroit aux descendans d'Alcméon, pour montrer combien on devoit les croire incapables d'une si lâche trahison, Plutarque l'accuse néanmoins d'avoir pensé que les Alcmeonides étoient coupables. Un moment après il se contredit, & il soutient que le bouclier en question n'a point été montré, & la preuve qu'il en apporte, c'est qu'on n'auroit pas osé le montrer, parce que les Athéniens avoient remporté la victoire, ou qu'on l'auroit montré inutilement, parce que les Perses prirent la fuite, & que, par conséquent, ils ne furent pas à portée de le voir.

Mais Plutarque ne veut pas faire attention au texte d'Hérodote, qui assure que les Perses, vaincus à Marathon, ne firent pas voile d'abord pour retourner en Asie; qu'au contraire ils descendirent avec leurs vaisseaux le long des côtes de l'Attique, & s'avancèrent jusqu'à Phalère, & que de là ils avoient pû voir le signal. Enfin Plutarque, sans aucune espèce de preuve, accuse Hérodote d'avoir imaginé ce faux bruit, pour avoir occasion, dit-il, en le réfutant, de donner les plus grands éloges à la maison des Alcmeonides, & de faire bassement sa cour à Hipponicus descendant d'Alcméon, qui, du temps d'Hérodote, étoit le plus puissant & le plus riche citoyen d'Athènes. C'est ainsi que Plutarque viole lui-même toutes les loix de la critique qu'il vient d'établir, &

qu'il se rend coupable du crime dont il accuse Hérodote.

Après avoir exposé ces caractères par où l'on peut reconnoître si une narration est sincère ou maligne, Plutarque se prépare à en faire l'application à l'histoire d'Hérodote. On sent d'abord qu'une critique fondée sur de si faux principes, ne peut être que fort injuste; mais on sera bien surpris de voir que les prétendus griefs de Plutarque sont la plupart si absurdes & si frivoles, qu'il suffit de les exposer tout simplement, pour en faire sentir la foiblesse & l'injustice: tel est celui par où il commence sa critique. Il accuse Hérodote d'avoir débuté par un trait de méchanceté, contre Io fille d'Inachus; il trouve fort étrange que cet historien raconte d'après les Savans de la Perse & de la Phénicie, comment cette Princesse s'étoit abandonnée à un capitaine de vaisseau Phénicien, & s'étoit fait enlever pour cacher sa grossesse: il se récrie contre l'indécence avec laquelle il parle d'une héroïne, à qui les Barbares ont rendu les honneurs divins, qui a donné son nom à tant de mers, qui est la tige de tant de Rois & de tant de races illustres: il fait entendre qu'Hérodote a imaginé ce conte infame, & qu'il l'a publié sous le nom des Savans de la Phénicie, afin qu'on ne le crût pas l'auteur d'une si grande imposture.

Cette critique est d'autant plus injuste, que dans le récit de l'enlèvement d'Io, Hérodote n'avance rien de lui-même, & qu'il cite les Perses & les Phéniciens pour ses garans. Plutarque soupçonne qu'Hérodote a imaginé ce conte, & qu'il l'a débité malignement sous le nom des Phéniciens: mais quelle preuve en allègue-t-il? Est-il échappé à Hérodote un seul mot qui puisse autoriser ce soupçon? Quand Plutarque voudra rendre Hérodote responsable de tous les propos des divers personnages, qui parlent dans le cours de son histoire, je comprends qu'il lui sera aisé de le reprendre, & qu'il trouvera une abondante matière de critique.

Mais l'endroit de ce récit qui a le plus échoqué Plutarque, c'est celui où Hérodote rapporte le sentiment des Perses touchant l'enlèvement des femmes: *Les Perses*, dit l'historien,

pensent qu'il y a de l'injustice à enlever des femmes, de la folie à venger leur enlèvement, & de la sagesse à n'en tirer aucune vengeance, parce qu'il n'est pas douteux qu'elles n'auroient pas été enlevées, si elles ne l'avoient bien voulu. Plutarque s'attache à montrer la fausseté de ce propos, & il prend Hérodote à partie, comme si c'étoit lui & non les Perses qui en fussent les auteurs : « s'il est constant, dit-il, qu'il n'y a de femmes enlevées que celles qui veulent l'être, disons que les Dieux « ont eu tort de témoigner tant de colère contre les Lacédé- « moniens, en punition de l'outrage commis envers les filles « de Leuctre, & de punir Ajax avec tant de rigueur, pour « avoir insulté Cassandre; car enfin il n'est pas douteux, sui- « vant Hérodote, que ces filles n'ont été outragées que parce « qu'elles l'ont bien voulu : & cependant, continue Plutarque, « Aristomène fut enlevé par les Lacédémoniens; bien long- « temps après, Philopémen, chef des Achéens, a eu le même « sort; & le consul Régulus a été pris au fort de la mêlée « par les Carthaginois. Il seroit difficile de trouver des hommes « plus aguerris, plus forts & plus intrépides, mais cela n'est « pas étonnant; puisque les hommes prennent les Léopards & « les Tigres tout en vie : Hérodote néanmoins jette la faute « sur les femmes enlevées, & fait l'apologie des ravisseurs. » Est-il rien de plus étonnant que le sérieux avec lequel Plutarque réfute ce propos sur l'enlèvement des femmes? a-t-il pu croire qu'Hérodote fût assez simple pour avoir pensé qu'il n'étoit pas possible d'enlever une femme malgré elle? doit-on prendre à la rigueur ces sortes de propositions générales, dont on se sert tous les jours, & qui ne trompent personne, parce qu'on sait qu'elles ne sont vraies que moralement parlant? Ce n'est pas tout : Plutarque joint ici la mauvaise foi à la fureur de la critique; il veut nous persuader qu'Hérodote fait parler les Phéniciens & les Perses d'après ses propres sentimens; mais quelle preuve en apporte-t-il? est-il donc permis d'imputer à un historien tous les sentimens de ceux qu'il fait parler dans son histoire? doit-il être garant de toutes les traditions des peuples qu'il rapporte?

En second lieu, Plutarque accuse Hérodoté d'aimer les barbares, de leur être favorable dans ses récits, de supprimer les faits déshonorans pour les nations étrangères, & de publier au contraire avec malignité tout ce qui est à la honte de sa propre nation : il apporte pour preuve de cette mauvaise disposition de notre historien, un endroit du second livre où Hérodoté dit que Ménélas ayant reçu Hélène des mains de Protée roi d'Égypte, & ayant été comblé par ce Prince d'honneurs & de présens, ne répondit à tant de bienfaits que par la plus noire ingratitude. L'historien raconte, d'après les prêtres Égyptiens, que Ménélas étant retenu dans le port par des vents contraires, prit deux enfans du pays, qu'il immola aux Dieux infernaux, pour obtenir par ce sacrifice les vents qu'il desiroit ; & que s'étant attiré la haine des Égyptiens, par cette action barbare, il avoit été obligé de prendre la fuite vers la Libye.

Plutarque fait observer que si d'un côté Hérodoté est soigneux de publier les méchantes actions des Grecs, il affecte d'un autre côté de passer sous silence celles des Barbares. Il lui fait un crime de n'avoir pas fait mention des cruautés de Busiris à l'égard des étrangers, & des victimes humaines que ce roi d'Égypte avoit coutume d'immoler à ses Dieux ; ensuite il tâche de rendre suspect le trait d'inhumanité qu'Hérodoté attribue à Ménélas ; il voudroit faire croire que cet historien l'a imaginé. « Je ne fais, dit-il, quel est le » prêtre Égyptien qui a si bien instruit Hérodoté ; bien loin » que la mémoire de Ménélas & d'Hélène soit un objet » d'horreur en Égypte, on y conserve au contraire plusieurs » monumens honorables du séjour qu'ils ont fait à la Cour de Protée. »

Il ne faut que jeter les yeux sur le texte d'Hérodoté, pour sentir l'injustice de cette accusation. Hérodoté déclare, en commençant & en finissant le récit du voyage de Ménélas en Égypte, qu'il ne raconte que ce qu'il a entendu dire aux prêtres Égyptiens : il ne paroît pas même ajouter foi à leurs discours, du moins ne lui est-il échappé aucune expression qui

Qui marque cette malveillance envers les Grecs, que Plutarque lui reproche. Or, je demande si un écrivain est censé manquer aux égards qu'il doit à sa patrie, quand il publie les fautes & les crimes que les étrangers attribuent aux gens de sa nation. Les loix de l'histoire n'exigent-elles pas au contraire qu'il rapporte indifféremment les diverses traditions des peuples, & que demeurant dans une exacte impartialité, il écrive le bien & le mal qu'on a dit de sa nation, avec le même défintéressement que s'il s'agissoit d'une nation étrangère?

Peut-on, d'ailleurs, accuser Hérodote de n'être pas zélé pour la gloire de la Grèce? quel autre but cet auteur a-t-il eu en écrivant l'histoire, que de publier les grandes actions des Grecs, & de transmettre à la postérité les victoires signalées qu'ils ont remportées sur les barbares à la journée de Marathon, & à celles de Salamine & de Platée?

Denys d'Halicarnasse, plus juste critique que Plutarque, & meilleur juge du mérite des anciens écrivains, porte un jugement bien différent sur l'histoire & le caractère d'Hérodote. Dans la comparaison qu'il a faite d'Hérodote & de Thucydide, il regarde l'histoire du premier comme le monument le plus glorieux pour la nation Grecque; il admire surtout le plan de ce bel ouvrage, & la prudence de l'historien dans le choix de son sujet. Hérodote, dit-il, ne pouvoit pas choisir un sujet plus agréable pour ses lecteurs, ni plus glorieux pour sa patrie: il débute par l'exposition des injustices & des hostilités que les Barbares commirent contre les Grecs, & il finit par le récit des châtimens qu'ils en reçurent. Il prend le commencement de son histoire dans un temps où les peuples de la Grèce, renfermés chacun dans les bornes de leur pays, & vivant dans l'obscurité, ne songeoient point encore à signaler leur nom par aucune action éclatante dans la guerre; à mesure qu'il avance dans sa narration, il fait connoître les progrès de leur puissance, & il termine son histoire au moment où la Grèce, victorieuse par mer & par terre du plus puissant Prince de l'Univers, est arrivée au comble

de la gloire. Thucydide au contraire, poursuit Denys d'Halicarnasse, n'annonce dès le commencement de son histoire, que des malheurs & des calamités; il dit qu'il va décrire une guerre qui a été la cause de la ruine de plusieurs villes grecques, & qui a fait périr une infinité d'hommes. Il commence sa narration au temps où la Grèce étoit montée au plus haut degré de prospérité; & en finissant, il laisse sa patrie dans un état d'épuisement qui annonce sa prochaine ruine.

Continuant la comparaison de ces deux historiens, le même Critique examine, dans la manière dont ils traitent leurs sujets, quelle est leur disposition à l'égard des événemens qu'ils racontent. Denys d'Halicarnasse rend en cet endroit le témoignage le plus flatteur à l'équité & à la candeur d'Hérodote: bien loin de trouver en lui la secrète envie de médire, & le caractère de méchanceté que Plutarque lui impute, il le propose au contraire comme un modèle de douceur & de bienveillance. Hérodote, dit-il, partage avec sa nation la joie qui naît des heureux succès, & il s'afflige avec elle des pertes & des malheurs qui lui arrivent; bien supérieur en cette partie à Thucydide, dont le style amer & chagrin porte partout des marques du ressentiment qu'il conservoit contre sa patrie, à cause de l'exil auquel elle l'avoit condamné.

Je ne finirois point, si, pour appuyer le témoignage de Denys d'Halicarnasse, je voulois recueillir dans l'histoire d'Hérodote tous les traits particuliers qui prouvent son affection pour la patrie & son zèle pour les intérêts de la Grèce: je n'ai qu'à suivre les critiques de Plutarque, elles ne me fourniront que trop d'occasions d'établir cette vérité.

J'ai dit que Plutarque soupçonnoit Hérodote d'avoir imaginé l'infame sacrifice de Ménélas, & qu'il fonde ce soupçon sur ce qu'il n'est pas vrai-semblable que les prêtres Égyptiens, que cet historien cite pour ses garans, lui aient appris cette anecdote, puisque les monumens honorables de Ménélas & d'Hélène, que l'on conserve en Égypte, montrent que la mémoire de ce Prince & de cette Princesse y est encore en grande vénération.

Je réponds à ce raisonnement de Plutarque, que l'histoire d'Égypte ne fait mention d'aucun monument honorable à la mémoire de Ménélas, & que le seul que nous connoissons d'Hélène, est celui qu'Hérodote a rapporté dans son second livre. Cet historien dit qu'on voyoit encore de son temps, dans l'enclos où étoit le temple de Protée, un autre temple, ou une chapelle dédiée à *Vénus étrangère*; & qu'il conjecture que ce temple avoit été érigé en l'honneur d'Hélène, parce qu'il a entendu dire que cette Princesse avoit été à la Cour de Protée, & parce qu'il n'y a point d'autre temple en Égypte qui porte le nom de *Vénus étrangère*. Si Plutarque avoit eu connoissance de quelques autres monumens, il auroit dû les produire pour justifier sa critique; & une preuve bien certaine qu'il n'en connoissoit pas, c'est qu'il n'en a point produit. Or, le monument d'Hélène rapporté par Hérodote, n'est pas incompatible avec la tradition des prêtres Égyptiens; car quand même il seroit vrai que Ménélas se fût rendu coupable d'une action aussi barbare que celle dont ces Prêtres l'ont accusé, étoit-ce une raison qui dût empêcher Protée de consacrer un temple à la mémoire d'une Princesse qu'il avoit retirée des mains de son ravisseur, qui avoit fait un long séjour en Égypte, & à la beauté de laquelle il n'avoit peut-être pas été lui-même insensible? c'est l'idée que fait naturellement naître le culte de *Vénus étrangère*, établi dans le temple de Protée.

La prétendue affectation dont Plutarque accuse Hérodote, d'avoir passé sous silence les cruautés de Busiris, n'est pas mieux fondée. Lorsqu'Hérodote a entrepris de donner la suite des rois d'Égypte, il n'a cru devoir la commencer qu'à Sésostris; l'obscurité répandue sur des temps plus reculés l'a empêché d'y remonter. L'histoire du règne de Busiris, antérieur de plusieurs années à celui de Sésostris, n'entroit donc pas naturellement dans le plan d'Hérodote; ainsi le silence de l'historien n'a rien d'affecté: mais supposé même qu'Hérodote eût eu occasion de parler de la méchanceté & de la barbarie de ce Prince, pourroit-on envisager le silence qu'il

auroit gardé sur ce point, comme une preuve d'amour pour les Barbares? n'a-t-on pas d'ailleurs assez de témoignages de l'impartialité de cet historien? & sans en aller chercher plus loin que dans l'histoire des rois d'Égypte, dont il est ici question, la manière dont il a relevé l'impiété & la dureté du gouvernement de Chéops & de Chéphren, ne montre-t-elle pas qu'il n'est pas moins porté à blâmer les vices des Égyptiens, qu'à louer leurs vertus?

Plutarque apporte pour seconde preuve de la mauvaise disposition d'Hérodote à l'égard de sa patrie, & de son amour pour les Barbares, les recherches que cet historien a faites sur l'origine du culte des Dieux dans la Grèce. Il lui fait un crime d'avoir dit que les Grecs ont reçu des Égyptiens la connoissance des douze Dieux, que les mystères de Cérés ont été apportés d'Égypte par les filles de Danaüs; que Mélampe a appris des compagnons de Cadmus le nom de Bacchus, & qu'ensuite il a enseigné aux Grecs les cérémonies qu'on observoit en Égypte dans la célébration des mystères de ce Dieu. Il est à remarquer que Plutarque ne conteste pas la vérité de ces faits, & que s'il paroît en douter, il ne produit du moins aucun témoignage contraire. Quel est donc le crime d'Hérodote? le voici: c'est d'avoir dit que les Grecs n'ont été que les disciples & les imitateurs des Barbares, en ce qui concerne le culte des Dieux. Suivant l'idée de Plutarque, Hérodote auroit dû, en bon citoyen, ou faire honneur à sa patrie de l'établissement de la Religion, ou ne pas rechercher avec tant de soin, de qui, en quel temps, & comment les Grecs ont appris à connoître les Dieux, & à qui ils sont redevables de l'institution de leurs fêtes & de leurs mystères. Les savantes recherches & les réflexions sentées que l'historien a faites à ce sujet, sont regardées par le Critique, non seulement comme un vain étalage d'érudition, mais comme un témoignage manifeste de son estime & de son penchant pour les Barbares, & de son mépris pour les Grecs.

Mais Hérodote pouvoit-il se dispenser de faire ces recherches? considérons le plan de son histoire; qu'est-ce que cet

auteur s'est proposé, sinon de remonter à l'origine des nations, autant que l'obscurité des temps a pû le lui permettre, de fixer le temps & les circonstances de l'établissement des différens usages, & de marquer, autant qu'il étoit possible, le commencement & les progrès des connoissances humaines, par rapport aux objets les plus importans de la société, tels que sont la Religion, les Arts & les Sciences? C'est cet esprit de recherches, & la sagacité admirable avec laquelle Hérodote a pénétré dans les antiquités de toutes les nations connues, qui ont rendu son histoire si précieuse à la postérité, & si digne de l'estime de tous les Savans. Or, je demande si ayant recherché les antiquités des Egyptiens, des Scythes, des peuples de l'Asie & de l'Afrique, il pouvoit raisonnablement nous laisser ignorer celles des Grecs. Mais s'il étoit obligé par le plan de son ouvrage de les rapporter, a-t-il dû altérer la vérité de l'histoire, pour ne rien dire de désobligeant de sa propre nation? Falloit-il, contre toute vrai-semblance, représenter les Grecs comme le plus ancien peuple de l'Univers, qui bien loin d'avoir adopté aucune cérémonie religieuse, ni aucune coutume étrangère, avoit au contraire servi de modèle à toutes les autres nations?

C'est cependant à cette alternative qu'Hérodote se seroit vu réduit en suivant les idées de Plutarque: ou il auroit gardé, sur les antiquités de son pays, un silence absolument contraire au plan de son histoire, ou s'il avoit pris le parti d'en parler, il auroit fait un faux éloge de la Grèce. Mais Hérodote ne connoissant de gloire désirable que celle qui est fondée sur la vérité, & persuadé que l'honneur de la Grèce n'étoit point intéressé à cacher l'origine de ses usages, a pris une route toute opposée à celle que Plutarque lui auroit prescrite.

Après avoir établi une vérité constante chez tous les anciens auteurs, savoir, que les Pélasgues, dans le sein desquels les Hellènes se sont formés, ne connoissoient pas l'idolatrie, il a cru qu'il étoit naturel de rechercher d'où ce culte étoit venu, & par qui il avoit été introduit dans la Grèce. Frappé ensuite de la parfaite ressemblance qu'il avoit remarquée entre

les cérémonies Grecques & Egyptiennes, il n'a pû s'empêcher de dire, que la nation Grecque, plus récente que l'Egyptienne, & même considérablement augmentée par les colonies d'Egypte, avoit reçu de celle-ci les fêtes & les mystères qui leur étoient communs. Voilà ce que Plutarque appelle un trait de méchanceté & une marque de mépris pour la Grèce.

Mais l'indignation de ce Critique augmente à la vûe des observations qu'Hérodote a faites sur la nouveauté du culte d'Hercule, de Pan & de Bacchus; il traite cet historien d'impie & de blasphémateur, pour avoir osé dire qu'il y avoit eu plusieurs Hercules, que l'Hercule Egyptien n'étoit que de la seconde classe des Dieux, qu'ainsi il n'étoit pas éternel, & que l'Hercule Béotien étant fils d'Amphitryon, & ayant vieilli dans la condition humaine aussi-bien que Dionysus fils de Sémèle, ne devoit pas être honoré du même culte que les Dieux immortels, qu'il ne falloit pas lui offrir des sacrifices, & que c'étoit assez de lui faire des libations comme à un Héros.

« C'est ainsi, s'écrie Plutarque, que sans avoir d'autres fondemens que les fables & les vains raisonnemens des Egyptiens, Hérodote renverse ce qu'il y a de plus sacré dans la religion des Grecs: mais, non content d'avoir dégradé Hercule & de l'avoir réduit à la condition des Héros, il le bannit de la Grèce, & il le relègue en Assyrie par une généalogie imaginaire, le faisant descendre de Persée, qu'il a dit ailleurs être Assyrien d'origine; & cependant, ajoute Plutarque, les poètes & les Savans de l'antiquité, Homère, Hésiode, Archiloque, Pisandre, Stésichore, Alcman, Pindare, n'ont nulle part fait mention d'un Hercule Egyptien ou Phénicien, ils n'ont connu que notre seul Hercule, c'est-à-dire, le Béotien ou l'Argien. »

Quand les plaintes & les déclamations de Plutarque ne seront accompagnées d'aucune preuve, je croirai pouvoir me dispenser d'y répondre; & comme le silence des anciens poètes est l'unique raison qu'il oppose à la pluralité des Hercules établie par Hérodote, je me contenterai de montrer

que cette raison n'est d'aucun poids contre les observations de notre historien. L'objet des anciens poètes n'étoit pas de rechercher d'où le culte des Dieux avoit été apporté dans la Grèce; il étoit, au contraire, de leur intérêt de persuader aux Grecs que les Dieux étoient nés dans leur pays, ou du moins qu'ils étoient la première nation à qui les Dieux s'étoient manifestés, & qu'ils avoient honorée de leur présence & de leur protection. Un système de théogonie qui représentoit la Grèce comme le berceau des Dieux & comme le lieu de leur résidence ordinaire, étoit en même temps, & le plus flatteur pour la nation Grecque, & le plus favorable à la poésie; les anciens poètes en connoissoient trop les avantages, pour ne pas chercher à l'établir: c'est dans cette vûe qu'Homère & Hésiode, qu'on croit avoir été les premiers qui donnèrent des noms aux Dieux, & qui en déterminèrent le rang, les fonctions & les attributs, ont pris ces noms dans la langue Grecque. ont fait naître les Dieux dans la Grèce même, & ont éloigné avec soin toute idée de culte venu des pays étrangers. Si les anciens Hellènes ont reçu des Barbares quelque cérémonie religieuse, ou la connoissance de quelque Divinité, les poètes ont aussi-tôt imaginé tant de fables pour en déguiser l'origine, qu'il n'étoit plus possible quelque temps après de la reconnoître. Il n'est donc pas étonnant qu'ils n'aient fait mention que du seul Hercule Béotien ou Argien; la qualité de poètes les dispensoit d'ailleurs des recherches savantes, & les autorisoit à flatter, aux dépens de la vérité, la nation à laquelle ils avoient envie de plaire.

Mais il n'en étoit pas de même d'Hérodote: le devoir d'historien l'obligeoit à dire la vérité; il devoit une égale justice à toutes les nations dont il rapportoit les antiquités. Comme il avoit appris dans ses voyages d'Égypte & de Phénicie que le culte d'Hercule étoit établi dans ces contrées bien long-temps avant qu'il fût connu dans la Grèce, il ne pouvoit se dispenser de raconter ce qu'il avoit vû & entendu. Ayant ensuite comparé les diverses histoires d'Hercule suivant les traditions des Égyptiens, des Phéniciens & des Grecs,

il reconnut que le culte de ce Dieu étoit, à peu près, le même chez toutes ces nations, & que, s'il n'avoit été reçu en Grèce que depuis Hercule fils d'Amphitryon, c'est parce qu'il n'étoit pas venu plutôt à la connoissance des Grecs.

Au reste je n'entreprendrai pas de justifier les sentimens d'Hérodote sur la divinité : il paroît, par le discours qu'il a mis dans la bouche de Solon, qu'il s'en étoit formé une idée fort étrange. Comme Crésus témoignoit beaucoup d'indignation de ce que Solon ne le mettoit pas au nombre des hommes heureux, ce sage qui avoit pour maxime de ne prononcer sur le bonheur des mortels qu'après leur mort, répondit en ces termes : Seigneur, la question que vous me faites sur votre propre bonheur & sur le sort des hommes en général est d'autant plus embarrassante, que je fais que tout ce qu'on appelle divinité est un être envieux, & qui se plaît dans le trouble : ὦ Κρόισε, ὀπιτάμενόν με τὸ θεῖον πάντων ἐὼν φθονερόν τε καὶ ταρχῶδες ἐπιειχτάς ἀνθρώπων περὶ πραγμάτων.

Plutarque a relevé ces paroles & les a regardées, non seulement comme un outrage fait à la divinité, mais encore comme une preuve de la malice d'Hérodote. Cet historien, dit-il, n'a pas osé déclarer en son nom ce qu'il pensoit des Dieux ; mais en prêtant ses propres sentimens à Solon, il a trouvé le secret de joindre la calomnie au blasphème, & de satisfaire le penchant qu'il a à la méchanceté, en déshonorant un des sept sages de la Grèce.

Je tombe d'accord avec Plutarque qu'Hérodote a déclaré ses propres sentimens par la bouche de Solon ; ce qui me le persuade, c'est que je retrouve les mêmes expressions dans la lettre qu'Amasis écrit à Polycrate. Le roi d'Égypte dit par cette lettre au tyran de Samos, qu'il est fâché de le voir dans une prospérité si continuelle, parce que sachant que les Dieux sont envieux, il craint qu'ils ne l'accablent tout à coup par les plus grands malheurs, & ne terminent sa vie par la catastrophe la plus tragique. Quoi qu'il en soit, Plutarque ne me persuadera pas cependant que l'intention d'Hérodote fût de

de

de ternir la réputation de Solon, en lui prêtant une opinion impie. Le discours de Solon est d'ailleurs rempli de si grandes maximes & d'une si haute sagesse, qu'il n'y a nulle apparence qu'Hérodote ait eu le malicieux dessein de faire tenir à ce sage, un propos indigne de son caractère.

Je ne veux d'autre témoignage de la droiture des intentions de notre historien, que celui de Plutarque même; voici comment il s'explique sur ce fameux discours dans la vie de Solon. « Quelques auteurs, dit-il, rejettent l'entrevue de Solon avec Crésus, comme un événement démontré impossible par la chronologie; mais je ne crois pas cependant devoir passer sous silence un si beau discours attesté par tant d'auteurs, & (qui plus est) un discours si convenable au caractère de Solon, & si digne de la sagesse & de la grandeur d'ame de ce philosophe » : λόγον οὕτω ἀρέποντα τῷ Σόλωνος ἥθει καὶ τῆς ἐκείνου μεγαλοφροσύνης καὶ σοφίας ἄξιον οὐ μοι δοκῶ ἀρνησέσθαι. « Non, je ne crois pas, continue-t-il, devoir cette déférence aux canons chronologiques, que plusieurs Savans ont tâché jusqu'aujourd'hui de rectifier, sans pouvoir s'accorder entre eux, & sans lever les contradictions qu'ils impliquent avec l'histoire. »

C'est ainsi que Plutarque a parlé, lorsqu'exempt de passion il ne songeoit point à critiquer Hérodote; il n'a rien vu alors dans le discours en question que de convenable au caractère de Solon, & il s'est fait un devoir de le rapporter, comme le monument le plus glorieux à la mémoire de ce sage.

Mais la maxime que Plutarque a regardée comme impie, soit par humeur, soit par superstition, & que nous jugeons telle aujourd'hui par de meilleurs principes, est-elle en effet si condamnable dans la bouche d'un sage du paganisme? Transportons-nous au temps d'Hérodote, & examinons quelle idée on attachoit alors au mot *θεῖον* : ce terme n'avoit pas une signification aussi étendue que celle que nous donnons aujourd'hui au mot *Dieu*. Il ne signifioit pas l'Etre suprême, l'Etre souverainement parfait, l'Auteur de la Nature : *θεῖον* n'étoit

autre chose, dans le langage des payens, qu'une Intelligence supérieure, tout aussi portée à faire le mal physique des créatures, qu'à procurer leur bien; c'étoit une cause invisible des évènements imprévus & inévitables; c'étoit le Destin qui préside au sort des mortels. Cette divinité ne devoit, ce semble, son existence qu'à l'embarras où étoient les Grecs d'assigner une cause aux malheurs dans lesquels les hommes se précipitent involontairement, & que toute la prudence humaine ne sauroit quelquefois ni prévoir, ni éviter. Or, une divinité de cette espèce ne pouvoit-elle pas être appelée envieuse & turbulente sans impiété? l'idée qu'Hérodote s'en étoit formée, étoit le fruit de l'expérience & des réflexions qu'il avoit faites sur les vicissitudes de la vie. Au reste, cette doctrine ne lui étoit pas particulière: les Poètes tragiques étoient dans les mêmes principes; on ne voit dans leurs pièces que des héros accablés par des malheurs qu'ils ne se sont pas attirés par leurs fautes. Le théâtre des Grecs ne retentissoit que des cris de ces infortunés, qui se plaignoient des caprices du sort, & qui vomissoient les imprécations les plus horribles contre les Dieux mêmes, qu'ils regardoient comme les auteurs de leurs maux. Aussi ne voit-on pas que les contemporains d'Hérodote aient été scandalisés de cette maxime. Plutarque est même le seul des écrivains postérieurs qui l'ait relevée, & il entre tant d'aigreur dans le ton de sa critique, qu'on sent bien que la passion y a plus de part que le zèle pour les Dieux & la Religion.

Hérodote ne s'est pas contenté, si nous en croyons Plutarque, de renverser les autels de la Grèce; il a tâché encore de la dépouiller de ses plus beaux ornemens: jusqu'à cet historien, la Grèce avoit joui de la gloire d'avoir produit les sept Sages si renommés dans l'antiquité; mais Hérodote lui a enlevé Thalès d'un trait de plume, en disant que les ancêtres de ce philosophe étoient originaires de Phénicie. Ayant eu occasion de parler de Pittacus, il s'est bien gardé, ajoute Plutarque, de raconter le beau fait d'armes de ce philosophe contre Phrynon, général des Athéniens, & de

faire mention de la récompense qu'il demanda aux habitans de Mitylène. On sait que Pittacus s'étant engagé dans un combat particulier contre Phrynon, qui étoit vigoureux & de grande taille, l'enveloppa d'un filet & le tua; & qu'ayant jetté son dard, il ne demanda pour toute récompense aux Mitylénéens, qu'un champ de la même étendue en quarré que l'espace que son trait avoit parcouru. Au lieu de raconter une si belle action, Hérodote rapporte comment le poëte Alcée jetta ses armes, & prit la fuite dans une bataille. Plutarque observe là-dessus qu'en omettant ainsi les faits honorables pour les Grecs, & en publiant avec soin ceux qui sont à leur honte, Hérodote a vérifié le proverbe, qui dit que l'envie & la joie qu'on a du mal d'autrui proviennent de la même tige.

Cette critique me paroît si absurde, que je ne daignerois pas y répondre, si je ne m'étois fait un devoir de donner une réfutation complète du traité de Plutarque. En disant que les ancêtres de Thalès étoient sortis de la Phénicie, Hérodote n'a prétendu en aucune sorte priver la Grèce de l'un de ses Sages: quel tort en effet la remarque de l'historien sur l'origine de Thalès fait-elle à la Grèce? quoiqu'issu d'ancêtres Phéniciens, Thalès en est-il moins Grec de naissance? en a-t-il moins été élevé & nourri à Milet? Hérodote nous dit-il que Thalès ait puisé ailleurs que dans le sein de la Grèce même, la sagesse & les lumières qui l'ont élevé au rang des Sages? Car enfin, si un pays tire quelque lustre des grands hommes qu'il a produits, c'est moins à raison de la naissance qu'il leur a donnée, qu'à cause de l'excellente éducation par laquelle il les a formés aux sciences & à la vertu.

Pour ce qui regarde l'action de valeur de Pittacus, dont Hérodote n'a pas fait mention, je dis 1.° qu'il a pû se faire que cet historien l'ait ignorée; 2.° quand même il l'auroit eüe présente à l'esprit, il n'étoit pas obligé de la rapporter. L'objet d'Hérodote n'étoit pas de décrire en détail la longue guerre que les Athéniens firent aux Mitylénéens, c'est

pour cette raison qu'il s'est contenté de dire en peu de mots, que cette guerre a été accompagnée d'événemens très-singuliers. 3.^o Ayant jugé à propos d'omettre l'action de Pittacus, il a pû prendre ce parti par tout autre motif que celui que Plutarque lui suppose; il fait même être aussi aveuglé par la fureur de critiquer que l'étoit Plutarque, pour imaginer que l'envie ait été le motif de ce silence. Quel historien fut jamais plus éloigné d'un sentiment si bas, & qui fut jamais plus attentif qu'Hérodote à relever les belles actions des particuliers Grecs, lorsque son sujet le demandoit? je n'en veux d'autre témoignage que le récit des batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Après avoir donné à la Grèce en général les éloges qu'elle avoit justement mérités, Hérodote y raconte les belles actions de ceux qui se sont le plus distingués; il y porte même l'attention jusqu'à nommer ceux qui au jugement des combattans, avoient remporté le prix de la valeur.

Mais ce qui prouve, suivant Plutarque, qu'Hérodote est mal-intentionné pour les Grecs, c'est que dans le même endroit où il omet le fait d'armes de Pittacus, il publie la fuite du poëte Alcée.

Cette remarque auroit quelque apparence de raison, s'il étoit vrai que la fuite d'Alcée eût été une anecdote inconnue à la plupart des Grecs, & qu'Hérodote fût le premier qui l'eût publiée; mais l'historien dit que les Athéniens vainqueurs suspendirent les armes d'Alcée dans le temple de Minerve, à Sigée, comme un monument de sa fuite, & que le poëte lui-même avoit composé une pièce de vers intitulée *ἐς Μιτταλίαν*, qu'il avoit adressée à Ménalippe son ami, dans laquelle il racontoit son accident, & plaisantoit apparemment sur sa peur. On voit par ces circonstances, que la malignité n'a eu aucune part au récit d'Hérodote, & que la seule raison qui l'ait engagé à transmettre ce fait à la postérité, c'est que l'idée d'un poëte, qui loin d'être honteux de sa lâcheté, la publie au contraire dans ses vers, & en fait une matière de plaisanterie, lui a paru singulière, & propre à amuser ses

lecteurs. Hérodote n'est en cela pas plus coupable que le seroit un historien Romain, qui parlant de la bataille de Philippes, diroit que c'est dans cette action qu'Horace jetta son bouclier, & prit la fuite : accuseroit-on cet écrivain de se plaire à publier les mauvaises actions de ses concitoyens, & d'être mal-intentionné envers sa patrie ?

La critique de Plutarque la mieux fondée en apparence, est celle qui regarde les motifs qui engagèrent les Lacédémoniens & les Corinthiens à entreprendre l'expédition contre Polycrate, dont il est parlé au troisième livre d'Hérodote : il s'agissoit de faire rentrer dans Samos un assez grand nombre de citoyens, que le Tyran en avoit chassés, parce qu'ils portoient le joug fort impatiemment, & qu'il y avoit lieu de craindre qu'ils ne se révoltassent. Hérodote dit que les Samiens & les Lacédémoniens ne sont pas d'accord sur les motifs de cette guerre : les Samiens, dit-il, prétendent que la reconnaissance des secours qu'ils avoient donnés à Lacédémone contre Messène, fut l'unique raison qui engagea les Lacédémoniens à prendre la défense des citoyens exilés, contre le Tyran.

Les Lacédémoniens disent au contraire, suivant Hérodote, que leur projet n'étoit pas tant de chasser Polycrate, & de rendre la liberté à Samos, que de punir les Samiens, qui avoient enlevé un grand cratère d'airain, que leur République envoyoit à Crésus, & leur avoient pris une cotte d'armes de lin, d'un ouvrage admirable, présent qu'Amasis roi d'Égypte envoyoit à Lacédémone. « On fait cependant, dit Plutarque, qu'il n'y eut jamais de peuple plus avide de gloire, ni plus « ennemi de la tyrannie que celui de Sparte : n'est-ce pas ce « peuple, s'écrie-t-il, qui chassa les Pisistratides d'Athènes, « & les Cypselides de Corinthe & d'Ambracie ; qui délivra « Sicyone de la tyrannie d'Æschine, & la ville de Thasus de « celle de Symmaque ; qui affranchit les Phocéens du joug « d'Aulis, & les Thessaliens de celui d'Angèle & d'Aristomède ? « Qu'Hérodote nous dise pour quel autre cratère, & pour « quelle autre cotte d'armes les Lacédémoniens formèrent »

» toutes ces glorieuses entreprises. Selon Hérodote, les Lacé-
» démoniens ont été tout à la fois & les plus méchans & les
» plus insensés de tous les hommes; si pouvant alléguer le
» prétexte le plus juste & le plus honnête, ils ont mieux aimé
» avouer qu'ils n'ont voulu opprimer les Samiens, déjà assez
» malheureux par eux-mêmes, que pour se venger d'une petite
» injure, & pour satisfaire un ressentiment indigne de la gran-
» deur d'ame qu'ils avoient fait paroître jusqu'alors.

» Mais ce n'est pas assez pour cet historien, ajoute Plutar-
» que, d'avoir prêté des sentimens si lâches aux Lacédémoniens,
» il va prendre la ville de Corinthe, qui en cet endroit ne se
» trouvoit pas sur son chemin, pour l'impliquer dans ses calom-
» nies: il trouve le moyen de la faire entrer dans sa narration, &
» de l'associer à cette guerre, par un motif aussi honteux & aussi
» peu vrai-semblable que celui qu'il vient d'attribuer aux Lacédé-
» moniens. Les Corinthiens, dit Hérodote, prirent part avec
» beaucoup d'ardeur à cette expédition; ils voulurent se venger
» d'un outrage que les Samiens leur avoient fait quelques années
» auparavant: voici quel est cet outrage. Périandre, tyran de
» Corinthe, avoit envoyé à Alyatte, roi de Lydie, 300 jeunes
» garçons des premières familles de Corcyre, pour en faire
» des Eunuques. Comme ceux-ci furent descendus à Samos,
» les habitans leur conseillèrent de se réfugier dans le temple
» de Diane: ensuite leur ayant fourni pendant long-temps les
» alimens nécessaires, ils les sauvèrent de cette sorte des mains
» de leurs conducteurs. Voilà ce que l'historien appelle une
» insulte de la part des Samiens envers les Corinthiens; &
» c'est pour cela que ceux-ci excitèrent les Lacédémoniens à
» faire la guerre aux Samiens, à qui on ne pouvoit reprocher
» autre chose, que d'avoir été les bienfaiteurs de 300 jeunes
» Grecs. En mettant une infamie de cette espèce sur le compte
» de la ville de Corinthe, Hérodote la représente beaucoup
» plus odieuse & plus lâche que ne l'étoit son Tyran. Périandre
» se vengeoit des Corcyréens, qui avoient tué son fils; mais
» quelle raison les Corinthiens avoient-ils de punir les Samiens?
» étoit-ce pour avoir mis obstacle à la cruauté du Tyran? est-il

vrai-semblable qu'ils eussent conservé pendant trois généra-
 tions entières un tel ressentiment contre les Samiens, &
 qu'après avoir gémi si long-temps sous le joug de Périandre,
 ils eussent voulu entreprendre de venger les querelles; eux
 qui après s'être affranchis de la tyrannie, ne cessèrent d'en
 abolir les monumens, & ne voulurent pas qu'il en restât le
 moindre vestige? Voilà quelle est l'offense des Samiens envers
 les Corinthiens: voyons maintenant quelle est la vengeance
 des Corinthiens contre les Samiens. Si les Corinthiens, dit
 Plutarque, étoient véritablement en colère contre les Samiens,
 ils ne devoient pas exciter les Lacédémoniens à faire la guerre
 à Polycrate; ils devoient au contraire les en détourner, afin
 que la tyrannie subsistant dans Samos, les Samiens demeu-
 rassent esclaves, & ne pussent jamais recouvrer leur liberté.»

Plutarque ajoute encore un raisonnement, qu'il regarde
 comme le plus propre à confondre Hérodote; «pourquoi,
 dit-il, les Corinthiens étoient-ils irrités contre les Samiens,
 qui à la vérité ont bien voulu, mais n'ont pas pû sauver
 les enfans des Corcyréens, & n'ont-ils fait aucun reproche
 aux Cnidiens, qui les ont sauvés effectivement, & les ont
 transportés de Samos à Corcyre. Aussi ne voit-on pas que
 les Corcyréens aient rien fait d'extraordinaire pour marquer
 leur reconnoissance aux Samiens, mais ils ont accordé des
 honneurs & des immunités aux Cnidiens, par des decrets
 qui subsistent encore chez eux: ce furent en effet les
 Cnidiens qui vinrent à Samos avec une flotte, qui chas-
 sèrent du Temple les gardes de Périandre, qui firent monter
 les 300 jeunes Corcyréens sur leurs vaisseaux, & qui les
 ramenèrent à Corcyre. Ce fait est attesté par Anténor de
 Crète, & par Dionysus de Chalcide, dans son ouvrage sur
 les fondations des villes.»

C'est ainsi que Plutarque triomphe, lorsqu'il croit avoir
 trouvé Hérodote en défaut; mais j'ai plusieurs choses à dire
 pour la justification de notre historien. J'observe 1.^o qu'Hé-
 rodote est bien persuadé que le véritable motif de cette
 expédition étoit de rendre la liberté à l'île de Samos;

Plutarque même en convient, & il lui rend cette justice. 2.^o Lorsqu'il dit que les Lacédémoniens se déterminèrent à la guerre par un motif de vengeance, il n'avance pas cela de lui-même, mais il rapporte seulement ce que les Lacédémoniens disoient encore de son temps, *ὡς λέγουσι Λακεδαιμόνιοι*. 3.^o Lorsqu'il dit, d'après les Lacédémoniens, que la vengeance fut le prétexte de cette guerre, il s'exprime de manière qu'il ne donne pas l'exclusion au projet de chasser le tyran Polycrate; voici ses propres paroles: *ὡς δὲ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, ἔγωγε τιμωρῆσαι δεδομένοι Σαμίοισι ἐστρατεύοντο, ὡς πίνασθαι βουλόμενοι τοῦ κρηττέρος τῆς ἀρπαγῆς, &c.* c'est-à-dire que si les Lacédémoniens entreprirent cette expédition, ce ne fut pas tant pour accorder aux Samiens l'effet de leur demande, que pour les punir de l'enlèvement du cratère & de la cotte d'armes. Nous voyons par ces paroles, que suivant les Lacédémoniens mêmes, le dessein de secourir les Samiens avoit eu quelque part à leur détermination. 4.^o Après qu'Hérodote a dit que les Corinthiens prirent les armes pour punir les Samiens de ce qu'ils avoient sauvé les 300 jeunes Corcyréens, sentant bien que ce prétexte tout seul n'étoit pas vrai-semblable, il en ajoûte aussi-tôt un autre, en disant que si la haine que les Corinthiens ont eue de tout temps contre les Corcyréens n'eût pas subsisté même après la mort de Périandre, ils n'auroient pas fait la guerre aux Samiens pour la raison qu'il vient de dire. Mais cette haine, dit-il, a commencé de régner entre eux depuis la fondation de la colonie de Corcyre, & elle subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force; & c'est pour cette raison; ajoûte-t-il, que les Corinthiens conservoient un ressentiment très-vif contre les Samiens.

Plutarque n'a pas jugé à propos de rapporter cette raison, elle pouvoit cependant servir de prétexte à la vengeance des Corinthiens, & donner une apparence de vérité aux motifs qu'Hérodote leur attribue. Mais on m'objectera peut-être ce que Plutarque a déjà remarqué; si les Corinthiens, dirait-on, étoient irrités contre les Samiens, loin de porter les
Lacédémoniens

Lacédémoniens à leur faire la guerre, ils devoient au contraire les en détourner; parce qu'ils ne pouvoient pas punir les Samiens plus efficacement qu'en les laissant dans la servitude & l'oppression où les tenoit Polycrate.

Je réponds que leur haine étoit peut-être telle qu'ils voulurent se venger par eux-mêmes, que la perte de la liberté ne leur paroïssoit peut-être pas un châtiment assez rigoureux, & que d'ailleurs on ne peut pas répondre de toutes les imaginations & les fureurs qu'inspire le desir de la vengeance.

Quoi qu'il en soit, je ne conviendrai jamais qu'Hérodote ait imaginé ces prétextes, & les ait faussement attribués aux Lacédémoniens & aux Corinthiens, dans la vûe de diffamer ces peuples, & pour satisfaire le prétendu penchant qu'il avoit à calomnier & à médire. On n'imagine pas qu'un écrivain qui a passé toute sa vie à faire des voyages & des recherches pour la composition d'un ouvrage aussi considérable que l'est l'histoire d'Hérodote, & qui dans ses travaux n'a été vraisemblablement soutenu que par l'espérance de s'acquérir une grande réputation, ait voulu en perdre le fruit pour goûter la froide satisfaction de médire de ceux-mêmes dont il vouloit gagner l'estime, & mériter l'approbation. En écrivant, Hérodote a eu sans doute plus en vûe de plaire à ses contemporains qu'à la postérité; & comment auroit-il pû espérer d'y réussir, s'il avoit pris à tâche de déchirer la réputation de tous les peuples de la Grèce? La lecture publique qu'il a faite de son ouvrage, dans l'Opisthodôme des jeux olympiques, en présence de tous les savans de la Grèce, nous répond de la sincérité de ses vûes, & de la droiture de ses intentions; & les applaudissemens qu'il y reçut, sont un témoignage évident de la satisfaction des peuples, & montrent assez que les personnages les plus éclairés, n'ont point remarqué dans ses écrits ce caractère de méchanceté que notre Censeur y trouve.



E C L A I R C I S S E M E N S
S U R L A V I E E T S U R L E S V O Y A G E S
D E
P Y T H E A S D E M A R S E I L L E.

Par M. DE BOUGAINVILLE.

Assemblée
publique du
15 Novemb.
1746.

L'OBJET de ces recherches est d'éclaircir l'histoire peu connue d'un homme fameux, & de substituer une idée plus juste aux idées absolument fausses ou imparfaites qu'on a jusqu'à présent données de lui. Ce qui le regarde ne peut nous être indifférent. Citoyen d'une ville la plus célèbre des Gaules, & qui, rivale en même temps d'Athènes & de Carthage, doit moins sa célébrité à une puissance soutenue pendant plusieurs siècles, à un commerce étendu & florissant, à l'alliance des Romains, qu'à la sagesse de ses loix, à la probité de ses habitans, à leur amour pour les sciences & pour les arts, Pythéas est un des plus anciens écrivains que nous connoissions dans nos contrées, & peut-être même dans tout l'Occident. Habile astronome, ingénieux physicien, géographe exact, hardi navigateur, il rendit ses talens utiles à sa patrie : ses voyages, en frayant de nouvelles routes au commerce, ont enrichi l'histoire naturelle, & contribué à perfectionner la connoissance du globe terrestre.

Cependant Polybe, un des plus judicieux Critiques de l'antiquité, & Strabon qui renchérit sur Polybe en le citant, accablent Pythéas de reproches. Si nous les en croyons, c'est un voyageur infidèle, qui n'a débité que des mensonges : ses observations sont peu exactes; ses ouvrages n'offrent qu'un tissu de fictions, & les écrivains qui en ont fait quelque cas sont inexcusables. Bayle souscrit à ce jugement rigoureux, & quoiqu'il reconnoisse que Pythéas a dit vrai quelquefois, il l'accuse d'avoir étrangement abusé du privilège des voyageurs.

Strabo, l. 11,
302.

Diction. crit.
art. de Pythéas,
2. 111.

D'un autre côté Pythéas a eu dans tous les temps des partisans illustres & de zélés défenseurs. Ératosthène l'avoit pris pour guide, dans la partie de son ouvrage qui regardoit le nord & l'occident de l'Europe. Au suffrage de ce grand homme, dont le génie étoit aussi vaste que l'érudition, se joignit celui d'Hipparque, qui dans un nouveau corps de géographie, publié trente-quatre ans après la mort d'Ératosthène, adopta la plupart des déterminations de latitude données par Pythéas. Dans le siècle passé, Gassendi prit hautement sa défense, à la sollicitation de M. de Péiresk : mais outre qu'il s'est trompé sur quelques points considérables, comme sur le temps auquel a vécu celui qu'il entreprend de justifier, je n'ai trouvé suffisantes ni son apologie, quoiqu'assez longue, ni celle d'Olaus Rudbecks, qui dans son *Atlantique* a pris avec chaleur le parti de Pythéas. Les savans auteurs de l'histoire littéraire de France se sont contentés de recueillir d'une part les reproches que lui ont faits Polybe & Strabon, & de nommer de l'autre ses partisans, soit anciens, soit modernes, sans prononcer de jugement. Les conjectures de Gassendi qu'ils rapportent auroient pû devenir entre leurs mains des preuves, s'ils les eussent approfondies ; à ces preuves ils eussent pû joindre de nouveaux raisonnemens, peut-être aussi décisifs : essayons d'y suppléer. Un exposé simple de ce qui nous reste des opinions philosophiques de Pythéas, de ses observations, du motif & de l'objet de ses voyages, nous mettra en droit de décider s'il est un imposteur, ou si nous devons le placer dans la liste des Gamas, des Colombes, des Magellans ; espèce de conquérans plus dignes de vivre dans la mémoire des hommes, que les Sésostris & les Alexandres.

Pythéas étoit de Marseille. Les Savans ne s'accordent point sur le temps auquel il a vécu. Vossius & le P. Hardouin le placent sous le règne de Ptolémée Philadelphe, qui monta sur le trône l'an 284 avant l'Ère chrétienne. Gassendi & M. Sarnfon trompés par un passage de Polybe, dont ils n'ont pas bien pris le sens, soutiennent qu'il fut contemporain de

Proport. Gnomonis ad solstit. umbræ, Astron. instit. p. 232.

Péireskii vita, lib. V.

Histoire littér. de France, t. I.

Vossius, de hist. græc. l. IV, c. 11.

Harduin. in Plin. t. I, p. 65. Gassend. op. cit. Sarnf. Recherches sur les antiq. d'Abbeville.

Aristot. *Mé-
teteorolog. l. 11,*
c. 5.

P. Scipion père du vainqueur d'Annibal, & Consul l'an 218 avant J. C. Bayle a combattu l'une & l'autre opinion; il prouve contre Vossius, & à plus forte raison contre Gassendi, que Pythéas a vécu avant le règne du second des Ptolémées, puisqu'il est cité non seulement par Ératosthène, mais aussi par Dicéarque, qui devoit être fort âgé sous ce Prince, supposé même qu'il vécût encore. Mais sans déterminer absolument le temps de Pythéas, ce célèbre Critique se contente de le placer dans le siècle d'Alexandre: c'est la plus grande précision à laquelle il pense que l'on puisse arriver sur ce point. Seroit-il donc impossible de donner une date moins vague, & de rétrécir cet espace d'un siècle entier, que Bayle croit devoir abandonner aux conjectures? Aristote, dans son traité des Météores, dit formellement que la Zone habitée s'étend au nord jusqu'aux pays, qui voient la couronne d'Ariane dans le cercle qui leur tient lieu du cercle polaire, & pour lesquels cette constellation ne se couche pas. De son temps la *luisante* de la couronne d'Ariane étoit proche du tropique, & par conséquent toujours visible pour les pays qui sont au soixante-septième degré de latitude septentrionale: or, les régions situées à cette distance de l'équateur, sont précisément celles qui ont un jour de vingt-quatre heures au temps du solstice. Pythéas est, de l'aveu unanime des anciens, le premier qui ait pénétré à cette hauteur du pôle, le premier qui ait cru ces pays habités. Donc Aristote, en composant son traité des Météores, connoissoit le voyage de Pythéas. Cet ouvrage est antérieur à l'expédition d'Alexandre dans les Indes, puisque l'auteur, dans l'énumération qu'il fait des grandes rivières, ne parle point du Gange, connu seulement aux Grecs depuis cette expédition: par conséquent la date du voyage de Pythéas remonte avant l'année 327, date de la conquête des Indes; & cet Astronome, contemporain d'Aristote, si même il n'est pas plus ancien que lui, aura fleuri au plus tard vers le milieu du quatrième siècle avant J. C.

Né avec le goût des connoissances exactes, il trouva dans

le sein même de sa patrie, tous les secours nécessaires pour les acquérir: aussi, par un juste retour, les fit-il servir à l'avantage de ses citoyens. La physique fut un des objets de ses études: le rapport intime de cette science, avec celles auxquelles il s'étoit principalement attaché, ne nous permet pas d'en douter; & de plus, l'auteur du traité sur les opinions des Philosophes, attribué à Plutarque, nous apprend que Pythéas avoit un système particulier sur le flux & le reflux de la Mer. Il attribuoit ce phénomène à la Lune. Mais comment le produisoit-elle selon lui? étoit-ce par la pression, comme le croient (a) Cicéron, Sénèque & Descartes? Pythéas connoissoit-il les rapports exacts & constans que des observations suivies nous montrent, entre les mouvemens de la Lune & ceux de la Mer? rapports singuliers que Posidonius, cité par Strabon, & Pline (b) le Naturaliste ont parfaitement décrits,

Plut. de placit. Philosoph. l. III, art. XVII. Opusc. varior. t. III, p. 1653.

Cicer. de nat. D. l. II, c. 7. Senec. de Provid. c. 1.

Strab. l. III, p. 173. Pline. Hist. nat. l. II, c. 97.

(a) *Possetne uno tempore florere, deinde vicissim horrere terra? aut tot rebus ipsis se immutantibus, solis accessus discessusque solstitiis, brumisque cognosci? aut æstus maritimi fretorumque angustiae, ortu aut obitu lunæ commoveri. Cic. de Nat. D. l. II, c. 7.*

Jam vero si quis observaverit nudari littora pelago in se recedente, eademque intra exiguum tempus operiri, credet cæcâ quâdam volutatione modo contrahi undas & introrsum agi, modo erumpere & magno cursu repetere sedem suam; cum illæ interim portionibus crescunt, & ad horam ac diem subeunt, ampliores, minoresque, pro ut illas lunare fidus elicit, ad cujus arbitrium oceanus exundat. Senec. de providentiâ. c. 1.

(b) *Cum enim luna unius signi spatium supra horizontem elevatur, tunc intumescere mare, & in terram effluere; quod etiam sensus possit percipere: id quæ dum ad medium Cæli luna perveniat. Inde declinante astro paulatim inare abscedere, dum uno tantum signo ab occasu absit*

luna: tum consistere ipsum, donec luna occiderit; atque item, dum infra terram sub horizontem unius signi quantitate descenderit: exinde rursum increscere, donec ad medium Cæli infra terram luna appulerit; postea iterum recedere, usque dum versus ortum progressa luna, signo uno horizontem se habeat altiore: tum eodem statu manere, donec ea signo horizontem superet altitudine; exinde rursum in terram exire. Hunc ergo ait ille maris esse diurnum circuitum. Menstruum porro, &c. Strab. versione Casaub. l. III, p. 173 & 174.

Causa æstus in sole lunæque. Bis inter duos exortus lunæ affluunt, bisque remeant, vicinis quaternisque semper horis. Et primum attolente se cum eâ mundo intumescences, mox à meridiano Cæli fastigio vergente, in occasum residentes; rursumque ab occasu subter Cæli ima & meridiano contraria accedente, inundantes: hinc, donec iterum exoriantur, se resorbentes. Nec unquam eodem tempore, quo pridie reflui; ut ancil-

en indiquant leurs causes. Nous serions pleinement instruits de ce détail, si nous avions les ouvrages de Pythéas, qui subsistoient encore au temps d'Étienne de Byzance, écrivain du cinquième siècle. Ce que rapporte de son opinion l'auteur qui la cite (c), est trop obscur pour que nous présumions qu'il l'ait entendue, & trop court pour faire naître à ses lecteurs une idée qu'il n'avoit pas.

Mais Pythéas ne borna point ses études à des spéculations oisives, comme la plupart des philosophes anciens, que le goût des systèmes dominoit. Il cultiva l'astronomie, seule capable de donner à la géographie cette précision qui la met au nombre des sciences, & de rendre la navigation plus parfaite & plus sûre. Sa description des étoiles, qui étoient de son temps voisines du pôle boréal, est citée avec éloge

Comment. in
Arat. l. II, c. 5.

Strab. l. II,
p. 115, & c.

Gassend. op. cit.

Mémoires de
l'Académie des
Sciences, t. VII,
2 part. p. 470,
t. VIII, p. 11.

dans le commentaire sur Aratus, par Hipparque, le premier des astronomes qui ait donné un catalogue des étoiles fixes. La plus célèbre des observations de Pythéas est celle qu'il fit à Marseille, pour déterminer la latitude de cette ville, en comparant l'ombre d'un gnomon à sa hauteur, au temps du solstice : comparaison de laquelle Ératosthène & Hipparque conclurent que la distance de Marseille à l'équateur étoit de 43 degrés 17 minutes. Cette observation a été vérifiée par Gassendi, par le P. Feuillée, par M. Cassini; & le dernier remarque que si l'on en savoit exactement les

*lante sidere, trahenteque secum avido
haustu maria, & assidue aliunde,
quam pridè exoriente: paribus ta-
men intervallis reciproci, senisque
semper horis, non cujusque diei, aut
noctis aut loci, sed æquinoctialibus;
ideoque inæquales vulgariū hora-
rum spatio, utcumque plures in eas
aut diei aut noctis illarum mensuræ
cadunt, & æquinoctio tantum pares
ubique. . . . Multiplex etiamnum
lunaris differentia, primum que sep-
tenis diebus: quippe modici à novâ
ad dividuam æstus, pleniores ab eâ
exundant, plenâque maxime fer-
vent. . . . Omnes autem æstus*

*in Oceano majora integunt spatia
quam in reliquo mari: sive quia
totum in universitate animosius est
quam in parte; sive quia magnitudo
aperta sideris vim laxè grassantis
efficacius sentit, eandem angustis
arcentibus. Plin. hist. nat. l. II,
c. 97.*

(c) Πυθέας ὁ Μασσαλιώτης, τῇ πλι-
ρώσει τῆς σελήνης τὰς πλημμύρας γίνε-
σθαι, τῇ δὲ μειώσει τὰς ἀμπώδας.

Pytheas Massiliensis maris ac-
cessus lunæ incremento fieri (ait,)
decremento autem recessus. Plutarch,
de Plac. & dictis philosoph. l. III,
art. XVII.



circonstances, elle serviroit à décider la célèbre question du changement de l'obliquité de l'écliptique. Il nous reste si peu de chose de l'ancienne histoire des sciences, que les moindres fragmens en doivent être précieux: celui-ci nous montre que la science des astres étoit, long-temps avant J. C. cultivée dans ces régions; & que dès-lors on la faisoit servir à perfectionner la connoissance du globe terrestre.

Passons à l'article le plus important & le moins éclairci de tous ceux qui regardent Pythéas; c'est celui de ses voyages. M. de Fontenelle observe que la botanique n'est pas une science sédentaire, qui se puisse acquérir dans l'ombre du cabinet, comme la géométrie. Ce qu'il remarque avec fondement de cette partie de l'histoire naturelle, n'étoit pas moins vrai de la géographie dans le siècle de Pythéas. Le peu de lumière qu'on pouvoit tirer de relations que leur petit nombre, ou leur inexactitude ne permettoit pas de comparer avec fruit, obligeoit alors de se transporter dans les pays que l'on vouloit connoître avec certitude. Le degré de passion qui suffit pour faire un savant d'une autre espèce, ne suffisoit donc pas pour faire un savant géographe; & de plus, il falloit du courage, & un motif aussi puissant que celui d'être utile à sa patrie. Aussi la curiosité ne fut-elle pas la seule cause des voyages de Pythéas: il faudroit être injuste pour douter qu'il n'envisagât, comme le principal objet de ses entreprises, les suites avantageuses qu'elles pouvoient avoir. Sans l'amour de la patrie, sans la vûe de l'intérêt général, de savans voyageurs auroient-ils volontairement affronté de nos jours les glaces du nord, & les chaleurs du midi? Animé par des motifs aussi nobles, le voyageur dont j'éclaircis l'histoire, a pénétré presque aussi loin du côté du pôle, dans un temps où la hardiesse des navigateurs n'étoit secondée par aucune des découvertes, ni des méthodes que l'art & l'expérience ont opposées depuis aux caprices de la mer.

Il partit du port de Marseille, & voguant de cap en cap, il cotoya toute la partie orientale de l'Espagne, pour entrer dans le bras de la Méditerranée, qui baignant le midi

*Eloge de M.
de Tournesfort,
t. I, p. 213.*

de ce royaume & le nord de l'Afrique, se joint à l'Océan par le détroit de Gibraltar. Au sortir du détroit il remonta vers le nord, le long des côtes de la Lusitanie, & continuant de faire le tour de l'Espagne, il gagna les côtes de l'Aquitaine & de l'Armorique, qu'il doubla pour entrer dans le canal que l'on nomme aujourd'hui la *Manche*. Au delà du canal, il suivit les côtes orientales de l'île Britannique; & lorsqu'il fut à sa partie la plus septentrionale, poussant toujours vers le nord, il s'avança, en six journées de navigation, jusqu'à un pays que les Barbares nommoient *Thulé*, & où la durée du jour solsticial étoit de 24 heures; ce qui suppose 66 degrés 30 minutes de latitude septentrionale. Ce pays est l'Islande, située entre les 65 & 67 degrés de latitude.

*Strab. lib. I,
p. 63.*

*Plin. l. II,
c. 75, IV, 16,
VI, 34.*

*Cleomedes de
Spharâ.*

*Strab. l. II,
p. 114.*

*Geminus Isa-
goge, c. 5.*

*Strab. l. II,
p. 104.*

Strabon qui nous fournit ce détail observe que Pythéas ne disoit point que *Thulé* fût une île; observation de laquelle on pourroit peut-être tirer une induction favorable à notre voyageur. Mais sans nous y arrêter, remarquons comme une preuve de l'étendue de ses connoissances astronomiques, & de la sagacité de son esprit, que ce n'est pas son voyage à *Thulé* qui l'avoit instruit de la durée du jour solsticial à cette distance de l'équateur. Un fragment de sa relation même, conservé par *Géminius*, nous montre que le raisonnement seul le conduisit d'avance à cette importante découverte. Les Sauvages des pays moins septentrionaux, c'est-à-dire, selon toute apparence, les habitans de quelques-unes des *Orcades* lui ayant montré dans l'horizon les points du coucher & du lever du soleil, en différentes contrées plus voisines du pôle, il avoit conclu du lieu de ces différens points, qu'au temps du solstice d'Été, les nuits étoient de trois heures sous un climat, de deux heures sous un autre, diminuant toujours par une proportion marquée, à mesure qu'on approchoit du parallèle de *Thulé*, où le jour solsticial étoit de 24 heures. Strabon lui fait dire « que dans ces régions glacées il n'y » avoit ni air, ni terre, ni mer; mais un composé des trois, » assez semblable au Zoophyte spongieux, que l'on nomme » le *poulmon marin*; matière sur laquelle la terre & la mer étoient

étoient suspendues, & qui servoit comme de lien aux différentes parties de l'Univers. » Mais en examinant avec des yeux attentifs ce passage de Strabon, on voit clairement que Pythéas, par un tel récit, supposé qu'il l'ait fait, ne prétendoit pas abuser de la crédulité de ses lecteurs, & qu'il ne faisoit que rapporter en termes obscurs, ce qu'il avoit aperçu confusément au travers des brouillards qui s'élèvent dans ces mers au temps du solstice d'Été. Il avoit sans doute des préjugés sur la structure du monde; & certaines apparences contribuant à les fortifier, son imagination vit ce que ses yeux ne voyoient pas. Je ne rapporterai point les conjectures de Gassendi sur cet objet que Pythéas n'avoit pû démêler, & que le physicien moderne soupçonne être le mont Hécla. Il est assez vrai-semblable que c'étoit ou de ces pierres-ponces, que la mer d'Islande jette de temps en temps sur les bords de cette île, ou simplement des glaces flottantes. Les Norvégiens donnent aujourd'hui à la mer glaciale le nom de (d) *Leberzée*, mer du poulmon, à cause des glaces qui flottent sur cette mer, & dont la superficie extérieure est comme spongieuse.

Gassend. op^a
cit.

Adam. Bremens Pontanus,
descrip. Daniæ,
p. 747.
Olaus Rudheks,
Atlant. vol. I,
p. 309.

Ce voyage au nord de l'île Britannique, n'est pas le seul qu'ait fait Pythéas : il en entreprit un second vers le nord-est de l'Europe; & suivant dans celui-ci, comme il avoit fait dans le premier, toute la côte occidentale de l'Océan, il entra par le canal de la Manche dans la mer du Nord, & de celle-ci par le détroit du Sond, dans la mer Baltique, dans laquelle il vogua jusqu'à l'embouchûre d'un fleuve, auquel il donna le nom de Tanais & qui fut le terme de ses courses. Distinguant, comme je fais, ces deux voyages de Pythéas, je m'écarte de l'opinion commune qui les confond : mais le texte de Strabon est si formel (e), qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que Pythéas n'a pas été, en un seul & même voyage, aux îles du nord & dans la mer Baltique.

Strab. l. II,
p. 104.

(d) *Leber jecur*; zée ou sée
mare.

(e) Καὶ διότι ἐπανεληθὼν ἐνθένδε,
πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν παρωικανὴν τῆς Ευρώ-
πης ἀπὸ Γαδύρων ἕως Ταναΐδος.

Et inde (a Thule) reversum
quidquid Europæ regionum est, ad
Oceanum peragrasse, a Gadibus ad
Tanain usque. Strab. l. II, p. 104.

Il ne faut pas croire, avec Polybe & Gassendi, que le Tanaïs dont il s'agit ici, soit le fleuve de ce nom, qui se décharge dans le Palus méotide. Pour aller des bords de la mer Baltique à ceux de la mer Noire, il auroit fallu que Pythéas s'engageât dans l'intérieur de vastes pays, peut-être aussi difficiles alors à traverser, que l'est aujourd'hui le continent du Canada. Cette considération, jointe à toutes les circonstances du récit de Pythéas, que Pline nous a conservées, ne nous permet pas de douter que le Tanaïs de ce voyageur ne fût une des rivières qui se jettent dans la mer Baltique. C'étoit vrai-semblablement ou la Vistule, ou la rivière nommée aujourd'hui Rédaune, qui tombe dans ce fleuve auprès de Dantzic. La quantité de succin que l'on trouve sur leurs bords, donne à cette conjecture beaucoup de fondement. Il paroît que le mot *Tana*, *Thenes*, ou *Danos* entroit, comme l'a observé M. Léibnitz, dans la composition des noms de la plupart des grands fleuves du Nord.

Plin. lib.
XXVII, c. 2.

De orig. gen-
tium. Miscell.
Berol. vol. I.

Geminus Ifag.
§. 3.

Pythéas composa en grec deux ouvrages, dans lesquels il exposoit ce qu'il avoit vu de remarquable. Le premier, sous le titre de *description de l'Océan*, contenoit une relation de son voyage par mer depuis Gadès jusqu'à Thulé: le second étoit la description de celui qu'il avoit fait le long des côtes de l'Océan, jusque dans la mer Baltique.

Schol. Apollon.
l. IV, p. 203.

Ce second ouvrage est appelé *Période*, par un ancien scholiaste d'Apollonius de Rhodes, & *Périple*, dans l'abrégé d'Artémidore d'Ephèse: ce qui pourroit faire croire que le voyage, dont il exposoit l'histoire, avoit été fait en partie par terre, en partie par mer. Nous n'avons plus que quelques citations de ces écrits de Pythéas: encore faut-il les prendre le plus souvent chez des auteurs prévenus contre lui.

Strab. l. IV,
p. 201.

Dans l'une & l'autre de ces relations, l'auteur rendoit compte de ce qu'il avoit remarqué sur la nature des pays septentrionaux, sur la qualité des terres, sur les mœurs des habitans; & ses censeurs sont forcés de convenir qu'il ne s'est point écarté de la vérité sur ces articles. Nous ne savons de ces détails que ceux qui nous ont été conservés par Strabon;

qu'à Thulé, & dans les régions situées sous le même climat, on n'élevoit point d'animaux domestiques; que les hommes, aussi féroces que les animaux, se nourrissoient de fruits sauvages, les seuls qui pussent y croître, de légumes & de racines; que la boisson des pays où l'on recueilloit du miel & du froment, étoit une liqueur formée de leur mélange; que le peu de chaleur du soleil, & les pluies fréquentes ne permettoient pas l'usage des aires pour battre le bled.

A ces détails sur l'histoire naturelle & sur les mœurs des peuples, Pythéas joignoit les observations qu'il avoit faites pour déterminer la position des différens lieux. Il paroît qu'un des motifs de ses voyages avoit été de reconnoître les côtes; objet important pour une nation commerçante, comme étoit la sienne. Nous savons qu'il comptoit cinq jours de navigation depuis *Gadès*, aujourd'hui *Cadix*, jusqu'au *cap Sacré*, nommé par les modernes *cap S.^t Vincent*: ce qui ne peut avoir lieu qu'en naviguant terre à terre. Il avoit fait la même chose le long des côtes extérieures de l'Espagne & de presque toute la Gaule; & suivant la même méthode, il estima la longueur de l'île Britannique, en prenant depuis le *cap Belénium*, le *cap Cornwall*, le plus avancé vers l'occident: mais comme il n'avoit pas fait le tour entier de l'île, il ne donnoit son estimation que pour une conjecture. Ératosthène & Hipparque avoient suivi ses mesures, pour déterminer les latitudes de l'Espagne, de la Gaule & de l'île Britannique; & la justesse de leurs déterminations vérifiées presque toutes dans la suite, nous montre quelle devoit être l'exactitude des observations de Pythéas. Strabon, qui se déchaîne en toute occasion contre ce Voyageur, reproche aux deux astronomes la confiance qu'ils ont eue dans ses relations, & prétend réformer leurs latitudes. Mais la fausseté visible de celles qu'il substitue, suffit pour le réfuter: je n'en citerai que deux exemples. Le premier est la situation qu'il donne à l'île d'*Hierné*, aujourd'hui l'Irlande (*f*): il la place

Strab. l. III, p. 148.

Strab. l. III, p. 104.

Strab. l. III, p. 115.

(f) Οἱ μὲν ἐν Μααταλιώτης Πυθαίας, | πανικῶν ὕστατα λέγει· παρ' οἷς ὁ αὐτὸς ὄρεται
πρὸς Θάλην ἢ Βορειοτάτην τῶν Βρετ- | τῆς ἀρκτικῆς ὁ διεμενὸς τροπικὸς κύκλος....

au nord de l'île Britannique, dont la partie septentrionale est dans son système sous le 52.^e degré de latitude, c'est-à-dire plus avancée d'environ six degrés vers le midi, qu'elle ne l'est réellement. Il avance qu'Hierné est presque inhabitable, à cause de la rigueur du froid; & c'est dans cette île qu'il pose les bornes septentrionales de l'Univers. Le second exemple est (g) la communication qu'il imagine entre la mer Caspienne & la mer du Nord, quoiqu'Hérodote eût formellement assuré que la première est un bassin exactement fermé de toutes parts, & sans aucune issue apparente; & que son sentiment eût été suivi par Aristote, qui l'avoit fait vérifier. Des idées si peu justes donnoient-elles à Strabon le droit de taxer, comme il fait, d'ignorance tous les géographes qui l'ont précédé? On voit avec peine qu'un homme, qui joignoit à beaucoup d'esprit une vaste érudition, ait pû tomber dans des erreurs si grossières, par la seule envie de contredire des écrivains célèbres: avec une pareille disposition rarement on use de son jugement, & presque toujours on abuse de ses connoissances.

Strab. l. XI,
p. 491.
Herodot. l. I,
§. 202, 203.

Pour achever de justifier pleinement Pythéas, je dois encore répondre à deux objections de Polybe, rapportées par Strabon, & qui attaquent la vérité des voyages mêmes. La première, c'est qu'un simple particulier ne pouvoit être assez riche pour soutenir la dépense de pareilles entreprises: la seconde, c'est que Scipion ayant fait, au sujet de l'île Britannique, quelques

Strab. l. II,
p. 104.

P. 190.

Νομίζω δὲ πολὺ εἶναι νοτιώτερον ἢ τὸ πρὸ
τῆς οἰκημένης πέρας τὸ περὶ Ἄρκτον· οἱ γὰρ
νῦν ἰσορροῦντες, περαιτέρω τῆς Ἰέρνης
ἔδεν ἔχειν λέγειν· ἢ περὶ Ἄρκτον περὶ
καὶ τῆς Βρετανικῆς πλησίον, ἀγέων
πλέως ἀνθρώπων, κακῶς οἰκούντων διὰ
ψυχρῶς· ὥς ἐνταῦθα νομίζω τὸ πέρας
εἶναι θετόν.

Pytheas ergo Massiliensis circa
Thulen Britannicarum insularum
maxime septentrionalem ultima esse
ait, ubi tropicus æstivus arctici cir-
culi vicem gerit..... Ego autem
illum septentrionalem finem multo

propius meridiem versùs existimo.
Qui enim hodie terras perlustrant,
ultra Hiberniam nihil possunt re-
ferre, quæ non longè versùs sep-
tentrionem ante Britanniam jacet,
plane ferorum hominum domicilium
& propter frigus male incolentium:
hic ergo finem constituendum censeo.
Strab. l. II, p. 115.

(g) Ἐκ δὲ τῶν ἄρκτων τῷ ὠκεανῷ,
μέχρι τοῦ στόματος τῆς Κασπίας θαλάσσης.
Includuntur partes Asiae septen-
trionales Oceano usque ad ostium
Caspîi maris. Ibid. l. XI, p. 491.

questions à ceux de Marseille, de Narbonne & de Corbilon sur Loire, ne put tirer d'eux aucun éclaircissement.

Gassendi répond à la première difficulté par une conjecture qu'il ne faut que développer, pour en former une preuve. Si les habitans de Marseille ont connu dès leur origine les voyages de long cours; si le commerce a été leur principale occupation; si des contrées où Pythéas a voyagé, sortoient deux branches importantes de ce commerce, ne serons-nous pas en droit d'en conclure que l'objet de ces voyages intéressoit les Marseillois; & conséquemment qu'il ne les a pas entrepris comme simple particulier, mais comme habile astronome & géographe, chargé par la république, ou du moins par quelque compagnie commerçante, de découvertes dont pouvoient résulter des avantages réels?

Marseille fondée 600 ans avant J. C. par des marchands de Phocée en Ionie, fut dès son origine une des villes les plus commerçantes de l'occident. Issus d'ancêtres, les premiers de la nation Grecque qui eussent osé risquer des voyages de long cours, & dont les vaisseaux avoient appris à ceux des autres Grecs la route du golfe Adriatique & de la mer Tyrrhénienne, les Marseillois tournèrent naturellement toutes leurs vûes du côté du commerce maritime. Les Phocéens avoient même pénétré jusqu'en Espagne, dans la fertile contrée de Tartesse au delà du détroit; & leurs descendans suivirent leur exemple avec d'autant plus d'ardeur, que la situation de Marseille les invitoit, les forçoit même à le faire. Un port avantageux sur la Méditerranée, un terrain aride, des voisins qu'ils méprisoient peut-être comme barbares, & dont sans doute ils craignoient la puissance, tout contribuoit à fortifier leur goût naturel, en leur faisant envisager le commerce par mer, comme l'unique moyen qu'ils eussent de subsister & de s'enrichir. En effet nous voyons que ce n'est que long-temps après leur établissement, qu'ils songèrent à se soumettre les environs de Marseille; & s'ils fondèrent un grand nombre de colonies, soit du côté de l'Italie, soit du côté de l'Espagne, ce fut moins dans la vûe de reculer leurs frontières, que pour

Hérod. l. I. c. 163.

Strab. l. IV. p. 179.

étendre & protéger leur commerce. Rien ne pouvoit être plus propre à l'augmenter que la découverte des pays d'où l'on tiroit les marchandises, qui avoient le plus de cours chez les peuples avec lesquels ils commerçoient. De ce genre étoit l'étain, que les îles Britanniques fournissoient en abondance. Je ne m'étendrai point sur ce qui concerne le trafic de ce métal, dont les anciens, & particulièrement les Gaulois, faisoient un grand usage; c'est un sujet épuisé dans le premier Mémoire de M. Melot, *sur le commerce des îles Britanniques, depuis son commencement, jusqu'à la conquête des Gaules par les Romains*. Je remarquerai seulement que si du temps d'Hérodote les Phéniciens & les Carthaginois étoient les seuls qui fissent le commerce de l'étain, depuis le voyage de Pythéas, les habitans de Marseille le partagèrent avec eux. Nous voyons en effet les Bretons porter l'étain des îles *Cassitérides* ou *Sorlingues* & du canton des *Ostidamni*, du comté de *Cornouailles*, jusqu'à la côte voisine de l'île de *Wigth*, & le transporter dans cette île sur des chariots pendant les basses marées. Nous voyons des Marchands étrangers venir y chercher ce métal, & traversant toute la Gaule en trente journées, le porter à l'embouchure du Rhône, dans le territoire des Marseillois (*h*). Le voyage de Pythéas est l'époque

*Mémoires de
l'Acad. t. XVI.*

*Hérod. l. III,
s. 115.*

*Cambden. Bri-
tan. p. 857.*

*Diodor. Sic.
p. 509.*

(*h*) Le savant auteur du Mémoire cité dans cet article, prend sur quelques points un parti différent de celui que j'ai cru devoir embrasser.

1.^o Il assure que les Marseillois n'ont jamais fait le commerce de l'étain. Ces *marchands étrangers* qui vont dans l'île de *Wigth* chercher le métal & le porter ensuite en 30 journées à l'embouchure du Rhône, sont, selon lui, des Gaulois & non des habitans de Marseille, qui attendoient tranquillement chez eux les richesses des îles Britanniques, que les Gaulois leur apportent. Cette interprétation qu'il donne au nom d'étrangers, par lequel Diodore désigne les négocians qui trafiquoient

immédiatement avec les Bretons, est fondée sur ce qu'aussi-tôt que Narbonne eut été bâtie ou peuplée par les Romains, ces marchands y portoient aussi l'étain comme à Marseille. Enfin, ajoute M. Melot, Diodore décide nettement la question, lorsqu'il dit ailleurs que les Gaulois enlevèrent aux Carthaginois le commerce de l'ambre & de l'étain, termes précis qui ne laissent aucun intervalle au commerce des Grecs de Marseille, avec les habitans des îles Britanniques.

Ces objections sont fortes, mais je ne crois pas qu'il soit impossible d'y répondre. Pourquoi, sous le nom de *Marchands étrangers*, ne pas

de cet accroissement de leur commerce : donc cet accroissement étoit son objet principal ; objet par rapport auquel il avoit exactement décrit la situation du promontoire *Calbium*, & la distance à l'île d'*Ouessant*, qu'il nommoit *Uxifama* : donc son premier voyage a été avantageux à ses compatriotes : donc on a lieu de présumer que c'est en leur nom & à leurs frais qu'il l'avoit entrepris.

*Strab. lib. I,
p. 64.*

Si celui qu'il fit ensuite dans la mer Baltique pouvoit contribuer de même à étendre leur commerce, la première objection de Polybe est entièrement détruite : c'est ce qu'il faut encore examiner.

Le succin ou l'ambre jaune étoit une marchandise d'une grande valeur parmi les anciens. La médecine l'employoit fréquemment, comme elle l'emploie encore aujourd'hui : mais ce n'est pas à ce titre qu'il étoit le plus recherché. Les femmes le prisoient autant que les plus belles perles ; & le caprice, qui lui avoit donné ce prix dans des temps fort éloignés, le lui conservoit encore du vivant de Pline, qui s'en plaint avec force. On en faisoit jusqu'à des vases, des statues &

*Plin. lib.
XXXVII, c. 2.*

entendre des négocians de Marseille ? L'habileté des Marseillois, leur application à tout ce qui pouvoit étendre leur commerce, les avantages d'une découverte qui les mettoit en état de partager avec les Phéniciens & les Carthaginois une source inépuisable de richesses ; tout en un mot semble appuyer cette explication. Si dans la suite des *marchands étrangers* portent l'étain à Narbonne, pourquoi ne pas entendre aussi des négocians de cette ville qui devint fort commerçante, & qui put enlever aux Marseillois une partie de ce trafic. Lorsque Diodore dit dans un autre endroit que les Gaulois enlevèrent aux Carthaginois le commerce de l'ambre & de l'étain, est-il bien sûr que par ce nom il ne désignât pas ceux de Marseille, Grecs d'origine, mais habitant une contrée de la Gaule ! Incertitude

qui doit par préférence faire adopter la conjecture qui s'accorde le mieux avec ce que l'on sait d'ailleurs du grand commerce de cette ville. Quand on la rejeteroit, quand on regarderoit comme Gaulois les Marchands qui portoient l'étain à Marseille & à Narbonne, seroit-on en droit d'en conclure que les Marseillois n'ont point fait avec les étrangers le trafic de ce métal ? Ne seroit-il pas possible que les Gaulois peu commerçans au dehors, eussent été les commissionnaires & les facteurs de ceux de Marseille ; que les habitans de cette ville, éloignée des côtes de la Manche de toute la largeur des Gaules, eussent employé l'entremise des peuples qui habitoient la côte la plus voisine des îles Britanniques ? Au reste quelque parti que l'on prenne entre ces deux opinions, je n'y crois pas l'essentiel

Plin. IV, 23.
& XXXVII, 2.

Ibid. c. 3.

Ibid. c. 2.

d'autres ouvrages pour lesquels il falloit nécessairement avoir des morceaux un peu considérables. Or, c'est sur les bords de la mer Baltique que l'on trouvoit le succin. Le pays qui en fournissoit la plus grande quantité, est celui qu'arrose la Vistule; pays alors habité par les Guttons, qui ont donné leur nom aux Goths, devenus si célèbres dans la suite. Cette Nation le vendoit aux Germains, ceux-ci aux Gaulois & aux Illyriens; & comme ces peuples ne s'en servoient qu'à faire des colliers ou des brasselets, il n'étoit pas sûr qu'ils en conservassent les morceaux dans toute leur grosseur: incertitude qui long-temps après parut à Néron un motif suffisant pour envoyer un chevalier Romain sur ces côtes au travers de la Germanie. Il étoit de plus important d'examiner de quelle manière on tiroit de la mer ce précieux bitume, & s'il ne seroit pas possible à une Nation plus industrieuse d'en perfectionner la pêche. Tel fut le motif qui déterminâ Pythéas à parcourir les bords de la mer Baltique; & ce qui le prouve, c'est qu'il paroît clairement, par ce que Pline nous a conservé de sa relation, qu'il s'étoit attaché particulièrement à connoître

de mon Mémoire intéressé. Mon but est de donner un objet au voyage de Pythéas, & d'en conclure qu'il ne l'a pas entrepris comme simple particulier. Je suppose que les Marseillois n'ont jamais fait le commerce dont il s'agit: s'ensuit-il qu'ils n'ont jamais formé le projet de le faire? Or il suffit qu'ils aient conçu ce dessein, pour que l'on puisse raisonnablement les regarder comme auteurs du voyage de Pythéas aux îles Britanniques. Plusieurs raisons auront pu dans la suite leur faire abandonner cette vue: combien de pareils projets, en conséquence desquels on a fait des tentatives, & qui cependant n'ont jamais eu d'exécution! L'histoire du commerce des modernes est remplie de ces sortes d'exemples.

2.^o M. Melot place comme moi le voyage de Pythéas après ceux

d'Hannon & d'Imilcon; mais il ne fait pas remonter l'entreprise des Carthaginois au delà du temps d'Agathoclès, c'est-à-dire, de l'an 300 avant J. C. Il se fonde sur ce que Pline dit positivement que ces voyages furent faits dans le temps de la puissance de Carthage, *Carthagini potentia florebat*; & le règne de ce tyran est l'époque de la plus grande puissance de cette république.

Mais de cette opinion il s'ensuivroit nécessairement que le voyage de Pythéas est de beaucoup postérieur au temps de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, c'est-à-dire, à l'an 327 avant l'Ere chrétienne. Je crois cependant avoir prouvé qu'on doit le placer avant cette époque. L'expression de Pline n'indique pas absolument le temps où la puissance de Carthage fut à son comble: il se

contente

à connoître & à décrire la contrée qu'habitoient les Guttons, aussi-bien qu'une grande île éloignée de ce pays d'une journée de navigation, & qui ne fournissoit pas moins d'ambre jaune.

Le second voyage de Pythéas devoit donc, ainsi que le premier, avoir des suites avantageuses au commerce de Marseille: il est donc naturel de penser qu'il fut, ainsi que le premier, entrepris en vertu d'une commission de la république; comme tant de voyages pareils l'ont été depuis, & le sont encore de nos jours. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que quelques années auparavant on voit un autre Marseillois nommé Euthymène faire un voyage dans l'Océan du côté du sud, & pénétrer jusqu'aux environs d'un grand golfe, dans lequel tomboit un fleuve considérable qui couloit vers l'occident, & dont les bords étoient peuplés de crocodiles. On peut donc présumer avec fondement qu'Euthymène & Pythéas furent envoyés par les Marseillois, le premier vers le midi, pour découvrir sur les côtes d'Afrique les pays d'où l'on tiroit la poudre d'or; le second vers le septentrion, pour reconnoître les îles qui fournissoient l'étain & les contrées d'où l'on pouvoit tirer l'ambre jaune; & s'il est permis d'ajouter une seconde conjecture, on pourroit encore soupçonner que ce qui suggéra cette idée aux habitans de Marseille, c'est la connoissance qu'ils eurent de pareils voyages entrepris long-temps auparavant par les Carthaginois. Imilcon chargé de celui du

Senec. Quæst. nat. l. IV, c. 2.

Plut. de plac. Phil. l. I, art. I.

Aristid. Orat. Egypt.

Plin. l. II, c. 67.

contente de dire que cette république étoit très-florissante, & rien de plus.

Scylax dans son *Périple* fait mention de plusieurs comptoirs & villes Phéniciennes, bâties sur la côte d'Afrique, entre autres de la ville de *Thymiaterium*.

Le *Périple* d'Hannon nous apprend que *Thymiaterium* fut fondée par ce Général: donc son voyage est antérieur au *Périple* de Scylax. Ce *Périple*, le plus ancien & le seul morceau de ce genre que nous ayons en original, est antérieur au commencement du règne d'Alexandre, c'est-

à-dire, à l'an 336 avant J. C; puisqu'il y est parlé de Tyr comme d'une ville florissante, qui a un Roi particulier, & qui est située dans une île séparée du continent par un détroit de trois stades.

On voit par-là que le voyage d'Hannon est plus ancien que l'an 300. Plin. dit qu'il fut fait dans le temps de la puissance des Carthaginois, *Carthagini potentiâ fl. rente*, & ailleurs *florētissimis Pænorū rebus*. Mais cette puissance a commencé de si bonne heure, qu'on ne peut en fixer la date précise.

nord, & Hannon envoyé en même temps vers le sud, avoient l'un & l'autre publié des relations, mais si obscures, à en juger par les fragmens qui nous restent de celle du premier, qu'on s'aperçoit aisément qu'ils avoient voulu dérober leurs traces aux étrangers. Ce ne fut que dans le temps de la domination des Carthaginois en Sicile, que quelque Grec de l'une des villes qui leur étoient soumises, donna de ces ouvrages une traduction qui fit, selon toute apparence, concevoir aux Marseillois le projet exécuté, comme nous l'avons vû, par Euthymène & par Pythéas. La rivalité des deux républiques est trop connue; le motif & le rapport du double voyage entrepris de part & d'autre sont trop évidens, pour ne pas rendre cette conjecture fort plausible, & conséquemment pour ne pas prouver la réalité des voyages de Pythéas contre la première objection de Polybe.

*Strab. l. IV,
p. 120.*

La seconde difficulté que proposoit cet historien n'est pas plus solide. Tirer comme il fait du peu d'éclaircissement que ceux de Marseille, de Narbonne & de Corbilon *(i)* sur Loire, donnèrent à Scipion sur l'île Britannique, une induction contre la vérité du voyage de Pythéas au cercle polaire, c'est de toutes les conséquences que ce fait présente, choisir la moins juste & la moins naturelle. Loin de conclure du silence des habitans de Marseille, qu'ils n'étoient point en état de satisfaire la curiosité de Scipion *(k)*, il est plus raisonnable

(i) On n'a pu parvenir jusqu'à présent à déterminer la position de cette ville, que Polybe dit avoir été une des plus puissantes cités des Gaules.

(k) Ce passage de Polybe est fort obscur dans Strabon. Indépendamment du tour de la phrase, qui présente un sens si peu clair, que Casaubon & Gassendi ne l'ont pas entendu; il n'est point dit quel est le Scipion qui fit ces demandes aux habitans des trois villes. Gassendi, dont l'opinion sur le temps auquel a vécu Pythéas, est fondée sur ce passage, croit que c'est le père du

premier Africain, & que c'est en conséquence de ses questions que l'astronome Marseillois fit ce voyage.

Bayle qui donne le même motif au voyage de Pythéas, mais qui le place, comme nous l'avons dit, sous le règne d'Alexandre, suppose un Scipion plus ancien, en avouant toutefois qu'il seroit difficile de marquer quel il est.

Mais puisqu'il est dit que Narbonne étoit alors une des plus puissantes villes des Gaules, ce ne peut être, ni le père du premier Africain, ni un Scipion plus ancien que lui; car Narbonne ne subsistoit pas de

de croire qu'ils feignirent d'ignorer ce qu'ils savoient en effet, pour ne point donner à un étranger des lumières dont il auroit pû profiter contre leurs intérêts. De tout temps les nations commerçantes se sont en quelque sorte approprié l'espèce de commerce qui les enrichissoit; & rarement ont-elles consenti à partager avec d'autres un bien sur lequel elles croyoient avoir des droits exclusifs. Le commerce de l'étain en particulier étoit si avantageux, que tous les peuples qui le faisoient n'ont rien oublié pour en dérober la connoissance aux étrangers. Je ne répéterai point ce que j'ai dit plus haut de l'obscurité des relations publiées par les deux voyageurs Carthaginois. Rien n'égale les précautions des Phéniciens de Cadix, qui avoient été long-temps possesseurs de cette branche du commerce, que ceux de Carthage & de Marseille partagèrent ensuite avec eux. On lit dans Strabon que le capitaine d'un vaisseau Romain, curieux d'apprendre la route des pays d'où l'étain se tiroit, ayant, dans cette vue, poursuivi un bâtiment de Cadix, le maître de ce bâtiment le fit échouer à dessein, se sauva avec son équipage, après avoir vu ceux qui le poursuivoient se briser contre le même écueil, & qu'il fut dédommagé par le trésor public de la perte de ses marchandises. Si la jalousie des habitans de Cadix pouvoit les porter à de telles extrémités, croira-t-on que les Marseillois fussent assez désintéressés pour découvrir

*Strab. l. III,
p. 175, 176.*

leur temps. Polybe n'en fait aucune mention dans la description du passage d'Annibal à travers la Gaule, quoiqu'elle se trouvât sur la route de ce Général. C'est donc du second Africain que Polybe a parlé. Il détruisit Numance vers l'an 133 avant J. C; & c'est apparemment en passant par les Gaules pour aller en Espagne, qu'il eut avec les Marseillois la conversation dont il s'agit. Cet entretien est donc postérieur de 200 ans au moins à Pythéas: ainsi quand on rejeteroit la raison que j'apporte du silence des habitans de Marseille, on ne seroit pas encore en

droit d'adopter la conséquence que Polybe en tire contre la vérité du voyage de notre astronome. Il s'en présente une plus naturelle: c'est qu'il étoit fort possible que les révolutions arrivées dans la Gaule pendant ces deux siècles, eussent dérangé le commerce des Marseillois avec les Bretons, & qu'ils n'eussent plus aucune connoissance particulière de l'île Britannique. Strabon nous assure que de son temps les voyageurs n'alloient point au delà de l'Irlande, & c'est sur cette raison qu'il se fonde, pour traiter d'imposteur Pythéas, qui parloit dans sa relation de contrées plus

la source d'un commerce dont ils tiroient un avantage si considérable, & sur-tout à l'un des principaux d'une Nation assez puissante, pour être en état de leur enlever ce commerce, & assez avide pour le faire?

Les bornes prescrites à ce Mémoire ne me permettent pas d'ajouter de nouvelles considérations à celles qui précèdent. Je crois cependant en avoir assez dit pour justifier pleinement Pythéas contre les imputations de ses censeurs. Si ces écrivains, moins prevenus contre lui, avoient fait, en le critiquant, plus d'usage de ce jugement profond qu'on admire en eux; s'ils avoient examiné ses ouvrages avec cette attention scrupuleuse que l'on doit à tout ce que l'on veut critiquer; s'ils avoient fait réflexion que comme le faux est quelquefois vrai-semblable, le vrai ne l'est pas toujours, ils auroient rendu plus de justice à ce célèbre Marseillois. Non qu'ils dussent épargner ce que ses relations pouvoient contenir de répréhensible: car je ne prétends pas qu'elles fussent entièrement exemptes de fautes. Nous en reconnoissons quelques-unes dans le peu de fragmens qui nous en restent, & sans doute ce n'étoit pas les seules. Étranger dans les pays qu'il a décrits, il n'avoit eu ni le temps ni la facilité de vérifier ce que lui disoient les habitans; il vivoit dans un siècle rempli de préjugés sur les matières physiques; enfin il étoit Grec & voyageur: que de sources de méprises & peut-être de fictions! Mais ces méprises que produit une ignorance qu'on ne peut pas même

septentrionales; raison trop foible pour mériter une réponse: il est étonnant que cet auteur n'ait pas fait réflexion que des connoissances de ce genre, pouvoient aisément se perdre. Le voyage des Phéniciens autour de l'Afrique, sous le règne de Néchos, fut regardé comme une fable dans Hérodote, parce que depuis ce temps-là, on n'avoit point fait le tour de l'Afrique par mer: les découvertes des Portugais dans le quinzième siècle ont pleinement justifié l'historien Grec à cet égard.

Au reste Polybe étant mort l'an 360 de Rome, 122 avant J. C, ce passage dans lequel il fait mention de Narbonne, démontre qu'il subsistoit une ville de ce nom avant que les Romains y eussent envoyé une colonie; car l'établissement de cette colonie Romaine, qui donna à la ville le nom de *Narbo Martius*, est de l'an 120 avant J. C, deux ans après la mort de Polybe, & environ 14 ans après la destruction de Numance.

Blâmer, ces fictions de détail que sème dans une relation l'amour du merveilleux, autorisent-elles à rejeter un fond de vérités qui fait l'essentiel de l'ouvrage? En remarquant ces fautes de quelque genre qu'elles fussent, en condamnant même avec sévérité celles qui méritoient de l'être, il falloit louer l'exactitude des observations de Pythéas, & faire sentir le mérite de ses voyages & de ses découvertes: il falloit en un mot le représenter comme un homme auquel on ne peut refuser l'honneur d'avoir établi le premier la distinction des climats, par la différente longueur des jours & des nuits, & frayé la route vers des contrées que l'on croyoit inhabitables. Si le seul projet de cette entreprise mérite des éloges, combien n'en devons-nous pas à son exécution? L'étude peut nous rendre propres les découvertes étrangères: mais pour en faire de nouvelles; pour porter nos pas au delà des traces de ceux qui nous ont précédés, il faut un génie heureux, ardent, élevé, plein de cette noble avidité de savoir, que les difficultés irritent, & pour qui les obstacles sont des motifs. Ce goût vif & constant, inséparable des talens nécessaires pour la perfection des sciences, est en même temps la suite de ces qualités, & la preuve qu'on les possède.



M E M O I R E
S U R
L' E T A T D E S S C I E N C E S
C H E Z L E S L A C E D E M O N I E N S .

Par M. DE LA NAUZE.

28 Janvier
1746.

ON feroit tort à la façon de penser des Lacédémoniens, d'imaginer, sur la foi de quelques accusations trop vagues, qu'ils avoient déclaré la guerre aux Sciences & aux beaux Arts; & qu'au milieu de la Grèce savante, ils demeureroient plongés dans l'ignorance & la barbarie. Il est vrai que leur valeur guerrière fit plus de bruit que leur érudition, & que Sparte, rivale d'Athènes à plusieurs égards, ne se mit jamais sur les rangs pour lui disputer l'empire des Lettres. Lycurgue ne les avoit pourtant point bannies de Lacédémone; & Lacédémone ne cessa jamais de les cultiver. C'est ce que je me suis proposé d'établir dans ce Mémoire, pour combattre un préjugé injurieux à toute une nation digne d'être mieux connue.

Les loix Lacédémoniennes tendoient à former un peuple sage & guerrier, à donner au corps de la souplesse & de la force, à inspirer à l'ame des sentimens héroïques. Dans cette vûe, disent les anciens auteurs (a), Lycurgue défendit à ses citoyens l'exercice de toute profession vile & de tout art grossier, comme contraire au plan qu'il s'étoit fait de la noblesse & de la grandeur de son peuple. L'agriculture même & les métiers les plus nécessaires à la vie de l'homme, ne trouvèrent point grâce aux yeux du Législateur; il y pourvut d'ailleurs, en y appliquant les Hélotes & les esclaves. Les

(a) *Isocr. Panath. p. 242. B. Nicol. Damasc. apud Stob. Joseph. contra Apion 11, 31. Plut. in Lycurg. t. 1, p. 54. E. Idem. Inst. Lacon. l. 11, p. 239. D. Ælian. vari. hist. v1, 6.*

citoyens étoient réservés à de plus nobles occupations; & c'est d'eux visiblement que Xénophon parloit en ces termes: « Il y a des villes, & celles-là principalement qui se distinguent par le goût des armes, où il n'est permis à aucun citoyen d'exercer les arts vils & manuels; elles ont raison de n'en pas faire grand cas; les uns épuisant le corps de fatigue, les autres l'énervant par une vie sédentaire, & quelques-uns le desséchant au feu continuel des fourneaux: impressions fâcheuses pour l'ame même, à qui elles ôtent son élévation & sa vigueur; ces sortes d'occupations emportent d'ailleurs tout le loisir d'un homme: elles l'arrachent aux devoirs de la vie civile, & le rendent inutile à ses amis comme à sa patrie. » Aristote, dans ses livres de politique, tient aussi à peu près le même langage que Xénophon. Lycurgue ne pouvoit pas trouver de pareils inconvéniens à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres; sans ruiner le corps, elles ornent & nourrissent l'esprit, le remplissent de vérités lumineuses, l'élèvent au-dessus des sens; & par la liaison que la Nature a mise entre la façon de penser & celle d'agir, le savoir contribue à former l'honnête homme & le bon citoyen, il établit l'empire de la raison jusque dans la conduite, persuade la nécessité & l'amour du bon ordre, & seconde ainsi la sévérité même des loix.

Lycurgue n'eut donc jamais l'étrange idée de bannir de sa république des connoissances qui favorisoient le but qu'il se proposoit, elles furent au contraire un objet de ses recherches dans les longs voyages qu'il fit pour aller chercher de toutes parts les matériaux propres à son nouveau plan; on peut en juger par son attention à découvrir les ouvrages d'Homère, à les transcrire avec un soin infini, & à les apporter avec lui dans son pays, pour avoir trouvé dans Homère, observent les historiens, la solidité des préceptes jointe à l'agrément de l'érudition. Ceux en effet des écrivains de l'antiquité qui ont le plus insisté sur l'ignorance prétendue des Lacédémoniens, & sur le règlement du Législateur contre les arts mécaniques, ne disent nulle part qu'il y ait eu de loi de

*Æconom.**Polit. VIII, 2.**Heraclid. Polit.**Plut. in Lycurg.*
t. I, p. 41. E.

Lycurgue, qui enveloppât dans cette même proscription la littérature, les sciences & les arts libéraux; il paroît seulement qu'ils ont cru sur des inductions raisonnées, que les travaux littéraires ne pouvoient pas s'accorder avec quelques usages établis dans Lacédémone: mais il est aisé de montrer que le principe de tous ces raisonnemens qu'on emploie à nier les études Lacédémoniennes, s'applique encore plus aisément à les constater.

II, 39.
Rep. Lacedam.

Plut. in Lycurg.
l. I, p. 54, D.

Parce que Lacédémone recommandoit avec soin les exercices militaires, & que tout homme y étoit soldat par sa naissance & par sa profession, en faut-il conclure que le desir de savoir y fût étouffé, & les moyens de s'instruire retranchés? De-là naissoit plutôt un fonds de repos & de loisir favorable aux Muses. Thucydide & Xénophon nous font assez entendre que les Lacédémoniens, hommes & enfans, n'avoient pas la liberté de demeurer un moment oisifs & désœuvrés; & cependant les loix avoient coupé racine aux divertissemens frivoles, à la connoissance & au goût des plaisirs, à l'embarras des affaires, & jusqu'aux soins du ménage domestique. Il est visible que dans cette position, les Lacédémoniens, d'ailleurs accoutumés dès l'enfance à beaucoup penser, ne pouvoient, à la suite de leurs exercices du corps, que se cultiver l'esprit; c'étoit dès-lors le seul objet laissé, soit à leur amusement, soit à leur occupation. Le loisir si vanté, que Lycurgue avoit ménagé à ses citoyens, n'étoit donc point une molle indolence trop contraire à l'esprit d'un gouvernement, qui demandoit qu'on fût toujours en haleine; ce loisir consistoit à affranchir un Lacédémonien de la plupart des soins de la vie, & à lui laisser tout son temps pour le partager uniquement entre les armes & les lettres.

La loi qui lui défendoit la solitude, la retraite & la vie sédentaire, & qui par conséquent ne lui permettoit pas de se livrer à l'étude du cabinet & de pâler sur les livres, n'empêchoit pas non plus qu'il ne mît en œuvre d'autres moyens de s'instruire. L'Académie & le Lycée d'Athènes, tant d'autres écoles ont formé des Savans par les entretiens & les conversations;

conversations: c'étoit la méthode générale de l'antiquité, & les Lacédémoniens, obligés de vivre continuellement ensemble, n'en étoient que plus à portée de traiter & d'approfondir les matières de Science & de Littérature; leur législateur qui ne voulut pas souffrir qu'on mît ses loix par écrit, sembloit avoir donné aux leçons de vive voix, la préférence sur les autres voies d'instruction, son peuple n'a-t-il pas pû, n'a-t-il pas dû penser comme lui?

*Plut. in Lycurg.
t. I, p. 47. A.*

On allègue comme un obstacle à l'établissement des sciences dans Lacédémone, la fameuse loi qui tenoit le pays également fermé pour les habitans qui en auroient pû sortir, & pour les étrangers qui auroient voulu y entrer. Est-il bien certain que les Lettres eussent beaucoup gagné à un commerce plus ouvert? Le nombre de ceux qui vont d'un pays dans l'autre, pour recueillir ou pour répandre les richesses de la Littérature, est toujours fort petit en comparaison de ceux qui voyagent pour le trafic & pour les affaires. Ceux-ci auroient donc bien-tôt introduit dans Sparte l'esprit d'intérêt, les soins du négoce, le tumulte & la dissipation: si d'une main ils eussent offert quelques secours littéraires, de l'autre ils auroient ôté le temps & l'envie d'en profiter; & c'est ainsi que les Sciences auroient pû souffrir du relâchement de la Xénélasie. Les loix qu'on tâche donc de produire pour accuser d'ignorance les Lacédémoniens, se tournent fort naturellement à les laver de cette accusation.

Si avec le mérite du savoir ils n'en eurent pas la réputation, ils s'en consolèrent aisément, se piquant de penser d'une manière supérieure, & même étant bien aises que rien de ce qui se passoit parmi eux, ne transpirât au dehors chez les nations voisines; ils convenoient tant qu'on vouloit de leur ignorance, & quand un Athénien la leur reprochoit, vous avez raison, disoient-ils, nous sommes le seul peuple de la Grèce qui n'aille point se gâter à votre école. Un raffinement de politique leur faisoit trouver un plaisir secret à voir qu'on se trompât ainsi sur leur compte; mais pourtant le mystère de leur conduite n'échappa point à Socrate, à

*Ibid. p. 52. D.
Idem. t. II, p.
231. D.*

*Platon. in Pro-
tagorâ, t. 1, p.
342, seq. edit.
Serran.*

Platon, & à quelques autres génies du premier ordre. Voici le jugement qu'en a porté Platon, & qu'il a fait prononcer à Socrate.

« L'ancienneté & la multiplicité des sciences sont plus
» grandes en Crète & à Lacédémone, que dans le reste de la
» Grèce, & il s'y trouve un plus grand nombre de Savans.
» Ils s'en défendent, & font semblant d'être ignorans pour ne
» pas donner à connoître qu'ils l'emportent sur les Grecs du
» côté du savoir, & pour ne faire sentir leur supériorité que
» dans l'art de la guerre, persuadés que si l'on connoissoit ce
» qu'ils sont, on voudroit suivre leur méthode: ils la cachent
» donc, & par ce moyen ils ont fait prendre le change à des
» étrangers qui les veulent imiter, & qui, à leur exemple, se
» froissent les oreilles, les entortillent de courroies, s'attachent
» à la gymnastique, & portent des habits courts, comme si
» c'étoit là ce qui fait le mérite des Lacédémoniens au dessus
» des autres Grecs. Toutes les fois que les Lacédémoniens
» voudroient s'assembler librement avec leurs Savans, ils sont
» fâchés d'être obligés à le faire secrètement, afin d'éviter l'im-
» portunité de ces amateurs des manières Lacédémoniennes,
» pour qui ils ont le même éloignement que pour les autres
» étrangers; & quelque étranger qui vienne chez eux, ils
» tiennent leurs assemblées de Savans sans qu'il puisse y avoir
» entrée: ni eux ni les Crétois ne permettent à aucun de
» leurs jeunes gens de voyager dans les autres villes, de peur
» qu'ils ne désaprennent ce qu'on leur a enseigné chez eux.
» Au reste il y a parmi ces deux peuples, non seulement des
» hommes, mais des femmes encore, qui se piquent d'un grand
» succès dans les études; vous sentirez que je dis vrai, quand
» vous saurez que les Lacédémoniens sont parfaitement bien
» élevés dans les Sciences & dans les Belles-Lettres; de sorte
» que si l'on veut lier conversation avec quelqu'un de leurs
» citoyens, fût-ce le dernier de tous, on pourra lui trouver
» d'abord un air de grossièreté dans le discours; mais ensuite,
» quand il entre en matière, il s'énonce avec une dignité, une
» précision, une finesse, qui rendent ses paroles comme autant

de traits perçans; & l'autre qui s'entretient avec lui, ne «
 paroît plus qu'un enfant qui bégaye. Sur cela quelques anciens «
 avoient déjà compris, & des modernes le reconnoissent, que «
 la maxime des Lacédémoniens est de s'attacher à la philo- «
 sophie beaucoup plus qu'aux exercices du corps. On a senti «
 que le talent de la parole, porté à ce point, n'appartient qu'à «
 des hommes parfaitement instruits, comme l'ont été Thalès «
 de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Solon «
 notre concitoyen, Cléobule de Linde, Myson de Chènes & «
 Chilon de Lacédémone, le septième d'entre eux, tous imi- «
 tateurs des Lacédémoniens, partisans de leurs études, & «
 formés suivant leur méthode. »

On conviendra qu'un témoignage de cette force n'a besoin
 ni de commentaire ni de réflexion pour constater, d'une
 manière invincible, la réalité & le succès des études Lacé-
 démoniennes. Dans un autre endroit, Platon a produit pour
 interlocuteur le sophiste Hippias, qui se plaint de ce qu'étant
 allé à Lacédémone, on n'y avoit écouté ni payé ses leçons,
 & qui, parmi plusieurs autres ridiculités, avance que les
 Lacédémoniens étoient ignorans au point de ne savoir pas
 compter. Tout ce qu'on peut en inférer de plus défavantageux
 pour eux, sera, que dans le siècle de Socrate, il y avoit deux
 différentes opinions à leur sujet; l'une des Savans les plus
 profonds, qui rendoient justice aux grandes lumières des
 Lacédémoniens, l'autre des esprits superficiels, qui leur impu-
 toient une ignorance grossière. Le croiroit-on? c'est pourtant
 ce dernier sentiment, le sentiment d'Hippias, qui a prévalu
 dans la suite, & il a été souvent cité comme le sentiment
 de Platon lui-même, qui ne l'a rapporté que pour s'en jouer.
 Isocrate a bien enchéri encore sur Hippias, dans un discours
 consacré tout entier à la gloire d'Athènes, & à l'humiliation
 de Sparte. Comment y auroit-il accordé aux Lacédémoniens
 l'usage de la Littérature & des Sciences? il les y dépouille
 de tout principe d'humanité; il ne laisse pas cependant, en
 se plaignant amèrement de leur haute réputation, de faire
 voir qu'on ne pensoit point d'eux le mal qu'il en disoit; il

*In Hippia ma-
 jore, t. III, p.
 283, ed. Ser-
 van.*

Panathen. p.
241. B.

Ibid. p. 276. E.

In Lycurg. t. I,
p. 50. B.

Inst. Lac. t. II,

p. 237. A.

Vari. hist. XII,
50.

Panathen. p.
276. D.

Dioscles apud
Laert II, 54.
Rep. Lacedam.

Loc. cit.

assure que certaines gens les regardoient comme des demi-Dieux, τῶν ἡμιθέων, &, ce qui fait sur-tout à mon sujet, comme les inventeurs des plus excellentes études: εὐρεταὶ τῶν καλλίστων παιδευμάτων. Oui sans doute, ils en furent les premiers auteurs, par la trempe Lacédémonienne qu'ils donnèrent à leur éloquence, à leur poésie, à leur philosophie, & généralement à tout ce qui passa par leurs mains: d'où suivit un contraste marqué entre leurs Sciences & celles du reste de la Grèce. Ils n'avoient garde d'en faire un métier, ils ne s'y appliquèrent ni par faste, ni dans les vûes d'un lucre sordide; ils ne s'ornoient pas l'esprit aux dépens des mœurs; on n'y voyoit point de gens de Lettres par état, qui fissent une espèce de rang particulier dans la République; on ne s'attachoit guère ni à la composition des livres, ni à la correspondance littéraire avec les pays étrangers, ni à tous ces brillans dehors, qui accompagnoient chez les autres Grecs la profession ordinaire des Sciences. Il n'en falloit pas davantage pour persuader à ceux qui connoissoient peu les Lacédémoniens, & pour faire dire, à ceux qui les connoissant étoient jaloux de leur gloire, que c'étoit un peuple sauvage, qui ignoroit les arts & les sciences de la Grèce: proposition vraie & fausse à différens égards. Plutarque & Elien l'ont prise du mauvais côté, comme elle leur étoit présentée; ils ont cru bonnement que les anciens Lacédémoniens avoient été des gens sans étude, & ils l'ont fait accroire à la postérité: c'est-là, je pense, la source de l'erreur; il ne reste plus qu'à la dévoiler entièrement, par un détail circonstancié des différens genres d'érudition que les Lacédémoniens ont cultivés.

Pour commencer par la grammaire, Isocrate est le seul qui leur en ait contesté nettement l'usage: ils ignorent, dit-il, les principes communs de la Littérature, jusqu'à ne pas apprendre les élémens des Lettres. Il n'en sera pas cru préférentiellement à Xénophon, qui envoya ses enfans à l'école de Sparte pour y être élevés, & qui assure qu'on y enseignoit les Lettres, la Musique & la Gymnastique, sans faire mention des études d'un âge plus avancé. Plutarque dit aussi que

les Lacédémoniens apprenoient ce qu'il leur falloit de Lettres pour le besoin : & le fait est démontré par la suite de l'ancienne histoire, qui les représente dans un exercice journalier de la lecture & de l'écriture, comme toutes les autres nations policées; par un grand nombre de lettres qu'ils recevoient ou qu'ils envoyaient, & dont l'indication, quelquefois même la teneur, se retrouve aujourd'hui dans les auteurs; par les singularités que Meursius a recueillies sur le style, sur les enveloppes, & sur les cachets des mêmes lettres; par les inscriptions Lacédémoniennes, dont Dodwel regrétoit la rareté au commencement de ce siècle, & dont un savant Académicien nous a depuis apporté un grand nombre du pays même; enfin par une multitude d'autres monumens, qu'il feroit inutile & injurieux à la gloire de ce peuple de rassembler ici au long, pour lui assurer le trop mince avantage d'avoir connu les élémens des Lettres grecques. Quel jugement donc porter du reproche que leur a fait Isocrate? il savoit, & il en convient, que les Lacédémoniens s'embarassoient aussi peu de ses invectives, que de ce qui se disoit au delà des colonnes d'Hercule; il prétendit apparemment que mépriser de la sorte ses ouvrages, jusqu'à refuser de les voir & d'y répondre, c'étoit ne savoir ni lire, ni écrire.

Ajoutons qu'ils savoient parler. Socrate, nous l'avons déjà vu, s'épuise en louanges sur le talent qu'ils avoient de manier la parole, & il ne veut point qu'on l'envisage comme un don de la Nature; mais comme un fruit de l'éducation & du travail, une preuve sans réplique de leur succès dans les Lettres & dans les Sciences; un art merveilleux qui réduisoit un étranger à ne faire auprès d'eux que bégayer. Leur manière de s'exprimer noble, fine, lumineuse & précise, appelée encore présentement de leur nom style laconique, a eu le suffrage de toutes les Nations & de tous les siècles polis; Plutarque en a recueilli plusieurs traits dans ses ouvrages, & il est surprenant, qu'après avoir donné là & ailleurs des preuves sensibles de leur façon de penser & de parler avec distinction, il ait quelquefois voulu borner leurs études aux simples

Miscell. Lacon.
III, 4.

Cycl. Lacon.
p. 838.

M. l'abbé
Fourmout.

Panathen. P.
285. C.

In Lycurg. p.
53, t. 1. A.
Ibid. p. 51.
C. E.

éléments des Lettres: il déclare lui-même, en plus d'un endroit, qu'ils s'attachoient à l'élégance & à la pureté du discours, qu'on les accoutumoit dès l'enfance, & dans les conversations ordinaires, à la finesse & aux graces de l'expression, qu'on faisoit à dessein mille questions à un jeune homme, & qu'il falloit que la réponse fût toujours juste, toujours accompagnée d'agrément & de sel. Les instructions & les préceptes, qui font l'art de bien parler, étoient donc en usage parmi eux, autant que dans aucune autre nation du monde.

Anonym. in
argum. Liban.
declam. 24.
Pausan. 111,
14.

In Timarch. p.
125. C. edit.
Aurel. Allobrog.
Demesth.

Combien d'autres preuves qu'ils étoient versés dans l'art Oratoire? Il est fait mention de l'âge nécessaire avant qu'ils pussent parler en public, c'étoit à trente ans; des harangues qu'ils prononçoient tous les ans aux tombeaux de quelques grands hommes, & de mille occasions enfin qui supposoient à Sparte un usage établi de faire des discours préparés. Eschine, par exemple, rapporte qu'après la harangue d'un Lacédémonien mal-honnête homme, mais très-éloquent, on alloit prononcer le jugement, conformément à son exposé, lorsqu'un vieillard se leva dans l'assemblée, & obtint qu'un citoyen, homme de mérite qui étoit présent, résumeroit l'affaire, & rendroit comme il pourroit les raisons du premier, afin, disoit le vieillard, qu'un honnête homme, & non pas un méchant, paroisse avoir entraîné les suffrages. Ce n'étoit donc pas un orateur, c'étoit un mauvais citoyen qu'on trouvoit un homme étrange dans Lacédémone.

IV, 17.

On pourroit aussi alléguer en preuve de l'éloquence des Lacédémoniens plusieurs harangues qui se lisent dans Thucydide. Il semble, non seulement que le fond du discours doit être attribué à ceux à qui l'historien a pu prêter ses expressions; mais encore qu'ils avoient eux-mêmes la capacité & la réputation de parler sur un ton à peu près pareil; Thucydide étant trop amateur de la vérité, trop attentif aux règles de la vrai-semblance, pour mettre en toute occasion les pièces les mieux travaillées sur le compte d'un peuple, qui de notoriété publique, eût ignoré l'art de parler. Ils déclarent eux-mêmes, dans une de ces harangues, qu'ils savoient quelquefois

renoncer à leur Laconisme, & traiter, quand il le falloit, les matières avec plus d'étendue. Qu'une telle déclaration soit réellement partie de leur bouche, ou que Thucydide l'ait imaginée en leur nom, elle marque toujours qu'on les jugeoit en état de diversifier leur éloquence, & à plus forte raison, en possession des principes de l'art. Le même écrivain, sur le point de rapporter un fort beau discours de Brasidas, commence par avertir que ce Général avoit, comme Lacédémonien, le don de s'énoncer: Ἦν δὲ ἑδὲ ἀδύνατος, ὡς Λακεδαιμόνιος, εἰπεῖν. Qu'il me soit permis de m'arrêter à l'examen de ce texte, dont on s'est prévalu pour refuser aux Lacédémoniens le talent de la parole, & qui me paroît au contraire une autorité décisive pour le leur accorder: il n'arrive que trop souvent que l'établissement des faits d'histoire les plus importans, dépend d'une discussion grammaticale.

IV. 84.

Elieen a conclu, des paroles citées de Thucydide, que les Lacédémoniens & Brasidas lui-même n'étoient que des ignorans, qui avoient négligé toute étude des Belles-Lettres: voici les propres termes de ce singulier commentaire. Καὶ Θουκυδίδης δὲ ὁμολογεῖ ὅτι μὴ ἐπιδασμένως περὶ παιδείας εἶχον, ἐν οἷς λέγει περὶ Βρασιδῆ. Λέγει γάρ ὅτι ἦν ἀδύνατος εἰπεῖν, ὡς Λακεδαιμόνιος, οἷον ὡς ἂν ἰδιώτης. «Thucydide convient aussi qu'ils ont négligé les études, c'est à l'endroit où il parle de « Brasidas, il dit donc que c'étoit un homme incapable de « parler, comme étant Lacédémonien, c'est-à-dire, comme « n'étant qu'un ignorant. » Les Savans modernes, qui ont travaillé sur Elieen, ont observé qu'il a lû dans Thucydide ἀδύνατος, incapable, au lieu de ἑδὲ ἀδύνατος, non incapable; ils n'en sont pas pour cela plus favorables aux Lacédémoniens, & guère plus à Brasidas lui-même; ils expliquent Thucydide comme s'il eût voulu faire entendre que Brasidas parloit passablement bien pour un homme de Lacédémone, où l'on ne savoit, disent-ils, ce que c'étoit que parler. J'ose dire au contraire que le terme ἑδὲ ἀδύνατος, est un éloge complet de l'éloquence de Brasidas, & que l'expression ὡς

Vari. hist. XII.
50.

Λακεδαιμόνιος, étend la louange à toute la nation: examinons ces deux points l'un après l'autre.

- Le mot grec ἐκ ἀδύνατος, semble d'abord présenter une idée de médiocrité, & un certain milieu entre le plus haut & le plus bas degré de capacité ou de puissance; & le scholiaste de Thucydide l'entend ainsi dans un endroit différent de celui que nous discutons: cependant ἐκ ἀδύνατος εἰπεῖν, est employé par Denys d'Halicarnasse, par Achille Tatius, & par d'autres auteurs, pour marquer le talent de la parole à un haut degré. Mais sans recourir à des autorités étrangères, on peut s'en tenir à Thucydide, qui s'est assez souvent servi de cette expression favorite, pour ne pas laisser ignorer le sens qu'il y attachoit: en voici quelques exemples.
- Ad Thucyd. I. 25.* Il dit que Thérémène fut le premier, *πρωτος*, des habiles gens, *ξυνητων*, qui renversèrent le gouvernement populaire d'Athènes: il a donc prétendu lui attribuer plus que médiocrement de génie & d'éloquence, en disant au même endroit que Thérémène étoit *αὐτὸς ὅτε εἰπεῖν ὅτε γῶναί ἀδύνατος*.
- VIII, 68.* Une harangue de Thucydide, parlant des forces d'Athènes, appelle cette ville *πόλιν δυνατωτάτῃ*, & un peu plus bas, *ἐκ ἀδύνατον ἀμύνεσθαι πόλιν*. Le sens du discours ne souffre pas qu'après l'avoir qualifiée de ville très-forte, on ait voulu ajoûter qu'elle l'étoit médiocrement; il faut donc convenir que la signification du mot *ἐκ ἀδύνατος* n'annonce rien de moins que celle du mot *δυνατώτατος*, *très-puissant*, *très-capable*. Le même historien, pour exprimer combien les forces navales des Rhodiens étoient considérables, appelle leur Isle *νῆσον ἐκ ἀδύνατον καὶ ναυκρατῶν πλήθει*; le terme *πλήθει* joint avec *ἀδύνατον*, prouve clairement qu'il ne faut point chercher à ce dernier mot un sens de médiocrité & de négation, qui feroit un sens louche, comme si l'on disoit en latin *non invalidam multitudinem*: l'expression grecque est négative, & la signification affirmative, *multitudine valentem*. Thucydide encore parlant des gens de mer, qui osèrent les premiers infester les îles & les côtes du continent, écrit qu'ils avoient les chefs les plus entreprenans & les plus capables; *ἡγεμένων ἀνδρῶν*

ἀνδρῶν ἔ τῶν ἀδυνατωτάτων ; pourquoi le superlatif ἔκ ἀδυνατωτάτων, si le mot ἔκ ἀδύνατος n'avoit pas une signification véritablement positive & exclusive de tout sens de négation & de médiocrité : car on ne sauroit rendre ici ἔκ ἀδυνατωτάτων par *non invalidissimorum*, mais uniquement par *validissimorum*. Il dit enfin, en parlant des Corcyréens, ἦσαν ἔκ ἀδύνατοι, & il le dit pour le temps de leur plus grande puissance, qui leur valut l'empire de la mer, & relativement à une flotte qu'ils avoient de cent-vingt vaisseaux, pendant que les ennemis ligués n'en avoient en tout que soixante-onze : ainsi il a prétendu marquer par ce terme une supériorité, & non une médiocrité de forces. Il faut donc conclure de tous ces textes rapprochés, malgré l'explication donnée au premier par le scholiaste, que Thucydide attacheoit un degré d'excellence à l'expression ἔκ ἀδύνατος, & que par les mots ἔδὲ ἀδύνατος εἶπεν, il a voulu dire que Brasidas étoit fort éloquent. Ce qui est d'ailleurs assez visible, puisqu'il s'arrête à cette réflexion dans le moment où le général Lacédémonien va prononcer une fort belle harangue : les circonstances suffiroient donc encore ici pour déterminer le sens, comme elles le déterminent dans ces mots d'Horace, *non sordidus auctor naturæ verique*, qui signifient *un excellent philosophe*.

1, 25.

Od. l. 1, 28.
v. 14.

Venons présentement aux Lacédémoniens en général, & voyons si l'historien leur laisse ou leur retranche l'avantage qu'il accorde à Brasidas : ἦν δὲ ἔδὲ ἀδύνατος, ὡς Λακεδαιμόνιος, εἶπεν, il avoit, comme Lacédémonien, le talent de bien parler. L'expression est si claire en faveur du talent attribué aussi à la Nation, qu'il faut s'aveugler pour y trouver un sens opposé ; & il n'y a que la forte prévention où l'on est contre les études Lacédémoniennes, qui ait pu obliger les commentateurs d'Élien, savans d'ailleurs du premier ordre, de donner aux paroles du texte un sens équivalent à celui-ci, *il n'étoit pas incapable de parler comme l'est un Lacédémonien* ; par-là ils rendent négative la proposition de Thucydide qui est affirmative : il n'a pas écrit ἔδὲ ἦν ἀδύνατος, mais ἦν ἔδὲ ἀδύνατος. Quand même donc Λακεδαιμόνιος signifieroit un

Lacédémonien, c'est-à-dire, tout autre *Lacédémonien*, ce qui n'est pas; Thucydide auroit toujours dit que Brasidas étoit ὁ ἀδύνατος εἰπεῖν, comme tout *Lacédémonien* l'étoit d'ordinaire, & la vérité du fait historique, qui dépose en faveur de l'éloquence des *Lacédémoniens*, seroit toujours à couvert. Pour altérer l'histoire, il a donc fallu commencer par dénaturer la proposition de Thucydide, & d'affirmative la rendre négative; il a fallu ensuite faire une violence manifeste à la signification du mot ὡς Λακεδαιμόνιος, en le rendant par celui-ci, comme un *Lacédémonien*, comme tout *Lacédémonien*: si c'eût été la vraie idée de Thucydide, il auroit écrit ὥστε εἶσιν οἱ Λακεδαιμόνιοι, ou quelque chose d'approchant. Elien, plus au fait de sa langue que d'une saine critique, a si bien senti que le mot ὡς Λακεδαιμόνιος signifie ici en *Lacédémonien*, en qualité de *Lacédémonien*, comme étant *Lacédémonien*, que dans la fausse persuasion où il étoit que Thucydide n'avoit pas pu faire l'éloge de l'éloquence *Lacédémonienne*, plutôt que de forcer le sens de l'expression, ὡς Λακεδαιμόνιος, comme ont fait depuis ses commentateurs, il a mieux aimé supprimer ὥστε dans le texte de Thucydide, & lui faire dire par ce retranchement, que Brasidas étoit incapable de parler, comme étant *Lacédémonien*, c'est-à-dire, ajoute-t-il, comme n'étant qu'un ignorant. Pour nous, rendons au texte de Thucydide son intégrité, & par une conséquence opposée à celle d'Elien, reconnoissons que Brasidas posséda le talent de la parole en *Lacédémonien*, c'est-à-dire en habile homme, & en orateur jaloux d'une éloquence naturelle, simple, concise, mâle & énergique.

*Advers. Mar-
them. II, p. 68,
edit. Genev.*

*Ibid. lib. I,
p. 32.*

Ce n'étoit point là le caractère des Rhéteurs & des déclamateurs de la Grèce, aussi les chassoit-on de Sparte avec ignominie; l'histoire en fournit plusieurs exemples, & Sextus Empiricus en cite quelques-uns: en conséquence, il voudroit faire entendre que *Lacédémone* ne cultiva point l'art de parler; il en fait même le sujet d'un éloge qu'elle eût été bien fâchée de mériter. Quelques pages auparavant, il s'étoit débattu à nier la réalité de la parole, & à prétendre

que l'usage du discours est une chimère, une chose impossible dans la Nature; ici il reconnoît un art de discourir, puisqu'il suppose que les Lacédémoniens le bannirent de leur État: il admet comme historien ce qu'il rejette comme philosophe sceptique, & se trompe également dans les deux points. Il arrive communément que de deux assertions opposées entre elles, l'une est vraie & l'autre fautive; il est réservé aux personnes extraordinaires de ne pas saisir la vérité, même en se contredisant. Pour revenir aux Lacédémoniens, on leur feroit tort de prendre pour une guerre déclarée à l'éloquence, le zèle qu'ils avoient d'en retrancher les abus. Tout ce qui résulte de leur conduite à l'égard de quelques faux orateurs, est que ce peuple ne se laissoit point éblouir par les prestiges de la rhétorique, persuadé que la multiplicité des figures & des lieux communs, dépare l'éloquence au lieu de l'embellir, que les saillies continuelles d'une imagination qui veut briller, tiennent, dans un orateur, la raison captive; que la profusion des paroles est la marque ordinaire d'une stérilité de génie, & même d'un défaut de bon sens; qu'un art destiné à peindre les idées & les sentimens, montre plus d'habileté à bien représenter la nature qu'à la surcharger de couleurs; & ce qui faisoit le grand objet des Lacédémoniens, que la véritable éloquence, bien différente d'un vain babil, conduit les hommes à la connoissance du vrai, & à l'amour de la vertu.

Ils apportèrent les mêmes idées, les mêmes dispositions à l'étude de la poésie & de la musique, deux arts autrefois intimement liés ensemble, & qu'il ne faut point séparer ici l'un de l'autre. On vit à Lacédémone des poètes musiciens, soit étrangers, soit nationaux, qui n'y furent pas moins honorés & moins chéris que dans le reste de la Grèce: Lycurgue donna lui-même l'exemple du cas qu'on en devoit faire; il appela auprès de lui Terpandre de Lesbos, qui appaisa une sédition dans Sparte, par les ressources de son art, & qui rédigea en vers chantans les loix du nouveau gouvernement. Les Lacédémoniens, dit Héraclide de Pont, le révérent comme un maître dont le Ciel leur avoit

Z ij

*Plut. de music.
t. II, p. 1146.
B.*

*Clem. Alex.
Strom. I.
Hieron Rhod.
apud Athen.
XIV, 9. Polit.*

Inst. lacon. t. 11, p. 238. C.

Euclid. introd. Harm. p. 19, edit. Neibom. Strab. XIII, p. 618, edit. Par.

Interpret. ad Ælian. var. hist. XII, 50.

Plut. Inst. lacon. t. 11, pag. 239. B.

Id. de music. t. 11, p. 434. B.

Ibid. pag. 513. C.

Id. in Agid. t. 1, p. 799. F. & de prof. in virt. t. 11, p. 84. A.

Athen. XIV, 6, p. 639. E. Boët. de music. l. 1.

XII, 50.

ordonné d'écouter la voix : & quand Plutarque avance que Terpandre fut mis à l'amende par les Ephores, pour avoir augmenté la lyre d'une corde, il ne songe pas qu'il l'avoit augmentée non d'une corde, mais de trois ; & il oublie ce qu'il nous apprend lui-même ailleurs, d'après les anciens écrivains, que les Lacédémoniens conservèrent toujours une extrême vénération pour ce premier auteur, ou restaurateur de leur musique.

Ils eurent obligation encore aux muses de Thaléas de Crète, de Bacis d'Arcadie, & de Tyrtée d'Athènes, qui accoururent en différens temps, par ordre de l'oracle, au secours de Lacédémone, pour la délivrer de quelque calamité publique. Des motifs plus agréables, je veux dire les seuls attrait de la poésie & de la musique, conduisirent dans la même ville Archiloque de Paros, Xénodame de Cythère, Xénocrite de Locres, Polymnesté de Colophon, Sacadas d'Argos, Périclité de Lesbos, Phrynis de Mitylène, Timothée de Milet, & sans doute un grand nombre d'autres poètes musiciens. Le traité de Plutarque sur la musique entre dans quelque détail de ce que la plupart d'entre eux firent, pour le progrès de leur science, dans la ville de Sparte : il semble qu'elle oublioit en leur faveur la loi de la Xénélasie, & qu'éblouie par les charmes de leur art, elle ne pouvoit plus distinguer un poète, de quelque nation qu'il fût, d'avec un de ses citoyens. Élien a dissimulé ou ignoré le concours de ces étrangers, que la poésie & la musique attiroient à Sparte, il ne nomme que les trois ou quatre à qui l'on eut recours dans des temps malheureux, & à cette occasion, il dit que les Lacédémoniens ne cultivant point les Muses, & se trouvant pourtant avoir besoin de leur secours pour des maladies, pour des accès de folie, & pour d'autres maux, furent obligés de s'adresser à des poètes étrangers : pour mieux nier enfin qu'ils aient eu des poètes de leur propre pays, il compte Alcman au nombre des quatre ou cinq venus d'ailleurs par ordre de l'oracle, afin de remédier aux malheurs pressans de Lacédémone.

DE LITTÉRATURE. 181

Alcman cependant fut formé & élevé dans le sein de la nation : esclave d'Agéside, il fit paroître du génie & des talens qui lui procurèrent la liberté, & le mirent au rang des poètes célèbres; quel que soit donc le lieu de sa naissance, c'est parmi les Lacédémoniens qu'il a vécu, c'est dans leur pays qu'il est mort, & c'est leur goût pour la poésie qui leur a fait élever un esclave au rang de citoyen, malgré la maxime où ils étoient, de n'accorder ce privilège qu'avec beaucoup de réserve. A l'occasion du tombeau que ce poète avoit en Laconie, Pausanias observe que le dialecte Lacédémonien, quoique peu favorable à l'harmonie des vers & de la musique, ne fit nul tort à la beauté des chants d'Alcman. Entre autres poésies il en fit de galantes, & puisqu'il ne paroît pas que la sévère Lacédémone en ait été scandalisée, on peut juger que leur auteur y avoit respecté la pudeur. Spendon, poète musicien du même pays, marcha sur les traces de Terpandre & d'Alcman, il parvint comme eux à faire les délices de sa nation. Les Lacédémoniens envisageoient, comme quelque chose de divin & de sacré, les pièces composées par ces trois grands hommes, & ne permettoient pas que la vile multitude les chantât, de peur de les profaner. Quelques Hélotés, prisonniers durant les guerres d'Épaminondas, invités par leurs vainqueurs à chanter des morceaux de Terpandre, d'Alcman ou de Spendon, s'en excusèrent sur la défense de leurs maîtres. Cynéthon, Dionysodote & Aréus sont connus encore pour des poètes Lacédémoniens, que l'antiquité a cités avec éloge; Chilon de Lacédémone, l'un des sept sages, s'est aussi distingué dans le même genre de Littérature.

Les jeux Carniens qu'on célébroit à Sparte pour adjuger des prix aux poètes musiciens, & qui semblent avoir été une occasion favorable aux étrangers pour avoir accès dans cette ville, ne font-ils pas voir d'une manière incontestable que la poésie & la musique y étoient florissantes? Les autres jeux des Lacédémoniens, leurs exercices publics, leurs fréquentes danses, leurs fêtes continuelles, leurs assemblées de

*Heraclid.
Polit.*

*Hérod. IX.
32.*

III, 15.

*Athen. XIII.
8, p. 600. F.*

*Plut. in Lycurg.
t. I, p. 57. B.*

*Miscell. lacon.
IV, 17.*

*Plut. Inst. lacon.
t. II, pag.
238. C. &
alibi.*

politique ou de religion, presque toutes ces occasions exigeoient le chant des vers & le son des instrumens, ainsi que Meursius le remarque; en un mot, dit Lucien, les Lacédémoniens ne font rien sans le secours des Muses: *ἅπαντα μετὰ μουσῶν ποιεῖσιν.*

Plut. in Lycurg. 1. 1, p. 53. D.

Crag. Rep. Lacon. 111, Tab. 12. Instit. 10. Meursius, Miscel. lacon. 11, 2. V. 70.

IV.

IV, 25, p. 184. D.

Xenoph. Rep. Lacon.

Aristot. Polit. VIII, 5.

In Lycurg. 1. 1. p. 53.

Ils commençoient même par offrir un sacrifice à ces Déeses, sur le point de livrer bataille, ensuite ils marchaient au combat, en chantant leurs poésies guerrières, qui étoient accompagnées par des joueurs de flute, placés dans les rangs des soldats. Une foule d'auteurs Grecs & Latins ont parlé avec admiration de cette façon singulière d'aller à l'ennemi au son de la flute & en cadence. Thucydide avertit que la Religion n'y entroit pour rien, & que les Lacédémoniens en usoient de la sorte pour mieux garder leurs rangs & pour éviter le désordre trop commun à toutes les grandes armées: Polybe observe aussi que ce n'étoit pas sans de bonnes raisons qu'ils y employoient la flute plutôt que la trompette; les instrumens ordinaires de guerre, plus propres au grand bruit qu'à la musique, leur auroient beaucoup moins convenu dans les principes qu'ils avoient d'une valeur réfléchie & de sang froid, & dans la grande habitude où ils étoient de la mélodie de la flute: ils apprenoient tous à en jouer, comme l'assure Chaméléon d'Héraclée, cité par Athénée, & ils en tiroient ensuite à la guerre le parti que nous venons de voir; au reste quoiqu'on les instruisît tous dans leur jeunesse des principes de la musique, la plupart en discontinuoient bien-tôt l'exercice, pour n'en conserver que le goût qui ne les abandonnoit jamais.

Ils n'étoient pas moins attachés, dit Plutarque, à la beauté des vers & du chant, qu'à l'élégance & la pureté de la prose: leur poésie étoit simple, & cependant mâle & énergique, pleine de traits de feu, qui inspiroient l'ardeur & le courage; on n'y traitoit guère que les sujets capables d'entretenir des sentimens de vertu dans le cœur des citoyens. On y chantoit le bonheur de ceux qui périssoient dans les combats, la misère de qui survivoit à son honneur, & plusieurs maximes de

cette espèce, aussi familières dans Sparte, que les principes contraires ont pû l'être chez les Sybarites.

Une poésie, une musique capables d'altérer les bonnes mœurs, ne se produisoient point impunément dans Lacédémone; on chassa de la ville le poëte Archiloque, parce qu'il disoit dans quelques-uns de ses vers qu'il valoit mieux fuir que périr les armes à la main, & parce que d'ailleurs sa poésie ne ménageoit pas assez la pudeur. On ne toléra ni la Tragédie, ni la Comédie, pour éviter, dit Plutarque, toute occasion de donner atteinte aux maximes du gouvernement, soit sérieusement, soit par plaisanterie: on proscrivit, à plus forte raison, les pièces dithyrambiques, dont le vers hardi de plus d'une façon, & l'air trop bien assorti aux paroles, sentoient l'ivresse du Dieu auquel le dithyrambe étoit consacré: on ne souffrit même aucune innovation essentielle dans le chant, ni dans les instrumens: on s'en tint scrupuleusement au fond du caractère de l'ancienne musique grecque: on n'abandonna point le mode Dorien, dont l'intonation plus basse, & la modulation plus noble que celle des modes étrangers, répondoient mieux à la gravité de la Nation. Platon le jugeoit aussi préférable à tous les autres modes, & le seul convenable à des hommes courageux & tempérans; il étoit propre aux airs guerriers, & il se refusoit aux paroles d'une poésie licencieuse: Philoxène tenta vainement d'y accorder des pièces dithyrambiques, il échoua dans son projet, par l'incompatibilité d'une poésie outrée & guindée, avec une musique incapable de pareils écarts, & la Nature le ramena toujours malgré lui au mode Phrygien. Ce que d'autres pourroient donc regarder dans l'harmonie Dorienne comme un grand défaut, en faisoit le mérite aux yeux des Lacédémoniens: par le même principe ils ne permirent jamais qu'on montât plus de sept cordes sur la lyre: Phrynis voulut en mettre neuf, & Timothée onze; ils se firent une affaire sérieuse au tribunal des Ephores. Comme le jugement rendu pour lors contre Timothée, est un monument des plus curieux de l'antiquité, & qu'il prouve l'attachement des Lacédémoniens

*Plut. Inst. lac-
con. t. II, pag.
239. B.*

*Val. Max.
VI, 3.*

*Inst. lacœn.
loc. cit.*

*Athen. XIV,
5, p. 624. &
7, p. 632.*

*In Lesc.
Plut. de music. t.
II, p. 1136. F.
Apud. Florid. I.*

*Aristot. Polit.
VIII, 7.*

*Plut. in Agid.
t. I, p. 799.
F. & de prof. in
virt. t. II, pag.
84. A.*

*Athen. XIV,
9, p. 636. E.
Boët. de musica.
l. I.*

*Theſaur. an-
tig. Græc. t. V,
Præf.
Boët. loc. cit.*

pour leur poëſie & pour leur muſique; je le rapporterai ici au long avec ſon dialecte plus que Dorien, & ſuivant les corrections faites par Jacques Gronovius, au texte de Boëce.

Ἐπειδὴ Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος παρήμενος ἐτ τὰν ὁμετέραν πόλιν, τὰν παλαιὰν μῶαν ἀπιδάσας δὴ, καὶ τὰν ἀφ' αὐτῆς ἐπὶ χερδῶν κινεῖσθαι ὑποσπρεφόμενος, πολὺφῶνον εἰσάγων λυμένεσσι τὰρ ἀκούειν τῶν νέων, διὰ τε τὰρ πολυχερδία καὶ τὰρ κακίστατος τῶ μέλεος, ἀγεννῆ καὶ ποικίλῃ ἀντὶ ἀπλόας καὶ τεταμέναις ἀμφιέννυσθαι τὰν μῶαν ὅτι χρώματος συνιστάμενος τὰν τῶ μέλεος διασκεῖαν ἀντὶ τὰρ ἐναρμονίῳ ποτ τὰν ὑποσπρεφον ἀμοιβάν· ὡς δὲ κινεῖσθαι δὲ καὶ ἐτ τὸν ἀγῶνα τὰρ Ἐλευσινίαν Δάματτος, ἀφ' ἧς δις σπένδατο τὰν τῶ μῦθῳ διασκεῖαν, τὰρ τὰρ Σεμέλῃ ὠδῖναρ ἔκ ἐν δίκῃ τῶν νέων δίδακκε· δέδοκται φάν περὶ τούτων τῶν βασιλέας, καὶ τῶν ἐφόρων μέμφεσθαι Τιμόθεον, ἐπαναγκάζει δὲ καὶ τὰν ἐνδεκαχερδίαν ἐκταμεῖν τὰρ περὶ τὰρ, ὑπολιπόμενος τὰρ ἐπὶ ὅπως ἕκαστος τὸ τὰρ πόλιος βάρρος ὅσον εὐλαβήσεται ἐτ τὰν Σπάρταν ὅτι φέρεν τι τῶν μὴ καλῶν ἔδῶν, μὴ ποτε τεράτῃται κλέος ἀγῶνων. « Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne » muſique, que rebutant la lyre à ſept cordes, & y gliffant » un plus grand nombre de ſons, il a bleſſé les oreilles de la » jeuneſſe; que par la pluralité de cordes & par l'innovation » des airs, au lieu d'une muſique ſimple & ſoutenue, il en a » fardé une énervée & bigarée, faiſant conſiſter la beauté de » la modulation dans des paſſages de muſique choquans (a) au » lieu d'être harmonieux; qu'il invité aux jeux de Cérès d'Eleuſis, » il a affecté des ornemens de poëſie qui la déparent, & qu'il » a joué les couches de Sémélé d'une manière ſcandaleuſe » pour les jeunes gens (b); on a jugé à propos que les Rois » miſſent

(a) Je prends ἐναρμονίῳ pour un adjectif; Gronovius, qui l'a pris pour un ſubſtantif, ſoit il n'y a pas, je crois, d'exemple, explique cette phraſe un peu autrement, comme ſi elle diſoit que Timothée, au lieu de l'harmonie Lacédémonienne, avoit donné dans des changemens cho-

quans: cette explication me paroît forcée.

(b) J'ai mis l'accent circonflexe à l'article ἐν δίκῃ τῶν νέων, au lieu de l'accent aigu de Gronovius; parce qu'il me paroît que τῶν eſt un génitif, non un accuſatif. Les Grecs ni les Latins ne mettoient point un ſecond accuſatif

missent l'affaire en délibération, & que les Ephores blâma-
 sent Timothée, & l'obligeassent à retrancher de sa lyre à
 onze cordes celles qui sont de trop, n'y-en laissant que sept,
 afin que chacun, témoin de la sévère police de la ville,
 se garde bien d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux
 bonnes mœurs, & que la célébrité des jeux ne soit point
 troublée.»

On voit par cet exemple, que la noble simplicité que
 nous avons attribuée aux orateurs de Lacédémone, s'étendoit
 à ses poètes & à ses musiciens. L'éloquence, la poésie & la
 musique, malgré les bornes qui paroissent les séparer, se
 rapprochent continuellement, & aboutissent à une même
 sorte de goût général. La Nation qui n'aime, dans l'un de
 ces arts, que les beautés naturelles, n'aimera qu'elles encore
 dans les deux autres; comme celle qui recherche le brillant
 dans l'un des trois, donnera la préférence aussi dans les deux
 autres à la multiplicité des ornemens. Pour les Lacédémo-
 niens, ils cherchoient par-tout la Nature, ce n'est pas qu'ils
 eussent été bien aisés qu'on la leur eût exposée dans un état
 de dénuement, ils voulurent de l'art pour la parer; mais
 ils n'étoient pas contens non plus, qu'on la leur rendît
 méconnoissable à force de parure, ils croyoient qu'il y avoit
 dans les arts un milieu qui en faisoit le prix & même la
 difficulté, que là étoit attaché le noeud de la perfection, &
 qu'on s'en éloignoit également, soit par la grossièreté, soit
 par le raffinement: ils se déclaroient, par exemple, en faveur
 d'une musique simple & soutenue, ἀπλῆς καὶ τεταμένης, c'est-
 à-dire, noble & naturelle, ferme & coulante, où les sons,
 sans être languissans, fussent liés & suivis, l'harmonie agréa-
 ble sans affectation, l'expression forte & touchante sans
 emportement, c'étoit-là leur idée & leur étude, le succès
 nous l'ignorons. Il suffit ici de pouvoir indiquer en général
 l'espèce de musique qu'ils aimoient, & celle dont ils ne

accusatif pour la personne, aux ver-
 bes διδάσκω, docere, pris dans ce
 sens-là: ainsi ἐν ἐν δίκῳ τῶν νέων

signifiera, au préjudice de la jeunesse,
 & contre les égards qui lui sont
 dûs.

pouvoient souffrir la hardiesse & la bigarure; ils trouvoient que celle-ci, cherchant à étonner l'oreille & à frapper l'imagination, ne va point au cœur, que l'expression en est dès-lors superficielle & vicieuse, que les faillies & les gentilleses en ôtent la noblesse & la force, que les passages sans liaison la rendent bizarre, qu'elle devient irrégulière & outrée, sous prétexte d'éviter la monotonie; qu'elle extravague de peur de languir, qu'ainsi elle insulte la Nature, & franchit toutes les bornes de l'art. L'application de ces règles de leur musique se fait d'elle-même à leur poésie, à leur éloquence, & à tout le reste; tous les arts sont susceptibles de cette même analogie, parce qu'ils doivent tous être une imitation de la Nature.

Faut-il demander ensuite si un peuple, jaloux de fonder les sciences, même de goût, sur l'exacte raison, & de procéder en tout par les grands principes, cultiva l'étude de la philosophie? Le fait n'est point douteux, & c'est ici le triomphe des études Lacédémoniennes. Socrate, dont le témoignage a été cité plus haut, ne balance pas à reconnoître une plus grande étendue de connoissances philosophiques, & un plus grand nombre de vrais philosophes dans le pays de Lacédémone, que dans le reste de la Grèce; il donne aux Lacédémoniens sur les autres Grecs, le même avantage dans ce genre que dans la science militaire, il les représente occupés à philosopher dans leurs assemblées, voulant que leurs jeunes gens fussent versés dans ces matières, & permettant qu'elles ne fussent pas étrangères pour les femmes de leur Nation; il ne cesse de redire, & il faut bien le répéter avec lui, qu'ils étoient parfaitement bien élevés dans l'étude de la philosophie, que leur méthode fut de s'y attacher beaucoup plus encore qu'aux exercices du Gymnase, que leur science en un mot étoit celle de Thalès & des autres sages de la Grèce, avec cette différence que les Lacédémoniens avoient été les maîtres, & les sept sages les disciples: s'il est possible d'encherir sur tous ces éloges, Plutarque l'a fait, en déclarant que Platon, que Diogène, que Zénon, que tous les autres qui ont voulu former une république parfaite, n'ont laissé

après eux que des écrits & des paroles, que leur république n'a été qu'en idée, que Lycurgue seul a donné de la réalité à la sienne, qu'il a montré aux yeux de l'Univers étonné, un peuple composé d'autant de philosophes qu'il y avoit de citoyens, ὅλην τὴν πόλιν φιλοσοφῶσαν. Le même Plutarque insiste ailleurs sur la vérité du proverbe, qui disoit, qu'agir en Lacédémonien étoit agir en philosophe, φιλοσοφῆν *In Lycurg. t. 1, p. 52, in fine.*
 Λακωνίζειν.

On ne connoissoit donc point à Lacédémone ce qui s'appelle dans les autres villes le vulgaire ou la multitude, terme de mépris, employé autrefois comme aujourd'hui, pour désigner cette foule, ordinairement le jouet de l'ignorance & de la passion, le fléau de la raison, l'antipode de la philosophie; de telles qualifications pouvoient convenir aux Hélotés & aux autres esclaves, que Lacédémone avoit à son service, mais qui n'étoient pas faits pour composer le corps de la Nation: on vouloit qu'ils ne fussent bons que pour les ouvrages manuels, & on les entretenoit à dessein dans l'ignorance & dans la bassesse des sentimens. Pour les citoyens, le grand nombre étant dans Sparte ce que le petit nombre a été dans Athènes, dans Rome & par-tout ailleurs, le terme de multitude ne pouvoit être chez les Lacédémoniens qu'un titre d'honneur, puisque c'étoit se singulariser que de n'être pas philosophe: telle est évidemment la différence que Socrate & Plutarque nous forcent de mettre entre ce peuple & les autres peuples les plus célèbres & les plus instruits que nous connoissions.

Ce ne sont encore là que des témoignages vagues, & des assertions générales en faveur de la philosophie Lacédémonienne: passons à un détail plus circonstancié de son origine & de ses progrès; il en reste assez de vestiges dans les écrits, pour la faire peut-être admirer encore aujourd'hui.

L'ancienne philosophie s'étendoit, comme fait la nouvelle, à l'art du raisonnement, à la science des mœurs, & à la connoissance de la Nature; autrement, à la dialectique, à la morale, & à la physique. Aristote, & quelques autres

philosophes, en petit nombre, essayèrent les forces de leur génie supérieur sur ces trois grands objets en même temps; mais l'esprit humain étant trop borné, & la vie trop courte pour embrasser ainsi la philosophie dans toute son étendue, Socrate, & le grand nombre des anciens avec lui, négligèrent la partie qui leur parut la plus étrangère à l'homme, & la moins propre à le rendre heureux, je veux dire la physique. Tout ce qu'ils ont avancé sur l'inutilité de cette étude, & sur les inconvéniens qu'ils prétendoient qu'elle entraîne avec elle, se détruit aisément, ne fût-ce que par le succès qu'elle a au siècle où nous vivons. Il règne de nos jours un goût décidé pour les expériences, qui non seulement est extrêmement amusant, l'éloge seroit mince en matière de philosophie, mais qui produit journellement des découvertes utiles, & en promet de plus importantes encore dans la suite. Il faut cependant avouer que l'art de bien penser & de bien vivre mérite la préférence sur les connoissances naturelles, parce qu'il nous conduit plus facilement & plus directement au bonheur, l'unique fin de la philosophie: c'est ce qu'on ne sauroit contester à Socrate, & il suffit de le voir se déclarer, comme il fait, en faveur de la philosophie des Lacédémoniens, pour comprendre aussi-tôt qu'ils se sont appliqués moins aux matières de physique, qu'à l'art du raisonnement & à la morale.

Rien ne fait mieux sentir combien ils furent habiles dialecticiens que l'observation du même Socrate, quand il assure que le dernier des Lacédémoniens fermoit bien-tôt la bouche à tout étranger qui se mêloit de raisonner avec eux, & que ce fut sur-tout cet art de discourir, qui décela le secret de leurs études philosophiques. L'épithète de demi-Dieux, qui leur fut donnée, & dont j'ai déjà parlé, avoit sans doute pour fondement cette supériorité de raisonnement qui les distinguoit des autres peuples: ce n'est pas que les Lacédémoniens fussent d'une nature différente de celle du reste des hommes, le fonds de la raison est par-tout le même, & la nation qui s'élève par ses connoissances & ses lumières au-dessus de ses

voisins, en est redevable au soin qu'elle apporte à m eux cultiver les talens de l'esprit.

Les Lacédémoniens excelloient en ce point, ils s'y prenoient dès le berceau, & n'attendoient pas l'âge aux enfans, pour jeter dans leur esprit les premières semences de logique; il ne paroît pas qu'aucun autre peuple leur en eût donné l'exemple, ni qu'aucun l'ait suivi: on suppose par-tout l'enfance incompatible avec la raison. L'auteur de la Recherche de la vérité gémit sur le malheur de ce préjugé, comme sur un grand obstacle au progrès de la philosophie: il prouve d'une manière lumineuse, que les premières traces formées dans le cerveau, ont beaucoup de peine à s'effacer dans le cours de la vie; que les plaies que fait à l'ame, dans un âge tendre, la nouveauté des objets, sont continuellement envenimées par le défaut d'une première éducation; que les nourrices & les mères perdent les enfans, en les agitant par des desirs, en les troublant par des frayeurs, en ne leur présentant que des choses sensibles; & que malgré la foiblesse de l'âge, ils seroient capables d'instructions solides, parce que c'est l'expérience, & non la raison qui leur manque. Lacédémone avoit senti toutes ces vérités, il n'y avoit pas jusqu'aux nourrices du pays, qui ne fussent célèbres dans toute la Grèce, par le talent qu'elles avoient d'accoutumer les enfans à n'être ni délicats, ni fantasques, à n'avoir peur de rien dans la solitude & dans les ténèbres, à ne connoître ni l'humeur, ni les criailleries, ni les pleurs; à montrer enfin une raison avancée, qui par-tout ailleurs auroit eu un air de prodige.

Arrivoit ensuite le temps de leur éducation commune & publique, où l'on achevoit de leur former l'esprit par une méthode également simple & infallible; elle consistoit, dit Plutarque, à faire des questions aux jeunes Lacédémoniens, en exigeant que dans ce qu'ils répondoient ils alléguassent toujours la raison & la preuve: ἔδει δὲ τὴν ἀπόκρισιν καὶ μετ' αἰτίας εἶναι καὶ ἀποδείξεως. Quelle comparaison de toutes les autres méthodes de logique, où les règles sont subtiles & abstraites, avec la méthode Lacédémonienne, qui joignoit.

Mallebr. Recher. de la vérité, 11, 8,

Plut. in Lycurg. 1. 1, p. 49. F.

Ibid. p. 53. A.

II, 106.

sans cesse l'exemple au précepte, la pratique à la théorie, l'opération même à la leçon sur la manière d'opérer? On ne subtilisoit point sur la nature des idées, on ne cherchoit point à faire l'analyse de leurs différentes propriétés, on ne traitoit, ni les formules des propositions, ni les modes des raisonnemens concluans ou fautifs, on ne remplissoit point d'êtres de raisons la tête d'un jeune Lacédémonien, on lui proposoit des sujets réels & des matières solides, sur lesquelles, dans l'instant même, on le faisoit penser & raisonner juste, & cet exercice réitéré, lui procuroit nécessairement l'heureuse habitude de faire usage de sa raison dès l'enfance; c'étoit-là une vraie dialectique à ne considérer même que l'étymologie de ce mot; les dialecticiens, dit Laerce, ayant été ainsi appelés, parce qu'ils réduisoient leur méthode à des interrogations & à des réponses: une logique plus recherchée & trop approfondie dégénère en vains raffinemens; la simple Nature, aidée comme elle l'étoit chez les Lacédémoniens, suffira toujours pour bien raisonner. Quelques philosophes de la Grèce poussèrent trop loin cet art, qui, comme tous les autres, demande un juste milieu, ils creusèrent je ne sais quel labyrinthe, sous prétexte d'y mettre la vérité à couvert de l'erreur & du sophisme; mais ils la perdirent bien-tôt de vue elle-même, & ils substituèrent à la philosophie, c'est-à-dire, à la science & à la sagesse, un jargon plein d'inutilités, de chicane & de mauvaise foi: nos écoles ne s'en ressentent que trop aujourd'hui, nulle part on ne pense moins philosophiquement, on ne déraisonne davantage que dans ces lieux-là mêmes consacrés à apprendre l'art du raisonnement. Les Lacédémoniens pourroient donc servir d'exemple dans cette partie, comme dans plusieurs autres, aux peuples qui se piquent le plus d'être éclairés & savans.

Plutarque ajoute, que si les jeunes gens qu'on instruisoit ainsi par des questions, y répondoient mal par trop de précipitation, ou n'y répondoient rien par lenteur & par négligence, la faute étoit suivie aussi-tôt du châtiment. Un défaut de raisonnement étant donc puni à Sparte, comme pourroit

l'être ailleurs un défaut de conduite, il falloit que la jeunesse fût continuellement en garde contre l'indolence & contre la trop grande vivacité, contre l'irrésolution & contre l'esprit de décision, contre la paresse & la pesanteur à réfléchir, & contre les faillies d'une imagination déréglée; par ce moyen on se façonnoit de bonne heure à acquérir l'esprit philosophique, à douter, à examiner, à se précautionner contre l'erreur des sens, à se former des idées, à les combiner ensemble, à mettre de l'ordre & de l'arrangement dans la suite de ses pensées, à ne pas se livrer trop aux apparences, à ne pas donner dans une aveugle crédulité, à distinguer le vrai du faux & le certain du probable, à ne se point payer de mots & à n'en point payer les autres, à porter son jugement avec connoissance de cause, à établir des principes, à tirer des conséquences, à se guider enfin toujours par les pures lumières de la raison, autant que la foiblesse humaine peut le permettre.

Des leçons si propres à former l'esprit, sans qu'on y traitât pourtant d'une manière directe les qualités des perceptions ou la nature du syllogisme, sur quoi donc rouloient-elles? Quelle étoit la matière de ces instructions en même temps sublimes & familières? C'étoit la morale, les discours & les actions des hommes, leur conduite bonne ou mauvaise; Plutarque borne à cet unique point le sujet ordinaire des questions qu'on proposoit aux jeunes gens, & auxquelles ils étoient obligés de répondre toujours en remontant aux principes: il ne se tenoit point d'autres propos en conversation ni même à table; car tous les momens du jour étoient un temps d'instruction, tous les lieux autant d'écoles publiques, tous les citoyens autant de maîtres ou de disciples.

Dès-lors s'imprimoient de plus en plus dans l'esprit des enfans les notions du bien & du mal, les idées générales de la vérité & du mensonge, de la droiture & de l'injustice, de la règle & du désordre, de la vertu & du vice. Quelle que soit l'origine de ces idées, premier fondement de toute la morale, qu'elles soient un présent de l'Auteur de la Nature

dans l'infant même de notre formation, ou que l'esprit les enfante dans la suite par le pur raisonnement, ou à la faveur d'une analogie tirée des objets sensibles, il restera toujours, qu'elles étoient continuellement excitées ou retracées dans un jeune Lacédémonien; tout ce qui l'environnoit les lui rendoit présentes, & la plupart des objets ne se peignoient dans son ame que sous les couleurs du bien & du mal moral. Or comme les sentimens du cœur suivent naturellement les dispositions de l'esprit, on se portoit au bien sans répugnance, sur-tout avant l'âge des passions, & dans un pays où l'exemple ne favorisoit pas le vice. Bien-tôt les enfans faisoient si peu consister le bien dans le plaisir, & le mal dans la douleur, qu'on les voyoit souvent mépriser l'un & l'autre, jusqu'à baigner de leur sang avec fermeté, & même avec joie, les autels de Diane. A mesure qu'on avançoit en âge, la science des mœurs jetoit de plus profondes racines; elle formoit ainsi peu à peu des citoyens vertueux par principes, & des philosophes qui eurent des idées & des sentimens fort différens de ceux du commun des hommes: c'est ce que je vais tâcher de montrer par l'exposition de quelques points de leur morale, tirés des recueils de Cragius & de Meursius, sans prétendre qu'elle soit également par-tout exempte de reproche. Où sont les philosophes qui ne se soient pas trompés, & que leur ardeur même à fournir la carrière qu'ils s'étoient ouverte, n'ait pas quelquefois conduits au delà des bornes? Mon dessein est uniquement de faire voir que les maximes des Lacédémoniens, celles-là mêmes qui paroissent les plus étranges, partoient d'un principe systématique & suivi, & que s'il fallut beaucoup de philosophie à Lycurgue pour les établir le premier, il n'en fallut guère moins à son peuple, pour les suivre comme ils firent pendant plusieurs siècles.

Philosophes à l'égard des biens de la fortune, ils vouloient être à couvert de l'embarras des richesses, & des rigueurs de la pauvreté: le nombre des héritages étoit fixé, & ils étoient tous égaux. Comme on se seroit déshonoré d'en

d'en aliéner quelqu'un ou de travailler à en acquérir quelque autre, chaque citoyen étoit dans la sécurité de ne jamais perdre son patrimoine, & personne ne songeoit à envahir le patrimoine d'autrui; on pensoit encore moins à s'enrichir avec les étrangers, avec qui tout commerce étoit interdit. Ce qui pouvoit être nécessaire à la nourriture ou au vêtement, ce qu'on ne tiroit pas du crû de son héritage, on se le procuroit par des échanges, ou par quelques pièces de monnoies de fer, qui suffisoient aux besoins journaliers, & qui, trop embarrassantes à garder ou à transporter en grande quantité, se refusoient à des projets d'avarice, l'écueil ordinaire des mœurs: l'or & l'argent n'étoient point ici à craindre, la circulation de ces espèces étoit bannie de l'Etat, & personne n'en pouvoit garder en son particulier. Hé qu'on ne dise pas que les Lacédémoniens ont ressemblé en ce point aux Nations sauvages; elles ne se passent de l'or & de l'argent que faute de les connoître, & Lacédémone n'en proscrivit l'usage que parce qu'il lui étoit trop bien connu: on vouloit couper racine à la cupidité & à tous les maux dont elle est la source, on en vint à bout; les procès, les vols, les meurtres, les brigandages, & tous ces monstres qui naissent de la soif des richesses, étoient, pour ainsi dire, inouis entre les citoyens. Les accusera-t-on ensuite d'avoir autorisé le larcin, & d'en avoir inspiré le goût criminel à leurs enfans, sur ce qu'ils les envoyoit quelquefois butiner dans la campagne? Xénophon leur en fait honneur, comme d'un exercice militaire, & d'un moyen d'apprendre de bonne heure les ruses de la guerre; trouverons-nous à redire à ce qu'un grand Capitaine, qui n'étoit pas moins grand philosophe, & qui faisoit élever ses enfans à Sparte, a jugé digne de son approbation? L'abandon volontaire que chacun faisoit de ce qu'on lui enleveroit ainsi par adresse, n'en écarte-t-il pas toute idée d'injustice & de violence? Comment imaginer en effet, qu'avec le désintéressement dont les Lacédémoniens faisoient profession, ils eussent entretenu dans leur famille un esprit d'avidité & de rapine? eux qui, dans la conversation, ne parloient pas

même de lucre & d'intérêt, comme Plutarque l'assure.

Philosophes dans l'usage des plaisirs, ils les mesuroient aux besoins de la vie, & ils se retranchoient toutes les douceurs capables de corrompre l'esprit & le cœur, ou d'énervier le corps; ils réprouvoient jusqu'à la promenade quand elle avoit l'air d'un passe-temps de gens désœuvrés: qu'on juge de la sévérité de leur morale dans le reste; rien de plus frappant que leur frugalité dans les repas, & leur éloignement pour la somptuosité, pour la mollesse, & pour toutes les voluptés sensuelles. On auroit tort d'imputer ce genre de vie austère à la misère, ou à la rusticité, ou à la superstition; la philosophie en étoit le principe. Les Lacédémoniens, jaloux de l'empire de la raison sur les sens, faisoient dépendre les devoirs & le bonheur de l'homme de cette heureuse subordination, que l'amour des plaisirs est seul capable de troubler: vérités trop sublimes pour un Sybarite grossier, qui, témoin de la rigidité des Lacédémoniens, en prenoit occasion de dépriser leur valeur guerrière; leur vie, disoit-il, est si malheureuse, que pour en être délivrés, ils courent volontairement à la mort: les Lacédémoniens au contraire étoient persuadés que la sensualité, l'intempérance & la débauche font le malheur des familles, la ruine des États, la honte & la misère des particuliers, que les véritables joies ne consistent pas dans la satisfaction des sens, qu'elles doivent couler d'une source plus pure & plus durable; que les fausses délices d'un voluptueux sont accompagnées de fiel & d'amertume, de remords, de dégoûts, d'insensibilité dans les organes, d'infirmités & de maladies; de là une sobriété qui n'admettoit à leur table que les mets les plus simples, assaisonnés par la diète & par l'exercice, comme le disoit un de leurs cuisiniers au tyran de Syracuse; & de là encore, cette horreur pour le luxe, qui ne leur laissoit voir rien de pis à souhaiter à leurs ennemis que le goût de la magnificence. Pour les plaisirs même les plus permis, ils croyoient que le meilleur moyen d'en tirer parti étoit de les prendre avec ménagement; les personnes, par exemple, nouvellement mariées ne

pouvoient se voir qu'en bonne fortune, la pudeur y gagnoit, & le reste n'y perdoit pas; après quoi personne ne doit être surpris, que certains excès, trop communs dans tous les pays du monde, aient été presque inconnus des Lacédémoniens: ils se vantoient de n'avoir point de loix contre l'adultère, parce que leur sagesse les rendoit superflues. On leur reproche pourtant, comme un exercice continuel d'adultère, la liberté accordée à un mari sans enfans, de tâcher d'en avoir par le secours d'un de ses concitoyens; mais Xénophon & Plutarque avertissent que la multiplication des citoyens, étoit le seul objet de cet usage. On leur reproche encore, comme un grand inconvénient pour les mœurs, la coutume qu'ils avoient de produire nûes, dans les exercices publics, les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe; c'est qu'ils cherchoient, disent les historiens, à procurer aux filles mêmes une éducation mâle, & une complexion vigoureuse, qui leur fît mettre au monde des enfans robustes, pour le service de la patrie. Je ne prétends nullement autoriser par des excuses l'indécence visible de ces deux établissemens, j'observe seulement que ce qui leur donna naissance, ne fut ni l'affectation d'une philosophie cynique, ni la négligence à veiller sur les mœurs: le libertinage n'étoit pas le principe de ces usages, puisque nous en savons d'ailleurs les vrais motifs; & le libertinage n'en fut pas le fruit, puisque les Lacédémoniens faisoient éclater dans tout le reste les mœurs les plus pures & les plus sévères.

Philosophes dans l'amour qu'ils avoient pour leur patrie, ils renonçoient vis-à-vis d'elle à tout sentiment d'amour propre; ils pouissoient même beaucoup trop loin cette philosophie, dans les deux exemples qu'on vient de citer; & ils se portoient à un excès encore plus criminel à l'égard des enfans qui naissoient débiles ou mal conformés; on les faisoit périr impitoyablement, de peur qu'ils ne fussent à charge à l'Etat. Le même amour déréglé de la patrie les obligeoit à traiter inhumainement leurs esclaves, à regarder les étrangers comme autant d'ennemis, à fuir leur commerce, à mépriser les loix

de l'hospitalité, à violer quelquefois le droit des gens. Une saine philosophie connoît mieux les règles de l'humanité & de la société; elle porte ses vûes & ses affections sur le monde entier, où les différentes parties qui le composent doivent conspirer au bien du tout, & où non seulement le particulier, en travaillant à son bonheur doit chercher l'avantage de sa nation, mais où chaque nation devoit encore s'intéresser à la prospérité de toutes les autres. Les Lacédémoniens n'allèrent pas si loin, Lacédémone seule absorba leur attention; mais il faut avouer qu'à ces occasions près, où pour trop écouter les intérêts de la patrie, ils étouffoient jusqu'à la voix de la Nature, il y avoit bien de la philosophie dans leur zèle pour le bien public: ils ne connoissoient guère de fortune, de plaisir & de bonheur que ce qui en rejaillissoit sur l'Etat. On s'étonne quelquefois parmi nous que des particuliers, sans ambition pour eux-mêmes personnellement, en paroissent dévorés pour un corps dont ils sont les membres. Qu'on jette les yeux sur Lacédémone, où les habitans ne comptoient souvent pour rien leurs biens, leur repos, leur famille & leur vie même, quand il falloit les immoler au salut ou à la gloire de la République: toute l'histoire est pleine de ces exemples héroïques. Disons-nous qu'un Lacédémonien aimoit sa patrie plus qu'il ne s'aimoit lui-même, non certainement; mais c'étoit pour lui-même aussi qu'il avoit la délicatesse de tout sacrifier, plutôt que d'avoir à se reprocher de manquer à son devoir de citoyen. Un amour propre de cette espèce, germe fécond de toutes les vertus, mit dans Sparte la science des mœurs à un degré d'élévation qui n'a point d'exemple chez les autres peuples.

Philosophes dans leurs maximes de politique, ils suivoient une sorte de gouvernement, dont toutes les parties, habilement liées ensemble, concouroient à former un peuple sage & policé sans loix écrites, florissant au dedans sans finances, sans commerce, sans navigation; redoutable au dehors sans villes murées pour se défendre, & sans machines de guerre pour attaquer; habile dans les opérations militaires, fin & délié

dans les négociations, supérieur constamment à ses voisins, maître le plus souvent de la destinée de la Grèce. Il faudroit des volumes à qui voudroit tracer dans le détail le plan de leur politique, & raconter les succès dont elle fut suivie; Xénophon, Polybe, & tant d'autres en ont fait les plus grands éloges; bornons-nous à une réflexion: plus leur gouvernement étoit singulier & différent de tous les autres, plus on voit qu'il a été le fruit du raisonnement, l'ouvrage d'une philosophie qui se mettoit au-dessus de l'exemple, des préjugés, & des opinions communes.

Philosophes dans leurs sentimens sur la liberté civile, ils ne la faisoient pas consister dans une malheureuse licence, & plus soumis aux loix qu'aucun autre peuple, ils prétendoient qu'aucun ne jouissoit d'une indépendance pareille à la leur; demandoit-on à un Spartiate ce qu'il savoit, je sai, répondoit-il, que je suis libre: vouloit-on en retenir d'autres à la cour de Xerxès par des offres brillantes, ils protestoient que qui avoit goûté de la liberté Lacédémonienne, n'y renonceroit pas pour la couronne de Perse. Cependant un Lacédémonien, ne pouvant pas même se choisir une profession & un genre de vie, boire & manger dans sa propre maison, parler avec éloge d'un gouvernement différent de celui de sa République, n'étoit maître, ce semble, ni de sa personne, ni de ses actions, ni de ses paroles; leur liberté est donc un problème: en voici la solution. La liberté des Lacédémoniens n'étoit pas simplement fondée sur la nature de leur gouvernement, soit monarchique, soit républicain: la différence, quoi qu'on en dise, importe peu à la liberté des peuples, parce qu'enfin, soit que le souverain pouvoir réside dans une personne, soit qu'il s'étende à deux ou à plusieurs, pourvu qu'il ne soit pas despotique, il n'en sera pas plus arbitraire, & les citoyens n'en seront pas moins libres par état, quoique assujétis à une autorité légitime. Mais ils obéiront, les uns en esclaves, comme fait le vulgaire, les autres en hommes libres, comme font les philosophes, & comme faisoient les Lacédémoniens. Je m'explique. La philosophie, en remontant

à la nature de l'homme, à l'établissement des sociétés, à la constitution des États, & à la convention mutuelle qui subsiste entre ceux qui commandent & ceux qui obéissent, peut seule nous dévoiler l'origine des loix; nous en faire connoître la force & l'autorité, nous en faire chérir la nécessité & les avantages. Pénétrés de ces grands principes, les Lacédémoniens avoient pour leurs loix une vénération & un attachement sans bornes, ils les suivoient d'affection & de cœur; & c'est ce que j'appelle obéir en hommes libres, parce que leur hommage n'étoit point arraché par la force & par la crainte, que leur soumission partoît du fond de leur raison & de leur volonté; qu'ils se déterminoient dans leur conduite, par l'esprit & par les motifs de la loi, plutôt que par la loi même; qu'en faisant ce qui leur étoit prescrit, ils ne faisoient que ce que leur sentiment intérieur leur disoit de faire; & qu'en ratifiant ainsi dans toutes leurs actions les ordonnances de Lycurgue, ils suivoient des réglemens devenus leurs propres ouvrages, ils obéissoient en Législateurs. Qui-conque obéit autrement, obéit à contre-cœur, ou du moins sans connoissance de cause, & conséquemment obéit en esclave. Rien de servile au contraire dans l'obéissance des Lacédémoniens, puisqu'elle étoit raisonnée, volontaire, pleine de philosophie & de grandeur. Toute contrainte, toute affectation, toute démarche forcée que le cœur eût désavouée, toute impression étrangère que l'inclination & le goût n'auroient point adoptée, toute indignité, toute bassesse, toute obligation d'être flatteur ou rampant, voilà dans leur idée ce qui auroit blessé leur liberté. Plûtôt que de la risquer par le métier de courtisan, ils rejetoient les offres des plus grands Rois; & plutôt que de la perdre en tombant entre les mains de l'ennemi, ils se donnoient la mort: ils croyoient cesser d'être des citoyens libres, d'être des Lacédémoniens, d'être des hommes, aussi-tôt qu'ils perdoient la faculté de vivre suivant leurs loix, parce qu'ils faisoient servir les loix-mêmes de base & de fondement à la liberté. Il n'appartient donc qu'à des Philosophes manqués, de trouver leur liberté gênée

par l'empire de la loi, & de déclamer contre l'autorité, pour se donner un faux air de distinction & d'indépendance; plus outrés que le fanatique Hobbes, ils méconnoissent la sorte de justice primitive, qu'il n'osoit nier, l'obligation de remplir un engagement contracté: plus aveugles, plus ignorans que le simple vulgaire, ils sont les premiers à violer l'asyle ménagé à leur repos & à leur salut. En attaquant ce qui peut seul garantir leur liberté, ne courent-ils pas visiblement à l'esclavage? Qu'ils aillent donc chez les Lacédémoniens, prendre une juste idée de ce que c'est qu'un citoyen véritablement libre.

Philosophes sur la Religion, ils la citoient au tribunal de la raison, comme on doit y rappeler tout culte qui n'a pas la révélation pour principe; malgré les ténèbres du paganisme qui les environnoit, ils sentoient l'insuffisance du culte extérieur, l'imperfection attachée aux offrandes & aux sacrifices. Socrate dit, que les Athéniens, qui enrichissoient les temples des Dieux, qui chargeoient les autels de présens, & qui faisoient couler abondamment le sang des victimes, se plaignoient amèrement de ce que la victoire se déclaroit toujours contre eux en faveur des Lacédémoniens, quoique ceux-ci négligeassent beaucoup ces sortes de pratiques religieuses. La simple prière des Lacédémoniens, ajoute Socrate, vaut mieux que tout le reste, ils ne cessent de la faire en commun & en particulier, en tout temps & en tout lieu, & elle se borne à demander aux Dieux, qu'ils fassent triompher la vertu; jamais, continue Socrate, on ne les entend demander autre chose. Le commentaire naturel de la prière Lacédémonienne ne se trouve-t-il pas dans ces paroles d'un poëte? « Demandez au Ciel un esprit sain dans un corps en santé, un cœur magnanime & libre de la crainte de la mort, une façon de penser qui mette la fin de la vie au rang des faveurs de la Nature, qui tienne contre la peine de quelque nature qu'elle puisse être, qui ne connoisse, ni la colère, ni les desirs, qui trouve enfin les travaux d'Hercule & ses exploits mille fois préférables à la volupté, à la débauche & à la mollesse de »

*Juvenal. Satyr.
X, 356 & seq.*

Sardanapale. » Tels étoient manifestement les vœux des Lacédémoniens pour le triomphe de la vertu, *Τὰ καλὰ ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς τὰς θεὰς δίδοναι* : prières fort différentes de celles dont l'ancienne histoire nous fournit des exemples parmi les autres payens ; ils faisoient des demandes intéressées & criminelles à des Divinités, capables elles-mêmes d'intérêt & de crime. Mais les Dieux des Lacédémoniens n'avoient guère rien de commun avec les Dieux de la Grèce, que la ressemblance des noms ; Vénus étoit à Lacédémone une Déesse armée, comme l'étoit ailleurs la Déesse qui préside à la guerre, aux sciences & aux bonnes mœurs ; un autre attribut que les Lacédémoniens donnoient à la même Vénus, étoit de la représenter avec des entraves, symbole de la retenue & de la sagesse. C'étoit un châtiment, disoient quelques anciens, imaginé par les Lacédémoniens, pour punir une Divinité scandaleuse. Pausanias réfute cette explication qui, toute fautive qu'elle est, montre l'opinion où l'on étoit que la philosophie des Lacédémoniens les roidissoit contre le torrent de la superstition. Si des raisons de politique, si des usages trop profondément enracinés, si la foiblesse inséparable de l'esprit humain ne leur permit pas de secouer entièrement le joug des opinions populaires, on fait du moins qu'ils en rejetèrent plusieurs : ils réformèrent les idées & les pratiques superstitieuses qui regardoient les corps morts, les sépultures & les tombeaux : ils abolirent, après l'exemple de la bataille de Marathon, l'usage plus ancien que Lycurgue, de ne pas marcher à l'ennemi avant la pleine lune ; c'est ainsi qu'ils épuroient de temps en temps le fond corrompu de leur Religion : comme hommes, ils étoient sujets à des illusions & à des foibles ; comme philosophes, ils tâchoient de les corriger.

Philosophes dans la manière de cultiver les beaux arts, nous l'avons déjà remarqué, ils y apportoitent un goût réfléchi, que l'imagination ne séduisoit point au préjudice de la raison ; que les attraites de la mode & la nouveauté ne purent corrompre, qui ne s'arrêta jamais à l'écorce & à l'apparence, &

& qui fonda toujours le fond des choses pour en apprécier le mérite.

Philosophes dans leurs amusemens, ils les prenoient par des motifs de raison & de nécessité. Lycurgue n'étoit pas de ces législateurs farouches & bizarres, ennemis déclarés des divertissemens & des jeux; il avoit consacré publiquement au Ris une statue, pour se déclarer partisan des joies innocentes, & pour inviter son peuple à y prendre part: il avoit établi des fêtes, des chants, des danses, & des spectacles journaliers de gymnastique, dont le premier objet à la vérité étoit l'instruction, mais une instruction d'autant plus accompagnée d'un fruit certain, qu'elle étoit plus agréable & plus amusante; il parvint en un mot à former des citoyens qui fussent instruits & vertueux sans être sauvages. Aussi voyons-nous par tout ce qui nous reste de traits remarquables sur leur façon ordinaire d'agir & de parler, qu'ils savoient répandre un air d'enjouement sur la raison: leur philosophie étoit sévère, leur manière de philosopher légère & pleine de gayeté; la tristesse en effet & le chagrin doivent-ils jamais trouver d'accès chez de vrais philosophes? Qu'une stupidité sombre & noire accompagne par-tout l'ignorance! Que la douleur & la crainte soient le partage du crime! Que la peine, le remords & l'ennui accablent des hommes courbés vers la terre! La tranquillité, la joie, les plus purs agrémens sont réservés à ceux qui, à l'exemple des Lacédémoniens, étant moins livrés à l'ignorance & à la passion, sont par conséquent plus en état de faire leur propre bonheur. Si la philosophie, qui nous conduit à ce bonheur, consiste donc dans la connoissance de la vérité & dans l'amour de la vertu, hé pourroit-elle consister en autre chose? il faut convenir que les Lacédémoniens ont toujours fait de la philosophie leur principale étude.

Combien d'autres genres d'arts & de sciences, que la nécessité, l'utilité ou la curiosité ont introduits dans toutes les Nations polies, & dont les vestiges se retrouvent chez les mêmes Lacédémoniens? Jurisprudence, astronomie, médecine, botanique,

peinture, sculpture, gravure, architecture, agriculture, que fai-je? le nombre en est prodigieux, il seroit inutile d'en faire ici le détail, sur-tout puisque la plupart roulant sur des ouvrages manuels, n'étoient certainement pas exercés par des citoyens; la Nation n'en a pas moins l'honneur d'avoir sù les maintenir par ses artistes & ses ouvriers: n'eussions-nous d'autres preuves que celle-là de l'attention des Lacédémoniens à ne pas vivre en Barbares, nous en pourrions conclurre qu'ils ne furent jamais tels qu'on a quelquefois voulu les dépeindre; mais que n'avons-nous pas dit pour montrer qu'ils étoient, je ne dis pas éloignés de toute barbarie, mais parfaitement instruits? Quelque chose auroit manqué à leur mérite littéraire, & cette compagnie sur-tout auroit à se récrier, s'ils eussent négligé ce qui fait sa principale étude; mais Platon assure, que l'histoire des héros & des grands hommes, celle des villes, en un mot toutes les matières de l'antiquité, *πάσης τῆς ἀρχαιολογίας* faisoient les délices des Lacédémoniens. Il faut donc, après tant de preuves de leur application aux arts & aux sciences, tant de témoignages de leur goût pour les objets qui sont du ressort des Belles-Lettres, tant de monumens incontestables de leurs connoissances philosophiques, il faut que l'idée de leur prétendue ignorance s'évanouisse, & qu'un peuple, défiguré jusqu'à présent par des écrivains prévenus, soit enfin remis aujourd'hui dans le point de vûe avantageux où la saine antiquité nous le représente.

*In Hippia maggiore, p. 285.
D. edit. Serran.*



ONZIÈME DISSERTATION
SUR
L'ORIGINE ET LES PROGRÈS
DE LA RHÉTORIQUE DANS LA GRECE.

Par M. HARDION.

LA grande réputation de Gorgias étoit moins fondée sur la singularité de son système de métaphysique, & sur les vastes connoissances qu'il s'attribuoit, que sur un genre d'élocution qui surprit par sa nouveauté, & qui devint, pour tous les écrivains de son temps, un objet d'émulation; il fut le premier qui répandit avec profusion dans la prose, les brillantes fleurs de la poésie. Non content d'emprunter d'Homère les ornemens propres à élever son style, & à lui donner de l'éclat, de la magnificence, & de la dignité; il entreprit, à l'exemple des poètes tragiques, & sur-tout des dithyrambiques, d'introduire dans les discours oratoires, les expressions les plus éloignées de l'usage ordinaire de parler, & les figures les plus hardies.

22 Mars
1746.

*Arist. Rhet.
lib. 1, c. 1, &
alibi.*

*Hermogene,
Περὶ ἰδεῶν.
l. 1, c. 6. Dion.
Hal. in judicio
de Lysia.*

Pour mieux imiter l'artifice des poètes, il donna presque à toutes ses phrases un tour périodique & nombreux, & cette invention, dont on lui a fait honneur, fut dans la suite un des principaux moyens d'amener la prose à sa perfection.

Aristote définit la période un discours qui a un commencement & une fin, & dont on aperçoit aisément l'étendue: selon Démétrius Phaléréus, c'est un assemblage de membres ou d'incises qui ont un retour naturel sur eux-mêmes, & dont le circuit embrasse exactement la pensée qui en est le sujet. Les effets de la période sont en premier lieu, de donner des bornes à l'élocution, qui sans cela marcheroit sans s'arrêter, & n'auroit ni liaison, ni soutien; en second lieu de rendre le style plus harmonieux, & par conséquent plus agréable à

*Rhet. l. 111,
c. 9.*

Secl. 10.

*Arist. ibid.
Demet. Phal.*

l'oreille, sur-tout quand les membres n'en sont pas trop longs, & qu'en prononçant la période, la voix s'élève & s'abaisse dans des temps à peu près égaux, & proportionnés à la respiration de celui qui parle.

*Demet. Phal.
sect. 11, 15.*

La musique & la poésie avoient donné l'idée de cet artifice, & Gorgias n'eût encouru aucun blâme, s'il en eût usé modérément; mais ses discours n'étoient qu'un tissu perpétuel de périodes, qui se suivoient, dit Démétrius Phaléréus, comme les hexamètres dans les poèmes d'Homère: elles étoient, pour la plupart, composées de deux membres fort courts, ce qui donnoit à son style un air de sécheresse; d'ailleurs cette uniformité devoit nécessairement produire de l'ennui & du dégoût.

*Arist. Rhet.
lib. III, c. 9.
Demet. Phaler.
sect. 22 & suiv.*

Pour y remédier en quelque façon, il avoit imaginé, d'après les poètes, différentes manières de figurer les périodes, soit en donnant à chaque membre un nombre égal de syllabes, & les mêmes intervalles, pour l'élévation & l'abaissement de la voix, soit en opposant les membres l'un à l'autre, & ces antithèses étoient ou dans les choses, ou dans les mots, ou dans les deux ensemble; soit en plaçant à la tête de chaque membre les mêmes mots, ou entiers, ou avec quelque changement; soit enfin en donnant aux dernières syllabes les mêmes chûtes, & les mêmes terminaisons.

De toutes ces figures de la période, l'antithèse est presque la seule qui puisse trouver place dans la prose françoise; la répétition des mêmes mots à la fin des membres, & les consonances en sont bannies, à cause de leur ressemblance avec notre versification, qui tire de ces consonances un de ses principaux ornemens: mais la prose grecque & la latine admettoient toutes ces figures; on en a des exemples dans les écrivains les plus austères, & les moins occupés, en apparence, du desir de plaire: elles ne déplaisoient en effet, que quand elles étoient déplacées, trop fréquentes, ou qu'elles avoient l'air trop étudié.

Il nous reste deux morceaux de Gorgias où l'on trouve de exemples de ces périodes figurées; l'un est une apologie d'Hélène

& l'autre un fragment d'éloge des Athéniens qui s'étoient distingués en combattant pour la patrie. Gorgias avoit pû, sans risque, prodiguer dans le premier de ces ouvrages ce que la poésie lui offroit de plus magnifique & de plus brillant, parce qu'il avoue lui-même en le finissant, que ce n'est qu'un badinage & un jeu d'esprit, mais il n'étoit pas plus retenu dans son éloge funèbre; & quoique ces sortes de discours soient susceptibles de la plus pompeuse éloquence, il est dangereux que l'art y soit trop à découvert, & que l'auteur paroisse n'avoir eu en vûe que l'ostentation & le plaisir de l'oreille. C'est ici le lieu de placer la traduction de ce fragment que j'ai rendue aussi fidèle que les fautes du texte me l'ont permis; j'ai au moins tâché d'y conserver, en grande partie, les tours périodiques de l'original, les antithèses, & les autres figures que Gorgias avoit pris à tâche d'y accumuler.

« Que ne vit-on pas dans ces braves guerriers, qu'on dût voir dans de braves guerriers (a)! & qu'y vit-on qu'on n'y dût pas voir? Fasse le Ciel, qu'en disant ce que je veux, & ne voulant que ce que je dois, je puisse échapper aux regards de la divine Némésis, & me dérober aux traits de l'envie »

(a) Τί γάρ ἀπὴν ποῖς ἀνδράσι τέτις, ὧν δὲ ἀνδράσι περσεῖναι; πὶ δὲ καὶ περσῶν, ὧν ὃ δὲ περσεῖναι; εἰπεῖν δυνάμην ἂ βέλομαι, βελοῖμην δὲ ἂ δὲ, λατῶν μὲ τὴν θεῖαν Νέμεσιν, φυγῶν δὲ πὺν ἀνθρώπινον φθόνον. ἔπει γὰρ ἐκέκλυτο ἐνθεον μὲ πλὺν ἀρετῶν, ἀνθρώπινον δὲ πὺν θνητῶν· πολλὰ μὲ δὴ τὸ παρὸν ὀπρειαί, καὶ αὐθαδέες δικαίαι περσεῖνόντες· πολλὰ δὲ νόμος ἀκριβείας, λόγῳ ὁρῶντα· τὰ ποιοῦντες θεῖοι τὰν, καὶ κοινότατον νόμον, πὺν δέον ἐν τῷ δέοντι καὶ λέγειν, καὶ σιγᾶν, καὶ ποιεῖν· καὶ διατάσσοντες μάλιστα... ὧν δὴ γνῶμην, πλὺν μὲ βελεῖνόντες, πλὺν δὲ ὑποτελῶντες. Θεορῶντες μὲ τὴν ἀδίκως δυσυχάντων· κολαστὴ δὲ τὴν ἀδίκως ἀτυχάντων, αὐθαδέες περσεῖν τὸ σύμφερον, * ἀόρπητοι περσεῖν τὸ ἀρέπον· τῷ φρονίμῳ τὴν γνῶμην παύοντες τὸ ἄφρον· ὑβρίζοντες εἰς τὴν ὑβρίσιν, κόσμιοι εἰς τὴν

κοσμίαν, ἀφοβοὶ εἰς τὴν ἀφόβον, δεινοὶ ἐν ποῖς δεινοῖς· μαρτυρία δὲ τέτων τῶν παλαιῶν ἐσθλῶν τῶν πολεμίων, Διὸς μὲ ἀγαλλήματα, τέτων δὲ ἀναθήματα· ἐκ ἀπειροῦ, ἔπει μὲν Ἄρεος, ἔπει νομίμων Ἐρώτων, ἔπει ἐνοπλίων Ἑλιδος, ἔπει φιλοκάλου Ἐιρήνης· σεμνοὶ μὲ εἰς τὴν θεῖαν, τῷ δικαίῳ, ὅσοι δὲ περσεῖν τὴν πικρὰν τὴν δεσπείαν· δικαῖοι περσεῖν τὴν ἀσύν τῷ ἴσῳ, ἀσεβεῖς δὲ περσεῖν τὴν φίλαν τὴν πίσει· ποιῶντες αὐτῶν ἀποθανόντων ὁ πόθος ὃ συναπέθανεν, ἀλλ' ἀθάνατος ὧν, ἐν ἀσφαλείῃ σώμασι ζῇ ὃ ζώντων.

Ce fragment se trouve dans les scholies grecques d'Hermogène, sur le chapitre 9, du livre second, περσεῖν ἰδεῶν. Hermogène y parle du discours qui paroît δεινός, ἐκ ὧν ποῖς, & cite ceux des sophistes tels que Gorgias & Polus.

* ἴσως, ἀήτητος

» humaine; ils s'étoient élevés à la perfection de la vertu
» divine, & n'avoient conservé de l'homme que la vie mor-
» telle; ils aimèrent mieux jouir avec modestie des avantages
» présens, que de poursuivre avec orgueil les plus justes pré-
» tentions; ils préférèrent à la rigueur du droit, une équitable
» conciliation, persuadés qu'il n'y a pas de loi plus sainte ni
» plus utile, que de dire, que de taire, que de pratiquer ce
» qu'il faut quand il le faut. Deux principes dirigeoient toute
» leur conduite; ils ne se déterminoient qu'après une mure
» délibération; mais ils n'admettoient point de délais dans
» l'exécution. Aussi ardens à protéger ceux qui étoient injuste-
» ment malheureux, que prompts à punir ceux qui étoient
» injustement heureux, inébranlables dans les choses de devoir,
» inflexibles dans les choses de bienséance, la *droiture* de leurs
» pensées fut un frein pour quiconque s'écartoit du chemin le
» plus *droit*; superbes avec les superbes, modestes avec les
» modestes, intrépides envers les intrépides, redoutables dans
» les occasions redoutables; que de trophées rendent d'illustres
» témoignages à tant de vertus! trophées qui sont pour Jupiter
» de précieux ornemens, & pour ces héros de glorieux monu-
» mens. Dans les travaux de Mars ils se livroient à leur ardeur
» naturelle, & ne se permettoient qu'une ardeur légitime dans
» les plaisirs de l'amour; & autant, que les armes à la main,
» ils se faisoient craindre dans la guerre, autant, par la pratique
» des choses honnêtes, ils se faisoient aimer dans la paix. Ils
» signalèrent leur respect envers les Dieux par une exacte justice,
» leur piété envers les auteurs de leurs jours par des soins
» assidus, leur équité envers les citoyens par une égalité scru-
» puleuse, leur zèle pour leurs amis par une inviolable fidélité.
» Ils sont morts ces braves guerriers; mais le sentiment de
» leur perte n'est point mort avec eux; il vit quoiqu'ils ne
» vivent plus; il est immortel, & n'abandonne pas, même
» dans le tombeau, ces corps tout dépouillés qu'ils sont de leur
» forme corporelle. »

Il est certain que cet attirail de figures si artistement tra-
vaillées, ne convient point au langage des sentimens, tel

que doit être celui d'un éloge funèbre, & qu'il conviendrait encore moins au style véhément des passions; mais Gorgias étoit plus soigneux de plaire à ses auditeurs, que de les remuer & de les toucher. Au reste je dois avertir que dans la traduction que je viens de donner, les périodes sont plus longues & plus arrondies que dans l'original, où les membres sont la plupart trop courts, & que j'ai été obligé de les étendre ainsi, pour en faire mieux sentir l'artifice dans notre langue; telles sont ces périodes: *γνώμην πρὶν ἢ βελεῖοντες, πρὶν δὲ ἀποτελόντες.* Ils ne se déterminoient qu'après une mure délibération, mais ils n'admettoient point de délais dans l'exécution. *Τρόφαια... Διὸς μὲν ἀγάλματα, τέτων δὲ ἀναθήματα.* Trophées qui sont pour Jupiter de précieux ornemens, & pour ces héros de glorieux monumens.

On a observé à l'égard de ce style si périodique, que comme l'élocution d'un écrivain est répréhensible, quand elle est trop détachée & trop decousue, elle ne l'est pas moins quand les périodes y forment une chaîne continuelle; qu'il faut entre-mêler dans un discours les deux sortes de style, de manière qu'il paroisse tout à la fois, simple & travaillé, & n'ait, ni la platitude du langage populaire, ni l'affectation de celui des Sophistes. Cependant quoique le style de Gorgias (b) fût, généralement parlant, trop périodique, on lui a attribué l'invention d'une figure directement contraire à la période; son nom grec est *ἀπόσπασις*, qu'on peut rendre par les mots de *séparation* ou *disjonction*; elle consiste à détacher quelquefois les pensées & les phrases, sans leur laisser entre elles aucune liaison; en voici un exemple de Démosthène. Il veut faire sentir ce qu'on doit craindre pour la liberté de la Grèce, des vûes ambitieuses de Philippe, & rappelle les entreprises qu'il a formées pour parvenir à son but. « En quel état, dit-il, est aujourd'hui la Thessalie? Philippe n'en a-t-il pas enlevé toutes les places, & n'y a-t-il pas anéanti le gouvernement populaire? L'île d'Eubée, si «

*Demet. Phal.
sect. 15, &c.*

*Dans la troisième
Philippe.*

(b) Philostrate, Vie de Gorgias, & dans l'épître à Julie Auguste. *Arist. in arte Rhetorica, l. 1, p. 441.*

» voisine de Thèbes & d'Athènes, n'a-t-elle pas été asservie à
 » des tyrans? Il écrit en termes précis qu'il est en paix avec
 » ceux qui lui obéissent, & non seulement il l'écrit, mais il
 » agit conséquemment. *Il marche vers l'Hellepont, il s'est*
 » *emparé d'Ambracie, il est maître d'E'lis cette grande ville du*
 » *Péloponnèse, il a voulu depuis peu surprendre Mégare; ni la*
 » *Grèce, ni les régions Barbares ne peuvent suffire à son ambi-*
 » *tion;* » après quoi l'orateur reprend vivement: « Et nous
 » voyons ces choses, tout ce que nous sommes de Grecs, nous
 » les savons sans faire éclater aucun mouvement d'indignation,
 sans prendre des mesures, &c. »

On peut juger par cet exemple du grand effet de cette figure quand elle est bien amenée, & qu'elle paroît inspirée par une forte passion; mais elle est bien froide lorsque l'orateur est dans une assiette tranquille, & n'a aucun sujet de s'échauffer, sur-tout s'il cherche encore à l'embellir par de faux brillans; & par des tours de phrase trop compassés, comme dans ce passage de Gorgias: *superbes avec les superbes, modestes avec les modestes, intrépides envers les intrépides, redoutables dans les occasions redoutables.* Ὑπερβαῖοι εἰς τὰς ὑπερβάτας, κόσμιοι εἰς τὰς κοσμίους, ἀφόβοι εἰς τὰς ἀφόβους, δεινοὶ ἐν τοῖς δεινοῖς.

Arist. Rhet.
 l. III, c. 3. De-
 met. Phal. Dion.
 Hal. Jud. de Iso-
 crate, Jud. de
 Lysia, &c.

Outre la parure que donnoit aux discours de Gorgias cet enchaînement de périodes figurées, il y avoit, comme semé à pleines mains, les ornemens poétiques de toute espèce, tels que les mots doubles ou composés, les termes étrangers, les épithètes & les tropes les moins usités, c'est-à-dire, les hyperboles, les grandes métaphores & autres. On entend par les mots doubles ceux dont la composition ne se fait pas naturellement, & que l'usage n'a pas autorisés; ces mots étoient particulièrement affectés à la poésie dithyrambique, qui aimoit l'enflure & les expressions les plus emphatiques. Aristote reproche à Gorgias d'avoir trop chargé son style de mots doubles, il en cite quelques-uns, comme *πλωχόμενος κόλαξ* pour dire, *un flateur qui mandie avec esprit.* εὐορκήσαντας & κατευορκήσαντας, *des gens qui font de vrais sermens ou de faux*

faux sermens. On peut en remarquer de la même espèce dans le fragment de l'éloge funèbre; ἔμφυτος Ἀρης, ἐνόπλιος Ἔεις, φιλόχελος Εἰρήνη: tous ces mots excèdent le ton de la prose, & ne sont propres qu'à la grande poésie.

Les termes étrangers sont, ou ceux qu'on empruntoit des différens dialectes, ou qui, ayant vieilli, n'étoient plus employés que par les poètes; la prose ne les admettoit que très-rarement, & avec beaucoup de circonspection, parce qu'ils sentent trop le style poétique. C'étoit donc manquer à la convenance, que de les employer, comme faisoit Gorgias, hors de propos & sans ménagement.

Il en est de même des épithètes, qui par elles-mêmes contribuent à la noblesse & à la magnificence de l'élocution; mais si elles étoient inutiles, la prose les rejetoit, & les poètes seuls avoient la liberté de s'en servir; car ils pouvoient dire du *lait blanc* γάλα λευκὸν (c), sans qu'on en fût choqué. On ne vouloit point non plus quelles fussent trop longues ni en trop grand nombre, & Gorgias étoit tombé à cet égard dans des excès qu'on a justement censurés.

Pour ce qui est des métaphores, il n'y a point de raison de les exclure de la prose, parce qu'elles n'ont rien que de naturel, & qu'elles trouvent place dans le langage le plus familier; la prose les reçoit même d'autant plus volontiers, qu'elle a moins de secours pour se parer, que n'en ont les vers. Il faut seulement éviter qu'elles soient trop fréquentes & entassées les unes sur les autres, parce qu'alors elles ressemblent à des dithyrambes: il ne faut pas qu'elles soient tirées de loin, mais du sujet même, ou de ce qui lui ressemble, car elles seroient obscures & énigmatiques; elles doivent aussi présenter à l'esprit des images nobles, honnêtes & gracieuses. Aristote, Hermogène & Longin en ont condamné plusieurs dans Gorgias pour être tirées de trop loin, ou pour être trop poétiques, comme lorsqu'en parlant d'affaires qui sont en mauvais état, il dit qu'elles sont *pâles & en*

Arist. Rhet.
l. III, c. 3. De
met. Phal. secta
87. 5c.

(c) Ἐν μὲν δὲ ποιήσει πρέπει γάλα λευκὸν ἐπὶν. *Arist. Rhet. lib. III, cap. 3.*

Hermogène, *défaillance*, *χλωρὰ ἢ ἀνάμια τὰ παράγματα*; comme quand il appelle Xerxès le *Jupiter des Perses*, *Ξέρξης ὁ ὧν Περσῶν Ζεύς*, & les *Vautours des sépulchres animés*, *ὥπτες ἐμψυχοί τάφοι*. Il étoit, dit Hermogène, digne des sépulchres dont il parle; cependant on a jugé que ces deux dernières métaphores pourroient, absolument parlant, trouver place dans la poésie.

1. 1. πρὸς ἰδέων.
c. 6. Longin, c.
2. V. la note de
M. Despréaux.

Une seule période de l'éloge funèbre dont j'ai rapporté le fragment, peut donner une juste idée des défauts qu'on a condamnés dans l'élocution de Gorgias: car on y trouve tout à la fois plusieurs mots composés, des termes étrangers ou consacrés à la poésie, des épithètes accumulées & des métaphores trop poétiques, *ὅτι ἀπειροί, ὅτι ἐμφύτῃς Ἀρεῶς, ὅτι νομίμων Ἐχέτων, ὅτι ἐνοπλίας Ἐειδῶς, ὅτι φιλοχάλας Ἐιρήνης*.

Il résulte de ce que je viens d'exposer, que Gorgias, pour avoir voulu d'un côté s'élever au delà du grand, par la pompe & la magnificence de son style, bien loin d'être sublime, donnoit dans une enflure ridicule; que d'un autre côté, pour être trop figuré dans ses expressions, trop recherché dans ses tours, & pour vouloir tout dire d'une manière nouvelle & extraordinaire, il devenoit froid, & tomboit dans une puérile affectation. Cependant il avoit donné des règles sur ce qui regarde la bienséance dans le discours: mais on a remarqué qu'il n'en avoit bien connu ni la théorie, ni la pratique.

Dion. Hal.
πρὸς συνθέσεως
ὀνομάτων.

Au surplus cette élocution figurée, périodique, harmonieuse dut plaire par sa singularité; & quoiqu'on se soit aperçu depuis que dans les discours de Gorgias (d), les pensées étoient communément fort superficielles, & que son éloquence n'avoit ni la force, ni la solidité qui caractérisent le véritable orateur, on ne s'avisa pas d'abord d'en percer l'écorce, ni de se mettre en garde contre les dehors éblouissans d'une élocution si ajustée. Il lui arriva ce qui est arrivé

(d) Dion. Hal. in schol. Hermogenis ad cap. 9, lib. II. πρὸς ἰδέων. ἔνοιας ὀμπλοκαίτης ἐξαχέται.

à Balzac dans le siècle passé. On disoit de ce dernier qu'il n'étoit point de mortel qui parlât comme lui : on pensa la même chose de Gorgias. L'un & l'autre ont travaillé, chacun dans sa langue, à embellir la prose, à lui donner du nombre & de l'harmonie, en un mot à la rendre semblable à la plus belle poésie; mais l'un & l'autre ont passé le but. Ils n'ont su ni varier leur style, ni le proportionner aux matières qu'ils traitoient, ni placer à propos les ornemens : ils n'ont point connu cette bienséance, qui consiste à dire les choses comme il faut, selon les lieux, les temps & les personnes; & au lieu de s'attacher, comme l'exige même la plus haute éloquence, à conserver un air simple & naturel, ils ne se sont étudiés qu'à s'éloigner de ce simple & de ce naturel; comme s'ils eussent craint que leurs ouvrages parussent leur avoir trop peu coûté. Mais l'un & l'autre ont été pour leurs siècles des maîtres & des modèles dignes à beaucoup d'égards d'être imités; & tous deux ont rendu les plus grands services, l'un à la prose grecque, l'autre à la françoise : car comme il arrive que d'où vient le bien, peut venir le mal, il arrive aussi que ce qui a été la cause du mal, devient quelquefois le principe du bien. C'est en imitant Gorgias qu'on a enrichi & perfectionné la prose grecque; mais tous n'ont pas su l'imiter. Les uns trop épris de ce qu'il avoit d'extraordinaire & de singulier, ne se sont attachés qu'à l'imiter dans ses excès : les autres qui ont été capables de démêler le bon & le mauvais, ont tourné à leur profit ses défauts mêmes, en réduisant à leur juste mesure, & en plaçant à propos les ornemens qu'il leur a indiqués.

Polus d'Agrigente fut son disciple favori, & l'on a même dit, mais sans fondement, qu'il étoit son fils : il étoit né dans l'opulence, & il paya d'une bonne partie de son bien les leçons de Gorgias; il le suivit dans ses voyages, & se fixa comme lui dans la ville d'Athènes, où sa qualité de Sophiste & la profession qu'il faisoit d'enseigner l'éloquence, lui attirèrent un grand nombre de disciples. Gorgias, qui étoit vieux, trouvoit dans Polus un athlète intrépide, toujours

*Schol. anonyme
de la Rhétorique
d'Arist. p. 47.
Philophrate, Vie
des Sophistes,
n.º 13.*

*Platon, dans
le Théagès.
Platon, dans
le Gorgias.*

prêt à prendre la parole, & à le seconder dans la dispute. Platon nous le représente comme un jeune homme vif, impétueux, beau parleur, mais fort mauvais raisonneur; il se vantoit pourtant d'avoir réduit la rhétorique en art, & Socrate avoit lû le traité qu'il avoit composé sur ce sujet. C'est apparemment dans cet ouvrage qu'il avoit établi cette proposition en forme de maxime, *que l'expérience a produit l'art, & que le défaut d'expérience a produit le hasard.* ἢ ἢ ὅ

*Arist. metaph.
l. 1, c. 1.*

ἐμπειρία τέχνην ἐποίησεν, ἢ δ' ἀπειρία τύχην. Aristote entendoit cette proposition dans le sens que l'art se forme de plusieurs pensées & réflexions sur une même matière, que l'expérience, aidée de la mémoire, a recueillies pour en faire un tout. Telle a été en effet l'origine de tous les arts. Mais

*Dans le Gorgias. Voyez aussi
Hermogène,
περί ἰδιῶν. l. 1,
c. 1.*

Platon ne voyoit dans cette expérience, dont parloit Polus, qu'une vaine habitude de s'exprimer élégamment sur toutes sortes de sujets: habitude qu'on s'efforçoit d'acquérir par un grand exercice, sans se mettre en peine de connoître la nature des choses dont on parloit; ni de s'aider, pour bien raisonner, des lumières de la dialectique. Effectivement Platon ne cessoit d'attaquer les Sophistes sur ce qu'ils ne s'attachoient qu'à la mécanique du discours, & sur-tout à ce qui regardoit l'élocution, parce qu'ils faisoient leur capital de plaire & de disputer aux poètes l'avantage de charmer l'oreille par d'agréables sons & par des phrases bien cadencées. Que penserons-nous, dit Socrate, *de ce trésor des élégances du discours* dont Polus nous a fait part? C'est à lui que nous devons les préceptes pour fabriquer des mots doubles, pour semer dans le discours des traits sententieux, pour présenter des images gracieuses, & enfin pour embellir l'élocution par ces termes choisis, dont Licymnius lui a fait présent.

*Dion. Hal. Jud.
de Lyfia.*

*Arist. Rhet.
l. III, c. 2.*

Ce Licymnius étoit un autre disciple de Gorgias, & Polus & lui s'étoient réciproquement communiqué leurs découvertes sur l'éloquence. Il avoit fait des recherches particulières sur les mots considérés, tant par rapport aux sons, que par rapport aux idées dont ils sont les signes. Aristote

le blâme d'avoir donné dans la rhétorique de frivoles distinctions des différentes parties du discours, comme ce qu'il appeloit *irruption subite, écarts, digressions*, & leurs différentes branches. Il avoit aussi composé des dithyrambes dont le style étoit exact & châtié; mais la prose étoit, ainsi que celle de Polus, toute dithyrambique & surchargée de ces figures que Denys d'Halicarnasse appelle théatrales, c'est-à-dire, qui n'avoient qu'une vaine ostentation.

Théodore de Byzance, que Socrate qualifie *un excellent maître dans l'art de façonner un discours*, βέλτερον λογοποιῦντα, avoit aussi établi de son côté des divisions particulières pour les discours oratoires. Il ajoûtoit à la preuve une partie qu'il appeloit la confirmation de la preuve: & dans le genre judiciaire où il s'agit d'accuser & de défendre, il vouloit, qu'outre la démonstration & la réfutation, il y eût une autre partie qui fût la confirmation, & comme un surcroît de la démonstration & de la réfutation: il vouloit aussi que la narration fût préparée par ce qu'il appeloit *avant-narration*, & suivie d'une *post-narration*. Mais toutes ces divisions, dit Aristote, ne sont bonnes à rien; car pourquoi imposer de nouveaux noms, quand il n'y a pas d'espèces particulières & distinguées par des différences essentielles.

Le même Théodore de Byzance avoit enseigné une manière de dire des choses nouvelles & propres à surprendre l'auditeur, comme il arrive quelquefois dans la plaisanterie par un léger changement dans un mot. Telles sont encore les allusions qui peuvent paroître avec grace, quand elles sont fines & bien amenées: cependant ses préceptes n'étoient pas toujours fort exacts, & il n'avoit pas assez bien connu ce qui appartient au genre judiciaire. On avoit de lui plusieurs plaidoyers, entre autres contre Thrasybule & contre Andocides. Son style, au jugement de Denys d'Halicarnasse, tenoit de la manière antique: ce qui doit s'expliquer, tant du choix des mots, que de la manière de les arranger; & nous pouvons inférer de là qu'il ne s'étoit pas entièrement attaché au nouveau genre d'élocution que Gorgias avoit introduit.

D d iij,

Arist. Rhet.
l. III, c. 13.

Ibid. c. 12.

Dion. Hal. in
Jud. de Lysia.

Platon, dans
le Phædrus.

Arist. Rhet.
l. III, c. 13.

Arist. Rhet.
l. III, c. 12.

Dion. Hal. Jud.
de Lysia.

Suidas in voce
Θεόδωρος.

In Jud. de
Lysia.

Dans le *Phé-*
drus.

Platon lui associe E'vénus de Paros (e), qui le premier avoit trouvé la partie du discours qu'il nommoit *ὑποδήλωσις*, qui peut signifier une manière adroite & détournée d'exposer certaines choses, sans qu'on s'aperçoive du dessein de l'orateur. On lui devoit aussi l'invention de ces excursions de l'orateur pour donner des louanges; il avoit de plus, disoit-on, imaginé une pareille méthode pour les invectives, & afin d'aider la mémoire, il l'avoit mise en vers: car il étoit poète, dit Platon, *σοφὸς γὰρ ἀνὴρ*: il avoit écrit en vers élégiaques.

Suidas in voce
E'vénus.

Ces détails font voir avec quelle ardeur ces anciens rhéteurs, qui se disoient en même temps philosophes, s'appliquoient à former l'éloquence, & l'ambition qu'ils avoient de se distinguer par des découvertes particulières.

Suidas in voce
Ἀλκιδάμας.

Dans le même temps florissoit Alcidas, philosophe, orateur & maître de Rhétorique, car le mot *ῥήτωρ* signifie les deux, & disciple de Gorgias. Suidas dit qu'il étoit de la ville d'Elée, dans l'Asie, *ὑπὸ Ε'λέας τῆς Α'σίας*, & que son père Dioclès avoit écrit sur la musique. Cet article a été copié mot pour mot par l'Impératrice Eudocia (f), dans un ouvrage intitulé *Γονία*, dont le manuscrit est dans la bibliothèque du Roi. Mais il n'y a point eu dans l'Asie de ville d'Elée, *Ε'λέα*; on y connoissoit seulement celle d'*Ε'λαία*, *Elaea*, d'où se formoit *Ε'λαίτης*, & c'est le nom que Tzetzés donne à Alcidas, parce qu'il a cru, sans doute, que ce rhéteur étoit d'Elaiia: la ville d'Elée, *Ε'λέα*, étoit dans la grande Grèce, & ses habitans se nommoient *Ε'λεάται*, *E'léates*. Elle a été fort célèbre par l'école du philosophe Xénophane, dont les sectateurs furent nommés *Ε'λεατικοί*, *E'léatiques*; & d'où étoient sortis Parménide, Zénon d'Elée, & plusieurs autres philosophes.

Voy. Strabon.
Chil. 11, 746.

Voy. Platon,
dans le Sophiste.

(e) E'vénus de Paros avoit été chargé de l'instruction des deux enfans de Callias, pour la somme de cinq mines. *Platon, dans l'apologie de Socrate.*

(f) Cette Impératrice, qui s'appeloit Eudocia Macrembolitissa, avoit

été mariée d'abord à Constantin Ducas, & ensuite à Romain III, sur-nommé Diogène. Cette Eudocia a vécu plus de 600 ans après l'Eudocia, ou l'Athénais femme de Théodose le jeune, morte en 458.

Quintilien, qui connoissoit bien Alcidas, lui donne le nom d'*Eléate*, & l'on ne peut pas soupçonner son texte d'être défectueux, parce qu'il ajoûte que c'est cet Alcidas qui dans le Phédrus est designé sous le nom de Palamède, à qui Platon donne le surnom d'*Eléatique*, Παλαμίδῃ Ἐλεαπόν. Il n'est donc pas douteux que Suidas s'est mépris, & qu'il a entraîné dans l'erreur ceux qui l'ont copié sans examiner.

Alcidas tenoit en qualité d'orateur un rang très-distingué parmi ses contemporains, *Orator in primis nobilis.* Cicero. Tuscul. n.º 48. Il ne s'étoit pas borné à imiter servilement son maître; mais il avoit eu l'ambition de s'élever au dessus de lui par une élocution encore plus guindée, & plus embarrassée d'ornemens. Il sembloit qu'il se fût fait une nécessité de ne rien dire simplement; & à force de parure, son élocution étoit, pour me servir de l'expression de Denys d'Halicarnasse, trop épaisse & trop chargée d'embonpoint παχύτερα, quoique d'ailleurs il n'employât pour l'ordinaire que des pensées communes. Outre l'enchaînement continuél de ses périodes, il ne s'étoit ménagé, ni sur la composition des mots doubles, dont je ne rapporte point d'exemples, parce que je ne pourrois les rendre en françois par des mots semblables, ni sur les épithètes qui, le plus souvent, étoient, ou inutiles, ou trop alongées, ou hors de place, ou en trop grand nombre; car il se fût bien gardé de dire simplement *la sueur*, mais *la sueur humide*, ni *les jeux de l'isthme*, mais *la grande solemnité des jeux de l'isthme*. Parloit-il des loix, il disoit *les loix souveraines des États*. Ce n'étoit pas chez lui un simple assaisonnement, mais une nourriture solide & rassasiante (g). Enfin rien n'approchoit de son affectation dans les métaphores qui étoient presque toujours tirées de loin, ou trop audacieuses pour la prose; comme quand il disoit de la philosophie qu'elle est *le rempart des loix* ὑπὲρ τοῦ νόμου, & de l'Odyssée d'Homère, que c'est *un beau miroir de la vie humaine*.

(g) ὅτι ἡδύσμων χεῖται, ἀλλ' ὡς ἐδύσμων τοῖς ἐπιθέταις. Arist. l. III, cap. 3.

*Rhet. l. I, c.
23. & l. II, c.
23.*

*Cicero. Tuscul.
lib. I, n.º 48.
ἐγκώμιον ἡρώδ-
του, Τζετζες,
Chil. II, 746.*

*Arist. l. II,
c. 23.*

*Ce Recueil
a été publié par
Henri Estienne.*

καλὸν αὐτοφάνειαν βίαν κατόπλεον. Je ne cite que ces deux métaphores, qui peut-être ne nous paroîtroient pas aujourd'hui aussi étranges qu'elles l'ont paru à Aristote, parce qu'elles ont été maniées depuis par l'usage, ce qui est aussi arrivé à quelques-unes de celles de Gorgias. Il est fait mention dans Aristote d'un discours d'Alcidamas, intitulé Μεσσηνιακός, & dans Cicéron d'un éloge qu'il avoit fait de la mort. Le fond de cet éloge ne rouloit que sur l'énumération des maux attachés à la condition humaine. Si Alcidamas n'a pas eu en main, dit Cicéron (*h*), les raisons que les philosophes recherchent plus curieusement, au moins l'abondance & la richesse de l'expression ne lui ont pas manqué: d'où l'on peut juger que pour égayer la tristesse de sa matière, il n'avoit négligé aucun des embélissemens qu'il savoit donner à son élocution. Il s'étoit pareillement servi de l'énumération dans un discours où il vouloit prouver par induction, que tous les hommes honorent les Savans. Aristote ne l'a rapportée que par extrait, parce qu'il n'est point question, dans l'endroit où il en parle, d'examiner le caractère de l'élocution d'Alcidamas.

On a sous son nom, dans un recueil de harangues d'anciens orateurs Grecs, un plaidoyer qu'on met dans la bouche d'Ulysse, pour accuser Palamède de trahison: cet ouvrage ne peut être de lui, mais apparemment d'un autre Orateur du même nom; car on n'y reconnoît, ni l'affectation à tourner toutes les phrases périodiquement, ni les antithèses artistement compassées, ni les mots doubles, ni les métaphores poétiques, rien en un mot de ce qui caractérisoit l'élocution du disciple de Gorgias. On trouve dans le même recueil, sous le nom de Gorgias, un discours où Palamède se justifie du crime de trahison. Il n'a pas été fait pour réfuter le premier: car on n'y répond à aucun des chefs d'accusation, mais à d'autres tout différens: je ne crois pas que ce second discours soit de Gorgias, quoiqu'on y aperçoive une légère ressemblance avec sa manière d'écrire. De tous les

(*h*) Cui si rationes ex quæ exquisitiùs a philosophis colliguntur, defuerunt, ubertas orationis non defuit.

Rhétieurs

Rhéteurs dont j'ai parlé, Alcidas est celui qu'Aristote a jugé avec le plus de rigueur. Cicéron, dans le passage que j'ai allégué ci-dessus, le traite beaucoup mieux, puisqu'il lui accorde la richesse & l'abondance de l'expression. Il dit ailleurs que dans le genre d'écrire de Gorgias & de ses disciples (i), il y avoit beaucoup de choses assez fines & assez ingénieuses; mais que ce genre ne faisant que de naître, on voyoit dans ces premiers ouvrages quelques endroits où les nombres semblables à de petits vers, étoient trop coupés, & avoient quelque chose de trop léché. Denys d'Halicarnasse, qui n'étoit pas moins sévère qu'Aristote, regardoit ces Rhéteurs comme des gens illustres, & qui ne s'étoient pas fait une médiocre réputation: mais la philosophie Péripatéticienne, dit-il en un autre endroit, a voulu s'approprier tous les préceptes de la Rhétorique, jusqu'à prétendre que Démosthène lui devoit tout; comme si, ajoute-t-il, Théodore de Byzance, Alcidas & leurs contemporains, qui ont été tout à la fois orateurs & maîtres d'éloquence, n'avoient rien trouvé qui valût la peine d'être recueilli. Pour n'avoir pas été parfaits, ils avoient eu le mérite d'entrevoir la perfection, & tout ce qui en approche, même de loin, est d'un grand prix. Il faut considérer qu'ils n'avoient étudié que cette sorte de métaphysique dont j'ai parlé ailleurs, & ce qu'on appeloit la sophistique: ils ne connoissoient donc point la vraie dialectique; & la morale, qui fournit à l'éloquence les sources les plus abondantes, n'avoit point encore été traitée par principes. Ces secours n'ont pas manqué à ceux qui les ont suivis, dont la plupart, comme nous le verrons, étoient disciples ou imitateurs de Gorgias; mais ceux-là ont été assez judicieux & assez éclairés pour ne prendre que ce qu'il y avoit de bon dans ses ouvrages, & dans ceux des autres Rhéteurs, ou au moins pour être plus en garde contre des vices capables

Jud. de Isao.

*Epistola prima
ad Ammæum.*

(i) *Quorum satis arguta multa, sed ut modo primumque nascentia, minuta & versiculorum similia quædam, nimiumque depicta. In Oratore, c. 12.*

de faire illusion: aussi les ont-ils surpassés, soit dans ce qui concerne le fond des choses, soit dans la manière de les traiter. Avant que de rendre compte de leurs personnes & de leurs écrits, je dois parler de quelques autres Rhéteurs contemporains de Gorgias, & qui de leur côté ont concouru aux progrès de l'Eloquence grecque.



SUITE DES RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE.

Par M. l'Abbé VATRY.

LA première partie de ce Mémoire* est terminée par ce qui concerne Thespis & Phrynichus; je trouve encore deux poètes tragiques qui ont vécu à peu près au même temps qu'eux, & qui ont été en réputation avant Eschyle. Ces deux poètes sont Chérilus & Pratinas.

28 Avril

1744.

* Tome XV,

p. 255.

Chérilus étoit Athénien, & florissoit vers la LXIV.^e Olympiade: quelques-uns prétendent qu'il inventa les masques & les habits de théâtre. On dit qu'il avoit composé cent cinquante tragédies, & qu'il avoit remporté le prix treize fois: on ne trouve le nom que d'une seule de ses tragédies; ce nom est *Alope*. *Alope* étoit fille de Cercyon, de laquelle Neptune eut Hippothoon, un des dix Héros qui avoient donné leur nom aux dix tribus d'Athènes. Euripide & Carcinus avoient chacun composé une tragédie aussi intitulée *Alope*, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Diogène Laerce cite l'autorité d'un poète Chérilus, pour prouver que Thalès avoit été le premier philosophe qui eût soutenu que les âmes sont immortelles: ce qui prouveroit qu'au moins quelques-uns des ouvrages de Chérilus existoient encore du temps de Diogène Laerce; mais il n'est pas sûr que ce Chérilus soit le poète tragique Chérilus: car il y a eu deux autres poètes très-fameux de ce nom.

Le plus ancien étoit de Samos, ou selon d'autres d'*Iassus*, ou selon d'autres encore d'Halicarnasse: il étoit contemporain de Panyasis & d'Hérodote avec qui il fut en étroite liaison: il écrivit en vers la victoire des Athéniens sur Xerxès. Son poème plut si fort aux Athéniens, qu'ils donnèrent au poète un stater pour chaque vers, & qu'ils ordonnèrent de plus

que cet ouvrage seroit chanté publiquement, ainsi que l'on chantoit les poèmes d'Homère: il mourut chez Archélaus roi de Macédoine. Il vivoit près d'un siècle avant un troisième Chérilus, qui suivit Alexandre en Asie, & qui chanta ses conquêtes; ce Prince avoit coutume de dire qu'il aimeroit mieux être le Thersite d'Homère, que l'Achille de Chérilus: on dit qu'Alexandre convint avec ce poète qu'il lui donneroit une pièce d'or pour chaque vers de son poème qui seroit trouvé bon, à condition qu'à chaque mauvais vers on lui donneroit un soufflet; on dit qu'il expira sous les coups: Horace, dans sa poétique, semble avoir confondu ces deux derniers Chérilus.

Ce que l'on fait de Pratinas, c'est qu'il inventa l'espèce de poème dramatique que l'on appelle Satyre: ce drame étoit une des branches des anciennes Tragédies. Des dithyrambes s'étoit formée la Tragédie proprement dite; & les discours & les chansons libertines des Satyres avoient donné lieu à l'espèce de farce nommée Satyre: on n'y introduisoit que des personnages du cortège de Bacchus, savoir des Satyres, des Faunes, des Sylvains, des Pans, des Égipans, des Silènes, &c. tous ces personnages réjouissoient extrêmement le peuple par leurs grimaces & par leur bouffonnerie; & comme on les exclut de la nouvelle Tragédie, on inventa un drame exprès, où ils paroïssent à l'exclusion de tout autre personnage. Lorsqu'on jouoit des Satyres, la scène représentoit des lieux sauvages & champêtres; on y voyoit des forêts, des montagnes, des antres, des fontaines, des tapis de verdure. Les Satyres étoient ordinairement des pièces mordantes, dans lesquelles on déchiroit la réputation de quelqu'un, ou on le tournoit en ridicule: c'est pourquoi elles étoient écrites en vers Iambe d'une espèce particulière, le plus propre de tous à dire des injures à quelqu'un & à l'outrager. Il ne nous reste qu'un seul drame de cette espèce, savoir le Cyclope d'Euripide.

Jusqu'à Pratinas, les théâtres, ainsi que les amphithéâtres, n'étoient que de charpente: mais un jour que ce poète faisoit jouer une de ses pièces, l'amphithéâtre trop chargé se rompit,

& fondit tout à coup. Cet accident engagea les Athéniens à élever des théâtres plus solides; & comme vers ce temps-là la Tragédie s'accrédita beaucoup à Athènes, & que cette République avoit depuis peu extrêmement augmenté sa puissance & ses richesses, les Athéniens firent construire des théâtres qui ne le cédoient en magnificence à aucun édifice public, pas même aux temples des Dieux.

Eschyle suivit de près Pratinas. Eschyle étoit Athénien, du bourg d'Eleusis: il naquit (a) la dernière année de la LXIII.^e Olympiade, 525 ans avant J. C. Sa famille étoit une des plus distinguées de l'Attique: son père se nommoit Euphorion; il eut deux frères qui ont mérité, par leur valeur, que leur nom passât à la postérité; l'un se nommoit Cynégire, l'autre Aminias: on raconte d'eux des actions de bravoure qui surpassent toute croyance. Eschyle lui-même se signala beaucoup dans les trois batailles qui ont le plus fait d'honneur aux Athéniens, je veux parler des batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Le génie guerrier se fait sentir dans ses ouvrages, & en relève souvent la beauté. Son talent pour la Tragédie commença à se déclarer de fort bonne heure. Il racontoit lui-même qu'étant encore enfant & gardant une vigne, il s'endormit; que Bacchus lui apparut en songe & lui ordonna de faire des Tragédies, & qu'aussi-tôt après son réveil, il se mit en devoir d'exécuter les ordres du Dieu, & qu'il y réussit au delà de ses espérances. Suidas dit qu'il remporta le prix de la Tragédie sur Pratinas, vers la LXX.^e Olympiade. Si cela étoit ainsi, Eschyle n'auroit pas eu alors

(a) Il y a une grande diversité d'opinions parmi les Savans, sur l'année de la naissance d'Eschyle: on peut voir ce qu'ont écrit sur cette question Casaubon, Samuel Petit & Meursius, ou consulter seulement les remarques de Stanley sur la vie d'Eschyle. Je m'en suis tenu, avec ce savant Anglois, à la date que donnent les marbres d'Arondel: c'est ce qu'il y a de plus sûr & de moins

embarrassant. On lit sur ces marbres, qu'Eschyle mourut âgé de 69 ans, sous l'archontat de Callias; les mêmes marbres mettent l'archontat de Callias à la quatrième année de la LXXX.^e Olympiade: en retranchant des LXXX Olympiades les 69 ans qu'Eschyle a vécu, nous trouverons que ce poète est venu au monde la dernière année de la LXIII.^e Olympiade.

trente ans : mais les marbres d'Arondel, qui méritent plus de foi que Suidas, mettent sa première victoire trois Olympiades plus tard, c'est-à-dire vers la LXXIII.^e Olympiade. Cicéron veut qu'Eschyle ait été sectateur de Pythagore : il est vrai que d'autres doutent si Cicéron n'a pas confondu notre poète tragique avec un autre Eschyle, disciple d'Hippocrate. Ce qui est certain, c'est qu'on voit par ses ouvrages qu'il s'étoit beaucoup appliqué à la philosophie. Il étoit surtout fort dégagé des préjugés de son siècle sur le chapitre des Dieux : il s'étoit donné beaucoup de liberté sur cet article. Platon, au second livre de sa République, blâme fort les poètes qui ont parlé des Dieux d'une manière peu convenable : il défend qu'on représente leurs pièces, & qu'on lise même leurs vers ; il nomme en particulier Eschyle, & rapporte un endroit de ce poète où Apollon est assez maltraité : le voici. *Apollon, le jour de mes noces, c'est Thétis qui parle, chanta un hymne où il assuroit que j'aurois un fils qui vivroit long-temps sans aucune maladie ; il me remplissoit de joie par ses louanges & par les belles espérances qu'il me donnoit : je croyois qu'il ne sortoit de sa bouche prophétique que des oracles infailibles ; & cependant cet Apollon, qui assista au festin de mes noces, qui prédit à mon fils tant de prospérité, c'est lui-même qui a tué ce cher fils.* Cette trop grande hardiesse d'Eschyle pensa lui être funeste : on avoit cru s'apercevoir que ce poète, dans quelques-unes de ses pièces, avoit fait allusion aux secrets des mystères de Cérès. Un jour qu'on jouoit une de ses tragédies, le peuple entra en fureur, & vouloit le tuer sur le théâtre même : mais il se réfugia à l'autel de Bacchus, & les Aréopagites ayant prétendu que cette affaire devoit être portée à leur tribunal, elle y fut en effet jugée. Eschyle fut renvoyé absous, moins à cause de son innocence, qu'en considération des services que ses frères & lui avoient rendus à la République par leur valeur ; sur-tout son frère Cynégire, qui avoit eu une main coupée au combat de Salamine. Clément d'Alexandrie dit qu'Eschyle se justifia en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié aux mystères de Cérès, &

qu'ainsi il n'avoit pû les révéler. D'autres ont avancé que ce poète fut mis en Justice pour avoir préféré la théogonie égyptienne à la théogonie grecque, & avoir dit que Diane étoit fille de Cérès, & non pas de Latone.

Cependant les Athéniens, dont les oreilles étoient si délicates sur l'article de Cérès & de ses mystères, n'étoient nullement choqués des autres impiétés d'Eschyle, par exemple, des horribles blasphèmes que ce poète, dans sa tragédie de Prométhée, fait vomir contre Jupiter. Ne seroit-ce pas parce que Jupiter n'appartenoit qu'en général à la Religion; au lieu que Cérès & ses mystères avoient rapport aux intérêts particuliers de la ville d'Athènes?

Chaméléon, cité par Athénée, dit qu'Eschyle ne composoit ses vers que lorsqu'il étoit ivre; & Lucien, dans l'éloge de Démosthène, relève ainsi le mérite de cet orateur: Démosthène, dit-il, n'avoit pas besoin, ainsi qu'on le raconte d'Eschyle, d'exciter & d'allumer son imagination par le vin. Sophocle en prenoit avantage sur Eschyle, & avoit coutume de dire; *il fait bien à la vérité, mais c'est sans savoir ce qu'il fait.*

Ce dernier avoit environ 56 ans lorsqu'il fut vaincu par Sophocle qui n'en avoit que 28: ce fut à la solennité de la translation des os de Thésée à Athènes. Eschyle ne put souffrir cet affront; il s'exila volontairement d'Athènes & se retira en Sicile près du roi Hiéron. C'est apparemment ce qu'a voulu dire Suidas, lorsqu'il a écrit que la retraite d'Eschyle en Sicile, fut occasionnée par le mauvais succès d'une de ses pièces. Il y a dans le grec de Suidas *ὅτι τὸ ποιεῖν τὰ ἱερὰ ὑπεδεικνυμένου αὐτοῦ*, ce qui signifie à la lettre, *quod dum fabulam exhibuerit, ruerent subsellia*; mais Scaliger a fait voir que le véritable sens de ces mots étoit: *quod ipsius fabula quædam non steterit, exciderit*, & que c'étoit une façon de parler, empruntée des poètes comiques, pour dire qu'une pièce avoit été sifflée. Stanley a adopté cette interprétation de Scaliger. Eschyle arriva chez Hiéron dans le temps que ce Prince étoit occupé à bâtir la ville d'Etna. Pour se concilier la bienveillance du Roi & de ses sujets,

il fit représenter une tragédie, dans laquelle il annonçoit toute sorte de prospérités aux habitans de cette nouvelle ville.

Quelques auteurs veulent qu'Eschyle quitta Athènes pour avoir été vaincu par Simonide. Le combat entre ces deux poètes n'étoit pas de tragédie à tragédie, mais d'élégie à élégie: elle devoit être composée en l'honneur de ceux qui avoient perdu la vie en combattant à Marathon. On trouve au troisième livre de l'Anthologie deux quatrains en vers élégiaques, dont l'un est sous le nom de Simonide, & l'autre sous le nom d'Eschyle. Stanley a cru que ces huit vers étoient deux fragmens des élégies de ces deux poètes sur la bataille de Marathon; mais il se trompe visiblement. Au reste la partie n'étoit pas égale entre Eschyle & Simonide; car, comme l'a fort bien remarqué l'auteur anonyme de la vie d'Eschyle, un génie comme celui de ce poète, dont la force & l'élévation faisoient le caractère, n'étoit guère propre à l'élégie qui cherche à attendrir & à émouvoir le cœur, & à l'exciter à la pitié: aussi a-t-on observé que jamais Eschyle n'avoit mis sur la scène aucune femme éprise d'amour; mais qu'il étoit admirable lorsqu'il faisoit parler une femme en fureur.

Bayle prétend qu'après la mort d'Hiéron, Eschyle revint à Athènes, d'où quelques autres aventures désagréables le chassèrent une seconde fois, & le firent retourner en Sicile; mais aucun auteur ancien n'a rien dit de ce double voyage, & Bayle ne le fonde que sur la difficulté qu'il y auroit d'accorder autrement les dates, & il est bien plus naturel de soupçonner ces dates de n'être pas exactes. Quoi qu'il en soit, Eschyle mourut en Sicile âgé de 69 ans: sa mort fut des plus extraordinaires, si ce qu'on en raconte est vrai. On lui avoit prédit qu'il mourroit écrasé par la chute d'une maison: pour éviter ce malheur, il alla vivre en rase campagne: un jour une aigle qui cherchoit à briser une tortue qu'elle tenoit dans ses serres, voyant de bien haut la tête chauve de notre poète, la prit pour un caillou, laissa tomber dessus sa tortue, & remplit de cette sorte la prédiction.

Les habitans de Gêla firent bâtir à Eschyle un tombeau magnifique : ce poète avoit fait lui-même son épitaphe en quatre vers, dont voici le sens : *Sous ce tombeau git l'Athénien Eschyle fils d'Euphorion, qui mourut près de la seconde Gêla; le bois sacré de Marathon attestera ses hauts faits d'armes, & le Mède rendra témoignage à la valeur de son bras qu'il a éprouvée.* Cette épitaphe est une preuve qu'Eschyle estimoit bien plus la gloire qu'il avoit acquise par ses exploits militaires, que celle qu'il avoit méritée par ses tragédies. Il se vante, dans les *grenouilles* d'Aristophane, que sa poésie n'est pas morte avec lui ainsi que celle d'Euripide; c'est que les Athéniens, après la mort d'Eschyle, firent un décret qui ordonnoit que ses tragédies seroient jouées aux fêtes de Bacchus, & concouroient avec les nouvelles pièces : d'où il arriva qu'il fut couronné plusieurs fois après sa mort, honneur qui n'a jamais été fait à aucun autre poète.

Eschyle laissa deux fils qui furent aussi poètes tragiques; l'un se nommoit Bion & l'autre Euphorion : ils firent jouer des pièces de leur père, pour lesquelles ils remportèrent plusieurs fois le prix.

Eschyle a été appelé le père de la tragédie, & c'est à juste titre; puisqu'il n'y a aucune des parties de la tragédie que ce poète n'ait inventée ou perfectionnée, & que jamais personne n'entendit si bien que lui tout ce qui regarde l'appareil du théâtre. Avant lui il ne paroissoit jamais sur la scène qu'un seul acteur qui parloit seul ou qui s'entretenoit avec le chœur : Eschyle ajouta un second acteur; ainsi il introduisit le dialogue dans la tragédie, & par une conséquence nécessaire, donna le premier l'idée d'un principal personnage. Car pour faire que l'action fût vraiment une, il falloit nécessairement que l'un des deux personnages tint le premier rang, & que l'autre ne fût qu'un second personnage dépendant du premier. Ce second acteur fut cause encore que le rôle du chœur fut beaucoup accourci. Les chœurs d'Eschyle paroissent cependant encore trop longs : mais il faut se souvenir que ce poète touchoit au temps où la tragédie n'étoit composée que du

*Aristote, poët.
chap. IV. Dion-
gène Laërce.*

chœur seul. Les Épisodes ont fait dans la suite le principal de la tragédie; mais on fut long-temps à ne les regarder que comme des accessoires: ce ne fut que peu à peu que les poètes quittèrent l'ancienne pratique, & que les spectateurs s'accoutumèrent à un nouveau spectacle: on ne s'aperçut que les chœurs d'Eschyle étoient importuns par leur longueur, qu'après que l'on eut vû les tragédies de Sophocle & d'Euripide. Eschyle découvrit qu'il étoit indécent d'ensanglanter la scène, & commença le premier à éloigner les meurtres des yeux des spectateurs: il changea le style de la tragédie; il le rendit entièrement grave & sérieux, & en bannit le burlesque & les bouffonneries qui y avoient régné jusqu'à lui: mais ce qui surprendra, c'est qu'il ait introduit dans ses tragédies des rôles d'ivrognes. Athénée nous apprend que dans la pièce intitulée les *Cabires*, Jason paroissoit ivre sur la scène: apparemment, ajoute cet auteur, que le poète vouloit justifier en quelque sorte son ivrognerie, en donnant ce vice à ses Héros. J'aimerois mieux croire qu'Eschyle n'en agissoit de la sorte que pour faire usage de quelque morceau de musique, ou de quelque danse de son invention qu'il n'auroit pû placer autrement, ou peut-être que le peuple se plaisoit à voir de ces personnages, & que le Magistrat lui-même les demandoit au poète. Ce ne seroit pas en cette seule occasion que l'on auroit vû les artistes obligés de s'éloigner des règles de leur art, pour se conformer aux caprices de ceux qui les emploient. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que long-temps après la mort d'Eschyle on mettoit encore dans les tragédies de pareils personnages, comme je le remarquerai en parlant d'Euripide.

Avant Eschyle le théâtre n'étoit qu'une charpente que l'on montoit à chaque fête de Bacchus, & que l'on démon-
toit dès que la fête étoit passée. Eschyle, de concert avec un architecte nommé Agatharchus, fit élever un théâtre d'une magnificence extraordinaire: l'architecte en avoit donné la description dans un livre qui subsistoit encore du temps de Vitruve. C'est sur le modèle de ce théâtre qu'on avoit

construit les théâtres de Rome. Ce fut Eschyle qui inventa les décorations & les machines : il orna la scène de peintures, de statues, d'autels & de tombeaux ; il fit paroître le premier sur le théâtre des ombres & des furies coëffées de serpens, & y fit entendre le son des trompettes & le bruit du tonnerre ; il donna à ses acteurs des masques plus honnêtes, & il les habilla de manteaux & de robes traînantes & leur chauffa le cothurne. Les habillemens des acteurs d'Eschyle avoient tant de dignité, que les prêtres & ceux qui servoient dans les mystères, en portèrent dans la suite de semblables les jours de cérémonies. Eschyle n'employa jamais de musicien, il composoit lui-même la musique & les danses de ses tragédies.

Eschyle diminua le nombre des acteurs qui composoient le chœur, mais il y fut contraint par le Magistrat, à cause du désordre qu'avoit produit le chœur des Euménides. Ce chœur composé de cinquante personnes qui représentoient des furies, fit une telle impression sur les enfans & sur les femmes grosses, que plusieurs en moururent & d'autres se blessèrent : il fut donc réglé qu'à l'avenir le chœur ne seroit plus que de quinze personnes.

Les auteurs varient sur le nombre des tragédies qu'avoit composées Eschyle. Meursius en compte jusqu'à cent : mais il pouvoit fort bien s'être trompé, parce que souvent une même pièce est citée sous différens titres. L'auteur de la vie d'Eschyle dit que ce poète avoit composé soixante-six tragédies & cinq satyres ; qu'il avoit remporté le prix treize fois pendant sa vie, & qu'il le remporta encore plusieurs fois après sa mort. Un autre biographe lui attribue soixante-dix tragédies : Suidas lui en attribue quatre-vingt-dix, & veut qu'il ait été couronné vingt-huit fois.

Ce ne fut qu'un peu avant Eschyle que s'établirent à Athènes les combats des poètes tragiques les uns contre les autres. Il falloit quelquefois pour concourir présenter quatre pièces de théâtre, dont trois étoient des tragédies, & la

quatrième étoit une satire: c'est ce qu'on appelloit la tétralogie. Je ne fais point ce qui avoit donné lieu à un pareil usage: on pourroit peut-être conjecturer qu'anciennement on demandoit aux poëtes qui venoient disputer le prix aux fêtes de Bacchus, trois pièces dithyrambiques & une chanson burlesque. Il ne paroît pas qu'il y eût toujours nécessité de donner une satire pour quatrième pièce, puisqu'Eschyle avoit composé un si grand nombre de tragédies & si peu de satyres. Quelquefois les trois tragédies de la tétralogie rouloient sur une même histoire, & on les appelloit d'un nom commun. Par exemple, Eschyle avoit composé une tétralogie de l'Agamemnon, des Choéphores & des Euménides, & on appelloit ces trois pièces l'Orestée *O'ρέστεια*; d'autres fois les sujets des trois tragédies n'avoient aucun rapport entre eux, comme on le voit par la tétralogie d'Eschyle, composée du Phinée des Perses, du Glaucus de Potnie, & du Prométhée. Ce poëte, ainsi que tous les autres tragiques Grecs, avoit pris presque tous ses sujets dans les fables cycliques: ces fables cycliques étoient l'Argonautique, la Dionysiaque, la Thébäïque & la Troyenne.



DISSERTATION

Sur les manuscrits Hébreux ponctués, & les anciennes éditions de la Bible.

Par M. FOURMONT l'aîné.

JE me suis appliqué autrefois pendant plusieurs années à lire & à consulter avec attention les différens manuscrits de la Bible, qui sont dans la bibliothèque du Roi. Je me proposois alors d'examiner si les manuscrits Grecs en particulier nous présentent autant de variantes qu'en a trouvé saint Jérôme; je les ai rassemblées: elles sont en plus grand nombre, & je crois que, mises au jour avec des remarques, elles pourroient être de quelque utilité à ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Ecriture. S. Jérôme, Erasme, Robert Etienne, & de nos jours le docteur Mill ont vainement recherché l'origine de ces variantes: elle leur a échappé; j'ai tenté de la découvrir, & j'ose me flatter d'y avoir réussi; mais je réserve pour un autre temps le détail de ces preuves.

5 Juin
1744.

Des manuscrits Grecs je passai aux manuscrits Hébreux & à la recherche des variantes que l'on y trouve. On sait combien les commentateurs ont été partagés à ce sujet, & combien ils sont remplis de préjugés. Je ne parlerai point de Vossius ni du P. Pezron, trop peu versés dans la connoissance de la langue Hébraïque: à l'égard de Cappel, il n'avoit examiné que les différentes éditions du texte hébreu qui ont été faites depuis 250 ans: mais il étoit à propos de voir un plus grand nombre de livres, particulièrement de manuscrits, pour en tirer les conséquences nécessaires. Le P. Morin, préoccupé uniquement des Septantes & du texte Samaritain, a trop négligé ces beaux manuscrits Hébreux qu'il eût été le maître de consulter dans la bibliothèque du Roi &

dans celle de l'Oratoire; c'est un reproche que lui a fait M. Simon.

Convaincu par les connoissances que j'avois des opinions de la nation Juive, & par ce travail, qui m'a mis plus en état de connoître les manuscrits de la Bible; convaincu, dis-je, que ces savans Critiques n'en ont pas parlé avec assez d'exactitude, qu'ils n'en ont pas eu des idées justes, & que toutes leurs réflexions à ce sujet étoient vagues & peu solides, j'ai cru devoir exposer dans ce Mémoire les motifs qui m'ont engagé à prendre un parti contraire, & développer en peu de mots mes sentimens sur cette matière. J'indiquerai d'abord les principaux manuscrits que l'on connoît dans les différentes bibliothèques de l'Europe; j'exposerai ensuite les sentimens des Critiques qui les ont vûs, ou qui en ont parlé; je finirai par quelques réflexions, dans lesquelles je releverai les préjugés des Savans.

I.

*Bibliotheca
Sacra.
Bibliotheca
Bibliothecarum.*

Le catalogue de la bibliothèque du Roi, imprimé depuis peu, les ouvrages du P. le Long & du P. Montfaucon, nous présentent un grand nombre de manuscrits hébreux très-précieux. Nous trouvons dans la bibliothèque Royale cinquante-quatre manuscrits de la Bible, tous ponctués, & avec les notes de la Massore; un entre autres d'autant plus rare, qu'il a été collationné avec le fameux exemplaire Espagnol attribué à Hillel. Celle de l'Oratoire en possède treize ou quatorze, dont quelques-uns contiennent toute la Bible, & les autres n'en font que des parties. Nous dirons la même chose des bibliothèques de Sorbonne & de S.^t Germain, qui conservent dans ce genre une infinité de richesses.

A la vûe de ces monumens sacrés que renferment nos bibliothèques, nous pouvons, je ne dis pas connoître, mais au moins faire des conjectures sur les écritures des différens âges, & tenter de fixer l'époque des manuscrits; je dis conjectures, car il est facile de s'y tromper, lorsque les dates n'y sont pas marquées. L'uniformité d'écriture, que les copistes

ont affectée, nous empêchera toujours de porter un jugement décisif.

Les ouvrages d'Hottinger, de Plantavitiuſ, de Bartolocci, de Wolfius, & de pluſieurs autres écrivains qui ont été en relation avec les plus fameux Bibliothécaires, ou qui ont entrepris eux-mêmes des voyages pour voir & conſulter les manuſcrits, nous inſtruiſent de ce qu'il y a de plus curieux chez les étrangers. Avec le ſecours de ces vaſtes compilations, nous ſommes exempts de feuilleter nous-mêmes un grand nombre de Bibles manuſcrites, & nous ſommes aſſurés que la France poſſède, à peu de choſe près, ce qu'il y a de plus rare en ce genre.

Wolfius fait une ample énumération des manuſcrits qu'il a vûs, ou dont il a entendu parler; il fixe les âges de 34, dont le plus ancien remonte juſqu'à l'an 1106, c'eſt-à-dire qu'il eſt de 700 ans. Je ne doute pas que parmi les autres manuſcrits de l'Ecriture qui nous reſtent, & qui ſont au nombre de plus de trois cens, on n'en trouvât de plus ancien, ſi les copiſtes avoient eu le ſoin d'y mettre les époques.

Il eſt important de remarquer ici que dans ce grand nombre de manuſcrits, ſ'il y en a dix ou douze ſans points voyelles, tous les autres ſe trouvent avec ces mêmes points, avec les accens, les notes marginales, la maſſore du texte, & quelquefois la maſſore finale. Obſervons à cette occaſion que les adverſaires de l'antiquité des points ſe ſont vainement efforcés de tirer quelque avantage, de ce que la ponctuation, dans certains manuſcrits, paroiſſoit poſtérieure. Perſonne n'ignore que les Juifs ont pour maxime de ne ſe ſervir dans les Synagogues que de manuſcrits ſans points; mais après un certain temps, ces manuſcrits paſſent dans des mains étrangères, qui y ajoutent les points & les accens: ainſi cette objection n'a aucune force contre l'antiquité des points, & on ne peut pas en conclurre qu'ils n'ont été inventés que poſtérieurement à ces manuſcrits; d'ailleurs il ſ'en rencontre d'autres, dans leſquels elle eſt auſſi ancienne que le texte.

Quiconque soutient un nouveau système est ordinairement peu porté à écouter favorablement des raisons qui pourroient le détruire. C'est un défaut d'autant plus dangereux qu'il n'est que trop commun parmi les savans; mais ils sont encore plus blâmables, lorsqu'ils l'adoptent sans examen: c'est ce qui est arrivé à M. le Clerc, à Walton, Scaliger, Calvin, Zwingli, Luther, Mercérus, Génébrard, & plusieurs autres, Catholiques & Protestans; aussi ne m'attacherai-je pas à réfuter leurs sentimens. M. Simon lui-même n'est pas exempt de ce reproche, & son jugement sur les Bibles manuscrites ponctuées & accentuées ne peut nous paroître désintéressé, après que lui-même a supposé, sans examen, l'hypothèse de Cappel & du P. Morin, & sur-tout lorsqu'il avoue que le P. Morin n'avoit feuilleté presque aucun manuscrit. M. Simon n'a pas aperçu combien cet aveu étoit contraire au sentiment qu'il embrassoit.

Comme les Bibles dont nous parlons, sont postérieures à la Massore, la question de l'ancienneté des manuscrits Hébreux est nécessairement liée aux recherches que l'on a faites pour découvrir le temps de la ponctuation primitive: ainsi les Critiques devoient en désigner le temps.

Le P. Morin & Cappel ne la trouvent ni dans le Talmud, ni dans aucun des Midraschim: ils la voient à la vérité dans le Zohar & dans le Bahir; mais ces ouvrages sont, à ce qu'ils prétendent, fort peu anciens, & même supposés. Selon le P. Morin, nous ne devons pas nous flatter de posséder une ancienne Bible ponctuée: *il est difficile, ajoute ce savant Critique, de fixer en quel temps & en quel lieu les points voyelles ont été inventés: les historiens, ni les grammairiens ne nous en instruisent pas; on peut cependant conjecturer que cette invention est d'environ l'an 900 après J. C, c'est-à-dire peu d'années avant Saadias.* Ces paroles renferment tout le précis de son traité, & son sentiment sur

*Exercitat.
XIV, cap. 1,
p. 432.*

la ponctuation hébraïque; & il résulte de là qu'on ne peut trouver de manuscrits ponctués que depuis Saadiah.

Qu'il me soit permis de combattre cet argument négatif par quelques autres de même espèce, mais beaucoup plus pressans. Pouvons-nous raisonnablement supposer que Saadiah, s'il n'est postérieur à l'invention des points que de 50 ou tout au plus 100 ans, n'en ait fait aucune mention dans ses commentaires de l'Écriture? Joignons à cela le silence de tous les grammairiens & de tous les commentateurs de ce temps-là & des siècles postérieurs. Il semble que ces auteurs auroient dû parler de cette invention si elle eût été si prochaine de leur temps: enfin cet accord unanime des Caraites & des Rabbainistes à recevoir la ponctuation, eux qui dans le temps de Saadiah étoient ennemis irréconciliables, n'est pas une des moindres preuves de l'antiquité des points.

Je ne suis ni le seul ni le premier qui se soit élevé contre un sentiment si peu solide: Wolfius qui en a senti toute la foiblesse s'y est opposé avec force. Il suffit qu'il soit parlé de la ponctuation dans le Bahir & dans le Zohar, livres de cabale très-anciens, pour que nous soyons en droit de conclure que dès-lors il y avoit des Bibles manuscrites ponctuées; & le sentiment d'un petit nombre de critiques modernes ne me paroît pas préférable à celui des auteurs Juifs les plus authentiques; au Talmud de Jérusalem qui nous instruit, qu'au retour de la captivité on avoit recherché tous les anciens manuscrits du texte Hébreu, qu'on avoit fait un choix des plus corrects, & rejeté les autres comme fautifs.

*Cod. Tanit,
cap. 4.*

On ne peut révoquer en doute la révision que fit Esdras des manuscrits de la Bible. Origène, S. Jérôme & plusieurs Pères en parlent: elle est attestée par le Talmud de Jérusalem; nous apprenons ensuite par celui de Babylone, qu'Hillel quitta cette ville & vint à Jérusalem où il travailla & fit travailler pendant 40 ans sous ses yeux à une nouvelle édition de l'Écriture: ce qui lui fit donner par tous les Juifs de son siècle le titre de *disciple d'Esdras*, quoiqu'il y eût entre eux un intervalle de 300 ans.

*Cod. Sukka;
fol. 66, lib.
XXVI.*

Yukhasin, p. 21.

J'ai prouvé dans une dissertation imprimée dans nos Mémoires, que 240 ans après J. C. il se fit une seconde révision, j'ai fait voir que la ponctuation & la massore étoient antérieures à S. Jérôme, j'ai désigné une troisième édition des livres sacrés par R. Ménaqqai, R. Ada, R. Hammenouna dans la ville de Néhardée. Il n'y a eu depuis que les deux révisions de Ben Nephtali & de Ben Ascher, la première adoptée par les Caraites, & la seconde par les Rabbanistes, sur-tout ceux de la Palestine & de tout l'occident. Les exemplaires de ces trois premières révisions n'ont pas sans doute été détruits jusqu'au point qu'il n'en soit resté aucun. Nous avons des manuscrits Grecs de 1400 ans: ceux des Hébreux ont pu se conserver pendant un aussi long temps; il nous en reste de 6, 7, 8 & 900 ans: or dans le neuvième siècle il devoit se trouver encore des exemplaires des éditions, soit d'Esdras, soit d'Hillel, soit de R. Ada.

Yukhasin.

En 1500 le cardinal Ximénès avoit entre les mains des Bibles ponctuées de 900 ans & 1000 ans, & ces Bibles avoient été copiées sur d'autres plus anciennes, c'est-à-dire, sur ces premières éditions. Dans plusieurs auteurs Juifs il est fait mention d'anciens exemplaires qu'ils recherchoient & dont ils se servoient. Le R. Abraham Zacut rapporte qu'il y avoit dans le royaume de Léon une Bible d'Hillel, & il nous assure en avoir vu une partie qui a été vendue en Afrique dans le désastre des Juifs. Il y avoit 900 ans qu'elle étoit écrite: ce Rabbín avoit été chassé de l'Espagne avec les autres Juifs l'an 1492; ainsi ce manuscrit remonte jusqu'aux environs du milieu du sixième siècle, & par conséquent est antérieur de près de 400 ans à l'époque de l'invention de la Massore désignée par le P. Morin vers le temps de Saadiah Gaon, qui fleurissoit en 927.

Ce Manuscrit étoit un exemplaire public, ponctué, qui servoit à rectifier la ponctuation des autres. Les trois Kimkhi, Joseph, Moysé & David, Abraham le Lévitte auteur du Khofri, Aben Esra & plusieurs autres avoient eu cet exemplaire sous les yeux en 1100 & en 1000, tous les Rabbins

de ce temps l'appeloient Hilleli: non que je croie qu'il fût l'autographe d'Hillel, ce qui pourroit être, mais parce qu'il étoit au moins une copie authentique de son édition.

S'il n'y eût point eu de ces manuscrits ponctués du temps de S. Jérôme, comment ce Père de l'Eglise eût-il pû distinguer la leçon du texte Hébreu de celle des Septantes, leçon qui ne provenoit que des voyelles posées différemment dans les exemplaires? C'est en vain que l'on nous objectera qu'elles n'avoient pas été mises dans les hexaples d'Origène: elles y étoient inutiles, puisque l'on avoit écrit à côté la lecture en caractères Grecs.

J'ai lieu de croire, à l'occasion de quelques fautes commises par les commentateurs Grecs postérieurs, que le texte Hébreu de l'Ecriture avoit été mis dans les hexaples d'après quelque exemplaire de synagogue: par conséquent il devoit y être sans points. Il y a beaucoup d'apparence que la lecture de l'Hébreu n'y a été mise que postérieurement en caractères Grecs, parce qu'il étoit impossible de mettre les points seuls, & parce qu'on ne vouloit pas ponctuer le texte que l'on regardoit comme la représentation de l'exemplaire d'une synagogue; mais la ponctuation n'en existoit pas moins.

Tous les Arabes aujourd'hui ont les points voyelles, mais ils ne se trouvent pas dans le plus grand nombre de leurs manuscrits. Ils deviennent non seulement inutiles, mais même incommodés à ceux qui ont une grande connoissance de la langue. Si le temps venoit à détruire la plupart de ces manuscrits, & qu'il n'en réchappât que quelques-uns du nombre de ceux qui sont sans voyelles, on ne pourroit en conclure, sans s'éloigner de la vérité, que les Arabes n'ont pas eu des manuscrits ponctués, ni même la ponctuation. Cet exemple est applicable à la langue hébraïque, qui diffère peu de l'arabe.

III.

On doit porter à présent un jugement plus équitable sur les manuscrits Hébreux ponctués. Les Rabbins font mention

de plusieurs exemplaires de ces manuscrits authentiques, & placés à dessein en différens endroits connus; celui d'Hillel, par exemple, à Tolède pour l'Espagne; celui de la captivité de Babylone par Ben Nephtali, à Babel; celui de la captivité d'Egypte, au mont Sinaï; celui de Ben Ascher, à Jérusalem; & l'exemplaire appelé Drenvouki à Carthage, dans la contrée nommée Zevegitana.

Je ne puis excuser le P. Morin, M. Simon, Volfius, Bartolocci & les autres, de n'avoir pas assez fait attention au gouvernement des Juifs, qui quoique dispersés par toute la terre, forment une espèce de République. Ils n'ont pas considéré qu'il y avoit un certain nombre d'exemplaires publics, placés du consentement de la nation en plusieurs endroits, pour être le modèle des autres; que par-là les différentes éditions de la Bible se sont conservées plus longtemps; que les éditions de Ben Nephtali & de Ben Ascher sont devenues les plus recherchées, & que suivant toutes les apparences, elles ont fait éclipser les autres, excepté parmi les Caraites; que c'étoit celle de Ben Ascher que l'on copioit ordinairement, comme il est facile de s'en apercevoir par Aben Esra, par Maimonide, & par les Kimkhi. Ils devoient observer encore que le travail des deux derniers éditeurs n'a dû regarder que l'accentuation, & tout au plus quelques ponctuations possibles, analogiques & indifférentes par elles-mêmes. Car la ponctuation, beaucoup plus ancienne, a toujours été respectée, malgré l'animosité qui régnoit entre les professeurs de Babel & ceux de la Palestine: enfin que ce que nous avons dans les éditions de Bombergue, de Justiniani & de Buxtorf, n'est qu'une édition mélangée de l'une & de l'autre, que R. Jacob Ben Khaïm a composée.

Toutes ces remarques nous donnent l'éclaircissement de plusieurs difficultés qui ont embarrassé les Savans. 1.^o Nous apprenons que les Juifs, toujours unis entre eux, indifférens pour tout ce qui ne les concerne pas, ont entrepris des voyages pour instruire & confirmer leurs frères dans leur

Religion, & qu'ils ont placé différens manuscrits authentiques en plusieurs endroits.

2.^o Nous sommes convaincus que nous ne devons pas nous en rapporter au sentiment de ceux qui n'ont pas examiné à fond cette matière. En effet, il ne reste que celui de R. Elias Levita, de Cappel & du P. Morin; mais il n'est appuyé que sur quelques argumens négatifs, & Elias Levita n'étoit pas, à beaucoup près, le plus habile des Rabbins, comme le veut M. Simon. Ce Juif, borné à l'étude de la grammaire, ignoroit l'histoire de sa nation. Pendant son séjour à Rome, il s'étoit laissé entraîner au sentiment de la nouveauté des points, par quelques docteurs Chrétiens peu instruits; & sans examen il entreprend de détruire la tradition constante de sa nation.

Nous avons reçu la ponctuation des Massorèthes de Tibériade, disent Kimkhi & Aben Esra; ces paroles ont ébloui nos Critiques, & sans réfléchir sur plusieurs autres passages qui donnent le sens de ce premier, ils ont cru qu'il s'agissoit de l'invention des points, pendant qu'on désignoit seulement la dernière révision des exemplaires des Bibles, ponctuées dès le temps d'Esdras, comme le soutiennent par-tout ces Rabbins.

3.^o Enfin nous connoissons cinq éditions différentes de la Bible, celle d'Esdras, celle d'Hillel, celle de R. Ada, celle de Nephtali & celle de Ben Ascher. Ces révisions se faisoient sur des Bibles ponctuées: celles des deux derniers auteurs, je le répète, ne consistent qu'en quelques minuties de grammaire. Tout ceci nous donne, sur les manuscrits de la Bible, des idées bien différentes.

Au reste je ne prétends point assurer que l'on puisse distinguer à présent toutes ces différentes éditions. On peut trouver des exemplaires de celle d'Esdras, de celle d'Hillel & des révisions postérieures; mais on ne peut se flatter de pousser l'exactitude jusqu'à les désigner. Cette entreprise est devenue d'autant plus difficile, que les Juifs depuis 250 ans, depuis Bombergue, ont négligé tous leurs manuscrits de

famille, & n'ont conservé que par la lecture la mémoire de ces éditeurs.

Concluons que toutes ces réflexions devroient nous exciter à surpasser nos ancêtres. Un grand Ministre, en qui la science & le bon goût sont des biens paternels, est à la tête du collège Royal, des Académies & de l'Imprimerie Royale: la bibliothèque de Sa Majesté, où l'on trouve les plus beaux manuscrits, est entre les mains d'hommes illustres par leur savoir: tout semble favoriser de semblables entreprises; mais un injuste mépris que l'on a pour les langues orientales, l'indolence de ceux qui s'y sont appliqués, & qui ne s'efforcent pas par leurs travaux de convaincre le public des avantages que l'on peut en retirer, sont autant d'obstacles qui s'y opposent. Nous contenterons-nous d'admirer ces monumens respectables, sans en faire l'usage qu'ils méritent; sans en tirer toutes les lumières qu'ils nous offrent & qu'ils peuvent répandre sur l'histoire, tant sacrée que profane, & sur les objets les plus intéressans de nos études?



M É M O I R E

S U R

L E S P I E R R E S G R A V É E S.

Par M. le Comte DE CAYLUS.

DEPUIS que j'ai l'honneur d'être Membre de l'Académie, je me suis occupé du desir de me lier à elle de plus en plus par un travail qui nous est à tous également recommandé: mais la difficulté de lui offrir des Mémoires dignes de ses assemblées m'a toujours embarrassé: les sujets qui se présentoient à moi avoient été traités, ou se trouvoient trop au dessus de mes forces. J'aurois désiré de communiquer diverses observations que m'ont fournies les antiquités de Fréjus, dans le dernier voyage que je viens de faire avec M. de Maurepas; mais n'ayant point eu le temps de lever moi-même le plan de cette ancienne ville, je suis obligé d'en attendre un, auquel je fais travailler avec soin, & qui doit nécessairement accompagner les remarques que j'ai faites sur les lieux. L'empressement que j'ai de m'unir aux travaux de l'Académie m'engage à donner en attendant quelques réflexions, que j'avois écrites autrefois touchant les pierres gravées. Ces monumens, auxquels je me suis le plus attaché, ne paroissent traités dans nos Mémoires que par rapport à un de leurs objets particuliers. Ainsi je me suis persuadé que les Savans, capables de voir ces précieux restes de l'Antiquité du côté de l'érudition, ne seroient point fâchés qu'on les leur présentât sous le point de vûe de leur travail.

11 Août
1744.

Avant que d'entrer en matière, je crois devoir prévenir qu'ayant gravé toutes les pierres en creux du cabinet du Roi, j'en ai donné les planches à M. Mariette mon ami. Il a joint à cette suite une dissertation (a) dont le public jugera.

(a) Cette dissertation qu'annonçoit en 1744 M. le comte de Caylus est devenue depuis un traité complet, où la matière est épuisée. Cet ouvrage

bien-tôt. Elle est établie sur les mêmes principes que ce Mémoire, mais remplie de recherches ; & si je ne me trompe, elle ne laisse rien à désirer pour l'ordre, la netteté & l'étendue.

Au reste si je cite presque toujours ce même cabinet, c'est qu'il m'est plus présent, que d'ailleurs il est plus sous nos yeux, & par conséquent plus à portée de nous être connu qu'aucun autre.

J'ai peine à croire que l'on puisse faire sur les pierres gravées une dissertation qui satisfasse véritablement l'esprit. Les détails de l'ancienne mythologie ne nous sont connus que très-imparfaitement, & la plupart des sujets représentés sur ces pierres ont presque toujours rapport au culte des Dieux : il s'en trouve cependant quelques-uns qui sont purement historiques, tels qu'un Empereur dans son camp, un triomphe, des chasses, &c ; mais le nombre de ces pierres est peu considérable en comparaison des autres. Celles que nous admirons ne sont pas l'ouvrage du même siècle, & quoique dans ces temps reculés presque tous les hommes adorassent plusieurs Divinités, nous avons encore des preuves qu'il se rencontroit parmi eux mille différences essentielles, dans le fond même de leur Religion. La superstition y avoit introduit des cultes particuliers & variés à l'infini, & ceux qui faisoient travailler consultoient aussi sur cet article leurs idées & leur goût. Comment donc développer aujourd'hui ce qui étoit peut-être confus dans la tête de celui qui ordonnoit de l'ouvrage, & dans l'esprit de l'artiste qui avoit lui-même ses opinions ? Que dire, par exemple, sur les pierres Égyptiennes qui représentent d'ordinaire un culte que nous ignorons dans toutes ses parties ? En voyant un bœuf dans le goût Égyptien, on a bien-tôt dit *c'est un Apis* ; mais un attribut particulier à cet *Apis* prétendu, étoit-il dépendant de son culte, ou seulement imaginé pour tourner *Apis* même en

qui parut en 1750, sous le titre de *Traité des pierres gravées*, renferme les principes les plus sûrs, & les détails les plus curieux sur un genre de littérature qu'on pouvoit regarder comme neuf.

ridicule?

ridicule? Voilà ce qui me paroît comme impossible à distinguer; la même difficulté ne subsiste-t-elle pas pour les pierres Etrusques?

Je crois donc que l'on ne peut donner sur cette matière que des conjectures savantes, & vrai-semblables si l'on veut; mais qui peuvent autant écarter de la vérité, qu'y conduire.

Si cette partie de l'Antiquité est susceptible d'éclaircissements, ce ne peut être que dans ce qu'elle a de commun avec les Médailles. Par la légende des Médailles on pourra connoître le portrait gravé sur la pierre, & les sujets deviendront quelquefois intelligibles par les revers. Ce rapport des pierres aux Médailles est donc l'objet principal qu'il faut se proposer dans ses recherches. Car il est à présumer que dans tous les pays où l'on a frappé des Médailles, on a gravé en creux; la gravure des pierres étant absolument semblable à celle des Médailles, & celles-là ne différant de celles-ci que par le plus ou le moins de perfection dans le travail. Au reste ce que j'ai dit du secours que les pierres gravées retirent des Médailles, doit s'étendre pareillement aux statues & aux bas-reliefs, sur-tout quand les sujets représentés par les monumens antiques sont parfaitement connus.

L'histoire peut aussi nous apprendre quel est l'évènement gravé sur une pierre, & les anciens auteurs donneront des éclaircissements sur les sacrifices & sur les usages du temps. Il est vrai que la pierre ne sera point elle-même inutile pour l'intelligence de quelques passages difficiles des auteurs Grecs ou Latins. Enfin malgré l'obscurité qui est répandue sur cette matière, le public gagnera toujours aux conjectures qu'on lui donnera: les contradictions produisent quelquefois un éclaircissement qu'on ne prévoyoit pas, & dont on n'eût osé se flatter.

Mais je l'ai déjà dit, mon dessein n'est pas de me livrer ici à des recherches savantes dont je me tirerois fort mal: je n'ai entrepris que de faire envisager les pierres, comme ouvrages de l'art; de prouver que l'on peut distinguer les

manières, les temps & les pays où les pierres ont été travaillées, & déterminer les originaux avec la même certitude que dans la peinture. C'est à approfondir ces réflexions que je voudrois engager ceux qui s'attachent à cette partie de l'Antiquité : je voudrois encore que l'on rendît justice au beau moderne que le siècle de Léon X a produit en Italie, aussi-bien qu'aux habiles gens qui ont travaillé en ce genre dans le reste de l'Europe.

On ne peut s'empêcher de reconnoître que l'art de graver les pierres est de la plus grande antiquité. L'histoire en fait mention dès les temps les plus reculés : ces monumens ont été plus répandus que tous les autres, à cause de l'usage dont ils étoient, & sur-tout par la facilité avec laquelle on a pû les transporter ; & cette même raison en a transmis un très-grand nombre à la postérité.

L'usage des pierres gravées, tout commun qu'il est parmi nous, l'étoit encore plus dans la Grèce & dans l'Italie. Tous les Grecs & tous les Romains, jusqu'au soldat & à l'artisan, portoient un anneau de métal orné d'une pierre gravée : l'on fait assez à quel usage ils l'employoient ; il est donc inutile d'en parler.

Une mode si générale a multiplié les pierres à l'infini, & cette multiplication s'est faite d'autant plus aisément qu'elles résistent en général aux injures de l'air, & qu'elles sont exposées à un nombre d'accidens bien médiocres, en comparaison des autres monumens de l'Antiquité. Nous avons donc beaucoup de cette espèce d'antiques, sur-tout de celles qui sont informes & du plus mauvais goût ; car l'on trouve tous les jours, & par milliers, des pierres antiques qui sont fort au dessous, non seulement de ce qu'a produit le beau siècle des arts en Italie, mais encore du plus mauvais moderne de notre temps. Il est vrai que cette dernière espèce d'antique ne mérite que du mépris, & je n'en fais mention ici que pour attaquer l'opinion de ceux qui croient religieusement que le nom d'antique, donné avec vérité à quelque chose que ce puisse être, doit toujours inspirer la vénération qui

n'est dûe qu'à ce qui est beau : je n'excepte de cette condamnation que les morceaux qui peuvent servir à l'histoire.

L'usage général d'une chose en produit ordinairement la perfection, un plus grand nombre d'hommes étant occupés à y travailler : cependant les seuls Grecs ont excellé dans la gravûre des pierres, & les Romains n'ont eu de beau dans ce genre, comme dans tous les autres, que les ouvrages des artistes Grecs qui se sont établis à Rome : les plus habiles ont paru sous l'empire d'Auguste.

On pourroit ici reprocher aux Romains leur peu de talent pour les arts. Je ne parle point des temps de la République : si les Romains ne se sont appliqués pour lors qu'au seul métier des armes, le desir des conquêtes peut les rendre excusables ; mais comment les justifier de ne pouvoir nommer aucun de leurs citoyens qui ait illustré les arts, dans ces temps où le luxe, après leur avoir ravi la liberté, a même détruit leur empire. Rome étoit alors remplie des plus beaux morceaux dont elle avoit dépouillé la Grèce ; que falloit-il donc pour échauffer le génie de ses citoyens ? apparemment que leurs artistes ne sentirent pas les beautés de ces grands modèles : car le goût que l'on avoit dans Rome pour les ouvrages des Grecs alloit jusqu'à la fureur. La forme de leur gouvernement est la seule chose que l'on puisse alléguer en leur faveur : chaque citoyen Romain croyoit gouverner le monde, & le détail des affaires politiques & militaires les occupoit entièrement ; c'est à peu près ainsi que Virgile les excuse, quand il dit :

*Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem ; vivos ducent de marmore vultus :
Orabunt causas melius , cœlique meatus
Describent radio , & surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.*

Æneid. VI, vers. 847.

Mais contentons-nous d'une réflexion plus simple. Les Grecs illustroient les artistes ; & les Romains n'employoient

à la culture des arts que leurs esclaves : les premiers sont donc en ce genre, comme en plusieurs autres, les seuls de l'Antiquité dont les ouvrages méritent d'être étudiés & admirés.

Je vais examiner ces ouvrages, & parler des trois manières générales de gravûres que j'ai remarquées dans l'antique, & qui sont faciles à distinguer.

Les originaux grecs ont réellement la même noblesse & la même élévation dans le petit, c'est-à-dire dans les petits morceaux, tels que sont les pierres dont nous parlons ici, que dans les statues colossales; en un mot, que dans tout ce qui est sorti de la main de ces excellens ouvriers. Une de leurs plus belles manières, est celle qui, moins en creux & plus *flou*, (pour me servir des termes de l'art) conserve une liberté, une élégance, un moëlleux & une légèreté qui ne présente aux yeux que ce qu'il faut pour élever les idées. Je n'ai rien vû d'aussi parfait en ce genre que la cornaline dont j'apporte ici l'empreinte : M. Sévin la céda, il y a quelques années, à M. le duc de Devonshire. On croit communément qu'elle représente l'enlèvement du Palladium : pour moi je pense que c'est un bellonaire : quoi qu'il en soit, cet original que je cite, parce que je l'ai beaucoup étudié, est admirable. Le dessein en est précis; il est prononcé savamment, & dans un aussi petit volume la tête est non seulement distincte, mais elle est élégante & d'une belle expression. Le Roi en a une copie qui est belle, & qui plairoit beaucoup si l'on ne connoissoit pas l'original; mais elle laisseroit toujours à desirer cette légèreté, cette chaleur & cette poésie que la première exécution d'un grand homme peut seule produire. Quoique cet original mérite un grand éloge, je ne prétends pas lui donner la préférence sur une cinquantaine d'autres pierres gravées, représentant des figures seules ou accompagnées de leurs attributs, que je connois dans l'Europe pour être de ce premier ordre : j'ai voulu seulement déclarer mon sentiment sur une pierre qui pût en même temps indiquer une belle copie : l'on peut facilement comparer les

souffres de l'une & de l'autre, & juger par soi-même de de la différence qui se trouve entre elles.

La seconde manière est celle qui plus prononcée, est ordinairement employée dans les sujets composés de plusieurs figures : j'en rapporterai pour exemple le plus beau morceau du cabinet du Roi, & peut-être du monde; c'est la naissance de Bacchus, pierre connue sous le nom du *cachet de Michel-Ange*, & trop bien décrite dans nos Mémoires, pour que j'entreprenne d'en donner une nouvelle explication. Je crois devoir avertir que mon estampe diffère en plusieurs choses de celles qui ont paru : mais des yeux éclairés * par les connoissances de la Nature & de l'antique, en ont encore plus décidé que les miens.

* M.^{rs} Coypel
& Bouchardon.

La troisième manière présente des ouvrages prodigieusement creux, & touchés avec une finesse d'outil & dans un détail réservé jusqu'ici aux seuls Grecs. Je voudrois bien que le cabinet du Roi pût me fournir quelque exemple de cette manière de graver : j'y ferois remarquer ces coups de maître, cette hardiesse dans la conduite de l'outil, que tous les artistes qui ont succédé aux Grecs n'ont pû acquérir, quelque habiles qu'ils aient été. Aussi ne paroît-il pas qu'ils aient cherché à imiter ces grands modèles, ni dans *le flou*, ni dans le grand creux.

Après ce léger examen des ouvrages sortis de la main des Grecs, il est juste de parler des modernes; ils se sont rendus recommandables, non seulement par les morceaux originaux qu'ils ont gravés, mais encore par les copies qu'ils ont faites de plusieurs beaux morceaux antiques, & même de quelques-uns des tableaux des grands peintres modernes, dont la composition les a piqués avec raison.

La prévention, trop favorable en ce point aux anciens, leur attribue ordinairement tout ce que l'on trouve de beau; mais peut-être, en faisant des recherches, parviendrait-on à découvrir les noms de ces habiles modernes qui sont presque tous ignorés; si l'on excepte Valerio Vincentini & quelques autres Italiens qui ont souvent écrit leur nom sur leurs

ouvrages. Je crois de plus que l'examen du temps auquel ils ont vécu mettroit au fait de leur manière: on la compareroit aux compositions des peintres dont ils étoient contemporains, & que vrai-semblablement ils ont imités: ce que j'en puis dire en général, c'est que leur manière est aisée & belle, mais qu'elle est un peu molle dans les détails, sur-tout dans les extrémités; que les draperies sont touchées dans le même goût, mais qu'elles se sentent du tour & de la légèreté de la peinture moderne. Dans le nombre des pierres que j'ai étudiées, je n'ai point vu ce que l'on nomme des tables ou de grands morceaux de cristal que l'on puisse déclarer antiques: cependant on trouve plusieurs sujets composés d'un grand nombre de figures, gravés en cristal. Le volume de ces sortes de pierres est ordinairement trop étendu pour qu'on puisse les porter au doigt: mais elles doivent nous donner des idées très-avantageuses du moderne; car je les crois faites par des Italiens, qui ont vécu dans le grand siècle des arts. Ces morceaux serviront à indiquer les manières de leurs auteurs & à les faire reconnoître, lors même qu'ils ont travaillé sur d'autres matières que le cristal. Une bataille, & Alexandre faisant mettre les livres d'Homère dans la cassette de Darius, deux pierres gravées, dont les souffres sont très-communs, sont une preuve du sentiment que j'avance. On distingue dans cette dernière avec tant d'évidence la composition de Raphaël, qu'il ne seroit pas permis de douter que cette pierre ne soit gravée d'après lui, quand on ne verroit pas le sujet peint de sa main dans une des chambres du Vatican au dessous du tableau du Parnasse, vis-à-vis d'un autre tableau qui représente Auguste, empêchant Virgile de brûler l'Enéide. L'agencement des figures, & sur-tout l'observation des plans le prouvent avec certitude; cependant la plupart des curieux, suivant en cela leurs préjugés, ne font point difficulté de dire que Raphaël a pris absolument cette composition d'une pierre qu'ils supposent antique, & dont ils assurent que ce grand homme a eu connoissance. Que les partisans trop zélés de l'antiquité ne citent point, pour appuyer

leur opinion, le soin avec lequel Raphaël a imité le bel antique. Il en a profité sans doute, & mieux que Virgile n'a, ce me semble, profité d'Homère; il a su le lire & l'unir avec la Nature; il a pu même le copier exactement par partie & pour ses propres études: en ce cas il en est plus estimable, & son exemple ne peut être trop suivi. Je suis donc bien éloigné de croire qu'un grand homme ait pu se soumettre à copier servilement une composition entière, comme on suppose qu'il a fait dans ce morceau que j'apporte pour exemple du moderne, & que Marc-Antoine a gravé trait pour trait, comme on le voit dans la pierre.

A l'égard de la bataille, bien supérieure pour la gravure de la pierre, je la crois d'après Perrin del Vague, ou d'après quelque autre peintre qui a vu la superbe bataille de Constantin, dont la composition, comme l'on fait, est de Raphaël, & l'exécution de Jules Romain son élève. Enfin pour décider cette question, je m'en rapporte à tous ceux qui composent, & sur-tout aux habiles gens, qui verront avec les yeux de l'art & de l'esprit, l'Héliodore, les actes des Apôtres, & trente autres tableaux que je pourrais citer ici. La bonne foi qui doit toujours accompagner nos jugemens, & la justice que mérite un aussi grand homme que Raphaël, m'ont engagé dans cette espèce de digression, si toutefois c'en est une.

Je crois avoir suffisamment fait sentir par ces deux exemples, qu'il se trouve de très-beaux morceaux incontestablement modernes, & j'espère que les gens éclairés & dépouillés de prévention, conclurront avec moi qu'il y en a beaucoup d'autres que leur seule beauté a jusqu'ici fait décider antiques.

A l'égard des copies, tant anciennes que nouvelles, on les distinguera des originaux par le secours des mêmes règles dont on se sert dans la peinture & dans la sculpture: je veux dire, si on fait attention au froid & à la servitude du copiste, qui d'ailleurs est souvent obligé de substituer ses propres idées aux touches les plus fines de son original, qu'il ne peut rendre qu'imparfaitement.

Je crois cependant qu'il est fort aisé de se tromper sur la différence de la copie moderne à la copie antique; & je ne puis en ce cas renvoyer qu'à la finesse du coup d'œil, qui fait distinguer *le faire* d'un temps d'avec celui d'un autre. Pour peu que l'on sache ce que c'est que le dessein, on conviendra, je crois, que l'on peut connoître sur une pierre un portrait fait d'après nature, comme on le connoît dans la peinture, & que le même discernement fait distinguer dans l'un comme dans l'autre art, une tête de fantaisie: c'est, ce me semble, une preuve évidente que le dessein est le fondement sur lequel un curieux doit établir ses recherches, ses décisions & ses critiques.

Avant que de traiter le dernier point, qui regarde la connoissance des pierres, je dois avertir que l'on a reconnu depuis quelque temps, que les noms, quand il s'en trouve de gravés sur ces pierres, étoient ceux des ouvriers, & non de la personne représentée. Telle est, par exemple, une tête du cabinet du Roi, qui a porté long-temps le nom de Solon son graveur: on ne doute plus à présent qu'elle ne nous conserve le portrait de Mécénas.

On croit ordinairement que l'inspection d'une pierre peut donner quelques lumières sur son antiquité; mais il n'est pas facile de discuter cet article par écrit: il faudroit auparavant convenir de ce qu'on entend par inspection. D'autres assurent que le poliment & la façon dont il est exécuté, donnent des certitudes sur l'antiquité du morceau que l'on veut juger; mais avec de la patience & de certaines précautions, on peut arriver au poliment des anciens. De plus, combien de choses merveilleuses, & qui n'en sont pas moins antiques, ont reçu un poliment moderne? L'ignorance de ceux qui possédoient ces pierres leur a causé ce dommage; car ce nouveau poliment use le trait, & leur fait pour le moins autant de tort que les tableaux en reçoivent, par les brocanteurs qui les écurent & qui les frottent.

D'autres curieux, pour juger si un morceau est antique, observent avec soin la beauté naturelle de la pierre: ils
savent

savent que les anciens, quand ils en destinoient quelqu'une à être gravée, vouloient qu'elle fût d'une condition parfaite, & préféroient celles où il se rencontroit de beaux accidens de la Nature; mais il est aisé de sentir combien ces sortes de connoissances sont frivoles & peu concluantes: elles ressemblent précisément à celles d'un homme, qui pour décider de la beauté d'un tableau, & du pays où il a été peint, consulte le derrière de la toile, comme je l'ai vû pratiquer très-souvent.

La beauté des lettres & la finesse des caractères, quand il s'en rencontre sur une pierre, pourroient être plutôt une preuve d'antiquité; mais elle n'est pas convaincante. Quand on a vû les ouvrages de Constance, qui travaille aujourd'hui à Rome, & ceux que Barrier, graveur du Roi, & Guai exécutent tous les jours à Paris; pour peu même qu'on ait examiné les morceaux de Coldoré, graveur du roi Henri IV, dont les portraits sont de la plus belle manière, on conçoit facilement que les habiles graveurs en pierre, soit de ce siècle, soit des siècles précédens, ont tous bien écrit, quand ils ont voulu s'assujétir à former leurs lettres avec soin.

Les recueils de pierres gravées, auxquels on travaille aujourd'hui en plusieurs endroits de l'Europe, & que celui de M. Mariette, commencé depuis dix-sept ans a, pour ainsi dire, animés, ne peuvent qu'augmenter les connoissances, & donner des éclaircissémens sur cette partie de l'Antiquité. Ils serviront du moins à faire juger de la quantité des copies qui sont répandues dans le monde, par la répétition des mêmes sujets que l'on trouvera dans ces différens recueils; car la répétition & l'imitation sont un des reproches que l'on peut faire aux anciens: ainsi l'on voit souvent plusieurs originaux de la même figure, traités sans différence, ou du moins avec des différences très-peu essentielles, par différens auteurs.

J'espère que mon assiduité me mettra plus en état de recevoir les avis de la Compagnie, sur les idées qui pourront se présenter à moi; mais je la prie de ne point oublier le motif qui me détermine à lui faire part de celles-ci.

E'CLAIRCISSEMENTS
S U R
QUELQUES PASSAGES DE PLINE,
Qui concernent les Arts dépendans du deſſein.

Par M. le Comte DE CAYLUS

15 Juin
1745.

CHACQUE art a ſa langue, c'eſt-à-dire, des mots qui préſentent une valeur réelle à l'eſprit; & ces mots ſe trouvant pour l'ordinaire employés à d'autres uſages, dans l'idiome dont ils ſont tirés, font tomber ceux qui ne connoiſſent point les arts, dans des équivoques auſſi dangereuſes que difficiles à éviter; puis-que la grammaire ni les dictionnaires ne peuvent donner que des lumières très-imparfaites pour l'intelligence de ces mêmes mots. La pratique, la connoiſſance méditée, en un mot l'eſprit de l'art peuvent ſeuls faire comprendre la force & toute l'étendue des expreſſions dont ſe ſervent les artiſtes; & ſans leur ſecours, on doit encore moins eſpérer de traduire fidèlement ces expreſſions, & de les faire paſſer avec toute leur énergie d'une langue dans une autre. Si la choſe eſt difficile à celui qui, n'étant point artiſte, veut ſ'inſtruire dans ſa propre langue ſur quelque point qui regarde les arts, que doit-on penſer de ceux qui, traduiſant d'une langue morte, prétendent expliquer aujourd'hui pluſieurs paſſages des anciens, qui n'étoient clairs autrefois que pour un petit nombre de perſonnes? Chaque art en particulier peut donc ſeul expliquer pluſieurs paſſages que l'ignorance des copiſtes a, par les mêmes raiſons de défaut d'intelligence, encore plus aiſément défigurés que tous les autres: donc un peintre éclairé, ou celui qui *penſe la peinture*, ſans avoir aucune connoiſſance de la langue d'un auteur, pourra contredire leſt raducteurs les plus verſés dans cette même langue. Donc il pourra répondre, quand on lui



communiquera dans sa langue la traduction d'un passage ou d'un fait, que l'auteur qui lui est étranger n'a point dit ce qu'on lui fait dire : il pourra même avancer qu'il n'a pû le dire, parce que les moyens de la Nature ont été, sont & seront toujours inaltérables.

Je vais rapporter quelques exemples propres à établir cette vérité ; combien d'autres pourroient être recueillis par des personnes plus habiles que moi dans la connoissance des arts & dans la critique ?

Pline est l'auteur qui m'a fourni le plus d'exemples. Son extrême concision est, autant que j'en puis juger, ce qui le rend quelquefois difficile à entendre : il se contente souvent d'un seul mot pour expliquer ce qui sembleroit demander une phrase entière. Supposé que ce soit un défaut, ce n'en étoit pas un dans le temps où il écrivoit ; il parloit de choses connues, & ne se proposoit que d'en donner une idée générale. Si les lecteurs en vouloient savoir davantage, ils avoient des livres où les mêmes matières étoient traitées plus à fond ; le sien n'en étoit, à proprement parler, qu'une indication : en un mot, écrivant une histoire générale, il étoit obligé de se resserrer infiniment, pour y pouvoir faire entrer l'immense multitude d'objets qui devoient y trouver place. Ce qui nous paroît un défaut faisoit donc la bonté de son ouvrage ; & même encore, tout concis que peut être cet auteur, il n'est nullement obscur pour ceux qui sont initiés dans les sciences ou dans les arts dont il traite.

Il ne faut parler que des choses que l'on fait, ou du moins de celles que l'on n'ignore pas absolument : ainsi renfermé dans ce qui concerne l'art du *dessin*, je dirai que la façon dont Pline en parle me persuade qu'il a les mêmes lumières & la même netteté sur les autres parties dont il traite, & que les traducteurs l'ont cruellement défiguré par leur défaut de connoissance ; sans que l'on puisse accuser Pline d'ignorance & de peu d'exactitude, ainsi qu'ils voudroient le persuader. Je vais commencer par les observations qu'il fait sur l'origine & sur les premiers progrès de la peinture & de la sculpture.

Rien n'est mieux caractérisé que ce que Pline dit à ce sujet. Quiconque est familiarisé avec le dessin, y reconnoît distinctement toutes les opérations qui devoient nécessairement accompagner & suivre l'invention d'un art si recommandable. Pour rendre cet endroit clair à tout le monde, il ne faut qu'étendre les paroles de cet historien : mais cette extension ne sera point forcée ; ce sera un commentaire naturel qui conservera la pensée de l'auteur, qui n'ajoutera rien à ces idées, & qui ne fera que les développer. Il a parlé ce langage de l'art, dont je viens de faire sentir la nécessité ; & voici une des occasions où l'on doit expliquer dans une langue générale & entendue de tout le monde, ce qu'il a dit dans une langue particulière, c'est-à-dire, dans celle des artistes.

Selon Pline, l'ombre que porte sur une surface qui lui est opposée un corps placé entre cette surface & la lumière qui le frappe de ses rayons, a fourni la première idée du dessin. Quelqu'un, ou plus intelligent ou plus oisif, s'étant arrêté à considérer l'ombre qui se peignoit ainsi sur une surface unie, s'avisa de contourner cette ombre, en traçant sur cette même surface une ligne qui la renfermoit, & qui en décrivait exactement le contour extérieur : & lorsque l'ombre eut disparu, le simple trait qui conservoit la forme de l'ombre, montra quelque ressemblance avec l'objet qui avoit produit l'ombre. Une tête d'homme, vûe de profil & ainsi figurée, ne pouvoit en effet manquer d'être reconnoissable.

Pline renferme tout cela en deux paroles : après avoir dit que les Egyptiens & les Grecs se disputoient l'honneur d'avoir inventé la peinture, il ajoute que, quant à la forme de l'invention, l'on en convenoit unanimement, *omnes umbræ hominis lineis circumductæ* ; suivons le même auteur dans son récit. Ce que le hasard avoit fait naître fut bien-tôt réduit en art. Avant qu'on se fût servi d'aucune couleur, deux artistes, Téléphane de Sicyone & Ardicès de Corinthe, avoient déjà commencé à perfectionner le dessin. On a vû que dans son origine il étoit tout à fait informe : il ne consistoit que dans la circonscription des contours extérieurs des objets ;

les deux nouveaux artistes, toujours à l'aide du seul trait, & sans sortir encore de ce qu'on nomme proprement *dessin*, tentèrent d'exprimer les parties que le contour extérieur renfermoit, telles, par exemple, que les yeux, la bouche, le nez, &c. dans un visage vû de face. C'est ce qu'il faut entendre par ces paroles de Pline du même passage, *jam spargentes lineas intus*: & en effet de même que les formes extérieures se dessinoient par le moyen du trait, il falloit, pour ainsi dire, répandre d'autres traits dans l'espace que ces contours extérieurs renfermoient, pour rendre sensibles les parties qui y étoient contenues.

Par-là le dessin prit une forme régulière, & dès-lors on commença à pouvoir discerner, & à reconnoître les traits des personnes que l'artiste avoit eu intention de représenter. C'est ainsi que j'expliquerois ce passage de Pline: *ideo & quos pingerent (Ardicæ & Telephanes) adscribere institutum*. Remarquons qu'il emploie le mot *quos* qui a rapport aux personnes, & que par conséquent il s'agit ici de portrait & non de représentation indistincte d'autres objets: autrement il se seroit servi du mot *quæ* qui est plus général. Cette remarque est nécessaire pour montrer que mon explication est préférable à celle que Jean-Baptiste Adriani & depuis lui le sieur Durant ont donnée du même passage de Pline. Le premier, dans sa lettre Italienne écrite à George Vafari, le traduit ainsi: *E perciò che essendo le figure d'un color solo, non bene si conosceva di cui elle fossero imagini, hebbero per costume di scrivervi a piè, chi essi havevano voluti rassembrare*. Le second, dans l'histoire de la peinture ancienne, l'explique de cette manière: *les figures dans les commencemens étoient assez peu ressemblantes, pour avoir besoin d'écrire au bas du tableau les noms des objets qu'on avoit voulu représenter*. Je ne rapporte point ce que dit à ce sujet le P. Hardouin, dans la crainte d'allonger un Mémoire déjà trop long, & je fais grace de du Pinet.

Page 4.

Page 11.

Voilà deux explications bien opposées à la mienne. L'Adriani prétend que ce qui empêchoit les figures des deux artistes dont il est ici question, d'être ressemblantes, c'est que ces artistes n'y avoient employé qu'une seule couleur: les deux

interprètes se réunissent pour trouver dans le manque de ressemblance, la raison qui déterminoit à écrire des noms au bas des tableaux. Mais ces deux explications sont aussi mauvaises l'une que l'autre; & , si je ne me trompe, on ne peut pas donner aux paroles de Pline un autre sens que celui que je viens de proposer: sans cela Pline me paroîtroit inconséquent. Il fait un mérite aux deux Grecs d'avoir perfectionné l'art; de l'avoir soumis à des règles (*exercuere*) dans un temps où le secours de la couleur, si propre à rapprocher de la vérité la représentation des objets, leur manquoit absolument, *sine ullo colore*. Comment donc avoient-ils opéré? de quels moyens s'étoient-ils servis pour hâter les progrès de leur art? *jam spargentes lineas intus*: c'étoit en perfectionnant les formes; c'étoit en améliorant le dessin, en ajoutant de nouveaux traits à ceux que l'ombre avoit enseignés par hasard; en un mot, en figurant par des contours les parties intérieures que l'ombre ne dessine point. Voilà ce qui les rendit singuliers, & ce qui commença à faire reconnoître les personnages qu'ils avoient entrepris de représenter; car, encore une fois, c'étoient des portraits qu'ils faisoient, & le premier dessin qui donna l'idée de l'art, fut lui-même, comme tout le monde le fait, fait pour un portrait, & *ideò quos pingerent adscribere institutum*. Quoi, parce qu'ils avoient mieux fait que ceux qui les avoient précédés; parce que la peinture, dans l'état où ils l'avoient mise, approchoit davantage de l'imitation de la Nature, il en avoit résulté la nécessité d'écrire au bas de leurs tableaux ce qu'ils y auroient voulu représenter; sans quoi on ne les eût pas reconnus, tant la ressemblance étoit peu exacte? Ce raisonnement ne convient point à Pline; il me paroît absurde, & c'est mal à propos qu'on le lui prête.

De l'invention du dessin il passe à l'origine du coloris; cette seconde opération succéda à la première. Cléopante de Corinthe se servit le premier de terre pulvérisée & broyée très-fin: on dit qu'il broya des tests ou des morceaux de pots de terre, *testâ (ut ferunt) tritâ*, & qu'il en composa une couleur.

La peinture prenoit insensiblement des accroissemens, & se chargeant de détails, *postquam operosior inventa erat*, s'acheminait à la représentation fidèle de la Nature. Cependant elle ne consistoit encore que dans l'emploi d'une seule couleur pour chaque tableau, *singulis coloribus* : & quoique cette espèce de peinture ne fût pas entièrement dans les règles de la parfaite imitation, elle ne fut pas moins goûtée : elle a même passé à la postérité. Pline remarque qu'on la pratiquoit de son temps : elle étoit connue sous le nom de *Monochromaton*, qui la désigne : aujourd'hui elle est encore en usage ; c'est l'espèce de peinture que nous nommons *Camayeu*. Il ne faut pas la confondre avec l'espèce de travail que les anciens appeloient *Monogramma*, ainsi que l'ont fait quelques commentateurs de Pline. Par ce dernier mot il faut entendre de simples esquisses, des desseins où il n'y a que le trait, que nous appelons nous-mêmes aujourd'hui *des traits* ; & c'est dans ce sens que Cicéron disoit que les Dieux d'Epicure, comparés à ceux de Zénon, n'étoient que *des Dieux monogrammes & sans action* ; ce n'étoient, pour ainsi dire, que des *ébauches de Divinités*. Il est étonnant que M. l'abbé d'Olivet, qui montre tant de sagacité & de justesse dans l'interprétation des auteurs anciens, se soit contenté de rendre ces paroles de Cicéron, *Monogrammos Deos & nihil agentes* (*Epicurus*) *commentus est*, par celles-ci, *Epicure les fait monogrammes & oisifs*. On pourroit lui faire remarquer que ce n'est point là traduire en françois ; que ce n'est pas non plus entrer dans la pensée de l'auteur, que d'ajouter dans une note, que le mot *monogramme* doit être pris pour *une figure d'un seul trait* ; qu'il falloit dire une figure au simple trait. La définition de Lambin, fondée sur celle que Nonius Marcellus avoit déjà donnée, est plus conforme à la pratique de l'art. *Monogramme*, dit-il, est un ouvrage de peinture qui ne fait que de naître sous la main de l'artiste ; où l'on ne voit même que de simples traits, & où l'on n'a pas encore appliqué la couleur ; *quod solis lineis informatum & descriptum est, nullis dum coloribus adhibitis*. On ne reprochera pas au

L. XXXV,
chap 3.

Liv. II, de la
nat. de. Dieux.

savant Académicien d'ignorer sa langue, ni celle qu'il traduit; mais il faut aussi qu'il avoue que les règles & la pratique du dessein ne lui sont pas assez familières, & il ne doit point en rougir: combien d'autres, pour avoir manqué de ces connoissances particulières, sont tombés dans de pareilles fautes? M. Rollin lui-même en est un exemple.

*Hist. ancien.
tom. XI. 1^{re} art. 1.*

En parlant des arts cultivés par les différens peuples de l'Antiquité, dont il a fait l'histoire, il a commis une infinité de méprises. Je ne veux point les relever: non que je craignisse de faire le moindre tort à la réputation de ce savant Confrère, dont j'honore le goût avec tous les gens de Lettres; mais il avoue lui-même qu'il a emprunté tout ce qu'il dit en cet endroit d'autres écrivains, & en particulier du sieur Durand, que j'ai déjà critiqué, & que je critiquerai encore dans la suite de cet examen. Ce seroit donc une sorte d'injustice d'imputer à M. Rollin des erreurs qui ne sont point de lui: on ne peut lui reprocher que d'avoir pris avec trop peu de précaution des guides qui l'ont égaré. Ainsi l'on ne doit être que plus convaincu de la nécessité de bien posséder sa matière, lorsqu'il est question d'expliquer quelque endroit difficile d'un auteur ancien, & principalement dans ce qui a rapport aux sciences & aux arts. Je ne veux, pour le prouver, que le seul exemple du concours de Protogène & d'Apelle, dont Pline nous a transmis les particularités.

*Plin. l. XXXV,
c. 10.*

A prendre les choses à la lettre, il ne s'agit que de lignes conduites & tracées avec plus ou moins de fermeté & de délicatesse: c'est une ligne ou trait extrêmement délié qu'Apelle trace sur un tableau en l'absence de Protogène; celui-ci, à la finesse de ce trait, reconnoît la main d'Apelle, trempe son pinceau dans une autre couleur, & décrit, sans sortir du trait d'Apelle, une seconde ligne beaucoup plus déliée que la première: Apelle revient, en est étonné, & ne pouvant se résoudre à céder l'avantage, il repasse un troisième trait sur les deux premiers, & ce trait est si fin, qu'il n'y a plus moyen d'aller par delà: Protogène se confesse vaincu, & loin d'en rougir, il

court

court sur le port pour chercher Apelle & lui avouer sa défaite. C'est ainsi que la plus grande partie de ceux qui ont voulu expliquer ce passage de Pline l'ont entendu: il n'y a rien cependant dans toute cette opération qui passe les bornes du mécanisme le plus ordinaire. Un ignorant qui a la main sûre peut de cette façon l'emporter aisément sur le plus habile dessinateur: toutes les fois qu'il ne s'agira que de tirer une ligne ou un trait avec netteté, c'est l'affaire de la main; l'esprit n'y entre pour rien: comment donc se peut-il faire que deux grands peintres, dont les ouvrages ont mérité les suffrages de toute la Grèce, se soient exercés sur un sujet si médiocre & si peu digne d'eux? Voilà précisément ce qui a scandalisé un grand nombre de Savans. On voit dans les lettres de Juste Lipse qu'il n'osoit taxer Pline d'ignorance ni d'un excès de crédulité; mais qu'il ne pouvoit non plus se résoudre à prendre sa défense: il se contentoit de renvoyer celui qui le consultoit sur ce passage, à ce qui seroit décidé par une personne plus éclairée & plus capable que lui de prononcer sur une matière qui dépendoit de la Peinture. On voit bien qu'il avoit en vûe son ami Rubens: c'étoit à ce peintre célèbre qu'il vouloit qu'on s'adressât, & il n'est pas douteux, que si cet homme illustre se fût expliqué, il auroit donné la solution de la difficulté: il auroit parlé en homme de l'art, & ce qu'il auroit dit auroit été fort simple.

Centurie 11.
n.º 42.

Il n'auroit point, à l'exemple de Louis de Montjoseu, dans son *Gallus Romæ hospes*, accusé Pline d'avoir rapporté les choses autrement qu'il ne les avoit vûes. Certainement il faut avoir bonne opinion de soi-même, pour oser espérer que des idées singulières, dans des matières où les preuves manquent, prévaudront sur des faits donnés pour constans par quelqu'un qui mérite croyance, & qui de plus parle pour avoir vû. C'est cependant ce que notre Critique ne craint point de faire: il avance bien affirmativement qu'il ne s'agissoit point de lignes dans cette dispute; mais d'une dégradation de couleurs, du passage de la couleur claire à la couleur brune, de l'ombre à la lumière, si habilement ménagé, que

la transition d'une nuance à l'autre étoit imperceptible. Apelle & Protogène n'avoient successivement trempé leurs pinceaux dans trois couleurs différentes, que pour exprimer les différens & les véritables tons de la lumière, des demi-teintes & des ombres. Mais c'est trop abuser de la patience d'un lecteur, que de lui présenter de tels paradoxes. On n'est guère moins révolté de voir mettre en avant de pareilles propositions, que d'entendre toutes les mauvaises plaisanteries que les Tassoni & les Perraults ont osé débiter sur ce sujet, dans l'intention de décréditer les anciens & de les rendre ridicules.

Si tous ces Critiques avoient réfléchi sur cette matière, ils auroient vû, qu'en donnant au mot *linea* la véritable signification qu'il doit avoir, il n'y avoit rien dans le récit de Pline qui s'opposât au bon sens, & qui ne fût digne d'exciter l'émulation de deux peintres aussi célèbres qu'Apelle & Protogène. *Linea*, en matière de dessin, ne répond pas seulement à notre mot *ligne* ou *trait*: il a une plus grande étendue; il signifie le contour d'une figure de quelque objet que ce soit; & c'est dans ce sens que Pline dit qu'Apelle ne passoit pas un jour sans dessiner, *nullus dies sine linea*. S'il eût été question d'une ligne, l'observation eût été misérable, & même absurde. On pourroit citer une infinité d'autres endroits de Pline, où l'expression de *linea* a un rapport direct avec ce qui concerne le dessin; mais entrons en matière.

Il y a un grand art à savoir tracer un contour régulier; c'est ce qu'on appelle dessiner correctement: il n'y a aucun peintre qui ne dessine; mais il y en a très-peu qui dessinent avec goût. De plus, chacun a sa manière de dessiner qui lui est propre: les uns affectent un dessin coulant, & ne paroissent occupés qu'à rendre avec naïveté la souplesse de la chair; comme je le ferai voir bien-tôt en éclaircissant un passage de Pline qui regarde la façon de dessiner de Parrhasius: les autres, sans se permettre aucune licence, imitent la Nature dans toute sa beauté; ce qui n'est pas dessiné dans la plus grande pureté leur déplaît: quelques-uns enfin faisant parade

d'une connoissance profonde de l'anatomie, chargent leurs contours, font paroître tous les muscles, les mettent en action, & ne craignent point de donner à leur dessein un caractère de sévérité qui a quelque chose d'austère; c'est l'épithète que l'on donne à cette façon de dessiner. Tels ont été dans ces derniers siècles le Corrège, Raphaël & Michel-Ange. Chacun d'eux, en amenant le dessein à sa plus grande perfection, a suivi une des trois manières dont j'ai tâché de faire connoître le caractère; & je pense que si les deux derniers, Raphaël & Michel-Ange, étoient entrés en concurrence de dessein, ainsi que Protogène y entra autrefois avec Apelle, ils auroient dirigé leurs opérations de la même manière que le firent ces deux grands peintres de l'antiquité. Raphaël auroit commencé par dessiner un contour avec élégance, avec une délicatesse (car c'est ce qu'il faut entendre par ces mots latins, *tenuitas & subtilitas*) qui l'auroit décélé à Michel-Ange: celui-ci à son tour auroit redessiné le même contour dans sa manière; & sans s'écarter de la forme, il y auroit indubitablement pris quelque chose de plus grand & de plus savant: Raphaël qui étoit fait pour saisir le beau par-tout où il le trouvoit, & qui avoit l'heureux talent de se l'approprier, revenant sur le tout, auroit tellement perfectionné ce contour, en y mettant de nouveau la main, qu'il n'auroit pas été possible d'aller plus loin, & que Michel-Ange, tout jaloux qu'il étoit de sa gloire, auroit été obligé d'en convenir. Ces contours faits, les uns à la pierre noire, les autres au crayon de sanguine ou à la plume, ce qui est l'équivalent des différentes couleurs employées par Apelle & son concurrent, se seroient aisément distingués: mais les manières auroient porté avec elles un caractère plus distinctif pour ceux qui ont des yeux ouverts sur ces sortes de choses. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Michel-Ange lui-même, comme on le voit dans *Carducci, nel quinto dialogo della Pittura*, jugeoit qu'on ne pouvoit donner une autre explication à ce passage de Pline; & que persuadé qu'on ne pouvoit l'entendre que d'une très-grande justesse de dessein, il prit un jour son crayon,

& pour appuyer son sentiment d'une démonstration sans réplique, il fit d'un seul trait, & avec une hardiesse dont il étoit seul capable, le contour d'une figure, qui remplit d'admiration tous ceux qui étoient présens : on peut bien s'en rapporter à Michel-Ange.

Pétron. édit.
de Burman, cap.
LXXXIII, p.
409.

L'explication que je viens de donner de *tenuitas* & *subtilitas*, me rappelle que Pétrone, en parlant des tableaux d'Apelle, emploie le mot de *subtilitas* pour exprimer la justesse du dessein qui les rendoit admirables, & qui faisoit paroître vivans les objets qui étoient représentés; voici le passage : *Tantâ enim subtilitate extremitates imaginum erant ad similitudinem præcisæ, ut crederes etiam animorum picturam.* Quintilien

Quintil. l. XII,
c. 10.

dit aussi, en parlant de Parrhasius, ce grand dessinateur : *Examinaſſe ſubtilius lineas traditur.*

J'ajouterais à la décision de Michel-Ange les suffrages unanimes de toute l'antiquité; car ce tableau sur lequel Apelle & Protogène s'étoient exercés, avoit été conservé précieusement; il avoit été regardé comme un miracle de l'art : & quels étoient ceux qui le considéroient avec le plus de complaisance? c'étoient des gens de l'art, gens en effet plus en état que les autres de sentir toutes les beautés d'un simple dessein, d'en apercevoir les finesses & d'en être affectés. Ce tableau, ou si l'on veut ce dessein, avoit mérité de trouver place dans le palais des Césars. Pline qui parle sur le témoignage des gens dignes de foi, qui avoient vû ce tableau avant qu'il eût péri dans le premier incendie qui consuma le palais du temps d'Auguste, dit qu'on n'y remarquoit que trois traits, & même qu'on les apercevoit avec assez de peine; la grande antiquité de ce tableau ne permettoit pas que cela fût autrement. Il est à remarquer que s'il n'offroit à la vûe que de simples lignes, coupées dans leur longueur par d'autres lignes, ainsi que le bon M. Perrault se l'étoit imaginé, on en devoit compter cinq, & non pas trois. Le calcul est aisé à faire; la première ligne refendue par une seconde ligne, & celle-ci par une troisième encore, cela fait bien cinq lignes toutes distinctes, par la précaution qu'on avoit prise en les traçant,

d'employer différentes couleurs. Une telle méprise dans une chose de fait, ne suffit-elle pas pour détruire tous les faux raisonnemens de ceux qui ont voulu rabaisser l'antiquité? Il n'est pas hors de propos de rapporter ici le texte de Pline; le voici: *Tanto spatio nihil aliud continentem quam (tres) lineas visum effugientes, inter egregia multorum opera inani similem, & eo ipso allicientem, omnique opere nobiliorem.* Le sieur Durand a donné cette explication; On étoit surpris, dit-il, de ne trouver dans ce tableau qu'une espèce de vuide, d'autant plus admirable qu'on n'y voyoit que trois desseins au simple trait & de la dernière finesse, qui échappoient à la vûe par leur subtilité, & qui par cela même devenoient encore plus rares & plus attrayans pour de bons yeux. Cette paraphrase, car ce n'est point une traduction du passage de Pline, rend, ce me semble, assez mal le sens de l'auteur. J'ai fait voir que l'excellence du trait, ce que Pline désigne par *tenuitas, subtilitas*, ne consistoit point dans la simple finesse du trait, en tant que trait; mais dans l'élégance & la justesse du contour, pris comme dessin. Si ces traits se perdoient dans le tableau, ce n'étoit donc point parce qu'ils étoient trop déliés; mais c'est que le temps les avoit fait presque disparoître, ou en les effaçant en partie, ou par le changement & l'altération des couleurs. Il est vrai-semblable que ces traits, dans leur origine, avoient été tracés sur une impression fort claire, & que par la suite des temps ils devoient se confondre avec leur fond, dont la couleur avoit certainement bruni. Ainsi il ne paroît pas douteux que la vétusté seule empêchoit qu'on ne les pût aisément discerner. Je crois que pour rendre plus exactement ce passage de Pline, on pourroit le traduire ainsi: *Le tableau, dont il s'agit, étoit très-grand: dans tout ce vaste champ il n'y avoit que trois traits, qui même ne se distinguoient pas trop bien. Les autres excellens tableaux des grands maîtres, au milieu desquels celui-ci étoit placé, le faisoient paroître comme une simple planche préparée pour peindre; mais c'étoit cela même qui engageoit à le considérer de plus près; & alors on ne pouvoit s'empêcher de lui donner la préférence.* C'est le

L. XXXV,
c. 10.

Histoire de la
Peint. anc. page
66.

fort qu'éprouveront quelques jours ces rares desseins de Raphaël, de Michel-Ange, de Polydore & des autres peintres du premier ordre, qui, avec peu de traits, donneront à ceux qui les sauront admirer, une beaucoup plus grande idée de leur savoir, que leurs tableaux les plus terminés.

Au reste si je puis me flatter d'avoir réussi à expliquer un passage de Pline, qui a arrêté un grand nombre de Savans, je suis fort éloigné de m'en faire un mérite: je ne veux point dissimuler que j'avois pensé, à peu près, tout ce que je viens d'exposer, lorsqu'ayant consulté M. de Piles, j'ai trouvé qu'il avoit déjà dit presque les mêmes choses dans la vie d'Apelle qu'il a mise à la tête de son abrégé de la vie des peintres modernes. Cette conformité d'idées ne m'a cependant point empêché de communiquer les miennes, non seulement parce qu'il les expose fort en bref, mais à cause de l'autorité d'un tel homme, qui ne donne que plus de poids à mon sentiment; & qui ne me rend que plus hardi à le soutenir; elle me confirme aussi de plus en plus dans l'opinion où je suis à l'égard de Pline. Tout me persuade que dans les endroits où il a parlé de peinture il ne sera bien entendu que par les gens qui peignent, ou qui ont du moins quelque notion du dessein, tels qu'étoit M. de Piles. Je lui suis fort inférieur de ce côté-là; mais j'ai, comme lui, l'avantage de vivre avec les gens de l'art & de pouvoir diriger mes idées sur les leurs.

C'est avec eux que je puis encore assurer, sans crainte d'être démenti, que jamais Pline n'a voulu dire que le fameux tableau de Ialysus, peint par Protogène, avoit été peint à quatre fois différentes, dans l'intention de le garantir des injures du temps, & afin que la première couleur venant à tomber, il s'en trouvât une autre dessous qui prît sa place; ou, comme s'exprime le sieur Durand, que Protogène, pour conserver son tableau pendant plusieurs siècles aussi entier qu'il étoit possible, le couvrit de quatre couches de couleurs entièrement semblables, dans la pensée que si la première couche venoit à tomber par vicillesse ou par accident, la seconde lui succédât, &

ainsi de suite, jusqu'à un entier dépérissement. Cela dit la même chose avec un plus grand nombre de paroles, & tous ceux qui ont voulu expliquer ce passage de Pline, l'ont entendu de la même manière, en faisant tous la remarque que la chose n'étoit pas probable. Je rapporterai le texte de Pline, & je proposerai ensuite mes réflexions : *huic picturæ quater colorem induxit subsidio injuriæ & vetustatis, ut decedente superiore inferior succederet.* L. XXXV.
c. 10. Ma première idée avoit été de rejeter le dernier membre de la phrase comme superflu; j'avois imaginé que ces paroles, *ut decedente superiore inferior succederet*, pouvoient avoir été ajoutées au texte original, par quelque copiste, qui n'étant pas au fait de la pratique de la Peinture, & ne comprenant pas ce que pouvoient faire contre les injures de l'air ces quatre couches de couleur mises l'une sur l'autre, avoit cru devoir l'expliquer à sa manière, ce qui lui avoit fait dire une absurdité. Il pourroit y avoir de la vrai-semblance dans cette conjecture: mais comme les conjectures sont toujours fort hasardeuses, je crois qu'il est plus à propos de chercher dans la pratique actuelle de nos peintres, une explication convenable au passage de Pline.

Il me paroît indubitable que cet auteur, toujours attentif à caractériser les peintres dont il décrit les ouvrages, a voulu faire entendre que Protogène, qui en effet n'épargnoit aucun soin pour finir exactement ses tableaux, & étoit un autre Gérard-Dou, avoit repeint quatre fois son tableau de Ialyfus, afin qu'au moyen de cet empâtement de couleur, ce tableau pût conserver plus long-temps sa fraîcheur, & résister à la fureur du temps. Cette pratique a été celle de tous les grands coloristes: le Titien entre autres en a fait un usage constant; il peignoit à pleine couleur, & quand il avoit amené son ouvrage à un certain point, il le laissoit reposer; puis à quelque temps de là, il le reprenoit, le repeignoit, le refondoit, & répétant plusieurs fois la même opération, il rendoit son tableau d'une force de coloris à laquelle personne n'a encore pu atteindre; comme il n'en est presque point dont les ouvrages se soient maintenus aussi long-temps dans leur

première fraîcheur. Il y a d'ailleurs un choix à faire dans les couleurs, & une façon de les employer, pour qu'elles se conservent fraîches & qu'elles ne s'altèrent point. Car l'on a vu certains tableaux sortir tout à fait brillans d'entre les mains du peintre, & perdre en assez peu de temps leur vivacité, ou parce que le maître s'étoit servi de mauvaises couleurs, ou parce qu'en les employant & en faisant des mélanges, il les avoit trop tourmentées. Les peintures des anciens artistes devoient éprouver également ce qui arrive aux ouvrages de nos peintres modernes. Ce seroit le faire illusion, que d'imaginer que leurs couleurs ne dussent pas être soumises aux mêmes accidens que les nôtres; & il n'est pas non plus douteux que parmi les peintres de la Grèce, il a dû s'en rencontrer quelques-uns qui, plus jaloux de la durée de leurs tableaux, apportoit plus de précaution dans l'exécution. Protogène étoit certainement de ce nombre: ainsi il empâtoit ses ouvrages avec soin; il passoit sans peine jusqu'à sept années entières sur un même tableau. Comme il connoissoit parfaitement la nature & l'effet des couleurs dont il se servoit, celles qu'il couchoit les premières, loin de faire du tort à celles qui devoient les couvrir, aidotent au contraire à les soutenir, & à leur procurer plus de corps & plus d'éclat.

Tel est, il n'en faut point douter, le véritable sens du passage de Pline; & ce qui achève de le démontrer, c'est une circonstance qui suit, & qui présenteroit un fait impossible, si on n'admettoit mon explication. Pline observe qu'il y avoit dans le même tableau la représentation d'un chien, sur lequel le hasard avoit produit une de ces vérités d'imitation, qu'il n'est presque pas dans le pouvoir de l'art de bien saisir. Le peintre intelligent voulant représenter un animal essoufflé, avoit entrepris de faire sortir de l'écume de sa gueule: il avoit travaillé à plusieurs reprises, & toujours sans succès; les touches de son pinceau trop lourdes & trop comptées, sembloient s'éloigner du naturel à mesure qu'il cherchoit à s'en rapprocher. Dans cette extrémité, Protogène jeta de dépit contre son tableau une éponge (apparemment son essuie-main) empreinte de

de différentes couleurs, & cette éponge produisit sur le champ l'effet que le peintre cherchoit inutilement. Si l'on suppose quatre couches de couleurs, ou plutôt quatre peintures l'une sur l'autre faites à dessein de se succéder, il faudra supposer aussi que le hasard a amené quatre fois de suite la même singularité, par rapport à la représentation de l'écume; & c'est ce que Pline ne dit point, & ce qu'il est absurde de penser. Le même prodige ne peut arriver quatre fois de suite; & cependant il est nécessaire dans l'hypothèse qui admet quatre tableaux dans un seul: car dans ce cas tous les quatre tableaux devoient être aussi parfaits l'un que l'autre, puisqu'ils étoient faits pour se remplacer à mesure qu'ils périroient; & par conséquent, puisque Protogène ne s'étoit pas trouvé assez de capacité pour peindre par lui-même de l'écume, dans le degré de vérité que la délicatesse de son goût exigeoit, il devoit à chaque tableau emprunter le secours de son éponge; ce qui n'est ni probable, ni possible. Ajoutez que ces quatre tableaux auroient été tous quatre différens: le peintre n'auroit pû étendre une seconde couche de couleur sur la première peinture, sans tirer, pour ainsi dire, un voile qui lui auroit caché ce qu'il avoit peint précédemment: par conséquent il n'auroit peint son second tableau tout au plus que de mémoire. C'étoit, comme l'on voit, perdre son temps & sa peine: mais c'est demeurer trop long-temps sur un sujet qui ne semble pas devoir former une question. En se renfermant dans la pratique des bons coloristes d'aujourd'hui, le passage de Pline s'explique tout naturellement: je ne vois pas comment on pourroit l'entendre autrement que je viens de le proposer, & que je vais le résumer.

Protogène jaloux de la durée de ses ouvrages, & voulant faire passer le tableau de Ialysus à la postérité la plus reculée, le repeignit à quatre fois, y mettant couleurs sur couleurs, qui prenant par ce moyen plus de corps, devoient se conserver plus long-temps dans leur éclat, sans jamais disparaître. Car elles étoient disposées pour se remplacer, pour ainsi dire,

l'une l'autre. C'est ainsi que Pline s'explique pour ce qui concerne le coloris.

Dans un autre endroit, où il est question du dessein, il tient un langage qui n'est pas moins clair, & qui cependant peut paroître obscur à ceux qui n'ont pas une connoissance assez complète de cette partie de l'art : ainsi je me trouve engagé de faire mes efforts pour faire comprendre la force de ses paroles, & la vérité qu'elles renferment. Pline fait le détail des talens de Parrhasius, l'émule de Zeuxis : après avoir fait observer que ce grand peintre est le premier qui ait réduit en art les règles des proportions, *primus symmetriam picturæ dedit*, il dit que ses airs de tête étoient extrêmement piquans : ce que Carlo Dati Postille a cru devoir rendre par le mot Italien *la galanteria del sembiante*, & que le sieur Durand appelle *des airs de tête spirituels, délicats & passionnés*.

L. XXXV,
c. 10.

Alla vita di
Parrasio, p. 64.

Histoire de la
Peint. ancien. p.
55.

Elegantiam capilli ; c'étoit une des qualités de Parrhasius, d'ajuster les cheveux avec autant de noblesse que de légèreté, en un mot de bien coëffer une tête.

Ses bouches aimables sembloient être le séjour des Ris & des Graces, *venustatem oris* ; l'interprétation du sieur Durand rend-elle bien la force de cette expression délicate, *la beauté & la dignité des visages & des personnes* !

Toutes ces qualités forment assurément un grand peintre ; mais ce qui le rendoit infiniment supérieur à tous les autres artistes, de l'aveu même des maîtres de l'art, ce n'étoit pas, comme le dit le sieur Durand, *le finissement & l'arrondissement des parties* ; c'étoit le beau coulant & la justesse de ses contours, *confessione artificum in lineis extremis palmani adeptus* ; & s'il en faut croire Pline, c'est la partie la plus noble du peintre, c'est le sublime de la Peinture, *hæc est in pictura summa sublimitas*, & suivant quelques imprimés *subtilitas*. Je ne veux point affoiblir, comme le fait le sieur Durand, l'expression de Pline, en disant seulement que c'est là *une des grandes finesse de l'art*.

Cette réflexion en fait faire une autre à Pline: il remarque que, quoiqu'il faille une grande étendue de savoir pour bien peindre les surfaces des différens objets, *corpora & media rerum pingere est magni operis*, plusieurs peintres se sont distingués par cette partie; au lieu qu'il n'y en a qu'un très-petit nombre qui aient réussi à dessiner les contours dans cette grande manière, qui fait que l'objet représenté se trouve renfermé dans les justes bornes qui lui appartiennent. Car, ainsi que Pline continue de le faire observer, les contours doivent être tellement coulans, la sécheresse en doit être tellement bannie, qu'en embrassant l'objet de toutes parts, ils laissent imaginer qu'il y a quelque chose au delà du terme; ils doivent indiquer les parties qu'on ne voit pas, *extrema corporum facere, & desinentis picturae modum includere, rarum in successu artis invenitur; ambire enim debet se extremitas ipsa, & sic desinere ut promittat alia post se, ostendatque etiam quæ occultat*: voilà, selon moi, la différence que Pline met entre le dessin & la couleur; & l'on ne peut guère mieux s'expliquer pour la faire sentir: celle-ci fera bien paroître ressemblans, & donnera du relief aux objets imités, quand même ils ne seroient pas dessinés avec toute la précision possible: mais cette ressemblance sera toujours imparfaite, si ces mêmes objets ne sont pas dans leur juste forme.

Le Dominiquain, qui étoit assurément un grand peintre, a démontré dans une lettre qui se trouve à la fin de sa vie écrite par le Bellori, que la forme devoit l'emporter sur la matière; c'est-à-dire, le dessin sur la couleur. Aussi c'est dans la justesse du dessin que consiste l'essence de la peinture: les expressions, les graces, les mouvemens ressortissent du dessin, & dépendent de l'exactitude & de l'élégance des contours. Il en résulte que l'explication qu'a donnée le sieur Durand du passage de Pline, que je viens d'examiner, est tout à fait mauvaise: car voici ce qu'il lui fait dire*: *de dessiner* * Page 55. *correctement les corps & le milieu des choses, c'est un point très-considérable sans doute, & où quantité d'artistes ont acquis de la réputation; mais de savoir dégager les figures du fond*

où elles sont placées & représenter au naturel l'effet d'une figure qui finit de tous côtés, il est rare d'y réussir, & il y en a peu qui y parviennent, parce que l'extrémité universelle de la figure doit comme s'arrondir & s'envelopper de toutes parts, & finir de telle manière qu'elle en promette d'autres derrière elle, en indiquant, pour ainsi dire, les mêmes objets. Quelle éclipse! Quel langage!

Pour moi je crois reconnoître dans le portrait que Pline nous a laissé de Parrhasius, celui du fameux Corrège. Comme le peintre ancien, le Corrège a excellé dans la beauté & le moëlleux des contours; & c'est principalement par là qu'il est parvenu à donner une extrême rondeur à ses figures. L'un & l'autre ont eu en partage les graces, & l'on a remarqué qu'ils avoient un talent particulier pour bien représenter les cheveux: je crois cependant devoir mettre une différence entre Parrhasius & le Corrège; c'est que ce dernier avoit toutes ses études rangées dans sa tête, & qu'il en faisoit rarement sur le papier; au lieu que le peintre Grec étoit continuellement occupé à tracer des contours, ou sur des planches, ou sur du parchemin, & qu'il avoit grandement à cœur d'être correct: c'étoit le principal objet de ses études. Aussi avoit-il cela de commun avec les plus grands dessinateurs, que l'étude du dessein lui faisoit négliger la pratique de la couleur, & qu'autant qu'il étoit admirable dans ses contours, autant paroïssoit-il inférieur à lui-même, quand il s'agissoit de peindre les parties que ces mêmes contours renfermoient. *Graphidis vestigia*, dit Pline, *extant in tabulis ac membranis ejus, ex quibus proficere dicuntur artifices. Minor tamen videtur, sibi comparatus, in mediis corporibus exprimendis.*

L. XXXV,
c. 10.

Liv. XII,
c. 10.

Ce dernier passage, joint au parallèle que Quintilien a fait des talens de Zeuxis & de Parrhasius, démontre, ce me semble, qu'on ne peut donner à tout ce que Pline a dit au sujet de Parrhasius, un autre sens que celui que je lui ai donné. Car suivant Quintilien, Zeuxis qui se permettoit des licences dans le dessein, entendoit parfaitement la science des ombres & des lumières; & le second s'appliquoit principalement à

être correct dans son dessein, de sorte que ses ouvrages avoient acquis une force de loix dans la Peinture. Je ne puis m'empêcher de dire en passant, que M. Roilin s'est mépris en rapportant ce témoignage de Quintilien, & qu'il attribue à Zeuxis ce qui appartient à Parrhasius. Voilà une distinction bien marquée, donnée par Quintilien; & en effet toute représentation d'un objet consiste, ou dans le contour qui est le dessein, ou dans le relief qui est l'effet de la couleur. Or la partie de Parrhasius étoit le dessein; cela n'est point douteux; que lui manquoit-il donc? *Minor videtur in mediis corporibus exprimendis*, c'étoit ce que Zeuxis son émule possédoit; c'étoit l'art de donner du relief aux objets par la distribution des ombres & des lumières, l'art d'exprimer les surfaces, en un mot l'art de peindre. Cela posé, il est évident que le sieur Durand fait dire à Pline le contraire de sa pensée. Il a prétendu que ce qu'on reprenoit dans les ouvrages de Parrhasius étoit, *qu'il exténuoit trop le milieu des corps à proportion du reste, & que pour rendre ses figures plus légères, il les amaigrissoit trop*: parler ainsi après avoir attribué à Parrhasius la première place parmi les dessinateurs, c'est n'avoir aucune idée du dessein. Car si le reproche étoit fondé, non seulement Parrhasius n'auroit pas mérité d'être mis au rang des dessinateurs; mais il auroit fallu le regarder comme un artiste sans principes; c'est se contredire manifestement: d'ailleurs ces desseins, ces études méditées de Parrhasius, qu'on avoit conservées avec tant de soin, & qui subsistoient encore du temps de Pline, avoient été pour les artistes une espèce d'école où ils avoient beaucoup profité: les peintres s'étoient formés en les copiant, comme on l'a vû faire dans ces derniers siècles à l'égard des fameux cartons de Michel-Ange; j'apporte cet exemple pour rendre la chose plus sensible. Quel profit auroient retiré ces artistes de l'imitation de desseins maniérés & altérés?

Page 56.

L'on voit par-là que l'on a toujours été curieux de conserver les desseins des plus grands maîtres. Pétrone, dans la description qu'il nous a laissée d'une galerie de tableaux, qui sans doute étoit celle de l'Empereur, & au

même endroit que j'ai déjà cité, dit, qu'il y admira des desseins des premières pensées de Protogène, & qu'en les touchant, il se sentit pénétré d'un respect égal à celui qu'on ressent lorsqu'on approche de la Divinité, *non sine quodam horrore tractavi*. Un temps viendra qu'on ne parlera pas autrement des desseins de Raphaël & de Michel-Ange, si même ce temps n'est déjà venu.

Je vais examiner un autre passage de Pline où il est encore question de dessin; le voici suivant le texte original:

L. XXXV, hic (Cimon) catagrapha invenit, hoc est obliquas imagines, & varie formare vultus, respicientes, suspicientesque & despicientes; articulis etiam membra distinxit, venas protulit, præterque, in veste & rugas & sinus invenit. *chap. 8.*

Page 47.

Voici comme le sieur Durand le traduit: Cimon, avant tous les autres, fit des visages de profil, & généralement toutes sortes d'objets qui se présentent obliquement, & il s'avisa le premier de varier ses figures & ses airs de tête en diverses manières, en les faisant tourner ou en bas ou en haut, ou de côté ou par derrière selon le sujet: il poussa l'industrie encore plus loin, en distinguant les articles & les jointures des membres: ce qu'on n'avoit pas encore tenté; il fit paroître les veines & les muscles, & donna enfin aux draperies des plis naturels & des ondulations légères.

Page 5.

L'Adriani dans une lettre qui se trouve au commencement de la troisième des vies des peintres de George Vasari, rend en moins de paroles l'expression latine, *Catagrapha invenit*, fu il primo ch'è dispensa le figure in iscorcio, &c. Il est vrai que c'est ici plutôt une explication qu'une interprétation; mais cela n'empêche pas que je ne sois de son avis. Comment Pline auroit-il pu dire que Cimon étoit le premier qui avoit fait des visages de profil? Pouvoit-il ignorer que la première tête dessinée, celle que la fille du sculpteur Dibutade avoit aperçue dans une ombre, s'étoit présentée nécessairement de profil, ainsi que je l'ai déjà dit; & puisqu'il est ici question de progrès, la remarque de Pline ne doit porter que sur les nouveautés dont on étoit redevable à Cimon. Mais sans m'embarasser de l'expression grecque *Catagrapha*, qui se trouve, à ce que l'on m'a dit,

différemment écrite dans les manuscrits, il est à croire que Pline entendoit aussi-bien le grec qu'on le peut faire aujourd'hui : & comme il traduit en latin le mot grec, quel qu'il soit, par *obliquæ imagines*, je crois par conséquent qu'il faut entendre par ces mots, non des visages de profil, mais des têtes vûes en raccourci. J'observerai même que le mot *imago* ne doit point être pris ici pour une figure, mais seulement pour *une tête, un portrait*. C'étoit à peu près à quoi la peinture étoit bornée dans son premier âge : on n'avoit représenté les têtes que dans un seul aspect, c'est-à-dire de profil. Cimon hasarda le premier d'en dessiner dans toutes sortes de sens, contraires à celui-ci ; & il mit, par ce moyen, une grande variété dans la représentation des têtes : celles qu'il dessinoit regardoient tantôt le spectateur, c'est-à-dire qu'elles se présentoient de face ; quelquefois il leur faisoit tourner la vûe vers le Ciel, & d'autres fois il les faisoit regarder en bas. Ce n'étoit point *varier les airs de tête*, comme le dit le sieur Durand : la Peinture n'étoit point encore parvenue à ce degré de perfection ; il ne s'agissoit que de position, & non d'expression & de sentiment. Cimon ne devoit pas non plus faire voir *des têtes par derrière* : il vouloit faire des portraits ; & ce n'auroit pas été le moyen de les rendre reconnoissables ; car je ne sors point de cette idée, que c'est par des portraits que les premiers peintres ont dû commencer. Que l'on examine le cœur humain & l'on en sera convaincu : les choses ne prennent faveur qu'autant qu'on y met de l'intérêt. Le grand art de Cimon consistoit donc à avoir, pour ainsi dire, ouvert le premier la porte *aux raccourcis* ; ce premier pas étoit d'une grande importance, & il méritoit bien qu'on lui en fit honneur. Sans doute qu'il fit passer dans les attitudes de ses figures la même variété de positions qu'il avoit imaginé d'introduire dans ses têtes, quoique Pline n'en dise rien, & qu'il faille en effet ne point trop donner aux artistes, dans ces premiers commencemens de la Peinture, où tout doit marcher pas à pas. Quoi qu'il en soit, je crois avoir montré que les deux expressions grecque & latine, *Catagrapha* &

obliquæ imagines, ne se peuvent entendre de têtes de profil; & je suis étonné de trouver le P. Hardouin d'une opinion différente. Pour expliquer cet endroit du passage de Pline, L. xxxv, il en cite un autre du même auteur, où parlant du portrait du roi Antigonus, peint par Apelle, il le représenta, dit-il, de profil, pour ne point laisser apercevoir que ce Prince avoit un œil de moins. *Pinxit & Antigoni regis imaginem altero lumine orbam, primus excogitatâ ratione vitia condendi; obliquam namque fecit.* Le P. Hardouin s'appuie de ce passage, pour prouver que l'expression *obliquæ imagines*, employée dans l'un & dans l'autre passage, signifie *des figures de profil*: mais il ne le prouve point, à ce qu'il me semble. Le portrait d'Antigonus pouvoit être aussi-bien de trois quarts que de profil; dans l'un & dans l'autre aspect, le défaut de l'œil étoit sauvé: ainsi toute représentation de tête, qui ne sera pas de face, fera & pourra être exprimée par le mot *obliqua*.

Quant aux autres progrès que Cimon avoit fait faire à la Peinture, ils n'étoient pas moins importants, & je crois qu'on les peut envisager ainsi. *Articulis membra distinxit*, il entendit mieux que ceux qui l'avoient précédé les *attache-mens*; sans quoi les figures paroissent un peu roides & d'une seule pièce; défaut de tous les artistes qui ont paru dans tous les temps. Lorsque la Peinture étoit encore dans son enfance, les mains & les bras, les pieds & les jambes, les cuisses & les hanches, la tête & le col, &c. tout cela dans leurs ouvrages est, comme on dit, *tout d'une venue*, & les figures n'ont aucun mouvement. Cimon avoit entrevû la nécessité de leur en donner: il avoit commencé par donner à ses têtes des mouvemens diversifiés; il étendit cela aux autres parties de ses figures: ce qui ne pouvoit se faire qu'en attachant avec justesse chaque membre ensemble. Cela est plus intelligible que de dire avec le sieur Durand, que le peintre *distingua les articles & les jointures des membres*.

Venas protulit: voici un peintre qui commence à être convaincu de l'utilité de l'étude de l'anatomie & qui la met en pratique; il fait paroître les veines, c'est-à-dire, que s'étant aperçu

aperçu des effets que le mouvement produit sur le naturel, en changeant la situation des muscles toutes les fois que la figure prend une nouvelle situation, il essaie d'en enrichir la Peinture : il commence par la représentation des veines ; il étoit bien près de connoître l'usage & l'office des muscles, & peut-être que l'expression latine *venæ* peut souffrir cette extension.

L'art de la Peinture n'avoit point fait le même progrès dans la couleur qu'on lui voit faire dans le dessin : ainsi j'ai peine à croire que le mot *venæ* soit ici une expression figurée dont Plin se soit servi, pour faire entendre que Cimon avoit animé la couleur, & y avoit, pour ainsi dire, mis du sang. On dit des carnations du Titien qu'on voit le sang couler sous la peau : un siècle plus tard j'admettrois volontiers cette explication ; mais il faut parler suivant les temps, & les conjectures trop éloignées ne doivent point être admises.

Præterque, in veste & rugas & sinus invenit : avant Cimon tout étoit, comme l'on voit, extrêmement informe dans la Peinture : les figures vûes de profil ne savoient se présenter que dans un seul aspect ; les habillemens étoient exprimés tout aussi simplement ; une draperie n'étoit qu'un simple morceau d'étoffe qui n'offroit qu'une surface unie. Entre les mains de Cimon cette draperie prend un caractère ; il s'y forme des plis ; on y voit des parties enfoncées, d'autres parties éminentes qui forment des sinuosités, telles que la Nature les donne, & que doit prendre une étoffe jetée sur un corps qui a du relief.

Plus on lit Plin avec attention, plus il paroît admirable dans les observations qu'il fait sur les arts & dans le choix de ses expressions ; & n'ai-je pas eu raison de dire qu'il avoit écrit sagement de la Peinture, & comme auroit pû faire un homme de l'art ? Il s'étend rarement sur les faits personnels, qui le plus souvent sont peu intéressans dans la vie des simples artistes : s'il en rapporte quelques-uns, ils se trouvent nécessairement liés avec l'histoire même de l'art, & ils en sont dépendans ;

il s'attache moins à faire l'énumération & la description des ouvrages, qu'à établir le caractère de chaque maître, & quoi-qu'il le fasse avec une extrême concision, chaque peintre est caractérisé & rendu reconnoissable. Tel est le jugement que j'ai cru devoir porter d'un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, & qui a possédé des connoissances très-étendues. Ce seroit cependant pousser trop loin la prévention, que de ne pas convenir qu'il y a un grand nombre de passages dans Pline, dont il seroit assez difficile de donner la solution; & je remarque que ce sont toujours ceux où il est question du mécanisme de l'art, & où l'on ne peut s'aider de pièces de comparaison, parce qu'il s'agit de pratiques hors d'usage.

L. XXXV,
c. 11.

Je rapporterai ce passage pour exemple: *Hic est Nicias de quo dicebat Praxiteles, interrogatus quæ maxime opera sua probaret in marmoribus: Quibus Nicias manum admovisset, tantum circumlitioni ejus tribuebat.* Ce texte ne paroît pas d'abord avoir besoin d'un commentaire: il s'agit d'une espèce de composition dont Nicias avoit le secret, & qu'il appliquoit sur les statues de marbre. Praxitèle en faisoit un si grand cas, que celles de ses statues où Nicias avoit mis la main, étoient celles qui selon lui méritoient la préférence. Voilà ce que dit le texte de Pline; mais comme nous ne connoissons plus cette pratique, & que nous n'imaginons pas que des vernis, ou quelque autre préparation semblable, puissent être appliqués sur une statue de marbre sans lui nuire, l'on croit trouver dans ce passage quelque chose d'absurde. Ainsi *Carlo Dati*, dans son livre *delle Vite di Pittori antichi*, qui a senti la difficulté, s'est retourné d'une autre façon, en supposant que Nicias avoit donné les derniers coups de ciseau à ces statues de Praxitèle. Il imaginoit que s'il ne s'agissoit que d'un vernis, il n'y avoit pas de quoi relever si fort le mérite de Nicias, puisque le premier barbouilleur en pouvoit faire autant: mais outre qu'il n'est pas probable que Praxitèle, l'un des plus grands sculpteurs de la Grèce, eût souffert qu'un autre eût terminé ses ouvrages, & qu'on ne peut pas non plus imaginer qu'il eût adopté des ouvrages qui en quelque sorte ne lui appartenoint.

Page 68.

plus, il n'est pas équivoque qu'il s'agissoit de quelque composition particulière. Le sieur Durand prétend que M. de Piles l'a entendu de la même façon que *Carlo Dati*; mais il se trompe: on ne trouve rien de semblable dans les écrits de M. de Piles; & tout de suite le même Durand prétend encore (mais sans preuve) que c'étoit un vernis à deux usages, & pour les tableaux, & pour les statues. Pour moi persuadé qu'il s'agit ici d'un vernis, je crois n'avoir à rechercher que la nature de ce vernis, & plus j'y fais réflexion, plus je suis convaincu que c'étoit une composition de cire préparée. Nicias étoit, au rapport de Pline, un peintre *encaustique*, c'est-à-dire qui peignoit au feu avec de la cire; & par conséquent il étoit plus propre qu'un autre à faire l'opération que Praxitèle estimoit digne de ses éloges. Il faut d'ailleurs observer que dans un autre endroit du livre de Pline, cet auteur enseignant la manière de vernir les enduits peints en *minium*, pour les rendre plus durables & plus brillans, dit qu'on étend sur leur superficie une couche de cire préparée avec de l'huile; qu'on la fait fondre en approchant un feu de charbon, non pour en faire exhaler l'humidité, ainsi que l'entendent ceux qui prennent le mot *sudorem* à la lettre; mais réellement pour amollir la cire, & la mettre en état d'être maniée, & d'être étendue uniment: le mot *sudorem*, pris au figuré, est susceptible de ce sens, que la pratique autorise.

Pline ajoute qu'après cette opération on polit cet enduit ainsi préparé avec de la cire, en promenant tout du long de la superficie des morceaux de cire en forme de cylindre, comme sont nos bougies, & le frottant, pour dernière opération, avec un linge blanc; méthode, ajoute-t-il, semblable à celle dont on se sert pour donner le luisant & le poli aux ouvrages de marbre; *sicut & marmora nitescent*. Vitruve avoit décrit avant Pline la même pratique, & à peu près dans les mêmes termes: ainsi il n'est plus douteux qu'on donnoit chez les anciens le poli aux statues de marbre en les cirant: pratique que nous ne connoissons plus, depuis qu'on fait usage pour les polir de la pierre ponce. Plus cette couche de cire étoit

Page 104.

L. XXXV.
c. 4.L. XXXIII.
c. 7.Liv. VII.
c. 2.

mince, plus les statues conservoient l'esprit du travail du sculpteur; & c'étoit apparemment dans ce sens que Praxitèle donnoit la préférence à celles de ses statues auxquelles Nicias, ouvrier expérimenté, avoit ainsi donné cette espèce de poli. Nous ne voyons dans les statues antiques qui subsistent, aucune trace de cette espèce de poliment: mais cela ne doit point surprendre; le temps l'a dû effacer; la croûte étoit trop mince pour être de durée. J'ajouterai que ce poliment me paroît préférable à celui dont nous nous servons: car il étoit exempt de frottement dans l'opération, & différent en cela de celui de la pierre ponce que nous pratiquons, qui doit nécessairement émousser certaines petites arêtes, dont la vivacité ne contribue pas peu à rendre un travail ferme & spirituel.

Le passage de Pline, expliqué de la façon que je viens de proposer, ne souffre plus, ce me semble, de difficulté. Pourquoi d'habiles gens ne l'ont-ils pas entendu? il me paroît que c'est uniquement à cause que la pratique des anciens étoit différente de la nôtre, & qu'ils n'ont pas pensé que ce qui ne se fait pas aujourd'hui, pouvoit réussir autrefois. C'est par cette même raison que le vernis de Nicias, la peinture *encaustique*, & plusieurs autres pratiques sont devenues pour nous des espèces d'énigmes. Cependant je vais entreprendre d'expliquer en quoi consistoit cette manière de peindre, à laquelle les anciens ont donné le nom de peinture *encaustique*, ce qui signifie que le feu y avoit part; & c'est pour cette raison que lorsqu'ils vouloient désigner la pratique de ce genre de peinture, ils se servoient quelquefois de l'expression *inurere picturam*. Je suis obligé d'avouer que venant à examiner de plus près ce que Pline a dit à ce sujet, j'ai rencontré beaucoup plus de difficultés que je ne l'avois prévu. Les expériences chimiques sur lesquelles je comptois, ne sont pas encore assez décisives pour parler affirmativement: je me vois donc réduit à parler ici presque uniquement d'après mes propres réflexions; ce sera toujours un moyen pour arriver à quelque chose de mieux, si quelqu'un veut se donner la peine de faire après moi un pareil examen; & je crois que la matière le mérite.

Qu'il me soit permis de rappeler les paroles de Pline : *Encausto pingendi duo fuisse antiquitus genera constat, cerâ, & in ebore, cestro id est viriculo, donec classes pingi cœpere. Hoc tertium accessit resolutis igni ceris penicillo utendi, quæ pictura in navibus nec sole, nec sale, ventisque corrumpitur.* Voici de quelle façon j'entends ce passage : Il est certain qu'il y a eu primitivement deux sortes de peinture encaustique, ainsi nommée parce qu'on y employoit le feu. L'une se faisoit avec la cire ; l'autre se travailloit sur l'ivoire, avec un instrument de fer ressemblant à un poinçon, & l'on continua de faire usage de ces deux pratiques jusqu'au temps où l'on commença à peindre les vaisseaux de guerre. Alors parut un troisième genre de peinture encaustique, dont le secret consistoit à pouvoir couler avec le pinceau les cires liquéfiées au feu ; & cette peinture, dont on se sert pour les vaisseaux, a l'avantage de n'être altérée ni par le soleil, ni par l'eau de la mer, ni par les vents.

L. XXXV,
c. 11.

Voilà trois pratiques de peindre dans lesquelles le feu est le principal agent, & qui toutes trois n'ont aucun rapport avec notre peinture en émail, qui passant par tous les degrés du feu, mérite plus qu'aucune autre le nom de peinture encaustique. Quelques interprètes de Pline voudroient trouver la pratique de ce dernier genre de peinture dans le passage que je viens de citer ; mais on ne l'y aperçoit en aucune façon. J'ajouterais que quoiqu'il ne soit point douteux que les anciens connussent l'art de la verrerie, & qu'ils eussent le secret de teindre le verre en différentes couleurs, ce qui conduisoit nécessairement à la pratique de la peinture en émail, on ne peut pas imaginer qu'ils peignissent de cette manière, puisque Pline ne leur en fait point honneur. Ils touchoient de même à plusieurs connoissances qui leur ont échappé, telles que la boussole, les lunettes à longue vue, &c. Examinons à présent quelle pouvoit être la méthode que suivoient les anciens dans l'exercice de la peinture encaustique.

Louis de Montjoseu, dans son *Gallus Romæ hospes*, explique ainsi ce passage de Pline, après avoir avoué qu'il ne parle que par conjecture sur un art qui ne subsiste plus : il

Traité de la
Peinture ancien.
c. 6, p. 14.

dit qu'on commençoit par préparer les cires, auxquelles on donnoit un degré de dureté & de consistance, au moyen des matières étrangères qu'on y incorporoit; qu'on faisoit ensuite avec cette cire une espèce de fond de tableau sur lequel on traçoit les contours des figures & des autres objets, qui devoient former le sujet de la composition du tableau; & qu'après avoir creusé les espaces que renfermoient ces contours, on remplissoit ces cavités de cires colorées propres à exprimer les divers objets, de la même manière qu'on applique des morceaux de verre colorés dans la peinture en *mosaïque*: ces cires colorées (continue le même auteur) donnoient des teintes plus vraies pour exprimer la chair que les couleurs détrempées dans l'eau, &c.

Le P. Hardouin, dans ses notes sur le même passage de Pline, ne s'éloigne pas beaucoup de cette explication. Toute la différence qu'il y met; c'est que le fond sur lequel on peignoit étoit, selon lui, une planche de bois; & qu'on couloit dans les creux qui avoient été faits avec le fer, des cires fondues.

Si l'on s'en tient à ces explications, on ne voit pas trop sur quel fondement les anciens Grecs avoient donné à cette peinture un nom qui sembloit annoncer que le feu y avoit la principale part; car à peine en est-il question dans les deux opérations que les deux Critiques ont imaginées. D'ailleurs on ne peut se former que l'idée d'une peinture très-grossière; puisqu'elle ne consistoit, suivant le P. Hardouin, que dans des cires coulées, ou, suivant Louis de Montjoseu, dans de petits morceaux de cire rapprochés les uns des autres: ce qui ne pouvoit pas certainement produire ces précieuses teintes de chair, ainsi que le dernier des deux Critiques le suppose. L'exemple qu'il emprunte de la peinture en *mosaïque*, loin d'être favorable à cette opinion, démontre le contraire: car tous ceux qui ont vû des morceaux de peinture en *mosaïque*, savent très-bien que si cette façon de peindre a quelque défaut, c'est principalement celui du peu d'union & d'accord dans les teintes, assujéti à un certain

nombre de petits morceaux de verre coloriés différemment. Il ne faut pas espérer de pouvoir, avec cet unique secours qui est fort borné, exprimer cette prodigieuse quantité de teintes qu'un peintre trouve sur sa palette, & qui lui sont absolument nécessaires pour la perfection de son art : encore moins avec l'aide de ces petits cubes, peut-on faire des passages harmonieux. Ainsi la peinture en *mosaïque* a toujours quelque chose de dur : elle ne produit son effet qu'à une distance éloignée ; & par conséquent elle n'est propre qu'à représenter de grands morceaux ; on ne voit point de petits ouvrages de ce genre, qui vûs de près contentent l'œil. Si donc la peinture encaustique des anciens avoit des rapports exacts avec la peinture en *mosaïque*, non seulement ce n'étoit point une peinture agréable du côté du *faire* ; mais il faut encore supposer qu'elle ne réussissoit que dans de grands ouvrages, & qu'elle n'étoit nullement convenable pour les petits morceaux. Cependant Pausias qui a excellé dans la peinture encaustique que je tâche d'expliquer, avoit la réputation de faire dans ce genre de petits tableaux extrêmement précieux. Les fleurs qu'il savoit représenter dans une grande vérité, exigent autant de propreté que de soins dans quelque travail que ce soit ; l'assemblage de petits morceaux détachés de cires de différentes couleurs, n'étoit guère convenable pour donner ce terminé que demande leur parfaite imitation : je ne vois pas non plus la nécessité de ces excavations destinées à recevoir les couleurs. Pourquoi les anciens n'auroient-ils pas appliqué sur le fond qu'ils avoient choisi pour servir de base à leur tableau (cire ou planche de bois, cela étoit égal) les cires coloriées qu'ils avoient préparées, appliquant à chaque endroit celles qui convenoient au sujet, de la même manière qu'on applique les couleurs sur la toile avec le pinceau ? & au lieu de pinceau pourquoi ne se seroient-ils pas servis, pour unir & parfondre ces couleurs, de quelque instrument de fer chaud ? Non seulement je n'y vois aucune difficulté ; mais je trouve une nécessité absolue d'admettre un fer chaud pour fondre les couleurs & les incorporer les unes

avec les autres. C'est assurément ce que les anciens vouloient qu'on entendît, lorsque pour désigner la pratique de ce genre de peindre, ils employoient l'expression *inurere picturam*, qui dans cet endroit est d'une extrême justesse.

La pratique de la seconde espèce de peinture encaustique qui se faisoit sur l'ivoire, me paroît plus difficile à entendre: je vais cependant hasarder de la rendre sensible. Je rapporterai encore le sentiment de Louis de Montjoseu, le même qu'a suivi le P. Hardouin, après quoi j'exposerai le mien.

Cette peinture, si je prends bien le sens des paroles de ces deux auteurs, faisoit, à peu près, l'effet de nos estampes, ou celui de la peinture en *grisaille* que les Italiens nomment *sgrafito*, & dont on peut voir des exemples à Rome sur des façades de maisons peintes par Polydore. Les deux Critiques que j'ai cités, prétendent qu'on traçoit sur l'ivoire avec un fer chaud, qui avoit la forme d'un poinçon, les traits ou hachures qui devoient servir à exprimer les contours & les ombres des figures: ces traits se remplissoient ensuite de cire colorée, ou, comme le veut le P. Hardouin, d'une simple couleur; le blanc de l'ivoire demeurant pour former les clairs. Cela se pouvoit, si au lieu d'un fer chaud l'on admet l'usage d'un fer tranchant: car l'ivoire est du genre de la corne qui ne peut souffrir l'approche du feu sans une altération considérable. Ces traits formés avec un fer chaud n'auroient eu aucune netteté: ils auroient été ce qu'on appelle *babocheux*; l'on y auroit aperçu l'impression du feu; ainsi ce seroit sans nécessité qu'on auroit eu recours à un fer chaud, puisqu'un fer tranchant fait la même opération & la fait beaucoup mieux.

Cette pratique des anciens n'est donc point expliquée comme il convient par ces deux Critiques, puisque l'action du feu qui y est essentielle en est exclue. Je croirois plutôt que ce second genre de peinture encaustique consistoit en des figures de cire formées en demi-relief, & si l'on veut colorées, qui étant appliquées sur des fonds d'ivoire, faisoient
l'office

l'office de bas-reliefs, tels qu'on en voit & qu'il s'en fait encore tous les jours en cire blanche sur des fonds d'ardoise.

Suivant la première méthode, les cires formoient une superficie unie où le sujet étoit représenté comme dans un tableau peint au pinceau : dans l'autre méthode les figures étoient saillantes; mais dans l'une & dans l'autre pratique on ne pouvoit employer la cire qu'en la chauffant; & c'étoit toujours avec un instrument appelé *cestrum* en Grec & *vericulum* en Latin, qu'on la modeloit dans l'une de ces pratiques, & qu'on l'unissoit ou qu'on la parfonçoit dans l'autre: ainsi le nom d'encaustique appartenoit de droit à ces deux manières.

Quoique cette explication soit assez plausible, & qu'elle ne répugne point à la pratique, je ne prétends point la donner pour constante.

Quant à la troisième méthode, elle me paroît ne devoir souffrir aucune difficulté dans la pratique; & j'imagine aisément une machine qui conservoit les cires fondues en liqueur, & les mettoit en état d'être étendues & couchées avec le pinceau. Des godets de fer sur un réchaud roulant & rempli d'un feu convenable formeront sans difficulté l'espèce de palette nécessaire à tout peintre encaustique. Il est moins aisé de trouver le moyen de donner à ces cires une dureté & une consistance quand elles sont refroidies, qui les mettent en état, comme le dit Pline, de résister aux intempéries de l'air, & en particulier au soleil & à l'eau de la mer qui détruit bien-tôt les couleurs; comme on en a fait la triste expérience à l'égard des superbes peintures qui décoroient les façades de plusieurs palais de Venise.

Ces cires ainsi mises en liqueur étoient employées avec succès pour peindre l'extérieur des vaisseaux, ainsi que Pline l'avoit déjà fait remarquer en parlant des couleurs qui conviennent dans la peinture encaustique. Ces cires donc conser-
L. xxxv,
c. 7.

exprimer sur la poupe & sur la proue des figures de plate peinture (s'il m'est permis d'employer ce vieux terme rejeté par l'usage) ou bien des ornemens ou des figures de bas-relief. Mais quels étoient les ingrédiens que les anciens mettoient dans leurs cires pour leur donner les qualités dont j'ai fait mention? C'est ce qu'on ignore: il est vrai qu'on peut trouver des procédés chymiques qui produiront cet effet; mais ce n'est que par une longue expérience qu'on peut en être assuré. Il faudroit être sur le lieu même, c'est-à-dire, dans le voisinage de la mer, pour faire les expériences avec sûreté: en attendant voici ce que j'imagine sur quelques passages des anciens que j'ai recueillis & qui peuvent, autant que j'en puis juger, fournir quelques lumières à ceux qui voudront travailler sur un sujet, qui peut avoir une espèce de curiosité.

L. VII, c. 9.

L. XXXIII,
c. 7.

Liv. XVI,
c. 12.

Il me paroît par un passage de Vitruve, qui se trouve presque le même dans Pline, & dont je me suis déjà servi, que les peintres encaustiques mêloient de l'huile dans la cire fondue: mais il falloit que ce fût en petite quantité; car l'huile altère la consistance de la cire. Dans un autre endroit, en parlant des usages de la poix dans la médecine, ce même Pline dit, *non omittendum apud eosdem (medicos) Zopissam vocari derasam navibus maritimis picem cum cera;* d'où l'on doit conclure qu'il entroit de la poix dans la composition des cires que l'on employoit pour la peinture des vaisseaux. Il est certain (car on en a l'expérience) que de la cire, de la poix & de l'huile mêlées ensemble, & chaque chose mise dans une proportion convenable, forment une cire ou une pâte qui se durcit dans la suite. Ceux qui font des creux de cire pour mouler, prennent une livre de cire blanche, trois onces de poix Grecque, deux onces de sain-doux & une once de noir de fumée; & il résulte de cet amalgame une composition de cire, qui n'est pas long-temps à devenir extrêmement dure.

Voilà jusqu'où j'ai pû pénétrer: je suis persuadé que quelqu'un qui voudra aller plus loin, poussera aisément les choses par l'expérience jusqu'à la démonstration.

Nous avons vû en France l'abbé Zumbo Sicilien peindre en cire, & mettre dans les ouvrages de ronde bosse toutes les vérités de la belle Nature. Son génie porté à la mélancholie, lui faisoit presque toujours choisir des sujets propres à jeter dans l'ame des spectateurs la tristesse & l'horreur: mais *ce n'est point la trop grande ressemblance qu'il mettoit dans les choses, & sur-tout dans les monstres & les cadavres, qui a fait abandonner sa manière de peindre*, ainsi que l'a avancé le sieur Durand, dans ses notes sur le xxxv.^e livre de Pline; c'est le temps qu'exige cette manière de peindre, & peut-être une adresse de la main dont tous les hommes ne sont pas capables; c'est l'ignorance où l'on est de la manière dont les anciens peintres encaustiques opéroient. De plus, cet habile moderne s'est trouvé de ce caractère peu communicatif qui régnoit il n'y a pas encore long-temps; de ce caractère ennemi des arts & de toutes les connoissances, qui le rendoit trop réservé sur une manière de peindre qu'il regardoit comme un secret. Le peu de personnes, entre autres le sieur Desnoues, auteur des anatomies en cire coloriée, à qui il a communiqué sa pratique, en ont pareillement fait un mystère: mais cela n'empêche pas que je ne sois persuadé que sa manière ne différoit point de celle des anciens, du moins quant au mélange des couleurs avec la cire, & à la façon de l'employer. Rien n'empêche non plus qu'un autre ne puisse aisément découvrir ce que l'abbé Zumbo avoit trouvé, & n'y joigne encore la dureté à laquelle ce savant artiste n'avoit pas besoin de s'attacher.

Page 289.

Pour remplir le projet de ce Mémoire, après avoir parcouru la Peinture ancienne, ses différentes manières, & le Dessin, je vais exposer mes sentimens sur un passage de Diodore de Sicile, qui se trouve à la fin de son premier livre; le voici tout entier, suivant la traduction de M. l'abbé Terrasson, que j'adopte, à quelques changemens près.

« Les Égyptiens assurent que les plus fameux des anciens sculpteurs de la Grèce ont pris des leçons chez eux. Tels furent « entr'autres Télécès & Théodore, fils de Rhécus, qui ont fait «

la statue d'Apollon Pythien, qu'on voit à Samos. Télécès, si nous les en croyons, fit à Samos une moitié de cette statue, pendant que son frère Théodore travailloit l'autre à Ephèse; & le rapport de ces deux moitiés se trouva si parfait, que toute la figure paroît être d'une seule main. Ils ajoutent que cette pratique singulière, peu connue des sculpteurs Grecs, est très en vogue parmi les artistes Égyptiens. Car ceux-ci ne jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le simple coup d'œil; mais rapportant les proportions du petit au grand, ils taillent séparément & dans la dernière justesse toutes les pierres qui doivent former une statue. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt-une parties & un quart, en donnant à chacune d'elles une grandeur relative à celle des autres, & du tout ensemble. Ainsi, quand les ouvriers sont une fois convenus entre eux de la hauteur de la figure, ils vont exécuter, chacun chez soi, les parties dont ils sont chargés; & elles s'ajustent ensemble d'une manière qui frappe d'étonnement ceux qui ne sont pas au fait de cette pratique. Or, les deux moitiés de l'Apollon de Samos, travaillées à part dans le goût Égyptien, se joignent, dit-on, suivant toute la hauteur du corps; & quoiqu'il ait les deux bras étendus, & qu'il soit dans l'attitude d'un homme qui marche, sa figure entière est dans la plus exacte proportion. Enfin cet ouvrage cède peu aux chefs-d'œuvre de l'Égypte même, qui lui ont servi de modèle.

On a de la peine à comprendre ce que Diodore rapporte ici des sculpteurs Égyptiens: comment des artistes travaillant séparément, en des lieux distans l'un de l'autre, & sans se communiquer leurs opérations, pouvoient-ils chacun faire une moitié de statue, dont la réunion composoit un tout parfait?

Si l'on juge la chose probable, il faut du moins supposer un fait que Diodore a passé sous silence; c'est qu'il y avoit eu en premier lieu un modèle arrêté & sur lequel chacun s'étoit réglé. N'est-ce pas, en effet, ce que cet historien a prétendu faire entendre, lorsqu'il dit que les sculpteurs Égyptiens, en

prenant leurs mesures, rapportent les proportions du petit au grand, comme le font encore aujourd'hui nos sculpteurs. Les Grecs, au contraire, (c'est toujours Diodore qui parle) *jurent d'une figure par le simple coup d'œil*: ce qui veut dire qu'ils travaillent sans modèle; chose difficile, mais possible. Au reste le travail dont il s'agit devenoit d'autant plus facile à exécuter, que la statue de l'Apollon Pythien, qu'ils avoient ainsi travaillée, étoit, à ce que rapporte le même auteur, *dans le goût des statues Égyptiennes*; c'est-à-dire qu'elle étoit, les bras étendus & colés le long du corps, les jambes l'une en avant, l'autre en arrière, dans l'attitude de quelqu'un qui se prépare à marcher; & c'est ainsi en effet que sont la plupart des statues Égyptiennes; elles ne varient presque point d'attitude. Les ouvriers étant une fois convenus des mesures & des proportions générales, pouvoient travailler en quelque façon à coup sûr, & même disposer les différentes pierres qui devoient composer une statue *colossale*. J'ajoute cette épithète: car il seroit ridicule de penser que les statues dont il s'agit ici fussent des statues de grandeur naturelle. Un seul bloc & un seul ouvrier devoient suffire pour chacune; au lieu que pour une statue hors de proportion, il étoit naturel de distribuer les différentes parties dont elle étoit composée à différens ouvriers. Voilà l'utilité que les sculpteurs Égyptiens tiroient de ces règles de proportion, dont ils étoient convenus entre eux: règles qui ne peuvent pas s'entendre des justes proportions du corps humain; car les Grecs les connoissoient aussi-bien qu'eux, & les suivoient avec encore plus d'exactitude. Tout ce qu'il y avoit donc de différent entre eux, c'étoit la manière d'opérer: les Grecs travailloient sans s'affujétir à prendre des mesures sur un modèle; les Égyptiens au contraire faisoient de petits modèles qui leur servoient à faire les statues en grand. Ce qui fait, dit Diodore, que les sculpteurs qui devoient travailler sur un même ouvrage, étant convenus de la grandeur que doit avoir cet ouvrage, se séparent, & sans doute, comme je crois le pouvoir ajouter, *emportent chacun une copie du modèle convenu*; enfin après avoir travaillé séparément, ils rapportent chacun

les pièces qu'ils ont faites, & lorsqu'elles sont rejointes, elles forment un tout aussi exact que parfait : pratique bien capable de causer de la surprise & de l'admiration à ceux qui ne sont pas au fait de cette opération. Je ne vois donc rien que de très-faisable & de très-vrai-semblable dans tout ce récit : j'ajouterai une observation qu'il est aisé de faire sur les statues qui nous restent des Égyptiens ; c'est qu'elles ne sont toutes que d'un seul bloc ; j'entends celles qui sont d'une grandeur naturelle, du moins je n'en ai point vû d'autres. Elles n'ont dû être que l'ouvrage d'un seul artiste ; & par conséquent la pratique des sculpteurs Égyptiens dont parle Diodore n'étoit pas générale ; elle n'étoit d'usage que pour les statues colossales. Il en reste quelques-unes de cette dernière espèce dans la haute Égypte, qui sont en effet composées de plusieurs blocs de marbre, suivant que j'en puis juger sur des desseins que j'en ai vûs. Ces colosses peuvent avoir été travaillés dans différens ateliers, partie par partie, & de la façon dont le dit Diodore. Ainsi en restreignant à ces sortes de statues la pratique dont il est question, il sera, ce me semble, aisé de comprendre ce que rapporte Diodore, & le merveilleux qui y paroît attaché disparaîtra sans peine.



RECHERCHES HISTORIQUES

Sur les Sorts appelés communément par les Payens, sortes Homericæ, sortes Virgilianæ, &c. & sur ceux qui parmi les Chrétiens ont été connus sous le nom de sortes Sanctorum.

Par M. l'Abbé DU RESNEL.

CETTE manière de connoître l'avenir, ou de s'instruire de la volonté du Ciel, a sans doute tiré son origine de l'usage où étoient la plupart des prêtres des Oracles, de répondre en vers à ceux qui les consultoient; elle a régné long-temps dans le paganisme, chez les Grecs comme chez les Romains, d'où il semble qu'elle a passé aux Chrétiens, parmi lesquels elle s'est conservée pendant une longue suite de siècles. 9 Juin 1744.

Elle consistoit chez les payens, à ouvrir au hasard les écrits de quelque poëte fameux; parmi les Chrétiens à ouvrir de même les livres de l'Ecriture Sainte, & à tirer à la première inspection de la page, que le hasard avoit offerte, une espèce d'augure ou de pronostic, sur ce qui devoit arriver à soi-même & aux autres, ou des règles de conduite convenables aux circonstances dans lesquelles on se trouvoit.

Du temps du paganisme, les Grecs donnoient à ce genre de divination le nom de *παιχιδιμαντεία*, *εἰσωδομαντεία*, *εἰσωδομαντική*, les Latins le connoissoient sous celui de *sortes Homericæ*, *sortes Virgilianæ*, *sortes Claudianæ*, &c. parmi les Chrétiens on le nommoit communément *sortes Sanctorum*, les sorts des Saints.

Je commencerai par dire un mot sur ce qui regarde les sorts tirés des poëtes célèbres; ce sujet fournit peu, & il a déjà été traité: mais je m'étendrai d'autant plus volontiers sur

ce qui concerne les sorts des Saints, qu'il m'a paru que les auteurs qui en ont parlé, n'ont pas approfondi cette matière autant qu'elle mérite de l'être.

On fait que l'antiquité payenne a toujours regardé ceux qui avoient le talent de la poésie, comme des hommes inspirés; ils se donnoient pour tels, ils assuroient qu'ils parloient le langage des Dieux, & les peuples les en ont cru sur leur parole. L'Iliade, l'Odyssée, & l'Énéide en particulier, sont remplis d'un si grand nombre de traits de religion & de morale, ils contiennent dans leur étendue une si prodigieuse variété d'événemens, de sentences, & de maximes applicables à toutes les circonstances de la vie, qu'il n'est pas étonnant que ceux qui par hasard, ou de dessein formé, jetoient les yeux sur ces poèmes, aient cru y trouver quelquefois des prédictions ou des conseils: il aura suffi que le succès ait justifié de temps en temps la curiosité des personnes qui, dans des situations embarrassantes, ont eu recours à cet expédient, pour qu'on se soit insensiblement accoutumé à regarder les écrits des poètes, comme un oracle toujours prêt à rendre des réponses à quiconque voudroit l'interroger. On ne peut s'imaginer à quel point les hommes portent la crédulité, lorsqu'ils sont agités par la crainte ou par l'espérance.

Ce n'étoit point là un de ces préjugés qui ne règnent que sur le vulgaire; les plus grands personnages de l'antiquité, ceux principalement qui aspiraient à gouverner les autres, les philosophes mêmes, n'étoient pas exempts de cette superstition.

Socrate dans sa prison, entendant réciter ce vers qu'Homère met dans la bouche d'Achille; j'arriverai le troisième jour à la fertile Phthie,

Ἡματί κεν τεῖτάτω Φθίῃν εἰβώλωι ἡκοίμην,

dit sur le champ qu'il n'avoit plus que trois jours à vivre; & cela fondé sur l'équivoque du mot *Φθίῃν*, qui en grec signifie tout à la fois & le pays de Phthie, & la corruption ou la mort. Cette espèce de prédiction qu'il fit en présence d'Eschine,

d'Eschine, fut d'autant moins oubliée, qu'elle eut son accomplissement.

Il en fut de même du triste pronostic que Brutus, au rapport de Valère Maxime, eut du sort qui l'attendoit à la bataille de Philippe. Le hasard lui ayant offert cet endroit de l'Iliade où Patrocle se plaint que « le cruel Destin & le fils de Latone lui ont ôté la vie. » L. I, c. 5 & 7.

Ἀλλά με μοῖρ' ὄλον, καὶ Λητὸς ἔκτανεν υἱός.

L'application que cet illustre Romain s'en fit à lui même, ne fut que trop justifiée par l'évènement.

Si l'on en croit Lampride, l'empereur Macrin, curieux d'apprendre dans le même poète si son règne seroit long & heureux, tomba sur ces vers qu'on peut rendre ainsi : « Vieillard vous êtes furieusement serré par de jeunes guerriers, votre force est anéantie, & vous êtes menacé d'une triste vieillesse.

*Ω γέρον, ἥ μάλα δή σε νέοι τεῖροσι μαχητῇ,
Σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γῆρας ὀπάζει.*

Comme cet Empereur étoit déjà avancé en âge lorsqu'il parvint à la souveraine puissance, qu'il ne régna que quatorze mois, & qu'Héliogabale n'étoit âgé que d'un pareil nombre d'années, lorsqu'il lui ôta la vie avec l'Empire; on crut trouver dans ces paroles une prédiction de la mort tragique de Macrin.

Homère ne fut pas le seul parmi les Grecs dont les vers eussent le privilège d'être regardés comme renfermant des oracles, ils firent quelquefois le même honneur à ceux d'Euripide; il paroît même par un endroit d'Hérodote qu'on croyoit que les poésies de Musée contenoient aussi des prédictions. Cet historien raconte qu'Onomacrite, qui faisoit profession d'interpréter ou de développer ces sortes de prédictions, *διαθέτην χρησμῶν ἢ Μουσῆς*, fut banni d'Athènes par Hipparque fils de Pisistrate, pour avoir altéré les écrits de ce poète, & y avoir inséré un vers qui portoit, que les îles adjacentes à celles de Lemnos seroient submergées.

*Lib. VII,
cap. 6.*

Le temps ayant insensiblement donné de l'autorité aux poësies de Virgile, les Latins s'accoutumèrent de même à les regarder comme inspirées, & à les consulter dans les occasions où il leur étoit important de connoître la volonté du Ciel. L'histoire des empereurs Romains, sur-tout depuis Trajan, en fournit plusieurs exemples; le premier que j'en connoisse est celui d'Adrien: inquiet de savoir quelles étoient les dispositions de Trajan à son égard, & s'il le désigneroit pour son successeur à l'Empire, il prit l'Enéide de Virgile, l'ouvrit au hasard, & y lut ces vers du VI.^e livre.

*Quis procul ille autem ramis insignis olivæ
Sacra ferens! nosco crines, incanaque menta
Regis Romani; primus qui legibus urbem
Fundabit, Curibus parvis & paupere terra
Missus in imperium magnum.*

Comme on ne se rend pas difficile sur les choses qui flattent ses desirs, quelques légères convenances qu'Adrien trouva dans ces vers avec son caractère, ses inclinations, le goût qu'il avoit pour la philosophie & pour les cérémonies religieuses le rassurèrent, & si l'on ajoute foi à Spartien, le fortifièrent dans l'espérance qu'il avoit de parvenir à l'Empire.

C. 14.

Lampride rapporte qu'Alexandre Sévère, qui devoit pour lors être très-jeune, puisqu'il n'avoit que treize ans lorsqu'il fut nommé Empereur, s'appliquant avec ardeur à l'étude de la philosophie & de la musique, Mammée sa mère lui conseilla de faire plutôt son occupation des arts & des sciences nécessaires à ceux qui sont destinés à gouverner les hommes, & qu'Alexandre se conforma d'autant plus volontiers à cet avis, qu'ayant consulté Virgile sur le sort qui lui étoit réservé, il crut y trouver un présage assuré de son élévation à l'Empire dans ces fameux vers.

*Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem &c.*

Tu regere imperio populos Romane memento,

Hæ tibi crunt artes.

Claude le Gothique voulant savoir quelle seroit la durée de son règne, conclut de ce vers de Virgile,

Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,

qu'il n'auroit tout au plus que trois ans à vivre. L'auteur qui nous a conservé ce fait assure que Claude ne survécut en effet que deux ans à cette espèce de prédiction, & que celles qu'il crut de même avoir trouvées dans Virgile, sur ce qui devoit arriver à son frère & à sa postérité, eurent aussi leur accomplissement.

Trebellius c. x.

On rencontre encore dans les auteurs plusieurs exemples de cette espèce; Bullengerus en a recueilli une partie dans le traité qu'il a composé sur ce sujet: mais ceux que je viens de rapporter me paroissent suffisans pour faire connoître la confiance que les Grecs & les Romains ont eue dans le temps du paganisme, à cette sorte de manière de connoître l'avenir.

Il est temps de passer à la coutume, qui depuis environ le troisième siècle, s'est introduite parmi les Chrétiens, d'ouvrir de même au hasard les livres saints, dans la vûe d'y trouver quelques lumières sur le parti qu'ils avoient à prendre dans telles & telles circonstances; d'y apprendre si le succès des évènements qui les intéressoient, seroit heureux ou malheureux; & ce qu'ils devoient craindre ou espérer du caractère, de la conduite & du gouvernement des personnes auxquelles ils étoient soumis.

L'usage avoit établi deux manières de consulter la volonté de Dieu par cette voie: la première consistoit, comme je l'ai dit, à ouvrir au hasard quelques livres de l'Écriture Sainte; mais après avoir imploré auparavant le secours du Ciel, par des jeûnes, des prières & d'autres pratiques de religion. Dans la seconde, qui étoit beaucoup plus simple, on se contentoit de regarder comme un conseil sur ce qu'on avoit à faire, ou comme un présage du bon ou du mauvais succès de l'entreprise qu'on méditoit, les premières paroles du livre de

l'Écriture qu'on chantoit dans le moment précis, où celui qui se propoſoit d'interroger le Ciel par cette manière, entroit dans une Égliſe. Je parlerai de l'une & de l'autre de ces pratiques; mais en me contentant de rapporter ſimplement les faits, ſans examiner ce que quelques-uns de ceux qu'on verra dans la ſuite, pourroient avoir de ſuperſtitieux & de condamnable.

Cette manière de conſulter la volonté de Dieu, ou, ſi l'on veut, ce genre de divination, étoit connu, comme je l'ai déjà remarqué, ſous le nom de *fortes Sanctorum*, les forts des Saints. L'opinion la plus vrai-ſemblable eſt qu'il avoit été ainſi nommé, parce qu'il ſe faiſoit ſur l'inspection des livres ſacrés. S. Auguſtin en parle en général dans l'épître à Janvier, où il ſ'exprime de la ſorte: « A l'égard, dit-il, de ceux
 » qui tirent des forts des livres des évangiles, quoiqu'il ſoit à
 » deſirer qu'ils en uſent ainſi pluſtôt que de conſulter les
 » Démons, cependant cette pratique me déplaît; je n'aime
 » point que tandis que les oracles divins ne parlent que pour
 » l'autre vie, on les applique au néant de celle-ci, ni aux
 affaires du ſiècle. »

Grégoire, évêque de Tours, que l'égliſe a mis au nombre des Saints, ſ'en explique d'une manière plus particulière. Il eſt je crois le premier qui nous ait fait connoître les cérémonies religieuſes avec leſquelles on conſultoit les forts des Saints. Les exemples qu'il en rapporte, & le ſien même, prouvent que cette pratique étoit fort commune de ſon temps, & qu'il ne la déſapprouvoit pas.

*Hiſt. l. v, c.
 49.*

On en jugera par ce qu'il raconte de lui-même en ces termes: « Leudaſte comte de Tours, qui cherchoit à me
 » perdre dans l'eſprit de la reine Frédégonde, étant, dit-il,
 » venu à Tours avec de mauvais deſſeins contre moi, frappé
 » du danger qui me menaçoit, je me retirai fort triſte dans
 » mon oratoire; j'y pris les pſéaumes de David pour voir ſi
 » à l'ouverture du volume qui les contenoit, je n'y trouveroïs
 » rien d'où je puſſe tirer quelque conſolation; & j'en tirai une
 » très-grande de ce verſet que le haſard me préſenta: *Il les*

fit marcher avec espérance & sans crainte, pendant que la mer « Ps. 77.^{v.}
enveloppoit leurs ennemis. En effet, ajoute-t-il, Leudaste n'osa « 53.
rien entreprendre contre ma personne; ce Comte étant parti «
de Tours le même jour, & la barque sur laquelle il étoit «
monté ayant fait naufrage, il auroit été noyé s'il n'avoit pas «
eu le bonheur de savoir nager. »

Ce qu'il rapporte de Mérovée fils de Chilpéric, mérite d'autant plus de trouver place ici, qu'on y voit quelles étoient les pratiques de religion auxquelles on avoit recours, pour se rendre le ciel favorable, avant que de consulter les sorts des Saints, & pour mieux s'assurer de la vérité de la réponse qu'on y cherchoit.

« Mérovée, dit Grégoire de Tours, étant tombé dans la disgrâce de Chilpéric son père, se réfugia dans la basilique «
de S. Martin; & ne se fiant point à une Pythonisse qui lui «
avoit prédit que le Roi son père mourroit cette année là «
même, & qu'il lui succéderoit, il mit séparément sur le tom- «
beau du Saint les livres des psaumes, des Rois & des évan- «
giles. Il veilla toute la nuit auprès du tombeau, & pria «
saint Martin de lui faire connoître ce qui devoit lui arriver, «
& s'il régneroit ou non. Ce Prince passa les trois jours «
suivans dans le jeûne, les veilles & les prières; puis s'étant «
approché du tombeau, il ouvrit d'abord le livre des Rois; «
& le premier verset qui se présenta à lui, portoit ces mots, «
parce que vous avez abandonné le seigneur votre Dieu, pour «
courir après des Dieux étrangers, & que vous n'avez pas fait «
ce qui étoit agréable à ses yeux, il vous a livré entre les mains «
de vos ennemis. Les passages qui s'offrirent à lui dans le livre «
des psaumes & dans celui des évangiles, (passages qu'il seroit «
inutile de rapporter ici) ne lui annonçant de même rien que «
de funeste, il resta long-temps aux pieds du tombeau fon- «
dant en larmes, & se retira en Austrasie, où il périt mal- «
heureusement trois ans après par les artifices de la reine «
Frédégonde sa belle-mère. »

Dans cet exemple on voit que c'est Mérovée qui, sans recourir au ministère des clercs de saint Martin de Tours,

pose lui-même les livres saints, & les ouvre; dans celui que je vais ajoûter, toujours d'après le même auteur, on fait intervenir les clercs de l'église qui joignent leurs prières à celles du suppliant: c'est ainsi que Grégoire de Tours expose ce fait.

« Chramne s'étant révolté contre Clotaire I.^{er} son père, & se trouvant à Dijon, les clercs de l'église se mirent en prières pour demander à Dieu si le jeune Prince réussiroit dans ses desseins, & s'il parviendrait un jour à la Couronne. Ils consultèrent, comme dans le fait précédent, trois différens livres de l'écriture sainte, avec cette différence qu'au lieu du livre des Rois & des psaumes, ils joignirent ceux du prophète Isaïe & des épîtres de saint Paul au livre des évangiles. C. v, v. 5. » A l'ouverture d'Isaïe, ils lurent ces mots, *j'arracherai la haie de ma vigne, & elle sera exposée au pillage, parce qu'au lieu de porter de bons raisins, elle en a produit de mauvais.* Les passages de l'évangile & des épîtres de saint Paul qui se présentèrent ensuite, ne parurent pas moins menaçans, & furent regardés comme une prédiction de la mort tragique de ce Prince infortuné. »

Apud Surium.

L'auteur de la vie de saint Hubert évêque de Liège, parle de cette pratique comme d'un expédient auquel on avoit ordinairement recours, pour savoir si tel dessein qui paroïssoit inspiré du Ciel, l'étoit véritablement. « Quelques personnes distinguées par leur piété, eurent, dit-il, différentes révélations qui leur ordonnoient de tirer le corps de saint Hubert du lieu où il avoit été inhumé, pour l'exposer à la vénération des fidèles: mais voulant s'assurer de la vérité de ces révélations, ils eurent recours à un moyen qu'ils avoient coutume d'employer en pareilles rencontres, *igitur ad amica sibi subsidia se vertentes*; ils se consacrèrent à un jeûne de trois jours, & après les avoir passés en prières, ils placèrent sur l'autel le livre des évangiles & le missel. A l'inspection du premier, ils eurent la satisfaction de tomber sur ces mots: *Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grace devant le Seigneur*; & le second leur offrit ces paroles, *dirigez, Seigneur,*

la voie de votre serviteur. » Cette épreuve ayant réussi d'une manière si favorable à leurs souhaits, le corps du S. Evêque fut exhumé & placé en grande pompe devant l'autel en présence de Carloman, & d'une multitude innombrable de peuple.

C'est ainsi encore que S.^{te} Consortie fille de S. Eucher, mort évêque de Lyon vers l'an 529, arrêta les poursuites d'un jeune homme riche & puissant qui vouloit l'épouser, quoiqu'elle eût formé la résolution de prendre le voile; mais comme elle ne pouvoit refuser cette alliance sans attirer quelque persécution sur elle-même & sur sa famille, S.^{te} Consortie demanda sept jours pour prendre son parti. Ce temps qu'elle passa dans le jeûne & dans la prière étant expiré, le jeune homme, accompagné des plus illustres matrones du pays, vint là trouver pour savoir sa réponse: « Je ne puis, lui dit-elle, ni vous accepter, ni vous refuser pour mon époux, tout est entre les mains de Dieu; mais si vous l'agréez, allons à l'Eglise, faisons-y dire une messe, posons le livre des évangiles sur l'autel, & après avoir fait ensemble une prière commune, ouvrons le livre, & apprenons la volonté de Dieu dans le chapitre qui se présentera le premier. » La proposition ayant paru raisonnable, sainte Consortie lut ces paroles: *Quiconque aime son père & sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi;* sur quoi pénétrée de joie elle dit au jeune homme, qu'elle ne pouvoit être son épouse, & qu'elle alloit se consacrer, selon ses premières vûes, au service de Dieu.

Non seulement on employoit les sorts des Saints pour se déterminer dans les occasions ordinaires de la vie, mais même dans les élections des Evêques, lorsqu'il y avoit partage. La vie de S. Agnan fait foi que c'est de cette manière qu'il fut nommé évêque d'Orléans. S. Euverte qui occupoit le siège de cette ville sur la fin du IV.^e siècle, se trouvant accablé de vieillesse, & voulant le désigner pour son successeur, le clergé & le peuple s'opposèrent vivement à ce choix; S. Euverte prit la parole, & leur dit: « Si vous voulez un Evêque agréable à Dieu, sachez que vous devez mettre Agnan à ma place. »

*Vie de S. Euch-
cher, in actis
Sanctor. ord.
Bened. t. I.*

Vers l'an 391.

Mais pour leur faire connoître clairement que telle étoit la volonté de Dieu, après que ce Prélat eut indiqué, selon la coutume, un jeûne de trois jours, il fit mettre d'un côté sur l'autel des billets *brevia*, & de l'autre les psaumes, les épîtres de S. Paul, & les évangiles. Ce que l'historien que je cite appelle ici *brevia*, c'étoit apparemment des billets sur chacun desquels on écrivoit le nom d'un des Candidats; S. Euverte fit ensuite amener un enfant qui n'avoit point encore l'usage de la parole, & lui commanda de prendre au hasard un de ces billets; l'enfant ayant obéi, il tira celui qui portoit le nom de S. Agnan, & se mit à crier à haute voix: « Agnan est le Pontife que Dieu vous a choisi. » Mais S. Euverte, continue l'historien, pour satisfaire tout le monde, voulut encore interroger les livres saints; le premier verset qui se présenta dans les psaumes fut celui-ci: *Heureux celui que vous avez choisi & pris, il demeurera dans votre temple; on* *Ps. 64, v. 5.* trouva dans S. Paul ces mots: *Personne ne peut mettre un* *I. Cor. c. 3, v. 11.* *autre fondement que celui qui a été posé; & enfin dans l'évan-* *gile ces paroles: C'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise.* Ces témoignages parurent si décisifs en faveur de S. Agnan, qu'ils lui réunirent tous les suffrages, & qu'il fut placé aux acclamations du peuple sur le siège d'Orléans.

Les Grecs aussi-bien que les Latins consultoient de même les sorts des Saints dans les conjonctures les plus critiques. On voit dans Nicéphore Grégoras, que l'empereur Andronic le vieux ayant fait mettre en prison le Despote Constantin son neveu, qui étoit accusé d'avoir conspiré contre sa personne, balança long-temps pour savoir s'il le feroit mourir, ou s'il lui pardonneroit sa révolte, & qu'il prit enfin le parti de la clémence sur la lecture du verset 15 du psaume 67, qui selon le texte hébreu porte ces mots: *Lorsque le Tout-Puissant divisera les Rois, vous redeviendrez blancs comme la neige qui est sur le mont Selmon.* Persuadé par ce passage que, quoique les hommes ignorassent les motifs secrets qui font agir la Providence, les dissensions & les troubles qui arrivoient dans les États, n'étoient qu'une suite des decrets du Ciel; il résolut,

résolut, dit l'historien, de se reconcilier sincèrement avec son neveu, & revint aux propositions d'accommodement qu'il avoit déjà faites à ce Prince.

Cédrénus rapporte que l'empereur Héraclius, après avoir remporté de grands avantages sur Cosroez roi des Perses, se trouvant incertain sur le lieu où il prendroit ses quartiers d'hiver, purifia son armée pendant trois jours, ce sont les termes de l'historien; qu'ensuite il ouvrit les évangiles, & qu'il trouva qu'ils lui ordonnoient d'hiverner en Albanie.

Plusieurs autres exemples qu'on peut voir dans le glossaire de du Cange, & dans quelques auteurs qui ont traité en passant la même matière, prouvent que les Grecs pensoient là dessus comme les Latins. On lit dans la vie de saint Daniel Stilite, qui vivoit sous les règnes de Léon & de Zénon; que les parens de ce fameux solitaire le menèrent à l'âge de cinq ans à un saint Abbé, afin qu'il lui imposât un nom; que cet Abbé leur répondit que ce n'étoit pas à lui, mais à Dieu à prononcer sur ce qu'ils desiroient; & qu'ayant ordonné à l'enfant de prendre un des livres qui étoient sur l'autel, cet enfant lui avoit apporté, non par hasard, dit l'auteur dont ce récit est tiré, mais par une inspiration divine, le livre du prophète Daniel: ce qui ayant fait comprendre au saint Abbé que la volonté de Dieu étoit que le jeune enfant fût appelé Daniel, il lui avoit donné le nom de ce Prophète.

Mais depuis environ le huitième siècle les exemples de cette pratique deviennent beaucoup plus rares. La raison & l'autorité triomphent tôt ou tard de ce qui n'est fondé ni sur l'une ni sur l'autre. Quoique l'usage de consulter les sorts des Saints ait subsisté encore long-temps après, & jusque dans le quatorzième siècle, on ne voit plus dans la suite qu'on s'y préparât par des jeûnes & des prières, ni qu'on y joignît cet appareil religieux que jusqu'alors on avoit cru nécessaire pour engager le ciel à manifester ainsi ses décrets ou ses volontés. Cet usage fut même pros crit par différens décrets des Papes & des Conciles. Je les rapporterai bien-tôt, & l'on verra, par les termes dans lesquels ils sont conçûs, que selon

toutes les apparences on avoit mêlé à cette pratique différens traits de superstition, qui la rendoient en quelque façon semblable aux divers genres de divination connus dans l'antiquité payenne. En effet ces loix en condamnant ceux qui consultoient *les sorts* des Saints, les confondent avec ceux qui ajoûtoient foi aux augures, aux sortilèges, & aux autres prestiges, que la crédulité ou l'imposture ont inventés, pour promettre aux hommes la connoissance de l'avenir.

Cependant l'Eglise, tant grecque que latine a conservé durant plusieurs siècles quelques traces de cet usage. La coutume y fut pendant long temps, lorsqu'un Evêque étoit élu, que dans la cérémonie de son sacre, immédiatement après que, suivant l'usage qui subsiste encore aujourd'hui, on lui avoit mis sur la tête le livre des évangiles, on l'ouvrit au hasard; & le premier verset qui se présentoit étoit regardé comme un pronostic de ce qu'on avoit à espérer ou à craindre de son caractère, de ses mœurs, de sa conduite, & du bonheur ou du malheur qui lui étoit réservé durant le cours de son Episcopat.

Les exemples en sont fréquens parini les écrivains ecclésiastiques. On lit dans la vie d'un évêque de Cologne, que les deux Evêques, qui à son sacre tenoient le livre des évangiles sur sa tête, l'ayant ouvert aussi-tôt y trouvèrent ces mots: *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction.* L'auteur de la vie de S. Lancfranc, archevêque de Cantorbéri, rapporte que lorsque ce Prélat sacra Hémest, moine du Bec, évêque de Rochester, il eut un pronostic très-heureux, qui furent ces paroles: *Apportez promptement la plus belle robe & l'en revêtez.* Le même auteur n'oublie pas de rapporter le pronostic que le sort donna à cet Archevêque dans la même cérémonie; mais je le passe sous silence parce qu'il n'a rien de frappant. Celui qui tomba en pareille occasion à S.^t Lietbert évêque de Cambrai, ne pouvoit être plus favorable. Aussi le moine qui a écrit sa vie (a) dit que le Ciel approuva la consécration de ce Prélat d'une manière éclatante, puisqu'à l'ouverture des évangiles on trouva

S.^t Heribert,
apud Bollandum
10 martii.

Luc. IV, 18.

(a) Rodulfus Monachus in vita sancti Lietberti, c. 18, Spicilegii, t. 1.

cés mots : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.* Mat. III.
17.

Guibert abbé de Nogent remarque qu'à la consécration d'un évêque de Laon, dont il ne nous a point conservé le nom, la page du livre de l'évangile qu'on ouvrit pour y chercher le pronostic du nouvel Evêque, se trouva vuide; ce qui fut, dit cet Abbé, regardé comme un très-mauvais augure.

Plus bas, & dans le même endroit d'où ce fait est tiré, il ajoute, pour me servir de son expression, qu'un autre Evêque eut un pronostic qui sonna durement à ses oreilles. C'étoit ces paroles du saint vieillard Siméon à la Vierge, *un glaive de douleur percera votre ame.* Mais Guibert ne nous apprend point si l'événement justifia cet augure, ni quelle fut la fin de cet Evêque.

Si l'on en croit un auteur qui a écrit la vie des évêques de Liège (b), la mort funeste d'Albert évêque de cette ville, lui fut annoncée par ces paroles que l'Archevêque qui le sacroit, trouva à l'ouverture du livre des évangiles: *Il envoya un de ses gardes avec ordre de lui apporter la tête de Jean; & ce garde étant entré dans la prison, lui coupa la tête.* Marc. VI.
27. L'historien ajoute que ce Prélat en fut si frappé, qu'il adressa aussitôt la parole au nouvel Evêque, & lui dit en le regardant avec des yeux baignés de larmes: « Mon fils en vous donnant au service de Dieu, conduisez-vous avec crainte & avec justice, & préparez votre ame à la tentation; car vous serez un jour martyr. » Il fut en effet assassiné par des Emissaires de l'empereur Henri VI, & l'église l'honore comme martyr.

On ajoûtoit tant de foi à ces sortes de pronostics; ils formoient un préjugé si favorable ou si défavorable aux Evêques, qu'on les alléguoit dans les occasions les plus importantes, & même dans celles où il étoit question de prononcer sur la canonicité de leur élection.

Manassès de Garlande évêque d'Orléans, homme de beaucoup d'esprit, mais d'une vie scandaleuse, & qui, selon

(b) *Ægidius Monachus Aureæ vallis in vitis episcoporum Leodiensium, c. 4.*

quelques anciennes chroniques (c), fut déposé de l'épiscopat dans un concile tenu à Reims l'an 1149, s'étant rendu odieux à son Clergé par ses vexations, les Chanoines de la cathédrale en portèrent leurs plaintes au Pape Alexandre III, & pour le déterminer à sévir contre ce Prélat avec la dernière rigueur, ils finissoient de la sorte la requête qu'ils présentèrent à cette occasion : « Les excès de notre Evêque » sont montés à leur comble (d); que vos mains apostoliques » s'arment de force pour mettre entièrement à nud l'iniquité de » cet homme, & pour faire tomber sur lui le triste sort que la » divine parole lui a pronostiqué au jour de sa consécration; » car le livre des évangiles ayant été, selon la coutume, ouvert » sur lui, les mots qui se sont présentés les premiers ont été » ceux-ci : *Le jeune homme ayant laissé aller son linceul, s'enfuit tout nud de leurs mains.* »

M. l'abbé Lebeuf, dans sa nouvelle histoire des évêques d'Auxerre, n'a pas oublié un fait à peu près semblable, qui est rapporté par Guillaume de Malmesbury. Cet auteur raconte que le Doyen du chapitre d'Auxerre ayant protesté avec quelques Chanoines contre l'élection de Hugues de Montaigu, qui est compté pour le 58.^e Evêque de cette ville, le Roi, sur leurs représentations, refusa de lui accorder la régale des revenus de l'évêché; que ce Prélat fut obligé d'aller à Rome pour y soutenir la validité de son élection, & pour répondre aux différentes accusations que le Doyen du chapitre & ses adhérens formoient contre la pureté de ses mœurs; mais que les Chanoines qui tenoient pour Hugues de Montaigu, entre autres preuves qu'ils apportèrent pour montrer la fausseté de cette accusation, & sur-tout que sa chasteté étoit irréprochable, insistèrent sur ce qu'au jour de

(c) *Ex tabulario ecclesiæ sancti Aiceni*, preuves de l'histoire de cette Eglise, page 114.

(d) *Apostolicæ manus fortitudinem induant, ut denuetur fundamentum iniquitatis usque ad collum, & finem iniquitatis sortiatur, quem*

in die suæ promotionis sermo divinus ei pronostica significatione proposuit. Aperto enim, sicut moris est, super eum evangeliorum libro, sermo qui primus occurrit, sic erat: adolescens autem relicta sindone, nudus profigit ab eis.

son sacré il avoit eu pour pronostic ces paroles de l'Ange:
Je vous salue, Marie, pleine de grace.

La même chose se pratiquoit encore à l'installation des Abbés. Guibert, que j'ai déjà cité, a cru devoir nous apprendre que lorsqu'il prit possession de l'abbaye de Nogent, un de ses Moines qui n'étoit pas, dit-il, ignorant dans les saintes Lettres, mit sur l'autel le livre des évangiles dans la vûe de tirer des premières paroles qui se présenteroient à lui, quelque augure qui regardât le nouvel Abbé; *ut aliquod auspicium sumerent de me*. Celles qu'il y trouva, quoiqu'assez vagues lui ayant paru favorables, ce Moine, pour mieux s'assurer de l'application qu'il en faisoit à son Abbé, lui fit présenter le livre des évangiles à baiser dans la page qui contenoit ces paroles; & il remarqua avec beaucoup de satisfaction que Guibert y avoit précisément porté ses lèvres. Ce savant & pieux auteur, qui paroît en avoir accepté l'augure, fait à cette occasion de longues moralités qui ne sont pas de mon sujet; mais qui montrent cependant qu'il ne trouvoit rien de blamable ni dans la curiosité de ce Moine, ni dans les conséquences qu'il tiroit du succès qu'elle avoit eu.

*Guibertus, de
vita sua, c. III.*

La même coutume avoit lieu jusque dans la réception des Chanoines. M. du Cange en cite un exemple (e), qu'il a tiré du cérémonial qui étoit en usage dans l'église de Téroüane à la réception des Chanoines. On y lit « qu'après que le Doyen a jeté de l'eau bénite sur le nouveau Chanoine, & qu'il a été admis au baiser de paix, on ouvre au hasard le livre des évangiles, & qu'on écrit les paroles qui s'y présentent les premières, pour conserver la mémoire de sa réception. »

J'ajouterais que cette coutume subsiste encore aujourd'hui dans la cathédrale de Boulogne, dont le diocèse, aussi-bien que ceux d'Ypres & de S.^t Omer a été formé des débris de cette ancienne église, après que la ville de Téroüane eut été détruite par Charles Quint. Toute la différence qui s'y trouve présentement est qu'à Boulogne le nouveau Chanoine

(e) On le trouve à la fin du livre pénitenciel de Théodore, par M. Petit.

tire dans le livre des psaumes, & non dans celui des évangiles. Feu M. de Langle évêque de Boulogne, peu d'années avant sa mort qui arriva en 1722, rendit une ordonnance qui tendoit à abroger cet usage : il craignoit qu'il n'eût quelque chose de superstitieux. Il avoit d'ailleurs remarqué qu'il arrivoit quelquefois que le verset du psaume que le hasard offroit au nouveau Chanoine, contenoit des imprécations, des reproches ou des traits odieux, qui devenoient pour lui une espèce de note, de ridicule ou même d'infamie. Mais le Chapitre, qui se prétend exempt de la juridiction épiscopale, n'eut point égard à cette ordonnance; & comme suivant la coutume on inséroit dans les lettres de prise de possession de chaque Chanoine le verset du psaume qui lui étoit tombé à sa réception, le Chapitre résolut seulement qu'à l'avenir on ajouteroit à ces lettres, qu'on ne faisoit en cela que suivre l'ancienne coutume de l'église de Téroüane.

J'ai entre les mains un de ces actes qui est de l'année 1720, où l'on trouve ces mots : *Et secundum antiquam ecclesiæ Morinensis, nunc Boloniensis, consuetudinem, hunc ex psalmo sortitus est versiculum; ipsi peribunt, tu autem permanes, & omnes sicut vestimentum veterascent.*

Deux faits que je crois devoir encore joindre à ceux qu'on vient de voir, prouveront qu'il étoit ordinaire dans l'église grecque d'ouvrir de même au hasard les évangiles à la consécration des Evêques, & d'en tirer pour eux un pronostic. Ces faits serviront encore à montrer qu'indépendamment des autres raisons qu'on peut alléguer contre cet usage, c'est avec d'autant plus de sagesse qu'il a été enfin aboli, que, comme nous l'avons déjà insinué, on tomboit quelquefois sur des endroits de l'évangile de mauvais augure, & qui portoient coup sur la réputation du nouvel Evêque. Outre cela ne pouvoit-il pas arriver que ces pronostics, comme presque toutes les prédictions sinistres, eussent quelquefois leur accomplissement; non parce qu'ils fussent vrais en eux-mêmes, mais par la crainte qu'ils inspiroient naturellement à celui qu'ils menaçoient, ou par la confiance

qu'ils donnoient aux personnes mal intentionnées contre lui?

Pachymère me fournira le premier exemple. Il rapporte *L. VII, c. 15* que Caracalle archevêque de Nicomédie, qui sacroît Athanase, nommé par l'empereur Constantin Porphyrogénète, patriarche de Constantinople, ayant ouvert le livre des évangiles sur ces mots, *au Diable & à ses Anges*; l'évêque de Nicée qui les aperçut le premier, retourna vite le feuillet, & tomba sur ce verset qui fut lû tout haut, *les oiseaux du Ciel se reposeront sur lui*. Ce passage, dit l'historien, paroissant n'avoir aucun rapport à une cérémonie si grave, celui qui avoit été tiré le premier, vint insensiblement à la connoissance du public. Mais pour diminuer l'impression fâcheuse qu'il faisoit sur les esprits, on rappela que le hasard avoit donné en pareille occasion à un autre archevêque de Constantinople un endroit des évangiles qui n'étoit pas de meilleur augure, & qui étoit celui-ci, *il y aura là des larmes & des grincemens de dents*, & que cependant son épiscopat n'en avoit pas été moins heureux ni moins tranquille. Mais Pachymère remarque expressément qu'il n'en fut pas de même de celui d'Athanasie; & que pendant l'épiscopat de ce Patriarche, l'église de Constantinople fut agitée des plus cruelles divisions.

Matth. XXV, 41.

Je tirerai le second exemple de l'histoire du concile de Florence par Silvestre Syropule. On y lit que le métropolitain de Chersonèse, qui fut le premier Prélat sacré par Théophane, depuis qu'il eut été transféré de la métropole de Cyzique au patriarcat de Constantinople, ayant reçu de ses mains le livre des évangiles, & l'ayant ouvert au hasard, pour y lire, selon la coutume, le premier verset qui s'offriroit à ses yeux, les arrêta sur ces paroles, *si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tombent dans la fosse*. Ces paroles, ajoute Syropule, qui se montre par-tout ennemi déclaré de la réunion de l'église grecque avec la latine, que ces deux Prélats avoient approuvée, furent remarquées par plusieurs personnes, & regardées comme un augure qui ne promettoit rien que de sinistre, tant pour le nouveau Métropolitain, que pour le nouveau Patriarche.

Sect. XII, c. 4.

Après tout ce qu'on vient de voir, il est clair que cette pratique pouvoit avoir de très-fâcheuses conséquences, & qu'on en tiroit réellement une espèce d'augure à l'avantage ou au désavantage du Prélat qu'il regardoit. C'est un point de fait attesté par tous les auteurs, & en particulier par Dom Martenne, qui le rapporte comme faisant partie de ce que l'ancienne église grecque & latine pratiquoit dans la consécration des Evêques (f). On ne conçoit donc pas comment Brunon évêque de Segni dans la campagne de Rome, a pû le nier formellement dans le chapitre même où il demande pourquoi on fait des pronostics au sacre des Evêques, *cur fiant pronostica in consecratione Episcopi*. Là, sans dire un seul mot de ces pronostics, & par conséquent sans répondre à la question qu'il se propose, il s'exprime de la sorte (g) : « Ce n'est point pour interroger le sort, comme » les ignorans se l'imaginent, qu'on met le livre des évangiles » sur les épaules de celui qui est consacré, mais pour lui faire » comprendre le fardeau dont il est chargé, & les travaux » auxquels il va être assujéti, afin qu'il ait le courage de porter par-tout le poids de l'évangile. »

Je passe à présent à la seconde manière de consulter les sorts des Saints. Elle étoit, ainsi que je l'ai déjà dit, beaucoup plus simple, & comme celle dont je viens de parler, également connue dans les deux églises, la grecque & la latine. Cette manière consistoit à regarder comme un bon ou un mauvais augure, ou comme une déclaration de la volonté du Ciel, les premières paroles de la sainte Ecriture qu'on chantoit à l'église dans le moment qu'on y entroit à cette intention.

Ainsi voyons-nous dans les confessions de saint Augustin; que saint Antoine, qui pour lors étoit encore engagé dans les liens du monde, & qui balançoit, s'il les romproit, pour se donner entièrement à Dieu, étant enté par hasard

(f) *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, t. II, l. I, c. 8, *de ritibus in ordinatione Episcoporum observari solitis*.

(g) *Bruno Signiensis episcopus de vestimentis Episcoporum*, *Spicileg. t. IX.*
dans

dans l'église lorsque le Diacre y prononçoit ces mots, *allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres.... venez, & me suivez*, se les appliqua aussi-tôt, comme si le Ciel les lui eût adressés; & que de ce moment il renonça au monde, pour se retirer dans la solitude.

Si on en croit un auteur, saint Cyprien étoit si persuadé que Dieu manifestoit quelquefois ses volontés par cette voie, qu'il y avoit souvent recours; c'étoit pour ce saint Docteur un heureux présage, lorsqu'il trouvoit que les premières paroles qu'il entendoit à l'instant où il mettoit le pied dans l'église, avoient quelque rapport avec les choses qu'il avoit pour lors dans l'esprit.

*Métaphrase,
Vie de S.^t Cy-
prien, apud Su-
rium, in octob.*

On étoit tellement porté à croire qu'il y avoit quelque chose de divin dans ces sortes de rencontres, qu'il n'en fallut qu'une semblable pour faire tomber l'opposition qu'une partie du peuple de Tours formoit avec quelques Evêques à l'élection de saint Martin, nommé par le plus grand nombre pour remplir le siège épiscopal de cette ville. Cette division ayant mis beaucoup de chaleur dans les esprits, Suépice Sévère & Fortunat, après lui, racontent que le lecteur n'ayant pû percer la foule pour aller à sa place, un des assistans prit le pseautier, & y lut ce passage qu'il rencontra à l'ouverture du livre: *Vous avez tiré la louange de la bouche des enfans, pour détruire l'ennemi & le défenseur; ut destruas inimicum & defensorem*: car c'est ainsi qu'on lisoit dans l'ancienne version italique, au lieu du mot *ultorem* que porte notre vulgate. Le peuple frappé par ce mot de *défenseur*, qui étoit le nom de l'Evêque, chef du parti contraire à saint Martin, crut que Dieu avoit permis la lecture de ce verset pour confondre les ennemis du Saint; & à l'instant tous se réunirent en faveur de son élection.

Je ne dois pas omettre ici un trait assez singulier que Grégoire de Tours, que j'ai tant de fois cité, nous a conservé sur l'usage dont il est question. Il raconte que Clovis marchant contre Alaric roi des Visigoths, & se trouvant avec son armée sur le territoire de saint Martin de Tours, envoya quelques-uns de ses gens à la basilique de ce Saint,

avec ordre de voir s'ils ne pourroient point lui en rapporter quelque heureux augure, pour l'entreprise qu'il méditoit; qu'il les chargea de présens pour les offrir au tombeau du Saint, & qu'en même temps il adressa cette prière à Dieu; « Seigneur, s'il vous est agréable que je punisse cette nation » impie & ennemie de votre nom, faites briller à mes yeux quelque signe qui m'assure que telle est votre volonté. » Qu'en effet à peine ceux qu'il avoit chargés de cette commission eurent-ils touché le seuil de la Basilique, qu'ils entendirent le Primicier entonner ce verset du pseaume dix-septième, *vous m'avez environné de force pour la guerre, & vous avez abattu sous mes pieds ceux qui s'élevoient contre moi;* que charmés de ces paroles, après avoir remis les présens qu'ils portoient au tombeau du Saint, ils se pressèrent de rapporter au Roi un augure si favorable; que Clovis en fut comblé de joie, & qu'en étant venu aux mains avec Alaric, il avoit remporté une victoire complète sur le prince Arien.

*Annal. l. III,
in finem.*

Zonare assure que l'empereur Diogène, dans une circonstance à peu près semblable à celle de Clovis, reçut de la même manière un augure très-funeste, dont l'accomplissement ne le fut pas moins pour lui & pour son armée. Un de ses Généraux lui ayant écrit pour lui demander un nouveau renfort de troupes, contre celles du sultan Azan avec qui il étoit en guerre, cette lettre lui fut rendue à l'église, & précisément dans le temps que le Prêtre chantoit ces paroles de l'évangile, *s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.* Quoique l'empereur parût n'y faire aucune attention, & qu'en accordant à son Général le secours qu'il lui demandoit, il l'accusât de prendre l'alarme trop légèrement; cependant ces paroles, selon le témoignage de l'historien Grec, furent regardées comme un pronostic de la bataille que Diogène perdit peu de temps après, & dans laquelle même il tomba au pouvoir de ses ennemis.

Il me semble qu'on peut aussi rapporter à cet usage un fait que ceux qui ont écrit l'histoire de la vie de saint Louis, n'ont pas cru devoir passer sous silence. Le saint Roi ayant

*Apud Berneg-
gerum, observat.
hist. polii. c. 28.*

l'esprit occupé de quelques affaires, accorda, par un premier mouvement de bonté, la grace d'un criminel qui avoit été condamné à mort. Mais le hasard, un moment après, l'ayant fait tomber sur ce verset du psaume 106, *heureux ceux qui exercent la justice en tout temps*, il fit à l'instant rappeler celui à la prière duquel il avoit accordé cette grace, & la révoqua en prononçant cette parole mémorable: « Un Prince qui pouvant punir le crime ne le punit pas, est aussi criminel » devant Dieu, que s'il avoit commis lui-même ce crime. »

Quoiqu'on ait vû, dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que l'usage de consulter les sorts des Saints a été pendant une longue suite de siècles autorisé par la pratique des personnages les plus respectables de l'église grecque & latine; cependant, & précisément dans le temps où cet usage étoit le plus en vogue, & souvent même accompagné d'un grand appareil d'actes de religion, on trouve différens conciles qui condamnent, en particulier, les sorts des Saints, & en général, toute divination faite par l'inspection des livres sacrés.

Le concile de Vannes, tenu sous Léon I.^{er} dans le v.^e siècle, « défend aux clercs, sous peine d'excommunication, d'exercer la divination que l'on appelle les sorts des Saints, & de prétendre découvrir l'avenir par l'inspection de quelque écriture que ce soit. » Le dixième canon du concile d'Agde qui fut assemblé l'an 506, s'exprime de la sorte: pour ne pas oublier « un point qui fait grand tort à la Religion, savoir, qu'il se trouve des clercs & des laïques qui s'appliquent aux augures, & qui, sous le voile de la Religion, par ce qu'ils appellent « faussement sorts des Saints, *quas mentiuntur sortes Sanctorum*, « exercent l'art de la divination, & promettent de faire connaître l'avenir; que tout clerc ou laïque qui sera convaincu « d'avoir enseigné cet art, ou de l'avoir exercé, soit excommunié. » Les conciles d'Orléans & d'Auxerre, l'un de l'an 511, & l'autre de l'an 595, proscrivent de même les sorts des Saints, & dans le même canon enveloppent ceux qui les interrogeoient avec ceux qui se donnoient pour augures & pour devins, ou qui par le moyen de certains caractères, ou

de différentes petites figures de pain & de bois, se mêloient de prédire l'avenir.

Parmi les capitulaires de Charlemagne on en trouve un publié en l'année 789, qui contient aussi la même défense & en ces termes: « Que personne n'ait la témérité de prédire le sort par le pseautier ou par l'évangile, ni par quelque chose que ce soit, ni en général de pratiquer aucun genre de divination; » défense qui est encore rappelée presque en mêmes termes dans le pénitenciel Romain, & dans celui qui porte le nom de Théodore, sous peine de faire quarante jours de pénitence.

Quoique le P. Lebrun, dans son traité des superstitions, dise que depuis ce capitulaire l'histoire fournit peu d'exemples de cette pratique, il falloit qu'elle fût encore commune dans le XII.^e siècle, du moins en Angleterre, puisque le concile d'Aenham, qui y fut assemblé au commencement de ce siècle l'an 1110, condamne tout à la fois les devinereffes, les enchanteurs, les femmes de mauvaise vie, qui procuroient la mort par des opérations magiques, & ceux qui exerçoient l'art de prédire par les sorts des Saints: *Sagas, incantatores, sortem Sanctorum exercentes, meretrices mortes egregias inducentes.*

Les termes dans lesquels ces défenses sont conçues donneroient lieu de croire que la superstition avoit mêlé une infinité de pratiques impies, & même magiques dans les sorts des Saints, & qu'il ne faut peut-être pas confondre la manière de les consulter, condamnée par ces canons, avec celle qui étoit souvent employée pendant les IV, V & VI.^e siècles par les personnes les plus éminentes en science & en piété. Ne pourroit-on point penser que la plupart de ceux dont il est parlé dans ces réglemens, ne différoient pas des prétendus forciers, magiciens & devins de nos jours, & qu'ils faisoient comme eux les abus les plus prophanes des paroles de l'Ecriture Sainte, & des autres choses sacrées?

En effet, tandis que Pierre de Blois, qui écrivoit sur la fin du XII.^e siècle, compte parmi les forciers, « ceux qui sous une feinte apparence de religion, promettent de découvrir,

par certaines pratiques superstitieuses, les évènements cachés « dans l'avenir, ce qui comprend, dit-il, les sorts des Apô- « tres & des Prophètes: » *Sortilegi sunt qui sub nomine fictæ religionis, superstitiosa quadam observatione rerum pollicentur eventus, quod genus sortes Apostolorum & Prophetarum continet;* ce même Pierre de Blois, l'un des hommes de son temps les plus éclairé & les plus religieux, dans une lettre à Réginald élu évêque de Bath, mais dont l'élection souffroit depuis long-temps de grandes difficultés, lui mande qu'il se flatte qu'elles sont enfin levées, & qu'il croit qu'il est, ou qu'il fera incessamment mis en possession de son Evêché. « Je fonde, lui dit-il, cette espérance sur ce que j'ai cru en songe « m'être trouvé à la cérémonie de votre sacre, & sur ce « qu'ayant eu pendant deux nuits de suite la même vision, « (il la décrit dans un grand détail), j'ai voulu savoir ce qu'elle « présageoit en recourant aux sorts de la curiosité humaine, & « à l'inspection du pseautier; » *cumque curiositatis humanæ sortibus & revolutione psalterii, hujus visionis eventum diligentius explorarem.* Or, continue-il, le premier verset qui s'est présenté à moi, a été celui-ci: Moysè & Aaron étoient du nombre de les Prêtres, *Moyse & Aaron in Sacerdotibus ejus.* Du reste, sans dire un seul mot qui puisse faire soupçonner qu'il eût employé dans cette occasion un moyen condamné par les canons, ni qu'il eût rien à se reprocher sur cet article, il se contente, en finissant sa lettre, de dire à Réginald que, quoiqu'il n'ose se promettre absolument que la vision ait eu son accomplissement, *revelatio nocturna*, il le prie de regarder ce qu'il lui en écrit, comme une marque de son attachement, & du desir sincère qu'il a de voir ses vertus récompensées.

Martin Delrio dit là-dessus, qu'il croiroit volontiers que cette vision venoit de Dieu; autrement, ajoute-t-il, je ne crois pas la chose de trop bon exemple.

De même on lit dans la vie de S. François d'Assise, que ce saint desirant de savoir quels étoient les desseins de Dieu sur lui, fit ouvrir au hasard par un de ses frères & par trois fois les évangiles, & que toujours sa main tomba sur la

Fragment. lib. de præstig. fortunæ, p. 595.

Ep. 30.

Ps. 98, v. 6.

Disquisit. magic. l. IV, c. 2. quæst. 7, sect. 3.

passion de J. C: d'où S. François comprit que Dieu vouloit le conduire à lui par la voie des afflictions & des souffrances; mais en même temps S. Bonaventure, de qui nous tenons ce fait, n'a garde d'oublier que le fondateur de son ordre fut déterminé dans ce moment par une inspiration divine.

*Vie de Saint
François. c. 3.*

On ne peut douter que ce ne fût par un semblable mouvement que S. Augustin, après avoir entendu à trois différentes reprises ces paroles, *prenez & lisez*, sans pouvoir deviner de quelle bouche elles partoient, prit enfin le parti d'ouvrir les épîtres de S. Paul qui étoient près de lui sur un banc, & que Dieu n'eût conduit sa main & ses yeux sur le célèbre passage qui opéra sa conversion.

Confess. 5.

Ainsi, quoique les théologiens conviennent en général qu'on ne puisse pas excuser les sorts des Saints de superstition; qu'ils soutiennent que c'étoit tenter Dieu que de prétendre qu'il dût nous découvrir l'avenir ou le secret de ses volontés toutes les fois que pour en être informés, il nous plairoit d'ouvrir les saintes Écritures; qu'elles ne contiennent rien d'où l'on puisse conclure que Dieu eût pris cet engagement avec les hommes; que bien loin que cette coutume ait été autorisée par aucune loi ecclésiastique, il s'en trouve au contraire un grand nombre qui l'ont condamnée; & qu'enfin dans les temps plus éclairés elle ait été totalement abrogée; cependant ces mêmes théologiens conviennent encore, qu'outre les occasions où plusieurs de ceux qui ont consulté les sorts des Saints, y ont été portés par une secrète inspiration du Ciel, il s'en est trouvé quelques autres où, sans avoir reçu cette inspiration, ils ont pu avoir recours à ce moyen, non seulement sans témérité, mais même avec sagesse.

Telles auront été les occasions où ils ont ouvert au hasard les livres sacrés, non dans la vûe d'y découvrir ou d'y deviner l'avenir, mais seulement dans la confiance d'y trouver quelque passage qui pût les fortifier dans les temps de tentation, de trouble & de persécution.

PREMIER MÉMOIRE

Sur ce que les anciens Payens ont pensé de la
Résurrection.

Par M. l'Abbé FÉNEL.

QUOIQUE les ouvrages du fameux philosophe Démocrite d'Abdère (a) soient maintenant perdus; cependant nous savons avec assez de certitude quels ont été les sentimens, soit par les extraits que l'on en a conservés, soit par la liaison qui devoit être entre sa doctrine & celle d'Épicure, qui paroît l'avoir suivi dans les points essentiels. 22 Decemb. 1744.

Nous sommes donc assez instruits sur ce sujet pour juger (du moins jusqu'à un certain point) si quelques opinions particulières qu'on lui attribue sont véritablement de lui, & cela par la conformité qu'elles devroient avoir avec ce qui lui appartient incontestablement.

C'est le défaut de cette conformité qui me fait croire que l'on ne peut attribuer avec fondement à Démocrite la créance de la future résurrection des hommes. Cette vérité est l'une de celles que la révélation nous apprend: mais de cela même, on doit conclure qu'elle est inaccessible aux seules lumières de la raison; & n'y a-t-il pas d'ailleurs une opposition formelle entre cette créance & ce qu'on connoît des opinions de Démocrite?

Voici le passage de Plin l'ancien qui paroît attribuer ce sentiment à Démocrite. Plin après avoir parlé contre l'immortalité de l'âme d'une manière absurde & impie, ajoute tout de suite: *Similis & de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi promissa à * Democrito vanitas, qui non revixit ipse.* L. VII, c. 56, seconde édit. du P. Hardouin. p. 411, l. 1, & c. 55, selon d'autres éditions.

* Quelques édit. omettent à avant le mot Democrito.

(a) Je compte pour rien le livre μελ. χυμῶν, qu'on trouve parmi les œuvres d'Hippocrate, & les prétendues lettres au même Hippocrate, aussi-bien que les livres chymiques que l'on attribue à Démocrite.

De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve nulle liaison entre la philosophie corpusculaire, la doctrine des atomes d'une part, & la résurrection des corps de l'autre. Mais pour tâcher d'expliquer cette énigme, observons que la tournure du passage de Plin est singulière. Il commence par parler de la nécessité prétendue de conserver les corps morts en leur entier, pour les faire parvenir à cette résurrection: car c'est ce que veulent dire sans doute ces termes par lesquels il commence sa remarque, *de asservandis corporibus*, qui signifient à la lettre, *touchant les corps qu'il faut garder ou conserver*. Ne seroit-il point arrivé que Plin (qui faisoit quelquefois ses extraits avec une grande précipitation) auroit mal compris l'intention de Démocrite, & qu'il auroit donné un sens mystérieux à quelque chose de très-simple?

En effet, si Démocrite eût cru la résurrection des hommes purement & simplement (*b*) comme les Chrétiens la croient, il eût pensé que cela devoit arriver quoique les parties des corps humains eussent été séparées, divisées & dispersées par la corruption ou par d'autres causes; & s'il ne croyoit cette résurrection que dans le cas d'une conservation parfaite du corps mort dans son intégrité, il falloit alors qu'il attribuât cet effet, non pas à un agent surnaturel, *qu'il ne paroît pas avoir reconnu*; mais à une cause naturelle & ordinaire: ce qui est tout-à-fait insensé.

Il est vrai que le fameux Léibnitz a voulu conclurre de l'exemple des mouches communes, que la chaleur fait revivre, dit-il, au sortir de l'hiver, que si la médecine & la physique étoient poussées à un grand point de perfection, on pourroit faire revivre les corps dont les parties essentielles

(*b*) Je ne suis pas le premier qui ait été blessé de voir attribuer ce sentiment à Démocrite: Jean Albert Fabricius, *Biblioth. græc. t. I, p. 811*, croit que cela est venu d'une certaine historiette, qu'on trouve dans les épîtres de l'empereur Julien: on nous y dit que le roi Darius étant

fort affligé de la mort de sa femme, Démocrite promit de la ressusciter, si l'on pouvoit lui fournir le nom de trois personnes qui n'eussent jamais eu le moindre chagrin. C'est-là un apologue moral, dans lequel il n'y a rien d'historique.

seroient encore entières : mais personne n'a été la dupe de ce sophisme. Les mouches prétendues mortes ne le sont point véritablement : elles ne sont qu'endormies & engourdies par le froid ; ce qui arrive à bien d'autres animaux. Si donc Démocrite avoit voulu dire la même chose que Leibnitz, ce seroit une pensée tout-à-fait indigne de son grand génie & de sa grande réputation.

Mais je trouve dans Cornélius Celsus une assertion de Démocrite qui ayant été mal entendue me paroît avoir donné lieu à tout ceci : *Quinetiam vir jure magni nominis Democritus, ne finitæ quidem vitæ satis certas notas esse, proposuit, quibus medici credidissent : adeò illud non reliquit ut certa aliqua signa futuræ mortis essent.*

Corn. Cels. l. 11, c. 6, p. 57, édit. d'Amsterd. par les soins d'Ahmelovén. 1713. in-12.

Nous avons vû de nos jours le célèbre M. Winslow soutenir une opinion entièrement semblable à celle-là. La conclusion qu'il en a tirée est bien simple & bien naturelle ; c'est qu'il faut garder les corps humains, réputés morts, jusqu'à ce que l'on soit parfaitement certain par une putréfaction commençante, de la mort réelle & véritable. Puisque Démocrite a pensé, sur l'incertitude des signes de la mort, de même que M. Winslow, il en a tiré la même conséquence que celui-ci, savoir, qu'il falloit garder les corps pendant un certain temps ; *de asservandis corporibus*, dit Pline. Démocrite, sans doute, aura récité plusieurs histoires de gens qu'on avoit cru morts & qui avoient paru revivre. Pline faisant extrait à la hâte de ce passage, & ne le prenant peut-être pas de la première main, mais le copiant de quelque ennemi, ou de quelque envieux de la réputation de Démocrite, car il a eu beaucoup des uns & des autres ; Pline, dis-je, aura tourné cela comme si ce philosophe avoit promis une nouvelle vie aux corps humains qu'on auroit conservés avec soin. Et peut-être que Pline aura été confirmé dans cette pensée en lisant dans Varron (c) que Démocrite avoit écrit que la meilleure

(c) Dans les fragmens de Varron, *πεὶ παῖς*, apud Nonium, voce vulgus. Ajoutons que dans le scholiaste grec de Pindare sur le vers 115 de l'ode Pythion 9, on lit, *μέλι τῆς ἀθανασίας δέχαπιν μέγας εἶναι*, selon l'opinion commune.

manière d'embaumer les corps étoit de les mettre dans le miel:
*Quare Heraclides ponticus plus sapit, qui præcipit ut comburerent,
 quàm Democritus qui ut in melli servarent; quem si vulgus secutus
 esset, peream si centum denariis calicem mulsi emere possimus.*

*Diction. crit.
 artic. Démocrite,
 remarque H.*

Ce qu'il y a de plaisant, est que ce passage de Varron a donné lieu à Bayle de faire une réflexion qui n'est pas capable de lui faire honneur; car après avoir dit, d'après Athénée, que Démocrite avoit toujours fort aimé le miel, il ajoute: « Il semble même que ce philosophe ait promis la résurrection aux cadavres qu'on auroit ensevelis dans le miel; car il y a beaucoup d'apparence que les paroles de Pline ont du rapport à celles de Varron. »

Mais si c'est contre la vérité qu'on a attribué le sentiment de la résurrection à Démocrite, les recherches que j'ai faites sur ce sujet m'ont convaincu que plusieurs païens ont reconnu ce dogme, mais en différentes manières & selon des principes très-divers; c'est ce que je desire éclaircir dans ce Mémoire & dans celui qui le suivra.

Je trouve, en effet, que les anciens disciples de Zoroastre ont admis la résurrection universelle de tous les morts par un système de religion; & que quelques philosophes Grecs l'ont établie, ou du moins quelque chose qui en approche fort, étant fondés sur certaines révolutions ou retour des êtres dans leur premier état: ce que Platon paroît avoir entendu d'une révolution rétrograde, & les Stoïciens d'une révolution directe.

D'autres payens, au contraire, ont attribué diverses résurrections au pouvoir immédiat des Dieux, ou à des remèdes plus puissans que ceux de la médecine ordinaire, ou enfin à la magie; mais aucun de tous ces derniers n'a parlé d'une résurrection générale.

J'examinerai dans la suite de ce Mémoire ce qui regarde cette doctrine des Mages, réservant pour une autrefois ce qui a rapport aux sentimens des anciens Grecs sur ce sujet.

*In proamio.
 § 9, édit. d'Am-
 sterd. 1692,
 in-4.^o*

Diogène Laërce, en suivant Théopompe & Eudémus le Rhodien, attribue aux Mages, c'est-à-dire aux sectateurs

de la religion fondée par Zoroastre, le dogme de la résurrection universelle (d). Voici le passage: *Theopompus octavo Philippicorum libro, qui è Magorum sententiâ in vitam quoque redituros homines dicit, immortalesque futuros, & universa in suis appellationibus permansura, (vel) omnia suas appellationes retentura.* Je rendrai raison de la traduction de cette dernière partie dans la suite: voici le grec. Ὅς ἡ ἀναβιώσασθαι, κατὰ τοὺς μᾶγους, φησὶ τοὺς ἀνθρώπους, ἡ ἔσσεσθαι ἀθανάτους, ἡ τὰ ὄντα ταῖς αὐτῶν ἐπιλήσει διαμένειν.

La première partie du passage de Diogène est très-claire & très-précise, elle n'a pas besoin d'aucune explication grammaticale; mais la seconde en demande nécessairement: Ambroise le Camaldule l'avoit traduit ainsi: *Atque universa, illorum (supp. Magorum) precationibus consilere, vel permanere*: ou bien, dans le même sens, *& quæ sunt omnia, illorum precibus durare.*

(d) On ne peut pas prétendre que ce dogme des anciens Mages ait été emprunté des Juifs, encore moins des Chrétiens. Le verbe ἀναβιών ne se trouve jamais dans le Nouveau Testament, il n'est pas non plus dans la version attribuée aux Septante; on trouve ἀναβίωσις une seule fois dans le second livre des Machabées*, mais ce livre ayant été constamment écrit après le temps d'Antiochus Epiphanès, est postérieur de beaucoup au temps de Théopompe^a, & à celui d'Eudémus^b de Rhodes, que Diogène cite pour ses garans. Toute la doctrine de la résurrection est exprimée dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament, par les verbes ἐγείρω & ἀνίστημι, ou par leurs dérivés: lesquels sont certainement relatifs à l'idée de *sommeil*, sous laquelle les Hébreux & les Chrétiens ont toujours conçu la mort; d'après les écrivains sacrés; en sorte que selon eux la résurrection

est le *réveil* de cette sorte de sommeil: ce qui renferme nécessairement l'idée suivante; savoir que la vie de l'ame n'est pas plus interrompue par la mort qu'elle l'est par le sommeil, & que quand le corps sera réuni avec l'ame, ce ne sera pas, à parler proprement, la reprise d'une vie interrompue, mais un *réveil* seulement, avant lequel l'ame séquestrée du corps pour un temps dormoit & sommeilloit, pour ainsi dire, mais vivoit néanmoins toujours. Les mêmes termes ἐγείρω & ἀνίστημι se trouvent dans le même sens absolument dans plusieurs auteurs profanes; mais le terme dont se servoient les Mages, semble au contraire vouloir dire qu'ils concevoient que la mort étoit une interruption de la vie, dont la résurrection étoit une reprise & un nouvel état, ou plutôt une nouvelle vie, ἀναβίωσις.^c

* 2. Machab.
VII, 9.

^a Théopompe de Chio a été le plus célèbre des disciples d'Isocrate.

^b Eudémus de Rhodes, émule de Théophraste & disciple d'Aristote. Voy. *Jonius, de scriptoribus historia philosophica.*

^c Voy. Luc. Holst. in notis ad vitam Pythagoræ, sur le sens du passage de Diogène Laërce, la note d'Isaac Casaubon & de Merri Casaubon, t. I, p. 7, & celle de Ménage, t. II, p. 7, de l'édition de Diogène de Hollande.

Ce que je vais dire sur ce sujet est déjà connu : néanmoins je suis obligé de le rapporter ici, pour faire voir la liaison & le système entier de la doctrine des Mages sur la résurrection.

Isaac Casaubon, sur cet endroit, veut que *αὐτῶν* avec un esprit doux soit employé pour le même mot avec un esprit âpre, ou pour *αὐταῖς*, & traduit en conséquence de cela *omnia suas appellationes retentura*.

Merri Casaubon trouve l'interprétation plus subtile que véritable; il s'en tiendrait plutôt à celle de Luc de Holstein (que l'on va voir); mais après tout il préfère la traduction d'Ambroise Camaldule que j'ai déjà dite: *et universa illorum* (supp. *Magorum*) *precationibus consistere*; ou plutôt, *et quæ sunt omnia, illorum precibus durare*. Il trouve tout à propos le même terme *ἐπικλησις* dans Cédrenus, en parlant de la magie légitime & raisonnable; & il ajoute que Cédrenus a tiré cela de quelques autres auteurs.

s. 2. Luc de Holstein, dans ses observations sur la vie de Pythagore par Porphyre (e), estime qu'il faut lire *ἐπικυκλήσας*, & traduit *res omnes suis revolutionibus permanere*. Ménage observe que François Charpentier, *Carpentarius*, homme très-savant & très-poli, ne vouloit rien changer en cet endroit; mais qu'il y donnoit une interprétation qui revenoit entièrement à ce qui est exprimé précédemment: *Omnia permanfura in sua appellatione, id est in suâ formâ, unde appellatio deducitur; itaque quod est homo, permanfutum ut vocetur homo; quod est equus permanfutum ut vocetur equus: & que c'est ce que veut dire ce passage en original; ista optime conveniunt Magorum opinionem, qui homines revicturos existimabant & futuros immortales*. Selon cette interprétation, qui est la plus simple, la plus naturelle, & qui ne change rien dans le texte, il faut dire que les Mages non seulement pensoient que les morts devoient ressusciter, & vivre ensuite d'une vie immortelle, mais que tous les êtres généralement parlant, après le renouvellement qui opéreroit ce grand effet, reprendroient

(e) P. 81, de l'édit. de Cambridge, 1655. Il remarque cette même doctrine des révolutions dans Proclus, les Stoïciens & Marc Antonin.

leur première forme & leur premier nom, en sorte qu'il y auroit un parfait & entier rétablissement de toutes choses en leur premier état.

Grotius, dans ses notes sur son livre *de la vérité de la religion Chrétienne*, traduit: & omnia in suis iisdem semper mansura nominibus. L. II. S. 10.

Jean Leclerc, dans son indice philologique sur la philosophie orientale de Stanley, induit de ce passage de Diogène Laërce que j'ai rapporté plus haut, que cet auteur a voulu nous apprendre que les Chaldéens croyoient la résurrection. Mais il ajoute ensuite qu'il craint bien que l'on n'ait mal pris le sens des opinions chaldéennes, & en cela il a raison: mais c'est lui-même qui a mal pris ce sens, en supposant mal à propos en cet endroit & en plusieurs autres, que les dogmes Chaldéens étoient entièrement les mêmes que ceux des Mages & de Zoroastre; ce que je pense être faux, du moins à plusieurs égards, & notamment par rapport au point dont il est question ici. Rien n'est plus fréquent parmi ceux qui traitent des opinions des anciens peuples, que de confondre ensemble celles qui ont quelque rapport apparent, ou qui ont été professées simplement par des nations voisines: mais au contraire l'expérience de tous les temps nous apprend que les peuples les plus prochains les uns des autres par leur habitation, ont souvent été les plus éloignés par leurs mœurs & leur religion. Je vois chez les Perses & les Mages les deux principes, reçus comme un dogme fondamental; au lieu que chez les Chaldéens on n'aperçoit rien de tel, même à prendre droit par ce qu'en a recueilli Stanley & son annotateur Leclerc.

Leclerc a donc raison de dire des Chaldéens: *Saltem corpus putrefactum, post certum tempus, in vitam revocari, cum reliquæ eorum (Chaldæorum scilicet) doctrinâ nullum habet nexum.* *Ib. in ind. philol. voce Resurrectio.* Mais on auroit tort, à ce qu'il me semble, d'étendre cela aux Mages.

En effet rien n'a plus de connexion avec la créance de ceux-ci que la doctrine de la résurrection, prise au sens que

Leclerc vient de l'expliquer. La mort, ainsi que tous les autres maux, tant moraux que physiques, étoit l'effet, selon eux, de la puissance & de la méchanceté d'Arimanius, ou du mauvais principe, qui faisoit une guerre perpétuelle à Ormase, & à tout ce qu'il avoit produit. Or il devoit venir un temps qu'Arimanius seroit détruit par la peste & la famine, dont il étoit lui-même le père & l'auteur. Alors tous les maux étant abolis & anéantis avec leur principe, il ne devoit plus rester que du bonheur dans l'Univers. Alors la terre étant devenue parfaitement unie, il ne devoit plus y avoir qu'une seule vie & une seule cité de tous les hommes généralement parlant, qui seroient parfaitement heureux, & qui n'auroient plus de diversité de langage. C'est ce que nous apprend Plutarque, dont voici les paroles.

Plutarch. de
Isid. & Osir. p.
370, édit. Pa-
ris, 1624.

Cæterum appetere fatale tempus, quo Arimanium pestem & famem inducentem ab his necesse est prorsus perdi atque aboleri, terræque æquabili & planâ factâ, unam vitam unamque civitatem beatorum hominum universorum, unâque linguâ utentium, fore. Theopompus ait de sententia Magorum vicibus, ἀνὰ μέγας, ter mille annorum alterum Deorum superare, alterum succumbere, & per alia tria annorum millia bellum eos inter se gerere, pugnare, & alterum alterius operâ demoliri; tandem Plutonem deficere, & tunc homines fore beatos neque alimento utentes, neque umbram cedentes; Deum porro ista qui machinetur (μυχνοσάμδρον) quiescere (ἡρεμεῖν ἢ ἀναπαύεσθαι) ad aliquod tempus, non quod longum sit Deo, sed rectum & médiocre tanquam hominis dormientis. Hoc modo se habet Magorum mythologia.

Il y a bien des inductions à tirer de cette citation importante : *μυχνοσάμδρον* est au moyen, & marque un projet formé & arrêté avant l'exécution; donc la Divinité qui a formé ce projet n'est pas une de celles qui combattent, & qui alternativement ont le dessus: c'est donc une Divinité supérieure aux deux Dieux contraires & ennemis; c'est cette même Divinité qui est paisible, douce, tranquille, *ἡρεμεῖ*, qui se repose à présent; nouvelle preuve que ce n'est pas elle qui fait la guerre. Enfin ces alternatives de trois mille ans

se retrouvent encore dans les fables modernes des Guèbres, mais altérées & mêlées avec des dogmes Mahométans.

Maintenant si l'on rapproche de ce passage les paroles de Diogène Laërce, on verra que ce renouvellement & ce rétablissement de la surface de la terre & de tout le genre humain, devoient être nécessairement précédés, selon les Mages, d'une résurrection universelle de tous les hommes, résurrection qui étoit nécessaire pour détruire la mort, ouvrage du mauvais principe, & pour remettre les hommes dans leurs premiers droits, *quasi jure post-liminii*. Voici deux passages de différens auteurs, qui confirment que le dogme de la résurrection étoit lié avec les principes des Perses. Æneas de Gaze, dans le dialogue intitulé *Théophraste*: *Zoroastres etiam vaticinatus est, futurum aliquando tempus quo omnes in vitam resuscitentur mortui: novit idipsum Theopompus aliosque etiam edocuit*: Ο δὲ Ζωροάστρης πωγλέγει, ὡς ἔσται ποτὲ χρόνος ὃν ὅ πάντων νεκρῶν ἀνάστασις ἔσται· οἶδεν δὲ Θεόπομπος ὃ λέγω, καὶ τὰς ἄλλας αὐτὸς ἐκδιδάσκει. Tertullien, en son livre de *Præscriptionibus*, ch. 40, dit formellement que dans les mystères ou les sacrifices de Mithra, il y avoit une image de la résurrection, *imaginem resurrectionis*.

P. 77 de l'édit.
de Gaspar Bar-
thius, Lipsiæ,
1655.

Il faut ajouter à ces réflexions que cela étoit d'autant plus conséquent aux principes des Mages, que quoiqu'on les ait accusés de reconnoître deux premiers principes, l'un bon & l'autre mauvais, cependant il est très-certain qu'ils admettoient un principe suprême & supérieur à ces deux principes, que l'on doit nommer en ce cas *principes secondaires*, desquels la discorde & le combat avoient causé le mélange des biens & des maux qu'on voit maintenant dans le monde. On trouvera sans doute un peu étrange cette prétention, & il faut avouer que la prévention universelle est contre moi; mais j'ai un témoignage bien formel en ma faveur: c'est celui de Théodore de Mopsueste, dans l'extrait que Photius nous a conservé de son livre, savoir, que les Perses donnoient pour père à leurs deux principes, c'est-à-dire, à *Horomasde* & à *Satan* un autre principe nommé *Zarouam*, Ζαρδὰμ, que

De Perfarum
Magia, codice
81.

Gaulmin, dans ses notes sur Psellus de *Dæmonibus*, derive d'un mot oriental qui signifie *il a semé, sevit*.

Voilà donc un premier principe suprême & antérieur, un principe père & auteur des deux principes, ou des deux causes du bien & du mal. Or il n'est pas douteux que les Perses, en enseignant que le combat des deux frères Hormasde & Satan finiroit par la destruction & l'anéantissement du dernier, ne dussent certainement attribuer cet heureux effet à la puissance & à l'autorité du principe suprême, qui favoriseroit le bien & extermineroit le mal: car sans cela les deux frères ennemis étant égaux à peu près (puisque leur combat duroit depuis si long-temps), qui auroit pû empêcher qu'ils ne se combattissent éternellement avec un avantage égal? Il falloit donc qu'un pouvoir supérieur intervînt pour faire pancher la balance du bon côté: ce qui montre que toute la doctrine que je donne à ces peuples a une analogie & une liaison évidente dans toutes ses parties.

Mais afin d'éclaircir ce sujet plus qu'il ne l'a été jusqu'ici, il faut rapporter le court extrait que Photius a laissé du livre de Théodore de Mopsueste, & l'accompagner de quelques

*Photius, codice
81, p. 199.
édit. de Rouen,
1693.*

observations nécessaires: *Lectiones sunt Theodori de Persica magia & quid hæc à pio cultu differat, libelli tres quos Mastubio armeno, & chorepiscopum agenti inscribit.*

Ac primo quidem libro exponit nefandum Persarum dogma, quod Zafrades induxit, sive de Zarouam quem principem omnium facit, & fortunam appellat; hunc libatione oblatâ ut Hormisdam gigneret, & illum & Satanam præterea genuisse. De eorum insuper sanguinis mitione. Puis Photius ajoûte que cet auteur réfute ce dogme impie & très-impur après l'avoir exposé simplement: *Ubi simpliciter impium ac perobscenum dogma ad verbum proposuit. Το μαιεὶν τὸ Περσῶν δόγμα ὃ Ζασράδης εἰσηγήσατο ἥτοι περὶ τοῦ Ζαφράμ ὃν ἀρχηγὸν πάντων εἰσάγει, ὃν καὶ τύχην καλεῖ καὶ ὅτι σπένδων, ἵνα τέκη τὸ Ὁρμίσδαν, ἔτεκεν ἐκεῖνον, καὶ τὸ Σατανᾶν, καὶ περὶ τῆς (αὐτῆς) αὐτῶν αἰμομιξίας;* il faut traduire ce dernier mot *inceste*.

Il y a dans ce texte trois termes qui font de la peine aux lecteurs

lecteurs sensés & judicieux. 1.^o On ne fait ce que veut dire en cet endroit le mot *τύχην*, *fortunam*, que Photius dit que Zafradès attribue à Zarouam père de toutes choses; Tollius a conjecturé avec toute la vrai-semblance possible qu'il faut lire *αὐγὴν* *lumière*, *splendeur*, qui est le nom même que les Persans donnoient à la Divinité. 2.^o Le mot *αἰνῶδον* ne paroît pas avoir d'application en cet endroit: le verbe *αἰνῶδω* signifie primitivement faire des effusions de quelques liqueurs en l'honneur de la Divinité, ce qui se pratiqua ensuite dans les festins par une action religieuse, & y fit adapter ce mot. Ce terme a eu ensuite une extension jusques aux sacrifices, parce que l'on versoit des liqueurs sur la tête des animaux qu'on devoit sacrifier. Enfin, comme on ne faisoit jamais d'alliances sans sacrifices & sans libations, ce même verbe a signifié *contracter*, *faire alliance*.

Infig. itiner.
Ital. pag. 136.

Aucune de ces significations ne convient en cet endroit; Zarouam père & auteur de tous les êtres, n'avoit de sacrifices à faire à personne, ni d'alliance à contracter avec qui que ce fût, puisqu'il étoit seul sans doute avant la formation des êtres.

Gaulmin veut qu'on corrige *αἰνῶδον* *festinans*; mais avec tout le respect qui est dû à la mémoire de ce Savant, on peut dire que la correction n'est pas recevable, & l'on ne voit pas même à quoi elle peut se rapporter.

P. 110 de ses
notes sur Psellus,
de Dæmoni-
bus.

J'ose proposer une conjecture nouvelle, sur laquelle je prends la liberté de consulter la Compagnie, disposé à m'en rapporter entièrement à sa décision; mais avant que de l'apporter (cette conjecture) il faut remarquer que, selon Gaulmin & selon Tollius, le mot *Zarouam** est tiré d'une racine, qui dans les langues orientales veut dire *il a semé*, en sorte que Zarouam signifie proprement *le sèmeur*, *sator rerum*, *sator omnium*: maintenant pour corriger le *αἰνῶδον* qui nous embarrasse tant, il n'y a qu'à mettre à la place *αἰνεῖον*, *seminans*, *serens*, *en semant*, ce qui a un rapport manifeste au nom primitif Zarouam.

Gaulm. ibid.
p. 111.
Toll. ibid. 136.
** Zarah ou*
Zarahon, ou
Zarahou.

Cette conjecture peut être confirmée par une certaine

P. 113.

Auth. th. Hyd.
Oxonii, Sheldon,
1700, in 4.^o

figure obscène qu'on voit dans quelques-unes des tables mithriaques, & sur le détail de laquelle on trouvera bon que je ne m'explique pas davantage. On la trouvera (cette figure) dans la première planche de *Hyde*, de son traité de la religion des anciens Perses; je ne puis entrer dans aucun détail là-dessus, il est intitulé *historia religionis veterum Persarum eorumque Magorum, &c.* La figure en question est tirée d'une pierre gravée qui est dans un recueil de ces sortes de monumens; *Hyde* dit que trois de ces *iconismes* sont tirés de *Gronovius*, & l'autre de *L. Augustinus*: cette figure a le nez très-aquilin, & presque toutes celles de cette planche l'ont de même, ce qui vient de la vénération que les Perses avoient pour ces sortes de nez à cause de *Cyrus*. Il est toujours vrai de dire que cela peut servir à expliquer une figure qui est, & qui paroît avec raison très-étrange.

Au surplus ce que j'ai dit sur le premier Principe selon les Perses, lequel étoit le père & l'auteur de deux autres principes secondaires, est confirmé par quelques autorités que je vais rapporter en cet endroit.

^a *Pfellus*, de
operatione Dæ-
monum, p. 7 &
8 de l'édition de
Gaulmin.

^b Δύο... τῶν
ἐν τῶν ἀρχῶν.

^c Il est appelé
dans la suite Sa-
tanaki, p. 11.

Atque sacer quidem ille^a, instabilisque manes, duo eorum quæ sunt, principia^b commentus est: Deoque Deum, bonorum creatori, malorum opificem; bono cælestium principi, nequitiae terrestrium principem nequiter opposuit. Hi vero cacodæmones, seu malo genio perciti *Euchitæ*, tertium aliud principium addiderunt. Pater enim ipsis, duoque filii, antiquiora sunt & recentiora principia; quorum patri quidem supra mundana sola, filiorum autem juniore cælestia, alteri denique seniori^c, eorum quæ sunt in mundo imperium tribuunt.

Ces *Euchites* étoient répandus dans la Mésopotamie, & étoient visiblement des disciples de *Zoroastre*. *Hécatée* dans *Diogène Laërce*, à la suite du passage que j'ai cité plus haut, ajoûtoit au récit qu'on trouvoit dans *Théopompe* & dans *Eudème*, que les Mages enseignoient que les Dieux avoient été engendrés; cela doit s'entendre des deux principes secondaires, que les Perses regardoient comme des Dieux, puisqu'ils leur adressoient leurs prières, même à celui des Dieux qu'ils

regardoient comme l'auteur du mal, avec cette différence qu'ils demandoient des biens au bon principe, & qu'ils prioient le mauvais d'envoyer du mal à leurs ennemis. Cette dernière circonstance nous est indiquée dans la prière que le Roi Artaxerxès adressa à Arimanius, lorsque Thémistocle vint se réfugier vers lui; il pria Ariman d'envoyer toujours à ses ennemis de pareilles pensées, c'est-à-dire, de chasser de chez eux leurs plus excellens citoyens : mais revenons à Hécatee; ce qu'il dit suppose manifestement que les Perses croyoient que ces Dieux avoient un père, lequel ne peut être autre que le Zarouam ou le semeur de Théodore de Mopsueste.

On peut remarquer ici que cette doctrine d'un principe suprême, supérieur aux principes secondaires, s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les Guèbres ou Gaures, qui sont les misérables restes des anciens Mages ou *Ignicoles*; c'est ce que témoigne Chardin, dont voici les paroles: « Ils tiennent, ou font semblant de tenir, qu'il y a un Être suprême qui est au dessus des principes & des causes, ils l'appellent *Yerd*, mot qu'ils interprètent par celui de *Dieu* ou *d'ame éternelle*. « enfin ils veulent qu'il y ait deux principes des choses, comme n'étant pas possible qu'il n'y en ait qu'un, à cause que toutes les choses sont de deux sortes ou de deux natures, c'est-à-dire, bonnes ou mauvaises; ces deux principes sont la *lumière*, qu'ils appellent *ormouz*, mot de leur langue ancienne. « & les ténèbres qu'ils appellent *Ariman*, *Dieu créé*; il ajoute enfin que ces principes sont tellement enracinés dans l'esprit des Persans, que même encore aujourd'hui plusieurs docteurs Mahométans de ce pays-là, les ont adoptés sous les mêmes noms de *ténèbres* & de *lumière*, comme les Guèbres. » Ce passage m'a paru d'autant plus remarquable que Chardin a écrit avant Thomas Hyde, qui n'a presque rempli son ouvrage que d'extraits de quelques visionnaires arabes Mahométans; que Chardin au contraire a conversé avec les Guèbres, qu'il entendoit leur langue, qu'il s'est informé très-curieusement de leurs dogmes, & qu'il donne en conséquence de cela au

T. IX, p.
139 & seqq.
« édit. in-12
« d'Amsterdam,
« 1711.

mot *Ariman* une signification toute différente de celle que Hyde lui donne.

Il est vrai que Chardin étoit persuadé que cette créance d'un principe suprême étoit une addition faite après coup par les Guèbres modernes à leur ancien système, & cela dans la crainte d'être exterminés par les Mahométans, grands Déistes, c'est-à-dire, partisans de l'unité de l'Etre souverain; mais ce n'est qu'une conjecture de Chardin, & le passage de Théodore de Mopsueste montre que c'étoit anciennement un dogme fondamental de cette religion, principe que tant de siècles n'ont pû effacer dans le cœur de ces pauvres peuples opprimés.

P. 292. Je finirois ici cette discussion des sentimens des anciens disciples de Zoroastre par rapport à la résurrection, si je ne croyois important de remarquer que ce que l'on trouve dans Hyde sur ce sujet, n'est visiblement qu'une copie des dogmes des Mahométans, parmi lesquels ils vivent, & non pas une suite de l'ancien système de Zoroastre; il suffit, pour s'en convaincre, de voir qu'ils enseignent, selon Hyde, d'après une relation de la religion des Guèbres, tirée de ceux d'entre ces peuples qui demeurent aux Indes; que Dieu ayant créé les bons Anges, leur assigna, pour premier ouvrage, la formation des Cieux; qu'alors parut une noirceur ou des ténèbres horribles; que Dieu s'aperçut alors que c'étoit son ennemi (le Diable) qui avoit rompu sa prison; qu'il envoya quatre Anges des plus puissans pour le combattre; que le Diable fut vaincu & qu'il se soumit: mais que Dieu ne voulut pas tout-à-fait le perdre & l'anéantir, & cela dans la vûe de faire éclater sa miséricorde & sa gloire; parce que, ajoute-t-il, s'il n'y avoit point de Diable, il n'y auroit plus de distinction entre le bien & le mal, ni entre les vertus & les vices.

L'auteur de cette relation ajoute que quand le Diable fut vaincu, il y avoit déjà trois mille ans que le monde duroit; qu'il lui en restoit encore neuf mille à subsister; qu'alors Dieu élevant trois doigts, qui signifioient chacun trois mille ans,

il donna au Diable l'option de choisir celui qu'il voudroit, afin de dominer dans le monde pendant trois mille ans; qu'il choisit le doigt du milieu: il ajoute encore que quand la durée du monde sera accomplie, sa dissolution arrivera, ainsi que la résurrection universelle & le jugement dernier; qu'alors les justes jouiront de la vision béatifique: *Beatificâ Dei visione*; que pour les méchans, après qu'ils auront accompli le temps de leur pénitence, ils comparoîtront au jugement de Dieu étant ressuscités; que Dieu leur pardonnera leurs crimes; qu'ils habiteront dans de certaines demeures extérieures, où ils jouiront, à une certaine distance, *ad justam distantiam*, de la vision béatifique, mais qu'ils seront toujours distingués des justes par une marque noire au front: qu'enfin, au jour du dernier jugement, le Diable & tous ses mauvais Anges seront jugés & condamnés, & leur règne sera à jamais détruit & aboli. Au travers de la confusion de ces paroles, on entrevoit que ces gens là croient plusieurs jugemens & plusieurs résurrections; mais on voit encore plus clairement que cette doctrine est pillée des Mahométans, & qu'elle n'a presque pas de rapport avec le système des anciens Mages. La même doctrine & la même confusion règnent dans un morceau que le même Hyde rapporte à la page 383 en abrégé.

On y enseigne une résurrection universelle à la vérité, auquel temps toutes les ames étant réunies à leur corps seront envoyées ou en Paradis ou dans la Géhenne; cette doctrine est orthodoxe: mais on ajoute tout de suite que pour lors toutes les montagnes seront aplanies, toutes les mines des métaux seront fondues, & cela afin que l'abyme de la Géhenne en soit comblé, & la demeure des Diables détruite. Je n'ai pas besoin de faire remarquer la contradiction de ces idées avec ce qui vient de précéder; si la Géhenne est détruite, que devient la punition de ceux qui y ont été envoyés? D'ailleurs le mot de *Géhenne* est évidemment tiré des Juifs ou des Chrétiens, desquels les Mahométans l'ont emprunté. Voilà ce que Hyde rapporte à la page 383; mais dans son appendix (page 537), il rapporte la chose

P. 294.

Ibid.

autrement, & la contradiction disparoît. La résurrection universelle doit être de tous ceux qui sont en paradis & dans la géhenne; ils doivent également tous reprendre leur corps, alors les montagnes seront aplanies, l'abyme de la géhenne comblée, & tous les hommes doivent habiter sur la terre devenue unie & égale, & chacun y aura une demeure conforme au bien qu'il aura pratiqué durant sa vie: alors le bonheur des hommes consistera principalement dans la vûe de Dieu & d'Ebrahim son prophète.

Ces variations montrent évidemment que ces gens-là ne sont point fixes dans leurs principes, ou plutôt que vivans dans l'oppression & dans la misère, leurs livres anciens étant péris, & leurs Docteurs étant réduits à la plus grande ignorance, ils ont fait un grossier mélange du magisme & du mahométisme, lequel mélange varie selon le génie de chacun de ceux qui veulent dogmatiser: on voit en effet ici le dogme de la terre qui doit être aplanie, c'est un reste de l'ancienne doctrine de Zoroastre; mais ce prophète *Ebrahim* n'est visiblement qu'une copie d'Abraham, que les plus fins d'entre les Guèbres n'ont affecté de prendre que pour faire accroire aux Mahométans leurs ennemis, qu'ils avoient au fond la même doctrine qu'eux.

Ce mélange du magisme & de l'islamisme paroît à tout moment dans les citations que Hyde a compilées; mais cet auteur n'en a jamais soupçonné la moindre chose, par l'extrême prévention où il étoit sur l'ancienneté des monumens qu'il cite: il seroit donc utile de faire la critique de son livre, de séparer les dogmes qu'il a mal à propos confondus, & de rendre aux anciens Mages leurs sentimens effectifs; c'est, à ce que je m'imagine, ce qu'une juste & saine critique pourroit bien opérer.



DE LA VIE ET DES ACTIONS

D E

BALBUS L'ANCIEN.

Par M. DE LA NAUZE.

BALBUS étoit natif de Gades, aujourd'hui Cadix, ville située alors, comme présentement, dans une petite île de l'Océan, à très-peu de distance de la côte d'Espagne vers le détroit. Cicéron, dans un endroit de ses ouvrages, donne à Balbus le nom de Tartessien, à cause de l'île Tartessus si voisine de l'autre, qu'on ne sauroit dire aujourd'hui si elle a disparu, ou si elle ne s'est pas jointe à la première par des atterrissemens & des constructions d'édifices. La ville de Gades, Phénicienne & Espagnole, plus attentive à ménager les Romains à cause de son commerce maritime, qu'alarmée des progrès de ces conquérans, leur donnoit en toute occasion des marques d'attachement & de zèle. L'ombre seule d'une alliance, dont il avoit été question entre elle & les Romains dans le temps des premières guerres d'Espagne, lui avoit suffi pour l'engager à faire tout ce qu'on auroit pû attendre d'une ville véritablement confédérée. Le traité d'alliance se fit dans les formes en l'an de Rome 676 sous le consulat de M. Lépidus & de Q. Catulus, lorsque Sertorius cherchoit à établir dans la Lusitanie, au voisinage de Gades, une nouvelle république Romaine, pour l'opposer à l'ancienne. Ce fut dans ces circonstances que Balbus sortit de chez lui pour aller servir dans l'armée de Métellus, qu'on avoit envoyée d'Italie en Espagne contre Sertorius. Balbus étoit fort jeune quand il joignit ainsi, pour la première fois, les aigles Romaines, soit qu'il y fût obligé en vertu de l'alliance depuis peu conclue avec Rome, soit qu'il prît le parti des armes par une curiosité & une ardeur de jeune homme,

12 Janvier
1745.*Cic. Balb. 3.**Attic. VII, 3.**Plin. Hist.
Nat. IV, 22.**Cic. Balb. 5.**Ibid. 2.*

soit que gêné dans la sphère étroite où son ambition & ses talens seroient renfermés dans sa patrie, il roulât dès-lors les projets de fortune & d'élévation qu'il exécuta depuis.

Il fit donc ses premières armes sous Métellus, & se distingua autant que sa jeunesse & le poste peu élevé, sans doute, qu'il occupa d'abord, purent le lui permettre : mais ce n'étoit pas Métellus qui devoit lui ouvrir la porte des honneurs. L'année d'après le traité d'alliance de Gades, Pompée se rendit en Espagne pour y commander à la tête d'une armée, comme Métellus à la tête de la sienne, avec un pouvoir égal qui les rendoit indépendans l'un de l'autre. Balbus commença dès ce moment à être ce qu'il fut toujours depuis, ou fort heureux ou fort habile dans le choix de ses protecteurs. Il s'attacha à Memmius questeur de Pompée, & trouva le moyen de lui devenir nécessaire. Memmius l'avoit toujours avec lui, soit à l'armée, soit en voyage, soit dans les embarquemens.

Quoique la charge de questeur Romain regardât le maniement de l'argent, les approvisionnemens & pareils détails, il ne faut pas croire qu'à l'armée un questeur, & ceux qu'il avoit à sa suite, ne campassent pas avec les troupes, & ne partageassent pas avec elles les fatigues & les dangers. Memmius, en particulier, étoit homme de guerre, & commandoit même alors en qualité de lieutenant de Pompée. Ainsi Balbus ne perdit aucune occasion de payer de sa personne : il se signala sur-tout à la bataille du Sucron, & à celle qui se donna peu de temps après dans les plaines de Sagonte, où Memmius fut tué. Heureusement pour Balbus, il s'étoit déjà fait connoître ; & il ne se vit privé de son premier protecteur, que pour en retrouver dans la personne de Pompée un second, également bien intentionné pour lui, & beaucoup plus en état de lui en donner des preuves. Cependant, quelque bonne volonté qu'eût Pompée pour un citoyen de Gades, elle ne pouvoit aboutir qu'à des faveurs passagères. Il n'y avoit point d'avancement à espérer dans les charges de la République, à moins qu'on ne fût citoyen Romain ;

Romain ; & cette exclusion donnée aux étrangers, mais jointe en même temps à la facilité qu'ils avoient de cesser d'être étrangers pour devenir Romains, & à l'espérance de pouvoir alors parvenir à tout, a toujours été regardée avec raison comme le chef-d'œuvre de la politique Romaine, & comme le moyen qui a le plus contribué à rendre Rome maîtresse du monde.

Pompée, occupé à terminer les troubles d'Espagne après la mort de Sertorius & de Perpenna, reçut de Rome un plein pouvoir d'accorder à qui il voudroit le droit de bourgeoisie Romaine. La loi qui l'y autorisoit fut proposée en 682 par les consuls L. Gellius & Cn. Cornélius, & établie à l'ordinaire par le peuple. En conséquence Pompée déclara Balbus citoyen Romain par un règlement fait de l'avis de son conseil, condition que la loi Gellia Cornélia lui avoit prescrite. La faveur s'étendit à toute la famille de Balbus, à son neveu, comme le dit Pline, & à son frère, père de ce dernier, comme il est prouvé par des Médailles, qui nomment le neveu Lucius fils de Publius. Ils prirent le nom de l'illustre famille Cornélia, sans avoir eu cependant l'honneur d'y être incorporés ; & Balbus, qui fait l'objet de ce Mémoire, s'appela Lucius Cornélius, soit que, par reconnoissance pour les deux Consuls auteurs de la loi Gellia Cornélia, il ait emprunté le prénom de l'un & le nom de l'autre, suivant la conjecture d'un Savant moderne, soit qu'il ait cherché à se confondre dans le grand nombre des Cornélius, qui formoient, dit Cicéron, par leur multitude comme un corps à part dans la République. Pour ce qui regarde l'appellation *Balbus*, c'étoit apparemment le nom du citoyen de Gades, qui demeura pour surnom au citoyen Romain. Il est vrai que plusieurs Romains de différentes familles ont porté ce même surnom, dans l'usage qu'on avoit quelquefois à Rome, & qui s'est depuis renouvelé si souvent ailleurs, de caractériser les hommes par leurs défauts naturels. Mais il semble qu'à cet égard Balbus de Gades n'a point été dans le cas des Balbus Romains, & que le nom de cet habitant

Cic. Balb. 14.

*Hist. Nat. v, 52.
Vaillant, fam.
Rom. Corneli.
89.*

*Abram. in Cic.
Balb. præfat.*

*Cornel. 1,
fragm. 24.*

Balb. 6 & 14.

liv. XXIX,
31.

Dic. XXVII,
p. 58.

Cic. Balb. 28.

Sacrom. in
Cic. Balb.

d'une ville Phénicienne, où l'on parloit, suivant Cicéron, un langage différent de celui de Rome, doit être pris pour un nom Punique, sur-tout puisque le mot *Balbus* n'étoit point un terme étranger pour les Phéniciens d'Afrique, & qu'on appeloit de ce nom une montagne assez voisine de Carthage.

Le titre de citoyen Romain, accordé à Balbus, ne fut que le prélude de ce qui devoit lui arriver d'avantageux. Pompée étant sorti d'Espagne peu de temps après pour aller recevoir à Rome les honneurs du triomphe, & marcher de-là à la conquête de l'Orient, Jules César commençoit à entrer dans les charges, & il débuta par être Questeur en Espagne, où il semble que la fortune le conduisit pour le bonheur de Balbus. Ce fut dans un temple de Gades que César voyant une figure d'Alexandre, fit éclater publiquement son dépit de se voir simple Questeur à un âge où Alexandre avoit déjà fait les plus vastes conquêtes. César avoit trente-deux ans, & Balbus en avoit encore moins; puisque Cicéron dit de lui qu'étant encore fort jeune, il fit connoissance avec César, & réussit à lui plaire: *Cognovit adolescens, placuit homini sapientissimo*. César revint ensuite à Rome, & retourna quelques années après en Espagne avec la qualité de Préteur, en l'an de Rome 694. Ce fut alors que Balbus acheva de gagner l'amitié de César, & que perçant la foule des courtisans ordinaires, il devint un de ses plus intimes favoris: *In summâ amicorum copiâ, familiarissimis ejus est adequatus in prætura*. César employa le temps de sa préture à soumettre des contrées d'Espagne, où les armes Romaines n'avoient point encore pénétré. L'histoire ne parle pas de la part que Balbus a pû avoir à ces exploits de guerre: mais les progrès qu'il fit alors dans l'amitié de César, font assez comprendre qu'il en fut redevable au même genre de services qui lui avoient autrefois procuré les bonnes grâces de Pompée. Ce dernier étoit déjà de retour à Rome, chargé des dépouilles de l'Orient, lorsque César s'y rendit aussi, avant que l'année de sa préture eût expiré. Balbus fit le même

voyage, pour être mieux à portée de ses puissans protecteurs; & à peine fut-il arrivé qu'il commença à jouer un rôle dans la capitale de l'empire.

L'occasion ne pouvoit être plus favorable pour lui. Pompée & César étoient alors amis, parce que leur intérêt mutuel demandoit qu'ils le fussent. Ils formèrent, conjointement avec Crassus, ce fameux triumvirat, qui, funeste à plusieurs citoyens, fut pour Balbus une source de biens & d'avantages.

Pompée lui fit présent d'un terrain propre à bâtir des édifices, & à planter des jardins, & marqua pour lui des attentions capables d'exciter la jalousie des premiers citoyens de Rome. *Quel est, disoient-ils, parmi nous celui sur qui Pompée ne lui a pas souvent donné des préférences!* La façon dont il étoit auprès de Pompée, lui procura la connoissance & l'affection de Théophane de Mitylène, que des modernes ont traité mal à propos d'affranchi, & qui nous est donné, par les écrivains contemporains, pour un homme des plus illustres de la Grèce, mis, après sa mort, au rang des Dieux par les gens de sa nation. C'étoit un Savant du premier ordre, titre de tout temps estimable aux yeux des plus grands conquérans. Pompée, à son passage en Asie, avoit donc cherché à s'attacher Théophane, l'avoit pris avec lui, l'avoit installé citoyen Romain d'une manière solennelle à la tête des troupes, l'avoit déclaré son historiographe & son ami, & l'avoit amené à Rome, où il ne cessoit de lui donner des marques d'amitié, & de le consulter dans les affaires les plus importantes. Balbus fit si bien que Théophane l'adopta pour son fils, ce qui lui fit recueillir de riches héritages. Il faut penser, pour l'honneur de l'un & de l'autre, que Théophane étoit pour lors sans enfans; & en effet l'âge de son fils Pompée, courtisan de l'empereur Tibère environ quatre-vingts ans après le temps dont nous parlons, persuade assez qu'il n'étoit pas encore né quand Balbus fut adopté. Voilà une partie des avantages que Balbus tira du plus accrédité des triumvirs.

Les bienfaits qu'il reçut en même temps de César étoient d'un autre genre & partoient d'un autre principe. Dans les

Cic. Attic. IX, 13.

*Strab. XIII.
Tacit. Annal. VI.*

*Cic. Arch. 10.
Attic. XI, 5.*

Cass. Bell. civ. III, 18.

Cic. Balb. 25.

Tacit. loc. cit.

grands projets que César méditoit, & qu'il exécuta depuis, il lui falloit des gens qui pussent lui être utiles par leurs talens & par leurs services. Se voyant donc consul, & sachant qu'il auroit un commandement d'armée l'année suivante, il nomma d'avance Balbus pour son préfet des ouvriers : charge militaire & importante, qui avoit dans son détail l'armement des troupes, les machines de guerre, la construction des camps, les équipages, les voitures, & généralement tous les ouvrages des charpentiers, des maçons, des forgerons, des pionniers & des mineurs. Les historiens qui nous restent ne marquent pas comment il s'acquitta de cet emploi : mais les succès de César & les richesses de Balbus n'ayant fait dès ce moment que se multiplier de plus en plus jusqu'à la fin, c'en est assez pour assurer que le favori, sans oublier ses propres affaires, fit parfaitement bien celles de son maître.

Cic. Balb. 28. Crassus, le dernier des triumvirs du côté de la considération & de l'autorité, & le premier du côté de l'opulence, profita aussi d'une occasion de faire plaisir à Balbus, en lui *Ibid. 25.* cédant sa maison de Tusculum, avec les magnifiques jardins dont elle étoit embellie. Il est vrai qu'il ne fit pas les choses aussi noblement que Pompée & que César : quoique le plus riche des Romains, il ne se piquoit pas d'être le plus généreux. Mais enfin l'achat que Balbus lui fit alors le mit en relation avec lui, & il retrouva au besoin un protecteur en sa personne, comme nous le dirons dans un moment.

Tous ces progrès de fortune se firent dans les deux ou trois premières années du séjour de Balbus à Rome ; ce qui montre qu'il ne perdoit point de temps, & qu'il savoit mettre à profit le crédit qu'il avoit auprès des chefs de la République. Mais quand il se vit dans la classe des citoyens qui figuroient par leurs richesses, il s'aperçut avec chagrin qu'il étoit, à l'exemple de la plupart des nouveaux citoyens, membre d'une tribu obscure & peu honorable. Le passage d'une tribu à l'autre étoit assez difficile, quoiqu'il ne fût pas impossible. Il ne trouva pas de plus court moyen pour y parvenir que de supplanter un citoyen de la tribu Crustumine

en l'accusant & le convaincant de brigue. Il monta ainsi à la tribu de l'autre & le fit descendre à la sienne, par un de ces procédés que les loix ont beau autoriser, & qui répugnent toujours à la délicatesse des sentimens.

Du reste Balbus n'étoit cependant point malfaisant ; & quoiqu'il eût continuellement affaire à des gens dont les intérêts étoient contraires dans des circonstances fort délicates, on ne voit pas qu'il se soit fait des ennemis. Livré totalement à César dès les premières années du triumvirat, il sembloit occupé à rendre service à ceux-là même que César cherchoit à détruire. De ce nombre étoit Cicéron, qui se loue extrêmement des bons offices que Balbus lui rendit dans le temps de ses premiers malheurs. Étoit-ce générosité de la part de Balbus, & bonté de cœur pour des gens de mérite opprimés ? Étoit-ce prudence & politique pour se ménager des amis en cas de révolution ? Ou bien étoit-ce un plan de conduite concerté entre César & son favori, pour mieux réussir dans le dessein de perdre la République ? C'est ce que nous ignorons.

Cicéron ayant donc été dépouillé de ses dignités & de ses biens, pour avoir refusé d'entrer dans les vûes du triumvirat, & ayant été rappelé glorieusement de l'exil dès l'année suivante, avoit vû Balbus prendre toute la part possible & à sa disgrâce & à son rétablissement. Il ne tarda pas à lui en témoigner sa reconnoissance dans une affaire d'éclat, où l'orateur Romain trouvoit en même temps à déployer son éloquence, à rendre service à un ami, & à marquer des ménagemens & des attentions pour les chefs de la République, qu'il se repentoit d'avoir indisposés. Ils avoient toujours dans Rome des ennemis, qui n'osant guère s'attaquer personnellement à eux, cherchoient à les mortifier par des voies indirectes : entre diverses tentatives qu'ils firent, il y en eut une où il fut question de perdre Balbus, créature du triumvirat, & sur-tout de César qui commandoit dans les Gaules.

La conduite de Balbus, qu'on auroit peut-être trouvée assez irréprochable dans d'autres circonstances, arma contre lui

l'envie & la médifance. On se récrioit sur ses grandes richesses, on blâmoit également la façon dont il les avoit acquises, & l'usage qu'il en faisoit; on l'accusoit d'un luxe indécent; on lui reprochoit l'adoption de Théophraste, l'acquisition des lieux de plaisance de Tusculum, & son passage à la tribu Crustumine. Cicéron n'a pas beaucoup de peine à le laver sur tous ces chefs d'accusations, qui n'avoient rien de criminel, & qui demeurèrent toujours renfermés dans les bornes des cercles & des conversations particulières. Il fallut donc chercher ailleurs quelque tour de chicane, qui pût traduire devant les tribunaux un homme qui n'avoit jamais donné prise à la justice; on lui suscita un de ses anciens concitoyens, un homme de Gades, qui lui contesta le droit de bourgeoisie Romaine. Il prétendoit que les droits respectifs des villes confédérées empêchoient qu'aucun citoyen de l'une ne pût devenir citoyen de l'autre, à moins que la première n'eût autorisé juridiquement cette espèce d'aliénation; formalité qui n'avoit point eu lieu dans la translation de Balbus. C'étoit, sans l'accuser d'aucun crime, vouloir le priver de son état & de ses biens, pour faire de la peine à Pompée, dont le nouveau citoyen étoit l'ouvrage, & à César qui en avoit fait un de ses plus chers confidens.

Hist. Nat.
VII, 43.

La ville de Gades, avertie de ce qui se passoit, désavoua hautement l'accusateur, & envoya des députés à Rome pour la défense de Balbus. Cependant Balbus, c'est la remarque de Plinè, essuya l'humiliation de se voir appelé en justice, & devant des juges qui décideroient s'il étoit sujet ou non aux coups de verges, supplice auquel pouvoit être exposé tout homme qui n'étoit pas citoyen Romain. Balbus eut à se consoler par la manière dont son affaire fut plaidée & jugée. Crassus prononça un discours pour lui devant le peuple; Pompée fit ensuite sur le même sujet une harangue, où il déclara que c'étoit sa propre cause qu'il défendoit, défiant les adversaires cachés d'oser se montrer vis-à-vis de lui: enfin l'un & l'autre prièrent Cicéron de parler le lendemain; il le fit, & nous avons encore son discours, où il établit invinciblement le

droit de Balbus par la force des raisons & par l'autorité des exemples. Le jugement rendu en conséquence l'an 698 confirma le privilège de bourgeoisie accordé à Balbus; heureux que son affaire eût précédé les divisions de César & de Pompée. Elles éclatèrent peu de temps après; & le consul Marcellus, pour faire alors dépit à César, fit fouetter publiquement dans Rome un nouveau citoyen, en lui recommandant d'aller à César, & de lui montrer ses plaies comme une attestation de sa bourgeoisie.

Appian. Bell. civ. II.

Sueton. in Cæsare, 28.

Pendant que César commandoit dans les Gaules, Balbus étoit tantôt avec lui à l'armée pour y exercer sa charge de préfet des ouvriers, & tantôt à Rome pour y régler les affaires domestiques de César, ou plutôt pour y ménager les esprits en sa faveur; absent & présent il fut toujours en liaison avec Cicéron, qu'il tâchoit de rapprocher de César.

Cic. Fam. VII, 5.

Il leur envoyoit & leur remettoit leurs lettres mutuelles, & s'il ne vint jamais à bout de leur inspirer de vrais sentimens de cordialité l'un pour l'autre, ils en laissèrent du moins voir quelques apparences en l'an 700, que César prit le frère de Cicéron pour un de ses lieutenans dans les Gaules. Les soins officieux de Balbus à l'égard de Cicéron nous étant connus par les lettres de ce dernier, il n'est pas douteux que si nous avions d'autres monumens de ces temps-là, nous n'y trouvassions la même conduite de Balbus à l'égard des autres principaux citoyens, c'est-à-dire, le même caractère doux & obligeant, ou si l'on veut, la même souplesse & la même politique.

Idem ad Q. frat. III, 1.

Idem Fam. VII, 5, seqq.

Un homme qui joignoit ainsi le savoir faire & les talens à un mérite réel, se frayoit une route certaine aux dignités de la République. Nous ignorons pourtant l'époque précise de son entrée dans les charges moins considérables, par où il étoit nécessaire à tout Romain de commencer; nous voyons seulement qu'en l'an 703 il avoit déjà séance dans le Sénat. Il y assistoit un jour à une délibération sur la conduite de César dans les Gaules, & un avis un peu violent de Scipion attrista Balbus, qui lui en fit des reproches. Ses inquiétudes

Idem Fam. VIII, 2.

à ce sujet durent se renouveler souvent dans le cours de la même année & de la suivante, que le Sénat tint de fréquentes assemblées sur la destinée de César, & conséquemment sur le sort de ceux qui lui étoient attachés.

Balbus ne laissoit pas d'interposer dans l'occasion en plein Sénat le nom & l'autorité de César; & un jour qu'il s'agissoit d'accorder à Cicéron les honneurs de la supplication, un tribun voulant s'y opposer, Balbus lui déclara que sa résistance seroit une injure faite à César; après quoi le décret passa en faveur de Cicéron qui étoit absent.

Cic. Fam. II.

*Idem Attic.
VII. 3.*

Vers la fin de la même année 704 le proconsul des Gaules prêt à entrer en Italie refusoit de déposer le généralat dont le temps expiroit, manifestant des projets qui n'étoient plus équivoques. Cependant & Balbus & César lui-même écrivoient encore à Cicéron, l'un de Rome, & l'autre des environs de Ravenne, des lettres flatteuses qui n'annonçoient que des intentions pacifiques; mais elles n'en imposèrent point à Cicéron, qui commença à regarder Balbus d'un autre oeil qu'auparavant. De plus, débiteur de César pour une somme d'argent, il avoit encore cet embarras particulier, qui lui faisoit craindre la présence de Balbus. *Soyez persuadé, écrivoit-il à Atticus, que si je vais parler hautement pour la République en plein Sénat, le Tartessien, au sortir de l'assemblée, viendra me faire le compliment de vouloir bien songer à payer.* Mais Cicéron se trompoit; il ne savoit pas que Balbus & lui ne pourroient pas de long-temps se retrouver vis-à-vis l'un de l'autre dans le Sénat; car Cicéron écrivoit ceci le 6 de décembre, & le soir même Hirtius étant arrivé à Rome du camp de César, Balbus sortit brusquement de la ville pour aller joindre César, malgré un rendez-vous qu'il avoit le lendemain matin avec Scipion, pour entrer en conférence sur les prétentions de César & de Pompée. Ce départ précipité fut regardé par Pompée comme le signal de la guerre; & Cicéron qui faisoit les réflexions les plus justes sur l'état présent de la République, n'en faisoit peut-être pas d'assez justes sur la conduite précédente de Balbus. Il ne lui pardonnoit plus

Ibid. 7.

plus ni l'adoption de Théophraste, ni l'acquisition des jardins de Tusculum, ni tant d'autres démarches, dont il avoit fait solennellement l'apologie six ans auparavant. Tant il est vrai que la différence des temps fait souvent changer de sentiment ou de langage les personnes mêmes qui ont le plus d'esprit, & qui se piquent le plus de probité.

Enfin la guerre civile éclata au commencement de l'an 705; Balbus auroit été regardé comme un monstre s'il se fût acharné les armes à la main contre Pompée son premier bienfaiteur: d'un autre côté rompre avec César c'eût été se sacrifier inutilement, & l'on ne devoit pas attendre de Balbus ce trait d'héroïsme ou d'imprudence. Il prit en homme sage le milieu entre les deux extrémités; c'étoit le parti le plus convenable à son caractère, à ses intérêts & à ceux de César, qui n'étoit pas fâché que ses agens ne parlassent que paix, pourvu que ses soldats fissent bien la guerre. Balbus demeura donc dans Rome comme auparavant, disant que César lui-même l'avoit dispensé de porter les armes contre des gens à qui il avoit les dernières obligations, & annonçant que César n'avoit rien plus à cœur que de voir Pompée le Maître, à condition qu'il fût lui-même en sûreté. Une conduite modérée répondoit à ces discours pacifiques: ce qui fit accroire à quelques-uns, & Pline plus de cent ans après étoit encore dans cette idée, que si Balbus suivit le parti de César, il ne le fit que dans l'espérance de ramener la paix; d'autres pourront croire qu'il étoit trop habile homme pour ne la pas faire espérer, & pour l'espérer lui-même.

Il avoit dans l'armée de César un neveu, que ce Général députa aux Consuls pour les engager de revenir à Rome, d'où ils s'étoient enfuis à son approche. Des contretemps empêchèrent le succès de la députation, & dans la suite Balbus le jeune parvint peu à peu aux dignités les plus éminentes. On ne sauroit douter que l'oncle n'ait eu la principale part à tout ce qui arriva pour lors d'heureux, soit à sa famille, soit à ses anciens concitoyens. Dès la première année des guerres civiles, César fit restituer au temple d'Hercule de

Cic. Fam. IX,
13.

Hist. Nat.
VII, 43.

Cic. Att. VIII,
9, seqq.

Patere. II,

Dio. XLII, p. 164. Gades les riches dépouilles qu'on en avoit enlevées peu auparavant, & accorda le droit de bourgeoisie Romaine à tous les habitans.

Je ne m'arrêterai point à quelques petits faits particuliers répandus dans les lettres de Cicéron, qui nous apprennent la conduite toujours soutenue de Balbus dans ces temps d'orage, son zèle pour les intérêts de César, ses ménagemens pour le parti opposé, son talent pour les affaires, son crédit, sa magnificence, son caractère vif & agissant. Les mouvemens qu'il se donnoit semblerent dire qu'il joignoit à la vigueur d'esprit une santé forte & robuste; il étoit pourtant sujet à la goutte.

Cic. Fam. VI, 19. Il paroît qu'il fut Édile en l'an 709, puisqu'on s'adressa fort souvent à lui, précisément cette année-là, pour des célébrations de jeux, pour des négociations de maisons & de jardins, & pour pareils arrangemens qui étoient du ressort de l'édilité. Un des principaux devoirs de cette charge étoit de veiller sur les cérémonies religieuses, & d'en écarter les innovations: cependant César étant revenu à Rome cette même année, qui fut celle d'avant sa mort, souffrit qu'on portât ses statues avec celles des Divinités à l'ouverture des jeux du cirque, & qu'on lui consacra des temples, des autels & des prêtres; excès énormes que Balbus, ainsi qu'on a lieu de le présumer, eut à se reprocher plus que personne. Peu de temps après le Sénat ayant décerné au Dictateur des honneurs excessifs & même fous, & étant venu, les Consuls à la tête, pour lui en annoncer la nouvelle, César qui rendoit alors la justice auprès du temple de Vénus, voulut par politesse se lever de son siège, & Balbus, dit-on, lui inspira de demeurer assis, en lui disant de se souvenir qu'il étoit César. Plutarque & Suétone, auteurs du récit, avertissent que la circonstance qui regarde Balbus n'étoit qu'un oui-dire, & il semble en effet qu'elle n'est pas trop dans son caractère. Mais généralement parlant est-il possible qu'il n'ait pas souvent donné dans des excès de complaisance & de flatterie, ayant été jusqu'à la fin l'ami & le confident d'un homme tel que César?

La mort de celui-ci arrivée aux ides de mars 710 fut annoncée par de prétendus prodiges; & Suétone en a rapporté un sur la foi de Balbus. On découvrit, dit-il, à Capoue un ancien tombeau, avec une inscription qui marquoit que dans le temps qu'on en feroit la découverte, un descendant d'Iule seroit tué par ses propres parens: c'est un fait, ajoute Suétone, qu'on ne traitera point de fable; il est allégué par Cornélius Balbus favori de César. Comme nous ignorons à quel point Balbus pouvoit être susceptible des bruits populaires, nous devons juger qu'il rapporta ce prodige, ou par une crédulité tout à fait superstitieuse, ou plutôt par politique, dans un temps où il n'étoit pas indifférent aux partisans de César d'intéresser le ciel & la terre à la justification de sa mémoire. Quelques savans modernes ont soupçonné avec fondement, que le récit de Suétone avoit été tiré de l'éphéméride de Balbus, ouvrage que Sidonius a compté parmi les écrits historiques de la vie & des actions de César. Sidonius fait l'éloge de ce journal, & il est certain que personne n'étoit mieux en état de fournir des mémoires sur ce sujet que Balbus & Oppius. César n'avoit rien de secret pour eux: ce qu'il vouloit dérober à la connoissance du reste du monde, il leur en faisoit confidence par un genre d'écriture singulier qu'eux seuls connoissoient. Aulu-Gelle parle de ces écrits comme publics de son temps, avec un commentaire que le grammairien Probus avoit fait pour les déchiffrer. Balbus, non content de travailler à la gloire de César par des mémoires particuliers, avoit engagé un de ses amis à continuer l'histoire que César avoit écrite de ses propres guerres: ce fut Hirtius, mort consul l'année d'après le meurtre de César. Son ouvrage est parvenu jusqu'à nous, & l'auteur, en le dédiant à Balbus, déclare que c'est à sa sollicitation qu'il l'a entrepris.

Ces deux amis, Hirtius & Balbus, sortirent de Rome quelques jours après la mort de César, dans le temps qu'Antoine se mettoit à portée de lui succéder, sous prétexte de le venger; ils arrivèrent à Aquinum à une journée l'un de

Vu ij

Sueton. in Cas.

Epist. IX, 14.

XVII, 9.

Cas. bell. Gallic. VIII, initio.

Cic. Fam. XVI, 24.

- l'autre. On crut d'abord qu'ils alloient ensemble aux eaux de Baies; & l'on vit bien-tôt que le motif de leur voyage avoit été d'aller au devant d'Octave nommé héritier par le testament de César. Cicéron s'étoit aussi retiré de Rome dans une maison de campagne au voisinage de Naples, où Balbus alla pendant quelque temps lui tenir compagnie. Cic. Attic. XIV, 9. seq. Octave arriva le 18 d'avril à Naples: Balbus y accourut le lendemain matin, & revint le soir même annoncer à Cicéron le dessein où étoit Octave d'accepter l'hérédité. On remarquoit alors dans toutes les démarches de Balbus un homme intrigant & rompu au train des affaires, qui ne redoutoit rien tant que le repos: Cicéron qui en faisoit alors la réflexion dans une de ses lettres à Atticus, ajoute ces mots: *Vous connoissez l'homme & sa dissimulation: cependant il nous comptoit les projets d'Antoine. il se plaignoit aussi d'avoir des ennemis, & tout son discours n'aboutissoit qu'à faire entendre qu'il étoit partisan d'Antoine. Que voulez-vous que j'en dise! Nulle sincérité de sa part.* Cicéron ne pouvoit pourtant pas s'empêcher d'avoir toujours quelque tendresse pour Balbus, & de s'occuper des prétendus ennemis de cet ami de tout le monde.
- Idem, 21. Je voudrois, écrivoit-il encore à Atticus, *que nous pussions radoucir les esprits en sa faveur; mais il ne croit pas lui-même la chose possible.* La suite des événemens fit bien-tôt voir que ce n'étoit pas pour Balbus qu'il falloit trembler. Octave prit avec son monde le chemin de Rome, d'où Balbus écrivit
- Idem, 6. 8. 9. à Cicéron les nouvelles pendant quelque temps, après quoi
- Idem, XVI, 3, 11. l'on ne trouve plus qu'une affaire ou deux qu'ils ayent traitées ensemble dans le cours de la même année 710; Cicéron fut enveloppé dans la proscription de l'année suivante, pendant que Balbus d'un côté, & son neveu de l'autre se faisoient jour aux premières charges de l'Empire.
- Idem, Fam. X, 32. En 711 Balbus le jeune fut envoyé questeur en Espagne, où il commit des excès capables de le perdre, si peut-être la considération qu'on avoit pour son oncle ne l'eût sauvé, ou plustôt si les nouveaux triumvirs, occupés dans Rome à leurs sanglantes exécutions, n'avoient pas eu

les yeux fermés sur les désordres des provinces. Balbus l'ancien, après avoir été préteur vers le même temps, fut ensuite propréteur d'abord après. Une Médaille frappée sous le triumvirat lui donne ce titre de propréteur; ce qui regarde nécessairement l'an 712 ou 713, puisqu'il parvint au consulat en 714.

*Vaillant, fam.
Rom. Cornel.
88.*

Il fut le premier des étrangers élevé à la dignité de consul Romain. Pline en fait l'observation, & il trouve singulier qu'on ait ainsi accordé à un homme, né sur les bords de l'Océan, une charge refusée autrefois si long temps aux Latins mêmes qui étoient aux portes de Rome. L'occasion de sa nomination au consulat fut une émeute populaire, arrivée sous les consuls Cn. Domitius Calvinus & C. Asinius Polion, qui furent contraints d'abdiquer. Les triumvirs leur substituèrent ou permirent au peuple de leur substituer Cornélius Balbus & P. Canidius. Dion écrit que ces deux consuls subrogés ne furent en place que peu de jours, parce que l'année étoit près d'expirer.

*Hist. Nat.
VII, 43.*

*Dio. XLVIII,
p. 376.*

On ignore le reste de la vie de Balbus, & le temps de sa mort. On sait seulement qu'en mourant il légua par tête à chaque citoyen vingt-cinq deniers d'argent; car c'est ainsi qu'il faut entendre les vingt-cinq drachmes de l'historien Grec. C'étoit par tête environ quinze livres de notre monnaie, & le tiers de la somme léguée autrefois à chaque citoyen par le testament de César. Si l'on étendoit le legs de Balbus à tous les citoyens Romains sans exception, & qu'on jugeât de leur nombre par le premier dénombrement fait par Auguste douze ans après le consulat de Balbus, & vrai-semblablement vers le temps de sa mort, ce legs auroit été de plus de soixante millions, puisque le dénombrement d'Auguste fut de quatre millions soixante & trois mille citoyens. Dans cette supposition, les facultés de Balbus auroient passé de beaucoup celles des particuliers de ce temps-là les plus opulens, dont Pline a apprécié les richesses, sans faire aucune mention de Balbus. Il est donc plus naturel de réduire le legs porté par son testament à une partie seulement

Dio. loc. cit.

Monum. Ancy.

*Hist. Nat.
XXXIII, 10.*

des citoyens, c'est-à-dire, à ceux des habitans de Rome, que la médiocrité de leur fortune mettoit dans le cas de profiter des distributions publiques.

Capitol. in
Balbino.

On ne voit pas que Balbus ait laissé des enfans après lui. Cependant l'empereur Balbin se vanta d'être de sa postérité, à en croire Capitolin: *Familia vetustissima, ut ipse aiebat, à Balbo Cornelio Theophane originem ducens, qui per Cneium Pompeium civitatem meruerat, cum esset suæ patriæ nobilissimus, idemque historiæ scriptor.* L'empereur Balbin étoit de la famille Coelia; ainsi tout le rapport qu'il y avoit entre Balbus & lui, étoit sans doute une ressemblance de nom, même fort imparfaite. La question ne sera donc point ici de savoir de qui Balbin descendoit, mais de qui il prétendoit descendre, en nommant parmi ses ancêtres *Balbus Cornélius Théophane* historien de réputation. A ces titres, Savaron & Bayle reconnoissent Balbus; Vossius n'y aperçoit que le seul Théophane, & Fabretti les y retrouve l'un & l'autre confondus en un seul par un de ces traits de négligence, ordinaires aux auteurs de l'histoire des Augustes. Le texte cité de Capitolin seroit, sans tous ces embarras, si l'on y suppléoit une conjonction, & qu'au lieu de lire à *Balbo Cornelio Theophane*, on lût à *Balbo Cornelio & Theophane*. Alors Balbin aura dit qu'il descendoit de Balbus & de Théophane; & en effet descendant de Balbus, il seroit aussi descendu de Théophane père adoptif de Balbus.

Savaron. ad
Sidon. epist. IX,

14.

Bayle, Diction.
au mot Cæsar.

Voss. hister.

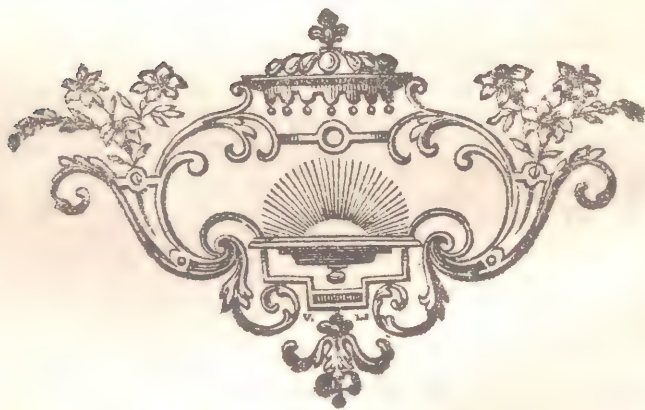
Græc. I, 23.

Fabrett. ins-
cript. p. 478.
seq.

Voilà toutes les recherches que j'ai pû faire sur la vie & les actions d'un homme extraordinaire tel que Balbus, que les écrivains de son siècle, occupés d'objets plus considérables & plus intéressans, ne se sont point attachés à nous peindre avec toutes ses couleurs, & dont ils n'ont fait qu'ébaucher çà & là les différens traits que j'ai tâché de rassembler. Natif d'une petite île, qui n'avoit de rapport avec les autres nations que celui de son trafic & de son commerce, il ne pouvoit espérer, en s'y fixant, que d'y vivre dans une condition obscure & tranquille, ou d'y devenir peut-être, à force de travail, un riche négociant. Le premier parti ne convenoit point à un

génie actif & intrigant, ni le second à une ame ambitieuse. Il eut le courage de s'expatrier & de se livrer au métier des armes. Ses services militaires, en le faisant incorporer parmi les citoyens Romains, lui ouvrirent enfin une carrière digne de lui. Il parut dans la capitale du monde avec des talens supérieurs, annoncés & soutenus par des protections puissantes, sans quoi les talens demeurent ordinairement enfouis. Exempt de vices grossiers & ennemi de tout excès, il ne s'attira jamais de mauvaises affaires : officieux & complaisant, il se fit des amis : intelligent, vif, laborieux, attentif à tout, il amassa des richesses immenses ; & son peu de délicatesse en matière de sentimens, ou les autres défauts qu'il pouvoit avoir, ne furent jamais de nature à mettre obstacle à sa fortune. Il n'affecta point une vertu rigide dans un temps où Rome, fort éloignée de la simplicité & des mœurs austères de ses premiers habitans, se plongeoit dans la dissolution & dans le désordre. Il fut magnifique & somptueux par goût & par réflexion : c'étoit alors un moyen nécessaire pour s'attirer la considération publique, & pour obtenir des dignités, qui réparoient les brèches qu'on pouvoit avoir faites d'ailleurs à sa fortune, ou même à son honneur. Homme de guerre & homme d'état, homme de société & homme de cabinet, homme de génie & homme de détail, il fut un instrument propre à tout entre les mains de César. Il servit utilement le proconsul des Gaules dans ses armées, & plus utilement encore le tyran dans Rome, en faisant semblant de n'avoir l'œil que sur des affaires domestiques. Il avoit toute la confiance de son maître sans qu'il y parût ; sachant que le crédit d'un favori n'est jamais plus solidement appuyé, que lorsqu'il ne s'en laisse point éblouir, & qu'il peut en tempérer l'éclat aux yeux du public. Il étoit sans doute trop sage & trop modéré pour inspirer à César tout ce qu'il exécuta depuis ; & César lui-même étoit d'un caractère si décidé, qu'on ne mettra jamais sur le compte de ses ministres, ni les exploits héroïques, ni les projets criminels.

Mais s'il conçut en premier le dessein & le plan de renverser la République, que peut-on penser de ses confidens, sinon qu'ils furent & trop habiles & trop fidèles à le seconder? Ils se réunirent après sa mort pour faire passer ses biens & ses dignités sur la tête d'Octave: ils y réussirent, & Balbus arriva au comble des honneurs par les mêmes voies qui lui en avoient ouvert l'entrée. Il vécut dans un état de grandeur qui étoit son ouvrage; il fit sentir à sa famille & à sa ville les effets de sa protection; & dans le don qu'il fit en mourant au peuple Romain, il avoit eu César pour modèle, & eut Auguste pour imitateur.



DISCOURS

SUR

LA FABLE DE L'ENEIDE.

Par M. l'Abbé VATRY.

VIRGILE n'a pas manqué d'interprètes: il en a eu un très-grand nombre & de très-habiles; mais ils se sont tous bornés à nous expliquer & à nous faire sentir en détail les différentes beautés répandues dans l'Énéide: je n'en connois aucun qui en ait bien développé tout le dessein, qui en ait saisi l'harmonie, & qui rassemblant toutes les différentes parties de ce vaste édifice, nous en ait fait voir tout l'ensemble, toutes les proportions & tous les rapports. C'est ce que j'entreprends de faire dans ce discours, persuadé que Virgile, par la grandeur de ses vûes & par la beauté du système de son ouvrage, ne se montre pas moins un excellent poète que par les charmes de sa versification, par l'élégance & la richesse des expressions, par la vivacité & la vérité des peintures, & par tous les autres ornemens dont il a embelli son poème.

9 Mars
1745.

Lorsque Virgile conçut le dessein de composer l'Énéide, tout l'Univers venoit de changer de face: les Romains, maîtres du monde entier, venoient de passer de l'état républicain à l'état monarchique; tout s'étoit soumis à Auguste; ce Prince n'avoit plus de rivaux, & la république avoit perdu tous ses défenseurs. Mais outre cette passion pour la liberté, enracinée depuis si long-temps dans le cœur de chaque Romain, le souvenir des cruautés passées entretenoit encore la haine & l'animosité contre le nouveau maître. Cependant cet homme si craint, si détesté même, étoit nécessaire aux Romains; les plus sages d'entre eux voyoient depuis long-temps que la République ne pouvoit plus subsister, qu'il falloit absolument

qu'un seul homme prît en main les rênes de ce vaste Empire, & qu'on ne pouvoit s'obstiner davantage à maintenir la liberté, sans courir risque de retomber dans le cahos & dans toutes les horreurs dont on venoit de sortir.

Jules César, au rapport de Suétone, avoit coutume de dire que sa vie devoit être encore plus chère à la République qu'à lui-même, qu'il devoit être rassasié depuis long-temps de gloire & de puissance; mais que s'il venoit à manquer, l'Etat ne pouvoit être tranquille, & que les guerres civiles recommenceroient avec plus de fureur qu'auparavant, & l'évènement ne confirma que trop les craintes de César. Ces mêmes considérations, à ce que dit encore Suétone, engagèrent Auguste à retenir l'Empire, dont il eut envie deux fois de se démettre; & Tacite, au commencement de son histoire, insinue que cette opinion étoit celle des plus sages des Romains, qu'ils étoient convaincus que la République ne pouvoit se passer d'un chef, & qu'on devoit seulement souhaiter d'en avoir un qui fût la bien gouverner. Auguste par ses grandes qualités étoit cet homme unique que les besoins de l'Empire sembloient demander aux Dieux. C'est ce grand objet, c'est cette vérité importante que Virgile a saisie; & tout le but de l'Énéide est de persuader aux Romains qu'ils doivent se soumettre à la domination de celui que sa naissance, ses vertus & sa fortune leur ont donné pour maître, c'est-à-dire, à la domination d'Auguste.

Voici quelle est la fable de l'Énéide. Énée fils de Vénus est sauvé de la ruine de Troie, & il est choisi par les Destins pour aller fonder un nouvel Empire dans un pays qui avoit déjà appartenu à ses ancêtres, & y transporter les Dieux tutélaires de Troie. En vain mille obstacles s'opposent à son établissement: en vain quelques-uns des Dieux, l'enfer même lui suscitent mille traverses; en vain les plus puissantes Nations se liguent contre lui: il triomphe de tous ses ennemis; car il faut bien que les décrets immuables des Destins aient leur effet: & que pourroient faire de foibles mortels contre les destinées, quand les Dieux eux-mêmes cèdent à cette puissance

suprême, & que les vertus d'Enée achèvent de les réunir tous en sa faveur?

Mais il est évident que cet Enée n'est qu'une figure & qu'un emblème d'Auguste. Ce Prince a eu mille difficultés à surmonter pour établir sa domination; mais il étoit appelé à l'Empire aux mêmes droits que le héros Troyen. Si Enée vient enfin à bout de fixer son trône en Italie, il en est redevable 1.^o à la protection de Vénus dont il est le fils, 2.^o à sa qualité de dépositaire des Dieux tutélaires de Troie dont il partage la fortune, 3.^o aux ordres du Destin, 4.^o il en est digne par ses vertus. Or je retrouve tous ces titres réunis dans la personne d'Auguste; & si Virgile les étale avec tant d'ostentation, c'est qu'ils militent tous en faveur d'Auguste. La terre, l'enfer & le ciel conjurés n'ont rien pû contre Enée: on feroit donc de vains efforts contre Auguste; & Rome doit se flatter que si les victoires d'Enée ont été la première origine de sa puissance, celles d'Auguste doivent être pour elle les fondemens d'une grandeur & d'une prospérité sans bornes.

1.^o Vénus est mère d'Enée; cette puissante Déesse n'est occupée que des intérêts de ce cher fils qu'elle aime avec tendresse: mais Auguste descend d'Enée; il est par conséquent le petit-fils de Vénus, & il doit compter sur toute la protection de cette Déesse. Une pareille fable seroit absurde aujourd'hui, mais elle ne l'étoit pas du temps de Virgile; ces descendances des Dieux étoient communes, & la religion les autorisoit. Les Romains vouloient absolument descendre des Troyens; rien ne les flattoit tant que cette chimère: mais cette même tradition, qui faisoit venir les Troyens en Italie, leur donnoit pour chef & pour conducteur Enée fils de Vénus & d'Anchise. Lorsque Virgile a écrit son *Énéide*, il y avoit long-temps que les Jules se disoient la postérité d'Enée; cette prétention des Jules devoit avoir d'autant plus d'autorité, que la plupart des grandes maisons de Rome nommoient de même ceux des Troyens, dont elles se croyoient issues. Or si Auguste est le petit-fils du chef des

Troyens; il a donc droit de régner sur leurs descendans qui sont les Romains, ils n'en peuvent choisir un qui ait une origine plus illustre, & à qui conviennent comme à lui le *nate Dea*, le *Deum certissima proles*, le *Diis genite & geniture Deos*, & toutes ces autres magnifiques expressions, si propres à porter les hommes à l'admiration & au respect, & dont Virgile se sert pour Auguste comme pour Enée.

2.^o Enée est le dépositaire des Dieux tutélaires de Troie. Pour bien entendre tout ce que ce titre de dépositaire des Dieux tutélaires emportoit avec soi dans le système du paganisme, il faut se rappeler ce que l'on pensoit de ces Divinités; on croyoit fermement que les villes & les empires leur appartenoint en propre, que c'étoit en elles que résidoit toute la force, toute la sûreté & toute la fortune des lieux sur lesquels elles présidoient. Une ville n'étoit prise & ne passoit sous une domination étrangère, que lorsque les Dieux la quittoient & la livroient à ses ennemis.

Lib. IV.

Cette opinion étoit établie chez toutes les Nations qui croyoient des Dieux; nous voyons que les Grecs en étoient imbus, tous leurs auteurs en font foi; les Barbares n'en étoient pas moins entêtés. Au rapport de Quint-Curse, durant le siège de Tyr, un des habitans de cette ville annonça à ses concitoyens qu'il avoit vû Apollon leur Dieu tutélaire abandonner leur ville & passer du côté d'Alexandre; sur cette seule autorité, les Tyriens ne doutèrent plus de leur ruine prochaine, & crurent la retarder en liant avec une chaîne d'or la statue d'Apollon à l'autel d'Hercule: ils espéroient que ce Héros, sous la protection duquel ils s'étoient mis, retiendrait ce Dieu; & l'empêcheroit de s'en aller.

Tacit. Hist.
lib. V.

Mais aucun peuple n'a porté la superstition, à l'égard des Dieux pénates, si loin que les Romains; ils ne pouvoient se persuader qu'une Nation pût être vaincue, tandis que ses Dieux la protégeoient. Tacite raconte qu'au siège de Jérusalem on vit tout-à-coup les portes du temple s'ouvrir, que l'on entendit une voix surnaturelle qui annonça la fuite des Dieux des Juifs, & qu'on entendit en même temps le bruit que faisoient ces

Dieux en s'en allant. Quand ils assiégeoient une ville, ils ne manquoient point d'évoquer les Dieux tutélaires : ils leur déclaroient que ce n'étoit nullement à eux qu'ils faisoient la guerre ; mais uniquement à un peuple injuste & perfide. « Si vous voulez, leur disoient-ils par le ministère d'un Prêtre, abandonner ces lieux, nous vous conduirons à Rome où vous serez adorés & servis avec bien plus de magnificence & d'une manière bien plus digne de vous, que vous ne l'avez été jusqu'ici ; mais si c'est votre volonté de ne point changer de demeure, abandonnez-nous cette ville, nous vous y ferons bâtir des temples magnifiques, & rien ne manquera à votre culte. »

Macrobe rapporte une de ces évocations au troisième livre de ses saturnales ; elle regarde la ville de Carthage, & elle est conçue en ces termes.

Si Deus, si Dea est, cui populus, civitasque Carthagenensis est in tutela, teque maxime ille, qui urbis hujus, populique tutelam recepistis, precor, venerorque, veniamque à vobis peto ut vos populumque, civitatemque Carthagenensium deferatis: loca, templa, sacra urbemque eorum relinquatis, absque his abeatis; eique populo, civitati que metum, formidinem, oblivionem injiciatis: proditique Romam ad me meosque veniatis, nostraque vobis loca, templa, sacra, urbs acceptior probatiorque sit; mihi quoque populoque Romano, militibusque meis præpositi sitis, ut sciamus, intelligamusque. Si ita feceritis, voveo vobis templa, ludosque facturum.

Dans Tite-Live, Camille assiégeant les Véïens, évoque ainsi Junon : *Te simul, Juno regina quæ nunc Veios colis, præcor ut nos victores in nostram tuamque mox futuram urbem sequare, ubi te dignum amplitudo tua templum accipiat.*

Il ne seroit pas difficile de rassembler ici un grand nombre de semblables évocations ; les Romains, pour empêcher qu'on ne s'en servît contre eux-mêmes, cachoient avec le plus grand secret les noms de leurs Dieux pénates & le vrai nom de leur ville. Dans les commencemens ils n'avoient qu'un très-petit nombre de Dieux ; mais comme à chaque conquête qu'ils faisoient ils adoptoient toujours quelques nouvelles Divinités, le nombre de leurs Dieux s'accrut à l'infini, &

ils ne se lassèrent jamais de les augmenter, parce qu'ils croyoient que c'étoit la voie la plus assurée d'étendre leur domination & de la conserver.

Selon Virgile, Enée a empêché que les Dieux tutélaires de Troie ne tombassent entre les mains des Grecs. C'est lui qui, au péril de sa vie, les a sauvés de l'incendie de Troie & de toutes les profanations auxquelles ils alloient être exposés; c'est pour obéir à leurs ordres, c'est à leur suite qu'il aborda en Italie. Pour le récompenser de son obéissance & de sa piété, sa fortune ne sera jamais séparée de celle de ces Dieux, & sa postérité doit partager avec eux l'empire du monde entier. Quels titres pour Auguste! aussi Virgile a-t-il soin de les remettre sans cesse sous les yeux de ses lecteurs. Durant cette nuit fatale où Troie est saccagée, dans le moment même où les Grecs s'en rendent maîtres, Hector apparoit en songe à Enée, & lui adresse ce discours.

*Æneid. l. II,
v. 293.*

*Sacra, suosque tibi commendat Troja penates:
Hos cape fatorum comites: his mœnia quære,
Magna pererrato statues quæ denique ponto.
Sic ait, & manibus vittas, Vestramque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.*

Il faut ici faire attention à l'idée que l'antiquité Payenne avoit de ses Héros; on les regardoit après leur mort comme des Dieux protecteurs, & ils faisoient en quelque sorte partie des Dieux pénates de leur Nation: nous voyons Enée sacrifier à Anchise & l'invoquer avec les autres Dieux. Ainsi lorsque Hector, qui avoit été le plus ferme appui des Troyens, & l'héritier de Priam, dépose entre les mains d'Enée les Dieux de Troie, qu'il l'invite à les prendre pour les compagnons de sa fortune, & qu'il lui prédit que ces Dieux & lui-même avec eux, après avoir long-temps erré, trouveront enfin en Italie un puissant établissement, on doit penser que pour les Romains cette prédiction avoit autant de poids, que si les Dieux mêmes l'eussent prononcée.



Pendant cette nuit si fatale à Troie Enée s'éveille, prend ses armes, & court à la défense de sa patrie; Panthée se présente à lui.

*Ecce autem telis Pantheus elapsus Achivum,
Pantheus Othryades, arcis Phœbique sacerdos;
Sacra manu, victosque Deos, parvumque nepotem
Ipse trahit:*

*Æneid. l. 11,
v. 318.*

Les plus braves des Troyens se rassemblent autour d'Enée, résolus de faire les derniers efforts contre les Grecs; & ce Prince, pour leur faire sentir l'extrémité où ils sont réduits, leur tient ce discours: « Les Dieux par qui cet Empire subsistoit, vos Dieux ont quitté leurs temples & leurs autels, « & vous ont tous abandonnés. »

*Excessere omnes adytis arisque relictis
Di, quibus imperium hoc steterat: &c.*

Ibid. v. 351.

Panthée est tué dans la mêlée; alors Enée entre pour ainsi dire en possession des Dieux de Troie, il en devient le dépositaire & le ministre; ils seront désormais ses guides & ses protecteurs, il partagera leur fortune; & ce sera avec eux & sous leur conduite qu'il arrivera en Italie, où tant de grandeurs & de prospérités l'appellent: c'est avec eux qu'il prépare sa fuite.

*Tu, genitor, cape sacra manu, patriosque penates....
Ascanium, Anchisenque patrem, Teucrosque penates....
..... feror exul in altum
Cum sociis, natoque, penatibus & magnis Dis....
Illum in Italiam portans victosque penates....*

Ibid. v. 717.

*Æneid. l. III.
v. 11.*

En vain ce Prince, las des travaux d'une longue navigation, veut-il se fixer ailleurs qu'en Italie, ses Dieux s'y opposent & le guident constamment vers les rives du Tibre. Voici comme ils lui parlent dans l'île de Crète:

*Æneid. l. III,
v. 147.*

*Nox erat, & terris animalia somnus habebat.
Effigies sacræ divûm, Phrygiique penates
Quos mecum a Troja, mediisque ex ignibus urbis
Extuleram; visi ante oculos astare jacentis.....
Tum sic affari & curas his demere dictis.....
- Nos te, Dardania incensa.
. tu mœnia magnis
Magna para, longumque fugæ ne linque laborem.*

Enfin Enée, dans tout le poëme de Virgile, ne fait pas un pas, soit durant son voyage, soit après son arrivée en Italie, qu'il ne soit fait mention des Dieux de Troie.

Les oracles qui dans l'Enéide annoncent les grandeurs futures d'Enée, ne se rencontrent pas moins souvent; mais si l'on y fait attention, ils regardent encore plus la postérité d'Enée, c'est-à-dire Auguste, qu'Enée même; & ils promettent aux descendans de ce héros une toute autre fortune & une toute autre puissance qu'à ce héros même. Car selon tous ces oracles Enée ne doit fonder qu'un très-petit Etat, au lieu que la race d'Enée doit étendre son empire aux deux bouts de l'Univers :

*Æneid. l. III,
v. 158.
L. I, v. 238.*

V. 290.

*Iidem venturos tollemus in astra nepotes....
Certe hinc Romanos olim volventibus annis
Hinc fore ductores, revocato a sanguine Teucris,
Qui mare, qui terras omni ditioe tenerent...
Nascetur pulchra Trojanus origine Casar,
Imperium oceano, famam qui terminet astris,
Julius, a magno demissum nomen Julo....
Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum & qui nascentur ab illis.*

Et il ne faut point être surpris qu'un poëte aussi sage que l'étoit Virgile ait fait un si grand usage des oracles, des apparitions

apparitions de Dieux & de héros, des songes, des prodiges, &c. Toutes ces choses avoient un bien plus grand crédit de son temps qu'elles n'en ont aujourd'hui; elles étoient une partie de la religion, & naturellement elles font un très-grand effet sur le commun des hommes; c'est pourquoi les poètes de tous les siècles les ont employées. Mais ce qui achève de justifier Virgile, c'est que toutes les choses merveilleuses qu'il raconte se retrouvent dans les historiens comme des traditions anciennes dont le peuple Romain ne doutoit point; on le voit en lisant Tite-Live & Denys d'Halicarnasse.

Puisqu'il s'agissoit dans l'Énéide d'adoucir des esprits aigris & révoltés, & d'amener à la soumission le plus fier & le plus indépendant de tous les peuples; il falloit que ce poème ne respirât que l'humanité, la justice & la religion: c'est aussi de ces trois vertus qu'est composé principalement le caractère d'Énée. Un héros guerrier tel qu'Achille ne devoit point être le héros de l'Énéide; parce que cette espèce d'héroïsme emporte presque toujours avec soi de la violence & de la cruauté, dont il falloit éloigner toute idée. Il y en avoit encore un autre motif fort raisonnable; c'est que la partie brillante d'Auguste n'avoit jamais été la valeur guerrière, & qu'il eût été mal de rendre Énée recommandable par des vertus qui eussent manqué à Auguste; car alors l'Énéide eût été une satire de ce Prince, au lieu d'être un monument consacré à sa gloire. Virgile a donc dû, pour aller à ses fins, donner à son héros les qualités les plus propres à lui concilier les cœurs, & à le faire regarder comme un Prince habile, & très-capable de bien gouverner un nouvel État. Dans cette vue il en fait un Prince attaché à tous ses devoirs, en particulier à l'égard de son père, un Prince qui aime tendrement ses sujets, qui garde une exacte justice avec tout le monde, très-pieux envers les Dieux, & qui sur-tout fait voir dans toutes ses actions une prudence admirable. Or Auguste a eu toutes ces vertus en partage; ou s'il ne les a pas eues véritablement, il en a au moins toujours affecté les apparences.

On fait ce qu'il fit dès l'âge le plus tendre pour la mémoire de Jule César; Suétone dit de lui, *omnium bellorum initium & causam hinc sumpsit, nihil convenientius ducens quam necem avunculi vindicare, tuerique acta*: en sorte que ce mot, *O felix nati pietate*, peut s'appliquer à Jule César, aussi bien qu'à Anchise à qui il est adressé. Après la mort d'Auguste plusieurs louoient sa douceur & sa justice, au rapport de Tacite, & disoient de lui, *pauca admodum vi tractata, quo cæteris quies esset*. Lorsqu'il mourut, Rome étoit remplie des plus superbes monumens qu'il avoit élevés pour l'embellissement de cette ville, pour la commodité des citoyens & pour l'honneur de la religion; d'où vient qu'Ovide l'appelle *Templorum positor, templorum sancte refector*. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur sa prudence: elle a assez paru par tout ce qu'il a exécuté, par cette immense grandeur où il s'est élevé, & où il a su se maintenir jusqu'à la fin; en sorte que plus on approfondit le caractère d'Enée, & plus on le trouve tracé d'après celui d'Auguste.

Voilà donc ce Prince représenté aux Romains comme l'héritier de leur premier fondateur, comme le dépositaire des gages les plus assurés de la grandeur & de la sûreté de l'Empire, comme celui que les Destins ont appelé à gouverner le monde, enfin comme un Prince capable par ses vertus de soutenir tous ces grands titres. Que s'ensuit-il de là? qu'il ne peut y avoir que des insensés, que des téméraires, que des impies qui puissent refuser de reconnoître un tel chef, & de se soumettre à sa domination. De là venoit sans doute l'intérêt si vif que prenoit Auguste à l'Enéide, qui lui fit défendre qu'on brûlât ce poëme, & donner ses soins pour qu'il fût conservé dans le meilleur état qu'il se pourroit. Nous voyons par une lettre de Virgile à Auguste, citée par Macrobe, que ce Prince étoit extrêmement impatient de voir l'ouvrage * de Virgile à mesure que ce poëte le composoit; & il y a bien

Saturn. lib. I.

* *Ego vero frequentes a te litteras accipio.... de Ænea quidem meo, si meherculè jam dignum haberem auribus tuis, libenter mitterem; sed tanta inchoata res est, &c.*

de l'apparence qu'il avoit été guidé par les plus ingénieux courtisans de la cour d'Auguste, qui lui avoient aidé à tracer un plan si vaste, & un monument si digne des maîtres du monde.

Virgile favoit trop bien qu'une louange directe a bien moins d'effet qu'une louange détournée: c'est pourquoi il ne semble par-tout que parler d'Enée, tandis qu'en effet il ne perd pas un moment de vûe son véritable héros qui est Auguste. Il favoit d'ailleurs que pour faire goûter son *Enéide*, il falloit que ce poëme intéressât les Romains, au moins autant qu'il flattoit Auguste. Rival d'Homère, il vouloit que son ouvrage fût le livre des Romains de tous les siècles, ainsi que l'*Iliade* celui des Grecs, qu'il les piquât par les endroits les plus sensibles, qu'ils y trouvassent de quoi admirer & de quoi s'instruire, & que de cette sorte le nom d'Auguste, celui du peuple Romain & le sien propre passassent à la postérité la plus reculée.

L'établissement d'Enée en Italie étoit fondé, comme nous l'avons déjà dit, sur une tradition dont les Romains étoient extrêmement entêtés: de plus Virgile ne sépare jamais la grandeur & les prospérités des Jules de la grandeur & des prospérités du peuple Romain. Selon lui, si les Romains doivent étendre leur Empire aux deux extrémités de la terre, ce n'est qu'ayant les Jules à leur tête; & si les Jules doivent être les maîtres du monde, ce n'est que conjointement avec les Romains; en sorte que les uns & les autres doivent avoir la même destinée, & que le salut & la fortune des uns, ne peut se séparer du salut & de la fortune des autres: c'est ce que le poëte a soin de répéter sans cesse. On voit bien encore qu'il s'est proposé de retracer à ses lecteurs les évènements principaux de l'histoire Romaine; ce n'est pas seulement dans le sixième livre où Anchise prédit à Enée tout ce qui doit arriver à sa postérité, ni dans la description de ce bouclier admirable que Vulcain a fait pour Enée, & où il a représenté en abrégé toute la suite des guerres & des triomphes des Romains; on s'aperçoit en

beaucoup d'autres endroits qu'il devoit dévoiler l'origine de toutes les cérémonies sacrées, militaires & civiles, & de tous les autres usages de sa Nation. Toutes les provinces, toutes les villes de l'Italie devoient être illustrées, les principales maisons de Rome célébrées, les grands hommes en tout genre immortalisés, enfin tous les ordres de l'État devoient être flattés, & toutes sortes de personnes y trouver de quoi satisfaire leur curiosité, les gens de guerre, les antiquaires, les jurisconsultes, les philosophes, & même jusqu'aux simples artisans.

Voilà quelles ont été les vûes de Virgile dans son *Énéide*; ce n'est donc point à tort que ce poëte doutoit si une telle entreprise n'étoit point au dessus de ses forces, & s'il pouvoit en venir à son honneur. *Sed tanta inchoata res est*, dit-il, dans sa lettre à Auguste que nous avons déjà citée, *ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar; cum præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impartiar.*

Et en effet quoique nous apercevions aujourd'hui tout le plan de ce vaste édifice, il n'est pas cependant difficile de reconnoître qu'il n'a pas été exécuté parfaitement. Ce que Virgile nous laisse entrevoir qu'il vouloit faire est si supérieur à ce qu'il a fait, qu'il ne faut pas trop s'étonner qu'il ait ordonné en mourant que l'on brûlât son poëme.



PREMIÈRE DISSERTATION

Où l'on examine si la puissance impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

M. l'abbé Dubos, dans son *histoire critique de l'établissement de la monarchie Française dans les Gaules*, prétend qu'il est impossible de décider si la couronne de l'empire Romain (il veut dire la puissance impériale) étoit patrimoniale, héréditaire ou élective. Après avoir rapporté divers exemples pour prouver que tantôt elle a été *déférée* comme patrimoniale, tantôt comme héréditaire, tantôt comme élective, il conclut en ces termes : « Enfin je crois qu'un Jurisconsulte interrogé sous le règne d'Augustule touchant le genre dont étoit la couronne impériale, n'auroit pû donner une réponse bien positive. L'usage ne prouvoit rien, parce qu'il n'avoit jamais été uniforme ni constant, & d'un autre côté il n'y avoit point de loi générale écrite qui statuât sur ce point de droit public. »

18 Aoûr.

1744.

2.^e édit. l. VI,

c. 2, p. 407.

& suiv.

Pour moi, sans être jurisconsulte & sans avoir tous les secours que l'on auroit eus du temps d'Augustule pour éclaircir cette matière, j'entreprends de faire voir que la puissance impériale fut toujours élective de droit & de fait. Mais avant que d'entrer en preuve, qu'il me soit permis de poser quelques principes également simples & vrais.

Lorsqu'une nation libre & indépendante, après avoir subsisté plusieurs siècles en république, juge à propos de changer la forme de son gouvernement & de se donner un Souverain, elle règle l'ordre de la succession, ou ne statue rien du tout à ce sujet. Si elle règle l'ordre de la succession, elle le fait ordinairement d'une de ces trois manières : ou la nation

Y. y iij.

donne expressement au Souverain le pouvoir de nommer son successeur, & l'Etat est censé patrimonial: ou elle attache à la famille du Souverain qu'elle a choisi la prérogative de lui succéder, soit conformément aux loix qui règlent les successions des particuliers, soit avec quelque différence; & l'Etat est alors héréditaire: ou la nation déclare qu'elle se réserve le droit de procéder à une nouvelle élection lorsque le trône sera vacant; & dans ce cas l'Etat est certainement électif.

Mais si la nation ne s'est nullement expliquée touchant la succession, de quelle espèce sera cette monarchie? il me paroît incontestable qu'elle doit être regardée comme élective. En effet, à quel titre seroit-elle héréditaire ou patrimoniale? le Souverain n'a point reçu formellement le droit de la transmettre à ses héritiers, ou de nommer tel successeur qu'il lui plaira; & ce droit n'est point un appanage essentiel de la puissance suprême. On ne peut dire non plus qu'il l'ait reçu d'une manière implicite, puisqu'une concession de cette importance ne sauroit être ni sous-entendue, ni présumée: donc le peuple s'est réservé tacitement la faculté d'élire ses Souverains. Je conviendrai, si l'on veut, qu'il eût été de la prudence de s'expliquer, & cela dans les termes les plus clairs, les plus énergiques, & les plus propres à constater que la nation se réservoir ce pouvoir: mais après tout, en pareil cas le silence de la nation est par lui-même assez expressif.

Quand je spécifie les droits que je transporte à un autre, certainement rien ne m'oblige ni d'articuler, ni même d'excepter en général ceux que je prétends retenir, sur-tout lorsqu'on ne peut me les contester. Comme un peuple aussi-bien qu'un simple particulier est censé jaloux de ses droits à proportion qu'ils sont importants & précieux, plus celui qu'il veut céder est considérable, plus la cession qu'il en fait doit être authentique & solennelle; & par une conséquence certaine, plus le droit qu'il veut retenir est intéressant, moins il a besoin de stipuler pour s'en assurer la conservation. Donc il n'étoit nullement nécessaire que ce peuple déclarât qu'il

prétendoit se réserver le pouvoir d'élire; il l'a conservé par cela même qu'il n'a fait aucun acte pour y renoncer.

Je ne conçois que deux manières dont ce peuple pourroit dans la suite se dépouiller du droit d'élection, l'une positive, l'autre négative; la première, en le cédant par une concession postérieure qui se feroit en faveur du premier souverain ou de quelqu'un de ses successeurs; la seconde, en laissant les Princes disposer de l'Empire, en souffrant que le mort saisît le vif, & que l'héritier du sang, ou celui que le Prince auroit désigné, montât sur le trône sans élection, ou du moins sans opposition ni réclamation quelconque de la part du peuple. Si la nation voyoit paisiblement un pareil usage s'introduire & s'accréditer par divers exemples consécutifs, on auroit peut-être lieu de présumer qu'elle consent de se désaisir d'un droit qu'elle n'exerce ni ne revendique. Du moins est-il certain que la monarchie deviendrait par le laps de temps, héréditaire ou patrimoniale de fait: je n'examine point si elle le feroit aussi de droit, question épineuse & totalement étrangère à l'objet de mes recherches. Tout ce que je demande, & je crois ne rien demander de trop, c'est que l'on m'accorde qu'une monarchie élective dans son origine, ne sauroit cesser de l'être que par le consentement exprès du peuple, ou bien en vertu de la prescription.

Ces principes me paroissent certains; & si je me proposois uniquement de réfuter M. l'abbé Dubos, il me suffiroit, sans entrer dans aucune discussion, de les rapprocher des aveus formels que fait cet auteur dans le texte que j'ai cité. Selon lui, il n'y avoit point de loi chez les Romains qui réglât l'ordre de la succession à l'Empire; & de là j'ai raison de conclure que la nation n'ayant rien statué à ce sujet, elle ne s'étoit jamais dépouillée du droit d'élire, qu'elle le conservoit toujours, & qu'ainsi la puissance impériale étoit élective de droit. L'abbé Dubos dit encore que l'usage ne fut jamais uniforme: or quand cette variété dans l'usage feroit aussi réelle qu'elle est chimérique, il en résulteroit nécessairement que l'usage n'avoit point prescrit contre le droit du

peuple; & dans ce cas il faudra dire qu'à la vérité quelques usurpateurs s'élevèrent à la puissance suprême, sans l'élection du peuple représenté par le Sénat; mais qu'au fond l'Empire ne cessa point d'être électif, même de fait, puisqu'un État électif dans son origine ne peut cesser de l'être, même de fait, à moins qu'un usage uniforme & constant ne le rende de fait héréditaire ou patrimonial. Mais je ne me borne point à l'avantage frivole de relever cette bévête d'un auteur qui n'est rien moins qu'infailible; j'ai dessein d'approfondir une matière qui n'a jamais été traitée, quoiqu'elle mérite de l'être; & parcourant les cinq siècles qui se sont écoulés depuis Auguste jusqu'à Augustule, je ferai voir que les Empereurs ne furent regardés comme Empereurs légitimes, du moins dans la capitale, qu'en vertu de l'élection du Sénat, élection plus ou moins libre, selon les temps & les circonstances, & souvent forcée; mais après tout suffisante pour constater & pour maintenir le droit de la nation, & regardée dans tous les temps, non sur le pied d'une vaine cérémonie, mais comme une formalité nécessaire, essentielle, indispensable, qui caractérisoit les Empereurs, & les distinguoit des Tyrans. J'entre dans une carrière immense, où je serai plus d'une fois obligé de prendre haleine; je me propose d'abord de montrer que l'Empire fut électif tant que subsista la maison des Césars. On verra qu'Auguste n'eut jamais ni ne prétendit avoir le droit de disposer de l'Empire, même en faveur de ses héritiers, & que Tibère ne lui succéda qu'en vertu d'une élection faite par le peuple Romain. Je prouverai que ce fut aussi par l'élection du Sénat, auquel les droits du peuple avoient été transférés, que furent élevés à l'Empire les trois Empereurs suivans, Caius, Claude & Néron, en qui finit la famille des Césars. Mais aujourd'hui je me borne à considérer Auguste, & je me contente d'examiner ce qui concerne ce Prince, fondateur de la nouvelle monarchie, & l'association de Tibère.

Après la mort d'Antoine, Octave maître de toutes les troupes de l'Empire, pouvoit, s'il l'eût voulu, régner par droit

droit de conquête: il se trouvoit en possession de la souveraine puissance; & l'usage qu'il en faisoit étoit propre à effacer le souvenir des premiers moyens qu'il avoit employés pour y parvenir. Cependant cette puissance n'étoit qu'un pouvoir illégitime. Les prérogatives qu'on lui avoit confirmées ou nouvellement accordées depuis la bataille d'Actium, il n'en étoit redevable, ou du moins on le pouvoit croire ainsi, qu'à la foiblesse & à la terreur d'une nation opprimée. Le sang de Brutus & de Cassius fumoit encore: que savoit-il si de leur cendre il ne sortiroit point tôt ou tard quelque vengeur de la liberté? Pour se délivrer d'une frayeur si bien fondée, il entreprit de rendre incontestablement légitime le pouvoir dont il étoit revêtu, & cela par un moyen hardi, grand, désintéressé & généreux en apparence, capable enfin de produire une révolution subite & générale dans les cœurs & dans les esprits. Après avoir fait sentir par expérience aux Romains fatigués de plus de vingt ans de guerres civiles, qu'on pouvoit se promettre de voir renaître l'âge d'or sous son empire, il déclara tout d'un coup dans le Sénat qu'il rentroit dans la vie privée. *Je me dépouille,* dit-il alors, *de tout pouvoir & de toute autorité; je vous rends les armées, l'exercice des loix & les provinces, non seulement celles qui appartenoient à l'Empire avant mon administration, mais encore celles que j'ai conquises.* Cette démarche lui réussit comme il l'avoit prévu; on le supplia, on le conjura au nom de la patrie de ne point abandonner l'Etat auquel il étoit plus nécessaire que jamais. Enfin il se rendit, mais à deux conditions; la première qu'on ne le chargeroit point du gouvernement de tout l'Empire, & que la moitié des provinces seroit à la disposition du Sénat & du peuple: il savoit bien qu'en se réservant, comme il fit, les provinces où étoient les légions, il ne laisseroit au Sénat & au peuple sur les provinces désarmées, qu'une vaine image d'autorité; la seconde qu'il lui seroit permis, aussi-tôt que les provinces de son partage seroient tranquilles, mais dans dix ans au plus tard, de se décharger de ce fardeau, & de goûter le repos.

Dion. l. LIII.
p. 579.

de la vie privée pour laquelle il témoigna toujours un empressement, qu'il croyoit peut-être lui-même sincère. Les Romains, dont il étoit devenu l'idole, lui donnèrent le nom d'Auguste, & ne cessèrent d'accumuler successivement sur sa tête toutes les magistratures, tous les emplois, toutes les dignités, tant sacrées que profanes, tous les titres d'honneur connus dans l'ancienne République: il eut la complaisance de tout accepter, hormis la dictature qu'il rejetta toujours avec horreur, sachant bien que cette magistrature despotique avoit été fatale à son oncle, & que la multitude est souvent moins blessée des choses mêmes que des noms.

De l'assemblage de ces dignités se forma successivement dans la personne d'Auguste le pouvoir Impérial, qui n'étant au fond que la réunion des diverses branches du pouvoir public que le peuple Romain confioit à ses divers magistrats, ne pouvoit être d'une nature différente, & par conséquent étoit de droit soumis aux loix, & seulement au dessus de quelques loix particulières, dont le Prince fut dispensé. C'est la juste idée qu'on doit se former de la puissance légitime des Empereurs, quoi qu'en ait écrit Dion Cassius, & quoi qu'on puisse dire d'une prétendue loi royale qui n'étoit vraisemblablement (a) que le décret d'élection de chaque Empereur. Au reste quelle que fût la nature & l'étendue du pouvoir Impérial, il est certain qu'Auguste ne l'accepta point à perpétuité, ni même pour un temps indéfini. Au bout des dix années dont nous venons de parler, il se démit encore, & tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il consentît que le Sénat & le peuple lui conférassent de nouveau, mais pour l'espace de cinq années seulement, l'autorité qu'il avoit exercée jusqu'alors. Ce terme expiré il se laissa encore fléchir pour cinq ans: après quoi toujours fidèle à son système, & continuant de se prêter aux besoins de la République pour dix ans à différentes reprises, il mourut la seconde année de son

(a) Voy. Discours sur la loi royale du peuple Romain, traduit du latin de Jean Frédéric Gronovius par Barbéirac, dans un vol. in-12, qui a pour titre, *du droit des Souverains*. Amsterd. P. Humbert. 1714.

dernier décennat, après avoir conservé près de quarante-deux ans, à compter depuis la première démission, un pouvoir dont il prétendoit être uniquement dépositaire, & dépositaire pour un temps limité.

La conduite respectueuse d'Auguste & du peuple Romain offre relativement au sujet que je traite quelques réflexions décisives. 1.^o La véritable époque de la monarchie Romaine & de la puissance légitime d'Auguste, est le jour où cet habile politique se fit contraindre par le Sénat à reprendre le gouvernement de l'Empire; c'est-à-dire le 7 janvier de l'an de Rome 727. Aussi commençoit-on à ce même mois & à cette même année l'ère Romaine des Augustes; de laquelle néanmoins on avoit fixé le commencement six jours plus tôt, je veux dire au premier de janvier, pour l'ajuster à l'année Julienne. C'est encore à cet événement mémorable qu'il faut rapporter ce qu'on lit dans une ancienne inscription, qu'*Auguste avoit commencé son empire sur toute la terre le 7 janvier*. Développons donc ce qui se passa dans ce jour célèbre, & voyons quelles conséquences on peut en tirer, non par rapport à l'étendue de la puissance impériale, ce qui n'est pas mon objet, mais touchant la succession à l'Empire.

*Usseri Annal.
M. de Tillemont.*

Gruter, p. 229.

Octave se démet purement & simplement de toute l'autorité qu'il possède, à quelque titre qu'il la possède. Quand les Romains auroient ci-devant perdu leur liberté, ils font censés la recouvrer dans ce moment, & redevenir libres de droit & de fait. Peut-être ne pouvoient-ils sans danger prendre Octave au mot; mais ils le peuvent sans injustice: ils ne feroient qu'user de leur droit. Par différens motifs tous se réunissent à vouloir Octave pour Empereur, il résiste à leurs empressements par des refus qui en redoublent la vivacité. Cette contestation, d'une espèce inouïe jusqu'alors, sembloit ne devoir jamais finir, lorsque par un excès de condescendance Octave propose un terme moyen, une voie de conciliation: il offre de se charger seulement pour dix années d'une partie des provinces; on a la complaisance de

se prêter à ce tempérament. Il se fait, à le bien prendre, une sorte de contrat entre les Romains, nation libre, & Octave, par lequel d'une part le Sénat & le peuple Romain s'engagent à le reconnoître pendant dix ans comme généralissime de toutes les armées, & gouverneur de la moitié des provinces; & de l'autre part Octave promet de se charger pendant dix ans de cette administration, se réservant néanmoins le pouvoir de la quitter plus tôt, si les affaires de l'Etat sont plus tôt réglées.

Il y eut à cette occasion un décret du Sénat & du peuple. Il portoit apparemment que le Sénat & le peuple Romain donnoient à César, fils du divin Jule, l'Empire pour dix ans. Il est à croire qu'on ne manqua pas d'exprimer dans ce décret les vœux de la nation, qui desiroit qu'il voulût bien le garder pour toujours. Mais soit qu'on ait fait mention des dix années, soit qu'on n'en ait point parlé, comme Octave protestoit hautement qu'il ne se chargeoit de l'Empire que pour dix ans au plus, les engagements réciproques ne pouvoient subsister au delà; en sorte que les dix ans expirés, si le peuple Romain, contre l'attente d'Octave, ne l'eût point élu de nouveau, on auroit dû accuser le peuple Romain d'imprudence, mais non de révolte: Octave n'auroit eu d'autre titre pour se maintenir que la raison du plus fort.

Telle est au naturel, & les termes emphatiques mis à part, l'histoire de l'établissement de la monarchie Romaine: sur quoi je fais ce raisonnement.

Selon les principes que j'ai posés au commencement de cette Dissertation, quand même les Romains auroient donné à Octave la puissance Impériale pour toute sa vie, que dis-je! quand même ils auroient renoncé pour toujours à leur ancienne forme de gouvernement, si néanmoins ils n'avoient pas déclaré que le nouvel Empire seroit patrimonial ou héréditaire, le nouvel Empire eût été électif de droit. Comment donc seroit-il héréditaire ou patrimonial, puisque les Romains, loin de régler l'ordre de la succession, ne renoncent point à leur ancien gouvernement? Ils ne font tout au plus que le

suspendre & créer un gouvernement provisionnel qu'ils confient à Octave, non pour toute sa vie, mais pour dix ans. S'il trouva le secret de perpétuer ce gouvernement, ce ne fut point en le faisant déclarer perpétuel; ce fut en se démettant à l'expiration de chaque terme, & se laissant installer de nouveau. Ainsi le règne légitime d'Auguste (je me sers & me servirai du mot de règne faute d'un plus commode) est, à parler exactement, composé de six règnes aussi distincts que si le trône avoit été successivement occupé par divers Souverains. Auguste s'est succédé cinq fois à lui-même: c'étoit la même personne il est vrai, mais ce n'étoit point le même règne non plus que la même élection. L'un ne donnoit point de droit à l'autre; d'où je conclus que durant la vie d'Auguste, le peuple Romain, sans compter la première élection, a cinq fois élu son Souverain. Or quand un peuple a disposé du trône par cinq élections consécutives, les cinq premières fois que le trône a été vacant depuis l'établissement de la monarchie, peut-on douter que jusque là du moins l'Empire ne soit électif?

2.^o La puissance Impériale étoit dans son origine le commandement des armées & le gouvernement de certaines provinces qui furent confiées à Auguste, en conséquence d'un partage qui se fit entre le peuple Romain & lui. Il y faut joindre la puissance tribunitienne, qui rendoit la personne de l'Empereur sacrée & inviolable, & lui mettoit en main de quoi balancer, ou plutôt anéantir le pouvoir des autres Magistrats; mais tout cela (b) n'étoit que pour dix ans. Il est vrai que pendant la vie d'Auguste on ne cessa point d'étendre la puissance Impériale, soit en y attachant de nouvelles prérogatives, soit en lui donnant à perpétuité quelques-unes de celles qu'il n'avoit

(b) Auguste avoit reçu dès l'an de Rome 724 la puissance tribunitienne à perpétuité: Περγεψήφισαντο... & τὸ Κάισαρος πῶτε ἐξουσίαν τῶν Δημάρχων διὰ βίης ἔχειν & τ. λ. Voy. Dion. l. LI, p. 523. Mais comme on la lui donna encore à perpétuité

l'an de Rome 731: διὰ ταῦτα ἡ γεγενησά διμάρχωντι αὐτὴν διὰ βίου εἶναι ἐψηφίσαντο & τ. λ. Voy. Dion. l. LIII, p. 594; il est visible qu'en 727 il s'en étoit démis, & ne l'avoit reprise que pour dix ans.

*Dio. l. XLIII,
p. 266.*

que pour un temps; mais je ne trouve nulle part qu'il ait accepté, ni même qu'on lui ait offert le droit de se nommer un successeur, ou ce qui seroit à peu près revenu au même dans un État où l'adoption avoit lieu, la faculté de transmettre la puissance Impériale à ses enfans. Jule César, plus ambitieux peut être, mais certainement moins habile qu'Auguste, avide même de titres vains qu'il eut la petitesse de rechercher avec un empressement qui fut cause de sa perte, avoit à plus forte raison accepté le prénom d'Empereur pour lui & pour sa postérité; le peuple Romain en le lui donnant avoit paru reconnoître que le pouvoir monarchique étoit établi pour toujours. Auguste, content du solide, & plus occupé du présent que de l'avenir, n'eut garde d'exiger ni de permettre que l'on répêât en sa faveur un aveu aussi contraire à l'esprit national des Romains, qui se piquèrent toujours d'être un peuple libre, lors même qu'ils gémissaient sous une servitude semblable à celles des nations orientales. Comment auroit-il consenti qu'on lui donnât le droit de disposer de l'Empire, lui dont la politique fut de laisser ignorer pendant un temps s'il auroit un successeur, que dis-je! de montrer toujours aux Romains la liberté dans une perspective peu éloignée, & de les y faire, pour ainsi dire, toucher en ne se chargeant de la puissance suprême que pour un terme assez court, au bout duquel il ne manquoit jamais de se démettre? Je ne crois pas trop hasarder en disant que si le peuple Romain avoit proposé d'attacher l'Empire à la famille d'Auguste, ou de lui accorder le pouvoir d'en disposer, il eût refusé ce pouvoir avec la même horreur que la Dictature, qu'il se fût mis à genoux, qu'il eût déchiré ses habits & présenté sa poitrine. C'est que cette prérogative l'auroit démasqué, elle eût dérangé son système politique; en un mot elle étoit incompatible avec cette autorité passagère en apparence, à laquelle il parut toujours se borner: & quand même il auroit accepté la puissance Impériale pour toute sa vie, cette puissance après tout ne consistoit que dans la réunion du commandement des armées avec les magistratures & les dignités anciennes.

Chez les Romains tous les grades, tous les emplois furent toujours électifs, ce n'étoient que de simples commissions. Or il feroit absurde de s'imaginer que ces grades, que ces emplois changèrent de nature, précisément en vertu de cette réunion. On conçoit qu'elle leur donnoit infiniment plus d'éclat, plus de majesté, plus d'étendue, & qu'elle introduisoit de fait le pouvoir arbitraire, quoiqu'elle n'anéantît pas le droit de la liberté : mais prétendre que sans une disposition spéciale du peuple Romain, ces emplois électifs tandis qu'ils étoient dispersés, fussent devenus *héréditaires* ou *patrimoniaux* dans Auguste, uniquement parce qu'ils étoient réunis dans sa personne, ce seroit une prétention si peu raisonnable, qu'elle ne mérite pas d'être combattue sérieusement.

Mais, dira-t-on, le peuple Romain avoit rendu l'Empire héréditaire dans la personne de Jule César. On ne s'étoit pas contenté de lui donner le titre d'Empereur dans une signification nouvelle, & comme une espèce de nom propre qu'il mettoit à la tête de ses autres noms, on avoit ordonné que ses enfans & ses descendans porteroient aussi ce nom. Octave son fils adoptif & son héritier recueillit la succession; & si des conjonctures délicates l'empêchèrent assez long-temps de prendre le titre d'Empereur comme son oncle, il le prit enfin après la défaite d'Antoine. *Pendant son cinquième consulat*, ce sont les termes de Dion que je traduis le plus littéralement qu'il m'est possible, *il prit le nom d'Empereur; je ne parle pas*, continue cet historien, *du nom d'Empereur qui se donnoit, selon l'ancienne coutume, à quelques généraux pour avoir remporté des victoires: car César (c'est-à-dire Auguste) reçut fréquemment celui-là pour ses exploits, soit auparavant, soit depuis, en sorte qu'il est appelé Empereur pour la vingtième* fois; mais je parle de cet autre titre qui désigne la puissance, comme il avoit été donné par un décret à César son père, pour lui & pour sa postérité (c): N'est-ce pas dire assez nettement qu'Auguste se fit confirmer ou donner de nouveau, en tant que besoin seroit, le prénom d'Empereur déjà déclaré*

Dio. l. LII,
p. 565.

* Il falloit dire
pour la 21.^e

(c) ὡς αὖτε τῷ πατρὶ αὐτοῦ τῷ Καίσαρι καὶ τοῖς πασι τοῖς ἐκγόνοις ἐψηφισα.

héréditaire dans la personne de César; en un mot qu'il prit la puissance Impériale pour lui & pour sa postérité, comme César l'avoit reçue pour lui & pour la sienne.

Je réponds à la difficulté proposée, que le titre d'Empereur, qui dans sa nouvelle acception signifioit généralissime des armées Romaines, ce titre, dis-je, attribué à César pour lui & pour sa postérité, s'évanouit à la mort du Dictateur. Le peuple Romain recouvra son indépendance; & s'il la perdit incontinent après, ce fut par l'établissement de la puissance triumvirale, & l'on sait que les triumvirs ne prétendirent point être les successeurs de César; on sait pareillement que si Octave se porta pour héritier de ses biens & de son nom de famille, jamais il ne s'arrogea la moindre part dans l'administration des affaires en vertu des Sénatus-consultes ou des Plébiscites faits en faveur de son père adoptif. Pendant l'espace d'environ treize ans que dura le triumvirat, il ne prit la qualité d'*Imperator* que suivant l'usage ancien, après tous ses noms & pour marquer quelque victoire remportée, comme le firent aussi les autres triumvirs. Ce ne fut que quinze ans depuis la mort de César qu'on lui donna le prénom d'Empereur. Dion, dans le passage cité, ne dit point qu'Auguste prit ce nom comme fils de Jule César, ni qu'il l'ait recueilli comme un effet de la succession de son père: cet historien, que l'on y fasse attention, ne dit pas même qu'Auguste, à l'exemple de César, prit le nom d'Empereur pour lui & pour ses descendants. Il se contente de dire qu'Auguste prit ce titre; & craignant que le lecteur ne soit trompé par la double signification du mot *Empereur*, il ajoute qu'il parle de ce titre, non en tant qu'il signifie un général victorieux, mais en tant qu'il désigne une puissance réelle, sens dans lequel il avoit été donné à César & à sa postérité. Certainement Auguste ne commença point à porter le titre d'Empereur sans être du moins expressément autorisé par le Sénat: si le Sénat lui donna ce nom, comme à César, pour lui & pour ses descendants, pourquoi Dion ne s'exprime-t-il pas d'une manière aussi précise qu'il a fait en parlant de Jule César? Plus je réfléchis

réfléchis sur le texte de Dion, plus je me persuade que l'arrêt du Sénat en faveur d'Auguste ne portoit point la clause *pour lui & pour sa postérité*, & que de deux choses l'une, ou le passage en question n'est qu'un renvoi de l'historien à son XLIII.^e livre, dans lequel, à l'occasion du décret fait en faveur de César, il a distingué assez au long les deux sens du mot Empereur, ou c'est un commentaire de Dion, qui prétend interpréter l'arrêt du Sénat en faveur d'Auguste, par celui qui avoit été rendu en faveur de Jule César. Dans le premier cas Dion a voulu seulement *fixer* la signification du titre donné à Auguste, & ne nous est point contraire; dans le second, rien ne nous oblige, & le silence des autres historiens ne nous permet pas d'adopter la glose de Dion, qui malgré ses titres d'historien Romain, de sénateur & de consul, montre par-tout à découvert une ame anti-républicaine, anti-romaine même, & remplie des préjugés d'un Grec Asiatique. On sait qu'il grossit, & même qu'il multiplie les privilèges accordés à Auguste. Par exemple, on lui reproche avec grande raison d'avoir induit en erreur la postérité, lorsqu'au sujet de la dispense demandée par ce Prince de la loi *Cincia* (d), il avance qu'on l'affranchit de toutes les loix; trompé sans doute lui-même, & par ses idées trop favorables au despotisme, & par l'expression latine *solvi legibus* que les bons auteurs ne laissent pas d'employer, lors même qu'ils ne parlent

Dion, l. LIII,
p. 591.

(d) Voy. la dissertation de Noodt, *des droits de la puissance Souveraine, & du vrai sens de la loi royale*, traduite par Barbéirac, Amsterdam, 1714. M. Noodt établit invinciblement que les Empereurs n'étoient point au dessus de toutes les loix : en voici une preuve qui lui est échappée. Auguste voulant laisser à Livie le tiers de sa succession par son testament, avoit demandé au Sénat le pouvoir de faire en faveur de sa femme cette disposition contraire à la loi : *παρὰ τῆς βουλῆς ἤκησεν ὅσον αὐτῇ ἢ παρὰ τῶν νόμων καταλιπεῖν δυνήσθαι*. Dio.

Tome XIX.

l. LV. La loi dont Auguste demanda la dispense est la loi *Voconia*, faite l'an de Rome 578. Cette loi défendoit à tout citoyen d'instituer héritière sa femme ou sa fille, & de lui laisser plus de cent mille sesterces, *V. Tit. Liv. l. XLI, ad finem cum suppl.* Auguste ne se croyoit donc pas dispensé de toutes les loix. Je ne sai comment Dion n'a pas vu que ce fait; & bien d'autres qui se trouvent rapportés dans son histoire, combattent de front son système du despotisme d'Auguste & des Empereurs.

Aaa

que de la dispense d'une seule loi. Il est donc très-possible que Dion, sachant que l'on avoit accordé le titre d'Empereur à César comme un titre héréditaire, en ait conclu fausement que lorsqu'on accorda le même titre à Auguste, on eût aussi l'intention de le lui donner, non seulement pour la personne, mais encore pour ses descendans.

Mais quoi qu'il en soit de ce qu'a pensé Dion & du fait en lui-même, voici, ce me semble, une observation qui tranche toute difficulté. Auguste reçut le nom d'Empereur pendant son cinquième consulat, c'est-à-dire, l'an de Rome 725 ; ce ne fut qu'en 727 pendant son septième consulat, qu'il fit la démission dont j'ai parlé : ainsi l'acte par lequel on lui conféra l'Empire pour dix ans est postérieur à l'acte qui lui avoit donné le titre d'Empereur. Supposé donc que le décret de 725 lui donnât ce titre comme héréditaire, il est certain qu'en 727 on y dérogea du moins en cette partie, & qu'Auguste même voulut qu'on y dérogeât. Une puissance perpétuelle n'est pas nécessairement héréditaire ; mais une puissance à temps est essentiellement personnelle & rien de plus. Qu'on ne dise pas que la démission d'Auguste & la prétendue réduction de son pouvoir à une puissance décennale n'étoient qu'une comédie qu'il eut soin de recommencer de temps en temps pour tromper le peuple & pour se maintenir sur le trône : tout cela fut sans doute d'abord, & toujours peut-être une comédie dans l'intention d'Auguste ; c'en fut toujours une aux yeux des politiques, qui n'imaginent point qu'un homme se puisse lasser de commander aux autres hommes ; mais aux yeux des Jurisconsultes, qui ne décident pas sur les intentions, mais sur les actes, une démission acceptée, du moins en partie, & l'acte national fait en conséquence, paroîtront toujours quelque chose de sérieux. Auguste n'avoit de pouvoir légitime qu'en vertu de cet acte, & cet acte ne lui donnoit de pouvoir que pour dix ans ; non seulement les Romains, mais ce Prince lui-même en étoient si convaincus, que dans la suite ils lui donnèrent & qu'il reçut à perpétuité certaines portions de l'autorité souveraine. Tant

il est vrai qu'il n'en possédoit le total que pour un temps limité. L'an de Rome 731 il reçut pour toujours la (e) puissance tribunitienne avec le pouvoir proconsulaire, & quatre ans après celui de censeur sous un autre nom avec la puissance législative: mais on ne lit nulle part qu'il ait reçu le droit de disposer de l'Empire, ni même le nom d'Empereur à perpétuité. Un privilège de cette nature, un privilège constitutif & caractéristique de la nouvelle monarchie auroit-il échappé à un auteur aussi judicieux que Tacite, qui borne la puissance perpétuelle d'Auguste à la puissance du Tribunat, *Tribunitio jure contentum*? Auroit-il échappé à l'exactitude de Suétone, qui se contente de dire qu'il reçut à perpétuité la puissance tribunitienne, l'intendance des mœurs, & le droit de faire des loix? *Tribunitiam potestatem perpetuam recepit. . . .* *Recepit & morum legumque regimen æque perpetuum, quo jure, quanquam sine censuræ honore, censum tamen populi ter egit.* Auroit-il échappé à Velléius Paterculus, dont la plume servile & prostituée à la flatterie n'a garde de rien omettre de ce qui peut relever la famille des Césars? Dion lui-même, qui de tous les anciens s'est étendu le plus au long sur les droits annexés à la puissance Impériale, ne dit point que les Empereurs aient eu le droit de disposer de l'Empire. Ce silence de tous les historiens me paroît démonstratif.

On m'objectera sans doute que les Romains étoient persuadés qu'Auguste avoit droit de se nommer un successeur, & l'on rapportera pour le prouver ce qui se passa l'an de Rome 731. Auguste consul pour la onzième fois fut attaqué d'une maladie qui le réduisit à l'extrémité; croyant toucher à sa dernière heure, il appella les Magistrats & les principaux du Sénat & de l'ordre des Chevaliers. Tout le monde s'imagina qu'il alloit nommer pour son successeur le jeune Marcellus, ce neveu qu'il aimoit si tendrement, & dont il avoit fait son gendre: mais il ne nomma personne, & après avoir

Dio l. LIII,
p. 594.

Sueton. Aug.
XXVII, pag.
145.

Dion, l. LIII;
p. 592 & seq.

(e) Ce n'est que de cette année 731 ou de la suivante, qu'il faut compter les années de la puissance tribunitienne d'Auguste. V. Sigon. comment. in fastos Capitol. ad annum 730.

donné quelques avis à l'assemblée sur les affaires de la République, il remit à son collègue le consul Pison, le registre des forces & des revenus de l'Empire pour le remettre au Sénat, & donna son anneau à M. Agrippa. Il guérit de cette maladie & voulut lire son testament dans le Sénat, pour faire voir qu'il n'avoit point nommé de successeur. Par respect on refusa d'en entendre la lecture, & tout le monde fut saisi d'admiration, & pénétré d'amour pour un Prince qui pouvant disposer de l'Empire en faveur d'un neveu & d'un gendre, lui préféroit un étranger. L'intention d'Auguste étoit ou que les Romains, s'ils le jugeoient à propos, rétablissent la liberté, ou qu'ils élussent Agrippa: mais sachant qu'Agrippa étoit adoré des Romains, il trouvoit plus convenable de ne point paroître lui donner l'Empire; il aimoit mieux qu'il le tint des Romains mêmes. Ce récit, dira-t-on, suppose que la puissance d'Auguste étoit patrimoniale, qu'il avoit droit de la laisser, comme un bien libre, à celui qu'il jugeroit à propos de choisir, même hors de sa famille. Il n'avoit point adopté Marcellus; pour Agrippa il lui étoit encore étranger: cependant les Romains s'attendoient qu'il nommeroit le premier pour successeur; ils furent agréablement surpris de ce qu'il se contenta de montrer qu'il penchoit vers le second, & de leur laisser le choix entre Agrippa & la liberté. S'il n'avoit pas été le maître de donner l'Empire, pourquoi se feroit-il fait un mérite de n'en avoir point disposé? Quel eût été dans cette hypothèse le sujet de l'étonnement & de l'admiration des Romains? Ne point disposer d'un bien duquel on n'a pas droit de disposer, est-ce donc l'effort d'une vertu si sublime & si singulière que l'on ose en faire trophée, & qu'elle doive transporter de reconnoissance & d'admiration le propriétaire même? Non sans doute; mais supposé le droit d'Auguste, on sent tout le prix de son désintéressement, qui n'auroit peut-être point d'exemple s'il l'eût conservé jusqu'à la fin. Personne n'ignore que dans la suite ce Prince usa de son droit, qu'il associa Tibère à l'Empire, & le choisit pour son successeur, au préjudice du jeune Agrippa son petit-fils.

& son héritier naturel. Auguste crut donc toujours avoir droit de disposer de l'Empire; il en disposa effectivement, & les Romains reconnurent toujours ce droit. Si Auguste & les Romains le regardoient comme incontestable, comment ose-t-on aujourd'hui le contester?

Je ne crois pas que l'on m'accuse d'avoir affoibli l'objection en la proposant; mais je me flatte de montrer qu'elle est plus spécieuse que solide. L'induction que l'on tire du premier fait est fondée uniquement sur une équivoque. On confond souvent dans toutes les langues le pouvoir avec le droit, & les hommes seroient trop heureux si cette confusion étoit seulement dans le langage: cependant *pouvoir* & *avoir droit* sont deux choses aussi distinguées l'une de l'autre, que la force & les voies de fait le sont de la justice & des loix. Voilà tout ce qui résulte du fait rapporté. Il ne contredit en aucune sorte les preuves convaincantes par lesquelles j'ai établi qu'Auguste n'avoit point le droit de disposer de l'Empire: cependant il ne laisse pas de faire beaucoup d'honneur à ce Prince. Maître des légions, Auguste pouvoit sans doute prendre d'infailibles mesures pour assurer l'Empire à Marcellus, ou à tel autre qu'il auroit nommé pour successeur. Il est même à croire qu'indépendamment de ces mesures, les dernières volontés d'Auguste auroient eu force de loi; tant il avoit su gagner l'amour & la confiance des Romains. Il aimoit tendrement son neveu, il pouvoit lui laisser l'Empire; il n'en avoit pas le droit; mais s'il eût voulu l'entreprendre, tout lui répondoit du succès. Combien de Princes auroient succombé à une tentation si délicate, avec d'autant moins de scrupule que le jeune Marcellus donnoit les plus grandes espérances? Mais Auguste qui l'estimoit assez pour lui confier sa fille unique, ne croyoit pas le connoître assez pour lui confier l'Etat. Il laissa donc au peuple Romain une entière liberté de rétablir la République, ou de se choisir un chef; & dans ce dernier cas, il indique le sujet le plus capable & le plus républicain. Une conduite si noble & si digne d'un bon citoyen produisit son effet naturel; elle surprit & enchantait la nation.

qui connoissoit le pouvoir d'Auguste, & sa tendresse pour Marcellus. Mais l'admiration des Romains ne suppose point dans Auguste la prérogative de disposer de l'Empire. Un Prince tout-puissant qui sacrifiera l'intérêt de sa maison aux droits de son peuple, sera toujours admiré d'aussi bonne foi que s'il lui étoit permis d'y donner atteinte. C'est qu'en certain cas il faut de l'héroïsme pour ne point abuser de son pouvoir.

Je viens maintenant au second fait, je veux dire l'association de Tibère. Ce fait est de la dernière importance: car lorsqu'il s'agit d'examiner si un Etat est électif, héréditaire ou patrimonial, ce qui s'est passé à la première mutation de Souverain, doit répandre un grand jour sur la question, & peut-être la décider. M. l'abbé Dubos qui s'imagine que *plusieurs Empereurs se sont crus en droit de disposer à leur plaisir de la couronne qu'ils portoient*, cite d'abord pour le prouver l'association de Tibère. *Pour revenir à la couronne de l'empire Romain* (ce sont ses propres termes; je n'ai que faire d'en avertir) *on croit qu'elle étoit une couronne patrimoniale, quand on voit les Empereurs s'arroger le droit d'appeller à leur succession les enfans qu'il leur avoit plu d'adopter; quand on voit Auguste ôter au jeune Agrippa son petit-fils pour la laisser à Tibère.* En lisant ce texte, on seroit tenté de croire qu'Auguste, par un acte d'autorité absolue, déclara qu'il excluait de l'Empire le jeune Agrippa son petit-fils, & qu'il vouloit que Tibère son fils adoptif fût son collègue pendant sa vie, & son successeur après sa mort. Il faudroit, dans cette supposition, qu'Auguste eût étrangement changé de principes & de conduite. Toujours attentif à conserver l'image de la République, il ne s'étoit jamais servi de son autorité pour élever à la moindre magistrature, ni Marcellus son neveu, ni Caius & Lucius ses deux petits-fils, ni Drusus, ni Germanicus, ni Tibère. *Toutes les fois qu'il assistoit aux Comices*, dit (f) Suétone, *il*

(f) *Quoties magistratum comitiis interesset, tribus cum candidatis suis circumibat; supplicabatque more solemnibus. Ferebat & ipse suffragium*

in tribu, ut unus à populo... Nunquam filios suos populo commendavit, ut non adjiceret, si merebuntur. Suet. Aug. c. 56.

alloit de rang en rang présenter aux tribus assemblées les candidats pour lesquels il s'intéressoit, & faisoit les supplications ordinaires. Il donnoit lui-même son suffrage dans sa tribu comme un simple particulier... Jamais il ne recommanda ses enfans au peuple sans ajouter cette clause, supposé qu'ils le méritent. Tous parvinrent donc aux charges par voie d'élection, conformément aux anciennes règles, ou, ce qui étoit du moins rendre hommage aux règles, en vertu de dispenses d'âge accordées par le peuple Romain. On voit par le monument d'Ancyre (g), qu'Auguste se tint si honoré de celle que le Sénat & le peuple donnèrent à Caius & à Lucius qu'il a voulu en instruire la postérité: tant il desiroit que lui & les siens parussent tenir tout de la pure libéralité de la nation. Il seroit donc bien étonnant qu'il eût disposé de l'Empire en maître, lui, qui ne dispoit pas ainsi, je ne dirai pas de la préture ou du consulat, mais de la questure ou de l'édilité. Aussi, pour peu que l'on se donne la peine de consulter les auteurs originaux, on sera convaincu que Tibère fut associé à l'Empire par une élection très-réelle, & aussi libre en apparence que celles qui se faisoient du temps de la République.

Dion, l. LIII.

Je vais raconter en peu de mots l'histoire de cette association. Auguste toujours malheureux dans son domestique, après avoir perdu successivement Marcellus son neveu & son gendre, ensuite Agrippa qui avoit épousé sa fille la fameuse Julie, veuve de Marcellus, enfin deux enfans nés de leur mariage, Caius & Lucius qu'il avoit adoptés, ce Prince, dis-je, ne voyoit dans sa propre maison ni dans celle de Livie sa femme, que trois sujets qu'il pût avoir pour successeurs, Agrippa le Posthume l'unique petit-fils qui lui restât, Tibère fils de sa femme, & Germanicus fils de Drusus & neveu de Tibère. A l'âge d'environ soixante-cinq ans il adopta tout à la fois le jeune Agrippa & Tibère, auquel il fit sur l'heure même adopter Germanicus. Il donna en même

(g) *Honoris mei causâ senatus populusque Romanus annum quintum & decimum agentes Consules designavit, ut eum magistratum inirent post quinquennium ex eo die quo deducti in forum. Monum. Ancyranum.*

Velleius Paterc.
l. 11. Hoc, in-
quit, Reipubl.
causâ facio.

Velleius, l. 11.

Suet. Tib.
l. 21.

temps à Tibère la puissance tribunitienne pour cinq ans, ou plutôt il pria le Sénat de la lui donner. Cette portion du pouvoir suprême confiée à Tibère, ne lui assuroit point la succession à l'Empire, puisqu'ayant possédé autrefois pendant cinq ans cette même puissance tribunitienne, il étoit redevenu depuis long-temps simple particulier. Mais comme Auguste, en l'adoptant, jura qu'il le faisoit pour le bien de la République, on comprit qu'il avoit d'autres vûes sur ce fils adoptif, que de le laisser uniquement héritier de son nom & de ses biens. Tibère savoit parfaitement masquer ses vices, & donner du relief à ses bonnes qualités par une apparence de modestie. Son entière soumission aux volontés d'Auguste gagnoit de plus en plus la confiance de ce Prince, tandis que les artifices de Livie ruinoient dans son esprit le jeune Agrippa, sujet médiocre, mais qui n'avoit d'autre crime que d'être un obstacle aux vûes d'une belle-mère ambitieuse. On ne douta plus que Tibère ne dût remplacer Auguste, lorsqu'on vit celui-ci révoquer l'adoption d'Agrippa, le deshériter & le faire reléguer par le Sénat dans l'île de Planasie. Enfin les esprits étant préparés de longue main, & d'ailleurs favorablement disposés pour Tibère, qui venoit de terminer en Illyrie par des victoires éclatantes la guerre la plus formidable que les Romains eussent soutenue depuis les guerres Puniques, Auguste profita de cette heureuse conjoncture & supplia le Sénat & le peuple Romain de lui donner Tibère pour collègue dans le commandement des armées & dans le gouvernement des provinces. Le Sénat & le peuple Romain lui accordèrent sa demande par un acte authentique & solennel: *Senatus populusque Romanus, postulante patre ejus, ut æquum ei jus in omnibus provinciis exercitibusque esset quam erat ipsi, decreto complexus.* Ce sont les termes de Velléius Paterculus. Nous apprenons de Suétone que les deux Consuls proposèrent (dans l'assemblée du peuple) une loi qui portoit que Tibère gouverneroit les provinces (du partage de l'Empereur) conjointement avec Auguste, & qu'il exerceroit avec lui l'office de Censeur: *Lege per Consules latâ, ut provincias*

cum

cum Augusto communiter administraret, simulque censum ageret. On fait comment les loix se faisoient à Rome du temps de la République. On en publioit le projet trois jours de marché, *per trinuindinum*, pour donner à chacun le temps de faire ses réflexions sur les inconvéniens & sur les avantages de la loi proposée. Vingt-sept jours depuis la première publication du projet (car les marchés se tenoient de neuf en neuf jours), le Magistrat qui en étoit l'auteur prioit le peuple de l'approuver: *Velitis, jubetis Quirites*. S'il passoit à la pluralité des suffrages, il avoit force de loi. Dans les premiers temps la confirmation du Sénat étoit nécessaire: cette compagnie avoit droit de ratifier ou de casser le Plébiscite (*h*). Quoiqu'elle usât rarement de ce droit, la crainte qu'elle n'en usât, tenoit le peuple en respect, & l'empêchoit de faire de mauvaises loix, & de nommer aux charges des sujets désagréables au Sénat: mais le pouvoir du peuple s'étant augmenté dans la suite, il fut réglé que le Sénat autoriseroit d'avance, c'est-à-dire aveuglément, ce qui seroit décidé dans les Comices. Ainsi le Sénat, du moins à cet égard, ne conserva qu'une ombre d'autorité.

Les choses continuèrent sur le même pied jusqu'aux derniers temps de la République, & sous Auguste, comme on le voit par un passage remarquable de Tite-Live. Cet historien, après avoir raconté que le peuple songeant à choisir lui-même le successeur de Romulus, les Sénateurs pour se faire un mérite auprès du peuple d'une condescendance à laquelle il falloit se résoudre, le laissèrent maître de ce choix; à condition néanmoins qu'il n'auroit lieu qu'autant que le Sénat l'autoriseroit. Cet historien, dis-je, ajoute (*i*): *Encore*

(*h*) Titi Livii (supplem.) l. x i, c. 28, ad ann. 466. *Patres in comitiorum incertum eventum auctores fieri cogebantur.*

(*i*) *Hodieque in legibus magistratibusque rogandis usurpatur idem jus vi adempta: priusquam populus suffragium ineat, in incertum comitiorum eventum Patres auctores*

funt. Tit. Liv. l. i, c. 17, ad ann. 38. Le premier livre de Tite-Live a été composé depuis la bataille d'Actium, & depuis qu'Auguste eut reçu le prénom d'Empereur. En parlant du temple de Janus, il dit qu'il fut fermé pour la seconde fois depuis Numa par l'empereur César Auguste après la bataille d'Actium: *Iterum quod nostræ*

aujourd'hui lorsqu'on fait des loix & qu'on élit les Magistrats, le Sénat autorise ce qu'ordonne le peuple ; mais ce n'est qu'une vaine formalité, parce que cette autorisation se fait avant que le peuple aille aux voix, & que l'on sache ce qui sera ordonné. Le Sénat ratifia donc par avance, selon la coutume, ce que le peuple ordonneroit dans les Comices, qui furent assemblés au sujet de l'association de Tibère. Le peuple, après avoir eu le temps de réfléchir sur le projet de la loi proposée par les consuls, alla aux voix & l'approuva. Tibère fut donc élu selon les formes usitées dans l'élection des Magistrats ordinaires ; & ce décret d'élection fait par le peuple, dis-je, autorisé par le Sénat, est ce que Velléius appelle décret du Sénat & du peuple Romain. Peut-être même que le Sénat, à la requisiion d'Auguste (*postulante patre*) avoit rendu un arrêt par lequel il ordonnoit aux consuls de proposer aux Comices la loi d'association, *lege per Consules lata* ; c'est ce qui paroît résulter des textes combinés de Velléius & de Suétone. Mais comme c'étoit non le sénatusconsulte, mais le plébiscite qui avoit force de loi, Velléius emploie le mot *decretum* au singulier : *Cum Senatus populusque Romanus, postulante patre ejus, ut æquum ei jus in omnibus provinciis exercitibusque esset quam erat ipsi, decreto complexus esset (Tiberius) in urbem reversus triumphum egit.* Cet auteur place l'association de Tibère avant son retour de Germanie à Rome ; & Suétone seulement un peu après. On pourroit, ce me semble, les concilier tous deux en disant que le Sénat rendit son arrêt pendant que Tibère étoit encore en chemin, & que les Comices ne se tinrent qu'après son triomphe. Mais quoi qu'il en soit de ces circonstances indifférentes, ces deux écrivains dont l'un est d'une fidélité connue, & l'autre est un

ætati Dii dederunt ut videremus post bellum Actiacum ab imperatore Cæsare Augusto, pace terræ marique partâ. L. I, c. 19. Le temple de Janus a été fermé deux autres fois par Auguste ; mais puisque Tite-Live ne parle que d'une, il faut que

son livre ait paru entre le mois d'août de l'an de Rome 726 (car ce fut alors qu'Auguste reçut le prénom d'Empereur) & l'an de Rome 729, où le temple de Janus fut encore fermé. Il le fut une troisième fois l'an de Rome 746 ou 747.

auteur contemporain, qui put se trouver à Rome (k) lors de l'association de Tibère, & donner sa voix pour cette élection, Velléius & Suétone s'accordent tous deux sans être contredits de personne, à nous apprendre que Tibère devint collègue d'Auguste dans le commandement des armées, & dans le gouvernement des provinces impériales, non par un acte émané du bon plaisir d'Auguste, mais par un acte national. Je vois les consuls qui proposent au peuple cette élection, le Sénat qui autorise le peuple, le peuple qui élit. Auguste ne commande point, il prie, il demande, *postulante patre*. C'est un Magistrat qui, feignant d'être en place malgré lui, demande qu'au moins on lui donne pour collègue un fils capable de soulager sa vieillesse, un fils qui fait toute sa consolation. Si les infirmités d'Auguste le lui permirent, il alla, selon sa coutume, se présenter aux tribus assemblées pour les supplier d'être favorables à son fils, supposé qu'il le méritât : *Quoties magistratuum Comitibus interesset, tribus.... circumibat supplicabatque more solemnibus.... Nunquam filios suos populo commendavit, ut non adjiceret SI MEREBUNTUR*. Il fait si bien qu'à sa requête, ce fils que l'on regarde depuis long temps comme le plus ferme soutien de l'Empire, est élu par la nation. Si c'est là disposer de l'Empire comme de son patrimoine, que l'on ait la bonté de m'apprendre ce que c'est qu'une élection. Dans celle-ci l'on peut s'assurer que les formes furent observées avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Depuis qu'Auguste se fut mis en état de violer impunément les loix, personne ne parut les respecter plus que lui, ni ne se montra plus religieux observateur des moindres formalités. Il travailloit solidement, & savoit que rien n'est solide que ce qui est ou paroît fondé sur les loix. Il vouloit que l'élection de Tibère fût incontestablement l'ouvrage du Sénat & du peuple, comme l'avoit été la sienne. Tibère fut associé

(k) Velléius Paterculus servit 766 de la fondation de Rome, neuf ans sous Tibère, depuis l'an 4 de J. C. jusqu'en l'an 12. Or qui fut l'année de l'association de Tibère.
l'an 12 de J. C. répond à l'an

l'an de Rome 766, de J. C. 12, sous le consulat de Germanicus & de Fontéius Capito.

L'année suivante, le décennat d'Auguste expirant le 7 de janvier, ce Prince se démit à l'ordinaire, & fut encore contraint de reprendre l'Empire pour dix ans. Il fit donner de nouveau la puissance tribunitienne à Tibère: on verra dans la suite que Tibère se conduisit comme si le commandement des armées & le gouvernement des provinces ne lui avoient été donné que pour la vie d'Auguste. En même temps, comme le grand âge de celui-ci ne lui permettoit plus de venir que rarement au Sénat, il pria la compagnie de nommer vingt Sénateurs qui lui servissent de Conseillers; sur quoi le Sénat nomma vingt de ses membres pour composer le conseil d'Auguste, & ordonna que ce qu'Auguste auroit décidé avec Tibère, ces vingts Sénateurs*, les Consuls en charge, les Consuls désignés, les petits-fils par adoption, & tels autres qu'il voudroit faire entrer dans son conseil, eût la même force qu'un arrêt rendu dans le Sénat à la pluralité des voix.

*Dio. lib. LVI,
p. 674.*

Idem. Ibid.

* Ils devoient
changer tous les
ans.

Sueton. Aug.

Il ne survécut que deux ans à sa dernière installation, & mourut à Nole en Campanie le 19^e d'août, l'an de Rome 767, 14^e de J. C. Le jour de sa mort il demanda à ses amis s'il avoit bien joué son rôle dans le monde: *Ecquid iis videretur nimum vitæ commode transegisse*. On pouvoit lui répondre que l'acteur étoit inimitable, & qu'on auroit pû applaudir à la pièce sans restriction, si le commencement en avoit été moins tragique. Personne ne fut plus profond que lui dans la connoissance des hommes & du génie de sa nation. Il eut assez de jeu dans l'esprit, de manège dans la conduite, & de modération dans le caractère pour asservir les Romains. Il n'en vint à bout qu'en leur persuadant qu'ils étoient toujours libres, ou du moins à la veille de l'être. Cette idée prévint les complots, ou du moins les fit avorter. Il disoit qu'ayant trouvé Rome de brique, il la laissoit toute de marbre. En parlant de la sorte, il avoit aussi en vûe la constitution de l'Etat. On est pourtant obligé de convenir qu'il

eût bâti plus solidement, s'il avoit établi une loi pour régler la succession à l'Empire : mais il n'en pouvoit établir sans déclarer perpétuel un gouvernement qu'il avoit intérêt de laisser toujours passer pour ce qu'il étoit en effet, pour un gouvernement provisionnel. L'édifice qu'il fonda & qu'il éleva fut défectueux à cet égard ; cependant on ne sauroit s'en prendre à l'architecte : il n'y en eut jamais de plus habile ; mais il fut gêné par le terrain.

SECONDE DISSERTATION

Où l'on examine si la puissance impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

LE règne de Tibère mérite une attention spéciale, parce que c'est, à proprement parler, sous ce Prince que le grand ouvrage de la monarchie auquel Auguste avoit travaillé pendant environ un demi-siècle, fut entièrement consommé. Il étoit réservé à Tibère de porter les derniers coups à la liberté des Romains, & de donner au nouveau gouvernement la forme & la consistance qu'il eut depuis. Je vais donc faire quelques observations sur son règne ; les unes appartiennent incontestablement à mon sujet, puisqu'elles prouvent que l'Empire étoit électif, les autres ne seront, ni étrangères, ni déplacées, parce qu'elles serviront à développer de plus en plus la nature & la constitution de l'Empire, à fixer les bornes légitimes de la puissance des Empereurs, & par conséquent à faciliter l'intelligence de plusieurs choses dont je parlerai dans la suite de ces dissertations.

29 Janvier

1745.

Arrêtons-nous d'abord à ce qui se passe incontinent après la mort d'Auguste : les réflexions naîtront en foule du simple

exposé des faits. Tibère, comme je l'ai dit, avoit été déclaré par un acte national l'adjoint & le collègue d'Auguste dans le gouvernement des provinces impériales, & dans le commandement des armées. Remarquons (& l'importance de la remarque se fera bien-tôt sentir) que les auteurs ne disent point qu'il eût été désigné son successeur en termes formels & précis. Avant cette association le Sénat, à la prière d'Auguste, avoit donné & renouvelé plus d'une fois à Tibère la puissance du tribunat pour cinq ou pour dix années. Peu de temps après l'avoir associé, il la lui fit encore proroger: Dion en cet endroit ne dit point pour combien d'années; mais il n'est pas nécessaire d'en conclure qu'elle lui fut alors donnée pour toujours. Auguste meurt, & Tibère se met réellement en possession de l'Empire; il donne le mot aux cohortes prétoriennes; il écrit aux armées; il prend des gardes & les autres marques du pouvoir suprême: *excubiæ, arma, cætera aulæ*; il fait mourir le jeune Agrippa, relégué dans l'île de Planasie: voilà des actes de souveraineté, & même de despotisme. D'un autre côté Tibère ne paroît nullement déterminé à se charger de l'Empire. Lorsque le Centurion, qui a fait mourir le jeune Agrippa, vient lui dire qu'il a exécuté ses ordres, il répond qu'il n'a point donné d'ordres, & que cet officier rendra compte de sa conduite au Sénat. Si les Consuls se hâtent de lui prêter serment de fidélité, si les autres Magistrats, le Sénat, le peuple & les prétoriens suivent leur exemple, Tibère ne paroît point demander ce serment; ce sont les Consuls qui l'exigent; tout se fait ou semble se faire par leur autorité. Il est vrai que Tibère convoque le Sénat par un édit; mais c'étoit une des prérogatives des simples tribuns du peuple, de pouvoir assembler extraordinairement cette compagnie, & personne n'ignore que le mot *edictum* étoit le terme usité dans l'ancienne République, pour signifier l'ordonnance d'un Magistrat. Aussi n'est-ce qu'en vertu de la puissance tribunitienne que Tibère publie l'édit de convocation: c'est l'unique qualité qu'il prenne dans cette ordonnance également courte & modeste, dans laquelle il se contente de

Tacit. 1, 7.
Annal.

Id. ibid. 6.

dire « qu'il consultera le Sénat sur les honneurs qu'il croit dûs à la mémoire de son père, qu'en attendant il n'abandonnera point le corps, & que c'est la seule des fonctions publiques qu'il s'attribue : » *Ne edictum quidem quo patres in curiam vocabat, nisi tribunitiæ potestatis præscriptione posuit sub Augusto acceptæ. Verba edicti fuere pauca & sensu permodesto ; de honoribus parentis consulturum, neque abscedere à corpore : idque unum è publicis muneribus usurpare.* Ces derniers mots, dont je tâche de conserver l'ambiguïté en les traduisant, partagent les interprètes, & sont en effet susceptibles de deux sens plus ou moins favorables à mon idée.

Mais quoi qu'il en soit, Tibère, lorsqu'il parle au Sénat par écrit ou de vive voix, suppose toujours qu'il n'a de pouvoir que celui du tribunat, comme si les autres pouvoirs qu'il avoit reçus en devenant collègue d'Auguste étoient expirés avec lui. Le Sénat s'assemble au jour marqué; Tibère commence un discours que ses sanglots interrompent; dans ce moment il souhaite, dit-il, de perdre, non seulement la voix, mais la vie, & donne sa harangue à Drusus pour en achever la lecture. C'est dommage que Suétone ne nous ait conservé du moins la substance de ce discours, qui pourroit répandre de la lumière sur le point que nous traitons. Ensuite un affranchi lit le testament d'Auguste, parce que Tibère croit que cette fonction est au dessous d'un Sénateur. Auguste y faisoit Tibère héritier de la moitié de ses biens & d'un sixième en sus; il donnoit le reste à Livie sa femme, en vertu de la dispense que le Sénat lui avoit accordée de la loi *Vocomia*. Le Sénat règle les funérailles d'Auguste, lui décerne différens honneurs, & charge Tibère de faire l'oraison funèbre de ce Prince. Tibère feignant de craindre que le zèle du peuple ne cause du désordre aux funérailles d'Auguste, comme autrefois à celles du divin Jule, demande main-forte à la compagnie pour prévenir le tumulte & pour sa propre sûreté. Comme une pareille demande étoit risible de la part de celui qui commandoit en maître aux soldats, & qui avoit actuellement des gardes, quelqu'un dit en opinant qu'il falloit prêter main-forte à César, parce qu'il

Sueton. Tib.

23.

Dion, l. LVI, p. 676.

Ex parte dimidia & sextante. Sueton. ibid.

Dion, ibid. p. 678.

Dion, LVII, p. 690 & 691.

en avoit besoin. Tibère sentit l'ironie; mais il dit que les soldats n'étoient pas à lui, mais à la République.

Ce ne fut-là que le prélude de la scène qui suivit l'apothéose d'Auguste. Les Consuls ayant proposé dans le Sénat d'engager Tibère à prendre les rênes du gouvernement, ce Prince discourut à perte de vûe sur la grandeur de la place & sur la médiocrité de ses talens: « Vous ne savez pas, disoit-il, »
» quel monstre c'est que l'Empire. Le génie du divin Auguste »
» fut capable d'animer & de régir lui seul ce vaste corps; mais »
» où trouver un génie pareil au sien? Chargé sous lui d'une »
» partie des affaires, j'ai connu par expérience quel doit être »
» le fardeau tout entier; je fais à quels dangers, à quelles con- »
» tradictions, à quels revers il expose. Dans une ville remplie »
» de personnages distingués ne donnez pas tout à un seul homme: »
» plusieurs travaillant de concert pourvoient plus aisément à tous les besoins de la République. »

Il ne manquoit à ces discours que de la sincérité. Le Sénat qui ne craignoit rien tant que de paroître deviner Tibère, se répandoit en plaintes, en prières, en larmes, lorsque ce Prince, pour justifier sa résistance, fit lire un Mémoire écrit de la main d'Auguste, qui contenoit l'état de l'Empire, avec le détail des revenus & des charges. Après cette lecture, comme le Sénat redoubloit ses instances, Tibère proposa de partager tout l'Empire en trois départemens, dont le premier seroit la ville de Rome & l'Italie, le second les armées, & le troisième les provinces; offrant de prendre celui que l'on jugeroit à propos de lui donner. Je vous demande, César, lui dit alors Asinius Gallus, lequel des trois vous voulez que l'on vous donne. Tibère un peu déconcerté par cette question imprévue, garda un moment le silence, & répondit, qu'il ne lui convenoit, ni de choisir, ni de rejeter aucune portion d'une administration, de laquelle il aimoit mieux être dispensé tout-à-fait.

Plus il persistoit dans ses refus, moins on se persuadoit qu'ils fussent sincères. Mamercus Scaurus le lui fit sentir en disant, que l'on pouvoit se flatter que les prières du Sénat
ne

ne seroient pas inutiles, puisque Tibère n'avoit point fait usage de la puissance du tribunat pour s'opposer à la proposition des Consuls. C'étoit-là lui arracher le masque, & s'attirer pour jamais son ressentiment; mais la plupart commençoient à perdre patience, au point que quelqu'un cria: *qu'il soit Empereur ou qu'il cesse de l'être**, & qu'un autre lui dit en face: *ordinairement on promet long-temps avant que de faire; mais vous, César, vous êtes long-temps à promettre ce que vous faites déjà (a)*. Tibère qui comprit enfin que le jeu étoit trop long, & pouvoit même devenir hasardeux, feignant de ne pouvoir plus résister à de si vives instances, cessa, dit Tacite, de refuser, & l'on cessa de le prier. Suétone dit expressément qu'il accepta l'Empire en se plaignant d'être condamné à la servitude la plus rigoureuse; mais qu'en même temps il eut soin de donner à entendre qu'il ne renonçoit pas à l'espérance de recouvrer sa liberté. *Je l'accepte*, dit-il, *jusqu'à ce que j'arrive à l'heureux moment où vous jugerez vous-mêmes qu'il sera juste d'accorder quelque repos à ma vieillesse*.

* *Aut agat
aut desistat.*

On ne peut douter qu'en conséquence de l'acceptation de Tibère le Sénat n'ait rendu un arrêt, par lequel il lui conféroit tous les droits & tous les privilèges accordés à son prédécesseur, à moins que l'on n'aime mieux dire que cette compagnie l'avoit rendu aussi-tôt que l'on eut appris à Rome la mort d'Auguste. Quoiqu'aucun auteur ne parle de cet arrêt, il n'est pas possible de le révoquer en doute, non seulement parce que l'on voit dans toute la suite de l'histoire qu'il se faisoit un pareil Sénatus-consulte à chaque mutation d'Empereur, mais encore parce que nous savons que Tibère reçut l'Empire, non pour dix années comme Auguste, mais sans aucune limitation de temps. Or on ne peut dire que cette puissance perpétuelle lui eût été déferée par l'acte national qui se fit du vivant d'Auguste. En effet ce seroit présumer la chose du monde la plus bizarre & la moins vraisemblable, de s'imaginer que tandis qu'Auguste n'étoit pourvu

(a) *Cæteros quod polliciti sint, tarde præstare: sed ipsum quod præstet, tarde polliceri.*

de la suprême magistrature que pour un temps assez court, on l'ait donnée sous les yeux pour toute la vie à celui qui n'étoit que son collègue & son adjoint. De quel front Tibère auroit-il accepté une distinction si indécente, distinction qui l'auroit élevé au dessus d'Auguste, à l'égard duquel il demeura toujours dans les termes du respect, de la subordination & de la dépendance que la Nature auroit exigés d'un véritable fils, & que les loix Romaines prescrivoient même aux enfans adoptifs?

Il faut donc convenir qu'après la mort d'Auguste il se fit, sinon un nouvel acte national, du moins un Sénatus-consulte, qui donnoit l'Empire à Tibère, sans spécifier pour combien de temps; & rien n'est plus naturel que de placer cet arrêt du Sénat immédiatement après l'acceptation de Tibère, ou de penser du moins qu'il fut alors confirmé. Au reste si ce Prince consentit à se charger de l'Empire, néanmoins il refusa le prénom d'*Empereur*, qui ne se trouve, dit-on, sur aucune de ses médailles, non plus que le titre de père de la patrie qu'il refusa pareillement. On voulut aussi décerner différens honneurs à Livie sa mère; mais il s'y opposa en disant que ces sortes de distinctions ne devoient être accordées aux femmes qu'avec beaucoup de réserve, & qu'on le verroit toujours user d'une semblable retenue à l'égard des honneurs qu'on lui décerneroit à lui-même: il pria seulement le Sénat de donner la puissance proconsulaire à Germanicus. Le Sénat lui accorda sa demande, & sans doute avec plus de joie qu'il ne l'auroit souhaité; en même temps la compagnie nomma des députés vers Germanicus, pour lui porter la nouvelle & peut-être les marques de la dignité à laquelle on venoit de l'élever, & pour lui faire compliment sur la mort d'Auguste. Tibère ne demanda rien pour Drusus, parce qu'il étoit désigné Consul; & comme il se trouvoit présent, on ne lui fit point de députation.

Je ne fais si l'on regardera comme inutile le détail où je viens d'entrer. Pour moi, plus j'examine l'irrésolution apparente de Tibère, plus j'approfondis sa conduite, plus je tâche de sonder les profondeurs mystérieuses de sa politique,

au travers des ténèbres dont il s'enveloppe & des flatteries du Sénat; & plus je crois voir que tout prouve ou du moins suppose, que l'Empire n'est ni héréditaire ni patrimonial.

1.^o C'est une maxime constante que dans les monarchies successives le trône ne peut être vacant que par le défaut d'héritiers habiles à le remplir. A l'instant même qu'un Souverain expire, son héritier légitime monte sur le trône, ou pour mieux dire, il s'y trouve actuellement placé, sans avoir besoin du consentement de la nation, que dis-je ! indépendamment du sien propre, & même, si le cas arrivoit, contre sa propre volonté. On convient qu'il peut abdiquer si la nation y consent; mais pour abdiquer il faut posséder, & il ne lui est point libre de ne posséder pas ce que la loi de succession lui a destiné, avant même qu'il existât. On doit dire la même chose du successeur désigné par le Souverain d'un Etat patrimonial, où le bon plaisir du Monarque sert de loi de succession. L'héritier de cet Etat, non plus que celui d'un Etat héréditaire, ne peut rentrer légitimement & de droit dans la vie privée, que par une abdication volontaire, acceptée de ses sujets, avec cette différence que le successeur à la monarchie héréditaire, en abdiquant l'Empire, n'en sauroit disposer au préjudice de celui que la loi appelle à son défaut, au lieu que le successeur à la monarchie patrimoniale pourroit, ou donner le Royaume à qui bon lui sembleroit, ou rendre à la nation la liberté de disposer d'elle-même comme elle jugeroit à propos. Ce sont là des principes avoués de tous ceux qui ont quelque teinture du droit public. Donc supposé que l'empire Romain fût patrimonial ou qu'il fût attaché à la maison des Césars, Tibère en est saisi par le seul fait de la mort d'Auguste: tous les droits de ce Prince lui sont dévolus. Si par des motifs que nous tâcherons de pénétrer dans la suite il lui plaît d'affecter de l'incertitude, de paroître délibérer, le sujet de la délibération prétendue doit être, non s'il acceptera, mais s'il gardera l'Empire. Dans cette supposition, quelque desir qu'il puisse témoigner de s'en démettre, il n'est point étrange, que dis-je ! il est dans l'ordre

qu'il se porte pour Empereur, qu'il écrive aux armées pour se faire reconnoître, qu'il prenne des gardes, & les autres marques de la puissance suprême, qu'il fasse des actes de souveraineté. On ne peut lui reprocher d'être en contradiction avec lui-même, parce qu'il est effectivement Souverain jusqu'à ce qu'il ait abdiqué.

Mais que l'on y fasse attention. Tibère ne parle point d'abdiquer, mais de refuser l'Empire. Il prétend qu'il n'a point droit de commander aux soldats, que dans l'Etat il n'a de rang que celui que peut lui donner la puissance tribunitienne; il ne demande point qu'on le décharge du gouvernement, mais qu'on ne l'en charge pas; il offre, non de retenir, mais de prendre, si on l'exige absolument, la partie de l'administration que l'on voudra lui confier. N'est-ce pas là déclarer nettement qu'il n'est point Empereur, & par une conséquence certaine, que l'Empire n'est ni héréditaire ni patrimonial?

On dira sans doute que ce seroit être trop simple que de prendre à la lettre les discours que tenoit dans le Sénat ce politique raffiné, discours démentis, & par son cœur qui brûloit du desir de régner, & par sa conduite, puisqu'il exerçoit actuellement toutes les fonctions de la souveraineté: *tanquam adepto principatu, nusquam cunctabundus nisi cum in Senatu loqueretur.*

Je réponds que Tibère étoit de fait en possession de l'Empire; mais y étoit-il de droit? c'est la question. S'il étoit en possession de droit, quel intérêt avoit-il de faire semblant de refuser l'Empire plutôt que de feindre qu'il vouloit l'abdiquer? il ne gagnoit de plus à prendre le parti qu'il prenoit, sinon de faire preuve de la duplicité la plus grossière. En feignant de refuser l'Empire, dans le temps même qu'il agissoit en Souverain, il se deshonoroit par le contraste de ses paroles & de ses actions, contraste que Suétone qualifie, à juste titre, d'impudence outrée: *Principatum quamvis neque occupare confestim neque agere dubitasset, & statione militum, hoc est vi & specie dominationis assumptâ, diu tamen recusavit impudentissimo animo.* Au contraire s'il eût feint de vouloir quitter le rang

où la mort d'Auguste l'avoit placé, il auroit pû sans inconvénient se porter pour Empereur, & montrer néanmoins l'empressement le plus vif de ne l'être plus. Un politique tel que Tibère sacrifiera, s'il le faut, sa réputation à ses intérêts; mais il ne la prostituera point en pure perte. Voulant jouer, mais ayant à choisir entre deux rôles qui le conduiroient également à ses fins, il ne donnera point la préférence à celui qui le feroit passer pour un fourbe. Donc si Tibère, dans le dessein de paroître ne régner que malgré lui, se sert du misérable artifice de soutenir contre la notoriété publique, qu'il ne règne ni ne veut régner tandis qu'il règne effectivement, & qu'il prend toutes sortes de mesures pour s'affermir sur le trône, s'il a, dis-je, recours à cette ruse effrontée, de refuser ce qu'il tient déjà, au lieu de proposer de s'en démettre, c'est qu'il ne règne que de fait & non de droit. Et pourquoi ne règne-t-il que de fait, si ce n'est que la mort d'Auguste ne l'a point saisi de l'Empire, & qu'il n'a point de droit à la souveraine puissance, ni comme héritier d'Auguste, ni comme chef de la maison des Césars?

2.^o Après tout, quoi que l'on puisse penser de ce raisonnement, on ne disconvient pas que ce ne soit un préjugé considérable en faveur du système que je soutiens, d'entendre le premier successeur d'Auguste tenir dans le Sénat, dans le conseil public de la nation, des discours qui supposent manifestement que l'Empire n'est point successif. Mais ce préjugé déjà très-fort, si cependant ce n'est qu'un préjugé, se tourne en preuve, lorsque l'on fait réflexion que le Sénat paroît aussi supposer le même principe. Si par impossible dans un Etat successif l'héritier de la Couronne s'avisait de donner à ses peuples la même scène que donna Tibère aux Romains, avec quelle vigueur n'opposeroit-on point au refus qu'il feroit de régner la maxime fondamentale que j'exposois il n'y a qu'un moment? On lui diroit qu'il ne dépend pas de lui de rejeter ce que la loi de succession lui confère; que comme pour régner il n'a pas besoin du consentement de ses sujets, ils peuvent, sans attendre le sien, exiger qu'il se charge des

soins attachés à la Royauté; en un mot, que comme ils ne peuvent se dispenser de lui obéir, il est lui-même dans l'obligation indispensable de leur commander, &c.

Tacit. Ann.
I, 11.

Ibid. 12.

Si le Royaume étoit héréditaire & non patrimonial, & si le Prince dont je parle, répétant le langage de Tibère, proposoit comme lui au conseil représentatif de la Nation de partager le Royaume entre plusieurs personnes, offrant de se charger du département que l'on voudroit lui donner, *in civitate tot illustribus viris subnixâ non ad unum omnia deferrent; plures facilius munia Reipublicæ sociatis laboribus executuros. se ut non toti Reipublicæ parem, ita quæcumque pars sibi mandaretur, ejus tutelam suscepturum*; si le Prince, dis-je, tenoit ce langage, ne répondroit-on pas que, ni lui-même, ni la Nation n'ont le droit d'anéantir la loi de succession, ni de changer la nature du gouvernement; lui, parce qu'il n'est point le propriétaire du Royaume; la Nation, parce qu'elle est irrévocablement engagée à la famille régnante? On feroit valoir ces vérités avec d'autant plus de zèle, que l'on feroit intérieurement convaincu que le Prince veut seulement se faire prier, & pouvoir dire qu'on le force de régner. Lorsque ce Prince se feroit enfin rendu aux raisons de ses sujets, feroit-on un acte pour lui conférer la Royauté, pour lui donner les droits & les titres annexés à la Couronne? Non sans doute, parce qu'il en feroit déjà saisi par la loi de succession.

Entrons maintenant dans le Sénat Romain. J'y entends des prières, des vœux, des plaintes, des flatteries outrées; j'y vois couler des larmes. On emploie les moyens les plus pressans dont on a coutume de se servir pour obtenir une grace qui peut être refusée; mais parmi tant d'hommes d'Etat qui composent l'assemblée, il n'en est pas un seul à qui même la flatterie mette à la bouche ces maximes, qui dans les États successifs sont les élémens du droit public sur les engagements réciproques du Souverain & des Sujets. Quand Tibère propose le partage de l'Empire, on ne réplique point que l'Empire est attaché à la famille des Césars; nulle mention des droits, ni de Germanicus, ni de Drusus; il paroît que le Sénat regarde

L'Empire comme vacant, jusqu'à ce que Tibère l'ait accepté, quelqu'un même le lui dit en termes équivalens. En effet que peut signifier autre chose cette apostrophe de Quintus Haterius : « César, jusques à quand souffrirez-vous que la République demeure sans chef ? *Quousque patieris, Cæsar, non adesse caput Reipublicæ !* » Un autre donne à entendre assez clairement qu'il n'a que la puissance tribunitienne. Quand je dis que le Sénat regarde l'Empire comme vacant, j'entends de droit, non de fait ; tous savoient que Tibère régnoit effectivement. Néanmoins comme cet exercice du pouvoir impérial étoit irrégulier, faute d'une acceptation formelle de sa part, qui n'eût pas été nécessaire dans un Etat successif, ce n'est qu'à toute extrémité qu'on lui dit qu'il est en possession de l'Empire ; c'est seulement, comme le rapporte Suétone, lorsqu'indignés de ses longueurs, & poussés à bout par ses réponses ambiguës, quelques-uns s'échappent jusqu'à lui faire sentir que c'est trop mépriser les hommes, que de refuser persévéramment de prendre ce que l'on a déjà pris : *Precautem Senatum & procumbentem sibi ad genua, ambiguïs responsis & callidâ cunctatione suspendens, ut quidam patientiam rumperent, atque unus in tumultu proclamaret : aut agat aut desistat ; alter coram exprobraret, cæteros quod polliciti sint, tardè præstare ; sed ipsum quod præstet, tardè polliceri.* Encore une fois, on lui reproche qu'il règne de fait ; mais on ne lui dit point qu'il règne de droit en vertu d'une loi de succession, ou de la destination particulière de son prédécesseur. Enfin après que Tibère a donné son consentement, le résultat de l'assemblée est un Sénatus-consulte, par lequel on confère à ce Prince, sans limitation de temps, les mêmes pouvoirs que l'on avoit accordés à Auguste pour un certain nombre d'années. Il faudroit s'aveugler soi-même, pour ne pas reconnoître que le Sénat se conduit par des principes directement opposés à ceux qui servent de règle dans les Etats successifs.

Mais je prévois que l'on ne manquera pas de me faire une objection assez forte en apparence pour détruire les inductions que j'ai tirées, soit de la conduite de Tibère, soit de celle du Sénat. Votre raisonnement tombe de lui-même, dira-t-on,

Tacit. Ann.
I. 13.

Suet. Tib.
24.

si d'ailleurs il est certain qu'à la mort d'Auguste, Tibère étoit de droit en possession de l'Empire. Or vous avez montré dans la première partie de cette Dissertation, que dès le vivant d'Auguste il avoit été associé à la puissance Impériale par un décret du Sénat & du peuple Romain : il n'étoit rien arrivé depuis qui eût dérogé à cette disposition nationale. Donc Tibère étoit de votre aveu légitimement saisi de l'Empire. Ici vous établissez le contraire : soyez d'accord avec vous-même, & renoncez à un raisonnement qui, tout spécieux qu'il vous paroît, ne prouve rien, parce qu'il prouve trop, & même plus que vous ne voulez prouver.

J'ai prévenu l'objection en disant ci-dessus que Tibère avoit été déclaré, non le successeur d'Auguste, mais seulement son adjoint dans le commandement des armées, & dans l'administration des provinces impériales : mais comme du premier coup d'œil cette distinction peut paroître trop subtile, il est nécessaire de faire voir quel en est le fondement. Rappelons-nous deux vérités essentielles, que l'on ne doit jamais perdre de vûe dans la matière que nous traitons ; la première ; que les Romains n'ayant jamais renoncé à leur ancien gouvernement, ni pris une résolution formelle de perpétuer le nouveau, la puissance Impériale n'étoit chez eux qu'une puissance provisionnelle : la seconde ; que cette puissance provisionnelle étoit, dans la personne d'Auguste, une commission à temps, une magistrature décennale. Or devenir l'adjoint d'un Prince qui n'est revêtu que d'une puissance provisionnelle en soi, & qui ne la possède pas même pour toute sa vie, n'est point en rigueur un titre pour lui succéder, à moins que la nation ne s'en explique disertement, ou qu'un usage constant ne l'ait réglé. Dans le cas de Tibère, on ne sauroit alléguer l'usage : c'étoit le premier exemple d'une pareille association. Il est également certain que le Sénat & le peuple n'avoient point déclaré Tibère successeur d'Auguste. La maxime invariable de celui-ci, fut de laisser toujours les Romains dans une espèce de doute, s'il garderoit l'Empire jusqu'à la fin de ses jours, ou s'il rétablirait la liberté. J'ai déjà observé qu'environ un an
& demi

& demi avant sa mort, & depuis l'association de Tibère, il fallut encore le forcer de consentir au renouvellement de ses pouvoirs, qu'il ne reçut à l'ordinaire que pour dix années seulement. A plus forte raison la politique ne lui permettoit pas de se faire nommer un successeur. Il se contenta donc d'assurer indirectement l'Empire à Tibère, en lui faisant conférer par les Romains la même autorité qu'il avoit lui-même sur les armées & sur les provinces de son partage. Si l'acte d'association avoit donné formellement à Tibère le droit de succéder, les deux auteurs originaux qui rapportent le fait, Velléius Paterculus & Suétone, n'auroient pas omis cette circonstance essentielle, au lieu qu'ils disent seulement dans les textes que nous avons déjà rapportés, l'un, qu'à la prière d'Auguste, le Sénat & le peuple Romain donnèrent à Tibère un pouvoir égal à celui d'Auguste, sur toutes les armées & sur les provinces: *Cum Senatus populusque Romanus, postulante patre ejus, ut æquum ei jus in omnibus provinciis exercitibusque esset, quàm erat ipsi, decreto complexus esset*; l'autre, que les Consuls firent passer une loi qui portoit que Tibère gouverneroit les provinces conjointement avec Auguste, & qu'il feroit avec lui les fonctions de Censeur dans le prochain dénombrement: *Lege per Consules latâ, ut provincias cum Augusto communiter administraret, simulque censum ageret*. C'étoit, j'en conviens, mettre le sort de la République à la discrétion de Tibère, & lui donner les moyens infailibles de succéder à Auguste, s'il le jugeoit à propos: mais d'un autre côté, comme on ne parloit point de succession, ceux qui vouloient se tromper eux-mêmes, espèce d'hommes fort commune dans tous les temps & dans toutes les nations, pouvoient encore se figurer que les arrangemens occasionnés par la vieillesse & par la mauvaise santé d'Auguste, ne dureroient que jusqu'à sa mort; que Tibère n'ayant reçu ni le droit de régner à sa place, ni même le prénom d'*Imperator*, il ne pouvoit monter sur le trône lorsqu'il seroit vacant, si le Sénat & le peuple Romain ne l'y appelloient; qu'il n'étoit pas sûr que la nation voulût encore avoir un Souverain, qu'elle offrît l'Empire à

Tibère, ou que la modestie de ce Prince lui permît de l'accepter.

Tacit. Ann.
III, 56.

On me repliquera que si Tibère ne fut pas désigné successeur d'Auguste par son association au gouvernement des provinces, il l'avoit été du moins équivalement lorsqu'on lui avoit conféré la puissance du tribunat; & l'on m'objectera Tacite qui l'assure en termes formels: « Auguste, dit-il, inventa ce titre pour désigner la puissance suprême. Ne voulant prendre ni le nom de Roi, ni celui de Dictateur; & souhaitant néanmoins un titre qui marquât sa prééminence sur les autres Magistrats, il prit celui de puissance tribunitienne. Il en fit part dans la suite à M. Agrippa; & après la mort de celui-ci, à Tibère, de peur que l'on ne fût dans le doute au sujet de son successeur. Il se flattoit d'arrêter ainsi les projets ambitieux: en même temps il faisoit voir combien il comptoit sur la modération de Tibère, & sur sa propre grandeur. » Que voulez-vous de plus précis, me dira-t-on? Dans un point de cette nature contredire ouvertement Tacite, c'est une hardiesse qui tient de la témérité.

Quelqu'un, plus hardi que moi, répondroit peut-être que les historiens les plus sensés répandent quelquefois une teinture des idées de leur siècle sur le récit des faits anciens, & que Tacite, qui vivoit environ cent cinquante ans depuis l'établissement de la Monarchie, dans un temps où donner à quelqu'un la puissance tribunitienne, c'étoit lui donner le droit certain & incontestable de succéder, & même l'associer actuellement à l'Empire; Tacite, dis-je, aura jugé de ce qu'Auguste avoit fait pour Tibère, comme de ce qu'il avoit dû faire à Vespasien en faveur de Titus, & à Nerva pour Trajan. Pour moi je déclare que si Tacite m'étoit contraire, j'aurois peine à ne pas changer de sentiment. Voici donc quelle est ma réponse.

Quand je nie que Tibère eût été déclaré formellement ou équivalement successeur d'Auguste, j'exclus seulement une désignation qui lui donnât sur l'Empire un droit acquis, un droit que la mort seule lui pût enlever; en sorte qu'au

moment du décès d'Auguste, les Romains ne pussent sans injustice & sans révolte refuser de le reconnoître pour Empereur. J'avoue que l'intention d'Auguste étoit que Tibère lui succédât. J'avoue aussi qu'il l'avoit désigné son successeur, autant qu'il étoit en lui. Mais quand je dis, *autant qu'il étoit en lui*, je considère, non ce qu'Auguste pouvoit absolument : rien ne lui étoit impossible ; je considère uniquement ce qu'il pouvoit, eu égard à son plan, & sans s'écarter de la maxime qu'il eut toujours de traiter avec les Romains comme avec un peuple libre, & sur-tout de paroître leur laisser une pleine liberté de continuer ou de ne pas continuer le gouvernement monarchique, soit pendant sa vie, soit après sa mort.

Dans ce système, la manière la plus convenable de désigner Tibère son successeur, étoit de lui faire conférer par les Romains une portion considérable de la puissance souveraine pour un temps limité. En leur donnant, si j'ose m'exprimer ainsi, Tibère à l'essai, il ménageoit leur liberté prétendue, & néanmoins il les accoutumoit à le regarder comme une personne inviolable & sacrée, comme un autre lui-même, comme son successeur, supposé que quelqu'un lui succédât. Devoit-il avoir un successeur ? c'étoit un point sur lequel il lui plaisoit de laisser une espèce de nuage : mais s'il avoit un successeur, il témoignoit n'en vouloir d'autre que Tibère, & prenoit des mesures effectives pour lui assurer la succession. Ce n'étoit pas assez, j'en conviens, pour délabuser entièrement ceux qui s'obstinoient à se flatter qu'Auguste pourroit quelque jour rétablir la République. Aussi ce Prince avoit intérêt d'entretenir, ou du moins de ne pas heurter de front leurs vaines idées : mais il croyoit en faire assez pour prévenir ou déconcerter les projets de quiconque auroit eu l'ambition de le détrôner ou de lui succéder malgré lui : *Sic cohiberi prava aliorum spes rebatur*. Voilà dans quel sens Tacite a dit, & je dis moi-même avec lui, qu'Auguste fit part de la puissance tribunitienne à M. Agrippa, & depuis à Tibère, afin que l'on ne fût point dans l'incertitude au sujet de son successeur ; *ne successor in incerto foret* : mais que cette puissance leur

donnât un droit certain de succéder à l'Empire, Tacite ne le dit point, & je ne le dirai jamais. Il faut observer que la puissance du tribunat n'avoit été donnée à Tibère, non plus qu'à M. Agrippa, que pour un temps limité. Cela posé, je raisonne ainsi: cette proposition, *la puissance tribunitienne donnoit un droit certain à l'Empire*, signifie de deux choses l'une, ou que celui qui en étoit une fois revêtu acquéroit sur l'Empire un droit qu'il ne pouvoit perdre, quand même la puissance du tribunat ne lui seroit point renouvelée à l'expiration du terme: ou bien elle signifie que la possession actuelle de cette éminente dignité donnoit seulement un droit actuel sur l'Empire, en cas qu'il vînt à vaquer tandis qu'on la possédoit. Or la proposition est fautive & insoutenable dans l'un & l'autre de ces sens: Tibère lui-même fournit une preuve complète de la fausseté du premier. L'an de Rome 748 la puissance tribunitienne lui fut conférée la première fois, & seulement pour cinq ans: elle ne lui fut point renouvelée à l'expiration du terme, parce que sa retraite dans l'île de Rhodes lui avoit fait perdre les bonnes grâces d'Auguste. Il vécut quelques années en simple particulier, & même en particulier disgracié: sa retraite volontaire s'étoit changée en exil; on lui refusoit la permission de revenir à Rome: il trembloit même pour sa vie, *Tunc non privatum modo, sed etiam obnoxium & trepidum egit*. Si pendant ce temps-là les bons politiques eurent pour lui d'assez grands égards, ceux qui ne voyoient que le présent, le regardoient comme perdu sans ressource: *Contemptior in dies & invisior*. La ville de Nîmes abatit ses images & ses statues. Un jour quelqu'un dit à Caius César petit-fils d'Auguste, « vous n'avez qu'à m'ordonner, & je vais à Rhodes vous chercher la tête de l'exilé. » Enfin ce même Caius, alors tout-puissant sur l'esprit d'Auguste, ayant bien voulu consentir au retour de Tibère, celui-ci fut rappelé; mais à condition qu'il n'auroit aucune part au gouvernement: *sub conditione ne quam partem curamve reipublicæ attingeret*. A Rome il continua de mener une vie privée jusqu'après la mort de Caius César, & de

Suet. Tiber.
c. 12, 13.

Lucius frère de Caius. Auguste qui, de l'aveu de tous les historiens, avoit destiné l'Empire à l'un de ces deux Princes, jeta de nouveau les yeux sur Tibère, l'adopta & lui fit donner la puissance tribunitienne pour cinq ans ou même pour dix, l'an de Rome 757. Qu'étoient devenus pendant cette longue disgrâce les droits prétendus de Tibère sur l'Empire? il est clair qu'ils s'étoient évanouis avec le pouvoir du tribunat. Si durant cette éclipse, ou pour mieux dire cet anéantissement de la grandeur de Tibère, quelqu'un passoit pour héritier présomptif, ce ne pouvoit être que Caius ou Lucius. Donc la puissance du tribunat ne donnoit point, à celui qui en avoit été une fois pourvû, le droit incommutable & perpétuel de succéder à l'Empire.

On soutiendrait avec aussi peu de fondement qu'elle conféroit du moins un droit passager mais certain, qui durerait autant que cette puissance même. Car 1.^o il n'y avoit point de loi qui réglât la succession, point de loi par conséquent qui déclarât que la succession de l'Empire seroit dévolue à celui qui se trouveroit en possession de la puissance du Tribunat. 2.^o La conduite d'Auguste avoit décidé suffisamment le contraire. En effet quoiqu'il eût reçu à perpétuité la puissance tribunitienne, cependant il ne prétendit jamais avoir de droit à l'Empire, si ce n'est en vertu des pouvoirs que la nation lui renouvelloit tous les dix ans. Ce n'étoit point la puissance tribunitienne que les Romains lui conféroient de nouveau: il l'avoit pour toute sa vie aussi-bien que quelques autres portions de l'autorité publique: c'étoit proprement le prénom d'*Imperator*, le pouvoir de généralissime des troupes qui lui étoit prorogé à la fin de chaque décennat; il ne parut jamais regarder cette prorogation comme une vaine formalité; du moins il ne s'en dispensa jamais. Donc, au jugement d'Auguste, c'est-à-dire, de celui même qui, selon Tacite, inventa le titre de la puissance tribunitienne, cette dignité, quelque éminente qu'elle fût, ne donnoit point un droit actuel de succéder à l'Empire. Il seroit extravagant de penser que la condition de Tibère, qui ne la possédoit que pour cinq ans,

fut meilleure que celle d'Auguste, qui la possédoit pour toute sa vie: donc à la mort de celui-ci, l'Empire n'étoit point dévolu à Tibère en vertu de la possession actuelle du pouvoir tribunitien.

La nation elle-même en jugeoit ainsi. Nous apprenons de Tacite, que l'âge & les infirmités continuelles d'Auguste annonçant de jour en jour la mort prochaine, les esprits étoient à Rome dans un étrange mouvement. Un petit nombre d'ames républicaines se repaissoit encore de chimères, & formoit des vœux impuissans pour la liberté. Plusieurs craignoient une guerre civile; quelques-uns la souhaitoient; la plupart tenoient différens discours sur les maîtres qu'on pouvoit avoir; *imminentes dominos variis sermonibus differebant*, & ces maîtres étoient Tibère & le jeune Agrippa, quoiqu'exhérédé, quoique relégué dans l'île de Planasie. Selon Velléius Paternulus, lorsqu'on apprit à Rome la mort d'Auguste, on se crut au moment d'une révolution capable de renverser la ville & l'Etat de fond en comble. Cette agitation dans les esprits, ces idées de liberté, ces craintes de guerre, cette incertitude sur le sort d'Agrippa le posthume, cette frayeur répandue dans Rome, prouvent qu'il n'étoit pas décidé quelle seroit la destinée de l'Empire. Si vous joignez à cela les précautions de Livie & de Tibère, qui cachent la mort d'Auguste jusqu'à ce qu'ils aient donné les ordres nécessaires pour s'assurer des armées, le meurtre d'Agrippa le posthume, l'ombrage que Tibère prenoit de Germanicus, l'inquiétude que lui causoit un faux Agrippa, son embarras qu'il avouoit à ses amis en se servant de l'expression proverbiale, *je tiens le loup par les oreilles*, son langage dans le Sénat, sa conduite, enfin tout le détail que j'ai rapporté, si l'on rapproche, dis-je, toutes ces circonstances, il en résulte nécessairement que Tibère n'étoit point regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire, que s'il s'en trouvoit maître à la mort d'Auguste, cette possession de fait pour devenir légitime avoit besoin d'être ratifiée par le consentement du Sénat & du peuple Romain.

Il est donc à propos de distinguer trois élections

différentes, par lesquelles Tibère parvint à l'Empire. Je veux bien ne compter que pour une seule & unique élection les divers arrêts du Sénat, qui lui conférèrent ou lui renouvelèrent la puissance tribunitienne; cette dignité, sans lui donner un droit certain à l'Empire, étoit en sa faveur un préjugé considérable (je l'ai fait voir ci-dessus) & c'en étoit même un infailible, supposé, comme il arriva en effet, qu'il s'en trouvât revêtu lorsque l'Empire viendrait à vaquer, parce que la puissance tribunitienne lui donnoit le droit de s'opposer impunément à toutes les résolutions que le Sénat & le peuple auroient voulu prendre au préjudice de ses intérêts.

La seconde élection est le décret par lequel le Sénat & le peuple lui donnièrent un pouvoir semblable à celui d'Auguste, sur les armées & sur les provinces Impériales. C'étoit dans un sens l'associer à l'Empire: mais comme le décret ne portoit point que Tibère conserveroit le même pouvoir, Auguste venant à mourir ou à se démettre; comme on ne lui donna point le prénom d'*Imperator*, & que les armées ne lui prêtèrent pas le serment de fidélité, il paroît que son administration devoit régulièrement finir avec celle d'Auguste, & qu'il ne pouvoit s'y maintenir au-delà, qu'en vertu d'une nouvelle élection.

Je la trouve cette troisième élection, ou du moins l'équivalent, 1.^o dans le serment de fidélité que lui prêtent pendant son absence, & de leur propre mouvement, les consuls, le Sénat, les prétoriens & le peuple; 2.^o dans l'espèce de violence que lui fait la nation; dans le concert unanime de tous les ordres de l'Etat, qui se réunissent, pour ainsi dire, à le contraindre, non de retenir l'Empire, mais de l'accepter, non de rester dans la place qu'il avoit occupée avec son père, mais de vouloir bien y monter. *Una tamen veluti luctatio civitatis fuit; pugnantis cum Cesare Senatus populi que Romani, ut stationi paternæ succederet; illius, ut potius æqualem civem quam eminentem liceret agere Principem. Tandem magis ratione quam honore victus est, cum quidquid tuendum non suscepisset,*

Velleius Pater.
l. 11.

peritulum videret; solique huic contigit penè diutius recusare principatum, quàm ut occuparent eum, alii armis pugnaverant. 3.^o Enfin dans l'arrêt, ou si l'on veut dans les arrêts que rendit le Sénat pour lui conférer, sans limitation de temps, les pouvoirs accordés à Auguste, aussi bien que les titres attachés à la puissance souveraine, soit ceux qu'il accepta d'abord, comme le titre de prince du Sénat, ou dans la suite comme celui de souverain pontife, soit ceux qu'il refusa constamment, tels que le prénom d'*Empereur* & la qualité de père de la patrie. Quand je dis après Suétone, qu'il refusa le prénom d'*Empereur*, j'entends seulement qu'il ne mit point lui-même, & qu'il ne voulut point que l'on mît à la tête de ses noms le mot d'*Imperator*, ni que personne, excepté les militaires, se servît de ce terme en lui adressant la parole; car on fait d'ailleurs qu'il disoit, *je suis prince du Sénat, Empereur des soldats, & maître de mes esclaves*: c'est ainsi qu'il parloit depuis cette dernière élection, lui qui auparavant prétendoit n'avoir que la puissance tribunitienne, & n'être pas en droit de commander aux soldats. Au reste si j'emploie le mot d'élection, j'entre dans les vûes de Tibère même, qui vouloit que l'on regardât ainsi l'espèce de violence qu'on lui faisoit pour l'obliger d'accepter l'Empire. Ce Prince étoit convaincu qu'il y alloit de sa gloire de paroître le tenir plutôt du choix libre de la Nation, que d'en être redevable aux intrigues de Livie & à la foiblesse d'un vieillard qui l'avoit adopté par complaisance pour une femme artificieuse; & ce fut une des causes de son irrésolution apparente. Il ne voulut se rendre que lorsqu'il put dire avec fondement, que la République elle-même lui mettoit entre les mains & le forçoit de prendre les rênes du gouvernement: *Dabat & famæ, ut vocatus electusque potius à Republica videretur, quàm per uxorium ambitum & senili adoptione inrepsisse.*



TROISIÈME DISSERTATION

Où l'on examine si la puissance Impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

J'AI montré dans les Mémoires précédens, que l'empire Romain fut électif dans son origine, qu'Auguste se succéda plusieurs fois à lui-même, chaque fois en vertu d'une nouvelle élection, que Tibère lui fut associé dans une partie de la puissance Impériale par le choix du Sénat & du peuple; enfin qu'après la mort d'Auguste Tibère fut élu de nouveau. J'entreprends aujourd'hui de prouver 1.^o que sous le règne de Tibère on continua de regarder l'Empire comme électif; 2.^o que Caius son successeur ne parvint à l'Empire en vertu d'aucune disposition de Tibère, mais par l'élection du Sénat.

20 Décemb.
1745.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Sous Tibère on continua de regarder l'Empire comme électif.

J'établis cette proposition d'abord par un argument négatif, ensuite par des preuves positives. 1.^o Si l'on excepte deux changemens que fit Tibère à la constitution de l'Empire, il laissa subsister en son entier le plan d'Auguste: or, ni l'une ni l'autre de ses innovations, quelque considérables qu'elles puissent paroître, n'a pû rendre l'Empire, ni héréditaire ni patrimonial.

Il commença son règne par le premier de ces changemens, duquel Tacite semble fixer l'époque au jour même où Tibère voulut bien consentir à se charger du gouvernement. Les comices furent ôtés au peuple & transférés au Sénat:

Tacit. Ann.
1, 15.

Tum primum è campo comitia ad patres translata sunt: nam ad eam diem, etsi potissima arbitrio Principis, quædam tamen studiis tribuum fiebant. Neque populus ademptum jus questus est nisi inani rumore; & Senatus largitionibus ac precibus sordidis exsolutus, libens tenuit, moderante Tiberio ne plures quam quatuor candidatos commendaret, sine repulsâ & ambitu designandos.

C'étoit dans ces assemblées générales, nommées comices, que la nation éliſoit ſes Magiſtrats, faiſoit des loix, jugeoit quelquefois les affaires criminelles des citoyens, ou nommoit des commiſſaires pour les juger. Le nouvel arrangement dépouilloit le peuple de ce qu'il avoit conſervé juſqu'alors de ſon ancienne ſouveraineté. Depuis ce moment toute la puiffance légiſlative fut concentrée dans le Sénat & dans la perſonne de l'Empereur. Cette compagnie nomma désormais au conſulat, à toutes les magiſtratures de la ville, aux gouvernemens des provinces qui étoient du partage du peuple: l'Empereur ſe contentoit de recommander directement ou indirectement quelques ſujets, paroiffant même ne pas exiger que l'on déſérât à ſa recommandation. Les Sénatus-conſultes autorifés par l'Empereur, ou les édits de l'Empereur approuvés par le Sénat, avoient force de loi: ſi le peuple étoit cenſé avoir part à ces loix, c'eſt uniquement parce que l'Empereur, revêtu de la puiffance tribunitienne, étoit l'homme du peuple, & que les Tribuns (a) qui entroient au Sénat avoient toujours le droit & quelquefois la hardieſſe de ſ'oppoſer aux délibérations.

Rien n'avoit plus mortifié le Sénat dans les derniers temps

*Tacit. Ann.
l. I, 81.*

(a) Dion, l. LVII, p. 703. rapporte que l'oppoſition d'un Tribun du peuple prévalut dans le Sénat ſur l'avis de Druſus & de Tibère. Dans l'affaire de Thraſéa, ſous Néron, Arulénus Ruſticus Tribun du peuple offrit, comme nous l'apprenons de Tacite, *Ann. XVI, 26.* de ſ'oppoſer à l'arrêt du Sénat. Helvidius Priſcus ayant un jour contredit vivement l'empereur Vitellius dans le Sénat, Vitellius implora le ſecours des Tribuns. *Dion, excerpt. Valeſiana, p.*

700. & Tacit. *Hist. II, 91.* Nous voyons par les lettres de Plin. I. 23. que tout le monde ne regardoit pas encore le Tribunat comme un vain titre, & que cette place avoit ſes fonctions. Septime Sévère, qui fut depuis Empereur, avoit exercé ſous Marc Aurèle, le tribunat avec beaucoup de vigueur & de fermeté: *Tribunatum plebis, Marco imperatore decernente, promeruit, eumque ſeveriſſimè & exertiſſimè egit.* Spartian. *Vitâ Severi.*

de la République, que de voir ses membres jugés comme les simples citoyens, ou par le peuple, ou par des juges pris dans l'ordre des Chevaliers, ou parmi les trésoriers de l'Épargne. Le Sénat originairement le conseil des Rois, ensuite de la Nation, avoit de grandes prérogatives, mais n'étoit point un tribunal. Hors les cas d'un péril extrême, où le salut public, toujours regardé dans l'ancienne Rome comme la suprême loi, autorisoit la Compagnie à faire quelque coup d'État; hors ces cas extraordinaires, elle n'avoit droit de prononcer ni sur la vie, ni sur la fortune, non seulement du moindre citoyen, mais même du dernier sujet de l'Empire. Sous Auguste les choses changèrent de face. Pour anéantir les droits du peuple, ce Prince habile étendoit insensiblement ceux du Sénat. Le Sénat commença pour lors à connoître des affaires des particuliers, & sur-tout des causes criminelles des Sénateurs. Si l'on pouvoit en appeller à l'Empereur, l'Empereur, Prince du Sénat, ne jugeoit lui-même que dans un conseil formé des Magistrats en charge, & de quinze Sénateurs que l'on choisissoit tous les six mois par le sort. Ainsi les jugemens du Prince pouvoient être regardés comme les jugemens du Sénat. *Dio. l. LIII, p. 586.*

Depuis la translation des comices, cette compagnie nommant les Préteurs & les autres Magistrats, le gouvernement parut aristocratique, comme il le fut réellement sous les bons Empereurs; mais le Prince du Sénat étoit généralissime des troupes, & toujours armé de la puissance tribunitienne qu'il faisoit valoir quand il lui plaisoit, au nom de ce même peuple qu'il avoit écrasé de concert avec le Sénat.

Au reste, Tibère ne manqua point de prétexte ou de raison, si l'on veut, pour enlever au peuple le droit d'élire ses Magistrats. Sous Auguste, le peuple usoit si mal des foibles restes de sa liberté, que les comices consulaires, pour peu que ce Prince fût absent de Rome, occasionnoient des séditions, des meurtres, des incendies. Tibère étoit de la maison *Claudia*; il avoit hérité de la hauteur de cette famille, la plus noble & la plus fière des Patriciennes, opposée par

système au gouvernement populaire, & dévouée dans tous les temps à la grandeur du Sénat. Peut-être que l'antipathie naturelle aux Claudius contre les Plébéiens, influa, dans le dessein que forma Tibère d'opprimer tout-à-fait le peuple, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique. Mais ce seroit peu connoître Tibère, de s'imaginer qu'il eût d'autre objet que de se rendre plus absolu. Le Sénat fut assez aveugle pour se prêter volontiers aux vûes de Tibère; & ceux qui aspiroient aux charges, se félicitèrent de n'être plus dans la nécessité de faire la cour au peuple, & d'acheter ses suffrages. Il faut qu'un demi-siècle de servitude rétrécisse étrangement les esprits. Le Sénat triompha de l'anéantissement du peuple, sans considérer que le peuple n'étant plus rien, il ne seroit lui-même que ce qu'il plairoit au Prince, parce qu'il est plus aisé de dominer une compagnie, dont les membres ont des prétentions, des craintes, des espérances, qu'une multitude de gens obscurs & sans ambition, qui ne souhaitent la faveur, ni n'appréhendent la disgrâce.

Tacite est le seul qui fasse une mention un peu détaillée du changement dont je parle. Les meilleurs historiens ne pensent pas toujours assez à la postérité. Ce que dit Tacite sur un événement si remarquable, suffisoit sans doute pour des lecteurs de sa nation & de son siècle; mais nous souhaiterions qu'il nous eût appris de quelle manière, avec quelles formalités les comices passèrent au Sénat. Cependant puisqu'au rapport de cet historien le peuple se plaignit de la perte de son droit, il semble qu'on ne daigna pas seulement l'engager à s'en dépouiller lui-même, & qu'on usa de voie de fait.

La seconde innovation qui se fit sous ce règne, c'est que la puissance impériale commença à devenir une magistrature perpétuelle, au lieu que sous Auguste elle n'avoit été que décennale. Tibère s'en étoit chargé, non pas comme son prédécesseur pour un certain nombre d'années, mais jusqu'à l'heureux moment, disoit-il, où le Sénat auroit la bonté de l'en décharger. Cet heureux moment ne vint point, nonobstant

les vives instances que Tibère réitéroit souvent pour obtenir la permission de rentrer dans la vie privée. Il conjuroit de temps en temps le Sénat d'agréer que les Consuls ou quelqu'autre se chargeassent du gouvernement : *Ad varia & toties inrisa revolutus de reddendâ Republicâ, utque Consules, seu quis alius regimen susciperent.* La compagnie qui savoit à quoi s'en tenir, le montra toujours inflexible. Ainsi les pouvoirs de Tibère n'ayant jamais expiré, il n'eut pas besoin, comme Auguste, de les faire renouveler. Tacit. Annal. IV. 9.

Depuis ce temps, la puissance impériale fut censée appartenir, pour toute la vie, à celui qui en étoit une fois revêtu, hors le cas de l'abdication volontaire dont l'histoire ne fournit que deux exemples, ou de la déposition, qui devint si fréquente, qu'il faut s'aveugler soi-même pour n'être pas convaincu que le Sénat crut toujours avoir droit de faire le procès, soit à la personne, soit à la mémoire des Empereurs.

Il semble au reste que les Romains appréhendèrent que l'on oubliât que la puissance impériale étoit dans son origine une magistrature conférée pour un temps limité. Quoique Tibère ne fit point renouveler ses pouvoirs, cependant à la fin de la dixième & de la vingtième année de son règne, on célébra les mêmes jeux & les mêmes fêtes que l'on avoit célébrés à la fin de chaque décennat d'Auguste. *Les Consuls annoncèrent les décennales (b),* ce sont les termes de Dion, comme s'ils eussent conféré de nouveau l'empire à Tibère. Sous les règnes suivans on solennisa la dixième année de chaque Empereur, & même dans les derniers temps l'usage s'introduisit de solenniser la cinquième, toujours en mémoire de ce qu'Auguste avoit repris le gouvernement tantôt pour dix années, tantôt pour cinq. Dans cette cérémonie, comme si ç'eût été une nouvelle installation, le Prince ne manquoit pas de faire aux soldats & au peuple les mêmes largesses qu'il leur avoit faites lors de son avènement à l'empire. Cet usage, Dion, LVIII. p. 710.

(b) Dion, l. LVIII, p. 730. Τὴν δεκάτην εἰς ἀνέμαζον ὡς καὶ τὴν ἡμισημίαν αὐτῆς αὐτὰ κατὰ τὴν Αὐγούστου δίδοντες.

qui perpétuoit un tradition précieuse, subsista du moins jusqu'à la chute de l'Empire en occident.

Ces deux changemens faits sous Tibère mériteroient d'être approfondis: mais si dans une carrière aussi longue que celle où je suis entré, je m'arrêtois à tout ce qui se présentera sur ma route d'intéressant & de curieux, quand pourrois-je arriver au but? Je reviens à mon objet. Ces deux changemens, je le répète, sont les seuls qu'ait faits Tibère à la forme du gouvernement: or ni de l'un ni de l'autre il ne résulte que l'Empire ait cessé d'être électif. La translation des comices ne pouvoit produire d'autre effet touchant la succession à l'Empire, que de donner au Sénat, exclusivement au peuple, le droit de conférer la puissance impériale. Aussi verrons-nous dans toute la suite de l'histoire le Sénat user de ce droit, & disposer ordinairement en détail & à diverses reprises, quelquefois dans un seul jour & par la même élection, des dignités dont l'assemblage formoit le pouvoir impérial.

On ne s'imaginera pas non plus que l'Empire cessa d'être électif, parce qu'il cessa d'être décennal. Il s'en faut bien que toute puissance perpétuelle soit essentiellement successive. Une place est perpétuelle lorsqu'elle est donnée & acceptée pour toute la vie: mais elle ne peut être successive qu'en vertu d'une loi de succession, ou d'un usage à qui le laps de temps ait donné force de loi.

2.^o Après avoir établi ma première proposition par cet argument négatif, je vais la confirmer par des preuves positives & directes.

Tibère loin de prétendre que l'Empire n'étoit pas électif, faisoit gloire d'y être parvenu par le choix de la Nation:

Tacit. Ann. I. Dabat & famæ, ut vocatus electusque potius à Republicâ videretur. Voici les propres termes dont il se servit un jour dans le Sénat, tels que Suétone nous les a conservés: « Je vous » l'ai souvent dit, Pères conscripts, & je le répète encore, un » bon Prince, un Prince utile à l'Etat, & digne de l'honneur » que vous lui avez fait de le revêtir d'un pouvoir si grand » & si étendu, doit s'assujétir à la volonté du Sénat, souvent

à celle de tous les citoyens, & la plupart du temps à celle de chaque particulier. Je ne me repens point de vous avoir tenu ce langage, puisque j'ai trouvé en vous & que j'y trouve encore des maîtres équitables, pleins d'indulgence & de bonté. » *Dixi & nunc & sæpe alias, P. C. bonum & salutare Principem, quem vos tantâ & tam liberâ potestate instruxistis, Senatui servire debere, & universis civibus sæpe, & plerumque etiam singulis: neque id dixisse me pœnitet, & bonos & æquos & faventes vos habui dominos & adhuc habeo.* Suet. Tib. XXIX.

Tibère parut toujours également convaincu qu'il n'étoit point maître de disposer seul de l'Empire; & comment se feroit-il arrogé le droit de donner la souveraine magistrature, puisque fidèle au système d'Auguste, il ne vouloit pas disposer par lui-même de la moindre place, & qu'il demandoit tout au Sénat? Lorsqu'il fit prendre la robe virile à l'aîné de ses petit-fils adoptifs, Néron fils de Germanicus, après l'avoir recommandé à la compagnie, il la pria de dispenser ce jeune homme de passer par les fonctions du Vigintivirat, qui étoit comme le noviciat des charges, & de lui accorder le privilège de demander la Questure cinq ans plus tôt que les loix annales ne le permettoient. Tibère ajouta que lui-même, aussi-bien que Drusus son frère, avoit autrefois reçu du Sénat la même grace à la prière d'Auguste. Tacit. Ann. III, 29.

Je ne dissimulerai point qu'au rapport de Tacite, ceux que Tibère prioit de la sorte, s'en moquoient intérieurement: *Non sine irrisu audientium postulavit*; il est même persuadé que bien des gens s'étoient aussi moqués d'Auguste en pareil cas: *sed neque tum fuisse dubitaverim quæ ejusmodi preces occulti inluderent*: sans doute parce que l'on regardoit comme des grimaces & des forfanteries inutiles les prières & les recommandations d'un homme qui pouvoit contraindre. Mais du jugement que Tacite fait porter aux Romains sur ce manège de Tibère & de son prédécesseur, il faut conclure non que ces Princes avoient le droit, mais qu'ils avoient le pouvoir de faire d'autorité ce qu'ils demandoient. D'un côté avoir mis une nation dans l'impuissance de rien refuser, & de l'autre lui présenter,

pour ainsi dire, requête à chaque instant, même pour des bagatelles, avec autant d'apparat que si l'on n'eût pas été sûr d'obtenir; voilà ce qui paroissoit risible, & ce qui l'étoit en effet. Mais cette comédie si singulière en elle-même, qu'on ne trouve rien d'approchant dans l'histoire d'aucune autre monarchie, cette comédie qui fut jouée durant tant de siècles, & par les mauvais Empereurs & par les bons, (si cependant c'en étoit une sous ces derniers) prouve selon moi que la nation ne s'étoit jamais dessaisie juridiquement de sa liberté. Tout opprimés qu'étoient les Romains, il falloit traiter avec eux comme avec un peuple libre, leur demander tout, & ne leur rien commander: le seul secret pour être leur maître, c'étoit de protester sans cesse qu'on ne l'étoit point. En un mot, pour me renfermer dans mon sujet, je dis que la conduite de Tibère & de ses successeurs montre qu'ils n'avoient pas le droit de conférer par eux-mêmes les moindres magistratures, ni à plus forte raison de disposer de l'Empire.

Tacit. Annal.
III, 56 & 59.

Je ne trouve point que Tacite ait regardé comme superflue & ridicule la lettre que Tibère écrivit au Sénat pour le prier de conférer à Drusus son fils la puissance tribunitienne; on délibéra sur cette lettre. Comme la compagnie avoit été prévenue, chacun vint à l'assemblée avec des discours préparés, & s'efforça en opinant de faire sa cour par des flatteries étudiées, où Tibère même, quand il en fut informé, trouva de l'excès. On donna la puissance du tribunat à Drusus, qui étoit alors en Campanie; il écrivit au Sénat une lettre de remerciement qui parut très-fièrre, quoiqu'elle fût conçue en termes assez modestes: *Recitata & Drusi epistolæ, quanquam ad modestiam flexæ, pro superbissimis accipiuntur: Huc recidisse cuncta ut ne juvenis quidem tanto honore accepto adiret urbis Deos, ingrederetur Senatum.... Bellum scilicet; aut diverso terrarum distineri, litora & lacus Campaniæ cum maxime peragrantem. Sic imbui rectorem generis humani: id primum è paternis consiliis discere. Sane gravaretur aspectum civium senex Imperator fessamque ætatem & actos labores prætenderet; Druso quod, nisi ex arrogantia, impedimentum!* On fut indigné qu'un jeune homme, que l'on avoit

avoit élevé à une place si éminente, se dispensât de venir lui-même à Rome, & de paroître au Sénat sans autre raison qu'un voyage de plaisir. Dans le fait que je viens de rapporter, tout est sérieux, l'objet ne sauroit être plus important. Tibère demande qu'on lui donne son fils pour collègue dans la portion la plus sacrée de la puissance souveraine : *Mittit literas ad Senatum, queis potestatem tribunitiam Druso petebat*. Il s'agit de désigner celui qui doit un jour commander à l'Univers, *rectorem generis humani*; Tibère prie; le Sénat opine & accorde. Drusus témoigne sa reconnoissance; le Sénat se plaint qu'elle n'est pas assez respectueuse ni proportionnée au bienfait; l'historien insiste fortement sur ces plaintes, & paroît les approuver. Concluons que Tibère, Drusus, le Sénat, l'auteur des annales sont tous dans le même principe, je veux dire intimement persuadés que l'Empereur n'a pas droit de disposer de l'Empire, & qu'ainsi l'Empire n'est point patrimonial.

Les flatteries qui furent prodiguées, lorsque l'on conféra la puissance tribunitienne à Drusus, font naître une réflexion qui paroît frappante. Qu'on lise tant qu'on voudra l'histoire romaine, malgré la bassesse du Sénat & sa prostitution à toutes les volontés des Empereurs, on ne voit point que dans aucune occasion, ni le Sénat en corps, ni un seul de ses membres ait exalté la modération du Prince qui s'abaissoit à demander ce qu'il avoit droit d'accorder. Dans l'hypothèse que je réfute, ce devoit être le lieu commun de tous les adulateurs: la flatterie n'a recours aux mensonges qu'au défaut de vérités qui puissent servir à ses fins. Il n'étoit donc pas vrai que la nomination aux magistratures, & spécialement à la magistrature suprême, appartînt à l'Empereur exclusivement au Sénat. Le contraire étoit un principe national, si généralement reconnu, que le flatteur le plus déterminé n'osa jamais le heurter de front.

Ce que Tibère, à l'exemple d'Auguste, fit pour désigner son successeur & pour l'associer à l'Empire, se pratiqua dans la suite en pareil cas: ce seroit donc se tromper grossièrement que de prendre à la lettre certaines expressions abrégées qui se trouvent dans les auteurs. On y lit souvent, par exemple,

qu'un tel Empereur associa un tel, lui donna la puissance impériale, le choisit pour successeur; ces expressions doivent être interprétées par l'usage connu d'ailleurs, & comme dans une histoire de Russie elles signifieroient que le monarque propriétaire de l'Empire nomma d'autorité celui qu'il voulut choisir, elles signifient dans une histoire romaine, que l'Empereur proposa, recommanda tel sujet à ceux qui avoient droit de donner l'Empire, & que ce sujet fut élu. Ainsi lorsque Tacite raconte que Tibère, qui depuis long-temps avoit perdu son fils Drusus par le crime de Séjan, délibéra dans les derniers temps de sa vie entre les mains de qui il remettroit la République, *de tradendâ Republicâ*, l'objet de la délibération étoit le choix de la personne qu'il présenteroit au Sénat.

Après cette observation préliminaire, dont le but est de prévenir les mauvaises difficultés qu'on pourroit faire sur le passage de Tacite, je vais le rapporter en entier; il mérite, si je ne me trompe, une attention singulière. « Tibère, incertain à qui remettre le gouvernement de la République, balança d'abord entre le jeune Tibère fils de Drusus, & Caius fils de Germanicus; ils étoient tous deux ses petits-fils, le premier par la nature, le second par l'adoption. La tendresse & le sang parloient en faveur du fils de Drusus; mais il n'étoit pas encore sorti de l'enfance. Caius étoit dans la force de la jeunesse, il avoit pour lui les vœux des Romains, raison pour Tibère de le haïr. Il pensa même à Claude son neveu & frère de Germanicus. Claude étoit d'un âge mur; il avoit d'assez bonnes inclinations & de l'amour pour les sciences; mais la foiblesse de son esprit lui donna l'exclusion. D'un autre côté, prendre un successeur dans une famille étrangère, c'eût été deshonorer la mémoire d'Auguste, exposer au mépris & à l'insulte la maison des Césars; c'est ce que craignoit Tibère, plus jaloux de se faire estimer dans les siècles à venir, que d'être aimé de son vivant. » *Dubitavit de tradendâ Republicâ primum inter nepotes, quorum Druso genitus, sanguine & caritate propior, sed nondum pubertatem ingressus: Germanici filio robur juventæ, vulgi studia, eaque apud avum odii causa. Etiam de*

Tacit. Ann.
VI, 46.

Claudio agitant, quod is compositâ ætate bonarum artium cupiens erat, imminuta mens ejus obstitit. Sin extra domum successor quæreretur, ne memoria Augusti, ne nomen Cæsarum in ludibria & contumelias verterent, metuebat: quippe illi non perinde curæ gratia præsentium, quam in posteros ambitio.

Les autres passages de Tacite, que j'ai ci-dessus rapportés, prouvent que l'Empire n'étoit pas une monarchie patrimoniale; mais celui-ci est décisif pour établir qu'il n'étoit point héréditaire. Tibère a deux petits-fils, & cependant il pense au choix de son successeur; donc il n'y a point d'héritier présomptif; donc, ni la filiation naturelle, ni la filiation légale ne donnent le droit de succéder. La seule incapacité de Claude empêche Tibère de se déterminer en sa faveur, & néanmoins Claude n'est parent d'Auguste que par sa mère Antonia fille d'Octavie; du côté paternel il est seulement neveu de Tibère. Si l'Empereur ne craignoit de dégrader & d'avilir sa maison, il pourroit jeter les yeux sur un sujet totalement étranger, & prier le Sénat de le reconnoître pour héritier présomptif; donc, non seulement il n'y a point de loi qui règle l'ordre de la succession entre ceux qui composent la famille régnante, mais même il faut avouer que la puissance souveraine n'est point attachée à la maison des Césars.

Il est donc clair qu'au jugement de Tibère même l'empire n'étoit point héréditaire, j'ai montré ci-devant que, ni lui, ni les Romains de son temps ne le regardoient point comme patrimonial; donc sous son règne on continua de le regarder comme électif, ce qui étoit à prouver. Passons maintenant à la seconde proposition.

DEUXIÈME PROPOSITION.

Caius ne parvint à l'Empire, ni en vertu d'aucune disposition de Tibère, ni par droit d'hérédité, mais par l'élection du Sénat.

L'opinion commune est que Tibère dans son testament nomma Caius pour son successeur, & conjointement avec

lui Tibérius Néro Gémellus fils de Drusus. M. de Tillemont, lui-même, s'est laissé entraîner au torrent, & l'a grossi. J'examinerai donc ce qui concerne les dernières dispositions de Tibère. Je vais produire, discuter & apprécier en détail les témoignages des auteurs originaux, au risque même d'être ennuyeux. Après tout, l'objet essentiel de nos Mémoires, n'est point d'amuser les lecteurs, mais de les conduire à la vérité. Je commence par les auteurs qui ont écrit en grec, Philon, Josèphe & Dion.

Voici l'abrégé de ce que raconte fort au long l'historien Juif, au dix-huitième livre des Antiquités, chapitre huitième.

« Tibère étant retourné à Caprée fut attaqué d'une langueur, »
 » qui d'abord ne parut pas dangereuse : mais comme le mal »
 » augmentoit, désespérant de sa vie, il commanda à Evode, »
 » celui de tous ses affranchis, en qui il avoit le plus de con- »
 » fiance, de faire venir le lendemain, de très-grand matin, »
 » ses deux petits-fils, parce qu'il vouloit leur parler avant que »
 » de mourir. Après avoir donné cet ordre, il pria les Dieux »
 » de ses pères de lui faire connoître par quelque signe, lequel »
 » des deux ils destinoient pour lui succéder ; car encore qu'il »
 » souhaitât de laisser l'Empire au jeune Tibérius Gémellus, il »
 » étoit persuadé que sa pensée & son inclination devoient céder »
 » aux marques de la volonté divine. Il se proposa donc un »
 » signe auquel il pourroit la reconnoître, & résolut de regarder »
 » comme appelé à l'Empire le premier des deux Princes qui »
 » viendrait le trouver le lendemain. Dans cette idée, il fit »
 » dire au gouverneur du jeune Tibérius de le lui amener à la »
 » première heure. Mais ce Prince s'étant amusé à déjeûner, »
 » fut prévenu par Caius, au grand regret de Tibère, qui »
 » s'attendrit, & pleura sur le sort de son petit-fils, qu'il voyoit, »
 » par cet arrêt de la providence, non seulement exclus de la »
 » souveraine puissance, mais encore menacé de perdre la vie. »
 » Néanmoins, faisant un grand effort sur lui-même, il dit à »
 » Caius : Mon fils, quoique Tibère me soit plus proche que »
 » vous, je ne laisse pas, & par mon propre choix, & pour »
 » me conformer à la volonté des Dieux, de vous mettre entre

les mains l'empire de Rome: Σοὶ φέρων ἐγχειρίζω τὴν «
 Ῥωμαίων ἡγεμονίαν. Mais je vous prie de n'oublier jamais «
 l'obligation que vous m'avez de vous avoir élevé à ce «
 suprême degré de puissance, & de me la témoigner par «
 l'affection que vous aurez pour Tibérius: c'est la plus grande «
 preuve que vous puissiez me donner de votre reconnoissance, «
 pour un aussi grand bien que celui dont après les Dieux «
 vous m'êtes redevable. Outre que la Nature vous oblige de «
 l'aimer, vous devez considérer sa vie comme un des soutiens «
 de votre Empire, au lieu que sa mort seroit pour vous un «
 commencement de malheur, parce qu'un Prince court grand «
 risque lorsqu'il n'a point de parens, & que ceux qui ne «
 craignent pas d'offenser les Dieux, en violant les loix de la «
 Nature, ne peuvent éviter leur juste vengeance. Ainsi parla «
 Tibère, continue Josèphe, Caius lui promit tout, bien «
 résolu de ne rien tenir. Tibère ne vécut que quelques jours «
 après l'avoir nommé son successeur:» ἀποδείξας διάδοχον τῆς
 ἡγεμονίας.

Philon, au contraire, en plus d'un endroit, sur-tout dans
 la relation de son ambassade, ou pour parler correctement,
 de sa députation vers Caius, rapportant la fin tragique du
 jeune Tibère, que le barbare Caius força de se tuer de sa
 propre main; Philon, dis-je, appelle ce Prince infortuné le
 cohéritier de Caius, même dans la puissance impériale, &
 dit nettement qu'il avoit été laissé à Caius pour collègue (c):

κοινωνὸν ἀπολειφθέντα τῆς ἀρχῆς..... συνάρχοντα συγκληρονόμον.

Phil. de Legat.
 pag. 995 et
 996, édit. Paris
 1640.

Le même auteur raconte l'artifice dont Caius usa, selon lui,
 pour dépouiller le fils de Drusus d'une dignité qui devoit
 leur être commune. Caius assembla le Sénat (τὸς οὖν τέλει)
 & dit: « J'aime ce jeune homme, non seulement comme
 mon cousin, mais encore comme mon frère, & je veux, «
 conformément à la volonté de Tibère, lui faire part de la «
 puissance impériale: mais vous voyez son extrême jeunesse. »

(c) Rien de cela ne se trouve dans la traduction de M. Arnauld d'An-
 dilli. Ce célèbre traducteur, plus élégant que fidèle, semble avoir craint
 que l'on ne s'aperçût que Philon est en contradiction avec Josèphe.

» Il ne peut se passer ni de gouverneurs ni de maîtres. Sans
 » cela quel plus grand bonheur pour moi que de ne pas porter
 » tout entier un fardeau trop pesant pour un seul homme, &
 » de m'en décharger en partie sur un collègue capable de le
 » rendre plus léger? Je veux être pour lui plus que tous les
 » gouverneurs & les maîtres. Je veux être son père, & je le
 » déclare mon fils. » Ce fut, ajoute Philon en substance, par
 cette adoption qu'il se mit en état de le perdre plus sûrement.
 Il prétend encore que Tibère connoissoit Caius, & le haïs-
 soit, & que nonobstant les bons offices de Macron capitaine
 des gardes, & de sa femme, l'Empereur, s'il eût vécu, auroit
 fait mourir Caius, & laissé l'Empire au seul fils de Drusus.

*Dion, LVIII,
729.*

Dion, s'exprime en ces termes : « Tibère avoit encore
 » un petit-fils qui portoit le même nom que lui, mais il
 » en faisoit peu de cas, parce que ce n'étoit qu'un enfant,
 » & qu'il le soupçonnoit de n'être pas fils de Drusus. Il s'at-
 » tacha donc à Caius qu'il regardoit comme destiné à régner
 » seul; d'autant plus qu'il savoit, à ne pouvoir en douter, que
 » le jeune Tibérius n'avoit pas long-temps à vivre, & seroit la
 » victime de Caius. Tibère n'avoit personne qui lui
 » convînt aussi parfaitement que celui-ci; & la connoissance
 » qu'il avoit des maux que ce Prince devoit faire, le détermina,
 » dit-on, à lui donner l'Empire avec joie, persuadé que les
 » excès d'un tel successeur feroient oublier les siens, & que
 » Caius acheveroit de détruire ce qui restoit de plus qualifié
 » dans le Sénat. On prétend que Tibère avoit souvent à la
 » bouche ce vers d'un ancien :

Que la terre à ma mort devienne mon bûcher.

» Souvent il se récrioit sur le bonheur de Priam, qui avoit
 péri avec sa patrie & son royaume, &c. »

En lisant cet endroit de Dion, qui ne croiroit que Tibère
 va laisser l'Empire uniquement à Caius, à cet homme ou
 plutôt à ce monstre selon son cœur? Point du tout: le

*Hém, LIX,
734 & 735.*

même historien, comme s'il écrivoit pour d'autres lecteurs,
 commence ainsi le livre suivant. « A Tibère succéda Caius

« fils de Germanicus & d'Agrippine. Il est vrai que Tibère «
« avoit aussi laissé l'Empire à son petit-fils: mais Caius ayant «
« envoyé au Sénat par Macron le testament de Tibère, le fit «
« casser par les Consuls & par la compagnie, dont il avoit eu «
« soin de s'assurer. Un des prétextes du Sénat fut que Tibère «
« n'étoit pas dans son bon sens, lorsqu'il avoit laissé l'Empire «
« à un enfant que son âge excluait même du Sénat... Tibère, «
« pour donner plus de force à son testament, en avoit fait «
« plusieurs copies que Macron lut à l'assemblée (d)... Caius «
« pouvoit le supprimer, mais il aima mieux le faire casser par «
« le Sénat. » Tel est le récit de Dion: passons maintenant aux «
« auteurs latins. »

Tacite ayant parlé de l'incertitude de Tibère sur le choix d'un successeur dans le passage que j'ai cité ci-dessus, poursuit en ces termes: « Après bien des agitations, toujours irrésolu, n'ayant, ni assez de tête, ni assez de santé pour délibérer «
« plus long-temps sur une affaire de cette importance, il en «
« abandonna la décision au destin: mais il ne laissoit pas quel- «
« quefois de parler de manière à faire entendre qu'il n'ignoroit «
« pas ce qui devoit arriver après sa mort. Il dit un jour nettement à Macron, capitaine de ses gardes, dévoué à Caius, qu'il «
« tournoit le dos au soleil couchant pour adorer le soleil levant. «
« Une autre fois dans la conversation Caius se moquant de «
« Sylla: vous aurez, lui dit Tibère, tous les vices de Sylla & «
« pas une de ses vertus: en même temps il serra entre ses bras «
« le jeune Tibère, le mouilla de ses larmes, & dit à Caius qui «
« le regardoit d'un oeil farouche: Tu le tueras & un autre te «

Tacit. Ann.
VI, 46.

(d) M. de Tillemont en cet endroit n'a pas bien pris le sens de Dion: il fait dire à cet historien que Tibère avoit aussi laissé l'Empire au fils de Drusus par son testament; qu'il l'avoit aussi ordonné en plusieurs manières, afin qu'on n'y pût trouver aucune difficulté, & qu'il avoit même fait lire cette ordonnance dans le Sénat par Macron. Le texte porte: Καίπερ ὁ Τιβέριος πολλὰ καὶ αὐτὰ ῥητέας, ὡς καὶ ἰσχυρὰ πρὸς τὸν ἔχοντα, κατέλιπε,

καὶ πάντα τότε ἐκεῖνα ὑπὸ τοῦ Μακρονίου ἐν τῇ γερουσίᾳ ἀνιγνώσθη. Si l'y a dans ce texte quelque ambiguïté grammaticale, l'équivoque est suffisamment levée par le sens. Πολλὰ καὶ αὐτὰ ῥητέας κατέλιπε, signifie que Tibère laissa plusieurs exemplaires de son testament; & la lecture dont il s'agit, πρὸς τὸν ἔχοντα Μακρονίῳ ἐν τῇ γερουσίᾳ ἀνιγνώσθη, fut faite dans le Sénat non du vivant de Tibère, mais le jour que Caius vint au Sénat.

tuera. » *Mox incertus animi, fesso corpore, consilium tui impar erat, fato permisit; jactis tamen vocibus per quas intelligeretur providus futurorum: namque Macroni non abdita ambage, occidentem ab eo deferi, orientem spectari exprobravit. Et Caio Casari forte orto sermone Lucium Sullam inridenti; omnia Sullæ vitia & nullam ejusdem virtutem habiturum prædixit. Simul crebris cum lacrymis minorem ex nepotibus complexus, truci alterius vultu; occides hunc tu, inquit, & te alius.*

Ce passage est précis. Tibère, selon Tacite, après avoir délibéré, laissa la décision au destin; donc, selon cet historien, il ne nomma point son successeur; il ne pria point le Sénat de donner la puissance impériale, ni à Caius seul, ni à Caius conjointement avec Tibérius. Donc, selon Tacite, Caius qui lui succéda ne parvint à l'Empire qu'en vertu d'une élection du Sénat, où Tibère n'influa, ni par ses ordres, ni par ses recommandations, ni par ses dispositions testamentaires.

On peut appuyer le témoignage de Tacite d'un passage de Sénèque, qui ne se trouve point aujourd'hui dans cet auteur; *Suet. Tiber. c. 73.* mais que Suétone nous a conservé. « Tibère, disoit Sénèque, » sentant que ses forces l'abandonnoient, ôta son anneau, & » le tint un peu de temps comme s'il l'eût voulu donner à » quelqu'un; ensuite il le remit à son doigt, ferma sa main » gauche, & demeura long-temps immobile; tout d'un coup il » appela ses serviteurs, & comme personne ne répondit, il se leva & tomba mort près de son lit. » *Seneca eum scribit, intellectâ defectione, exemptum annulum quasi alicui traditurum parumper tenuisse: dein rursus aptasse digito, & compressâ sinistrâ manu jacuisse diu immobilem; subito vocatis ministris ac nemine respondente, consurrexisse, nec procul à lectulo deficientibus viribus concidisse.* Que l'on considère que dans un temps où le cachet tenoit lieu de signature, remettre sa bague à quelqu'un, c'étoit lui donner la dernière marque de confiance. Que l'on se rappelle qu'Auguste, dans une maladie dont il guérit, voulant indiquer Agrippa pour son successeur, lui donna son anneau. *Dion, LIII, p. 592.* Que l'on observe que Caius, au rapport de quelques-uns, fit arracher à Tibère, avant qu'il eut expiré, celui qu'il portoit, *Suet. Caius, c. 12, & Tib. ubi supra.* que

que le moribond parut faire quelque effort pour retenir sa bague, ou même que la connoissance lui étant revenue, il la redemanda: ce qui déterminâ le cruel Caius à lui faire jeter un oreiller sur le visage, & même à l'étrangler de ses propres mains. Tout cela, si je ne me trompe, nous met en droit de conclurre du récit de Sénèque, que Tibère à l'extrémité fut prêt de désigner un successeur, qu'il pensa se décider; mais que tout considéré, il se replongea dans son indécision & qu'il y mourut.

Selon Suétone, par lequel je terminerai cette longue suite de citations, Tibère, deux ans avant sa mort, avoit fait son testament: outre l'original écrit de sa propre main, il en laissa une copie écrite par un de ses affranchis. Il y avoit fait apposer le cachet de diverses personnes, dont même quelques-unes étoient de la plus basse condition. Dans ce testament il nommoit Caius & Tibère ses héritiers chacun par moitié, & les substituoit l'un à l'autre; il y faisoit aussi des legs à une infinité de gens, aux vestales, à tous les soldats, & au peuple de Rome, &c. *Testamentum duplex ante biennium fecerat; alterum suâ, alterum liberti manu, sed eodem exemplo: obsignaveratque etiam humillimorum signis. Eo testamento heredes æquis partibus reliquit Caium ex Germanico & Tiberium ex Druso nepotes, substituitque invicem. Dedit & legata plerisque, inter quos virginibus Vestalibus, ac militibus universis, plebique Romanæ viritim, atque etiam separatim vicorum magistris.* Ainsi parle Suétone en finissant la vie de Tibère. Suet. Tiber. c. 76.

Dans celle de Caius, il dit que ce Prince étant arrivé à Rome au milieu des acclamations & des transports les plus vifs & les plus sincères de l'allégresse publique, aussi-tôt par le consentement unanime du Sénat & du peuple même qui se jettoit en foule dans le lieu de l'assemblée, sans égard à la volonté de Tibère, qui dans son testament avoit nommé son autre petit-fils cohéritier de Caius, on donna à celui-ci le droit de disposer de tout. *Densissimo & latissimo obviorum agmine incessit super fausta nomina, & pullum & puppum & alumnium appellantium. Ingressoque urbem, statim consensu Senatus, &*

irrupentis in curiam turbæ, irritâ Tiberii voluntate, qui testamento alterum nepotem suum prætextatum adhuc coheredem ei dederat, jus arbitriumque omnium rerum illi permissum est. Ceci du premier coup d'œil paroît conforme à Philon & à Dion, cependant je me flatte de faire voir bien-tôt que la conformité n'est qu'apparente.

Après avoir entendu les témoins, il est juste de les confronter & de discuter leurs témoignages.

Josèphe se trompe en supposant que Tibère mourut à Caprées, quoique ce Prince soit mort dans le palais de Lucullus à Misène. La première partie de son récit a tout l'air d'une historiette forgée à dessein de rendre raison pourquoi Tibère n'avoit point pris de mesures pour assurer l'Empire au fils de Drusus. Je n'accuse point Josèphe de l'avoir inventée: mais je le blâme de l'avoir recueillie. Il ne haïssoit pas le merveilleux, & même il le prodigue dans le chapitre d'où est tirée cette histoire: témoin le hibou qui vient se percher au dessus d'Hérode Agrippa pour lors prisonnier, & la prédiction que lui fait un soldat German. Mais le reste de la narration de Josèphe, entendu comme il faut, est extrêmement vrai-semblable. Indépendamment de tout présage, un politique aussi profond que Tibère ne pouvoit ignorer quel seroit le sort de ses petits-fils. La jeunesse de l'un, le mauvais naturel de l'autre, l'amour des Romains poussé jusqu'au fanatisme pour tout ce qui appartenoit à Germanicus, étoient autant d'oracles qui lui annonçoient que Caius étoit destiné à l'Empire & Tibérius à la mort. Selon Tacite, il donnoit assez clairement à entendre, même à Caius, qu'il le regardoit comme son successeur. Si dans des momens de chagrin il lui disoit: *tu le tueras, mais un autre le vengera*, il est plus probable, que sa tendresse pour le fils de Drusus se ranimant aux approches de la mort, lui suggéra le discours que Josèphe lui fait tenir à Caius. Il a pû dire à ce Prince qu'il lui remettoit l'Empire; & ces paroles, sans qu'il soit nécessaire qu'elles signifient une investiture, une installation formelle, se trouvent, vû les circonstances, avoir leur vérité dans la

bouche de Tibère, qui veut se faire un mérite de n'avoir pris avec le Sénat aucun arrangement en faveur de Tibérius. Conséquemment Josèphe a pû dire que Tibère mourut après avoir déclaré Caius son successeur : mais il ne s'ensuit pas que cette déclaration ait été assez authentique pour lui donner en rigueur droit de succéder. Ainsi Josèphe ne sera point en contradiction avec Tacite. L'un prétend que Tibère ne nomma point de successeur, & le prétend avec raison, puisqu'il ne fit élire personne par le Sénat. L'autre n'a pas tort d'avancer que Tibère déclara Caius son successeur, puisque Tibère dit à Caius, & cela sans doute en présence de quelques témoins, qu'il le regardoit comme tel ; & que Caius lui succéda en effet. J'insiste sur le moyen de concilier Josèphe avec Tacite, parce que le premier paroît très-instruit de ce qui concerne Tibère & Caius. Sans parler ni de son séjour à Rome, ni de ses relations à la Cour dans un temps où la mémoire de ces deux Empereurs étoit encore assez récente, son commerce avec Agrippa roi de Calcide avoit pû le mettre au fait de ce qui s'étoit passé de plus particulier entre Caius & Tibère ; parce qu'Agrippa le Grand, roi de Judée, père du roi de Calcide, avoit été l'ami & le confident de Caius. C'est au moins un grand préjugé contre l'opinion de ceux qui croient que Tibère laissa l'Empire à ses deux petits-fils, de voir Josèphe persuadé qu'il ne le laissa qu'au seul Caius.

On essayeroit en vain de rapprocher de Tacite ou de Josèphe ni Philon, ni Dion. Ces deux derniers, induits en erreur par le testament de Tibère qu'ils n'ont point compris, se sont figurés qu'en instituant héritiers ses deux petits-fils, il leur avoit légué la puissance impériale : mais le testament de Tibère ne regardoit que ses biens particuliers. Sur un fait de cette nature, je ne crois pas qu'il soit permis de balancer un moment entre l'autorité de Philon & de Dion d'une part, & celle de Tacite & de Suétone de l'autre. Or il est aisé de prouver que Tacite & Suétone ont jugé que le testament de Tibère ne concernoit que son patrimoine. Car :

1.^o Quoique nous n'ayons plus le septième livre des annales de Tacite, où cet historien racontant ce qui se passa dans le Sénat au sujet de l'avènement de Caius à l'Empire, avoit nécessairement parlé de l'ouverture & du contenu de ce testament; néanmoins nous ne pouvons ignorer ce qu'il en pensoit. Tibère, au rapport de Suétone, avoit fait son testament deux ans avant sa mort, *ante biennium*: or, selon Tacite, sous le consulat d'Acerronius & de Pontius, c'est-à-dire dans la dernière année & dans les derniers mois de sa vie, (car il mourut le seizième ou le vingt-sixième de mars, l'an de Rome 790, de J. C. 37) il délibéroit encore sur le choix de son successeur, & résolut enfin de n'en point choisir: *consilium cui impar erat fato permisit*. Donc au jugement de Tacite, que dis-je? au jugement de Tibère même, ses dispositions testamentaires avoient pour objet non pas la succession à l'empire, mais le partage des biens qu'il possédoit comme citoyen.

2.^o J'ai prouvé ailleurs qu'Auguste, par son testament, n'avoit point disposé de l'Empire. Si Tibère en eût disposé dans le sien, ceût été une chose nouvelle, extraordinaire, & très-digne d'attention. C'étoit le cas où Suétone, historien exact, le seroit exprimé avec précision, comme il fait lorsque dans la vie de Caius voulant donner une preuve de la passion extravagante de ce Prince pour Drusille sa sœur, il dit que Caius étant tombé malade l'institua héritière de ses biens & de l'Empire: *Heredem quoque bonorum atque Imperii æger instituit*; mais ici il parle des dernières volontés de Tibère, comme il parleroit de celles d'un simple citoyen qui partageroit son patrimoine à ses enfans: *Eo testamento heredes æquis partibus reliquit . . . nepotes substituitque invicem*.

3.^o S'il s'agit, comme on ne peut en douter, du patrimoine de Tibère, on entend ce que veulent dire ces mots, *heredes æquis partibus*, héritiers par égale portion. Mais que signifient-ils s'il est question de l'Empire? ils marquent nécessairement un partage; car on dit bien de deux collègues qui possèdent une dignité par indivis, qu'ils en jouissent

æquo jure, & non pas qu'ils en jouissent *æquis partibus*. Mais quel sera ce partage? sera-ce une séparation réelle des contrées soumises aux Romains, telle que la fit Dioclétien, près de trois siècles depuis? Non. J'ose assurer que du temps de Tibère la seule idée en auroit paru monstrueuse. Ce projet inoui jusqu'aux enfans de Septime Sévère, leur fut suggéré par l'antipathie qu'ils avoient l'un contre l'autre. La proposition qu'ils en firent révolta tout le monde, & fut rejetée avec horreur. Si Dioclétien l'exécuta dans la suite, il y fut contraint par la nécessité de multiplier les états d'un Empire chancelant. Resteroit donc que Tibère eût en vûe un partage de fonctions, selon le plan qu'il avoit autrefois proposé lui-même dans le Sénat, lorsqu'il faisoit semblant de ne vouloir point accepter l'Empire. Caius, par exemple, auroit commandé les armées, & Tibérius gouverné les provinces. Mais de la réponse que l'on fit alors à Tibère, il est aisé de juger que le partage des fonctions impériales eût paru donner atteinte à l'indivisibilité de l'Etat: *Non idcirco interrogatum... ut divideret quæ separari nequirent, sed ut sua confessione argueretur unum esse Reipublicæ corpus atque unius animo regendum*. Concluons que ce n'est point la puissance impériale, mais son propre bien que Tibère partage également entre ses deux petits-fils.

Ce qui cause ici de l'embarras, c'est l'empressement de Caius à faire casser le testament. On m'objecte qu'il ne servoit de rien à Caius de le faire casser, s'il est vrai que Tibère n'y disposât que de son patrimoine: la cassation du testament ne pouvoit rendre Caius unique héritier de Tibère. Lorsqu'un testament est cassé, les héritiers naturels sont aux mêmes droits & dans les mêmes termes que si le testateur étoit mort sans faire aucunes dispositions: or si Tibère étoit mort *ab intestat*, Caius & Tibérius les deux petits-fils eussent partagé par moitié l'héritage de leur aïeul; donc, après la cassation du testament, ils devoient aussi le partager par moitié. On ne peut dire que l'intention de Caius fut de décharger la succession des legs considérables dont Tibère l'avoit chargée. En effet Caius les acquitta tous, quoiqu'il ne fût

point tenu de les acquitter : *Legata ex testamento Tiberii quanquam abolito*, dit Suétone, *cum fide ac sine calumniâ representata persolvit*. Dion ajoûte que la délivrance de ces legs lui fit honneur dans le public, parce qu'elle étoit l'effet de la pure générosité. Donc Caius ne se plaignit du testament, & n'en poursuivit la cassation, que parce que le testateur y disposoit de l'Empire.

Mais quelque spécieuse que soit l'objection, ce n'est qu'une de ces difficultés qui souvent répandent des nuages sur les thèses les mieux établies, sans être capables de les renverser. Que peuvent les raisonnemens contre les faits ? Il est prouvé, non seulement que Tibère n'avoit point de droit de donner l'Empire, mais encore qu'il croyoit n'en point avoir ; que s'il délibéra sur le choix d'un successeur, ce n'étoit point pour le nommer d'autorité, mais pour le faire agréer du Sénat ; enfin qu'après de longues délibérations, il ne se détermina point, & qu'il abandonna la décision au destin. Laisser à la destinée le soin de disposer d'une chose, & disposer soi-même de cette chose par son testament, ce sont deux idées absolument contradictoires. Je m'en rapporte aux auteurs de l'objection. Voudroient-ils dire que Tibère laissa à la destinée le soin de disposer de son patrimoine ? Non sans doute. Qu'ils tirent eux-mêmes la conséquence.

L'objection suppose que nonobstant la cassation du testament de Tibère, le jeune Tibérius partagea néanmoins avec Caius les biens patrimoniaux de son aïeul ; mais dans les auteurs je ne trouve pas un mot qui favorise cette pensée. Suétone, au contraire, dit en général, & sans rien excepter, qu'on le rendit maître de tout : *Jus arbitriumque rerum omnium illi permissum est*. S'il ne veut parler que de l'Empire, pourquoi cette circonlocution ? Que ne dit-il simplement que Caius fut reconnu seul Empereur ?

Dion (e) nous apprend que de tous ceux en faveur de

(e) Dion, l. LIX. Τὰ δ' ὑπὸ αὐτῷ κατελειφθέντα πᾶσι πλὴν τῷ ἐγγόνῳ αὐτοῦ ἀπεδόθη. Ἀφ' οὗτος κατὰδηλον οὐχ ἥμισυ ἐγένετο ὅτι δὲ τὸ πατρῷον τὸ πᾶν κατὰ τὰς δεξιῆς ἀγίαμα συνεσκευάσθη. P. 734 & 735.

qui Tibère avoit fait quelque disposition, il n'y eut que son petit-fils qui n'eut point ce qu'on lui avoit laissé : preuve manifeste, ajoute-t-il, que Caius n'attaqua le testament, & n'en poursuivit la cassation, qu'à cause de ce jeune Prince. Ces mots, *à cause de ce jeune Prince*, signifient pour l'exclurre non seulement de l'Empire, mais encore des biens patrimoniaux de Tibère. En effet, si Dion ne vouloit parler que de l'Empire, il auroit plutôt observé que, nonobstant la cassation du testament, Tibérius recueillit la part & portion qui lui revenoit de l'héritage de son aïeul. C'eût été une démonstration. Au contraire, il dit en termes équivalens, sans aucune restriction, que le fils de Drusus ne reçut rien de ce que son aïeul lui avoit laissé. Dans la suite, au sujet de la mort du même Tibérius, il dit que Caius lui ôta la vie, non content de l'avoir privé des biens de son aïeul : Οὐχ ὅτι τῶν πατρῶων ἀπετέρησεν, ἀλλὰ καὶ κατέσφαξε. Je sais que Dion, suivant la fausse idée qu'il s'est faite du testament de Tibère, sous le mot πατρῶων (il faut peut-être lire παππῶων) comprend la part & portion de l'Empire qui, selon lui, avoit été léguée à Tibérius : mais s'il ne veut parler que de l'Empire, il devoit plutôt employer le terme de πατρῶας ἀρχῆς, ou bien quelque'autre semblable. Cette latitude d'expression fait entendre que Caius frustra le jeune Tibère de tout ce qui avoit appartenu à son aïeul. L'historien a donc cru que le Sénat, en cassant le testament de Tibère, adjugea toute la succession à Caius.

On me dira sans doute : seroit-il possible que pour un sordide intérêt Caius eût voulu signaler son avènement à l'Empire par une injustice aussi criante ? Sur quels moyens se seroit-il fondé pour demander toute la succession au mépris des dernières volontés de Tibère, & même contre la disposition des loix ? Avec quelle pudeur & sur quels principes le Sénat auroit-il pû prononcer cet étrange arrêt ?

Je pourrois me contenter de répondre que tout est croyable de Caius, c'est-à-dire du plus fou & du plus méchant des hommes. La totalité d'une succession immense, comme celle

de Tibère, n'étoit pas un objet indifférent pour un Prince avare & prodigue, à qui l'amour de l'argent fit commettre mille injustices plus odieuses & moins lucratives que celles qu'on lui reproche à l'égard du fils de Drusus. Nous n'avons ni le testament de Tibère, ni l'arrêt du Sénat, ni mémoires qui nous apprennent les raisons, bonnes ou mauvaises, dont Caius se servoit pour appuyer ses prétentions. Au reste que deviendrait l'histoire Romaine depuis Auguste, si pour être en droit de nier que le Sénat ait rendu tel ou tel arrêt, c'étoit assez de prouver que cet arrêt seroit contraire aux loix, & même à l'équité naturelle?

Quoiqu'en rigueur je pusse m'en tenir à ces réponses générales, je vais néanmoins essayer de dire quelque chose de plus précis & de plus satisfaisant. Caius avoit un intérêt marqué de faire perdre au fils de Drusus par autorité publique la qualité d'héritier de l'Empereur. Quoique ni cette qualité, ni celle de fils, ni même l'une & l'autre jointes ensemble, ne donnassent point de droit à l'Empire, elle pouvoit servir d'encouragement & de prétexte pour y aspirer. Elle avoit procuré à Octave les moyens de recueillir la puissance de Jule César: Tibère avoit été héritier & successeur d'Auguste. Si le petit-fils d'Auguste, Agrippa le Posthume, quoiqu'exhéréde par son aïeul avoit fait ombrage à Tibère, qui commença son règne par l'immoler à sa sûreté; que d'allarmes devoit causer à Caius la qualité d'héritier jointe à la proximité du sang dans la personne du jeune Tibère! De ces deux qualités réunies & soutenues d'immenses richesses, il pouvoit tôt ou tard se faire des titres éblouissans capables de lui former un parti dans les armées, dans les provinces, dans Rome même, où l'on doit supposer que faute de loi écrite qui réglât la succession à l'Empire, beaucoup de gens avoient des idées très-confuses sur la matière que j'ai entrepris d'éclaircir. On voit même que Caius ne put être entièrement rassuré ni par la cassation du testament, ni par l'exclusion qu'il fit donner à Tibérius de l'héritage de son aïeul, ni par l'autorité paternelle qu'il acquit sur ce malheureux Prince par une adoption

adoption artificieuse : il ne cessa point de le craindre qu'il ne lui eût ôté la vie.

Ainsi nous pouvons, sans trop donner à la conjecture, imaginer à peu près les raisons qu'il employa pour gagner les Consuls & le Sénat. Il représenta qu'il ne pourroit se regarder comme paisible possesseur de l'Empire, tandis qu'un autre partageroit avec lui le titre d'héritier de l'Empereur. Que le testament de Tibère, ouvrage de la foiblesse & de la caducité, occasionneroit tôt ou tard des maux auxquels il ne seroit plus temps de remédier. Qu'il étoit digne du zèle & de la sagesse du Sénat de les prévenir par un coup d'autorité, en cassant le testament, & même en excluant de la succession de Tibère le fils de Drusus. Que la compagnie ne feroit que ce que Tibère eût fait lui-même, s'il avoit moins écouté la voix du sang que celle de la patrie. Que Tibère n'auroit point commis d'injustice en laissant tous ses biens au fils de Germanicus. Que le Sénat, à plus forte raison, avoit droit de le déclarer unique héritier de Tibère, puisque les biens des citoyens appartiennent plus à l'Etat qu'aux citoyens mêmes. Que le salut public doit l'emporter sur les autres loix, & que le Sénat avoit souvent mis en pratique cette maxime fondamentale. Que Caius ne pouvoit, sans une extrême douleur, demander qu'on en fit usage au préjudice d'un Prince qu'il aimoit sincèrement ; mais que si le fils de Drusus lui étoit cher, il aimoit encore plus la République. Que même c'étoit, à le bien prendre, assurer tout à la fois, & la tranquillité de l'Etat, & le bonheur de Tibérius, de lui ôter un titre, dont les flatteurs & les esprits inquiets pourroient abuser pour lui inspirer des projets ambitieux. Qu'au reste on pouvoit s'en remettre à Caius du soin de dédommager cet enfant, qu'il comptoit s'attacher par un nom plus tendre que celui de cousin & de frère, & qu'il regardoit déjà comme son fils & comme son héritier.

Caius, pour obtenir ce qu'il demandoit, n'avoit pas besoin de raisons aussi plausibles que celles que je viens d'indiquer. On étoit idolâtre du sang de Germanicus : on croyoit ne

pouvoir prendre assez de précautions pour affermir Caius sur le trône. Le fils de Drusus n'étoit point en état de se défendre: il n'avoit pas encore la robe virile: rien ne parloit en sa faveur, ni services, ni mérite personnel, ni la mémoire de son père, ni celle de son aïeul. Drusus s'étoit rendu odieux par son humeur brutale & sanguinaire, & méprisable par ses débauches (f); pour Tibère, il mouroit universellement (g) détesté & chargé de toutes les imprécations que la haine publique vomit contre les plus exécrables tyrans, dès qu'ils ne sont plus à craindre. Quelle recommandation pour un petit-fils qui portoit le même nom que lui! Encore disputoit-on au jeune Tibère le foible avantage d'appartenir à Tibère & à Drusus: le commerce infâme de Livilla sa mère avec Séjan, qui s'étoit servi d'elle pour empoisonner Drusus, jettoit sur la naissance du fils des soupçons que Caius ne manquoit pas d'appuyer. Vû les circonstances & la disposition des esprits, le Sénat ne pouvoit trouver de difficulté dans la demande de Caius; demande motivée du bien public, & fondée sur les premiers élémens de la politique. Dans les temps mêmes où le peuple avoit été souverain, le Sénat, comme je le disois au commencement de cette Dissertation, s'étoit cru en droit de faire des coups d'Etat: depuis la translation des comices, il représentoit la nation. En ajugeant au seul Caius l'héritage de Tibère, la compagnie étoit agréablement flattée de faire un acte de puissance supérieure aux loix, & cela même à la prière de l'Empereur: en même temps elle assuroit le repos de l'Etat, faisoit la cour à un Prince chéri qu'elle venoit d'élever à l'Empire, se vengeoit de Tibère, & se conformoit au desir

(f) Dion, LVII. Δρέσσω τῷ υἱῷ καὶ ἀσπληγέσσω καὶ ὠμοτάτῳ. p. 699.

(g) Dion, l. LVIII, p. 724. dit que Tibère étoit si haï qu'il n'y avoit personne qui ne se fût fait un plaisir de le dévorer à belles dents: καὶ τῶν σαρκῶν αὐτοῦ ἡδέως ἐμφαγεῖν. Suet. Tib. n. 75. Morte ejus ita lætatus est populus ut ad primum nuntium discurrentes, pars Tiberium in Tibe-

rim clamitarent, pars Terram matrem, Deosque manes orarent ne mortuo sedem ullam nisi inter impios darent; alii uncum & gemonias cadaveri minarentur, &c... Corpus, ut moveri à Miseno cœpit, conclamantibus plerisque Atellam potius deferendum & in amphitheatro semiustulandum, Romam per milites deportatum est, &c.

du peuple, qui ayant forcé les portes du lieu où le Sénat étoit assemblé, demandoit à grands cris que le fils de Germanicus fût l'unique héritier de Tibère, comme il étoit son unique successeur. Que de motifs réunis, dont un seul auroit été suffisant pour faire rendre l'arrêt qui portoit au moins en substance que Caius seroit seul maître de toutes choses, même des biens patrimoniaux dont Tibère avoit disposé en faveur du fils de Drusus! Je dis en substance: car dans la disette où nous sommes d'anciens monumens, je n'oserois assurer si les termes qu'emploie Suétone étoient tirés de l'arrêt: *Irritâ Tiberii voluntate, qui testamento alterum nepotem suum prætextatum adhuc coheredem ei dederat, jus arbitriumque rerum omnium illi permissum est.* Mais en quelques termes que l'arrêt fût conçu, le jeune Tibère fut exclus du patrimoine de son aïeul. J'ai montré quelle raison pouvoit engager Caius à demander cette exclusion, & sur quels principes le Sénat put l'accorder; ainsi l'activité de Caius à poursuivre la cassation du testament de Tibère, ne prouve point que le testament concernât le partage de l'Empire. Indépendamment de ce prétendu partage, Caius avoit un intérêt assez pressant.

Mais quoique Tibère n'eût point eu intention de donner l'Empire, il est aisé de comprendre que le testament de ce Prince, où sans doute il ne disoit pas en termes formels *je ne dispose que de mon patrimoine*, il est, dis-je, aisé de comprendre que ce testament, le soin que Caius eut de le faire casser, les faits subséquens, je veux dire l'adoption & le meurtre du jeune Tibérius, ont pû faire croire à Philon que Tibère avoit disposé de l'Empire en faveur de ses deux petits-fils. Il a jugé du testament de l'Empereur comme il auroit fait de celui de quelque monarque oriental propriétaire de ses Etats. Ce philosophe Juif n'étoit pas obligé d'avoir des idées justes sur la nature & sur les bornes de la puissance des Empereurs. Député vers Caius par les Juifs d'Alexandrie, il avoit été quelque temps à la suite de la Cour: mais ce qu'il y avoit vû, ce qu'il y avoit essuyé n'étoit pas propre à réformer ses idées. Sa méprise est donc pardonnable; mais

comment excuser Dion sénateur Romain, homme consulaire, de n'avoir pas rectifié les préjugés Asiatiques, du moins par la lecture de Tacite, qu'il avoit tout entier entre les mains. Dion mérite ici d'autant moins de grace, qu'en faisant l'énumération des prérogatives Impériales, qu'il enfle & qu'il multiplie autant qu'il lui est possible, il ne donne point aux Empereurs celle de disposer de l'Empire; & que parmi les Princes qui avoient régné jusqu'à son temps, il n'en auroit pû citer un seul qui fût parvenu à l'Empire en vertu des dispositions testamentaires de son prédécesseur.

Après tout, quand il faudroit abandonner Tacite pour suivre Dion, quand Tibère auroit prétendu donner l'Empire par son testament, il est certain que son testament fut cassé: d'où il s'ensuit que Caius ne régna point en vertu de ce testament. Ainsi quelque parti que l'on prenne on sera forcé de convenir que Caius ne parvint à la puissance suprême que par l'élection du Sénat; & que si Tibère en mourant voulut disposer de l'Empire (ce que je crois insoutenable) ce fut une entreprise contre les droits de la Nation, qui représentée par le Sénat, la rendit nulle & de nul effet.

Mais, dira-t-on, Caius, avant l'élection du Sénat, se porta pour Empereur. Josèphe nous apprend que Caius écrivit deux lettres, l'une au Sénat pour donner avis que Tibère étoit mort, & qu'il venoit de lui succéder *(h)*; l'autre à Pison, préfet de Rome, qui contenoit la même chose, & par laquelle il ordonnoit à Pison de transférer Agrippa, roi des Juifs, du camp des Prétoriens, où Tibère le tenoit prisonnier, dans la propre maison de ce roi, & de l'y faire garder. D'ailleurs, ajoutera-t-on, si Caius n'est parvenu à l'Empire que par le choix du Sénat, il s'ensuivra que l'Empire fut vacant depuis la mort de Tibère jusqu'à l'élection de Caius, & que pendant cet interrègne la puissance souveraine résida dans le Sénat. Or cette idée est combattue & détruite par un fait remarquable que rapporte Suétone. « Il arriva, dit-il, que quelques personnes

(h) Τὸ Τιβέριος διασαφῆσα πρὸς πλεοντὶ καὶ πρὸς αὐτὸν παράληψιν τῆς ἡγεμονίας γενομένην. *Joseph. Antiq. l. XVIII, c. 8.*

ayant été condamnées injustement au dernier supplice, l'exécution différée de dix jours, suivant un ancien arrêt du Sénat, devoit se faire le jour même où l'on apprit à Rome la mort de Tibère. Malgré les supplications & les plaintes de ces malheureux, ils furent les victimes de la cruauté du tyran même après la mort : ceux qui les gardoient les étranglèrent, parce que dans l'absence de Caius il n'y avoit personne à qui l'on pût s'adresser pour obtenir leur grace. » *Hos implorantes hominum fidem, quia absente Caio nemo extabat, qui adiri interpellarique posset, custodes ne quid adversus constitutum facerent, strangulaverunt.* Ceci prouve, conclura-t-on, que Caius fut regardé dans Rome comme Souverain, dès que l'on fut que Tibère n'étoit plus : donc la mort de Tibère saisit Caius de l'Empire par le seul fait, indépendamment de l'élection du Sénat.

Suet. Cai. 13.

Je réponds, que n'ayant point les lettres de Caius au Sénat & à Pison, nous ne pouvons assurer si Caius y disoit expressément qu'il avoit succédé à Tibère dans le gouvernement de l'Etat. Que ce Prince (je le suppose) ait écrit que Tibère, avant que de mourir, lui avoit recommandé la République, & que lui (Caius) ne doutoit point que le Sénat & le peuple Romain ne ratifiassent le jugement de Tibère, il n'en aura pas fallu davantage pour autoriser Josèphe à dire que Caius avoit notifié au Sénat la mort de Tibère & son avènement à l'Empire : que Caius, sûr d'être élu dès que l'on sauroit la mort de son prédécesseur, ait mandé au préfet de Rome, non pas de mettre en liberté (ceci est remarquable), mais seulement de transférer dans une prison plus commode le roi Agrippa son favori, & cela peut-être sous le bon plaisir du Sénat ; l'historien Juif a pû, sans être reprehensible, regarder cette lettre comme un ordre, quoiqu'à la rigueur ce n'en fût pas un. Il est peu vrai-semblable que Caius ait si-tôt parlé en maître, lui, qui la première fois qu'il vint au Sénat, promit aux sénateurs, en présence des chevaliers & de quelques personnes du peuple, de leur donner une part entière dans le gouvernement, & de leur obéir en tout avec la docilité d'un

*Dion, LIX,
p. 738.*

Dion, LIX, p. 736. fils & d'un élève; lui qui dans les commencemens ne voulut accepter aucun des titres que l'on donnoit aux Empereurs, & joua le Prince populaire jusqu'au point de rendre les élections au peuple; lui enfin qui eut recours au Sénat pour se faire dispenser de la loi *Julia Papia (i)*.

Dion, ibid. p. 742.
Dion, ibid. p. 747.

Mais je veux que Caius se soit porté pour Empereur au moment de la mort de Tibère, qu'en doit-on conclure, sinon ce que nous savons d'ailleurs, que Caius regardoit l'Empire comme héréditaire, ou plutôt comme patrimonial? Le huitième mois de son règne, étant tombé dans une maladie dont il réchappa pour le malheur des Romains, il fit, comme je le disois tout à l'heure, un testament, par lequel il donnoit ses biens & l'Empire même à Drusille sa sœur: mais les idées, les prétentions, les entreprises du plus fou des tyrans, doivent-elles tirer à conséquence, lorsqu'il s'agit d'une question de droit public? Si elles étoient ici principes de décision, il faudroit croire que l'empire Romain pouvoit être gouverné par une femme: que dis-je! nous serions obligé de penser qu'un cheval pouvoit être revêtu du sacerdoce & de la dignité consulaire.

Supposé que Caius, avant que d'être élu par le Sénat, ait parlé, ait agi en souverain, on ne doit point être surpris que le Sénat n'ait donné aucune marque d'improbation. Outre que ce Prince, étant assuré des troupes Prétoriennes, pouvoit tout oser impunément, le fils de Germanicus régnoit déjà sur les cœurs: il étoit l'idole de la nation, & les vœux unanimes du genre humain l'appelloient au trône avec tant d'empressement, qu'on lui fut peut-être gré de s'être saisi de l'Empire au lieu de l'attendre. Les peuples ne comptent point à la rigueur avec les Princes qu'ils aiment. La prévention des

(i) Par un article de la loi *Julia Papia*, ceux qui n'avoient ni femme, ni enfans, étoient déclarés inhabiles à hériter, & même à recevoir des legs sinon de leurs proches. Caius se trouvant dans le cas de la loi, l'an de Rome 792, 39 de J. C., se fit

déclarer habile à hériter même des étrangers. Nous verrons, soit dit en passant, bien d'autres exemples dans la suite de l'histoire, qui prouvent que les Empereurs étoient seulement au dessus de certaines loix, dont ils avoient été dispensés.

Romains pour Caius étoit si aveugle & si opiniâtre, que lors même qu'il eut jetté le masque en faisant mourir & le jeune Tibérius, & Silanus père de sa propre femme, & Macron son protecteur auprès de Tibère, l'imbécille Public l'excusoit encore & condamnoit les malheureux. Faut-il donc s'étonner si les Romains ont souffert sans murmure que Caius anticipât de quelques instans l'exercice du pouvoir souverain dont ils alloient le revêtir?

Quant à l'objection tirée de Suétone, qui nous apprend que dans l'absence de Caius il n'y avoit personne à qui l'on pût s'adresser pour demander la grace des prisonniers condamnés à mort par Tibère, si je prétendois que Caius ne fut élu Empereur que le jour qu'il vint au Sénat & qu'il fit casser le testament de Tibère, la difficulté seroit considérable: mais je pense au contraire, qu'immédiatement après la reception de la lettre dont parle Josèphe, les Consuls assemblèrent le Sénat, & qu'ayant fait lecture de la lettre, ils proposèrent de rendre un arrêt pour nommer Caius Empereur, que l'on recueillit les voix, & qu'il fut élu à l'unanimité: c'est ce qui se pratiqua toujours en pareil cas, comme nous verrons dans la suite de l'histoire. Le jour de l'arrivée de Caius le Sénat confirma solennellement le décret de l'élection, & donna peut-être à ce Prince ceux des titres impériaux que la compagnie ne lui avoit pas conférés d'abord.

Ainsi de ce que le jour même où l'on avoit appris à Rome la mort de Tibère, on ne put, à cause de l'absence de Caius, s'adresser à personne pour obtenir la grace des prisonniers, il s'ensuit que ce jour-là même l'autorité de Caius fut reconnue dans Rome; mais on n'en doit pas inférer que l'Empire lui fut dévolu à la mort de Tibère. Tout ce qu'il faut en conclure, c'est qu'à la première nouvelle de cette mort les Romains avoient élu Caius Empereur.



D I S S E R T A T I O N

Où l'on examine ce que signifioit le nom d'Auguste donné à César Octavien, & si ce Prince en laissant le nom d'Auguste à Tibère, prétendit lui laisser l'Empire.

Par M. l'Abbé DE LA BLÉTERIE.

24 Novemb.
1744.

Dion, l. LIII,
p. 583.

TOUT le monde convient que le nom d'Auguste a été chez les Romains le titre caractéristique de la puissance souveraine; titre approprié aux Empereurs, & tellement incommunicable, que ni les Monarques étrangers, ni même les Princes que la nation avoit désignés pour succéder à l'Empire, ne le portèrent jamais. Le nom d'Auguste marquoit la splendeur de la dignité impériale, τὴν τῆς ἀξιώματος λαμπρότητα. Mais Octavien, qui le reçut le premier, le porta-t-il dans le même sens que ses successeurs? On sait qu'il en fut redevable à Munatius Plancus, que Sénèque (a) appelle le plus grand flatteur que Rome eût produit avant Lucius Vitellius, & qui avoit pour principe qu'il falloit flatter ouvertement & sans détour. Munatius proposa dans le Sénat de lui donner le nom d'Auguste. On sait encore que le mot latin *Augustus* étoit une épithète religieuse que l'on donnoit aux choses les plus respectables & les plus sacrées. Jusqu'ici nulle difficulté. Mais que prétendirent les Romains en attribuant à César Octavien cette épithète religieuse? Voulurent-ils caractériser & consacrer la suréminence du pouvoir dont ils l'avoient déjà revêtu? Inventèrent-ils ce nouveau titre pour exprimer magnifiquement, mais en un seul

(a) Seneca, *quæst. nat. lib. IV, præfat. Plancus artifex ante Vitellium (leg. Vitellium) maximus aiebat non esse occultè neque ex dissimulatione blandiendum.*

mot, une dignité déjà formée de toutes les dignités, dont la réunion sembloit élever Octavien jusqu'au rang des Dieux immortels? ou bien eurent-ils seulement intention de relever l'excellence de son mérite, & de diviniser ses vertus? Le nom d'*Auguste* étoit-il donné à sa place? l'étoit-il simplement à sa personne? c'est ce que j'entreprends d'éclaircir. Je vais faire voir 1.^o que le nom d'*Auguste* donné à Octavien ne fut pour ce Prince qu'un surnom personnel; 2.^o qu'Octavien, en laissant ce nom à Tibère par son testament, ne lui laissa ni ne prétendit lui laisser aucun droit à l'Empire; 3.^o je tâcherai de fixer en quel temps le titre d'*Auguste* devint un titre de puissance & d'autorité. C'est le sujet de cette Dissertation.

PREMIÈRE PARTIE.

Que tôt ou tard le titre d'*Auguste* ait marqué la splendeur de la dignité impériale, je ne crois pas qu'il soit possible de le contester. Il étoit naturel qu'un nom toujours porté par les Empereurs, & porté seulement par eux, devînt le nom le plus propre à les désigner: mais je soutiens que ce nom, dans son origine, c'est-à-dire, pour César Octavien qui le porta le premier, ne fut qu'un surnom personnel infiniment plus honorable & plus relevé, mais néanmoins de même nature que celui de *Pieux*, que l'on avoit donné à Métellus, que celui d'*Heureux* qu'avoit pris Sylla; que celui de *Grand*, dont Sylla lui-même avoit honoré Pompée, & qui fut depuis confirmé à celui-ci par les acclamations du peuple Romain. Le mot *Augustus*, aussi-bien que ceux de *Pius*, de *Felix* & de *Magnus*, avoit dans la langue latine une signification déterminée; & comme l'on avoit voulu marquer par ceux-ci la tendresse filiale de Métellus, le bonheur de Sylla, les grands exploits de Pompée, de même en donnant à César Octavien le surnom d'*Augustus*, on eut dessein de rendre hommage à la supériorité de ses vertus qui l'élevoient au dessus de l'humanité.

Mais avant que d'entrer en preuve, il me paroît nécessaire de rappeler à quelle occasion il fut surnommé *Auguste*. Je vais donc rapporter d'après Dion, comment la chose se

Dion, l. LIII,
pp. 580-5
seq.

passa. Voici les propres termes de cet historien : « Ce qu'avoit
dit César dans le Sénat au sujet de sa démission, & la parole
qu'il avoit donnée de partager les provinces, lui firent dé-
cerner plusieurs honneurs : entre autres il fut ordonné que
l'on planteroit à la porte de son palais des lauriers, où seroient
suspendues des couronnes civiques. Mais quand il eut effectué
ce qu'il avoit promis, ce fut alors que le Sénat & le peuple
lui donnèrent le nom d'*Auguste*. On vouloit absolument lui
donner un surnom ; & l'on en proposa plusieurs. Il souhaitoit
passionnément qu'on lui donnât le nom de Romulus ; mais il
s'en détacha dès qu'il s'aperçut qu'il devenoit par-là suspect
d'aspirer à la Royauté. On le surnomma donc *Auguste* [je
traduis mot à mot] comme étant quelque chose au dessus
des hommes : ὡς ἔτι πλεῖον τι ἢ κατὰ ἀνθρώπους ὄν. Les Ro-
mains, continue Dion, appellent *augustes* les choses les plus
respectables & les plus sacrées. Depuis ce temps-là les Grecs
le surnommèrent Σεβαστός, comme étant (je traduis encore
mot à mot) quelqu'un digne d'une vénération religieuse. »
C'est ainsi que parle Dion.

Or de ce récit naissent des réflexions, qui concourent
toutes à prouver que le nom d'*Augustus* n'étoit qu'un surnom
personnel.

1.° L'on voit que la générosité prétendue avec laquelle
Octavien déclara qu'il se démettoit de toute la puissance
entre les mains du Sénat & du peuple, la complaisance &
la modération dont il fit parade en reprenant l'Empire, mais
en ne le reprenant que pour dix années au plus, & même
pour moins de temps, si les affaires étoient plutôt termi-
nées ; enfin la promesse solennelle qu'il fit de remettre in-
cessamment au peuple Romain une partie des provinces, en
attendant que les autres fussent pacifiées : on voit, dis-je, que
cette scène politique, jouée par un grand maître, frappa les
esprits & gagna les cœurs. La nation fit éclater par divers
témoignages authentiques son estime & sa reconnoissance pour
Octavien. Cependant les Romains pouvoient avoir quelque
doute sur la sincérité de sa conduite & de ses promesses. Il

s'étoit démis de l'Empire; mais enfin il l'avoit repris. Il ne l'avoit repris que pour dix ans: mais s'il vouloit le garder toujours, qui pouvoit le sommer de sa parole? Sylla le dictateur avoit quitté la souveraine puissance; mais en venant d'abdiquer, Sylla s'étoit repenti de son abdication; il avoit prédit que personne ne suivroit son exemple. Ce qu'il avoit fait dans un âge avancé, pouvoit-on l'attendre d'un jeune homme de vingt-huit ans? On ne peut douter que ces idées & ces soupçons n'agitassent l'esprit des Romains. L'évènement ne les justifia que trop. Ils ne se trompoient pas: mais Octavien entreprit de leur persuader qu'ils se trompoient, & réussit. Il avoit promis de remettre incontinent une partie des provinces. Il remit sans délai toutes les provinces tranquilles, & ne garda que celles où l'on étoit obligé d'entretenir des légions; comme si même de son administration décennale, il n'eût voulu se réserver que les soins, les périls & les travaux. Il rendit en même temps au Sénat & au peuple le maniement du revenu des provinces (au moins de celles qu'il leur cédoit) & rétablit ainsi le trésor public, qui, depuis Jules César, ne subsistoit plus. Il attribua le titre de propréteur & six licteurs seulement à ceux qu'il envoyoit dans les provinces de son partage: mais aux gouverneurs des provinces du Sénat & du peuple, il donna le titre de proconsul & douze licteurs, comme pour faire entendre que les derniers tenoient leur place d'une puissance à laquelle il se croyoit lui-même inférieur. Son exactitude à tenir parole sur ce point, parut un gage assuré de sa bonne foi sur le reste. Dès-lors on crut voir la République rétablie. On se livra sans réserve aux sentimens les plus vifs d'estime, de respect, de reconnoissance, de tendresse, d'admiration pour la personne d'Octavien. On regarda son désintéressement & sa magnanimité comme des vertus plus qu'humaines: on le regarda lui-même comme un homme divin, comme un héros, comme un Dieu. Les Romains voulurent lui donner un surnom qui fût le monument éternel de leurs sentimens, & la louange permanente des qualités héroïques & divines qu'ils

voyoient en lui : voilà, si je ne me trompe, le commentaire naturel de ce texte de Dion : *Mais quand il eut exécuté ce qu'il avoit promis, ce fut alors que le Sénat & le peuple le surnommèrent Auguste : on vouloit lui donner un surnom, &c.* Outre que les surnoms personnels furent toujours relatifs à quelque chose de personnel ; il est visible qu'il ne s'agissoit ni d'étendre, ni de dénommer la puissance d'Octavien, mais d'exalter le sacrifice qu'il en faisoit à la liberté de sa patrie. Ainsi le nom d'*Auguste*, loin de marquer une augmentation de pouvoir, marquoit, si j'ose m'exprimer ainsi, l'accroissement d'une vertu parvenue à son comble, par la diminution & l'anéantissement volontaire de la puissance. Ce n'étoit point un titre de dignité ; ou si c'en étoit un, il ne caractérisoit que cette dignité supérieure à toutes les dignités de la terre, indépendante des places, & que les seules places ne donnent jamais, à laquelle l'homme ne peut s'élever que par les derniers efforts de la plus sublime vertu. Voilà ce que les Romains jugèrent digne d'un culte religieux, & ce qui leur fit désirer Octavien sur la terre, selon l'expression de Florus : *Sanctius & reverentius visum est nomen Augusti, ut scilicet jam tum, dum colit terras, ipso nomine & titulo consecraretur.*

*Florus, l. IV,
c. 12, n.º 66.*

2.º Octavien souhaitoit passionnément qu'on lui donnât le nom de Romulus. Le nom du fondateur de Rome, du fils d'un Dieu, mis lui-même au nombre des Dieux, convenoit à bien des égards au jeune héros dont les Romains étoient devenus idolâtres. Pacificateur des troubles domestiques, & restaurateur de l'Empire presque ruiné par les guerres civiles, il croyoit mériter le titre de second fondateur. Le nom de Romulus ne désignoit par lui-même aucun pouvoir : certainement Octavien, qui desiroit de le porter, n'y attachoit aucune idée de puissance ; en effet il se contenta toujours des dignités connues dans la République. Un titre qui auroit marqué une puissance extraordinaire n'entroit point dans son plan & ne pouvoit être l'objet de ses desirs, parce qu'il étoit persuadé que le secret de tout nouveau gouvernement est de conserver l'image de l'ancien. Quelle idée de puissance eût-il attachée

au nom de Romulus? L'idée de la royauté: mais à qui persuadera-t-on qu'Octavien ambitionnoit un titre royal, lui qui toute sa vie ne songea qu'à masquer sa puissance, &, pour ainsi dire, à régner d'une manière invisible? Donc il n'étoit question de lui donner, & lui-même n'attendoit qu'un surnom honorable, & nullement un titre qui marquât le comble de la puissance & de l'autorité.

3.^o Dans l'intention d'Octavien le surnom de Romulus n'eût signifié qu'un second fondateur aussi divin que le premier: mais après tout, Romulus avoit été Roi, & même Roi despotique, comme l'est presque nécessairement tout premier fondateur. Ainsi le simple desir qu'Octavien témoigna de porter son nom, donna de l'ombrage & réveilla l'idée de royauté, idée révoltante pour une nation qui fut toujours libre de droit, même dans l'excès de la servitude. Octavien avoit intérêt de laisser croire aux Romains qu'ils étoient libres même de fait: c'est pourquoi, de peur de blesser la délicatesse nationale, il ne voulut plus entendre parler du surnom de Romulus, & reçut celui d'*Auguste* qui lui fut donné par le Sénat & confirmé par le peuple. Il eut de bonnes raisons pour rejeter le premier: mais je dis que des raisons semblables, & même encore plus fortes, l'auroient empêché de prendre le second, s'il est vrai que celui-ci dût caractériser la puissance qu'il avoit déjà, & signifier que c'étoit une puissance plus qu'humaine: car enfin le nom de Romulus, à le prendre dans le sens le plus odieux qu'il pût avoir à Rome, n'eût jamais désigné que l'autorité royale, au lieu que celui d'*Auguste* eût donné à entendre qu'il étoit revêtu d'une sorte de pouvoir divin, plus grand & plus arbitraire encore que celui des Rois les plus absolus.

4.^o A ces preuves fondées sur le récit de Dion Cassius, ajoutons une nouvelle réflexion. Octavien s'étoit réduit à la puissance décennale: donc si le nom d'*Auguste* marquoit l'éclat de la dignité dont il étoit revêtu, il ne pouvoit accepter ce titre que pour dix ans, ou du moins il falloit que les Romains le lui donnassent à perpétuité comme ils lui donnèrent.

dans la suite pour toute sa vie quelques portions de l'autorité souveraine, par exemple, le pouvoir du tribunat. Or nous ne voyons point qu'Octavien ait reçu la qualité d'*Auguste* seulement pour dix ans, ni qu'elle lui ait été renouvelée, lorsqu'on lui renouvelloit ses pouvoirs: on ne trouve pas non plus qu'elle lui ait été donnée expressément pour toute sa vie. Donc le nom d'*Auguste* n'étoit qu'un surnom donné comme les autres surnoms pour toute la vie, sans qu'il fût besoin de le déclarer formellement: aussi le surnom d'*Augustus* fut-il si bien regardé comme personnel à Octavien, qu'il lui tint lieu de nom propre de son vivant, & qu'il n'a plus été connu que sous le nom d'*Auguste* dans toute la postérité.

Dira-t-on qu'Octavien devoit porter le nom d'*Auguste* autant de temps qu'il conserveroit la dignité dont ce nom marquoit la splendeur, & que ni lui ni les Romains n'avoient besoin de s'expliquer là-dessus, parce que la chose s'entendoit d'elle-même? Mais il s'ensuivroit de cette réponse, qu'Octavien, supposé qu'il eût abdiqué l'empire, eût perdu le nom d'*Auguste*. Etrange conséquence! Car enfin nous venons de voir que le motif qui déterminâ le Sénat & le peuple à décorer Octavien d'un nouveau titre, fut la reconnaissance que leur inspira son exactitude à tenir sa parole quant au partage des provinces: & l'on s'imagineroit que la perte de ce même titre eût été la récompense de son exactitude à remplir ses engagements sur un point beaucoup plus essentiel & plus intéressant que le partage des provinces, je veux dire le rétablissement de la République! Qui pourroit digérer une pareille absurdité.

Avoir établi que le nom d'*Auguste* n'étoit pour celui qui le porta le premier qu'une dénomination personnelle, c'est avoir à peu près montré qu'*Auguste*, en laissant ce nom à Tibère, ne le déclaroit point héritier de sa puissance. Cependant, comme il ne seroit pas impossible que pendant le long règne d'Octavien, ce surnom personnel fût devenu un titre de puissance, je vais prouver qu'*Auguste*, en le léguant à Tibère, ne prétendit nullement lui laisser l'Empire.

DE LITTÉRATURE. 439
SECONDE PARTIE.

Ce ne fut pas seulement à Tibère, mais encore à Livie qu'Octavien laissa son surnom. *Heredes instituit primos*, dit Suétone, *Tiberium ex parte dimidiâ & sextante, Liviam ex parte tertiâ, quos & ferre nomen suum jussit*. Auguste adopta sa femme en mourant, & lui laissa tout à la fois les noms de *Julia* & d'*Augusta*. *Livia*, dit Tacite, *in familiam Juliam nomenque Augustæ assumebatur*. L'on m'accordera, je pense, qu'Auguste, en ordonnant à Livie de porter le nom d'*Augusta*, ne prétendit point lui donner un titre équivalent à celui d'Impératrice, je dis même, dans le sens où nous disons, *reine de France, impératrice d'Allemagne*. Chez les Romains, non seulement les femmes étoient exclues du gouvernement, mais même elles ne portoient point les titres des dignités & des emplois de leurs maris: ils avoient pour principe de les tenir dans une extrême dépendance. Lorsque Tibère, au sujet des honneurs que le Sénat vouloit décerner à Livie sa mère, disoit dans le Sénat qu'il ne falloit accorder de distinctions aux femmes qu'avec beaucoup de réserve, il parloit conformément aux idées reçues, & couvroit sa jalousie & son ingratitude du voile des maximes anciennes; il auroit pû citer la harangue que Caton avoit faite deux cens ans auparavant pour maintenir la loi Appia: *Majores nostri nullam, ne privatam quidem rem, agere feminas sine auctore voluerunt; in manu esse parentum, fratrum, virorum. Nos, si Diis placet, jam eas capeßere Rempublicam patimur..... date frenos impotenti naturæ & indomito animali; & sperate ipsas modum licentiæ facturas, nisi vos faciatis, &c.* Ce qu'il y a de certain, c'est que du moins, jusqu'au temps d'Auguste, la politesse Romaine n'avoit jamais été jusqu'à permettre aux femmes de prendre, sous quelque prétexte que ce fût, la dénomination honorifique d'aucune magistrature. Si Auguste, que l'on fait d'ailleurs avoir été scrupuleux observateur des coutumes anciennes, eût introduit une pareille nouveauté, certainement elle eût été remarquée. Cependant les historiens qui rapportent que ce

Suet. Aug.
c. 101.

Tacit. Ann.
1, 8.

Tacit. ibid. 14.

Tit. Liv. lib.
XXXIV, 2.

Prince voulut que Livie prît le nom d'*Augusta*, ne font aucune réflexion sur ce fait; ils ne le comptent point parmi les foiblesses qu'il eut pour sa femme.

D'un autre côté il étoit d'usage de faire porter son nom & son surnom à celui ou à celle que l'on adoptoit; seulement si c'étoit une femme ou une fille le génie de la langue exigeoit quelquefois que l'on donnât à ces noms une terminaison féminine. Donc Auguste, en laissant à Livie le nom d'*Augusta*, voulut seulement lui laisser son surnom, comme il lui transmit son nom en lui ordonnant de porter celui de *Julia*. Or si le nom d'*Augusta* n'étoit qu'un surnom pour Livie, un nom d'adoption qui ne marquoit aucune dignité, celui d'*Augustus* étoit la même chose pour Tibère, & ne lui donnoit aucun droit à la puissance souveraine.

Plin. Hist.
Nat. l. XV, c.
ultimo.

On peut m'objecter que, selon Pline, Livie, en vertu de son mariage, reçut le nom d'*Augusta*. *Liviæ Drusillæ*, dit-il, *quæ postea Augusta matrimonii nomen accepit*; qu'ainsi ce ne fut point précisément en vertu des dernières volontés d'Auguste qu'elle le porta; que l'adoption ne fit que le lui confirmer; & que j'ai donc tort d'affirmer que ce titre donné à Livie désignoit seulement sa filiation adoptive, & non pas la dignité Impériale, dans le sens où elle pouvoit être attribuée à une femme.

Je réponds que le passage de Pline ne doit signifier autre chose, si ce n'est que Livie fut appelée *Augusta* par une suite de son mariage. Si elle n'eût épousé Auguste, celui-ci ne l'auroit pas adoptée: on sait qu'il voulut par cette adoption témoigner son estime & sa tendresse à une femme dont la complaisance & la sagesse avoient fait tout le bonheur de sa vie. Mais si Pline veut dire qu'elle reçut le nom d'*Augusta* du vivant de son mari, Pline est contredit par les autorités précises de Tacite & de Suétone que j'ai rapportées, & par celle de Dion, qui dit au sujet de l'apothéose d'Auguste: *Après lui avoir donné l'immortalité, on lui décerna des temples & des prêtres, on lui donna pour prêtresse Livie, nommée aussi désormais Julia & Augusta. Ἱερείαντε τὴν Λιβίαν, Γουλίαντε τὴν καὶ Αὐγύστην ἤδη χαλδόμενην ἀπέδειξαν.*

Si Pline veut dire que son mariage lui donnoit droit de prendre le nom d'*Augusta*, je demande ce qui l'empêcha de jouir de ce droit tandis qu'Auguste vécut. Dira-t-on que ce fut sa modestie? mais on fait qu'elle ne se piqua jamais de mépriser les distinctions & les honneurs. Pour soutenir qu'elle refusa de prendre le titre d'*Augusta*, on ne pourroit se fonder que sur un endroit de Suétone (b) dans la vie de Claude; endroit visiblement corrompu, dont Juste Lipse, dans ses notes sur Tacite, a rétabli la véritable leçon, en montrant qu'il ne s'agit point de Livie, mais d'Antonia l'aïeule de Claude. Quoi qu'il en soit, si Pline a dit dans le sens qui se présente d'abord, que le nom d'*Augusta* étoit pour Livie un nom de mariage, *matrimonii nomen*, Pline s'est trompé; & ce qui peut l'avoir induit en erreur, c'est que l'on comptoit jusqu'à son temps cinq ou six femmes d'Empereurs à qui l'on avoit donné le nom d'*Augusta*; savoir, deux femmes de Claude, Messaline & Agrippine; les trois femmes de Néron, Octavie, Poppée & Statilia Messalina; enfin Domitille, à qui Vespasien donna le titre d'*Augusta*, quoiqu'elle fût décédée avant qu'il fût Empereur: comme si le titre d'*Auguste* donné au mari, eût dû avoir un effet rétroactif en faveur de la femme morte simple particulière. Mais après tout, il ne s'ensuit pas qu'au moins dans son origine le nom d'*Augusta* fût une prérogative annexée à l'état de femme de l'Empereur. Car 1.^o aucune de celles de Caius ne jouit de cette prérogative, pas même Césonia, quoiqu'il l'aimât si éperdument, qu'on la soupçonnoit de lui avoir donné un philtre. 2.^o La fameuse Messaline est la première qui du vivant de son mari paroisse avoir été qualifiée *Augusta* ou Σεβαστή. Cependant comme elle n'est qualifiée ainsi que dans des médailles ou Grecques ou de colonies, je présume que ce pourroit être un effet de la flatterie particulière de certaines villes, d'autant plus que je trouve dans Dion que

Dion, l. LX;
p. 772.

(b) Suet. Claud. c. XI. Voy. la note de Juste Lipse, sur ces mots du premier livre des Annales de Tacite, c. 8. *Livia in familiam Juliam nomenque Augustæ adsumebatur.*

Tacit. Annal.
XII, 26.

Tacit. Histor.
II, 64.

Suet. Tib. 26.

Claude ne permit point que l'on donnât à Messaline le surnom d'*Augusta*, ni celui d'*Auguste* à son fils, nommé depuis Britannicus. 3.^o Je ne vois pas qu'aucune femme d'Empereur vivant ait eu certainement la qualité d'*Augusta* par autorité publique avant Agrippine mère de Néron; encore est-il à propos de remarquer qu'il ne lui fut donné qu'environ un an après son mariage avec Claude. 4.^o C'étoit sans doute beaucoup pour la malheureuse Octavie, que Néron qui ne l'aima jamais, souffrit que quelques villes Grecques & quelques colonies la gratifiassent de ce titre. Dans une inscription faite à Rome (c), elle est qualifiée simplement femme de Néron. Si ce Prince donna lui-même à Poppée le surnom d'*Augusta*, ce ne fut qu'après la naissance de Claudia sa fille. Quant à Statilia Messalina on n'allègue, pour prouver qu'elle ait été nommée *Augusta*, qu'une seule médaille Grecque. 5.^o On ne trouve ni auteur, ni inscription, ni médaille qui le dise de Galéria Fundana femme de Vitellius. Au contraire, ce que Tacite nous apprend de cette vertueuse Romaine, dont il oppose la modestie à la fierté de Triaria sa belle-sœur, donne lieu de croire qu'elle n'eut point le titre d'*Augusta*; & Tacite ne la nomme que femme de l'Empereur: *Et Triariæ licentiam, modestum è proximo exemplum onerabat, Galeria Imperatoris uxor.* De ce détail il résulte que dans l'espace d'un demi-siècle, qui s'étoit écoulé depuis la mort d'Auguste jusqu'à Vespasien, il n'avoit point été vrai de dire que les femmes des Empereurs eussent eu droit de porter le nom d'*Augusta*. Mais je reviens à mon sujet.

Une dernière preuve qu'Octavien, en laissant le nom d'*Auguste* à Tibère, ne prétendit lui laisser qu'un nom de famille, se trouve dans ce passage de Suétone: *Prænomen quoque Imperatoris, dit-il en parlant de Tibère, cognomenque patris patrice.... recusavit. Ac ne Augusti quidem nomen, quam hereditarium, ullis nisi ad reges & dynastas epistolis addidit.* Il est visible que selon Suétone le prénom d'Empereur

(c) Gruter, p. 118. *Pro salute Neronis D. Claudii filii... Augusti & Octaviæ conjugis, Fragment. Inscript. fratrum Arvalium.*

& le surnom de père de la patrie n'appartenoient point à Tibère par droit d'hérédité, & qu'au contraire le nom d'*Auguste* lui appartenoit à ce titre: donc, au jugement de cet historien, le nom d'*Auguste* n'étoit point, même pour Tibère, l'équivalent & l'abrégé des titres impériaux.

On pourra me demander d'où vient qu'*Auguste* ordonne par son testament que Tibère porte ce nom. Les enfans ne portoient-ils pas de droit le nom de leur père? Tibère n'étoit-il pas déjà fils d'*Auguste*, qui l'avoit adopté depuis long-temps? La précaution que prend *Auguste* ne prouveroit-elle point que ce nom étoit un titre de puissance & d'autorité?

A cette question je répons que les enfans ne prirent jamais le surnom personnel de leur père tant qu'il vécut. Cela paroît fondé en raison; & je ne crois pas que l'on puisse alléguer un seul exemple contraire. Mais je n'ose décider qu'après la mort du père le fils eût toujours droit de prendre ce surnom personnel. Si d'un côté je vois que *Sylla Faustus* fils du Dictateur porta le nom de *Felix*, & *Sextus Pompée* celui de *Magnus*, je vois d'un autre côté que le fils de *Scipion*, vainqueur d'*Annibal*, ne porta point le nom d'*Africanus*; & que *Scipion Émilien*, quoique petit-fils adoptif de l'*Africain*, ne reçut lui-même ce nom qu'après l'avoir mérité par la ruine de *Carthage*: *Scipio is erat, Africanus & ipse postea deletâ Carthagine appellatus . . . adoptione Africani nepos.* Si l'on peut montrer par divers exemples que les fils prenoient ordinairement le surnom personnel de leur père, on pourroit en alléguer d'autres pour faire voir qu'ils ne le prenoient pas toujours. Cette variété dans l'usage me donne lieu de conjecturer qu'un fils n'avoit droit de porter le surnom personnel de son père qu'en vertu de quelque formalité. Or je n'en trouve point, ni de plus naturelle, ni de plus vrai-semblable, qu'une injonction ou du moins une permission expresse du père. C'est pour cette raison, ou pour quelque autre semblable, qu'*Auguste* enjoint à Tibère & à *Livie* de porter son surnom personnel. Je ne crois pas qu'il faille chercher d'autre mystère dans cette clause de son testament.

V. Famil. Romana, Ursini.

Tit. Liv. lib. XLIV, 44.

Il ne me reste plus qu'à exposer en peu de mots par quels degrés & dans quel temps le nom d'*Auguste* devint enfin le titre caractéristique de la puissance impériale.

T R O I S I È M E P A R T I E.

Le nom d'*Auguste* ayant été pour Octavien un surnom personnel, devoit être un surnom de famille pour Tibère. Toutefois ce Prince ne le prenant que dans certaines occasions d'éclat, & pour se donner plus de relief, par exemple, lorsqu'il écrivoit aux Princes étrangers, *ad reges & dynastas*, ce Prince, dis-je, sembloit le regarder comme quelque chose de plus qu'un simple nom de famille. Je ne crois pas néanmoins qu'il voulût en faire un nom de puissance, lui qui refusa toujours le prénom d'*Imperator* : mais je pense qu'il étoit bien aisé qu'on lui donnât le nom d'*Auguste*, dans le sens personnel où l'avoit porté son prédécesseur.

Caius pouvoit être de même goût que Tibère, s'il est vrai qu'il n'ait reçu le nom d'*Auguste* qu'avec les titres impériaux. Au reste, indépendamment de tout arrêt du Sénat, il avoit droit de le porter, non parce qu'il étoit petit-fils d'*Auguste* du côté d'Agrippine sa mère, mais parce qu'étant fils de Germanicus, que Tibère avoit adopté, & ayant été adopté lui-même par Tibère, il se trouvoit par cette double adoption fils & petit-fils de Tibère, petit-fils & arrière-petit-fils d'*Auguste* du côté des mâles. Je croirois volontiers que Caius aimât mieux que le titre d'*Auguste* fût pour lui personnel qu'héréditaire. Cette idée s'accorde avec la fantaisie qu'il eut dans la suite de vouloir passer effectivement pour un Dieu. Caius fit donner par le Sénat, à son aïeule Antonia encore vivante, le nom d'*Augusta*, & peut-être à Drusille sa sœur, mais après la mort de celle-ci. Comme Antonia refusa ce nom, je crois que c'étoit un surnom personnel par lequel on leur attribuoit la qualité d'Héroïnes & de Déeses.

Pour Claude il n'étoit de la maison d'*Auguste*, ni par nature, ni par adoption ; seulement il descendoit de sa sœur Octavia : il n'avoit par conséquent aucun droit au nom

d'Auguste, ni à celui de *César*; ils lui furent donnés l'un & l'autre par l'arrêt du Sénat qui confirma son élection. Cependant il est certain que l'on n'attachoit pas encore absolument à celui d'*Auguste* l'idée de puissance suprême. En effet on voulut le donner à Germanicus fils de Claude qui ne faisoit que de naître. Or dans ces premiers temps de la monarchie, il ne venoit pas seulement à l'esprit d'associer un enfant à l'Empire. Donc le nom d'*Auguste* étoit encore regardé comme un nom de famille; mais il semble que Claude en pensoit autrement, puisqu'il ne permit point, comme je l'ai déjà dit, que l'on donnât ce nom à son fils, non plus qu'à Messaline sa femme celui d'*Augusta*. Il ne put cependant le refuser à l'impérieuse Agrippine, qui pouvoit croire qu'en vertu de sa généalogie, elle avoit plus de droit au nom d'*Augusta*, que Claude son mari n'en avoit à celui d'*Auguste*.

Quoique Néron eût droit de le porter comme fils adoptif de Claude, il faut que sous son règne, au plus tard, les Romains se fussent accoutumés tout-à-fait à le regarder comme un titre de dignité. Effectivement, après la mort de Néron, ils nommèrent *Augustes*, dans l'espace de moins de deux ans, Galba, Othon, Vitellius & Vespasien, quoique ces Empereurs fussent absolument étrangers, soit à la maison d'*Auguste*, soit à celle de Claude. Ce titre, comme le plus noble & le plus relevé de tous ceux que portoient les Empereurs, servit ordinairement à les désigner, & devint en ce sens un titre de puissance & de dignité. Ce n'est pas que l'on eût oublié ce qu'il avoit été dans son origine; il paroît que l'on s'en souvenoit encore environ trois siècles après *Auguste*. J'en trouve la preuve en ce que Dioclétien & Maximien ayant quitté la pourpre & l'empire, ne laissèrent pas de garder ce titre. Dans des monumens postérieurs à leur abdication, ils sont qualifiés, tantôt simplement *Augusti*, tantôt *Seniores Augusti*, pour les distinguer des Empereurs régnans: mais ils ne sont jamais nommés *Imperatores*, ni *Seniores Imperatores*. Quelle peut être la raison de cette différence? C'est que le prénom d'*Imperator* avoit toujours été un titre de place &

d'autorité. Or chez les Romains on ne portoit les titres attachés aux places, qu'autant de temps que l'on occupoit les places mêmes. Au contraire, le nom d'*Auguste*, dans son acception primitive, avoit marqué seulement l'excellence de celui qui le portoit. En conséquence on le regardoit, pour ainsi dire, comme inamissible, comme propre & inhérent à ceux qui en avoient été légitimement honorés. En redevenant particuliers, Dioclétien & Maximien son collègue perdirent le nom d'Empereurs, parce qu'il falloit, pour être Empereur, commander actuellement aux armées Romaines: mais ils conservèrent celui d'*Auguste*, parce qu'en quittant le comble de la grandeur pour rentrer dans la vie privée, il s'en falloit beaucoup que l'on cessât d'être ce que signifioit originairement ce nom; je veux dire un homme au dessus de l'homme, un homme divin, un demi-Dieu.

C'est encore en faisant attention au sens primitif du nom d'*Augustus*, que l'on peut expliquer pourquoi les femmes, les mères, les sœurs des Empereurs portèrent le titre d'*Augusta*, lors même que celui d'*Augustus* marqua dans l'usage la souveraine autorité. On continua de leur donner le nom d'*Augusta*, parce qu'à proprement parler il ne signifioit qu'une héroïne, qu'une femme digne d'hommages religieux. Il étoit assez conséquent que la femme, la mère, la sœur d'un Dieu fût elle-même une héroïne, une Déesse. Mais comme les femmes ne portèrent jamais les titres des dignités Romaines, parmi les plus fastueux que la flatterie leur ait donnés, on n'en trouve point qui désigne aucune charge, aucun emploi dans l'Etat; ils marquent tous des qualités personnelles, & l'exercice de quelques vertus, comme leur bonté, leur libéralité, leur piété. Quoiqu'on leur donnât quelquefois le titre de *genitrix orbis*, de *mater Senatûs*, de *mater castrorum*, de *pia*, de *felix*, elles ne furent jamais appelées Impératrices, ni princesses du Sénat: mais elles portoient le nom d'*Augusta*, parce que ce nom, ainsi que celui d'*Augustus*, n'étoit point originairement un nom de puissance & d'autorité.



DISSERTATION

Sur l'Inscription de l'Année Sacrée, qui se lit au revers de plusieurs Médailles des empereurs Romains.

Par M. l'Abbé BELLEY.

QUOIQUE la science des Médailles ait acquis depuis un siècle un certain degré de perfection, il ne faut pas croire que la matière soit épuisée. A ne considérer même que les Médailles impériales, combien reste-t-il de découvertes à faire, de difficultés à éclaircir? Nous ignorons la position de plusieurs villes grecques, & de quelques colonies dont les noms se lisent sur les monnoies qu'elles ont fait frapper. On voit des monogrammes, des lettres sur un grand nombre de Médailles, principalement du bas empire, dont on n'a pû jusqu'à présent donner l'explication. Si l'on se renferme dans la partie historique, qui est l'objet le plus intéressant, on trouve plusieurs inscriptions ou légendes, dont on n'a donné aucune explication satisfaisante: telle est l'inscription de l'année sacrée, ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ; de l'année nouvelle sacrée, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ, qui se lit sur plusieurs Médailles frappées par des villes grecques de l'orient.

2 Septembre
1746.

Les Antiquaires ont remarqué cette inscription singulière; on l'a vûe d'abord sur des Médaillons d'argent de Vespasien, de Tite & de Domitien; elle a paru ensuite sur des Médaillons de Nerva; on l'a découverte sur des Médaillons de Galba, du cabinet de M. l'abbé de Rothelin, qui n'ont point encore été publiés; elle s'est trouvée enfin sur une Médaille de grand bronze de Trajan Dèce, que le P. Froelich Jésuite a publiée. A mesure que le nombre des monumens s'est multiplié, on a fait de nouvelles remarques; on a vû que l'inscription se trouve, non seulement sur les Médaillons d'argent

qui pèsent quatre dragmes, mais encore sur des monnoies du poids de deux dragmes, & même sur des Médailles de bronze: on a vû à la suite de l'inscription de nouvelles dates d'années qu'on ne connoissoit point, comme la dixième de Vespasien sur un Médaillon du cabinet de M. Pellerin, la onzième de Domitien; enfin on a découvert que cette inscription se trouvoit sur des Médailles, non seulement des villes de Phénicie, de Syrie & de l'île de Chypre, mais encore des villes de Cilicie & de Cappadoce. On peut voir le catalogue de ces Médailles à la fin de la Dissertation.

Lorsque tous ces monumens n'étoient pas encore découverts, les Antiquaires ont été embarrassés sur l'explication de l'inscription; ils ont pris des partis différens. Scaliger^a a avoué qu'il ne l'entendoit pas, *non satis capio*; Erizzo^b croyoit que les années sacrées se comptoient depuis la construction du temple de Salomon, *dall' edificazione del sacro tempio*; Haym^c a pensé que ces années se comptoient depuis la destruction du même temple par Tite: suivant Séguin^d ces années devoient se compter depuis la réparation du temple de Jupiter Capitolin à Rome sous Vespasien; Patin^e a donné la même explication. Le P. Piovené^f a cru que l'inscription NEOY IEPOY signifioit le *nouveau temple* de Jupiter Capitolin, pour lequel les Juifs payoient un tribut, & que ces Médailles étoient des monnoies frappées pour le paiement de ce tribut. Vaillant^g a prétendu que les années du règne de Vespasien ont été appelées sacrées, par l'espérance que l'on avoit conçue de la sagesse & de la bonté de son gouvernement; Bèger^h a pensé de même; le P. Hardouinⁱ a imaginé une explication nouvelle, il a prétendu que ETOYΣ NEOY IEPOY A. B. &c. signifioient les années première, seconde, &c. de l'Empereur, du *sacré* IEPOY, parce que la personne des Empereurs étoit sacrée; le P. Froelich^k a adopté cette explication, mais il ajoute que ces années étoient appelées *sacrées* à cause de la solennité des vœux & des jeux publics, qui étoient célébrés à l'avènement des Empereurs & au jour anniversaire de cet avènement; enfin le cardinal Noris^l pense que ces Médailles ont

^a De emendatione Temporum, p. 362.

^b Discorso sulle Medaglie Antiche, p. 252.

^c Tes. Britan. t. II. p. 200.

^d Selecta Numism. edit. alt. p. 144.

^e Patin, Thes. Numism. p. 59.

^f Mus. Farnes. t. IX, p. 35.

^g Præstant. Numism. t. II, p. 97.

^h Mus. Brandenburg. t. II, p. 630.

ⁱ Select. oper. p. 737.

^k Quatuor Tentam. 342.

^l De Epoch. Syro Mac. Diff. III, c. 6. edit. 2^a 4.° p. 243.

ont été frappées à l'occasion des fêtes qui se célébroient à l'avènement des Empereurs & aux jours anniversaires, que les lettres numérales marquent les années de règne, & que ces années sont nommées *sacrées* à cause de ces fêtes & solennités, & parce que les choses qui regardoient directement les Empereurs étoient appelées sacrées: *si quidem ferè omnia quæ Imperatores attinebant, sacra vocabantur. Unde & sacræ largitiones, sacrum consistorium, sacri vultus, sacræ litteræ, &c.*

On voit par cet exposé sommaire, que l'explication de l'inscription n'est pas encore décidée entre les Savans; aucun n'a remarqué la différence qui se trouve entre ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ *l'année nouvelle sacrée*, & ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ *l'année sacrée*. M. Toinard, qui a donné plusieurs savantes Differtations sur les antiquités, en avoit annoncé une sur l'année sacrée; comme elle n'a point été faite, ou du moins qu'elle n'a point été publiée, j'ai cru devoir examiner la matière dans toute son étendue. Je discute dans le premier article les différentes opinions des Antiquaires; dans le second je propose une explication simple & générale pour tous les monumens & pour tous les règnes des Empereurs: ces deux points font tout l'objet & le plan de cette Differtation.

Noris, de
Epoch. Syro-
Mac. Diff. III,
p. 244.

I. On ne comprend rien à l'explication qu'E'rizzo a donnée; les années sacrées, dit-il, dont les dates se lisent sur les Médailles de Vespasien & de ses fils, se comptent depuis la construction du temple de Salomon: ces années vont au plus au nombre de dix ou onze. La première construction du temple de Jérusalem sous Salomon a précédé de plus de mille ans le règne de Vespasien; la seconde sous Zorobabel remonte à près de six cents ans; enfin la troisième construction du temple par Hérode d'Ascalon, a été achevée plus de soixante-dix ans avant que Vespasien fût élevé à l'Empire.

L'explication proposée par Haym n'est pas mieux établie; il prétend que ces années sacrées doivent se compter depuis la destruction du temple de Jérusalem par Tite sous le règne de Vespasien. On voit sur les Médailles de Vespasien *l'année nouvelle sacrée première* & la *dixième*, par conséquent ces années

commencent avec le règne de Vespasien, qui fut reconnu Auguste en Orient au mois de juillet de l'an 69; le temple de Jérusalem fut brûlé & détruit au mois de septembre de l'an 70 dans la seconde année du règne de Vespasien: les années sacrées ne peuvent se rapporter à la destruction du temple, puisque la première année sacrée a précédé la prise de Jérusalem. Et quand même l'explication d'Haym pourroit convenir au règne de Vespasien, on ne peut l'appliquer aux nombres d'années 2, 8, 9, 11, qui se lisent sur les Médailles de Domitien, & encore moins aux nombres 1, 2 des Médailles de Nerva.

Tacit. Hist.
l. IV.



Sueton. in Domit. c. 12.

Le temple de Jupiter au Capitole fut brûlé pendant la guerre civile qui s'éleva dans Rome entre les chefs du parti de Vitellius & ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Vespasien. Ce Prince devenu le maître de l'Empire, pour marquer aux Dieux sa reconnoissance, de concert avec le Sénat, fit rétablir le temple de Jupiter au mois de juin de l'an 70 dans la première année de son règne. Séguin a pensé que les années de Vespasien avoient été appelées *sacrées* à cause du rétablissement du temple, & qu'elles se comptoient depuis cette époque. Mais on trouve sur les Médailles les années sacrées 2, 8, 9, 11 du règne de Domitien, 1 & 2 du règne de Nerva. Domitien commença à régner onze ans, & Nerva vingt-six après la restauration du temple de Jupiter; le rétablissement de ce temple ne peut donc être pris comme l'époque de laquelle on a compté les années sacrées.

Après la ruine de Jérusalem & la destruction du temple, Tite ordonna que les Juifs, dispersés dans les provinces de l'Empire, payeroient, pour l'entretien du temple de Jupiter Capitolin à Rome, le tribut de deux dragmes qu'ils avoient coutume de payer au temple de Jérusalem. Cette espèce de capitation fut appelée *Fiscus Judaicus*, & donna lieu à plusieurs vexations sous le règne de Domitien; Nerva en arrêta les suites en ordonnant que ce tribut ne seroit exigé que de ceux qui professeroient publiquement la religion Judaïque. Cet acte de justice est consacré sur les Médailles de ce Prince, FISC

JUDAICI CALUMNIA SUBLATA.... Le P. Piovené a prétendu que les Médailles sur lesquelles on lit l'inscription de l'année nouvelle sacrée, étoient les monnoies frappées pour le paiement du tribut des Juifs; que ces monnoies étoient le didragme du *nouveau temple* de Jupiter Capitolin, & qu'il faut lire ainsi: ΕΤΟΥΣ (ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ) Α. Β. &c. *Anno (Novi Templi moneta) primo Imperii, secundo, &c.*, en renfermant (ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ) dans une parenthèse. Cette conjecture est de pure imagination. 1.° L'auteur de l'explication a changé la ponctuation de l'inscription. 2.° Presque toutes les Médailles qui portent l'inscription de l'année sacrée sont du poids de quatre dragmes & non de deux, & celle de Trajan Dèce est de bronze. 3.° La Médaille de la première année de Vespasien a été frappée avant la ruine de Jérusalem, & par conséquent avant l'établissement du tribut que Tite imposa aux Juifs. 4.° Ces Médailles ont été frappées dans les villes de Tyr, de Séleucie de Syrie, de Salamine & de Paphos dans l'île de Chypre, à Anazarbe en Cilicie, & à Césarée en Cappadoce. Les habitans de ces villes auroient-ils fabriqué ces monnoies exprès pour les Juifs, qui étoient alors odieux au gouvernement, & généralement détestés? ou les Juifs, réduits à une espèce d'esclavage depuis la ruine de leur ville, auroient-ils conservé le droit de battre monnaie? & s'ils jouissoient encore de ce droit, auroient-ils gravé sur leurs monnoies une inscription déshonorante pour eux, & relative à un temple du paganisme? L'explication que propose le P. Piovené est insoutenable.

L'empire Romain avoit été accablé de maux pendant le funeste règne de Néron; sous les trois Princes qui lui succédèrent, les guerres civiles achevèrent de le désoler. A l'avènement de Vespasien on conçut l'espérance d'un gouvernement sage & modéré, qui devoit réparer tous les maux passés. Les villes d'Orient qui connoissoient la bonté & la justice de ce Prince, regardèrent comme sacrées les années de son règne: *In omen*, dit Vaillant, & *augurium fausti sanctique ejus imperii, quod ille rem Romanam renovaturus atque restauraturus*

*Numism. Præf-
tant. t. II, pag.
97.*

Vaillant, Numism. Præstant.
t. II, p. 113.
Ibid. p. 121.

effet, anni ejus sacri vocati sunt, & en consacrerent la mémoire sur leurs monnoies. Cette inscription fut employée avec raison sur les monnoies de Tite, & par flatterie sur celles de Domitien; on la vit reparoître sur les Médailles de Nerva, Prince recommandable par sa bonté & sa clémence. Telle est l'explication que donne M. Vaillant; elle seroit probable si l'inscription ne se voyoit que sur les Médailles de Vespasien & de Tite, mais elle se trouve aussi sur celles de Domitien; & ce qui est bien remarquable, une nouvelle période d'années sacrées recommença avec le règne, & fut continuée jusqu'aux dernières années de ce Prince cruel, & détesté de tout l'Empire. L'avènement de Vespasien n'a point donné lieu à une période d'années sacrées, puisque la même inscription se trouve sur des Médailles frappées à Seleucie de Syrie en l'honneur de Galba, l'un des prédécesseurs de Vespasien. L'opinion de M. Vaillant est contredite par les monumens mêmes. Il faut remarquer que ces Médaillons de Galba, du cabinet de M. l'abbé de Rothelin, combattent également les hypothèses d'Erizzo, de Séguin, & du P. Piovené que j'ai discutées.

Select. oper.
p. 737.

L'explication proposée par le P. Hardouin, & adoptée par le P. Frœlich, est plus générale: elle peut convenir à tous les Empereurs. Cette inscription marque les années, première, seconde, &c. de l'Empereur, *du sacré: Nam*, dit le savant Antiquaire, *et iæus Augustus est et sacrosanctus, quem unum in Republicâ ob Tribunitiam potestatem violari sit nefas*. La personne des Empereurs étoit sacrée & inviolable. Cette explication ne paroît pas aussi solide qu'elle est ingénieuse. On ne voit dans aucun écrivain ancien, ni sur les monumens, que l'Empereur ait été nommé simplement IEPOS, le sacré. On trouve IEPA ΣΥΝΚΛΗΤΟΣ, le sacré Sénat, IEPOS ΔΗΜΟΣ, le peuple sacré, IEPOS ΑΓΩΝ, le jeu sacré, & jamais le Prince n'est qualifié du titre de IEPOS, pas même avec le nom de ΣΕΒΑΣΤΟΣ, qui exprime une espèce de consécration; & supposé qu'il s'en trouvât quelques exemples, on ne pourroit en faire l'application au sujet dont il s'agit. L'inscription ETOΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ.

A. B, &c. dans le sens propre & naturel doit se traduire, *l'année nouvelle sacrée, première, seconde, &c.* & non pas *l'année nouvelle du sacré, première, seconde, &c.* Les adjectifs ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ ΠΡΩΤΟΥ, ΔΕΥΤΕΡΟΥ, &c. doivent se rapporter au substantif ΕΤΟΥΣ qui les précède; l'adjectif ΙΕΡΟΥ ne pourroit être rapporté à la personne de l'Empereur, qu'en le renfermant dans une parenthèse, & en changeant la ponctuation, l'ordre & le rapport des noms.

Le savant cardinal Noris avoit proposé une autre explication, qui a été suivie par le Père Froelich. A l'avènement des Princes à l'Empire, on offroit à Rome, & dans les provinces, des sacrifices solennels, on célébroit des fêtes, on donnoit des jeux & des spectacles publics; tous les ans, au jour anniversaire de l'avènement, ces mêmes solennités étoient célébrées dans tout l'Empire. Plusieurs villes d'Orient firent frapper des monnoies pendant la célébration de ces fêtes, & firent graver l'inscription de *l'année sacrée* avec des dates, pour en consacrer la mémoire. Cette explication est simple, générale pour tous les règnes, elle est fondée sur l'histoire; mais le cardinal Noris ne l'a pas assez développée: il n'a pas remarqué la différence entre ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ, *l'année nouvelle sacrée*, & ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ, *l'année sacrée*, qui se lit sur plusieurs Médailles; on ne peut expliquer dans cette hypothèse l'inscription de la seconde Médaille de Galba. Ce Prince fut déclaré Auguste par le Sénat, le 9 ou le 11 de juin de l'an 68 de J. C, & fut tué le 15 de janvier de l'an 69; il n'avoit régné que sept mois & quelques jours. On conçoit bien que la Médaille avec l'inscription ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ A. aura été frappée à son avènement; mais on ne peut dire que l'autre Médaille avec l'inscription ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ B. ait été frappée à la solennité anniversaire de l'avènement, puisque Galba fut tué plusieurs mois avant la fin de la première année de son règne. Il faut nécessairement donner plus d'étendue à l'explication, y ajouter les cas que le cardinal Noris avoit omis; il faut proposer une hypothèse qui soit générale pour tous les règnes, & dans laquelle

on puisse expliquer les inscriptions de toutes les Médailles que nous examinons : c'est le sujet du second article.

Gruter, pag.
CCXXIX.

Tertull. Apolog.
c. 30.

Voy Bellori,
Selecti nummi
duo Antoninia-
ni, p. 16.

II. Au temps de la République, les Romains offroient souvent des vœux & des sacrifices solennels pour le salut de l'Etat. Depuis que la puissance souveraine eut été déferée aux Empereurs, on offroit en différentes occasions des sacrifices pour la conservation du Prince, pour le salut, la tranquillité & la prospérité de l'Empire; de là, ces inscriptions si ordinaires sur les monumens : VOTA PVBLICA. SALVS. AVGVSTA. SALVS GENERIS HVMANI. SECV-RITAS PVBLICA. &c. le jour de la naissance des Princes étoit célébré avec magnificence par des vœux & des sacrifices; c'étoit un jour de fête, qui a été quelquefois marqué dans les anciens calendriers. On célébroit ainsi le 23 du mois de septembre, *VIII Kal. octob.* le jour de la naissance d'Auguste. Les jours les plus solennels pour offrir des vœux & des sacrifices étoient l'avènement des Princes à l'Empire, l'anniversaire de leur avènement, les fêtes quinquennales & décennales, & le premier jour de l'année civile à Rome & dans les provinces. Les Chrétiens faisoient des prières pour la conservation des Empereurs, même payens, & pour la prospérité de l'Empire : *Nos*, disoit Tertullien, *pro salute Imperatorum Deum invocamus æternum, Deum verum, & Deum vivum, quem & ipsi Imperatores propitium sibi præter cæteros malunt : Imperatoribus precamur vitam prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, Senatum fidelem, populum probum & orbem quietum.*

1.° Le jour de l'avènement des Princes, le Sénat, après avoir offert des sacrifices aux Dieux tutélaires de l'Empire, faisoit des vœux solennels en faveur du nouvel Empereur; on lui souhaitoit la protection des Dieux, un heureux gouvernement, d'où dépendoit le salut de la République, & la félicité du genre humain. Les auteurs ont conservé les formules de ces vœux solennels : *Que les Dieux vous conservent, Maxime & Balbin, ils vous ont élevés à la puissance souveraine, qu'ils vous protègent : puisse la République être heureuse*

sous votre gouvernement.... Heureux & très-heureux Tacite, que les Dieux vous conservent.... Probus, notre digne Prince, que les Dieux veillent à votre conservation. Souverain modérateur de la République, puissiez-vous la gouverner dans une longue suite de prospérités. Ces vœux & ces acclamations qui avoient commencé dès l'empire d'Auguste, étoient encore en usage sous les empereurs Chrétiens; suivant un écrivain du quatrième siècle, on souhaitoit au nouveau Prince qu'il fût encore plus heureux qu'Auguste, & meilleur que Trajan: *Ad nostram usque aetatem, non aliter in Senatu Principibus (acclamatur) nisi: felicior Augusto, melior Trajano.* La solennité des vœux publics fut continuée sous les empereurs Grecs de Constantinople. Corippus, en parlant de Justin le jeune & de l'impératrice Sophie, dit que le Sénat & le peuple leur souhaitèrent un règne heureux.

Eutrop.

L. II.

Felices annos Dominiis intransibibus orant.

Phocas ayant été élu Empereur, on envoya à Rome son image, & celle de l'impératrice Léontia; le Sénat & le Clergé firent les acclamations ordinaires: *Acclamatum eis in Lateranensis in basilicâ Julii, ab omni Clero & Senatu.* Ces acclamations étoient tellement consacrées par l'usage, qu'elles furent prescrites dans le cérémonial du couronnement des Empereurs: *Populo & universo fossato, faustis acclamationibus personante, Imperator descendit de scuto, duciturque ad sanctæ Sophiæ templum in quo coronandus est.*

Codin. Curio-
palat. de Officiis
Constantinop. c.
17.

2.° Le jour anniversaire de l'avènement des Princes à l'Empire étoit célébré tous les ans à Rome & dans les provinces. On offroit des sacrifices & des vœux solennels pour la conservation de l'Empereur. Cet usage est constaté par un beau monument qui fut érigé à Narbonne en l'honneur d'Auguste: QVOD BONVM FAVSTVM FELIXQVE SIT IMP. CAESARE DIVI F. AVGVSTO P. P. PONTIFICI MAXIMO TRIB. POT. XXXIII.

Gruter, pag.
CCXXIX.

Le Sénat de la ville ordonne que le septième de janvier (*VII idus*) jour auquel ce Prince avoit été élevé à l'Empire

du monde, il sera offert un sacrifice solennel, & qu'il sera fourni aux habitans le vin & l'encens nécessaires pour cette cérémonie.

..... VII. QVOQ.
IDVS IANVAR. QVA DIE PRIMVM IMPERIVM
ORBIS TERRARVM AVSPICATVS EST THVRE
VINO SVPLICENT ET HOSTIAS SINGVL. IN
MOLENT ET COLONIS INCOLISQVE THVS VI
NVM EA DIE PRAESTENT.

Les mêmes cérémonies s'observoient en Orient. Pline le jeune étant gouverneur de la province de Bithynie, écrit à l'empereur Trajan : « Nous avons célébré, avec les cérémonies prescrites par la Religion, ce jour auquel une heureuse

L. X, epist. 103. *Diem in quem tutela generis humani felicissimâ successionē translata est, debitâ religione celebravimus, commendantes Diis imperii tui auctoribus, & vota publica & gaudia.* L'Empereur

Ib. epist. 104. lui répond : « J'ai appris avec satisfaction qu'à la tête des troupes & des peuples vous avez célébré le jour de mon avènement à l'Empire avec tout le zèle & la joie possibles. »

Ibid. epist. 44 & 60. On voit par d'autres lettres de Pline, qu'il avoit fait la même cérémonie dans les années précédentes. Hadrien ayant reçu le 11 du mois d'août la nouvelle de la mort de Trajan, ordonna qu'on célébreroit ce jour-là son avènement à l'Empire : *Tertio iduum (augusti) quando & natalem Imperii instituit celebrandum.*

3.° Les fêtes célébrées pour l'avènement des Empereurs, étoient encore plus magnifiques & plus solennelles après la révolution de cinq & de dix années. Dès le temps de la République les consuls faisoient des vœux publics pour le salut de l'État pendant cinq ans; Tite-Live en rapporte plusieurs exemples: *Vovit in eadem verba consul, praeunte Pontifice maximo*

L. X, c. 7.

L. XXXI, c. 9.

maximo, quibus antea quinquennalia vota suscipi solita erant. Cet usage fut continué sous les Empereurs. Auguste, pour éviter le soupçon d'aspirer à une puissance perpétuelle & à la royauté, dont le nom même étoit odieux aux Romains, n'accepta que pour dix ans le gouvernement de la République. Après ces dix ans révolus, on lui décerna l'Empire pour cinq années, & ensuite pour cinq autres, après cela pour dix, & encore pour dix autres, en sorte que par cette suite de dix années *Δεκατηρίδων*, il tint l'Empire toute sa vie. Le Sénat & le peuple firent pour ces dix ans des vœux qui se renouvelèrent à la fin de chaque période ou révolution de dix années: on continua la même cérémonie sous les Princes ses successeurs, quoiqu'ils fussent élevés à l'Empire pour toute leur vie. A l'avènement d'un Empereur on faisoit des vœux pour sa conservation & pour le salut de l'Empire pendant dix ans, **VOTA DECENNALIA SUSCEPTA**. Après les dix ans révolus on s'acquittoit des premiers vœux, en offrant des sacrifices solennels, **VOTA DECENNALIA SOLUTA**, comme on le voit sur les Médailles; ordinairement l'Empereur faisoit lui-même la cérémonie en qualité de souverain pontife: on faisoit ensuite des vœux pour une nouvelle période de dix ans, **VOTA DECENNALIA II SUSCEPTA**. Ces cérémonies religieuses étoient continuées ainsi pendant tout le temps d'un règne; ces vœux s'offroient, non seulement à Rome, mais encore dans les provinces, même en Orient. On lit sur des Médailles frappées en Égypte ΠΕΡΙΟΔ. ΔΕΚΑ sous Commode, & ΔΕΚΑΕΤΗΡΙΟΝ ΚΥΡΙΟΥ sous Gallien. Les fêtes décennales furent célébrées après les dix années révolues, du moins jusqu'au règne de Septime Sévère, comme l'a remarqué le cardinal Noris; sous les règnes suivans on les célébra dans la dixième année. On trouve sur les Médailles du bas Empire, outre les *décennales*, les *quinquennales*, les *quindécennales*, les *vicennales*, &c. ces fêtes furent continuées sous les empereurs Chrétiens; mais on abolit les cérémonies payennes, & on ne conserva que les jeux & les spectacles publics. On lit sur

*Dio. l. LIII,
p. 503.*

P. 507.

Dio. ibid.

*De Vot. Decenn.
p. 109,
115, 126 &
127.*

Morel, Specim.
p. 80.

une Médaille de Constantin le Grand VOTA ORBIS ET URBIS SENatus ET Populi Romani avec l'inscription XX. XXX. MULta FELicia, gravée sur un cippe qui soutient un globe.

^a Dio. l. LIV,
p. 546.

^b Sueton. in
Aug. in Calig.
Grut. Inscrip.

^c Dio. Capi-
tolin. in Periti-
nace.

^d Tertull. de
Cor. milit.

4.° Le commencement de l'année civile étoit consacré par des offrandes, des vœux & des sacrifices qui se faisoient pour l'Empereur ^a. Le premier jour de janvier le peuple Romain donnoit au Prince des *étrennes* ^b, on faisoit une offrande en argent; le troisième jour ^c on faisoit des vœux solennels pour le salut de l'Empereur: Tertullien ^d fait mention de cet usage, *ecce annua votorum nuncupatio; quid videtur! Prima in principiis, secunda in capitoliis*. Ces vœux étoient célébrés avec magnificence, on donnoit des jeux & des spectacles; on voit au revers d'une Médaille d'Antonin Pie une couronne de laurier qui renferme cette inscription, S. P. Q. R. A. N. F. F. OPTIMO PRINCIPIPIO, c'est-à-dire, *Senatus Populus Que Romanus Annum Novum Faustum Felicem Optimo Principi Pio*. La même inscription se trouve sur des Médailles d'Hadrien & de Sévère Alexandre: ces vœux solennels de la nouvelle année étoient en usage dans les provinces de l'Orient, comme nous le verrons dans la suite de ce Mémoire.

L. X, ep. 103.
Morel, Specim.
Rei Nummar.
p. 79.

Banduri, t. II,
p. 374.

Il faut remarquer que toutes ces fêtes, établies en l'honneur des Empereurs, étoient célébrées avec la plus grande magnificence, soit à Rome, soit dans les provinces; on donnoit au peuple les spectacles & les jeux, on faisoit des réjouissances publiques que Pline le jeune appelle *gaudia*. C'est dans le même sens qu'on lit sur une Médaille de Maximien, GAUDETE ROMANI avec l'inscription SIC XX. SIC XXX. qui désigne les vœux pour les fêtes vicennales, & sur une Médaille de Constantius, GAUDIUM POPULI ROMANI, autour d'une couronne de laurier, dans laquelle est renfermée l'inscription SIC X. SIC XX; cette Médaille fut frappée pour exprimer les vœux & les jeux publics, *vota publica & gaudia* pendant les *décennales* de ce Prince. Les jeux des décennales sont marqués encore plus expressément sur des Médailles du haut empire: on lit cette inscription renfermée

dans une couronne de laurier, PRIMI DECENNALES, & cette autre DECENNALES SECUNDI; sur les Médailles Egyptiennes de Commode & de Gallien, que j'ai citées, les inscriptions sont renfermées de même dans une couronne. Pline fait mention des réjouissances publiques aux jours anniversaires de l'avènement des Empereurs; on voit une couronne sur les Médailles d'Hadrien, d'Antonin Pie & de Sévère Alexandre, frappées à l'occasion des vœux de la nouvelle année. On fait que les couronnes étoient les symboles des jeux publics, parce qu'on distribuoit des couronnes aux vainqueurs.

Il faut observer que les jeux publics chez les Grecs & chez les Romains faisoient partie du culte religieux; ils avoient été institués en l'honneur des Dieux, pour honorer les funérailles des Héros, ou les cérémonies de la Religion. De là ils furent qualifiés par les Grecs du titre de sacrés ΙΕΡΟΙ, & les vainqueurs des jeux furent appelés *Hiéronices*. Les jeux sacrés passèrent de la Grèce en Italie, où ils furent perfectionnés; ils y conservèrent le titre de *sacré*, & les colonies Romaines établies dans l'Orient, à l'exemple de Rome leur métropole, firent célébrer des jeux sacrés, CERTAMEN SACRUM, comme on le voit sur des Médailles de Sidon & d'Héliopolis. Après ces observations il est facile d'expliquer les inscriptions de *l'année sacrée* qui se lisent sur les Médailles des Empereurs, & la différence qui est marquée sur plusieurs de ces Médailles entre ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ *l'année nouvelle sacrée*, & ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ *l'année sacrée*. On peut aussi fixer les dates d'années qui sont à la suite des inscriptions.

Vaill. Colon.
t. II, p. 131.
152 & 331.

Nous avons vu que la cérémonie des vœux publics à l'avènement des Princes, aux jours anniversaires de l'avènement, & au commencement de l'année civile, étoit accompagnée de la célébration des jeux. Les Médailles dont je donne l'explication, ont été frappées par des villes de Syrie, de Phénicie, de Palestine, de l'île de Chypre, de Cilicie & de Cappadoce. Les peuples de l'Orient, accoutumés dès les premiers temps à la domination despotique de leurs

Souverains, conservèrent sous l'empire Romain le même esprit de bassesse & de flatterie; ils célébrèrent avec la plus grande magnificence les fêtes instituées en l'honneur des Empereurs, ils donnèrent des jeux & des spectacles publics. Les villes, à l'occasion de ces fêtes, firent frapper des monnoies avec l'inscription de l'année sacrée, pour exprimer la solennité & la célébration des jeux publics.

On célébroit en l'honneur des Empereurs un ou plusieurs des jeux sacrés IEPOΣ ATΩN , comme on lit sur des Médailles de Nicée, ou simplement IEPOΣ , sur des Médailles de Pergé en Pamphylie, CERTAMEN SACRUM , sur celles de quelques colonies. Si le nom IEPOΣ a désigné les jeux, & le nom de IEPONIKHΣ les vainqueurs des jeux, les Grecs d'Orient ont pû donner dans un sens propre & naturel le nom d' IEPOΥ sacré à l'année dans laquelle, outre les vœux & les sacrifices offerts, on donnoit la célébration des *jeux sacrés*: s'il restoit quelque doute sur cette interprétation, on peut jeter les yeux sur la Médaille de Trajan Dèce, frappée à Anazarbe; le revers représente cinq urnes des jeux avec des palmes & l'inscription ETOUS NEOΥ IEPOΥ , &c. Il est évident que l'inscription relative au type exprime les jeux solennels qui furent célébrés en la ville d'Anazarbe pour l'avènement de Trajan Dèce.

Les Médailles qui ont l'inscription $\text{ETOΥΣ NEOΥ IEPOΥ A.}$ ou ΠΡΩΤΟΥ , de l'année nouvelle sacrée première, ont été frappées pour la solennité des fêtes & des jeux à l'avènement des Princes à l'Empire. Le commencement d'un règne étoit regardé comme le commencement d'une nouvelle période d'années, de quinquennales, de décennales, &c. delà sous plusieurs Princes on commençoit à compter les années de la *puissance tribunitienne*. Le jour de l'avènement, en quelque mois de l'année qu'il arrivât, étoit appelé le nouvel an; on en voit une preuve bien remarquable à la mort de l'Empereur Claude: ce Prince mourut le 13 d'octobre de l'an 54 de J. C, le même jour Néron fut proclamé Auguste; Sénèque, en parlant de cet évènement, appelle *nouvel an* le jour de

l'avènement de Néron : *Quid actum sit in Cælo ante diem tertium idus octobris, Asinio Marcello, Acilio Aviola Coss. anno novo, initio sæculi felicissimi.* Le jour de l'avènement étoit appelé *dies imperii*, & même *dies natalis imperii*, expression qui marque encore plus précisément la naissance d'une nouvelle puissance, le commencement d'une période. Les peuples de l'Orient imitèrent les expressions dont se servoient les Romains; ils donnèrent le nom d'ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ Α. ou ΠΡΩΤΟΥ, d'année nouvelle première aux avènements de Galba, de Vespasien, de Tite, de Domitien, de Nerva & de Trajan Dèce.

On célébroit à Rome & dans les provinces l'anniversaire de l'avènement; nous en avons vû la preuve par les lettres de Pline. C'étoit à Rome & dans plusieurs provinces après l'année révolue, le jour auquel on commençoit à compter une nouvelle année de règne; mais en plusieurs provinces, en Égypte, en Palestine, à Tyr *, & dans quelques autres villes d'Orient, on commençoit à compter une nouvelle année de règne avec le commencement de l'année civile, c'est-à-dire, en Égypte à Alexandrie le 29 du mois d'août, dans les autres villes de l'Orient vers l'équinoxe d'automne: les peuples d'Orient ne célébroient pas au commencement de leur année civile l'anniversaire de l'avènement, quoiqu'ils comptassent une nouvelle année de règne; on lit sur une Médaille de Galba ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ Β. l'année nouvelle sacrée seconde: ce Prince avoit été proclamé Auguste au mois de juin de l'an 68 de J. C. il fut tué à Rome le 15 de janvier de l'an 69 après un règne de sept mois & quelques jours, & près de cinq mois avant le jour anniversaire de son avènement à l'empire; cette Médaille ne peut donc avoir été frappée pour la solennité de l'anniversaire; mais elle aura été frappée au commencement de l'année civile de Syrie, vers l'équinoxe d'automne de l'an 68, environ quatre mois avant la mort de Galba. Cette Médaille précieuse nous apprend que les villes de l'Orient offroient au commencement de leur année civile des vœux solennels pour la

Senec. in Apocolocyntios. init.

* *Dissert. sur la durée de l'empire de Trajan, qui sera imp. dans un des vols suiv.*

conservation des Empereurs, comme on en offroit à Rome au commencement du mois de janvier.

Les vœux de la nouvelle année s'offroient, non seulement pour la personne de l'Empereur, mais aussi pour la famille Impériale, & particulièrement pour la conservation des *Césars*, héritiers présomptifs de l'Empire. On voit la tête de Tite au revers de la tête de Vespasien, avec l'inscription de l'année nouvelle sacrée seconde; quelquefois la tête des Césars se trouve seule sur les Médailles qui ont de même au revers l'inscription de l'année nouvelle sacrée. On connoît trois Médailles de Tite César, & deux Médailles de Domitien César, de la neuvième année du règne de Vespasien; & ces cinq Médailles ne pèsent que deux dragmes. Les villes de l'Orient auront affecté dans certaines circonstances de mettre des distinctions sur les monnoies entre les *Augustes* & les *Césars*, comme on l'a fait souvent entre les *Augustes* mêmes qui gouvernoient l'Empire en commun. Outre la cérémonie du nouvel an, les peuples de l'Orient célébroient la fête de l'anniversaire de l'avènement avec des jeux & des réjouissances publiques; ils avoient dans leurs provinces des colonies Romaines, des Légions & des Magistrats Romains qui ne manquoient pas de célébrer tous les ans le jour anniversaire de l'Empire, *diem Imperii*, avec pompe & magnificence. Les Asiatiques auroient-ils manqué à ce devoir de respect & de soumission envers les Empereurs? Pline le jeune nous apprend que les Peuples de la province de Pont & de Bithynie observoient cette solennité avec le gouverneur & les soldats Romains, & que ce jour-là on prêtoit un nouveau serment de fidélité à l'Empereur: *Diem, Domine*, écrit Pline à l'empereur Trajan, *quo servasti imperium, dum suscipis, quantâ mereris lætitiâ celebravimus, precati Deos ut te generi humano..... incolumem florentemque præstarent. Prævivimus, & commilitonibus jusjurandum more solenni præstantibus, & provincialibus qui eadem certant pietate, jurantibus.* L'empereur Trajan, en répondant à une autre lettre de Pline, dit qu'il a appris avec plaisir que la solennité avoit été célébrée

L. X, epist. 60.

conjointement par les troupes Romaines & par les peuples de la province : *Diem Imperii mei debita lætitia & religione a commilitonibus & provincialibus, præeunte te, celebratum libenter.... cognovi.* On ne peut douter que les peuples des autres provinces de l'Orient n'aient fait la même cérémonie, dans laquelle on renouvelloit le *serment de fidélité*. Je pense que cette solennité a été aussi marquée sur les Médailles par l'inscription ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ, l'année sacrée. Cette inscription se trouve sur les Médailles de Vespasien avec les dates des années seconde Β, troisième Γ, quatrième Δ; & sur une Médaille de Césarée de Cappadoce sans date d'année. On ne peut dire avec le P. Hardouin que le Monétaire a oublié de graver sur ces Médailles le nom ΝΕΟΥ, puisque l'inscription se trouve la même sur les monumens de différentes années, & de deux villes différentes. Cette inscription ainsi répétée paroît avoir été d'un usage ordinaire & constant. L'inscription ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ Β. Γ. Δ. sans le nom ΝΕΟΥ, aura marqué la solennité du jour anniversaire de l'Empire. L'inscription ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ ayant déjà été employée pour la solennité du nouvel an, au commencement d'une année civile des Orientaux, par exemple, de la seconde année Β, on ne pouvoit se servir de la même inscription pour désigner la solennité du jour anniversaire de l'avènement à l'Empire, qui tomboit dans le cours de la même seconde année. Il falloit nécessairement, pour ne pas confondre, graver sur les monumens une inscription différente, qui marquât la solennité & la date: ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ Β. &c.

Il se présente une difficulté contre l'explication que je propose. Si l'inscription de ces Médailles, dira-t-on, étoit relative aux fêtes & aux jeux sacrés qui se célébroient dans quelques villes de l'Orient, à l'avènement des Empereurs, aux jours anniversaires de l'avènement & au commencement de l'année civile, cette inscription devoit se trouver sur des Médailles de presque tous les Empereurs, & en particulier sur celles de Trajan; nous avons un grand nombre de Médailles frappées en l'honneur de ce Prince dans les villes de

Lib. X, epist.

140.

l'Orient, aucune ne porte l'inscription de l'année sacrée. On ne la voit point sous les règnes d'Hadrien, des deux premiers Antonins, & des autres Empereurs, dont le gouvernement a été long, heureux, & même favorable à plusieurs provinces de l'Asie.

Cette difficulté, qui n'est appuyée que sur un argument négatif, ne peut détruire une explication fondée sur le témoignage des anciens écrivains, & sur les monumens. Il ne faut pas croire que toutes les anciennes monnoies grecques & latines soient parvenues jusqu'à nous; nous n'en connoissons peut-être pas la millième partie. On découvre tous les jours un grand nombre de Médailles qui étoient inconnues; & parmi celles qui ont l'inscription de l'année sacrée, on ne connoît que depuis peu de temps les deux Médaillons de Galba, le Médaillon de Vespasien, de l'année dixième, & la Médaille de Trajan Dèce. Quoique les revers des Médailles antiques aient été infiniment variés, on ne peut assurer que tous les évènements de chaque règne y ont été gravés. D'ailleurs nous ne savons pas si la célébration des jeux sacrés n'a pas été quelquefois interrompue; quand même nous serions assurés qu'elle a été continuée sous tous les règnes des Empereurs, on ne peut rien conclure du défaut de monumens.

Tacit. Annal.
IV, c. 17.
Dio. l. LIII,
p. 507.

Il est certain que depuis Auguste, on s'acquittoit, après la dixième année, des vœux qui avoient été faits pour le salut du Prince & de l'Empire, & qu'on formoit de nouveaux vœux pour une autre période de dix années; cependant avant le règne d'Antonin Pie, on ne remarque sur aucune Médaille connue les vœux ou les jeux décennaux. Un passage formel de Pline le jeune nous apprend que ces vœux solennels s'offroient pour l'Empereur Trajan: « Seigneur, » écrit-il à ce Prince, nous nous sommes acquittés avec beau- » coup de zèle & de joie des vœux qui ont été faits les » années précédentes pour votre conservation. Nous en avons » formé de nouveaux par le concert religieux des troupes & » des peuples de cette province (de Bithynie) en priant les » Dieux qu'ils conservent dans un Etat florissant votre auguste Personne,

Personne, & la République. » *Vota, Domine, priorum annorum nuncupata alacres lætique persolvimus, novaque rursus curante commilitonum & provincialium pietate suscepimus precati Deos, &c.* Nous ne voyons sur aucune Médaille de Trajan l'inscription : **VOTA DECENNALIA SVSCEPTA. VOTA DECEN. SOLVTA.** En concluons-nous que les vœux décennaux n'étoient point offerts, & que les fêtes décennales n'étoient point célébrées sous le règne de ce Prince ? Pour nous rapprocher encore davantage de notre objet nous devons nous rappeler que, suivant le témoignage des historiens, le Sénat & le peuple Romain offroient tous les ans au commencement de janvier des vœux solennels pour la conservation de l'Empereur : cependant dans le nombre prodigieux de Médailles impériales que nous connoissons, il ne s'en trouve que cinq ou six frappées sous les règnes d'Hadrien, d'Antonin Pie, & de Sévère Alexandre, sur lesquelles ces vœux anniversaires ont été marqués. Ainsi, quoique plusieurs villes de l'Orient aient offert des vœux solennels, & célébré des jeux sacrés à l'avènement des Empereurs, à l'anniversaire de l'avènement, & au commencement de l'année civile, il n'est pas étonnant qu'on n'en trouve aucun monument sous la plupart des règnes. Le fait est constaté par quarante Médailles frappées en des temps éloignés sous six Empereurs. La preuve positive qui en résulte doit suppléer au silence des autres règnes.

En examinant avec attention les Médailles qui portent l'inscription de l'année sacrée, on découvre sur un Médaillon de Tite, de la neuvième année de Vespasien, une contre-marque avec la tête d'Hadrien : sur un Médaillon de Vespasien, frappé à Salamine en Chypre la huitième année de son règne, on voit une contre-marque avec la tête d'Antonin Pie, & sur un Médaillon de la dixième année du même Prince, paroît une contre-marque avec la tête de Marc Aurèle, & les lettres ATP. On peut inférer de ces contre-marques que les jeux sacrés ont été célébrés sous les règnes d'Hadrien, d'Antonin Pie, & de Marc Aurèle ; je pense que

ces contre-marques ont été imprimées sur ces Médailles, parce que les monétaires n'avoient ni le temps ni la commodité de fabriquer en entier la Médaille avec la tête & le revers. A l'avènement d'un Prince, ou à l'occasion de quelque solennité, les monétaires faisoient graver la tête de l'Empereur, ou simplement quelques lettres que l'on imprimoit avec le *poinçon* sur les monnoies des règnes précédens; il seroit facile d'en rapporter plusieurs exemples. Ces contre-marques sur des Médaillons d'argent sont bien remarquables, & surtout la dernière, avec les lettres AYP. On n'en a vû jusqu'à présent aucun exemple sur les Médailles des villes grecques.

Il nous reste à parler des villes qui ont fait frapper des monnoies avec l'inscription de l'année sacrée, & à expliquer les dates des années.

Le nom de ces villes n'est pas marqué; mais il est facile de les distinguer par les symboles ou caractères qui leur étoient particuliers. La ville de Tyr est distinguée par la massue, Séleucie de Syrie par le foudre; les villes de Palestine, Césarée, ou peut-être Sébaste, par le boisseau rempli d'épis; la ville d'Aradus en Phénicie, par une étoile; la ville de Salamine en Chypre, par la statue de Jupiter; celle de Paphos, par le temple de Vénus; la ville de Césarée de Cappadoce, par le mont Argée. Le nom de la ville d'Anazarbe en Cilicie se lit sur la Médaille de Trajan Dèce.

Les dates d'années peuvent aisément se fixer par les principes qui sont établis dans cette Dissertation; je ne parlerai que de la dixième année de Vespasien, & de la première de Trajan Dèce. Vespasien fut proclamé Auguste à Alexandrie d'Égypte le premier de juillet de l'an 69, & peu de jours après en Palestine & en Syrie. Il ne fut reconnu à Rome qu'au mois de décembre suivant. Ce Prince mourut le 24 de juin de l'an 79, dans la dixième année de son règne; la dixième année avoit commencé, suivant la manière de compter des Orientaux, à l'automne de l'an 77. La Médaille a été frappée à Salamine de Chypre, dont l'année commençoit* le premier du mois de septembre; ainsi la date

* Noris, de
Epoch. Syro-
Maced. Dissert.
3, p. 24.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ Ι̅ de la Médaille de Vespasien, tombe au mois de septembre de l'an 77 de J. C. Le P. Hardouin a prétendu que la neuvième année de Vespasien, marquée sur la Médaille de Salamine, avoit commencé le premier de janvier de l'an 79, & qu'on doit retarder d'une année le commencement du règne de ce Prince, malgré le témoignage des historiens. Ses paroles méritent attention: *Cum annus novus Vespasiani decimus non occurrat, annus verò novus ille sit qui kal. Januariis incipit; annum novum Vespasiani novum manifestum est incidere in kal. Januarias anni Christi 79, nec proinde imperare Vespasianum cœpisse anno Christi 69, ut vulgò ponunt chronographi; sed anno tantum 70, & die natali urbis.*

*Select. Op.
p. 737.*

Il est dangereux de bâtir des systèmes imaginaires, & de vouloir combattre par les Médailles l'autorité des écrivains, & la certitude de l'histoire. Le P. Hardouin n'avoit pas vu de Médailles de la dixième année de Vespasien, il en conclut que ce Prince n'a pas commencé à régner l'an 69, comme le rapportent les historiens: mais nous connoissons le beau Médaillon de l'année 10 de Vespasien, du cabinet de M. Pellerin. M. le duc du Maine avoit dans son cabinet un petit bronze égyptien de l'année 10, & M. de Surbeck en avoit un autre de l'année 11: L. I A Comment doit-on qualifier l'affertion du P. Hardouin? ce Père pouvoit ignorer la manière de compter les années du règne des Empereurs chez les Orientaux; mais il devoit connoître le commencement des années civiles de ces peuples, qui ne tomboit pas aux *calendes de janvier*, mais vers l'équinoxe d'automne, même depuis que les villes de l'Orient eurent adopté la forme de l'année julienne. Le commencement du règne de Vespasien doit donc être fixé, conformément au témoignage des historiens, à l'an 69 de J. C. Il fut proclamé Auguste au mois de juillet en Egypte & dans la Syrie; la ville de Rome ne le reconnut qu'après la mort de Vitellius, au mois de décembre suivant. L'année 10 marquée sur le Médaillon d'argent, aura commencé au mois de septembre de l'an 77.

& l'année 11 de la Médaille égyptienne aura commencé au 29 d'août de l'an 78, neuf mois avant la mort de Vespasien.

*Noris, de
Epoch. Syro-
Maced. Dissert.
IV, p. 370.
Hard. Chro-
nol. Vet. Test.
p. 617.
Vaill. Num.
Grac. p. 250.
Haym, Tes.
Britann. t. II,
p. 275, 281.
* Joseph. Antiq.
l. XV, c. 13.
Dio. l. LIV,
p. 526.*

*Cod. l. VIII,
tit. 56, l. 1.*

*Tillem. Emp.
t. III, p. 652.*

L'inscription de la nouvelle année sacrée première de Trajan Dèce, jointe à l'an 267 de l'ère d'Anazarbe, est singulière & très-importante pour l'histoire. Les chronologistes & les antiquaires avoient cru que l'ère de cette ville avoit commencé à l'an 734 de Rome, en mémoire des bienfaits dont Auguste avoit comblé la ville d'Anazarbe en la même année, lorsque ce Prince* venant de l'Asie proconsulaire passa par la Cilicie pour aller en Syrie: mais la date de l'année 267 de l'ère d'Anazarbe, & première de Trajan Dèce, ne permet pas d'admettre cette hypothèse. L'année civile de Cilicie commençoit vers l'équinoxe d'automne: or à compter de l'automne de l'an 734 de Rome, l'année 267 auroit commencé à l'automne de l'an 1000 de Rome, 247 de J. C, près de deux ans avant la mort de Philippe prédecesseur de Trajan Dèce. On a encore une loi de Philippe, datée du 17 juin de l'an 249. Il faut donc nécessairement retarder d'une année l'ère d'Anazarbe, & la fixer à l'automne de l'an 735 de Rome; l'année 267 de cette ère aura commencé à l'automne de l'an 1001 de Rome, 248 de J. C, & aura fini à l'automne de l'an 249. Trajan Dèce fut proclamé Empereur par les légions de Mésie & de Pannonie, suivant les chronologistes, vers le mois de juin de l'année 249. Il fut d'abord reconnu dans les provinces de l'Asie qui s'étoient révoltées contre Philippe. Il marcha en Italie contre ce Prince, qui fut défait, & tué à Vérone quelques mois après. Ainsi la nouvelle de la proclamation de Trajan Dèce étant parvenue en Cilicie avant l'automne, les habitans d'Anazarbe auront célébré, dans le cours de leur année 267, la solennité de l'avènement par la représentation des jeux & des spectacles publics; & en mémoire de cette solennité ils auront fait frapper la Médaille qui présente au revers cinq urnes des jeux, avec l'inscription ANAZAPBOY ENΔΟΞΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ ΕΤΗΣ ΙΕΡΟΥ ΝΕΟΥ ΠΡΩΤΟΥ.

ZEC. T. T. c'est-à-dire, *Anazarbi illustris Metropolis anno sacro novo primo 267 (Æra Anazarbensis) decreto Senatûs.*

La détermination de l'ère d'Anazarbe à l'automne de l'an 735 de Rome, s'accorde parfaitement avec le canon astronomique, continué par Théon, qui fait commencer le règne de Trajan Dèce avec l'année égyptienne vague, 997 de l'ère de Nabonassar, 573 de l'ère de Philippe Aridée, & 279 de l'ère des Augustes en Égypte, laquelle année commença le 22 de juin de l'an 1002 de Rome, 249 de J. C.

Dodwel. Append. ad Dissert. Cyprianic. pag. 22.

Le précis de cette Dissertation se réduit aux points suivans.

1.^o Les villes d'Orient offroient des sacrifices, des vœux publics, & donnoient des spectacles magnifiques à l'avènement des Empereurs, au commencement de leur année civile, & aux jours anniversaires de l'avènement.

2.^o Ces villes donnoient le nom d'*année sacrée* à leurs années, à cause de la solennité des sacrifices, & des jeux qui faisoient partie de leur culte religieux.

3.^o Elles appeloient, à l'exemple des Romains, *année nouvelle première*, le jour de l'avènement des Princes en quelque mois de l'année qu'il arrivât, comme Sénèque l'assure de l'avènement de Néron, & comme la Médaille d'Anazarbe le prouve pour l'avènement de Trajan Dèce.

4.^o Elles distinguoient la solennité du commencement de l'année civile, & la solennité anniversaire de l'avènement à l'Empire, par l'inscription de l'*année nouvelle sacrée*, & par l'inscription de l'*année sacrée*. Cette dissertation montre quel secours on peut tirer de l'étude des Médailles pour la chronologie & l'histoire, & pour la connoissance des usages des anciens peuples.

CATALOGUE des Médailles qui portent l'Inscription
de l'Année Sacrée.

M É D A I L L E S G R E C Q U E S.

G A L B A.

R. Tetrad.
Rothel.

ΓΑΛΒΑΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Caput Galbæ laureatum sinistrorsum conversum, in area à sinistris stella.*

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Α. *Aquila alis expansis fulmini insistens dextrorsum conversa, à dextris palmæ ramus.*

R. Tetrad.
Rothel.

Idem, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. Eodem typo.

V E S P A S I E N.

R. Tetrad.
Reg.

ΑΥΤΟΚΡΑΤ. ΚΑΙΣΑ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ. *Caput Vespasiani laureatum sinistrorsum conversum.*

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Α. *Aquila alis expansis dextrorsum conversa clavæ insistens, à dextris palmæ ramus.*

R. Tetrad.
Reg.
Peller.

Idem, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. Eodem typo, sed aquila corollam rostro gestat.

R. Tetrad.
Rothel.

ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *Caput idem.*
ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. *Eodem typo.*

R. Tetrad.
Peller.

ΑΥΤΟΚΡΑΤ. ΚΑΙΣΑ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΥ. *Caput idem.*
ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ. Β. *Eodem typo, sed aquila corollam rostro non gestat.*

R. Tetrad.
Rothel.

Idem, Caput Vespasiani laureatum dextrors. conv. infra à dextris aquila alis expansis.

Τ. ΦΛΑΥΙ. ΟΥΕΣΠΑΣ. ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. *Caput Titi laureat. S. conv. ponè caput stella.*

Idem, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Γ. *Aquila alis expansis S. co.*
clavæ insists corollam gestat, à dextris palmæ ramus. *R. Tetrad.*
Peller.

Idem, ΕΤΟΥΣ Γ ΙΕΡΟΥ. *Eodem typo, sed aquila corollam*
non gestat. *R. Tetrad.*
Rothel.
Peller.

ΑΥΤΟΚΡΑ. ΚΑΙΣ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *R.*
Caput idem. *Hard. Select.*
Oper. p. 737.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Δ. *Aquila caduceum intra alam*
dextram gestat; ante pedes, spicæ prodeunt ex modio.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑ. *R. Tetrad.*
Caput idem. *Reg.*

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Δ. *Eodem typo, sed aquila insitit*
aræ seu basi ex quâ spicæ hinc & inde prodeunt.

ΑΥΤΟΚΡΑΤ. ΚΑΙΣΑ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ. *Caput idem.* *R. Tetrad.*
Rothel.

ΕΤΟΥΣ Δ ΙΕΡΟΥ. *Aquila alis expansis dextrorsum conversa*
clavæ insists, à dextris palmæ ramus.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑ. *R. Tetrad.*
Caput Vespasiani laureat. S. co. *Peller.*

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Ε. *Aquila dextrorsum conversa alis*
expansis rostro sinistrorsum reflexo caduceum gerit, & insitit
basi è quâ spicæ hinc & inde prodeunt.

Idem, ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. *Templum Veneris Paphiæ,*
in imo. H. *R. Tetrad.*
Rothel.
Peller.

Idem, sed in Numm. Rothel. nota ad collum incusa in qua
caput Antonini Pii D. co. *R. Tetrad.*
Reg.
Rothel.
Peller.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Η. *Jupiter dextrorsum conversus stans*
dextera pateram, sinistra innixa scipioni cui aquila insitit.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ. ΚΑΙΣΑΡ. ΤΙΤΟΣ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑ- *R. Tetrad.*
 ΝΟΣ. ΣΕΒ. *Caput Titi laur. S. co.* *Alban.*

ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. H. *Aquila alis expans. S. co. rostro corollam gestans, clavæ insistit; à dextris palmæ ramus.*

*R. Tetrad.
Reg. Rothel.
Peller.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΟΥΕCΠACIANOC KAICAP CΕΒΑ.
Caput Vespasiani laureat. S. co

ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Θ. *Jupiter stans ut suprà.*

*R. Tetrad.
Peller.*

Idem, ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Θ. Jupiter stans ut in præced. sed in imo spica strata.

*R. Tetrad.
Peller.*

Idem, ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Templum Veneris Paphiæ, in imo. Θ.

*R. Tetrad.
Peller.*

Alius nummus similis, sed Θ in parte superiori.

*R. Tetrad.
Rothel.*

Alius similis, sed in imo spica.

*R. Didr.
Rothel.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΙΤΟC KAICAP. *Caput Titi laur. S. c.*
ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. *Templum Veneris Paphiæ, infra Θ.*

*R. Didr.
Rothel.*

Idem, ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Θ. Jupiter stans dextrors. conv. dextra pateram, sinistra hastam gerit cujus in apice aquila.

*R. Didr.
Rothel.*

Idem caput, cum nota ad collum incusa, in qua minutum caput Hadriani S. co.

Idem, eodem typo.

*R. Didr.
Rothel.*

ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC KAICAP. *Caput Domitiani laur. S. co.*
ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Θ. *Jupiter stans, ut in præced.*

*R. Didr.
Rothel.
Peller.*

ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC KAICAP. *Caput idem.*
ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Θ. *Templum Veneris Paphiæ.*

*R. Tetrad.
Peller.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΟΥΕCΠACIANOC KAICAP CΕΒΑ.
Caput Vespasiani laur. Sin. co. sed in collo Vespasiani caput M. Aurelii incusum cum litteris ΑΥΡ.

ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Ι. *Jupiter stans ut suprà.*

ΑΥΤΟΚΡΑ.

DE LITTERATURE. 473

ΑΥΤΟΚΡΑ. ΚΑΙΣΑΡ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΣΕΒΑΣ- *R. Tetrad.*
ΤΟΣ. *Caput Vespasiani laur. S. co.* Baldini.

ΕΤΟΥΣ ΙΕΡΟΥ. *Mons Argæus, in cuius vertice figura virilis
stans dextra pateram gestat, S. hastæ innititur.*

T I T E.

ΤΙΤΟΣ ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. *R. Tetrad.*
Caput Titi laur. S. co. Alban.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. *Aquila alis expansis dextrorsum
conv. rostro corollam gestat; à dextris palmæ ramus.*

D O M I T I E N.

ΑΥΤΟΚ. ΚΑΙΣΑΡ. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΣΕΒ. *Caput Do-* *R. Tetrad.*
mitiani laureatum sinistr. conversum. Haym, t. 11,
pag. 199.
Peller.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. *Aquila alis expansis Dex. conv.
fulmini insistens; à Sin. palmæ ramus.*

ΑΥΤ. ΚΑΙΣΑΡ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΣΕΒ. ΓΕΡ. *Caput* *R. Tetrad.*
Domitiani laur. S. co. Reg. Rothel.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Η. *Aquila alis expansis Sin. co.
fulmini insistit; à Sin. palmæ ramus.*

Idem, sed aquila clavæ insistit.

R.
Morel.

Idem, sed Jupiter stans dextra pateram tenet; sinistra Scipio-
nem cui aquila insistit.

Morel.

ΑΥΤ. ΚΑΙΣ. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΓΕΡΜ. *Rothel.*
Caput Domitiani laur. S. co.

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. ΕΝΑΤΟΥ. *Aquila alis expansis
S. co. fulmini insistit, à Sin. palmæ ramus.*

ΑΥΤ. ΚΑΙΣΑΡ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ ΣΕΒ. ΓΕΡΜ. C. id. *Morel.*

ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Θ. *Jupiter stat ut suprâ.*

Tome XIX.

Ooo

Rothel.
Peller.

ΑΥΤΟ. ΚΑΙCΑΡ ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC CΕΒ. ΓΕΡΜ. C. id.
ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ ΕΝΔΕΚΑΤΟΥ. *Aquila alis expansis fulmini insistent, rostro Sin. reflexo corollam gestat; à dextris palmæ ramus.*

N E R V A

R. Teirad.
Rothel.

ΑΥΤ. ΝΕΡΟΥΑΣ ΚΑΙC. ΣΕΒ. *Caput Nervæ laureat. S. co. ante oleæ ramus.*

ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Α. *Aquila alis expansis S. co. fulmini insistent, ante palmæ ramus.*

ΑΥΤ. ΝΕΡΟΥΑΣ ΚΑΙC. ΣΕΒ. *Caput Nervæ laur. S. co.*
Peller. *Idem, Aquila fulmini insistent ut suprâ.*

Reg. *Idem, Caput idem.*

ΕΤΟΥC ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ. Β. *Aquila alis expansis Sin. co. fulmini insistent, ante palmæ ramus.*

T R A J A N Dèce.

Æ. r.
Brœlich. pag.
342.

ΑΥΤ.... ΤΡΑΙΑΝ. ΔΕΚΙΟC CΕΒ. *Caput Trajani Decii cum corona radiata S. co.*

ΑΝΑΖΑΡΒΟΥ ΕΝΔΟΞΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟ. ΕΤ. ΙΕΡΟΥ.
ΝΕΟΥ. ΠΡΩ. ΖΕC. Γ. Γ. *Quinque urnæ ludorum cum ramis. Anazarbi illustris metropolis. Anno sacro novo primo 267. Decreto Senatus.*

M É D A I L L E S L A T I N E S.

H A D R I E N.

Æ. r.
Reg. Svec.

HADRIANVS AVGVSTVS. *Caput Hadriani.*
S. P. Q. R. A. N. F. F. HADRIANO AVG. P. P.
Intra coronam lauream.

DE LITTERATURE. 475

HADRIANVS AVGVSTVS. *Caput Hadriani.*
S. P. Q. R. A. N. F. F. OPTIMO PRINCIPI. *Intra*
coronam lauream.

Æ. 1.
Reg.

ANTONIN Pie.

IMP. T. AEL. CAES. HADR. ANTONINVS
AVG. PIVS. *Caput Antonini laureat. dextrors. conv.*
S. P. Q. R. A. N. F. F. OPTIMO PRINCIPI.
PIO. *Intra coronam lauream.*

Æ. M.
Cardin. de
Maximis.

ANTONINVS AVG. PIVS. P. P. TR. P. XIII.
Caput Antonini Pii.

Æ. M.
E catal. Surb.

Idem, Eodem typo.

SEVERE Alexandre.

IMP. CAES. M. AVR. SEV. ALEXANDER.
AVG. *Caput Severi Alexandri laur. sinistrors. convers.*
S. P. Q. R. AN. N. F. F. OPTIMO PRINCIPI.
PIO. S. C. *In corona laurea.*

Æ. 2.
Pflau.

MÉDAILLES ÉGYPTIENNES, avec les années
X & XI de Vespasien.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΥ. *Caput Vespasiani*
laureatum.

Æ. 3.
D. Cenoman.

ΑΥΚΑΒΑΝΤΟΣ ΔΕΚΑΤΟΥ. *Æquitas stans dextra bilances*
gestat, sinistra hastæ innititur.

ΑΥΤ. ΚΑΙΣ. ΟΥΕΣΠΑΣΙΑΝΟΣ ΣΕΒ. C. Vesp. laur.
L. ΙΑ. *Avis cujus caput muliebre loto insignitur.*

Æ. 3.
Surbeck.



R E F L E X I O N S

*Sur une Médaille de l'empereur Lucius Vérus,
frappée à Corinthe.*

Par M. DE BOZE.



5 Mai
1744.

CETTE Médaille qui est de petit bronze, nous offre d'un côté le buste de L. Vérus couronné de laurier, avec cette inscription, IMPerator CAESar VERVS AVGVstus; le revers représente un homme vêtu d'une assez longue robe, assis sur une espèce de cippe taillé en forme de tonneau, & ayant la main droite élevée dans l'attitude de quelqu'un qui parle: on lit autour ces mots abrégés, POPVLus COLonia CORinthi.

Corinthe a fait frapper un très-grand nombre de Médailles en l'honneur de L. Vérus, & elle y a épuisé à son ordinaire tous les symboles capables de rappeler l'idée de gloire & de puissance dont elle jouissoit avant sa destruction, l'aventure de Pégase dompté par Bellérophon, le combat de celui-ci contre la chimère, la fable d'Ino & de son fils Mélécerte rapporté par un dauphin, le culte de Jupiter, celui de Neptune, du Soleil, de Mars & de Vénus, les jeux isthmiques, &c. mais on ne connoissoit pas encore le type qu'offre

la Médaille dont j'ai cru devoir communiquer à l'Académie l'empreinte qui m'a été envoyée par M. le comte de Thoms.

Il n'est pas douteux que c'est un philosophe qu'on a voulu y représenter, son vêtement, son attitude, tout l'indique; il parle, il enseigne, il explique quelque vérité importante, & j'en ai vû beaucoup de représentés ainsi, particulièrement sur des pierres gravées. Je ne doute pas non plus que ce philosophe ne soit Diogène le Cynique, il est trop bien caractérisé par le tonneau sur lequel il est assis, attribut qui ne convient qu'à lui seul. Reste à savoir par quelle raison les habitans de Corinthe ont cru pouvoir s'en faire honneur sur leurs monnoies; car Diogène étoit de Sinope & non de Corinthe: mais on fait que quand les malheurs de son père, & peut-être les siens propres, l'eurent chassé de sa patrie, & que pris par des corsaires, il fut vendu en Crète, celui qui l'acheta étoit un Corinthien nommé Xéniadès, qui le donna pour précepteur à ses enfans, & le fit ensuite intendant de sa maison. La liberté fut le prix de sa bonne conduite dans l'un & l'autre de ces emplois, & alors, loin de quitter Corinthe, il s'établit tout auprès dans le gymnase de Cranée; on y venoit de toutes parts pour le voir ou pour l'entendre, il y vécut jusqu'à près de cent ans, il y mourut, & il y reçut les honneurs de la sépulture. Diogène Laerce, qui a écrit sa vie, n'a oublié aucune de ces circonstances, il dit même que ce fut dans le Cranée qu'Alexandre s'étant présenté à lui au moment qu'il s'y attendoit le moins, & l'ayant exhorté à lui demander hardiment tout ce qu'il souhaiteroit, le philosophe lui répondit sans s'émouvoir qu'il ne lui cachât pas le soleil, *Ἀποσκότισόν μου, noli mihi umbram facere.*

Ce n'est pas là le premier monument où l'on a représenté, ou du moins cru voir Diogène, de même que son maître Anthistène, & Monime l'un de ses disciples; outre le buste rapporté par Fulvius Ursinus, on en trouve des bas reliefs, & même des Médailles dans différens recueils, dans Albertus Rubénus *de re vestiaria*, dans les mélanges de Spon, de

Léonardo Agostino, de Bellori, &c. La Médaille de L. Vêrus, que j'examine aujourd'hui, fournira à cet égard une nouvelle citation, & sera encore célèbre par sa légende POPVLVS COLoniæ CORinthi.

C'est la première où je me souviens avoir vu le mot *populus* employé pour signifier les habitans d'une colonie; je vais plus loin, c'est la première où je me souviens avoir vu le mot *populus* employé pour signifier tout autre peuple que le peuple Romain, ce qui suffiroit seul pour établir une différence remarquable entre le langage des Médailles & le langage ordinaire des historiens, des poètes & des orateurs.

Presque tous les étymologistes s'accordent à faire venir le mot *populus* des Latins du πῶλος des Grecs, signifiant *abondance, multitude*; mais en prenant ce mot des Grecs pour signifier *peuple*, les Latins en ont redoublé la première syllabe, & ont dit d'abord *popolus* pour *populus*, comme on le trouve dans la loi des XII tables, ensuite ils y ont fait une contraction & dit *poplus*, comme on le voit dans l'inscription de la base de la colonne rostrale de C. Duillius, & en plusieurs endroits de Plaute: la douceur de la prononciation amena enfin le mot *populus*, dont les auteurs se servent indifféremment pour exprimer, tantôt une nation entière, tantôt les peuples de toute une province, tantôt les habitans d'une grande ville, & quelquefois ceux d'une simple bourgade. *Quinze hommes libres font un peuple*, dit Apulée, *quindecim homines liberi populus est*.

Apul. in Apologia.

* Attius
Capito apud A.
Gellium, l. X,
c. 20.

Les Médailles sont bien plus circonspectes dans l'usage de cette expression; quand elles nous disent *genius populi Romani* ou *populus Romanus*, soit tout au long, soit en abrégé, elles parlent de tout le peuple Romain, sans distinction de Sénateurs, de Chevaliers ou de simple peuple, parce que, suivant le témoignage d'un ancien jurisconsulte*, cité par Augelle, tous les ordres sont compris sous cette dénomination générale: *Quoniam in POPULO omnis pars civitatis, omnesque ejus ordines continentur*.

Ce ne seront pas des connoisseurs qui m'objecteront, que

dans cette formule si connue, SENATVS POPVLVSQVE ROMANVS, le Sénat paroît distingué du peuple sur les Médailles mêmes, ils savent trop bien que c'est moins pour en faire la distinction, que pour marquer le concours de ces deux puissances dans l'étendue de leurs juridictions particulières; & que dans cette autre formule, CONSENSV SENATVS ET EQVESTRIS ORDINIS POPVLIVQVE ROMANI, on ne fait qu'étaler avec plus de pompe l'unanimité des trois ordres entre lesquels tout le peuple Romain se trouvoit partagé, suivant ce vers d'Aufône:

Martia Roma triplex, Equitatu, Plebe, Senatu.

Cette règle qui ne souffre point d'exception pendant tout le temps de la République, n'en reçoit qu'une légère sur quelques Médailles des empereurs Romains; je dis légère, parce que le type & l'inscription l'annoncent de manière à ne pouvoir s'y méprendre: c'est dans le cas où ces Princes faisoient des largesses au peuple en argent, en bled, en huile & autres denrées, & quelquefois même en parfums pour des cérémonies sacrées, dont les simples citoyens n'étoient pas en état de faire la dépense. CONGIARIUM DATUM POPULO. A POPULO FRVGES ACCEPTÆ. SVFFIMENTA POPULO DATA. Encore observoient-ils, quand il s'agissoit de quelque libéralité, qui n'avoit pour objet que la populace indigente, de se servir du mot PLEBS, témoin la Médaille de Nerva, sur laquelle on lit PLEBEI VRBANÆ FRUMENTO CONSTITVTO. Mais revenons à celle dont il s'agit.

Le ΔΗΜΟΣ des Médailles grecques répond assez exactement au POPVLVS des Médailles latines: IEPOS ΔΗΜΟΣ est en son genre la même chose que le GENIVS POPVLI, ce sont deux Divinités semblables, représentées l'une & l'autre par une tête d'homme, plus ou moins âgé, suivant le goût de ceux qui la représentoient, ou suivant l'idée qu'on vouloit en donner dans certaines circonstances; enfin la légende POPVLVS ROMANVS des Médailles latines ne diffère en rien de celle de différentes villes grecques;

* *Coliz. num.*
IV, Tab. XIII,
Gracia.

ΔΗΜΟΣ ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ, ΤΡΑΛΛΙΑΝΩΝ, ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ, &c. nous en avons même une de Corinthe

avec ces mots ΔΗΜΟΣ ΚΟΡΙΝΘΙΩΝ*; mais cette dernière ville, autrefois rivale d'Athènes & de Lacédémone, déchut bien-tôt de toute sa splendeur. Peu reconnoissante de la liberté que les Romains lui avoient rendue en la délivrant du joug des Macédoniens, elle entra dans la ligue que les Achéens formèrent contre Rome, & le consul Lucius Mummius, qui fut chargé de leur faire la guerre, ayant remporté sur eux une grande victoire, Corinthe fut prise, brûlée, détruite de fond en comble, & ses habitans vendus ou dispersés. Elle étoit abandonnée, presque oubliée depuis près d'un siècle, quand Jule César forma le dessein de la rétablir aussi-bien que Carthage: il en fit une colonie gouvernée, suivant les loix Romaines, par deux de ces Magistrats annuels qu'on nommoit Duumvirs, & sous l'autorité de qui les délibérations & tous les actes publics se faisoient au nom de Rome & en langue latine, de sorte qu'il n'y avoit plus d'inscriptions grecques sur leurs monnoies, par conséquent plus de ΔΗΜΟΣ, & encore moins de POPVLVS.

Cependant c'est précisément ce mot POPVLus qu'on lit très-distinctement sur la Médaille de L. Vérus frappée à Corinthe; & comme on ne le trouve sur aucune autre Médaille de colonie Romaine, on pourroit soupçonner dans la légende de celle-ci quelque changement ou transposition de lettres, qui de COL. L. IVL. COR. auroit produit POPVL. COL. COR. n'y ayant dans cette dernière inscription qu'une lettre de plus, & un point de moins que dans la première, ce qui en réduit la différence à bien peu de chose. Mais pourquoi recourir à un tel expédient sans une nécessité indispensable? Le mot COLonia joint à celui de POPVLus y ajoutoit un assez bon correctif pour pouvoir l'employer sans conséquence, & les Corinthiens auront été charmés de faire passer l'un à la suite de l'autre; naturellement inquiets, légers, & toujours éblouis du souvenir de leur ancienne fortune, ils ne désespéroient point de son retour, & ils

& ils agissoient quelquefois comme s'ils en eussent été bien assurés.

Vespasien disoit d'eux, & de presque tous les Grecs, que l'esprit d'indépendance étoit une maladie du pays, & qu'ils n'avoient que trop appris à jouir de la liberté; Pausanias ajoute que pour les contenir plus exactement dans le devoir, ce Prince les chargea d'un tribut annuel auquel ils n'avoient pas encore été assujétis, & qu'il leur défendit de rien faire à l'avenir sans l'ordre ou le consentement des magistrats Romains qui résidoient dans leurs provinces: il y a apparence que les Corinthiens en particulier furent alors privés du droit de battre monnoie, nous en avons du moins deux sortes de preuves; la première est qu'on ne trouve effectivement aucune Médaille, ni de lui, ni de son fils Titus, qui ait été frappée à Corinthe durant tout leur règne; la seconde est que Domitien l'ayant rétablie dans ses prérogatives, elle fit aussitôt frapper en son honneur beaucoup de Médailles avec cette inscription: *CORinthe PERMissu IMPeratoris*, inscription qu'ils affectèrent de placer dans une couronne civique, comme si dans l'excès de leur joie & de leur reconnoissance, ils avoient voulu dire à l'Empereur qu'une si grande marque de sa bonté rendoit la vie aux habitans de cette colonie affligée.

*Pausanias, in
Achaicis.*

M. Vaillant s'est trompé, lorsqu'en parlant de cette Médaille, il a dit que la colonie de Corinthe en avoit mis l'inscription dans une couronne de feuilles de chêne pour faire allusion à celle que Rome avoit décernée à Domitien *OB CIVES SERVATOS*. Cette erreur deviendra sensible à quiconque voudra se donner la peine d'observer.

1.^o Que quelqu'ordinaire qu'il soit de trouver dans les Médailles Romaines des douze premiers Césars l'inscription *OB CIVES SERVATOS* dans une couronne de chêne, cependant la colonie de Corinthe n'a employé ce symbole pour aucun d'eux avant Domitien qui en est le dernier.

2.^o Que quelque communes que soient les Médailles de ce Prince en tous métaux, il est presque le seul de ces

mêmes Césars pour qui Rome n'ait fait aucun usage de l'inscription OB CIVES SERVATOS, ni dans une couronne de chêne, ni autrement, & qu'il n'en est parlé dans aucun auteur.

3.^o Que les habitans de Corinthe ne voulant pas, ce semble, qu'on pût douter de leur intention à l'égard de Domitien, en plaçant dans une couronne de chêne la légende CORinthe PERMissu IMPeratoris, l'ont mise sur une autre de ses Médailles dans une couronne d'épics, comme pour lui dire que la grace qu'il leur faisoit, leur rendoit, non seulement l'honneur & la vie, mais leur procuroit encore l'abondance.

4.^o Que les mêmes habitans de Corinthe, qui n'avoient employé ce symbole & cette inscription pour aucun des prédécesseurs de Domitien, ne les ont aussi employés pour aucun de ses successeurs.

Quoi qu'il en soit, depuis Domitien jusqu'à L. Vérus, le nombre & la variété du type des Médailles de la colonie de Corinthe va toujours en augmentant; il paroît que Lucius Vérus s'y étoit extrêmement plû, de même qu'à Athènes quand il y passa pour aller faire la guerre aux Parthes. *Apud Corinthum & Athenas, inter symphonias & cantica navigabat*, dit Capitolin. Il est vrai que leur nombre va toujours en diminuant depuis L. Vérus jusqu'à Géta, après lequel M. Vaillant n'a plus connu de Médailles frappées à Corinthe; mais j'en ai vû trois ou quatre d'Elagabale, deux d'Alexandre Sévère, & une de Gordien Pie qu'on pourroit ajouter à son recueil.



M E M O I R E
S U R L E S D R U I D E S.

Par M. DUCLOS.

SI le principal avantage de toutes les histoires est de concourir à former celle de l'esprit humain, il n'y en a point de plus intéressante que l'histoire des sectes de philosophes, & le degré d'intérêt croît à proportion du rapport qu'elles ont avec nous. C'est d'après ce principe que j'ai pensé que les différens morceaux épars dans les auteurs qui parlent des Druides étant réunis, éclaircis & mis en ordre, pourroient former un point d'histoire assez curieux; il pourroit même servir à faire connoître l'esprit des premières loix de notre nation, & même de celles que nous suivons aujourd'hui. Quelque révolution qui puisse arriver dans les loix d'un peuple, elle ne se fait guère que par voie insensible: les mœurs & les usages de tous les pays sont moins fondés sur la réflexion que sur des usages antérieurs, qui devoient leur naissance, partie au génie des peuples, & partie au hasard. Connoître bien ce qu'une nation a été dans des temps reculés, c'est un moyen de reconnoître ce qu'elle est encore aujourd'hui. Quoiqu'il ne nous reste pas assez de monumens au sujet des Druides pour en former un corps d'histoire, on pourroit cependant tirer beaucoup de lumières de ceux qui subsistent, & les mettre dans un meilleur ordre. Je n'entreprends pas ici de traiter cette matière dans toute son étendue; mais d'éclaircir quelques points de leur doctrine, en commençant par leur hiérarchie.

Il y a sur l'origine du nom de Druides plusieurs opinions dont la plupart paroissent assez probables pour qu'on n'en puisse regarder aucune comme certaine. Les uns tirent ce nom de *Drussim* mot hébreu qui signifie contemplateur: d'autres

4 Février
1746.

du mot Δρῦς un chêne, ou de *Deron* mot celtique qui signifie fort; nom qu'on donnoit aussi au chêne, comme *Robur* & *Quercus* sont synonymes en latin pour signifier cet arbre. On appuie cette dernière étymologie de l'usage qu'avoient les Druides de célébrer leurs mystères dans les forêts. Je ne m'arrêterai pas à discuter ces différentes étymologies (a): ces recherches qui n'exigent pas moins de travail que d'autres plus intéressantes, sont rarement utiles, & presque toujours terminées par une incertitude qui n'est que trop souvent le fruit de nos études; mais qui n'en doit pas être l'objet.

Pour faire mieux connoître ce qu'étoient les Druides, il est important d'observer que le gouvernement des Gaulles étoit aristocratique; du moins au temps de Jule César, & l'on ne pourroit rien dire que de fabuleux sur les Rois qu'on dit avoir régné dans des temps plus reculés.

La république des Gaulois étoit composée de trois différens Etats, les Druides, les chevaliers & le peuple.

Les Druides étoient chargés du sacerdoce & de tout ce qui regardoit la religion & les loix: les chevaliers portoient les armes; & le peuple suivoit les chevaliers à la guerre ou cultivoit les terres. Laisant à part ce qui concerne les deux derniers Etats, je vais examiner dans ce Mémoire la hiérarchie, la discipline & les principaux dogmes des Druides.

Les Druides, connus aussi sous les noms de *Bardes*, *Eubages*, *Vacies*, *Saronides*, *Samothées* ou *Simnothées*, étoient distingués en trois principaux ordres (b).

(a) Celle que M. Fréret m'a communiquée depuis la lecture de ce Mémoire, me paroît la plus naturelle de toutes, puisqu'il la trouve dans la langue Celtique. Il la tire de deux mots, *De* ou *Di* Dieu, & *Rhouydd* ou *Rhaid*, participe du verbe *Raidheim* ou *Rhoidin*, parler, dire, haranguer, s'entretenir: par cette étymologie le nom de *Derhouydd* aura la même signification que le Θεολόγος des Grecs, Théologien.

(b) Il faut réduire ces six ordres

aux trois marqués dans Diodore & dans Strabon. Les *Vacies*, les *Saronides* & les *Samothées* sont les mêmes que les Druides, les Bardes & les Eubages. V. *Diod. l. v*, & *Strab. l. iv*. César & Pomp. Méla ne parlent que des Druides.

On trouve dans l'Astrée de Dursé beaucoup de choses curieuses, dont on feroit plus de cas qu'on n'en fait, si elles étoient ailleurs que dans un Roman, ou qu'on sût qu'elles lui ont été fournies par le célèbre Papon.

Les premiers étoient les Prêtres chargés des sacrifices, des prières, & d'interpréter les dogmes de la religion: à eux seuls appartenont la législation, l'administration de la justice, & l'emploi d'instruire la jeunesse dans les sciences, telles que la théologie, la morale, la physique, la géométrie & l'astrologie; je dis l'astrologie, parce que non seulement ils étudioient le cours des astres, ce qui fait l'objet de l'astronomie, mais ils y cherchoient de plus la connoissance de l'avenir, erreur qui s'est trouvée dans toutes sortes de religions, dont on a fait quelquefois profession ouverte, & qui a toujours eu ses partisans secrets. Les Bardes étoient commis pour chanter des vers à la louange de la Divinité & des hommes illustres; ils jouoient des instrumens & chantoient à la tête des armées avant & après les combats pour exciter & louer la valeur des soldats ou blâmer ceux qui avoient trahi leur devoir.

Les Eubages tiroient les augures des victimes. Ces différentes classes avoient pour chef un souverain pontife qui avoit sur elles une autorité absolue, & quoiqu'elles fussent expressément distinguées les unes des autres dans leurs fonctions, les auteurs comprennent souvent le corps général des Druides sous le nom de quelques-unes de ces classes, qu'elles tiroient vrai-semblablement de leurs premiers Pontifes.

On voit par les différens emplois des Druides qu'ils n'étoient pas uniquement renfermés dans les fonctions religieuses, & qu'ils devoient avoir la meilleure part dans le gouvernement. Chez plusieurs peuples le sacerdoce a souvent été uni à l'autorité civile & politique, ou a servi de moyen pour y parvenir.

En effet le chef des Druides étoit aussi le Souverain de la nation, & son autorité fondée sur le respect des peuples, étoit fortifiée par le nombre prodigieux des Prêtres qui lui étoient subordonnés. La multiplication des familles des Druides formoit, pour ainsi dire, un peuple qui commandoit à un autre; tous les jours de nouveaux sujets entroient dans le sacerdoce, & quoique tous leurs enfans ne prissent pas le parti de s'y faire initier, ils demeuroient toujours attachés à

leurs familles, dont le crédit leur faisoit donner les premiers emplois de la République.

Strabon.

Les Druides, du moins ceux qui étoient revêtus du sacerdoce, s'appliquoient continuellement à l'étude & se retiroient, hors le temps de leurs fonctions publiques, dans des cellules au milieu des forêts; ils étoient les arbitres de la paix & de la guerre, & exempts des charges publiques, tant civiles que militaires. Les généraux n'osoient livrer bataille qu'après avoir consulté les *Vacies* & leur avoir fait faire des sacrifices: le soldat avoit plus de confiance en leurs prières que dans son courage; & le peuple étoit persuadé que la puissance & le bonheur de l'Etat dépendoient du grand nombre des Druides & de l'honneur qu'on leur rendoit; tel étoit le respect qu'on avoit pour leurs jugemens qu'ils étoient toujours sans appel. Une déférence si marquée & si contraire à l'esprit d'intérêt, prouve assez l'opinion qu'on avoit de leur équité.

César.

Ceux qui vouloient entrer dans le corps des Druides devoient en être dignes par leur vertu, & quelques-uns travailloient à s'en rendre capables par un cours de vingt années d'étude, pendant lequel il n'étoit pas permis d'écrire la moindre chose des leçons qu'on recevoit; il falloit tout apprendre par cœur, soit que ce fût pour exercer la mémoire en rendant les écoliers plus attentifs, ou pour ne pas divulguer les mystères.

Après le cours d'étude on subissoit un examen, & l'on n'étoit admis qu'en récitant plusieurs milliers de vers, soit en principes, soit en réponses à des questions: ainsi toute la religion des Druides étoit fondée sur une tradition peut-être moins invariable que des dogmes écrits; mais beaucoup moins sujette à dispute, parce que les changemens ou altérations se faisant par une voie insensible, on ne pouvoit attaquer cette tradition par des écrits subsistans, & les dogmes paroissoient toujours les mêmes.

Amm. Marcell.

Bérose.

Diod. Sic.

Le premier, & originairement l'unique collège des Saronides, étoit entre Chartres & Dreux, c'étoit aussi le chef-lieu ou la métropole des Druides, & l'on en voit encore des

vestiges; mais le grand nombre d'écoliers qui y accouroient de toutes parts, les obligea de bâtir des maisons en différens endroits des Gaules pour y tenir des écoles publiques, dans lesquelles on enseignoit les dogmes religieux & les sciences.

Le principal corps des Druides faisoit sa résidence dans l'Autunois pendant les six mois d'été vers la montagne qu'on nomme encore aujourd'hui mont des Druides, & ils passaient l'hiver à Chartres, où étoit le siège souverain de leur domination. On y tenoit les assemblées générales, & l'on y faisoit les sacrifices publics; mais les sièges de justice ordinaires & les sacrifices particuliers étoient assignés en divers lieux des Gaules.

Le grand sacrifice du gui de l'an neuf se faisoit avec beaucoup de cérémonies près de Chartres le sixième jour de la lune, qui étoit le commencement de l'année, suivant leur manière de compter par les nuits.

Lorsque le temps de ce sacrifice approchoit, le grand Prêtre envoyoit ses mandemens aux *Vacies*, pour en annoncer le jour aux peuples. Les Prêtres, qui ne sortoient de leurs retraites que pour de pareilles solennités ou des affaires de grande importance & par ordre du souverain Pontife, parcouroient aussi-tôt les provinces, criant à haute voix : *Au Gui de l'an neuf; ad viscum Druidæ clamare solebant.*

La plus grande partie de la nation se rendoit aux environs de Chartres au jour marqué; là on cherchoit le gui sur un chêne d'environ trente ans, & lorsqu'on l'avoit trouvé, on dressoit un autel au pied, & la cérémonie commençoit par une espèce de procession. Les Eubages marchaient les premiers, conduisant deux taureaux blancs pour servir de victimes, les Bardes qui suivoient chantoient des hymnes à la louange de la Divinité & en l'honneur du sacrifice, les écoliers marchaient après, suivis du héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau avec des ailes, & portant en main une branche de verveine, entourée de deux serpens, tel qu'on peint Mercure. Les trois plus anciens Druides, dont l'un portoit le pain qu'on devoit offrir, l'autre un vase plein

Chassani
P.^r Président de
Prov.

Plin.

Plin.

d'eau, & le troisième une main d'ivoire attachée au bout d'une verge, représentant la justice, précédoient le grand Prêtre qui marchoit à pied, vêtu d'une robe blanche & d'un rochet par-dessus, entouré de *Vacies* vêtus à peu près comme lui, & suivis de la Noblesse.

Plin. Ce cortège étant arrivé au pied du chêne choisi, le Pontife après quelques prières brûloit un peu de pain, versoit quelques gouttes de vin sur l'autel, offroit le pain & le vin en sacrifice & les distribuoit aux assistans; il montoit ensuite sur l'arbre, coupoit le gui avec une serpette d'or, & le jetoit sur une nappe blanche, ou dans le rochet d'un des Prêtres. Le premier descendoit alors, immoloit les deux Taureaux, & terminoit la solennité par ce sacrifice.

Plin. Les Druides recueilloient avec moins d'apparat l'herbe appelée *Selago*, espèce de bruyère ou de tamarin; mais on y employoit cependant quelques pratiques mystérieuses. Un Prêtre à jeun, purifié par le bain, vêtu de blanc, commençoit par le sacrifice du pain & du vin, & s'avancant pieds nus dans la campagne, & comme s'il eût voulu cacher à ses propres yeux ce qu'il alloit faire, il passoit la main droite sous la manche du bras gauche, arrachoit l'herbe de terre sans aucun ferrement, & l'enveloppoit dans un linge blanc & neuf; il en extrimoit ensuite le suc, qui passoit pour un remède dans certaines maladies, & l'on supposoit apparemment que son efficacité étoit principalement due aux mystères avec lesquels il étoit cueilli & composé. C'est ainsi que dans les fausses religions, on a eu recours aux mystères pour rendre respectables des choses qui sans cela n'auroient été que puériles. Le *Samolus* se cueilloit avec des cérémonies à peu près pareilles.

Il y avoit encore des sacrifices qui se faisoient dans un profond silence de la part du Prêtre & des assistans.

Plin. Les Druides avoient beaucoup de foi à la vertu des œufs de serpens, qu'ils ramassoient avec des cérémonies mystérieuses; & ils portoient pour armoiries dans leurs enseignes d'azur à la couchée de serpens d'argent, surmontée d'un gui de

de chêne garni de ses glands de sinople. Les habitans d'Autun qui se prétendent descendus des Druides, portent dans leurs armes de gueule à trois serpens enlacés d'argent qui se mordent la queue, au chef d'azur chargé de deux têtes de lions arrachées d'or.

Les Druides distribuoient le gui par forme d'étrennes au commencement de l'année ; c'est de là qu'est venue la coutume du peuple Chartrain de nommer les présens qu'on se fait encore à pareil jour, *éguilables*, pour dire le gui de l'an neuf.

Les chefs des Druides portoient une robe blanche ceinte d'une bande de cuir doré, un rochet & un bonnet blanc tout simple ; & leur souverain Pontife étoit distingué par une houppe de laine avec deux bandes d'étoffe qui pendoient derrière comme aux mitres des Evêques.

Les Bardes portoient un habit brun, un manteau de même étoffe attaché avec une agraffe de bois & un capuchon pareil aux capes de Béarn, & à peu près comme des Récollets.

Les Etats ou grands jours, qui se tenoient réglément à Chartres tous les ans lors du grand sacrifice, délibéroient & prononçoient sur toutes les affaires d'importance, & qui concernoient la République. On y recherchoit les malversations & tous les crimes qui étoient échappés aux tribunaux particuliers, ou qui étoient restés impunis. Les tribunaux ordinaires étoient composés d'un Président, de plusieurs Conseillers choisis parmi les Vieillards & connus par leur capacité, & d'Avocats pour défendre le droit des parties. Les juges revêtus d'une robe tissue d'or, portoient un carcan, des brassulets & des anneaux d'or, & paroissoient avec cette magnificence majestueuse qui contribue à augmenter le respect des peuples. Ils faisoient quelquefois des tournées dans les provinces, autant pour prévenir que pour juger les procès.

César.

Les principaux objets des loix des Druides étoient l'honneur qu'on doit au souverain Être.

La distinction des fonctions des Prêtres.

L'obligation d'assister à leurs instructions & aux sacrifices solennels.

La défense de discuter les matières de religion & de politique, excepté à ceux qui avoient l'administration de l'une ou de l'autre au nom de la République.

La permission aux femmes de juger les affaires particulières pour fait d'injures (c).

La défense de l'injure, du commerce étranger sans congé, & celle de révéler aux étrangers les dogmes ou les loix.

Les peines contre l'oïveté, le larcin & le meurtre qui en sont les suites.

L'établissement des Hôpitaux.

L'éducation des enfans qui étoient élevés en commun, hors de la présence de leurs parens.

Les devoirs qu'on devoit rendre aux morts. C'étoit honorer leur mémoire que de conserver leur crâne, de les faire border d'or ou d'argent, & de s'en servir pour boire.

Lorsque les sacrifices solennels étoient finis & les Etats séparés, les Druides se retiroient dans les différens cantons où ils étoient chargés du sacerdoce, & là ils se livroient, dans le plus épais des forêts, à la prière & à la contemplation: ils n'avoient point d'autres temples, & croyoient que d'en élever, c'eût été renfermer la Divinité qui ne peut être circonscrite.

Indépendamment des fonctions religieuses, de la législation & de l'administration de la justice, les Druides exerçoient encore la médecine, où il entroit alors plus de pratiques superstitieuses que de connoissances physiques; c'est-à-dire, qu'ils étoient en possession de tout ce qui affermit l'autorité & subjugué les hommes, l'espérance & la crainte. Leur puissance a constamment subsisté jusqu'à la conquête des Gaules par les Romains, & ils continuèrent encore l'exercice de leur Religion pendant près de soixante ans, jusqu'au temps

(c) On ne pouvoit appeler de leurs jugemens: on avoit enfin pour elles une extrême déférence. Il étoit dit, dans un traité fait entre les Gaulois & les Carthaginois, que si un Gaulois se plaignoit d'un Carthaginois pour des injures, l'affaire seroit portée devant le Magistrat de Carthage; mais que si c'étoit un Carthaginois qui se plaignoit, les femmes Gauloises en seroient les juges. Nos mœurs semblent avoir remplacé les loix de nos ancêtres.

où Tibère craignant qu'elle ne fût une occasion de révolte, fit massacrer les prêtres Druides, & raser les bois dans lesquels ils rendoient leur culte: je ne dois pas oublier de dire qu'il y avoit des fonctions du sacerdoce dont les femmes des Druides étoient chargées; telle étoit la divination.

Après avoir exposé ce qui concerne la morale & la discipline des Druides, il seroit à souhaiter que nous eussions un peu plus de connoissance de leurs dogmes que nous n'en avons; mais il me paroît que tout ce qu'on peut recueillir des différens auteurs qui ont parlé des Druides, est qu'ils reconnoissoient l'immortalité de l'ame. Pomp. Méla dit, *æternas esse animas; vitamque alteram ad manes*; Lucain est du même sentiment.

. *Regit idem spiritus artus*
Orbe alio: longæ vitæ
Mors media est.

César & Diodore de Sicile paroissent croire que le système des Druides étoit celui de la métempsychose; il est vrai que les auteurs n'emploient pas assez de précision dans les jugemens qu'ils portent des religions anciennes ou étrangères, de sorte qu'ils donnent quelquefois comme un dogme commun à différens peuples, des opinions très-différentes entre elles: c'est ainsi que l'on confond le dogme de l'immortalité de l'ame avec la métempsychose Egyptienne & Pythagoricienne.

La métempsychose exclut absolument l'idée d'une vie éternelle qui doit suivre celle-ci; en effet si l'on dit que les ames parcourent successivement plusieurs corps & passent indifféremment d'un animé dans un végétal, ce système sera celui de l'ame du monde & un pur matérialisme. Si l'on restreint la transmigration des ames aux corps animés, on ne conçoit pas qu'on puisse regarder comme une substance numériquement & individuellement la même, une ame qui ne conserve pas dans les corps différens la mémoire d'un état antérieur & la conscience, c'est-à-dire, le sentiment d'une

existence continue. Sans la *conscience* une ame qu'on dit être la même en parcourant dix corps, sera dix êtres & dix ames aussi distinctes l'une de l'autre que dix hommes qui vivent en même temps, & qui éprouvent des sensations différentes. Si l'ame d'Achille passe dans le corps de Tarquin ou de Lucrece, cette ame ne sera pas plus alors celle d'Achille que celle de Thersite. Le système de la métempsychose n'est donc pas le même dogme que celui de l'immortalité de l'ame.

Une question plus importante est de savoir si les Druides admettoient l'unité de Dieu, & je crois, malgré l'opinion commune, qu'on peut nier, ou du moins douter, qu'ils aient été polythéistes, du moins avant l'invasion des Romains. Commençons par fixer le sens des termes. L'idolatrie consiste à rendre à des Êtres créés & matériels le culte qui n'est dû qu'à Dieu; & le polythéisme à partager & multiplier la Divinité. Or il est d'abord certain que les Druides n'étoient pas idolâtres, puisqu'ils n'avoient pas même de types représentatifs de la Divinité; ils l'invoquoient dans des bois écartés, & n'avoient point de temples, parce qu'ils pensoient qu'il étoit injurieux à Dieu de prétendre le renfermer: c'étoit admettre son immensité jusqu'au scrupule, & cet attribut est absolument exclusif de la pluralité des Dieux; les Druides n'étoient donc ni polythéistes, ni idolâtres; je suis même persuadé qu'il n'y a jamais eu de polythéistes sans idolatrie, ni d'idolatrie sans images. Développons cette idée.

La première connoissance que les hommes ont eue de Dieu, a été & a dû être celle d'un Être unique; mais les idées confuses qu'ils se sont formées de ses attributs, ont pu être la source de leurs erreurs: en voulant fixer ces idées & les communiquer à d'autres hommes, ils ont eu recours à des figures & des images sensibles, ces figures appliquées à un culte religieux, ont été une occasion d'idolatrie & de polythéisme. La distinction de la représentation d'avec la chose représentée, n'est guère éclaircie dans l'esprit du peuple, chaque attribut a été pris pour un être complet, & la consécration des images les a fait insensiblement regarder comme

étant devenues le siège de la Divinité; je ne manquerois pas d'exemples de cette gradation d'idées grossières chez les peuples mêmes où le nom d'idolatrie est en horreur. Le second article du décalogue, qui proscriit les figures dont l'abus est presque infaillible, est donc très-sage, si j'ose me servir d'une expression si foible en parlant de l'ouvrage de l'Auteur de toute sagesse.

L'erreur où l'on est à l'égard des Druides vient de ce que les Payens ont pris dans leur propre Religion les idées qu'ils se sont faites de celle des Gaulois; nous ne sommes pas assez instruits de cette Religion pour savoir ce qu'on entendoit par Hesus, Teutates, &c. mais nous le sommes assez pour penser que des hommes, qui ne représentent ni ne matérialisent la Divinité, ne doivent pas être regardés comme idolâtres; Tacite en convient en parlant des Germains qui suivoient la religion des Gaulois leurs aïeux, qui n'étoit pas autre que celle des Druides, il dit: *Nulla simulachra, nullum peregrinæ superstitionis vestigium*; & dans un autre endroit, *nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilare ex magnitudine cælestium arbitrantur. Lucos ac nemora consecrant Deorumque nominibus, appellant secretum illud quod sola reverentia vident.*

On pourroit dans une Religion admettre les figures & les représentations sans idolatrie; mais il ne peut pas y avoir d'idolatrie sans images. Quoique Tacite dise que les Druides donnoient les noms de leurs Dieux aux bois ou bosquets, *lucus, nemus*, dans lesquels ils rendoient leur culte, il parle d'après ses idées sur le polythéisme; mais il fournit lui-même les principes du raisonnement propre à le réfuter, puisqu'il rapporte des faits qui impliquent contradiction, dont les premiers étant positifs, détruisent ceux qui ne sont que d'induction: c'est ainsi que les historiens les plus éclairés peuvent se tromper sur des mœurs, des loix ou des religions étrangères qu'ils n'approfondissent pas toujours, soit qu'ils ne s'y intéressent pas assez, ou qu'ils croient les avoir suffisamment examinées, ou qu'ils ne les regardent pas comme leur objet principal.

Les peuples des Gaules ont toujours conservé tant d'éloignement pour les figures religieuses, qu'ils ne les admirent pas non plus, lorsqu'ils eurent embrassé le Christianisme, de sorte que dans le temps où l'église Grecque paroissoit avoir fait du culte des images une partie essentielle de la Religion, le concile de Francfort le borne à recommander la vénération pour l'image de la croix, qui ne pouvoit induire en aucune erreur. L'abus qu'on avoit fait des images chez les Grecs avoit sa source dans l'ancienne idolatrie, & peut-être dans leur goût pour la peinture & pour la sculpture.

Quelle que soit mon opinion sur les Druides, je ne la crois pas incontestable; mais elle me paroît plus vrai-semblable que l'opinion commune. Comme l'Académie n'est point garant des opinions particulières de ses membres, elle a toujours également admis les Mémoires les plus opposés, il n'y en a même aucun qui ne doive être contredit, du moins par voie d'examen dans nos assemblées: c'est l'unique moyen d'éclaircir la vérité, & j'ai remarqué que ces discussions sont souvent plus utiles & plus intéressantes que les Mémoires qui en sont l'objet; ainsi il me suffit d'avoir établi un doute raisonnable, toujours préférable à une erreur, & peut-être, en fait d'histoire, à une vérité mal prouvée.



M É M O I R E

Sur l'ordre politique des Gaules, qui a occasionné le changement de nom de plusieurs Villes.

Par M. l'Abbé BELLEY.

LES premières conquêtes des Romains dans la Gaule s'étendirent sur le pays qui est compris entre la mer Méditerranée, les Alpes, le Rhône, les Cévennes, la Garonne & les Pyrénées; ils nommèrent cette province la *province de la Gaule*, la *province Narbonnoise*, ou simplement la *Province*, dénomination qui subsiste encore dans le nom d'une des belles provinces du Royaume. Dans la suite Jule César porta la domination romaine jusqu'au Rhin & à l'Océan; il soumit les Celtes, les Belges & les peuples de l'Aquitaine.

Assemblée
publique du
13 Novemb.
1744.

Ces trois grands peuples étoient divisés en plusieurs peuples particuliers, dont quelques-uns étoient soumis à des Rois; mais ils avoient conservé presque tous le gouvernement républicain. Un Sénat composé des chefs de chaque cité (ce nom exprime chez les anciens auteurs le corps d'un peuple, une communauté) étoit dépositaire de l'autorité publique; il tenoit ses assemblées dans la ville capitale de chaque peuple: nous voyons que la plupart de ces capitales perdirent sous l'empire Romain leur nom primitif & ancien qu'elles avoient porté au temps des premiers Empereurs, & prirent celui du peuple même; ainsi *Lutetia* fut nommée *Parisi*; *Durocortorum*, *Remi*; *Agendicum*, *Senones*; *Avaricum*, *Bituriges*, &c. je pourrois citer ici quarante-six villes des Gaules dont l'ancien nom a été ainsi changé, je renvoie ce détail à la fin du Mémoire.

César in Com-
ment. passim.

Un changement si général dans trois parties de la Gaule se remarque à peine une fois dans la Narbonnoise; quelle est la cause de cette différence? La province Romaine étoit aussi composée de peuples ou de cités; pourquoi les villes

capitales ne prirent-elles pas le nom des peuples? La question doit nous intéresser; il s'agit de savoir comment se sont établis les noms de Paris, de Reims, de Sens, de Bourges & de plusieurs autres villes de France. Un usage si commun dans une partie de la Gaule, & presque sans exemple dans l'autre, n'a point été arbitraire; il me paroît fondé sur l'état & sur la condition des peuples. Les peuples de la Narbonnoise furent dépouillés par les Romains de la plupart de leurs villes & de leurs terres; ils perdirent leur ancienne forme de gouvernement: les peuples de la Gaule furent traités avec plus de douceur & de ménagement; ils conservèrent, sous l'empire Romain, leurs villes, leurs terres, l'autorité de leurs Sénats qui agissoient au nom de chaque Cité. La capitale dans laquelle s'assembloit le Sénat, prit le nom de la Cité ou du peuple: cet usage, plus rare dans les premiers temps, devint presque général dans le quatrième siècle. C'est tout l'objet & le plan de ce Mémoire.

*Strab. l. IV,
p. 185.*

*Flor. l. III,
c. 2.*

*Cic. Orat. pro
Foncio.*

Les Romains envoyèrent, l'an de Rome 629, une armée dans la Gaule pour secourir les Marseillois leurs anciens alliés contre les Salyes, peuples Liguriens qui ravageoient les terres de Marseille depuis plusieurs années: la guerre fut poussée avec vigueur; non seulement les Salyes, mais encore les Vocontiens, les Allobroges & les peuples d'Auvergne qui avoient pris les armes furent vaincus: les Généraux Romains, dans l'espace de cinq ans, conquièrent tout le pays qui forma la province Narbonnoise. Domitius & Fabius Maximus pour perpétuer le souvenir de leurs victoires, firent élever des monumens & des trophées, contre l'usage du peuple Romain qui, suivant Florus, n'insulta jamais à l'ennemi vaincu. Le Sénat imposa à la nouvelle province des conditions très-dures; ses peuples perdirent une partie de leurs villes & de leurs terres, suivant le témoignage de Cicéron; *ab Senatu agris urbibusque multati sunt*. On exigea d'eux des tributs en argent, de grosses contributions de vivres pour les armées Romaines; un grand nombre de colonies fut établi sur leur territoire.

La plus ancienne fut celle de Narbonne, toute composée de

citoyens Romains, elle fut formée pour être la sentinelle du peuple Romain, & servir de boulevard contre les nations Gauloises : *Est Narbo martius colonia nostrorum civium, specula populi Romani ac propugnaculum istis ipsis nationibus oppositum.* Une autre colonie fut envoyée à Aix, *ad Aquas sextias*, dans le lieu où C. Sextius, qui vainquit les peuples Salyes, avoit fait fortifier son camp. Dans la suite elles se multiplièrent jusqu'au nombre de dix-neuf (a). La colonie de Nîmes fut une des plus célèbres & des plus puissantes : son territoire étoit très-étendu ; vingt-quatre bourgades étoient soumises à sa juridiction.

Ces colonies se formoient aux dépens des anciens habitants : on peut imaginer quelle fut la situation de ces Gaulois au milieu de tant d'étrangers, qui étoient soutenus de toute l'autorité du gouvernement, & qui leur avoient enlevé leurs villes & les meilleures terres ; & ce qui est important pour l'objet que j'examine, les colonies étoient gouvernées par les loix qui leur avoient été prescrites dans le temps de leur établissement ; elles avoient leur Sénat, leurs Magistrats particuliers : l'ancien habitant, qui vivoit sous la juridiction de la colonie, n'avoit plus ni loix, ni Magistrats de sa nation ; ces avantages lui avoient été enlevés.

La condition des peuples de la Narbonnoise étoit si déplorable, que Critognate la représente aux Gaulois assiégés dans Alise, comme le plus puissant motif pour les engager à souffrir toutes les horreurs d'un long siège plutôt que de rendre la ville à l'ennemi. *Les Romains*, disoit Critognate, *ne nous font la guerre que pour nous enlever nos terres, & pour nous imposer une servitude éternelle : si vous ignorez la dureté avec laquelle ils ont traité les nations éloignées, jetez les yeux sur la Gaule qui a été réduite en province ; dépouillée de ses loix & de sa liberté, assujétie à un Magistrat étranger,*

(a) Narbonne, Toulouse, *Ruscino* (Torré dit Rossillon), Béziers, Nîmes. Arles, Aix, *Maritima* (Marignane), Fréjus, Riez, Ca-

vaillon, Apt, Avignon, Orange, Die, *Acusio* (Ancone), Valence, Vienne, Genève.

elle gémit sous le joug du plus dur esclavage, sans espérance d'en être jamais délivrée (b). Il est vrai que c'est un ennemi qui parle; mais il n'expose à ceux qu'il veut persuader que des faits constans, & dont ils pouvoient être parfaitement instruits.

Nous allons voir que les Romains traitèrent bien différemment les autres parties des Gaules qui furent conquises par Jule César.

Depuis la victoire que Q. Fabius Maximus remporta sur les peuples *Arverni*, les Romains avoient des prétentions sur toutes les Gaules: l'acquisition de la *Province* leur en facilita la conquête. Jule César, pendant son consulat, s'étoit fait décerner le gouvernement de la Gaule Cisalpine & de la Narbonnoise. Sous prétexte de défendre sa province & les alliés de la République, il attaqua successivement tous les peuples de la Gaule; il eut la gloire, dans le cours de huit campagnes, de les assujétir à la domination Romaine. Cette Nation belliqueuse auroit pû conserver sa liberté, si dès le commencement de la guerre elle eût agi de concert; mais elle étoit divisée en plusieurs factions. César eut l'habileté d'affoiblir les Gaulois par leurs propres armes; ils s'aperçurent trop tard qu'ils étoient les auteurs de leur défaite: déjà vaincus & presque asservis, ils réunirent leurs forces; mais ce dernier effort ne servit qu'à rendre la gloire de César plus éclatante & leur servitude plus générale.

Strab. l. IV,
p. 196.

Hirtius, Com-
ment. l. VIII,
p. 49.

Le vainqueur cependant les traita avec bonté & modération: il ne leur imposa aucunes nouvelles charges; les chefs des Cités furent comblés de bienfaits; la Gaule fatiguée de tant de pertes & de malheurs goûta la douceur du nouveau gouvernement; *Honorificè civitates appellando, Principes maximis præmiis afficiendo, nulla onera nova imponendo, defessam tot adversis præliis Galliam, conditione parendi meliore, facile in pace continuit.*

(b) *Respicite finitimam Galliam quæ in provinciam redacta, jure & legibus commutatis, securibus subjecta, perpetua premitur servitute. De Bell. Gal. l. VII, c. 77.*

La Gaule fut alors réduite en province, mais ce fut sous les conditions les plus favorables: César lui imposa un tribut de quarante millions de sesterces, *quadringenties*, qui feroient de notre monnoie environ sept millions sept cens cinquante mille livres (c), somme modique, si l'on considère la vaste étendue & la richesse du pays sur lequel elle fut imposée; & ce tribut se leva sous le nom le moins odieux, *stipendii nomine*, pour l'entretien des troupes destinées à maintenir la tranquillité & la sûreté des Gaules. Pétilius Cerialis plus d'un siècle après parlant aux peuples de Trèves & de Langres qui s'étoient révoltés contre l'Empire, leur représenta la modération avec laquelle les Gaules avoient été traitées: *Quoique votre Nation nous ait attaqués tant de fois, disoit ce Général, nous ne lui avons imposé par le droit de la victoire, que ce qui étoit nécessaire pour le maintien de la paix; car la tranquillité des peuples ne peut subsister sans le secours des armes; ni les armes sans solde, ni la solde sans les tributs.*

Sueton. in Cæsare, c. 25.

Tacit. hist. l. IV, c. 74.

César ménagea sans doute les Gaulois par des vûes politiques: il étoit informé de la jalousie que Pompée portoit à ses exploits & à sa gloire; il prévoyoit que si la faction de ses ennemis prévaloit dans Rome, il tireroit de la Gaule de puissans secours. En effet il dut, principalement à l'or & aux armes des Gaulois, le funeste avantage d'élever sa fortune sur les ruines de sa patrie.

Plutarc. in Cæsare.

Quoi qu'il en soit des vûes de César dans le traitement qu'il fit à la Gaule, il ne paroît pas que le tribut qu'il établit ait été augmenté jusqu'à la fin des guerres civiles. Auguste, l'an 727 de Rome, fit dans une assemblée convoquée à Narbonne le dénombrement des trois provinces qui avoient été conquises par César, *Σποραδὰς ἐποίησεν*, & y régla la forme du gouvernement. Nous ne savons point à quelle somme fut porté le tribut en conséquence de ce dénombrement; nous devons présumer qu'il ne fut pas

T. L. Épitom. l. CXXXIV.

Dio Cassius, l. LIII, p. 512.

Dio. l. LIV, p. 535.

(c) Le sesterce étoit la quatrième partie du denier Romain; le denier frappé du temps de Jules César vaut environ 15 sols 6 deniers de la monnoie qui a cours en France depuis le mois de Juin 1726.

onéreux (*d*); jamais Prince ne fut plus chéri des Gaulois que l'empereur Auguste; on fait que les plus qualifiés des Gaules assistèrent à la dédicace de l'autel qui lui fut éré à Lyon, que soixante Cités y firent placer chacune leur statue, & que plusieurs villes obtinrent la permission de prendre le nom de ce Prince, pour lui marquer leur amour & leur vénération.

*Strab. l. IV.
p. 192.*

*Paterc. l. II,
p. 143.*

Ibid. p. 144.

*Tacit. Annal.
l. III, c. 40.*

Si l'on en croit Paterculus, qui écrivoit sous Tibère, le tribut de la Gaule égalait presque celui de toutes les autres provinces de l'Empire; mais son expression n'est pas exacte. Il observe lui-même que la conquête de l'Égypte par Auguste avoit augmenté le revenu du Fisc presque autant que l'acquisition des Gaules par César: la levée des tributs occasionna à la vérité quelques troubles, comme la révolte qui arriva la septième année de l'empire de Tibère; mais ce fut plutôt par la rigueur des exactions, *sevitia ac superbia praesidentium*, que pour l'imposition même.

Un autre avantage que les Gaules, de la conquête de César, conservèrent en général au dessus de la Province, c'est que les peuples ne furent dépouillés, ni de leurs villes, ni de leurs terres. Les colonies, comme je l'ai observé, se formoient au détriment des anciens habitans. Dans l'étendue de la Lyonnaise nous ne connoissons que trois colonies, celle de Lyon, & les colonies de Langres & de Feurs (*Forum Segusianorum*), dont il est fait mention sur quelques monumens. La colonie de Lyon fut établie par ordre du Sénat l'an 712 de Rome, au rapport de Dion; Munatius Plancus fut chargé du soin de la conduire & de la former, non pour punir ou pour contenir les peuples voisins, mais pour occuper ce Général & l'empêcher de se joindre à M. Antoine, qui avoit été déclaré ennemi de la République. La colonie de Lyon devint en peu de temps fort célèbre: elle étoit sous Tibère une des plus grandes villes des Gaules après Narbonne; au temps de

*Dio Cass. l.
XLV, p. 323.*

(*d*) Une partie de ce tribut se levoit tous les mois: si Néron Drusus fut envoyé l'an 742 pour faire une nouvelle recherche des biens, *ad censum*, la tranquillité des Gaules n'en fut point troublée.

l'empereur Claude plusieurs de ses citoyens avoient été admis dans le Sénat de Rome.

Dans le pays des Helvétiens nous trouvons la colonie Equestre établie à *Noïodunum*, Nyon sur le lac de Genève, une autre colonie à *Aventicum*, Avenches, autrefois capitale des Helvétiens, & une troisième à *Raurica*, Augst près de Bâle; celle-ci fut établie par Plancus la même année que la colonie de Lyon.

La Belgique reçut quelques colonies, une dans la ville de Trèves, *Augusta Trevirorum*, une dans la ville des peuples *Morini*, apparemment à Téroüanne; la colonie Trajane fut placée sur le Rhin au dessus de Nimègue: ce n'est plus qu'un village qu'on nomme encore Coln, c'est-à-dire, la colonie, près de la ville de Clèves; mais la plus célèbre de toutes fut celle qu'Agrippine, femme de l'empereur Claude, fit établir dans la ville des Ubiens, où elle avoit pris naissance, & à laquelle elle donna son nom, *Colonia Agrippinensis*, c'est la ville de Cologne.

Il n'y eut qu'une seule colonie dans toute l'Aquitaine, celle de *Lugdunum Convenarum*, aujourd'hui S. Bertrand de Commenges. Nous ne connoissons cette colonie que par

*Geog. l. II.
c. 7.*

On voit par ce court détail que les Romains n'envoyèrent dans la Gaule conquise par César, qu'un petit nombre de colonies; elles furent presque toutes placées sur le Rhin, pour assurer cette frontière contre les courses des nations Germaniques: ces établissemens n'étoient pas nécessaires dans l'intérieur du pays, l'océan le défendoit du côté du nord & du couchant. La Gaule, depuis la conquête, fut fidèle à ses Souverains, étant persuadée que son bonheur dépendoit de la grandeur & de la tranquillité de l'Empire.

Les Romains enfin conservèrent ou rétablirent dans les Cités de la Gaule l'ancienne forme de gouvernement. Nous voyons dans Strabon qu'il étoit Aristocratique; les commentaires de César font mention d'un Sénat dans les cités d'Autun, de Sens, de Reims, de Beauvais, d'Evreux, de Lisieux, de

Comment. lib.
11, c. 1.

Vannes & des Nerviens; c'étoit l'ordre politique généralement établi. Cependant au temps de la conquête, les Grands avoient usurpé dans plusieurs cités la puissance souveraine, à *Potentioribus vulgo regna occupabantur.*

Tacit. Hist.
IV, c. 74.

La domination Romaine chassa ces tyrans, & rendit aux peuples l'autorité de leurs Sénats. Cerialis, dans un beau discours que j'ai déjà cité, rappelle aux Gaulois les avantages de ce bienfait; les Gaules, dit Cerialis, ont toujours été exposées aux entreprises des Rois & aux malheurs de la guerre, jusqu'à ce qu'elles aient passé sous la protection de nos loix: *Regna, bellaque per Gallias semper fuere, donec in nostrum jus cederetis.*

Le Sénat dans chaque Cité étoit composé d'un certain nombre de personnes, qui par leur naissance ou par leurs dignités y avoient droit de séance; elles composoient le premier ordre des citoyens qui est nommé dans les monumens *ordo, splendidissimus ordo, sacratissimus ordo.* Je n'examinerai point ici quelles étoient les prérogatives, les fonctions & l'autorité de ce conseil commun; il étoit chargé sous la direction du magistrat Romain, de la police, de la justice, & du recouvrement des deniers publics dans l'étendue de son district.

Tel étoit l'ordre politique établi dans les Cités de la Gaule; nous voyons dans plusieurs monumens du haut & du bas Empire qu'il y avoit un Sénat à Autun, à Besançon, à Vindonisse ou Vindisch en Suisse, à Bayeux, (à Vieux près de Caën), à Rennes, à Trèves, à Bourdeaux, à Bazas, à Létoure, à Limoges.

Depuis la ruine de l'Empire, les Sénats ont subsisté sous les premiers rois de France; il est fait mention dans Grégoire de Tours, & dans quelques autres écrivains, des premiers sénateurs des Gaules, & en particulier des sénateurs de Trèves, de Bourges, de Tours, d'Auvergne, & d'autres Cités.

On en trouve encore des vestiges sous la troisième race de nos Rois; lorsque Philippe Auguste & Louis VIII

accordèrent aux villes de Tournai & d'Arras des chartes de commune, ces Princes ne leur donnèrent aucuns droits nouveaux; ils confirmèrent ces villes dans la possession de ceux dont elles avoient joui de temps immémorial: Tournai & Arras étoient deux anciennes Cités de la Belgique sous l'empire Romain. Ces villes & plusieurs autres, à la décadence de la maison de Charlemagne, lorsque les officiers des Rois usurpèrent les droits du souverain & ceux du peuple, avoient été assez puissantes pour conserver leurs privilèges, & se maintenir dans leur ancien usage de rendre la justice à leurs citoyens, & d'avoir la direction des revenus publics.

Enfin l'autorité de ces anciens Sénats a été connue presque jusqu'à notre siècle. En exécution de l'édit de Moulins de l'an 1566, les villes furent troublées dans l'exercice de leur juridiction civile. Les villes de Boulogne & d'Angoulême représentèrent que le droit de rendre la justice à leurs citoyens leur appartenait de toute ancienneté, même avant l'établissement de la monarchie Française. La ville de Reims a fait en toute occasion la plus forte opposition; & a remontré* que même avant la conquête des Gaules par Jule César, elle étoit gouvernée par un Sénat; que cette forme de gouvernement lui avoit été conservée sous les empereurs Romains, & ensuite par les rois de France sous le nom d'*Echevinage*. « La Cour ordonna, par son arrêt du 24 mai 1568, que les Echevins de Reims jouiroient de leur justice « & juridiction (nonobstant l'édit de Moulins) ainsi qu'ils « avoient accoutumé faire, parce qu'il fut reconnu qu'il ne « se devoit étendre sur les villes de cette qualité, qui en « jouissoient même avant que la France fût en royaume, & « que les premiers Rois qui commencèrent à régner leur « avoient conservé ce droit. » On sait que la ville de Reims fût très-célèbre sous l'empire Romain, & qu'elle étoit métropole de la seconde Belgique.

Il est donc certain que les Cités de la Gaule étoient gouvernées par un Sénat; nous voyons aussi dans les monumens historiques que ce premier ordre tenoit ses assemblées dans

*Spicilég. t. III.
p. 551, 574.*

Art. 7^{re}.

* *Discours de
l'antig. de l'E-
chev. de Reims, à
Reims, chez de
Foignit, 1628.
vol. iii-8.^o*

la ville capitale de chaque peuple, il en est fait mention dans les commentaires de César; & depuis la conquête on trouve dans les historiens & sur les monumens, *Curia Trevirorum*, *Curia Vafatium*, *Curia Vindoniffensis*: personne n'ignore qu'à Rome même le nom *Curia* signifioit le lieu où le sénat Romain tenoit les séances; d'ailleurs la ville capitale devoit être le lieu le plus commode pour l'assemblée des sénateurs, elle étoit le centre de communication entre les différens cantons qui composoient le territoire de la Cité.

Tacit. Hist.
IV. c. 67.

Vopisc. in
Flor. c. 5.

Le Sénat tenant ses assemblées ordinaires dans la capitale de chaque peuple, il est facile de concevoir comment cette capitale aura perdu son nom primitif, & aura pris le nom du peuple même. Le Sénat étoit le premier ordre du peuple, une assemblée représentative du peuple, agissant au nom & de l'autorité du peuple: c'est pourquoi les actes publics portoient, tantôt le nom du Sénat, tantôt celui du peuple; les ordres des Empereurs ou des officiers de l'Empire devoient être adressés indifféremment à l'un ou à l'autre. Lorsque le sénat de Reims convoqua l'assemblée générale de la Gaule pour pacifier les troubles qui s'étoient élevés sous Vespasien, le décret ou l'édit de convocation portoit le nom du peuple; *principibus Remis, qui per Gallias edixere*; le Sénat au contraire étoit quelquefois nommé au lieu du peuple. Après la mort d'Aurélien, le sénat Romain & les armées se déférèrent mutuellement l'élection d'un nouvel Empereur; le Sénat vaincu enfin par les instances réitérées des troupes, élut Tacite, personnage digne de l'ancienne Rome. Cette auguste compagnie, dans un transport de joie, comme si elle eût recouvré sa première splendeur & son ancienne autorité, s'empressa d'apprendre aux principales villes de l'Empire la nouvelle de cet heureux changement; Vopisque nous a conservé la lettre qu'elle écrivit à la ville de Trèves: *Senatus amplissimus Curiae Trevirorum: ut estis liberi & semper fuistis, lætari vos credimus, &c.* Les Romains avoient conservé la liberté à plusieurs Cités de la Gaule, Pline met de ce nombre les peuples *Treviri*; cependant le sénat de Rome semble attribuer au sénat de Trèves

Trèves un privilège qui étoit commun à toute la Cité. Je pourrois rapporter plusieurs exemples semblables.

Le Sénat étant ainsi considéré comme la Cité même qu'il représentoit, la ville dans laquelle il s'assembloit prit le nom de la Cité & du peuple. Il est assez ordinaire de comprendre sous la même dénomination les lieux & les personnes; les noms de Sénat, de ville, de province & plusieurs autres, sont souvent pris dans cette double acception.

Ainsi les capitales des peuples *Parisii*, *Bellovaci*, *Atrebates*, *Lemovices*, *Petrocorii*, &c. furent nommées *civitas Parisiorum*, *Bellovacorum*, *Atrebatum*, *Lemovicum*, *Petrocoriorum*, la cité de Paris, de Beauvais, d'Arras, de Limoges, de Périgueux, &c. & ce qui mérite attention, l'ancien quartier de ces villes porte encore le nom de *Cité*. On leur donna aussi le nom du peuple *Parisii*, *Bellovaci*, *Atrebates*, *Lemovices*, *Petrocorii*; Paris, Beauvais, Arras, Limoges, Périgueux. Je n'entrerai point dans le détail de quarante autres villes des Gaules dont le nom a été ainsi changé.

Ces observations générales sur l'ancien état des peuples de la Narbonnoise & des Gaules décident la question que j'ai entrepris d'examiner. Les peuples de la Narbonnoise avoient perdu une partie de leurs villes & de leurs terres, dix-neuf colonies Romaines furent établies sur leur territoire; je ne comprends point dans ce nombre Marseille, Antibes & Agde qui étoient colonies Grecques. Les Sénats de ces colonies n'étoient point un ordre représentatif de l'ancien peuple, & par conséquent l'assemblée ou la résidence du Sénat dans une capitale de Cité, n'a pû donner à cette capitale le nom du peuple; ainsi les villes de Narbonne, de Toulouse, de Nîmes, d'Arles, d'Avignon, d'Orange, de Valence, de Vienne, & les autres colonies auront conservé leur nom primitif.

La capitale des peuples *Tricastini*, *Næomagus*, *Augusta Tricastinorum*, est la seule dans la Narbonnoise qui ait pris le nom de son peuple, *civitas Tricastinorum*: on la nomme S.^t Poltrois-châteaux, du nom de son premier Evêque. On ne

trouve dans aucun monument que cette ville ait reçu une colonie.

Nous avons observé que les Gaules furent traitées par les Romains avec beaucoup de douceur & de ménagement, & dans la vaste étendue de ces provinces nous ne connoissons que neuf & au plus onze colonies; ces établissemens formés pour la défense des frontières, ne se firent point au désavantage des peuples, comme dans la Narbonnoise. La ville de Trèves, *Augusta Trevirorum*, étoit colonie dès l'empire d'Auguste & au plus tard sous Tibère, cependant ses peuples, comme nous l'avons vû, jouissoient encore de leur liberté vers la fin du III.^e siècle; leur Sénat étoit principalement composé des anciens habitans: aussi leur ville prit-elle, comme la plupart des autres villes, le nom de son peuple.

Quoique cet usage soit devenu presque général, cependant plusieurs villes, par des circonstances particulières, conservèrent leur ancien nom. La cité de Rouen au bas Empire étoit composée du territoire des *Velocasses* & des *Caleti*, peuples du Vexin & du pays de Caux; mais comme ils étoient d'une dignité & d'une puissance à peu près égales, la ville de *Rotomagus* leur capitale commune, n'a pû prendre le nom de l'un ou de l'autre de ces peuples; elle a conservé son ancien nom. Les *Nerviens* étoient des plus puissans d'entre les Belges, ils avoient pour capitale au second siècle *Bagacum*, Bavai; cette ville ayant été ruinée dans la suite, le territoire, qui étoit très-étendu, fut divisé, & forma les cités de Tournai & de Cambrai, dont aucune ne prit le nom des peuples *Nervii*. *Burdigala*, Bourdeaux, n'a pû recevoir le nom des peuples *Bituriges Vibisci*, dont elle étoit la capitale, sans être confondue avec *Avaricum*, Bourges, qui prit le nom de son peuple *Bituriges Cubi*. La cité des Séquanois avoit pour capitale *Vesuntio*, Besançon; cette ville conserva son nom, parce que plusieurs autres Cités au de-là du mont Jura étoient comprises sous la dénomination générale de *Sequani*. Je supprime un plus long détail; il faut voir dans quel temps les noms des villes furent changés.

On trouve peu d'exemples de ce changement sous le haut Empire. M. de Valois, dans sa notice des Gaules, prétend que les villes de Reims, de Saintes, de Clermont en Auvergne, portoient le nom de leurs peuples avant Trajan, il appuie son opinion sur quelques passages de Pline & de Tacite; mais si l'on examine ces textes avec attention, ils peuvent s'entendre du peuple & du territoire comme de la ville capitale: d'ailleurs ces deux auteurs, par le nom de *Civitas*, expriment le plus souvent une communauté, un corps de peuple, il n'a pas d'autre signification dans les commentaires de César, comme M. de Valois l'observe lui-même.

On ne peut donc assurer que les villes de la Gaule aient pris le nom de leur peuple sous les premiers Empereurs; cet usage est plus clairement établi par quelques inscriptions du troisième siècle, dans lesquelles les noms de *Civitas* & de peuple sont attribués à la capitale. Le rhéteur Eumène, dans un panégyrique adressé à Constantius Chlore César, parle du rétablissement de la ville d'Autun, qui avoit été ruinée pendant les guerres civiles; il la nomme *civitas Aedunorum* du nom de son peuple. Dans le siècle suivant la mutation de nom devint plus commune; Ammien Marcellin, qui servit plusieurs années dans les Gaules sous les fils de Constantin, donne le nom des peuples aux villes de Saintes, de Poitiers, de Bazas, d'Ausche, de Clermont en Auvergne, de Sens, de Paris & de Bourges; les villes de Trèves, de Soissons, d'Amiens & de Troyes sont nommées de même dans l'itinéraire d'Antonin: cet usage fut consacré dans les actes émanés de l'autorité souveraine; on lit dans quelques rescrits de l'Empereur Valentinien I.^{er} *datum Triveris, datum Parisiis, datum Remis*. Il est constaté enfin par des Médailles Impériales, sur lesquelles le monétaire a marqué qu'elles ont été frappées à Trèves, à Amiens, *TReveris, AMBianis*, qui sont des noms de peuples.

J'ai déjà observé que les officiers de l'Empire, soit les gouverneurs des provinces, soit les commandans des troupes, ayant à traiter avec les Cités ou communautés, s'adressoient

Notit. Gall.
p. 46, 181,
502.

Plin. lib.
XX XIV.
T. II.
l. IV, & l. VI.

Notit. Gall.
p. 279, 564.

Panegy. c. 21.

Amm. Marc.
l. XV.

Cod. Théod.
l. IV & XII,
l. V & VII.

aux magistrats municipaux, aux Sénats des villes, & qu'insensiblement le nom du peuple ou de la Cité avoit été approprié à la ville même dans laquelle le Sénat tenoit ses assemblées; mais cet usage, quoiqu'il fût autorisé par le gouvernement, ne s'établit que par degrés. On fait que les nouvelles dénominations de lieux sont difficilement substituées aux anciennes;

Procop. l. III, de edific. « quelque changement qu'il arrive aux choses, disoit Procope, on ne change pas aisément les noms auxquels les hommes sont accoutumés: » c'étoit à l'occasion d'une ville que l'empereur Anastase fit bâtir en Arménie; ce Prince, après tant de bienfaits, ne put, avec toute son autorité, lui faire prendre son nom; en France, aux environs de cette capitale, nous avons des exemples à peu près semblables.

Nous devons croire que les Gaulois adoptèrent avec peine les changemens qui se firent dans les noms de leurs villes. *L. XVII.* Dans le temps qu'Ammien nomme la ville de Paris *Parisi*, & que dans la lettre synodale du concile célébré en cette ville l'an 360 elle est nommée *Parisia civitas*, les Gaulois, suivant l'empereur Julien, les naturels du pays lui donnoient encore le nom de *Lutetia*, *Λευκετῖαν ὀνομάζουσι.... οἱ Κελτοί.* *Julian. in Misop.* Il est certain par cet exemple & par un grand nombre d'autres, que plusieurs villes de la Gaule avoient au quatrième siècle deux noms, l'ancien & le moderne qui étoit le nom du peuple. Dans la table itinéraire, que l'on croit avoir été dressée sous l'empire de Théodose, la plupart de ces villes sont encore désignées par leur nom primitif; mais peu après la mort de ce Prince, le changement devint plus général: nous voyons par la notice des provinces & des Cités, qui fut rédigée au temps de l'empereur Honorius, que quarante-six villes de la Gaule portoient le nom de leur peuple.

Cette dénomination subsista sous nos Rois, comme on peut le remarquer dans Grégoire de Tours & dans les autres monumens de l'histoire de France; il est vrai que Magnon, cité par M. de Valois, & qui écrivoit sous Charlemagne, Flodoard & d'autres écrivains, ont donné à quelques villes les mêmes noms qu'ils avoient lus dans les commentaires de

Vid. Not. Tyron. Append. Gruter.

DE LITTÉRATURE. 509

César & dans les auteurs anciens; mais ces écrivains se sont quelquefois écartés de l'usage de leur temps, puisqu'on voit sur les anciennes monnoies, dans les chartes & dans les actes publics, que les villes portoient alors le nom du peuple, usage qui s'est perpétué dans les siècles suivans, & qui subsiste encore aujourd'hui.

LISTE des villes de la Gaule qui ont pris le nom des Peuples.

P R O V I N C E S.

P R E M I È R E L Y O N O I S E.

Augustodunum: civitas Æduorum, Ædua civitas: elle a repris l'ancien nom, AUTUN.

Andematunum: civitas Lingonum. LANGRES.

S E C O N D E L Y O N O I S E.

Civitas Bajocassium, BAYEUX,* on ignore son nom primitif & celtique.

Ingena: civitas Abrincatum. AVRANCHES.

Mediolanum: civitas Ebroicorum. EVREUX.

Noyiomagus: civitas Lexoviorum. LISIEUX.

T R O I S I È M E L Y O N O I S E.

Cæsarodunum: metropolis civitas Turonum. TOURS.

Subdinnum: civitas Cenomannorum. LE MANS.

Condate: civitas Redonum. RENNES.

Juliomagus: civitas Andicavorum. ANGERS.

Condivicnum: civitas Namnetum. NANTES.

Dariorigum: civitas Venetum. VANNES.

* La cité de Baïeux contenoit dans le bas Empire, le territoire des peuples *Bajocasses*, & des peuples *Viducasses*. La capitale des *Viducasses* prit le nom du peuple; elle a été ruinée; ce n'est plus qu'un village, près de Caën, où l'on a trouvé plusieurs vestiges d'antiquité; il

se nomme *Vieux*, du nom de *Viducasses*, qui aura été altéré dans le moyen âge & changé en celui de *Vedlocæ*, *Veocæ*. Je pense que l'ancien nom de la ville des *Viducasses* étoit *Arigenus**, dont parle Ptolémée, & que la table Théodosienne appelle *Aregenne*.

* *Cod. mss. Regi*
n.º 1402, 1403
3404.

Vorganium: civitas *Ossismorum*. On croit que c'est KARHAIS.
Noïodunum: civitas *Diablintum*. JUBLAINS, dans le Maine.

Q U A T R I È M E L Y O N O I S E.

Agendicum: metropolis civitas *Senonum*. SENS.
Autricum: civitas *Carnutum*. CHARTRES.
Augustobona: civitas *Tricassium*. TROIES.
Lutetia: civitas *Parisiensium*. PARIS.
Jatinum: civitas *Meldorum*. MEAUX.

P R E M I È R E B E L G I Q U E.

Augusta: metropolis civitas *Treverorum*. TRÈVES.
Divodurum: civitas *Mediomatricorum*, *Mettis*. METZ.
Tullum: civitas *Leucorum*. Elle a repris l'ancien nom, TOUL.

S E C O N D E B E L G I Q U E.

Durocortorum: metropolis civitas *Remorum*. REIMS.
Augusta: civitas *Suessionum*. SOISSONS.
Augusta: civitas *Veromanduorum*; elle a pris le nom de *Vermandi*,
Vermändense oppidum, & ensuite celui de S.^t QUENTIN.
Nemetacum: civitas *Atrebatum*. ARRAS.
Augustomagus: civitas *Silvanectum*. SENLIS.
Cæsaromagus: civitas *Bellovacorum*. BEAUVAIS.
Samarobriva: civitas *Ambianorum*. AMIENS.
Taruenna: civitas *Morinum*, *Morini*. Elle a repris l'ancien nom,
 TÉROUANNE.

P R E M I È R E G E R M A N I E.

Neomagus: civitas *Nemetum*. SPIRE.
Borbetomagus: civitas *Vangionum*, *Vangiones*. Elle a repris l'ancien
 nom, WORMS.

S E C O N D E G E R M A N I E.

Atuatucum: civitas *Tungrorum*. TONGRES.

P R E M I È R E A Q U I T A I N E.

Avaticum: metropolis civitas *Biturigum*. BOURGES.

DE LITTERATURE. 511

Augustonemetum : civitas Arvernorum, Arverni. Dans la suite elle prit le nom de son château, CLERMONT en Auvergne.

Segodunum : civitas Rutenorum. RHODÈS.

Divona : civitas Cadurcorum. CAHORS.

Augustoritum : civitas Lemovicum. LIMOGES.

Anderitum : civitas Gabalûm. JAVOUX en Gevaudan.

Reveffio : civitas Vellavorum. Elle prit le nom de Vellavi, Vellava urbs, & ensuite celui de S. PAULIAN, en Vellai.

SECONDE-AQUITAINE.

Mediolanum : civitas Santonum. SAINTES.

Limonum : civitas Piclavorum. POITIERS.

Vesuna : civitas Petrocoriorum. PÉRIGUEUX.

NOVEMPOPULANIE.

Lugdunum : civitas Convenarum. COMMENGES.

Côffio : civitas Vasatum. BAZAS.

Augusta : civitas Ausciorum. AUSCH.



E S S A I

S U R

LES MESURES GÉOGRAPHIQUES
DES ANCIENS.*

Par M. DE LA BARRE.

Avant - Propos.

S'IL n'y a point de connoissance plus utile à qui veut travailler à la Géographie, que celle des mesures qu'ont employées les anciens dans la description des pays qu'ils ont connus, il n'y en a point aussi à laquelle on se soit appliqué avec moins de succès jusqu'à cette heure. On s'est long-temps contenté de ce qu'on en trouve dans les grammairiens, qui n'ont fait que se copier les uns les autres; & quand ensuite il s'est trouvé quelqu'un qui a voulu éclaircir cette matière, ses préjugés l'ont toujours empêché de reconnoître la vérité.

On peut dire en général que M. Delisle a plus fait de progrès dans cette étude, qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. C'étoit beaucoup de faire toucher au doigt, comme il a fait, la fausseté de l'opinion commune sur la valeur des mesures employées par les Grecs, & par les autres peuples du Levant. Le public lui a l'obligation d'avoir été détrompé, & moi celle d'avoir été engagé, par ses observations, à faire des recherches particulières, qui m'ont enfin conduit au vrai, si je ne me trompe.

La lecture de ses Mémoires me fit remarquer que s'il y a

* Nous n'avons recouvré que long-temps après la mort de l'auteur cet écrit de M. de la Barre, dont la lecture avoit rempli plusieurs des séances de l'Académie. M. Fréret a composé sur la même matière un long traité, que nous comptons donner par supplément à nos Mémoires. Nous

croyons que ce morceau & celui de M. de la Barre réunissent tout ce qu'on peut desirer de savoir sur un sujet si important, & que la comparaison de l'un & de l'autre mettra le lecteur en état de se former une idée nette de la question.

des pays dont il est aisé de connoître la véritable étendue, parce qu'ils sont ouverts à qui veut les parcourir, il y en a d'autres dont on ne peut presque rien savoir de bien assuré, si on ne consulte ceux des anciens qui les ont connus. Et me convainquant ensuite que si l'idée qu'on avoit des mesures que ces anciens ont employées étoit fausse, on ne pouvoit s'en faire une vraie de l'étendue, & souvent même de la position des pays qu'ils ont décrits, je reconnus la nécessité qu'il y avoit de rechercher sérieusement la juste valeur des mesures des Grecs, par rapport à une grandeur connue.

Je rends donc compte au public de ce que je crois avoir découvert sur un point si important, & je le fais sans ornement & sans art, mais en n'avancant rien dont je ne donne aussi-tôt la preuve. Cette manière simple d'écrire m'a paru aussi convenable au sujet, qu'elle est incommode à un auteur. Je pouvois dissimuler jusqu'à quel point je m'écarte des opinions reçues, & cette dissimulation m'auroit apparemment été avantageuse auprès de beaucoup de gens qui se récrient contre toutes les nouveautés; mais j'espère que les habiles me sauront bon gré de n'avoir pas pris ce parti. Si j'ai rencontré juste, ils le verront du premier coup d'œil, & si je me suis trompé, ils n'auront aucune peine à découvrir le défaut de mes preuves.

Il n'y a personne qui ne sache que les anciens auteurs ont fait mention de cinq mesures d'usage pour marquer les distances d'un lieu à un autre: le pas, la lieue, le stade, le parasange & le schène. La première de ces mesures, qui est le pas, & dont les Romains se sont toujours servis, M. Delisle l'a fait connoître dans un discours qu'il a lû à l'Académie Royale des Sciences: elle est composée de cinq pieds, & il y a soixante & quinze mille pas au degré. On fait aussi que la lieue ancienne est de quinze cens pas Romains, & qu'on ne s'en servoit que dans les Gaules. Pour les trois autres mesures, elles sont absolument inconnues, & ce sont elles que je prétends faire connoître dans cet ouvrage, que je divise en quatre Mémoires.

Dans le premier j'examinerai ce que c'étoit que le *stade*

chez les Grecs, & j'établirai qu'ils ont eu deux stades différens; c'est-à-dire qu'ils ont donné le même nom à deux mesures fort différentes l'une de l'autre.

Dans le second je traiterai de l'usage qu'ils ont fait du *petit stade*.

Le troisième Mémoire offrira mes recherches sur le *schène* des Egyptiens & le *parasange* des Perles. Les éclaircissements que j'espère donner sur ces deux mesures, m'ont paru devoir précéder ce que j'avois à dire sur l'usage du grand stade chez les Grecs.

Cet usage du *grand stade* fera l'objet du quatrième & dernier Mémoire.

P R E M I E R M É M O I R E.

Sur le stade des Grecs, où l'on établit qu'ils ont employé deux stades différens.

IL me paroît naturel de faire commencer mes discussions sur les mesures géographiques des anciens par ce qui concerne le stade, parce que le stade une fois connu, donne nécessairement la connoissance des deux autres mesures, c'est-à-dire du *schène* & du *parasange*, dont la proportion avec le stade est clairement marquée dans les anciens.

L. II, c. 6. I. En effet Hérodote, dont on ne connoît bien tout le mérite & toute l'exactitude qu'après l'avoir étudié avec soin, dit en termes exprès, qu'il y avoit trente stades au *parasange*, & qu'on en comptoit soixante au *schène*; & bien qu'il soit vrai que son texte a été étrangement défiguré en plusieurs endroits par les copistes, il est certain néanmoins qu'on ne peut soupçonner aucune altération en celui-ci: car il ne se borne pas à marquer cette proportion en général, mais il l'emploie souvent lui-même; & après avoir marqué un nombre de *schènes* ou de *parasanges*, il prend presque toujours aussi-tôt la peine de les réduire en stades, afin de l'épargner à ses lecteurs, qui étoient des Grecs, peu accoutumés à ces mesures de Perse & d'Égypte.

Il est vrai que Xénophon, qui passe avec raison pour un

exact écrivain, ne marque en un endroit que trente-quatre mille deux cens cinquante-cinq stades pour onze cens cinquante parasanges: d'où il semble que pour une plus grande précision il ne faudroit donner au parasange que vingt-neuf stades & trois quarts. Mais il est sûr qu'il y a là une erreur de calcul, si ce n'est pas le copiste qui s'y est mépris, & j'en trouve une autre encore plus considérable dans le même historien, lorsqu'il compte dix-huit mille vingt stades pour six cens vingt parasanges. Ce n'est pas par ces endroits-là qu'il faut prétendre connoître le sentiment de Xénophon, mais par un autre endroit, où il évalue les parasanges comme Hérodote, c'est-à-dire, par celui où il réduit cinq cens trente-cinq parasanges à seize mille cinquante stades. Il seroit inutile de s'arrêter plus long-temps en une chose si claire, & il faut d'abord déterminer la valeur du stade, s'il est possible, en commençant par examiner ce qu'Hérodote en a dit.

II. Cet excellent auteur, après avoir comparé le schène avec le stade, & fait connoître aux Grecs la grandeur du premier, qui n'étoit point en usage parmi eux, par sa proportion avec le second dont ils se servoient, observe qu'il y avoit au milieu du grand lac de Méris deux pyramides, hautes chacune de cent *orgyes* dont la moitié étoit sous l'eau; & il ajoûte que cent *orgyes* justes, font un stade de six *plethres*, c'est-à-dire, de six cens pieds ou de quatre cens coudées, parce que l'*orgye* est de six pieds ou de quatre coudées, & que le pied est de quatre *palestes*, comme la coudée de six. Ce soin qu'il prend de déterminer ainsi le nombre de pieds ou de coudées qui composent le stade dont il veut parler, nous oblige assurément à croire que la mesure du stade n'étoit pas uniforme dans toute la Grèce; ce que je prouverai dans la suite. Mais en même temps nous ne pouvons douter que le stade dont il parle si précisément, ne soit celui dont il s'est servi pour mesurer le schène; il y auroit eu de l'extravagance à employer deux fois de suite le même nom pour exprimer & pour faire connoître deux mesures différentes.

Si donc le schène étoit composé de soixante stades, tels

*De Cyri, ex-
ped. l. VII, p.
616, ed. in-4.^o*

*Ibid. lib. V,
p. 396.*

*Ibid. lib. II,
p. 126.*

L. II, c. 149.

qu'Hérodote les décrit, trente stades de la même mesure ont dû faire un parasange admis en Égypte. Et puisque ce n'est pas seulement où Hérodote parle de l'Égypte, mais par-tout ailleurs, qu'il compte trente stades au parasange, je crois pouvoir établir que le stade qu'il emploie est toujours le même, c'est-à-dire, un stade de six plethres. Or cette vérité, qui ne seroit peut-être pas d'un si grand usage dans la géographie, si on ne pouvoit s'en servir que pour Hérodote, devient d'une extrême conséquence dès que le stade de cet auteur est celui des autres anciens qui ont écrit depuis lui jusque sous le règne d'Alexandre, comme j'espère le montrer bien-tôt, & comme on peut déjà l'induire de ce que j'ai observé touchant Xénophon, qui s'accorde avec Hérodote dans la réduction du parasange en stades. Car il n'est pas bien mal aisé de déterminer la valeur des six cens pieds, quatre cens coudées, cent orgyes ou six plethres d'Hérodote, puisqu'il avertit que son orgye étoit une mesure de six pieds.

L. XVI, c. 40.

En effet Pline traduisant un endroit de Théophraste, où ce philosophe assure qu'on employa des pièces de bois de treize orgyes dans la galère à onze rangs de rames de Démétrius, dit que ces pièces de bois avoient cent trente pieds de long; & comme ce sont dix pieds, c'est-à-dire, quatre de plus qu'Hérodote n'en compte pour chaque orgye, il faut que l'orgye connue de son temps ait été de deux cinquièmes plus grande que celle d'Hérodote; d'où il me semble qu'on peut conclurre que le stade du naturaliste Romain, dont cette orgye faisoit la centième partie, étoit aussi plus grand de deux cinquièmes que celui dont s'étoit servi Hérodote, & après lui plusieurs anciens.

Je ne fais si on me permettroit d'appuyer cette vérité de l'autorité de Suidas. Ce grammairien est un peu décrié, & mérite de l'être, parce qu'il n'a fait que copier ses devanciers avec si peu de discernement, qu'il se contredit quelquefois d'une ligne à l'autre, ce qui lui est arrivé en particulier dans les endroits où il a parlé des mesures. Mais quoique son témoignage ne suffise pas seul pour établir une nouvelle

opinion, il est permis de faire observer que ce qu'il a avancé, un autre l'avoit dit avant lui. Ce n'est pas lui qu'on considère, mais l'auteur qu'il avoit devant les yeux en écrivant; & parce que ses originaux ont pû être aussi éclairés qu'il l'étoit peu, on ne regarde ses contradictions que comme des effets d'une ignorance qui peut nous être utile, en nous engageant à expliquer ce qu'il n'a pas entendu.

Je croirai donc désormais qu'il y a eu autrefois dans la Grèce un stade de six cens pieds, parce qu'Hérodote me l'assure, & je croirai aussi qu'il y en a eu un de mille pieds, non seulement parce que je le trouve dans un auteur inconnu que Suidas a copié, mais parce que Plin donne dix pieds à l'orgye, & que celle d'Hérodote n'en a que six; car c'est la même proportion. Mais si l'on veut encore quelque chose de plus fort, & si dans une matière de cette importance on ne veut que des preuves sans réplique, je crois qu'il sera difficile de ne se pas rendre à celle que je tire des mesures de la terre entière, données par Aristote, & par Posidonius qui vivoit deux cens cinquante ans après lui. Le premier donne quatre cens mille stades de circonférence à la terre, *L. II, de Cal. cap. ult.* le second ne lui en donne que deux cens quarante mille; on ne pourroit comprendre d'où vient une si prodigieuse différence, s'ils avoient l'un & l'autre employé le même stade: mais comme leurs mesures étoient différentes, on voit qu'ils étoient parfaitement d'accord, parce que les deux cens quarante mille stades de Posidonius étant exactement les trois cinquièmes des quatre cens mille stades d'Aristote, il s'ensuit qu'il y avoit une différence de deux cinquièmes entre leurs stades, qui est celle-là même que j'ai établie.

III. Il ne faut pas se donner ensuite de grands mouvemens pour faire de nouveaux progrès dans la connoissance des mesures. On ne manque pas d'anciens qui en aient parlé; & si aucun d'eux ne l'a fait avec autant d'exactitude que nous le souhaiterions, on peut sans beaucoup de peine les rectifier les uns par les autres. Censorin, par exemple, ne nous apprend-il pas qu'outre le stade italique de six cens vingt-cinq *De die Natali c. XIII.*

pieds, il y en avoit un autre de six cens pieds, qu'on appeloit olympique, & un troisieme de mille pieds, connu sous le nom de stade pythique? Je n'ai différé à produire une autorité si précise, si décisive, que parce qu'il étoit nécessaire d'y joindre une explication qui en ménageât le fruit aux lecteurs. Car, en premier lieu, ces noms d'italique, d'olympique & de pythique, ne sont pas si indifférens qu'on le pourroit croire d'abord, & ils méritent bien qu'on s'y arrête un peu. Si l'on entend que le stade italique est celui qu'on connoissoit en Italie, on n'entend pas de même que ce n'est pas un vrai stade, mais seulement une réduction d'une mesure grecque en pieds romains, & qu'il n'y eut jamais de stade auquel on comptât six cens vingt-cinq pieds, mesure du pays où il servoit. Secondement, on comprend bien que le stade olympique est celui qui étoit d'usage à Pises dans le Péloponnèse, où se faisoient ces jeux si célèbres, dont il a plû à l'antiquité d'attribuer l'institution à Hercule; & il n'y a personne qui ne voie que le stade pythique est celui de Delphes: mais il est important d'ajouter que c'est ce stade pythique que les Romains ont dû connoître le premier, en allant consulter, comme ils ont fait diverses fois, l'oracle d'Apollon. Enfin entre les lecteurs il pourroit y en avoir plusieurs qui croiroient que Censorin auroit parlé d'une chose qu'il connoissoit parfaitement, & qu'il y avoit de son temps autant de différence entre l'étendue des trois stades qu'il a nommés, qu'il y en a entre le nombre de pieds dont il assure qu'ils étoient composés: ce qui m'oblige à avertir que lorsque cet auteur écrivoit, & long-temps même auparavant, le stade olympique & le stade pythique ne différoient entre eux que par le nombre de pieds qu'on y comptoit dans les pays où on les employoit; & que parfaitement égaux entre eux, ils l'étoient aussi au stade italique qu'on ne s'avisait d'appeler stade qu'à cause qu'il exprimoit en pieds romains l'étendue de la mesure grecque.

De ces trois observations, la seconde a un rapport nécessaire aux deux autres dans la preuve que j'en ferai. Mais

pour commencer par la première, Plin^e s'étant proposé de décrire par milles les distances de divers pays qu'il trouvoit décrites par stades en plusieurs auteurs Grecs, crut avec raison qu'il étoit de son devoir de faire observer la vraie étendue de ces stades, afin qu'on connût la manière de les évaluer; & voici comme il en parla : *Le stade est, dit-il, une mesure qui fait cent vingt-cinq de nos pas, c'est-à-dire, six cens vingt-cinq pieds.* Columella dit aussi la même chose, & plusieurs autres avec eux. Ainsi il paroît constant que Censorin s'est trompé en admettant trois stades différens, & que les six cens vingt-cinq pieds de celui qu'il nomme italique, sont des pieds romains, de cinq au pas, à quoi on réduisoit communément l'étendue du stade.

L. II, c. 23.

*De re Rust.
L. V, c. I.*

Mais si Plin^e m'a servi à rectifier en partie les idées que Censorin a données du stade, en montrant qu'il y en avoit un des trois qui n'étoit que l'évaluation au moins d'un des deux; il n'est pas lui-même exempt d'erreur, & je trouve deux fautes considérables dans le peu de mots que je viens de rapporter de lui. Car, premièrement, il prétend décrire le stade qu'il a trouvé dans les ouvrages des anciens, qui sont le fond de sa géographie, puisque ce sont ces ouvrages qu'Ératosthène, Artémidore, Strabon & les autres ont copiés; & au lieu de le faire, il en décrit un qui étoit plus grand de deux cinquièmes: & en second lieu, ce stade qu'il décrit, il le fait de six cens vingt-cinq pieds, quoiqu'en effet il fût de six cens soixante-six pieds & quelques doigts, mesure romaine.

Cet endroit-ci est très-important, & je prie les Savans qui se donneront la peine de jeter les yeux sur ce petit traité, de ne me rien accorder que ce que j'aurai prouvé, non par des hypothèses, car on ne les doit jamais admettre en matière de littérature, mais par des autorités claires & précises. Je soutiens qu'Hérodote & que Xénophon ont employé un stade de six cens pieds; & persuadé que j'en ai convaincu le lecteur, j'ajoute que tous les anciens, jusque sous le règne d'Alexandre, les ont imités, parce que j'en

donnerai des exemples, à l'évidence desquels le plus opiniâtre ne se refuseroit pas, & qu'on doit être disposé dès à présent à recevoir, par la comparaison que j'ai faite de deux endroits d'Aristote & de Posidonius. Je dis ensuite que si au temps même d'Hérodote il y avoit en Grèce un stade différent de celui qu'il a employé, dès que j'en trouve un dans Posidonius, qui étoit plus grand de deux cinquièmes que celui de ses devanciers, je crois être bien fondé à ne point chercher dans le siècle d'Hérodote un autre stade que celui que je trouve trois ou quatre siècles après lui, différent du stade de cet ancien historien; ce qui sera si bien appuyé dans la suite, qu'on pourra mettre cette vérité au nombre des vérités les plus claires. Enfin je prétends que les Romains, n'ayant connu d'abord que le stade dont Posidonius s'est servi, savoir le stade pythique, qui étoit d'usage à Delphes, où ils envoyèrent de bonne heure, & qui étoit de mille pieds, ils ne pensèrent pas à examiner si la mesure du stade avoit toujours été uniforme dans la Grèce, & que s'en tenant à ce qu'ils savoyent, ils crurent que ce stade étoit celui dont tous les écrivains qu'ils consultoient s'étoient servis. D'où il arriva que ne réduisant jamais le stade des auteurs Grecs en milles, qu'en supposant que c'étoit celui qu'on connoissoit communément à Rome, qu'ils trouvoient dans leurs écrits, ils furent sujets à compter deux milles de trop sur cinq, lorsqu'ils eurent la juste proportion du stade pythique avec leur mille.

*In Vit. C.
Gracchi, pag.
389, ed. in-4.^o*

Cette erreur, commune à la plupart des Romains, est la première que je remarque dans Pline: & en même temps que ses préjugés l'empêchèrent de chercher un autre stade, que celui que tout le monde connoissoit à Rome; ses mêmes préjugés lui cachèrent la véritable étendue de ce stade. On disoit que huit stades faisoient un mille, à cause que, pour me servir des termes de Plutarque, il s'en falloit peu qu'un mille ne fit huit stades de ceux qui étoient en usage, & l'on en concluoit qu'il y avoit cent vingt-cinq pas ou six cents vingt-cinq pieds au stade; Pline le crut comme les autres, & presque tout le monde l'a cru après lui: tout cela se démontre par un

un très-petit nombre de vérités, qu'il ne s'agit que de rapprocher. Il y a eu deux stades en Grèce, je l'ai prouvé; il y avoit une différence de deux cinquièmes entre ces stades, je crois qu'on ne s'avisera pas d'en douter après ce que j'ai dit, & ce que j'en dirai encore. Le stade d'Hérodote, de Xénophon, des anciens jusqu'à Alexandre étoit fort petit; on touchera encore cette vérité au doigt, & c'est l'unique dont je sois obligé de faire attendre la preuve, puisqu'au contraire le stade connu par les Romains étoit assez grand, & trop grand pour expliquer les anciens historiens: il ne s'agit donc plus que de faire voir quelle a été sa juste étendue, afin que tout ce que j'ai avancé jusqu'à cette heure, paroisse aussi assuré qu'il l'est en effet.

IV. Je ne suis pas le premier qui ait observé qu'il n'y eut jamais huit stades, mais seulement sept & demi au mille romain; Saumaïse l'avoit dit il y a long-temps dans sa dissertation touchant les régions Suburbicaires. Outre le témoignage de Photius que je n'ai pû découvrir, il produit celui de Suidas, qui dit deux fois, que sept stades & demi font un mille; & il y joint celui de Dion Cassius, historien d'un grand poids, qui, en parlant de la juridiction que le préfet de Rome exerçoit dans la ville & aux environs, à la distance de cent milles, assure que cette juridiction s'étendoit jusqu'à sept cens cinquante stades tout autour de Rome.

Cette dernière autorité est d'autant plus pressante, qu'on sent bien que l'étendue de la mesure que cet écrivain vouloit exprimer par stades l'obligeoit à plus de précision que s'il ne s'étoit agi que de quelques milles. Outre qu'il étoit impossible de se méprendre dans une pareille évaluation; joignez-y l'avis qu'a donné Plutarque, qu'un mille ne faisoit pas tout à fait huit stades, & ce sera déjà trois autorités qu'on ne pourroit rejeter sans témérité: mais ce qui fera le plus d'impression, si je ne me trompe, c'est qu'en s'en tenant à sept stades & demi pour le mille, on apprend que le pied grec ne faisoit que les deux tiers du pied romain, auquel la coudée grecque étoit parfaitement égale, proportion qu'on ne trouveroit pas

*In voc. στάδιον
& μίλιον.*

*Lib. LII, p.
676, edit. nov.*

Ubi supra.

en égalant le mille à huit stades, & qui me paroît incontestable.

Si le détail où je vais entrer n'est pas agréable au lecteur, je le prie de faire attention à l'utilité de la fin que je me suis proposée, plus qu'à l'agrément des moyens que j'emploie pour parvenir à cette fin. On veut entendre les anciens auteurs, on veut être mieux instruit de l'ancienne géographie qu'on ne l'a été jusqu'à cette heure; si on ne peut y réussir que par la connoissance des pieds, des coudées, d'autres mesures encore plus petites, il faut bien se résoudre à les connoître. Je remarque donc d'abord que Pline, parlant après Dioscoride d'une plante appelée *Dracunculus*, lui donne deux pieds de hauteur au lieu de deux coudées que l'écrivain grec lui avoit données, & je demande à un homme sensé ce qu'il en doit conclure. Ce n'est, me dira-t-il, qu'un seul exemple, & tout décisif qu'il est, ce n'est pas, à beaucoup près, ce qu'il faut pour déraciner l'opinion commune qui fait le pied grec plus grand que le pied romain. Allons donc plus loin, & disons que les Grecs employèrent dans la mesure du pied & de la coudée deux diverses paumes de la main, l'une plus petite nommée Paleste, *παλαιστή*, l'autre plus grande sous le nom de Spithame, *σπιθαμή*; S. Jérôme assure que pour les distinguer, les Latins appeloient celle-ci *Palma*, & l'autre *Palmus*, ce qui ne signifie pas que les deux paumes des Latins fussent parfaitement égales aux deux paumes des Grecs; mais seulement qu'entre les deux diverses paumes, de même qu'entre le pied & la coudée, il y avoit la même proportion chez les Latins que chez les Grecs. Pollux nous apprend encore quelque chose de plus positif, quand il écrit que la paleste est composée des quatre doigts de la main joints les uns contre les autres, auxquels en ajoutant le pouce dans son état naturel, c'est-à-dire, un peu écarté d'eux, comme il l'est toujours quand la main est ouverte, on a la spithame: ce qu'Hésychius dit aussi; car si on ne peut douter de la vérité de cette description, après ce qu'on a vu qu'Hérodote a établi, savoir que quatre palestes font un pied, & six une coudée,

Lib. XXV,
c. 6.

L. II, Segm.
à 57.

Voie *σπιθαμή*.

L. II, c. 149.

puisqu'on compte communément seize doigts à la première de ces mesures, & vingt-quatre à la seconde; il est certain d'une part qu'il y a la différence d'un tiers entre la spithame & la paleste, & de l'autre que si la spithame grecque répond au *palmus* mesure, comme tout le monde fait, de quatre doigts romains, il faut que le pied romain soit parfaitement égal à la coudée grecque. Or rien ne me paroît plus aisé à prouver que l'égalité de la spithame & du *palmus*, & Pline nous la découvre de trois manières différentes; car ou il donne quatre doigts de hauteur aux plantes auxquelles Dioscoride donne la hauteur d'une spithame, ou il écrit en termes exprès que ces plantes ont la hauteur du *palmus*, ou enfin il assure qu'une plante qui, selon l'écrivain Grec, est haute de deux spithames, est haute d'un demi-pied.

Ce seroit inutilement qu'on objecteroit que le naturaliste Romain donne un demi-pied à quelques plantes, qui selon son auteur, n'ont qu'une spithame de haut, puisque ces endroits-là même fournissent une nouvelle preuve de l'égalité de la coudée grecque & du pied romain. Le nom de spithame étoit chez les Grecs un nom équivoque qu'on avoit donné à deux mesures différentes, dont l'une étoit la moitié de l'autre. La spithame que j'ai comparée au *palmus*, qui n'étoit que la quatrième partie de la coudée grecque, composée de six doigts grecs qui ne faisoient que quatre doigts romains; cette spithame étoit moins commune que l'autre qui étoit la grande. Celle-ci étoit la moitié de la coudée grecque, & les trois quarts du pied, d'où vient qu'on y comptoit douze doigts, comme on en comptoit six à la petite. Héron, Frontin, plusieurs autres nous l'ont fait connoître: Pline, prenant la spithame dont Dioscoride se servoit pour la grande spithame, ne pouvoit donc le traduire exactement qu'en substituant au nom de spithame celui de demi-pied romain; que s'il a substitué ailleurs à ce nom celui de *dodrans*, qui signifie les trois quarts du pied, comme si la mesure grecque eût égalé les trois quarts du pied romain, ce n'est qu'une suite d'une négligence trop ordinaire à cet auteur, qui l'a

empêché d'avoir toujours égard à la différence qu'il connoissoit entre les mesures des Grecs & celles des Romains. Car il est vrai que la spithame étoit les trois quarts du pied, mais du pied grec; & Pline, écrivant en latin, devoit employer les mesures connues par les Latins: ou, si l'on veut une raison encore plus précise des variations de Pline, c'est qu'écrivant à diverses reprises, & ne se servant pas toujours pour ses compilations du même affranchi, car il en avoit comme les autres Romains qui étoient fort savans, il travailloit sur des extraits faits, tantôt par un homme qui ne connoissoit que la grande spithame, & qui n'ignoroit pas la proportion avec le pied romain; tantôt par un autre qui n'en savoit autre chose, sinon qu'on y comptoit le même nombre de doigts qu'on comptoit à Rome à la moitié du pied; & tantôt enfin par un troisième qui connoissoit les deux spithames, & qui savoit leur juste proportion avec les petites mesures que les Romains employoient.

VII, c. 2.

L. IX, c. 6.

Sans ajouter foi à ce qu'il a plû aux anciens de nous conter des peuples nommés Pygmées, qui, selon quelques-uns, habitoient la Thrace, & qui selon d'autres étoient cantonnés dans je ne sai quelles montagnes proche de l'Égypte, que les perdrix portoient sur leurs aîles, & à qui les grues faisoient une cruelle guerre; je crois pouvoir employer ce qu'on a écrit de la hauteur de leur taille, pour justifier ce que j'ai avancé de l'égalité de la petite spithame & du *palmus*. Voici comme Pline a parlé de cette fabuleuse nation: *Au dessus d'eux, à l'extrémité des montagnes, on dit qu'il y a des pygmées qui n'ont pas plus de trois spithames, ou de trois fois les trois quarts du pied de haut.* Il veut dire que ce sont des hommes hauts de deux pieds un quart seulement: c'est ce qu'Aulugelle a assuré qu'il avoit trouvé dans un auteur Grec; & s'il nous restoit un plus grand nombre d'auteurs Latins, nous en trouverions plusieurs à joindre à ces deux-ci, qui en auroient dit autant qu'eux de ces petits hommes. Ainsi il semble d'abord que c'est à peu près à cela qu'on doit s'en tenir, & que tout ce qui reste à faire est de réduire les trois

spithames, en les supposant des grandes, à trois demi-pieds, c'est-à-dire à un pied & demi mesure romaine : cependant on se tromperoit, si on croyoit que c'est-là l'idée que les Grecs ont voulu nous donner des Pygmées. Quoiqu'un homme haut de deux pieds un quart, mesure de Grèce, ne puisse être qu'un homme d'une petitesse toute extraordinaire, on a néanmoins prétendu que les Pygmées étoient encore plus petits de la moitié ; cela étoit plus capable de satisfaire l'amour de la nation pour le merveilleux. Eustathe, qui assure que Strabon avoit en vûe les Pygmées lorsqu'il parloit d'hommes haut de trois spithames, ajoute qu'ils n'avoient pas tout-à-fait une coudée de haut ; ὅδὲ πηχάδης τὸ μέγεθος, & il n'est pas mal-aisé de voir ce qu'il s'en falloit, en s'attachant à la propre signification de leur nom, puisque le mot grec *πηχῶος* est dérivé de *πηχή*, qui, selon Pollux & les autres grammairiens, signifie l'espace depuis le coude jusqu'aux doigts fermés, moins grand que la coudée entière de six doigts, c'est-à-dire d'un quart ; de sorte qu'il n'a pas tenu aux Grecs que nous ne crussions qu'il y avoit des hommes qui n'avoient que les trois quarts de leur coudée, ou du pied romain.

*Comment. in
Homer. p. 372.*

*L. II, Segnè
158.*

Cette remarque justifie parfaitement l'idée de la petite spithame, qui n'a été connue d'aucun moderne, que je sache : on voit clairement qu'elle étoit la quatrième partie de la coudée grecque ; & comme elle étoit égale à quatre doigts romains ou au *palmus*, on voit encore qu'elle étoit la quatrième partie du pied romain, dont deux de ces spithames faisoient la moitié. Il est également certain que si on s'arrête à ce qu'on fait de la grande spithame, on trouvera qu'elle est autant la moitié du pied romain que de la coudée grecque. Comment se défendroit-on de reconnoître que le pied romain & la coudée grecque étoient deux mesures parfaitement égales ? Puisque le stade d'Hérodote n'étoit que de six cents pieds ou de quatre cents coudées grecques, ainsi que l'a assuré cet auteur : il n'avoit donc que quatre cents pieds romains ou quatre-vingts pas, & il y avoit douze stades &

deux au mille : & comme le stade pythique étoit plus grand de deux cinquièmes, il falloit qu'il y en eût sept & demi au mille ; ce qui se vérifie en remarquant que ces sept stades & demi donnoient sept mille cinq cens pieds grecs, qui se réduisoient à cinq mille coudées, égales aux cinq mille pieds dont le mille étoit composé.

V. Il n'y a guère de plainte plus ordinaire contre ceux qui entreprennent d'établir une nouvelle opinion, que celle de la variété des sentimens qu'ils veulent inspirer du même auteur. Cet ancien paroît, dit-on, de deux manières bien différentes dans l'ouvrage qu'on met entre les mains du public : il est exact jusqu'aux moindres bagatelles quand on a intérêt de lui accorder cette louange ; quand il incommode, l'ignorance & la paresse sont les moindres défauts qu'on lui reproche : cela est-il raisonnable ? Il faut l'avouer : ce reproche, que les ignorans font aux sçavans, que les sçavans se font entre eux, n'est pas toujours mal fondé. Quand on choisit dans quelqu'ancien deux ou trois passages sur lesquels, comme sur un fondement solide, on se propose de bâtir un nouveau système, & qu'on écarte, qu'on corrige, qu'on rejete tout ce qui ne s'y ajuste pas bien, ou qui seroit capable de détruire & de renverser l'édifice ; quand on prête à son auteur une exactitude scrupuleuse, dont on ne justifie qu'en le maltraitant ailleurs ; quand enfin un critique affecte de s'envelopper avec ceux qu'il cite dans d'obscures subtilités, à travers desquelles on a peine à les reconnoître ; qu'il cache ses preuves au même moment qu'il les a laissées entrevoir, pour ne les remontrer qu'après une suite d'hypothèses, de digressions amusantes ; & que par divers artifices il tâche à faire passer pour une vérité constante ce qui n'est qu'une conjecture hasardée, & pour une objection solidement réfutée celle dont il n'a pas même laissé voir la force, il est visible qu'il n'aura rien fait pour un homme sensé, parce qu'afin de l'attirer dans son sentiment, il devoit exposer les raisons qui rendent un ancien préférable à un autre ancien, ou à lui-même dans les endroits où il se contredit. Mais il n'en

est pas de même d'un auteur sincère qui n'avance rien qu'il n'accompagne des preuves qui l'ont déterminé à embrasser une opinion plutôt qu'une autre. Les anciens étoient sujets comme nous à s'oublier dans un long ouvrage; il sembleroit même qu'ils y étoient plus sujets que nous en matière de Littérature, parce qu'ils avoient moins de commodités du côté des livres; en s'oubliant ils se contredisoient, mais avec un peu d'attention on n'a pas de peine à decouvrir ce qu'ils ont dit de mieux. Pour ne pas sortir du sujet que j'ai entrepris d'éclaircir, n'y a-t-il pas un principe solide qui lève la difficulté que faisoient naître les contradictions des anciens dans la comparaison des mesures des Grecs & des Romains? On ne disconviendra pas que les deux peuples étant très-différens, & ayant vécu long-temps sans communication entre eux, il est probable, indépendamment de toute preuve, que leurs mesures n'ont pas été les mêmes. Joignons-y encore cet autre principe qui est si naturel, que de deux endroits où un ancien parle diversement de la même chose, il faut préférer celui où ce qu'il avance suppose un examen de sa part, à celui où il parle comme feroit un homme qui n'a rien examiné; après cela les variations de Pline ne nous feront plus de peine. Il suppose en plusieurs endroits, qu'il y a la différence d'un tiers entre le pied romain & le pied grec: cette idée ne se présente pas naturellement à l'esprit, c'est l'examen qui la fait naître. S'il ne met ailleurs aucune différence entre les deux pieds, c'est que l'identité du nom empêche d'en chercher entre pied & pied: c'est qu'en cette rencontre il s'est oublié; & sa méprise, bien qu'inexcusable, ne peut nous empêcher d'estimer l'exactitude qu'il a fait paroître quand il a écrit que la coudée grecque étoit égale au pied romain, que la grande spithame étoit la moitié de ce pied, que la petite en étoit le quart, & tout ce qu'on pourroit trouver de semblable dans son ouvrage.

Ce seroit donc ne rien faire que d'aller chercher les autres endroits où le même écrivain suppose l'égalité des deux pieds. Je sai qu'il la supposoit, cette égalité, quand il assuroit qu'il

y avoit des pièces de bois de cent trente pieds à la galère de Démétrius. Je sai que Polybe la supposoit aussi, quand il disoit qu'il y avoit huit stades deux plethres au mille romain. Je sai enfin que Plutarque faisoit la même faute, quand il écrivoit qu'une ancienne loi défendoit aux sénateurs Romains de posséder plus de cinq cens plethres de terre, puisque cette loi ne faisoit pas mention de plethres, mais de jugères. Tout cela seroit capable de nous embarrasser, si nous n'étions assurés d'ailleurs de la proportion des deux pieds: mais nous le sommes. Plutarque en supposant l'égalité, contredit ce qu'il a dit de la proportion du stade au mille: Pline tout de même contredit & l'idée qu'il a donnée du stade, & celle qu'il avoit de deux spithames: encore un coup, il est aisé de prendre son parti.

Je ne laisserai pas néanmoins échapper l'occasion que ces variations me donnent d'éclaircir un point auquel il y a peu de personnes qui ne s'intéressent. Tout le monde parle de Babylone, de sa grandeur, de la magnifique structure de ses murailles, de la part qu'elle a eue aux grands évènements de l'histoire sacrée & profane: ce que j'en vais dire la fera mieux connoître, & ne sera pas inutile à l'intelligence des anciens.

L. I, c. 178. Hérodote en parlant de cette superbe ville, a assuré qu'elle étoit quarrée, que chacun de ses côtés étoit de six-vingts stades, & qu'ainsi elle avoit quatre cens quatre-vingts stades

L. II, p. 120. de tour: mais Diodore de Sicile écrit que sa circonférence étoit de trois cens soixante stades. Les Critiques n'ont pas manqué de se trouver embarrassés d'une si grande différence entre deux auteurs, dont l'un avoit vû Babylone, & dont l'autre fait profession de copier Ctésias, qui avoit en ce point le même avantage qu'Hérodote; mais je ne sai si quelqu'un a fait de plus grands efforts pour les concilier que Jacques Capel, dans son traité latin des poids & des mesures. Ce traité a des endroits si curieux, que je ne puis me dispenser d'en donner une idée générale. Il rassemble d'abord tous les endroits où les poètes, & quelques autres écrivains qui n'étoient guère plus sages que les poètes, mécontents de la
petitesse

petitesse de leur taille, ou de leur peu de santé, se sont plaints que les hommes alloient toujours en empirant; que ceux des premiers temps étoient beaucoup plus grands que ceux de leur siècle, & que vrai-semblablement ceux qui leur succéderaient seroient encore plus petits. Il veut croire, contre sa propre expérience, que ces plaintes sont fort raisonnables, & supposant que tout le monde sera de son avis, il établit pour principe que plus un peuple est ancien, plus le pied dont il s'est servi a dû être grand. Tout cela est suivi d'une érudition fort singulière, car toutes mauvaises que sont les troupes qu'il a enrôlées, il ne craint pas d'aller avec elles attaquer divers peuples entêtés de leur ancienneté. Les Babyloniens sont plus anciens que les Egyptiens, les Egyptiens que les Perses, les Perses que les Grecs, les Grecs que les Romains. Il est inutile d'entrer dans le détail de ce qu'il conclut de cette gradation, qui à vrai dire n'est pas fort juste, & il suffit d'observer que pour mettre d'accord Hérodote avec Diodore de Sicile, il suppose que les stades du premier sont des stades Grecs, qu'il appelle Attiques, & ceux du second des stades Babyloniens, plus grands d'un quart.

Si on peut quelquefois admettre des hypothèses en matière de Littérature, du moins faut-il qu'elles ne soient pas contraires à des vérités connues. Capel vouloit faire des stades de tout pays, & il prétendoit qu'en tout pays le stade étoit une mesure de six cens pieds: qu'on lui passe, si on veut, cette opinion, toute opposée qu'elle est à ce qu'on sait, que le nom de stade n'a été donné qu'à de certaines mesures des Grecs, on ne lui passera pas ce qu'il ajoûte de la proportion de son stade de Babylone avec le stade attique, puisqu'Hérodote *L. I, c. 178.* assure que la coudée de Babylone surpassoit de trois doigts la coudée commune de la Grèce. Ce n'est pas, comme on voit, la proportion de trois à quatre que cet ancien établit entre les deux coudées, & je montrerai plus bas que c'est exactement celle de six à sept. Si l'on étoit donc d'humeur de prêter un stade aux Babyloniens, il faudroit le faire d'un

septième seulement plus grand que celui qu'Hérodote a employé, & sept cens pieds ou deux tiers de pieds de plus, que quatre cens soixante-six pieds romains, en feroient la juste mesure.

C'est par une voie aussi extraordinaire que Capel prétend donner à son système l'avantage de concilier ce qu'on lit en quelques anciens de la circonférence de la terre entière; car afin d'y réussir, il suppose qu'Aristote a omis à dessein quatorze cens stades, & que les stades de ce philosophe ne sont que des demi-stades qu'il a préférés aux stades entiers, à cause qu'il y a soixante pas à chaque demi-stade, & que le nombre soixante a toujours plû beaucoup aux mathématiciens. Ce seroit presque se rendre semblable à lui que de s'amuser à le réfuter; cependant on peut remarquer que la faute qu'il a faite, de supposer qu'Aristote connoissoit le pas, & qu'il y avoit eu égard dans l'usage du stade, n'est guère plus considérable que celle de supposer qu'il y a eu des stades de Perse, de Babylone, de tout pays, & que celle-ci lui est commune avec de grands hommes, même du siècle où nous vivons, qui ont cru qu'il y avoit dans les Gaules un stade différent de celui des Grecs, quoique de moins habiles gens qu'eux fussent parfaitement qu'on ne se servoit que des milles dans la Province, & des lieues dans tout le reste de ce vaste pays: c'est ainsi que les hommes d'un mérite excellent sont sujets à se tromper dans les choses dont ils n'ont pas fait une étude particulière. Mais pour reprendre les observations sur Babylone, on voit d'abord à quel point Plin s'est écarté de la vérité, lorsqu'il a écrit que cette grande ville embrassoit soixante milles dans ses murailles, puisqu'il n'a fait que traduire Hérodote, en évaluant à son ordinaire le mille à huit stades, au lieu qu'il devoit compter douze stades & demi pour un mille. Et quant à la diversité qu'on observe entre Hérodote & Diodore de Sicile, il est visible que ce qui l'a causée, c'est la différente manière dont Hérodote & Ctésias s'y étoient pris pour connoître l'étendue de cette ville. Ctésias en avoit pris la mesure sur le rempart, Hérodote au contraire

en avoit fait le tour au dehors, au-delà d'un large fossé; Babylone n'avoit donc au plus que treize de nos lieues en dehors & près de dix en dedans: cela suffit de reste pour la faire regarder comme une très-grande ville, & Pline en donnoit une très-fausse idée en écrivant qu'elle avoit soixante milles de tour, puisque ce seroit vingt lieues justes. Mais du moins en traduisant cet endroit d'Hérodote a-t-il suivi la manière ordinaire d'évaluer les stades, au lieu qu'en continuant à copier ce que cet admirable historien a assuré des murailles de la même ville, il l'a fait en homme qui savoit à peine ce qu'il écrivoit.

En effet, voici ce que dit l'auteur latin: *Babylone embrassoit l'espace de soixante mille pas dans ses murs, qui étoient hauts de deux cens pieds, larges de cinquante, & ces pieds étoient de trois doigts plus grands que les nôtres.* Il n'y a personne qui ne voie que c'est une traduction de ce texte grec: *Après le fossé est un mur large de cinquante, haut de deux cens coudées de Roi, & cette coudée de Roi est de trois doigts plus grande que notre coudée ordinaire.* Or en examinant ces deux passages, on s'imagine d'abord que la coudée grecque & le pied romain étant égaux, Pline a dû, en traduisant un auteur Grec, substituer, comme il a fait, le mot de pied à celui de coudée; mais si on continue à lire, on ne manque pas de s'apercevoir qu'il s'est étrangement mépris dans la comparaison qu'il a faite du pied de Babylone avec le pied Romain, puisque la coudée de cette ville, n'ayant que trois doigts de plus que celle de Grèce, n'a pû être plus grande que le pied Romain que de deux doigts seulement; de sorte qu'afin de s'expliquer nettement, Pline devoit dire d'abord avec Hérodote, que les murs de Babylone étoient hauts de deux cens, larges de cinquante coudées de Roi, & à cela ajouter: *Or cette coudée est de deux doigts plus grande que notre pied*, ce qui auroit fait comprendre que ces murs étoient hauts de deux cens vingt-cinq pieds romains, & que leur largeur étoit de cinquante-six pieds quatre doigts même mesure. Au reste il est bon d'observer combien

Hérodote a été plus exact dans ses descriptions que Ctésias; qui prenant les deux cens coudées qu'on disoit que les murs de Babylone avoient de haut pour des coudées semblables à celles des Grecs, crut s'être parfaitement expliqué en disant qu'ils étoient hauts de cinquante orgyes, quoiqu'afin de ne point tromper ceux pour qui il écrivoit, il en dût marquer cinquante-six, avec une coudée de plus.

La comparaison du pied cubique romain & du pied cubique grec, donne le même résultat que celle des deux pieds simples; mais comme elle entraîne nécessairement de grandes discussions, je la renvoie à un autre Mémoire: ce ne seroit après tout qu'une surabondance de preuves.



E S S A I
SUR
LES MESURES GEOGRAPHIQUES
DES ANCIENS.

Par M. DE LA BARRE.

S E C O N D M É M O I R E.

De l'usage que les Grecs ont fait du petit stade.

A PRÈS avoir solidement prouvé qu'il y a eu deux stades en Grèce, & qu'ils étoient l'un à l'autre comme six à dix, il est de mon devoir de montrer l'usage des deux stades, & puisque c'est le plus petit dont on s'est communément servi d'abord, il est juste que ce soit par lui que je commence.

I. Hérodote est le premier dans lequel je vais montrer l'usage du petit stade, non seulement parce qu'il est le plus ancien historien Grec dont nous ayons les ouvrages, mais parce qu'il n'y en a point qui m'ait plus servi dans la recherche des mesures. *Je compte*, dit-il en un endroit, *deux cens stades pour le chemin qu'on fait ordinairement en un jour*; & dans un autre endroit où il décrit la route de Sardes à Suses, qui étoit de quatre cens cinquante parasanges, ou de treize mille cinq cens stades, il observe qu'Aristagoras de Milet, parlant à Cléomène roi de Lacédémone, à qui il vouloit persuader de déclarer la guerre aux Perses, avoit eu raison de lui dire qu'il pourroit aller en trois mois jusqu'à Suses à la tête de son armée, puisqu'il y avoit quatre-vingt-dix jours précisément de marche, en faisant chaque jour cent cinquante stades. Peut-être trouvera-t-on qu'il n'y a point d'inconvénient à faire faire à un homme accoutumé à marcher, vingt-cinq

*L. v, c. 50
& seqq.*

milles plusieurs jours de suite; mais je suis bien sûr que personne ne s'imaginera qu'une armée puisse faire dix-huit mille sept cens cinquante pas romains chaque jour trois mois de suite. C'est Aristagoras, homme d'esprit, qui propose quatre-vingt-dix marches consécutives de cent cinquante stades, c'est le roi Cléomène qui écoute cette proposition sans en être étonné. Contentons-nous donc des douze milles que donnent cent cinquante petits stades, & n'allons pas regarder les anciens comme des extravagans, qui ignoroient les choses les plus communes.

Il n'est pas plus difficile de montrer que Xénophon s'est constamment servi du petit stade. On fait que cet Athénien, qui joignoit à plusieurs belles connoissances une grande valeur & une singulière habileté dans l'art de la guerre, gagna les bonnes grâces du jeune Cyrus, qu'il suivit dans cette malheureuse expédition où ce Prince périt; & qu'après que les généraux Grecs eurent été mis à mort par trahison, il eut la principale conduite de ces braves, qui osèrent traverser en corps une grande partie des États du grand Roi pour retourner en leur patrie. Comme il ne laissoit échapper aucune occasion de s'instruire, il tint un journal de tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette expédition, & ce journal, qui est venu jusqu'à nous, est peut-être la plus excellente pièce que nous ayons en ce genre: voici ce que j'y remarque dès le premier livre. Cyrus se met en marche à la tête d'une nombreuse armée, & se presse si peu qu'il séjourne un mois entier dans un endroit de sa route, & plusieurs jours en d'autres endroits; mais les jours que cette armée est en marche elle fait quelquefois deux cens quarante stades, souvent deux cens dix, & jamais moins de cent cinquante. On voit bien que le grand stade n'est pas d'usage ici, il est trop contraire à la vrai-semblance que cette armée ait fait vingt mille pas quand elle n'a fait que de petites journées: on ne conçoit pas non plus que sans être pressée elle ait fait souvent vingt-huit, & quelquefois trente-deux milles; douze milles dans un temps,

seize dans un autre, quelquefois près de vingt milles, cela suffit bien. Que si je ne m'arrête pas aux autres marches qu'ont faites les Grecs après la mort du jeune Cyrus, c'est qu'elles ne me fournissent rien de singulier par rapport au sujet que je traite, il n'y en a qu'une que je doive faire observer. Les Grecs ayant forcé un passage gardé par les Phasiens, les Taoches & les Chalybes ou Chaldéens, après plusieurs journées où ils avoient eu à combattre la difficulté des chemins & la rigueur de la saison, autant & plus que les ennemis qui les harceloient souvent, après tant de fatigues, ils firent en cinq jours cinquante parasanges, c'est-à-dire, trois cents stades chaque jour. Or si quelqu'un croyoit que ces trois cents stades font quarante milles, comme ils feroient si c'étoit de grands stades, on ne craindrait pas de dire qu'il ignorerait que les forces de l'homme sont bornées; ceux qui le savent, trouveront que c'est encore beaucoup que les vingt-quatre milles, à quoi je réduis ces marches, suivant la proportion du petit stade avec le mille.

*De Exped.
Cyr., l. II, p.
329.*

II. Si nous jetons ensuite les yeux sur l'histoire d'Alexandre le Grand, la nécessité de n'admettre que le petit stade dans tous les historiens est sensible: car nous croirons sans peine que ce héros a fait des choses si extraordinaires, que l'histoire a pu assurer avec quelque sorte de raison, qu'il a forcé la Nature même. On pourra aussi nous persuader qu'il avoit à sa suite des troupes aguéries, que l'exemple de leur Roi rendoit capables de tout entreprendre. Mais qui s'imaginera jamais que ces troupes aient fait quatre-vingts milles, c'est-à-dire, plus de vingt-six lieues quatre jours de suite? Selon Eratosthène, cité par Strabon, qui assure qu'il avoit copié les anciens, il y avoit deux milles quatre cents stades de Thapsaque, ville sur l'Euphrate que l'on y passoit, à l'endroit où Alexandre passa le Tigre; & ce long chemin, Quint-Curce assure que le héros le fit en quatre jours. Il est visible qu'il faut avoir recours au petit stade pour conserver ici la vraisemblance: quatre marches consécutives, chacune de quarante-huit milles, ou de seize lieues, sont assez capables d'étonner,

*L. XVI, p.
746.*

L. IV, c. 9.

& il faudroit bien aimer le merveilleux pour n'en être pas satisfait.

Examinons ensuite ce qui arriva cette nuit qui suivit la célèbre journée d'Arbelles, lorsqu'Alexandre marcha vers cette place qui étoit à six cens stades du champ de bataille, & força tellement sa marche, qu'il y arriva dès le lendemain. Un corps de cavalerie qui a combattu tout le jour, & qui a poursuivi les fuyards fort avant dans la nuit, se sera-t-il réuni ensuite auprès de son Roi, & après quelques heures de repos, aura-t-il fait quatre-vingts milles en moins d'un jour? Le croira qui voudra; mais je trouverai moi qu'il est surprenant que cette cavalerie ait pû faire quarante-huit milles en cet espace de temps. Enfin la course d'Ecbatanes à Rages, la marche du Jaxarte à Maracande, toutes les autres décrites par Arrien, qui n'a fait que mettre en œuvre les Mémoires de Ptolémée I roi d'Égypte, & d'Aristobule officier de distinction dans l'armée d'Alexandre, feroient regarder toute l'histoire de ce conquérant, comme un roman où l'on n'a pas même ménagé la vrai-semblance, si le stade dont il est parlé là étoit le grand stade. Mais deux raisons m'empêchent d'entrer dans ce détail: M. Delisle y est entré avant moi, pour prouver en général qu'il y avoit eu du changement au stade, ce qui n'est pas exactement vrai, puisque le grand stade subsistoit en même temps que le petit; & la navigation, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique, ne me fournit pas seulement de quoi prouver que c'est du petit stade qu'on se servoit au temps d'Alexandre, elle fait connoître aussi que j'en ai déterminé précisément la valeur. Nous avons deux descriptions de cette navigation; la première est de Néarque, qui commandoit la flotte d'Alexandre, c'est celle qu'Arrien a conservée dans ses *Indiques*, & Strabon s'en est servi dans les livres xv & xvi de sa géographie; la seconde est de Linscot, qui avoit parcouru ces côtes aussi-bien que Néarque. Le Hollandois, qui se sert des milles d'Allemagne, de quinze au degré, dit que de Bassora, qui est au fond du golfe Persique, il y a soixante milles à l'île de Bahrein;

Arrian. lib.
III. pp. 133 &
148.

Bahrein; de là au cap Moçandon à l'île d'Ormus quatre-vingts milles; trois milles d'Ormus au cap de Jasques, & de là à l'Indus, ou, si l'on aime mieux le nom moderne, au Sinde cent quarante milles: ce sont, comme on voit, deux cens quatre-vingt-trois milles d'Allemagne, qui répondent à quatorze cens quinze milles Romains, ou à un peu plus de quatre cens soixante-dix de nos lieues. Ainsi en supposant que Néarque s'est servi du grand stade, dont il ne faut que sept & demi pour un mille romain, & vingt-deux & demi pour une lieue, il faudroit qu'il n'eût compté qu'un peu plus de dix mille six cens stades depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate, à quoi on ne pourroit ajouter au plus qu'un quart, à cause qu'il navigeoit terre à terre, pour prendre connoissance des côtes: mais au lieu de quatorze mille stades, qu'on pourroit au plus admettre ici, Néarque y en comptoit plus de vingt-deux mille, selon Strabon, & au moins plus de vingt mille, si on s'arrête aux distances particulières décrites par Arrien.

Il est vrai qu'il y a une erreur toute visible dans la description que Linscot a faite de cette navigation, & qu'il y a bien plus de trois milles d'Allemagne, ou de cinq lieues communes de France du cap de Jasques à Ormus: mais si nous ne pouvons obtenir de cet Hollandois toutes les lumières dont nous aurions besoin en cette rencontre, elles ne nous manqueront pas d'ailleurs. Et qui empêche que nous ne nous servions de la nouvelle carte de la Perse, que vient de donner au public l'homme du monde qui a le plus acquis de connoissance de la géographie moderne, & qui en diverses rencontres a si bien su mettre à profit cette connoissance pour expliquer les anciens? Aussi-tôt après l'embouchure de l'Indus, on trouve, dit Strabon, les Arbies, qui ont environ mille stades de côtes, & après eux les Orites, qui s'étendent jusqu'à dix-huit cens stades sur la mer. Les Ichthyophages, c'est-à-dire, des peuples qui ne se nourrissent que de poissons, occupent ensuite une côte de sept mille quatre cens stades, & il y en a ensuite trois mille sept cens dans la Carmanie jusqu'à la Perse, de sorte que depuis l'Indus jusque là, on compte douze

*Lib. xv, p.
720.*

mille neuf cens stades. Tout cela est extrêmement vague, & même paroît d'abord inutile, à cause qu'il s'y est glissé une erreur, ou dans la somme générale, ou dans les distances particulières, qui en se réunissant feroient treize mille neuf cens stades; mais ayons recours à Arrien qui entre dans un plus grand détail. En comparant ce qu'il dit de la navigation de Néarque avec la carte de M. Delisle, nous causerons peut-être de l'étonnement au lecteur, qui ne s'attend pas à trouver l'ancien si parfaitement d'accord avec le moderne.

*In Indic. hist.
p. 336 & seqq.*

III. Et premièrement, Arrien compte environ mille stades pour les côtes qu'occupoient les Arbies jusqu'au fleuve Arbis qui les séparoit des Orites; mais comme il dit en même temps que ces peuples s'étendoient aussi un peu le long de l'Indus, où il est près d'entrer dans la mer, & que Néarque navigea quelque temps dans cette grande rivière, je crois n'en devoir mettre l'embouchûre qu'au port qu'il plut à cet officier de nommer le port d'Alexandre, d'où le journal de la navigation ne compte que huit cens cinquante stades jusqu'à l'Arbis; savoir, soixante à l'île de Domes, trois cens à Saranges, autant à Morontobares, & cent quatre-vingt-dix à l'Arbis. Or ces huit cens cinquante stades, s'ils sont tels que je le prétends, ils se réduisent à soixante-huit milles, ou vingt-trois de nos lieues, mais ils feroient plus de trente-huit lieues s'ils étoient de grands stades; & la carte en marque un peu moins de vingt-cinq, depuis le Sinde jusqu'à la rivière des Pilotes, qui est connue dans le pays qu'elle arrose sous le nom de Caorica.

De cette rivière à une autre, dont on ignore le nom, la même carte marque trente-six ou trente-sept lieues; & de l'Arbis au Tomère, après lequel Néarque ne parcourut plus que trois cens stades de côtes qui fussent occupées par les Orites, Arrien compte treize cens stades, puisqu'il assure que ces peuples s'étendoient seize cens stades sur la mer. Il est vrai que les distances particulières donnent ici cent stades de moins; mais elles sont d'autant plus suspectes, qu'elles s'éloignent encore davantage de Strabon, qui donne dix-sept cens stades de côtes aux Orites, comme on a vu ci-dessus:

& il me semble qu'il est plus sûr de s'attacher à celui-ci, dont les quatorze cens stades de l'Arbis au Tomère, se réduiront à cent douze milles, c'est-à-dire, à un peu plus de trente-sept de nos lieues communes.

Il seroit inutile d'entreprendre de faire reconnoître le grand stade en cette rencontre, en disant qu'il faut donner quelque chose pour les courbures & les sinuosités des côtes des Arbies & des Orites. Quand on ignoreroit le gisement de ces côtes, & qu'on s'en tiendrait aux douze cens stades qui résultent des distances particulières de l'Arbis au Tomère, oseroit-on assurer que Néarque auroit marqué environ quinze lieues de trop pour ces courbures? Il faudroit être bien déterminé à faire passer les anciens pour des gens qui ne savoient ce qu'ils faisoient; mais on ne se feroit pas écouter en parlant de ces côtes qui sont très-connues, & qui ne forment aucun cap tant soit peu considérable.

Il y a d'ailleurs une chose qui paroît mettre dans la nécessité de n'avoir pas trop d'égard aux sinuosités, si elles ne sont fort remarquables. On sait qu'encore que les anciens ne cinglassent pas en pleine mer dans l'Océan, parce que l'art de la navigation n'étoit pas au point de perfection où on l'a vû depuis, néanmoins d'un cap ils navigeoient droit à un autre cap, sans s'approcher des terres que lorsqu'il le falloit pour prendre des provisions; & l'on est sûr que Néarque, en particulier, navigeoit de cette manière, puisqu'ayant rencontré le long des Ichthyophages un cap autour duquel il fut obligé d'interrompre sa navigation droit à l'Occident pour en faire le tour, il eut soin d'en avertir de crainte qu'on ne comptât sur la longueur de la côte les cent cinquante stades que ce cap avançoit dans la mer.

Voilà donc déjà deux points fixes où Néarque, bien expliqué, s'accorde parfaitement avec tout ce qu'on a de plus sûr touchant ces pays éloignés; mais il y a quelque difficulté pour ce qui concerne la côte des Ichthyophages. Arrien calculant négligemment les distances particulières, donne à peu près dix mille stades d'étendue à cette côte; je

ne lui donne, moi, que neuf mille stades pris sur les mêmes distances, & je les réduis à sept cens vingt milles romains, ou à deux cens quarante lieues; mais M. Delisle n'y compte guère que cent quatre-vingt-dix lieues de celles que j'emploie toujours, qui sont égales à trois milles, & dont vingt-cinq font un degré. Cependant, bien loin que cet endroit-ci me nuise, j'y trouve beaucoup d'avantage. Le pays des Ichthyophages finissoit à l'endroit où Néarque ne navigea plus à l'occident, mais entre l'occident & le nord, c'est-à-dire, au cap de Jasques, où il faut naviger au nord-nord-ouest en entrant dans le golfe Persique. C'est-là que se terminent les cent quatre-vingt-dix lieues de la carte, & les neuf mille stades de Néarque: que seroit-ce si ces neuf mille stades faisoient douze cens milles romains, ou quatre cens lieues? pourroit-on imaginer une erreur plus monstrueuse & plus ridicule? Peut-être, au contraire, n'y a-t-il rien d'extraordinaire dans les cinquante lieues que mon évaluation donne au delà de ce qu'il faudroit, puisqu'il n'y a rien de plus inégal que la côte des Ichthyophages dans sa disposition générale. Peut-être même encore Néarque s'est-il donné la peine de réduire les neuf mille stades aux sept mille quatre cens qu'on trouve dans Strabon à l'endroit que j'ai cité; car Strabon fait profession de copier Néarque: & en ce cas les anciens seront encore d'accord avec le moderne, puisque sept mille quatre cens petits stades donnent cinq cens quatre-vingt-douze milles justes, ou un peu moins de deux cens lieues.

Ce qui suit ne peut pas manquer de faire impression sur les esprits les plus difficiles. Du cap de Jasques, Néarque arriva en trois jours de navigation à Armozie, c'est-à-dire à Ormus; il fit huit cens stades le premier jour, sept cens le second, cent le troisième; voilà seize cens stades, & dans mon système cent vingt-huit milles, ou près de quarante-trois lieues. Or c'est la vraie distance du cap de Jasques à Ormus, si juste & si précise que rien ne peut l'être davantage, si ce n'est peut-être la longueur de huit cens stades qu'Arrien donne à l'île Oaracte ou Baracte, qu'on trouve aussi-tôt après Ormus,

& qui n'est autre que l'île de Broct, autrement de Quesimo, qui dans la carte a un peu plus de vingt lieues de long.

Après cela qu'est-il nécessaire de s'arrêter plus long-temps en la comparaison de l'ancien & du moderne? Arrien, qui a marqué la distance du cap de Jasques à Ormus, a ajouté peu après, que la Carmanie entière a trois mille sept cents stades de côtes; & quoique les distances particulières n'en donnent pas tout-à-fait tant jusqu'à l'île Catée où il fait finir la Carmanie, il est sûr néanmoins qu'il ne nous trompe pas en ce qu'il dit de son étendue générale, puisque c'est aussi ce qu'en a écrit Strabon. Ainsi nous devons trouver deux mille cent stades d'Ormus à l'île Catée, c'est-à-dire à celle de Keich, qui est à peu près au même méridien que Siraf, & nous y trouvons environ cinquante-cinq lieues: que pourroit-on souhaiter de plus juste?

Ibid. p. 353.

Il en sera de même si vous prenez l'éloignement d'un côté de l'île Catée à Goganes, & de l'autre côté de l'île Keich à Congon; ici vous aurez un peu moins de cinquante lieues, vous trouverez là dix-neuf cents stades: on ne vit jamais un accord mieux soutenu; & les huit cents stades qu'il y a ensuite de Goganes au fleuve Sitace, répondent aux vingt lieues ou environ qu'on compte de Congon à la rivière de Sacan, qui avec ce nom, assez approchant de son ancien nom, a pris encore celui de rivière de Bendimir.

Je n'en dirai pas davantage, à cause qu'Arrien ayant oublié de marquer l'éloignement du fleuve Brizanes à l'Arosis, qui est la rivière d'Endian ou de Tab, où se terminoit autrefois la Perse, & où le Farfistan se termine aujourd'hui; ce vuide empêche qu'on ne fasse la comparaison de l'ancien & du moderne, qui est également impossible dans ce qui suit, à cause des changemens qui y sont survenus. Car les rivières qu'on rencontre à sa droite jusqu'à l'Euphrate, & l'Euphrate même joint au Tigre par divers canaux, saigné d'un autre côté pour rafraîchir les terres brûlées de l'Arabie, enfin mal-traité en mille manières, sont si différens de ce qu'ils étoient autrefois qu'un ancien ne s'y reconnoîtroit pas. Mais en voilà

bien assez pour déconcerter ceux qui feroient difficulté d'admettre un changement dans l'usage du stade, puisque la parfaite conformité que j'ai fait observer entre Néarque & les Mémoires les plus sûrs des Navigateurs modernes, oblige à admettre encore plus, savoir la valeur du stade dont on se servoit sous le règne d'Alexandre, telle que je l'ai établie.

Au reste il est assez surprenant que Pline, qui avoit tant lû, & qui ne négligea rien pour donner à son grand ouvrage de l'Histoire Naturelle la perfection dont il est si éloigné, il est, dis-je, étonnant qu'il n'ait pas vû la relation de Néarque, & qu'il ne lui soit tombé entre les mains que celle d'Onésicrite, qui étoit si peu de chose qu'on n'y apprenoit ni les noms des lieux où la flotte d'Alexandre s'arrêta, ni l'étendue des côtes qu'elle parcourut. Mais ce qui est encore plus capable de donner de l'étonnement, c'est qu'il ait apporté tant de précipitation à la lecture de cette mauvaise relation, & des ouvrages géographiques où on parloit de ces pays éloignés, qu'il ait renversé l'ordre de la situation des peuples qui tenoient les côtes depuis l'Indus jusqu'à la Carmanie: car aussi-tôt après l'Indus il assure qu'on trouvoit les Orites, qui avoient deux cens milles de côtes, c'est-à-dire seize cens stades, dans sa manière d'évaluer cette mesure grecque. Il ajoûte qu'après les Orites étoient les Arbies, qui n'avoient pas moins de pays sur la mer; & ensuite ce n'est, dit-il, qu'un vaste désert jusqu'à la Carmanie, ce qui est vrai.

L. VI, c. 25.

Il n'est pas inutile de remarquer encore qu'à l'article de la Carmanie & des autres provinces jusqu'à l'Euphrate, Pline a été si peu attentif à ce qu'il écrivoit, qu'il a pris la rivière de Granis pour une rivière de la Susiane, quoiqu'elle en fût si peu qu'entre elle & la Susiane, Arrien marque encore trois autres rivières. Mais ce qu'il ajoûte si-tôt après avoir décrit exactement l'entrée dans l'Euphrate, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable: il faut rapporter ses propres paroles. *L'embouchûre de l'Euphrate: le lac que l'Eulée & le Tigre forment à leur jonction près de Charace: & du Tigre on va à Suse.* Puisqu'il vouloit dire qu'Onésicrite étant entré

Ibidem.

dans l'Euphrate en sortit ensuite, & que suivant les ordres d'Alexandre, il alla gagner l'embouchure commune du Tigre & de l'Eulée, d'où il arriva à Suse; que ne le disoit-il? s'il étoit le seul ancien qui eût parlé de ces rivières, on ne pourroit s'en faire, sur cette mauvaise manière de s'énoncer, qu'une idée fautive & ridicule. Mais ce n'est pas le seul endroit où le desir de tout dire d'une manière plus concise que les autres, l'a rendu si obscur qu'on ne l'entend qu'avec une extrême peine; & puisque j'ai commencé à parler de lui, je m'écarterai un moment de mon sujet pour expliquer une de ses expressions, à laquelle une infinité de gens pourroient se tromper.

IV. Voici ce qu'il dit du Pont Euxin, si on le traduit à la lettre: *Cette mer a deux mille cent cinquante milles de tour, comme l'assure Varron avec la plupart des anciens: Cornélius Népos y ajoute trois cens cinquante milles, &c.* Le sens naturel de ces derniers mots est que Cornélius Népos prétendoit que le tour du Pont Euxin fût de deux mille cinq cens milles; car c'est ce que donnent trois cens cinquante milles ajoutés à deux mille cent cinquante. Ce n'étoit pourtant pas le sens de Pline, il vouloit dire, & il crut dire en effet, que selon cet auteur la circonférence de la mer Noire étoit de deux mille trois cens cinquante milles. En veut-on une bonne preuve? on la trouvera dans Pline même, en l'endroit où il parle de l'éloignement qu'il y a depuis l'embouchure du Danube jusqu'à l'entrée de la même mer. *De l'un à l'autre on s'accorde, dit-il, à compter cinq cens cinquante-cinq milles: Agrippa y en ajoute soixante.* Voilà une expression toute pareille, & qui est parfaitement expliquée ailleurs, lorsqu'il assure qu'Agrippa compte cinq cens soixante milles du Danube à Byzance. Ce qui vient de ce qu'en l'un & en l'autre endroit Pline a cru qu'où il y avoit deux nombres il suffisoit de marquer les variations des auteurs à l'égard du plus petit, qu'ils ajoutoient au plus grand. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir donné l'intelligence d'un texte lorsqu'il est corrompu, & qu'il est du devoir d'un critique de faire observer la faute qui s'y est glissée, s'il l'a aperçue, & de la corriger

L. IV, c. 24.

Ibid, c. 18.

si cela est possible, j'observe qu'Arrien décrivant le tour du Pont Euxin, compte trois mille six cents quatre-vingts stades de l'embouchûre du Danube à Byzance, & qu'en cela il n'a fait que suivre quelque écrivain plus ancien que lui, puisqu'il n'avoit pas navigé de ce côté là. Or en réduisant ces stades en milles, comme les réduisoient les Romains, c'est-à-dire, en supposant qu'un mille comprenoit huit stades, on aura, non cinq cents, mais quatre cents soixante milles justes. C'est donc là ce qu'Agrippa avoit écrit, & ce que Pline avoit copié; mais, & dans cet endroit, & au précédent, les copistes ont changé le nombre quatre cents en celui de cinq cents; & ce ne sont pas les seuls où il est nécessaire de lire ce grand ouvrage avec précaution, malgré le nombre presque infini de corrections qu'y a fait l'habile Jésuite, à qui nous en devons les deux dernières éditions.

L. VII, C. 27.

Je ne m'étendrai pas beaucoup davantage sur l'usage du petit stade: ce n'est pas seulement sous le règne d'Alexandre qu'on s'en est servi; il a été d'usage quelque temps encore après sa mort, comme il seroit très-aisé de le prouver, si on vouloit comparer avec le moderne ce que des auteurs un peu moins anciens qu'Alexandre ont écrit des Indes. Le héros n'avoit pas pénétré fort avant dans ce pays, mais Séleucus Nicator y fit un traité d'alliance avec Sandrocotte, & quelques-uns de ses successeurs y envoyèrent des gens qui auroient été très-capables d'en donner une idée juste, s'ils n'avoient pas voulu surprendre la crédulité du public par des récits de choses fausses. Pline dit même une chose encore plus remarquable; savoir, que de l'endroit où Alexandre avoit borné ses conquêtes, c'est-à-dire, de l'Hypasis, Séleucus avoit parcouru les Indes jusqu'au Ganges; & que suivant le cours de ce fleuve, il étoit descendu jusqu'à son embouchûre. Tout cela avoit été mesuré, & le détail en est venu jusqu'à nous. Or si on compare ce détail avec ce qu'on fait aujourd'hui des Indes, on verra que ces mesures y conviennent assez bien, si ce sont de petits stades qu'on y a employés; mais si c'en étoit de grands, ils n'y pourroient convenir.

Ceux

Ceux qui auroient la curiosité de faire cette comparaison, doivent, afin d'y réussir, prendre chacune des distances particulières que Pline a décrites en milles, & multiplier ces milles par huit, afin d'avoir le nombre de stades marqué par les auteurs qu'il copioit; car c'est la coutume de compter huit stades pour un mille. Pour moi je n'ai pas cru devoir en rapporter ici les résultats, tant parce qu'il ne s'agit que d'un pays dont les anciens n'ont rien dit qui soit fort utile, qu'à cause qu'on manque ici de points fixes, & qu'on ne peut faire la comparaison que d'une manière trop vague & trop générale. Il n'en est pas de même des descriptions des côtes maritimes, & de celles du dedans des terres. Nos navigateurs observent curieusement les distances, la disposition des côtes, & tout le reste, & ils sont très-capables d'observer; mais qu'est-ce que le commun des voyageurs? On connoît les motifs qui les portent à se bannir eux-mêmes de leur patrie: ils s'informent exactement de tout ce qui a rapport à leurs vûes intéressées; le reste ils ne l'apprennent que par occasion, mais il n'y a rien dont ils s'embarrassent moins que de la disposition des pays qu'ils parcourent: & quand ils voudroient en prendre connoissance, la plupart le pourroient-ils? Les routes sont sinueuses, il faut grimper au sommet d'une montagne, on s'arrête auprès d'une fontaine, on traverse rapidement un bois, le temps se perd à se défendre des voleurs, ou pour les éviter on s'écarte du grand chemin: tout cela seroit capable de détourner l'attention du plus habile voyageur, & il n'y en a presque point d'habiles. Ce n'est qu'après quelques jours de marche qu'on s'avise de rappeler le souvenir du chemin qu'on a fait: on dresse à la hâte des Mémoires informes, où on ne reconnoît presque rien quand on est de retour dans son pays; & ces Mémoires on les confie à quelque personne qui ait du stile pour les orner, & les mettre en état de plaire au public. C'est en partie là-dessus que travaillent les géographes: les uns mieux, les autres plus mal, qui en doute? mais celui qui le fait avec le plus de succès, s'il veut l'avouer, il a eu souvent recours aux conjectures; &

quoiqu'il donne ordinairement tout comme également certain; il a été forcé de hasarder la position de divers lieux. Ainsi on peut comparer les descriptions modernes des côtes avec celles qu'en ont laissées les anciens, & même il n'y a point d'inconvénient à faire usage de cette comparaison pour détruire une ancienne opinion, & en établir une contraire; mais en dedans des terres il faut se contenter de ce qu'il y a de plus général, parce qu'il n'y a presque rien dans le détail qui ne soit suspect.

Au reste je ne puis me dispenser d'observer que le petit stade étoit le stade olympique: c'est ce qu'on ne s'imagineroit pas, à cause de ce qu'Aulugelle a écrit touchant ce stade dès le commencement de ses nuits attiques; mais je ferai voir plus bas l'usage qu'on peut faire de cet endroit sur lequel on a raisonné diversément; présentement il me suffit de remarquer qu'Hérodote met dans la nécessité de reconnoître ce que j'avance. *Le chemin qui conduit de la mer à Héliopolis est, dit-il, à peu près de même étendue que celui qui conduit de l'Attique & de l'autel des douze Dieux, à Pises & au temple de Jupiter Olympien; car il ne s'en fait que quinze stades seulement, qu'il n'y en ait quinze cens de cet endroit de l'Attique à Pises, & il y en a quinze cens entiers de la mer à Héliopolis.* Il est visible que ces deux chemins doivent avoir été mesurés avec toute l'exactitude possible, afin qu'Hérodote en pût faire ainsi la comparaison; car un écrivain sensé ne peut pas avoir assez de confiance sur son estimation seule, pour assurer qu'il y avoit précisément quinze stades de différence entre deux chemins de cette étendue. Or quand on voit qu'un de ces deux chemins étoit tracé depuis un autel proche d'Athènes jusqu'au temple de Jupiter Olympien à Pises, on reconnoît que le stade, dont on s'est servi pour le tracer, n'est autre que celui de Pises même, parce qu'on n'auroit pas employé jusque dans cette ville, une mesure différente de celle qui y étoit si célèbre par l'usage qu'on en avoit fait pour déterminer la grandeur de la place destinée aux jeux publics.

E S S A I
S U R
LES MESURES GEOGRAPHIQUES
D E S A N C I E N S.

Par M. DE LA BARRE.

T R O I S I È M E M É M O I R E.

Du schène des Égyptiens & du parasange des Perses.

C E seroit présentement le lieu de montrer l'usage du grand stade, comme j'ai montré celui du petit; mais avant que de le faire, je crois devoir donner de nouveaux éclaircissemens sur la proportion où étoient avec cette mesure grecque les deux grandes mesures de Perse & d'Égypte. J'y joindrai diverses observations dont l'utilité sera sensible, & enfin parce qu'Hérodote, qui a tant de part à ce traité, a fait connoître que le stade étoit le nom d'une mesure reçue en Égypte aussi-bien qu'en Grèce, j'examinerai aussi ce que c'étoit que le stade dont les Égyptiens se servoient du temps de cet historien.

I. Pour commencer par le schène, l'écrivain que j'ai cité si souvent ne nous permet pas de douter que le schène ne fût égal à soixante stades. *L'étendue de l'Égypte le long de la mer est, dit-il, de soixante schènes; car ceux qui y possèdent des terres les ont toutes mesurées par orgyes. Ceux qui possèdent le moins de terres ont fait cette réduction en stades, ceux qui en possèdent davantage les ont réduites en parasanges; enfin ceux qui en ont une très-grande étendue, comptent le nombre de schènes qu'ils possèdent: & comme le parasange est de trente stades, & le schène de soixante, l'Égypte doit avoir trois mille six cents stades sur la mer.* L. II, c. 6.

Z z z ij

L. XII, c. 30.

Cependant Pline observe qu'au compte d'Ératosthène, le schène répondoit à quarante stades, & que d'autres y comptoient trente-deux stades seulement. S'il s'agissoit des grands stades qu'Ératosthène a employés, comme on le verra en son lieu, ce n'étoit, ni quarante, ni trente-deux, mais trente-six stades qu'il y avoit au schène qu'Hérodote connoissoit: il faut donc nécessairement concilier les auteurs qui parlent diversément de cette mesure, ou dire pourquoi on dément l'un plutôt que l'autre; mais quelque difficile que la conciliation paroisse, elle ne l'est point. Depuis Alexandre on a dû regarder le schène sous deux faces très-différentes; c'étoit une mesure d'usage en Égypte; mais c'en étoit une aussi que les auteurs avoient imaginée, pour n'être pas obligés à ne nommer que le stade. On a crû qu'il étoit commode de varier quelquefois, & qu'il suffisoit d'avertir que lorsqu'on parleroit de schène, on entendroit une mesure qu'on supposoit contenir un certain nombre de stades; cela sans doute étoit permis, & si on s'est trouvé quelquefois embarrassé de cet usage, introduit parmi les géographes, on ne doit s'en prendre qu'à son manque d'attention à ce qu'il étoit assez aisé d'apercevoir. Strabon ne dit-il pas que, selon Théophraste qui a décrit l'Arménie, la largeur de ce pays est de cent schènes, sa longueur du double, & que le schène de cet auteur est de quarante stades? Le schène n'étoit pas une mesure d'Arménie; mais Théophraste crut pouvoir employer une mesure imaginaire aussi-bien qu'une réelle, dès qu'il n'étoit pas moins entendu, & il attacha à son schène la même idée qu'Ératosthène avoit attachée au sien, pendant que d'autres aimoient mieux attacher au leur, l'idée d'une mesure égale à trente-deux stades, & par conséquent de deux stades plus grande que le schène d'Artémidore, qui n'étoit que de trente stades, ainsi qu'on l'apprend encore de Strabon. Et par-là on voit quelle a été la négligence de Pline, quand il s'est avisé de décrire par schènes l'étendue des forêts de l'Arabie heureuse; car il s'en falloit beaucoup qu'il ne se fût entendre en ajoutant combien

Lib. XVII,
p. 804
Ubi supra.

de stades Eratosthène & quelques autres comptoient au schène. Il devoit dire quel auteur il suivoit en parlant de ces forêts, & sans s'embarrasser de la différente valeur qu'on donnoit au schène, puisqu'il ne s'en agissoit pas, il devoit marquer celle qu'y donnoit cet auteur, comme il avoit fait dans un autre endroit, où donnant par schènes la grandeur du lac Maréotis, il avoit averti de ce qu'entendoient par le schène ceux qu'il copioit, & il auroit donné à son texte la clarté qui y manque. L. V, c. 11.

Mais si les géographes ont fait du nom de schène ce qu'ils ont voulu, ils ne se sont pas donné plus de liberté à cet égard que les Égyptiens mêmes, qui sembloient devoir s'intéresser à conserver une mesure qui leur étoit propre, & qu'ils avoient toujours employée. Strabon croyoit qu'ils avoient varié dès le commencement dans l'idée qu'ils avoient de cette mesure. *Je trouvai, dit-il, en remontant le Nil, qu'encore qu'on comptât toujours en schène l'éloignement d'une ville à une autre, on se servoit de différentes mesures, & que le même nombre de schènes convenoit, tantôt à un plus grand espace, & tantôt à un moindre; cet usage ayant été introduit dès le commencement, & s'étant conservé jusqu'à cette heure.* Mais sans croire qu'il ait raison de supposer que l'abus du nom de la mesure a commencé aussi-tôt que la mesure même, je vois qu'il étoit fort ancien. Car le même Strabon ayant observé encore en un autre endroit, que lorsqu'il navigeoit dans le Nil, on se servoit diversément du schène pour lui indiquer les distances des lieux, de sorte que, suivant l'usage qu'ils faisoient du nom de schène, c'étoit en quelques lieux une mesure égale à quarante stades, & en d'autres une plus grande mesure; après cette observation, qui entre un peu plus dans le détail que la précédente, & qui montre en même temps que ce géographe n'y cherchoit pas la dernière précision, il ajoute: *Mais que le schène ne soit pas une mesure uniforme en Égypte, Artémidore lui-même le montre dans la suite; car depuis Memphis jusqu'à la Thébaïde, il assure que le schène est de six vingts stades, au lieu qu'il n'est que de soixante depuis la Thébaïde.* L. XI, p. 518.

Lib. XVII,
p. 804.

jusqu'à Syène ; & lui-même, dit-il encore, voulant marquer l'éloignement de Péluse à la pointe du Delta, c'est-à-dire, à l'endroit où le Nil commence à se séparer en deux branches, y compte vingt-cinq schènes & sept cents cinquante stades, parce qu'il se sert de la même mesure que ci-devant.

Un lecteur intelligent n'a pas de peine à remarquer la différente manière dont Strabon s'exprime dans la première partie de ce passage & dans la seconde : ici il ne fait que rapporter ce qu'a fait Artémidore à l'égard du schène, il copie là ce que le même Artémidore a assuré du différent usage que les Égyptiens faisoient de ce nom ; on ne peut s'y méprendre, si on ne s'aveugle volontairement. Le schène d'Artémidore est une mesure de cabinet, le schène des Égyptiens étoit une mesure d'usage en Égypte, mais qui varioit étrangement dès le temps d'Artémidore ; il en arriva autant au parasange dans la Perse : *Les uns disent, c'est encore Strabon qui parle, les uns disent que le parasange de Perse est de soixante stades, d'autres prétendent qu'il n'a que trente stades, & il y en a qui lui en donnent quarante ;* que si on veut savoir la raison de ces variations, elle se présente d'elle-même. Le parasange en Perse, le schène en Égypte, cessèrent d'être les mesures autorisées par les Princes, & employées par leurs officiers pour la connoissance des droits à lever sur les terres. Les Macédoniens régnèrent dans l'un & dans l'autre État : il n'en falloit pas davantage pour abolir ces mesures, & si on s'étonne du prodigieux changement qu'y a apporté l'idée des peuples qui s'en étoient servis autrefois, on n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui s'est passé dans le pays où nous vivons à l'égard de la lieue. Ce nom de lieue qu'on donnoit dans les Gaules à la grande mesure des distances, lui est resté dans le même pays devenu France ; mais pour les Gaulois c'étoit une mesure de quinze cents pas romains, & pour nous c'est une mesure de trois mille pas : elle est même plus grande de dix-huit toises en Bretagne & en Anjou, de cent soixante-huit dans le Lyonnais, de deux cents dix-huit en Bourbonnois, de sept cents dix-huit en Provence & en Gascogne, & en

L. XI, p. 518.



quelques autres endroits elle est plus petite; mais nulle part elle n'est ce qu'étoit l'ancienne lieue: dès que c'est l'estimation seule des peuples qui règle la valeur des mesures de distance, elles ne peuvent manquer de varier. Au reste ces variations survenues aux deux grandes mesures de Perse & d'Égypte depuis Hérodote, n'empêchent pas que nous ne croyions ce qu'il a assuré de leur valeur. Ce qu'il dit du parasange en parlant de l'Égypte, il l'a soutenu dans la description de la route de Sardes à Suses, & je vais copier ici tout ce long passage, à cause des importantes observations que j'y ai faites, & que je ne crois pas devoir supprimer.

II. « Il y a, dit-il, sur toute cette route des stathmes Royaux, c'est-à-dire, des maisons Royales, & de très-beaux endroits où l'on s'arrête, & tout le chemin se fait sûrement dans des pays habités. D'abord, en traversant la Lydie & la Phrygie, on trouve vingt stathmes, & l'on fait quatre-vingt-quatorze parasanges & demi; en sortant de la Phrygie on trouve l'Halys, sur les bords duquel sont des portes, c'est-à-dire, un défilé escarpé qu'il faut nécessairement traverser avant que de passer cette rivière, où il y a un grand corps-de-garde. On entre ainsi dans la Cappadoce, qu'on traverse jusqu'à l'endroit où elle confine avec la Cilicie, en faisant vingt-huit stathmes & cent quatre parasanges: mais à l'endroit même où ces pays se touchent, il faut passer deux portes ou défilés, & deux corps-de-garde; quand on les a passés on fait trois stathmes & quinze parasanges & demi dans la Cilicie, après laquelle on trouve l'Euphrate qui la sépare de l'Arménie, & qu'on passe sur des bateaux. On fait ensuite dans l'Arménie quinze stathmes & cinquante-six parasanges & demi, où l'on trouve aussi deux corps-de-garde..... de là on entre dans la Matiène, qu'on parcourt en faisant quatre stathmes, & ensuite dans la Cissienne, où l'on fait onze stathmes & quarante-deux parasanges & demi jusqu'au fleuve Choaspès, sur lequel la ville de Suses est bâtie; ainsi il y a cent onze stathmes & autant de lieux où s'arrêter en allant de Sardes à Suses. »

Que si ce chemin Royal est bien mesuré par parasange, & que

L. V, c. 52.
« 52.

le parasange ait trente stades, comme en effet il les a, il y a de Sardes au palais Memnonien treize mille cinq cens stades, puisqu'on y compte quatre cens cinquante parasanges; & en faisant par jour cent cinquante stades, on y arrivera en quatre-vingt-dix jours. Ce qui m'oblige à rapporter exactement ce précis entier de la route, c'est qu'il est important de faire sentir qu'il ne s'est point glissé d'erreur dans les sommes générales. La conformité qu'il y a entre le nombre des parasanges & celui des stades, suivant la proportion établie, celle qui suit entre le nombre général des stades & le nombre des mêmes stades divisés, ne permettent pas de douter que le texte ne soit très-correct en cet endroit: on verra bien-tôt le fruit qu'on en peut tirer, mais il est à propos d'examiner auparavant ce qui se fait remarquer le premier.

L. I, c. 72.

Le même auteur que je viens de citer, & qui me paroît d'un grand poids dans les choses dont il a pû s'instruire par lui-même, s'explique ainsi, en parlant du cours de l'Halys: *Cette rivière a sa source au mont Arménie dans la Cilicie, où elle coule d'abord, ensuite elle a les Matiènes à sa droite & les Phrygiens à sa gauche; quand elle les a passés, elle prend son cours droit au nord, entre les Paphlagoniens qui sont en-deçà, & les Syriens de la Cappadoce qui sont de l'autre côté; ainsi elle coupe presque toute la basse Asie, depuis la mer qui est vis-à-vis de l'île de Chypre, jusqu'au Pont-Euxin.* Si on examine bien ces paroles, on ne sera pas en peine de savoir si l'Halys coule toujours vers le nord, puisque l'historien dit nettement qu'il ne commence à y avoir son cours, que lorsqu'il vient séparer la Paphlagonie de la Cappadoce. Mais si l'on veut quelque chose encore de plus précis, on n'a qu'à lire Strabon, qui assure que cette rivière ne coule vers le nord, qu'après avoir coulé très-long-temps vers l'occident. Comment donc a-t-on pû se résoudre à donner un démenti à ces deux écrivains, parce qu'on ne pouvoit accorder ce qu'ils disent avec ce qu'a écrit Xénophon de la marche du jeune Cyrus dans l'Asie mineure? Je ne remarquerois pas cette faute si c'étoit un médiocre géographe qui l'eût faite; il

il y a des gens à qui on peut tout passer; mais il est important de relever les méprises de ceux qui ont mérité du public qu'il les crût par provision, jusqu'à ce qu'on lui présentât quelque chose de plus sûr. Le jeune Cyrus part de Sardes, & traversant la Phrygie, il arrive à Icone qui en est la dernière ville; il entre ensuite dans la Lycaonie, de là dans la Cappadoce, où il fait vingt-cinq parasanges jusqu'à une ville nommée Dana, proche des portes de Cilicie, qu'il passe, & après avoir fait encore vingt-cinq parasanges il arrive à Tarse: voilà la marche que M. Delisle a entrepris de représenter dans une carte qui est extrêmement travaillée, & que je trouve défectueuse à l'égard de l'Halys & de la Cappadoce, qu'elle suppose en partie en deçà de cette rivière. Les historiens s'attachent rarement à décrire un pays de la même manière que le feroit un géographe de profession; mais cela n'empêche pas que leurs descriptions ne soient très-utiles & très-sûres. Ce qu'un d'eux n'a pas dit, on le trouve dans un autre; rapprochez les divers endroits où ils parlent des mêmes choses, la comparaison que vous en ferez éclaircira ce qu'il y a d'obscur dans chacun d'eux. Hérodote m'apprend que l'Halys traverse presque toute la basse Asie d'une mer à l'autre, que la Cappadoce est toute au-delà, que la Cilicie touche à la Cappadoce, qu'elle s'étend jusqu'à l'Euphrate, & qu'elle renferme les sources de l'Halys, qui y coule quelque temps; qu'après la Cilicie, sur les bords & au-delà de l'Halys, est la Matiène que cette rivière sépare de la Phrygie; enfin qu'au dessus sont la Cappadoce & la Paphlagonie, qui sont séparées aussi par la même rivière; mais qu'alors elle coule au nord, au lieu qu'elle avoit auparavant un autre cours. Si je ne crois pas ce qu'il assure du pays où sont les sources de l'Halys, comme ont fait divers modernes, à cause que Strabon les place dans la grande Cappadoce près de la Pontique, il faut aussi que je refuse de croire que la Cilicie s'étendoit jusqu'à l'Euphrate, qui la séparoit de l'Arménie, puisqu'elle n'avoit pas tant d'étendue au temps où Strabon écrivoit. Mais je crois l'un & l'autre, & comme rien ne m'autorise à

L. I, c. 72.

L. XII, p.
546.

rejeter ce qui suit touchant les peuples qui bordent l'Halys; je conçois que la Matiène avoit au midi une partie de la Cilicie, & que la Cappadoce l'environnoit ensuite presque entière, hors d'un côté où l'Halys, qui avoit son cours au couchant d'été, la séparoit de la Phrygie. Que si je ne trouve point ce pays dans Xénophon, qui sembloit devoir en parler, c'est apparemment qu'il n'est pas différent de la Lycaonie, que je ne trouve pas non plus dans Hérodote; car ce nom de Lycaonie qui est grec, composé de λύκος loup, & ὄνος âne, à cause qu'il y païssoit une prodigieuse quantité d'ânes sauvages, n'étoit pas le vrai nom d'un pays de barbares. De sorte qu'il est plus que probable que le jeune Cyrus passa l'Halys encore foible, presque au sortir d'Icône, & qu'il marcha toujours ensuite au-delà de cette rivière, jusqu'à ce qu'il la repassât près de sa source dans la Cilicie; Xénophon n'en ayant point fait mention, à cause qu'elle n'étoit d'aucune considération dans les endroits où il la passa. C'est ainsi qu'il sera vrai que l'Halys coupe presque toute la basse Asie, & qu'on entendra les anciens, dont le témoignage est si fort au dessus de celui de nos voyageurs, qui, au lieu de ne dire que ce qu'ils ont vû, ne disent souvent que ce qu'ils ont mal lû dans les anciens. Que si on a encore de la peine à comprendre comment il est possible que les sources de l'Halys fussent dans la Cilicie & dans la grande Cappadoce proche de la Pontique, pays si avancé au Nord, je n'ai qu'à faire observer ce que le même Strabon assure, que ce qui séparoit le Pont de la Cappadoce, c'étoit une chaîne de montagnes parallèles au Taurus, qui commençoit à l'extrémité occidentale de la Commagène. Mais peut-être encore qu'on n'entendra pas bien la nécessité de la conséquence que j'en tire, à cause du défaut de tous les plans que nous avons de ces pays éloignés, & néanmoins ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière qui nous meneroit trop loin. Je réserverai donc ces remarques * pour un autre ouvrage qui ne se fera pas

*Lib. XII, p.
540. B.*

* La mort de M. de la Barre nous a privés de cet ouvrage qu'il n'a pas eu le temps d'entreprendre.

long-temps attendre, & je ne dirai plus qu'un mot de cette route de Sardes à Suse.

On a vû ci-dessus qu'il ne pouvoit y avoir d'erreur dans le total; d'où il faut conclurre que s'il y a moins dans les distances particulières, c'est qu'il y a quelque vuide, dont on doit rejeter la faute sur les copistes: or ces distances particulières donnent trente stathmes, & cent trente-sept parasanges de moins; que si on cherche où il faut les placer, c'est-à-dire où Hérodote les avoit placées lui-même, on le trouvera sans beaucoup de peine en remarquant la différence qu'il y a entre les endroits où il parle des autres pays, & celui où il fait mention de la Matiène. Par-tout ailleurs il marque le nombre & des stathmes & des parasanges, là seulement on ne trouve que les stathmes: on ne peut se dispenser de restituer à ce pays ce qui n'est pas employé. Au lieu de lire, comme on fait présentement dans Hérodote, qu'après l'Arménie on fait quatre stathmes dans la Matiène, il faut lire comme il avoit écrit, qu'on y fait trente-quatre stathmes & cent trente-sept parasanges: *καὶ μὲν εἰς τριάκοντα καὶ τετράκοντα, καθάπερ δὲ ἐπὶ καὶ τετράκοντα καὶ ἑξήκοντα*. Et cela montre, pour le dire en passant, que de Sardes il y avoit deux chemins qui conduisoient dans les pays au delà de l'Euphrate. Le jeune Cyrus choisit celui qui le conduisoit plus promptement à Babylone: Tissapherne, qui ne vouloit pas le rencontrer, alla jusqu'à l'Euphrate par la route décrite par Hérodote, & gagna ensuite les bords du Tigre pour se rendre à Babylone: cela ne souffre point de difficulté; & il est temps de parler du stade d'Egypte.

III. Comme c'est en parlant de ce pays qu'Hérodote détermine le nombre de plèthres, d'orgyes, de coudées, de pieds, de palestres, dont est composé le stade qu'il emploie, on pourroit s'imaginer que ce stade étoit celui dont se servoient les anciens Egyptiens; & ce qui sembleroit sur-tout engager à le croire, c'est ce qu'on a vû qu'il a dit des terres mesurées différemment par les habitans. Il est donc à propos de faire remarquer que la conséquence qu'on en tireroit n'est

point du tout nécessaire. Le stade étoit une mesure de la Grèce, c'en étoit même la plus grande mesure; mais dans les autres pays il y en avoit de beaucoup plus grandes. Hérodote voulant faire connoître celles-ci, paroît d'abord s'y prendre parfaitement bien en disant que le parasange est une mesure égale à trente stades, & que le schène est le double du parasange: mais ensuite il s'aperçoit qu'il n'en a pas dit assez, parce que le stade n'étant pas uniforme dans toute la Grèce, quoiqu'il y en eût un plus commun & plus célèbre que l'autre, il laisse douter de quel stade on doit entendre ce qu'il dit, qu'il est la soixantième partie du schène. Il lève donc ensuite ce doute, en observant que le stade dont il parle est une mesure de six cens pieds, de quatre cens coudées, de cent orgyes, de six plèthres. Ces pieds, ces coudées, ces orgyes, ces plèthres, si ce sont des mesures grecques, ceux pour qui il écrivoit ont compris parfaitement ce que c'étoit que le schène & le parasange; mais si ces mesures étoient propres aux Egyptiens, en parlant beaucoup, Hérodote ne disoit rien qui dût être entendu des Grecs. Il ne s'agissoit point de déterminer l'étendue du stade d'Égypte, mais celle du stade que l'historien employoit: c'est celui-ci dont la description est si détaillée; & puisque c'étoit la Grèce qu'il vouloit instruire, les petites mesures dont il détermine la proportion avec ce stade, étoient celles que la Grèce connoissoit. Que si on veut savoir si ces mesures étoient d'usage en Égypte, qu'on fasse attention à l'endroit où, après avoir parlé du privilège dont jouissoient les Prêtres en Égypte de posséder douze arures franches, & remarqué que l'arure étoit de cent coudées, le même auteur ajoute: *Or la coudée d'Égypte est la même que celle de l'île de Samos*; la coudée de cette île n'étant pas la coudée commune des Grecs, celle d'Égypte ne l'étoit pas non plus.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas certain que le stade dont les Égyptiens s'étoient servis pour mesurer leurs terres, étoit le stade d'Égypte; & est-il vrai-semblable que tout aussi-tôt, après avoir parlé de ce stade, Hérodote en ait pris un autre

pour le comparer avec le schène ? Ne nous laissons point surprendre à de vaines apparences, & servons-nous de notre raison. Pourquoi Hérodote parle-t-il, en l'endroit que j'examine, de l'orgye, du stade, du parasange d'Égypte ? N'est-ce pas un effet de son attention à s'exprimer clairement, qui l'oblige à ne pas laisser un moment les Grecs peu instruits des usages d'Égypte, dans l'embarras que leur pouvoit causer ce qu'il venoit de dire, que l'étendue de ce pays le long de la mer est de soixante schènes ? Qu'est-ce que ces schènes, & pourquoi employer une mesure inconnue ? auroit-on dit. Hérodote rend d'abord raison de sa conduite : *Je me sers, dit-il, de cette mesure à cause qu'elle est en usage dans le pays que je décris ; car on y a quatre mesures différentes, l'orgye qui est la plus petite de toutes, le stade, le parasange & le schène.* Ensuite, pour faire connoître le parasange & le schène, il dit que celui-ci a soixante stades, comme le parasange en a trente. Et qu'est-ce que ces stades ? Sans doute ceux que les Grecs connoissoient, ceux qui étoient dans l'usage le plus ordinaire parmi eux, ceux, en un mot, qu'on regardoit comme la mesure commune. Des quatre mesures d'Égypte, il étoit inutile qu'il s'arrêtât aux deux petites, parce qu'il ne vouloit pas s'en servir : il falloit au contraire qu'il marquât l'étendue des deux grandes, parce qu'il alloit les employer souvent ; & il ne pouvoit le faire qu'en les comparant à une mesure grecque.

Si quelqu'un ensuite veut savoir ce que c'étoit que le stade des anciens Égyptiens, je lui répondrai que comme il n'y a rien dans Hérodote qui autorise à assurer que c'étoit le petit stade, aussi ce que j'ai remarqué de la coudée d'Égypte n'est pas suffisant pour nier que ce le fût. Qui fait si le stade étoit une mesure naturelle égyptienne ? On n'avoit peut-être fait que l'emprunter des Grecs, comme le parasange des Perses ; & en ce cas il n'est pas nécessaire qu'il y ait eu une certaine proportion entre le stade & les mesures originaires du pays, comme l'arure, la coudée, & les autres que je ne connois pas. Si néanmoins la coudée de Samos étoit

à la coudée commune de la Grèce, comme le stade de Delphes au stade commun, & le talent d'Egine au talent commun, c'est-à-dire, si elle étoit plus grande de deux cinquièmes, il seroit assez vrai-semblable que le stade d'Egypte étoit le grand stade; & ce qui donneroit un nouveau degré de probabilité à cette opinion, c'est que ce stade a été depuis, sous les Ptolémées, la mesure commune: car il est assez naturel de penser que ce qui a fait préférer ce stade au petit dans l'Egypte, c'est qu'on l'y trouvoit déjà établi. Mais ce n'est pas de vrai-semblances & de probabilités qu'on doit se contenter en ces matières, à moins qu'on ne croie que cela peut suffire ici en particulier, à cause que la connoissance de l'ancien stade d'Egypte n'est que d'une très-médiocre utilité, soit pour éclaircir la géographie, ou pour expliquer les anciens.

L. II, c. 124
& seq.

En effet, ce n'est ni pour connoître la grandeur des pyramides, ni pour savoir à quel degré montoit la crue des eaux du Nil, que la découverte de ce stade seroit utile. Des voyageurs modernes habiles pourroient nous instruire exactement de l'un & de l'autre point s'ils vouloient s'en donner la peine; mais ceux qui s'en sont mêlés jusqu'à cette heure, ont fait précisément comme les anciens, c'est-à-dire, qu'ils en ont parlé diversement, sans qu'on sache trop qui on doit écouter préféablement aux autres. Hérodote décrit trois pyramides, chacune a quatre angles égaux; la plus grande a huit plèthres à chacune de ses faces; la seconde est moins grande; & la troisième, bien plus petite que la seconde, n'a que trois plèthres moins vingt pieds; car c'est ainsi qu'il faut entendre cet auteur, sans s'arrêter à la version de Laurent Valle, qui fait dire à Hérodote que cette troisième pyramide étoit de vingt pieds plus petite que la seconde, & que chacune de ses faces avoit trois plèthres. Cette version est manifestement vicieuse, quoique ni Henri Etienne ni les autres qui sont venus depuis, n'y aient rien trouvé à dire. Ce n'est pas le seul endroit où ils ont fait voir que pour entendre un auteur, il ne suffisoit pas de savoir sa langue: le même Henri Etienne n'a-t-il pas cru qu'Hérodote avoit

écrit qu'on avoit travaillé trente ans à la pyramide, & qu'on ne s'étoit attaché au corps de cet édifice que pendant les vingt dernières années; mais que les dix premières on avoit amené toutes les pierres, construit les souterrains, & qui plus est, fait l'éguille de la pyramide? Ce qu'il prend pour l'éguille d'une pyramide, qui n'avoit qu'un stade & un tiers en quarré, c'est une chose dont Hérodote dit qu'elle avoit cinq stades de long, dix orgyes de large, & huit orgyes de haut; & ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il s'est trouvé des gens qui ont adopté une si plaisante bévûe, & que le P. Hardouin lui-même s'est rangé de ce nombre dans ses notes sur l'endroit de Pline que je vais rapporter. L'historien n'avoit néanmoins rien dit qu'on ne pût entendre avec un peu d'application. Après avoir décrit l'ordre qu'on garda pour amener les pierres, & le nombre d'hommes qu'on employa aux travaux, il avoit ajouté: *Quant au temps que le peuple fut ainsi occupé, il se passa dix années à construire la chaussée par laquelle on devoit traîner les pierres sur la hauteur, & cette chaussée n'est un guère moindre ouvrage à mon avis, que la pyramide même; car elle a cinq stades de long, dix orgyes de large, huit orgyes de haut dans les endroits où elle est le plus élevée; & ses côtés sont de pierre polie, & ornés de bas reliefs: il se passa, dis-je, dix années à cette chaussée & aux édifices souterrains, &c. & pour la pyramide même, on y employa vingt ans.* Mais pour reprendre la comparaison de ce que les anciens ont écrit des pyramides, Diodore de Sicile en donne une bien moindre idée qu'Hérodote, sans qu'on puisse dire que la différence qu'il y a entre eux vienne de la différence des mesures qu'ils ont employées; car il ne donne que sept plèthres à chaque face de la plus grande; les faces de la seconde sont chacune, si on l'en croit, d'un stade entier; & sans décrire plus précisément la troisième, il se contente de dire qu'elle est bien plus petite que les deux autres. Si on jette ensuite les yeux sur Strabon, qui avoit vû les pyramides, & qui se servoit du grand stade, il en donne un peu moins d'un à chacune des deux grandes, il observe qu'il y en a une un peu moins

*Herodot. lib.
II. 6. 124.*

*L. I, p. 721.
edit. nova.*

*Lib. XVII.
p. 808.*

L. xxxvi, c. 17. grande que l'autre, & que la troisième n'approche pas des deux premières : cela ne nous rend pas fort sçavans, & c'en est pourtant assez pour donner lieu de croire qu'il s'éloigne encore plus d'Hérodote que Diodore de Sicile. Enfin Pline écrit que chaque côté de la grande pyramide est de huit cens quatre-vingt-trois pieds, qu'il y a sept cens trente-sept pieds aux côtés de la seconde, & trois cens soixante-trois seulement à la troisième entre les angles. Il faudroit une habileté dont je me sens pas capable pour concilier tout cela, & je n'y vois rien autre chose, sinon que le naturaliste Romain a suivi quelque ancien auteur Grec qui s'étoit servi des petites mesures, & qui donnoit plus de grandeur aux pyramides que ne leur en a donné Hérodote, comme on le lit présentement; puisque s'il avoit évalué huit plèthres seulement pour la grande en pieds Romains, il n'y auroit compté que huit cens trente-trois pieds; & qu'il n'en auroit donné que deux cens quatre-vingt-douze, ou environ, à la plus petite, suivant l'idée qu'il avoit du stade, comme d'une mesure de six cens vingt-cinq pieds Romains.

L. II, c. 13. Il n'y a pas moins de contradictions entre les anciens au sujet de la crue des eaux du Nil: & si ce qu'Hérodote a écrit que de son temps il falloit que le Nil accrût de seize, ou au moins de quinze coudées pour arroser cette partie de l'Égypte qui est au dessous de Memphis; si cela, dis-je, a paru suffisant à quelques modernes pour déterminer la grandeur de la coudée dont les Égyptiens se servoient anciennement, c'est qu'ils étoient un peu trop aisés à contenter. On conserve, disent-ils, dans une île qu'a formée le Nil près de Memphis, une grande mesure dont les parties sont appelées coudées. Le Nil atteint souvent à seize de ces parties, & alors il arrose & fertilise modérément l'Égypte: quand il monte jusqu'à dix-huit coudées, l'année est extraordinairement fertile; elle seroit stérile s'il passoit ces bornes, ou s'il montoit à moins de douze coudées. Que peut-on conclure de cette observation? Qu'il n'y a pas autant de différence entre cette coudée & l'ancienne coudée d'Égypte, qu'il y en a
entre

entre la coudée & le pied de chaque pays : ce seroit une grande merveille si cette découverte nous conduisoit à la connoissance du stade dont les Égyptiens se servoient du temps d'Hérodote, sur-tout après ce que j'ai observé, que rien ne nous oblige à croire, qu'il y eût quatre cens coudées d'Égypte à un stade qui n'étoit peut-être pas né dans ce pays-là. Mais Plin, dira-t-on, parle aussi de seize & de douze coudées. Il en parle assurément, & même il déclare en deux endroits que lorsque le Nil monte au-delà de seize coudées, il rend l'année mauvaise, parce qu'il empêche d'ensemencer à temps les terres où ses eaux ont croupi. Ce qu'il ajoute que jusqu'à son temps le plus prodigieux accroissement du Nil étoit arrivé sous l'empire de Claude, lorsqu'il monta jusqu'à dix-huit coudées, rendra peut-être plus sensible la conformité de la coudée dont on se servoit alors en parlant du Nil, avec celle qui subsiste en Égypte. Mais, raillerie à part, de quelque côté qu'on se tourne, on ne fait à quoi s'en tenir avec les anciens. Aristide écrit que le Nil monte à Eléphantine jusqu'à vingt-huit coudées, qu'il n'en passe pas vingt-une à Copton; qu'à Memphis il en faut quatorze pour rendre la terre fertile; & afin d'être entendu, il ajoute qu'il emploie les coudées dont les Grecs se servoient de son temps. Si cela ne nous rend pas plus savans, voici d'ailleurs de quoi causer bien de l'embarras : *Avant que Pétrone fût préfet d'Égypte*, il l'étoit du temps de Strabon, & c'est Strabon qui parle, *avant ce temps-là la plus grande crue du Nil, pour rendre l'année très-fertile, étoit de quatorze coudées; quand le fleuve ne montoit qu'à huit, il y avoit famine. Sous ce Préfet, le Nil n'étant crû que de douze coudées, la fertilité fut très-grande; & une autre fois qu'il n'y eût que huit coudées, personne ne sentit la faim.* Je ne reconnois ici rien de ce que disent Plin, Aristide & Hérodote, je n'y vois rien non plus à quoi on puisse appliquer la mesure qui subsiste aujourd'hui; mais, encore un coup, ce n'est pas un grand mal que de ne pas bien connoître des mesures qui ne sont d'aucun usage pour la géographie, & dont, à

L. V, c. 10.

In orat. Egypt.
p. 361, t. II,
édit. de Jebb.

Lib. XVII,
p. 788.

la réserve de quelques monumens d'Égypte dont on n'a pas les dimensions, on peut se passer parfaitement bien pour tout le reste.

E S S A I

S U R

LES MESURES GÉOGRAPHIQUES
DES ANCIENS.

Par M. DE LA BARRE.

QUATRIÈME MÉMOIRE.

De l'usage du grand stade chez les Grecs.

L'USAGE du grand stade chez les Grecs sera l'objet de ce quatrième Mémoire, comme je l'ai annoncé dans la division de cet ouvrage. La proportion de ce stade avec le mille est connue, il ne me reste que deux choses à examiner qui le regardent; l'une en quel temps on commença à s'en servir pour décrire l'étendue d'un pays, & l'autre quel usage on en fit.

I. Le premier point n'a rien d'embarrassant. Cent ans après Aristote, Ératosthène, qui demouroit à Alexandrie, où les diverses connoissances dont il avoit orné son esprit le firent regarder comme le second dans toutes les sciences, sans qu'on lui accordât le premier rang dans aucune, Ératosthène, dis-je, eut ordre de son Prince de faire de nouvelles observations pour découvrir la circonférence de la terre entière. Pour rendre ces observations plus sûres, le Roi fit partir ses arpenteurs, qui allèrent mesurer l'éloignement de Syène à Meroé; le philosophe se servit ensuite de son gnomon ou espèce de cadran, comme Marcianus Capella l'a décrit, & il trouva, ou plutôt il crut avoir trouvé que la circonférence

de la terre entière étoit de deux cens cinquante-deux mille stades. Que ce fussent de grands stades, on ne demandera pas que je le prouve après la comparaison que j'ai faite au commencement de ce traité, de ce qu'Aristote & Posidonius ont écrit de la même matière. Si Aristote & Eratosthène s'étoient servis du même stade, il y auroit entre eux une différence qu'on ne concevrait pas: au contraire Eratosthène & Posidonius ne diffèrent que de trente-quatre stades au degré, s'ils ont employé la même mesure. Or il est constant que Posidonius a si bien fait usage du grand stade, que même ce qu'il assure de la grandeur de la terre entière, n'est autre chose que ce qu'Aristote, ou plutôt Eudoxe, & les autres mathématiciens contemporains d'Aristote en avoient écrit. Eratosthène, qui florissoit dans une ville célèbre, & dont on vantoit le rare savoir en tout genre de Littérature, s'étoit fait d'autant plus aisément écouter, que le Prince s'étoit intéressé efficacement à cette recherche; mais, soit que Posidonius eût aperçu quelque erreur dans son opération, qui n'en étoit pas exempte, soit qu'un certain respect pour l'antiquité le portât sans trop d'examen à préférer le sentiment d'Eudoxe, il entreprit de le faire revivre dans ses écrits: & ce fut pour y réussir qu'il reprit le détail où cet ancien étoit entré, & qu'on retrouve dans Cléomède, sans faire autre chose que changer les mesures, afin d'être entendu de ceux pour qui il écrivoit; car sans cela il ne se seroit pas rencontré si parfaitement avec Eudoxe. L'erreur n'est jamais si uniforme, & les opérations que deux personnes feront séparément, ne pourront guère les conduire au même point, si ce point n'est pas celui où se trouve la vérité. Or on est sûr qu'Eudoxe & Posidonius se sont trompés, quoiqu'ils ne soient pas si éloignés de la vérité qu'Eratosthène: mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que le stade employé par ce Savant, étoit alors le stade d'usage en Égypte, celui dont les arpenteurs royaux se servoient, par conséquent celui d'Alexandrie, capitale du Royaume. On le sauroit encore d'ailleurs, parce qu'Héron, qui étoit d'Alexandrie, & dont il est inutile

de rapporter les paroles qu'on trouve par-tout, assure qu'il y avoit sept stades & demi au mille.

Peut-être est-ce par là qu'on viendra à bout d'expliquer ce qu'on lit dès le premier chapitre des nuits d'Aulugelle, touchant la grandeur du stade olympique; il cite Plutarque, & voici ce qu'il lui fait dire: « Pythagore eut la curiosité de mesurer le » stade de Pyse & divers autres stades de la Grèce, il trouva que » par-tout on les avoit divisés en six cens parties, qu'on appelloit » pieds, quoiqu'ils fussent inégaux entre eux; mais que celui » de Pise étoit le plus grand de tous. Et comme on prétendoit » qu'Hercule avoit mesuré avec son pied l'étendue de ce dernier » stade, il vint par là à découvrir de combien le Héros avoit été plus grand que les autres hommes. » Est-ce dans quelque ouvrage de Pythagore que Plutarque a trouvé cette observation? J'ose assurer que non. Premièrement plusieurs anciens ont prétendu que Pythagore n'avoit pas écrit, & si on aime mieux croire Diogène Laërce, il n'avoit laissé que trois petits ouvrages de morale. Pour juger de la nature de ces ouvrages, on n'a qu'à jeter les yeux sur ceux de Théano sa fille, & des autres anciens pythagoriciens; cette vûe convaincra de reste que le philosophe ne s'étoit pas amusé à écrire une bagatelle, qui n'a aucun rapport, même éloigné aux mœurs. En second lieu, cette observation, si elle étoit de Pythagore, seroit contraire à ce que j'ai démontré de la valeur du stade olympique au temps d'Hérodote, quoiqu'il soit vrai qu'elle ne s'éloigne pas beaucoup de ce qu'on a de plus sûr touchant la grandeur d'Hercule. Solin assure que la plupart prétendoient qu'il ne pouvoit y avoir d'hommes hauts de plus de sept pieds, parce qu'Hercule n'avoit pas été au-delà: ceux qui soutenoient cette opinion étoient des Grecs, qui ne s'exprimoient pas tout à fait comme Solin; mais qui au lieu de sept pieds, parloient de sept coudées. Il est ordinaire aux Romains, copiant les Grecs, de traduire coudée par pied; il est ordinaire aux Grecs d'employer la coudée plutôt que le pied, en parlant de la grandeur des hommes, ou de leurs statues: d'ailleurs il seroit inconcevable que les pieds grecs

*Lib. VIII,
segm. 6.*

In Polyhist. c. 1.

étant aussi petits qu'on a vû, on n'en eût donné que sept à Hercule, qu'on prétendoit de beaucoup plus grand que le commun des hommes. Or j'avoue qu'entre sept pieds romains & six pieds tels qu'il les falloir pour partager le grand stade en six cens parties égales, il n'y a pas une assez grande différence quand il s'agit de la hauteur d'un homme, pour pouvoir dire que ce n'est pas la même chose, puisque les six cens pieds de ce stade, en font six cens soixante-six ou sept romains.

Mais si de là on peut conclurre que l'observation n'est pas sans fondement, & que lorsqu'elle a été faite, le stade olympique étoit précisément tel que je prétends qu'a été le grand stade, ce n'est pas à dire qu'il faille que cette observation soit de Pythagore; on est sûr au contraire qu'elle n'en est point, dès qu'elle obligeroit à démentir Hérodote, qui connoissoit si bien le stade de Pise. Et comment seroit-elle d'un homme qui florissoit dans un temps où la mémoire du renouvellement des jeux olympiques par Iphitus étoit encore toute fraîche? Croira-t-on que cette opinion, qu'Hercule avoit marqué la place de ces jeux, fût dès-lors répandue dans la Grèce, & se persuadera-t-on aisément que Pythagore s'y soit laissé surprendre? Si Plutarque ne s'en est pas méfié, c'est que son ancienneté lui donnoit alors un air de vérité. Ce n'est que le peuple qui ajoute foi aux fables dans leur naissance, mais avec le temps elles s'accréditent; & comme la pénétration d'esprit n'est pas une qualité si inhérente à quelque homme que ce soit, qu'elle ne lui manque aux rencontres, il n'est pas étonnant qu'un conte débité sérieusement & sous un nom illustre par un Savant, n'ait pas paru un conte à un autre Savant qui n'étoit pas sur ses gardes. Ce fut sous les Rois successeurs d'Alexandre que la philologie étant devenue à la mode, il s'éleva une foule d'écrivains qui traitèrent à l'envi les diverses matières d'antiquité. Je crois qu'on en peut faire trois classes; la première, de ceux qui publièrent de bonne foi ce qu'ils savoient ou ce qu'ils croyoient savoir; la seconde, de ceux qui se proposèrent moins d'instruire que de plaire, en flattant l'amour de leur nation pour

le merveilleux : ceux-ci débitèrent un nombre prodigieux de fables, qui eurent cours dans la Grèce, la précaution qu'ils prirent de ne rien dire qu'aussi-tôt ils ne l'attribuassent à un ancien, ne leur ayant que trop réussi ; enfin la troisième classe est de ceux qui supposèrent des ouvrages entiers : Denys d'Halicarnasse découvrit plusieurs ouvrages de ce genre, & apparemment il ne les découvrit pas tous. Mais, soit que l'ouvrage où Plutarque lut ce qu'Aulugelle a copié fût attribué à Pythagore, ou que Pythagore y fût cité seulement, son auteur n'ignoroit pas qu'il débitoit un conte, & que depuis la mort d'Hercule jusqu'au temps où Iphitus renouvela les jeux, c'est-à-dire, pendant plus de quatre siècles, où il arriva diverses révolutions, on n'avoit pas conservé la mesure d'une place si long-temps inutile ; pour empêcher les autres d'y penser, il para son invention du nom de Pythagore, & ce nom lui suffisoit dès que sa fable étoit imaginée sur la grandeur que le stade avoit alors. Que si on veut savoir pourquoi il étoit parvenu à cette grandeur qu'il n'avoit pas toujours eue ; comme les anciens nous manquent ici, je n'en puis donner qu'une raison probable, prise de l'établissement du stade d'Alexandrie, & de la part que les premiers rois d'Égypte prirent aux affaires de la Grèce ; mais il est inutile de m'étendre sur ce point, & il est temps de passer à l'examen de l'usage qu'on a fait du grand stade.

II. Cet endroit est celui qui m'a fait le plus de peine, mes recherches ne s'étant presque terminées qu'à me convaincre qu'il y a des choses qu'on ne sauroit parfaitement développer. S'il ne s'agissoit que de savoir quelle idée les Romains ont eu du grand stade, j'aurois bien-tôt dit qu'ils l'ont communément regardé comme la huitième partie du mille ; de sorte que lorsqu'ils copient des écrivains Grecs, & qu'ils parlent de milles, on n'a qu'à multiplier par huit le nombre de milles marqué, pour avoir le nombre de stades qu'ils ont réduit à leur mesure. S'il ne s'agissoit encore que de savoir comment les Grecs traduisant les Latins se servoient du stade, il me seroit aisé de répondre que la plupart s'en

sont tenus à ce qu'on disoit communément de la proportion de cette mesure avec le mille. Ainsi huit stades dans Appien signifient toujours un mille, & c'est la même chose dans Polybe, quoiqu'on ait vû qu'ayant égard au nombre de pieds, sans avoir examiné leur grandeur, il prétendoit qu'on devoit compter au mille huit stades deux tiers; car malgré cette prétention il s'est soumis à l'usage. Ainsi Plutarque, qui savoit si bien qu'il n'y avoit pas tout-à-fait huit stades au mille, & qui eut égard à ce qu'il savoit dans la vie de Camille, lorsqu'il parloit de la retraite des Gaulois qui avoient pris Rome, suivit ce qu'on disoit communément en parlant d'Annibal qui s'approcha de Tarente, nouvellement pris par Fabius Maximus; si néanmoins cet auteur & Tite-Live ont parlé de la même chose, comme Cluvier le croit, ce qui n'est pas sans difficulté. Ainsi Strabon assure que selon quelques auteurs, à qui il n'ajoute pas foi, la forêt d'Ardenne a quatre mille stades, parce que César avoit écrit qu'elle avoit cinq cens milles de longueur. Et pour tout dire en un mot, il n'y a peut-être que Dion Cassius qui ne se soit pas écarté de ce qu'il connoissoit pour suivre l'opinion vulgaire; car ce n'est pas seulement à l'endroit que j'ai cité qu'il compte sept stades & demi seulement pour un mille, il en fait autant en parlant du canal entre le Rhin & la Meuse. Tacite écrit que ce canal avoit vingt-trois milles de long, & Dion assure qu'il étoit, à peu de chose près, de cent soixante & dix stades: ces mots, *à peu de chose près*, sont une preuve de son exactitude; puisqu'il ne s'en faut que deux stades & demi que ce nombre de stades ne fasse vingt-trois milles. Mais si quelqu'un se fiant un peu trop à Cluvier, s'imaginait que Dion lui-même n'a pas été constant dans sa manière d'évaluer le mille en stades, puisqu'il donne quatre cens cinquante stades au passage des Gaules dans l'île Britannique, lequel est de cinquante milles selon Pline; je le prie de considérer que quatre cens cinquante stades feroient, dans l'évaluation commune, cinquante-six mille deux cens cinquante pas; que dans cette évaluation un auteur qui auroit

*Lib. IV, p.
194. C.*

*De Bell. Gall.
l. VI, c. 29.*

*Lib. LX, p.
968, t. II.*

*Annal. l. XI,
c. 20.*

*L. XXXIX,
p. 217.*

L. IV, c. 16.

copié Pline, n'auroit écrit que quatre cens stades, parce que ç'auroit été le nombre juste qu'il falloit : & enfin que comme les anciens ne pouvoient pas non plus que nous l'exactitude à décrire l'étendue d'un trajet de mer assez long, jusqu'à y employer des nombres rompus, & notamment le nombre de *six*, il y a beaucoup d'apparence que Dion a suivi un latin qui comptoit soixante milles au trajet des Gaules dans l'île Britannique : auquel cas il n'aura fait que ce qu'il avoit coutume de faire, puisque quatre cens soixante stades, à raison de sept stades & demi pour un mille, en font soixante justes.

Mais pour reprendre l'examen de l'usage du grand stade, ces deux points, sur lesquels je crois qu'on sera satisfait, étoient les moins difficiles ; & il en reste un troisième que je ne me sens point en état de traiter d'une manière convenable. Depuis qu'on a commencé à se servir du grand stade, ne s'est-on plus servi du petit dans les descriptions géographiques ? & si on s'en est servi, comment les distingue-t-on ? voilà ce que d'autres plus habiles développeront peut-être un jour ; pour moi je n'en dirai que deux mots. Toutes les mesures prises par des auteurs contemporains d'Alexandre, ou plus anciens que lui, & qui ont été conservées par des auteurs plus récents, comme Ératosthène, Artémidore, Strabon, Pline, & s'il y en a quelques autres ; toutes ces mesures, dis-je, quoique nous ne les connoissions que par des gens qui florissoient en des siècles où le grand stade étoit à la mode, sont encore en petits stades, les compilateurs n'y ayant rien changé. Cette vérité se peut prouver par une foule d'exemples ; par ce qu'Ératosthène, & après lui Strabon, ont écrit de la distance de Thapsaque à l'endroit où Alexandre passa le Tigre ; par ce que le même Strabon & Arrien ont assuré de la navigation de l'Indus au fond du golfe Persique ; par ce que le même Arrien a écrit des marches d'Alexandre. Je cite ces exemples pour n'être point trop long, à cause qu'ils sont déjà connus, & j'en pourrois citer un grand nombre d'autres, comme ce qu'on lit dans Artémidore, abrégé par Agathémère, qu'il y a du Gange à Myriandre,

Myriandre, ville située sur le golfe Issique, quarante & un mille sept cens vingt-cinq stades; que du même Gange à l'Euphrate il y a quarante & un mille trois cens cinquante stades; deux mille cinq cens cinquante de l'Euphrate à Mazaca dans la Cappadoce, & de cette ville à Ephèse trois mille trois cens vingt. La connoissance générale de ces pays nous met dans la nécessité de ne reconnoître par-tout là que le petit stade; & ce n'est pas un médiocre avantage que d'être assuré d'une vérité qui est d'un si grand usage. Car encore qu'il soit vrai qu'en certains pays où les Romains s'étoient servis de leurs milliaires, on ne peut pas toujours distinguer ce qui en est pris, d'avec ce qui a été copié dans les anciens: néanmoins cette difficulté ne se rencontre guère, ni dans l'Asie mineure, ni dans les pays plus éloignés, où ce sont presque toujours les mesures des anciens auteurs que nous avons. Mais, encore un coup, cette matière a besoin d'être traitée plus à fond, & peut-être la reprendrai-je pour examiner si le grand stade a jamais été d'usage en Asie, & si ce n'étoit pas le petit qui y subsistoit encore au siècle de Strabon; car on en peut douter raisonnablement. En attendant j'observerai deux choses qu'il semble que je n'aurois pû omettre. La première, qu'encore qu'on ait continué dans la Grèce à se servir du pied, de la coudée, des autres mesures que j'ai fait connoître, & qu'on ne puisse douter que tout cela n'ait subsisté du temps de Plin, il n'y a pourtant point d'inconvénient à croire qu'avec le grand stade il s'y établit un autre pied de près d'un septième plus grand que le pied romain, & que Censorin paroît mettre dans la nécessité d'admettre ces deux différens pieds, lorsqu'il écrit qu'il y en avoit six cens au stade Olympique, & mille au stade Pythique, puisque ces deux stades étoient égaux. La seconde est que ceux qui ont cru déterminer la grandeur du stade par celle de quelques édifices qui subsistent encore aujourd'hui dans la Grèce ou dans l'Asie mineure, & dont Pausanias ou d'autres écrivains ont donné les dimensions, ont assez mal employé leur temps. Pausanias, par exemple, écrit que l'enceinte du

In Attic. p. 32.

temple de Jupiter Olympien près d'Athènes étoit quarrée, & que chacun de ses côtés avoit un stade; & dans le dernier siècle le chevalier Whéler, célèbre par ses voyages, s'étant donné la peine de mesurer cette enceinte, s'assura que chacun de ses côtés étoit de six cens vingt-cinq pieds romains. Est-ce une preuve que le stade avoit six cens vingt-cinq pieds? Je ne sai si c'en a été une pour E'douard Bernard où je trouve cette observation: mais ce n'en est pas une pour moi; & en voici la raison. L'opinion commune étoit qu'il y avoit six cens vingt-cinq pieds romains au stade; cette opinion déterminâ les Architectes employés pour cet édifice par Adrien, à lui donner deux mille cinq cens pieds romains de tour, & cette même opinion fit dire à Pausanias qu'il avoit quatre stades de circonférence. Que Pausanias, que les Architectes, qu'un grand nombre d'autres eussent une idée fautive du stade, elle n'en devenoit pas plus vraie pour être commune à plus de gens qui ne s'étoient pas donné la peine de l'examiner. Tout le reste étant à peu près semblable, je ne crois pas devoir m'y arrêter, & je vais tout de suite faire connoître un troisième stade auquel nos critiques n'ont pas même pensé.

III. Les Romains ayant continué leurs voies militaires, divisées par milles dans tous les pays de leur domination, les deux anciens stades cessèrent d'être de quelque utilité, parce qu'ils ne répondoient au mille & à ses parties que par nombres rompus. Mais les Grecs accoutumés aux anciens noms de leurs mesures, & jaloux de la conservation de ces noms, les employèrent à signifier les parties du mille, c'est-à-dire, qu'ils partagèrent le mille en dix parties égales qui eurent le nom de stade; de sorte que le stade devint alors une mesure de cinq cens pieds, ou cent pas romains. Je ne sai si cela se trouve dit en propres termes par quelqu'ancien, & de quel poids est le témoignage d'un Allemand caché sous le nom d'Angélocrator, qui assure que selon Abulféda il y a dix stades au mille; mais je n'ai pas besoin d'autre preuve que de celle que fournit l'Itinéraire de Jérusalem, où d'Héraclée

à la Valone on compte mille stades, ce qui fait, dit-on, cent milles.

Il est vrai néanmoins que cet exemple, s'il étoit seul, ne suffiroit pas pour établir le nouveau stade, il en faut quelques autres, & je n'en manquerai pas. Constantin Porphyrogénète qui se piquoit d'érudition, crut orner beaucoup l'ouvrage où il se proposoit d'instruire le prince Romain son fils en l'art de gouverner l'Empire, s'il y inséroit quelques mesures prises par les anciens. J'y remarque, entre autres choses, ce qu'il dit du pays appelé Scythie par Hérodote. Cet historien avoit écrit que du Danube au Borysthène il y avoit dix journées de chemin; & comme là même il avoit averti qu'il comptoit deux cens stades pour chaque journée, c'est comme s'il avoit écrit qu'il y avoit deux mille stades d'une de ces rivières à l'autre. Constantin en dit autant, mais en comptant dix stades pour un mille : *Il y a, dit-il, six-vingt milles du Danube au Dniester, & quatre-vingt milles du Dniester au Dnièper.* Mais ne laissons pas échapper l'occasion d'éclaircir l'usage des deux anciens stades. Arrien n'ayant point dit qu'il copioit dans la description du Pont Euxin, on pourroit croire qu'il y a employé le grand stade : cet endroit-ci peut servir à détromper ceux qui auroient cette pensée. C'est en dedans des terres qu'Hérodote décrit l'éloignement du Danube au Borysthène; Arrien le décrit par les côtes, & ne compte que deux cens soixante stades de moins. Il y a, dit-il, du Borysthène à une petite île sans nom, soixante stades; de là à Odesse, quatre-vingts; d'Odesse au port des Istriens, deux cens cinquante; de ce port à celui des Isiaques, cinquante; puis douze cens à la petite embouchûre du Danube, soixante à la seconde, & quarante à celle qui a le nom de Belle, & qui est au milieu des cinq. Je ne crois pas qu'on puisse douter que ce ne soit ici le même stade que dans Hérodote. Que ce soit aussi le même que dans Strabon, cela paroîtra constant après qu'on aura comparé Constantin avec lui; car si l'Empereur compte six-vingt milles du Danube au Dniester, le Géographe de son côté y compte douze

L. IV, c. 101.

In Periplo. Euxini, p. 21. édit. d'Angler.

Lib. VII, pp. 305 & 306.

cens stades; savoir, trois cens de l'embouchûre méridionale du Danube à la septentrionale, & de celle-ci neuf cens au fleuve Tyras: ce qui est de la dernière justesse en comptant dix stades pour un mille. Cependant toutes les cartes que nous avons de ces pays-là nous les représentent comme si les anciens en avoient pris la mesure en grands stades. Nos géographes ont-ils raison? non sans doute; car n'ayant aucune description récente de ces pays, aucune relation de voyageurs qui les aient parcourus, aucune carte marine du Pont-Euxin sur laquelle ils pussent compter, ils n'ont fait que copier Pline, qui avoit vû les mêmes auteurs que Strabon & qu'Arrien, & qui avoit suivi l'usage de compter huit stades pour un mille, sans savoir que ces auteurs s'étoient servis d'un stade bien plus petit. Ces cartes peuvent donc être bonnes à faire remarquer la disposition des places entre elles; mais on se tromperoit fort si on croyoit y trouver l'éloignement d'une de ces places à l'autre, & elles ne sont pas plus sûres en ce point pour les côtes de l'Asie mineure, que pour celles d'Europe.

En effet, nos géographes destitués de tout secours ne pouvoient faire autre chose que copier Pline; & comme cet auteur s'y trompoit ainsi qu'ailleurs, il falloit aussi qu'ils nous trompassent. Il y a, dit le Naturaliste, deux cens milles d'Héraclée à Byzance; c'étoit dire, à la manière de parler, qu'il y avoit seize cens stades: Arrien y en compte à peu près autant, & Strabon n'en est pas fort éloigné, puisqu'il marque environ quinze cens stades pour l'éloignement d'Héraclée au temple de Chalcédoine. Or ces stades étoient des petits stades; un peu d'attention le fera comprendre. Hérodote voulant faire connoître l'étendue du Pont-Euxin, marqua en combien de jours on le navigeoit tant en long qu'en large, & pour se faire entendre, il ajoûta qu'un vaisseau parcourt à peu près soixante & dix mille orgyes dans un long jour, & soixante mille autres orgyes dans une nuit; ce qui donne treize cens stades pour la journée entière composée de vingt-quatre heures. Qu'un vaisseau fit un peu

L. VI, c. 1.

Ubi p. 17.

L. XII, p.

543.

L. IV, c. 86.

plus ou un peu moins, toujours est-il constant que si on alloit d'Héraclée à Byzance en un jour, les quinze à seize cens stades marqués n'ont pû être de grands stades, puisqu'il faudroit supposer une trop monstrueuse erreur dans un historien, qui a donné tant de preuves de son exactitude. On n'a donc qu'à lire Xénophon; on y trouvera qu'on alloit d'une de ces villes à l'autre dans une très-grande journée, c'est-à-dire en un peu plus de vingt-quatre heures; & on ne s'avisera pas de douter qu'il ne fût bien ce qu'il disoit, lui qui avoit été dans les deux villes, & qui s'informoit exactement de tout.

*Lib. VI, de
Exped. Cyri, p.
474.*

Je ne sai si l'on s'avisera de m'objecter la table de Peutinger, qui marque deux cens vingt-six milles d'Héraclée à Chalcédoine. Si l'utilité de ce monument tant vanté n'est pas encore connue, on n'a qu'à jeter les yeux sur cette route, pour en concevoir une juste idée. De Byzance au temple de Jupiter Urien, tous les anciens marquent six vingts stades, & la table vingt-cinq milles; dans quelle évaluation? Ce n'est pas sans doute dans celle qui a fait marquer ensuite quinze milles jusqu'au promontoire noir, qui, selon Arrien, est à deux cens quarante stades du temple: ce sera peut-être dans quelque autre, que découvriront ceux qui entreprendront de défendre ce monument; il est vrai qu'ils seront un peu embarrassés à donner la raison de cette bizarrerie, qui a fait donner deux places au promontoire, l'une seize milles en-deçà du Rhébas, & l'autre dix-neuf milles au-delà. Après le second promontoire, car il faut bien que je les distingue, puisqu'il a plu à l'auteur de la table d'en faire deux, je trouve la rivière d'Artane, mais je ne sai si c'est à dix-neuf ou à quarante milles; j'y vois seulement un temple d'Hercule, au lieu de celui de Vénus qui y étoit; & que si c'est dix neuf milles qu'on a marqués, pour le coup on a suivi l'évaluation commune du stade, Arrien y en ayant compté cent cinquante. On n'est pas long-temps sans s'en écarter. De l'Artane au Psilis, cent cinquante stades; de l'Artane à Philium, vingt-huit milles: c'est ainsi que l'auteur a su ce qu'il faisoit. Il ne

*Ubi supra, p.
13.*

Ibidem.

manque pas à donner une nouvelle preuve de son habileté dans l'éloignement du Psilis aux Chêles, qui est selon lui de vingt-huit milles, & selon Arrien de deux cens soixante & dix stades. Enfin ce ne sont par-tout qu'ignorances grossières, qui auroient fait mépriser cette table, si on s'étoit donné la peine de l'examiner; puisqu'on trouve ensuite des Chêles au Sangarè trente-neuf milles pour cent quatre-vingt stades; que l'éloignement des rivières suivantes n'est point marqué, ou qu'on y donne seulement quatre milles pour des centaines de stades, & même pour le double; & qu'au contraire pour vingt stades seulement qu'il y avoit du Lycus à Héraclée, l'auteur y a mis un éloignement de trente milles.

Je reprends le stade moderne, & j'observe que Constantin Porphyrogénète a encore supposé que ce stade étoit celui des anciens, lorsqu'il a écrit qu'il y avoit six cens milles du Palus Méotide à la Lazique & au Phasis; car cela est conforme à ce qu'Hérodote a assuré, qu'il y avoit trente journées, c'est-à-dire, six mille stades du Palus au Phasis. Mais comme ce seroit avoir peu fait que de montrer l'usage de ce stade dans un écrivain si postérieur à son institution, j'ajoute que dès le *iv.^e* siècle Ammian Marcellin s'en est servi, pour donner en stades la circonférence du Pont-Euxin: car quand on vient à comparer ce qu'il dit que le tour de cette mer est de vingt-trois mille stades, avec ce qu'on a vû que Cornélius Népos en avoit écrit, on comprend qu'il l'a suivi, en omettant cinq cens stades seulement, comme peu considérables sur tant de milles. Que si on ne veut rien que de précis, voici une observation qui sera doublement utile, puisqu'en montrant l'emploi du nouveau stade, elle fera voir que j'ai eu raison de donner au petit stade l'étendue que je lui ai donnée, & d'assurer que les mesures des anciens ont été copiées sans y rien changer; outre qu'à l'avenir on connoîtra mieux le bosphore de Thrace, ou canal de la mer noire, qu'on n'a fait jusqu'ici.

L. IV, c. 85.

Hérodote donne à ce bosphore six-vingts stades de long;

il a été copié par Polybe, Ménippe, Arrien, Strabon & tous les autres, qui s'accordent à en prendre la longueur depuis Chalcédoine jusqu'à l'endroit où Jason avoit bâti un temple à Jupiter, dont le vieux château d'Asie tient aujourd'hui la place. Le bosphore n'est large en cet endroit que de quatre stades seulement, c'est-à-dire, de trois cens vingt pas; mais il s'élargit aussi-tôt, & paroît dès-là pouvoir être pris pour le Pont-Euxin, que quelques-uns aimeroient mieux qu'on ne reconnût qu'à quarante stades plus loin, où sont les petites îles nommées Cyanées. On voit bien que dans mon sentiment ces six-vingts stades n'ont dû faire que neuf à dix milles, quoiqu'ils en fissent quinze au compte de Pline. Le bosphore est partagé en deux parties presque égales, l'une en-deçà & l'autre au-delà du promontoire Herméen, c'est-à-dire, au-delà du lieu où Darius fit jeter un pont, selon Polybe, qui s'accorde parfaitement avec Hérodote, puisque, *L. IV, p. 432.* selon cet historien, le pont étoit à la moitié du chemin de Byzance au temple de Jupiter. Il doit donc y avoir un peu plus de quatre milles de ce promontoire à Byzance, & voilà justement ce qu'en a écrit Sozomène: *il y a, dit-il, trente-cinq stades de Constantinople au promontoire Eslies; & de là au promontoire Herméen la navigation droite est de plus d'un mille. Je ne sai si on peut souhaiter rien de plus décisif.* *Hist. Ecclef. l. II, c. 3.*

On peut encore produire pour exemple du nouveau stade, ce que dit Zosime du même bosphore, quoiqu'aussi différent de ce qu'a écrit Sozomène, que l'est ordinairement ce qu'assure un homme qui parle de ce qu'il fait, de ce qui est avancé par un autre homme qui copie des auteurs qu'il n'entend pas. On a vû que quelques-uns vouloient que le Pont-Euxin ne commençât qu'aux Cyanées, cela les obligeoit à donner cent soixante stades au Bosphore, & ces cent soixante stades étoient pris pour vingt milles: voilà pourquoi Zosime a dit que le canal avoit environ trois cens stades de long. Mais comme ils n'en avoient parlé que d'une manière générale, ce ne fut pas la seule faute qu'ils firent faire à cet historien; car ayant *L. II, p. 437.*

L. II, p. 430. lû quelque part que le bosphore finissoit au temple de Jupiter, il crut que tout le monde le faisoit finir là, & c'est ce qui lui fit écrire qu'il y avoit deux cens stades de ce temple à Chalcedoine. Au reste, sans m'arrêter plus long-temps à ce stade, qui me paroît aussi ancien que l'établissement du siège de l'Empire à Constantinople, je finirai en corrigeant une faute dans l'endroit où Pline parle du bosphore. Si on s'en tient aux imprimés, le bosphore, qui ne laisse entre l'Europe & l'Asie qu'un intervalle de cinq cens pas, est à douze mille cinq cens pas de Chalcédoine. Or ce qu'il entend là par le bosphore, c'est l'endroit où Darius fils de Xerxès fit passer ses troupes sur un pont, c'est-à-dire, le promontoire Herméen, & il est visible que dans sa manière de traduire les auteurs Grecs, il n'a pû y imaginer un si grand éloignement. C'est donc sept mille cinq cens pas que Pline a écrit, & ce qu'on lit aujourd'hui vient des copistes, qui ont écrit XII pour VII; cela n'est pas rare, & les critiques en ont fait plusieurs fois la remarque. Le promontoire Herméen, l'endroit où étoit le pont de Darius, & si l'on veut encore, le lieu le plus étroit du bosphore, à qui ce nom de bosphore convenoit proprement, étoit à la moitié du canal, qui avoit six-vingts stades dans toute sa longueur; & à compter huit stades pour un mille, soixante stades devoient faire sept mille cinq cens pas. Il n'y a point d'inconvénient à corriger les auteurs sans manuscrits, quand on le peut faire si sûrement.



M É M O I R E

S U R

L E S C I M M É R I E N S ,

Et principalement sur la partie de cette nation qui habitoit au nord du Danube, & à l'occident du Pont-Euxin.

Par M. F R É R E T.

LES Cimmériens sont la plus ancienne colonie étrangère que nous sachions avoir habité les pays situés au nord du Danube, & à l'occident du Pont-Euxin. Mais quelque célèbre que fût le nom de ce peuple dans l'antiquité, le détail de ses aventures ne nous est connu que très-imparfaitement; & nous ne pouvons former la suite de son histoire, qu'en réunissant quelques témoignages détachés les uns des autres, & qui laissent entre eux des vuides qu'il faut nécessairement remplir par des conjectures & par des suppositions, fondées sur ce que nous connoissons de l'état de ces peuples, & de la nature des pays qu'ils occupoient, ou même sur ce que nous pouvons imaginer au sujet des motifs qui les déterminoient ou les devoient déterminer à former les entreprises dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Pour mettre le Lecteur en état de juger de ces conjectures, il est nécessaire de lui rappeler la notion un peu détaillée de la nature du pays que ces Cimmériens vinrent occuper: c'est par-là que je vais commencer le premier des deux articles qui partagent ce Mémoire. L'obscurité de la matière, le grand nombre & la difficulté des questions qu'elle occasionne, demanderont une assez forte attention de la part du lecteur; j'ai tâché d'être clair, mais je crains de n'avoir pas toujours réussi.

Fév. 1748.

A R T I C L E I.

Description abrégée du cours du Danube, & recherches sur les premiers Habitans des pays voisins de ses bords.

LE Danube coule, comme on fait, de l'occident vers l'orient, dans une large vallée fermée par deux grandes chaînes de montagnes situées l'une au midi, l'autre au nord du fleuve. La chaîne méridionale est un bras détaché des Alpes, lequel, après s'être abaissé en descendant au midi, & avoir formé les diverses vallées de la Styrie & de la Carinthie, occupées autrefois par les *Taurisques*, les *Scordisques*, les *Carni* & quelques autres nations Celtiques, se relève vers le nord sous le nom d'*Albius* ou *Alpius* (Alpes) pour tourner vers le Levant, & pour continuer sous cette même direction jusqu'au Pont-Euxin.

Cette chaîne de montagnes prenoit les différens noms d'*Albius*, d'*Ardiaus*, de *Scordus*, d'*Hæmus* & de *Rhodopé*; ces deux derniers sont devenus les plus célèbres parce qu'ils étoient ceux de la partie voisine des Macédoniens & des Thraces. Au nord de cette longue chaîne, dans la partie qui s'étend jusqu'au Danube, on trouvoit la *Pannonie* ou *Pæonie*, l'*Illyrie*, & les deux *Mésies* ou *Mysies*; pays arrosés par des rivières considérables qui vont se jeter dans le Danube, & qui étoient occupés par la nation Sarmatique ou Illyrienne des Gètes ou Mysiens, de même origine que les Thraces, & divisée en plusieurs peuples qui parloient divers dialectes d'une langue générale, dont celle des Thraces, proprement dits, étoit aussi une branche. La partie occidentale de cette vallée du Danube avoit été presque toute envahie par des colonies Celtiques & Germaniques qui en avoient chassé les premiers habitans. Au midi de la chaîne du Mont *Albius* ou *Scordus*, étoient la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Macédoine & la Thrace, pays où nous ne voyons point

que les nations Germaniques & Celtiques aient jamais pénétré, du moins pour y former des établissemens fixes.

Les montagnes qui sont au nord du Danube suivent une direction moins régulière que celles du sud : cette chaîne fait plusieurs détours & jette divers bras, qui entourant des pays étendus & fertiles, les séparent absolument les uns des autres. Je désignerai ces pays par leurs noms modernes, parce que les fréquentes migrations des peuples qui les ont successivement envahis & occupés, ont rendu les anciennes dénominations moins connues, & même moins certaines.

La chaîne septentrionale qui se détache des montagnes noires de la Souabe ou du mont *Abnoba*, forme presque dès son origine, une espèce d'enceinte circulaire qui conserve encore le nom d'habitation des Boïens, *Boïohemum*, *Bohème*, que lui avoit donné une ancienne colonie Celtique sortie du cœur de la Gaule. La partie méridionale de cette enceinte circulaire, s'approche extrêmement du Danube vers *Passau*, *Batava-castra*, & vers le passage des Boïens, *Boïodurum*. A l'orient de la *Bohème* la chaîne de montagnes se repliant du midi au nord, forme encore une nouvelle enceinte, qui porte aujourd'hui le nom de *Moravie*, à cause du fleuve (a) qui l'arrose. Ce pays après avoir été possédé par les *Quades* & par quelques autres nations Germaniques, a été occupé depuis par des Slaves ou Esclavons. Au nord de la *Moravie* la montagne pousse un bras qui va se joindre au mont *Carpath* ou *Crapack*, & forme une longue vallée arrosée par l'Oder, qui prend sa source dans les montagnes de *Moravie*; cette vallée est ce qu'on nomme la *Silésie*, pays extrêmement fertile.

La chaîne du mont *Carpath* commence au-delà de la *Moravie*, à peu près à la hauteur de Vienne ou *Vindobona*, & forme une nouvelle enceinte presque circulaire, qui renferme la *Hongrie* & la *Transilvanie*, qu'elle sépare de la *Pologne*, de la *Moldavie* & de la *Walaquie*. A l'orient de la *Hongrie*

(a) Les *Quades* nommoient ce fleuve *Douria* : les *Esclavons* ou *Sarmates* le nommoient *Mour* ou *Mar*.

& de la Transilvanie, cette chaîne s'approche jusqu'au bord du Danube vers Orsowa, & un peu au dessous des ruines du pont de Trajan, ne laissant pour passer de la Hongrie dans la Walaquie, que des gorges étroites ou défilés auxquels on donne le nom de portes. Un peu au dessus de ces défilés est un banc de roches qui traverse le fleuve, & forme une cascade dans le temps des basses eaux : ce banc de roches indique la jonction de la chaîne septentrionale avec une autre chaîne située au midi du fleuve, entre le banc & le pont de Trajan, & qui descendant au midi coupe la Mésie en deux, & va, sous le nom de *Scodrus* ou *Scordus*, se joindre vers *Sophie* ou vers l'ancienne *Sardique*, avec le mont *Hæmus*.

De cet endroit qui est le plus élevé de la chaîne méridionale ou de l'*Albius*, il se détache encore un autre bras qui s'avance au sud-ouest jusqu'à la mer Hadriatique, & sépare la Dalmatie d'avec l'Albanie, ou d'avec l'ancienne Épire.

Au-delà de ces deux chaînes du *Carpath* au nord & du *Scodrus* au midi, le Danube coule dans une vaste plaine qui n'est plus coupée par aucune montagne considérable.

Le mont *Carpath* est extrêmement élevé ; la partie méridionale du plateau qui en forme le sommet, ou celle qui regarde la haute Hongrie & la Transilvanie, & qui s'abaisse au midi vers le Danube, est très-inégale, & se partage en plusieurs vallées où coulent au sud & à l'ouest diverses rivières, dont les plus considérables sont le *Marisus*, aujourd'hui *Maros*, & le *Tibiscus*, aujourd'hui la *Teyss*. Au pied de ces vallées sont des plaines qui s'étendent jusqu'au Danube, & qui ont très-peu de pente, en sorte que ces rivières forment, en les traversant pour se rendre dans le fleuve, un grand nombre de marais. A l'orient de ces plaines marécageuses est la chaîne du *Carpath* qui se joint au *Scodrus*. Le plateau ou sommet du mont *Carpath* forme une vaste plaine qui s'avancant au nord & au nord-est va se joindre avec la grande chaîne des monts Riphées ou du *Semni-poyas* (ceinture du Monde comme les Russes la nomment.) Cette chaîne du

Semni-poyas a fait jusqu'au siècle dernier, le terme de nos connoissances géographiques du côté du nord-est (b).

Ce plateau étant très-élevé, un grand nombre de rivières considérables y prennent leurs sources & vont se jeter de tous côtés dans des mers très-éloignées de-là, dans la mer Baltique, dans la mer du nord, autrement mer Blanche ou golphe d'Archangel, dans la mer Caspienne & dans le Pont-Euxin; les plus considérables de ces rivières sont la *Vistule*; la *Douna*, la *Douina*, la *Cama*, le *Volga*, le *Don* ou *Tanaïs*, le *Borysthène* ou *Dniéper*, l'*Hypanis* ou le *Bog*, enfin le *Tyras*, aujourd'hui *Tourla* ou *Dniester*: les rivières de Moldavie & de Walachie prennent leur source au dessous du plateau; les plus considérables sont la *Prouth*, le *Sireth* & l'*Alouta*: elles coulent à l'orient de la chaîne qui s'unit au *Scordus*.

Le plateau qui s'étend au nord est terminé du côté du couchant, du septentrion & du levant, par de grandes plaines qui descendent jusqu'à la mer avec une pente assez douce & sans être interrompues par aucunes chaînes de montagnes considérables; telles sont principalement celles qui descendent vers le Pont-Euxin entre le Danube & le Borysthène. L'histoire des Cimmériens demande que nous nous en formions une idée un peu plus détaillée.

Les plaines qui sont au sommet de ce plateau ayant des creux & des endroits plus bas, les eaux qui s'y rassemblent y forment de grands lacs & de grands marais, ainsi qu'il arrive sur les sommets de toutes les masses de montagnes.

Les eaux de ces lacs se réunissant forment les diverses rivières qui vont tomber dans le Pont-Euxin, & qui coulent par des vallées peu profondes; ces vallées sont séparées les unes des autres par de vastes plaines ou *savannes* d'un terrain fertile qui produit des pâturages, mais qui sont absolument

(b) Elles se sont prodigieusement étendues depuis. Voyez, entre autres, la nouvelle carte des découvertes au nord de la mer du sud, tant à l'est de la Sibérie & du Kaintcha-

tka, qu'à l'ouest de la nouvelle France; dressée par M. Buache, sur les Mémoires de M. Delisle, Professeur royal, & de l'Académie des Sciences.

dégarnies d'arbres. L'auteur du journal des campagnes du roi de Suède décrivant la marche de ce prince, depuis *Pultawa* jusqu'à *Bender*, observe que dans toutes ces plaines on n'auroit pas trouvé de quoi faire une seule fascine; on n'y rencontre non plus, sur-tout en approchant de la mer; ni ruisseaux ni sources; il faut y creuser des puits, & le plus souvent l'eau en est amère & mal-saine.

Voy. Rubru-
quis & Plano-
carpin.

Les nations Esclavones ou Sarmatiques donnent à ces plaines désertes les noms de *Dzike-pole*, les Tartares celui de *Coum*, & les Turcs celui de *Descht* qu'ils ont emprunté des Persans: ce nom de *Coum* a formé celui de *Coumani* & de *Coumania* donné à ce pays dans le XIII^e & XIV^e siècle, & par lequel on désignoit les peuples errans & sans villes qui l'avoient occupé, tels qu'étoient d'abord les anciens Hongrois ou Magyares, & ensuite les Tartares Mogols de Gingischan qui avoient pénétré jusque-là.

Le défaut de sources & le manque de bois général dans toutes ces plaines, sont cause qu'on n'a bâti de villes que sur le bord des rivières; par cette même raison on ne trouve ni villages ni habitations fixes dans ces plaines; le manque de bois est un inconvénient très-considérable dans un pays où le froid est extrêmement vif, même (c) dans le cœur de l'été: ces plaines ne peuvent donc être habitées que par des nations Nomades qui se nourrissent du lait & de la chair de leurs troupeaux, qui vivent sous des tentes, passent aisément d'un lieu à un autre, & s'avancent vers les plaines méridionales pendant l'hiver.

Les nations Sarmatiques ou Esclavones s'étant accoutumées à cultiver la terre & à mener une vie sédentaire, elles ont construit leurs villages sur le bord des rivières, & les plaines sont restées désertes, parce que ces Esclavons, connus sous le nom de *Cosakes*, en ont chassé les *Coumani* ou Tartares qu'ils ont contraint de se retirer le long de la mer:

(c) *Beauplan*, p. 85, *descript. de l'Ukraine*, dit que dans certaines années les hommes ni les animaux ne peuvent supporter le froid, & qu'il en meurt plusieurs. Voyez aussi le *Journal de Charles XII roi de Suède*.

le pays de ces Cosakes est ce que nous appelons (d) *Ukraine*.

Quoique ce climat soit renfermé entre le 45^e & le 50^e degrés de latitude, le froid y est beaucoup plus grand que dans des pays plus septentrionaux; l'usage des fourrures y est indispensable: toutes les nations qui sont venues occuper cette région ont été contraintes de le prendre quand elles ne l'avoient pas déjà; & quoiqu'elles fussent accoutumées à former des villages, le manque de bois & la rareté des eaux courantes, leur ont fait prendre l'habitude de changer de demeure & de construire des habitations mobiles, ou du moins faciles à transporter, parce qu'il y a toujours une liaison nécessaire entre la nature d'un pays & les mœurs de ses habitants. Ce principe aura peut-être plus d'une fois son application dans la suite.

Le Danube, qui prend sa source dans la Germanie occidentale & au nord-ouest du Rhin, coule en général, comme on a vu, du couchant au levant, & arrose une très-grande étendue de pays, en suivant toujours cette même direction. Les anciens Grecs qui n'en connoissoient que la partie orientale, lui ont donné le nom d'*Ister*, sans doute d'après les colonies Germaniques, qui le nommoient ainsi depuis ses cataractes jusqu'à son embouchure; depuis ses sources jusqu'aux cataractes on le connoissoit sous le nom de *Danube*. Stéphanus donne à ce mot une origine germanique, & l'explique par *trompeur* & *mal-faisant*. Le même Stéphanus dit qu'on lui avoit donné, dans un sens contraire, le nom de *Matoas*, qu'il rend en grec par celui d'*A'στος* ou de facile *innocius*. Ce nom ne devoit pas être d'un usage commun; car on n'en trouve guère d'exemples. Il paroît que les deux rives du Danube, depuis sa source jusqu'à *Taurunum* & *Singidunum*, ont été d'assez bonne heure occupées par des nations Germaniques ou Celtiques; & les plus anciens écrivains qui aient nommé ce fleuve, Pindare & Hérodote, placent sa

*Strab. VII,
p. 304, Steph.
Byzant.*

(d) Extrémité, lisière, *Kray*, *Krayna*. Le pays des Tartares de la plaine est nommé *Boudziack*, le coin, l'angle, parce qu'il se termine vers le Danube en un angle assez aigu.

source dans le pays des Celtes, quoique ce qu'ils disent de la situation de cette source, montre qu'ils n'avoient que des notions très-fausſes de la géographie de cette partie de l'Europe.

Au deſſous de Taurunum & du confluent de la Save avec le Danube, les deux rives du fleuve étoient habitées par des peuples d'une nation absolument différente des Celtes, par des Myſiens, par des Daces & par des Gètes, qui parloient la même (e) langue que les Thraces. Le nom de *Myſi* ſemble être le ſeul qu'Homère ait connu; il joint les Myſiens aux Thraces, & ne fait mention ni des Gètes ni des Daces.

Strab. *ibid.*
Hom. *Iliad.* N.

Strab. VII,
304, *Salmaf.*
exercit. *Plin.* p.
559.

Hérodote nomme les Gètes, & ne fait aucune mention des Daces ou *Dakes*; & Strabon ſemble dire que ce nom n'avoit point été connu des Grecs avant les poètes comiques, & ſuivant la remarque de Saumaſe, avant ceux de la nouvelle comédie.

Strab. VII,
295, 296,
297. *Herod.* I,
28, IV, 93.

Le nom de *Myſi* paroît avoir été le plus ancien & le plus général des Thraces ſeptentrionaux & voiſins du Danube; ils l'avoient même porté dans l'Asie mineure lorſqu'ils y paſſèrent à diverſes reprises, & qu'ils occupèrent les pays ſitués à l'occident & au nord de la Phrygie. Une partie d'entre eux conſerva le nom de *Myſi*: mais les diverſes petites Cités qui ſe ſéparèrent du gros de la Nation, prirent les noms de *Bebryces*, de *Bryges*, de *Mygdones*, de *Thyni*, de *Bithyni* & de *Mædo-Bithyni* (f), qui étoient ceux de divers cantons de la Thrace européenne. Le nom des Thraces étoit devenu

Herod. IV,
93, *Menand.*
ap. *Strab.* VII,
297.

Strab. VIII,
303, *Plin.* IV,
12, *Ptolem.* tab.
IX, *Europ.* *Dio*
Caſſius. LI.

chez les Grecs le nom général de toutes les Nations voiſines du Danube, & les Gètes, malgré leur étendue, ne paſſoient que pour une portion des Thraces; Hérodote & Ménandre, cités par Strabon, y ſont formels. Au temps de Strabon &

(e) Γετῶν, ὁμογλώττου τῆς Θραξίν ἔθνους.

Strab. VII, 303.

Ὁμόγλωττοι δ' εἰσὶν οἱ Γεταὶ τῆς Δάκῃς.

Id. VII, 305.

(f) Il y avoit des *Mædi* parmi les Thraces. *Thucyd.* lib. II, 98, *Herod.* liv. V, 9.

de

de Pline, le nom des *Myfi* étoit devenu celui d'un peuple peu considérable de la nation des Gètes; mais dans la suite on le donna à tous ceux de cette Nation, qui étoient établis au midi du Danube, de même qu'on donna celui de Daces ou *Dakes* à ceux qui étoient au nord du fleuve. Strabon Strab. VIII, 304, 305, avoit donné ce nom aux Gètes établis le long du Danube, depuis les frontières de la Germanie jusqu'aux Cataractes, & selon Pline (g), il avoit été proprement celui des Gètes, que les Sarmates Iasyges avoient chassés des plaines, & obligés de se cantonner dans les montagnes de la haute Hongrie & de la Transilvanie. De toutes ces variétés que j'ai rapportées à dessein, on doit, ce me semble, conclure que les noms de Daces & de Gètes n'étoient ceux d'aucune Nation particulière, mais une dénomination vague, à laquelle on donnoit plus ou moins d'étendue, suivant l'état politique où ces peuples se trouvoient au temps de l'écrivain, ou suivant le plus ou le moins d'exactitude avec laquelle il s'exprimoit. Il est assez probable que le vrai nom de ces peuples étoit celui de *Myfi* que leur donne Homère, & qu'ils reprirent sous la domination Romaine.

Strabon donne une même langue aux Thraces, aux Gètes & aux Daces; ce qui suppose qu'elle avoit beaucoup d'étendue: mais il n'est pas facile de déterminer exactement les limites du pays des Thraces dont il a voulu parler. Car ce nom n'avoit été dans son origine qu'une dénomination vague & commune à tous les peuples qui habitoient au nord de l'ancienne Grèce, & sur-tout à ceux qui occupoient des pays rudes & montagneux (h): peut-être même étoit-ce de là qu'ils avoient pris ce nom, & désigne-t-il seulement les habitants d'un pays montueux. Stéphane dit que l'ancien nom de la Thrace étoit *Perké*: mais ce nom paroît n'être qu'une épithète relative à la coutume qu'avoient les Thraces, hommes

(g) Plin. IV, 12. *Plana Iasyges Sarmatae; montes vero & saltus pulsi ab his Daci ad Pathissum amnem.* Ce fleuve est la *Téisse* d'aujourd'hui.

(h) *Θεσσαλον* & *Τεσσαλον* ne diffèrent que par des aspirations pour lesquelles les Grecs n'avoient point de caractères dans l'ancien temps.

& femmes (i), de s'imprimer des marques en stigmates sur le corps, & même sur le visage.

Dans les premiers temps la Grèce proprement dite avoit peu d'étendue, & le nom de Thrace se donnoit aux pays voisins de l'Attique. Thucydide observe que les Thraces des temps héroïques, ceux sur lesquels régnoient Eumolpe & Térée, ceux qui s'allièrent aux Athéniens dans la guerre contre Eleusis, habitoient les vallons du Parnasse, la Daulide, la Phocide & une partie de la Béotie. Orphée, Thamyris, Philammon, &c. étoient venus de ce pays; & le mont Hélicon, consacré aux Muses par les Thraces, suivant Ephorus, faisoit partie de cette Thrace qui donna naissance aux premiers poètes & aux plus anciens musiciens de la Grèce. On donnoit encore le nom de Thraces aux peuples de la Daulide, qui s'emparèrent de Thèbes après la guerre des enfans d'Œdipe, & que les anciens Thébains, réfugiés à Arnée de Thessalie, ne chassèrent de ce pays que 60 ans après la prise de Troie. Ce fut à peu près dans ce temps-là que le nom de Thrace fut restreint au pays qui est au delà de la Macédoine.

Si les Thraces méridionaux de la Phocide & du Cythéron parloient la même langue que ceux du nord, elle devoit être peu différente de l'ancien langage des Grecs, ou de celui qui n'avoit pas encore été altéré par le mélange des colonies Phéniciennes, Egyptiennes & Phrygiennes. A l'occident des Thraces, & en remontant au midi du Danube jusqu'aux frontières orientales du pays nommé depuis *Norique* & *Rhétie*, on trouvoit un grand nombre de petites cités différentes, presque toujours en guerre les unes avec les autres. Strabon les désigne par le nom commun d'*Illyriennes*, pour les distinguer des colonies Celtiques ou Germaniques qui avoient occupé plusieurs cantons de ce pays-là.

Hérodote place l'Illyrie beaucoup plus vers l'orient; c'est, dit-il, dans ce pays que le fleuve *Angrus* prend sa source:

(i) Περὶ τὸς nigris maculis variegatus. Πέρχομαι stigma. Πέρχομαι, ποινίζω. Hesych.

il ajoûte que ce fleuve tombe dans le *Brongus* qui va se jeter dans le Danube, après avoir arrosé la plaine des *Triballi*.

Ces Triballes mêlés avec les *Myfi*, étoient, selon Strabon, des Thraces qui occupoient le pays situé au nord du mont *Hæmus*, & à l'orient des *Scordisques*, & qui s'étendoient le long du Danube jusqu'aux îles qu'il forme à son embouchûre. Ptolémée les met auprès de la ville d'*Æscus* sur le Danube, à l'embouchûre de l'*Æscus*, aujourd'hui *Isker*. Nous voyons dans Thucydide, que ces Illyriens étoient voisins de la Macédoine, & qu'ils s'étendoient jusque sur la mer Adriatique vers *Dyrrachium*. De tout cela on doit conclurre que le nom d'*Illyrie* étoit encore une désignation vague à laquelle on donnoit tantôt plus & tantôt moins d'étendue.

Thucydide emploie le nom de *Pæones* comme celui de plusieurs petits peuples habitués sur les deux bords du Strymon. Strabon l'étend jusqu'à une partie de la Macédoine, & assure que les *Pélagons* étoient *Péoniens*. Dion ne veut pas que ce nom soit le même que celui des *Pannoniens*; cependant plusieurs écrivains les ont confondus, & je crois qu'il avoit la même origine, quoique les Romains eussent restreint le nom de Pannonie au pays compris entre le Danube, la Drave & la Save. Ce nom de *Péoniens* se donnoit à des peuples très-éloignés les uns des autres. Homère joint les Péoniens aux Lélèges & aux Pélasges de l'Asie mineure, sujets de Priam; ainsi ce nom semble avoir encore été de même que ceux d'Illyriens, de Thraces & de Gètes, une désignation vague ou une épithète qui pouvoit convenir à la plupart des peuples de la nation des Myfiens.

Strabon parlant de la petite nation des *Iapodes* voisins de l'Illyrie & de la Carniole, observe qu'ils ont adopté l'armure des Gaulois, mais qu'ils ont conservé l'usage particulier aux autres nations Illyriennes & aux Thraces, de se

stigmatifer.

Hérodote nous apprend que chez les Thraces, ces stigmates étoient un privilège accordé aux seuls *Nobles*, ou à ceux qui n'avoient d'autre occupation que la guerre & la chasse. Les

Strab. VII,
301, 310.

Thucyd. IV,
124.
Adde I, 24.
26.

Thucyd. II, 96.

Strab. Epitom.
l. VII, p. 331.

Iliad. X,
vers. 429.

Strab. VII,
p. 315.

Herod. V, 3, 6.

Plut. de serâ
Numinis vindictâ
moral. p. 557.

Athénée, XII,
524.

Dio. Chrysost.
Orat. X, pag.

234.
Dio. Cass.
LXVIII, pag.

765.
Méla, II, 1.

Herod. IV,
104.

femmes Thraciennes étoient jalouses de cette même distinction: c'étoit par le nombre & la variété des stigmates qu'elles avoient sur le visage & sur le corps, qu'on jugeoit de la noblesse & du rang des familles dont elles sortoient. Le commerce des Grecs & des Romains avoit fait abandonner cet usage aux Illyriens & aux Thraces, mais il subsistoit encore chez les Gètes au temps de Dion Chrysostome, c'est-à-dire sous Domitien. Pomponius Méla, parlant des Agathyrses habitans des bords du *Marisus*, dit que ces peuples s'impriment sur le corps & sur le visage des marques ineffaçables: *Ora artusque pingunt sic, ut ablui nequeant.*

Hérodote est presque le seul qui ait parlé historiquement de ces Agathyrses; leur nom ne se retrouve plus, ni dans les historiens, ni dans les géographes exacts, & ceux qui en ont fait mention depuis lui, ne les plaçant qu'au hasard & par conjecture, les rangent vers les extrémités de la Sarmatie & de la Scythie parmi les peuples dont ils ne connoissoient que le nom. Méla, Plin & Ptolémée lui-même sont souvent dans ces cas, lorsqu'il s'agit des pays situés au-delà des bornes de l'empire des Romains, ou de celui des successeurs d'Alexandre.

Ibid.

Hérodote dit que le *Marisus* arrose le pays des Agathyrses, qui observoient la plupart des coutumes des Thraces, & par conséquent celle de se stigmatiser. Strabon ne parle point des Agathyrses, & fait couler le *Marisus* dans le pays des Gètes; ce fleuve arrose la Transilvanie & la basse Hongrie. Il y a quelque apparence que le nom d'Agathyrses étoit celui que les Scythes donnoient aux Gètes, à cause de la coutume qu'avoient les nobles (*k*) de se stigmatiser; car c'est en décrivant sur le rapport des Scythes les pays situés au-delà du Danube, qu'Hérodote parle des Agathyrses, & depuis lui il n'en est plus question dans les historiens.

Vid. Herod. V,
3. 6.

L'usage bizarre & douloureux de ces stigmates, par lequel les hommes & les femmes se faisoient un mérite de défigurer

(*k*) En Turc *Agha*, maître, seigneur; *durouschi*, piqure, blessure, cicatrice. Voy. *Meninski. Lexic*: racine, *dorti*, aculeus; *dortisch*, punctura; *dortmak*, punger.

leurs traits, a été assez commun; les peuples de l'île Britannique ne l'ont quitté que sous la domination Romaine (1).

A l'autre extrémité de notre continent, les *Tongoufes* du fleuve Jénisca se cicatrisent & se tailladent encore le visage & les mains par une opération très-douloureuse: nous avons trouvé à peu près la même coutume établie chez presque tous les peuples de l'Amérique septentrionale. Comment est-il arrivé que des Nations si éloignées les unes des autres se soient rencontrées dans une coutume si singulière, & fondée sur des idées si peu naturelles?

Isbrant. Voyag.
fait en 1692,
p. 58 du VIII.^e
vol. des Voyages
au Nord.

Nous ignorons quels ont été dans les premiers temps les habitans des pays situés au nord des Gètes, sur le sommet du mont Carpath, & dans les vastes plaines de Pologne & de Lithuanie. Ces pays étoient-ils occupés par les peuples nommés depuis *Sarmates*, c'est-à-dire, par des Slaves ou Esclavons? L'étoient-ils par des *Fenni* ou *Finniens*? C'est un problème historique que nous ne sommes plus en état de résoudre. Hérodote parle de plusieurs Nations répandues dans ces plaines depuis le Tyras jusqu'au Tanaïs; il donne à quelques-unes de ces Nations des noms grecs, sans doute d'après les habitans d'*Olbia* ville grecque, à l'embouchure de l'Hypanis & du Borysthènes; ces noms sont ceux de *Melanchlani* ou de robes noires, & d'*Androphages* ou de mangeurs d'hommes.

Les autres noms qu'emploie Hérodote, & qui ne se retrouvent plus dans les historiens postérieurs, sont ceux de *Boudini*, de *Neuri*, de *Iurka*, de *Thyssagètes*, &c. ces noms semblent avoir été des épithètes prises de la langue des Sarmates & de celle des Scythes, plutôt que des noms adoptés par ces Nations. Hérodote donne le nom de *Boudini* à deux Nations différentes, l'une à l'occident du Borysthène, & l'autre à l'orient du Tanaïs: il remarque, au sujet de l'une & de l'autre, qu'elles habitoient un pays couvert de bois, & que jusque-là

*Herod. IV.
21, &c.*

(1) De là venoit le nom de *Brittones* qu'on leur donnoit: *Brith*, pictus; *Brithon*, picti; *Brithenes*, *Britannia*, pictorum insula, en Gallois: *Camden* & *Davies*.

Vitsen, Tartar. on ne trouvoit que des plaines dégarnies d'arbres. *Bouta* ou *Vocab. Calmouk.* *Bouda* signifie une forêt dans la langue des *Calmouks*.

Herod. IV. 23. Hérodote dit que les *Iurkæ* mènent une vie errante, & ne vivent que de leur chasse, pour laquelle ils se mettent hommes & femmes à l'affût sur les arbres de leurs forêts. *Orgha* & *Orghou* dans la langue des *Calmouks*, signifie proprement s'élever, monter au dessus.

Strahlemb. vocab. Mogol & Calmouk. Le nom de *Thyffagètes* designoit sans doute la situation de leur pays, auquel finissoient les landes & les bruyères, & auquel commençoit le terrain pierreux & montueux entre le Tanaïs & le Volga; & c'est-là précisément ce que leur nom semble avoir signifié dans la langue des Scythes.

Après ce détail préliminaire, qui étoit je crois nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre, & pour donner une idée de l'état du pays où les Cimmériens se vinrent établir, je passe à l'histoire même de leur colonie.

A R T I C L E I I.

Des Cimmériens établis aux bords du Danube.

Strab. II, 49, IV, 198. POSIDONIUS, philosophe Stoïcien, dont Strabon ne peut s'empêcher de reconnoître le mérite (malgré l'affectation avec laquelle il le contredit en beaucoup d'endroits) parloit de l'origine de la colonie Cimmérienne, établie au nord du Danube; comme il avoit voyagé dans la Gaule & conversé avec les Gaulois, il avoit pu s'instruire de diverses choses qui étoient peu connues des autres Grecs.

Il croyoit que ces Cimmériens étoient de la même Nation que les Cimbres, qui sortis du voisinage de la mer Baltique & des bords de l'Océan septentrional, traversèrent la Germanie, & s'avancèrent jusque dans la Gaule & jusque dans l'Italie, & furent vaincus par Marius (*m*) un siècle avant l'ère vulgaire.

(*m*) Plut. *Vie de Marius*, nous apprend que Posidonius avoit eu plusieurs conversations avec ce général Romain, & il pouvoit en avoir appris beaucoup de choses touchant les Cimbres.

Posidonius donnoit, selon Plutarque, au nom des Cimbres ou *Kimri* (car c'est ainsi que les Grecs le prononçoient) la signification de *λητής*, *brigand*; Festus traduit le mot *Kimber* par celui de *soldat*: *Cimbri lingua gallica latrones dicuntur*. Ailleurs il explique le mot *latrones* d'un homme qui s'engage dans une guerre étrangère pour une solde: *Qui conducti militant*.

L'explication que Posidonius & Festus donnent au mot *Kimber* & *Kimri*, est conforme à ce qui nous reste de monumens des plus anciennes langues du nord (*n*); le mot *Kember* & *Kemper* s'y trouve employé pour désigner celui qui s'engage dans le service militaire pour une solde ou par l'espoir du pillage: ce mot dans son origine signifioit proprement un homme robuste, un lutteur. De *Kiemp* & *Kiempe*, les nations septentrionales ont apporté dans la basse latinité le mot *Campio* ou *Campion* que les glossaires du moyen âge traduisent par les mots *Pugil* & *Gladiator*. Dans les anciennes loix les *Campion*es sont ceux qui s'engageoient au combat pour une querelle étrangère moyennant une somme d'argent; on les regarde comme des hommes vils qui mettent leur sang à prix, & on ne donnoit pas ce nom à ceux qui s'exposoient au combat pour leur propre querelle.

Voy. du Cange
à ce mot.

Les mots de *λητής* & de *latro*, par lesquels Posidonius & Festus rendent celui de *Cimber*, n'avoient rien d'offensant dans les principes des nations Celtiques & Germaniques; César dit, en parlant de ces dernières: *Latrocinia nullam habent infamiam, quæ extra fines cujusque civitatis fiunt*. Polybe nous apprend que les Gaulois d'Italie furent toujours dans le même principe; & Tite-Live, faute d'y avoir fait attention, a pris pour des guerres avec le corps entier de la nation Gauloise, ce qui n'étoit que des courses d'une bande d'aventuriers, que l'envie de piller faisoit entrer sur les terres des Romains & de leurs alliés; invasions faciles à repousser, & que la Nation ne soutenoit point, parce qu'elles étoient faites sans son aveu.

Cæsar. l. VI.

(*n*) Voy. Rudbeks, *Atlant.* 1. p. 531. Ol. Wormius, *Werelius*, &c. *Kempstan*, *militari*; *kempa*, *anglo-sax*, *miles*; *campff*, *Teut.* *bellum*; *kempffer*, *bellator*; *kemper*, *Belgice*, *athleta*, *pugil*.

Thucyd. l. I.

Le principe des nations Germaniques, au sujet de ces sortes de guerres privées, a été celui de presque tous les anciens peuples, & même celui des Grecs pendant assez long-temps; & suivant la remarque de Thucydide, le titre de *λητής* ou de corsaire & de brigand n'étoit pas une injure, parce que la profession n'en étoit pas honteuse. Croirons-nous que la Nature toute seule n'apprend pas aux hommes les règles de ce qu'on nomme le *droit naturel*, & qu'il leur a fallu une expérience de plusieurs siècles, & bien des réflexions pour se soumettre aux loix de cette justice commune, qui établit une liaison générale & des devoirs réciproques entre ceux mêmes qui ne sont pas membres de la même société?

Strab. VIII, 293.

Le nom des Cimbres n'étoit plus au temps de Strabon que celui d'une très-petite cité de la Germanie, les peuples qui composoient autrefois cette ligue l'ayant quitté pour se joindre à celle des Sicambres ou des divers peuples, compris sous le nom de Suèves. Au temps de Tacite, il ne leur restoit

Tacit. German. cap. 37.

plus que la célébrité attachée à leur nom: *Pärva nunc civitas*, dit-il en parlant d'eux, *sed gloria ingens; veterisque famæ vestigia manent*. Il est probable que les Sicambres étoient un démembrément des Cimbres, & ceux qui étoient voisins de la mer, comme leur nom le signifie. Les Sicambres, selon la remarque de Rudbeks, *Cimbri maritimi*, avoient été nommés ainsi sans doute par opposition aux *Cimbri mediterranei* dont parle Pline.

Plin. IV, 14.

Girald. Cambrenf. descript. Cambrie.
Hunfr. Lhuyd. fragm. Britann. descriptionis.

Les peuples du pays de Galles ne se donnent point encore aujourd'hui d'autre nom dans leur langue que celui de *Kimri* ou *Kimbri*; mais ce nom, que les écrivains latins rendent par *Cambri*, ne se trouve point dans les anciens, & il y a grande apparence qu'il n'a aucun rapport avec celui des Cimbres. Je croirois que ce nom est celui que prirent les Bretons réfugiés dans ce pays après l'invasion de l'île par les Saxons, & qu'ils voulurent marquer par-là l'union qu'ils avoient formée entre eux pour se défendre contre ces conquérans étrangers. *Kimri* vient probablement de la même racine que *Kimmer*, confluent, union de deux rivières.

Kimmas

Kimmar compagnon, associé (o), *Kimhari* joindre ensemble, &c.

Je ne m'arrêterai point à examiner si les Cimmériens doivent être regardés comme une nation Germanique, ou comme une nation Celtique. Il est sûr que les Celtes & les Germains étoient deux nations différentes, dont le langage n'étoit pas le même quoiqu'il eût quelque rapport; mais les colonies qui avoient passé du midi ou de la Gaule dans la Germanie, & celles qui étoient descendues de la Germanie dans la Gaule, les avoient extrêmement mêlées, & je ne doute pas qu'il ne fallût une certaine attention pour démêler les différences qui les distinguoient. Les Grecs les ont longtemps confondues sous le nom commun de Celtes; & si d'une part les écrivains François ont voulu tout rapporter aux Gaulois sur ce fondement, de l'autre les Allemands s'en sont servis pour attribuer aux Germains les entreprises des Gaulois: cette question ne vaut pas au reste la peine qu'on auroit à la traiter; c'est-là une espèce de personnalité à laquelle les gens sensés ne doivent point prendre part. Quant aux Cimmériens, quoiqu'on leur donne le nom de Celtes, il est visible qu'on les fait venir de la Germanie proprement dite, & de la péninsule qui a long-temps conservé leur nom.

Le temps précis de l'arrivée de ces peuples sur les bords du Pont-Euxin nous est inconnu; mais nous ne pouvons douter que leur établissement dans ce pays ne fût très-ancien; & qu'ils n'eussent déjà acquis une certaine célébrité lorsqu'Homère écrivoit ses poèmes, c'est-à-dire dans le ix.^e siècle avant J. C. Ce poète parle des Cimmériens dans son Odyssée: mais tout ce qu'on peut conclure de ce qu'il en dit, c'est qu'ils habitoient au nord & au nord-ouest de la Grèce sous un climat voisin du pôle; car c'est ainsi que les anciens ont expliqué ce que dit ce poète de leur séjour *dans le pays des ombres*, & dans le voisinage *de ces portes, d'où la nuit sort tous les soirs pour aller répandre les ténèbres & l'obscurité sur toute la terre.*

(o) *Davies dict. Ed. Archæol. Britannica.* Le mot de *quimper*, qui entre dans le nom de quelques villes, signifie *confluent*.

Strab. VII, p. 295. Cette étrange astronomie étoit encore celle des poètes Grecs long-temps après Homère. Sophocle, cité par Strabon, plaçoit dans son Orithye le palais de Borée auprès des sources de la nuit & de l'ancien jardin de Phébus. Les Grecs ne commencèrent à prendre des idées un peu exactes des pays situés au nord & à l'occident de la Grèce, qu'après qu'ils y eurent établi des colonies, & les poètes ne purent même jamais s'affujétir tout-à-fait à suivre une géographie & une astronomie conformes aux nouvelles découvertes.

Il suffit pour s'en convaincre de lire le Prométhée d'Eschyle, & d'examiner la route qui est prescrite à la nymphe *Io* pour se rendre du pied du Caucase jusque sur les bords du Nil. Ce Caucase d'Eschyle, qui est au nord de la Grèce & à l'occident du Bosphore, est sans doute le *Carpath* des modernes.

Virgil. Æneid. VIII.
Ovid. Metamorph. l. II. Les poètes Latins ne sont guère meilleurs astronomes que les Grecs. Virgile & Ovide font passer l'axe du monde par le mont Atlas & par la zone torride; c'est-à-dire qu'ils confondent le pôle avec l'équateur.

Euseb. chron.
Orose, I, 21. Eusèbe, dans sa Chronique où il avoit fait entrer un précis des principaux ouvrages de ce genre, donnés par les anciens Grecs, marque à l'an 1076 avant J. C. ou 108 ans après la prise de Troie, une incursion des Cimmériens & des Amazones dans l'Asie mineure. Orose en rapporte une autre vers l'an 782, trente ans avant la fondation de Rome, & dix ans avant la guerre de Mésène, à laquelle il joint cet évènement. Strabon prétend que du temps d'Homère, ou même un peu avant son siècle, les Cimmériens & les Amazones entrèrent dans l'Asie mineure, & pénétrèrent jusque dans l'Eolie & dans l'Ionie, ce qui peut avoir quelque rapport à l'invasion qu'Eusèbe met à l'an 1076; car Homère doit être né, selon Hérodote, vers l'an 880.

Je ne m'arrêterai pas à examiner ici ce qu'il peut y avoir de vrai dans la fable des Amazones (*p*): je me contenterai

(*p*) On trouvera dans un des vol. suivans un Mémoire de M. Fréret sur les Amazones.

d'observer que l'opinion qu'on avoit de leur existence & de leur expédition dans l'Asie mineure, étoit très-ancienne & très-répandue. Homère parle d'une guerre entre elles & les Phrygiens du fleuve Sangar, au temps de la jeunesse de Priam, qui avoit mené des troupes au secours des Phrygiens ses alliés. Il est encore parlé de ces femmes guerrières dans l'histoire de Bellérophon. Le poëte leur donne un établissement vers le pays des Solymes au voisinage de la Lycie.

*Iliad. III, vers.
184.*

*Ibid. VI, vers.
186.*

Presque toutes les villes Grecques de l'Asie mineure, *Ephèse, Smyrne, Cumes*, &c. rapportoient aux Amazones leur première fondation; & sur leurs médailles, elles affectoient de représenter ces Amazones, ou du moins de les désigner par quelque marque qui en rappeloit le souvenir. Plusieurs de ces colonies avoient été fondées dès le XI.^e siècle avant J. C., & elles avoient dû trouver la tradition qu'elles adoptèrent établie chez les peuples Lélèges & Pélasges, qui occupoient alors ce pays. L'universalité & l'ancienneté de cette opinion peuvent nous faire croire qu'elle avoit quelque fondement dans la tradition historique; mais elles ne nous doivent pas faire recevoir, comme véritables, tous les détails dont il a plû aux écrivains postérieurs de charger la tradition.

Tout ce qu'on doit conclure du passage d'Homère, & du fait marqué par Eusèbe à l'an 1076, c'est que l'établissement des Cimmériens dans les pays voisins du Pont-Euxin est antérieur au XI.^e siècle avant l'ère vulgaire, & peut-être même au XII.^e

*Plut. Arg. Vie
de Mithrid.*

Posidonius assure qu'ils s'étoient avancés d'abord de proche en proche des bords de l'Océan jusque dans le milieu de la Germanie; & que de nouveaux essains se joignant tous les ans aux premiers, ils avoient à la fin occupé tous les pays qui s'étendent depuis l'Océan jusqu'au Pont-Euxin. Ce n'étoit-là, selon les apparences, qu'une conjecture de Posidonius; mais elle est assez probable, quoiqu'il ne faille pas je crois supposer que la ligue des Cimmériens avoit effectivement rempli cette vaste étendue de pays, & que tous les peuples qui l'occupoient n'eussent formé qu'une seule cité ou corps

Cæs. lib. 1.

politique, au même sens où César dit de la ligue des Suèves, dont les cent Cantons ou *Pagi* comprenoient tous les pays qui s'étendent depuis le Rhin jusqu'à l'Océan, & même jusque dans la Scandinavie.

Je supposerois au contraire que les Cimmériens ayant passé le mont Carpath, & s'étant avancés le long du *Tyras* & de l'*Hypanis* jusque sur les bords du Pont-Euxin, se séparèrent des Cimmériens occidentaux qui étoient restés dans la Germanie, & formèrent une cité indépendante.

Cette cité des Cimmériens orientaux devoit cependant être très-nombreuse & très-puissante, sans quoi elle n'auroit pas été en état d'envoyer au loin des armées considérables, comme on voit qu'elle l'a fait plus d'une fois.

*Herod. IV.
c. 12.*

Hérodote, le seul des anciens qui ait donné l'histoire de ces Cimmériens avec une certaine suite & un certain détail, nous apprend :

1.^o Que leur principal établissement, & pour ainsi dire le chef-lieu de la Cité, étoit vers les bords du *Tyras* ; puisque c'étoit-là qu'ils s'assemblèrent pour tenir la Diète, ou le conseil général de la Nation, au sujet de l'invasion des Scythes.

2.^o Que s'étant avancés vers l'orient, ils avoient traversé l'*Hypanis* & le Borysthène, & avoient passé dans la Chersonnèse ou presqu'île qui a toujours conservé leur nom. Celui de *Crim* ou de *Crimée* qu'elle porte encore aujourd'hui (q), n'est qu'une corruption de l'ancien nom de *Kimmeria*.

3.^o Qu'après être entrés dans ce pays, ils s'étoient avancés jusqu'au Bosphore ou détroit qui le sépare de l'Asie, & par lequel les eaux du Tanaïs, après avoir formé le lac ou *Palus méotide*, se déchargent dans le Pont-Euxin : qu'ils s'étoient emparés des deux rivages de ce détroit, & qu'ils y construisirent des forts ou retranchemens dont on voyoit des vestiges de son temps, & qui portoient encore leur nom, Πορθμεῖα Κιμμερικᾶ.

(q) Meninski dans son *Diction.* rapporte au mot *Crim* des lettres du Can des Tartares où il prend le titre de grand Can du trône de *Krimun*, & des plaines de *Kipschak*.

Strabon parle d'une ville de *Cimméricum*, construite sur la rive asiatique du détroit, sur le cap qui en forme l'entrée du côté du *Palus*. Strab. XI, 424.

Les Cimmériens n'avoient pû traverser ce détroit, & passer en assez grand nombre sur la côte d'Asie, sans avoir des barques, & sans quelque usage de la navigation.

4.° Nous voyons encore dans Hérodote, que les Cimmériens après avoir traversé le détroit suivirent la côte de la mer, & s'avancèrent le long de cette mer jusque dans l'Asie mineure.

Sans doute que leurs premières entreprises furent contre les peuples qui habitoient les montagnes qu'occupent aujourd'hui les *Circasses* & les *Abcasses*; mais que trouvant un pays pauvre & des peuples belliqueux, ils se contentèrent de les contraindre à leur donner passage, parce que leur projet étoit de s'avancer dans l'Asie mineure; pays plus fertile, & occupé par des nations que les richesses & le luxe avoient amollies.

Strabon répète en divers endroits ce qu'il avoit dit au premier livre, que les Cimmériens ravagèrent *plusieurs fois différentes* l'Asie mineure. Hérodote semble ne parler que de la dernière invasion qu'ils firent dans ce pays, au temps même où les Scythes ravageoient la Médie & la Palestine. Mais ce qu'il dit de l'établissement des Cimmériens dans la presqu'île de Sinope, doit se rapporter à un temps antérieur: car la fondation de Sinope par les Grecs est de l'an 631 avant l'ère vulgaire, selon Eusèbe, & du temps même de l'invasion des Scythes, selon Scymnus de Chio, qui avoit vû l'ouvrage de *Denys de Chalcis* sur les colonies Grecques du Pont-Euxin & de la Propontide, & qui le cite en quelques endroits. Il faut pourtant observer que Scymnus donne peut-être une trop grande antiquité à la ville grecque de Sinopé; car il en fait remonter la fondation au temps d'une expédition contre les Amazones. Il ajoûte qu'Andron de Milet y mena depuis une nouvelle colonie, & que ce fut sur ce même Andron que les Cimmériens

L. I, p. 62.

Scymnus de Chio, vers. 204.

en firent la conquête; mais que dans la suite ils en furent chassés par des bannis de Milet, qui vinrent y chercher une retraite, & qui en firent une ville considérable. Hérodote suppose au contraire que la presqu'île de Sinope étoit déserte lorsque les Cimmériens s'en emparèrent.

Je ne parlerai point ici des anciennes invasions de l'Asie mineure par les Cimmériens, le détail nous en est inconnu. Je n'examinerai point non plus comment ils purent traverser les défilés des *Héniochi* & des *Zyghi* ou de la Circassie, ceux qui séparent la Colchide des régions Pontiques, & comment ils vinrent à bout de surmonter tous les obstacles qui dûrent se présenter à eux. Il est sûr, par le fait, que ces obstacles ne les arrêterent point, & qu'ils pénétrèrent le long de la mer jusqu'à *Sinope*, où ils formèrent un premier établissement. Ils ne purent arriver dans ce pays, en suivant le bord de la mer, sans traverser de grandes rivières, entre autres le *Thermodon* & l'*Halys*: avoient-ils des barques? construisirent-ils des radeaux? c'est ce que nous ignorons.

Nous connoissons deux incursions de ces peuples dans l'Asie mineure, postérieures l'une & l'autre à l'an 1076. Il est probable que ce fut dans la première de ces deux expéditions qu'ils s'emparèrent d'*Antandros*, ville située au pied du mont *Ida*, au fond du golfe d'*Adramyttium*, & dans la Cilicie voisine de la Troade. Aristote, cité par *Stéphanus*, disoit, dans un ouvrage historique dont nous n'avons plus que des lambeaux, que ces peuples avoient donné le nom de Cimméris à cette ville, & qu'ils en restèrent les maîtres pendant un siècle entier.

Strab. XIV, p. 648. Callinus, cité par *Strabon*, disoit que dans chacune de ces deux invasions les Cimmériens avoient pris & pillé la ville de Sardes; que dans la première ils se contentèrent de la piller, mais que dans la seconde ils y mirent le feu, & qu'elle fut entièrement détruite, à la réserve de la citadelle.

Herod. I, 15. Hérodote n'a fait mention que de cette dernière prise de Sardes, & il la place sous le règne d'Ardys fils de Gygès, dont le règne a dû finir vers l'an 628. Mais, au rapport

de Callisthène, le poète Callinus avoit parlé de la première prise de Sardes comme d'un fait arrivé de son temps. *Strab. XIV. p. 648.*

Strabon nous a conservé un vers de ce poète, dans lequel il dit que l'armée des redoutables Cimmériens s'avance dans le pays des Étionéens, c'est-à-dire des Lydiens de la plaine du Caystre, nommée *Asia* dans Homère, suivant la remarque de Scepsius. Le vers cité par Strabon semble faire partie de l'Élégie composée par Callinus, pour exhorter les peuples de l'Ionie à prendre les armes, & dont Stobée nous a conservé vingt-deux vers. Le poète y représente aux Ioniens qu'ils ne doivent pas espérer de rester tranquilles, lorsque la guerre désole les pays qui les entourent. *Strab. ibid. Iliad. II, 461. Stob. Serm. 49.*

Ce poème de Callinus étoit adressé, dit Strabon, aux Magnésiens du Méandre, & supposoit leur ville dans un État florissant, puisqu'ils venoient de remporter plusieurs avantages dans une guerre contre les Ephésiens. Ils ne profitèrent point des avis de Callinus, ou du moins ils firent de vains efforts pour se défendre contre les Cimmériens qui prirent & détruisirent leur ville.

Le poète Archiloque faisoit mention de cette destruction de Magnésie; d'où Strabon conclut que le temps du poète Callinus & celui de l'invasion des Cimmériens avoit précédé le siècle d'Archiloque.

L'âge de ce dernier poète ne nous est point inconnu. Hérodote le fait contemporain de Candaule & de Gygès: ainsi il doit avoir vécu vers l'an 715. Etienne de Byzance, qui a examiné l'époque de ce poète, le place à la XVIII.^e Olympiade, ou vers l'an 708 avant J. C. Il observe que *Téléclès*, fils d'Archiloque, fut le conducteur de la colonie envoyée à *Thassos* par les Pariens. Cette colonie est de la XV.^e Olympiade ou de l'an 720 environ, selon Clément d'Alexandrie, qui parle d'après un Denys qui doit être Denys de Chalcis, auteur d'une histoire des colonies Grecques, citée par Scymnus. Supposant la différence d'une génération entre Callinus & Archiloque, le premier doit avoir fleuri vers l'an 740; Tatien & Saint Cyrille mettent le temps d'Archiloque *Herod. I, 12. Stephanus. Clem. Stromat. I, 244. Scymnus, vers. 116.*

un peu plus bas & vers la XXIII.^e Olympiade en 688 ; environ vingt ans après le commencement de Gygès ; mais ces dates du temps auquel un écrivain a fleuri, ne sont jamais déterminées avec précision, les Chronologistes les prenant tantôt de sa naissance, tantôt de sa mort, tantôt de la publication des ouvrages qui ont fait sa célébrité.

Strab. I, p. 61. Strabon dit que ce fut dans la guerre dont les vers de Callinus faisoient mention, que Midas, roi de la grande Phrygie, ayant été vaincu par les Cimmériens, se donna la mort (r) pour ne pas tomber vif entre les mains de ces barbares. Stéphanus dit, en parlant de *Syassus*, bourgade de la grande Phrygie, que les Cimmériens y trouvèrent une grande quantité de bled renfermée dans des souterrains : je n'observe cette circonstance peu importante, que pour montrer qu'on avoit le détail de cette invasion dans les anciens Historiens, peut-être dans Xanthus de Lydie, contemporain de Darius & de Xerxès.

Comme Hérodote ne donne aucun détail de l'histoire de Lydie avant le règne de Gygès, il n'est pas étonnant qu'il n'ait point parlé de la première prise de Sardes qui doit être arrivée sous Candaule, ou peut-être même sous le règne de son prédécesseur qui a fini vers l'an 732.

*Voy. le Mém.
sur la chronologie
des rois de Lydie,
t. VI Mém.
de l'Acad.*

Herod. I, 14.

*Strab. XIII,
590.*

*Strab. XIV,
647, πολὺν
χρονόν.*

Eusèbe place la mort de Midas à l'an 697, ou vers la quatrième année de Gygès. Selon Hérodote ce seroit la dix-huitième, & selon Euphorion de Chalcis la onzième. Le silence d'Hérodote sur la première prise de Sardes, doit la faire placer dans les temps antérieurs à la révolte de Gygès ; car il n'est point parlé des Cimmériens dans l'histoire de ce Prince. Hérodote dit qu'il fit la guerre à ceux de Milet & de Smyrne, qu'il prit la ville de Colophon, & Strabon assure qu'il aida les Milésiens dans la fondation de la colonie d'Abydos. Comme, selon le même Strabon, les Cimmériens restèrent maîtres des plaines du Caystre ou de la Lydie

(r) Il avala le sang tout chaud d'un taureau qu'on venoit d'égorger. Plut. dans la vie de *Flaminius*, rapporte plusieurs exemples de ceux qui avoient choisi ce genre de mort,

pendant

pendant un temps considérable après la destruction de Magnésie & le pillage de Sardes ; si ces évènements étoient arrivés du temps de Gygès, les Cimmériens auroient été alors maîtres de la plus grande partie de la Lydie, & Gygès n'auroit pas été en état de s'engager dans des guerres contre les villes Grecques.

Il faut observer au reste que les noms de *Midas* & de *Gordius* étoient communs parmi les rois de Phrygie, & que beaucoup d'entre eux les ont portés. L'auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, rapporte une épigramme de ce poète, composée pour être mise sur le tombeau d'un Midas fils de Gordius. Dodwell prétend que ce Midas est celui qui fut père ou aïeul d'Adraсте (*f*), auquel Crésus accorda un asyle, & qui est probablement celui duquel on conservoit une offrande (*t*) dans le trésor de Delphes. Il est singulier que Dodwell n'ait pas aperçu que, suivant cette opinion, Homère auroit été postérieur non seulement à Callinus, mais encore à Archiloque, & à plusieurs autres poètes.

Strabon donne aux peuples qui pillèrent Sardes & détruisirent Magnésie, tantôt le nom de Cimmériens, commun à toute la nation, tantôt celui de *Trères* ou de *Trérons*, qui étoit celui d'un peuple particulier. Il appelle leur chef *Lygdamis*, & c'est aussi le nom que lui donne Callimaque, qui dit que Lygdamis étoit roi des Cimmériens, qui vinrent de la Scythie & des bords du Pont-Euxin ravager les plaines du Caystre. Hésychius assure que ce *Lygdamis* pillait la ville & brûla le temple d'Ephèse. Callimaque ne convient pas de ce dernier fait, & prétend que l'arc & les flèches de Diane n'ont jamais cessé de protéger son temple, & que Lygdamis périt dans l'Asie sans pouvoir retourner dans sa patrie.

Hymno in Dianam, v. 252.

Hesych. voce Λύγδαμος.

Le discours d'un poète qui, dans un hymne destiné à

(*f*) *Herod. I, 35 & 45*, fait Adraсте tantôt fils, & tantôt petit-fils de Midas.

(*t*) *Herod. I, 14*. Cette offrande étoit le trône même de Midas, ou le siège sur lequel il rendoit la justice.

célébrer la puissance de Diane, ne devoit pas convenir qu'elle eût abandonné la défense de son temple, ne tire à nulle conséquence; dans le temps même qu'il composoit cet hymne, on étoit occupé à réparer ou à rebâtir le temple consumé vers l'an 360 par un incendie, cette réparation ou reconstruction du temple d'Ephèse étoit, selon Pline (u), la septième depuis sa première fondation.

Lygdamis, après avoir ravagé la Lydie & l'Ionie, alla
Strab. XIV, 640. périr, dit Strabon, dans la Cilicie; mais cette Cilicie doit être celle de la Troade, dans laquelle est située la ville d'Antandros, dont ces Cimmériens avoient fait leur place d'armes; & comme ils en restèrent les maîtres pendant un siècle entier, ce fut sans doute dans ce pays que Lygdamis alla porter le butin qu'il avoit fait dans son expédition.

Le nom de ce Lygdamis semble grec ou pélasge, du moins voit-on qu'il a été celui de quelque personnage d'origine purement grecque; Pausanias le donne à un Syracusain qui remporta le premier le prix du Pancrace, aux jeux olympiques de l'an 648 avant J. C. Hérodote fait mention d'un autre Lygdamis de l'île de Naxos, auprès duquel Pisistrate se retira dans un de ses exils; il donne aussi ce nom au père de la première Artémise, reine d'Halicarnasse en Carie, qui se trouva à la bataille de Salamine. Comme ce nom de Lygdamis ne ressemble à aucun des noms germaniques qui me sont connus, je crois qu'il avoit été absolument défiguré par les Lydiens & par les Grecs, afin de l'ajuster à leur prononciation, & peut-être même d'en faire un mot de leur langue.

Le nom du peuple particulier qu'il commandoit, semble s'être mieux conservé: il se trouvoit dans Callimaque, ou même, suivant quelques manuscrits de Stéphanus, dans *Callinus*; d'ailleurs il étoit semblable à celui d'un peuple de la Thrace Européenne, dont il est parlé dans Hérodote & dans Thucydide: c'est par cette raison que Strabon donne presque toujours le surnom de Cimmériens aux Trères ou Trérons d'Asie, pour

*Steph. Byzant.
Trères.*

(u) Plin. XVI, 40. *Simulachrum deæ nunquam mutatum septies restituto templo.*

les distinguer de ceux de Thrace. Strabon place les Trères dans le canton voisin de Zéleïa ou dans la Daskylitis, canton de la Mysie dont Homère nomme les habitans Lyciens, ainsi que Strabon l'observe au sujet des Trères Cimmériens.

Hom. Illad.
11, 824.

Strab. I, 59
et XIII, 586

587.
Strab. I, 61,
XIV, 637.

Callisthène, parlant de la seconde prise de Sardes, dit que dans cette guerre les Trères (x) Cimmériens étoient joints avec les Lyciens; ces derniers ne sont pas ceux de la Lycie Méridionale & voisine de Rhodes, mais plutôt les Trères voisins de la ville d'Antandros, ou ceux de la Lycie Troyenne. Il nomme leur chef *Cobos* ou *Combos*, & le fait contemporain de *Madys* qui commandoit les Scythes, lorsqu'ils envahirent la Médie vers l'an 631 ou 632, dans les premières années du règne de Cyaxare. Hérodote place l'invasion des Cimmériens & la prise de Sardes à peu près dans le même temps, & sous Ardys fils de Gygès, qui régna en Lydie depuis l'an 676 jusqu'à l'an 627; il ajoute que ces Cimmériens ne furent détruits que sous le règne d'Alyatte, fils de Sadyatte, & petit-fils d'Ardys, qui commença l'an 615.

Herod. I, 13.

La prise de Sardes & la seconde invasion des Cimmériens ne peuvent être que de la fin du règne d'Ardys; car elles doivent être postérieures à la conquête de Priène, & à la guerre contre les Milésiens. D'ailleurs Hérodote met l'entrée de ces Cimmériens en Asie dans le même temps que l'invasion de la Médie par les Scythes, c'est-à-dire, vers 633 ou 634, la seconde ou la troisième année de Cyaxare fils de Phraortes, qui monta sur le trône l'an 635, ou la 75.^e année avant la conquête de la Médie par Cyrus en 560.

Herod. IV;
11, 12, &c.

Hérodote dit que les Cimmériens établis sur les bords du Danube, apprenant que les Scythes avoient traversé l'Araxe, & s'avançoient avec une armée formidable vers l'occident, ils en furent extrêmement alarmés. Cet Araxe n'est pas le même que celui dont Hérodote parle ailleurs, & qu'il fait

(x) Le nom de *Trères* n'étoit qu'une épithète honorable tiré de l'ancien mot *Thrær*, dont le pluriel est *Thréron*, ferme, intrépide, qui ne recule jamais. On donne ce titre à Odin, Dieu de la guerre. *Edda, Resendii, fol. cc.*

tomber dans la mer Caspienne, en coulant vers l'orient; ce qui désigne l'Araxe d'Arménie; c'est le Volga auquel Ptolémée donne le nom de *Rha*. La marche des Scythes pour se rendre de la Scythie ou des bords orientaux de la mer Caspienne sur le bord du Tanaïs, montre qu'ils devoient rencontrer le Volga ou le Rha sur leur route (y).

Les Cimmériens se trouvèrent partagés dans la Diète générale indiquée vers les bords du Tyras sur le parti qu'ils devoient prendre. Les chefs des différens cantons, ceux à qui Hérodote donne le nom de Rois, étoient d'avis de marcher au devant des Scythes, & de les combattre. Cet avis n'ayant pas été reçu par le corps de la Nation, la dispute s'échauffa; & pour en prévenir les suites, on convint de choisir un nombre égal de champions pour chacune des deux opinions, & de remettre la décision au sort des armes. Hérodote ne nous apprend point quel fut le succès du combat; il dit seulement que les morts avoient été enterrés sur les bords du Tyras, & que de son temps on montrait encore leurs tombeaux. On peut observer en passant que cette manière de décider les questions douteuses par les armes, étoit particulière aux nations Germaniques & Celtiques, & qu'elle a subsisté long-temps chez eux; mais je ne vois pas qu'on ait fait attention à cet exemple, qui montre combien la coutume étoit ancienne parmi les Germains.

C'est ici où commence l'embarras du récit d'Hérodote. On a vû par la description que j'ai faite du pays qu'occupoient alors les Cimmériens entre le Danube & le Borysthène, qu'ils avoient derrière eux au nord & au nord-ouest un pays ouvert, & d'une grande étendue, par où ils s'étoient avancés de la Germanie sur les bords du Pont-Euxin, &

(y) Reland *differt. miscell. vol.* a montré que ce nom d'*Araxès* ou *Arras* est une dénomination générale qui signifie une rivière; on le trouve donné également à l'*Araxe* d'Arménie, à l'*Oxus* de la Bactriane, à deux autres rivières de la Perse

méridionale, au *Thermodon*, &c. Le nom de *Volga* est Russe ou Sarmatique dérivé de *Velika*, Grand. Les Tartares le nomment *Atel* ou *Adel*; ce nom de *Volga* est même fort moderne.

par lequel il leur étoit facile de se retirer & de s'éloigner des Scythes, qui, cherchant seulement un pays où ils pussent s'établir & vivre avec leurs troupeaux, se feroient contentés de celui que leur abandonnoient les Cimmériens, & n'auroient eu garde de s'engager à les poursuivre dans un pays inconnu. Il n'y avoit d'ailleurs aucun sujet de haine particulière entre les deux nations.

Ce parti n'est point celui qu'Hérodote fait prendre aux Cimmériens. Il suppose que, résolus d'abandonner leur pays, parce qu'ils ne se croyoient pas en état de résister aux Scythes, ils s'avancèrent vers l'orient: 1.^o c'étoit aller à leur rencontre, & non pas les éviter: 2.^o par cette route ils se mettoient dans la nécessité de traverser le Borysthène & l'Hypanis, qui ne sont point guéables, même aux endroits où les Tartares les traversent aujourd'hui; car il faut qu'ils se mettent à la nage, & qu'ils se soutiennent par des espèces de radeaux, ou par des fascines de roseaux qui s'attachent même aux chevaux. Peut-on supposer qu'une nation qui ne pensoit qu'à éviter un ennemi qu'elle n'osoit attendre, & qui marchoit avec ses troupeaux, ses femmes & ses enfans, eût choisi une pareille route?

3.^o Au-delà du Borysthène les Cimmériens qu'Hérodote suppose avoir formé le projet de se retirer dans l'Asie mineure, pouvoient prendre deux routes; la première, en suivant les bords du Palus Méotide jusqu'au Tanaïs, & alors il falloit qu'ils trouvassent le moyen de traverser encore cette rivière: mais par cette route ils s'exposoient à rencontrer les Scythes dans les plaines de Circassie, & ils ne pouvoient éviter d'être enveloppés & taillés en pièces par la cavalerie de ces peuples. Le second chemin que pouvoient prendre les Cimmériens, étoit d'entrer dans la Crimée par l'isthme qui l'attache au continent, & d'aller gagner le détroit ou Bosphore sur lequel ils avoient des places. Ils pouvoient, il est vrai, espérer de le traverser sur les barques & sur les radeaux qu'ils conservoient dans ces places; mais au-delà ils se trouvoient dans le même inconvénient de rencontrer les

*Beauplan,
description de
l'Ukraine, pp.
23 & 25.*

Scythes, à moins que de s'engager dans les montagnes impraticables des Circaffes : & on ne comprend pas que les Cimmériens, marchant en corps de nation avec leurs effets & leurs familles, eussent jamais pû les traverser ; car ils n'étoient pas alors dans le même cas que les armées qui les avoient précédés. Ces armées ne portoient que leurs armes, & elles étoient en état de s'ouvrir un passage par la force en cas de résistance.

Hérodote dit que les Scythes s'étant emparés du pays des Cimmériens, envoyèrent une armée à leur poursuite du côté de l'orient ; que cette armée ayant perdu leur trace dans les montagnes, s'égara en traversant le Caucase, & qu'ayant suivi une vallée qui la mena sur les bords de la mer Caspienne, elle continua cette route qui la conduisit dans la Médie, tandis que les Cimmériens, ayant pris à l'occident du Caucase, suivirent les bords du Pont-Euxin, & se rendirent dans l'Asie mineure par la Colchide.

Au fond ce n'étoit-là qu'une conjecture d'Hérodote ; les termes qu'il emploie le font voir. Les Cimmériens *paroissent*, dit-il, être venus dans l'Asie mineure en fuyant les Scythes ; & les Scythes *semblent* être entrés dans la Médie en poursuivant les Cimmériens. Hérodote avoit appris d'une part que les Scythes, peu après s'être établis dans la *Cimmérie*, étoient entrés dans le pays des Mèdes par le passage qui est entre le Caucase & la mer Caspienne ; de l'autre, que dans le même temps les Cimmériens avoient ravagé la Lydie & l'Ionie, détruit Magnésie & brûlé Sardes.

Hérodote chercha à lier ces deux faits ; & comme il paroît avoir ignoré que les Cimmériens étoient depuis longtemps dans l'Asie mineure, & qu'ils conservèrent leur établissement d'Antandros ou de Cimméris pendant un siècle, il imagina qu'au temps de la ruine de Sardes sous Alyatte, la nation entière étoit venue dans l'Asie mineure en fuyant les Scythes, sans trop examiner si cette supposition étoit probable, & si elle pouvoit s'ajuster avec les dates de sa propre chronologie.

Il suppose, comme on l'a vû, que les Cimmériens s'étoient emparés de Sinope, & qu'ils s'y étoient arrêtés quelque temps avant que les Grecs y eussent fondé une colonie. Or Scymnus de Chio nous apprend que cette colonie milésienne étoit composée de deux sortes d'habitans, des premiers fondateurs conduits par Andron, & des bannis de Milet, qui vinrent y chercher une retraite dans le temps même que les Cimmériens ravageoient la basse Asie, & qu'ils les chassèrent de Sinope, dont ils s'étoient emparés. Cette première fondation de Sinope est de l'an 631, selon Eusèbe; la prise & l'incendie de Sardes par les Cimmériens est arrivée, suivant Hérodote, sous le règne d'Ardys, fils de Gygès, & par conséquent elle est antérieure à l'an 627, car ce Prince est mort en 628. Dans le système d'Hérodote, qui met l'entrée des Cimmériens dans l'Asie mineure vers l'an 632, & au temps de l'irruption des Scythes en Asie, il est difficile de concilier cette date avec le séjour de ces mêmes Cimmériens dans la presqu'île de Sinope, & la construction d'une forteresse antérieure à la fondation de la colonie Grecque, fondation dont la date s'accorde avec celles de toutes les autres colonies grecques de ces cantons, avec celle d'Astacus, depuis Nicomédie en 712, avec celle de Chalcédoine en 674, & avec celle de Byzance en 697 par les Mégariens. Les Milésiens, après avoir fondé *Arisba*, *Abydus* & quelques autres villes sur les côtes de la Troade, s'avancèrent en 681 dans la Propontide, & y fondèrent les villes de Cyzique & d'Artace en 694; ils entrèrent dans le Pont-Euxin, & allèrent fonder la ville d'Istropolis à l'embouchure du Danube; & en 644 ils fondèrent la ville d'Olbia auprès du Borysthène.

On me demandera sans doute ce que les Cimmériens du pays situé entre le Danube & le Borysthène devinrent après l'invasion des Scythes; s'ils ne passèrent pas dans l'Asie mineure, comme le dit Hérodote, puisqu'il n'est plus fait mention d'eux dans le lieu de leur première demeure.

Avant que de m'engager à répondre à cette question, j'en ferai une autre aux partisans de l'opinion d'Hérodote: je leur

Scymnus vers.
204.

Hérod. IV,
12, ἡ τὴν Χερ-
σονήσον κτίσεν-
τες.

Memnon, ap.
Photium, cod.
CCXXIV,
Euseb. chron.
Strab. V,
635.

demanderaï ce que sont devenus ces mêmes Cimmériens; qu'ils supposent être entrés dans l'Asie mineure en corps de nation avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux; s'être établis à Sinope, où ils bâtirent des habitations, & s'être rendus maîtres de la ville d'Antandros, qu'ils conservèrent pendant un siècle, au rapport d'Aristote.

Comment est-il possible qu'il ne soit pas même resté le moindre vestige de ce peuple dans l'Asie mineure? La prise de Sardes par les Cimmériens arriva, selon Hérodote, sous le règne d'Ardys, c'est-à-dire, au plus tard l'an 628; ils ne furent détruits que sous Alyatte, dont le règne commença l'an 615; donc ils furent au moins les maîtres de la Lydie & de la Phrygie pendant treize ans entiers. De l'an 615 à la division de l'Asie mineure en dix-neuf ou vingt gouvernemens par Darius en 520, il y a au plus cent ans, & cent vingt ans jusqu'au passage de Xerxès dans la Grèce: à l'occasion de cette division & du dénombrement de l'armée de Xerxès, Hérodote entre dans un très-grand détail au sujet de tous les peuples qui habitoient alors l'Asie mineure; il décrit leurs armes & leurs habillemens, & marque la Nation d'où ils tiroient leur origine, aussi-bien que la langue qu'ils parloient. Parmi ce grand nombre de peuples dont il rapporte les noms, nous n'en voyons aucun qui ait conservé la moindre ressemblance avec les Cimmériens, & chez lequel on puisse découvrir le moindre rapport avec les nations Germaniques, soit pour le nom, soit pour les mœurs, soit pour l'origine.

Il ne s'agit pas ici du nom d'une ligue formée par l'union de différens peuples qui auroit pû se perdre par la seule destruction de l'association qui les unissoit, & après laquelle chaque peuple n'auroit plus été connu que par son nom particulier. Il s'agit ici de la nation même des Cimmériens qui n'a pû être détruite; elle aura été vaincue par Alyatte, comme le dit Hérodote, je l'accorderai aux partisans de son opinion, je leur passerai même que leurs troupes furent battues & taillées en pièces par les Lydiens. Mais ces peuples avoient des établissemens où étoient leurs femmes & leurs enfans, les vieillards

vieillards & une partie de la Nation restée dans le lieu de leur demeure, soit pour la garde de leurs troupeaux, soit pour la défense de leurs familles. Dans le système des partisans d'Hérodote, cette partie des Cimmériens se seroit soumise au roi de Lydie après la défaite de l'armée, & ce Roi n'auroit eu aucun intérêt d'exterminer une Nation dont il pouvoit augmenter le nombre de ses sujets.

Aucune de ces difficultés ne se rencontre dans la conjecture que j'ai proposée plus haut, & suivant laquelle la partie la plus nombreuse de la nation Cimmérienne se retira avec les femmes, les enfans & les troupeaux dans le pays par lequel elle étoit venue sur les bords du Pont-Euxin. On doit considérer la nation Cimmérienne comme étant divisée en trois parties différentes au temps de l'invasion des Scythes.

1.^o Ceux qui étoient dans l'Asie mineure, & qui, quoique maîtres de deux places, de *Sinope* & d'*Antandros*, formoient moins un peuple qu'une armée, plus occupée du desir de piller le pays que d'y former un établissement stable. 2.^o La colonie de la Chersonèse, qui avoit des établissemens fixes sur les bords du Bosphore cimmérien, mais qui étoit séparée du gros de la Nation par le *Borysthène* & par l'*Hypanis*.

3.^o Enfin le corps principal de la Nation qui occupoit les pays situés entre le Danube & le Borysthène, & qui avoit ses plus considérables établissemens sur les bords du Tyras & dans la vallée fertile où coule ce fleuve sur lequel il y a aujourd'hui d'assez grosses villes & un grand nombre de villages. Je vais examiner séparément ce qui a pû & dû arriver à chacune de ces trois portions des Cimmériens.

*Voiez la carte
publiée à Péters-
bourg, Thea-
trum belli ad
Borysthenem
& Tyram gesti
anno 1738.*

1.^o Les Cimmériens de l'Asie mineure formant moins un peuple, comme je l'ai déjà observé, qu'une armée accoutumée à vivre de brigandages & de rapines, ils continuèrent de faire des excursions dans les diverses provinces de ce pays; mais comme l'invasion des Scythes & la retraite des Cimmériens du Tyras les mettoient hors d'état de faire aucunes recrues, le défaut de magasins, d'économie & de discipline les obligeoit de se partager en différens petits corps.

pour subsister : & plusieurs ne pouvant manquer d'être enveloppés & taillés en pièces, soit par les payfans, soit par les troupes Lydiennes, on conçoit qu'ils devoient s'affoiblir de jour en jour ; en sorte qu'Alyatte, prince habile & courageux, vint enfin à bout de détruire ce qui en restoit.

Ceux des Cimmériens qui avoient échappé au fer des vainqueurs furent réduits en esclavage, & dispersés dans les campagnes de la Lydie & de la Mysie. Alors n'ayant plus de commerce les uns avec les autres, ils prirent les mœurs & la langue de leurs maîtres ; & leurs enfans perdant bien-tôt tout ce qui pouvoit les faire souvenir de leur première origine, ils devinrent Lydiens, Mysiens ou Phrygiens.

Les Galates qui passèrent quelques siècles après dans la Phrygie, étoient dans une situation bien différente ; & quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de dix ou douze mille guerriers, il leur fut facile de se conserver en corps de nation. Ils étoient appelés par les rois de Bithynie qui se lièrent avec eux par un traité solennel, dont la substance se trouve dans les extraits de Memnon. Les rois de Bithynie qui regardoient ces Gaulois comme un rempart qu'ils opposoient aux entreprises des rois de Pont, de Cappadoce & de Pergame, leur fournirent les secours dont ils avoient besoin pour commencer un établissement. De plus ces Gaulois avoient mené avec eux leurs femmes & leurs enfans ; ils étoient conduits par leurs Rois ou par leurs chefs, & observoient entre eux une police exacte : on peut juger de l'ordre qu'ils avoient établi par le grand nombre de petits cantons dans lesquels les trois peuples qui composoient la nation étoient divisés ; Plin le fait monter à cent quatre-vingt-quinze. Les divers cantons envoyoit des députés aux assemblées générales qui se tenoient régulièrement, & dans lesquelles on régloit les affaires communes. C'est par cette police, & par l'union que les trois peuples Gaulois de la colonie conservèrent entre eux, qu'ils se rendirent la terreur de tout ce pays, & qu'ils furent en état de se faire respecter

par les rois de Pont, de Cappadoce, de Pergame, & même par ceux de Bithynie; ce qui continua jusqu'au temps où les Romains firent la conquête de l'Asie, & ils ne cédèrent qu'à cette puissance à laquelle rien n'avoit pû résister.

Si les Cimmériens qui brûlèrent Sardes avoient été en état de former un corps de nation, ils se seroient sans doute maintenus dans leurs établissemens, & n'auroient pû être détruits par les Lydiens.

2.^o Les Cimmériens de la Chersonèse & du Bosphore avoient des villes sur les deux bords de ce détroit, & ils étoient probablement les maîtres de toute la presqu'île; mais il leur auroit été difficile de la défendre contre les Scythes. La Chersonèse n'est jointe, à la vérité, avec le continent, que par un isthme de peu de largeur (z), & facile à couper; mais comme la mer est guéable des deux côtés de l'Isthme, un retranchement n'auroit pas empêché la cavalerie des Scythes d'entrer dans le pays. Les Cimmériens de la Chersonèse ne pouvoient entreprendre de se rejoindre au gros de la nation, sans s'exposer à être coupés & enveloppés par les Scythes dans les plaines qui sont entre le Borysthène & le Tanaïs, parce qu'étant obligés de conduire avec eux leurs femmes & leurs effets, ils n'auroient pû faire qu'une marche très-lente. Ainsi il est fort probable qu'abandonnant les plaines voisines de l'Isthme & du Bosphore, ils se retirèrent dans les montagnes qui sont au midi & à l'orient de la Péninsule, montagnes fertiles, mais d'un accès difficile à la cavalerie des Scythes.

A cette première conjecture j'en ajouterois une seconde. Les anciens semblent n'avoir connu que deux Nations dans la Chersonèse cimmérienne, les Scythes qui occupoient les plaines avec leurs troupeaux, & les Taures ou *Tauri* qui habitoient les montagnes. Ceux-ci ne pourroient-ils pas être regardés comme les descendans des Cimmériens, qui avoient

(z) Strabon VII, p. 308, dit de quarante stades ou de deux milles, & page 311, de trois cens soixante stades, de sept milles; mais ces nombres peuvent être vrais tous les deux, à cause de la figure de cet isthme.

pris le nom de *Tauri* (a), soit à cause de leur établissement dans la partie montueuse, soit comme une épithète honorable & à cause de la résolution courageuse qu'ils avoient prise de résister aux Scythes, tandis que le reste de la Nation abandonnoit le pays.

Nous savons peu de chose de l'histoire & des coutumes des *Tauri* de la Chersonèse; mais dans ce peu que nous en apprennent les anciens, on découvre d'assez grandes conformités avec les coutumes particulières aux Germains.

1.° Ces peuples, qui occupoient toute la partie montagneuse depuis la ville de *Cherséné*, située à l'occident, jusqu'à celle de *Theodosia*, aujourd'hui *Cassa*, & même jusqu'au Bosphore, avoient des demeures fixes & des temples proprement dits, ce qui ne convient ni aux Scythes, ni aux Sarmates.

2.° Ils immoloient des victimes humaines à la divinité qu'ils adoroient. Les Grecs prenoient cette divinité pour *Artémis*, ou pour leur Diane. Hérodote dit même que selon les *Taures* cette divinité étoit la même qu'Iphigénie fille d'Agamemnon: mais supposé que ce fût-là véritablement leur opinion au temps d'Hérodote, & non pas une fable imaginée par les Grecs des colonies du Pont-Euxin (car Hérodote n'avoit point été dans la Taurique), cette opinion ne devoit pas être ancienne chez eux. La fiction du sacrifice d'Iphigénie est contraire au sentiment d'Homère, qui suppose cette Princesse encore vivante la dernière année de la guerre de Troie. Eschyle & Pindare sont les plus anciens qui en aient parlé, & cela 300 ans après Homère. A l'égard du voyage d'Oreste dans la Taurique & du transport d'Iphigénie dans ce pays,

Herod. IV, 99.

Iliad. I, vers.

Æschyl. Aga-

memn.

Pind. Pyth. XI.

(a) Cluvier, *Vindelic. antiq. p. 5*, prétend que *Thaur* & *Thauru* signifient montagne. *Wachther*, glossar. au mot *Taurus* & *Thor* adopte cette signification, & ajoute les *Thuringi* ux exemples des *Tauruni*, *Tauristæ* & *Taurisci*, cités par Cluvier; mais comme l'usage du mot *Thaur* ou *Thauru*, pour signifier montagne,

n'est prouvé par aucun exemple précis des langues germaniques, j'aurois mieux prendre le nom des *Tauri*, des *Taurisci*, des *Thoristæ*, des *Tauruni*, &c. pour une épithète honorable, & le dériver de *Thor*, *audax*, *Thuren*, *audere*, dont on trouve les dérivés dans tous les dialectes de cette langue.

cette fable n'avoit pas encore été imaginée lorsqu'Eschyle composa sa tragédie des Euménides, dont la constitution est incompatible avec le voyage d'Oreste dans la Chersonèse.

3.° Les Taures plaçoient la tête de ceux qu'ils avoient immolés sur un poteau à l'entrée de leurs temples. Ils coupoient aussi la tête des ennemis tués en guerre, & en ornoient leurs maisons de même que les Gaulois.

4.° Leurs Rois avoient des hommes qui s'attachoient à eux, & qui s'engageoient par serment à ne leur pas survivre, soit qu'ils mourussent de maladie, ou qu'ils fussent tués dans un combat. De leur côté les Rois étoient obligés de se couper un morceau de l'oreille lorsque quelqu'un de ces amis venoit à être tué.

Personne n'ignore que les sacrifices humains faisoient une partie essentielle du culte religieux des Germains & des Gaulois; qu'il fallut une loi des Empereurs pour les abolir dans la Gaule, & qu'ils subsistèrent dans la Germanie jusqu'à l'établissement du Christianisme dans ce pays. L'usage de couper la tête aux ennemis tués en guerre étoit si commun parmi les Gaulois, que selon la remarque de Strabon, *Postidonius* le trouva établi dans toute la Gaule, & que malgré l'horreur qu'il avoit d'abord pour ce spectacle, ses yeux s'y accoutumèrent bien-tôt. Nos Francs rapportèrent ce même usage de la Germanie, & la loi des Saliens contient une défense expresse d'enlever ces têtes placées à l'entrée des maisons.

Hérodote dit, en parlant des Scythes, qu'ils avoient l'usage d'enlever la chevelure de ceux qu'ils tuoient en guerre; mais cette coutume, qui subsiste aussi parmi les Sauvages du nord de l'Amérique, étoit différente de celle des Gaulois.

L'engagement que contractoient les amis des rois de la Taurique de mourir avec leurs patrons, étoit encore une coutume Germanique & Gauloise. Ces amis étoient semblables à ceux que César nomme *Soldurii* parmi les Gaulois, & à ceux que Tacite & Ammien nomment leurs compagnons, *Comites*. Lorsqu'il leur arrivoit de n'être pas tués

Strabon.

Nicol. de Damas.

Stobée, Sermon 129, p. 614.

César. VI, Bell. Gallic.

Strab. VII & IV.

Plin. XXX, 1. Tacit. German.

Procop. Goth. II, &c.

Cluvier, Germ. Antiq. I, c. 35.

Strab. IV, 198.

Diod. I, V. Tit. Liv. X,

26. Lex Salic. tit. LX, art. 3.

Herod. IV, 78.

Herod. IV, 78.

César. III, Tacit. German.

Amm. Marc. XVI.

dans le combat avec leurs patrons, ils se donnoient la mort pour éviter la honte de leur survivre.

Cet engagement qui étoit absolument volontaire, & c'est là ce qui en faisoit la gloire, ne doit pas se confondre avec l'usage établi parmi les Scythes, & qui a long-temps subsisté chez les Tartares, d'immoler aux funérailles d'un Roi ou d'un Kan ses principaux officiers, celle de ses femmes qu'il a le plus chérie, & son cheval de monture.

Les Tauri n'ont été connus aux Grecs que depuis l'établissement des colonies du Pont-Euxin; & je crois qu'Hérodote & Euripide sont les premiers qui aient parlé d'eux.

3.^o Le corps le plus considérable des Cimmériens, ou ce qui composoit proprement la *cit*é & la nation, habitoit, comme je l'ai dit, entre le *Danube* & le *Borysthène*, & son principal établissement étoit sur les bords du *Tyras*. Au temps de Darius, c'est-à-dire, vers l'an 500 avant J. C. & cent trente ans après la retraite des Cimmériens, les Scythes étoient encore les maîtres de tout le pays qui s'étend depuis le *Volga* jusqu'au *Tanaïs*, & depuis le *Tanaïs* jusqu'au *Danube*. Les Grecs avoient plusieurs colonies sur la côte maritime; & ces colonies, qui avoient étendu leur commerce dans l'intérieur du pays où ils avoient même formé quelques établissemens, connoissoient assez bien les Scythes & les nations qui habitoient au-delà de ces peuples vers le nord.

C'est sur leur rapport & sur les conversations qu'Hérodote avoit eues avec un prince Scythe, obligé d'abandonner sa patrie, qu'il a composé la description très-détaillée qu'il a faite de ces pays. Il n'y a aucun des peuples dont il parle, de qui le nom, la figure ou les mœurs aient quelque rapport avec les nations Germaniques. Tous ceux de ces peuples qui n'étoient pas Scythes ou Sarmates, étoient des Nomades, d'origine *Fennique*, ancêtres des *Lithuaniens* d'aujourd'hui, & qui parloient une langue différente de celles des Sarmates, des Germains & des Scythes.

Il faut conclurre de là que les Cimmériens avoient non seulement remonté jusque sur le sommet ou plateau du mont

Carpath, mais qu'ils étoient même descendus dans la partie occidentale de cette montagne, & vers les sources de la Vistule & de l'Oder. Dans cette retraite, ou plutôt dans cette fuite, les différens peuples qui composoient la ligue des Cimmériens, se séparèrent les uns des autres, & s'arrêtèrent en des endroits différens. La ligue ne subsistant plus, le nom qui la désignoit cessa d'être en usage; chaque peuple commença à former une cité particulière, indépendante des autres, & reprit son ancien nom, à peu près comme il arriva du temps d'Auguste aux *Sicambres* ou Cimbres maritimes, dont le nom s'éteignit dans la Germanie & dans la Gaule, après que les plus mutins eurent été transportés & dispersés en deçà du Rhin dans la Belgique. Ce nom ne subsista plus que dans les ouvrages des poètes & des écrivains, qui, pour se donner un faux air d'érudition, affectent d'employer les anciens noms des peuples.

Strab. VII;

^{290.}
Tacit. annal.
xii.

Les Cimmériens n'ayant eu d'autre objet en quittant le pays que celui d'éviter les Scythes, ils durent s'arrêter dans les endroits où ils crurent pouvoir subsister sans avoir rien à craindre de ces peuples. Comme ils marchaient avec une suite embarrassante, il est probable que ceux même qui poussèrent le plus loin, firent plusieurs stations, & qu'il se passa plusieurs années avant qu'ils se fussent déterminés à former des établissemens fixes.

Je soupçonne même (car sur ces matières où nous n'avons aucunes notions certaines, il peut être permis de proposer des soupçons, pourvu qu'on les donne pour ce qu'ils sont) que les Cimmériens cherchant à se rapprocher du Danube, passèrent à la fin au midi des montagnes qui séparent la Silésie d'avec la Moravie, & que de là ils entrèrent dans la *Bohème* ou dans le pays auquel les Boïens donnèrent peu après leur nom.

Il est sûr que les plus anciens habitans connus de ce pays étoient Celtes ou Germains. Les noms des villes & ceux des rivières sont semblables à ceux qu'on trouve dans la Germanie; c'est-là une des plus sûres indications qu'on puisse

avoir de l'origine d'un peuple : on y trouve les noms des villes d'*Eburum*, d'*Eburodunum*, de *Mediolanum*, d'*Anduetium*, de *Carnuntum*, de *Carrodunum*, de *Vindobona*, &c. Le fleuve (b) qui séparoit les nations Germaniques & Sarmatiques ou Gétiques, avoit deux noms, celui de *Douria* & celui de *Marus*. Le premier étoit Celtique & semblable à ceux de *Douria*, *Dourias*, *Duranius*, &c. que portent divers fleuves de la Gaule & de la Germanie. Le second étoit sans doute formé sur la même racine que ceux de *Marifus*, d'*Ismarus*, de *Margus*, *Morawa*, &c.

La lenteur avec laquelle les Cimmériens durent s'avancer vers l'occident après avoir quitté les pays voisins du Pont-Euxin vers l'an 630, me fait croire qu'il se passa plusieurs années avant qu'ils fussent parvenus dans la *Moravie* & dans la *Boiohemum* : cette lenteur étoit une suite nécessaire de la marche des femmes, des enfans & du troupeau qu'ils devoient conduire avec eux, car il ne faut pas perdre de vûe qu'il s'agit ici de la migration d'un peuple entier, & non de la marche d'un corps de troupes.

Comme le passage des Boïens dans ce même pays s'est fait dans un temps peu éloigné de celui où les Cimmériens purent arriver au voisinage du Danube, je soupçonnerois que ces deux évènements ont une sorte de liaison l'un avec l'autre ; mais c'est là une conjecture que je ne dois pas avancer sans rendre compte des raisons qui m'ont porté à la hasarder.

L'établissement des Gaulois Boïens dans le pays qui prit d'eux le nom de *Boiohemum*, est un fait attesté par toute l'antiquité. Strabon assure, sur le témoignage de Posidonius, qu'ils étoient des Celtes sortis de la Gaule, & Tacite les nomme *Celtica gens*. César qui les nomme *Volcæ Tectosages*, dit que c'est une ancienne colonie gauloise qui a joint à la bravoure & à la bonne conduite la simplicité & la sévérité des mœurs germaniques, & qui se tient constamment renfermée dans

Strab. VII,
293.
Tacit. German.
28.
Cæsar. VI, 22.

(b) Plin. IV, 12. *Marus sive is Duria est Sarmatas à suevis dirimens*. On le nomme aujourd'hui *Morau*, & il donne son nom à la *Moravie*.

ses anciennes limites. Quelques critiques Allemands ont cherché à donner une origine germanique à ces *Boii*, & à voir la chaleur avec laquelle ils traitent cette question, il semble qu'ils aient craint que l'origine Gauloise des *Boïens* ne donnât aux François quelques droits sur la Bohême. Il est inutile de s'arrêter à examiner pourquoi César les nomme *Tectosages* & non *Boii*, quoique ce dernier nom soit celui qu'ils ont donné au pays qu'ils occupèrent, & qu'il le porte encore aujourd'hui. Les témoignages des anciens sont formels pour l'établissement d'une colonie gauloise dans ce canton, & les difficultés dont ces Critiques cherchent à embarrasser la question seroient faciles à résoudre; le temps du passage de cette colonie est un point plus important.

Cluvier, German. antiq. lib.

Spener, notit. German.

Tite-Live nous apprend que sous le règne d'un *Ambigat* roi des Bituriges, qui tenoit alors le premier rang dans les Gaules, le pays se trouvant chargé d'habitans, & sur-tout d'une jeunesse inquiète qu'il étoit difficile de contenir, le conseil de la Nation résolut d'envoyer deux colonies nombreuses chercher de nouveaux établissemens hors de la Gaule; *Sigovèse* & *Bellovèse*, neveux du Roi, furent les conducteurs & les chefs de ces deux colonies, & les Augures réglèrent le pays où ils devoient porter leurs armes. Le sort fit marcher *Sigovèse* vers le nord & du côté de la forêt Hercynie, & il envoya *Bellovèse* dans l'Italie, séparée de la Gaule par les Alpes. Comme cette dernière colonie a été plus connue aux Romains, Tite-Live nomme les différens peuples qui la composoient; il y avoit des *Bituriges*, des *Arverni*, des *Senones*, des *Ædui*, des *Ambarri*, des *Carnutes* & des *Aulerci*: ils s'avancèrent jusqu'au pied des Alpes à l'orient du Rhône, & tandis qu'ils délibéroient sur la route qu'ils choisiroient pour traverser les montagnes, ils apprirent qu'une troupe d'étrangers venus par mer, avoit débarqué sur la côte des *Salyes*, & que ces peuples s'opposoient à leur établissement; *Bellovèse* regarda cet événement comme un présage de ce qui lui pouvoit arriver, & résolut de favoriser ces étrangers: ils étoient Grecs & venoient de Phocée sur la côte d'Ionie. Ce furent eux qui

Tit. Liv. v. 34 & 35.

jetèrent les premiers fondemens de Marseille, plusieurs années avant la seconde colonie, qui abandonna Phocée au temps de Cyrus, pour venir habiter la colonie de Marseille.

Ibid. c. 33. Bellovèse traversa les Alpes par la gorge voisine des *Taurini*, & s'avancant au nord, s'établit auprès du Tésin, dans un canton qui portoit déjà le nom Gaulois d'*Insubrie*: cet évènement précéda de deux cens ans la prise de *Clusium*, antérieure de deux ans à celle de Rome, que Tite-Live & Polybe s'accordent à mettre à l'an 365 de sa fondation, & trois cens quatre-vingt-huit ans avant l'ère vulgaire; par là on a l'an 390 pour la date de l'arrivée des Gaulois, car cette date doit être celle de leur établissement dans l'*Insubrie*. L'arrivée des premiers Phocéens sur les côtes des *Salys*, dont la date donne celle du passage de Bellovèse, est antérieure de dix ans, & de l'an 600 avant J. C. Hécatee, cité par Scymnus de Chio, mettoit la première fondation de Marseille à cent vingt ans avant la bataille de Salamine; Aristote, cité par Harpocrate, observe que Marseille avoit été fondé par des marchands Phocéens plusieurs années avant le règne de Cyrus & la conquête de la Lydie, & il relevoit l'erreur de ceux qui confondoient les deux fondations de cette colonie Grecque.

Scymnus versf.
212.

Harpocrat.
Μαοσαλία
Athenée XIII,
576.

Antioch. Syracus.
apud Strab.
VI, 252.

Herod. I, 65.
Thucyd. I, cap.
13.

Isocr. ~~hid.~~
Solin, cap. 8,
marque la 45.
olymp. ou l'an
600.

Cette époque de la première fondation de Marseille donne celle de l'arrivée de Bellovèse au pied des Alpes dans l'année 600 avant J. C, & par conséquent celle du départ des deux colonies du pays des Bituriges est antérieure au plus de quelques années. Aucun ancien n'a nommé en détail les peuples qui accompagnèrent Sigovèse en Germanie, César leur donne le nom de *Volcae Tectosages*; mais il paroît qu'ils portoient celui de *Boïens*: ce pouvoit n'être qu'un nom de ligue ou de milice, adopté par les peuples particuliers pour éviter toute préférence & tout sujet de jalousie entre des cités égales.

On comprend facilement comment les Gaulois avoient pu former le projet d'envoyer une colonie en Italie: ils avoient eu autrefois des établissemens dans ce pays, où sous le nom d'*Umbri* & d'*Ambrones* ils avoient occupé les cantons situés au nord & au midi du Pô; & quoiqu'ils eussent été chassés

de ceux qui sont au nord du fleuve, ils étoient restés les maîtres d'un assez grand pays sous le nom de *Ligures*: ceux-ci, par le pays desquels Bellovèse entra dans l'Italie pouvoient les avoir appelés & leur avoir facilité le passage.

Mais il n'en est pas de même de la colonie de Sigovèse; on ne conçoit pas ce qui put les engager dans une entreprise aussi difficile que celle d'aller chercher un établissement au-delà du Rhin & du Danube, à l'extrémité de la Germanie, & au centre de la forêt Hercynienne, regardée encore long-temps après comme impénétrable. Comment avoient-ils appris qu'ils y trouveroient un pays fertile & étendu, entouré de tous côtés par des montagnes escarpées, & qui n'étoit accessible que par un petit nombre de défilés faciles à défendre? Par où étoient-ils instruits que ce pays n'avoit point assez d'habitans pour ne pas espérer d'en faire aisément la conquête? & dans ce cas même, comment pouvoient-ils s'assurer de trouver de quoi vivre pendant les premières années dans un pays où il étoit sûr qu'ils ne trouveroient aucunes provisions, ni aucuns secours; parce qu'ils devoient présumer qu'au bruit de leur approche les naturels se seroient retirés avec leurs effets & avec leurs troupeaux dans les endroits les moins accessibles des montagnes?

Enfin qui pouvoit avoir instruit ces Gaulois de Sigovèse du chemin qu'ils devoient tenir pour se rendre du Berri, ou du centre de la Celtique, dans la forêt Hercynie, marchant en corps de nation, avec leurs familles & les provisions dont ils avoient besoin sur la route.

Toutes ces difficultés, qui se rencontrent dans l'opinion commune, disparaîtront si on suppose que Sigovèse avoit disposé le plan de son projet de conquête & celui de sa marche sur les instructions des Cimmériens, qui ayant envoyé inviter les peuples de la Germanie de venir se joindre à eux, avoient été informés par les Gaulois Helvétiens, maîtres des deux bords du Rhin, de ce qui se passoit alors dans les Gaules, & du dessein où étoient les Celtes de délivrer le pays du trop grand nombre d'habitans dont il

étoit surchargé. En supposant que ces députés des Cimmériens servoient de guides à Sigovèse, on conçoit qu'ils l'instruisoient de la route que devoit tenir sa colonie, ainsi que des endroits où elle pouvoit passer les rivières, & traverser les montagnes avec moins de peine. Alors les Boïens, ou Tectosages, n'arriveront plus dans un pays désert ou ennemi, ils y trouveront leurs alliés qui auront préparé ce qui étoit nécessaire pour les faire subsister à leur arrivée, & pour faciliter leur établissement.

Ce n'est-là, je l'avoue, qu'une pure conjecture; mais le fait du passage & de l'établissement d'une colonie sortie du cœur de la Gaule dans l'extrémité orientale de la Germanie, étant reçu de toute l'antiquité, & prouvé par les témoignages formels de Posidonius, de César, de Strabon, de Tacite, de Plutarque, &c. quoique nous en ignorions le détail, il est permis à un critique de proposer des conjectures sur les moyens qui ont pû rendre ce fait probable. L'objet de ses recherches ne doit pas se borner à rassembler & à copier des passages, travail purement mécanique, il doit se proposer encore de les lier ensemble & d'en former un corps, dont les différentes parties conviennent entre elles, & il est rare qu'il puisse le faire, lorsqu'il s'agit des événemens de l'histoire ancienne, sans être obligé de suppléer par des conjectures aux détails dont les anciens ne parlent pas; ce qu'on est alors en droit d'exiger de ce critique, c'est que ses conjectures soient probables, qu'il les donne seulement pour ce qu'elles sont, & qu'il ait même soin d'en avertir son lecteur en les distinguant toujours des faits certains & prouvés, & c'est ce que j'ai tâché d'observer dans ce Mémoire.

La colonie de Sigovèse étant une fois établie dans le *Boiohemum*, de nouveaux essaims de Celtes, attirés par la fertilité du pays, vinrent la joindre & augmenter sa puissance: il est sûr que cela est arrivé à la colonie de Bellovèse en Italie, & que la plus grande partie des pays qui séparent les Celtes du *Boiohemum* d'avec les Helvétiens, se remplirent successivement de colonies Gauloises, qui s'avancèrent même

assez loin dans l'Illyrie du côté de l'orient. On connoît l'inquiétude naturelle des nations Celtiques; & l'exemple de ce qui s'est passé depuis au temps des Croisades, montre ce qui a pû arriver dans un siècle où ces migrations étoient beaucoup moins difficiles. Les Gaulois n'avoient point encore de villes, ils habitoient dans des hameaux & sous des huttes de gazons & de clayonnages éparfés & séparées les unes des autres; ils ignoroient presque tous les arts, & menant une vie toujours agissante, occupés de la chasse, de la nourriture de leurs troupeaux & des soins de l'agriculture, ils n'étoient guère attachés au sol qu'ils occupoient. Ne connoissant d'autre patrie que la petite société où ils avoient été élevés, dès que cette société toute entière, soit dans l'espérance d'être mieux, soit même par simple inquiétude, se déterminoit à passer d'un pays dans un autre, les particuliers ne laissoient rien dont ils pussent regretter la perte, & ne redoutoient guère des fatigues auxquelles ils étoient accoutumés: c'est là ce qui a rendu les migrations des peuples de la Germanie & de la Gaule si fréquentes dans certains siècles, & ce qui les rendroit impossibles dans celui où nous vivons. Si nous voulions juger des évènements anciens par la situation & par les circonstances où se trouvent aujourd'hui les peuples de ces pays, il y a bien des faits véritables, même d'un temps moins éloigné du nôtre que celui de ces anciennes colonies, que nous jugerions impossibles. Les nouvelles colonies Gauloises de l'Illyrie rendirent le nom des Celtes célèbre parmi les Grecs, qui donnèrent leur nom à tous les peuples situés au nord-ouest de la Grèce, & qui sachant par la colonie de Marseille que la même Nation occupoit aussi les bords de la Méditerranée, se persuadèrent qu'ils étoient les peuples les plus occidentaux de l'Europe, & qu'ils habitoient auprès de l'Océan voisin de Tartesse (c), erreur géographique, qui a

(c) Voy. Hérod. II, 33, & IV, 49. Ajout. Stephan. au mot *Iberia*, qui cite d'autres anciens: ce qui avoit servi à confirmer les Grecs dans cette opinion, c'est qu'il y avoit en effet des colonies Celtiques dans l'extrémité occidentale de l'Espagne.

cependant servi de fondement aux systèmes de quelques modernes.

Ces nouvelles colonies Celtiques portent ordinairement dans les anciens les noms de *Taurisques*, de *Scordisques*, &c. mais ces noms étoient plutôt ceux des cantons qu'elles occupoient, que celui qu'elles se donnoient; car on voit que plusieurs d'entre elles avoient conservé les noms qu'elles avoient eus dans la Gaule, par exemple, celui de *Volcæ Tectosages* & de *Boii* ou *Tolistobogii*, qu'elles portèrent dans l'Asie mineure.

Les Romains & les Grecs ayant été très-long-temps sans prendre part à ce qui se passoit hors de leur pays, ne nous ont rien appris au sujet de ces Gaulois d'Illyrie jusqu'au siècle d'Alexandre.

*Strab. VII,
301. ex Ptolem.
Reg. commentar.*

C'est alors que les Grecs commencent à faire quelque mention d'eux. Au temps de l'expédition d'Alexandre contre les Gètes du Danube, c'est-à-dire, vers l'an 340 avant J. C. & environ 250 ans après le premier établissement des Celtes dans l'Illyrie, ils envoyèrent des ambassadeurs à ce Prince pour lui proposer un traité d'amitié & d'alliance. Alexandre les reçut bien, & leur ayant donné un festin, il leur demanda dans la conversation si leur nation ne redoutoit rien: *Nous ne craignons autre chose*, lui répondirent-ils, *que la chute du Ciel, mais cependant nous faisons grand cas des hommes courageux*. Alexandre se contenta de dire à ses courtisans que les Gaulois étoient fiers, & conclut le traité qu'on lui proposoit.

Quelques quarante ans après la mort de ce Prince, & vers l'an 280 ces mêmes Gaulois d'Illyrie formèrent le projet de conquérir la Macédoine, & de s'emparer de toute la Grèce, affoiblie par les factions qui la déchiroient alors. Il y a beaucoup d'apparence que les Gaulois d'Italie avoient quelque part à cette entreprise, & que c'étoit par cette raison qu'ils conclurent, en 284, un traité de paix avec les Romains, qui fut religieusement observé pendant quarante ans; les expéditions des Gaulois d'Illyrie du côté de l'orient & du nord, fournissant à la jeunesse inquiète & avide de combats, une occasion de s'occuper à des guerres étrangères.

Si le nombre des troupes & la valeur impétueuse suffisoient pour réussir dans ces sortes d'entreprises, les Gaulois auroient eu sans doute un heureux succès : mais l'imprudence, le manque d'union & de conduite, & le défaut de discipline, reprochés de tout temps, & avec trop de raison, aux nations Celtiques, firent échouer leur entreprise. Il en périt un grand nombre, moins par les armes des Grecs, que par les maladies causées par l'intempérance ; presque tout le reste se retira dans l'Illyrie : un seul corps de dix à douze mille hommes s'avança dans la Thrace, & s'arrêta auprès de Byzance. Ces Celtes, appelés dans l'Asie par le roi de Bithynie, traversèrent le Bosphore vers l'an 278, sur les bâtimens que ce Prince fournit ; marchèrent vers l'orient, & s'étant emparés de la grande Phrygie, fondèrent sous trois Cités différentes un État puissant, qui s'étendoit depuis le mont Olympe jusqu'au fleuve Halys, & firent respecter par tous les Rois voisins le nom de *Galates*, sous lequel ils étoient connus.

Il paroît que les Gaulois qui étoient retournés dans l'Illyrie, honteux du mauvais succès de leur expédition, & voulant se délivrer des reproches qu'elle leur attiroit, formèrent le projet d'une nouvelle entreprise, & pensèrent à se rendre les maîtres des pays que les Cimmériens avoient autrefois abandonnés aux Scythes, & qui étoient alors occupés par les Gètes, avec qui ils avoient eu diverses guerres. Plusieurs raisons me portent à le conjecturer.

1.^o Les Scythes avoient abandonné ce pays pour s'avancer du côté de l'orient, & pour se rapprocher de leur ancienne patrie, du moins n'étoient-ils plus établis entre le Danube & le Borysthène en 295 *, c'est-à-dire, au temps de l'expédition de Lyfimachus contre les Gètes. Ce Prince ayant passé le Danube, fut enveloppé par les Gètes dans les mêmes plaines où Darius avoit pensé l'être par les Scythes : donc ces derniers n'étoient plus les maîtres de ce pays. Ils l'occupoient encore au temps de Philippe, & même de l'expédition d'Alexandre ; ainsi il falloit qu'ils l'eussent

Justin. XXV. 1.

* Voy. la Dissertation de Dodw. sur Dicéarque, n^o 18, vol. II, Geograph. Hudson.

Strab. VII.

302.

Pausan. I, 9.

Scylax. peripl.

Am. Alex. l. I.

abandonné depuis l'an 340, & dans les quarante-cinq ans qui avoient précédé l'expédition de Lyfimachus.

2.^o Il est sûr que sous le règne de Philippe, père de Persée, les Gètes n'étoient plus les maîtres des pays situés au nord du Danube; ces pays étoient occupés par les *Basternes* ou *Bastarnes*, nation Celtique qui avoit les mêmes mœurs & la même langue que les Scordisques de Pannonie, qui étoient de véritables Gaulois. Polybe donne le plus souvent le nom de *Galates* aux Bastarnes; & Plutarque, qui parle souvent d'eux dans la vie de Paul Émile, composée sur cette partie de l'histoire de Polybe dont il ne nous reste que quelques fragmens, les appelle les Gaulois ou les Galates du Danube.

Tit. Liv. XL,
57, XLI, 23,
28, XLII, 11,
XLIV, 26.

Le commencement du règne de Philippe est de l'an 220; mais nous n'avons aucun fait qui puisse déterminer le temps de la guerre des Bastarnes contre les Gètes, & de la conquête qu'ils firent sur eux des pays situés entre le Danube & le Borysthène. Tout ce qu'on voit, c'est qu'il doit être antérieur au règne de Philippe, & postérieur à celui de Lyfimachus, mort en 282.

C'est précisément dans cet intervalle de temps que les Parthes, Scythes d'origine, mais qui formoient un peuple peu considérable, s'étoient emparés non seulement de toute la Perse jusqu'au Tigre, qu'ils enlevèrent aux Macédoniens en 264, mais encore de la Médie & de l'Arménie entière jusqu'à l'Euphrate, où ils placèrent une colonie nombreuse. Ces Parthes occupoient originairement un petit canton de la Perse en deçà de l'Oxus, qui ne pouvoit leur fournir les grosses armées qu'ils mettoient sur pied, & celle qu'ils établirent dans l'Arménie. Il faut nécessairement supposer que plusieurs autres tribus des Scythes orientaux se joignant avec eux, avoient abandonné les plaines situées à l'orient & au nord de la mer Caspienne. Le bruit de ces conquêtes se répandant chez les Scythes occidentaux du Tanaïs & du Borysthène, il est probable que soit pour retourner dans leur ancienne patrie, soit pour se mettre à portée de prendre

part

part à ces conquêtes & au pillage d'un pays riche & fertile, ils se rapprochèrent du Volga, & passèrent même à l'orient de ce fleuve. C'est sans doute par cette raison qu'il n'est presque plus parlé des Scythes dans l'histoire de ces temps-là. Les géographes en font à la vérité mention dans leurs descriptions géographiques; mais c'est qu'ils se proposoient moins de décrire l'état où ces pays étoient de leur temps, que de ramasser tout ce qu'ils en trouvoient dans les livres.

Strabon, Pline & Tacite semblent mettre les Bastarnes au nombre des Germains. Strabon les divise en trois Cités, les *Peucini*, les *Atmoni*, & les *Sidones* ou *Sithones*. Polybe, Tite-Live & Plutarque leur donnent, comme on l'a vu, le nom de Galates & de Gaulois, & supposent qu'ils parloient la même langue que les Scordisques, ou Gaulois d'Illyrie; mais cette contrariété n'est pas bien considérable au fond. Au temps de Strabon, de Pline & de Tacite la langue des Gaulois de la Celtique ne devoit plus être tout-à-fait la même que celle des anciennes colonies Germaniques. Celle des premiers devoit avoir été altérée, sur-tout dans les provinces méridionales, par le commerce avec les Aquitains, les Grecs & les Romains; tandis que celle des colonies Germaniques avoit pû se mêler avec celle des Germains proprement dits, & adopter même plusieurs mots de la langue des Sarmates, & des Gètes ou Illyriens. D'ailleurs la seule différence de prononciation pouvoit avoir fait regarder deux dialectes du même langage comme deux langues différentes. Il est assez probable que ceux des étrangers qui savoient parler un de ces dialectes ne pouvoient entendre ceux qui parloient l'autre, comme nous le voyons arriver dans les dialectes de nos langues modernes. C'étoit plus qu'il n'en falloit aux anciens, qui ont presque toujours confondu les dialectes avec les langues, pour décider que les Bastarnes parloient German, & non Gaulois.

Ces Bastarnes ayant des demeures fixes & des villages à la différence des Gètes ou Sarmates, comme le remarque Tacite,

Strab. VII,
306.
Plin. IV, 15.
Tacit. de morib. German.

*Voy. du Cange,
Gloss. latin.
Bastarna.*

ils ne pouvoient abandonner le bord des rivières, & ils devoient laisser aux Sarmates les plaines ou les savannes de l'Ukraine, aussi-bien que celles du bord de la mer. Ces Sarmates, nommés *Amaxobii* par les Grecs, n'avoient que des cabanes portatives, & leurs femmes de même que leurs enfans passoient leur vie dans des chariots, dont les Scythes leur avoient montré à se servir. Il paroît que les Bastarnes avoient aussi adopté l'usage de ces chariots, usage qui passa même dans la suite aux Romains, qui donnèrent le nom de *Bastarna* à une espèce de chariot ou de coche fermé de tous côtés, que les anciens n'avoient guère connu.

Quelques Critiques ont pensé que ces chariots avoient donné leur nom aux Bastarnes, de même qu'ils ont fait donner par les Turcs le nom d'*Arabaji* (*d*) aux Tartares du *Boudsiak*; mais comme le mot de *Bastarna* n'a point une origine latine ou grecque, il y a plus d'apparence qu'il a été formé sur le nom des peuples, de qui on avoit emprunté l'usage des Bastarnes.

*Hikkes, Thes.
ling. Septentrion.
Valef. nor.
Gall. Wastinensis Pagus.*

D'autres Critiques ont tiré le nom de ces peuples du mot Esclavon ou Sarmate, *Bassta* château & retranchement, à cause de ceux dont ils entouroient leurs villages: pour moi il me sembleroit plus naturel de lui donner une origine germanique. *Vaste* signifie un désert & *Vastar* un habitant des déserts dans la paraphrase théotisque du Cantique des cantiques, & c'est probablement de cette même racine que sont dérivés les noms de plusieurs lieux de notre France, qui étoient dans les premiers temps incultes & déserts.

Les Bastarnes continuèrent toujours de former un corps de Nation ou Cité particulière, même après que les Goths, sortis des bords de la mer Baltique, furent venus s'établir sur le Danube, ce qui doit être arrivé sur la fin du second siècle de l'Ère

(*d*) *Araba* est le nom du chariot dont se servent les Tartares, & comme ces chariots sont fort bas, en sorte qu'on ne peut y tenir que couché, les Turcs leur ont donné

le surnom de *Beschi* ou *Beschik*; & de ces deux mots on a formé le nom de *Bessarabie*, donné sur plusieurs cartes à ce canton. *Cantem. hist. des Turcs, vol. III, p. 51.*

vulgaire (e), & depuis le temps du géographe Ptolémée. Les deux Nations n'ayant pas la même origine germanique, elles ne se confondirent point, & continuèrent de former deux lignes séparées. Nous lisons dans Vopisque que l'empereur Probus, ayant remporté des avantages considérables sur ces Bastarnes qui avoient passé le Danube, enveloppa leur armée, leur coupa la retraite, & en dispersa environ cent mille qu'il plaça en divers endroits de la Pannonie, où il leur distribua des terres vacantes; après sa mort, arrivée en 282, ils reprirent les armes & commirent de grands désordres dans l'Illyrie. En 303 il est encore parlé d'eux sous l'empire de Dioclétien & de Maximien, ainsi que d'un peuple particulier; mais comme il n'en est plus fait mention dans la suite, je croirois, qu'affoiblis par tant de défaites, ils entrèrent dans la ligue des Goths, & adoptèrent leur nom, comme avoient fait les Marcomans, les Quades, les Gépides, les Vandales, les Lombards, & plusieurs autres nations Germaniques.

*Vopiscus in
Probo, c. 15.*

*Zozim. l. 1.
Oros. VIII, 25.
Aurel. Vict.
Dioclet. Eumen.
Paneg. Constant.
n.º 16.*

Sans doute qu'une partie de ces Bastarnes passa le Danube avec les Visigoths, lorsqu'ils vinrent chercher une retraite sur les terres de l'Empire, pour se mettre à couvert des Huns; je crois cependant que le plus grand nombre demeura au nord du fleuve avec les Ostrogoths ou Goths orientaux, & qu'ils aimèrent mieux se soumettre aux Huns d'Attila, lorsqu'ils passèrent le Tanais & le Borysthène vers l'an 376, que d'abandonner leur ancienne patrie pour se mettre à la discrétion des gouverneurs Romains.

Au temps du voyage de Priscus à la cour d'Attila, nous voyons qu'on y parloit trois langues différentes; ces trois langues étoient celle des Huns, celle des Goths & celle des Romains: Priscus dit que le Grec n'y étoit point connu, & il ne fait aucune mention du langage des Gètes ou des Sarmates. Les conquêtes des Romains au-delà du Danube, avoient

*Priscus, Excerpt.
Legationum.*

(e.) La première guerre que les Romains eurent avec les Goths est de l'an 215, sous Caracalla. *Spart.* On leur donnoit d'abord le nom de Gètes.

rendu leur langue si commune dans ce pays, qu'encore aujourd'hui les Moldaves, les Valaques & une partie des Transilvains parlent un latin corrompu, assez semblable au langage des provinces de l'Italie, & les *Ulaques*, de même que les *Moldaves*, se donnent eux-mêmes le nom de *Romanou* ou de Romains.

*Procop. bell.
Goth. l. IV.*

La division s'étant mise parmi les enfans d'Attila après sa mort, les Huns ne se trouvèrent plus en état de contenir les nations Germaniques: la plupart des tribus Hunniques se retirèrent au-delà du Tanaïs & du Volga, pour aller se joindre aux Huns orientaux *Ephthalites*, ou plutôt *Ayatela*; il ne resta en deçà du Tanaïs que quelques tribus particulières, peu unies entre elles, plusieurs même se soumirent aux Romains sous le titre de *Fæderati* ou d'alliés, qu'on donnoit à ceux des Barbares qui se mettoient sous la protection de l'Empire. Tels étoient ceux dont Procope parle sous le nom de *Coutrigour* & *Doutrigour*; les premiers étoient au nord du Palus méotis des deux côtés du Tanaïs; les seconds occupoient les plaines de la Chersonèse, où il semble qu'il étoit toujours resté une tribu particulière des anciens Scythes. Une petite partie des *Coutrigour* étoit restée en deçà du Danube dans la Thrace, & elle accompagna les Ostrogoths de Théodoric lorsqu'ils passèrent en Italie. Procope dit que de son temps il y avoit encore dans la Chersonèse une nation de Goths qui y étoit avant le passage des Huns, & qui étant convenue de partager le pays avec les *Outourgour*, vivoit en paix avec eux & avec les Romains; ils avoient même embrassé le Christianisme dès le temps de Valens, & ils avoient un Evêque particulier: la succession de ces Evêques ayant manqué, ils députèrent à Justinien pour lui en demander un. Comme les Goths avoient été convertis par des Arriens, & qu'ils étoient attachés aux principes de cette secte, on voulut s'assurer du sentiment où étoient ces Goths de la Chersonèse. On interrogea les envoyés sur la divinité de J. C. & sur la question de la consubstantialité; mais on trouva des hommes si peu instruits de ces dogmes de la

Religion, qu'ils ne comprenoient pas même les questions qu'on leur proposoit.

Dans le livre sur les bâtimens, Procope parle d'un lieu nommé *Dorye* dans la Cherfonèse & au voisinage du Bosphore, où il y a une nation de Goths établie anciennement, & qui avoient refusé de suivre le roi Théodoric lorsqu'il passa en Italie. *Ces Goths, dit Procope, sont actuellement alliés de l'Empire, peuvent fournir trois mille bons soldats, entendent parfaitement l'agriculture, & sont les plus hospitaliers de tous les hommes.*

Procope donne à ces Goths le nom de *Tetraxitæ*, que Grotius croit, avec beaucoup d'apparence, formé des mots germaniques, *te traug, sitten, sub fædere constituti, fæderati*. La terminaison *gour & igour*, dans les noms de quelques nations Hunniques, porte la même idée: elle vient du mot *oïgour (f)*, *ouïgour & igour*, qui signifie des hommes unis par une espèce de fraternité; & sans doute on désignoit sous ce nom l'union ou la ligue que formoient entre eux ceux qui s'associoient pour une expédition, ou pour composer une colonie.

Les Goths Tétraxites (*g*) sont toujours demeurés depuis dans la Crimée, & ont conservé le christianisme. Dans l'Ecclésiastique de l'empereur Andronic Paléologue, qui a régné depuis l'an 1282 jusques en l'année 1324, l'évêque des Goths Tétraxites a le titre de Métropolitain de la *Zakie* ou *Zikie*: c'est la Circassie méridionale, habitée par les *Zikes* ou *Zyghi*; & l'ouvrage du P. le Quien Dominicain nous apprend qu'en 1721 l'évêque de Caffa, dans la Crimée, prenoit encore le titre d'évêque de la Gothie.

Ces mêmes Goths ont aussi conservé dans leurs montagnes l'usage de leur ancienne langue Germanique. Lorsque Rubruguis, envoyé vers *Mangoa*, Can des Mogols, par

Grot. collect. Scrip. hist. Goth. p. 599, Trigwo, in novo testam. Goth. pactum, fædus.

Oriens Christian.

Collect. de Gerberon, p. 9 de l'édit. 8.^o

(*f*) On connoît les *Oïgours* dont il est parlé dans l'histoire des Mogols.

(*g*) Les manuscrits ont *Μεταείχων*, par corruption pour *Τετραείχων*.

*Ramus. vol.
11, fol. 92.*

*L. 1, c. 2, apud
Gesner. Michri-
dat.*

*Busbec. Ep.
IV, p. 321.*

saint Louis, traversa la Crimée en 1253, il observa qu'entre les villes de *Chersona* & de *Soldaia*, il y avoit des Goths qui parloient la langue Allemande. *Josaphat Barbaro*, qui demeura à *Cassa* & à la *Tana*, aujourd'hui *Asoff*, depuis l'an 1436 jusqu'à l'an 1451, s'assura qu'à l'occident de *Cassa* il y avoit une nation qui parloit un dialecte Germanique. Un vallet Allemand qui le servoit, conversoit avec eux, & les entendoit à peu près, dit *Barbaro*, comme un Florentin converseroit avec un *Fourlan*, ou un habitant du Frioul. Mathias de *Michou*, qui publia en 1521 une chronique Polonoise, dit que la même chose lui étoit arrivée lorsqu'il étoit dans la Crimée.

Enfin Busbec ambassadeur de l'empereur Ferdinand à la Porte, nous apprend dans une lettre du 16 décembre 1562, qu'ayant eu quelques entretiens avec des envoyés du Can des Tartares de Crim, il fut surpris d'en voir un qui par ses yeux bleus, ses cheveux blonds, la couleur & les traits de son visage, différoit absolument des Tartares de Crim, & même d'un Grec de *Cassa* qui accompagnoit les Envoyés. Cet homme dit à Busbec qu'il avoit une origine différente d'eux, & qu'il étoit d'une nation établie dans la partie montagneuse de la presqu'île; que quoiqu'il fût sorti jeune de son pays, & qu'il eût perdu l'habitude de sa langue naturelle, il en savoit encore un certain nombre de mots; Busbec les écrivit sous sa dictée, & les rapporte dans sa lettre. Presque tous ces mots sont Allemands; plusieurs de ceux qui ne se trouvent plus dans la langue moderne, se trouvent dans le nouveau testament Gothique, & quelques-uns paroissent venir des racines Celtiques ou Bretonnes. Le nom de ces Goths de la Crimée, subsistant encore aujourd'hui, comme on le voit par le titre que prend l'évêque Grec de *Cassa*, il y a grande apparence qu'ils ont aussi conservé leur ancien langage.

Le nom de *Tétraxites* ou *Fæderati* que prenoient ces peuples, peut avoir rapport au traité par lequel les Bastarnes

& les Goths s'unirent avec les Taures, ou avec les restes de l'ancienne colonie Cimmérienne, demeurée dans le pays au temps de l'invasion des Scythes; c'est un point que pourroit éclaircir un homme instruit & curieux, si le hasard le faisoit voyager en Crimée: peut-être le nom de *Dory*, dans Procope, vient-il de celui des anciens *Tauri*.

J'ai cru devoir pousser mes recherches sur cette colonie Cimmérienne jusqu'aux derniers temps, & je n'ai pas craint de proposer des conjectures qui pourront être de quelque utilité à ceux qui voudroient étudier cette partie de l'histoire, ne fût-ce que par les réflexions qu'elles occasionneront lors même qu'ils voudront les combattre.

Les plus grandes difficultés qui arrêtent les critiques lorsqu'ils traitent des migrations des anciens peuples, viennent de ce qu'ils n'ont pas fait assez de réflexion aux ligues dans lesquelles plusieurs peuples différens prenoient un nom commun, qui faisoit disparaître les noms particuliers lorsque la ligue venoit à se détruire; alors le nom général cessoit d'être employé, & les différens peuples paroissoient sous leur nom particulier, ou prenoient celui de la nouvelle ligue lorsqu'il s'en formoit une. C'étoit cependant toujours la même nation qui occupoit le même pays: c'est ainsi que le nom des Marcomans & des Quades s'éteignit lorsqu'ils entrèrent dans la ligue des Goths, & que ceux des Gépides, des Vandales & des Lombards, commencèrent de devenir célèbres lorsque la ligue des Goths ayant été détruite par l'invasion des Huns, les peuples qui en avoient fait partie formèrent des Cités particulières, & se firent connoître sous leurs propres noms. Ces Gépides restèrent dans la Hongrie au nord du Danube, & aux environs de Sirmium & de Belgrade au temps de l'invasion des *Avars*, ou de la seconde colonie des Huns; ils se retirèrent dans la Transilvanie, où ils sont encore aujourd'hui. L'extinction d'un ancien nom n'est point une marque de la destruction du peuple qui le portoit; elle montre seulement qu'il a été forcé de se joindre avec un autre

peuple plus puissant, & de faire partie d'une nouvelle Cité. Par une raison semblable, de ce qu'on trouve un nouveau nom de peuple dans l'histoire d'un pays, il ne faut pas en conclurre qu'une nouvelle nation est venue l'habiter, à moins qu'on n'en ait des preuves; car il a pû se faire que ce fût seulement le nom d'une nouvelle ligue qui s'étoit formée dans ce pays.



DISSERTATION

Sur JULIOBONA, ancienne capitale des peuples
Caleti.

Par M. l'Abbé BELLEY.

LA position de la ville de *Juliobona* est un de ces points géographiques qui ont été débattus entre nos auteurs les plus accrédités, & qui restent encore indécis. Nicolas Sanson dans la carte de la Gaule place cette ancienne ville à Lillebonne, entre Caudebec & Harfleur. M. de Valois s'élève contre cette opinion, & veut après Cluvier que *Juliobona* soit la même ville que Dieppe: M. l'abbé de Longuerue prétend aussi que *Juliobona* n'est pas Lillebonne, il n'en fixe point la position. Il s'agit de la capitale d'un grand peuple de la Gaule: j'entreprends ici de déterminer sa position par le témoignage des anciens, par le concours des voies Romaines, par les écrivains du moyen âge: ensuite je discuterai les moyens employés par M.^{rs} de Valois & de Longuerue.

16 Juin
1744.

Position de Juliobona.

Les peuples *Caleti*, suivant Strabon, s'étendoient jusqu'à l'embouchure de la Seine: Καλέτοι μέγχι τῆς ὀμβολῆς τῆς Σηκουάνα ποταμῆς; ils occupoient la côte septentrionale depuis la Seine, au rapport de Ptolémée, τὴν ἀρκτικὴν ἀκτὴν ἀπὸ τῆς Σηκουάνα ποταμῆς. Ces circonstances déterminent la position des peuples *Caleti* dans le canton de Normandie qu'on nomme le pays de Caux, qui dans les écrits du moyen âge est désigné sous le nom de *Caletinsis*, ou *Caletensis pagus*.

Strab. l. IV.
p. 194.

Ptol. l. III.
c. 8, p. 47.

Chronic. Fontanell.
Orderic Vital.
v. alib.

J'observe seulement que le territoire de ces peuples étant situé sur la rive droite de la Seine, ils étoient compris

De Bello Gal-
lico, l. II, n.º 4.

dans la Belgique, suivant la division de la Gaule qui est décrite dans les commentaires de César: aussi entrèrent-ils dans la confédération des Belges contre les Romains. Ils promirent d'envoyer dix mille hommes pour la défense de la cause commune: *Polliceri.... Menapios IX millia: Caletes X millia: Velocasses & Veromanduos totidem.* Strabon, qui écrivoit sous Tibère, les place encore parmi les Belges; on sait que ce géographe est peu exact dans la description qu'il donne de la Belgique qu'il étend sur toute la côte jusqu'à l'embouchure de la Loire. Du moins il est certain, par les témoignages de Pline & de Ptolémée, que les peuples *Caleti* furent compris dans la Lyonnoise, dont ils font encore partie, puisqu'ils sont sous la juridiction de l'archevêque de Rouen, métropole de la seconde Lyonnoise.

Pline, l. IV,
n.º 32.
Ptolém., l. II, c.
8, p. 47.

Ibid.

La ville de *Juliobona* étoit la capitale de ce peuple; *Καλέπαι, ὡν πόλις Ἰελλιόβωνα*, suivant Ptolémée, & c'est le plus ancien auteur qui ait nommé cette ville. Selon lui elle étoit située à 20 degrés 15 minutes de longitude (a), & à 51 degrés 20 minutes de latitude. D'une autre part, l'embouchure de la Seine est à 20 degrés de longitude, & à 51 degrés 30 minutes de latitude (b).

Je n'examine point si la graduation donnée par Ptolémée est exacte & conforme aux observations astronomiques, je considère ici le rapport qu'elle établit entre l'embouchure de la Seine & la ville de *Juliobona*: or, suivant ce rapport, la ville de *Juliobona* étoit située à environ quatre lieues à l'orient de l'embouchure de la Seine, & à peu près à la même latitude: or, à l'inspection de la carte, il est sensible que Lillebonne se trouve, à l'égard de l'embouchure de la Seine, dans les circonstances que décrit Ptolémée. Mais comme ce géographe n'est pas toujours exact dans le détail qu'il donne de la Gaule, il faut examiner les itinéraires Romains qui sont d'une plus grande précision.

L'Édit. de Surita,
anno 1690, p.
16.

L'itinéraire d'Antonin décrit une route ou voie Romaine

(a) *Ἰελλιόβωνα, κ, δ, να, γ.*

(b) *Σηκοάνα ποτ. ἐκβαλά, κ, να, ε.*

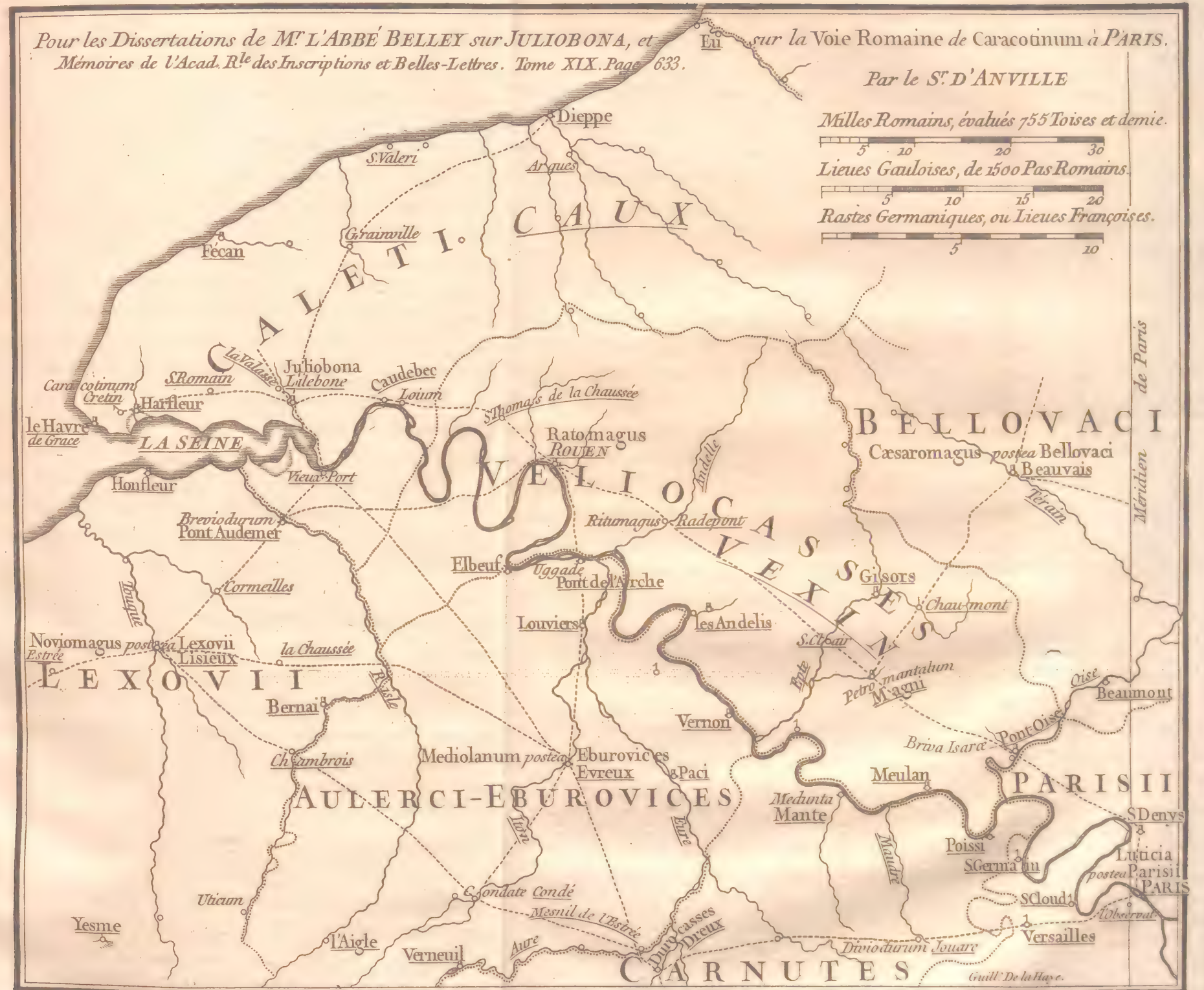
Pour les Dissertations de M^r L'ABBÉ BELLEY sur JULIOBONA, et sur la Voie Romaine de Caracotinum à PARIS.
Mémoires de l'Acad. R^{le} des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome XIX. Page 633.

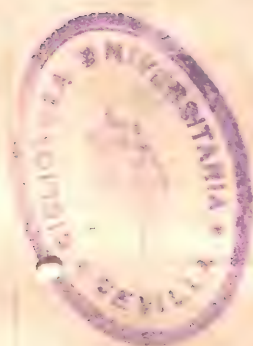
Par le S^r D'ANVILLE

Milles Romains, évalués 755 Toises et demie.

Lieues Gauloises, de 1500 Pas Romains.

Rastes Germaniques, ou Lieues Françaises.





qui conduisoit de *Caracotinum*, situé vers l'embouchure de la Seine, à *Augustobona*, Troies:

Iter a Caracotino AUGUSTOBONAM. M. P. CLIII. Sic.

JULIOBONAM.	M. P. X.
LOTUM.	M. P. VI.
LATOMAGUM.	M. P. XIII.
ROTOMAGUM.	M. P. IX.
PETROMANTALUM.	M. P. XVI.
LUTICIAM.	M. P. XVIII.
METHETUM.	M. P. XVIII.
CONDATE.	M. P. XII.
AGEDINCUM.	M. P. XIII.
CLANUM.	M. P. XVII.
AUGUSTOBONAM.	M. P. XVI.

Cette route passoit par *Julibona*, par *Ratomagus*, Rouen; par *Lutecia*, Paris, *Agedincum*, Sens; & suivoit à peu près le cours de la Seine. On trouve des indications de cette voie entre Rouen & Lillebonne. La paroisse de S.^t Thomas de la *Chaussée*, qui est située sur le grand chemin, a pris sans doute la dénomination de la chaussée, de l'*Agger publicus* du chemin Romain; il passoit ensuite près de Fontenelle (ou de l'abbaye de S.^t Vandrille). Il en est fait mention dans la Vie de S.^t Ansbert évêque de Rouen, écrite par le moine Aigrade, vers l'an 700: *Locus qui dicitur Pal-*

*Acta SS. ad
diem 1^{re} Febr.
t. II, p. 356.*

driacus, distans a cœnobio Fontanellâ miliaribus quatuor.... in viâ publicâ ac dilapidatâ quæ Rotomagensem deducit ad urbem. En suivant la même direction, la voie passoit par Lillebonne, & ensuite à Harfleur. On en voit des vestiges bien conservés dans l'espace de plus d'une lieue du côté de S.^t Romain de Colleville. Richard I roi d'Angleterre & duc de Normandie, dans une charte datée de la première année de son règne, en faveur de l'abbaye du Valence, assigne cette chaussée pour limites des terres qu'il donna à cette

Neustria pia,
p. 854.

Abbaye: *Terram & nemus in forestâ Insulæ-bonæ, sicut Calceia dividit, quæ protenditur ab Insula-bonâ ad sanctum Romanum (c).*

La ville de *Juliobona* étoit placée suivant l'itinéraire sur la voie Romaine, entre Rouen & l'embouchûre de la Seine: nous venons de voir que Lillebonne est située de même sur cette voie. On en peut conclurre que l'ancienne ville n'est pas différente de la moderne; mais il faut encore fortifier cette preuve.

Codex ms. n.º
7230. A.

Juliobona étoit éloignée de Rouen de vingt lieues Gauloises; car on doit lire dans l'itinéraire *Ratomagus* & non *Latomagus* (cette leçon sera établie dans un autre Mémoire, & elle est donnée par le plus ancien manuscrit de la bibliothèque du Roi), de plus tous les manuscrits du Roi & celui de Naples ont *XIV millia P.* entre *Lotum* ou *Loium* & *Ratomagus*. Ce nombre avec *VI M. P.* entre *Juliobona* & *Loium* forme les vingt lieues Gauloises entre *Juliobona* & Rouen: je dis lieues Gauloises, dont chacune étoit de mille cinq cens pas, & égaloit un mille & demi des Romains: les *millia passuum* de l'itinéraire expriment ici des lieues Gauloises & non des milles Romains. Dans l'étendue de la Lyonnaise, de la Belgique & de l'Aquitaine, les mesures itinéraires se comptoient par lieues: le mille Romain étoit d'usage en Gaule dans la province Romaine, c'est un fait constant qui est établi par Bergier. M. Fréret a démontré par la comparaison des mesures géométriques avec les mesures itinéraires, que les nombres de la table Théodosienne & ceux de l'itinéraire d'Antonin désignent presque toujours dans les trois parties de la Gaule des lieues & non pas des milles.

Mém. de l'Acad. vol. XIV, hist. p. 160 & suiv.

Le mille Romain est évalué à environ sept cens soixante toises de Paris, la lieue Gauloise par conséquent est d'environ onze cens quarante toises; les vingt lieues Gauloises, que l'itinéraire donne entre *Juliobona* & *Ratomagus*, valent vingt-deux mille huit cens toises. Or on mesure depuis Lillebonne

(c) Henri II roi d'Angleterre mourut à Chinon le 6 Juillet 1189.

jusqu'au centre de la ville de Rouen, suivant le grand chemin, environ vingt-deux mille six cents toises (ces mesures sont prises sur une belle carte manuscrite du cours de la Seine, levée géométriquement par les frères Magin, depuis le Havre jusqu'au Pont-de-l'Arche); la différence de deux cents toises est peu considérable, elle peut être compensée par les sinuosités de la route & par l'inégalité du terrain, qui ne sont jamais exactement présentées sur un plan. La ville de *Juliobona* est donc fixée à Lillebonne par les distances itinéraires, comparées avec les espaces réels qui se trouvent entre Lillebonne & Rouen.

Cette détermination est encore mieux établie par la partie de la voie qui s'étendoit du côté de l'embouchure de la Seine. *Juliobona*, suivant l'itinéraire, étoit éloignée de *Caracotinum* de dix lieues Gauloises, qui font environ onze mille quatre cents toises: ce dernier lieu est porté par les distances à Harfleur ou aux environs. En effet on voit à une demi-lieue de Harfleur, & près de Gravelle, l'ancien château de Crétin qui est en ruine. On sent le rapport qui subsiste entre le *Caracotinum* de l'itinéraire & le nom de Crétin. La plupart des noms anciens ont été altérés & abrégés dans le moyen âge, de *Caracotinum* on aura formé *Caratinum*, *Cratinum*: il seroit facile de rapporter des exemples d'une altération bien plus considérable. J'examinerai ailleurs quel pouvoit être l'usage de ce château sous l'empire Romain: j'observe qu'il étoit situé sur un coteau au bord de la Seine, & que son port ou le lieu d'embarquement étoit à l'embouchure de la rivière de Lézarde, où est située la ville de Harfleur: je pense aussi que les distances itinéraires doivent se compter, non du château, mais du port. La carte des Magin donne douze mille toises entre Harfleur & Lillebonne, distance égale aux dix lieues Gauloises & une fraction; par cette combinaison le point de *Juliobona* est déterminé à Lillebonne d'une manière incontestable, puisqu'il est lié par les distances, d'un côté avec la ville de Rouen, & de l'autre avec le port de Harfleur.

L'itinéraire d'Antonin donne la distance de *Juliobona* à *Lil.* p. 87.

Mediolanum, qui étoit la capitale des peuples *Eburovices*;

(Iter a JULIOBONA MEDIOLANUM. M. P. XXXIV.)

la ville d'Évreux; & cette distance est de trente-quatre lieues Gauloises. Elle se trouve précisément la même entre Lillebonne & Évreux, comme on peut le vérifier sur la carte de Normandie par M. Delisle.

Segm. 1.

Je finis l'examen des itinéraires par la discussion d'une voie Romaine, qui suivoit à peu près la côte de la mer depuis Boulogne jusqu'à Pontaudemer, & tomboit perpendiculairement sur la grande voie du *Caracotinum* à Troies, & la coupoit à *Juliobona*: elle est décrite dans la table Théodosienne (d).

*M. Delisle,
carte de Picardie.*

Cette route, depuis Boulogne jusqu'à Etrée-Cauchie près de Crécy en Ponthieu, étoit la même que la voie ou chaussée d'Amiens; d'Etrée-Cauchie elle conduisoit au passage de la Somme à Abbeville; d'Abbeville elle passoit à la ville d'Eu, entre ces deux villes le nom de l'ancienne chaussée subsiste encore à S. Marc en *Cauchie*; de la ville d'Eu on la retrouve jusqu'auprès de Dieppe, ensuite à Grainville, & de Grainville jusqu'à Lillebonne, comme M. Delisle l'a tracée sur la carte de Normandie.

De Lillebonne la même voie passoit à Pontaudemer, qui est le *Brevodurum* de la table, comme il est facile de le prouver. Le *Brevodurum* étoit à vingt lieues Gauloises de *Rattumagus*, Rouen, suivant la table;

BREVODURO. M. P. XX.

RATTUMAGUS.

D'ailleurs il étoit situé sur une route de *Juliobona* à *Noviomagus*, capitale des peuples *Lexobii*, Lisieux, décrite dans l'itinéraire d'Antonin.

P. 87.

Iter a JULIOBONA DUROCASSES.

BREVIODURUM. M. P. XVII.

NOVIOMAGUM. M. P. XVII.

(d) *Gesogiaco quod nunc Bononia x, Gravinum x, Luliobona xviii, Brevoduro.* Les deux fragmens de la table publiés par Velfer ont *Juliobona*.

Or toutes ces circonstances conviennent à la position de la ville de Pontaudemer; elle est exactement à vingt lieues Gauloises de Rouen, elle est placée sur une voie Romaine qui passoit de Lillebonne à Lisieux; cette voie se nomme aujourd'hui le *chemin Perré* entre Lillebonne & Pontaudemer; on trouve sur la carte du diocèse de Rouen, sur cette route, près du Pontaudemer la *chapelle du chemin Perré*, qui est au passage de la voie. Il en subsiste encore des vestiges entre le Pontaudemer & Lisieux, dans la paroisse de Triqueville pendant l'espace d'une lieue, & ailleurs: ainsi il n'est pas douteux que la voie Romaine passoit par Pontaudemer, & que, vû les autres circonstances, cette ville est l'ancien *Breviodurum*. D'ailleurs on fait que dans la langue des Celtes, *Briva*, *Breva* ou *Briga* signifioit un pont, & *Dwr* ou *Dour* une eau, une rivière: cette étymologie convient à la situation du Pontaudemer sur la rivière de Risle.

*Via lapidibus
strata.*

Le *Breviodurum* étant ainsi fixé à Pontaudemer, il est facile; à l'inspection des cartes, indépendamment des anciennes chaussées dont les traces subsistent, de remarquer que la voie Romaine, qui passoit de Boulogne à la ville d'Eu, à Dieppe, & de là à Pontaudemer, devoit aussi passer par Lillebonne, & par conséquent que *Juliobona* de la table Théodosienne est la même ville que Lillebonne.

L'examen des itinéraires, quoique un peu long, étoit nécessaire pour fixer l'ancienne *Juliobona* à Lillebonne. Je réunis sous un point de vûe les preuves qui résultent de cette discussion.

1.° Lillebonne, comme *Juliobona*, est située sur la grande voie de *Caracotinum* à *Augustobona*, Troies. 2.° Ce lieu est à vingt lieues Gauloises de *Ratumagus*, Rouen, & à dix lieues Gauloises de Harfleur, le port de *Caracotinum*. 3.° Il est à trente-quatre lieues Gauloises de *Mediolanum*, Evreux. 4.° Enfin *Juliobona* étoit placée au point d'intersection de la voie Romaine de *Caracotinum* à *Augustobona*, & de la voie de *Bononia* à *Breviodurum*. Lillebonne de même occupe un emplacement dans lequel l'ancienne chaussée qui conduit

du port de Crétin à Troies, est coupée par la chaussée qui passe de Boulogne à Pontaudemer. Cette dernière circonstance démontre & constate l'identité du lieu ancien & du moderne. Je ne parle point d'une autre voie ou chaussée qui conduisoit de Lillebonne vers Fescamp, dont il est fait mention dans des chartes du XII.^e siècle.

Neustria Pia,
p. 853.

Je passe aux moyens qu'on peut puiser dans les actes & dans les écrivains du moyen âge.

Chronic. Fontan. c. 10.
T. II, Spicileg. nov. edit,
p. 273.

L'auteur de la chronique de Fontenelle, qui écrivoit sous Louis le Débonnaire, parle de Lillebonne comme d'un lieu voisin de l'abbaye de saint Vandrille, & qui avoit été autrefois une place très-forte, & d'un ordre distingué, *de Julibonâ Castro quondam nobilissimo ac firmissimo*. Il lui donne même la qualification de Cité, *hæc namque Civitas, &c.* qui conservoit encore son nom primitif de *Julibona* sans aucune altération.

Neustria Pia,
p. 169.

La ville de Lillebonne est aussi nommée *Juliabona* dans un acte, par lequel Guillaume le Conquérant roi d'Angleterre & duc de Normandie, confirme un concordat passé entre l'abbé de saint Vandrille & le comte d'Évreux: *Actum feliciter Castro Juliabona, anno ab Incarnatione Domini 1074*. Ordéric Vital moine de saint Évrout, qui écrivoit en Normandie au commencement du douzième siècle, donne aussi à Lillebonne le nom de *Julibona*: au livre III de son histoire, en parlant de Robert abbé de saint Évrout, il dit: *Juliambonam ubi tunc temporis Willermus Dux curiam suam tenebat, audacter adiit*. Au livre V il s'explique ainsi au sujet du Concile assemblé à Lillebonne l'an 1080, *Concilium apud Juliambonam celebratum est*; & après avoir rapporté les canons du Concile, il ajoute: *Hæc Synodus in vico Regali secus Sequanam celebrata est*. Lillebonne est située à treize ou quatorze cens toises de la rivière de Seine (sur la carte des Magin).

Scriptor. Norman. p. 482.

Ibid. p. 552.

On lit de même dans la chronique de Robert du Mont: *Ad annum 1161 Rex Henricus* (il parle de Henri II, roi d'Angleterre & duc de Normandie) *jussit ut Concilium Juliabonæ teneretur. Juliabona in Caletensi pago juxta Sequanam est sedes*

Ibid. p. 998.

Jedes Regia, à dominis Normannorum multum amata & frequentata.

La ville de Lillebonne étoit donc encore nommée *Julia-bona* au douzième siècle. Ordéric Vital observe que son nom étoit déjà corrompu, *barbara locutio Illebonam corrupto nomine vocitavit*; l'altération est encore plus marquée dans des chartes, où ce lieu est nommé *Insulabona*, & même *Villa-bona*. Il est sensible que le nom de Lillebonne s'est formé de celui d'*Insulabona*, auquel on a ajouté l'article françois.

Scriptor. Norman. p. 864.

Il résulte de toutes les preuves qui sont développées dans cet Ecrit, que la position de *Julia-bona* à Lillebonne doit être regardée comme un point des plus constans dans la géographie. Elle est appuyée, cette position, sur le témoignage de Ptolémée; déterminée par le concours des voies Romaines, dont les vestiges subsistent encore aujourd'hui, & par sa distance à l'égard des lieux voisins; confirmée enfin par les actes & par la tradition du moyen âge. Il faut examiner ce que M.^{rs} de Valois & de Longuerue ont opposé à une détermination si précise.

Opinion de M.^{rs} de Valois & de Longuerue.

Sur l'ancienne ville de *Julia-bona*, M. de Valois s'explique ainsi dans sa notice des Gaules: *Sigebertus* (Robert abbé du mont saint Michel, continuateur de Sigebert) *credidit Julia-bonam esse Illebonam, Lillebonne.... idem existimavit Ordericus Vitalis..... decepit Sigebertum & Vitalem qualiscumque similitudo nominum Julia-bonæ & Illebonæ: decepit & Turnebum, Turnebo accessit & Massonus. Sed eos omnes erroris arguit vel unum itinerarium Æthici, ex quo Julia-bona à Caracotino vel Carocotino, le Crotoi, millibus passuum x distat, à Rotomago xxx: quod Illebonæ minimè convenit, quæ à Caracotino passuum mill. circiter xx aut xxx abest. Quare Philippo Cluverio assentior, qui Julia-bonam Caletorum caput Deppam esse ait, Dieppe.*

Notit. Gall. p. 259.

Plusieurs veulent, dit M. l'abbé de Longuerue, « que *Julia-bona* soit la même que Lillebonne, se fondant uniquement

Descript. de la France, 1.^{re} part. p. 68.

» sur le rapport des noms, & sur l'autorité d'Ordéric Vital,
 » qui est peu considérable, puisque ce Moine, qui vivoit
 » dans le douzième siècle, étoit très-ignorant dans l'ancienne
 » géographie. D'ailleurs Adrien Valois, dans sa notice des
 » Gaules, a prouvé, par les distances marquées dans l'itiné-
 » raire d'Antonin, que cette ville *Juliobona* ne peut être la
 » même que Lillebonne : mais il s'est trompé en voulant que
 » *Juliobona* soit la même que Dieppe, célèbre port de mer ;
 » car Dieppe n'est pas une ancienne ville, & n'étoit autrefois
 qu'un village. »

Quelque respectable que soit l'autorité de ces deux Savans, dont l'érudition & les ouvrages ont fait honneur à la France, qu'il me soit permis d'observer que, sur le point dont il s'agit, leur censure est injuste, puisque sans aucune raison ils taxent d'erreur plusieurs écrivains anciens & modernes : je dis de plus qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre fait une application juste & convenable des anciens itinéraires.

1.^o Le rapport des noms est en lui-même peu considérable pour fixer la position d'un lieu ancien, si ce rapport est dépourvu de toute autre preuve ; mais ici la ressemblance des noms *Juliobona* & Lillebonne, qu'il plaît à M. de Valois d'appeler *qualiscumque similitudo*, est appuyée sur la graduation donnée par Ptolémée sur le local actuel qui donne à Lillebonne une intersection des voies Romaines, la même que les itinéraires établissent à *Juliobona*. Nous avons vu que l'auteur de la chronique de Fontenelle, qui vivoit au commencement du neuvième siècle, nomme Lillebonne *Juliobona* ; que la même détermination est constatée par des actes publics. Le moine Ordéric Vital ne l'a donc pas imaginée au douzième siècle ; il a suivi une tradition établie dans le pays où il écrivoit, mérite-t-il en ce point quelque censure ?

2.^o L'opinion de M. de Valois paroît uniquement fondée sur la supposition que le lieu *Caracotinum* des itinéraires est le même que le Crotoi en Picardie sur la rivière de Somme ; mais il est constant que la direction de la voie Romaine de Troies à Paris, à Rouen, en suivant le cours de la Seine,

conduisoit vers l'embouchure de cette rivière, & non en Picardie. J'ai remarqué qu'on trouve près de Harfleur l'ancien château de Crétin, auquel le nom & la distance des lieux conviennent parfaitement; & ce qui renverse l'hypothèse de M. de Valois, c'est que les distances du Crotoi à Pontaudemer, *Breviodurum*; à Evreux, *Mediolanum*, sont totalement différentes des distances que les itinéraires nous donnent de *Caracotinum* à ces deux villes. Il est visible que M. de Valois ne place le *Caracotinum* au Crotoi qu'à cause de la ressemblance des noms: *Carocotinum*, dit-il, *vel Corocotinum*, *vulgò nunc, mutilato ac truncato nomine veteri, dicitur Crotoi, quasi Crotinum*. Si l'analogie des noms doit être considérée ici, le nom *Crotinum* ou plutôt *Cratinum* convient mieux à Crétin qu'au Crotoi.

Notit. Gall.
p. 129.

3.° M. de Valois n'est pas plus autorisé à fixer l'ancienne *Juliobona* à Dieppe. M. l'abbé de Longuerue dit nettement qu'il s'est trompé en ce point, & que Dieppe n'est pas une ville ancienne. L'auteur de la description de la haute Normandie, prouve que la ville de Dieppe n'existoit pas au commencement du dixième siècle, & qu'elle n'est devenue considérable que dans le quatorzième. Cette ville est située à l'embouchure de la rivière nommée anciennement *Deppa*, qui lui a donné le nom. On voit dans Ordéric Vital, que le roi Guillaume le Conquérant partit sur une flotte de l'embouchure de cette rivière, qui étoit alors le port de la ville d'Arques: *Rex (Willelmus) ad ostium amnis Deppæ ultra oppidum Archas accessit... vela dedit*. Il ne paroît pas qu'il existât une ville en ce lieu sur la fin du onzième siècle.

T. I, p. 125,
& suiv.

Scriptor. Nori
man. p. 509.

Quand même la ville de Dieppe seroit de la première antiquité, elle ne peut être la *Juliobona* des itinéraires. Dieppe est à cinquante lieues Gauloises de la ville d'Evreux, & l'itinéraire n'en marque que trente-quatre entre *Juliobona* & Evreux: de plus, les itinéraires donnent entre *Breviodurum* le Pontaudemer, & *Juliobona*, dix-sept ou dix-huit lieues Gauloises, il s'en trouve au moins quarante entre le Pontaudemer & Dieppe. Enfin, en supposant avec M. de Valois

que *Caracotinum* est le Crotoi, Dieppe ne peut être *Julio-bona*, puisqu'il y a de cette ville au Crotoi trente lieues Gauloises, pendant que l'itinéraire n'en donne que dix entre *Julio-bona* & *Caracotinum*. L'hypothèse de M. de Valois est donc combattue par diverses combinaisons itinéraires, qui toutes s'appliquent parfaitement à la position de Lillebonne, comme on l'a prouvé dans le détail le plus circonstancié. Après ces observations on est surpris que M. de Valois oppose ici l'itinéraire aux écrivains qu'il prétend réfuter: *Eos omnes erroris arguit*, dit ce Savant, *vel unum itinerarium Æthici*. M. l'abbé de Longuerue adopte ici, comme en plusieurs autres endroits, le sentiment de M. de Valois, sans l'avoir assez examiné. « Il assure même qu'Adrien Valois, dans sa notice des Gaules, a prouvé, par les distances marquées dans l'itinéraire d'Antonin, que cette ville de *Julio-bona* ne peut être la même que Lillebonne. »

Æ 1, p. 5.

L'auteur qui a donné en 1740 la description de la haute Normandie, prouve par la tradition du pays & par les monumens de l'antiquité qui se trouvent à Lillebonne, que cette ville est l'ancienne *Julio-bona*; mais l'autorité de M. de Valois l'embarasse, il ne fait quelle opinion il doit préférer, enfin après avoir examiné les itinéraires, « il conclut que l'itinéraire d'Antonin, ou favorise ceux qui tiennent pour Lillebonne plutôt que pour Dieppe, ou combat également les uns & les autres. » Ainsi s'explique le dernier auteur qui ait écrit sur cette matière: il ne décide point la question, dont il semble exagérer la difficulté. Si cet écrivain avoit examiné avec soin l'itinéraire & la table Théodosienne, & qu'il eût appliqué les distances au local, il auroit reconnu que ces précieux monumens ne sont pas aussi défectueux qu'il le pense, & qu'avec leur secours, on peut déterminer avec précision la situation de l'ancienne capitale des peuples *Caleti*.

Je finis cet Écrit par quelques observations sur l'antiquité & sur les diverses révolutions de cette ville.

La plupart des peuples de la Gaule, lorsque César en fit la conquête, avoient leur ville capitale, ou comme Strabon

la nomme quelquefois, une *métropole* de chaque territoire. Les *Caleti* devoient avoir aussi une ville, chef-lieu de toute la cité. Nous voyons dans les commentaires de César, que les peuples *Ebuovices*, d'Évreux, & *Lexovii*, de Lisieux leurs voisins, avoient alors des villes où se tenoient les assemblées du Sénat ou des chefs de la Cité. *Juliobona* aura été sans doute l'ancienne capitale des *Caleti*. La terminaison du nom est purement Gauloise, comme celle d'*Augustobona* (Troies); cette même racine, dont j'ignore la signification, est entrée probablement dans la composition du nom *Bononia*, ville des *Boii* (Bologne en Italie), de *Bononia* des peuples *Morini* (Boulogne en Picardie), & d'une autre *Bononia* en Mésie, que je pense avoir été bâtie par des peuples Gaulois, qui ayant pénétré au delà de la Germanie & de l'Illyrie, s'établirent sur les bords du Danube; vis-à-vis de la Dace.

Strab. l. IV, p. 191.
De Beilo Gall. l. III, n.º 17.

Strab. lib. V, p. 213.

Suivant une tradition établie il y a plus de neuf cens ans, *Caletus*, l'ancienne ville des peuples *Caleti*, fut ruinée par Jules César, qui l'ayant fait rétablir & fortifier, lui donna le nom de *Juliobona*; mais aucun ancien écrivain ne l'a désignée sous le nom de *Caletus*: d'ailleurs il est difficile de la considérer comme l'ouvrage de Jules César. On fait que les guerres civiles, qui suivirent de près la conquête de la Gaule, ne permirent pas à ce Général d'y faire aucun établissement considérable. Il est plus probable que les peuples *Caleti* auront donné à leur ville capitale le nom de *Juliobona* en l'honneur de l'empereur Auguste (*Julius Caesar Augustus*) qui établit dans la Gaule la forme du gouvernement Romain, & qui fut si chéri des Gaulois qu'ils lui élevèrent un temple & un autel dans une de leurs métropoles.*

Chron. Fontan. c. 10.
Orderic. Vital. l. V & XII.

Dio. Cass. l. LIII, p. 512.

* L'autel de Lyon,

La ville de *Juliobona* étoit encore célèbre & capitale de peuple au second siècle, au temps auquel écrivoit Ptolémée; nous avons vu qu'il en est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin, & dans la table que l'on présume avoir été dressée sous Théodose. Mais au temps d'Honorius elle étoit déchue de son ancienne dignité, du moins elle ne se trouve point au rang des cités de la Gaule dans la notice qui a été rédigée.

sous l'empire de ce Prince. Cette ville aura été ruinée par quelque évènement, dont j'ignore le temps & les circonstances; mais certainement avant l'an 738. Il est certain qu'au commencement du huitième siècle on tiroit du milieu de ses ruines des pierres toutes taillées, & qu'on les employoit à la construction des plus beaux édifices du voisinage: *Erinhardus ædificavit Basilicam* (une Eglise dans le monastère de S. Vandrille) *pulcherrimo opere, allatis videlicet petris politis de Juliobona castro quondam nobilissimo.*

Chronie. Fontan. c. 10.

To. II. Spicileg. nov. edit. p. 273.

On voit dans les actes du concile de Chalon sur Saône, tenu sous Clovis II vers le milieu du septième siècle, la souscription d'un évêque de *Juliobona*, nommé Betton, *Betto episcopus ecclesiæ de Juliobona*. M. de Valois pense que ce Prélat étoit évêque ou d'*Augustobona*, Troies, ou de *Juliomagus*, Angers, parce qu'il n'assista à ce concile aucun autre Evêque de ces deux sièges. En effet il ne paroît pas que *Juliobona*, du pays de Caux, ait eu d'Evêque particulier lorsque le Christianisme fut établi dans cette partie de la Gaule. Nous avons vu que cette ville fut ruinée au plus tard vers l'an 400, & peut-être un siècle auparavant; qu'elle perdit alors la dignité de Cité ou de Capitale: *Juliobona* & les peuples *Caleti* furent soumis à la juridiction civile de Rouen, métropole de la province, & capitale des peuples *Velocasses*: ils furent soumis aussi pour le spirituel à l'évêque de Rouen: il est certain qu'au temps du concile de Chalon, S.^t Ouen exerçoit toutes les fonctions épiscopales dans le pays de Caux.

Notit. Gall. p. 256.

La ville de *Juliobona* reprit quelque éclat sous les ducs de Normandie, rois d'Angleterre. Nous avons vu que ces Princes y faisoient souvent leur résidence, & que les écrivains la qualifient de *sedes Regia*. Elle est dans une situation agréable, près de la Seine, & dans un pays commode pour la chasse, n'étant éloignée que de trois lieues de la forêt de Brotonne, connue dès le temps de nos premiers Rois sous le nom d'*Arelaunus sylva*.

Lillebonne fut dans la suite décorée du titre de comté,

qui a passé de la maison d'Harcourt en celle de Lorraine; Dénombrem. de la Fr. élection de Caudebec.
cette ville n'est plus qu'un bourg, composé de deux paroisses
& d'environ deux cens quarante feux.

Tel est l'état actuel de l'ancienne capitale des peuples Descript. de la haute Norm. 2. 1, p. 4.
Caleti: « elle a dû anciennement être d'une grande enceinte; on découvre encore tous les jours aux environs de Lillebonne « des souterrains, des caves, des chaînes de murs, des tombeaux... & parmi les ruines, d'anciennes monnoies Romaines: « il n'y a pas long-temps qu'on en déterra quelques-unes, dont « les plus récentes étoient de l'empereur Philippe. » On y a découvert une Inscription que l'on présume être du haut Empire, & par conséquent avant l'empire de Gallien, elle est rapportée dans les registres de l'Académie. Assemblée du 19 Juin 1705.

MEMORIA M. MAGNINI. SENICIONIS.

On l'a insérée dans les Mémoires de l'Académie au Vol. 1, hist. p. 293.
nombre des Inscriptions découvertes à Vieux près de Caen.
Le nom *memoria* est pris ici pour *monumentum*, *sepulchrum*; Suétone l'emploie dans le même sens en parlant de l'empereur Othon: *ad Messalinam commendans reliquias suas & memoriam.* In Othone, n.º 10. M. Galland, qui avoit communiqué ce monument, en a donné une longue explication; il observe que Sénèque le Rhéteur parle d'un *Senecio*, surnommé *Grandio*, qui vivoit du temps de Néron: on ne peut assurer que le SENICIO de l'Inscription ait été de la même famille.



M E M O I R E

*Sur une voie Romaine qui conduisoit de l'embouchure
de la Seine à Paris.*

Par M. l'Abbé BELLEY.

1744. Juillet

APRÈS avoir établi dans une Dissertation particulière la position de *Juliobona*, ancienne capitale des peuples *Caleti*, à Lillebonne, j'entreprends d'expliquer en détail une portion de l'ancienne voie Romaine, sur laquelle cette ville étoit située. Par cette explication la détermination de *Julio-bona* devient encore plus certaine, puisqu'elle est liée avec une longue suite de lieux qui sont fixés: je tâche dans ce Mémoire de rétablir le texte de l'itinéraire d'Antonin, qui a été altéré à la position de la ville de Rouen. Cette correction bien établie, lève la difficulté qui a embarrassé la plupart de nos Savans, & éclaircit une partie de l'ancienne géographie qui nous intéresse: j'espère aussi de pouvoir fixer plusieurs lieux anciens, dont la position jusqu'ici n'a pas été bien décidée.

La voie Romaine dont il est question partoît de *Caracotinum*, & se terminoit à *Augustobona* (Troies); on n'en suivra l'examen que jusqu'à *Lutetia* (Paris): elle est ainsi décrite dans l'itinéraire d'Antonin.

Edit. de Wesseling, p. 381.

Iter à Carocotino	AUGUSTOBONAM.	M. P. CLIIL.
JULIOBONA.		M. P. X.
LOTUM.		M. P. VI.
LATOMAGO.		M. P. XIII.
RITUMAGO.		M. P. IX.
PETROMANTALUM.		M. P. XVI.
LUTITIA.		M. P. XVIII, &c.

J'examine

J'examine chaque lieu ou position de la route dans un article particulier ; mais avant que d'entrer dans cette explication, il faut établir quelle est l'espèce de mesure que les anciens ont employée dans le calcul des distances sur cette route. M. Fréret a montré dans un Mémoire, dont l'extrait se trouve au xv.^e volume des Mémoires de l'Académie ; 1.^o que sur la table de Peutinger, dans la partie de la Gaule, comprise depuis l'Océan jusqu'à Toulouse, aux Cévennes, à Lyon & aux frontières de la Vindélicie, les nombres qui marquent les distances désignent des lieues Gauloises, & non pas des milles Romains ; 2.^o que dans cette même partie de la Gaule, les nombres de l'itinéraire d'Antonin, quoique accompagnés des lettres M. P, devoient être le plus souvent pris pour ceux des lieues Gauloises, & non pour ceux des milles Romains.

Il a observé encore que le moyen de le reconnoître étoit de comparer les distances réelles & géométriques d'un lieu à l'autre, avec les distances des itinéraires ; parce que si celles-ci étant évaluées en milles Romains, sur le pied de 760 toises de Paris pour mille, se trouvoient plus courtes que la distance géométrique, il falloit évaluer les nombres de l'itinéraire en lieues Gauloises, sur le pied de 1140 toises pour lieue : car il est constant que l'ancienne lieue Gauloise étoit de quinze cens pas, & qu'elle valloit un mille Romain & demi.

L'examen approfondi que j'ai fait de ces matières, sur un grand nombre de routes de la Gaule, que M. Fréret n'avoit pas examinées, m'a convaincu de la nécessité d'adopter cette supposition ; & la route que j'entreprends d'éclaircir, fournira une nouvelle preuve de la vérité du principe.

La distance de Rouen à Paris par *Ritumagus*, *Petromantalum* & *Briva-Isaræ*, est suivant l'itinéraire, de 54 mille pas. Pour connoître si ce nombre est celui des milles Romains ou des lieues Gauloises ; j'ai pris la distance directe de Rouen à Paris, par Magni & Pontoise, d'après les opérations astronomiques & géométriques de M.^{rs} Maraldi &

Cassini, qui s'est trouvée d'environ 58 mille toises, & je l'ai comparée avec le nombre des toises donné par 54 milles Romains, & par 54 lieues Gauloises; les 54 milles Romains font seulement 41040 toises, c'est-à-dire, 16960 toises de moins, quoique la route fasse plusieurs détours: les 54 lieues Gauloises donnent 61560 toises, c'est-à-dire, 3560 toises de plus pour la distance itinéraire, à cause des angles & des sinuosités de la route.

La distance de Lillebonne à Rouen est selon l'itinéraire, de 20 mille pas; la distance géométrique, suivant les opérations de M.^{rs} de l'Académie des Sciences, est à peu près de 21400 toises: les 20 milles Romains donneroient 15200 toises; c'est-à-dire, 6200 toises de moins; & les 20 lieues Gauloises font 22800 toises, ou 1400 toises de plus que la distance directe, à cause des sinuosités de la route.

Sur ce fondement, je me suis cru en droit de prendre les mesures dont les nombres sont marqués, pour des lieues Gauloises de 1140 toises, & de 50 au degré.

C A R O C O T I N U M.

On lit *Caracotinum* dans la plupart des manuscrits; dans quatre anciens de la bibliothèque du Roi, dont deux sont du IX ou X.^e siècle, & le troisième du XI.^e; dans deux autres que Surita avoit consultés, comme il en avertit (Emendat. p. 528) *Blandin.* & *Neap.* à *Caracotino*.

L'itinéraire marque une distance de dix lieues Gauloises entre *Caracotinum* & *Juliobona*, qui est Lillebonne. J'ai déjà observé dans la Dissertation sur *Juliobona*, que la grande route de Paris à Rouen & à Lillebonne, devoit en continuant la même direction tendre du côté du Havre; que l'ancienne chaussée subsiste encore en partie entre Lillebonne & Harfleur, & qu'il en est fait mention dans une charte du douzième siècle.

C'est donc dans cette direction, & à la distance de dix lieues Gauloises qu'il faut découvrir & fixer le *Caracotinum*.

La distance tombe aux environs de Harfleur. On voit à une demi-lieue de cette ville, entre Gravelle & les bords de la Seine, un château aujourd'hui en ruine, qui suivant les Mémoires dressés sur les lieux, a été fortifié, & servoit autrefois à garder l'entrée de la Seine: il est nommé *Grestlin* dans la carte du diocèse de Rouen. M. Delisle, dans sa carte de Normandie écrit *Crestlin*, on prononce Crêtin. On trouve dans ce nom une parfaite analogie avec le *Caracotinum* de l'itinéraire. La plupart des anciens noms ont été altérés & abrégés dans le moyen âge; de *Caracotinum*, on aura formé *Caratinum*, *Cratinum*, qui ne diffère point du nom moderne Crêtin. Ce château étoit apparemment une de ces places fortes que les Romains avoient élevées sur les frontières de l'Empire pour arrêter les courses des Barbares. On sait que les Saxons en particulier ont souvent infesté les côtes de l'Océan; que celle-ci a été nommée pour ce sujet *Littus Saxonicum*. Le château de Crêtin, situé sur un coteau à l'embouchure de la Seine, étoit placé avantageusement pour défendre l'entrée de cette rivière. Autrefois la Seine, ou plutôt la mer battoit le pied du coteau; elle en est éloignée aujourd'hui de près d'une lieue. Cet accroissement de terre sur la rive droite de la rivière s'est formé peu à peu entre Harfleur & le Havre: au commencement du XVI.^e siècle la mer s'avançoit encore quelquefois jusqu'à Gravelle.

Le château de Crêtin est éloigné de Harfleur d'environ mille toises, & il y a de Harfleur à Lillebonne douze mille toises; (ces mesures sont prises sur une belle carte du cours de la Seine, qui a été levée géométriquement par les frères Magin, depuis le Havre jusqu'au Pont de l'Arche) ainsi il y a plus de dix lieues gauloises ou plus de onze mille quatre cents toises de Lillebonne à Harfleur, & encore davantage à Crêtin; mais cette différence n'est pas considérable. Tous ceux qui ont fait quelque étude des itinéraires dans la Gaule, connoissent que les nombres de distances, souvent exacts, ne le sont pas toujours. Peut-être la distance doit-elle

se compter de Harfleur, qui étoit le port de Crêtin, à l'embouchûre de la Lezarde dans la Seine, situé dans le même territoire que l'ancien château. Il se sera formé dans la suite sur ce Havre une ville dont le nom purement saxon ou teutonique indique qu'elle est l'ouvrage des François, & peut-être des Normands. Il est fait mention de Harfleur dans une charte de Richard II. duc de Normandie, du mois d'août de l'an 1026. Ce prince donne à l'abbaye de Fescamp, *Apud Harofloth hospitia sex, & sexaginta pensas salis*. Cette ville est nommée dans d'autres actes Hareflou, Harefliew : son nom est composé de deux parties, la première est la même que le *hare*, qui entre dans la composition des noms de *Hare-cortis*, Harcourt en Normandie, de Har-wick en Angleterre, de Harburg près de Hamburg en Saxe, &c. La seconde partie, *flot*, a une signification plus connue : on fait que le *fleot*, *fleat*, *fleet* est un mot anglo-saxon qui signifie la même chose que l'*Æstuarium* des Latins, un lieu, un havre où montent les *marées*. De-là viennent les terminaisons de Barfleur, Honfleur, Fiquefleur, Harfleur sur la côte de Normandie; de Wainfleet & de Saltfleet dans le comté de Lincoln en Angleterre; de Biervliet & de Geervliet, dans les Pays-bas, &c. Le nom de Harefleur (*Harofleot*) ne paroît pas avoir aucun rapport à celui de *Caracotinum* : on peut concilier la distance de l'itinéraire avec le nom ancien, en supposant, ce qui est très-probable, que le château, le *Præsidium* des Romains, étoit situé sur le sommet du coteau, au lieu où est l'ancien château de Crêtin; & que le port étoit dans le vallon où l'embouchûre de la rivière de Lezarde a de tous temps formé un havre : de ce port jusqu'à Lillebonne il y a dix lieues gauloises avec une fraction.

Nenstria Fia,
p. 216.

Carte de la
Gaule.

Sanfon a confondu *Caracotinum* de l'itinéraire avec le *Gravinum* de la table de Peutinger : ce dernier lieu étoit situé sur une route différente qui conduisoit de Lillebonne à Boulogne en Picardie.

Le château de Crêtin est à 300 toises ou environ de Gravelle, qui est nommé dans tous les anciens titres *Gerardi-villa*,

& dans un acte de Richard I.^{er} roi d'Angleterre, de l'an 1197, Gérardville, qu'on a abrégé Gravelle. On voit dans la légende de sainte Honorine qu'elle souffrit le martyre, & eut sa sépulture *in vico Gerardi-villa*, à Gravelle: des chanoines réguliers y déservent depuis plusieurs siècles l'Eglise qui est consacrée sous le nom de la Sainte. Ses reliques sous le règne de Charles le Simple & pendant les ravages des Normands furent transportées de Gravelle à Conflans (*ad confluentes Sequanae & Isarae*) au diocèse de Paris, qu'on nomme Conflans-sainte-Honorine.

Rymer, 2.^e
édit. t. I, p. 95.

Acta SS. ad
di. 27 Febr.

Le nom de Gérard ou de Ghérard étant purement Saxon ou Teutonique, je pense que celui de *Gerardi-villa* ne remonte pas au temps de l'empire Romain. Lors de l'établissement des François, ou peut-être auparavant, un nommé Gérard aura bâti près de l'ancien château une habitation *villa*, & lui aura donné son nom, comme il est arrivé à un grand nombre de lieux en Normandie.

JULI OBONA.

Cette ville, comme il a été prouvé dans la dissertation précédente, étoit la même que Lillebonne, plusieurs voies Romaines s'y réunissoient; 1.^o celle qui venoit de Rouen; 2.^o la même route, dont la direction tendoit à *Caracotinum*; 3.^o celle qui partoît de Boulogne en Picardie, & dont les vestiges subsistent entre Grainville-la-teinturière & Lillebonne; M. Delisle l'a tracée dans sa carte de Normandie; 4.^o la même voie qui passoit à Pontaudemer, dont le *chemin perre* subsiste encore; 5.^o une autre route qui conduisoit à Evreux; toutes ces routes sont décrites dans les itinéraires; 6.^o M. Delisle trace dans sa carte de Normandie une ancienne voie qui sortoit de Lillebonne, passoit près de Bosclebec, & alloit se terminer au bord de la mer du côté de Fescamp. Il est fait mention de cette ancienne chaussée dans une charte de l'impératrice Mathilde & dans un acte de Henri II son fils roi d'Angleterre, duc de Normandie. Ces Princes donnent à l'abbaye du Valace une étendue de terre dans la forêt de

Fescamp, & assignent pour limite cette chaussée, *usque ad Calceiam, quæ est in divisio de Thiboltot (de Thiboutot) & sicut termini Gyra-villæ dividunt.* La terre de Thiboutot est située sur la paroisse de Maniquerville du côté de Fescamp; la paroisse de Gèreville, *Gyra-villæ*, que M. Delisle écrit Garville, est voisine de Maniquerville. La même chaussée en s'approchant de Lillebonne, passoit près de Beuzeville-la-Grenier, elle limitoit un bois que Henri II roi d'Angleterre donna à la même abbaye du Valace, *& exinde juxta terras Bosevillæ usque ad Calceiam.*

Le concours de ces voies Romaines à Lillebonne, fait voir que cette ville a été autrefois très-considérable.

L O T U M.

L'itinéraire marque six lieues Gauloises de distance entre *Juliobona* & *Lotum*, la position de ce lieu doit tomber aux environs de Caudebec dans le voisinage de l'abbaye de saint Vandrille, sur le grand chemin de Rouen.

On trouve dans les manuscrits plusieurs variantes de ce nom. Il est écrit *Lolium* dans le manuscrit de Naples, que Surita a consulté (*Neapolitan. Lolium*), & dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi; il est nommé *Lotium* dans un autre manuscrit & dans l'édition de Longueil de l'an 1512 (*Surit. in emendat. Blandin. & Longol. Lotium*); enfin dans deux autres manuscrits du Roi on lit *Loium*, qu'on doit peut-être prononcer *Lojum*, comme on prononce *Juliobona* qui y est écrit *Juliobona*. Il a existé dans les environs de Fontenelle, ou de S.^t Vandrille, un lieu ancien nommé *Logium*, dont le nom, comme il est sensible, ne diffère point du *Lotium* ou du *Lojum* des manuscrits. Il étoit connu au septième siècle par un monastère auquel la reine S.^{te} Bathilde fit plusieurs donations vers l'an 656: *Multa item concessit Fontanellæ & vicino Logiensi monasterio*: c'étoit un monastère de filles, dont Wisse fut Abbessse vers l'an 700, *Wissa, mater Logensis cænobii, in sancto proposito effecta*. Milon fils de Wisse religieux de Fontenelle, se retira près de *Logium* sur le bord

Annal. Bened.
t. 1, p. 439.

Chron. Fontan.
c. 4.
Spicil. nov. ed.
t. 11, p. 268.

de la Seine pour y mener la vie hérémétique, & s'y pratiqua dans les roches qui bordent la rivière une grotte qui se nommoit encore long-temps après la grotte de Milon, *Milonis crypta in rupe altissima super ripam alvei Sequanæ*. Ce pieux solitaire demanda avant sa mort d'être enterré à l'entrée du monastère de Logium, *ante portam Logensis monasterii se jussisset tumulari*. Ce monastère subsistoit encore vers le milieu du neuvième siècle; Anségise, abbé de S.^t Vandrille, qui mourut l'an 833, lui légua par son testament une livre d'argent, *ad Gemmeticum cœnobium libras v direxit; ad Logium libram unam*. Il y a grande apparence qu'il fut détruit en 862 par les Normands, qui brûlèrent & ruinèrent de fond en comble l'abbaye de S.^t Vandrille, *truculentus Barbarorum exercitus... injecto igne cuncta illius ædificia cum ipso sanctuario concremavit, subvertit*. Quelqu'ait été alors le sort du monastère de Logium, il n'est point fait mention de ce lieu dans les temps postérieurs, on n'en connoît plus aucuns vestiges.

*Spicil. nov. ed.
t. II, p. 282.*

*Ibid. Append.
II, p. 284.*

Il est évident par la ressemblance du nom & par les circonstances locales, que le *Lotium* ou *Loium* de l'itinéraire, est le même lieu que le *Logium* du moyen âge, il étoit voisin de l'abbaye de S.^t Vandrille: reste à examiner quelle étoit sa position précise. Dom Toussaint du Plessis place le *Lotum* de l'itinéraire vers Caudebec, & selon lui le monastère de Loge étoit situé à l'endroit où le ruisseau de Fontenelle se jette dans la Seine, & où s'est formé dans la suite le hameau de *Caudebequet*, qui a tiré son nom de la ville voisine de Caudebec. Cet auteur n'a pas senti que le *Lotum* étoit le même lieu que le *Logium*: il l'auroit découvert aisément s'il eût consulté les variantes du nom. Je pense comme lui que le *Lotum* ou *Logium* devoit être vers la position de la ville de Caudebec, comme on va le voir par la discussion des distances.

*Descript. de
la haute Norm.
t. I, p. 7.*

Ibid. p. 88.

Toutes les éditions & les manuscrits de l'itinéraire donnent six lieues Gauloises entre *Juliobona* & *Loium*. Cette distance doit être regardée comme certaine. Surita marque la distance de *Loium* à *Latomagus* de treize lieues Gauloises

(in *Emendat. Blandin. & Longol. M. P. XIII*), mais le manuscrit de Naples porte le nombre XIV (*Neapolit. M. P. XIV*). On trouve le même nombre XIV dans les quatre manuscrits de la bibliothèque du Roi, & cette leçon doit être préférée à celle de l'édition de Surita: 1.^o elle est autorisée par le plus grand nombre des manuscrits; 2.^o elle est conforme aux mesures prises sur le terrain. Le *Latomagus* de l'itinéraire est le même que *Rotomagus*, la ville de Rouen, comme on le verra dans l'article suivant. On mesure sur la carte des Magin depuis Lillebonne jusqu'au centre de la ville de Rouen, en suivant le grand chemin, environ vingt-deux mille six cents toises, qui font à peu près vingt lieues Gauloises: il ne s'en faut que deux cents toises, ce qui est une très-petite différence, qui peut être compensée par l'inégalité du terrain, laquelle n'est jamais représentée exactement sur une carte. Pour avoir le nombre de vingt lieues Gauloises entre *Juliobona* & *Latomagus* ou *Ratomagus*, il faut donc, outre les six lieues de *Juliobona* à *Loium*, en compter quatorze de *Loium* à *Rotomagus*.

On fait que les distances sur les voies Romaines étoient désignées par des colonnes milliaires, & que ces colonnes étoient numérotées à compter depuis les grandes villes: or en partant du centre de Rouen, qui est la position de l'ancien *Ratomagus*, & suivant la grande route de Caudebec, on mesure sur la carte des Magin environ 14800 toises (qui font treize lieues Gauloises) jusqu'au hameau de Caudebequet. Le *Lojum*, distant de Rouen de quatorze lieues Gauloises, devoit donc être au-delà de Caudebequet & vers Caudebec; la position de cette ville seroit assez convenable par la distance, mais on ne peut placer *Loium* à Caudebec même. On a vû ci-dessus que *Loium* ou *Logium* subsistoit encore, & étoit connu sous ce nom vers l'an 833; or Caudebec étoit dès le temps de Charlemagne nommé *Calidum-Beccum*. Le P. du Moutier rapporte l'extrait d'une charte de Louis le Débonnaire, qu'il croit être de l'an 815, par laquelle ce Prince confirme une autre charte de l'empereur Charlemagne
son

son père, donnée en faveur de l'abbaye de S.^t Vandrille: *Confirmat quæ sequuntur, Calidum-Beccum cum omni integritate..... cum aquis, & portu, &c.* (a) Voilà deux lieux subsistans en même temps, dans le même canton, distingués par des noms différens; on ne peut donc les confondre.

Neustria Pia,
p. 156.

Il faut conclurre de tout ceci que le *Logium* ou *Lojum* étoit situé entre Caudebequet & Caudebec, mais plus près de cette ville, en-deçà de la quatorzième colonne par rapport à Rouen; ainsi du *Logium* à *Juliobona* il y aura six lieues Gauloises avec une fraction. Comme il ne subsiste plus de vestige de ce lieu ancien, il n'est pas fort important ni même possible de savoir, à une centaine de toises près, quelle étoit sa vraie position: ce qui est plus intéressant, c'est d'avoir retrouvé dans l'histoire du moyen âge le *Loium* de l'itinéraire: M. Wesseling, qui a donné sur l'itinéraire des notes curieuses & savantes, ne désapprouvera pas cette découverte.

L A T O M A G U S.

Plusieurs Savans qui ont traité de la Gaule ancienne, ont été embarrassés sur la position du *Latomagus* de l'itinéraire. Les uns le placent entre Rouen & Caudebec^a, d'autres le rejettent en-deçà de Rouen sur la route de Paris^b; & les autres n'en font aucune mention^c. Cependant si on examine les distances positives, & que l'on compare la table de Peutinger avec l'itinéraire d'Antonin, on s'aperçoit que le texte de l'itinéraire a été altéré dans cette mention & dans la suivante, & que le changement d'une lettre a occasionné ici tout l'embarras de nos Savans.

^a L'auteur de la description de la haute Norm.

^b t. I, p. 7.
M. de Valois, notit. p. 483.

^c M. l'abbé de Longuerue, M. Tanfon, dans sa Carte de la Gaule ancienne.

On a vû dans l'article précédent que l'itinéraire donne vingt lieues Gauloises entre *Juliobona* & *Latomagus*, & que les mesures prises sur le terrain entre Lillebonne & Rouen donnent, à deux cens toises près, vingt lieues Gauloises. Le

(a) *Calidum-Beccum* est un nom du moyen âge: *bec* en Normand & en Anglo-Saxon signifie un ruisseau, comme le *back* ou *pack* des Alle-

mands. Si *calidus* n'est pas un mot originairement latin, il signifiera froid ruisseau; *calt*, *cald* signifie frigidus.

Le Blanc,
p. 64.

E'dit. de Veni-
se, de 1591.

Pag. 382.

Latomagus d'Antonin doit donc être placé à Rouen. Cette ville est nommée dans les anciens monumens non seulement *Rotomagus*, mais encore *Ratumacos* sur une monnoie Gauloise, *Ratumagus* dans la table de Peutinger, & *Ratamagus* dans le manuscrit Palatin de Ptolémée: dans deux manuscrits de l'itinéraire de la bibliothèque du Roi, les copistes, au lieu de *Ratomagum*, auront écrit ici *Latomagum*, en substituant L à la lettre R; changement encore plus facile, si ces lettres n'étoient pas majuscules. Velfer dans ses notes sur le premier fragment de la table Théodosienne observe, au sujet du *Latomagus* d'Antonin, *nostro affinitas inter L & R non semel imposuit*. Il faut donc lire dans l'itinéraire *Ratomagum*, au lieu de *Latomagum*. Il est vrai qu'on lit *Latomagum* dans presque tous les manuscrits, & que l'altération du nom doit par conséquent être très-ancienne: on va voir par la comparaison des deux itinéraires qu'elle n'en est pas moins réelle. M. Westeling, dans ses notes, a remarqué que cette leçon est suspecte, & qu'on doit peut-être, *fortè*, lire *Rotomagum*.

L'itinéraire d'Antonin marque ainsi la route,

LATOMAGO.	M. P. XIII.
RITUMAGO.	M. P. IX.
PETROMANTALUM.	M. P. XVI.

La table décrit les mêmes lieux,

RATTUMAGUS.	VIII.
RITUMAGUS.	XII.
PETRUM-VIACO.	

Dissertat. sur
Juliobona.

Il a été prouvé ailleurs que le *Brevodurum* ou *Breviodorum* de la table tombe à Pontaudemer: la table indique vingt lieues Gauloises entre *Brevodurum* & *Rattumagus* ou *Ratumagus*, dans un fragment donné par Velfer; c'est la distance qui se trouve entre Pontaudemer & Rouen, qui doit être par conséquent le *Ratumagus* de la table. Il faut remarquer

de plus que la table représente à la position de *Ratumagus* des tours antiques, caractère avec lequel elle distingue ordinairement les capitales des peuples, comme *Cæsaromagus*; Beauvais, *Mediolanum Aulercorum*, Evreux, *Autricum*, Chartres, &c. Ainsi le *Ratumagus* de la table est évidemment la ville de Rouen.

Or les positions de Rouen, de Lillebonne & de Pontaudemer forment un triangle presque isoscèle, dont les deux côtés égaux sont 1.^o la distance de *Juliobona* à *Latomagus*, que l'itinéraire marque être de vingt lieues Gauloises; 2.^o la distance de *Brevodurum* à *Ratumagus*, aussi de vingt lieues Gauloises suivant la table. Ainsi *Latomagus* d'une part, & *Ratumagus* de l'autre se trouvent réunis au sommet du triangle; & ne forment qu'une seule & même position. Le *Latomagus* d'Antonin doit donc être corrigé par le *Ratumagus* de la table, & être écrit *Ratomagus*.

Cette correction devient encore plus évidente par la suite des deux itinéraires.

ANTONIN. *Latomago*..... *Ritumago*..... *Petromantalum*.....

TABLE *Ratumagus*... *Ritumagus*... *Petrum-viaco*.....

L'on voit que l'ordre des lieux est absolument le même:
1.^o le *Latomagus* de l'un répond au *Ratumagus* de l'autre.
2.^o le *Ritumagus* d'Antonin est le même que le *Ritumagus* de la table; car on doit lire dans l'itinéraire d'Antonin *Ritumagum*. Surita a écrit ici *Rotomagum*, contre l'autorité de tous les manuscrits, & de l'édition de 1512, qui donnent *Ritumagus*. Il en avertit (Emendat p. 528): *Manuscripta & Longol. Ritumago M. P. IX*. On lit aussi *Ritumago* dans les quatre anciens manuscrits de la bibliothèque du Roi. Il est vrai que dans celui du XI.^e siècle quelqu'un a voulu écrire *Rotomago*; mais malgré la prétendue correction on y lit encore l'ancien texte, *Ritumago*. La substitution du *Rotomagus* que Surita a osé faire dans son édition à la place de *Ritumagus* de tous les manuscrits, a occasionné un dérangement dans la suite de cette voie. On s'est persuadé que

N.^o 4808,

ce *Rotomagus* de Surita étoit Rouen, pendant que cette ville est à huit ou neuf lieues Gauloises plus au couchant. 3.^o Le *Petromantalum* d'Antonin est le *Petrum-viaco* de la table.

Ce détail est peut-être trop long; mais il étoit nécessaire pour rétablir le texte de l'itinéraire qui a été altéré dans les manuscrits: il faut donc lire dans l'itinéraire d'Antonin:

RATOMAGUM. M. P. XIV.

RITUMAGUM. M. P. IX. &c.

Quoique cette correction soit déjà solidement établie, on va voir par la totalité des distances depuis *Juliobona*, Lillebonne, jusqu'à *Lutetia*, Paris, que la restitution du texte primitif devient absolument nécessaire. En partant de *Juliobona*, Lillebonne, la position de *Latomagus* tombe précisément à Rouen, comme on l'a vû ci-dessus: de même en partant de Paris, par la suite des distances le *Latomagus* tombe pareillement à Rouen, ce qui sera prouvé dans la suite de ce Mémoire. De plus, si le texte subsiste tel qu'il est dans Surita, & que le *Rotomagus* de son édition soit Rouen, les distances de l'itinéraire seront trop foibles de neuf lieues Gauloises entre Paris & Rouen, & trop fortes de la même quantité entre Rouen & *Juliobona*, Lillebonne. Pour rétablir le concert des distances, il faut donc que Rouen soit le *Latomagus* de l'itinéraire, & par conséquent le texte doit être corrigé, on doit lire *Ratomagus*: alors tout s'accorde, les distances données par les anciens se retrouvent exactement entre *Juliobona*, Lillebonne & Rouen, & entre Rouen & Paris; le *Rotomagus* de l'édition de Surita devient le *Ritumagus* de tous les manuscrits, & de l'édition de 1512, & de la table Théodosienne, & ce *Ritumagus* se trouve placé entre Rouen & Paris, comme la table le marque entre *Ratumagus* & *Lutetia*. Ce qui confirme pleinement la correction que je viens d'établir, c'est la leçon du plus ancien manuscrit de l'itinéraire qui soit à la bibliothèque du Roi, qui paroît être de la fin du neuvième siècle; on y lit *Ratomago* au lieu de *Latomago*, qu'on trouve dans les autres manuscrits. Ce manuscrit contient plusieurs

autres variantes qui sont extrêmement importantes; il seroit à desirer qu'il fût entier, il ne m'a été communiqué qu'après que ce Mémoire a été rédigé.

M. de Valois ne sait comment expliquer cette partie de l'itinéraire. *Rotomagus*, Rouen; *in tabulâ Peutingerianâ & in annalibus rerum Pippini & Caroli magni Ratumagus; Rotomagus & Æthico, nec non eidem Rotomagus*. Il pense que *Latomagus* doit être placé entre Rouen & Paris, & non entre Lotum & Rouen. *Æthicus in itinere à Carocotino Augustobonam inter Lotum & Rotomagum Lotomagum ponit, à Loto XIV, à Rotomago M. P. IX distantem. Sed hic Latomagus Rotomago potius subjici debet apud Æthicum, & inter Rotomagum & Petromontalum collocari.* Notit. p. 482^e
Ibid. p. 483^e

Il est plus facile de changer une lettre dans le nom *Latomagus* que de faire la transposition que demande M. de Valois; car il faudroit transposer non seulement le nom de lieu, mais encore les nombres de la distance, ce qui seroit un dérangement dans la suite de l'itinéraire. De plus, on ne peut placer *Latomagus* entre Rouen & Paris, la table & tous les manuscrits de l'itinéraire y établissent le *Ritumagus*: nous verrons dans l'article suivant quel est ce lieu. M. de Valois n'a consulté que les éditions, tout le désordre vient de Surita, qui a cru que *Ritumagus* étoit Rouen; il a écrit *Rotomagus* contre la foi de tous les manuscrits.

Je me suis peut-être trop étendu dans cette discussion; mais elle ne sera pas inutile s'il en résulte quelque éclaircissement sur une partie de l'itinéraire qui est intéressante, & qui peut-être n'a jamais été examinée avec précision.

Le *Latomagus* ou plutôt *Ratomagus* d'Antonin étant ainsi fixé à Rouen, les vingt lieues Gauloises de l'itinéraire se trouvent exactement entre Rouen & *Juliobona*, moins quelques centaines de toises, lesquelles portées sur la distance entre Lillebonne & Harfleur, rendent plus précises les dix lieues Gauloises que l'itinéraire indique entre *Juliobona* & *Caracotinum*. Cette observation confirme de plus en plus la position de *Juliobona* à Lillebonne, laquelle est liée avec la position de Rouen.

La correction du *Rotomagus* de Surita en *Ritumagus* se trouve assez établie dans l'article précédent: la voie Romaine, en partant de *Ratomagus*, Rouen, conduisoit à *Lutetia* par *Petromantalum* & par *Briva-Isaræ*, Pontoise: c'est encore aujourd'hui une grande route de Rouen à Paris. Le premier lieu que les itinéraires marquent en sortant de Rouen est *Ritumagus* à la distance de neuf lieues Gauloises, suivant celui d'Antonin, & seulement de huit par la table. Cette distance porte la position du lieu ancien au passage de la rivière d'Andelle à Fleuri, où passe aujourd'hui le grand chemin, ou à Radepont qui est à un quart de lieue au dessous de Fleuri. La carte des Magin donne à cette espace environ 9750 toises; M. Delisle dans sa carte de Normandie emploie, entre le centre de Rouen & le passage de la rivière, dix minutes & demie d'un grand cercle, qui reviennent à peu près au même nombre de toises, & font huit lieues Gauloises & demie. La distance est convenable: dans la table on aura négligé la fraction, & dans l'itinéraire on aura compté les neuf lieues Gauloises, quoiqu'elles ne fussent pas entières.

Ann. Benedict.
t. II, p. 2.

Noir. p. 463.

On ne reconnoît aucun rapport de noms entre *Ritumagus* & Fleuri. Dom Mabillon pense que ce lieu est le *Floriacum* in pago *Veliocassino*, où Pépin de Herstal, maire du palais, fit construire un monastère l'an 708. La voie Romaine aura été plus directe par Radepont ou Ratepont, où d'ailleurs on peut reconnoître quelque indication du nom de *Ritumagus*. M. de Valois observe que Ratepont a été autrefois un château célèbre, *Radipons castrum olim nobile*: Guillaume le Breton & Rigord le nomment *Ratispons* ou *Radipons*: on sait que les noms anciens ont été souvent altérés dans le moyen âge; de *Noviomagus* on a formé *Noviomum*; de *Rotomagus*, *Rotomum*, *Rodomum*, & même *Rotum*: le même changement a pû arriver à *Ritumagus*, on aura dit dans le moyen âge *Ritumum* & *Ridumum*, & ce lieu ayant un pont sur la rivière

d'Andelle, *Ritumi-Pons*, *Ridumi-Pons* par abréviation & pour éviter la répétition de deux i, *Rati-Pons* & *Radi-Pons*. Suivant Dom Toussaint du Plessis, on trouve quelquefois *Rigidus-Pons*: il pense que c'est plutôt *Ratheri-Pons* ou *Radonis-Pons*. L'origine que je donne du nom de *Rati-Pons* ou *Radi-Pons* paroît plus naturelle, elle conserve quelque analogie avec le nom primitif & celtique *Ritumagus*, dont la position, à l'égard de *Ratomagus*, Rouen, est fixée par la distance au passage de la rivière d'Andelle: nous verrons dans la suite de ce Mémoire qu'elle est aussi en correspondance avec *Petromantalum* & avec *Briva-Isaræ*, Pontoise. Il est étonnant que M. de Valois cherche à placer le *Ritumagus* entre Rouen & Evreux: *Notandum est*, dit cet auteur, *in tabula Theodosina... inter Ratumagum, hoc est Rotomagum & Mediolanum Aulercorum poni memorari- que Ritumagum; quo nomine Pons arcûs ad Sequanam, aut certe Lupariæ locus inter Rotomagum Velio cassum, & Mediolanum Aulercorum Eburovicum medius forsitan designatur. Nusquam alibi Ritumagi hujus fit mentio.*

*Descr. de la
haute Normand.
t. II, p. 713.*

Notit. p. 483.

1.° Le *Ritumagus* est placé sur la table de Peutinger entre *Ratumagus*, Rouen, & *Petrum-viaco*, qui étoit situé vers Magni, comme il sera prouvé dans l'article suivant, & non entre Rouen & *Mediolanum*, Evreux; on peut s'en convaincre à l'inspection de la table. 2.° Le Pont-de-l'Arche est bien à la distance de huit à neuf lieues Gauloises, à l'égard de Rouen; mais il n'est pas dans la direction de la route de Magni, & Louviers est éloigné de Rouen de douze ou treize lieues Gauloises. 3.° Il est fait mention de ce *Ritumagus*, non seulement dans la table, mais encore dans l'édition de 1512 & dans tous les manuscrits de l'itinéraire d'Antonin.

PETROMANTALUM.

Le grand chemin de Rouen à Paris passe par la ville de Magni dans le Vexin-François; la voie Romaine passoit aussi par cette ville: on reconnoît son passage par la dénomination du lieu d'Estrée (*via strata*) situé à la porte de la ville. D'ailleurs les distances anciennes, comparées aux

distances réelles, portent le *Petromantalum* vers Magni; il faut examiner si cette ville a pû être le lieu ancien.

L'itinéraire d'Antonin marque de *Ritumagus* à *Petromantalum* seize lieues Gauloises, & de *Petromantalum* à *Briva-Isarae*, Pontoise, quatorze lieues Gauloises. Nous avons vû que le *Ritumagus* étoit situé à Radepont au passage de la rivière d'Andelle: or on mesure sur la carte de Vivier, la plus exacte que nous ayons sur cette partie de la France, entre Radepont & Pontoise, un espace qui répond aux trente lieues Gauloises de l'itinéraire. Si l'on divise cet espace en trente parties égales sur la carte du diocèse de Rouen, qui est plus détaillée que la précédente, la seizième partie ou seize lieues Gauloises, en partant de Radepont, tombe sur le grand chemin vis-à-vis du village de Magni-Tot, qui est éloigné de 15 ou 1600 toises de la ville de Magni; mais il faut déduire de ce nombre 5 à 600 toises que l'itinéraire avoit employées de trop entre Rouen & Radepont, ayant compté dans cet intervalle neuf lieues Gauloises, lorsque les espaces n'en donnent que huit & demie: ainsi il s'en faut environ mille toises que le *Petromantalum* ne tombe à la ville de Magni, mais cette différence n'est pas considérable. Souvent les mesures anciennes, appliquées à des mesures géométriques entre des points connus & certains, ont donné une aussi grande différence: on peut donc regarder Magni comme la position de l'ancien *Petromantalum*.

D'ailleurs l'itinéraire d'Antonin place *Petromantalum* à dix-sept lieues Gauloises de *Cæsaromagus*, Beauvais; la distance convient à la situation de Magni. M. Delisle emploie entre Magni & Beauvais vingt minutes de grand cercle, qui valent plus de dix-neuf mille toises, lesquelles font seize lieues Gauloises & trois quarts.

Si l'on s'attache scrupuleusement aux nombres de l'itinéraire, le *Petromantalum* sera placé à Magni-Tot. Le nom de *Tot* si commun en Normandie, & qui fait la terminaison du nom de plusieurs lieux, vient de l'Anglo-Saxon *Toft*, qui se trouve dans une infinité d'anciens actes, rapportés dans

dans le *Monasticum Anglicanum*. Ce mot signifie la place d'un bâtiment, ou une mesure; selon d'autres, un petit bois. Ce lieu est exactement à seize lieues Gauloises de Radepont, & à quatorze lieues de Pontoise. Tous les lieux mentionnés dans l'itinéraire n'étoient pas des villes; on y trouve des noms de simples villages, où il y avoit des auberges & des écuries pour les chevaux & les voitures publiques.

La table Théodosienne marque, entre *Ritumagus* & *Briva-Isara*, le lieu *Petrum-viaco*. Velfer, qui a donné deux fragmens de cette table, a pensé que le *Petrum-viaco* est le même lieu que le *Petromantalum* de l'itinéraire d'Antonin. En effet l'ordre & la suite des lieux paroissent établir ce sentiment.

ANTONIN. *Ratomagus, Ritumagus, Petromantalum, Briva-Isara, Lutecia.*

TABLE. *Ratomagus, Ritumagus, Petrum-viaco, Brivi-Sura, Luteci.*

en sorte que le *Petromantalum* de l'un répond au *Petrum-viacum* de l'autre.

De plus, la ressemblance des noms est sensible, *Petromantalum, Petrum-viacum*, ils ne diffèrent que par deux lettres qu'il a été facile de confondre. Reste à savoir si l'on corrigera l'itinéraire par la table, dont le manuscrit doit être plus ancien que tout ce qui nous reste de manuscrits de l'itinéraire.

Enfin une voie Romaine descendoit de *Cæsaromagus* (Beauvais) sur la grande voie de Rouen à Paris; le point où la première touche la seconde, est *Petromantalum*, suivant l'itinéraire; il est *Petrum-viacum*, suivant la table. Cette circonstance semble établir l'identité de lieu: autrement il faut supposer que la voie de Rouen à Paris, & la voie de Beauvais qui tomboit sur celle de Rouen, auront été l'une & l'autre doubles dans l'espace de quelques lieues: ce qui ne paroît pas probable.

Si l'on corrige l'itinéraire par la table, & qu'on lise *Petromaniacum*, il sera facile d'en tirer le nom de Magni; la première partie du nom (*Petro*) ayant été négligée par la suite des temps, il sera resté *Maniacum*, Magni, comme il est arrivé à plusieurs autres lieux anciens: de *Cenomanni* on

a formé le nom du Mans, d'*Epamanduodurum* est venu celui de Mandeurre en Franche-comté, &c.

On ne peut assurer que le nom *Petra* des Latins entre dans la composition des noms *Petromantalum* & *Petrumviacum*; ils seroient féminins, si le nom *Petra* étoit une de leurs racines, comme on le remarque dans les noms des lieux *Petra-lata*, *Petra-ficta*, *Petra-pertusa*, &c. La racine *Petro* pourroit bien être Celtique, comme dans le nom de *Petro-Corii* (peuples du Périgord). J'ignore quelle est la signification.

Il est fait mention du lieu *Masingiacum*, &c. dans la quarante-cinquième lettre de Fulbert évêque de Chartres, qui vivoit au commencement du onzième siècle; ce Prélat donne rendez-vous en ce même lieu à un évêque de Laon, *sit dies in x kal. martii, locus Masingiaci*. L'éditeur marque dans la table des matières, *Masingiaci locus nunc Magni, Gal.* En effet la situation de Magni en Vexin paroît ici assez convenable; cette ville étant à peu près à égale distance de Chartres & de Laon. Quel que soit le lieu de *Masingiacum*, Magni est nommé *Maigniacum* dans le registre des visites d'Eudes Rigaud archevêque de Rouen de l'année 1265. M. de Valois, trompé par la ressemblance du nom de *Petromantalum*, & du nom de Mante, s'est persuadé qu'il falloit placer à Mante le *Petromantalum*, & croit pouvoir établir son opinion sur l'itinéraire même: *Cum Æthicus Petromantalum vel Petromantali nunc inter Rotomagum & Luteciam, nunc inter Caesaromagum Bellovacorum & Brivam-Isaræ ponat, atque a Rotomago xvi millibus passuum distare notet, a Lutecia xxx, a Caesaromago xvii, à Briva-Isaræ xiv; nemo non videt hunc Petromantali situm.... in Meduntam apprimè convenire.*

Le nom sous lequel la ville de Mante est connue il y a près de huit cens ans, est *Medunta*, qui n'a aucun rapport à celui de *Petromantalum*: les distances itinéraires peuvent encore moins s'appliquer à la position de Mante. Cette ville est à trente-quatre lieues Gauloises de Rouen, & à vingt-six

ou vingt-sept de Beauvais, & le *Petromantalum* étoit à seize lieues Gauloises du *Rotomagus* de Surita, & à vingt-cinq de *Ratomagus*, suivant notre correction, que M. de Valois n'a pas connue; & seulement à dix-sept lieues Gauloises de *Cæsaromagus*. D'ailleurs peut-on croire que la grande voie de Beauvais à Paris seroit descendue jusqu'à Mante pour passer ensuite à *Briva-Isaræ*, Pontoise? Cette direction n'est pas probable; il y a plus, l'ancienne chaussée a subsisté jusqu'à ces derniers temps, & sa direction tendoit de Magni à Pontoise, comme on le verra dans l'article suivant.

M. l'abbé de Longuerue reconnoît que le nom de *Petromantalum* n'a aucun rapport avec *Medunta*, cependant il admet le calcul topographique de M. de Valois, apparemment sans l'avoir examiné. « Valois, dans sa notice des Gaules, veut que le lieu nommé *Petromantalum* dans l'itinéraire d'Antonin soit la même chose que Mante, & il le « prouve par les différentes distances marquées dans cet itinéraire entre *Petromantalum* & les autres places voisines; ce « qui convient bien avec Mante. Néanmoins comme ce nom « *Petromantalum* n'a aucun rapport avec *Medunta*, cette opinion « paroît moins probable. » Si les différentes distances convenoient à Mante, comme le suppose M. l'abbé de Longuerue, l'opinion de M. de Valois seroit plus que probable; lorsque l'identité des lieux est prouvée, le rapport des noms n'est plus nécessaire. M. Wesseling pense aussi que *Petromantalum* est Mante, *nomen urbi adhæsit a Petra, cui accubat; vulgo Mante.*

*Descript. de la France, part. 1.
p. 26.*

P. 382.

BRIVA-ISARÆ.

Il y a moins de difficulté sur ce lieu ancien: on sait que *Briva*, *Breva* ou *Briga* dans la langue des Celtes signifioit un Pont; ainsi *Briva-Isaræ* signifie *Pont-sur-Oise*, les écrivains du moyen âge l'ont nommé *Pons-Isaræ*, *Pontifara*, *Pontifera*, *Pons-Inisæ*, *Pons-Æsæ*, *Pontesia*, &c. La voie romaine de Rouen à Paris passoit par Pontoise. La position de *Briva-Isaræ* n'est point marquée dans l'itinéraire sur la route de

Caracotinum; mais c'est une omission qu'il est facile de suppléer par une autre route de l'itinéraire, par celle de *Casarmagus* à *Lutecia*, sur laquelle on trouve:

*Edit. de Wess.
p. 384.*

PETROMANTALUM.

BRIVA-ISARÆ. M. P. XIV.

LUTITIAM. M. P. XV.

Ainsi sur la route de *Caracotinum* la distance de *Petromantalum* à *Lutecia* doit être marquée *XXIX* au lieu de *XVIII* ou *XIX* comme on lit dans un manuscrit de Naples, & dans deux autres de la bibliothèque du Roi; les distances demandent aussi *XXIX*, comme le remarque M. de Valois,

Notit. p. 446. a *Lutecia XXXIX.*

La table de Peutinger décrivant la route depuis *Ratumagus*, Rouen, jusqu'à *Lutecia*, marque son passage par *Brivisura*, Pontoise.

RATUMAGUS. VIII.

RITUMAGUS. XII.

PETRUM-VIACO.

BRIVISURA. XV.

LUTECI.

Brivisura est une altération de *Briva-Isaræ*.

Ce qui démontre encore plus positivement que la route ancienne prenoit sa direction par Pontoise, c'est que l'ancienne chaussée a subsisté jusqu'à ces derniers temps entre Magni & Pontoise: on la nomme encore *la chaussée de César*. On attribue assez ordinairement à Jules César plusieurs monumens anciens de la Gaule, quoiqu'il n'ait eu aucune part à leur construction. Cette chaussée faisoit autrefois la séparation des anciennes châellenies de Meulent & de Chaumont en Vexin; il en est fait mention dans les lettres d'appanage que le roi Philippe le Bel accorda à son frère Louis comte d'Évreux, au mois d'octobre de l'an 1298.

Au titre, *la prévôté de Meulent*, on lit:

« Item les Griages de la châtelierie de Meullent..... jusqu'à la rivière d'Euse & d'illec, venant le long de l'ancienne « *chaucée*, qui est dite la *chaucée Julien César* jusque dehors « Tillay. » Ces lettres sont rapportées par M. le Brasseur dans l'histoire du comté d'Évreux. Le Tillay ou Tillet est placé sur la carte du diocèse de Rouen, près de Cléri en Vexin, à cinq quarts de lieue de Magni sur le grand chemin de Pontoise. Suivant cette charte, l'ancienne chaussée subsistoit encore à la fin du treizième siècle dans l'étendue d'environ cinq lieues depuis le Tillet jusqu'à la rivière d'Oise, un peu au dessous de l'endroit où est située maintenant la ville de Pontoise. L'ancienne ville étoit entièrement dans la plaine, sur le terrain qu'occupe aujourd'hui l'abbaye de S. Martin, où l'on découvrit au siècle dernier une infinité de monumens antiques, & quelques vestiges de l'ancien pont qui a donné le nom à la ville. Preuv. p. 9.

La distance de *Petromantalum* à *Briva-Isaræ*, est suivant l'itinéraire, de quatorze lieues Gauloises; elle est omise dans la table de Peutinger, & de *Ritumagus* à *Briva-Isaræ* elle est de trente lieues Gauloises: nous avons vu que les distances répondent aux mesures anciennes.

LUTETIA.

Paris est le terme où doit finir l'explication qu'on s'est proposé de donner dans ce Mémoire. L'itinéraire d'Antonin & la table marquent également quinze lieues Gauloises de distance entre *Briva-Isaræ* & *Lutetia*. On mesure sur la carte de la prévôté & vicomté de Paris par M. Delisle, sur le grand chemin depuis Pontoise jusqu'à l'île du Palais, où est située la Cité ou ancienne ville de Paris, environ 16500 toises, qui font quatorze lieues Gauloises & près de trois quarts.

Cette voie est nommée par les gens du pays le *chemin ferré* ou la *chaussée de Jules César*, elle passoit au milieu de S.^t Ouën-l'Aumône, à Pierre-Laie, au dessous de Montmorency; ensuite par la ville de S.^t Denys, où l'on trouve encore

des indications de l'ancienne chaussée (*via Strata*) dans la dénomination du prieuré de S.^t Denys de l'Estrée, *prioratus sancti Dionysii de Strata*; il est situé dans la ville de saint Denys, sur le grand chemin & près la porte de Pontoise.

Récapitulation du Mémoire.

Comme cet E'crit contient un grand nombre de citations, de discussions itinéraires, de corrections de texte, je crois devoir en réunir les principaux chefs sous un point de vûe.

I. Les vestiges de l'ancienne voie peuvent être suivis de proche en proche depuis le *Caracotinum* jusqu'à Paris. Elle subsiste encore en partie entre Harfleur & Lillebonne aux environs de S.^t Romain: on la retrouve à S.^t Thomas de la chaussée entre Lillebonne & Rouen: son nom se reconnoît à Estrée entre Rouen & Magni; elle s'est conservée dans l'étendue de la chaussée de César entre Magni & Pontoise: on reconnoît son passage à l'*Estrée* de S.^t Denys entre Pontoise & Paris.

II. Les distances anciennes répondent aux mesures prises sur le terrain: les itinéraires marquent quatre-vingt-quatre lieues Gauloises depuis *Caracotinum* jusqu'à *Lutetia*; les mesures géométriques donnent depuis Harfleur jusqu'à Paris, en suivant la route de Pontoise, environ 94700 toises: cette somme divisée par 84, nombre des lieues Gauloises, donnera 1128 toises pour chaque lieue, c'est-à-dire, douze toises par lieue de moins que la route itinéraire, qui doit avoir plus d'espace par l'inégalité du terrain, & par les sinuosités des chemins: l'accord, comme on voit, est parfait entre les mesures des anciens & les mesures géométriques. L'empereur Julien, dans le *Misopogon*, dit que la ville de *Lutèce* (Paris) est à neuf cens stades de l'Océan; les neuf cens stades, en prenant douze stades pour une lieue Gauloise, & onze cens quarante toises pour valeur de la lieue Gauloise, répondent à soixante-quinze lieues Gauloises, qui font 85500 toises. Or depuis Honfleur, qui est situé sur l'Océan, en prenant la ligne tout-à-fait directe jusqu'à Paris, on trouve à l'ouverture

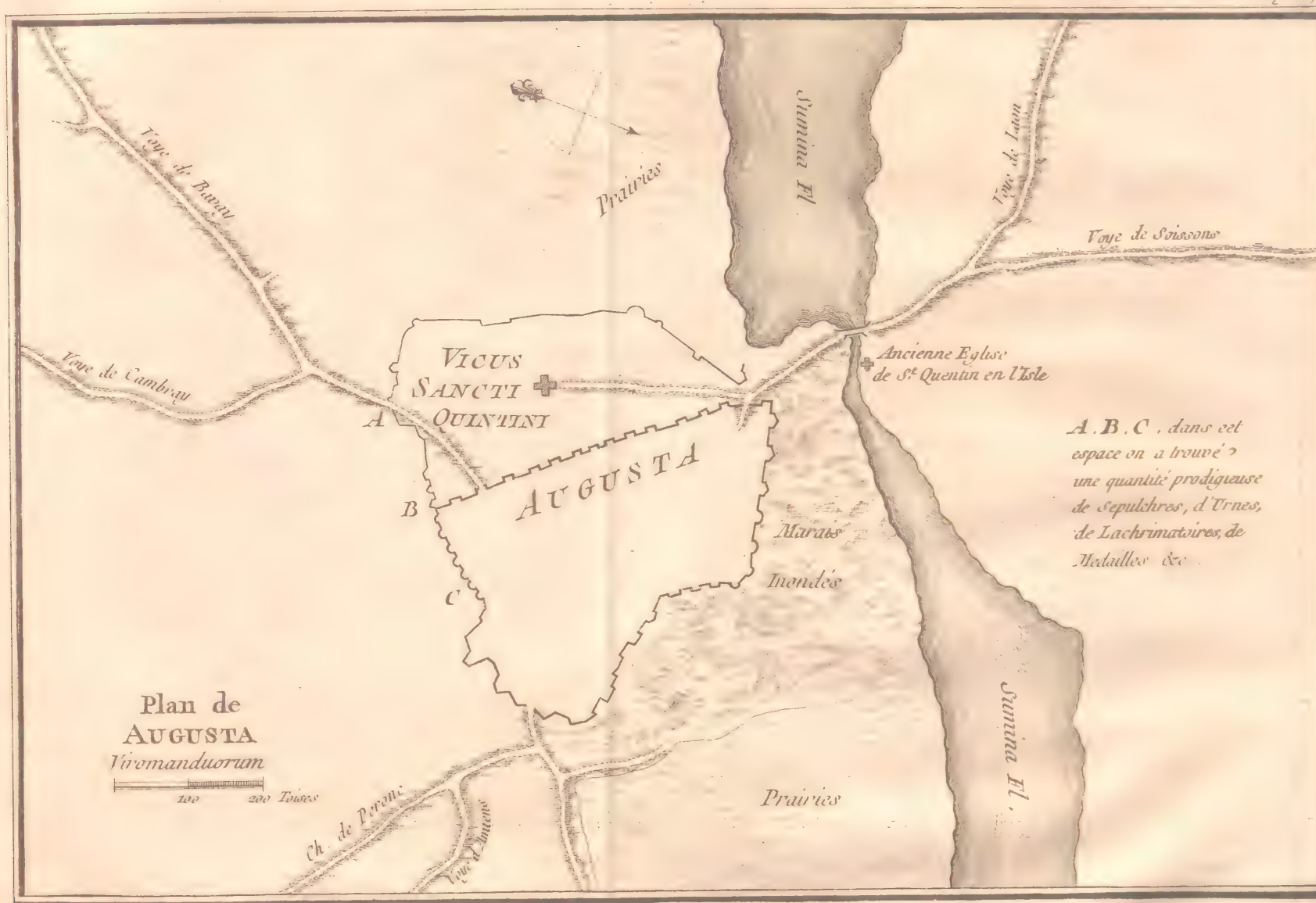
Pour la Dissertation de M. L'ABBÉ BELLEY sur AUGUSTA VIROMANDUORUM
Mémoires de l'Acad. R^{le} des Inscriptions et Belles-Lettres, Tome XIX, Page 671.

Milles Romains, évalués 755 Toises et demie.

Lieues Gauloises, de 1500 Pas Romains.

Rastes Germaniques ou Lieues Françaises.

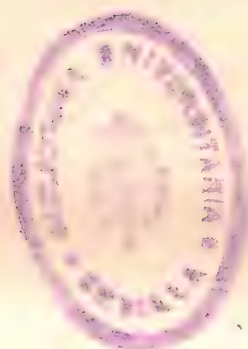




Plan de
AUGUSTA
Viromanduorum

100 200 Toises

A. B. C. dans cet
espace on a trouvé
une quantité prodigieuse
de sepulchres, d'urnes,
de Lachrimatoires, de
Matailles &c.



du compas sur la carte des triangles de M.^{rs} de l'Académie des Sciences, 85500 toises, ce qui est la mesure précise des neuf cens stades.

III. Les positions étant liées entre elles par les distances, *Julibona* demeure fixé à Lillebonne; le *Lojum* ou *Logium* près de Caudebec; *Latomagus* de l'itinéraire doit nécessairement être *Ratomagus*, Rouen; *Ritumagus* se place à Ratepont au passage de la rivière d'Andelle; le *Petromantalum* ou *Petrum-viacum* n'étoit pas éloigné de Magni; enfin *Briva-Isara* est indubitablement Pontoise.

D I S S E R T A T I O N
HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
SUR AUGUSTA,

Ancienne capitale des peuples Veromandui.

Par M. l'Abbé BELLEY.

DEPUIS environ un siècle plusieurs Savans, principalement en France, se sont appliqués aux recherches géographiques de la Gaule ancienne: ils en ont heureusement éclairci plusieurs points importants. Les ouvrages de M.^{rs} de Valois & de Longuerue sont les plus complets que nous ayons. Il faut avouer cependant que la matière n'est pas épuisée, & que nos connoissances sur la Gaule ne sont pas au degré de perfection que nous pouvons espérer. César dans ses commentaires, Strabon & Pline nous ont transmis les noms de plusieurs villes & de peuples dont la position est encore inconnue. Ptolémée même qui a prétendu donner une description méthodique, présente des difficultés qui n'ont point été levées. Combien de points à examiner dans les notices, soit de l'Empire, soit des Provinces & des Cités de la Gaule, & dans les monumens itinéraires!

Assemblée
publique 12
Novembre
1745.

on ne connoît plus l'étendue de certains districts, la position de quelques Cités, de plusieurs châteaux ou places fortes, de plusieurs ports, & d'autres lieux considérables.

Si de la discussion du local on s'élève à l'historique, combien de questions à résoudre, & de recherches à faire? Les Cités (j'entends par le nom de *Civitas*, un district, un canton dont les habitans formoient un corps de communauté, au sens des anciens auteurs), les Cités, sous l'empire Romain étoient-elles composées d'un seul peuple ou de plusieurs? dans le dénombrement des provinces, pourquoi des Cités puissantes ont-elles été rangées après d'autres qui paroissent avoir été moins considérables? les Métropoles avoient-elles quelque juridiction sur les Cités de la province? quelle étoit la forme de leur gouvernement? quel fut en particulier l'état des colonies & des municipales sous les premiers Empereurs? nos anciens diocèses répondoient-ils aux territoires des anciennes Cités? comment les *Pagi* sous le gouvernement des rois des François ont-ils été substitués aux cités Romaines? Je supprime une plus longue énumération.

Il est évident que l'examen de ces points, & de plusieurs autres semblables a un rapport immédiat à l'histoire du haut & du bas Empire, & qu'il peut répandre beaucoup de lumière sur les origines de la monarchie Française. La position de la ville *Augusta* des *Veromandui* est un de ces faits intéressans, & qui est encore indécis.

Il s'agit de la capitale d'un peuple puissant. Les *Veromandui* étoient célèbres entre les Belges au temps de la conquête des Gaules par Jules César. Ils fournirent un contingent considérable (dix mille hommes) pour la défense de la liberté; soutenus par les *Nervi* & par les *Atrebates*, ils attaquèrent l'armée Romaine avec tant de courage & d'acharnement, qu'elle fut sur le point de périr. Ces trois peuples étoient voisins; on trouve sur la frontière du Cambresis & du Vermandois un lieu nommé *Feins*, *Fines*, qui désigne encore leurs anciennes limites. Il est certain que les *Veromandui* occupoient le pays qui conserve leur nom, le Vermandois, qui
a été

Comment. l. 11.

a été nommé dans le moyen âge *Pagus Veromanduenfis*, ou simplement *Virmandifus*; leur capitale sous l'empire d'Auguste reçut le nom d'*Augusta* à l'exemple de plusieurs autres villes qui furent décorées de ce nom vénérable, pour marquer à ce Prince leur respect & leur attachement. La ville principale des *Veromandui*, suivant l'usage de la Gaule, fut le siège du sénat de la Cité; aussi prit-elle le nom de son peuple, *civitas Veromanduorum*, & ensuite *Veromandui*, & nous voyons que dès le quatrième siècle elle devint Episcopale.

Tel étoit l'état de la ville *Augusta* des *Veromandui* sous l'empire Romain. Nos auteurs ne s'accordent pas sur la position de cette ville célèbre: les uns ^a prétendent que c'est la ville qui dans la suite prit le nom du martyr S.^t Quentin; les autres ^b veulent que la ville *Augusta* ayant été ruinée par les Barbares au cinquième siècle, n'est plus qu'une bourgade qu'on nomme encore Vermand, & qu'après sa destruction le siège de l'évêque des *Veromandui* fut transféré à Noyon (a); d'autres avouent que l'ancienne *Augusta* est la ville de S.^t Quentin, & qu'elle fut capitale sous le haut Empire; mais ils soutiennent qu'elle perdit ensuite sa prééminence & sa dignité, & que dès le quatrième siècle Vermand étoit la capitale du peuple & le siège de l'Evêque. Ces deux dernières opinions sont fondées sur le nom de *Vermand* & sur des actes dressés avant l'an 1000. La contestation n'est pas nouvelle; & après tous les écrits qui ont paru, & les éclaircissements qui ont été donnés, elle ne paroît pas encore décidée.

Je me propose de faire voir premièrement que l'ancienne *Augusta* est la ville de S.^t Quentin, en second lieu qu'elle a joui de la dignité de capitale sous le haut, & même sous le bas Empire; enfin qu'elle a été le siège des premiers évêques des *Veromandui*: c'est tout l'objet & le plan de ce

(a) L'anonyme, religieux de Vermand, qui répondit à la fin du siècle dernier à Hémeré & à Bénédictier par un traité qui a pour titre: *L'ancienne Cité de Vermand, pre-*

mier siège des évêques de Noyon; reconnue pour différente de la ville de S.^t Quentin en Vermandois. Ce traité n'a point été imprimé.

^a Hémeré, Bénédictier, M.^{rs} de Valois, de Longuerue, Cellarius, &c.

^b Le Vasseur, Annal de l'égl. cath. de Noyon, M.^{rs} de Tillemont, Fleuri, &c.

Mémoire. Je réduirai les preuves autant qu'il me sera possible : la discussion de ces points servira du moins à fixer sur une carte de la Gaule la position d'une ancienne capitale ; & , ce qui est le plus important , elle fera connoître la dignité & la prééminence d'une ville qui tient un rang considérable en France.

Position d'AUGUSTA.

Avant que de prouver que l'ancienne *Augusta* est la ville de S.^t Quentin & non le village de Vermand , qu'il me soit permis de décrire en peu de mots le plan général des lieux.

La ville de S.^t Quentin est située sur la rivière de Somme ; de cette rivière on monte insensiblement sur une colline au sommet de laquelle est bâtie l'église collégiale qui fut élevée dès le quatrième siècle sur le tombeau du martyr S.^t Quentin. La ville occupoit autrefois le bas de la colline & les bords de la rivière , dans la suite elle s'étendit sur la colline , & l'Eglise , qui étoit hors de la ville , fut comprise dans son enceinte.

Le village de Vermand est éloigné de la ville de S.^t Quentin vers le nord-ouest d'environ deux lieues ou quatre mille deux cens toises ; il est situé sur la petite rivière d'Aumignon (qui à deux lieues de là se jette dans la Somme) , on y voit des vestiges d'un ancien camp ou retranchement qui renferme une partie du village ; l'abbaye qui est de l'ordre de Prémontré , a été bâtie au dehors sur les bords de la rivière. Nous allons voir que ce village ne fut jamais l'ancienne *Augusta* ; mais que cette ville , célèbre sous l'empire Romain , a pris dans la suite le nom de S.^t Quentin. Les itinéraires , les actes du martyre de S.^t Quentin , les écrivains du moyen âge , & enfin des chartes authentiques nous donneront la preuve complète du fait.

L. II, c. 9.

I. Ptolémée place dans la Gaule Belgique l'*Augusta* des *Veromandui* , Ἀὐγούστα Οὐερομανδυνῶν ; mais ce géographe est si peu exact dans sa description qu'il n'est pas possible de

déterminer sur son autorité seule la position d'un lieu. Je passe à des monumens plus précis.

Les itinéraires Romains nous donnent la distance d'*Augusta* à Soissons, à Cambrai, & à Amiens; les lignes tirées de ces trois points à celui d'*Augusta*, déterminent sa situation avec une certitude géométrique: or la distance de Soissons à *Augusta* est de vingt-cinq ou vingt-six lieues Gauloises, de Cambrai dix-huit, d'Amiens trente-une; (il faut observer que la lieue gauloise étoit la mesure itinéraire généralement employée dans cette partie des Gaules, même sous la domination Romaine. On a découvert sur la route de Soissons à *Augusta* une colonne milliaire numérotée par lieues, AB AUGUSTÆ SVESSONUM LEUGÆ. VII: cette ancienne lieue étoit de 1500 pas, qui font une demi-lieue commune de France, ou environ 1140 toises de Paris). Et ces distances anciennes comparées aux modernes, qui ont été fixées par les opérations de M.^{rs} de l'Académie des Sciences, établissent la position d'*Augusta* à la ville de S.^t Quentin; ce qu'il est facile de vérifier en divisant le nombre de toises qui résulte des opérations, par le nombre des lieues anciennes (b).

D'ailleurs l'itinéraire connu sous le nom d'Antonin place entre Soissons & *Augusta Veromanduorum* à peu près à égale distance de ces deux villes le lieu de *Contra Aginnum*, qui est le village de Condren au passage de la rivière d'Oise au dessus de Chauni: or Condren est à peu près également éloigné de Soissons & de S.^t Quentin; l'ancienne *Augusta* est donc la ville de S.^t Quentin. Elle ne peut être le village de

Itin. d'Anton.
Table Théodos.

Itin. Anton.
edit. Wesseling,
p. 372.
Table de Peutinger.

Mém. de l'Acad. des Inscript.
t. III, p. 250.
253.

(b) La distance géométrique entre Soissons & S.^t Quentin, en passant par Condren est, suivant la carte des triangles de M.^{rs} de l'Académie des Sciences, d'environ 28500 toises. Les anciens itinéraires marquent la distance d'*Augusta Sueffonum* à *Augusta Veromanduorum* de 25 lieues Gauloises; en multipliant 1140 toises, valeur de la lieue Gauloise par

25, on aura exactement le résultat des opérations trigonométriques. Ce calcul démontre que la ville de S.^t Quentin est *Augusta Veromanduorum*. L'ancienne chaussée Romaine entre Soissons & S.^t Quentin subsiste encore en plusieurs de ses parties: on la nomme dans le pays la chaussée de Brunehaut.

Vermand qu'en altérant les nombres, & de l'itinéraire, & de la table Théodosienne. La distance itinéraire entre *Augusta* des *Veromandui* & Cambrai ne s'accorde pas mieux avec la position de Vermand; si ce village est l'ancienne *Augusta*, les espaces du côté de Cambrai seront plus courts que les distances anciennes, au lieu qu'ils seroient trop étendus du côté de Soissons; l'*Augusta* doit donc être fixée à S.^t Quentin pour établir un accord parfait entre les espaces réels & les distances anciennes.

Actes de S.^t
Quentin. Codex
Reg. 5299.

On peut ajouter à ces moyens des preuves de fait. La voie Romaine entre Soissons & *Augusta* subsiste encore dans une grande étendue, & prend sa direction sur la ville de S.^t Quentin; de même l'ancienne chaussée d'Amiens s'est assez bien conservée, & nous apprenons, par des actes très-anciens, que celle-ci traversoit la rivière de Somme à *Augusta Veromanduorum*. Cette circonstance décide la question, la ville de S.^t Quentin est sur la Somme, & le village de Vermand en est éloigné de deux lieues françoises: il faut examiner les actes de S.^t Quentin.

Cod. Reg.
5299.

II. Sous l'empire de Dioclétien & de Maximien, Rictius Varus ou Rictiovare gouverneur de la Belgique persécuta cruellement les Chrétiens; les prédicateurs de l'évangile furent le principal objet de sa fureur. Quentin ayant été emprisonné dans la ville d'Amiens, après avoir subi l'interrogatoire & souffert plusieurs tourmens, il fut envoyé à *Augusta* des *Veromandui*, *municipium quod Augusta Veromanduorum nuncupatur*, où le gouverneur devoit tenir son tribunal. Voyant que les promesses, les menaces, & même les supplices ne pouvoient abbatre la constance du martyr, il ordonna qu'il seroit décapité, & fit jeter secrètement le corps au fond de la rivière de Somme, près du passage de la voie Romaine d'Amiens à Laon, *Augusta Veromanduorum juxta fluvium qui vocatur Somna, ubi transit agger publicus, qui venit de Ambianensium civitate & pergit contra Lugdunum-clavatum*. Plusieurs années après, le corps de S.^t Quentin fut tiré de la rivière, & fut inhumé sur la montagne voisine de la ville d'*Augusta*: on

éleva sur le tombeau une chapelle, qui est devenue dans la suite la célèbre église de S.^t Quentin.

Ces faits sont tirés d'actes très-anciens, je ne puis cependant assurer qu'ils sont authentiques, du moins il paroît que Grégoire de Tours, qui écrivoit au vi.^e siècle, les a connus. Parmi les manuscrits du Roi, on voit une compilation des actes de S.^t Quentin qui a été rédigée sous le règne de Louis le Débonnaire: ces actes établissent invinciblement la position d'*Augusta* à la ville de S.^t Quentin.

Le corps du martyr fut tiré de la rivière de Somme à *Augusta* près du passage de la voie Romaine. En mémoire de cet événement on bâtit près de ce lieu une Église, dont on ignore l'antiquité, & qui dès l'an 964 fut donnée à des moines de S.^t Benoît; elle fut nommée, à cause de sa situation, l'abbaye de S.^t Quentin *en l'île*, suivant un acte de l'an 980, *ad insulam in quâ sacratissima Quintini membra dudum à Riethovaro Præsidente fuere submersa*. Cette abbaye a subsisté dans ce lieu jusqu'à l'année 1557, qu'elle fut ruinée pendant le siège de la ville de S.^t Quentin, qui suivit la funeste journée de S.^t Laurent; depuis elle a été transférée dans la ville.

Nous avons vû qu'au sommet de la montagne voisine d'*Augusta* on éleva une chapelle sur le tombeau de S.^t Quentin; il est constant que cette chapelle est devenue dans la suite l'église collégiale de S.^t Quentin. Nous lisons dans la vie de S.^t Eloi, que cet Evêque augmenta considérablement cette ancienne Église, & qu'il orna le tombeau, *in eo scilicet loco, ubi quondam martyr è fluvio elevatus, fuerat tumultatus*, de pierreries & de riches ouvrages d'orfèvrerie. L'abbé Fulrade, aidé des libéralités de Charlemagne, réédifia cette Église avec une magnificence vraiment royale (c), & le corps du martyr fut transféré dans une chapelle souterraine, *in cryptâ*, qu'on voit

Baron. ad ann.
303.

Greg. Tur. l. 1,
de glor. Martyr.
c. 73.
Codex Reg.
5575.

Hemer. Regest.
p. 6.
Codex Reg.
5575.

Sigebert, ad
ann. 964.

Libell. de mi-
rac. S. Quintini
in Insulâ factis,
Hemer. Regest.
p. 22.

Codex Reg.
5575.

Hemer. Regest.
p. 20.

Cod. Reg.
5575.

Hemer. p. 802

(c) La Dédicace de cette nouvelle Église se fit l'an 835, sous le règne de Louis le Débonnaire, & le corps du S.^t Martyr fut tiré du tombeau

où l'avoit mis S.^t Eloi, *ipsum sacrum de loco quo eum sanctus posuerat Eligius, corpus elevans*; & fut transporté dans une Chapelle, &c.

Hemer. p. 80.

Codex Reg.
5575.Hemer. pag.
143.

encore à S.^t Quentin; le superbe édifice de Fulrade fut brûlé en 883 par les Normands, qui ruinèrent entièrement la ville. Cinq ans après Tétric comte de Vermandois fit relever les murs de la ville, & renferma dans leur enceinte l'Eglise, qui auparavant étoit dans un fauxbourg, auquel, dès le temps de Charlemagne, elle avoit donné le nom de *vicus sancti Quintini*, qui dans la suite fut approprié à toute la ville, & fit disparaître l'ancien nom d'*Augusta*. L'Eglise fut réédifiée sous le comte Raoul au commencement du XII.^e siècle, & fut achevée quelques siècles après dans l'état où elle est à présent. On voit par cette suite de faits que l'Eglise bâtie sur la montagne ou colline d'*Augusta* est la même que l'église collégiale de S.^t Quentin, & que la ville ancienne est aussi la même que la moderne.

Codex Reg.
5575.

Une dernière circonstance tirée des actes, démontre que Vermand ne fut jamais l'ancienne *Augusta*. Eusébie vouloit transporter le corps du martyr à Vermand, *ad Viromandensium castrum*, éloigné de cinq milles du lieu où il avoit été découvert; mais cette Dame Chrétienne fut obligée de lui donner la sépulture à *Augusta*, où il avoit consommé son martyre. Vermand est donc un lieu différent de l'ancienne *Augusta*, qui en étoit éloignée de cinq milles; c'est la distance qui se trouve entre Vermand & la ville de S.^t Quentin.

III. Après des preuves aussi décisives, je passerai légèrement sur les écrivains du moyen âge. L'auteur des annales de S.^t Bertin rapporte sur l'année DCCCXLII que Charles le Chauve célébra les fêtes de Noël & de l'Epiphanie au tombeau de S.^t Quentin, *ad memoriam beati Quintini martyris apud Augustam Viromandorum*; Nithard, en parlant du même fait, dit que le Prince passa ces fêtes à S.^t Quentin, *ad Sanctum Quintinum*. Suivant les mêmes annales, l'an DCCCLII Charles le Chauve eut une conférence avec l'empereur Lothaire son frère, à S.^t Quentin, *apud Augustam Viromandorum quæ beati Quintini martyris corpore insignitur*. L'an DCCCLVIII Louis, roi de Germanie, célébra la fête de Noël dans l'église de S.^t Quentin, *ad Augustam Veromandorum, in cænobio videlicet sancti Quintini martyris*; & Sigebert, en décrivant la situation

du lieu, dit expressément que le tombeau de S.^t Quentin est sur la partie la plus élevée de la ville nommée anciennement *Augusta Viromanduorum*.

IV. Enfin la position d'*Augusta* à la ville de S.^t Quentin est confirmée par plusieurs chartes. On lit dans une charte de Herbert IV, comte de Vermandois, de l'année 1073, *actum est hoc in Augusta Viromanduorum apud sanctum Quintinum*. Simon I.^{er} évêque de Noyon, dans une charte de l'an 1124, nomme l'église de S.^t Quentin *ecclesiam sancti Quintini in Augustâ Veromanduorum*. Nous avons vu que le nouveau quartier de la ville qui s'est formé autour de l'Eglise se nommoit dès le temps de Charlemagne, *vicus sancti Quintini*, & que ce nom s'est communiqué à toute la ville depuis que l'Eglise a été renfermée dans l'enceinte des murs; cependant l'ancien quartier a conservé jusqu'à ces derniers siècles le nom primitif d'*Augusta*, comme on le voit dans une célèbre transaction passée en 1293 entre l'église de S.^t Quentin & les maieur & échevins de la ville, dans laquelle ce quartier est nommé *vicus d'Aoustle*, & dans une autre transaction de l'an 1567 le *détroit d'Aoustle*; ces deux actes sont solennels & intéressent la commune de la ville.

Bendier, p. 16.

Ibid. p. 15.

*Hemer. Regest.
p. 55. Bendier,
p. 30.*

Il est étonnant, après cette foule de preuves & de monumens que des auteurs célèbres aient contesté la position de l'ancienne *Augusta*; nous allons voir qu'elle fut capitale de son peuple sous l'empire Romain.

Prééminence & ancienne dignité d'Augusta.

Au temps de la conquête des Gaules par Jules César, les Gaulois avoient des villes, même dans la partie septentrionale la plus éloignée du commerce des Romains. Les commentaires font mention de la ville de *Bratuspantium* chez les peuples *Bellovaci*, de *Noviodunum* des *Suessones*, de *Durocotorum* des *Remi*, de *Samarobriva* dans le pays des *Ambiani*, de *Nemetocenna* des *Atrebates* & d'*Atuatuca* chez les peuples *Tungri*. Le gouvernement des peuples de la Gaule en général étoit Aristocratique, leur Sénat tenoit ses assemblées dans la

ville capitale de chaque Cité. Les peuples *Veromandui*, qui formoient une Cité puissante, suivoient la même forme de gouvernement, & avoient une ville principale, le chef-lieu de leur territoire; sous l'empire d'Auguste elle quitta son nom primitif pour prendre celui de ce Prince. Le nom d'*Augusta*, le témoignage de Ptolémée, plusieurs circonstances tirées des actes de S.^t Quentin, & le nom de son peuple qu'elle prit sous le bas Empire, démontrent que cette ville fut toujours capitale. Nous verrons qu'elle fut très-considérable sous la domination des Romains par le concours de plusieurs voies publiques, & par le nombre éclatant d'antiquités, qui, au siècle dernier, furent découvertes dans la ville de S.^t Quentin.

I. Le nom d'*Auguste* étoit dans l'empire Romain le titre du premier honneur & de l'autorité suprême. Après que le Senat & le peuple Romain eurent transféré à César Octavien toute la puissance de la République, ils lui déférèrent le nom d'Auguste pour exprimer l'éclat de sa dignité. La signification de ce nom suffiroit pour prouver que les villes qui en furent honorées jouissoient de la prééminence dans l'étendue de leur territoire; aussi voyons-nous que les villes *Augustes* des peuples de la Gaule ont été toutes capitales de ces peuples, comme *Augusta Sueffonum*, *Trevirorum*, *Rauracorum*, *Ausciorum*, *Tricastinorum*; je pourrois ajouter *Augusta Vindelicorum*, *Taurinorum*, *Augusta prætoria Salassorum*, & plusieurs autres exemples hors de la Gaule. La ville *Augusta Veromanduorum* étoit donc aussi capitale; ces peuples voulant marquer à l'Empereur leur vénération, auroient-ils donné son nom à une ville du second ordre?

II. Ptolémée, qui écrivoit au second siècle sous Antonin Pie, donne pour capitale des *Veromandui* la ville d'*Augusta*, *Ὀυερομανδυῆς, ὡν πόλις Ἀυγούστα Ὀυερομανδυῶν*, sans nommer d'autres villes chez ces peuples; il désigne de la même manière la capitale des peuples *Sueffones*, *ὡν πόλις Ἀυγούστα Ὀυεσσόνων*. Ce géographe avertit que dans sa description il ne fait mention que des villes les plus célèbres, *Ἐπισημοτέραν πόλεων*.

III. Suivant

III. Suivant les actes de S.^t Quentin, la ville *Augusta* étoit encore la capitale des peuples *Veromandui* à la fin du III.^e siècle & au commencement du IV.^e; elle étoit Municipi, *Municipium Augusta Viromanduorum*. Je ne puis expliquer ici tout ce qui regarde la dignité, les privilèges & le gouvernement des Municipi : le Municipi en général n'étoit point colonie, mais ses citoyens jouissoient du droit de bourgeoisie Romaine, *oppidum civium Romanorum*; il étoit gouverné par un Sénat, les sénateurs étoient nommés *Decuriones*; on voit par les monumens, que les Municipi avoient des chevaliers Romains, des Quatuorvirs, des Duumvirs, des Censeurs, des Ediles & des Questeurs. Quoique les Municipi aient été multipliés par la constitution de Caracalla, qui accorda le droit de bourgeoisie Romaine à tous les sujets libres de l'Empire, la ville *Augusta* des *Veromandui* fut toujours un municipi d'un ordre distingué; quelques-uns de ses citoyens furent élevés au rang de chevalier Romain, & son gouvernement étoit distribué en plusieurs charges & offices. C'est ce que nous apprenons par un monument dressé sous le haut Empire par les trois provinces de la Gaule, en l'honneur de *L. Besius Superior, Viromanduen*, chevalier Romain, qui avoit passé par toutes les charges de la Cité. Voici l'Inscription.

Grut. Insc. p.
CCCLXXV, 3.

L. BESIO SUPERIORI
VIROMANDUO Equiti Romano
OMNIBVS HONORIBVS
APVD SVOS FVNCTO, &c.
TRES PROVINCIÆ GALLIARUM.

La ville d'*Augusta* au temps du paganisme étoit le siège du Pontife ou du grand-Prêtre, chef des ministres de la religion dans le territoire de la Cité. Ce sacerdoce étoit encore soutenu de l'autorité publique dans les Gaules sous l'empire de Valentinien I & de Gratien *, comme il paroît

* Cod. Theodos.
t. IV, p. 425.
L. LXXVII,
de Decur.

par une loi de ces Princes de l'année 371, adressée à Viventius Préfet du Prétoire des Gaules, dans laquelle cette dignité est nommée *Sacerdotium & principalis honos*. On n'y parvenoit qu'après de longs services; il falloit avoir passé par toutes les charges & offices de la Cité, *gradatim & per ordinem muneribus expeditis*, & avoir mérité l'approbation de tout le Sénat, *& publicè ab universo ordine comprobantur*. Ceux qui étoient élevés à cette dignité jouissoient de grands privilèges; ils étoient exempts de toutes les charges & impositions publiques, *habeantur immunes*, & leur personne étoit en la sauvegarde de l'Empereur; *liberumque sit corpus eorum ab iis injuriis quas honoratos non decet sustinere*. Censorin nous fait

De die Nat.
c. 4.

aussi connoître les honneurs du sacerdoce, & les moyens d'y parvenir: *Tu tamen*, dit-il à Cérélius, *officiis municipalibus functus, honore sacerdotis in Principibus tuæ civitatis conspicuus*. Rictius Varus, pour séduire S.^t Quentin & l'engager à sacrifier aux Dieux, promet de lui faire obtenir, par grace extraordinaire, dans la ville d'*Augusta* le sacerdoce & la dignité de *Principalis* ou de *Princeps*, sans avoir passé par les charges; il étoit d'une famille Sénatoriale de Rome:

Actes de S.
Quentin.

Mittam ad sacratissimum Imperatorem ut te Principem constituat in loco isto. Ce trait démontre qu'à la fin du troisième siècle le sacerdoce & *Principalis honos* étoit une dignité dans la ville d'*Augusta*, à laquelle on étoit élevé par les suffrages du Sénat, *ab universo ordine*; & par conséquent cette ville, le siège de cette dignité & du Sénat, étoit alors la capitale de son peuple.

Suivant un usage établi dans l'Empire, le magistrat Romain exerçoit sa juridiction avec appareil; il prononçoit ses jugemens de l'avis d'un nombre d'Assesseurs qui formoient le conseil, qui est nommé dans le droit *Consistorium, Concilium*: aussi lorsqu'il s'agissoit de matières capitales tenoit-il un tribunal dans les villes principales où il y avoit un Prétoire. La solennité des jugemens a dû s'observer dans le procès de S.^t Quentin: né à Rome d'une famille de Sénateurs, il étoit accusé d'avoir profané la religion & violé la majesté

des Empereurs; il s'agissoit de le condamner à mort. Un procès de cette importance, dont l'instruction s'étoit déjà faite à Amiens, ville célèbre, auroit-il été renvoyé à *Augusta* pour y être terminé, si cette ville n'avoit pas été le lieu principal du pays des *Veromandui*?

IV. On fait que dans la partie des Gaules qui fut conquise par Jules César, environ cinquante villes capitales prirent le nom de leur peuple. J'ai discuté dans un Mémoire particulier les causes & l'époque de ce changement: il suit de ce principe que les villes qui ont pris le nom de leur peuple, en ont été les capitales. La ville *Augusta* est nommée *civitas Veromanduorum*, dans la notice des Gaules qui fut dressée sous l'empire d'Honorius; *oppidum Viromandense*, *urbs Viromandensis*, ou simplement *Virmandi*. Ce nom a subsisté pendant plusieurs siècles: Grégoire de Tours dit que le corps de S.^t Quentin repose *apud Viromandense oppidum*; & S.^t Ouen, dans la vie de S.^t Eloi, décrit ainsi la situation du tombeau près de la ville d'*Augusta*: *Est haud procul ab urbe Veromandensi in eo scilicet loco, ubi quondam sanctus martyr Quintinus fluvio elevatus, ab Eusebiâ in monte fuerat tumulatus*. L'an 883 les Normands ruinèrent la ville d'*Augusta* & brûlèrent l'église de S.^t Quentin; *Vermandis pervenerunt*, dit l'auteur des *Gesta Normannorum*, & *ecclesiam S.^{ti} Quintini incenderunt*. Ce changement de nom est encore confirmé par les martyrologes: on lit dans le martyrologe Romain, & dans celui de S.^t Jérôme, que S.^t Quentin souffrit le martyre *apud Augustam Veromanduorum*; & suivant Ussard & Adon, ce fut *apud oppidum Virmandense, in oppido Virmandensi*, d'où il résulte que la ville d'*Augusta Veromanduorum* a été aussi nommée *Oppidum Virmandense*; & qu'ayant pris le nom de son peuple, elle en a été la capitale.

*Greg. Tur. l. 1;
de glor. Martyr.
c. 73.*

L. II, c. 61.

V. Cette ville fut aussi très-célèbre sous l'empire Romain. Les Empereurs, pour la facilité du commerce & pour le passage des armées, firent construire avec des travaux & des frais immenses, des chemins publics, dont plusieurs parties subsistent encore de nos jours. *Augusta* étoit le point

Actes de S.
Quentin.

Hemer. Regest.
p. 36.

de réunion de cinq voies romaines; nous avons vu d'après les itinéraires que trois de ces voies partoient des villes de Soissons, d'Amiens & de Cambrai, la quatrième venoit de Reims par Laon, la cinquième subsiste encore depuis Bavaï, ancienne capitale des peuples *Nervii*, il en est fait mention dans un acte du comte Othon de l'an 1045. Outre ces monumens qui font connoître la célébrité d'*Augusta*, on découvrit au siècle dernier une grande quantité de Médailles frappées sous Auguste, Néron, & sous les Empereurs suivans, un nombre prodigieux d'urnes sepulchrales; des vestiges d'anciens édifices, des fragmens de marbre, de jaspe & d'albâtre, & autres antiquités, dont on donna dans le temps des relations détaillées (d). Passons aux objections qu'on peut alléguer contre l'ancienne dignité d'*Augusta*.

Codex Reg.
5299, 5301,
5365.

Le Vasseur,
t. I, p. 50.

La capitale des *Veromandui*, dira-t-on, devoit être l'ancienne ville de Vermand, qui a pris le nom de son peuple qu'elle conserve encore aujourd'hui. Cette ville, dans trois manuscrits du Roi, dont l'un est d'environ l'an 1000, est expressément nommée *Viromandensis civitas*, la cité de Vermand; d'ailleurs on connoît l'époque de sa ruine. Un ancien manuscrit latin nous apprend qu'elle fut ravagée & entièrement détruite au cinquième siècle par les Vandales & par les Huns; après un tel désastre cette ville infortunée n'a jamais pû se rétablir, cependant on y voit encore l'enceinte de ses murs; on y a découvert un grand nombre de Médailles & plusieurs autres antiquités.

Je réunis tous ces moyens sous un point de vue pour en faire sentir toute la force; il s'agit de les examiner.

I. Quoiqu'un lieu porte le nom d'un peuple de la Gaule, cette dénomination, si elle est déstituée de toute autre preuve, ne nous assure pas toujours que ce lieu ait été autrefois la

(d) Voyez la lettre de M. Caignart, maieur de la ville de Saint-Quentin, rapportée par Bendier, p. 33, & l'écrit du Sieur Lenin Ingénieur, qui fit travailler aux fortifications de cette ville en 1634. Cet

ouvrage a pour titre: *Antiquités de l'Auguste des Vermandois, à présent dite Saint-Quentin, par le Sieur Lenin, Ingénieur du Roi.* Vol. in-4.° chez de Courci, à Noyon, 1671.

ville capitale de ce peuple. On connoît dans le Poitou le *vieux Poitiers*, en Normandie le *vieil Evreux*, qui ne furent jamais villes capitales; de même, quoique Vermand porte le nom des peuples *Veromandui*, peut-on en inférer que ce village ait été autrefois leur ville capitale? D'ailleurs nous avons vu que la ville d'*Augusta* a été nommée pendant plusieurs siècles, *civitas Veromanduorum*, *urbs Viromandensis*, ou simplement *Virmandi*. Y auroit-il eu deux Cités, deux capitales d'un même peuple & du même territoire?

II. Il est vrai que dans quelques manuscrits des actes de S.^t Quentin, Vermand est nommé *Viromandensis civitas*; mais il faut observer que dans l'ancienne collection de ces actes, qui fut rédigée sous Louis le Débonnaire, la leçon est différente: *Viromandensium castrum*. Chez les auteurs du bas Empire & du moyen âge, le *Castrum* étoit d'un ordre inférieur à celui de *Civitas*, souvent ce n'étoit qu'une bourgade fortifiée, ou même un ancien camp, dans lequel les habitans du pays s'établissoient pour mettre en sûreté leur famille & leurs biens. Vermand étoit un de ces anciens camps (e), semblable pour la forme aux autres camps Romains qui se voient en France; le rempart ou retranchement subsiste encore, mais sans aucuns vestiges de murailles, de clôture & d'habitation considérable: les Médailles qu'on y a déterrées sont presque toutes du bas Empire depuis les Posthumes*, elles prouvent, tout au plus, que c'étoit dans ces temps-là un camp Romain, ou du moins un lieu habité.

Codex Reg.

5575.

* Voy. la lettre, déjà citée, de M. Caignart.

III. Si Vermand n'étoit pas Cité, l'histoire de la ruine de cette prétendue Cité doit être rejetée comme une fable. Les Barbares, pendant la grande invasion des années 407 & 408, ravagèrent les villes de Reims, d'Arras, de Téroüenne, de Tournai & d'Amiens; les Huns, sous la conduite d'Attila, firent aussi vers l'an 451 des courses dans la Belgique: mais aucun écrivain de ces temps-là ne rapporte que la ville

(e) Voyez le rapport du Sieur Lenin, dans l'ouvrage cité; il fut envoyé en 1638, par le cardinal de Richelieu, pour examiner la place de Vermand.

*Acta SS. Bol-
land. t. 11, Jun.
p. 79 & seq.*

*Ibid. p. 87
& seq.*

*Spicileg. nov.
ed. t. 11, p. 90.*

de Vermand ait été ruinée par ces Barbares; Fortunat, qui dans le siècle suivant écrivoit la vie de S.^t Médard, évêque des *Veromandui*, n'en fait aucune mention: Radbode, évêque de Noyon, à la fin du x.^e siècle a écrit aussi la vie du même Saint, il est le premier qui en ait parlé, & après lui un religieux de l'abbaye de Vermand, l'auteur du manuscrit latin qui est cité par le Vasseur; mais leurs écrits sont remplis d'anachronismes & de fautes grossières contre l'histoire, & dans le fait particulier leur récit est insoutenable. La cité de Vermand, selon eux, ne s'est jamais relevée de sa ruine, & S.^t Ouen, dans la vie de S.^t Eloi, parle de la cité de Vermand comme d'une ville subsistante au vii.^e siècle dans un état florissant; *urbs Vermandensis quæ est metropolis*. Le lieu de Vermand, qui n'étoit qu'un simple *Castrum*, ne fut donc jamais cette Cité la capitale de son peuple. Pendant plusieurs siècles on a dit *civitas Veromanduorum* & *castrum Veromandensium*, Vermand cité & Vermand le château; mais la ville, la cité ayant pris vers l'an 900 le nom de S.^t Quentin, le château aura été nommé Vermand sans autre distinction; mais cette dénomination ne peut lui approprier la dignité de capitale.

L'anonyme qui écrivoit à la fin du siècle dernier en faveur de Vermand, est obligé d'avouer que la ville d'*Augusta* fut capitale sous le haut Empire; mais il prétend qu'à la décadence de l'Empire cette dignité passa à la ville de Vermand, & que celle-ci ayant été ruinée par les Barbares au v.^e siècle, *Augusta* recouvra le premier rang, comme on le voit dans Grégoire de Tours & dans la vie de S.^t Eloi écrite par S.^t Ouen.

Il est visible que cet écrivain forme des hypothèses suivant l'exigence de la cause qu'il défend. Nous avons vu que la ruine de cette prétendue Cité ne se trouve dans aucun écrivain avant le x.^e siècle; son élévation est également insoutenable, la ville d'*Augusta* ayant été toujours capitale même sous le bas Empire. Cette ville, suivant les actes de S.^t Quentin, étoit, sous l'empire de Dioclétien & de Maximien, le lieu principal du pays, le siège du Sénat & du

premier ministre de la Religion; le lieu de Vermand, sous les enfans de Constantin, n'étoit qu'un simple *Castrum*. Dans l'itinéraire d'Antonin & dans la table Théodosienne, la ville d'*Augusta* est placée sur la voie Romaine d'Amiens à Reims, qui devoit passer près de Vermand; cependant il n'est fait aucune mention de ce *Castrum*, il n'étoit donc pas alors une ville du premier ordre. Dans la notice des Cités, qui fut dressée sous l'empire d'Honorius, la capitale des *Veromandui* est nommée *civitas Veromanduorum*: cette Cité sera-t-elle le lieu de Vermand, qui n'étoit pas considérable sous le règne précédent? N'est il pas évident que c'est la ville d'*Augusta* qui avoit pris le nom de son peuple, & qui dans les deux siècles suivans est nommée, par Grégoire de Tours & par S.^t Ouen, *oppidum Viromandense*, *urbs Viromandensis*? Dans quel temps l'anonyme placera-t-il la chute d'*Augusta* & l'élévation de Vermand? Quand même tous les manuscrits des actes nommeroient le lieu de Vermand *civitas Veromandensis*, pourroit-on opposer ces actes, dont l'authenticité n'est pas certaine, à des faits constatés par les monumens publics de l'Empire, & par nos historiens les plus célèbres? Il faut donc reconnoître que la ville d'*Augusta* étoit encore capitale de son peuple au bas Empire; nous allons voir par une conséquence nécessaire qu'elle fut aussi le siège des premiers évêques des peuples *Veromandui*.

Augusta siège des premiers évêques du Vermandois.

Lorsque la religion Chrétienne s'est établie dans les Gaules, le gouvernement ecclésiastique a été formé en général sur le gouvernement civil. L'Évêque de la métropole civile fut le métropolitain de la province ecclésiastique, il avoit pour suffragans les évêques des Cités qui composoient la province dans l'ordre politique: tel étoit l'usage général qui souffrit peu d'exceptions. Suivant les Canons, on n'établissoit un Évêque que dans les grandes villes qui renfermoient un peuple nombreux; en conséquence de ce règlement, plusieurs cites de la Gaule n'eurent point d'Évêque particulier. La cité de

Boulogne fut gouvernée par l'évêque de Téroüenne, la cité des *Auleri Diablintes* étoit sous la juridiction de l'évêque du Mans; plusieurs autres Cités furent ainsi soumises aux évêques des Cités voisines.

Les peuples *Veromandui* furent gouvernés par un Evêque dès les premiers établissemens du Christianisme dans cette partie des Gaules, leur Cité étoit assez célèbre pour avoir son Evêque particulier. L'histoire de ces premiers Pasteurs est peu connue jusqu'à S.^t Médard, qui transféra le siège Episcopal à Noyon vers l'an 531. Suivant les constitutions canoniques & l'usage général des Gaules, ces Evêques tinrent leur siège dans la ville d'*Augusta* la capitale du Vermandois, qui au iv.^e siècle prit le nom de son peuple, *civitas Veromanduorum, urbs Veromandensis, Virmandi*. Sophrone, Evêque de cette ville, assista au premier concile d'Orléans de l'an 511, & souscrivit, *Sofronius episcopus ecclesiæ Veromandensis*, & dans presque tous les manuscrits, *episcopus de Viromandis*. Vingt ans après ce concile S.^t Médard transféra le siège Episcopal dans la ville de Noyon qui étoit du territoire des *Veromandui*, où il resta fixé. Les défenseurs de Vermand prétendent que le motif de cette translation fut la crainte d'une nouvelle invasion de la part des Barbares, qui, au siècle précédent, avoient ruiné la cité de Vermand. J'ai déjà fait voir que le lieu de Vermand n'a jamais été une Cité, & que sa ruine est un fait imaginé dans le xi.^e siècle; d'ailleurs au temps de S.^t Médard la domination Françoisé étoit solidement établie dans le nord de la Gaule, une nouvelle irruption des Nations étrangères n'étoit plus à craindre: j'aurois mieux attribuer la translation du siège à une nécessité actuelle, à des maux présens. Après la mort de Clovis, les Princes ses enfans partagèrent ses Etats; mais la concorde entre les frères ne dura pas long-temps, ils armèrent les uns contre les autres, une guerre civile désola plusieurs provinces: nous voyons dans les deux historiens de S.^t Médard, que Clotaire pillâ & dévasta le Vermandois; l'église Episcopal ne fut pas épargnée: ces malheurs ont bien pû déterminer l'Evêque

*Concil. Gall.
Sirmund. t. I,
p. 184.*

*Ibid. Not. p.
602.*

*Acta SS. Jun.
t. II, p. 79
& seq.*

l'Evêque à se retirer à Noyon, qui étoit alors une place forte; ses successeurs, par respect pour la mémoire de ce grand Evêque, y continuèrent leur siège.

Quelle qu'ait été la cause de la translation, elle ne prouvera jamais que le lieu de Vermand a été le siège des premiers Evêques. On suppose que cette prétendue Cité avoit été entièrement ruinée pendant le cinquième siècle; & la ville épiscopale subsistoit encore au siècle suivant, au temps de S.^t Médard. De plus, il est constant par le témoignage de S.^t Ouen que la ville de Vermand, la Cité épiscopale, est la ville qui est honorée par le tombeau de S.^t Quentin. La ville d'*Augusta*, qui prit le nom de son peuple, a donc été le siège de ses premiers Evêques; & pour en perpétuer la mémoire, les évêques de Noyon, jusqu'au neuvième siècle, ont souvent pris dans des actes solennels le titre de cette ancienne église; *Vermandensis ecclesiæ episcopus* (f).

Comme l'église collégiale de la ville de S.^t Quentin étoit la plus célèbre & la plus ancienne église de la ville d'*Augusta*, elle fut honorée par la chaire des premiers Evêques, & elle doit être regardée comme la mère des Eglises du Vermandois: aussi étoit-elle encore nommée au neuvième siècle par excellence *Viromandensis ecclesia*. Depuis que le siège fut transféré à Noyon, elle conserva des droits épiscopaux & des immunités dont elle a joui de temps immémorial jusqu'au commencement de ce siècle. Elle a été soumise à la juridiction de l'évêque de Noyon, par arrêt du Conseil d'Etat du 18 août 1703, confirmé par

Hemer. Regest.
p. 22.

(f) S.^t Eloi est qualifié^a, par Jonas & par le concile de Soissons de l'an 866, *Veromandensis ecclesiæ episcopus*; S.^t Achaire, dans la Vie de S.^t Eustase par Jonas^b, *Acharius Viromandorum & Noviomensis, &c. Episcopus*; l'évêque Immon, sous Charles le Chauve^c, *Immo episcopus Vermandensis, Tornacensis, Noviomagensis ecclesiæ*; Héidilon, sous le règne de Charles le Simple^d, *Heidilo Vermandensis, Noviomensis atque Tornacensis ecclesiæ Præsul*; l'évêque Transmar, dans des lettres de l'an 947, *Transmarus S. ecclesiæ Vermandensis ac Noviomensis episcopus*; & l'évêque Rainelme n'avoit pris que le titre de l'église de Vermand, dans un privilège accordé à l'abbaye de Solignac en Limosin, par le concile de Soissons de l'an 866^e, *Rainelnus Vermendensis ecclesiæ episcopus*.

^a *Acta SS. Martii*, t. III, p. 790.
^b *Hemer. p. 49.*
^c *Acta SS. Martii*, t. III, p. 787.
^d *Le Vasseur, t. II, p. 632.*

^e *Ibid. p. 677 & 679.*

^f *Hemer. p. 94.*

^g *Le Vasseur, t. II, p. 648.*

lettres patentes enregistrées en Parlement le 10 décembre 1704.

La ville d'*Augusta* a été le siège des premiers Evêques des peuples *Veromandui*; dans tous les siècles elle tint un rang distingué dans l'ordre civil. Nous avons vû que sous l'empire Romain elle fut capitale de son peuple; sous nos Rois elle a été le séjour des comtes de Vermandois, & la capitale du comté: ses Comtes devinrent héréditaires à la fin de la seconde race. Le Vermandois ayant été réuni à la Couronne par Philippe Auguste, ce Prince & les Rois ses successeurs confirmèrent à la ville de S.^t Quentin ses anciens privilèges, & lui en accordèrent de nouveaux. Nous avons remarqué que la ville d'*Augusta* étoit gouvernée par un Sénat, sous la direction du magistrat Romain; cet ordre fut conservé sous nos premiers Rois: il fut troublé lorsque les Comtes héréditaires usurpèrent, au neuvième siècle, la puissance du Souverain & du peuple; les derniers Comtes rétablirent les Mayeur & Jurés de cette ville dans leurs anciens droits, & Philippe Auguste confirma la *Commune* de la ville. Les Maire & Echevins exercent encore la justice criminelle & la police dans la ville, fauxbourgs & banlieue de S.^t Quentin.

Nous avons vû que l'ancienne *Augusta* des *Veromandui* est la ville qui a pris le nom de S.^t Quentin; qu'elle fut la capitale de son peuple sous la domination Romaine; & qu'elle a été le siège de ses premiers Evêques: ce sont les trois points que je m'étois proposé d'examiner dans ce Mémoire.



DISSERTATION

Sur LIMONUM, ancienne ville des peuples Pictones.

Par M. l'Abbé BELLEY.

LES Commentaires de César sont un des plus beaux & des plus précieux monumens de l'antiquité; nous devons les étudier avec une attention particulière, puisqu'ils contiennent les premières *origines* de notre histoire. Plusieurs Savans se sont appliqués à éclaircir le texte & les points les plus difficiles des Commentaires sur la guerre des Gaules. La partie géographique n'est pas la moins intéressante; l'auteur y décrit la vaste étendue de la Gaule, la position & la puissance des peuples qui l'habitoient: on y voit d'une part les marches & les expéditions du général Romain, & de l'autre on suit tous les mouvemens d'une nation guerrière & impétueuse qui fait les derniers efforts pour la défense de sa liberté.

7 Janvier
1746.

Les Gaulois avoient dès-lors un grand nombre de villes & de places fortes: les Commentaires ne nomment ordinairement que celles qui ont rapport à quelque opération militaire. La ville de *Limonum*, située dans le territoire des peuples *Pictones*, (du Poitou) par son attachement au parti des Romains soutint un long siège, dont Hirtius fait mention au VIII.^e livre des Commentaires. Mais la position de cette ville est inconnue, *Limonum in Pictonibus ignoratur*, disent plusieurs auteurs qui ont écrit sur les Commentaires. Quelques-uns la placent à Poitiers, d'autres veulent que la ville de Poitiers ait été appelée anciennement *Augustoritum*; mais d'autres Savans fixent *Augustoritum* à la ville de Limoges, qui, suivant quelques autres, étoit appelée *Ratiastum* ou *Ratiatum*. Le texte des éditions de Ptolémée a répandu de l'obscurité sur cette partie de notre ancienne géographie; il donne pour villes des peuples *Pictones*, *Augustoritum* &

Limonum, & place *Ratiaslum* chez les peuples *Lemovices*. M.^{rs} de Valois & de Longuerue veulent qu'*Augustoritum* soit la ville de Poitiers, & *Ratiaslum* Limoges; ils avouent qu'ils ignorent quelle ville a été *Limonum*. D'autres auteurs, après Nicolas Sanson, placent *Limonum* à Poitiers, *Augustoritum* à Limoges, & ne savent où fixer *Ratiaslum*. Cependant avec le secours des monumens, on peut découvrir la position de ces trois villes; l'objet est digne de nos recherches: deux de ces villes ont été sous l'empire Romain capitales de deux grands peuples, des *Pictones* & des *Lemovices*; elles le sont encore de deux belles provinces de France: la troisième étoit le chef-lieu d'un canton ou *pagus*, qui est connu depuis plusieurs siècles. Ces questions seront la matière de trois Mémoires; je commence par la ville de *Limonum*.

Position de LIMONUM.

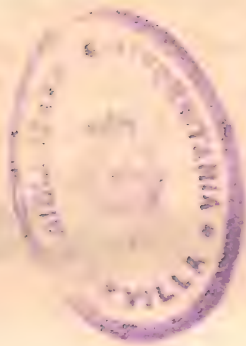
Les peuples *Pictones* étoient primitivement compris dans la Gaule Celtique; Auguste les attribua à l'Aquitaine, dans la nouvelle division qu'il fit de la Gaule, & depuis ils en ont toujours fait partie. *Aquitaniae sunt*, dit Pline, *Pictones, Santones liberi.... dein Lemovices, Arverni liberi*. Leur territoire étoit d'une grande étendue; il occupoit toute la côte de l'Océan, depuis le pays des *Santones* jusqu'à la Loire, suivant Strabon: *ὡς δὲ τὰς Ὠκεανῶ, Σαντονοὶ καὶ Πίκτονες, οἱ μὲν τὰς Γαργινᾶ περιεχόντες, οἱ δὲ τὰς Λείγμει*; en sorte que ce fleuve avoit son embouchûre entre les *Pictones* & les *Namnetes* (peuples de Nantes) *ὁ δὲ Λείγμρ μεταξὺ Πικτόνων τε καὶ Ναμνιτῶν ἐκβάλλει*. Ils habitoient, au rapport de Ptolémée, les parties septentrionales de l'Aquitaine sur l'Océan & sur la Loire: *κατέχουσι δὲ τῆς Ἀκουιτανίας τὰ μὲν ἀρκτικώτατα, τὰ ὡς τὰς ποταμῶν, καὶ ὡς τῇ Θαλάσῃ, Πίκτονες*. Telle étoit anciennement l'étendue du pays des *Pictones*; les limites étoient encore les mêmes du côté de la Loire au milieu du neuvième siècle, comme on le verra dans la suite: il étoit plus grand que n'est la province de Poitou, peut-être comprenoit-il le territoire des *Cambolectri Agesinates*, qui

L. IV, c. 19,
dit. Hard. in-
fol. t. I, p. 226.

L. IV, p.
190.

L. II, edit.
de Bertius, pag.
49.





étoient joints aux *Pictones*, comme Pline l'assure; *Cambolectri Agesinates Pictonibus juncti*, & qui probablement occupoient l'Angoumois.

Des peuples aussi puissans devoient tenir un rang distingué parmi les Celtes, lorsque César fit la conquête de la Gaule. Nous voyons au livre VII des Commentaires, qu'ils entrèrent dans la grande confédération qui se forma sous la conduite de *Vercingetorix*: *Celeriter sibi Senones, Parisios, Pictones, Turones, Aulercos, Lemovices, Andes, reliquosque omnes qui Oceanum attingunt adjungit* (*Vercingetorix*). Ce redoutable ennemi du nom Romain, après divers évènements, se trouva resserré & assiégé dans la ville d'*Alesia*; les chefs de la Gaule assemblés arment pour faire lever le siège, & imposent à chaque peuple le contingent qu'il devoit fournir; celui des *Pictones* fut de huit mille hommes: *Galli, concilio Principum indicto, non omnes qui arma ferre possent,.... convocandos statuunt; sed certum numerum cuique civitati imperandum.... imperant Aeduis, &c: octona (millia) Pictonibus & Turonis, &c.* César, par son courage & son habileté, l'emporta sur la multitude & l'impétuosité des Gaulois; la ville d'*Alesia* fut prise, & la Gaule asservie à la domination Romaine.

L'année qui suivit le siège d'*Alesia* vit naître encore quelques mouvemens parmi les Gaulois, ils furent bien-tôt dissipés. Un grand nombre de rebelles étoit entré dans le pays des *Pictones*, & avoit entraîné une partie de ce peuple: *Duracius* resta fidèle au parti Romain, & fit savoir à C. Caninius l'embarras où il se trouvoit; l'officier Romain qui étoit peu éloigné, marche avec deux légions vers la ville de *Limonum*, *ad oppidum Limonum contendit*; étant prêt d'arriver, il apprend que *Dumnacus*, chef des *Andes* (peuples d'Anjou), avec un corps considérable de troupes, avoit renfermé *Duracius* dans la ville & l'y tenoit assiégé; *quò quum adventaret, atque ex captivis certiùs cognosceret, multis hominum nullibus, à Dumnaco duce Andium Duracium clausum, Limonum oppugnari*; n'osant pas exposer ses légions qui n'étoient pas complètes, vis-à-vis d'un ennemi supérieur en force, il les renferme dans un camp

Hirtius, lib. VIII, de Bell. Gall.

retranché. Dumnacus marche avec toutes les troupes contre Caninius, attaque le camp pendant plusieurs jours. Voyant qu'il ne pouvoit le forcer & qu'il avoit perdu beaucoup de monde, il recommence l'attaque de *Limonum*, *rursus ad obsidendum Limonum redit*. Cependant C. Fabius, que César, après la réduction des *Bellovaci* (peuples du Beauvaisis), avoit détaché avec vingt-cinq cohortes, est informé par les lettres de Caninius, de ce qui se passoit chez les *Pictones*, il part pour dégager Duracius. Sur la nouvelle de sa marche, Dumnacus lève précipitamment le siège de *Limonum*, & s'avance vers le pont où il devoit passer la Loire: Fabius le prévient dans sa retraite, lui défait douze mille hommes, enlève tout le bagage, & dissipe le corps de rebelles.

Nous apprenons, par cet extrait des commentaires, que *Limonum* étoit une ville des *Pictones*, qu'elle étoit même une place forte, puisque Duracius y soutint un long siège contre une armée nombreuse. Ptolémée place de même chez ces peuples la ville de *Limonum*.

L. 11, p. 46,
Édit. de Bert.

Πήκτονες.

Ὡν πόλεις αὐτῶν.

Αὐγουστόρειτον. ιζ. εἰς μ η . γ

Λίμωνον. ιθ μ ζ . εἰς γ

C'est-à-dire :

PECTONES, Quorum urbes.

	Longit.		Latit.	
	gr.	min.	gr.	min.
AUGUSTORITUM.	17.	50.	48.	20.
LIMONUM.	19.		47.	50.

La graduation de Ptolémée n'est pas assez exacte pour déterminer la position de la ville de *Limonum*, il faut avoir recours à des monumens plus précis.

Édit. de Wesseling p. 458.

La ville de *Limonum* se trouve placée dans l'itinéraire d'Antonin sur la route de Bourdeaux à Autun.

Iter à Burdigala AUGUSTODUNUM. M. P. CCLXXIV, Sic.

BLAVIO.	M. P. XIX.
TAMNUM.	M. P. XVI.
NOVIOREGUM.	M. P. XII.
MEDIOLANUM SANTONUM.	M. P. XV.
AUNEDONNACUM.	M. P. XVI.
RAURANUM.	M. P. XX.
LIMONUM.	M. P. XXI.
FINES.	M. P. XXI.
ARGANTOMAGUM.	M. P. XXI, &c.

La table Théodosienne représente aussi *Limonum*, sur la grande voie Romaine de Bourdeaux à Tours.

BURDEGALA.	IX.
BLAVIA.	XXII.
LAMNUM.	XIII.
MEDIOLANO SANCON.	
AVEDONACO.	VIII.
BRIGIOSUM.	XII.
RARAUNA.	XVI.
LEMUNO.	XLII.
CÆSARODUNO.	

Par la combinaison des deux itinéraires, on peut déterminer la position de *Limonum*, & démontrer que cette ville, déjà célèbre au temps de la conquête des Gaules par César, est la même que Poitiers qui est encore capitale des peuples *Pictones* ou *Pictavi*, du Poitou; ce fait deviendra sensible par une courte explication des deux monumens itinéraires: pour abrégér, je la commence à *Mediolanum Santonum*, qui est incontestablement la ville de Saintes.

De *Mediolanum Santonum*, Saintes, l'itinéraire d'Antonin conduit à *Aunedonacum* à seize lieues Gauloises de distance; il est écrit dans la table *Avedonaco* sans *numero* de distance, cependant le même nombre de seize se trouve dans le second fragment donné par Velfer. On voit sur le grand chemin de Saintes à Tours un lieu considérable nommé Aunai, qui est visiblement l'ancien *Aunedonacum* qui aura été abrégé dans le moyen âge, comme il est arrivé à la plupart des noms anciens; d'*Aunedonacum* on a formé *Audenacum*: Hildegarde d'Aunai, de *Audenaco*, veuve de Herbert I.^{er} vicomte de Thouars, mort en 973, fonda une collégiale à Airvaux en Poitou, *in loco qui vocatur Aurea-vallis*. Ce nom a été encore abrégé en *Oënacum*; Cadelon, vicomte d'Aunai, *Oënacensis vicecomes*, remet l'an 1071 à Benoît, abbé de S.^t Maixent, la terre de *Vindolemia*, située dans le *pagus Briosensis*, de Briou, qu'un de ses prédécesseurs nommé aussi *Kadelo*, avoit donnée à cette abbaye en 963. Aunai & Melle font deux vicomtés de Poitou, dont il est parlé dans la chronique d'Ademar, *vicecomitatum Mellensem & Oënacensem*: l'ancien nom d'Aunai fut encore plus altéré dans la suite; Guillaume, vicomte d'Aunai, *vicecomes de Oënaio*, confirme l'an 1116 une donation qui avoit été faite à l'abbaye de Montier-neuf de Poitiers. La distance des seize lieues Gauloises tombe sur le territoire d'Aunai au lieu nommé le Breuil d'Aunai; ainsi la direction de la route, la distance & la tradition suivie du nom concourent à fixer *Audenacum* à Aunai; & cette position est bien certaine, quoique M. l'abbé de Longuerue dise: « Nous pouvons assurer que personne ne fait ce que c'est qu'*Avedonacum* ou *Audenacum*. »

M. de Valois pense que cet *Aunedonacum* a donné le nom au pays d'Aunis, à *quo pagus Aunedonacensis nomen accepit*; il n'en donne aucune preuve, & d'ailleurs il est certain que le bourg d'Aunai est éloigné du pays d'Aunis, & que ce pays est nommé *pagus Alniensis* dans un acte de l'an 989, & auparavant

Gallia Christ.
nov. edit. t. II,
col. 1386.

Ibid. col.
252.

Ibid. col.
1248.

Bibl. Labb.
t. II, p. 173.

Bessy, hist.
Comt. de Poit.
p. 388.

Carte de la
généralité de
Poitiers.

Descript. de la
Fr. 1.^{re} part. p.
156.

Notit. p. 54.

Gall. Christ.
nov. edit. t. II,
Instrum. col.
347.

DE LITTERATURE. 697

auparavant dans le concile de Verberie de l'an 869 *colonus*
in pago *Alniense*.

T. VIII;
Conc. Labb. col.
1527.

BRIGIOSUM.

La table place à huit lieues Gauloises d'*Aunedonacum* le lieu *Brigiosum*; en suivant la direction du grand chemin de Saintes à Tours, les huit lieues Gauloises déterminent le *Brigiosum* à Briou qui est éloigné du Breuil d'Aunai d'environ dix minutes de grand cercle: Briou est situé sur la rivière de Boutonne. L'ancien nom fut abrégé en *Briosum*, & le lieu devint chef d'un *pago* ou canton qui s'étendoit jusqu'à Charroux, comme on le voit dans le testament du comte Roger, fondateur de cette abbaye, vers l'an 785, *regnante.... Lodoico rege Aquitanorum, in loco nuncupato Caroffo..... intra terminum Briosense, prope fluvium Carantonæ* (la Charente), & plus bas, *in pago Briosense..... in loco nuncupato Vernolio & Cagiaco*. Il en est fait mention dans la vie de S.^t Junien écrite sous Louis le Débonnaire, par l'évêque Vulfin, *in territorio..... Briosio, in prædio..... Campaniaco*; c'est Champagné le sec, à sept lieues communes de France au nord-est de Briou. Aton, évêque de Saintes, dans ses lettres de l'an 871 ou environ, en faveur de l'abbaye de *Nobiliacum* (Noaillé en Poitou), parle du lieu *Colnagus qui est in Briosense pago*. Caulnai n'est pas éloigné de Champagné; nous avons vu que le lieu *Vindolemia in pago Briosensi* fut donné l'an 963 à l'abbaye de S.^t Maixent.

Carte de la
généralité de
Poitiers.

Bibl. Labb.
t. II, p. 756.

Mabill. t. II;
Annal. p. 271.
Append. pag.
711.

T. II, Bibl.
Labb. p. 570.

Gall. Christ.
ibid. col. 345.
ibid. col.
1248.

RAURANUM.

A douze lieues Gauloises de *Brigiosum* la table donne le lieu *Rarauma*, & l'itinéraire d'Antonin, qui a omis la station de *Brigiosum*, conduit directement d'*Aunedonacum* à *Rauranum* à vingt lieues Gauloises, qui sont la somme des deux distances de la table. C'est le même lieu qui est écrit *Raraum* dans le second fragment de Velfer; mais le nom primitif est *Rauranum*, comme on le voit dans les anciens manuscrits de l'itinéraire, & dans une lettre de S.^t Paulin à Ausone*, de l'année 373.

* Edit. An-
tuerp. t. II, p.
482, epist. 4.

*Vel quia Pictonicis tibi fertile rus viret arvis;
Rauranum Ausonias huc devexisse Curules
Conquerar, & trabeam veteri sordescere fano!*

Ce texte nous représente *Rauranum* comme un lieu déjà ancien à la fin du IV.^e siècle, *veteri fano*, où Ausone, revêtu des ornemens du Consulat, faisoit quelque séjour.

Carte de la
généralité de
Poitiers.

Gall. Christ.
ibid. col. 347.

En avançant toujours sur la même direction, on rencontre, à quinze minutes ou à douze lieues Gauloises de Briou, le lieu de Rom, qui est visiblement le *Rauranum* des anciens. Il est situé près de Couhé sur la rivière de Dive qui tombe dans le Clain; il est fait mention de ces deux lieux dans une bulle du pape Gélase II de l'an 1119, par laquelle il confirme les possessions de l'abbaye de Noaillé. *Ecclesia sancti Martini de Coherio cum parochia ejusdem castri., ecclesia de Roomo*. Rom est le chef-lieu d'un archipréveré ou doyenné rural du diocèse de Poitiers, & a donné le nom à un petit canton; il y a aux environs de Rom S.^t Maixent de Verines en Rom, S.^t Constant en Rom.

L I M O N U M.

La voie arrive ensuite à *Limonum* que la table Théodossienne place à seize lieues Gauloises de *Rauranum*: cette distance tombe à Poitiers. On compte environ 18500 toises entre Rom & Poitiers, en comparant la position de Rom (a) avec les points fixés par M.^{rs} de l'Académie des Sciences; & cet espace répond à seize lieues Gauloises.

Limonum est donc fixé à Poitiers, par la suite des stations & des distances depuis la ville de Saintes: cette détermination se confirme encore par la distance de quarante-deux lieues Gauloises que la table indique entre *Limonum* & *Cæsarodunum*, qui est la ville de Tours. On mesure sur la carte des triangles de M.^{rs} de l'Académie des Sciences environ quarante-sept mille toises entre Poitiers & Tours,

(a) Avec le point de Champagné S.^t Hilaire.

cet espace répond précisément aux quarante-deux lieues Gauloises, d'où il résulte que le numéro XXI que l'itinéraire donne entre *Rauranum* & *Lemunum* doit être corrigé XXVI, conformément à la table & aux espaces réels.

La table Théodosienne ou de Peutinger marque une voie Romaine depuis *Argantomagus* (Argenton) à *Lemunum*, & de là à Nantes, *Portu Namnetū*, en passant par le lieu *Segora*; mais comme cette route est défectueuse sur la table (il y manque une *mansio* avec la distance itinéraire) je n'en donne point l'explication.

L'itinéraire d'Antonin continue la description de la grande route, qui en sortant de *Limonum* passoit à *Fines*, *Argantomagus*, de là à *Avaricum*, Bourges, & alloit se terminer à *Augustodunum*, Autun. Il est inutile, pour l'objet que je discute, de suivre cette route dans toute son étendue, il suffit de l'examiner jusqu'à *Argantomagus*, Argenton en Berri.

F I N E S. .

Avant que de déterminer la position du lieu *Fines*, il paroît convenable de faire quelque observation sur l'étymologie de ce nom: elle n'est point arbitraire, mais elle est déduite de la situation des lieux auxquels ce nom a été imposé; ils ont été nommés *Fines*, parce qu'ils étoient situés sur les confins, *in finibus*, des territoires des peuples: ces confins étoient fixés par des pierres ou des colonnes, dont quelques-unes portoient une inscription. Les habitations voisines de ces *Fines* auront eu le même nom, comme les lieux voisins des grandes voies ont pris souvent leur dénomination du *numero* des colonnes milliaires. Les *Fines* ont été très-fréquens en Gaule, en Italie, on en trouve même entre la Macédoine & l'Illyrie; il subsiste encore en France un grand nombre de lieux nommés Fins, qui sont placés sur les limites des Diocèses. Cette circonstance peut être employée avec avantage, pour prouver que le gouvernement ecclésiastique en Gaule fut, à l'établissement du Christianisme, réglé pour l'étendue des Diocèses sur le gouvernement civil.

L'itinéraire d'Antonin donne vingt-une lieues Gáuloises entre *Limonum* & *Fines*; ce lieu, suivant l'observation précédente, devoit être sur les confins des peuples *Pictones* & *Bituriges*: on trouve en effet sur le chemin de Poitiers à Argenton, S.^t Michel de Hains dans le diocèse de Poitiers, près des confins de celui de Bourges; il est placé entre la Trémouille & S.^t Savin. De ce point jusqu'à Poitiers on mesure* environ vingt-deux mille toises qui font les vingt-une lieues Gauloises, & du même point jusqu'à Argenton il y a environ vingt-trois minutes de degré, qui font vingt lieues Gauloise entre *Fines* & *Argantomagus*; l'édition en marque vingt-une, mais le plus ancien manuscrit de la bibliothèque du Roi n'en donne que vingt.

* Carte des triangles comparée avec le point du Blanc.

Cod. 990, fol. 5209, fol. 29. v.^o

Ainsi le lieu *Fines* est déterminé à la paroisse de Hains par les distances suivies de Poitiers jusqu'à Argenton, il est de plus situé sur les confins des territoires des *Pictones* & des *Bituriges*, comme le nom le fait assez connoître; enfin on retrouve dans le nom de Hains celui de *Fines*, Fins, ou comme on l'écrit, Fains. On a quelquefois substitué au son de l'F l'aspiration H, il s'en trouve plusieurs exemples dans l'Aquitaine; on fait que ce changement est très-commun en Espagne.

Par l'explication de ces routes il est démontré que la position de *Limonum* est fixée à Poitiers, 1.^o par les distances relatives aux points de *Mediolanum Santonum*, Saintes, de *Cæsaromagus*, Tours, & de *Argantomagus*, Argenton en Berri. 2.^o Par la suite de plusieurs lieux intermédiaires qui se trouvent encore dans la même situation à l'égard de Poitiers, qu'ils l'étoient dans les Itinéraires à l'égard de *Limonum*. Il semble qu'on ne peut désirer une démonstration plus complète: elle se réduit à ce raisonnement. Suivant les anciens itinéraires, il part de *Limonum* trois chaînes de distances qui sont attachées par leurs extrémités aux points de *Mediolanum Santonum*, de *Cæsarodunum*, & de *Argantomagus*. Suivant les espaces réels, il part de Poitiers trois chaînes des mêmes distances qui se terminent respectivement

à Saintes, Tours & Argenton: l'ancienne ville *Limonum* est donc aussi immuablement fixée à Poitiers, que le sont *Mediolanum* à Saintes, *Cæsaromagus* à Tours, & *Argantomagus* à Argenton; & l'on ne peut tirer *Limonum* de la position de Poitiers, sans qu'il en résulte le déplacement des lieux voisins.

Après des preuves de fait aussi positives, l'on doit être surpris que M. de Valois ait ignoré la position de *Limonum*, & qu'il ait placé à Poitiers l'ancienne ville d'*Augustoritum*. *Notit. Gall.*
Nos Ptolemæum sequi, dit-il, *ut Scaliger & Massonus aliique* P. 449.
docti viri malumus, & Augustoritum quidem cum Ptolemæo pro
Pictavis seu Poitiers capite gentis accipimus; Limonum vel
Lemonum quæ urbs fuerit, fatemur non constare. Ce savant homme avoit sous les yeux les itinéraires, il les cite même en cet endroit de sa notice, pourquoi ne les a-t-il pas suivis? dans un ouvrage aussi étendu, il a bien pû se tromper dans les menus détails, & négliger des objets peu importans; mais il s'agit ici de connoître une ville, déjà puissante au temps de la conquête de la Gaule, & qui a toujours été capitale d'un grand peuple. Il est vrai que M. de Valois a suivi l'autorité de Ptolémée, qui donne *Augustoritum* pour capitale des peuples *Pictones*; mais il est certain que cet ancien géographe est peu exact dans sa description de la Gaule, & l'on peut prouver par un grand nombre d'exemples, que souvent il y déplace les villes, & même la position des peuples: M. de Valois lui-même le reprend & le corrige en plusieurs points, & il s'étonne que cet écrivain ait traité de la Gaule d'une manière aussi imparfaite: *Miror, gravem doctumque scriptorem, non eandem Galliis quam cæteris Imperii Romani provinciis diligentiam præstitisse, ac in descriptione regionum nostrarum velut sui dissimilem factum esse.* Telle est l'autorité que M. de Valois préfère à la preuve de fait & locale qui résulte des deux monumens itinéraires; il y a plus, on verra dans la suite qu'*Augustoritum* n'étoit point une ville des peuples *Pictones*, mais qu'elle étoit capitale des *Lemovices*.

Depuis que ce Mémoire a été dressé, j'ai consulté à la

Cod. manus.
1403 &
1404.

bibliothèque du Roi deux manuscrits de Ptolémée dont la leçon est différente des imprimés, & confirme l'opinion que j'établis; voici le texte de ces manuscrits.

Πίκτονες ὧν πόλεις.

Ράτιατον. ιζ . ερ μη . ρ

Λίμονον. ιθ μζ . εγ

Λιμούικοι.

Καὶ πόλις Αὐγουστέϊον. ιζ . ερ μζ . εδ

C'est-à-dire :

PICTONES, Quorum urbes.

	Longit.		Latit.	
	gr.	min.	gr.	min.
<i>RATIATUM.</i>	17.	50.	48.	20.
<i>LIMONUM.</i>	19.		47.	50.
<i>LIMOVICI.</i>				

Et urbs AUGUSTORITUM. 17. 50. . . . 47. 45.

Cette leçon lève toutes les difficultés : *Augustoritum* est la ville capitale des peuples *Lemovices* ; *Limonum* doit être Poitiers : alors Ptolémée est exact dans sa description, il s'accorde avec les monumens itinéraires.

*Descript. de la
Fran. part. 1.
p. 148.*

M. l'abbé de Longuerue adopte ici, sans aucun examen, le sentiment de M. de Valois, & dit que Poitiers étoit nommé autrefois *Augustoritum* du nom d'Auguste son fondateur. Il seroit difficile d'imaginer avec ce savant Abbé que l'empereur Auguste ait fondé les villes de la Gaule qui ont pris son nom, *Augustodunum*, Autun, *Augustomagus*, Senlis, *Augustonemetum*, Clermont en Auvergne, *Augustobona*, Troies en Champagne, *Augusta Rauracorum*, Augst près de Bâle, *Augusta Veromanduorum*, Saint-Quentin & quelques autres; il est plus probable que ces villes auront obtenu la permission de prendre le nom d'Auguste pour marquer à ce Prince leur respect & la vive reconnoissance dont elles étoient pénétrées

pour la douceur de son gouvernement. Il est constant d'ailleurs que quelques-unes d'entre elles existoient avant l'empire d'Auguste.

Les opinions des grands hommes forment ordinairement des préjugés auxquels on n'ose résister. Les auteurs de la nouvelle édition du *Gallia Christiana* ont cru, d'après M. de Valois, que Poitiers est l'ancienne ville *Augustoritum*, & quoique Nicolas Sanson leur eût indiqué le sentiment qu'ils devoient suivre, ils le rejettent d'un ton bien décidé: *Per Limonum Sanson intelligit Pictavium caput gentis, secutus Magnonem*.... sed præstat sequi Ptolemæum*. Cette diversité d'opinions entre nos plus célèbres auteurs demandoit que la matière fût examinée à fond & traitée avec une sorte d'étendue; on a essayé de le faire en cet écrit, sans manquer aux égards qui sont dûs à des Savans qui ont si bien mérité des Lettres & de la Nation; comme ils aimoient & cherchoient le vrai, c'est seconder leurs vœux que de constater des points qu'ils ont jugé douteux ou inconnus.

Après ces éclaircissémens, la position de *Limonum* à Poitiers doit être regardée comme un fait des plus certains dans l'ancienne géographie; le nom de cette ville a été écrit diversément dans les premiers temps. Quelques éditions des commentaires de César donnent *Lemovicum*; mais dans les anciens manuscrits on lit *Limonum*, *Limonem* & *Lemonum*. On trouve dans les manuscrits de l'itinéraire d'Antonin *Lomonum* & *Lomounum*, & dans la table Théodosienne *Lenunum*; mais il semble que la véritable leçon est *Limonum*, conformément au texte de Ptolémée, & on l'a employée dans les meilleures éditions des commentaires & de l'itinéraire.

La ville de *Limonum*, comme la plupart des autres capitales de peuple dans la Gaule, a quitté son nom ancien pour prendre celui de son peuple. Le P. Mabillon a publié dans l'appendix de sa Diplomatique, une inscription qui se voit encore dans l'église de S.^t Pierre de Poitiers, & que je crois devoir rappeler ici, d'après une copie qui a été vérifiée sur les lieux.

T. II, col.
1136.

* Not. Tyron.
App. Grut. p.
141. Pictavis.
Lemonum.

Emendat. in
lin. p. 617.

Cod. Bib. Reg.

CL. VARENNILAE. CL. VARENI. COS. FILIAE.
 CIVITAS PICTONUM. FVNVS. LOCVM. STATVAM.
 MONIMENT. PVBLIC (Decrevit) M. CENSOR.
 PAVIVS. LEG. AVG. PR. PR. PRO
 VINC. AQVITAN. COS. DESIG. MARITVS.
 HONORE CONTENTVS
 SVA. P^eC. PON^eND. CVRAVIT.

L. XV, edit.
 Vales. col. 104.

Suivant cette inscription, qui est, au plus tard, de la fin du III.^e siècle, la ville de *Limonum* paroît avoir pris le nom du peuple, CIVITAS PICTONVM; il est certain que vers le milieu du IV.^e siècle, elle se nommoit *Pictavi*. Ammien Marcellin, qui servoit dans la Gaule sous l'empire de Constance, fils de Constantin, nous apprend que de son temps Poitiers étoit déjà nommée *Pictavi*; in *Aquitaniâ*. . . . *amplitudine civitatum admodum cultâ, omiſſis aliis multis, Burdigala & Arverni excellunt, & Santones & Pictavi*. Le nom primitif fut encore d'usage pendant quelque temps, on le retrouve dans la table qui fut dressée sous Théodose le Grand, & peut-être sous ses enfans; *Lemunum* y est représenté avec une tour antique, caractère par lequel la table désigne ordinairement les capitales, & cette circonstance présente une nouvelle preuve que Poitiers est *Limonum*. Suivant Ammien, Poitiers étoit capitale du peuple au milieu du IV.^e siècle, elle étoit même une des villes les plus célèbres de l'Aquitaine; d'ailleurs il est constant, par le témoignage des auteurs ecclésiastiques, que S.^t Hilaire, évêque des peuples *Pictavi*, tenoit son siège Episcopal dans la ville de Poitiers, où il mourut l'an 367; elle étoit donc alors capitale du peuple. Or à la fin du même siècle, *Lemunum* étoit capitale de ces peuples; Poitiers & *Lemunum* ou *Limonum* sont donc une même ville: c'est avec raison que Magno, qui écrivoit à la fin du VIII.^e siècle, nous donne *Limonum* comme capitale des peuples *Pictavi*; *Pictavis*, *Lemunum*.

On fait que les Empereurs prirent souvent à leur solde
 des

des troupes étrangères & barbares, qui furent cantonnées dans la Gaule, comme dans les autres provinces. Nous voyons dans la notice de l'Empire, qu'un corps de Sarmates & de Teïfales étoit en garnison à Poitiers au commencement du v.^e siècle, *præfectus Sarmatarum & Taïfalorum gentilium, Pictavis*. Les Teïfales étoient, au rapport de Zozime, une nation Scythe, connue dans l'histoire dès l'an 245; ceux qui avoient leur quartier dans le Poitou s'y établirent, & nous voyons dans Grégoire de Tours qu'ils y subsistoient encore à la fin du vi.^e siècle, sans être confondus avec les anciens habitants du pays. Le lieu qu'ils habitèrent fut nommé *Theiphalia*, c'est aujourd'hui Tifauge; il donna le nom à un canton étendu, *pagus Theofalgicus*, qui étoit célèbre dès le ix.^e siècle. Le territoire des peuples *Pictavi*, *civitas Pictavorum*, nommé sous nos premiers Rois, *pagus Pictavus*, contenoit plusieurs cantons ou *Pagi* particuliers, que je n'ai pas dessein de décrire ici.

Quoique cette Dissertation soit déjà un peu longue, je ne puis la terminer sans parler du vieux Poitiers, où plusieurs écrivains ont cherché à placer l'ancienne capitale des peuples *Pictavi*; ce lieu est situé à cinq ou six lieues de Poitiers du côté de Châtelleraut; on y trouve, suivant Bouchet, les vestiges & les restes de grandes murailles, jusque près & joignant la rivière du Clain: il est ancien, on voit dans les annales d'Eginhard, *ad ann. 742*, que Carloman & Pépin, fils de Charles Martel, y firent entre eux le partage du Royaume, *Regnum quod communiter administraverant in loco qui vetus Pictavium dicitur, inter se diviserunt*; d'autres annales le nomment *vetus Pictavis*. Le roi Charles le Chauve y fit expédier une charte l'an 849 en faveur de l'abbaye de S.^t Florent-le-vieux (*in monte Glonna*): *actum in loco qui dicitur vetus Pictavis*.

Il se trouve pareillement à l'extrémité du diocèse de Rouen, sur la rivière de Bresle, *super Aucum flumen*, au des- sous d'Aumale, un lieu nommé Vieu-Rouen; Ordéric Vital, qui écrivoit au xii.^e siècle, dit qu'au temps de Jules César l'ancienne ville de *Rothomagus* y étoit située, & que la nouvelle ayant été bâtie sur la Seine, il ne resta à l'ancienne que

L. III.

E'dit. de Ru-
nard, col. 159
& 1223.Annal. d'A-
quit. fol. VI.Duchefne, t.
II, p. 233.

Ibid. p. 24.

Lobineau, t.
II, col. 51.

Hist. l. II,

Scriptor. Norm.
p. 864.

*Descript. de
la haute Norm.*
t. 1, p. 741.

*Hist. du comté
d'Évreux, p. 4.*

Val. notis. p.
502.

le nom : *Vetus Rothomagus*..... *priori vico super Aucum usque in hunc diem solum nomen reliquit* ; ce moine ne donne aucune preuve de ce qu'il avance. Il est constant, par Ptolémée & par les itinéraires, que la ville de Rouen est *Ratomagus* ou *Rotomagus*, ancienne capitale des peuples *Velocasses*. Il y a au diocèse d'Évreux un autre Vieu-Rouen, qui n'est pas plus l'ancien *Rotomagus* que celui du voisinage d'Aumale ; j'ignore l'origine de ce nom, Dom du Plessis prétend qu'il ne signifie autre chose qu'un *gué sur le grand chemin de Rouen*. On trouve de même, à deux lieues de la ville d'Évreux, un village que l'on nomme le Vieil-Évreux, où l'on voit encore des masures & des restes de murailles ; mais ces ruines ont peu d'étendue, & n'annoncent tout au plus que les débris d'un château ruiné : en effet, suivant une ancienne chronique, Richard, comte d'Évreux, fit bâtir en ce lieu un château, qui ayant été ruiné dans la suite, aura été nommé le Vieil-Évreux. La tradition populaire qui place en ce village l'ancienne ville d'Évreux est fautive, puisqu'il est certain que *Mediolanum*, capitale des peuples *Eburovices*, étoit située dans l'emplacement qu'occupe encore la ville d'Évreux.

Les restes de murailles, les souterrains qu'on trouve au vieux Poitiers, sont une preuve qu'il y a existé anciennement un château fortifié, sa situation entre les rivières de Vienne & du Clain, & près de leur confluent, étoit fort avantageuse pour une place de défense ; mais ces ruines & la dénomination du lieu ne prouvent point que ce soit l'emplacement de l'ancienne capitale des peuples *Pictavi*. La ville de Poitiers a été décorée par des ouvrages des Romains, d'un amphithéâtre, d'un magnifique aqueduc dont on voit encore des ruines ; on ne découvre au vieux Poitiers aucun monument de la grandeur Romaine. La ville de Poitiers étoit au 14.^e siècle le siège de l'Évêque, la capitale du peuple, & une des plus célèbres de l'Aquitaine ; enfin il est démontré qu'elle est l'ancienne *Limonum*, ville fort considérable au 11.^e siècle du temps de Ptolémée, place très-importante au temps de la conquête des Gaules. Il est donc constant que Poitiers

n'est point une ville nouvelle, & que depuis le siècle de Jules César, elle a toujours existé dans la situation où elle est présentement.

DISSERTATION

Sur AUGUSTORITUM, ancienne ville de la Gaule.

Par M. l'Abbé BELLEY.

APRÈS avoir prouvé que *Limonum*, ville célèbre dès le temps de Jule César, étoit la capitale des peuples *Pictones* ou *Pictavi*, dont elle a pris le nom, il faut examiner quelle étoit la position d'*Augustoritum*: M.^{rs} de Valois & de Longuerue, & quelques autres Savans, ont prétendu que cette ville ancienne étoit Poitiers même; j'ai réfuté leur opinion par des preuves de fait, par diverses circonstances locales, dont la combinaison & l'accord forment une espèce de démonstration. J'entreprends d'établir dans ce Mémoire, que l'ancienne ville d'*Augustoritum* étoit capitale des peuples *Lemovices*, & par conséquent qu'elle ne pouvoit être, ni la capitale, ni même une ville du territoire des peuples *Pictones*. Cette Dissertation est une suite & une confirmation de la première.

Les peuples *Lemovices* étoient des plus illustres entre les Celtes, ils entrèrent dans la grande confédération que Vercingétorix forma contre les Romains, *Lemovices, Andes reliquosque omnes qui Oceanum attingunt, adjungit* (Vercingétorix). César ayant assiégé *Alesia*, les *Lemovices* envoyèrent dix mille hommes pour faire lever le siège; leur contingent étoit égal à celui des *Bellovaci*, les plus puissans entre les Belges: *Imperant..... Bellovacis X (millia); totidem Lemovicibus, octona Pictonibus*. L'empereur Auguste, pour établir une égalité de force & d'étendue entre les parties de la Gaule, détacha de la Celtique quatorze peuples situés entre la Garonne & la Loire, & les

7 Août
1746.

De Bell. Gall.
l. VII.

Ibid.

attribua à l'Aquitaine; les *Lemovices*, que Strabon nomme
Plin. l. IV, c. 33. *Λεμοβίκες*, furent de ce nombre. Nous voyons dans Pline
qu'ils faisoient partie de l'Aquitaine, *Aquitanae sunt.....*
Pictones, Sanctones liberi..... dein Lemovices, Arverni liberi;
Suivant Ptolémée, ils habitoient au milieu des terres au
L. II, edit. Bert. p. 46. dessous des *Pictones*, & leur capitale étoit *Ratiastum*: Εὐ δὲ
τῇ μεσογείᾳ, τοῖς μὲν Πήκτοσιν ὑπὸκεινται Λομούριοι, καὶ
Ράτιαστρον. L'Aquitaine ayant été ensuite subdivisée en trois
provinces, ils furent compris dans la première Aquitaine,
dont Bourges étoit la métropole, comme on le voit dans la
notice des provinces de la Gaule.

La Cité, c'est-à-dire le peuple des *Lemovices*, fit élever
dans la ville de Lyon, sous le haut Empire, un monument
dont Spon rapporte l'Inscription.

*Misc. Erud.
Antiq. p. 188.*

. . . CAL. FIDO A. . . .
GALLO PACC.
PROVINC. MACEDONIAE CVRA
TORI VIAE TIBVRTIN. VALER. LEG. LEG.
PROVINC. CRETE ET CYRENARUM LEG.
AQUITANIC. VII VIRO EPVLON. SODALI H....
CIVITAS LEMOVIC.

Le magistrat Romain en l'honneur duquel ce monument
fut érigé, étoit Gouverneur de la province d'Aquitaine.

Le territoire des *Lemovices* étoit d'une grande étendue;
il comprenoit la province de Limosin & celle de la Marche,
qui est encore aujourd'hui du diocèse de Limoges. On sait
que le nom de *Mark* signifie, dans la langue Teutonique,
la frontière d'un pays; c'est de là que dérive le nom de
Marche, qui est si commun en France. La partie septen-
trionale du *Pagus Lemovicinus*, qui étoit sur les confins du
Poitou & du Berri, fut nommée *Marka*, comme on le
voit dans Aimoin de Fleuri, qui dit que Boson possédoit

*L. I, de Mi-
rac. S. Bened.
c. 16.*

la Marche du Limosin au temps du roi Lothaire: *Giraldus Lemovicinæ urbis Vicecomes, & Bosso Markam ipsius possidens regionis, contractis adversum se odiis decertabant*; & ce Boson, Gouverneur de la Marche du Limosin, est qualifié de *Marchio* dans une charte d'Eubulus évêque de Limoges, de l'année 958, la cinquième du règne de Lothaire: *Signum Bosonis Marchionis*: alors la Marche détachée du Limosin, fut possédée en propriété par Boson & par ses descendants.

Gall. Christ.
nov. edit. t. II.
Inferum. col.
169.

Telle étoit l'étendue du *Pagus Lemovicensis*, ou *Lemovicinus* au milieu du dixième siècle; nous verrons dans la suite que les confins, *Fines*, des peuples *Lemovices* étoient, sous l'empire Romain, les mêmes que sont aujourd'hui les limites du diocèse de Limoges, du côté du Périgord & de l'Auvergne. La capitale d'un peuple aussi puissant mérite d'être recherchée & constatée; j'espère pouvoir démontrer qu'*Augustoritum* a été cette ancienne capitale.

Position d'AUGUSTORITUM.

Cette ville étoit située dans le point de réunion de plusieurs voies Romaines; il en est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin, sur la route de Bourdeaux à Argenton en Berri.

Itiner. edit.
Wessel. p. 462.

Iter a BURDIGALA ARGANTOMAGUM.	M. P. CXC VII. Sic.
SIRIONE.	M. P. XV.
USSUBIUM.	M. P. XX.
FINES.	M. P. XXIV.
AG-INNUM.	M. P. XV.
EXCISUM.	M. P. XIII.
TRAJECTUS.	M. P. XXI.
VESUNNA.	M. P. XVIII.
FINES.	M. P. XXI.
AUGUSTORITUM.	M. P. XXVIII.
ARGANTOMAGUM.	M. P. XXI.

La route prenoit un long circuit, puisqu'elle remontoit
Vu u u iij

le long de la Garonne jusqu'à Agen, *Aginum*, pour revenir à Périgueux, *Vesunnam*. C'est de cette ville que je commence l'explication de l'itinéraire, ce qui précède étant inutile pour l'objet que j'examine.

V E S U N N A.

Cette ville, l'ancienne capitale des *Petrocorii*, prit sous le bas Empire, le nom de son peuple: c'est la ville de Périgueux, qui ayant été ruinée plusieurs fois, conserve à peine les traces de sa première étendue & de son ancienne splendeur. On y voit quelques Inscriptions (a), des restes d'un Amphithéâtre (b) & de quelques autres monumens anciens, & une tour d'un ouvrage admirable, qui conserve le nom de la ville, la tour de la *Visone*; elle est dans l'ancienne ville qu'on appelle la *Cité*, à l'occident de la nouvelle.

F I N E S.

L'itinéraire place cette mansion à vingt-une lieues Gauloises de *Vesunna*, la direction de la route & la distance placent ce lieu *Fines* sur les confins des peuples *Petrocorii* & des *Lemovices*, & sur les limites des diocèses de Périgueux & de Limoges, aux environs de Firbéis sur la Drone; cette position est éloignée de Périgueux de vingt-quatre ou vingt-cinq minutes de degrés, qui valent les vingt-une lieues Gauloises depuis *Vesunna*. Je ne connois point en ce canton de lieu moderne, qui ait conservé le nom ancien de *Fines*.

A U G U S T O R I T U M.

Du lieu *Fines* à *Augustoritum*, l'édition de Surita marque la distance de vingt-huit lieues Gauloises; on n'en trouve que

(a) TVTELAE AUG.
VESVNAE
SECVNDVS.
SOTE F. DIC.

(b) *Locus arenarum Petragore*. Epitom. episcop. *Petragor*. Biblioth. Labb. t. II, p. 739.

Carte du Bour-
delois & du Pé-
rigord, par M.
Delisle.

DE LITTERATURE. 711

vingt-une dans les plus anciens manuscrits : *In Neapolitano*, dit Surita, *Augustoritum M. P. XXI*, & dans le manuscrit du Roi, qui paroît être du ix.^e siècle, on lit le même nombre XXI; je préfère cette leçon comme la plus autorisée. De la position de *Fines* jusqu'à l'ancienne ville de Limoges, qu'on nomme la *Cité*, & qui est au sud-est de la nouvelle, on compte vingt-quatre minutes de degré sur la carte de M. Delisle, en suivant le grand chemin par Chassus & par Aixe, & c'est la distance des vingt-une lieues Gauloises.

Emendat. p. 608.
Cod. Reg. 990. 5209.

Carte du Périgord.

La table Théodosienne décrit aussi la route de Périgueux à Argenton.

VESONNA. XIV.
FINES. XIV.
AUSRITO. XIV.
ARGANTOMAGO.

Vesonna est désignée avec le caractère d'une tour antique; que la table donne à presque toutes les capitales de peuple; elle distingue *Augustoritum* de la même manière. Cette ville étoit donc capitale des peuples *Lemovices*, comme *Vesonna* l'étoit des *Petrocorii*. *Augustoritum* étant capitale des *Lemovices* à la fin du iv.^e siècle ou au commencement du v.^e elle ne peut être différente de Limoges, *civitas Lemovicum*, qui étoit capitale des mêmes peuples, suivant la notice des provinces, dressée vers le même temps. Sidonius Apollinaris, qui écrivoit peu après le milieu du v.^e siècle, place Limoges entre les villes les plus célèbres de l'Aquitaine, *Burdegala, Petrocorii, Ruteni, Lemovices*. *L. VII, epist. 6.*

En réunissant la route de l'itinéraire d'Antonin avec les désignations que donnent la table, il est évident qu'*Augustoritum* est la même ville que Limoges. La table place, comme l'itinéraire, le lieu *Fines* à égale distance de Périgueux & de Limoges, mais les nombres qu'elle donne sont trop foibles pour les espaces réels, on peut les corriger par l'itinéraire même.

Il est bien certain qu'*Argantomagus* est Argenton en Berri, petite ville située sur la rivière de Creuse; sa position est fixée par les distances que les anciens donnent entre *Argantomagus* & *Limonium*, Poitiers, *Avaricum*, Bourges, *Mediolanum*, Chateau-meillan, qui toutes conviennent à Argenton. Outre que ce lieu est nommé par Eginhard & par d'autres auteurs du moyen âge, *Argentomagus*, il est bon de confirmer cette position par l'explication de la partie des itinéraires, qui se trouve entre *Augustoritum* & *Argantomagus*.

M. Delisle,
carte de France.

Une voie Romaine passoit de Limoges à Argenton, il subsistoit encore quelques vestiges de l'ancienne chaussée qui ont été détruits depuis peu d'années pour la construction d'un nouveau chemin. On trouve, à l'ouverture du compas, entre Limoges & Argenton environ quarante-huit minutes du méridien, qui font quarante lieues Gauloises; on peut dire quarante-deux lieues Gauloises, à cause de l'inégalité du terrain & des circuits de la route. L'itinéraire d'Antonin ne donne que vingt-une lieues Gauloises entre *Augustoritum* & *Argantomagus*, il y a nécessairement une omission d'une mansion; elle se trouve exprimée dans la table qui marque *Pretorium* à quatorze lieues Gauloises d'*Augustoritum*, & la ligne itinéraire est tirée du *Pretorium* à *Argantomagus* sans numero de distance. Nous avons vû ci-dessus que les copistes ont mis dans ces manuscrits xxviii au lieu de xxi entre *Fines* & *Augustoritum*, c'est un changement de numero qui se sera fait par inadvertance; en reportant entre *Augustoritum* & *Argantomagus* le nombre xxviii au lieu du xxi qui s'y trouve, & y ajoutant les quatorze lieues Gauloises que la table indique entre *Augustoritum* & *Pretorium*, on aura exactement les quarante-deux lieues Gauloises qui sont données par les espaces réels. Mais cette correction, toute probable qu'elle est, ne fait rien à notre objet, puisqu'*Augustoritum* est fixé à Limoges par d'autres moyens, comme *Argantomagus* est déterminé au point d'Argenton.

La

La table Théodosienne décrit un autre chemin Romain, qui se détachoit près d'Aunai en Poitou, de la grande voie de Bourdeaux à Tours, & passant par *Augustoritum* elle conduisoit à *Augustonemetum*, Clermont en Auvergne.

AVEDONACO-SERMANICOMAGO. .	XIII.
CASSINOMAGO.	XVII.
AUSRITO.	XIV.
PRETORIO.	XVIII.
ACITODUNUM.	XX.
FINES.	X.
UB...UM.	IX.
AUG-NEMETO.	

Cette route, quoiqu'elle soit défectueuse dans quelques nombres de ses distances, est très-importante pour déterminer la position d'*Augustoritum*, elle coupe presque à angles droits l'autre voie Romaine, qui passoit de Périgueux à Argenton, & cette intersection, suivant la table, se faisoit à *Augustoritum*; nous allons voir que par la direction d'une route d'Aunai en Poitou à Clermont en Auvergne, la même intersection se fait au point de Limoges.

S E R M A N I C O M A G U S.

La table conduit d'Aunai, *Avedonacum*, à *Sermanicomagus*; la distance n'est point exprimée, on ne peut par conséquent déterminer cette mansion par les nombres; mais en suivant la direction du chemin, on trouve, à vingt lieues Gauloises d'Aunai, un lieu nommé Chermez, situé entre deux petites rivières au nord-ouest de Mansle, élection d'Angoulême: ce lieu assez considérable est composé de deux cens feux, suivant le Dénombrement de la France. Le nom *Sermanicomagus* a dû être abrégé dans le moyen âge, comme la plupart des noms anciens; *Sermagus* a de l'analogie avec le nom moderne Chermez, & ce qui assure cette position, c'est que la voie

Tome XIX.

Xxxx

Carte de la
généralité de Li-
moges.

Gall. Christ.
2. II, Instr. col.
380.
Delisle, carte
du Bourdelois.

Romaine passoit à Chermez, comme on le voit dans une charte de Bernard, abbé de Nanteuil (en Angoumois) de l'an 1172, où il décrit les bornes d'une terre, *usque au Desès, & deu Desès, usque ad viam quæ nominatur la Chaucada*. Ce lieu des Défens est très-voisin de Chermez; la charte nomme ensuite *Salas* (Salles), *Juliacum* (Juillei), lieux qui environnent Chermez: on sait qu'on donnoit aux anciens chemins Romains, qui étoient élevés, le nom de *Calciata*, *Calceia*, d'où est venu le nom de chaussée, de Cauchie dans les provinces qui sont en-deçà de la Loire; & dans les provinces qui sont au midi de cette rivière, où la langue Romaine a été moins altérée, de *Calciata* on a formé *Chaucada*, *Causada*, d'où dérivent les noms de lieux de chaussade, caussade, placés ordinairement sur d'anciennes voies: cette observation est importante pour l'explication de l'ancienne géographie. Puisque la voie Romaine passoit à Chermez, & que ce nom a tant de ressemblance avec *Sermanicomagus*, on peut y fixer ce lieu ancien.

C A S S I N O M A G U S .

Ce lieu étoit situé à treize lieues Gauloises de *Sermanicomagus*, & à dix-sept d'*Augustoritum*, comme on le voit dans la table & dans le second fragment donné par Velfer. On trouve sur la direction de la route, Chassenon à dix-sept lieues Gauloises de Limoges. Le nom moderne est sensiblement le même que l'ancien *Cassinomagus*, abrégé en *Cassinomum*, comme de *Rotomagus*, *Noviomagus*, &c. on a formé dans le moyen âge *Rotomum*, *Noviomum*, &c. d'ailleurs la distance est précise entre Chassenon & Limoges; le nombre treize par conséquent entre *Sermanicomagus* placé à Chermez & Chassenon ne convient pas, il y a environ trente-une lieues Gauloises (c).

(c) Chassenon est un bourg dans l'Angoumois, & du diocèse de Limoges. On y trouve tous les jours quantité de Médailles d'argent & de bronze des empereurs Romains, de-

puis Auguste jusqu'à Constantin. On y voit, dans le lieu nommé *Lonjas*, des vestiges d'antiquité remarquables; c'est un vaste souterrain construit de briques & de pierres de taille: un de

AUGUSTORITUM.

La voie Romaine de *Cassinomagus* à *Augustoritum* passoit la rivière de Vienne sur le pont qui est voisin de S.^t Junien, c'est un lieu ancien nommé autrefois *Comodoliacum*, où le monastère de S.^t Junien étoit établi dès l'an 848; ensuite le grand chemin conduit à Limoges qui est exactement à dix-sept lieues Gauloises, distance que la table donne entre *Cassinomagus* & *Augustoritum*. Nous avons déjà vû que la voie qui partoît de *Vesunna* (Périgueux), établit le point d'*Augustoritum* à la même ville de Limoges; nous rassemblerons bien-tôt les preuves qui résultent d'un accord aussi parfait.

Carte de la
gén. de Limoges.

Bibl. Labb.
t. II, Chronic.
Ademar. pag.
161, Chronic.
Vosiens. p. 285
et 312.

PRETORIUM.

Nous avons déjà observé que dans la table Théodosienne la ligne itinéraire est tirée de ce lieu à *Argantomagus*, & non pas d'*Augustoritum*, & du *Pretorium* une autre ligne conduit à *Acitodunum*, qui est Ahun, comme on le verra dans l'article suivant. En suivant ces deux déterminations l'on voit que le *Pretorium* éloigné de quatorze lieues Gauloises de Limoges, tombe sur la droite de la rivière de Taurion, aux environs de l'abbaye de Granmont. Je ne connois aucun lieu qui ait conservé le nom ancien; au reste les cartes que nous avons de ce pays-là sont très-imparfaites, on pourra dans la suite avoir une connoissance de ces lieux plus détaillée & plus exacte.

ACITODUNUM.

Suivant la table, *Acitodunum* étoit éloigné d'*Augustoritum* de trente-deux lieues Gauloises, savoir, quatorze d'*Augustoritum*

Carte de la
France, de M.
Delisle.

ses murs a 738 pieds de long, & est épais de sept pieds dans les fondations. A deux lieues de Chassenon vers le couchant on voit, à la *Péruse*, des restes du grand chemin Romain qui conduisoit de *Sermanicomagus*

à *Cassinomagus*, Chassenon. Ce détail est tiré d'une lettre de M. Nadau, curé de S. Leger-la-Montagne en Limosin, à M. l'abbé Lebeuf, du 14 février 1748.

Xxxx ij

P. 58. à *Pretorium*, & dix-huit du *Pretorium* à *Acitodunum*: c'est la distance précise qui se trouve entre Limoges & Ahun, en passant auprès de Granmont. *Acitodunum* aura été abrégé dans le moyen âge en *Acidunum*. Le Blanc a rapporté dans son traité des monnoies de France, une monnoie d'or frappée sous la première race, dans un lieu qu'il dit être inconnu; on voit d'un côté la tête d'un Roi ceinte du diadème avec la légende, **ADEDVNO VICO FITVR**; de l'autre côté est représentée une espèce d'enseigne militaire entre deux branches de laurier, on lit autour le nom du monétaire, **TALIONINO MONETARIO**. Je pense que ce lieu inconnu est Ahun, & qu'on a dû lire sur la monnoie, qui est un tiers de sol d'or, **ACEDVNO** ou **AGEDVNO**: quoi qu'il en soit, Ahun est nommé *Agidunum* dans les anciennes chartes; Boson, comte de la Marche, y fonda une abbaye l'an 997, & il donna pour cet établissement une Eglise consacrée à la S.^{te} Vierge, qui étoit voisine du bourg d'Ahun & de la rivière de Creuse: *Ecclesia in pago Lemovicino posita, à vico Agiduno non longè sita; ex unâ parte fluvius Crosa decurrendo amena prata ciugit; ex alterâ verò ex qua eminens prospicitur vicus..... testes hujus privilegii ipse Boson comes Marchiæ..... Alduinus episcopus (Lemovicensis)*. On voit par cette charte qu'Ahun, qui est de la Marche, étoit situé *in pago Lemovicino*.

Gall. Christ.
t. II, Instr. col.
290.

F I N E S.

Carte de la
généralité de Li-
moges.

Carte d'Au-
vergne.

En sortant d'Ahun la voie Romaine suivoit la vallée de la Creuse jusqu'auprès d'Aubusson, on reconnoît le passage de l'ancienne chaussée au lieu nommé *Chaussade* au nord-est d'Aubusson (nous avons vu ci-dessus que les anciennes chaussées Romaines sont quelquefois appelées *chaussades* dans les provinces méridionales de France); de là elle traversoit la montagne, & elle conduisoit au lieu *Fines* à vingt lieues Gauloises d'*Acitodunum*: cette distance tombe au-delà du Croc auprès de Faydet, sur le territoire d'Auvergne, & près des limites des diocèses de Clermont & de Limoges,

qui sont encore les mêmes que les confins des peuples *Arverni* & *Lemovices*. Le nom de *Fines* ne se retrouve plus dans aucun lieu de ce canton.

U B U M .

De *Fines* le chemin passoit à *Ub..um* éloigné de dix lieues Gauloises, & seulement à neuf d'*Augustonemetum*, qui est la ville de Clermont en Auvergne. On trouve sur la direction de la route, & dans les distances correspondantes au lieu *Fines* & à *Clermont*, un lieu nommé Olbie au passage de la rivière de Sioule, au dessus de Pont-Gibaut. Le nom ancien est défectueux dans la table, *Ub..um*, il y manque quelques lettres qu'on peut suppléer au moyen du nom moderne qui est fixé par deux distances. Olbie peut avoir été nommé anciennement *Ublum*, ensuite *Ulbium*, par la transposition du *b* & de la lettre *l*; comme de *Obris*, rivière dont parlent Strabon & Méla, on a formé *Orobis*, l'Orbe, qui passe à Bésiers.

Carte d'Au-
vergne.

L'explication de cette voie Romaine a été abrégée autant qu'il a été possible de le faire; on va voir qu'elle entre dans l'ordre des preuves qui constatent la position d'*Augustoritum*: je les réduis à trois chefs.

1.^o L'itinéraire & la table décrivent une voie Romaine depuis *Vesunna*, Périgueux, jusqu'à *Argentomagus* (Argenton); la table en donne une seconde qui passe d'*Aunedomacum* (Aunai en Poitou) à *Augustonemetum* (Clermont en Auvergne); *Augustoritum* se trouvoit à l'intersection de ces deux routes: à l'inspection d'une carte de France, il est sensible que le point d'*Augustoritum* tombe sur le territoire des *Lemovices* (du Limosin).

2.^o La table donne à *Augustoritum* le caractère de capitale, comme à *Mediolanum*, Saintes, à *Limonum*, Poitiers, à *Vesunna*, Périgueux, à *Augustonemetum*, Clermont en Auvergne; *Augustoritum* étoit donc sous les Romains capitale des *Lemovices*: or la ville de Limoges, suivant la notice des provinces, étoit capitale de ce peuple vers le temps où la

table a été dressée; elle a été décorée par les Romains de magnifiques ouvrages, dont les vestiges subsistoient encore au commencement de ce siècle. Il est donc constant que l'ancienne ville d'*Augustoritum* est la même que Limoges.

3.^o Pour rendre la démonstration complète, il faut considérer que le point d'*Augustoritum* est fixé à Limoges par les distances itinéraires à l'égard de *Vesunna* Périgueux, de *Cassinomagus* Chassenon, de *Acitodunum* Ahun, & de la suite des lieux jusqu'à Clermont. Cet enchaînement de positions qui sont toutes correspondantes & liées les unes aux autres, forme un corps de preuves que rien ne peut ébranler. Enfin suivant les monumens itinéraires, les voies Romaines qui partoient de *Vesunna*, de *Cassinomagus*, & d'*Acitodunum* se réunissoient & se coupoient au point d'*Augustoritum*: les mêmes chemins qui partent de Périgueux, de Chassenon & d'Ahun se réunissent & se coupent à Limoges; le point d'intersection est donc le même: l'ancienne ville d'*Augustoritum* est donc incontestablement Limoges.

Notit. p. 268.

M. de Valois, déterminé uniquement par l'autorité de Ptolémée, prétend que l'ancienne ville d'*Augustoritum* doit être placée à Poitiers, & que Limoges étoit anciennement *Ratiastum*: *Augustoritum caput Pictonum esse, Ratiastum verò Lemovicum asserit Ptolemæus*, &, selon lui, ces positions sont indubitables, *ita ut eâ de re dubitare jure non possimus, non debeamus*. M. l'abbé de Longuerue fait plus, il censure fortement les auteurs qui ne placent point *Ratiastum* à Limoges:

Descrip. de la
Fran. 1.^{re} part.
p. 140.

« Ptolémée nous apprend, dit le savant Abbé, que l'ancien
» nom Gaulois de la ville de Limoges étoit *Ratiastum*, &
» l'autorité de cet auteur est trop grande pour la pouvoir rejeter,
» comme ont fait quelques modernes qui se sont téméraire-
» ment abandonnés à leurs conjectures, voulant placer ailleurs
Ratiastum sans titres ni preuves. » Le ton décisif avec lequel M. de Valois s'est expliqué, a imposé aux auteurs du nouveau *Gallia Christiana*; ils ont déferé à son opinion, dans la carte qu'ils ont donnée à la tête de la province ecclésiastique de Bourges, & dans le corps de l'ouvrage, par-tout

T. II.

où il est question de l'ancien nom de Limoges, c'est toujours *Ratiastum*.

M.^{rs} de Valois & de Longuerue connoissoient le peu d'exactitude de Ptolémée dans la description de la Gaule, ils ont eu attention d'en avertir, souvent même ils l'ont réfuté: mais dans le fait dont il est question, l'ancien géographe n'est plus le même, c'est un auteur grave & exact, *auctor gravis & diligens*, son autorité est trop grande pour la pouvoir rejeter. Reconnoît-on ici cette sage critique qui caractérise nos deux Savans? Ils préférèrent un simple texte de Ptolémée, un texte que nous verrons se contredire lui-même, ils le préférèrent à deux monumens respectables, dressés en divers temps & par des auteurs différens. Ces monumens établissent des faits, ou séparément, ou tous deux ensemble, ils les présentent, non *en un mot*, mais dans une longue chaîne de positions, qui toutes se soutiennent réciproquement, & dont chacune multiplie, pour ainsi dire, la preuve du tout. Y a-t-il de la *témérité* à adopter & à défendre des faits ainsi constatés? Des preuves qui naissent de la combinaison & du concert de plusieurs circonstances sont-elles de simples conjectures? C'est avec peine qu'on relève de pareilles méprises dans des hommes que nous respectons; leur nom, leur réputation pourroient encore faire impression sur les esprits, il est important de ne se point tromper dans la matière dont il s'agit: il étoit donc nécessaire de montrer que leur opinion sur ce point est peu fondée, & que leur censure est injuste.

La ville de *Ratiastum* n'est point un être chimérique, elle étoit encore, plusieurs siècles après Ptolémée, un lieu connu & même distingué; j'examinerai dans la suite en quel pays elle étoit située. Avant que de finir ce Mémoire, il faut parler des premières antiquités de Limoges.

Les peuples *Lemovices* obtinrent la permission de donner à leur capitale le nom de l'empereur Auguste, *Augustoritum*, & ce fut apparemment sous l'empire de ce Prince. Plusieurs villes de la Gaule, pour lui marquer leur attachement & leur vénération, s'approprièrent son nom; les

unes le prirent pur & sans mélange, *Augusta Sueffionum*; Soissons, *Augusta Veromanduorum*, Saint-Quentin, *Augusta Trevirorum*, Trèves; d'autres y ajoutèrent une terminaison Celtique, *Augustodunum*, Autun, *Augustonemetum*, Clermont en Auvergne, *Augustobona*, Troies, *Augustomagus*, Senlis, *Augustoritum*, Limoges. *Ritum* est un mot Celtique dont nous ignorons la vraie signification, il entre dans la composition d'*Anderitum* ou *Anderidum*, ancienne capitale des *Gabali* (du Gévaudan) qui prit le nom du peuple, *civitas Gabalum* ou *Gabali*, c'est aujourd'hui Javouls dans le Gévaudan. *Ritum* est aussi une des racines du nom *Ritumagus*, lieu ancien sur une voie Romaine qui passoit de Rouen à Paris par Pontoise.

La ville d'*Augustoritum* avoit pris le nom de son peuple au commencement du v.^e siècle, elle est nommée *civitas Lemovicum* dans la notice des provinces. Le nom ancien étoit encore en usage sous l'empire de Théodose, il est écrit dans la table par abbréviation *Ausritum* pour *Augustoritum*; Magno, qui écrivoit à la fin du viii.^e siècle, suivant M. de Valois, en fait aussi mention, *Lemofex*, *Augustoretum*.

Not. Tyron.
App. Grut. p.
141.

Cette ville étoit décorée d'un magnifique amphithéâtre; appelé par les écrivains du moyen âge, les *Arènes*, comme dans la plupart des autres villes de la Gaule.

Commemor.
Abbat. Lemov.
Biblioth. Labb.
t. 11, p. 272.

Le moine Ademar parle de celui-ci, & dit qu'Etienne, abbé de S.^t Martial, qui vivoit du temps de Charles le Simple, fit construire une tour vis-à-vis des *Arènes*: *Turres in castello sancti Martialis duas fecit, unam..... nomine Orgoletam, alteram contra Arenas nomine Fustiviam, præcipiente hoc rege Carolo minore*. La porte de la ville qui est voisine de ce lieu se nomme encore aujourd'hui *la porte des Arènes*; cet ancien monument subsistoit en partie au commencement de ce siècle, on acheva de le détruire en 1714 par les ordres de M. Boucher d'Orçai Intendant de la province, qui y a fait bâtir une place publique qu'on nomme *la place d'Orçai*.

Les rois d'Aquitaine avoient près de Limoges un palais célèbre nommé *Jogundiacum*, où ils faisoient souvent leur séjour,

séjour. Louis le Débonnaire fut, comme on fait, roi d'Aquitaine du vivant de Charlemagne son père, il donna dans ce palais en 793, une charte en faveur de l'abbaye de Noaillé en Poitou, *actum Jogundiaco palatio nostro*. Ce Prince, roi de France & Empereur, tint au même lieu une diète ou assemblée générale en 830: *Ludovicus conventum general. m. tenuit in palatio Jogeniaco in Lemovicino*, & fit faire la dédicace de la basilique du Sauveur à Limoges, & *cum gloria magna dedicare jussit basilicam Salvatoris regalem. anno Incarnationis Domini DCCCXXX*. Deux ans après, Louis, pour pacifier les troubles d'Aquitaine, se rendit à Limoges, & envoya commander à Pépin son fils, qu'il avoit fait roi d'Aquitaine & qui s'étoit révolté, de le venir trouver; le jeune Prince fut obligé d'obéir; après une sévère réprimande il fut relégué à Trèves: *Rex Ludovicus apud Lemovicam venit, ac in palatio Jogeniaco juxta urbem, Pippinum propter morum correctionem sub privata custodia Treverim perducere fecit*. On voit que l'ancien palais dont il est question étoit près de Limoges, *juxta urbem*, Ordéric Vital dit de plus qu'il étoit situé sur la rivière de Vienne, *Jogunciacum palatium regale apud Vinzenam*; M. de Valois assure que ce lieu se nomme Ioac, on ne le trouve point sur les cartes du Limosin que nous avons: ne seroit-ce pas plutôt un lieu qu'on nomme encore le Palais, qui est situé sur la Vienne & à cinq quarts de lieue de Limoges? D'autres pensent que le palais de *Jocundiacum* est un lieu situé près de Limoges, qu'on nomme le *Mont-Joui*, qui dépend de l'abbaye de S.^t Martial, & est nommé dans les titres de cette abbaye *Gaudium* & *Gaudiacum*. Les Savans de la ville de Limoges, qui ont du goût pour les antiquités de leur pays, peuvent donner des éclaircissemens sur la situation de cet ancien palais.

*Nov. Gall.
Christ. t. 11,
Instr. col. 346.*

*Chron. Adem.
mar. Chaban. t.
11, Bibl. Labb.
p. 159.*

*De Aquit.
Opusc. t. 11,
Bibl. Labb. p.
731.*

*Scriptor. Nov.
man. p. 431.*



D I S S E R T A T I O N

Sur RATIATUM, ancienne ville de la Gaule.

Par M. l'Abbé BELLEY.

25 Juin
1748.

M ESSIEURS de Valois & de Longuerue, trompés par l'édition que Bertius a donnée de la géographie de Ptolémée, ont confondu les noms & ont dérangé la position des villes capitales de deux puissans peuples de la Gaule; ils ont prétendu qu'*Augustoritum* étoit la capitale des peuples *Pictones* (du Poitou), & *Ratiastum* la capitale des peuples *Lemovices* (du Limosin), ils n'ont assigné aucune position à *Limonum*, ville célèbre des peuples *Pictones*, & dont il est parlé dans les commentaires de César. Dans les deux Dissertations précédentes, j'ai fait voir que *Limonum* étoit l'ancienne capitale des peuples *Pictones*, & que cette ville est Poitiers; qu'*Augustoritum*, qui est la ville de Limoges, étoit la capitale des peuples *Lemovices*. Nicolas Sanson, qui avoit donné sa carte de la Gaule long-temps avant la publication des ouvrages des deux Savans dont j'ai réfuté l'opinion, avoit bien déterminé la position des villes de *Limonum* & d'*Augustoritum*; mais il n'a pas également réussi dans la détermination de *Ratiatum*, qu'il a fixé sans aucune raison à la ville d'Angoulême. J'ai dessein de rechercher la position de cette ancienne ville; ce Mémoire est un complément nécessaire aux deux Dissertations dont je viens de parler: voici le texte de Ptolémée tel qu'il se trouve dans

L. II, c. 7, l'édition de Bertius.
P. 46.

ΠΗΚΤΟΝΕΣ.

Ὡν πόλεις αὗδε.

Ἀὐγουστέριον ἰζ . εϛ . . μη . ρ

Λίμωνον. ιθ μζ . εϛ

ΛΟΜΟΥΙΚΟΙ, καὶ.

Ράτιαστρον. ιζ . ς μζ . εδ

C'est-à-dire, suivant l'édition:

PECTONES, Quorum urbes.

	Longit.		Latit.	
	gr.	min.	gr.	min.
<i>AUGUSTORITUM.</i>	17.	50.	48.	20.
<i>LIMONUM.</i>	19.		47.	50.
<i>LOMOVICI, &</i>				
<i>RATIASTUM.</i>	17.	40.	47.	45.

La ville de *Ratiaslum* ne se trouve point dans les itinéraires; Ptolémée est le seul des anciens écrivains qui en fasse mention, & la position que lui donne l'édition est constamment fautive: cependant si on examine ce texte avec attention, & qu'on y joigne plusieurs autres indications, on peut parvenir à découvrir la situation de ce lieu ancien; c'est un point qui mérite d'être éclairci: il faut auparavant rappeler plusieurs circonstances qui peuvent nous conduire à cet objet.

Le territoire des peuples *Pictones* s'étendoit anciennement jusqu'à la Loire, suivant Strabon; Πίκτονες... παρὰ τὸν Λεῖμονα... τὸς Λεῖμονα: ce fleuve avoit son embouchure entre les *Pictones* & les *Namnetes*; ὁ δὲ Λεῖμων, μεταξὺ Πικτόνων τὴν καὶ Ναννιτῶν ἐκβάλλει. Au second siècle de l'ère Chrétienne les *Pictones* occupoient la partie septentrionale de l'Aquitaine sur l'Océan & sur la Loire; c'est le témoignage de Ptolémée: Κατέχουσι δὲ τῆς Ἀκβιτανίας τὰ μὲν ἀρκυκλώματα, τὰ πρὸς τὸν Ποταμῶν (Λίγειν), καὶ πρὸς τὴν Θάλασσαν Πήκτονες. Telle étoit l'étendue du pays des *Pictones* (*Civitas Pictavorum*) sous l'empire Romain.

L. IV, p. 1902

L. II, édit. de Bert. p. 46,

Après la conquête de la Gaule par les François, le *pagus Pictavus* eut encore pendant plusieurs siècles pour limites du

Yyy ij

côté du nord, les rives de la Loire. Cette partie du *pagus Pictavus* (du Poitou) étoit divisée en trois petits *pagi* ou cantons. Le *pagus Ratiatensis* (pays de Raits) occupoit l'angle qui est formé par la mer & par la Loire. Le *pagus Arbatilicus* (pays d'Herbauge) étoit plus haut du côté de Nantes. Le *pagus Medalgicus* (les Mauges) s'étendoit aux environs de l'abbaye de S.^t Florent-le-vieil. Nous allons voir que ces trois petits *pagi* étoient compris dans le *pagus Pictavus*.

Tib. de Glor.
Confess. c. 54,
ed. de Ruin. col.
937.

Grégoire de Tours dit expressément que le pays de Raits voisin de Nantes étoit du territoire du Poitou: *Infra ipsum Pictavorum terminum, qui adjacet civitati Namneticæ, id est in vico Ratiatensi, Lupianus quidam in Albis transiens requiescit.*

Chifflet, Pro-
bat. hist. Trenor-
sienfis, p. 194.

Le nom de *Ratiatensis* fut abrégé dans la suite en *Ratinfis*, comme on le voit dans les lettres de Louis le Débonnaire de l'an 839: *Villa..... nomine Scobrit, quæ est in pago Pictavo, in vicaria Ratinse cum ecclesia S.^{ti} Vitalis* (S.^t Viau en Raits). Ce canton dépendoit de Poitiers pour le spirituel & pour le temporel; nous verrons dans quel temps il en fut détaché.

L. I, de Glor.
...art. cap. 90,
ed. de Ruin. col.
822.

Le pays d'Herbauge (*Arbatilicus*) étoit aussi du Poitou, suivant Grégoire de Tours: *Apud terminum Pictavum vicus est in Arbatilico, nomine Becciaco, in quo (Vincentii) habentur reliquiæ.* Le chef-lieu de ce canton étoit une ville nommée *Herbadilla* ou *Herbedila*, qui, suivant diverses légendes, fut abîmée en 580. On voit dans la vie de S.^t Philbert que le monastère de *Deas*, aujourd'hui S.^t Philbert de Grand-Lieu, étoit situé *in tellure Herbidilica*. Ce pays étoit anciennement un comté: *Ipso anno (843) Rainaldus Arbatilicensis comes, cum Lamberto Namnetensi comite congressus, occisus est.*

Chronie. Adem.
t. 2. Bibl. Lab.
p. 165.

Le pays de Mauge, *pagus Medalgicus*, étoit anciennement compris dans le territoire des *Pictavi* & du diocèse de Poitiers. Dans une charte de Charles le Chauve de l'an 849 (*6 idus jun. anno IX*) donnée en faveur de l'abbaye de S.^t Florent-le-vieil, il est dit que le *pagus Medalgicus* étoit soumis à

Lobineau, hist.
de Bret. t. 11,
col. 81.

la juridiction de l'évêque de Poitiers: *Hortantibus ven. episcopis Didone Piclav. cujus præsulatui subjacet pagus Medalgicus, in quo supra dictus locus (S.^{ti} Florentii) situs est, simulque Theofalgicus (Thifauge); Aclardo quoque Namnet. ecclesiæ Præsule.* Cette abbaye étoit dans l'Aquitaine, qui, comme nous avons vu, s'étendoit jusqu'à la Loire. *Nobile cænobium montis Glonnæ antiquitus nominatum... est autem locus iste in extremis Aquitanix finibus non longiusculè a ripâ Ligeris positus, quo in loco B. Confessor Dei, Florentius... migravit ad Christum.* Le pagus Medalgicus étoit séparé de la partie du pagus Andegavus (de l'Anjou), qui est au delà de la Loire, par la rivière de Layon, qui tombe dans la Loire à Châlonne, & par l'Ironne, qui se décharge dans le Layon: *Sicut ipsi pagi terminant; id est a flumine Ladionis in Ligerim descendente usque ad Irumnam flumen, &c.* Ces limites sont relatives au temps de Guillaume surnommé Tête-d'Étoupes, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, mort l'an 963.

Chronic. de S.^t
Florent. Lobin.
ibid. col. 83.

Carte d'An-
jou, par M.
Delisle.

Chron. Nam-
net. Lobin. ibid.
col. 47.

Le pagus Andegavus s'étendoit long-temps auparavant au-delà de la Loire, comme on le voit dans un diplôme de Charles le Chauve (*pridie idus julii anno VIII*) de l'an 847, pour l'abbaye de S.^t Maur, *pro Glanofoliensi S.^{ti} Mauri monasterio*, qui est ainsi désignée, *monasterium in pago Andegavo secus fluvium Ligerim situm, ubi Beati Mauri corpus venerabiliter habetur humatum.* Le pays de Mauge fut ensuite séparé du Poitou & annexé à l'Anjou, dont il fait aujourd'hui partie, & même il dépend d'Angers pour le spirituel; Eusèbe, évêque d'Angers, fit l'an 1061 la dédicace de la nouvelle église de S.^t Florent-le-vieil, le monastère avoit été ruiné par les Normands & par Nominoé duc de Bretagne. La Marche de Poitou dans cette partie est éloignée de la Loire, elle s'en approche davantage au dessus de Saumur, puisque la célèbre abbaye de Fontevraud est encore du diocèse de Poitiers.

Gall. Christi.
t. II, Instr. col.
327.

Chron. de S.^t
Flor. Lob. t. II.
P. 51.
Carte d'An-
jou, par M.
Delisle.

Tout ce détail nous fait voir que c'est avec raison que Strabon & Ptolémée ont étendu le territoire des peuples *Pictones* jusqu'à la Loire, puisque, suivant des actes du moyen âge, ces limites étoient encore les mêmes au 11.^e siècle; il est

Guill. Delisle,
Theat. histor.

étonnant que Nicolas Sanfon, qui avoit de l'érudition, ait réglé dans sa carte de la Gaule les confins des anciens *Pictones* sur l'étendue actuelle du Poitou : d'autres géographes ont fait la même faute après lui, on la retrouve dans la carte de la Gaule, qui a été mise à la tête de la nouvelle collection des historiens de France; on y remarque d'autres méprises aussi essentielles: il semble qu'un ouvrage de cette importance méritoit une carte de la Gaule travaillée avec plus de goût & plus d'exactitude.

Position de RATIATUM.

Conc. Gall.
Sirmund. t. 1,
p. 183.

Not. Sirm.
p. 602.

Id. p. 232.

Not. p. 606.

Descript. de
la France, 1.^e
part. p. 148.

Le pays de Raits, *Ratiatensis*, qui faisoit partie du territoire des peuples *Pictones* ou *Pictavi*, a pris son nom d'une ville ancienne nommée *Ratiat*, qui étoit si considérable, qu'elle avoit la dignité de *Civitas*, & qu'un évêque de Poitiers prend dans sa souscription à un concile le nom de cette ville, comme celui de Poitiers capitale du peuple. *Adelfius* assista au premier concile d'Orléans assemblé l'an 511, suivant l'édition, il souscrit, *Adelfius episcopus ecclesiae Pictavorum*; voici les variantes des manuscrits: Pithœanus, *Adelfius de civitate Ratiatica*; Corbeienfis, *Adelfius de Ratiat*; Remensis, *Belvacensis* & alii, *ex civitate Pictavis*. Le même Prélat ne put assister au second concile d'Orléans de l'an 533, mais il députa le prêtre Asclépius qui souscrit, *Asclepius presbyter pro Adelphio episcopo Rauracensi*; le P. Sirmond corrige cette leçon, *legendum, pro Adelphio Ratiatensi, Pictaviensi*.

« Les Visigots Ariens, dit M. l'abbé de Longuerue, qui s'étoient établis à Poitiers dans le v.^e siècle, y maltraitèrent les Catholiques, & c'est probablement ce qui engagea l'Évêque à se retirer à l'extrémité de son diocèse, à une place nommée *Ratiatum*, en françois *Rais*. » Si l'évêque de Poitiers s'étoit réfugié à *Ratiatum* pour se soustraire à la persécution des Visigots, il auroit dû retourner à Poitiers sa ville Épiscopale, dès l'an 507; on sait qu'Alaric II, roi des Visigots, fut défait & tué cette même année à quelques lieues de Poitiers, & que toute l'Aquitaine fut soumise à Clovis prince Catholique, &

zélé protecteur de la religion Catholique. Cependant l'an 511, & même en 533 l'évêque Adelphius, plusieurs années après que les Visigots eurent été chassés du Poitou, résidoit souvent à *Ratiatum*, & dans les actes publics & solennels il prend sa dénomination de cette ville; elle devoit être alors très-considérable. On voit d'autres exemples d'Evêques qui ont pris le nom de leur ville Episcopale, & quelquefois celui de quelque autre ville considérable de leur Diocèse. Aventin, évêque de Chartres, souscrit au premier concile d'Orléans de l'an 511, *Aventinus episcopus ecclesiæ Carnotenæ*, & dans le manuscrit de Pithou, *episcopus ecclesiæ Dunensis* (de Châteaudun). *Leontius* ou *Leontianus*, évêque de Coutances, souscrit au même concile, *episcopus ecclesiæ Constantinæ*, & dans deux manuscrits, *ex civitate Briovere* (la ville de S.^t Lô qui est située sur la rivière de Vire): de même *Lauto*, S.^t Lô, évêque de Coutances, souscrit au cinquième concile d'Orléans de l'an 549, *episcopus ecclesiæ Constantinæ vel Brioverensis*; la ville de *Briovera* prit dans la suite le nom de cet Evêque, S.^t Lô.

Quoique la ville de *Ratiatum* ne se trouve point dans les notices parmi les cités de la Gaule, la dénomination de *Civitas*, qu'on lui donnoit au commencement du VI.^e siècle, prouve qu'elle étoit alors d'un rang distingué; nous voyons que sous nos Rois de la première race, on y frappoit des monnoies à leur coin. Le Blanc donne le dessein d'une de ces monnoies, sur laquelle on voit la tête d'un jeune Prince ceinte d'un double rang de perles, avec le nom RACIATE; au revers paroît une croix & le nom du monétaire, TEO-
DIRICO *Monetario*. Cette ville ancienne ne seroit-elle point la ville de *Ratiaslum* de Ptolémée? Le nom est bien le même que celui de *Ratiatum* ou de *Ratiate*; pour peu qu'on soit versé dans la connoissance de l'ancienne géographie, on fait que souvent le nom d'un même lieu a plus varié que celui dont il s'agit. Mais la ressemblance du nom ne suffit pas, il faut l'appuyer sur d'autres convenances.

Ptolémée, suivant l'édition de Bertius, place dans le pays des *Pictones* deux villes, *Augustoritum* & *Limonum*, & donne

Traité histor.
p. 58.

*Dissertation sur
Augustoritum.*

comme capitale des *Lemovices* la ville de *Ratiastum*; j'ai fait voir que l'ancienne capitale des peuples *Lemovices*, la ville de *Limoges*, est *Augustoritum*, elle n'étoit donc point *Ratiastum*. De plus, suivant Ptolémée, les peuples *Pictones* avoient deux villes considérables, *Limonium* que j'ai prouvé être la ville de Poitiers, la seconde ne peut être *Augustoritum* qui étoit la capitale des *Lemovices*; il faut cependant, suivant Ptolémée trouver une seconde ville chez les *Pictones*, & ce doit être le *Ratiastum* qui ne peut être placé chez les *Lemovices*. Ptolémée, ou plutôt ses copistes, auront changé la position de ces deux villes, en mettant d'une part, dans le territoire des *Pictones* la ville d'*Augustoritum* au lieu de *Ratiastum*, & de l'autre en établissant *Ratiastum* chez les *Lemovices* où devoit être *Augustoritum*.

*L. II, Geog.
é. 9, edit. de
Bert. p. 53.*

Ibid. p. 12.

Ibid. p. 53.

Annot. p. 12.

Ibid. p. 53.

Ces changemens de positions sont fréquens dans Ptolémée, on en trouve plusieurs exemples dans la Gaule même. La ville de Worms est plus septentrionale que celle de Spire; cependant Ptolémée place *Borbetomagus*, Worms, capitale des peuples *Vangiones*, un degré plus au midi que *Næomagus*, Spire, capitale des peuples *Nemetes*; Gérard Mercator dans ses notes sur la troisième carte d'Europe de Ptolémée, dit, *Vangionum & Nemetum situs in Ptolemæo transpositus confususque est*. Strasbourg est plus méridional que Brumpt en Alsace d'environ huit minutes, & Ptolémée place *Argentoratum*, Strasbourg à vingt-cinq minutes plus au nord que *Breucomagus*, Brumpt; Mercator corrige cette erreur: *Argentoratum & Breucomagus vitio Scribarum cum suis numeris inverso ordine in exemplaribus recensentur; Breucomagus enim septentrionalior est Argentorato*. On remarque dans Ptolémée une autre transposition bien plus considérable; la ville d'*Argentoratum*, Strasbourg, étoit constamment du territoire des peuples *Tribocci*, & Ptolémée l'assigne au pays des *Vangiones*, de Worms,

Vangionum verò,

Borbetomagus.

Argentoratum.

Après

Après cet exemple, on ne seroit point surpris que Ptolémée eût transféré *Augustoritum* & *Ratiastum* d'un territoire voisin à l'autre, puisqu'il a transporté *Argentoratum* du pays des *Tribocci* à celui des *Vangiones*, qui étoient séparés par le territoire des *Nemetes*. Il est inutile de rapporter d'autres exemples pareils qu'on trouve dans Ptolémée; mais ce qui démontre que ce géographe a dû écrire *Ratiastum* & non pas *Augustoritum* dans le territoire des *Pictones*, c'est que la graduation qu'il donne pour *Augustoritum*, convient à la position de *Ratiatum* ou de *Ratiat*: selon lui, *Augustoritum* étoit à l'égard de *Limonum*, Poitiers, plus occidental d'un degré dix minutes, & plus septentrional de trente minutes; c'est à peu près la position du pays de Raits à l'égard de Poitiers. Si on compare la troisième table ou carte d'Europe de Ptolémée avec une carte de France, on voit évidemment que l'*Augustoritum* placé à l'angle formé par la mer & par la Loire, doit avoir sa position dans le pays de Raits.

Au reste il est certain que cette transposition d'*Augustoritum* & de *Ratiastum* est une faute de copiste. Deux manuscrits de Ptolémée de la bibliothèque du Roi donnent le véritable texte du géographe.

Cod. mss. n.º
1403, 1404

ΠΙΚΤΟΝΕΣ ὡν πόλεις.

Ράτιατον. ιζ . εγ . . . μη . ς

Λίμονον. ιθ μζ . εγ

ΛΙΜΟΥΙΚΟΙ.

Καὶ πόλις Αὐγούρεϊον. ιζ . εγ . . . μζ . εδ

C'est-à-dire :

PICTONES, Quorum urbes.

	Longit.		Latit.	
	gr.	min.	gr.	min.
<i>RATIATUM</i>	17.	50.	48.	20.
<i>LIMONUM</i>	19.		47.	50.
<i>LIMOVICI</i>				
<i>Et urbs AUGUSTORITUM</i> .	17.	50.	47.	45.

Tome XIX.

Zzzz

Par cette leçon l'ordre est rétabli; la ville d'*Augustoritum* est placée dans le pays des *Lemovices*, conformément à la direction des anciens itinéraires: *Ratiatum*, ville considérable sous le règne des Antonins, reprend sa position dans le territoire des *Pictones*; & par les degrés de longitude & de latitude que lui donne Ptolémée, cette position tombe sur le *pagus Ratiatensis*, ou le pays de Raits: d'où il résulte que *Ratiatum* du second siècle & *Ratiate* du moyen âge, sont les noms d'une seule & même ville.

L. de Glor.
Confess. c. 54,
édit. de Ruin.
col. 237.

J'ai déjà remarqué que la ville de *Ratiate*, encore célèbre sous nos premiers Rois, donna le nom au pays qui l'environnoit, au *pagus Ratiatensis* ou *Ratensis*, qui faisoit partie du grand *pagus Pictavus*. Ce pays étoit anciennement du diocèse de Poitiers. On voit dans Grégoire de Tours que S.^t Hilaire baptisa à *Ratiate* le confesseur S. Lupian: *In vico Ratiatensi, Lupianus quidam in Albis transiens, requiescit. Hic fertur a beato Hilario antistite donum baptismatis suscepisse*. Le *pagus Ratiatensis* étoit encore une partie du Poitou en 839, comme on le voit par une charte de l'empereur Louis le Débonnaire: il en fut détaché peu après pour le spirituel & pour le temporel, & fut annexé au diocèse & comté de Nantes. Il faut voir quelle fut la cause de ce changement.

Lorsque les Bretons, chassés de la Grande-Bretagne par les Saxons & par les Anglois, passèrent dans la Gaule, ils s'établirent sur le territoire des *Curiosolites*, des Osismiens, & occupèrent dans la suite la ville de Vannes. Les Cités de Rennes & de Nantes & leurs territoires étoient séparés du pays des Bretons par des-limites que nos auteurs appellent *limes Britannicus*, *marca Britannica*, ou *marca contra Britones*. Ces deux villes, depuis Clovis jusqu'à Louis le Débonnaire, firent toujours partie du royaume de France. Nominoé, que cet Empereur avoit établi chef ou duc des Bretons, exécuta ce que ses prédécesseurs avoient souvent tenté sans succès; il passa les anciennes limites, & occupa plusieurs pays de la France. La guerre civile que se firent les fils de Louis le Débonnaire après la mort de leur père, les courses des

Normands sur les côtes de France facilitèrent au prince Breton l'exécution de ses projets ambitieux : il fut secondé par le comte Lambert; celui-ci avoit demandé le comté de Nantes : irrité de ce que Charles le Chauve l'avoit donné à Rainaud comte d'Herbauge, il sollicite Nominoé d'entrer à main armée dans le comté de Nantes. En 843 Rainaud marche au devant des Bretons, & les défait à Messac au passage de la Vilaine; mais peu après il fut surpris lui-même & tué à Blain sur la rivière d'Ilac (*ad Blaing super Isarvi ripas fluminis*) dans le pays de Nantes, & son armée entièrement défaite. Le perfide Lambert est reçu à Nantes : mécontent des habitans, il fait venir une flotte de Normands qui remontent la Loire & saccagent la ville, d'où ils portèrent la désolation dans tout le pays voisin. Ensuite il s'empara une seconde fois du comté de Nantes, & occupa dans le Poitou *regionem Herbedillam* (le pays d'Herbauge), *Metalliam* (le pays de Mauge), & *Theofalgiam* (le pays de Thifauge); & comme il traitoit durement l'évêque & les habitans de Nantes, Nominoé le menaça de lui faire la guerre, & l'obligea de se retirer en Anjou.

Cependant Charles le Chauve marcha en Bretagne contre les rebelles, Nominoé & Lambert se réunirent, & continuèrent leurs ravages; le Roi ayant attaqué Nominoé en 845 (a), perdit son armée presque entière, & pensa lui-même y périr. Malgré ces avantages, le duc des Bretons, craignant d'avoir sur les bras toute la puissance des trois princes François qui s'étoient réconciliés à Mersen près de Mastricht en 847, & ayant été battu trois fois par les Normands, il promit de vivre en paix avec Charles. Mais le comte Lambert, à qui le Roi avoit pardonné toutes ses révoltes, engagea de nouveau en 848 Nominoé à faire la guerre à la France; il l'entreprit avec plus de succès que jamais, & s'empara de Rennes, de Nantes, de l'Anjou & du Maine jusqu'à la rivière de Mayenne. Devenu plus fier

(a) Au mois de novembre, dans un lieu nommé Ballon, entre les rivières d'Oult & de Vilaine.

Chron. Nantes.
Lob. t. II, col. 36.
Lob. t. II, col. 351.

Ibid. Chronic. Nantes.

Ibid.

Ann. Bertin.
ad ann. 847.

Chron. Nantes.
net. col. 39.

& plus puissant après ces avantages, il pensa à prendre le titre de Roi; fit déposer quatre évêques de Bretagne qu'il croyoit contraires à ses prétentions, créa de nouveaux sièges Episcopaux dans les monastères de Dol, de S.^t Brieuc & de S.^t Papu-Tual (transféré ensuite à Tréguier), & érigea en métropole le nouveau siège de Dol, à laquelle il soumit tous les Evêques de sa domination, pour les soustraire à la juridiction du métropolitain de Tours; après tous ces attentats, il se fit proclamer Roi, *Numenoius Dolo monasterio suos congregans, se in Regem ungere fecit.* Charles, embarrassé alors par les troubles d'Aquitaine, n'étoit pas en état de réprimer ces entreprises, l'usurpateur conserva ses conquêtes & son nouveau titre jusqu'à sa mort, qui arriva en 851.

Chron. Namnet. col. 40.

**XI.^e kal. Sept.*

Chron. Adem.

Erispoé son fils lui succéda dans tous les Etats; le roi Charles crut qu'il lui seroit facile de soumettre le nouveau Duc, & conduisit une armée en Bretagne, où il se donna * une bataille sanglante; les François furent défaits & perdirent un de leurs Généraux, & le Roi contraint de prendre la fuite se retira à Angers. Charles voyant son Etat toujours exposé à de nouveaux ravages de la part des Normands, & jugeant qu'il lui seroit difficile de réduire un Prince aussi courageux qu'Erispoé, il fit la paix & lui céda les villes de Rennes; de Nantes & le pays de Raits, & consentit qu'il portât les marques de la dignité Royale: *Anno DCCCLII Respogius filius Nomenogii ad Carolum veniens, in urbe Andegavorum datis manibus suscipitur, et tam regalibus indumentis, quam paternæ potestatis ditione donatur, additis insuper ei Redonibus, Namnetis & Ratensi.* On voit par plusieurs actes qu'Erispoé fut maintenu de plus dans la possession du Maine & de l'Anjou jusqu'à la rivière de Mayenne, *Erispoe princeps Britannicæ provinciæ usque ad Medanum flumen.*

Annal. Bertin. ad an. 851.

Lolin. t. II, col. 57.

Ce fut donc en 851 que le pays de Raits, *pagus Ratiatensis* ou *Ratensis*, fut distrait du *pagus Pictavus*, du Poitou, & annexé au comté de Nantes; le pays d'Herbauge, qui est souvent confondu avec le pays de Raits, fut compris dans la cession: les bornes du comté de Nantes du côté du Poitou.

furent dans la suite encore plus étendues, puisqu'il comprenoit les pays de Mauge, de Thifauge & d'Herbauge; nous avons vû que le comte Lambert occupa ces trois pays après la mort de Rainaud comte d'Herbauge: furent-ils compris dans le traité d'Angers sous le nom de *Ratensis*? c'est ce que je ne puis assurer. Alain Barbetorte, comte de Nantes, qui mourut l'an 952, possédoit ces trois pays, & en régla les limites avec Guillaume Tête-d'E'toupes, comte de Poitou & duc d'Aquitaine, suivant la chron. de Nantes: *Alanus.... possidens.... etiam trans Ligerim Medalgicum, Theofalgicum & Herbadillicum, de quibus cum comite Pictaviensi Guillelmo cognomento Caput-de-Stupis finem fecit, sicut ipsi pagi terminant; id est, à flumine Ladionis (b) in Ligerim descendente, usque ad Irumnam flumen, & Petram fictam, & Ariacum, & flumen Ledii quod in mare occidentale decurrit: & hæc omnia in vita sua quæta retinuit.*

Lobin. t. I, p. 80.

T. II, p. 46.

Les limites du comté de Nantes du côté du Poitou furent resserrées vers l'an 980; le comte Guérech, un des fils d'Alain Barbetorte, étant en guerre avec Conan, comte de Rennes, fit son accommodement avec le comte de Poitou; & partagea avec lui le pays d'Outre-Loire qui dépendoit de Nantes: *Guerec fines Namnetici territorii ultra Ligerim constitutos cum Guillelmo Pictaviensi comite dividens pacificavit.* Dans la suite les limites entre le Poitou & la Bretagne furent nommées les *marches*, elles étoient composées d'un grand nombre de paroisses, « qui jouissoient de privilèges fort considérables, dont le principal étoit, que moyennant un seul octroi qu'elles faisoient à chaque avènement des ducs de Bretagne, elles étoient exemptes de tout autre impôt. »

Lob. t. I, p. 84.

Chron. Namnet. Lob. t. I, col. 49.

Lob. t. I, p. 471, 612.

Foulques le Roux, comte d'Anjou, avoit reconquis au commencement du x.^e siècle pendant les troubles de Bretagne, le pays situé au-delà de la rivière de Mayenne, que les Bretons avoient possédé depuis l'invasion de Nominoé. Les comtes de Nantes & de Rennes tentèrent souvent de

Lob. t. I, p. 81.

Gest. Consule Andeg.

(b) La rivière d'Ironne tombe dans le Layon. Le Lay se décharge vis-à-vis de l'île de Ré.

Lob. t. I. p. 84. Gesta Conf. And. faire valoir leurs prétentions sur ce domaine, à la fin ils y renoncèrent. Geoffroi surnommé Grise-Gonelle, comte d'Anjou, en resta paisible possesseur vers l'an 980, & le transmit à ses successeurs.

Lob. t. II. col. 88. Les comtes de Nantes restèrent plus long-temps les maîtres du pays de Mauge. Suivant la chronique de S.^t Florent, Foulques II, comte d'Anjou, fit construire l'an 1030 un Fort près de l'abbaye de S.^t Florent-le-vieil, où il laissa une garnison; Budic, comte de Nantes, voulut s'y opposer, mais occupé par d'autres guerres, il fut obligé de céder au comte d'Anjou, & ce pays est resté à ses successeurs. La nouvelle église de S.^t Florent fut dédiée l'an 1061, l'évêque d'Angers fit la cérémonie de la dédicace, le comte d'Anjou y assista: le pays de Mauge, soumis auparavant à la juridiction des évêques de Poitiers, fit partie du diocèse d'Angers.

T. II. Après ces démembrements, le comte de Nantes, du côté du Poitou, ne conserva plus que les pays de Raits & d'Herbauge, qui furent aussi soumis aux évêques de Nantes pour le spirituel. Dom Lobineau rapporte plusieurs actes qui prouvent que dès le XI.^e siècle ils y exerçoient la pleine juridiction qu'ils ont conservée jusqu'à présent; & c'est sans raison que *Notit. p. 243.* M. de Valois prétend que le pays d'Herbauge n'a point été distrait du diocèse de Poitiers. L'ancien nom du pays de Raits, *Ratiatensis*, & ensuite *Ratensis pagus*, a été fort altéré dans les temps suivans; on trouve dans les actes *Radefium*, *Razerium*, *Razaium*, *Radefia*, *Radii*, *Raies*, *Raiz*, &c. Il y a long-temps qu'on ne connoît plus la position de son ancienne capitale

Chron. Adem. Bibl. Labb. t. II. *Ratiatum* ou *Ratiate*; il est probable qu'elle fut détruite pendant les courses des Normands, qui firent dans ce pays-là même d'horribles ravages: ils y brûlèrent la ville de Nantes, les monastères de *Deas* (S.^t Philbert de Grand-Lieu), & de S.^t Florent; les Châteaux, les Eglises subirent le même sort, & suivant la chronique de Nantes, le pays resta quelque temps sans habitans: *Dani veniunt & Northmanni, civitatesque & Castella, Ecclesias, monasteria, domos incendunt, regionem vastant. villæ & agri vicini Ligeri. devastati*

Lob. t. II. col. 42. Col. 44.

erant, & etiam sine ullo habitatore deserti. La ville de *Ratiat* pouvoit être située dans le lieu où sont les deux églises de S.^t Perre (S.^t Pierre) & de S.^{te} Opportune de Raits, toutes deux fort voisines, où il subsistoit un Château au milieu du XI.^e siècle; il en est fait mention dans un acte auquel soucrivit Airard, évêque de Nantes, mort l'an 1060, *ecclesia sancti Petri de Radesio juxta Castrum quod vocatur ad sanctam Opportunam*, & dans un acte de Quiriac, évêque de Nantes, de l'an 1065, *ecclesia sancti Petri quæ est sita juxta sanctam Opportunam*. deux Eglises voisines avec un Château annoncent un lieu considérable, & la dénomination de *Radesio*, qui est une altération de *Ratiat*, fait présumer que ce lieu est l'ancienne ville *Ratiatum*.

Quoi qu'il en soit, mon objet étoit de prouver que la ville de *Ratiatum* étoit située dans le territoire des peuples *Pictones*, dans le *pagus Pictavius* vers la rivière de Loire; je crois avoir prouvé que cette ville a donné son nom au *pagus Ratiatensis*, & qu'elle étoit située dans le pays de Raits: on pourroit peut-être, avec quelque examen sur les lieux, découvrir sa situation précise; *Machecou*, nommé *Macheco*, *Machecollum*, *Machicollum* dans les titres du XI & du XII.^e siècle, est aujourd'hui le lieu principal de l'ancienne baronnie de Raits, qui fut érigée en Duché-Pairie par le roi Henri III en faveur d'Albert de Gondi, maréchal de France.

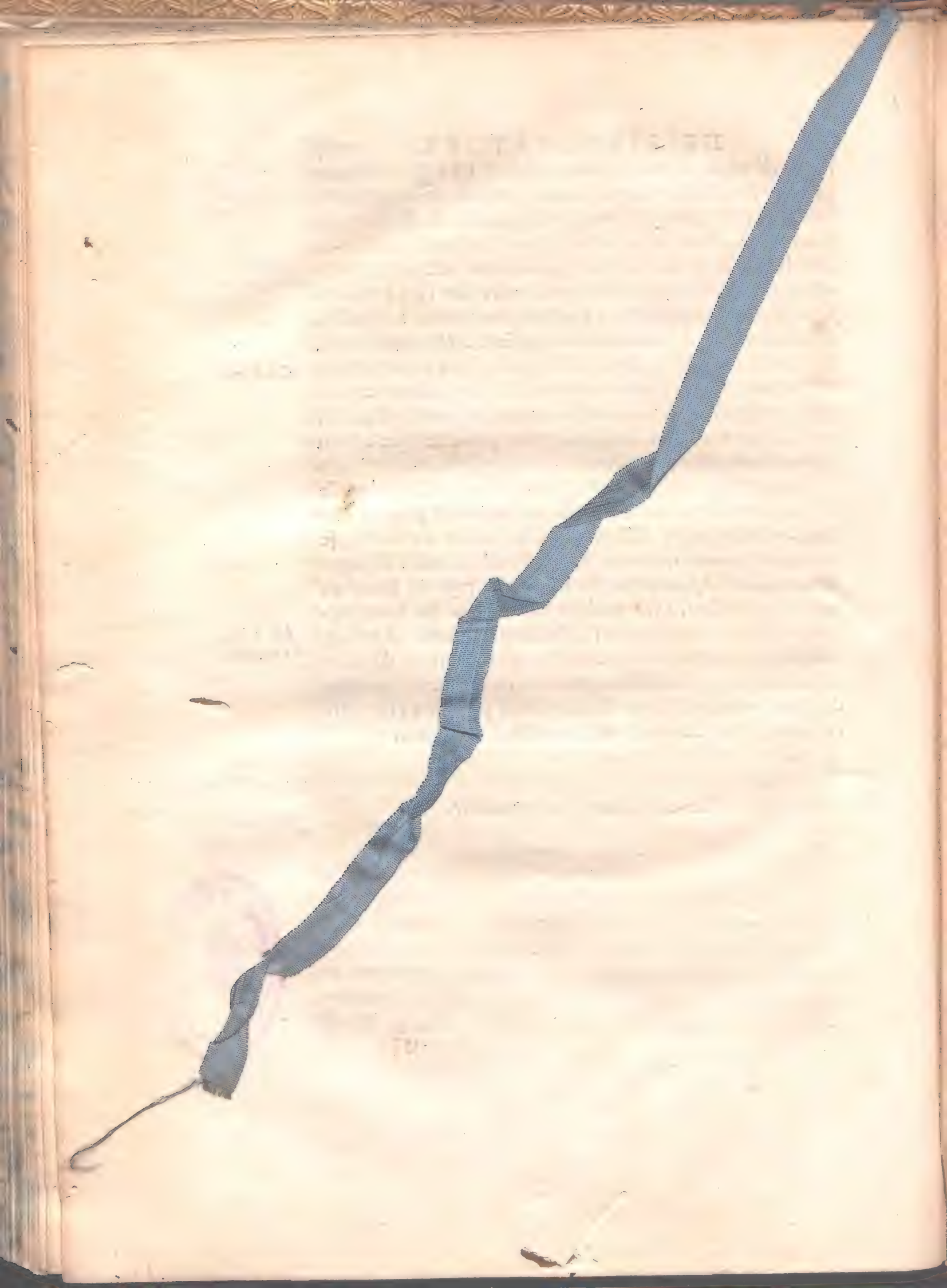
Lob. t. II.
col. 171.

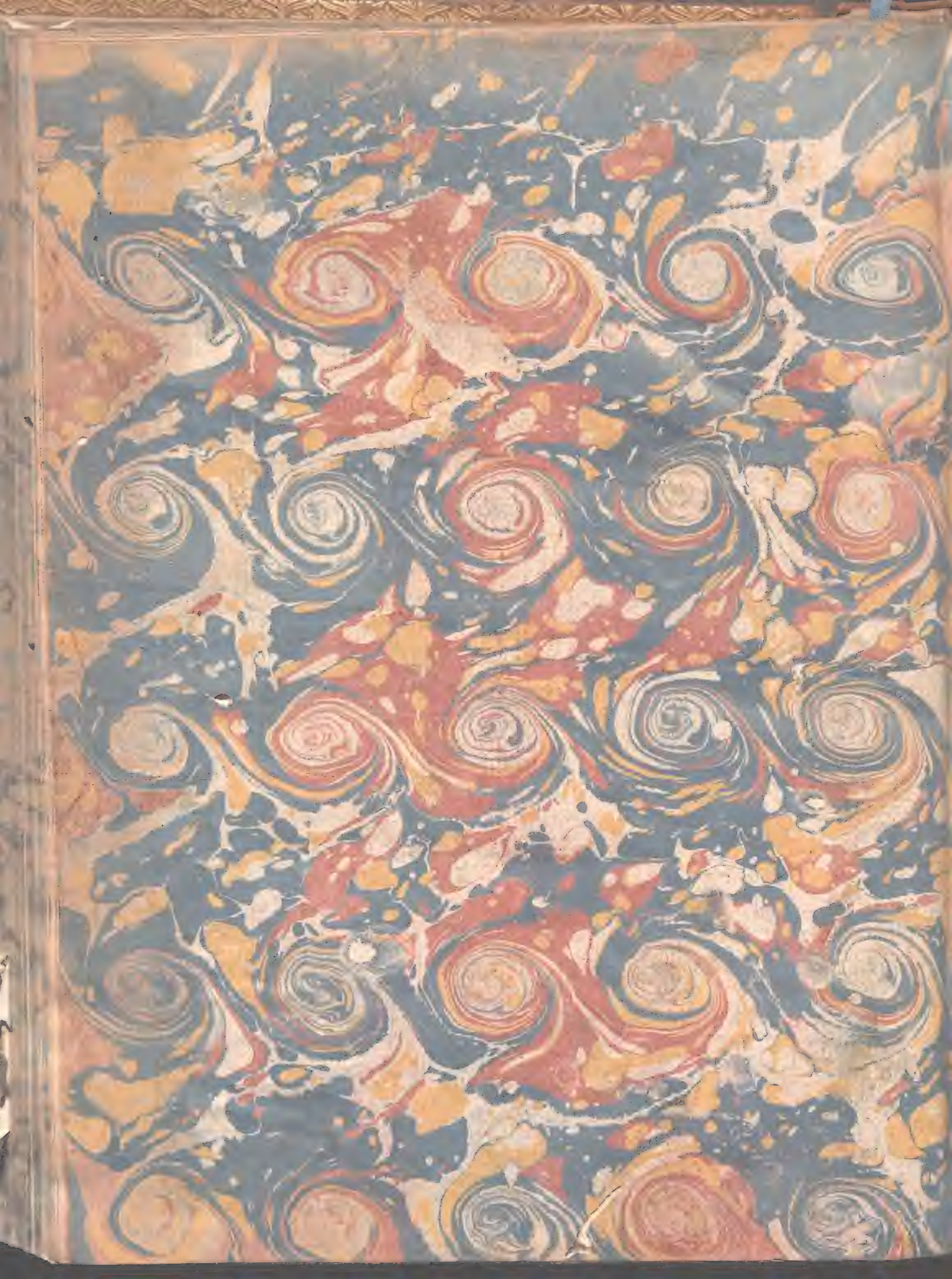
Col. 257.

Lob. t. II.
col. 173, 175,
247, 292.

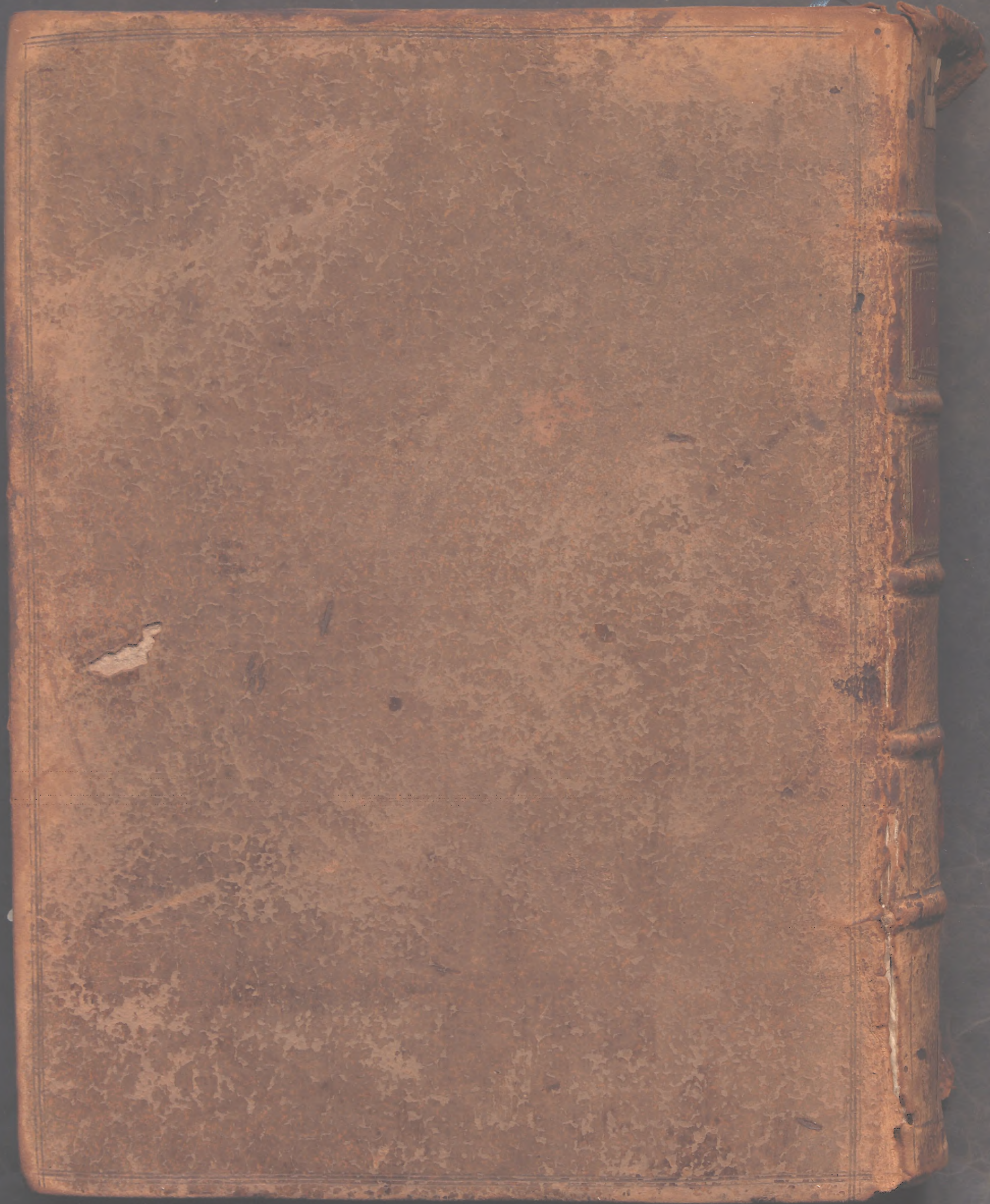
Fin du Tome dix-neuvième.











240

HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE

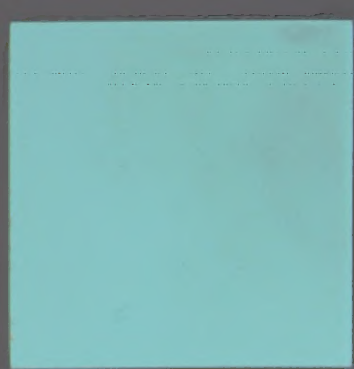
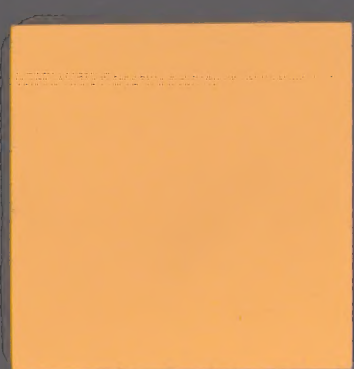
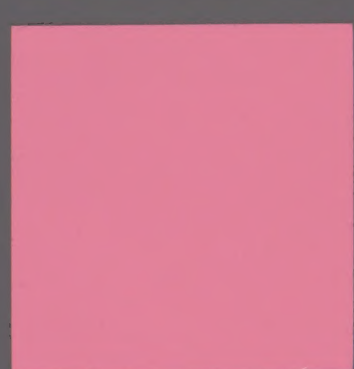
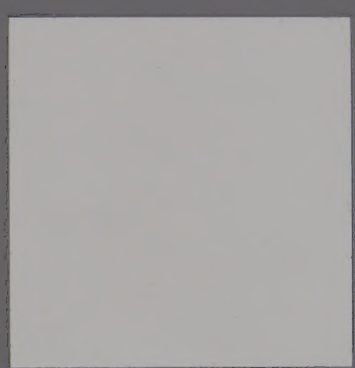
TOM . XIX .

46



colorchecker classic

calibrite



mm